Le Tour du monde : nouveau journal des voyages / publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus [...]



. Le Tour du monde : nouveau journal des voyages / publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. 1865-01.

LE

TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1865

PREMIER SEMESTRE

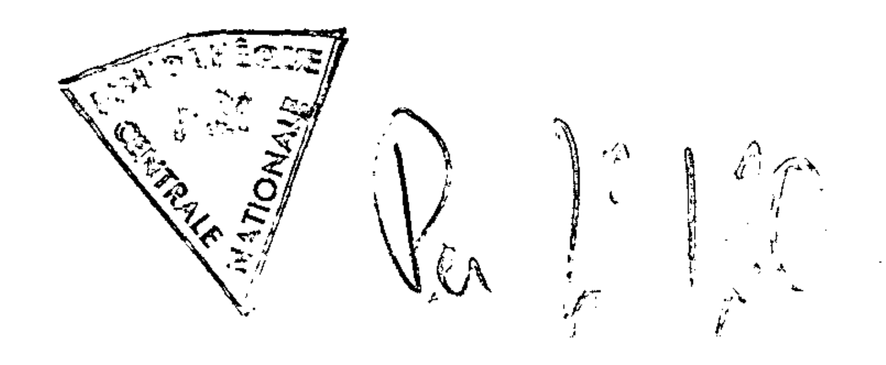
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[IE]

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

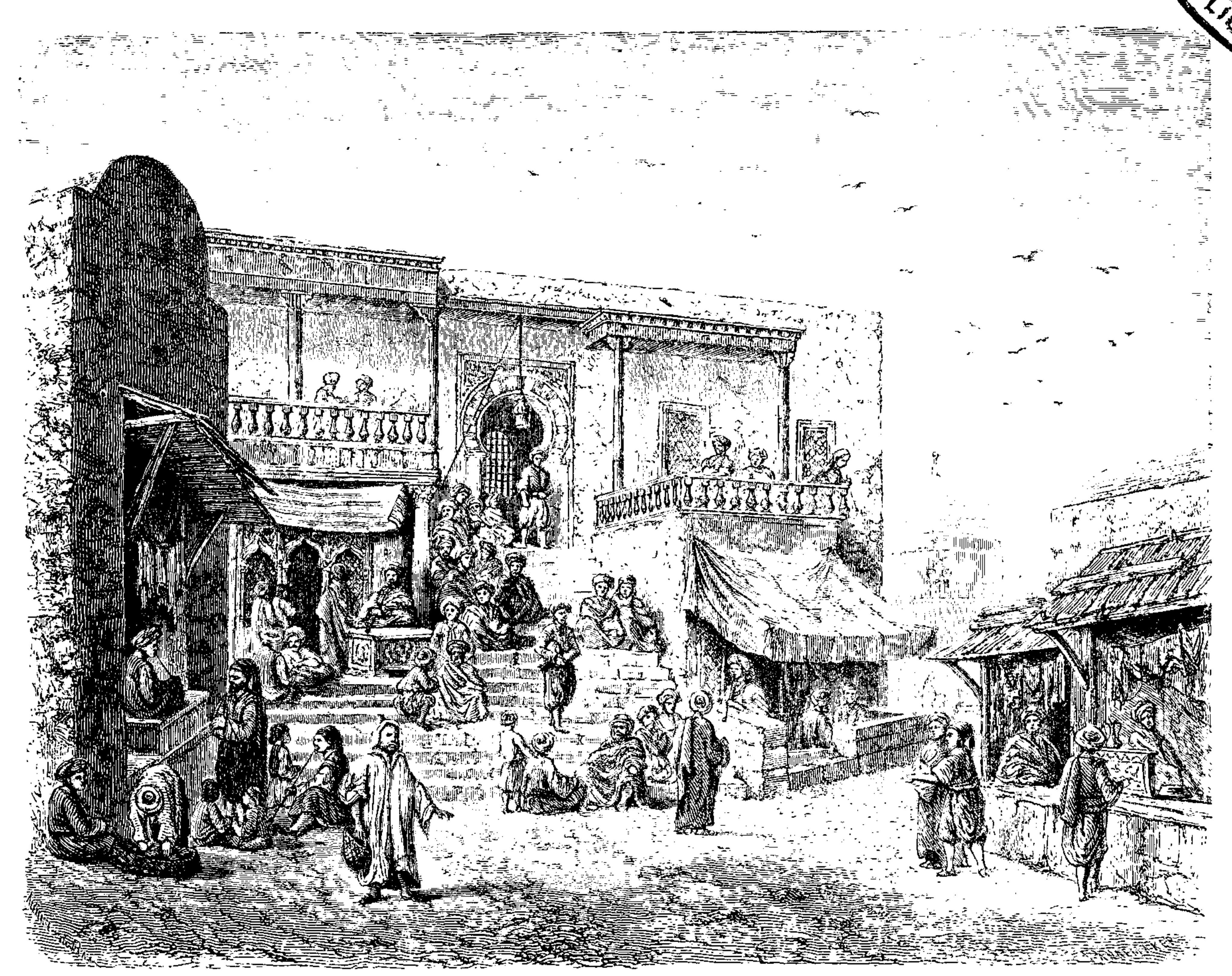
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1865



LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Café maure à Sidi-bou-Saïd, près Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

VOYAGE A TUNIS[1]

(AFRIQUE DU NORD),

PAR M. AMABLE CRAPELET.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Marseille à Tunis.

Le 7 mai 1859, le pavillon des Messageries impériales était hissé au grand mât du *Marabout*, et nous partions pour Tunis.

Après une traversée de deux jours, le navire mouillait dans la rade de Stora, jolie ville construite depuis la conquête de l'Algérie au bas du cap de Fer. Stora est le port de Philippeville : il ne reçoit guère que de petits bâtiments; la configuration du terrain n'a pas

1. Tunis, capitale de la Tunisie, est située à 36° 47′ 39″ de latitude septentrionale et à 7° 51′ de longitude orientale du méridien de Paris. Parmi les relations modernes sur la Tunisie, il est surtout utile de consulter : *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, par Shaw, traduction française, 2 vol. in-4, 1743; — *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, par Dureau de la Malle, 2 vol. in-8, 1838; — *Excursion in the Mediterranean, Algier and Tunis*, par S. Grenville Temple, 2 vol. in-8; Londres,

permis de lui donner plus d'importance; les grands navires à vapeur restent en rade.

De Stora, on peut se rendre par terre à Philippeville; la distance est de trois à quatre kilomètres que l'on tranchit aisément à l'aide d'un petit service d'omnibus; mais plus d'un voyageur préfère longer cette belle côte en canot.

Philippeville, toute nouvelle et déjà florissante, a été bâtie, sous le règne de Louis-Philippe, en 1838, sur les ruines de l'ancienne cité romaine Russicada, en vue d'établir une communication directe de Constantine avec la mer. Son aspect est très-pittoresque; ses constructions sont élégantes, ses champs fertiles, ses montagnes couvertes de bois. Ses fortifications ne manquent pas d'un certain caractère. Elle est destinée à devenir le centre de transit et d'entrepôt de l'Algérie orientale avec l'Europe. Plus loin, à quelques kilomètres, les villages de Vallée et de Damrémont consacrent de grands souvenirs.

Le lendemain, Bone s'offrit à nos yeux, derrière une falaise, dans le fond ouest du golfe qui porte le même nom. Au nord de la ville, sa citadelle ou Kasba couronne une colline haute de cent cinq mètres. A six kilomètres s'élève majestueusement le mont Édough vers l'embouchure de la petite rivière Seybouse, dont les plaines s'étendent au sud. A quelques milles de la Seybouse, on rencontre la Bondjima.

Entre ces deux rivières, qui se joignent avant d'aller se perdre dans la mer, on aperçoit, sur un mamelon couvert d'orangers, de figuiers et d'oliviers, les restes d'Hippone. Cette ancienne ville, dont saint Augustin fut l'évêque, a éprouvé de nombreuses péripéties: résidence des rois numides, conquise par les Romains; détruite par les Vandales; rebâtie, dit-on, par Bélisaire; reprise et détruite par les Arabes, ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine.

Sous les Turcs, Bone était d'un aspect misérable et triste; elle est aujourd'hui agréable, on pourrait presque dire élégante et coquette; elle semble vouloir reconquérir le surnom d'*Aphrodisium* qui sert à la désigner sur les anciens itinéraires (peut-être le plus beau de ses temples était-il dédié à Vénus).

Les Arabes l'appellent Beled-el-Haneb (ville des jujubiers). En effet, ces arbrisseaux abondent alentour; on fait sécher leur fruit au soleil et on le conserve pour l'hiver. Mais ce ne sont là ni ses seuls produits ni même les plus considérables. « Les richesses de toute nature, dit M. Jules Duval[1], y sont réunies : terres d'une merveilleuse fécondité, eaux abondantes, bois magnifiques, minerais de fer. »

Quelques heures d'un sommeil paisible nous ont fait oublier les fatigues de la mer.

Nous sommes sortis de Bone à six heures du matin ; le soleil levant était splendide; les montagnes nous paraissaient revêtues d'une teinte légère et d'une délicatesse infinie, quelque chose de doux et de vague entre le bleu et le rose.

Nous avons voulu visiter Hippone et ce que le temps a épargné de ses citernes, de ses hardis aqueducs et de ses larges quais. Nous avons parcouru les jardins de Saint-Augustin, situés à un mille; leurs allées bien alignées sont bordées de jujubiers, de mûriers, de figuiers, d'amandiers, de citronniers, d'orangers, dont les parfums nous enivraient. De temps en temps passait un Arabe à cheval ou un Bédouin en haillons. Ces apparitions, plus vivement encore que le spectacle de cette nature nouvelle, me rappelaient que je n'étais plus en Europe. Ils étaient en harmonie avec cette scène éblouissante; ils en étaient les vrais personnages; ils étaient chez eux; moi, j'étais un étranger : mon costume me semblait faire tache.

Ce ne fut pas sans regret que je m'éloignai de ces paysages délicieux. « Je veux y revenir un jour, » me disais-je comme tous les voyageurs dans leur premier élan d'admiration. Mais il y a longtemps que les philosophes ont remarqué combien nos désirs sont loin d'être en rapport avec la brièveté de notre vie : pour les épuiser tous il faudrait, sur la terre même, une éternité.

Nous sommes sortis de la rade de Bone par un mistral à tout briser.

La Calle, limite de la régence de Tunis, est la première ville que l'on rencontre en venant de Bone : elle est construite sur un rocher et entourée de tous côtés par la mer, excepté au sud; le rocher est blanc comme neige. Une compagnie d'infanterie en a la garde.

La Calle se relie à la terre ferme par une plage de sable. Dès que le mauvais temps arrive, elle se transforme en île. C'est le vent du nord-ouest qui la tourmente le plus.

Sa baie est, dit-on, peu sûre; des bateaux de pêcheurs s'y abritent de leur mieux.

La chasse autour de la Calle est abondante; on vend sur le marché de délicieuses bécasses, des perdrix grises, des lièvres, des sangliers petits, mais exquis.

En 1603, sous le règne de Henri le Grand, une compagnie de commerçants français avait obtenu du dey d'Alger l'autorisation de s'établir pour pêcher le corail dans une petite anse qui s'ouvre à peu près à quatre lieues de la Calle, du côté de l'ouest, à un endroit appelé le Bastion-de-France. En 1680, pendant la guerre avec l'Algérie, nos pêcheurs avaient abandonné ce poste isolé et étaient venus se fixer à la Calle. L'établissement fut incendié, en 1826 ou 1827, lors de la déclaration de guerre entre Alger et la France; de loin on en peut voir encore les murailles et se rendre compte de sa position.

La pêche du corail est encore aujourd'hui l'industrie

1835 : — *Univers pittoresque : Afrique moderne; Tunis*, par le docteur L. Frank; — *Précis historique*, par J. Marcel, Paris, 1850; — *Description de la Régence de Tunis*, par E. Pelissier, in-8, 1 vol., Paris, 1853; — *Notice sur la Régence de Tunis*, par M. J. H. Dunant, 1 vol. in-8; Genève, 1858; — *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, par M. V. Guérin, 2 vol. in-8; Paris, 1862.

1. *Tableau de l'Algérie.* Manuel descriptif et statistique de l'Algérie, contenant le tableau exact et complet de la colonie sous les rapports géographique, agricole, commercial, industriel, maritime, historique, politique, etc., à l'usage des administrateurs, des commerçants, des colons et des voyageurs en Algérie, par M. Jules Duval, avec une carte. Paris.

principale des habitants; mais ils ont une autre source de richesse assurée dans l'exploitation des forêts de liége qui couvrent au loin leur territoire; cette exploitation est déjà florissante dans les forêts de l'Édough; elle ne consiste pas à enlever simplement le produit naturel du chêne qui ne produit que le « liége mâle. » Quand on enlève ce liége, on a soin de laisser sur l'arbre la partie interne de l'écorce; il se forme alors très-lentement, pendant l'espace de huit ou dix ans, un liége élastique qu'on aplatit et qu'on livre en larges plaques au commerce.

Nous n'avons pas fait un long séjour à la Calle. Dès le lendemain, après avoir passé en vue du cap Carthage où je n'aperçus que quelques monceaux de pierres jetés çà et là sur le bord de la mer et deux arcades rongées par le temps, nous entrions, à sept heures du matin, par un soleil radieux, dans le port de la Goulette.

La Goulette. — Le lac de Tunis. -- Arrivée à Tunis.

Mon impatience d'entrer à Tunis était extrême : on m'y attendait; de Marseille un excellent ami avait eu la bonté d'annoncer mon arrivée. A bord du *Marabout* le lieutenant du bord vient me dire qu'un monsieur me demandait. C'était un charmant jeune homme, à la figure ouverte, aux yeux pleins de dévouement, M. Vaugavert, l'un des fils de l'honorable négociant de Tunis.

Je serre la main de mon capitaine et le remercie de toute la bonne sollicitude dont il m'a comblé à son bord. Je lui laisse un dessin de son navire, et à son état-major quelques croquis que j'ai faits pendant la traversée.

La Goulette est le port de Tunis. Les Italiens l'appellent *Goletta*. Ce nom semble désigner à la fois le bourg que l'on a devant soi en entrant dans la rade et un petit canal qui met en communication la mer avec le lac, à l'extrémité duquel Tunis est située. Ce canal, trop étroit pour de grands navires, passe à travers le bourg. D'un côté sont les maisons, une forteresse et une batterie, l'hôtel du gouverneur de la place, la paroisse catholique, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition; de l'autre, à côté de l'Arsenal et du bagne, les deux palais et le sérail que le bey habite lorsqu'il vient prendre les bains de mer. On n'oublie pas de montrer aux étrangers qui visitent la forteresse des canons vénitiens.

Le lac où l'on entre au sortir de la Goulette a environ dix-huit kilomètres de circonférence. En arabe, on l'appelle « petite mer, » *El-Bahyrah.* C'est en effet un bassin d'eau de mer. Il est triste d'être obligé de dire que, depuis une longue suite de siècles, c'est le réservoir de toutes les immondices de Tunis, qui s'y sont insensiblement accumulées, à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus même soixante-dix centimètres de profondeur? Des ingénieurs français ont proposé aux beys, non pas de curer le lac, entreprise impossible, mais au moins de creuser et élargir au milieu le chenal que suivent assez péniblement les barques. Les beys, jusqu'ici, ont toujours refusé : les beys ne sont pas riches.

J'aurais autant aimé ignorer ce détail peu poétique lorsqu'à l'extrémité du canal je vis se dérouler devant moi la vaste nappe des eaux scintillantes, et à son extrémité Tunis. Si le fond du lac est noir et immonde, sa surface réfléchit un ciel d'or et d'azur. Pourquoi le regard chercherait-il à pénétrer sous ce miroir splendide? Pourquoi la rame irait-elle troubler la vase ? N'était-ce pas l'occasion de redire :

Glissez! mortels; n'appuyez pas.

J'étais saisi d'admiration : les murailles blanches de la ville, inondées de la lumière éclatante du soleil, se détachaient vigoureusement sur les beaux fonds de cobaldt des montagnes. Les teintes blanches des murailles avaient la douceur du satin; çà et là les montagnes se coloriaient de rose et de bleu; sur le lac nageaient ou volaient des bandes d'oiseaux charmants, des grèbes, des mouettes, des cormorans et des flamants roses.

Tous mes souvenirs se réveillèrent pêle-mêle. Là, me disais-je, on a vu jadis les flottes des Phéniciens et les escadres romaines! Mes pensées me reportèrent au collége; j'avais quinze ans. Des noms illustres longtemps oubliés résonnaient à mes oreilles. Régulus, Scipion, Hamilcar, Hamon, Jules-César, Caton, m'apparaissaient comme des ombres; je les saluai; elles poétisaient pour moi cette plage inconnue; je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez insensible pour n'être pas ému devant ces rives où tant de gloires se sont évanouies. Des épisodes plus modernes ne me touchaient pas moins : saint Louis est mort sur cette terre, et Vincent de Paul y a été esclave.

Après tout, sans ce prestige de l'histoire et les beautés de la nature, le trajet du lac par lui-même finirait par devenir peu agréable; l'eau manque assez souvent, et vous courez le risque de tourner sur l'axe de votre barque pendant des heures entières. Les barques indigènes à voiles latines qu'on appelle *sandales*, sont nombreuses, surtout aux jours d'arrivée des paquebots et lorsque des navires marchands ont jeté l'ancre devant la Goulette ou au-dessous de l'ancien cap de Carthage, aujourd'hui le cap Sidi-bou-Saïb.

On me fit remarquer, parmi plusieurs îlots, un petit fort abandonné qu'on nomme Chekli. Enfin nous arrivâmes sur le quai de la Marine et, par une avenue, à la porte de la mer (Bab-el-Bahar).

On me conduisit à l'hôtel de France à travers mille petites rues tortueuses qui, à première vue, ne me parurent pas avoir le moindre charme. Aussi fus-je agréablement surpris en entrant dans une très-jolie maison où règne une parfaite propreté. Tout était brillant dans de gais salons bien abrités du soleil. Je pris possession d'une chambre longue de cinq mètres sur trois de large; juste la place du lit, de la commode et d'une table. J'y passai une nuit délicieuse, surpris de n'avoir pas été réveillé par les moustiques ou les scorpions.

Le consulat. — Préparatifs de fête. — Une société française.

Le lendemain, mon premier soin fut d'aller au consulat de France. Je fus reçu gracieusement par le vice-

consul, M. de Sainte-Foi. J'étais porteur de lettres de recommandation pour M. Léon Roches, consul général de France. M. Roches était absent; tout le consulat était sens dessus dessous. La grande cour arabe, si pittoresque, était envahie par les tapissiers, les menuisiers; on devait prochainement célébrer la victoire de Solferino. J'eus le plaisir de faire connaissance avec quelques membres de la colonie française.

De là j'allai présenter mes devoirs à la respectable famille Vaugavert et Gandolphe; j'étais heureux, j'avais déjà trouvé deux sociétés aimables; j'étais certain de ne pas être seul. J'aime beaucoup les voyages et je m'enthousiasme aisément dans les pays étrangers; mais il m'est doux d'y sentir, ne fût-ce que par un point, la présence de la patrie vivante.

Le lendemain, après avoir parcouru différents quartiers de la ville, je retournai au consulat.

On n'avait plus que deux jours pour faire les préparatifs de la cérémonie; j'offris mes services, et je composai un projet de décoration. J'ébauchai deux grands écussons aux armes de France, deux aux armes de Piémont, et une quantité de petits sur lesquels j'inscrivis le nom des victoires remportées avant la prise de Solferino. J'avais pour aide M. de S. F.; ce travail fut exécuté en badinant. Le jour suivant, toutes les peintures furent terminées : on dressa l'autel à six heures du soir.

De retour à l'hôtel, je terminais mon dîner solitaire quand un employé vint m'apporter un pli; c'était le consul qui, arrivé de sa maison de campagne de la Marsa, m'invitait. Quand j'entrai dans son salon, décoré avec goût, je me trouvai en présence de plus de quarante personnes : les unes faisaient de la musique, d'autres causaient, d'autres étaient groupées devant des œuvres de peintres distingués, entre autres les aquarelles de Cordouan qui ne pâlissaient pas à côté des portraits à l'huile de M. Monnier; ses pastels se détachaient de même parfaitement au milieu des ravissantes toilettes orientales des belles invitées.

Personne n'ignore tous les services que M. Roches a rendus à la France. Lors de nos guerres dans les montagnes d'Algérie avec l'Émir, il était interprète du général Bugeaud. Sur la toile de la grande et mémorable bataille de la Smala, au musée de Versailles, il est facile à reconnaître; Horace Vernet l'y a représenté descendant de cheval et apportant un ordre à son général[1].

Le lendemain à dix heures du matin, Français, Italiens, Algériens et protégés, étaient réunis pour assister à la cérémonie. C'était une bonne fortune pour moi. En quelle autre occasion aurais-je rencontré tant de cœurs sympathiques à la gloire et au souvenir de la patrie[2]?...

1. Depuis le voyage de M. A. Crapelet, M. Léon Roches a été envoyé comme ministre plénipotentiaire au Japon, et remplacé dans la Tunisie par M. de Beauval.

2. L'auteur a publié dans l'*Illustration* un dessin représentant cette cérémonie. L'*Illustration*, premier grand journal illustré qui ait été publié en France, a été fondé, au commencement de 1842, par M. Édouard Charton avec le concours de MM. Paulin et Jacques Dubochet, éditeurs.

Mais c'est assez parler de moi; je dois autre chose aux lecteurs.

Histoire de Tunis.

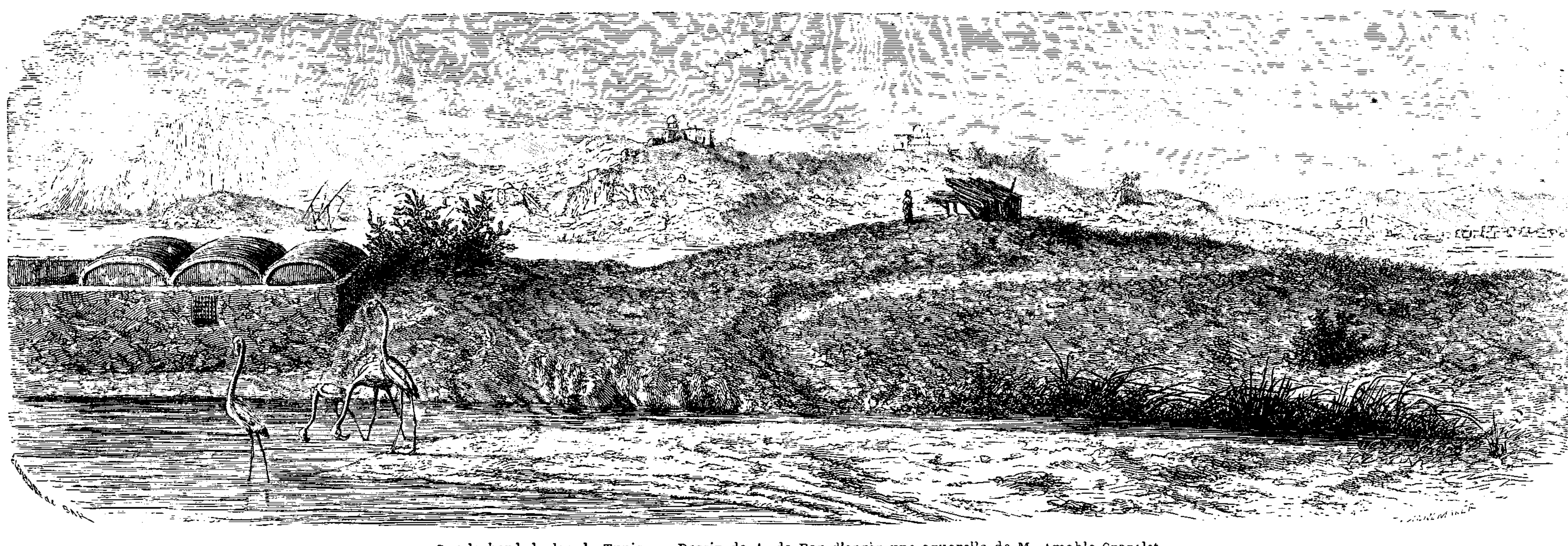
Si un ami vous invite à visiter avec lui une personne qui vous est encore inconnue, vous lui demandez naturellement quelle est cette personne, et votre ami vous raconte, chemin faisant, son histoire. C'est aussi ce que les lecteurs ont sans doute à désirer du voyageur qui veut les faire entrer dans une ville étrangère. J'essayerai donc de résumer ici de mon mieux et le plus rapidement possible ce que j'avais appris de l'histoire de Tunis avant mon départ et pendant la traversée[1].

Les historiens croient que Tunis fut fondée à peu près au même temps que Carthage, c'est-à-dire vers l'année 900 avant l'ère chrétienne. Les écrivains anciens l'ont désignée sous les noms de *Thunetum*, *Tuneta*, *Tunes* et *Tunisum*; les Arabes l'appellent *Tounah*, *Tounet*, *Tounès*, mot qui, en phénicien, paraît signifier « habitation. » Selon la fable, la belle Harmonie, abandonnée sur le rivage africain par Cadmus, son ravisseur, mourut de désespoir, et ce fut autour du tombeau élevé par ses enfants à sa mémoire, que se sont groupés les premiers habitants de Tounès. Cette aventure, qui ne le cède pas en poésie à celle de la reine de Carthage, se passait quelque temps avant le déluge de Deucalion.

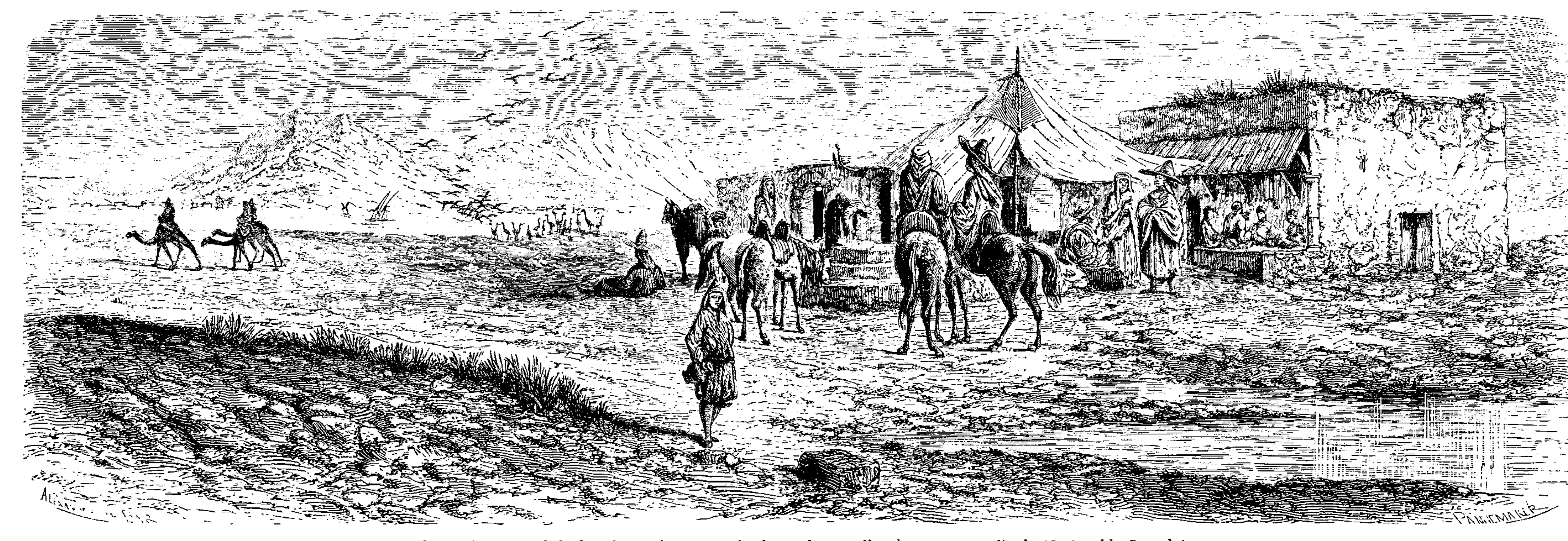
L'histoire devient plus positive vers le commencement de la première guerre punique, deux siècles et demi avant notre ère : dès ce temps Tunis avait une flotte considérable, qui s'unissait souvent à celle de Carthage dans des expéditions contre les Phocéens. Prise par Régulus, après la victoire navale qu'il remporta sur Hamilcar et Hamon, elle resta le quartier général de l'armée romaine jusqu'au jour où Régulus fut à son tour vaincu par le général lacédémonien Xantippe. Scipion la reprit ensuite, et depuis ce moment ses annales se confondent longtemps avec celles de Carthage, dont elle partage le sort. Elle fut, comme elle, détruite par le second Scipion, et, comme elle, se releva de ses ruines sous les empereurs.

Après le partage de l'empire romain entre les trois fils de Constantin, en 337, les vicissitudes de Carthage et de Tunis sont si diverses et si rapides, qu'on a peine à les suivre. Au cinquième siècle, Genseric, roi des Vandales, maître de ces deux villes, y créa une marine formidable, qui ravagea et pilla successivement l'Italie, la Grèce, l'Istrie et la Dalmatie. Au sixième siècle (en 535), Bélisaire les reprit avec les autres cités voisines, au nom de l'empire grec. Mais, en ces temps-là, aucune possession du territoire africain ne pouvait être de longue durée. Les Perses, sous Khosroès, vinrent dévaster Tunis et Carthage; après eux, les musulmans entreprirent aussi la conquête de l'Afrique, et finirent par se fonder, sur les ruines de Cyrène, une capitale qu'ils nommèrent Quayrouan (Kairouan). Tunis, comme

1. Voy. dans le volume de l'*Univers pittoresque* intitulé : *Algérie, États tripolitains, Tunis,* ce qu'a écrit M. J. J. Marcel sur cette histoire.



Sur le bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Abreuvoir au bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

ses voisines, passa tour à tour sous l'autorité des kalifes orientaux, des kalifes occidentaux, des Aghlabites, familles de la Mauritanie, des Berbères, des Fatymites, des Zeyrites, des Almohades, et enfin des Beny-Hafs. Elle était gouvernée par un prince de cette dernière dynastie, Abou-Abd-Alhah-Mohamed (le célèbre Boabdil), lorsque le meilleur de nos rois, Louis IX, en 1270, vint l'assiéger. L'occupation de la place forte de Tunis eût été, dans ses desseins, un point de départ pour conquérir l'Égypte et la Syrie. On sait qu'il mourut de la peste, soit à Porto-Farina (Rhar-el-Melah), soit au milieu des ruines de Carthage, où la France a fait élever une chapelle qui lui est dédiée[1]. Bientôt après, une trêve fut conclue entre Tunis et les chrétiens, sous Philippe le Hardi.

Pendant le treizième siècle et jusqu'à la fin du quinzième, des émigrations des Maures d'Espagne élevèrent très-haut la prospérité de Tunis. Cette ville était devenue la capitale de tout un empire qui comprenait Bone, Bougie, Tripoli, la Calle, Cherchell, etc. Elle avait des traités de commerce avec les grandes républiques d'Italie, la Sicile, la Provence et l'Aragon.

Charles V envoya, en 1390, une flotte contre l'empire tunisien, mais sans succès.

La dynastie des Beny-Hafs régna jusqu'à l'an 1533, où l'un des pirates que nous nommons Barberousse, Khayr-ed-Dyn, alors souverain d'Alger, profita d'une discorde de la famille royale tunisienne pour faire la conquête de Tunis au nom du sultan Soliman (Souleyman-Khan, fils de Sélim I[er]. Moulay-Hassan, le roi vaincu, appela à son aide Charles-Quint, qui, parti de Barcelone le 31 mai 1535, vint assiéger Tunis avec quatre cents navires à voiles espagnoles, portugaises, flamandes, génoises, sardes, italiennes et maltaises, montées par vingt-sept mille hommes. Barberousse, qui n'avait reçu aucun secours de Constantinople, se trouva impuissant contre cette armée. Vingt mille esclaves chrétiens qu'il avait employés à creuser le canal de la Goulette étaient enfermés dans la ville. Toutes les troupes maures commandées par Barberousse luttaient avec les Espagnols dans la campagne; les esclaves se révoltèrent et ouvrirent les portes à Charles-Quint. L'empereur n'avait pas le dessein d'ajouter la Tunisie à ses immenses possessions; il avait assez à faire en Europe. Il se contenta donc de dicter un traité à Moulay-Hassan, et de laisser à la Goulette dix galères et une garnison de mille hommes sous le commandement de Bernardin de Mendoza; mais les Tunisiens n'eurent bientôt que du mépris pour leur roi, ne le considérant plus que comme le vassal du chrétien; et le jour où, à la suite de divers incidents, Moulay-Hassan, chassé par eux, essaya de reprendre la ville avec le secours d'une troupe espagnole commandée par un gentilhomme napolitain nommé Lofredo, ils firent une résistance furieuse et taillèrent les Espagnols en pièces. Mulay - Hassan tomba entre leurs mains, et son fils, usurpateur de son trône, lui fit crever les yeux. Dix-huit ans après, ce fils fut lui-même chassé de Tunis par les Algériens.



Mosquée dans le quartier juif.—Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

En 1573, le fameux don Juan d'Autriche prit possession de Tunis au nom de son frère Philippe II. Il avait ordre d'en raser les murailles; il n'en fit rien et se retira en y laissant une garnison de quatre mille hommes.

La fin de cette même année vit s'éteindre la dynastie des Beny-Hafs Le sultan envoya de Constantinople une flotte qui, appuyée par celle d'Alger, s'empara de Tunis après une lutte acharnée où périrent un très-graud nombre de chrétiens et de musulmans. Sinan-Pacha, dey d'Alger, devint dès lors le souverain de Tunis où un de ses lieutenants gouverna sous son nom avec le titre de bey.

En 1594, les milices tunisiennes chassèrent le gouverneur ottoman et établirent à sa place une sorte de république sous l'autorité d'un divan composé de chefs militaires. Ce divan conserva, pour la forme, un bey ou un dey dont le pouvoir n'était que nominal.

En 1650, une nouvelle révolution renversa le gouvernement militaire, et, à travers des péripéties sanglantes, Tunis arriva insensiblement à se rendre indépendante à la fois du sultan de Constantinople et du dey algérien.

1. Il est assez difficile de préciser avec exactitude l'endroit où, le 25 août 1270, Louis IX rendit le dernier soupir. Quoi qu'il en soit, c'est au milieu des ruines de Carthage, où son armée était campée, qu'il succomba au fléau qui ravageait ses troupes. V. GUÉRIN.

Deux frères, Mahmoud ou Mohammed et Aly expulsèrent, en 1684, à la fois la garnison turque et le dey. Mahmoud se proclama premier sultan de Tunis. Son successeur, Ramaddân-Bey, fut tué par son neveu, Mourad-Bey, qui fut tué par Ibrahim-es-Chéruf, qui fut décapité par Hassan-Ben-Ali, renégat d'origine grecque, lequel fut expulsé par son neveu, Hassan-Ben-Ali, qui fut étranglé à son tour. On voit que ces beys se comportaient tout à fait, les uns à l'égard des autres, comme des rois d'Angleterre ou des czars. L'un des plus illustres fut Hammoudah-Pacha, fils d'Aly-Bey, qui avait eu le privilége de régner vingt-trois ans. Arrivé au trône le 26 mai 1782, Hammoudah-Pacha gouverna les Tunisiens, avec prudence et justice, jusqu'au 14 septembre 1814, époque de sa mort. Son frère et successeur, Othman-Bey, fut massacré avec ses enfants à la fin de cette même année. Le pouvoir passa aux mains de Mahmoud, mort en mars 1824. Son fils, Sidi-Housseyn-Bey, régnait lorsque la France fit la conquête d'Alger. Il mourut en 1835. A son frère Moustafa-Bey, mort en 1835, succéda Sidi-Ahmed-Bey, que l'on a vu à Paris en 1846, et qui a cessé de vivre en 1855. Enfin son cousin, Sidi-Mohamed-Bey, qui a régné quatre ans, a eu pour héritier, le 24 septembre 1859, le bey actuel, Sidi-Mohamed-el-Sadok. Ce souverain est très-estimé des Européens. Il a introduit dans la régence des réformes qui pourraient être de nature à faire faire de grands pas au peuple tunisien dans la voie de la civilisation. Il a promulgué une constitution qui serait considérée comme libérale en tous pays. Les chrétiens et les juifs applaudissent, les Maures se résignent, mais les Arabes murmurent, et ils sont les plus nombreux[1]



La vieille mosquée. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les rues. — Les places. — Les mosquées. — Les bazars.

Après l'histoire, je devrais sans doute parler des institutions du pays, de la forme du gouvernement, de son armée et de beaucoup d'autres choses que je n'aurai garde d'oublier tout à fait. Mais qu'on me pardonne d'ajourner un peu ces graves sujets; je cède à l'impatience de parcourir la ville et de mettre à l'œuvre mes crayons et mes pinceaux.

Il me fallait un atelier, M. Vangavert m'offrit dans sa maison une grande chambre qui donnait sur le lac; je ne pouvais pas mieux désirer.

L'atelier est vite installé; j'envoie chercher à l'hôtel mes couleurs et tous mes attirails; me voici chez moi.

Le lendemain, M. Vangavert et son fils Théophile vinrent à un rendez-vous convenu, vers six heures du matin, et nous nous mîmes à explorer la ville. Je me souviendrai toujours de ce dévouement de M. Vangavert. Il devait être fort peu agréable pour lui de me tenir ainsi compagnie en plein soleil ou dans les bazars, pendant que je faisais mes esquisses. Sa société m'était des plus précieuses Artiste et chrétien ne sont pas des titres infaillibles au respect des Tunisiens. Un dessin est, pour beaucoup d'eux, quelque chose qui touche au sortilége. Ils n'aiment pas qu'un infidèle regarde de trop près surtout leurs mosquées, et encore moins qu'on en emporte les images. Mais M. Vangavert faisait bonne garde près de moi; il occupait les indigènes en causant avec eux, et moi, pendant ce temps, j'exécutais tranquillement mes aquarelles. C'est de cette façon qu'il m'a été permis de rapporter tous ces coins de rues, ces mosquées, ces bazars, ces places publiques, ces cafés, dont la meil-

1. Quelles que fussent nos appréhensions lorsque nous écrivions ces lignes, elles étaient loin de nous laisser prévoir les graves événements qui agitent depuis deux années la Tunisie. Voici en quels termes un recueil populaire les a résumés et caractérisés :

« Un soulèvement des tribus arabes et kabyles de la régence de Tunis contre l'autorité du bey a attiré et tient encore actuellement éveillée toute la sollicitude des nations européennes qui ont dans ce pays des intérêts divers. On sait que le gouvernement libéral des beys a fait de grands efforts pour l'élever au rang des nations les plus civilisées, d'abord en abolissant l'esclavage des chrétiens (mai 1806) et en faisant fermer les marchés de noirs (1842), puis en établissant, malgré le fanatisme religieux des populations musulmanes, la liberté des cultes; enfin, en appelant des ingénieurs, des officiers, des savants européens, des Français surtout, qui ont tracé des routes, creusé des puits, élevé des phares; les restrictions douanières ont disparu; enfin, une constitution a été proclamée qui contraste par son libéralisme avec la situation politique des autres États du nord de l'Afrique.

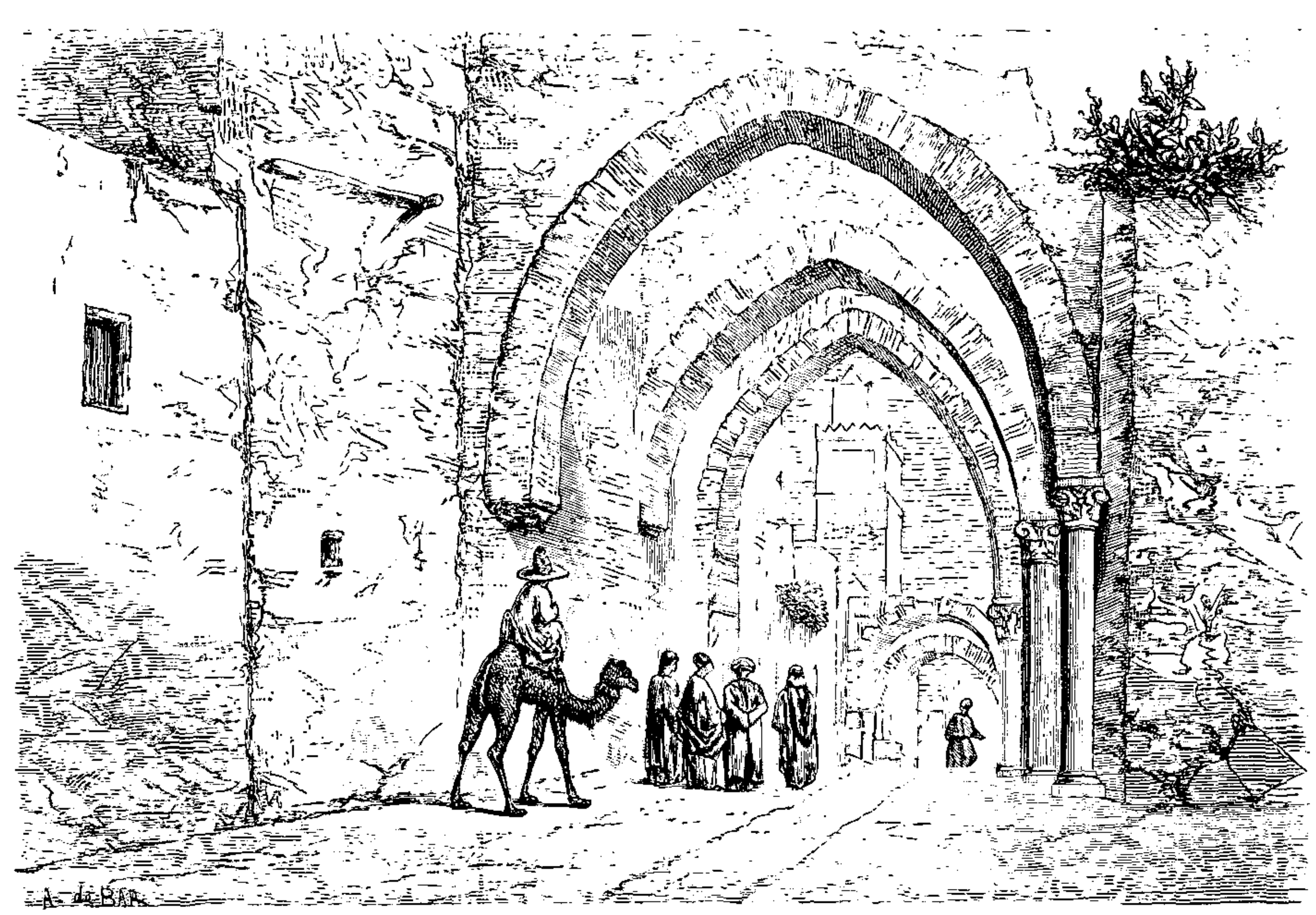
« Ces réformes avaient été acceptées dans la Régence non sans exciter quelques murmures de la part d'une partie de la population attachée aux vieilles traditions, aux vieilles mœurs et aux vieux abus. Les mécontents ont trouvé bientôt une occasion de se soulever. Les

leure description ne saurait jamais donner qu'une idée peu précise.

J'espère que cette suite de dessins réhabilitera quelque peu Tunis dans l'esprit de ceux qui, d'après la plupart des relations de voyage, croient que cette ville, si belle à l'extérieur, n'est intérieurement qu'un amas informe de laides maisons et un odieux cloaque. Sans doute la première impression ne saurait être favorable; on n'a pas fait deux cents pas qu'on se sent comme perdu dans un labyrinthe de ruelles étroites et malpropres. C'est bien pis si l'on passe dans les faubourgs, trop près de certains fossés qui, à travers les maisons, mènent à découvert je ne sais quoi d'infect et d'affreux vers le lac; mais si l'on ne se décourage pas, si l'on pénètre plus avant, surtout si l'on sait voir, on ne tarde pas à être dédommagé par mille rencontres charmantes.

Souvent, au bout de deux rangs de maisonnettes à un étage qui se touchent presque, en sorte que vous voyez les Tunisiens sauter au-dessus de votre tête d'une terrasse à l'autre, on arrive tout à coup devant un café que de beaux figuiers couvrent de leur épais ombrage, ou devant une petite place où d'élégantes colonnes soutiennent des tentes, des planchers de bois, qui abritent des groupes pittoresques d'habitants; ailleurs, dans un angle, près d'une porte mauresque, verdoie un élégant palmier.

Quelquefois on se croirait dans un village, mais, un peu plus loin, un dôme, un minaret, un débris de monument romain ou sarrasin, et mieux encore un marché bruyant, un bazar où se pressent les acheteurs, vous rappellent que vous êtes dans une très-grande ville. Le soleil blanchit, dore, illumine toutes ces scènes. C'est un vrai magicien que ce soleil d'Afrique. Chacun de ses rayons est comme une baguette qui embellit les détails les plus vulgaires; il paraît, et tout à coup la chaux qui barbouille les murs devient marbre; une mauvaise toile bariolée



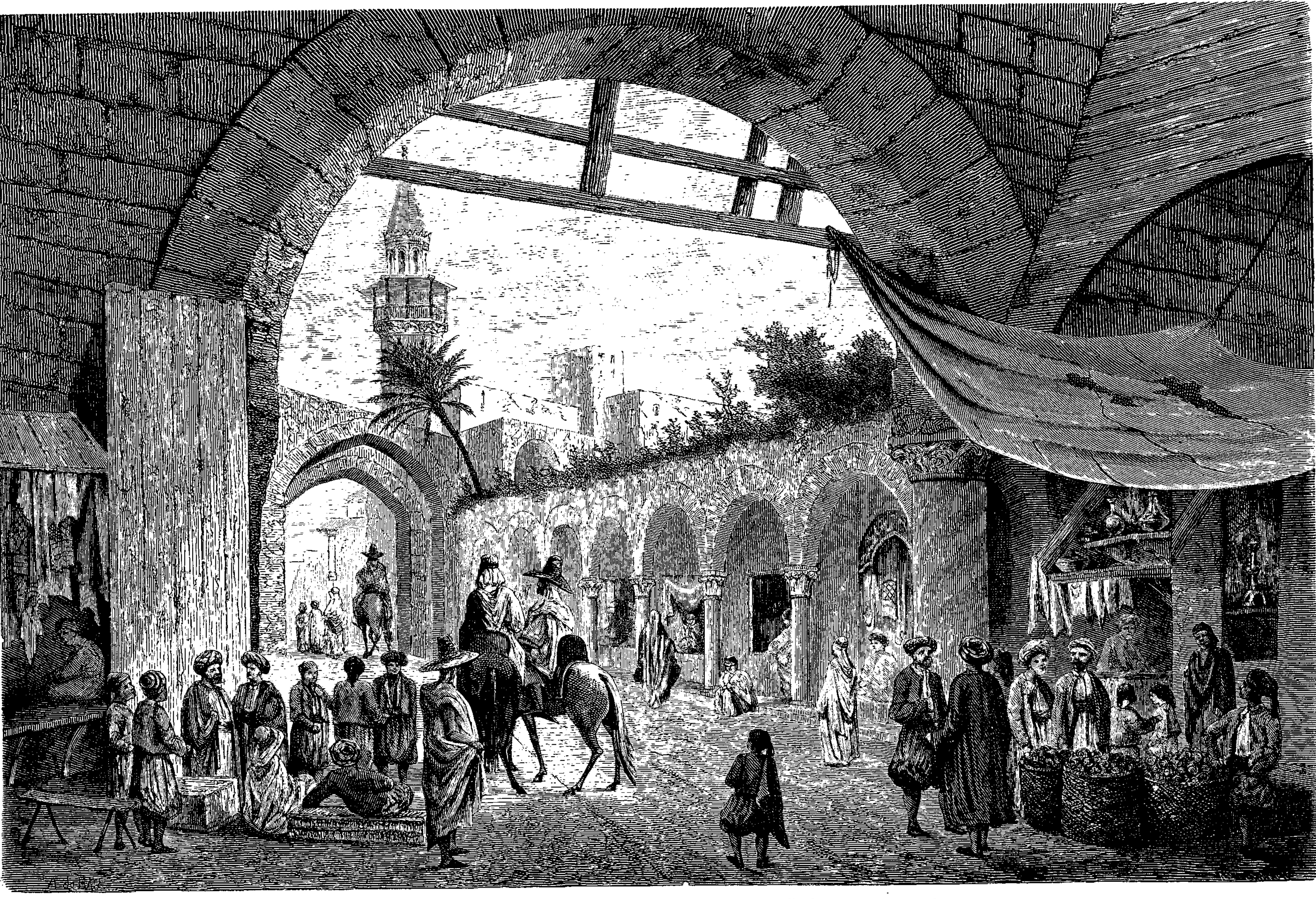
Rue couverte dans la ville haute. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

étendue sur quelques bâtons prend les tons des plus fins et des plus riches tissus. Le bleu intense du ciel, que découpent vigoureusement tous les profils et où se repose si agréablement la vue, est aussi pour beaucoup dans ces effets qui enchantent, apaisent et font aimer à vivre. Mais pourquoi essayerais-je de dire ce que je sens plutôt en artiste qu'en écrivain? Je ne sais décrire qu'avec ma palette; mon crayon même ne rendrait sans doute

dépenses auxquelles entraînent généralement les réformes ont engagé le bey actuel à élever les impôts; la capitation, entre autres, qui n'était que de 36 piastres (50 francs environ), a été portée au double. Le peuple a saisi ce prétexte pour réclamer contre les réformes mêmes, qu'il ne comprend pas et qui le blessent. Dans plusieurs villes, les autorités ont été mises en fuite ou enfermées dans les forts. Un chef indigène s'est mis à la tête d'une insurrection, et est venu avec une petite armée jusqu'auprès de Tunis, demandant le renvoi du *khasnadar*, ou ministre des finances. La situation du gouvernement tunisien est d'autant plus critique qu'il avait cru devoir réduire son armée à douze mille hommes pour trouver les fonds nécessaires aux constructions nouvelles.

« Il est facile de comprendre que les puissances dont les intérêts sont directement engagés dans la Régence n'aient pu voir ces faits sans émotion. La Turquie conserve toujours l'espoir de rétablir à Tunis sa suzeraineté; elle est soutenue par l'Angleterre, qui par elle se flatte de mettre le pays sous son protectorat. Un agent anglais, M. Wood, n'a pas manqué de répandre le bruit que le gouvernement français avait l'intention de s'emparer de la Tunisie. Le consul de France s'est hâté de démentir cette calomnie, mais en ajoutant, dans l'énergique circulaire adressée aux agents sous ses ordres, « que les exigences de notre position en Algérie ne nous « permettraient jamais de fermer les yeux s'il se manifestait, de la « part de qui que ce fût, quelque tendance à modifier en Tunisie « un état de choses consacré par le temps, par l'assentiment général « et par celui du divan (tunisien) en particulier. » Les escadres française et anglaise ont été envoyées devant Tunis; une division turque s'y est également rendue; mais l'amiral français a prévenu aussitôt le commissaire turc que toute intervention matérielle serait mal accueillie, et que le gouverneur de l'Algérie avait envoyé dans la province de Constantine des contingents disponibles.

L'Italie, enfin, qui a de grands intérêts commerciaux sur ce point de l'Afrique, a déclaré qu'elle enverrait des troupes pour soutenir ses intérêts, qui sont les nôtres, si par malheur un conflit se produisait entre les puissances qui surveillent en ce moment l'insurrection. »



Un bazar à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

que très-imparfaitement ce que je crois avoir reproduit fidèlement dans mes aquarelles; et la gravure, si habile qu'elle soit, ne refroidira-t-elle pas encore les dessins?

Un voyageur du dernier siècle a compté dans Tunis trois cent cinquante mosquées. Je ne sais si ce nombre a diminué ou augmenté, mais de tous côtés les regards sont attirés vers ces élégants édifices, dont les formes sont plus variées que je ne l'avais supposé. Quelques-unes sont réellement très-remarquables. Par malheur, il est absolument interdit à tous les Européens, même au consul général, d'entrer dans aucune d'elles.

La mosquée de l'Olivier (Djama-ez-Zitoun), difficile à voir, sépulture de la famille des souverains, surpasse toutes les autres en grandeur et en beauté. Une large coupole entourée de plusieurs autres plus petites signale de loin à l'attention la mosquée Sidi-Mahrès, située dans le faubourg Bab-el-Souïka. Il faudrait citer aussi la mosquée Neuve (Djama-Djedid), la mosquée « du Maître du Cachet » (Djama-Sahab-el-Taba), construite par un célèbre garde des sceaux; et vingt autres. Des coupoles vertes qui, dans notre climat, blesseraient l'œil, à Tunis contrastent agréablement avec le blanc et le bleu. Aux arcades, aux cintres des portes ou aux surfaces des minarets, des marqueteries qui passeraient en Europe pour bizarres, amusent et récréent la vue.

J'aimais à me promener dans les marchés couverts ou bazars. Que de sujets de tableaux y trouverait un peintre de genre? Dans celui où l'on vend les essences, les aromes, on est presque enivré du parfum des roses; on l'appelle, je crois, le marché des odeurs suaves, des bonnes choses (Soug-Taybiqu), ou marché de la mosquée de la Dame (Soug-Gemaah-el-Khatou), ou encore plus simplement le marché des essences (Souk-el-Atavinė). Le marché Turc (Souk-el-Tourk) est un des plus achalandés, ainsi que le Souk-el-Bey. Ces bazars ne sont pas des monuments, loin de là; ce ne sont guère que des passages couverts qui se suivent, et en quelques endroits seulement ils sont décorés de colonnes et de portiques. A certains jours, on y fait des ventes à la criée. Les marchands, qui d'ordinaire sont paresseusement assis, prennent alors la peine de se mêler à la foule en agitant leurs marchandises et en criant les prix : c'est un tumulte et un désordre indescriptibles.

Certaines vilaines petites rues resplendissent d'objets précieux, de selles en velours ou en maroquin brodées d'or et d'argent, de coffres de nacre, de tissus d'une richesse merveilleuse, de belles armes. On ne tarde pas à s'apercevoir que chaque profession se concentre dans un même quartier. L'un des plus divertissants est celui des tailleurs, tout diapré d'étoffes roses, vertes, jaunes. Le produit qui abonde le plus est le fez, tarbouch ou chechia, que nous nous sommes peu à peu habitués à voir dans nos villes européennes sur la tête de vrais ou de faux Turcs ou Arabes. On me dit que les Tunisiens excellent dans la fabrication de cette petite calotte rouge et qu'ils en exportent des millions dans tous les pays dont Mahomet est le prophète.

On estime aussi beaucoup leurs babouches brodées de soie et leurs burnous à franges.

Rencontre de deux Maures.

Tout en dessinant, je regarde autour de moi et j'écoute. Quand il se passe quelque chose que je ne comprends pas, j'interroge mon aimable compagnon.

« Quels sont ces deux hommes qui s'abordent si poliment?

— Deux Maures.

— Comment reconnaissez-vous cela?

— A beaucoup de signes : mais il m'aurait suffi de leur manière de se saluer.

— Ils se sont inclinés l'un devant l'autre en posant leur main sur leur cœur.

— Oui; et l'un a dit : Que votre jour soit béni! l'autre a répondu : Que le vôtre soit comme du lait!

— Voilà qui est très-poli. Et que se disent-ils maintenant?

— N'ayons pas l'air de les voir, et je vous traduirai leurs paroles. Voici textuellement leur conversation :

LE PREMIER. Comment est votre santé morale?

LE SECOND. Votre bien est-il augmenté?

LE PREMIER. Je souhaite que Dieu vous chérisse!

LE SECOND. Et moi, qu'il vous donne la paix!

LE PREMIER. Qu'elle m'est douce, votre présence!

LE SECOND. Puissiez-vous avoir toujours aisance et famille!

LE PREMIER. Dieu étende son ombre sur vous et vous sauve! »

J'interrompis mon interprète.

« Ce sont, observai-je, des propos fort agréables; mais est-ce là tout ce qu'ils vont se dire?

— Très-probablement. Ils vont continuer à se féliciter et à se faire cent souhaits de la même sorte avant de se séparer. Mais cela n'est pas particulier à Tunis : on en agit à peu près de même dans tout l'Orient.

— Je me rappelle en effet qu'un de mes amis qui a séjourné en Perse, nous divertissait beaucoup en imitant les conversations de deux Persans qui se rendent visite. Ils commencent par se demander « si leur nez est bien gras? » ce qui, paraît-il, répond à notre question « comment vous portez-vous? » puis ils s'accablent des compliments les plus emphatiques pendant une heure entière.... Ah! voilà les deux Maures qui ont l'air de vouloir tirer chacun de son côté; comment se disent-ils adieu?

— Je vous souhaite la santé.

— La paix soit avec vous!

— Que votre sort soit heureux! » etc.

Après tout, ces paroles-là sont très-bonnes à entendre. Nous autres Européens nous avons abrégé toutes les cérémonies et quand nous nous disons du ton le plus bref du monde *adieu*, nous ne pensons même pas que cela voulait dire primitivement : « je vous recommande à Dieu. »

En ce moment un passant qui m'avait légèrement heurté m'adressa la parole.

Aqueduc du Bardo. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Tunis, vue du bois des Oliviers. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

« Que dit celui-ci? demandai-je. N'est-ce pas une injure qu'il m'a faite? Je crois qu'il a prononcé le mot *arfi.*

— Il s'est excusé et vous a appelé *arfi*, qui signifie maître.

« Les Turcs, ajouta mon ami, sont plus graves dans leurs politesses : les Arabes d'égale condition s'embrassent; mais parmi eux les pauvres s'inclinent très-bas devant les riches, baisent le pan de leur robe, s'humilient. C'est, avec la ruse, un des traits de leur caractère, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient aussi d'excellentes qualités, et, depuis que nous sommes à Alger, nous avons appris à leur rendre justice. Il y en a même beaucoup parmi eux qui ne nous trouvent pas assez polis. »

Proverbes tunisiens.

Un jeune voyageur que j'ai déjà cité et qu'une belle inspiration d'humanité a rendu justement célèbre depuis la bataille de Solferino, a recueilli un certain nombre de proverbes particuliers à Tunis. Il me pardonnera d'en citer quelques-uns d'après lui[1].

« Un seul cavalier ne fait pas de poussière, » signifie que le travail d'un seul homme ne peut pas être bien considérable.

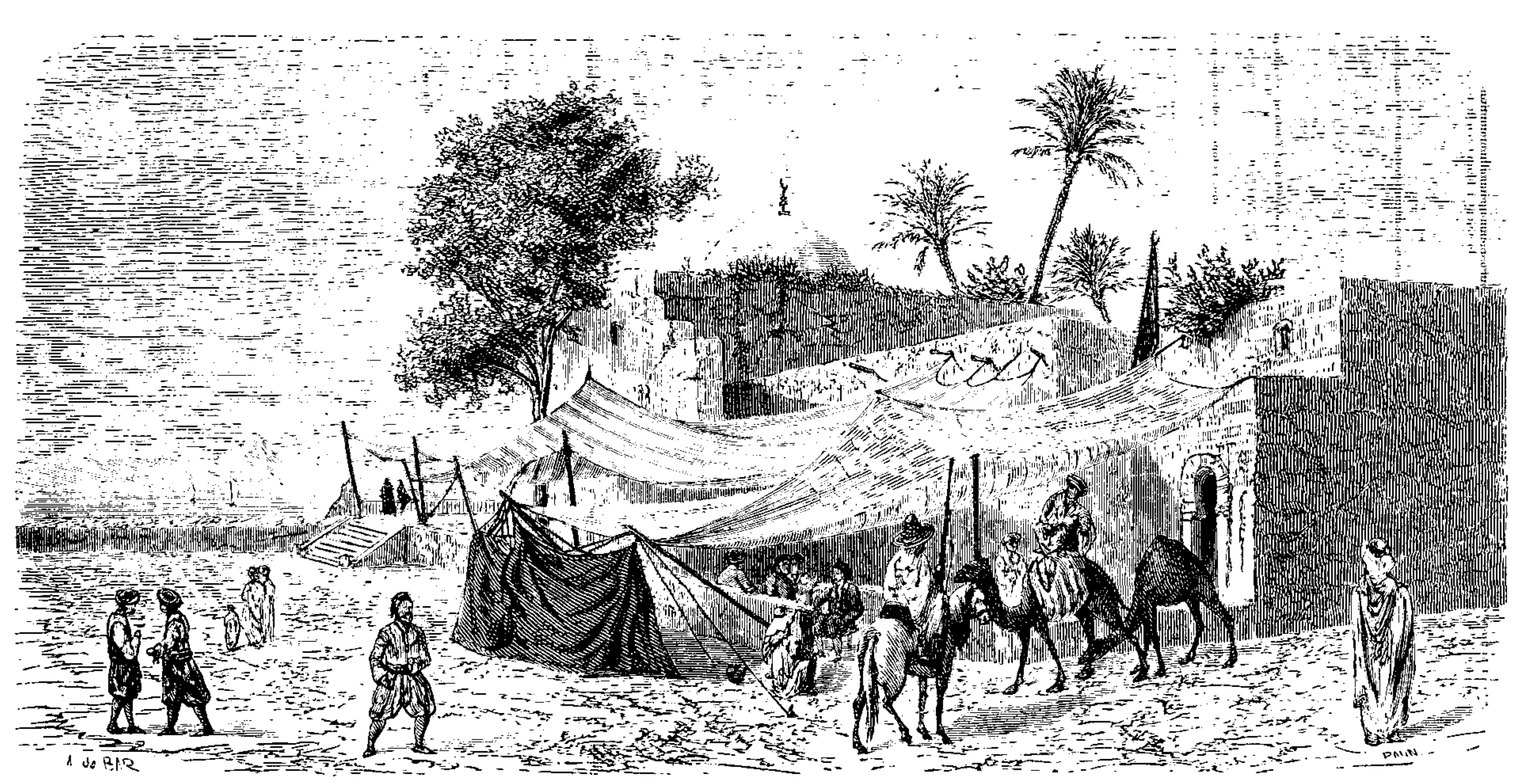
« Une savate raccommodée vaut mieux qu'une barbe abandonnée, » signifie qu'une femme a parfois plus de valeur qu'un homme.

« Que te manque-t-il, ô homme nul? une bague en diamants! » signifie : Si vous êtes riche, les sots vous accorderont une grande considération.

« Il ne peut payer son barbier pour une simple barbe, et il cherche des témoins pour la cérémonie de ses fiançailles, » s'applique à un homme ruiné qui cherche à faire de grandes affaires.

« Il cherche son fils qu'il porte sur ses épaules, » se dit d'un distrait.

« Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a



Café près du lac (basse ville). — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

crevé les yeux, signifie : On fait souvent plus de mal que de bien avec de bonnes intentions.

« Il a ôté sa barbe pour ajouter à sa chambre, » se dit de quelqu'un qui ne tient pas sa parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence.

« La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres. »

« S'il tient sa bouche fermée, les mouches n'y entreront pas. » Ce proverbe recommande la discrétion.

« Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche, » signifie : Défiez-vous de ceux dont les offres de services sont intéressées.

« J'embrasserais plutôt les boutons de son habit que ses voisins, » signifie : Allez droit au but.

« Le pied va où le cœur le mène. »

« Soyez lion, et mangez-moi, mais ne soyez pas loup pour me salir. »

« Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois. »

« Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

« Chaque espèce est bonne pour son espèce. »

« La parole en son temps est permise. »

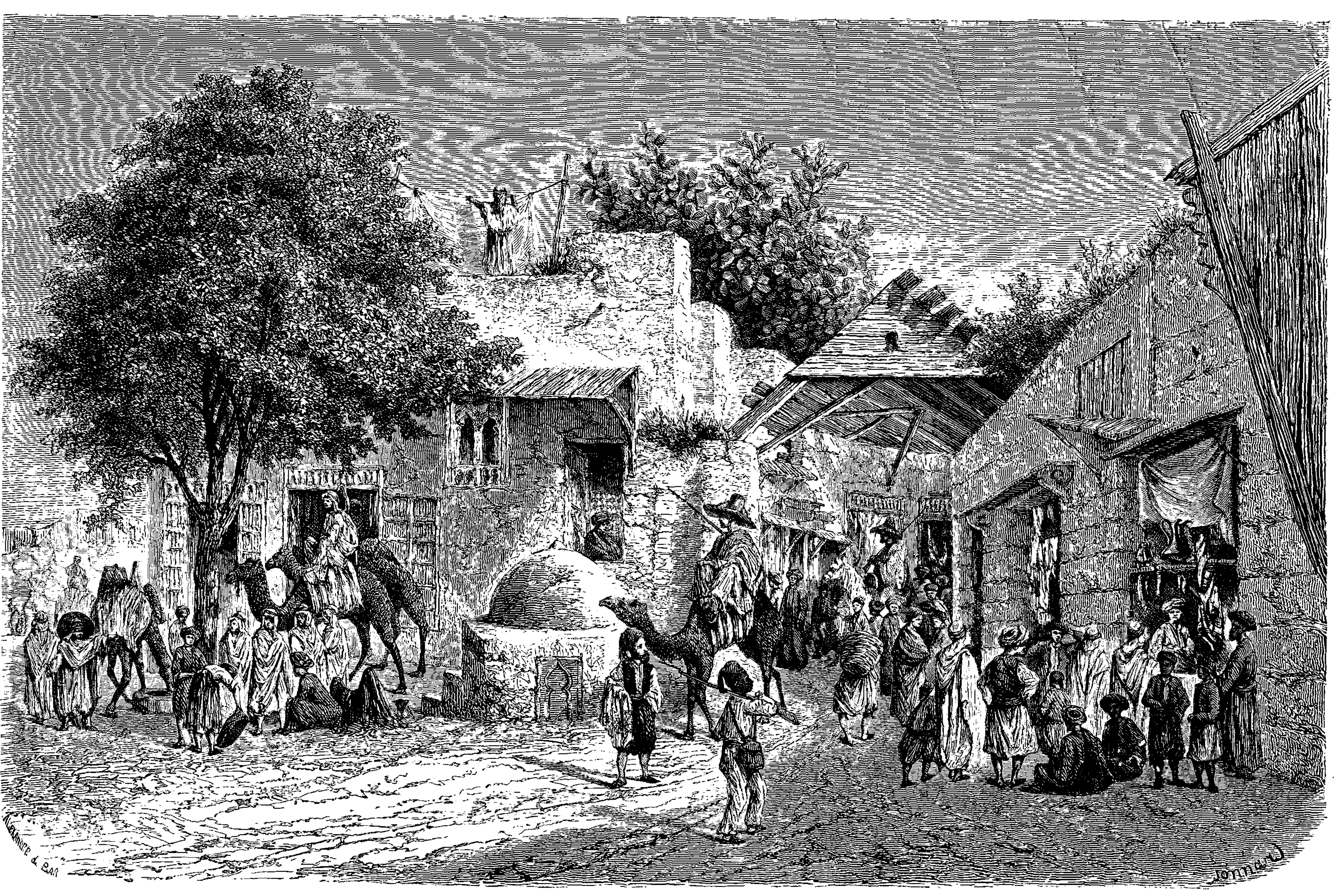
« Sa fortune a passé en paille et en clous, » désigne un prodigue.

« Il est allé à la mer et l'a trouvée sèche, » signifie que celui qui marche sans courage ferait bien de retourner en arrière, car il échouera dans ses entreprises.

« Il mange les fruits du jardin paternel et il insulte ses ancêtres, » signifie : Ne soyez pas ingrat.

« Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé. »

1. M. Dunant. Il est évident que cet excellent observateur a séjourné assez longtemps à Tunis. Il ne doit donc pas s'étonner si ceux qui n'ont fait qu'y passer rapidement, usent beaucoup, pour raviver leurs souvenirs, de son livre inédit : *Notice sur la Régence de Tunis.*



Un bazar, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

« Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé, » signifie : Un malheur n'arrive presque jamais seul.

« C'est le crieur même qui a perdu son âne, » signifie que souvent on ne sait pas faire pour soi-même ce qu'on a fait pour les autres.

« Il n'a pas de pain à manger et il cherche une épouse, » signifie : Ne soyez pas trop ambitieux, lorsque vous n'avez que de petits moyens.

Les quartiers. — Les monuments. — La résidence du bey. Les maisons.

On a prodigué à Tunis les louanges et quelquefois aussi les injures. Les anciens l'appelaient simplement Tunis la blanche[1]. Les Arabes l'ont surnommée tour à tour « la glorieuse », « la véritable », « la florissante », « l'industrieuse », « la bien gardée » et « le séjour de la félicité ». Le docteur Louis Franck, qui avait été médecin du bey Hamoudah, proposait de substituer à toutes ces épithètes celle de « la fétide » (fassedéh).

On a comparé sa forme à celle d'un burnous étendu sur un plan incliné. La Kasbah figure le capuchon. Ce sont les musulmans qui habitent la ville haute. Les quartiers des Francs, des Maltais, des Italiens et des Juifs sont situés dans la ville basse et dans les faubourgs.

L'enceinte de la cité proprement dite, est crénelée et percée de cinq portes. Les deux faubourgs sont également entourés de murs. On donne au pourtour entier de Tunis une étendue de huit kilomètres.

M. Dunant ne paraît pas éloigné d'admettre que le chiffre de la population de Tunis est d'environ 150000. M. Pelissier, dans son *Histoire de la Régence de Tunis*, ne compte que 70000 habitants. M. Victor Guérin, qui a visité récemment la Tunisie, relève le chiffre à 90000 qu'il répartit de la manière suivante : 60000 musulmans, 20000 juifs, 10000 chrétiens.

Ces dix mille chrétiens lui paraissent devoir se subdiviser ainsi : 5000 Maltais, 3000 Italiens, 500 Grecs, 1500 Français, Espagnols, Allemands ou Anglais. Les Français seuls sont au nombre de plus de huit cents.

Parmi les monuments qui méritent une mention particulière, on doit placer au premier rang le palais du bey, dar-el-bey, l'hôtel de la municipalité et la Kasbah.

Le dar-el-bey, qui extérieurement n'a rien de remarquable, est décoré à l'intérieur avec un grand luxe et dans le goût mauresque. C'est là que logent les étrangers illustres. Le bey a sa résidence ordinaire à trois lieues de Tunis, au bord de la mer, à la Marsa[2]. Le siége officiel du gouvernement est le Bardo, vaste château flanqué de tours et de bastions, situé à deux kilomètres de Tunis, au nord-ouest. L'école polytechnique, les prisons d'État, toute une garnison sont comprises dans l'enceinte de cette forteresse où l'on trouve aussi une rue de boutiques.

Entre la ville et le Bardo s'étend un lac, le *sebkat-ès-seldjouny*, qui est presque à sec pendant les grandes chaleurs.

Dans le palais de la Marsa, on admire surtout une grande galerie à vitres de couleur dont le plafond est orné de belles arabesques. Les princesses sont servies, dit-on, par près de mille femmes, Grecques, Géorgiennes, Circassiennes et négresses. Dans les cours, on voit errer des gazelles et des oiseaux rares. Dans les jardins les tons rouges des géraniums qui ont la proportion de grands arbustes contraste avec les fruits d'or des orangers.

Mais rentrons à Tunis. Plusieurs heures avant le coucher du soleil, toutes les boutiques sont fermées, tous les bruits cessent dès qu'il fait nuit sombre, on s'enferme dans les maisons. Il ne passe plus guère dans les rues que quelques étrangers qui se font précéder de lanternes.

Les maisons sont rarement de plus d'un étage ; elles ont toute la même forme, qui est très-élémentaire : un bloc carré, au milieu duquel est une cour. Tous les appartements sont disposés autour de cette cour, *el pateo*, où une tente protége les habitants contre le soleil. Un escalier monte de la galerie à la terrasse.

En été, on se réunit tous les soirs sur les terrasses pour y jouir du vaste et pur spectacle du ciel étoilé. On y prend son café, on y fume. De temps en temps j'entendais, de celle de mon hôte, des sons lointains qui venaient se perdre vaguement dans les airs. Parfois je croyais saisir une mélodie. Ce n'était qu'un petit pâtre qui descendait en ce moment la montagne; son troupeau de moutons marchait devant lui, un seul chien faisait observer la consigne, tandis que lui, l'enfant du désert, nonchalamment assis sur son dromadaire, jouait sur ses deux pipeaux quelque chanson que lui avaient apprise les vieux bergers.

Presque toutes les maisons ont des citernes où viennent s'amasser les eaux de la pluie. On ne consomme guère que de celles-là.

Les villas.

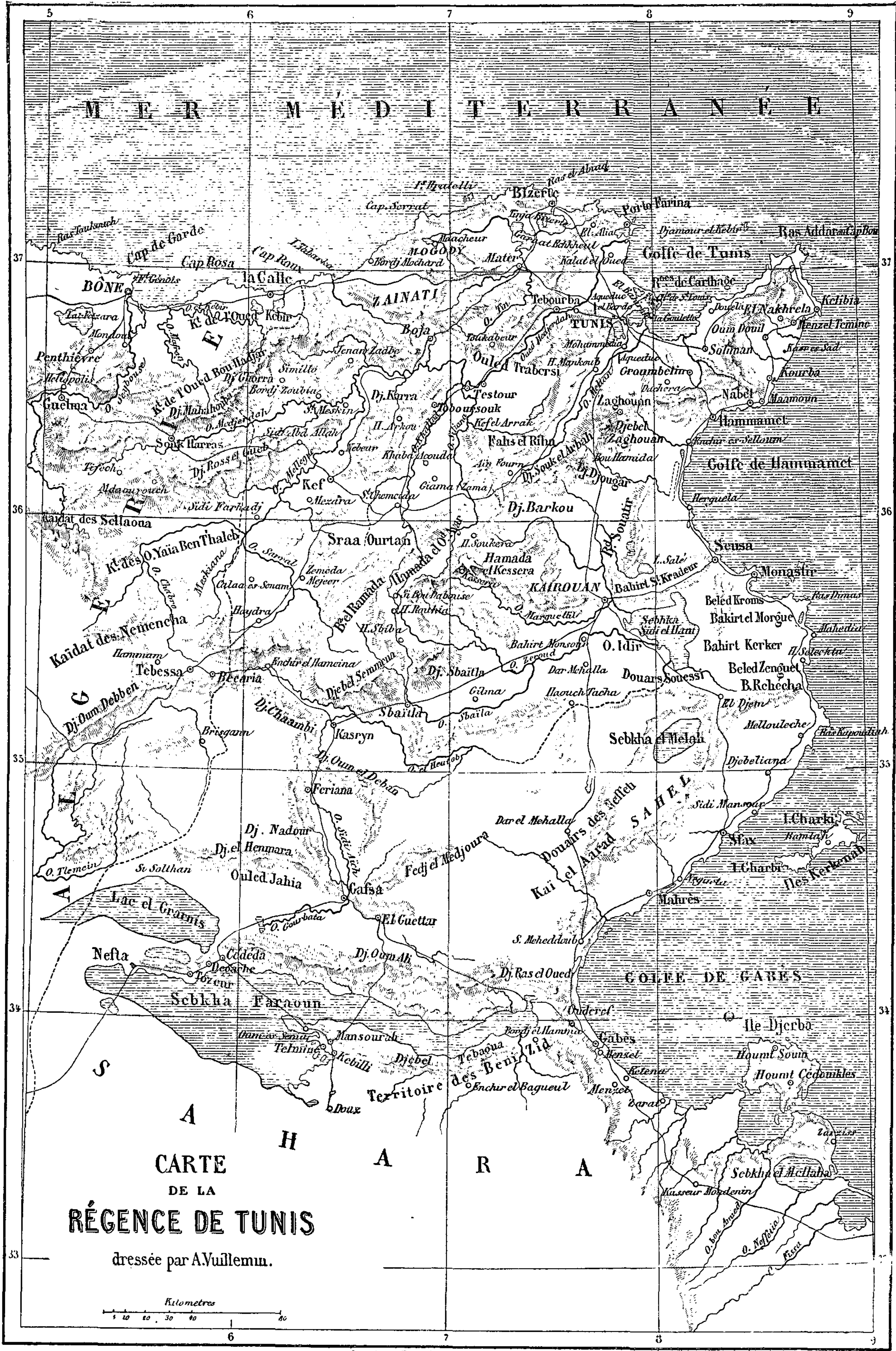
A Tunis, pendant les grandes chaleurs de juin, juillet, août, le thermomètre marque à l'ombre de 24 à 30 degrés.

Alors les habitants qui ont quelque aisance se retirent à la campagne où ils trouvent la fraîcheur dans des jardins immenses, sous des bosquets touffus de lentisques, de jasmins, de grenadiers et d'orangers. Ce plaisir, quelquefois, il faut le payer cher. Les chemins ne sont pas très-sûrs; aussi rarement arrive-t-il que l'on rentre de la ville le soir. Il faut avoir soin de bien se barricader pendant la nuit. On a toujours des armes à la portée de la main.

A l'aide de la noria[1], on arrose abondamment les arbustes et les fleurs. Aucune image ne saurait donner une idée du calme profond de ces délicieuses oasis; quelquefois j'ai passé des heures entières sous les om-

1. Diodore de Sicile, 1.
2. *El-mersa*, ancrage, rade, port.

1. Machine à puiser l'eau.



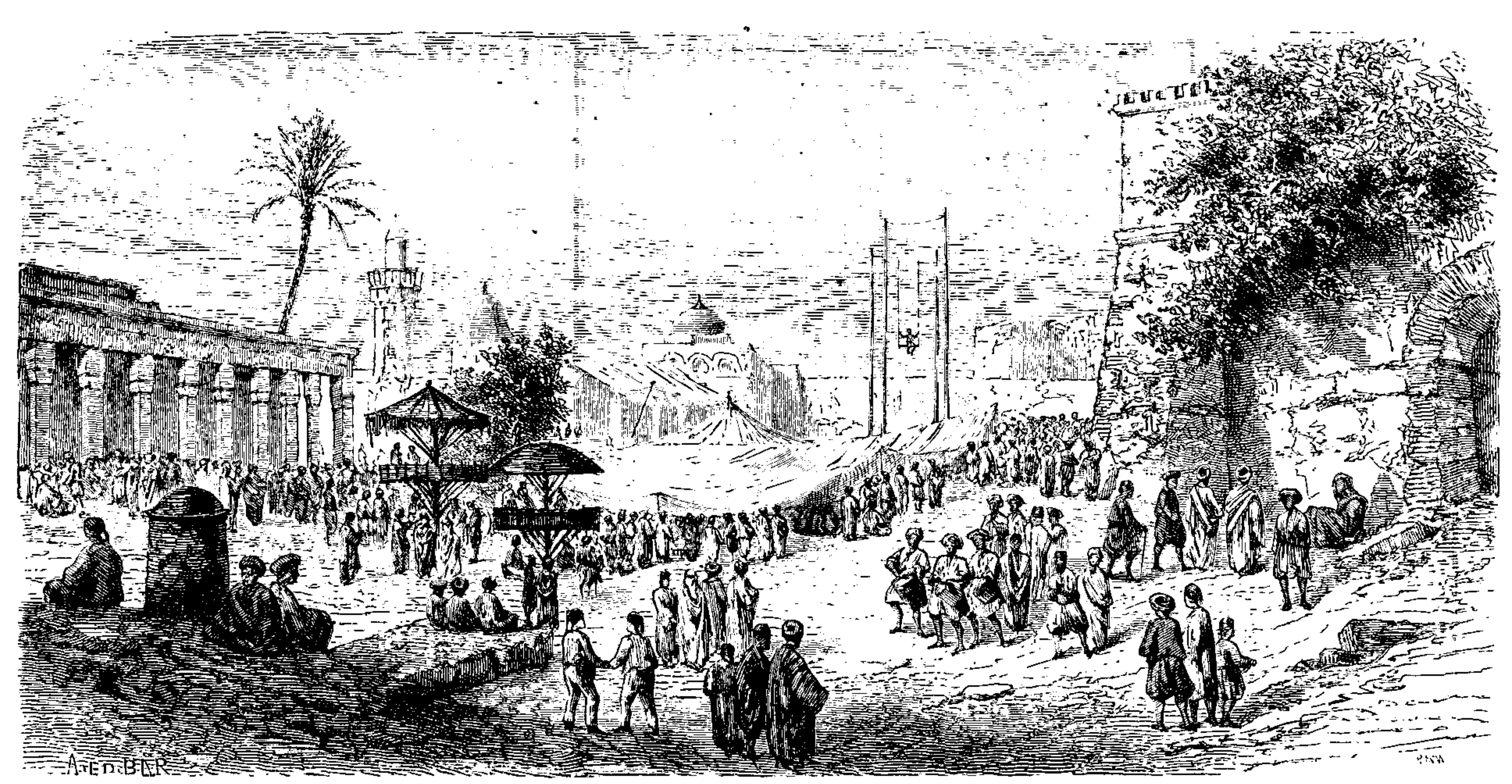
Gravé par Erhard. 12 R. Duguay Trouin

brage sans entendre un bruit, un son, un murmure, à peine peut-être un battement d'ailes ou quelques notes harmonieuses jetées en passant au-dessus de ma tête par un petit oiseau.

On est reçu par les habitants des villas avec la plus simple et la plus sincère cordialité. Il n'est pas besoin de les connaître. Vous vous présentez à la porte; aussitôt vous êtes introduit par deux indigènes : on vous fait prendre place sur un divan entouré de bananiers, devant un bassin d'où s'élèvent des fleurs charmantes. On vous apporte le kalumet de paix et vous le fumez en attendant l'amphitryon.

Les fêtes.

On ne connaîtrait qu'à moitié les Tunisiens si on n'avait pas eu l'occasion d'assister à l'une de leurs fêtes. J'ai vu celle du premier jour du mois de schowal, qu'on nomme *Aïd-el-esrir* ou le petit Baïram. J'avais été réveillé par des salves de canon et je m'étais levé à la hâte. Les rues étaient déjà pleines de musulmans revêtus de leurs plus beaux costumes. Ils avaient tous l'air joyeux et empressés. Ce jour-là il faut paraître content, satisfait, prêt à rire, quand même on aurait les plus sérieux motifs d'être attristé : une figure maussade, pendant l'*Aïd-el-esrir*, ferait accuser son maître d'impiété. Ces gens graves se sautaient au cou les uns des autres et s'embrassaient comme des frères; les places publiques étaient animées par différentes sortes de jeux; les rafraîchissements circulaient de toutes parts. Parmi les autres fêtes, on célèbre surtout avec solennité le *Mouled*, anniversaire de la naissance de Mahomet, et les soirs du mois de ramadan qui ont été souvent décrits. L'envoi du firman d'investiture par le sultan est aussi l'occasion de divertissements et de démonstrations de joie.



Fête du Baïram sur la place de la Kasbah. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

Les cimetières.

« Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière. Sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle le *tombeau du dernier Abencerrage*. Il n'a rien de remarquable : la pierre sépulcrale en est tout unie; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. »

C'est ainsi que Chateaubriand termine son récit des *aventures du dernier Abencerrage*. J'aurais désiré trouver le tombeau d'Aben-Hamet, je l'ai vainement cherché; mais un voyageur qui m'a précédé croit l'avoir vu non loin de la porte de la mer, Bab-el-Bahar, dans un cimetière musulman : le palmier a disparu; le tombeau, entouré d'un petit jardin, est à demi ruiné.

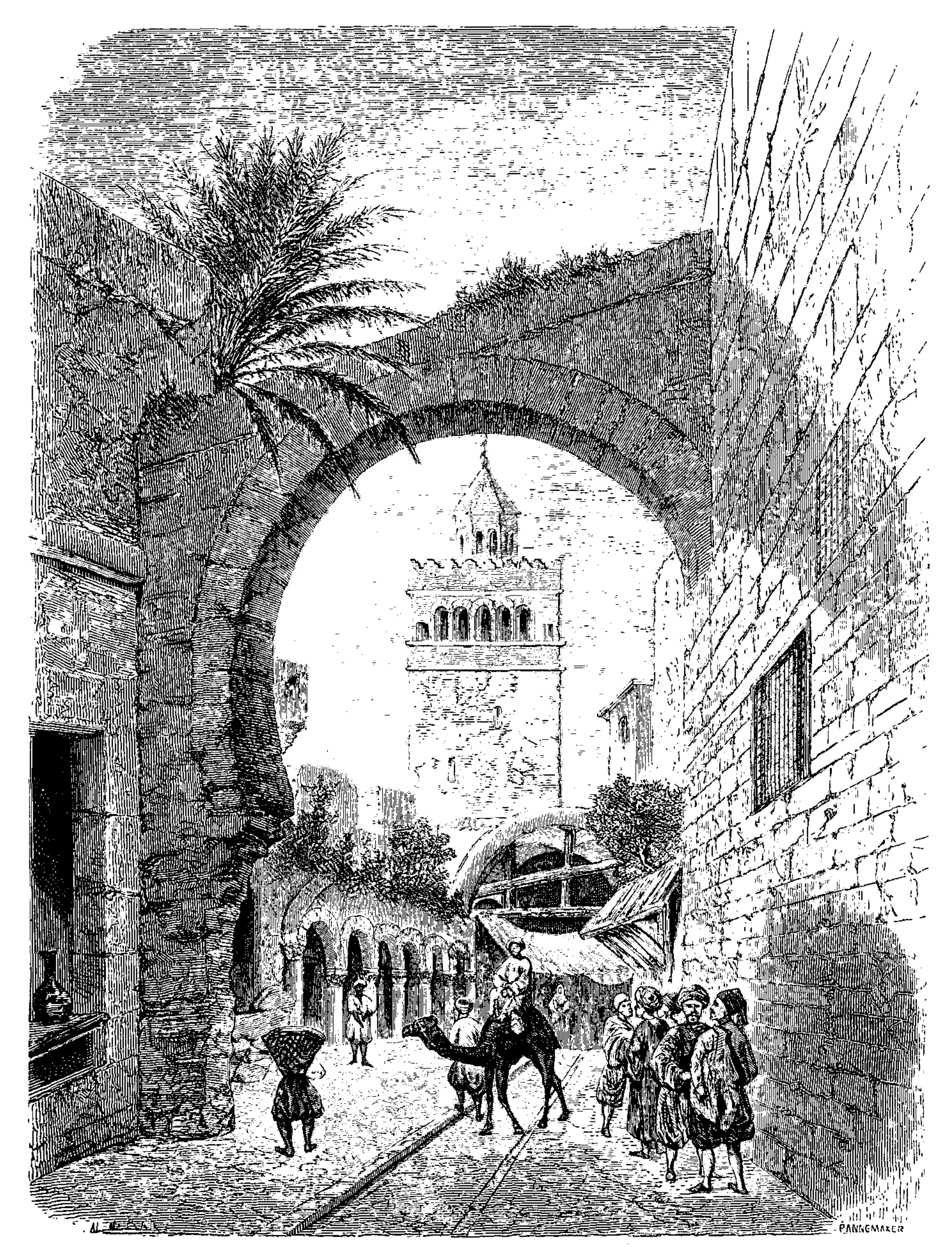
C'est surtout au grand cimetière de Sidi-bel-Hassen que les femmes vont en grand nombre pleurer, gémir et s'arracher les cheveux sur les tombes.

Le cimetière israélite est entretenu avec un soin pieux. Les sépulcres y sont blanchis à la chaux; plusieurs tombes sont en marbre.

Amable CRAPELET.

(*La fin à la prochaine livraison.*)





Une porte, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

VOYAGE A TUNIS

(AFRIQUE DU NORD),

PAR M. AMABLE CRAPELET[1].

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Camilla.

J'ai reçu ce soir une lettre qui m'invite à me rendre à la résidence du consul général, la Camilla, à la Marsa. Je plie bagage ; je fixe avec soin sur du beau papier blanc mes premières aquarelles, et je me prépare à partir. Un cawas du consulat a ordre de m'accompagner. Ma valise est attachée sur la croupe de son cheval. J'endosse mon sac, mon parasol en travers, mêlé avec ma carabine, et nous voilà lancés sur la poétique route de Carthage.

Nous passons par des chemins creux à peine assez

1. Suite et fin. — Voy. p. 1.

larges pour la place d'un cheval; plus loin il faut abattre les feuilles grasses du figuier de Barbarie pour nous frayer un sentier, ou bien sauter par-dessus des charognes abandonnées peut-être à dessein en travers de la route par les Bédouins[1] campés à quelques milles du bois; voisinage suspect et qui oblige à avoir toujours l'œil à droite et à gauche, et la main aux fontes.

Je ne veux pas dire de mal des indigènes et donner à Sa Hautesse le droit de m'accuser de calomnie, mais dans tous les pays du monde il y a des pillards, et ici, à l'entrée même des portes de Tunis, ils abondent. Ils cherchent à vous surprendre de quelque façon que ce soit ou envoient après vous leurs chiens.

Un soir je rentrais vers le coucher du soleil, j'étais seul; je n'avais plus que vingt-cinq minutes pour arriver au pied des murailles, quand tout à coup, dans un endroit obscur, vingt chiens sont lancés aux jambes de mon cheval qui s'irrite, se cabre, écume, tourne sur lui-même; je tire mon revolver de sa fonte, une balle traverse le ventre d'un des chiens; je pique des deux et pars à fond de train. J'étais déjà loin de la scène, quand, me retournant, j'aperçois plusieurs Bédouins embusqués à quelque distance et criant comme si j'avais voulu les assassiner. C'était une interversion de rôles. Si j'étais tombé de cheval, c'eût été à moi de crier, et probablement en vain. Le lendemain, à sept heures du matin, retournant à la résidence du consul, je passai au même endroit mon fusil à la main; mais je ne vis que le pauvre animal qui avait été déjà dévoré par ses camarades; la tête seule était intacte, ses os étaient dispersés à droite et à gauche. Les Bédouins ne m'attendaient plus.

A Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Cette digression a interrompu mon récit. Du reste mon voyage fut court et rapide. J'arrivai avant la nuit.

La résidence la Camilla, à la Marsa, ancien port de Carthage, est charmante. On entre dans un immense jardin couvert de palmiers; on suit une grande allée de sycomores, de grenadiers et de bananiers; par une petite porte basse, décorée de fines arabesques, on est introduit dans un couloir où une demi-teinte laisse entrevoir des inscriptions arabes peintes en bleu d'outremer, rehaussées d'or; à l'extrémité on monte trois marches, et on a devant soi une grande cour pavée en marbre; au milieu, un jet d'eau retombe gracieusement en rosée sur de belles plantes aquatiques qui plongent à demi dans une vasque octogone.

La cour est ornée d'arbres de formes élégantes et variées; le jasmin s'y mêle au grenadier; des plantes grimpantes s'élèvent jusque sur la terrasse, et laissent pendre à profusion de belles fleurs et d'énormes graines.

A droite en entrant, un joli péristyle en marbre conduit à un grand vestibule ouvert, garni de niches; des étagères aux brillantes couleurs rouges, noires, jaunes, etc., imitent des fleurs, des plantes et des mosquées. Un divan complète la décoration de ce vestibule. C'est là que, après le repas, on vient jouir de la fraîcheur. De chaque côté, s'ouvrent des portes garnies de tentures tissées dans le pays. Au fond, on aperçoit des panoplies et le grand salon, pavé de marbre, où un autre jet d'eau tombe dans une vasque de porphyre. Les murs sont peints; des paysages orientaux égayent les angles. La maison n'a qu'un étage. Les plafonds sont soutenus par une corniche mauresque; des poutres les traversent, elles sont peintes et dorées; dans les intervalles, des panneaux aux couleurs éclatantes complètent la décoration.

La vie était heureuse à la Camilla, où je séjournai quelque temps. Dès six heures du matin j'étais à mon atelier: j'y travaillais jusqu'à dix heures. M. Léon Roches, dans ses moments de loisir, venait m'y tenir compagnie; de la fenêtre nous admirions les effets merveilleux du paysage. Quelles douces matinées de printemps! quelles splendides soirées d'été! Puissent mes sincères regrets parvenir jusqu'à mes hôtes!... *Allah! Allah kerim!* (Dieu! Dieu est grand!)

La Tunisie. — Division administrative. — La population. Le gouvernement.

La Tunisie, ou régence de Tunis, est bornée au nord et à l'est par la Méditerranée, au sud-est par Tripoli,

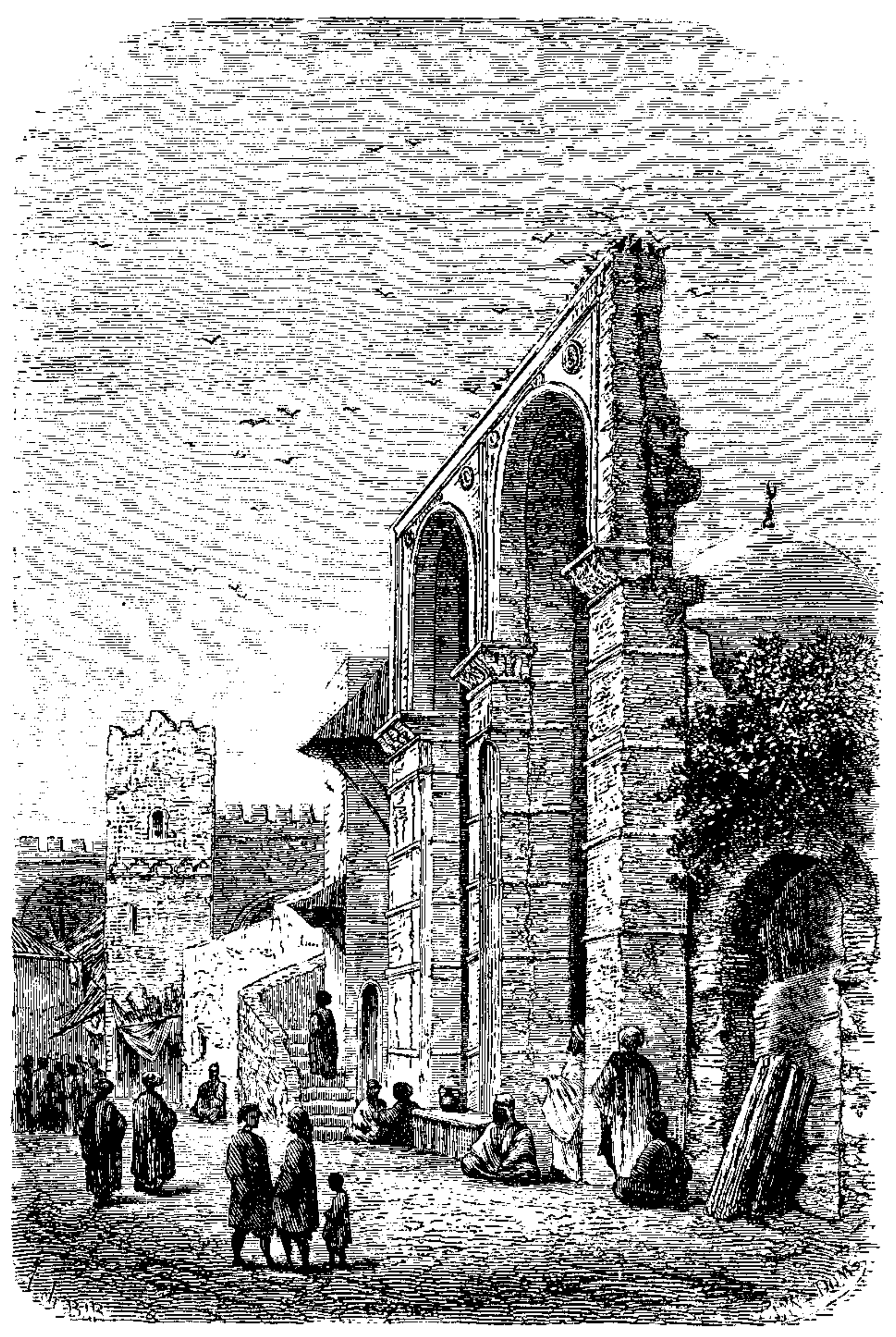
1. Le mot Bédouin n'est plus guère employé; il désignait les populations arabes habitant près du désert, plus rudes et plus grossières que celles qui se trouvent rapprochées des centres de populations. (J. H. DUNANT.)

au sud par le Sahara, à l'ouest par l'Algérie. Sa surface est d'environ six mille lieues carrées. On suppose que le nombre de ses habitants n'est pas de plus de dix-huit cent mille[1].

Le territoire de la régence est divisé administrativement en califats et en deux parties à peu près égales, celle *d'été* et celle *d'hiver*. On les nomme ainsi, dit le docteur Franck, parce que le bey du camp, titre que l'on donne toujours à l'héritier présomptif du pouvoir[2], parcourt avec une armée en été l'une de ces parties, et en hiver l'autre, pour percevoir les impôts. Le quartier d'été comprend la partie qui s'étend au nord et au nord-ouest de la capitale jusqu'aux côtes qui dépendent de l'Algérie. Toute l'autre partie au midi forme le quartier d'hiver.

La race tunisienne est généralement belle. Les hommes sont d'une construction sèche; il y en a peu d'infirmes ou de contrefaits. Leur vie sobre et tranquille les préserve de beaucoup de maladies qui sont communes en Europe.

Les femmes mauresques sont belles; leur teint est très-animé; leurs yeux sont grands, bien fendus, ont beaucoup d'expression. Elles ont presque toutes des cheveux d'un beau noir bleu; elles les tressent et les laissent flotter sur leurs épaules. L'embonpoint est en Tunisie, comme dans la plupart des pays orientaux, une des conditions essentielles de la beauté. On assure que les Tunisiennes ont une recette assurée pour devenir grasses : c'est de manger de jeunes chiens.



Rue Sidi-Mahrès, a Tunis.—Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les femmes riches se couvrent d'ornements d'or et d'argent, de miroirs, de pierreries, de cassolettes, de chaînettes, de coraux. Les femmes pauvres ou arabes se chargent de verroteries et de bijoux de cuivre.

Les enfants, en naissant, ont le teint blanc comme en Europe, ou plutôt mat. L'ardeur du soleil leur donne peu à peu une teinte foncée qui, du reste, n'a rien de déplaisant.

1. Ces évaluations sont incertaines. Selon le docteur Franck, qui écrivait vers 1810, la population, composée de Maures, Turcs, Arabes, Juifs et Berbères, était alors de trois millions d'habitants. Les derniers voyageurs affirment que ce chiffre serait aujourd'hui très-exagéré.

2. L'héritier présomptif est, non pas nécessairement un fils du bey régnant, mais l'aîné de toute la famille.

La forme du gouvernement est celle d'une monarchie héréditaire.

Le bey est encore nominalement vassal du sultan de Constantinople. A l'avénement de chaque nouveau bey, le Grand Seigneur envoie le grand caftan d'honneur et un firman d'investiture. C'est le signe que le sultan n'a pas renoncé à tout droit sur les anciens États barbaresques. Les beys ne jugent pas nécessaire de repousser l'insinuation et feignent de la considérer comme n'ayant rapport qu'à l'autorité religieuse du chef des croyants. En réalité, depuis longtemps ce serait plutôt à la France que la Tunisie serait disposée à rendre hommage : elle a, en effet, tout à espérer de nos sympathies ou tout à craindre de notre mécontentement, surtout depuis que nous sommes en possession de l'Algérie. L'Angleterre a bien aussi la prétention d'exercer quelque influence sur la régence, mais elle est trop loin. De toutes les villes musulmanes, Tunis est peut-être celle où les Français sont le plus incontestablement placés par l'opinion des indigènes au-dessus des autres nations européennes.

Le pouvoir du bey, sauf les conséquences qui peuvent naître de la nouvelle constitution, est tout à fait absolu ou despotique. Il consulte son conseil ou le divan, mais il est toujours libre de ne suivre que sa volonté.

De la justice. — Les jugements du bey. — Les châtiments.

Parlons de la justice. C'est à ce point qu'il faut porter tout d'abord son regard lorsque l'on veut apprécier l'état de la civilisation chez un peuple, comme lorsqu'on veut connaître l'état de santé d'un homme on place le doigt sur le battement de son artère. Telle justice, telle civilisation.

Le bey est le premier magistrat du royaume. Ce fait est à lui seul une énormité. C'est le signe que la forme du gouvernement est arbitraire au suprême degré. Tous les pouvoirs sont confondus en un seul.

Le bey doit-il du moins juger d'après un code écrit ou en prenant conseil d'un tribunal? Non. Il ne relève que de lui-même; on voit d'ici les conséquences.

Trois ou quatre fois chaque semaine, il monte sur son trône sous une tente splendide dressée vis-à-vis de son palais de la Marsa.

Un maître des cérémonies, le bach-amba-el-bey, crie que l'audience est ouverte.

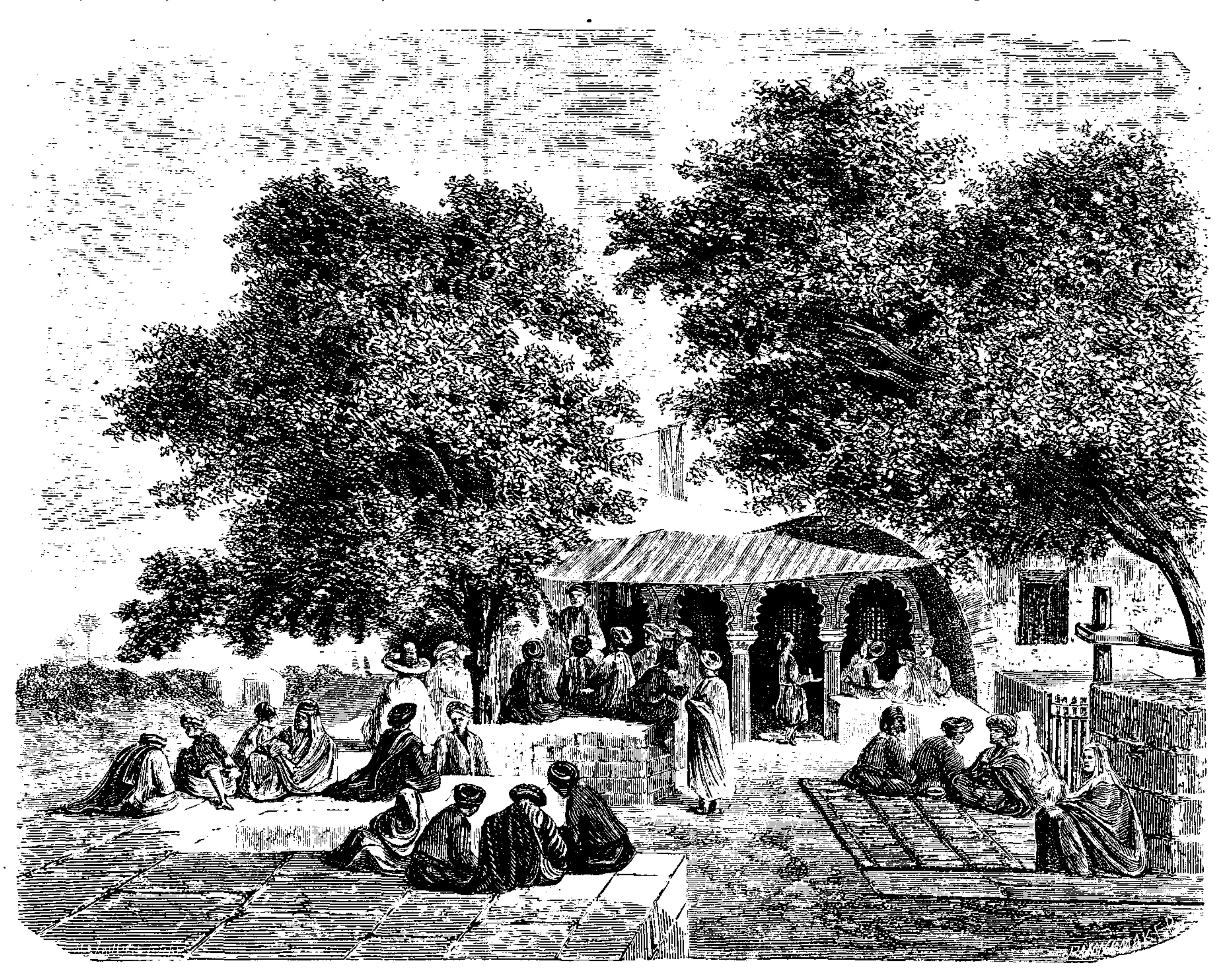
Entre qui veut pour demander justice. Arrivez, pauvres plaideurs; vous serez bien vite expédiés. Demandeur et défenseur, plaignant ou inculpé, vous parlerez tour à tour, peu de temps, car les affaires sont nombreuses, et immédiatement l'auguste magistrat décidera quel est celui de vous qui a tort ou raison.

Or, le plaideur qui au fond a en réalité le bon droit de son côté, peut être intimidé, bègue, maladroit, ou, ce qui est pis encore, il est peut-être (quoiqu'il ait mille fois raison) désagréable et repoussant de physionomie, brutal, insolent, tandis que son adversaire sera respectueux, adroit, bon logicien, maître de lui-même.

Le juge, de son côté, tout souverain qu'il soit, peut bien aussi être trop prompt à s'impressionner, peu clairvoyant, avoir la vue de l'esprit très-courte, un faux jugement, ou seulement être mal portant le jour de l'audience, ou indisposé par suite de difficultés politiques ou de querelles de ménage.

Notez qu'il ne s'agit de rien moins pour qui perd sa cause en quelques minutes que de ruine, de bastonnade, de galères, de mutilation, de strangulation, de pendaison ou de décapitation.

Et il y a cependant des Européens qui ont le courage de s'extasier devant cette justice patriarcale! On cite les jugements de Louis IX, qui était un saint : on oublie de rappeler ceux de Louis XI, qui était un homme partial et cruel.



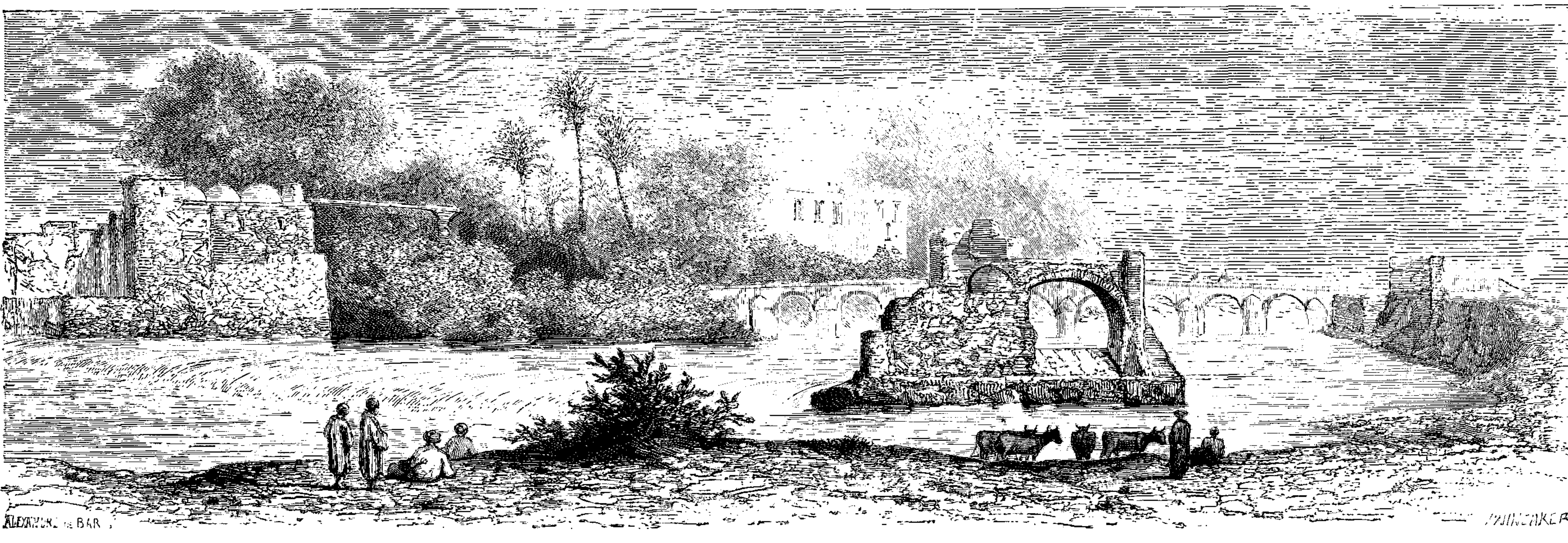
Café, à la Marsa. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

On ne manque pas d'anecdotes amusantes qui tendent à montrer que certains beys ont eu la sagesse de Sancho Pança dans son île de Barataria.

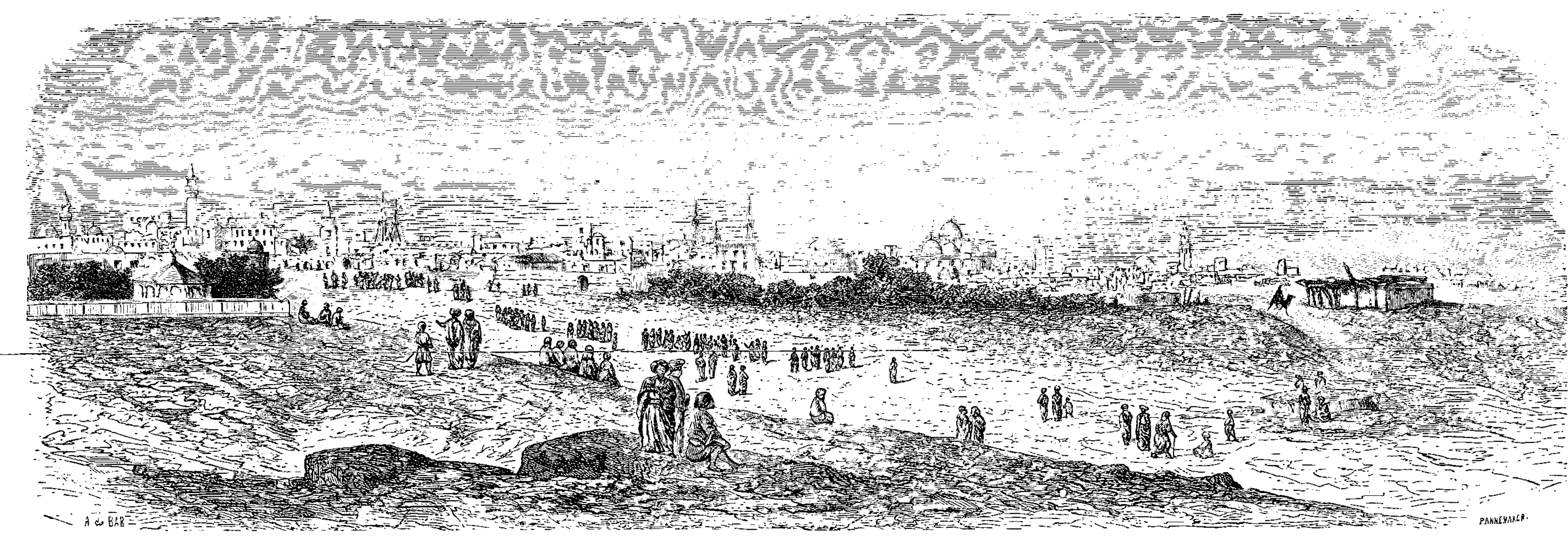
Un jour, un Maure traduit un citoyen de bonne réputation devant le bey (c'était Hamoudah-pacha). Il expose qu'il a perdu sa bourse, que cet individu l'a trouvée et la lui a rendue, mais qu'elle ne contenait plus que vingt sequins *mahboubs* (pièces d'or), tandis qu'au moment où elle était tombée à terre elle en contenait cent; donc le prévenu a volé quatre-vingts sequins. Le bey paraît perplexe : il réfléchit. Enfin un éclair illumine sa glorieuse figure. Il demande la bourse, il fait apporter cent sequins; il essaye de les glisser dans la bourse : elle n'en peut pas contenir même cinquante. Il engage le plaignant à essayer à son tour, et celui-ci n'ayant pas mieux réussi est convaincu par le bey d'avoir porté devant lui une accusation injuste. Quel Salomon!

Mais on cite aussi des exemples un peu différents. Une vache a été trouvée : deux Arabes s'en disputent la possession. Quel est celui qui l'ayant rencontrée a mis le premier la main sur elle? Grave débat!

Cette fois le bey ne réfléchit pas longtemps. Il s'ad-



Bords de la Medjerdab. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Nouvelle promenade de la Marine, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

juge la vache, l'envoie à ses étables, et ajoute : « Que le véritable propriétaire vienne la chercher s'il lui plaît, mais il recevra cent coups de bâton en châtiment du peu de soin qu'il a pris de garder la bête. »

Une autre fois un marchand joaillier accuse un vieux domestique de lui avoir volé des bijoux. L'accusé se défend par des dénégations et des larmes. Le joaillier n'est guère en état de prouver son accusation. Voilà le souverain juge bien irrité. Il ordonne cinq cents coups de bastonnade à distribuer entre les deux parties. Le domestique avait déjà reçu cinquante coups de bâton, lorsque la fille du joaillier déclara qu'elle était seule coupable. Le joaillier en fut quitte pour faire un présent au bey.

Quand le bey se sent fatigué ou ennuyé, le bach-amba-el-bey crie « : El afia ! (la paix), » et l'on se retire.

« Un tribunal d'Europe, dit M. Franck, aurait bien de la peine à examiner, dans un mois, autant de causes que le bey en termine dans une seule matinée. » Rendre la justice avec célérité, c'est fort bien, mais il faut que la justice soit juste!

Le pays où l'on rend la justice de cette manière pourrait être le plus délicieux du monde, je n'irai pas y dresser ma tente.

Au sud de la régence et à l'extrême frontière, la petite ville de Nefta vit loin des agitations de la capitale, dans un nid odorant de citronniers et d'orangers, sous les frais ombrages de palmiers gigantesques. « Un joli petit lac, des eaux courantes, une végétation magnifique, des sites pittoresques et romanesques, font de Nefta, dit M. Dunant, une oasis délicieuse. Les habitants sont commerçants, fort doux, et d'une urbanité parfaite. »

Charmant tableau! Mais une seule question, toute petite : « Qui rend la justice à Nefta?

— C'est le cadi, ou, s'il est absent, le sebi-cadi.

— Tout seul, sans autres juges?

— Sans doute.

— A merveille. Habite ce paradis terrestre qui voudra! J'aimerais mieux le plus pauvre petit foyer dans les sables les plus arides de la Sologne, sous la protection des lois. »

On me dit qu'il y a un garde des sceaux à Tunis, le saheh-el-thaba; mais, si je comprends bien, son office solennel consiste à tirer à lui, pendant une minute, un sceau toujours attaché à la personne du bey et à l'appuyer sur la cire d'un édit à promulguer.

Le tribunal, composé d'un seul cadi, a nom cherial-ennabi.

Le tribunal supérieur, composé de plusieurs cadis ou autres personnes, se nomme rebaïd-el-kabla.

On peut en appeler à la cour de cassation.

La cour de cassation, c'est ou le mufty ou le bey!

La vérité m'oblige à reconnaître que tous les Tunisiens sont égaux, ou à peu près, devant l'arbitraire des juges. Il n'y a de distinction que dans la manière dont l'on tue les condamnés.

Les Turcs ou Koulouglis ont le privilége d'être étranglés dans une des salles de la citadelle.

Les Maures, celui d'avoir la tête tranchée avec le sabre au Bardo. « Deux exécuteurs se placent, l'un à droite et l'autre à gauche du condamné qui a les yeux bandés. L'exécuteur qui est à droite le pique au bras avec la pointe d'une épée, ce qui fait vivement tourner la tête au patient, tandis que l'autre exécuteur profitant du moment où il a la tête inclinée sur l'épaule droite, la lui sépare du corps d'un seul coup de yatagan. » (DUNANT.)

Les Marocains et les soldats kabyles ou zaouaouas, sont tout simplement pendus à la porte de Bab-el-Suec.

Les militaires sont fusillés.

Jusqu'en 1818 les Juifs étaient brûlés. Mais les Tunisiens prétendent que cela leur donnait la peste.

On a de même renoncé à noyer les femmes dans le lac, parce que le lac n'a pas assez de fond. On les transporte à l'île Kerkéna, dans le golfe de Gabès.

Au reste, la bastonnade, à Tunis, comme dans tous les pays dotés de ce genre de punition, est aussi une peine capitale selon la manière dont on veut bien l'appliquer. Les riches payent les bourreaux pour qu'ils ne frappent pas trop fort.

J'allais oublier que l'on peut être également condamné à avoir le bras ou le poignet coupé.

On raconte que, jadis, la main coupée était suspendue à l'aide d'une ficelle au cou du voleur mutilé, qu'on promenait ensuite assis à rebours sur un âne.

Enfin on envoie les petits voleurs aux galères (karaka), qui sont situées à la Goulette.

On ne connaît guère d'autres prisons que celles où l'on enferme les prévenus avant leur jugement.

La Medjerdab. — Richesses naturelles de la Tunisie.

A quelques lieues de Tunis, on rencontre le plus important cours d'eau du royaume, la Medjerdab (*Bagradas* de l'antiquité). Ce fleuve, après avoir arrosé les vallées intérieures désignées sous le nom commun de Frygyah, de l'ouest-sud-ouest au nord-ouest de la régence, et s'être grossi de plusieurs affluents, entre autres le Soudjeras, le Oued-el-Boul, le Oued-ês-Serrat, passe près des ruines d'Utique où Caton le jeune se donna la mort, et se jette dans la mer au sud du lac de Porto-Farina. C'est près de ce fleuve que Régulus eut à combattre, dit-on, un serpent monstrueux. Est-ce une fable? Qui sait? Nous apprenons de jour en jour à être de moins en moins, à la fois, crédules ou incrédules; notre science, à mesure qu'elle augmente, nous démontre avec plus d'évidence combien notre ignorance est encore grande : soyons circonspects.

Les bords de la Medjerdab sont très-pittoresques. J'ai traversé l'Oued-Medjerdab près des ruines d'un pont romain (voy. p. 21). Le fleuve est en grande partie ombragé sur les deux rives par des dattiers et des bananiers; le figuier de Barbarie et les lauriers-rose avec leur cime colorée de carmen complètent la décoration. Les caravanes traversent assez fréquemment la Medjerdab sur plusieurs points. En remontant son cours on rencontre quelques îles couvertes de tamariniers. Son eau, où reflue la mer, est salée jusqu'à une grande distance de son embouchure.

Dans cette partie du territoire le sable est tellement fin et souple, que les hommes et les animaux qui se risquent à la traverser sont en danger d'être engloutis.

C'est particulièrement vers les contrées voisines de la mer que l'on voit l'olivier croître en abondance.

On peut dire, sans aucune exagération, qu'il n'est point de sol plus libéral et plus riche que celui de la Tunisie. On y trouve réunies toutes les essences d'arbres, toutes les fleurs, tous les fruits du nord et du sud. Aujourd'hui le blé et l'huile en sont les principaux produits; mais de combien ne s'en faut-il pas que cette terre généreuse soit exploitée comme elle pourrait l'être? Le plus grand obstacle est dans l'ignorance et la superstition du peuple. Les derniers beys ont prouvé qu'ils comprenaient ce qu'il y avait à faire pour régénérer le pays ; mais leur intelligence est de beaucoup trop en avance sur celle de leurs sujets pour qu'on puisse espérer de longtemps des progrès bien sérieux.

Dans beaucoup de parties de la Tunisie, on trouve l'argent, le mercure, le plomb, le fer, le cuivre, le cristal de roche et même l'or.

Sur les bords de la Medjerdab, comme sur le lac de Tunis, les flamants (Phœnicopterus Ruber) abondent; ils vivent en société ; quand ils prennent leur volée on dirait une petite république en voyage. C'est chose très-difficile de les approcher, et ce n'est qu'à une grande distance qu'on peut tirer sur eux. A deux cents mètres, avec une carabine Minié, j'ai enlevé la tête à deux de ces pauvres innocents qui ne bougeaient pas plus qu'une cible. Ils passent les nuits sur le bord de l'eau, et quand on les aperçoit le matin, à l'aurore, on croit voir un régiment bien aligné. Le jour, ils parcourent en bandes nombreuses les environs où s'abattent souvent des nuées de sauterelles.

Promenades. — L'allée de la Marine.

Vue de la route de Carthage, Tunis offre un charmant aspect. J'en ai joui souvent à l'ombre d'un café dont j'ai fait un dessin. Il s'appelle la *Wina* et est situé au bord du lac. Les flamants semblent autant de sentinelles qui gardent ce poétique endroit. Le patron vend du café, du tabac, et perçoit aussi quelques paras pour l'eau qu'il distribue aux voyageurs altérés par une longue route sous un soleil tropical. Je m'asseyais près des indigènes gravement occupés à humer leur moka tout en fumant le chibouck. La population européenne s'y donne souvent rendez-vous. Les femmes viennent aussi se promener de ce côté, mais assez rarement ; leur promenade favorite est la grande allée de la Marine, nouvellement construite par les soins du consul qui s'y fait bâtir un grand hôtel (p. 21). On y rencontre des types admirables.

Cette avenue aboutit au lac ; elle se termine à une sorte de promontoire sur lequel ont été construits des magasins pour les marchandises. C'est près de là que viennent débarquer les passagers arrivant de France ou d'Algérie, et qu'on dépose tous les ballots. Cinquante à soixante petites barques à voiles latines y sont ancrées. Le dimanche matin une foule d'indigènes, vêtus de costumes à mille nuances, viennent y faire scintiller leurs couleurs orientales sous l'éclat du soleil. Ce sont de toutes parts des cris de joie. On s'embarque, une légère brise se lève, et les voilà toute la journée, hommes, femmes et enfants, à danser, rire, jouer du tarabouch, unis comme en une seule famille et toujours disposés à partager leur modique repas avec le premier étranger venu. Quel tableau brillant et varié ! il n'y a que la palette de Ziem qui pourrait rendre toute cette poésie du soleil, ces vêtements rouges, roses, bleus, verts ou jaunes ; ce grésillement de la multitude, cette mer splendide avec ses myriades de cliquetis de lumières. C'était pour moi une distraction bienfaisante lorsque j'étais désœuvré ou que le spleen s'emparait de moi.

Mission. — Le village des Zaghouans. — La source. Le temple.

Grâce à la bienveillance du consul, j'ai été chargé d'une mission qui me permet de pénétrer un peu plus avant dans le pays. Le bey m'envoie au village des Zaghouans et vers les célèbres montagnes du Djougar. C'est là que sont les sources principales qui alimentaient Carthage. Je dois y dessiner les ruines de deux temples anciens : le premier, le temple du Zaghouan, et le second, celui du Djougar.

M. Dubois, ingénieur, m'est adjoint. Nous allons en plein désert. Il m'est agréable d'avoir, en perspective, à retracer en aquarelle ces temples et les paysages qui les entourent. M. Dubois se rendra compte de la quantité d'eau qui peut couler des sources par minute, relèvera les courants, les conduits, et calculera la quantité de siphons nécessaires pour remplacer tout ce qu'il est impossible de relever des anciens aqueducs de Carthage.

Nous étions en juin et déjà les chaleurs menaçaient d'être accablantes. Trois amis, chasseurs passionnés, se joignirent à notre escorte.

Nous quittâmes Tunis à quatre heures du matin; deux heures après nous fîmes une halte pour manger un morceau et nous rafraîchir ; puis nous entrâmes dans le désert.

Le souvenir de ce voyage sera toujours pour moi une émotion charmante. Souvent nous traversions des gués dont les bords étaient ombragés de lauriers-rose ; nous rencontrions des restes d'aqueducs en partie détruits, en partie admirablement conservés : ce sont des constructions formidables, et l'on a peine à s'expliquer comment les Barbares ont pu venir à bout de les détruire.

Le soleil était dévorant : il n'y avait d'ombre que sous les turbans. Cependant nous décidâmes que nous dînerions à cheval, tout en continuant notre route. Après avoir péniblement cheminé toute la journée parmi les pierres et les débris des rochers qui jonchaient le terrain, car nous avions à faire une longue course où aucun chemin n'est tracé, nous finîmes par gagner le haut du col. Je commandai halte pour reposer nos chevaux ; il était cinq heures du soir et l'air commençait à devenir un peu tolérable. Nous nous arrêtâmes

un moment pour contempler les belles masses nuancées de toutes les couleurs que nous avions laissées derrière nous; nous apercevions, comme si elles eussent été à côté de nous, les crêtes du mont Zaghouan dorées par les derniers rayons du soleil; elles se détachaient sur un ciel d'azur. Leur aridité, leurs formes rudes, disloquées, d'une couleur impossible, laissent une impression ineffaçable. A la hauteur où nous étions, nous pouvions apercevoir les montagnes du Djougar, notre point d'arrêt.

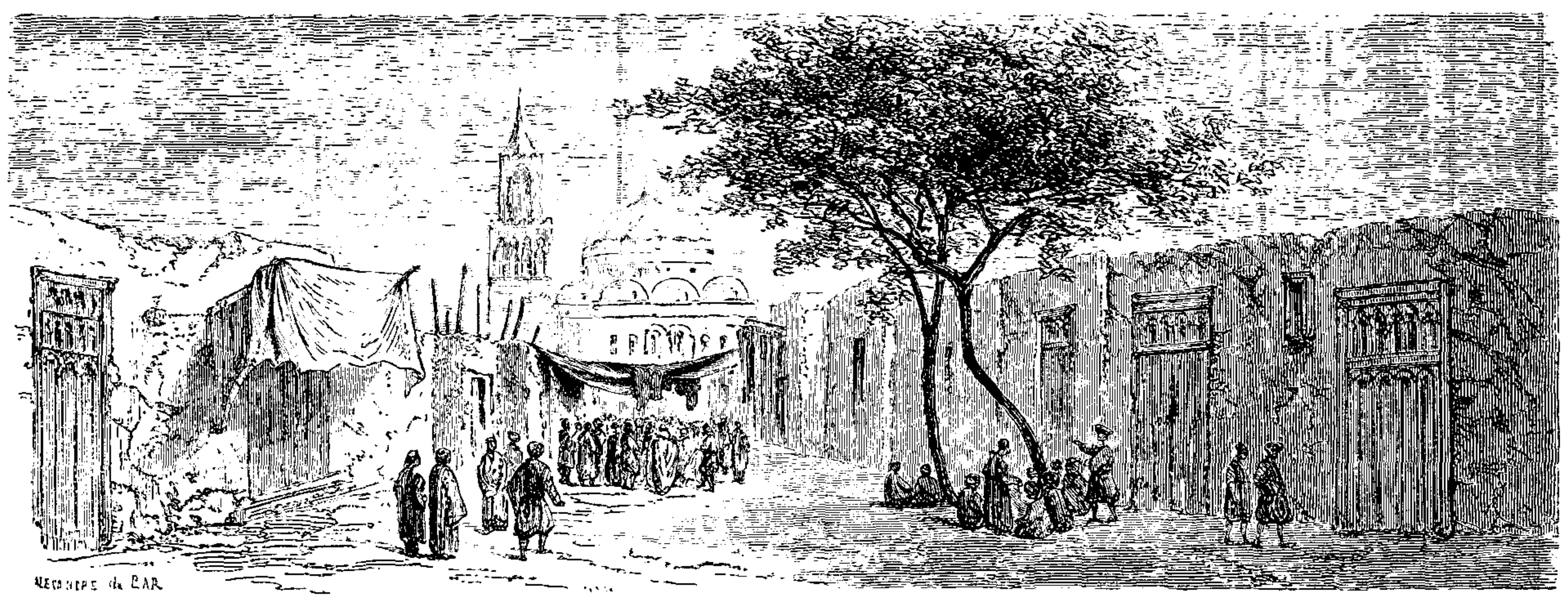
A sept heures du soir, nous descendîmes dans le beau vallon où est située la ville de Zaghouan[1]. Là nous pouvions enfin respirer à l'aise; partout de l'eau, de la fertilité. Après une heure de marche, nous entrâmes dans la ville par un beau crépuscule. Une ancienne porte romaine sert d'entrée[2]. Tous les habitants sont ameutés; mais le cheik est prévenu de notre arrivée et il nous offre l'hospitalité la plus cordiale, aux frais du gouvernement, bien entendu.

Une grande chambre nous est réservée dans une dépendance de son soi-disant palais et nos chevaux sont conduits à l'écurie. Nous n'avons pas fait moins de dix-neuf heures de marche dans ce désert, et un bon dîner arrive très à propos pour nous délasser. On nous sert le kouskous, divers ragoûts fort bien accommodés, du mouton avec des châtaignes ou avec des haricots, selon les goûts, de beaux poissons, du café. On fume ensuite quelques chiboucks.

A onze heures je fais éteindre les feux, et quoique les divans fussent, hélas! pleins de vermine, nous avons tous dormi comme des bienheureux.

Le lendemain dès quatre heures nous étions sur pied. A cinq heures nous arrivions près d'une des belles sources qui envoyaient leurs eaux à Carthage.

Un temple s'élève au-dessus de la source; quelques profils de moulures parfaitement conservés montrent avec quel soin il avait été construit; dans mon dessin (p. 31), je me suis bien attaché à rendre scrupuleusement tous les détails. En avant du temple est une belle vasque toujours remplie d'une eau limpide.



Petite place, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

A quelle divinité était consacré ce temple? Qui l'a élevé? Je n'ai garde d'entreprendre de discuter ces questions difficiles, et je suis trop heureux de pouvoir emprunter quelques lignes sur ce sujet au bel ouvrage du savant M. V. Guérin, qui a visité le temple du Zaghouan au mois d'août 1860.

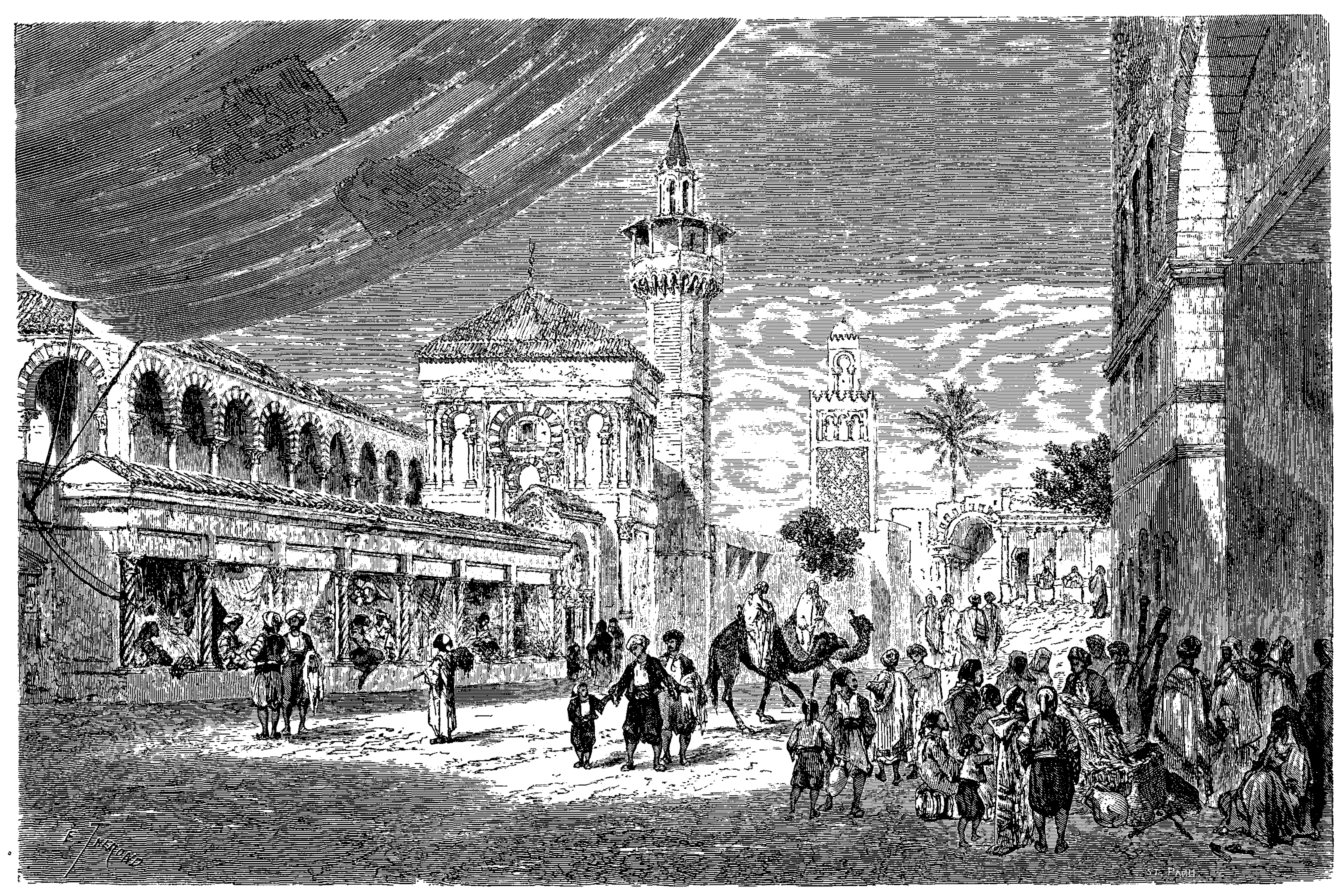
« Les débris pittoresques du temple sont connus dans le pays sous le nom d'*Henchir-ain-el-Kasbah* (ruines de la source de la forteresse)[3], les indigènes s'étant imaginé que cet édifice est un ancien château fort. Il est situé à deux kilomètres et demi au sud-ouest de la ville. Bâti sur une plate-forme, il est comme adossé au mont Zaghouan. Il se compose d'abord d'un sanctuaire, dont la cella rectangulaire est longue de sept mètres vingt centimètres et large de quatre mètres treize centimètres. Au-dessus de la porte de cette cella, règne une architrave surmontée jadis d'un fronton triangulaire, aujourd'hui détruit. Il y avait là très-probablement une inscription qui a disparu avec la frise qui la portait. Au fond du sanctuaire, on distingue les restes d'un autel et d'une large niche où a dû être placée la statue de la divinité principale à laquelle le temple était consacré.

« A droite et à gauche de ce même sanctuaire s'avance et s'arrondit en un vaste fer à cheval une double galerie latérale large de quatre mètres vingt-huit centimètres. Chacune de ces deux galeries reposait, d'un côté, sur un mur construit en belles pierres de taille et soutenu extérieurement par des contre-forts, lequel mur est encore intact, et, de l'autre, sur treize colonnes qui ont été enlevées et transportées, à ce qu'il paraît, dans

1. La ville de Zaghouan est située sur une colline au pied septentrional de la montagne qui porte le même nom. Elle est bâtie sur les ruines d'une ville antique.

2. « C'est une porte triomphale construite avec de belles pierres de taille. L'ouverture de l'arcade est de quatre mètres neuf centimètres; les piliers qui la supportent ont trois mètres douze centimètres de large. Elle était jadis ornée de deux statues, placées l'une à droite et l'autre à gauche dans deux niches latérales. Sur le bloc qui forme la clef de voûte, on remarque d'abord une figure triangulaire ressemblant à un A, puis au-dessous une couronne de feuilles de chêne environnant le mot : AVXILI. Ce mot auxili surmonte lui-même la représentation d'une tête de bélier. Toute la partie supérieure du monument est détruite. » (V. GUÉRIN, *Voyage en Tunisie.*)

3. Le mot *henchir* signifie : ferme, et plus souvent encore : ruine.



Un bazar, à Tunis. — Dessin de Thérond d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

la principale mosquée de Zaghouan. A chacune de ces colonnes correspondait un pilier à demi engagé dans l'épaisseur du mur. Le toit était formé de douze petites coupoles dont une partie subsiste toujours, bien que, depuis l'enlèvement des colonnes qui les soutenaient, elles manquent de ce côté de tout appui.

« Ces deux galeries réunies composaient donc un ensemble de vingt-quatre arcades supportées par vingt-six colonnes, qui faisaient face à autant de pilastres. De deux en deux arcades, une niche, pratiquée dans le mur continu de ce fer à cheval, renfermait une statue. Il y avait ainsi en avant et de chaque côté du sanctuaire que j'ai décrit, six statues soit de nymphes, soit d'autres divinités, en tout douze, groupées autour de la divinité principale, qui occupait le fond de la cella.

« Entre ces deux galeries et le sanctuaire auquel elles aboutissaient, s'étend, dans l'espace intermédiaire laissé libre, une grande area longue de vingt-huit mètres et large de vingt-six mètres soixante centimètres. Cette area ou terrasse découverte domine de deux mètres au moins un beau bassin construit en pierres de taille et affectant la forme de deux fers à cheval réunis. A droite et à gauche de ce bassin, un escalier de douze marches, aujourd'hui très-dégradé, permettait de monter sur la plate-forme de l'area et de pénétrer sur les galeries latérales, qui avaient, en outre, deux autres communications avec le dehors au moyen de deux petites portes rectangulaires ménagées, à leur extrémité, dans le mur d'enceinte.

On descend par plusieurs degrés dans le bassin précédent. Un canal souterrain, qui traverse l'area et qui part peut-être du sanctuaire, amène encore à ce réservoir, par quatre ouvertures, les eaux d'une source intarissable. De là, par un conduit, elles s'écoulent dans les jardins environnants, en attendant qu'elles recommencent à alimenter, comme autrefois, l'aqueduc de Carthage.

« Des diverses constructions que je viens de décrire, résulte un monument complexe et harmonieux, de forme théâtrale, et dont l'élégance et l'originalité sont, en outre, singulièrement relevées par le site qu'il occupe, site à la fois sauvage et gracieux, sublime et ravissant. D'un côté, en effet, se dresse derrière le temple la masse gigantesque du Zaghouan avec ses flancs escarpés, ses ravins profonds et le majestueux chaos de ses blocs énormes de rochers entassés confusément les uns sur les autres. Du côté opposé, au contraire, et au bas de la plate-forme de l'area, le regard se repose avec délices sur la riante végétation et sur l'éternelle verdure des jardins voisins. Qu'on ajoute à cela le silence de la solitude, ce je ne sais quoi de sacré que le temps imprime aux ruines, le mystère même qui plane sur l'origine et l'histoire de ce temple dédié à des divinités restées inconnues, et l'on aura quelque idée de l'effet qu'il produit sur celui qui le contemple pour la première fois.

« Tout ce que l'on peut dire au sujet de la date approximative de cet édifice, c'est qu'elle est la même probablement que celle de l'aqueduc, dont il contenait et consacrait la source. Or, d'après l'opinion généralement admise, cet aqueduc, l'un des travaux les plus grandioses que les Romains aient exécutés en Afrique, avait été entrepris sous Adrien et terminé sous Septime Sévère.

« Malheureusement les renseignements manquent pour déterminer avec certitude ce fait important sur lequel l'histoire a gardé le silence. Nous savons seulement qu'à l'époque d'Adrien, l'Afrique eut à souffrir cruellement, pendant cinq ans consécutifs, d'une sécheresse affreuse, et que cet empereur, pour consoler cette province, vint lui-même à Carthage. Son arrivée, par une heureuse coïncidence, ramena la pluie et l'abondance, et, avec elle, les bénédictions du peuple. Comme le biographe d'Adrien, Spartianus, nous apprend que ce prince fit construire sur toute la surface de l'empire un grand nombre d'aqueducs, on suppose que, pour prévenir le retour de la disette effroyable que Carthage avait subie par suite de cette sécheresse, Adrien résolut de doter à toujours cette ville des eaux lointaines du Zaghouan et des eaux plus lointaines encore du Djougar. On suppose aussi, d'après des médailles frappées à Carthage en l'honneur et à l'effigie de Septime Sévère, et dont le revers présente Astarté, le génie des Carthaginois, assise sur un lion et courant le long d'une source qui découle d'un rocher, que la gloire d'avoir achevé cette œuvre gigantesque est due à ce dernier empereur[1]. »

Le paysage qui environne les ruines du temple est ravissant. Le caroubier, le laurier-rose, les bananiers, les figuiers abondent; leur solitude n'est troublée que par le léger murmure de l'eau; derrière le temple s'élève majestueusement le mont gigantesque dont le village et le temple ont conservé le nom[2].

Nous passâmes quatre jours dans ce délicieux pays. Pendant que mon ami Dubois explorait le sol, je terminais mes dessins; nos amis chassaient, et souvent, le soir en rentrant, nous surprenaient agréablement en nous rapportant d'excellent gibier. La perdrix et le hérisson, dont la chair est très-délicate, figuraient souvent parmi les plats rustiques que notre Vatel arabe nous servait. Les Bédouins font grand cas du hérisson; aussi les rencontrions-nous souvent guettant l'animal le long des ruisseaux, armés d'une petite hachette en fer mal battu; le hérisson se tient ordinairement dans les endroits humides.

Quatre jours après il fallut poursuivre notre excursion beaucoup plus loin; on nous donna un guide intelligent : il ne nous eût pas été possible de trouver, sans lui, notre route.

Un récit dans le désert.

A deux heures du matin toute la caravane était sur pied; nous allions passer de cet agréable séjour au milieu du désert, de ses lignes horizontales et de ses sables mouvants; nous allions recommencer nos campements.

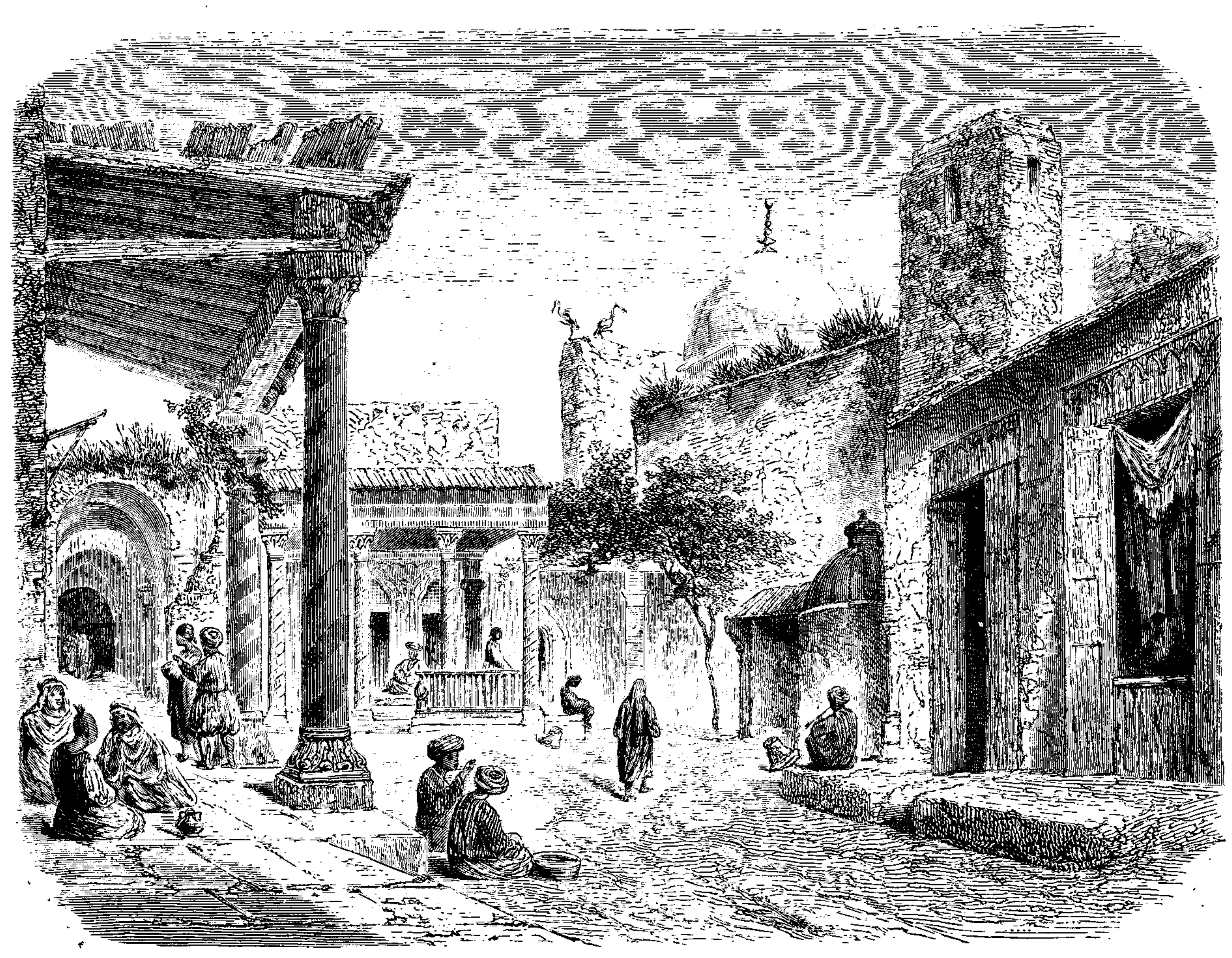
1. Voy. Guérin, *Voyage en Tunisie*.
2. Le mont Zaghouan est probablement le mont Zengitanus de l'antiquité. Les chrétiens l'ont appelé Ziquensis, et les Arabes Kelb-ez-Zocol (le chien du détroit).

Il y avait déjà cinq heures que nous marchions; le terrain devenait accidenté; notre guide, comprenant que nous avions besoin de repos, nous fit obliquer à gauche.

Tout à coup le tableau change d'aspect comme par enchantement; nous sommes au milieu d'un douar où, moyennant quelques poignées de poudre et de plomb, nous sommes on ne peut mieux accueillis. Notre déjeuner est vite préparé ; les enfants viennent toucher nos armes, surpris de leur éblouissement. Nous offrons quelques cigares aux cheiks, et nous voilà les meilleurs amis du monde.

Un pâtre était en train de raconter l'histoire d'une aventure toute récente; le douar écoutait ébahi, et de temps en temps, comme les enfants qui entendent le conte de *Barbe-Bleue* ou du *Petit-Poucet*, jetait des regards inquiets à droite et à gauche. Notre drogman demanda au cheik principal s'il nous était permis de prendre place parmi les auditeurs. Un sourire et un salut furent le signe que nous pouvions satisfaire notre curiosité.

Il s'agissait d'un lion énorme qui, pendant la nuit, s'était précipité dans le douar, avait enlevé une vache, et était allé en faire son souper à une demi-lieue de là. Le berger, qui narrait ces choses avec autant de solennité que s'il eût récité un chant de l'*Iliade*



Carrefour, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'apres une aquarelle de M. Amable Crapelet.

ou de l'*Odyssée*, assura avoir vu lui-même les os le lendemain.

Je fis observer qu'il n'était pas possible qu'à lui seul le lion eût pu digérer la vache entière, et que tout au moins sa nombreuse famille avait dû être invitée à ce repas si champêtre.

Sans l'intelligence d'Assan, mon guide, qui arrangea mon observation à sa manière, je ne sais si je ne me serais pas attiré quelque méchante affaire. Je plaisantais, et le Bédouin ne plaisante pas.

Je fis remercier nos hôtes, et après leur avoir distribué quelques piastres pour leurs santons, nous reprîmes notre course.

En témoignage de joie, les hommes du douar tirèrent en l'air plusieurs coups de fusil.

Une aventure.

L'histoire du lion n'était pas très-rassurante : il n'est pas rare, dit-on, dans ces parages, et aussi son amie la panthère. J'eus soin de vérifier si mes deux revolvers étaient en règle, je chargeai ma carabine et je recommandai la même précaution à toute la petite caravane. Cette manœuvre dura une vingtaine de minutes; ensuite nous continuâmes notre route : le guide en avant, mon drogman à mes côtés, mes amis au milieu de l'escorte; nous plaisantions sur l'emphase du berger bédouin.

Un bruit lointain vint à mes oreilles.

« Entendez-vous? dis-je à l'un de mes amis qui s'était rapproché de moi.

— Rien, me répondit-il. Je ne vois rien, je n'entends rien.

— Mais je vois maintenant, moi. Regardez cet Arabe qui fuit; il tourne autour d'Assan, notre guide. Vous ne le voyez donc pas, au milieu de la poussière? il est mis en joue, et lui-même menace Assan de son fusil.

— En effet, et maintenant le Bédouin a disparu avec sa monture. »

Nous étions sur un plateau; à droite et à gauche tout était hérissé de ravins et de broussailles.

Le guide revint près de moi après avoir remis son fusil en bandoulière.

« C'est un Bédouin, nous dit-il, poursuivi par deux cents cavaliers, parce qu'il a été surpris, voleur ou ravisseur, sous une des tentes du douar.

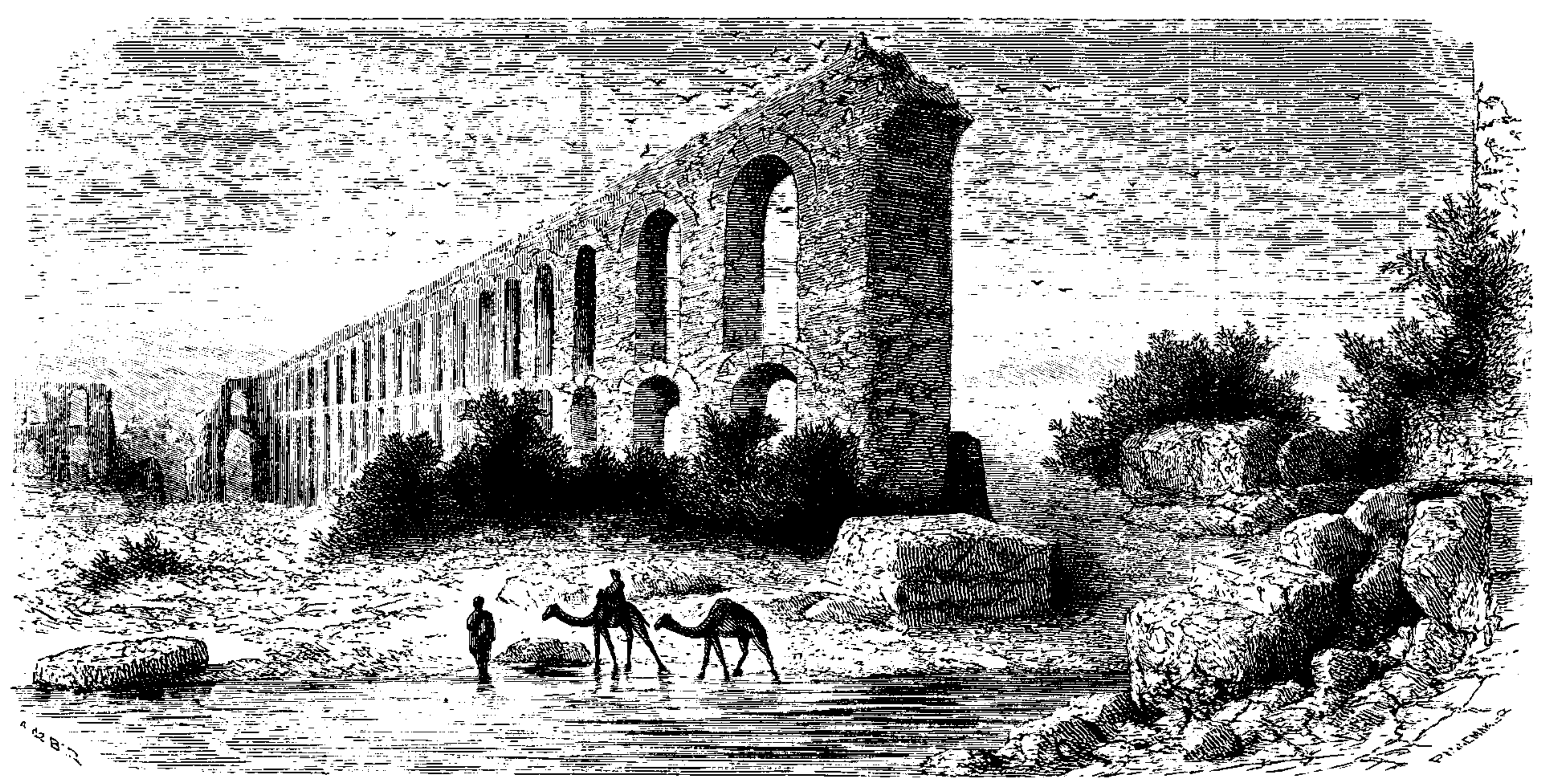
— Eh bien?

— Il venait demander à se réfugier au milieu de votre escorte.

— Il s'y prenait d'une étrange manière, répondis-je; n'avait-il pas commencé par te mettre en joue, par te menacer? c'est ton maître qu'il insultait. Pourquoi n'as-tu pas tiré sur lui?

— Ah! maître, ils sont lâches dans cette tribu; il voulait m'effrayer; je les connais : si je m'étais défendu, on aurait entendu le coup de feu, et ma vie seule n'eût pas été exposée; vous-mêmes peut-être n'auriez-vous jamais revu votre patrie! »

Tout n'était pas fini. Plus de deux cents Bédouins arrivaient sur nous de droite et de gauche, nous questionnant du regard, d'un air hostile; tous, le fusil au poing, les uns avec des lances, les autres avec leur yatagan, et portant en croupe des femmes, des enfants la serpille à la main. On commençait même à nous lancer à tort et à travers de grosses pierres. J'arrêtai mon cheval, et je saisis ma carabine et un de mes revolvers passés dans mon bras : je me préparais à riposter. Mon drogman attendait mon signal. Tout cela avait été instantané comme l'éclair.

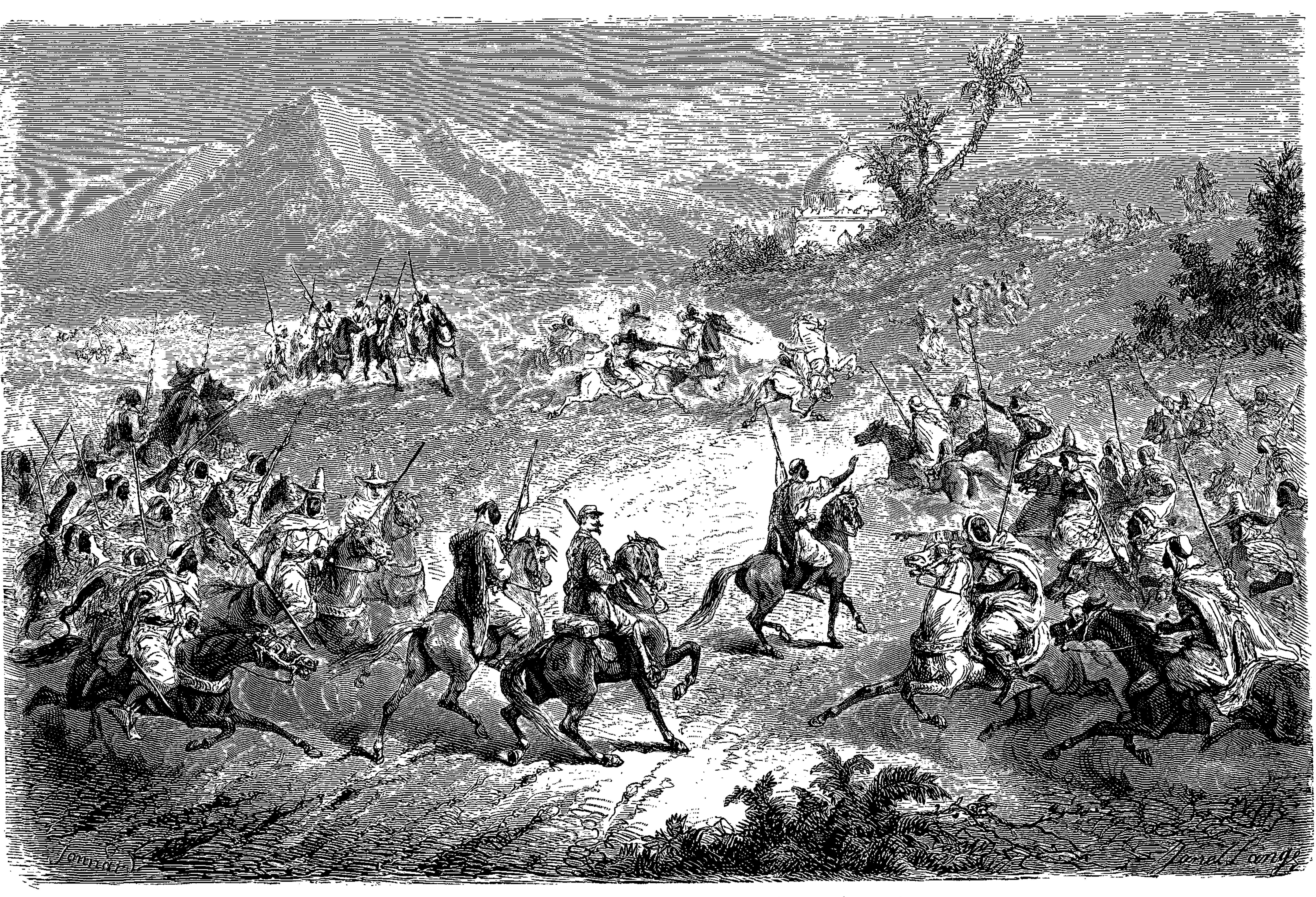


Débris d'aqueduc sur la route du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

Mon escorte était donc tenue en arrêt, quand tout à coup nous voyons déboucher derrière nous le fugitif (voleur ou ravisseur, comme avait dit notre guide); il était suivi de quatre Bédouins qui avaient réussi à le dépister. Arrivés à quelques pas de lui, ils lui envoient quatre balles dans le dos; son cheval se cabre, le malheureux tombe inanimé, la troupe entière de nos assaillants disparaît. Mais presque aussitôt des individus accourent des douars voisins pour assouvir leur vengeance sur le mort. Mon guide Assan nous donne alors l'explication de tout ce drame. (On voit Assan au second plan de la scène que j'ai reproduite avec le crayon; il fait signe aux Bédouins de droite de s'arrêter : ils s'arrêtent court, en effet, sur un simple verset du Coran que mon guide leur cite.)

Ces Bédouins étaient exaspérés; ils couraient partout à la recherche du voleur; il y avait déjà trois heures qu'ils étaient à sa poursuite. Apercevant notre caravane, ils s'étaient imaginé que nous avions voulu prendre leur ennemi sous notre sauvegarde; furieux, ils allaient faire feu, lorsque le Bédouin harcelé avait été découvert.

Le cheik me fit quelques excuses. Le malentendu avait été vraiment bien près de tourner au tragique. Attaqués, il nous eût été impossible de ne pas faire bonne contenance; mais la lutte eût été assurément trop inégale; nous aurions soutenu un instant le feu, puis aurions été exterminés. Heureusement la méprise avait été découverte à temps. Le cheik baisa ma main et le pan de ma jaquette en signe de soumission; ses cavaliers se rangèrent deux par deux, et pendant que les femmes et les



Une aventure. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

enfants hachaient le pauvre cadavre et se partageaient les lambeaux de son burnous, la troupe armée se dispersa par escouades; pour nous, tranquilles désormais, nous n'avions rien de mieux à faire que de continuer notre route.

Ouf! il me semble y être encore.

Nous avions au moins six heures de marche encore à faire avant d'arriver à notre dernière station. Çà et là nous rencontrions des femmes qui nous questionnaient, et nous nous empressions de leur dire que nous ne savions rien.

A dix heures nous campions dans le temple du Djougar. Je rêvai toute la nuit de Bédouins; il me tardait de voir le jour.

Les ruines du Djougar. — L'aqueduc de Carthage. — Nouvelle rencontre. — Retour.

Mon travail et celui de l'ingénieur nous retinrent deux jours. Je fis deux dessins exacts de ce temple bien ruiné, et après avoir achevé quelques pochades, pour emporter la couleur locale, je pliai mes bagages.

« La fameuse source du Djougar, dit M. V. Guérin, est enfermée dans une enceinte rectangulaire dont les assises inférieures sont construites avec de gros blocs, et qui mesure vingt-quatre mètres dix centimètres de long sur dix-neuf mètres soixante centimètres de large.

« Cette enceinte était jadis flanquée, à chacun de ses quatre angles, d'un fort dont le sommet est détruit. Deux des façades sont environnées extérieurement de broussailles inextricables; la troisième est presque tout entière cachée par un caroubier gigantesque; la quatrième est ouverte. En pénétrant par cette ouverture dans l'intérieur de l'enceinte, on trouve qu'elle contient deux bassins, l'un carré et mesurant neuf mètres trente centimètres de chaque côté, l'autre de moindres dimensions et recevant par trois conduits l'eau de la source.

« Au-dessus de chacun de ces conduits, on avait pratiqué une niche. Les trois niches étaient elles-mêmes ménagées dans une sorte d'abside surmontée d'une petite coupole, et elles devaient chacune renfermer une statue, soit de nymphe, soit de divinité.

« L'eau de la source se répand de ce dernier bassin dans le premier que j'ai signalé, et de là elle se perd maintenant dans des plantations d'oliviers. Jadis elle coulait dans le canal que l'on est en train de réparer actuellement, et qui, après avoir traversé le territoire de Bent-Saïdan, va rejoindre, en décrivant divers détours, le canal principal, dont la source est au Zaghouan. La ville de Zucchara occupait l'emplacement du village actuel de Bent-Saïdan. Il est inutile de faire remarquer l'analogie qui existe entre la dénomination qu'elle portait et celle de Djougar que continue à garder la montagne dont le massif comprend comme une sorte d'annexe le Djebel-Bent-Saïdan.

« Les ruines (à l'Henchir-Merhatta, à plusieurs kilomètres de la source) sont éparses au milieu d'un fourré de hautes broussailles; elles occupent un emplacement dont le pourtour est d'environ un kilomètre. Plusieurs constructions bâties avec de gros blocs sont, les unes complétement renversées, les autres encore en partie debout, du moins dans leurs assises inférieures. »

A un second henchir, situé plus loin, et connu sous le nom d'Essouar (les remparts), M. V. Guérin visita comme moi les ruines que j'ai dessinées. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« La plus remarquable (de ces ruines) est celle du petit temple dont la cella est encore en partie debout; elle repose sur un soubassement et mesure treize pas de long sur dix de large. La porte en était très-ornée. Cette cella était précédée d'un portique aujourd'hui renversé, et que soutenaient jadis quatre colonnes corinthiennes.

« A quelque distance de là, les restes d'un second édifice, qui me semble avoir été également un temple, attirent mes regards; il est beaucoup plus ruiné que le précédent.

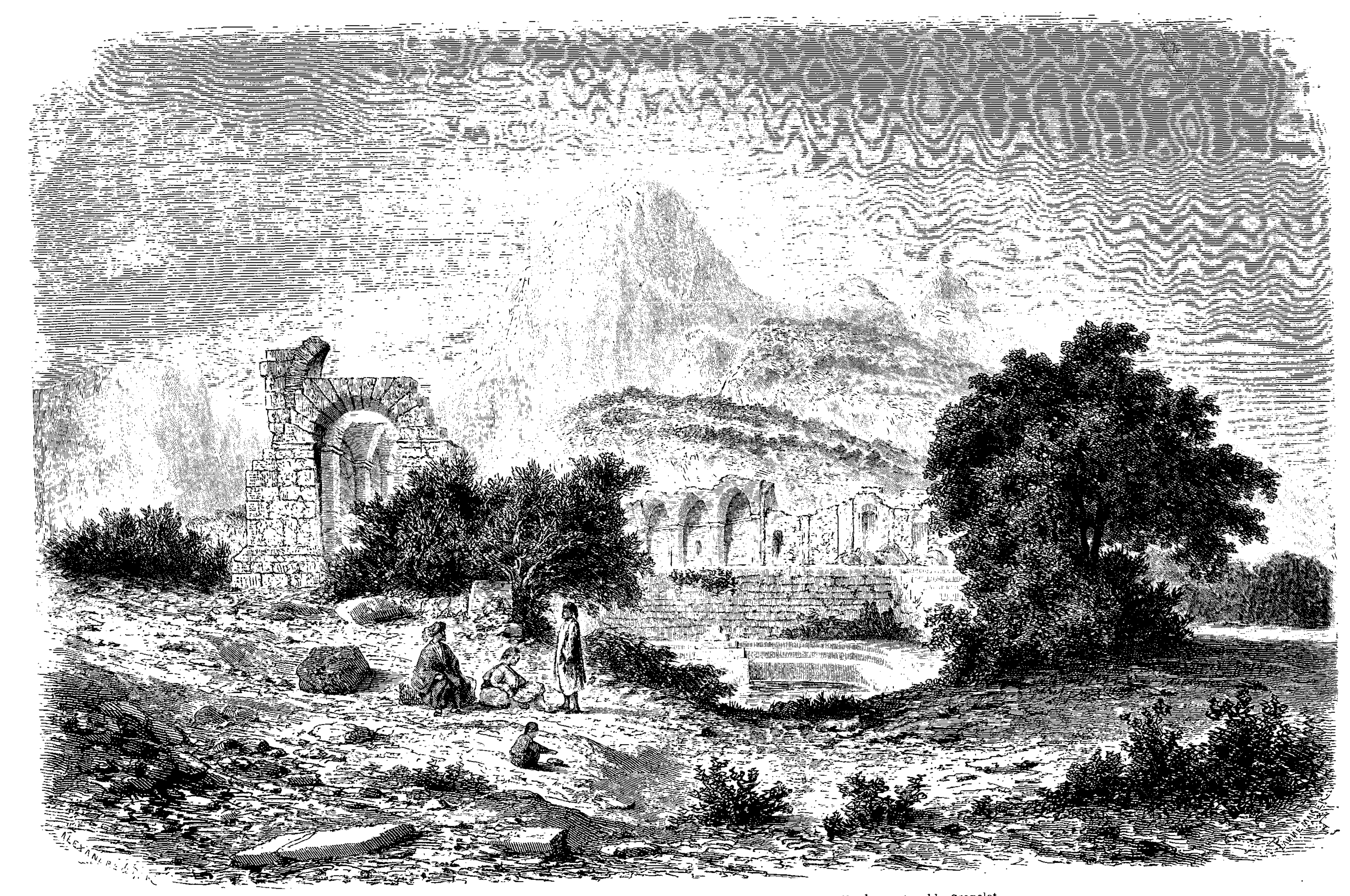
« J'examine tour à tour les débris des quatre autres monuments. L'un des plus remarquables est un mausolée construit avec de magnifiques pierres de taille et dont les assises inférieures sont seules en place. De forme rectangulaire, il mesurait dix pas de long sur huit de large. L'inscription qui y avait été gravée, sans doute, a disparu avec les blocs qui formaient la partie supérieure de la façade principale.

« Enfin une piscine, dans laquelle on descend par dix degrés, atteste, par l'agencement régulier des blocs avec lesquels elle a été bâtie, un travail antique de quelque importance. »

Nous partîmes de jour. Du temple du Djougar à Carthage il y a trois jours de marche. Cette distance donne la mesure des anciens aqueducs. Mohamed-Bey avait résolu de reconstruire ce travail prodigieux. La mort l'a surpris lorsque son œuvre était à peine commencée.

Son successeur, Sidi-Saddock-Bey, l'a continuée et la mène à heureuse fin. Tunis aura bientôt de l'eau en abondance, grâce surtout à deux Français, ingénieurs de mérite, M. Collin et M. Dubois, qui a fait les études préparatoires[1].

1. Ces travaux, entrepris dans le but d'amener à Tunis, comme autrefois à la ville de Didon et d'Annibal, l'eau des sources du Zaghouan et de Djougar, sont en effet très-considérables et font grand honneur à nos compatriotes MM. Collin, Dubois, ingénieurs, ainsi qu'à MM. Caillac et Marcellin, conducteurs des ponts et chaussées. Mais on ne peut pas contenter toujours l'administration et les archéologues, servir le présent et respecter le passé. M. V. Guérin, qui rend justice à cette œuvre, ne peut cependant réprimer quelques regrets au sujet de divers restes antiques qu'il a fallu, paraît-il, sacrifier. Il dit, par exemple, en passant à l'Oued-Melian, au sujet d'un pont ancien, haut de trente-trois mètres trente centimètres, qu'on remplaçait alors par un petit pont, simple et élégant : « Peut-être aurait-on dû, par respect pour l'antiquité, et pour les ruines si colossales qui attestaient toute la grandeur du peuple-roi, épargner les restes du pont antique, et construire le pont moderne à quelque distance de ce dernier; mais on voulait, pour diminuer la dépense, profiter des bases et de toute la partie inférieure des piles du premier pont, et se servir, en outre, des excellents matériaux qu'on avait sous la main. M. Collin, j'en suis sûr, a dû faire violence à sa propre admiration, et déplorer lui-même que l'entrepreneur se vît comme contraint de l'emporter en lui sur l'archéologue. Cet architecte, en effet, qui a pris à ses risques et périls la grande entreprise de la restauration de l'aqueduc de Carthage, n'a pas la prétention, bien entendu, de le rétablir dans son ancienne magnificence. Une pareille restauration exigerait des sommes énormes



Ruines du temple du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

En revenant nous voulûmes faire halte derrière le marabout où s'était blotti le ravisseur. Les Bédouins ont la vue plus étendue que nous; du fond de la grande plaine ils nous avaient vus partir et avaient suivi tous nos mouvements. Comme nous devisions sur l'aventure qui nous avait mis en si grand émoi, nous vîmes apparaître trente cavaliers. Un d'eux se détacha : j'envoyai mon drogman et mon guide à sa rencontre; tous trois parlementèrent quelques instants; le cheik se tenait immobile entre les cavaliers et nous. Bientôt mon drogman vint m'annoncer que nous n'avions rien à craindre, si je consentais à changer de route.

« Pourquoi? dis-je.

— Le cheik et tout le douar ne veulent pas que nous repassions à l'endroit où le Bédouin a été tué.

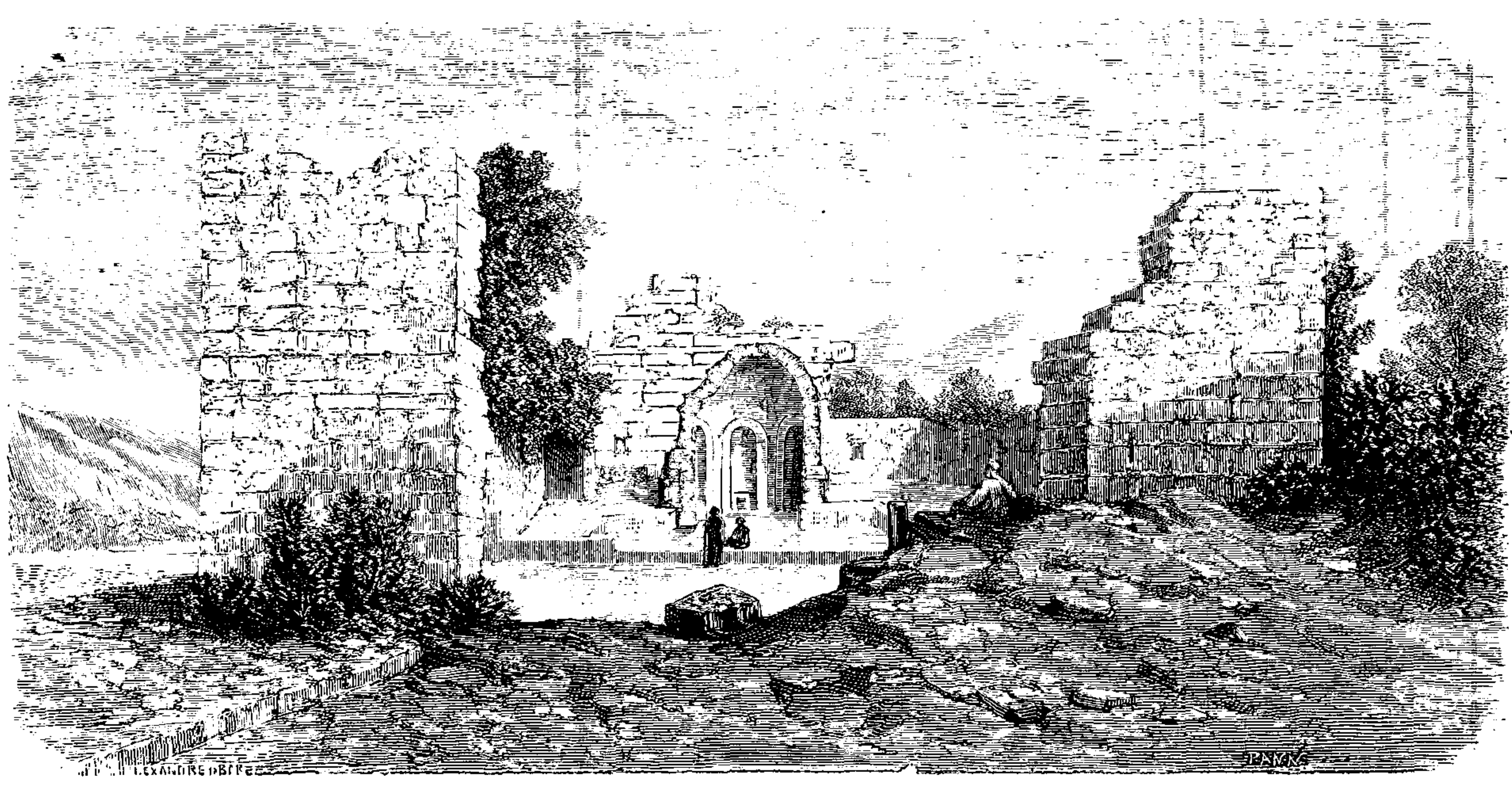
— C'est bien. »

Le cheik me remercie, s'en retourne au galop près de ses cavaliers, leur fait faire volte-face, et nous les voyons s'éloigner au pas, toujours le fusil au poing et la tête dirigée de notre côté.

« Bonsoir, allez au diable! »

Je n'aime pas les aventures sanglantes inutiles, ni ce genre d'émotions, ni ceux qui nous assurent dans leurs romans qu'ils aiment à courir au-devant. Le courage est bon à propos, à sa place, en son temps, lorsqu'il est nécessaire. Hors de justice et de raison, ce n'est que forfanterie, et peut-être quelquefois instinct de cruauté.

Nous passons encore un jour à la ville du Zaghouan; je prends quelques notes, et après une bonne nuit de repos nous nous acheminons droit sur Tunis.



Ruines du temple du Djougar. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

J'ai raconté mon aventure à M. Léon Roches. Il m'a fait faire un rapport exact de ce petit drame, et je crois que le bey a envoyé châtier cette tribu, en lui imposant une forte rançon.

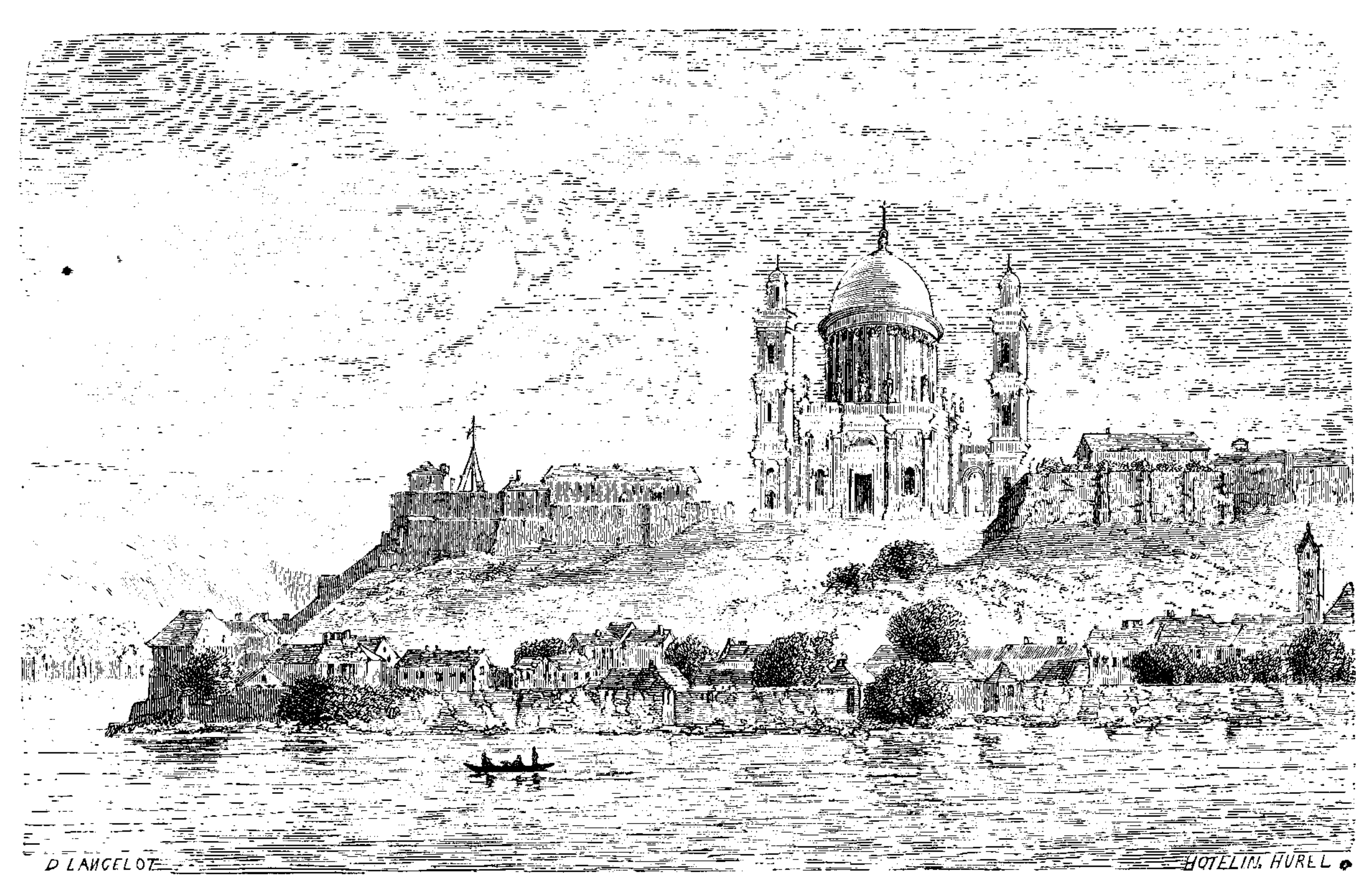
Un mois après j'avais reproduit en tableaux les monuments des sources. Sa Hautesse me gratifiait princièrement, et, pour gage de sa haute considération, me priait d'accepter la croix d'officier de son ordre.

Je me reposai quinze jours, et par une belle matinée de septembre je dis adieu à la Marsa! Le départ, quand on revient vers la patrie, est un de ces moments où il se livre dans le cœur une sorte de combat qui n'est ni sans plaisir ni sans peine. Je ne pouvais pas me séparer froidement de cet admirable pays, mais j'allais revoir la France.

Amable Crapelet.

qui seraient tout à fait disproportionnées avec les ressources très-restreintes de la régence dont le budget atteint à peine vingt millions de francs : elle serait donc impossible. D'un autre côté, elle serait inutile, car le système et l'avantage du siphon permettent de remplacer par de simples tuyaux emboîtés les uns dans les autres et disposés sous le sol, ces magnifiques arcades que les Romains, maîtres du monde et riches de toutes les richesses de l'univers conquis, ont semées çà et là avec tant de prodigalité et de grandeur sur la surface de leur vaste empire, mais qu'un petit bey de Tunis ne peut ni construire à leur exemple, ni même restaurer. Le rétablissement de l'aqueduc de Carthage a donc été commencé et est exécuté en ce moment d'après le plan suivant. Là où le canal de l'aqueduc s'enfonce sous le sol, il est presque partout assez bien conservé, et, pour le restaurer, il ne s'agit que d'enlever les terres qui l'ont en partie comblé et d'en réparer les parois et les voûtes. Là, au contraire, où les plaines et les vallées succèdent aux collines, il sort lui-même du sol et apparaît supporté dans les airs sur des arcades dont la hauteur est d'autant plus grande que les vallées sont plus profondes; on se contente de poser dans la terre d'énormes tuyaux en tôle bitumée où l'eau coulera pour remonter ensuite d'elle-même, en vertu d'une loi physique bien connue, jusqu'au niveau du canal antique. »





Vue de Gran. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

M. V. Duruy a commencé le récit de ce voyage : personne n'ignore les circonstances qui l'ont mis dans la nécessité de l'interrompre. Nous l'avons attendu plus d'une année : les loisirs ne lui sont pas revenus, et rien ne nous les laisse prévoir dans un avenir prochain. Du moins les gravures étaient faites, et M. Lancelot qui, sur notre invitation, a suivi les traces de M. Duruy le crayon à la main, avait pris de son côté quelques notes. M. Lancelot les livre de bonne grâce aux lecteurs, en les priant seulement de ne pas oublier que pour peindre ce qu'il voit et exprimer ce qu'il sent, son instrument le plus ordinaire n'est pas la plume.

—

XXXI

DE PRESBOURG A PESTH.

Vue du Danube. — Les deux Schutt. — Raab. — Comorn. — Souvenirs de la guerre austro-hongroise. — La vierge de Comorn. Gran. — Saint-André. — Waïtzen. — Arrivée à Pesth.

Au sortir de Presbourg, le Danube roule dans une plaine immense dont nul accident n'interrompt la monotonie, jusqu'à ce qu'il rencontre, entre Gran et Waïtzen, les montagnes qui ferment son deuxième bassin. Le courant principal détache à gauche et à droite deux bras qui se grossissent sur leur parcours de plusieurs affluents et enserrent les deux îles de Schutt, appelées par les Hongrois le grand et le petit Csalókoz. Dès que l'on a pénétré sur le territoire hongrois, on ne rencontre pas une rivière, pas une montagne, pas une ville qui ne porte à la fois trois ou quatre noms, quelquefois cinq (dans le Banat), latin, allemand, magyar, slave, roumain (valaque), ce qui donne lieu à de fréquentes méprises. La plus grande des deux îles formée par le bras septentrional, ou Neuhaeusel (en magyar, *Ersekújvar*), ne mesure pas moins de quarante-quatre milles en longueur sur une largeur de vingt milles. Son extrême fertilité l'a fait surnommer par les Hongrois, le *Jardin-d'Or*. La petite île de Schutt est formée par le bras méridional qui reçoit le Raab, et coule à peu de distance de la

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161 et 177.

ville et de la forteresse du même nom. Raab ou Gyór, comme l'appellent les Magyars, a joué un rôle important dans la guerre de Hongrie de 1849. Quarante ans auparavant (1809) cette ville avait été prise par les Français, après une bataille gagnée par le prince Eugène sur les Autrichiens.

A six milles de Raab, sur l'autre rive, au confluent du Neuhaeusel, s'élève la fameuse citadelle de Komarom ou Comorn, dont la reddition, le 2 octobre 1849, six semaines après la capitulation de Gœorgey à Vilagos, fut le dernier épisode de cette guerre dans laquelle les Hongrois déployèrent tant d'héroïsme en pure perte. Ancienne ville royale, bâtie au quinzième siècle par Mathias Corvin, qui l'avait entourée de larges fossés et de remparts formidables, réparée en 1805, Comorn n'avait jamais capitulé. Lorsque M. Thouvenel la visita, en 1839, les habitants montraient avec orgueil une vierge emblématique incrustée dans la muraille, et, au-dessous de la statue, cette inscription, défi ironique jeté à tous les conquérants : *Kom morn* (reviens demain).

Au delà de Comorn, la rive doite du fleuve laisse apercevoir une succession de collines recouvertes de vignobles qui produisent les meilleurs vins de la Hongrie, sans en excepter même le fameux Tokay. La Hongrie est, après la France, le premier pays de l'Europe pour la qualité et l'abondance des vins. La production totale est évaluée de dix-huit à dix-neuf millions d'hectolitres, presque entièrement absorbés par la consommation locale. Le Hongrois est épicurien. Il préfère le vin à l'eau-de-vie, dont l'usage est surtout répandu en Turquie et en Valachie. Il le chante sur tous les tons et dans toutes les langues, voire en latin qui était, naguère encore, la langue usuelle en Hongrie. Témoin l'ode, dans le goût d'Horace, qu'un voyageur a recueillie en 1834, à Pesth, et dont voici la traduction. A cette époque elle était dans toutes les bouches :

Réjouissons-nous, — puisque nous sommes Hongrois. — Car voici que le bienfaisant soleil et la terre — nous donnent un vin généreux — dans des grappes glorieuses.

La vendange ravit — dans le ciel les vignerons. — « Buvons le vin vieux — pour faire place au vin de l'année, » — s'écrient les buveurs.

Nous avons passé tout l'été — brûlés par le soleil, — mais l'automne rétablira — nos forces et Bacchus donnera — Une nouvelle vigueur — à nos corps abattus.

Réjouissons-nous, — puisque nous sommes Hongrois. — A la mode de nos aïeux, buvons, — et répétons en chœur : — le reste n'est que fumée !

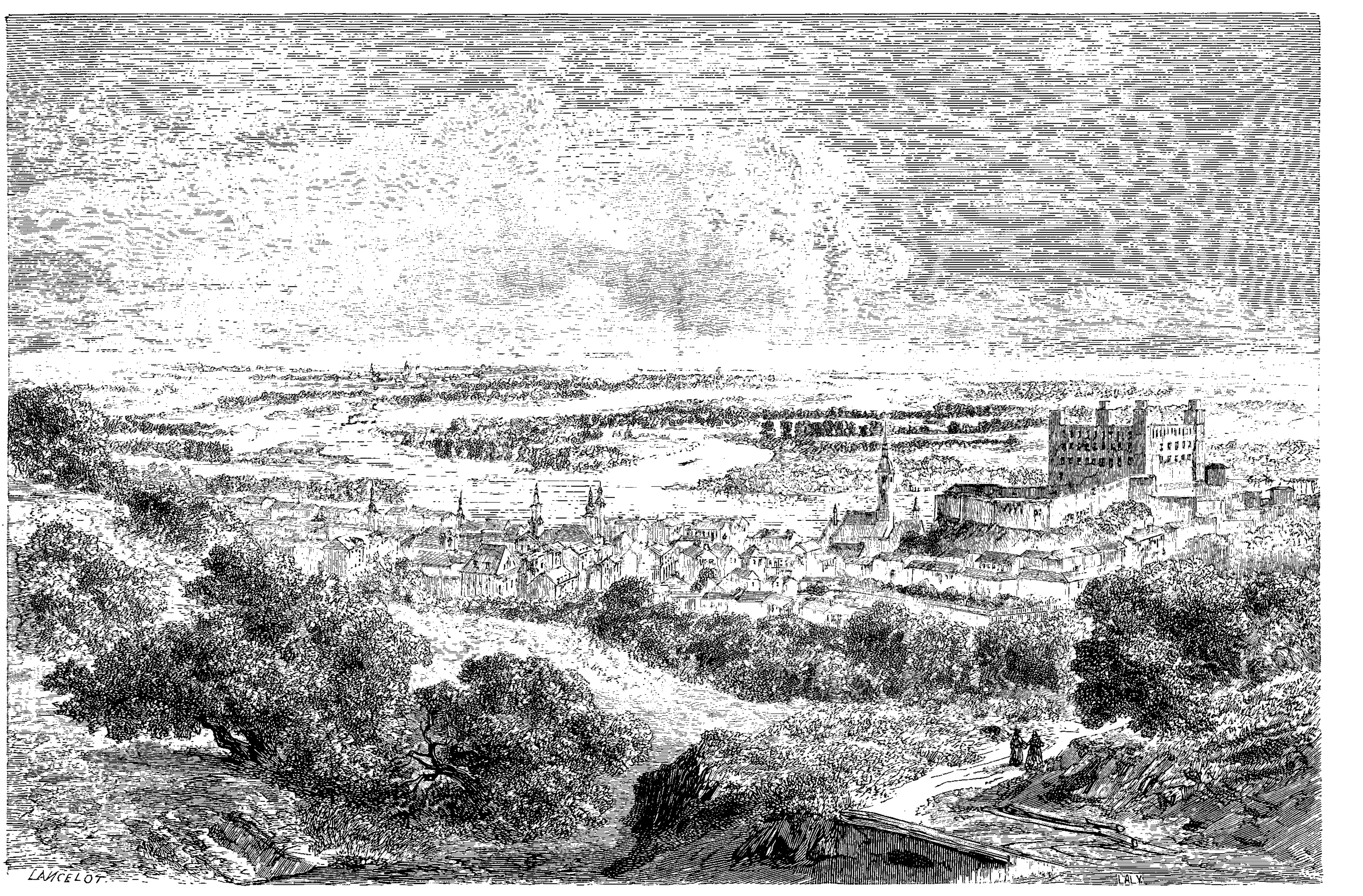
La Hongrie abonde également en céréales. Le blé fournit de soixante-quinze à quatre-vingts millions d'hectolitres par an; le tabac, — un tabac excellent, qui vaut presque celui de la Turquie, — plus de vingt-cinq millions de kilogrammes. Bien gouvernée et bien administrée, la Hongrie serait une des plus riches contrées de l'Europe.

Bientôt l'on découvre, toujours sur la droite, la ville de Gran (*Esztérgom*, en magyar; *Strigonium*, en latin), siége de l'évêché primatial du royaume. Le titulaire jouissait autrefois de priviléges considérables : à la fois primat, cardinal, légat-né du saint-siége, prince de l'empire, chef du comitat de Gran, chancelier du royaume. Aujourd'hui il se contente d'être le prélat le mieux renté de l'empire et probablement de toute la catholicité. Ses revenus dépassent, dit-on, un million de francs.

A partir de Gran, le pays prend une physionomie sévère. A droite et à gauche, les collines, dernières ramifications des Alpes-Noriques et des Carpathes, s'élèvent, se rapprochent du Danube dont elles resserrent peu à peu le cours, et finissent par l'enfermer dans une sorte de défilé qu'il franchit un peu au-dessus de Vissegrade. Au sortir de ce défilé, le fleuve tourne brusquement à angle droit et coule directement du nord au sud, dans un vaste lit coupé de grandes îles et de canaux. Il est déjà assez profond pour porter des vaisseaux de quarante canons. La plaine recommence, plus unie, plus monotone encore que celle que nous venons de traverser. Nous entrons dans la *puzsta*.

Une grande île, l'île de Saint-André, partage le cours du Danube en deux branches : la première, à droite, longe la ville de Saint-André, peuplée en grande partie de Serbes orthodoxes, et qui fut la première résidence de leur patriarche lors de la grande immigration de 1690; la seconde, à gauche, baigne Waïtzen (*Vacz*), ville de douze mille habitants, siége d'un évêque catholique, suffragant de l'archevêque-primat de Gran.

L'aspect des deux rives est toujours aussi triste. Ce n'est plus ce paysage gai et riant qui charmait nos regards durant le trajet de Ratisbonne à Vienne. Cependant, aux approches de Pesth, il s'anime un peu. Les villages plus rapprochés, les champs mieux cultivés, un certain mouvement de va-et-vient dans la campagne, sur le fleuve une navigation plus active, annoncent le voisinage de la capitale. Nous côtoyons de petites îles de verdure, qui semblent émerger du sein de l'onde. L'une d'elles, la plus grande, nous masque Bude, dont nous commencions à apercevoir les hauteurs, et nous envoie galamment au passage des bouffées de musique éclatante. Nous voyons, au travers de l'épais feuillage, tournoyer des jupes blanches et roses. Ici l'on danse. Nous doublons la pointe de l'île, et voici qu'un magnifique spectacle se déploie à nos regards : devant nous le fleuve, sillonné de barques et de vapeurs au panache flottant; à droite, Bude, l'ancienne ville turque, « aussi fièrement assise sur sa montagne qu'un pacha sur son divan; à notre gauche, un large quai bordé de maisons blanches à hautes arcades, à pilastres et à colonnes, qui supportent de grands entablements et des toits en terrasse, et forment une perspective sévère, interrompue seulement par les campaniles de deux ou trois églises qui se profilent hardiment en pleine lumière sur un ciel bleu, digne de l'Italie. Nous sommes à Pesth.



Vue de la vallée du Danube prise par-dessus les ruines du château de Presbourg. — Dessin de Lancelot.

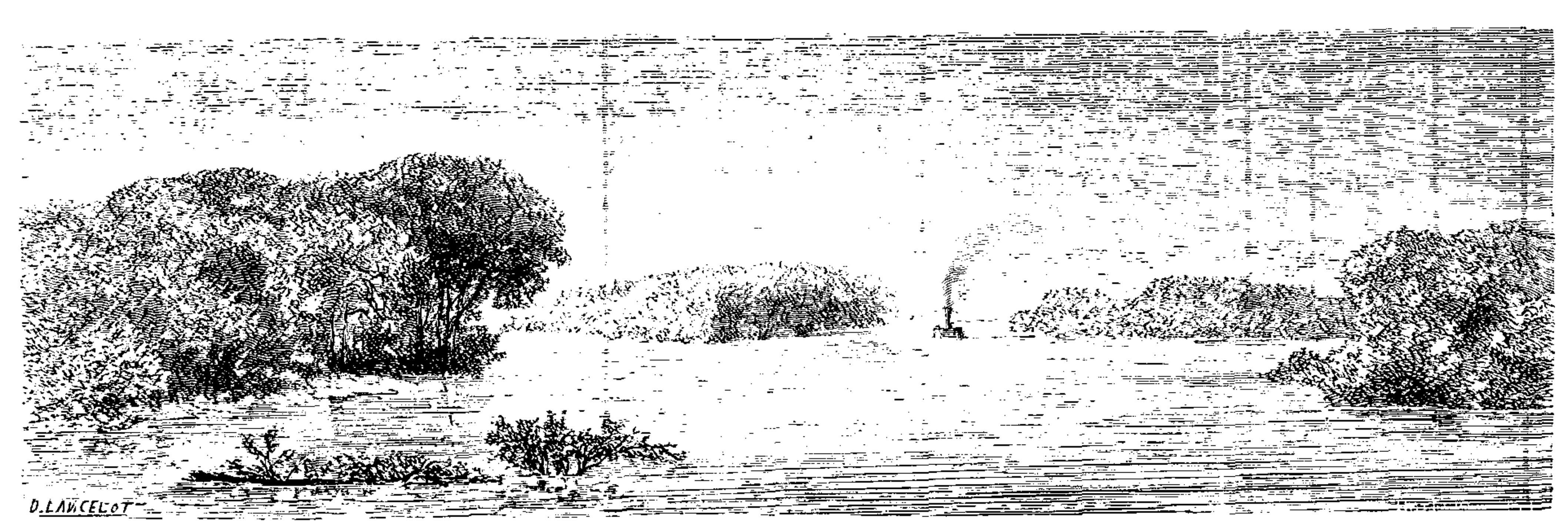
XXXII

PESTH.

Premier coup d'œil. — Costumes et physionomies de femmes. — Campement de paysans. — Un petit-fils d'Attila portant une crinoline. — Les Slovaques. — Une maison bâtie en dansant. — La chambre des députés. — M. Deak. — Un paysan du Danube.

Nous débarquons près du pont, un pont véritablement monumental. J'ai rarement vu de scène plus animée. D'immenses barques que l'on charge ou l'on décharge, des bateaux à vapeur qui arrivent, des voitures qui amènent ou qui attendent les voyageurs, des garçons d'hôtel qui crient en toutes langues, des portefaix, des paysans avec leur attirail de jour de marché, une foule de promeneurs, de curieux. La plupart des maisons qui bordent le quai sont des cafés, des restaurants, des hôtels de *première classe,* comme disent les guides, et, de plus, polyglottes, car on y parle tout à la fois le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et le hongrois. Au dehors une architecture pleine d'élégance; un luxe éblouissant à l'intérieur, salles à manger splendides, ouvrant sur des cours remplies d'arbustes et de fleurs, larges escaliers à rampes douces, partout le marbre et le stuc, des glaces sur tous les murs, des peintures à tous les plafonds. Les chemins de fer ont métamorphosé les hôtels en palais.

J'ai ouï parler de la beauté des rues de Pesth, de ses larges places, de ses brillants magasins. Je verrai cela plus tard. Je ne suis occupé pour le moment qu'à considérer la foule aux allures si vives, aux types accentués, au costume pittoresque qui encombre les rues. J'arrive dans un bon moment (juin 1861). La Diète siége, et de tous les points du pays magyar des multitudes sont accourues, nobles, propriétaires, bourgeois, pour assister ou pour prendre part aux débats. Ici tout le monde, jusqu'au dernier paysan, s'intéresse aux affaires publiques. La discussion de l'adresse a ravivé les espérances éteintes. La nation se sent revivre. Il y a comme une fièvre de patriotisme dans l'air. La population tout entière, hommes et femmes, riches et pauvres, grands et petits, a repris le costume national abandonné depuis 1848. Le drapeau tricolore hongrois, vert, blanc et rouge, flotte aux fenêtres de toutes les maisons. Presque partout il est cravaté d'un crêpe. Je remarque que la plupart des passants portent également le crêpe au chapeau; on m'apprend que c'est en mémoire du comte Téléki, mort il y a cinq semaines. Le comte Téléki était le chef du parti national avancé. Placé entre ses convictions politiques et l'engagement qu'il avait pris envers l'empereur François-Joseph, à la suite de son arrestation à Dresde, il avait mis fin volontairement à ses jours en se tirant un coup de pistolet dans le cœur, le jour même (8 mai) où il devait paraître à la Diète pour combattre au nom du parti radical, l'exposé et le projet d'adresse de M. Deak; et de même que pour le comte Szechényi, mort l'année précédente à Nagy-Czany, l'Académie hongroise, le Casino, la Société littéraire de Pesth, avaient décidé, pour honorer la mémoire du « plus grand Magyar » que la nation serait invitée à porter le deuil pendant six semaines.



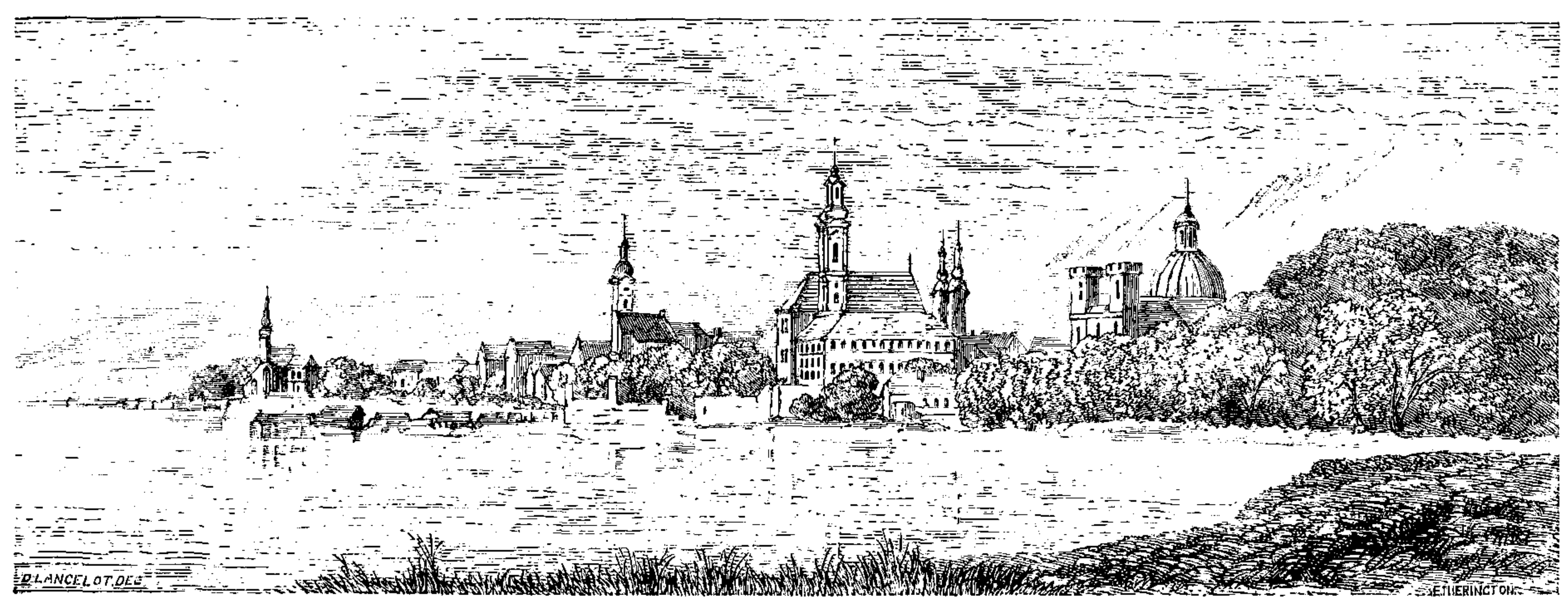
Le Danube avant Raab. — Dessin de Lancelot.

Cette population est vraiment superbe. Les femmes ont une allure vive et décidée, je ne sais quoi de franc, de cavalier dans l'air et la démarche, qui rappelle Diana Vernon. L'ensemble est peut-être un peu garçon; mais si beau et si bon garçon! Notez que le costume prête un peu à l'illusion. Il ne diffère guère de celui des hommes que par la jupe : une chemise froncée au cou, à larges manches richement brodées et serrées un peu au-dessus des poignets qu'elles recouvrent de flots de dentelles; un corsage spencer, rouge, ou noir, ou vert, à torsades, franges et boutons d'argent, dessinant leur taille cambrée et souple, qu'amincit élégamment une jupe claire, très-ample, souvent assez courte. Sur une épaule, jeté à la hussarde, un dolman de soie ou de velours retenu par une fourragère. Pour coiffure, le chapeau national si connu, à bords très-relevés, surmonté d'une aigrette de plumes fièrement dressée. Le pied bien cambré est chaussé de brodequins, quelquefois d'une petite botte en maroquin rouge dont l'éperon sonne gaiement et en cadence.

Pour un échappé de Paris, amateur comme moi du pittoresque, rien d'attrayant comme une course au hasard, à travers les rues de Pesth, à une époque comme celle-ci.

Les marchés ont aussi leur physionomie. Ils se tiennent ordinairement sur les quais. De longues files de

voitures sont rangées le long du fleuve. Toutes ces voitures ont la même forme. Posant sur quatre roues, longues, étroites, elles forment à l'arrière une espèce de tente à laquelle sont suspendus de grands paniers de légumes et de fruits, ou des cages remplies de volailles. Pendant que le mari étale et vend ses denrées, la femme (car toute la famille est du voyage), descendue au bord du fleuve, fait, sur un âtre improvisé, cuire le dîner commun dans une grande marmite en fer. Une natte posée à terre et surmontée de cerceaux que recouvre une seconde natte, abrite les enfants qui piaillent ou qui dorment, pendant que les chevaux (l'attelage est toujours double) piétinent d'un air inquiet mordillant et tirant à eux tout ce qui est brin d'herbe ou brin de paille. La vue de ces attelages primitifs reportait ma pensée aux temps où les hordes sauvages d'Attila débouchèrent pour la première fois des plaines de l'ancienne Dacie, dans les steppes de la Pannonie septentrionale. Au même instant je crus voir surgir devant moi un des compagnons mêmes du *Fléau de Dieu*. C'était une façon de paysan, nez camard, œil rond, pommettes larges et saillantes, moustaches traînantes, teint brun, vêtu d'un gilet en peau de mouton et d'un large pantalon de grosse toile, maintenu à la taille par une écharpe, effrangé par le bas et retombant sur de grosses bottes ferrées et éperonnées. Pour coiffure, un large chapeau à bords relevés, cachant à demi ses oreilles, le long desquelles pendaient deux longues nattes de cheveux. Je m'amusais à suivre des yeux cet individu qui allait par les rues, regardant et cherchant de l'air naïf et ahuri d'un sauvage. Tout à coup je le vis s'arrêter devant un magasin de confection pour femmes, où s'étalait un assortiment complet de robes, manteaux, pardessus, à la dernière mode ... de Vienne. Il considéra longtemps ces produits variés de la civilisation moderne, allant de l'un à l'autre en hochant la tête comme un homme à la fois embarrassé et contrarié. A la fin, désespérant sans doute de trouver ce qu'il cherchait, il prit le parti de s'adresser à la marchande, et prononça d'un accent guttural et sourd une phrase de laquelle je ne saisis



Vue de Waïtzen. — Dessin de Lancelot.

que ce seul mot : *Crinolinoch*. Il fallait voir son étonnement quand la dame eut décroché et placé devant lui une espèce de cage tissée de crins soutenus par des cercles de jonc en guise d'acier, qui se balançait à la devanture du magasin. Il tournait et retournait ce singulier engin, et semblait se demander de quel usage il pouvait être à la coquette villageoise dont il était sans doute le messager. Il fallut les assurances réitérées et les démonstrations de la marchande pour le décider à en faire l'achat. Il l'emporta enfin, à bras tendu, d'un air embarrassé et inquiet qui témoignait tout à la fois de la crainte de détériorer son fardeau et du mépris qu'il lui inspirait. Je crus même surprendre sur sa physionomie boudeuse une réflexion pénible; comme un regret d'être l'introducteur de cet étrange produit d'une civilisation, qui devait avoir quelque chose de mieux à fournir à son village.

J'ai rencontré d'autres fois, errant par les rues de Pesth, de ces habitants des *puzstas* chez qui le type générique s'est conservé dans toute sa pureté. On les distingue sans peine à leur démarche hésitante, à leurs regards qu'ils portent deçà, delà; *omnia circumspectantes tanquam ignota*, comme dit Tacite des Calédoniens. Demandez-leur ce qui les étonne le plus parmi ces merveilles de la capitale qu'ils contemplent pour la première fois, ils seront capables de vous répondre comme ce doge de Gênes à Louis XIV : « C'est de m'y voir. »

Le Magyar, même le simple paysan, se donne des airs de gentilhomme. Il laboure volontiers son champ, mais il répugne aux métiers de rude labeur, non par paresse, mais par orgueil. L'orgueil est le péché mignon du Magyar. Pesth emploie journellement sept à huit mille ouvriers maçons, terrassiers, débardeurs, plâtriers, badigeonneurs, etc. Dans le nombre vous trouverez à peine un Hongrois. La plupart sont des Slovaques. Les Slovaques habitent le nord-est du royaume, et parlent un dialecte bohême. Ce sont les Limousins et les Auvergnats de la Hongrie : à la fois lents et durs au travail, un peu lourds d'esprit, taciturnes, économes. Une chemise de toile blanche s'arrêtant à la ceinture, un pantalon tellement large que je

l'ai pris longtemps pour un jupon, composent tout leur costume. Ils remplacent la botte éperonnée par un carré de cuir replié sur le pied et se reliant à la jambe au moyen de courroies. C'est l'ancienne chaussure sarmate. Leur chapeau à bords plats est si large qu'il les abrite comme un parasol.

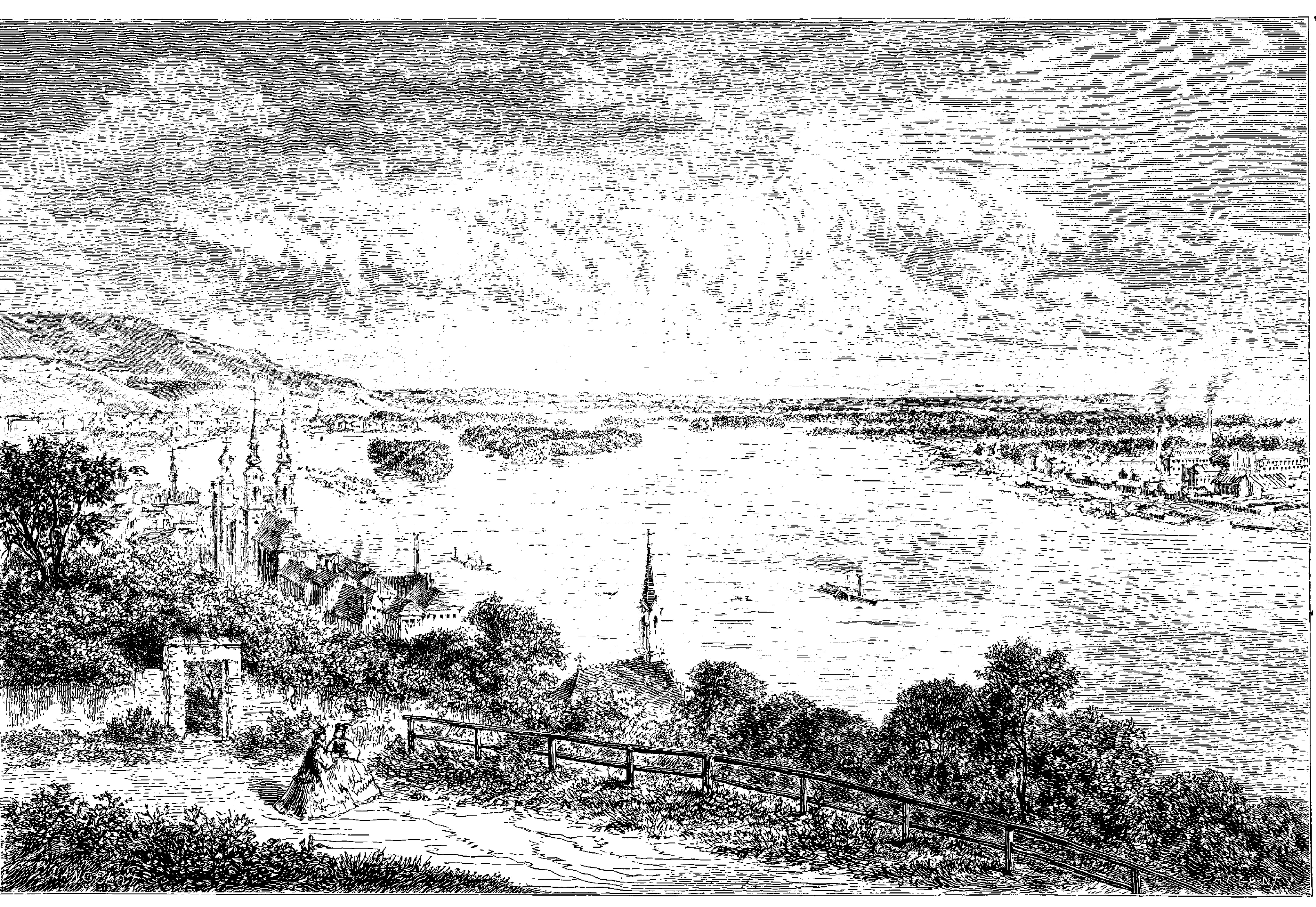
Les femmes slovaques ont le monopole du badigeonnage. On les rencontre par groupes assez nombreux, qui stationnent, attendant la pratique, à l'angle de certains carrefours. Elles sont assises en rond autour d'un faisceau de grosses brosses emmanchées de longues perches. De grands seaux remplis de couleur blanche, les provisions d'un frugal repas, complètent leur attirail. Elles servent en même temps d'aides-maçons. Je m'arrête souvent à regarder courir le long des échafaudages et grimper sur des rampes conduisant d'étage en étage ces vaillantes créatures en jupons courts, aux bras robustes et aux pieds nus. Portant sur la tête un petit baquet rond, à oreilles, elles s'élancent vivement par file de douze ou quinze, escaladent les hauteurs, enjambent les poutres et pivotent aux encoignures avec une aisance et un aplomb admirables, ralentissant parfois leur marche aux passages difficiles, mais n'hésitant jamais. Une main soutient leur baquet; l'autre est fièrement posée sur la hanche. Leur pas ferme et leurs mouvements réguliers semblent réglés sur un rhythme musical. Elles arrivent gravement, dans une attitude de cariatide, au sommet du mur en construction, déposent leur fardeau, mortier ou briques, à la gauche des maçons, sérieux comme les maçons de tous les pays; puis sans heurter leurs compagnes qui montent, et se servant de leur baquet vide pour équilibrer leur marche, elles redescendent en courant et en dansant comme un chœur d'opéra-comique.

La danse est une des passions des Hongrois. On sait que les hussards de Bem, après avoir enlevé une position et sabré l'ennemi, descendaient de cheval et tout haletants encore de la charge, au milieu des morts et des blessés, se mettaient à danser deux à deux les danses nationales en poussant des hurrahs frénétiques.

J'ai rencontré peu de monuments à Pesth. Mais les maisons y sont amples et commodes. Le Hongrois est hospitalier; il lui faut de l'espace. Je remarque avec peine que la plupart des constructions modernes ont cet affreux caractère gothique-alcazar qui est si fort à la mode aujourd'hui en Allemagne et ailleurs. On m'a montré, exposé au Casino, un projet d'Université nationale, sur un plan très-vaste, conçu dans ce nouveau-vieux style, qui est à la fois un anachronisme et une absurdité à notre époque. Je ne sais si ce projet est protégé par l'autorité, mais il m'a paru peu goûté des artistes.

Un peintre, que je soupçonne fort d'être poëte, me disait : « Il faut à la Hongrie, à Pesth qui sera capitale; où le ciel est bleu, les femmes belles, fortes et hardies, les hommes pleins d'aspirations généreuses et régénératrices, une architecture qui laisse entrer librement l'air et la lumière partout. Il nous faut dans nos palais de délibérations et d'études, de la place pour tout le monde! — Nous sommes les fils de ceux qui, dans les champs de Rakos, aux jours d'héroïsme et de liberté, à cheval, une main sur leur sabre, une main sur leur cœur sous le regard de Dieu, choisissaient le plus digne pour en faire un roi! — Nous sommes décimés, nous ne sommes ni détruits ni dégénérés! A notre jeunesse, qui a tant soif de science, à notre peuple, si avide et si digne de liberté, à nos poëtes que des aspirations contenues brûlent et dévorent, il faudra un jour, bientôt, le forum antique, ses longues colonnades, ses larges portiques, et la tribune aux harangues, dominés par un vaste Panthéon pour tous nos martyrs! Mais cette architecture étriquée, mesquine, féodale, moitié caserne, moitié couvent, symbolisant faiblement encore, mais rappelant trop l'esprit de castes et de priviléges que la raison de l'homme réprouve et secoue aujourd'hui partout où l'homme pense! c'est de l'architecture d'esclaves! Une seule strophe de Pétoëfi, chantée par de vrais Magyars, ferait crouler ces murs, si on les élevait! »

Le hasard voulut que je témoignasse devant un député le désir d'assister à une séance de la Diète. Aussitôt il me tendit la main : « Vous êtes Français, vous avez droit de cité en Hongrie, venez. » Il me conduisit au questeur, qui me fit placer dans la tribune des journalistes, vis-à-vis du bureau. On achevait la discussion de l'adresse, cette fameuse adresse qui devait faire évanouir toutes les espérances de conciliation entre la Hongrie et l'Autriche. L'assemblée était au complet; les tribunes étaient combles. Je vis là de belles physionomies, énergiques et fines. Les orateurs parlaient simplement, avec fort peu de gestes, en gens pressés de faire entendre ce qu'ils croient bon qu'on sache, et qui se préoccupent peu de l'effet qu'ils produiront, pourvu que leur pensée arrive claire et nette à l'esprit de leurs auditeurs. Les radicaux, ceux qui ne veulent point entendre parler de concessions à l'Autriche, ont évidemment la majorité dans la chambre, et ce sont ceux qui triompheront dans la rédaction de l'adresse. Cependant, ils écoutent avec déférence les *légistes*. On appelle ainsi le parti modéré, dont M. Deak est le chef, et qui tend par ses efforts à empêcher une rupture absolue et immédiate. La physionomie de M. Deak exprime au plus haut degré la tenacité et la concentration. Un peu replet, la mise négligée, la tête enfoncée dans les épaules, les cheveux épais et tombant sur le front, l'œil abrité sous un gros sourcil, la bouche cachée par une épaisse moustache tombante, il parle, la main gauche dans sa poche, tandis que de la droite il plaque un à un ses arguments sur le dossier de son banc. Des *oui! oui!* interrompent ou suivent son discours, tandis que ses contradicteurs, plus jeunes et plus ardents, soulèvent une longue suite d'*eljen* (vivat) répétés à l'envie par les tribunes. Parmi les députés, j'en remarque un qui porte l'habillement de toile et le gilet de drap bleu des simples laboureurs. Il paraît n'être ni de la gauche ni de la droite. Debout, isolé et songeur, la tête appuyée sur ses mains croisées sur le pommeau d'une haute canne, il écoute. On dirait



Le Danube en arrivant à Bude. — Dessin de Lancelot.

d'un ancien pasteur, chef de peuples, comme nous en voyons dans Homère. S'il prenait tout à coup la parole, j'imagine que, comme le paysan du Danube en présence du Sénat romain, il trouverait de bonnes choses à dire à l'empereur — et aux magnats.

XXXIII

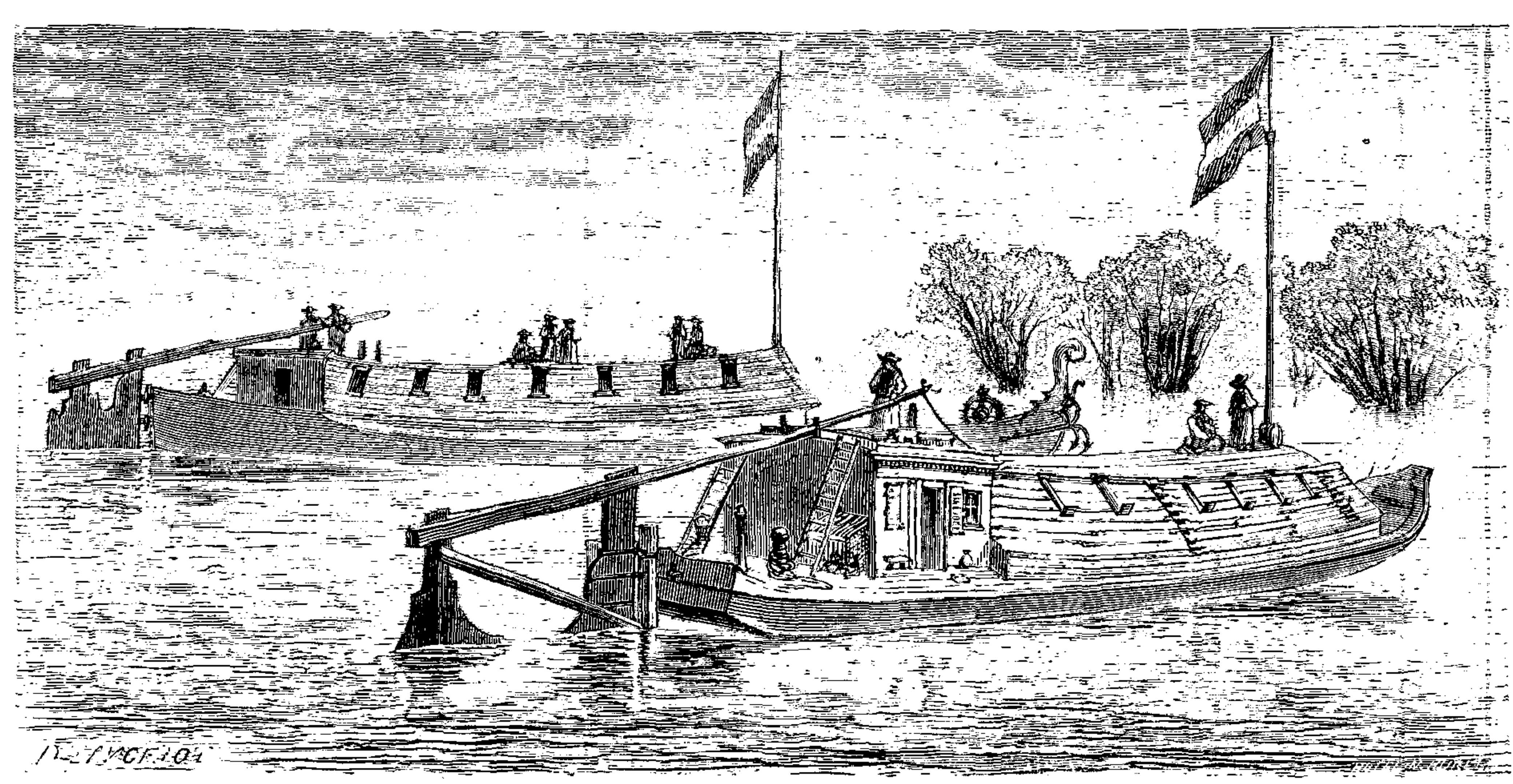
SUITE DE PESTH.

Points de vue pris de Bude : le Danube; Pesth; la *puzsta*. — Bude et ses habitants. — Le drapeau de Solférino. — Courtes biographies qui en disent long. — Le sentiment national à Pesth. — Tolérance intéressée de l'Autriche. — Anecdotes.

Pour bien juger de la situation de Pesth, il faut gravir les hauteurs de Bude et s'arrêter sur la terrasse, aux pieds de la citadelle et du château royal. Tout d'abord, c'est le Danube qui attire. Il arrive presque de face et coule à droite. L'œil se repose avec contentement sur sa vaste nappe d'eau parsemée d'îles boisées, dont les berges sont invisibles. On dirait des forêts qui ont jailli tout à coup du sein des eaux. L'espace au delà est infini et se confond à l'horizon dans les vapeurs du ciel. A droite, Pesth s'annonce par de grands chantiers, des usines aux cheminées fumantes, un port de dépôt encombré, des bateaux en construction, et tout ce qui signale les approches d'une grande ville en croissance. En tournant d'un quart de cercle sur la droite je laisse à gauche ce premier panorama, et Pesth m'apparaît en face dans son entier développement.

Du point élevé que j'occupe, la ville décrit une demi-circonférence dont le Danube forme le diamètre. L'enceinte extérieure est marquée par une suite de jolies villas, entourées de parcs et de jardins. Un peu au delà, sur la gauche, j'aperçois le fameux *champ de Rakos*.

Rakos! Rakos! qu'es-tu donc devenu?
De ton brillant renom comment es-tu déchu?



Barques sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Je souffre, hélas! en voyant ta misère;
Le chagrin dans le cœur je laboure la terre.

C'est à Rakos que se tenaient anciennement ces diètes en plein air, où les prélats et les magnats, à cheval et en armes, délibéraient sur la paix ou la guerre, ou sur le choix du monarque. La dernière de ces grandes assemblées précéda de trois mois et demi environ le désastre de Mohacz, dont elle fut cause en grande partie.

Au delà encore, aussi loin qu'il peut atteindre, l'œil n'aperçoit plus qu'une plaine sans fin, unie comme un tapis « vraie marqueterie qu'accidente une variété infinie de tons et de couleurs. C'est la *puzsta*, c'est-à-dire la steppe immense, avec ses solitudes profondes, ses terribles ouragans, ses troupeaux de chevaux à demi sauvages, qui rappellent les pampas de l'Amérique du Sud; la puzsta, la contrée favorite du Magyar, car le vrai Magyar fuit les villes, les espaces étroits et resserrés; il n'aime pas « à s'emprisonner dans des maisons de pierre. » A Pesth, à Debreczin même, la ville magyare par excellence, il étouffe, il lui faut la puzsta et ses vastes horizons. Là, seulement, il aspire l'air et la liberté à pleins poumons; il vit de sa vraie vie.

Pour le Magyar, la Hongrie, la véritable Hongrie, c'est la puzsta.

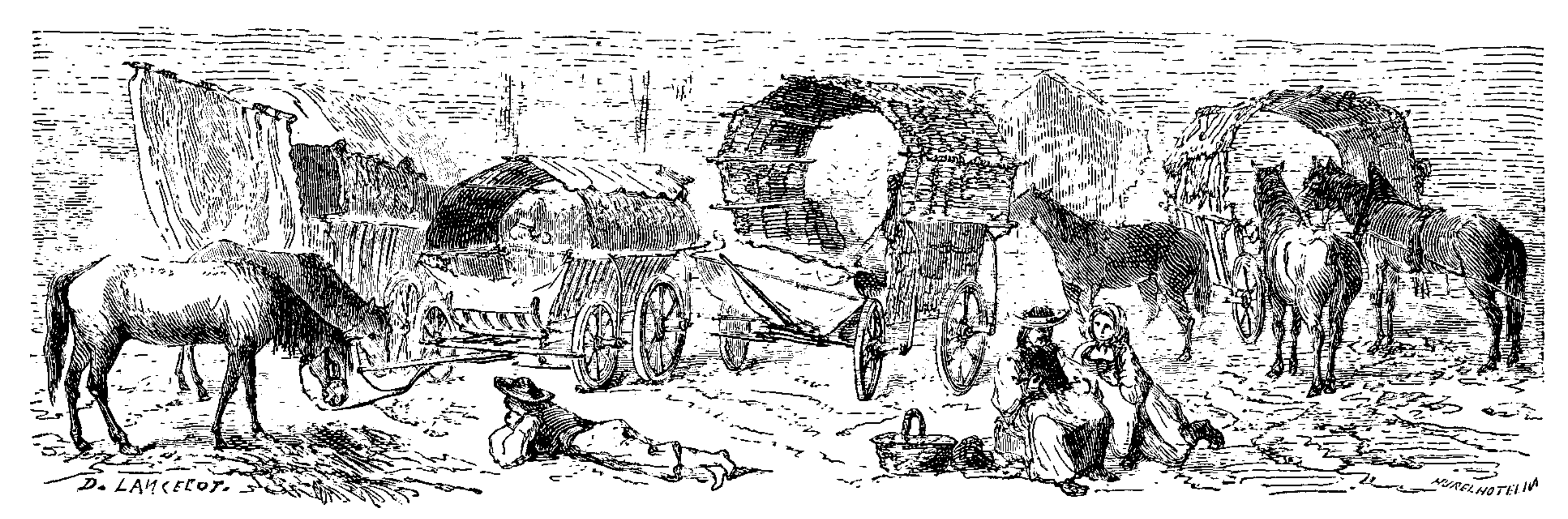
A l'est, la puzsta s'étend presque en ligne droite de Pesth aux montagnes de la Transylvanie, et se prolonge vers le sud jusqu'à Belgrade. Elle peut avoir de quatre cents à quatre cent cinquante kilomètres en longueur et à peu près autant en largeur. Ce vaste espace, coupé diagonalement par la ligne du chemin de fer de Pesth à Basiach, présente à la vue une succession monotone de landes désertes, de pâturages qui nourrissent une immense quantité de bêtes à cornes, de marais hantés par des troupes nombreuses de cigognes; de loin en loin,

sur les rives plates des rivières apparaissent de minces bouquets de bois à demi noyés sous les eaux, et quelques champs de blé ou de maïs.

La puzsta a été la grande route des invasions barbares. Aujourd'hui, les seules invasions qu'elle ait à craindre, sont celles des sauterelles, fléau non moins destructeur que les Huns et les Avares, Elle a eu autrefois ses héros-brigands, semblables aux haïdouks des pays serbes, comme elle a aujourd'hui ses *kanasz* (bergers) et ses *csikós* (gardeurs de chevaux). Le csikós est le roi de la plaine, comme le klephte le roi de la montagne :

Moi, je suis né sur la plaine et j'y reste;
Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi.
Mais je possède un chien, un bon cheval :
Je suis csikos sur la puzsta magyare.

J'aime à sauter sur le dos d'un cheval,
Dès qu'il me faut entamer quelque course,
Et je me mets sans selle sur son dos :
Je suis csikos sur la puzsta magyare.



Campement de paysans, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

La puzsta a eu ses poëtes, et parmi eux le poëte national par excellence, Alexandre Pétoëfy, l'auteur des vers que l'on vient de lire, celui que ses compatriotes ont surnommé le « Tyrtée » et le « Béranger magyar. »

Mais, tandis que je demeure plongé dans la contemplation de ces steppes, j'oublie qu'à mes pieds s'étend toute une ville, une ville curieuse à tous les titres, dont il est temps que je dise quelques mots; car bien que reliées l'une à l'autre par un pont — un magnifique pont en fer — Pesth-Bude ou Bude-Pesth, comme on les appelle, sont bien en réalité deux villes.

Pesth est la cité moderne, le centre de la politique et des affaires. Quoique ville ancienne, et au treizième siècle essentiellement allemande, Pesth n'a commencé à être quelque chose qu'à partir du dix-huitième siècle. Bude est la ville de l'histoire, des vieux souvenirs. Elle



Campement de paysans au marché, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

est le passé, Pesth est l'avenir. Bude fut la résidence d'Attila durant une de ses haltes; Arpad et ses guerriers pénétrèrent jusqu'au pied de ses murailles, ainsi que le témoignent ces deux vers de Révay :

Arpad pénétra jusqu'ici avec son peuple,
Et franchit le Danube près de Kelemfeold.

Mathias Corvin en fit une des premières capitales de l'Europe. En 1541, le 29 août, quinze ans, jour pour jour, après que le dernier roi national eut succombé dans les marais de Mohacz, Bude tomba au pouvoir des Turcs, et fut, durant un siècle et demi, un de leurs plus fermes boulevards, le *centre de la maison de la guerre*, comme l'appellent les historiographes ottomans. Résidence d'un pacha de premier rang, elle était la dixième ville de l'empire, et prenait rang après les trois résidences impériales, Constantinople, Andrinople et Brousse; après les trois villes saintes de la Mecque, Médine et Jérusalem ; après le Caire, dit l'*Incomparable;* après Damas, *qui exhale le baume du Paradis*;

après Bagdad, *la Maison du Salut*. Les Impériaux la reprirent en 1686, après un siége mémorable où figurèrent, comme à Nicopolis et à Saint-Gothard, des représentants de toute la chrétienté, des grands d'Espagne, des marquis français, des comtes italiens, des lords anglais, des princes allemands de sang royal. La défense fut héroïque; les Turcs refusèrent jusqu'à la fin de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier sur les remparts. Parmi les combattants chrétiens, se trouvait aussi le comte de Marsigli, géographe et naturaliste, à qui nous devons une monographie du Danube, en latin (3 vol. in-fol.), la plus complète qui existe. C'est lui qui déterra, dans les souterrains du palais impérial, les manuscrits de la bibliothèque du grand Corvin, déposés aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

Aujourd'hui Bude est redevenu hongrois, ou plutôt autrichien. Il est la capitale officielle, et la résidence du gouverneur. Il héberge l'administration et l'armée, et sa forteresse, toujours armée, tient encore, comme au temps de l'occupation ottomane, l'esprit de la Hongrie sous ses canons. La ville a cinquante-cinq mille habitants (Pesth 131 000) et peu ou point de commerce; mais elle possède un vaste arsenal et de superbes casernes. C'est une citadelle encore plus qu'une capitale. On ne rencontre dans ses rues que des soldats et des patrouilles. J'y remarque cependant quelques vieilles églises, la cathédrale entre autres, jadis transformée en mosquée par les Turcs, et d'assez beaux palais. Mais palais et églises sont trop voisins de la forteresse. Ils ont l'air de fraterniser avec elle. Cela suffit pour en gâter l'architecture. En résumé, Bude me paraît un séjour maussade. Je ne suis pas seul, à ce qu'il paraît, de cet avis. Car, chaque jour, des centaines d'étrangers visitent Pesth; à Bude je n'en rencontre pas un seul.



Le retour du marché de Pesth. — Dessin de Lancelot.

Pourtant, du grand plateau, isolé sur trois faces, qui porte le quartier noble de Bude, on a des vues admirables sur la montagne : sommets boisés, pentes couvertes de vignobles, villas, vallons ombreux, sentiers pittoresques, rampes fleuries. Malheureusement au nord, à l'ouest et au sud, ces perspectives gracieuses sont dominées et écrasées par trois monts aux flancs incultes, hérissés de bastions et de noms tudesques.

Dans ce que j'ai appelé le quartier noble, parce que je n'y vois ni échoppes, ni boutiques, une large et belle rue, par ses maisons à terrasses, à grilles et à jardins, me rappelle l'Italie. Mais à cette rue et à ces maisons, il manque ce qui surabonde en Italie, le mouvement, la vie. Les trottoirs qui bordent la chaussée sont envahis par une herbe épaisse. Les volets des maisons sont presque tous clos, les jardins déserts; à l'angle de la dernière maison, je lis : *Fortuna gasse*. O la rue bien nommée! les pauvres riches! Pas de chants, pas de promenades sous les arbres, pas d'enfants jouant dans les herbes, pas de rires! De quoi vivent-ils?

A la maison de Ville, gardée comme un fort, sous des arcades que ferment des barrières badigeonnées aux couleurs autrichiennes, fond jaune contourné par une bande noire en spirale, un jeune Hongrois qui a bien voulu m'accompagner dans mon excursion me montre un drapeau autrichien, noirci, troué, déchiré par la poudre et les balles. Une fière mine de drapeau, ma foi!

en dépit du soldat blanc, à culotte bleue collant sur des jambes torses, qui monte la garde en face.

« C'est leur drapeau de Solférino, me dit le Hongrois; ils voudraient nous faire croire qu'ils en sont fiers. Mais pour cela il ne suffit pas qu'il soit en lambeaux. Les drapeaux glorieux sont ceux qui secouent de leurs plis les idées nobles et généreuses. Celui-là, voyez, la seule idée qu'il éveille est exprimée par l'aigle à deux têtes qui n'y figure plus que par les griffes. Quelques balles de plus, il n'en restait qu'un bâton et le Croate qui le garde serait aussi soumis et aussi respectueux devant lui.... la schlague l'a dressé. » Si l'on trouve mon ami un peu vif, dans l'expression de ses rancunes, je crois qu'à la fin de notre promenade on l'excusera.

Il faisait chaud; nous entrâmes dans un café. La salle était décorée de portraits lithographiés de généraux, de magnats, de personnages politiques hongrois. J'avais déjà remarqué ces mêmes portraits dans la plupart des établissements publics de Pesth, et j'avais été frappé de l'énergie, de l'enthousiasme dont étaient empreintes ces physionomies, la plupart jeunes et remarquablement belles.

« Regardez, me dit mon ami; c'est la galerie de nos grands hommes. Ils ne sont pas là tous, à beaucoup près. Mais quand vous saurez l'histoire de ceux-ci, vous connaîtrez tous les autres.

« Le prince Veroniéki. Il a été pendu!

« Le général Damjanich. Pendu!

« Pendu aussi, ce vieillard vénérable, Sigismond Perenyi!

« Le général Vecsey. Pendu!

« Le baron Mednianski. Pendu!

« Nagy-Sandor. Pendu!

« Le comte Louis Bathyani. La clémence impériale-royale s'est étendue sur lui. Il a été simplement fusillé!

« C'étaient des patriotes! Et celui-là aussi, le comte Szechenyi, le grand comte, comme on l'appelle, c'était un patriote aussi! Il employa une immense fortune à fonder des écoles, à doter l'Académie. Il fit courir le long de la rive gauche du Danube, creusée dans le rocher et suspendue aux flancs de la montagne, grandiose comme une œuvre romaine, la route que vous verrez. Lui n'a été ni pendu ni fusillé; aimé et honoré pour le bien qu'il a fait, il pensait à celui qu'il voulait faire encore.... lorsqu'il mourut trop vite à la suite d'un festin.... Tout patriote ici est un martyr et nous sanctifions Szechenyi avec les autres, ainsi que Teleki le dernier.

— Je comprends, dis-je, vos rancunes. Mais ce que je comprends moins, c'est que l'Autriche permette de pareilles exhibitions. Je ne l'eusse pas crue aussi débonnaire envers les morts.

— Ah! me répondit-il, vous ne connaissez pas l'Autriche. Avant tout, elle a besoin d'argent. Elle est sans cesse à combiner les moyens de faire entrer des métalliques dans ses caisses d'où il ne sort que du papier. Un de ces moyens, c'est de frapper un impôt sur le sentiment national de ses peuples. Ainsi Pesth possède une université nationale, une académie nationale, un musée national, un hôtel national des Invalides. Allez à Prague! vous y trouverez de même un institut, un musée tchèques, avec l'écusson national de la Bohême en regard de l'aigle à deux têtes. Les établissements que je viens de nommer et que vous avez vus à Pesth appartiennent à la Hongrie, qui les a édifiés, et les entretient de ses deniers, au moyen de souscriptions et de dons volontaires.


Femme slovaque dans les rues de Pesth. — Dessin de Lancelot.

« L'Autriche laisse faire, mais sous une forme ou sous une autre, elle a soin de prélever sa dîme. Ainsi lors de l'inauguration de la galerie de peinture, formée tout entière de dons patriotiques, on crut devoir cette politesse au souverain de la Hongrie de placer dans la grande salle son portrait en pied. Une souscription fut ouverte avec l'autorisation de l'autorité supérieure. Elle produisit quelque vingt mille florins, c'est-à-dire beaucoup plus que la somme convenue avec le peintre. Le fisc prétendit mettre la main sur l'excédant, et il ne fallut pas moins que les instances réitérées d'un haut personnage et son intervention personnelle auprès de l'empereur, pour lui faire lâcher prise. Cette année, le Musée, où la Diète tient provisoirement ses séances, a été imposé pour une somme énorme à titre de propriété privée, si bien qu'à l'ouverture de la cession, le président, se tournant vers les députés leur a dit : « Messieurs, vous savez « qu'il nous faut payer notre loyer. Cotisons-nous donc! » Une autre fois le gouvernement, ayant jugé indispensable d'augmenter la garnison de Pesth, et ne sachant où loger les soldats, les pauvres invalides hongrois ont

été chassés de leur hôtel qui a été transformé en caserne! »

C'est ainsi que le sentiment national, si vivace en Hongrie, devient une mine d'or pour l'Autriche qui l'exploite, et pour l'exploiter mieux ne le comprime pas toujours. Elle lui laisse même, dans de certaines occasions, une liberté d'allures et de langage qui surprend l'étranger, peu habitué aux roueries de la politique et de la fiscalité autrichiennes. C'est à la fois un trompe-l'œil pour l'Europe, et un procédé ingénieux et commode pour battre monnaie.

J'ai assisté à une représentation du théâtre national à Pesth. On jouait un drame romantique, à la façon de Shakspeare, tout rempli d'allusions politiques. Je ne me rappelle plus aujourd'hui le titre de la pièce; mais le sujet est resté gravé assez fidèlement dans ma mémoire, et surtout la promptitude avec laquelle ces allusions étaient saisies et l'effet qu'elles produisaient, je ne dis pas seulement sur le parterre, mais sur la salle entière.

C'est l'histoire d'un roi méchant et parjure que son peuple, las de sa tyrannie, veut renverser du trône pour y faire monter son frère puîné, jeune prince qui possède toutes les vertus, une surtout, rare chez un prince, le respect du droit d'autrui : car il refuse sa participation au complot. Mais ce refus ne sauve pas le monarque qui, pressé de toutes parts par ses sujets, est réduit à implorer l'appui de l'empereur d'Allemagne. Celui-ci lui promet jusqu'à son dernier soldat, sous condition de suzeraineté. Le roi accepte malgré les supplications de sa mère et de sa femme qui lui disent : « Tu sacrifies

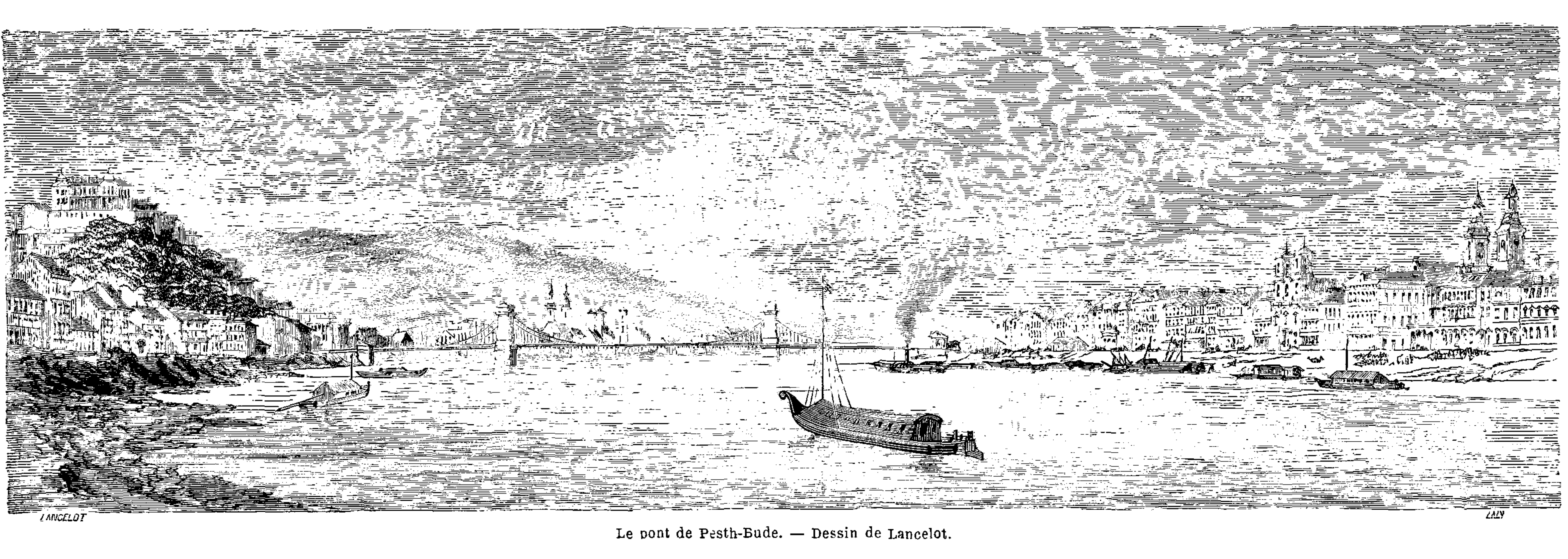


Czikós chantant, suivis d'un Tzigane. — Dessin de Lancelot.

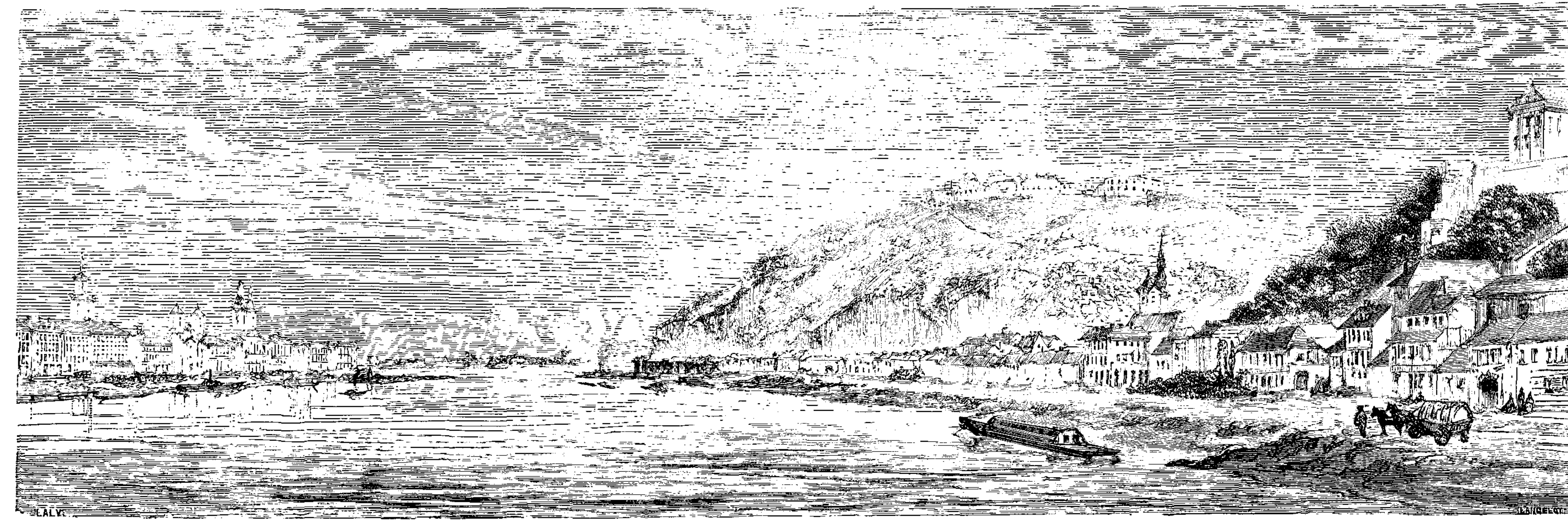
l'indépendance de ton pays; tu es perdu sur la terre, tu seras maudit dans le ciel. » Vaincu, abandonné par sa femme qui lui préfère « l'honneur de la patrie, » il est trahi par l'empereur, à la face duquel il lance cette apostrophe qui soulève un tonnerre d'applaudissements : « Allemand sans foi! traître Allemand! Allemand maudit! gare à toi si je te retrouve l'épée à la main, » puis il disparaît de l'action. Plus tard, accablé par l'âge et la misère, oublié, mendiant, il voit passer en triomphateur son frère devenu roi et de plus le mari de sa femme; il reçoit de lui l'aumône qu'il sollicite en expiation de son crime, et meurt dans les bras de sa mère qui seul l'a reconnu et lui pardonne.

Un épisode caractéristique entre vingt autres. Après la perte de la bataille, deux chefs de l'armée royale tombent blessés, mourants, aux mains des patriotes. Amenés en présence du prince (celui-ci, à la suite de je ne sais quels incidents, probablement après la *trahison* du monarque, a fini par se joindre aux révoltés), l'un d'eux s'excuse d'être demeuré fidèle à son maître. C'est un vieux serviteur, conseiller ferme et droit, malheureusement trop peu écouté. Le jeune prince l'interrompt : « Tu avais juré à son père, ton compagnon d'armes, d'être pour lui un ami jusqu'à la mort : *Tu as tenu ton serment.* Je te pardonne et t'honore. Meurs en paix. » L'autre est jeune, il s'est fait par ambition le seïde du monarque détrôné : « Meurs comme un chien, *renégat!* » lui crient les soldats en le lapidant.

Je ne pense pas qu'un tel drame contribue beaucoup à la fusion des deux nations. Il est joué avec une énergie entraînante. Le principal rôle est tenu par un des premiers agitateurs de 1848, Egressy, que l'on surnom-



Le pont de Pesth-Bude. — Dessin de Lancelot.



Vue de la citadelle de Bude prise du pont de Pest-Bude. — Dessin de Lancelot.

mait avant cette époque le *Talma hongrois*, et qui fut avec le poëte révolutionnaire Pétoëfy, l'un des cinq premiers membres du comité de sûreté publique, élu le 15 mars à Pesth. Quoique vieilli et fatigué, il m'a paru digne de sa réputation. Il a des emportements terribles et un masque tragique d'un effet puissant.

La langue magyare, énergique, abondante en images, d'une grande richesse comme langue littéraire, a, comme langue parlée, des sons rauques et des aspirations gutturales qu'on dirait empruntées à l'arabe, tandis que certaines intonations douces et caressantes rappellent l'idiome de l'Italie. Il me semble, de même, retrouver dans le caractère hongrois de nombreux points de ressemblance, non-seulement avec le caractère de l'Italien, cela n'est pas douteux, mais encore de l'Arabe; d'où je conclus que la Hongrie et l'Autriche ne feront jamais bon ménage ensemble, si tant est qu'elles doivent rester unies.

Le sentiment national n'est pas moins vif dans les campagnes. Là il a pour auxiliaires la musique, les airs populaires chantés par les tsiganes (Bohémiens) errants, les lectures et les récits, que font les chefs de famille, pendant les longues soirées d'hiver, à leurs enfants et à leurs serviteurs réunis autour du foyer, et empruntés tous soit à l'histoire, soit à la tradition nationale. J'ai vu l'album d'un enfant de douze à quatorze ans, qui en a trente-cinq aujourd'hui et est devenu un peintre distingué. Chaque page est une scène historique crayonnée sous l'impression d'une de ces légendes. L'enfant qui les recueillait avec avidité de la bouche de son père ne désirait être peintre un jour que pour pouvoir traduire d'une manière durable cette impression et la communiquer aux autres. « Les récits de mon père, me disait-il, étaient toujours si précis, malgré son enthousiasme, j'en ressentais une impression si profonde, que depuis ce temps, que j'ai vu et étudié, s'il m'est arrivé de vouloir composer un tableau sur un des faits qu'il m'avait racontés, je suis toujours retombé dans la même image; et quand l'expérience de la composition, l'entente des lignes, la recherche du tableau m'en faisaient sortir, j'étais sûr qu'au point de vu du sentiment et de l'impression à transmettre, la composition de l'enfant fortement ému l'emportait sur celle de l'homme voulant user de la science! Sentir! tout est là. »

L'antipathie pour l'Allemand n'est pas moins prononcée ici qu'en Italie, elle existe même chez les enfants, je dirai presque à l'état d'instinct. Je me rappelle deux petites filles que je voyais souvent pendant mon séjour à Pesth, deux sœurs jumelles d'environ trois ans. Le père était un Hongrois, patriote éclairé; la mère était Allemande. Espiègles et charmantes toutes deux, l'une d'elles pourtant semblait tenir davantage de la nature de la mère, moins vive peut-être, moins expansive que sa sœur. Un soir qu'elle n'avait pas trouvé assez vite un remercîment à je ne sais quelle attention de leur père, l'autre fit ressortir sa lourdeur d'esprit, et prenant possession à elle seule des genoux paternels qu'ordinairement elles se partageaient, lui cria : « Va, tu n'es qu'une petite Allemande. » A ce mot, l'indolente releva la tête, comme réveillée en sursaut, vint se camper fièrement sous le nez de sa sœur et lui dit en s'efforçant de la tirer bas : « Et toi, qui me prends ma place, tu n'es qu'une *schwartz-gelbe* » (c'est-à-dire une *noir-jaune*, une Autrichienne ; le *giallo-nero* des Italiens). Il n'y a point ici, de même qu'en Italie, d'injure comparable à celle-ci. C'est celle qui fait éclater les batailles de gamins dans la rue. L'enfant ne s'en consola qu'à force de douces paroles et de baisers. *Schwartz-gelbe* paraissait si monstrueux à sa jeune imagination, qu'il fallut les assurances réitérées de son père et de sa mère, et les miennes, pour la persuader que cette injure ne l'atteignait pas.

Remarquez aussi la nuance : l'Allemand, c'est l'esprit lourd, obtus; l'Autrichien, c'est l'usurpateur. On se moque volontiers de l'un; on traite l'autre en ennemi.

Pour moi, j'étais le *franczia bacsi* (le frère ou le grand frère français), c'est-à-dire presque un compatriote; les Magyars, quand ils sont en veine de modestie, s'intitulent eux-mêmes les *Français de l'Orient*. Quant au mot frère, c'est le nom par lequel on désigne ici l'hôte, l'étranger qu'on reçoit et qu'on héberge, mendiant ou grand seigneur.

Cette scène d'intérieur, dans laquelle je jouai un rôle involontaire, me rappela une particularité que m'avait rapportée un de mes amis à son retour d'Italie et qui remontait à l'époque de la domination autrichienne en Lombardie. Il logeait à Milan chez d'honnêtes citadins, la femme Italienne, le mari, ce qui se voit rarement, Allemand ou d'origine allemande. L'enfant, *un bel ragazzino* de six à sept ans, paraissait aimer également ses parents et leur faisait les mêmes caresses, quand l'un ou l'autre rentrait au logis après une courte absence. Cependant, quand il parlait de son père, il ne disait jamais autrement que *il forestiere* (l'étranger).

XXXIV

SUITE DE PESTH.

La musique et les chansons populaires hongroises. — Les bohémiens-chanteurs. — Une soirée à Komlo.

Les Hongrois ont, comme les Allemands, la passion de la musique; mais ils ne sont pas musiciens à la façon des Allemands. Cela tient surtout à la différence du génie des deux peuples. L'Allemand est essentiellement rêveur, le Hongrois est surtout né pour l'action. Chez lui la rêverie est un recueillement intérieur dans lequel la passion se concentre, pour éclater l'instant d'après avec plus d'énergie. Les mélodies hongroises, ou, pour employer l'expression consacrée, « les hongroises », ne ressemblent en rien à ce qu'on appelle de ce nom en Allemagne. Ce sont presque uniquement des chants de guerre, des marches militaires, des appels aux armes, ici des airs de triomphe, là des chants de deuil, redisant avec la même fierté les gloires et les désastres de la patrie. Telle la fameuse marche de Racoczy, qui prit naissance en Transylvanie à la fin du dix-septième siècle, tels l'air de Rakos, celui de Mohacz, etc.

Ces mélodies, qui sont en Hongrie ce que sont ailleurs les chants populaires, les doïnas en Roumanie, les pesmas chez les Serbes, se chantent par milliers d'un bout à l'autre du pays magyar. Pas un village qui n'ait son répertoire de chansons et sa bande de Bohémiens. Bande est pris ici dans le sens italien ou anglais (troupe de musiciens). Car ceci est à remarquer : le chanteur, l'accompagnateur de ces airs éminemment magyars, ce n'est pas le Magyar, c'est le Bohémien. Le Magyar est un dilettante : il ne chante pas, il écoute. « Pour le Hongrois, écouter la musique nationale est une affaire sérieuse. Il se fait jouer ses airs favoris et songe aux anciens jours. » Telle est l'explication que donnent de ce phénomène étrange les écrivains magyars. Pour moi, j'y vois encore autre chose : un reste de cet esprit et de ces mœurs *chevaleresques* qui caractérisent même aujourd'hui le Hongrois. Le Hongrois, noble ou paysan, est un chevalier. Il a ses ménestrels. « Allons, ménestrel, prends ta viole et charme l'ennui superbe de ton seigneur en chantant ses exploits et ceux des héros de sa race. »

On soupe généralement à Pesth, et dans les hôtels et les restaurants à la mode, la musique accompagne d'ordinaire le souper, lequel se prolonge parfois assez avant dans la nuit. Deux jeunes artistes avec qui je m'étais lié, à Pesth, me conduisirent un soir à un certain restaurant de Komlo, le plus renommé de tous sous le rapport musical. C'est là que je vis, pour la première fois, un orchestre de Tsiganes, non point, il est vrai, de vrais Tsiganes comme je devais tant en rencontrer durant le reste de mon voyage, déguenillés, sales, aux trois quarts nus, mais des Tsiganes civilisés, portant habit noir et manchettes, bien qu'à voir leurs cheveux crêpus et luisants, leurs yeux enfoncés et ombragés d'épais sourcils, leur teint olivâtre, leurs pommettes anguleuses, leurs lèvres retroussées légèrement, et montrant des dents blanches et aiguës, on ne pût mettre en doute leur origine. Leur musique a quelque chose d'étrange. Un petit nombre d'instruments seulement, les basses et un alto, disent le chant selon qu'il a été écrit, mais toujours dans une tonalité sourde, tandis que le reste de l'orchestre, violons, flûtes, hautbois, brodent sur ce chant un nombre infini de trilles et d'arpéges sur des notes claires et aiguës. Ce contraste produit une harmonie bizarre d'un effet singulier, mais saisissant.

Un instrument curieux et nouveau pour moi parmi les instruments à corde, c'est le cymbalum (*tzim'baloum'*). Il consiste en une table d'harmonie munie de cordes de laiton que l'on touche au moyen de deux baguettes très-flexibles terminées par une boule. Je ne sais quelle est son origine, mais elle paraît être fort ancienne. Cet instrument est très-répandu chez les Tsiganes, qui, peut-être, l'ont rapporté de l'Inde au temps de leurs premières migrations. Le musicien qui en jouait à Komlo passait pour un de leurs plus grands artistes, et aussi pour une manière de fou. Fou de son art, cela n'est pas douteux. Il suffisait de le voir avec ses yeux fixes, ses cheveux hérissés, sa figure grimaçante, ses gestes frénétiques : il avait l'air d'une création d'Hoffmann. Son improvisation était une fièvre. Il parlait, riait, pleurait à la fois; puis, quand le démon musical cessait de l'étreindre, il tombait tout à coup dans une insensibilité complète.

J'avais soupé, je ne saurais dire de quoi, bien que je me rappelle que le piment (*paprika*), très-goûté en Hongrie et dans toutes les contrées du Bas-Danube, faisait le fond de l'assaisonnement des plats et que le fond l'emportait sur la forme. J'écoutais et je regardais. La salle à manger, en même temps salle de concert, ouvrant sur une cour ornée de magnifiques lauriers-roses, commençait à peine à se désemplir. Il était près de minuit. C'est l'heure à laquelle le Hongrois s'abandonne le plus volontiers aux charmes de la musique et de la conversation, accompagnés de libations fréquentes d'une certaine boisson que l'on dit très-hygiénique et qui m'a semblé fort agréable, composée de vin blanc et d'une eau de source ferrugino-gazeuse. A ce moment les groupes se forment, quelques individus s'isolent, chacun choisit son auditoire et son coin pour jouir à son aise de la musique ou de la causerie.

Près de nous, une société assez nombreuse, composée de journalistes, de propriétaires, de capitaines de 1848, dont l'âge a vieilli les traits, mais non refroidi le cœur, s'organise et prend la direction de l'orchestre. Deux membres de la compagnie viennent me dire que, m'ayant reconnu pour Français, « ces messieurs, tous francs Hongrois, seraient heureux de m'avoir au milieu d'eux. » Je cherche d'abord à m'excuser, mais toutes les mains se tendent vers moi, et soudain la *Marseillaise* éclate sous l'archet des Tsiganes. A ce chant qui, pour l'étranger, soit qu'il l'appelle ou la craigne, symbolise la France, mon scrupule s'évanouit. Évidemment ma personne n'a rien à faire ici. C'est un hommage rendu non à moi, mais à mon pays. J'accepte l'invitation, je reçois et rends de bon cœur les énergiques poignées de mains et les accolades fraternelles.

On me fait les honneurs des principaux airs patriotiques. On me les explique dans l'histoire passée de la Hongrie, on me les commente par le rôle nouveau qu'elle doit jouer dans l'avenir. Un jeune enthousiaste, qui m'a salué d'un vers de Béranger :

Honneur aux enfants de la France !

me traduit de mémoire, avec une remarquable facilité d'élocution, les airs anciens les plus célèbres, puis plusieurs chants patriotiques contemporains qui ont joué un grand rôle dans les derniers événements politiques. Tel est le fameux Chant de guerre de Pétoëfy, qui sonna la charge dans tous les combats de 1848-49, et que le poëte-soldat répétait encore lorsqu'il tomba mourant sur le champ de bataille.

CHANT DE GUERRE [1].

Le tambour bat, le clairon retentit....
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
En avant ! ! !

1. Traduction de M. C. L. Chassin.

La balle siffle et le sabre résonne,
Voilà ce qui transporte le Hongrois.
En avant!!!

Élève haut ton étendard, Hongrois,
Pour que le monde entier le puisse voir.
En avant!!!

Qu'on le voie et qu'on lise ta devise:
Car c'est un nom sacré : « La Liberté! »
En avant!!!

Quiconque est né Hongrois, quiconque est brave
Regarde dans les yeux de l'ennemi.
En avant!!!

Étant Hongrois, on doit être un héros;
Et ce qu'on veut, Dieu lui-même le veut.
En avant!!!

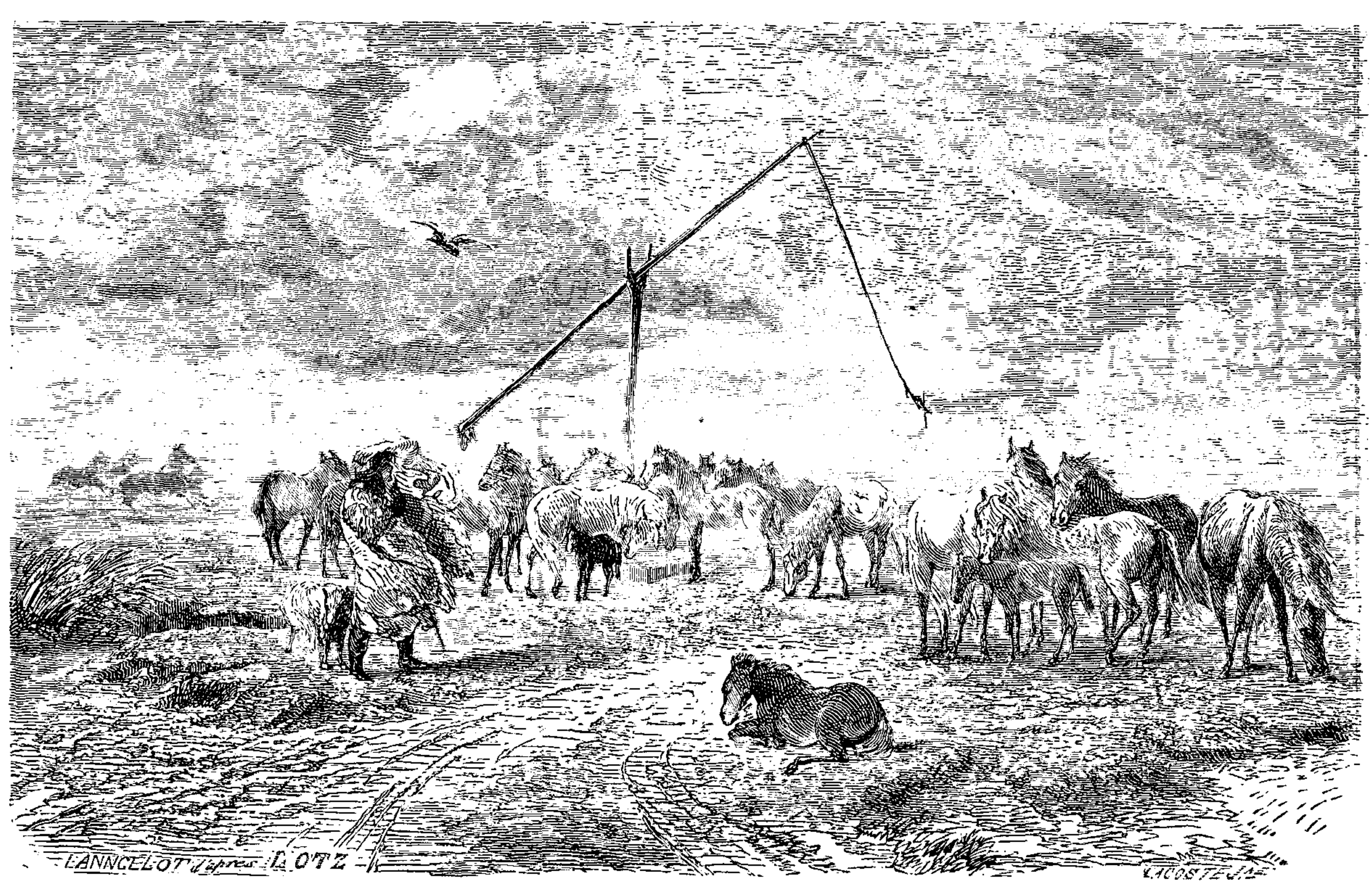
Là, sous mes pieds, la terre se rougit
De sang.... ils ont tué mon camarade.
En avant!!!

Je ne serai pas moins brave que lui;
Allons! je veux me plonger dans la mort!
En avant!!!

Oui, si nos bras tombent tous deux coupés,
Si nous devons périr tous.... Eh! quand même,
En avant!!!

S'il faut mourir, eh bien! soit! mourons tous!
Et que par nous vive notre patrie.
En avant!!!

Les rasades se succèdent; chacun porte un toast en m'interpellant : *Franczia baratom!* (ami français!) Il m'est impossible, quelque bonne envie que j'en aie, de suivre le fil du discours de douze interlocuteurs dont la moitié ne parle pas ma langue. Malgré d'officieux interprètes, je ne saisis que des lambeaux de dialogues ou de récits. Mais je n'ai pas besoin d'entendre ou de comprendre les mots pour deviner le sens de chaque phrase. Il n'y en a qu'une, toujours la même, mais brodée de mille manières : la Hongrie glorieuse et libre à l'aide de la France! « Ah! si la France voulait! » C'est le cri de tous les peuples en détresse. Tout le monde me parle à la fois. Je ne sais à qui entendre. Un avocat me fait, en style de palais, l'historique des rapports de la Hongrie et de l'Autriche : « Deux individus s'associent; au bout de quelque temps l'association tourne mal. L'un des deux nie l'apport de son coassocié et prétend qu'il n'a pas même de compte à lui rendre. Voilà la situation en deux mots. » Et il s'évertue à me démontrer que l'Autriche n'a pas rempli de bonne foi ses engagements. La chose me paraît assez claire par elle-même, et je prête l'oreille d'un autre côté.

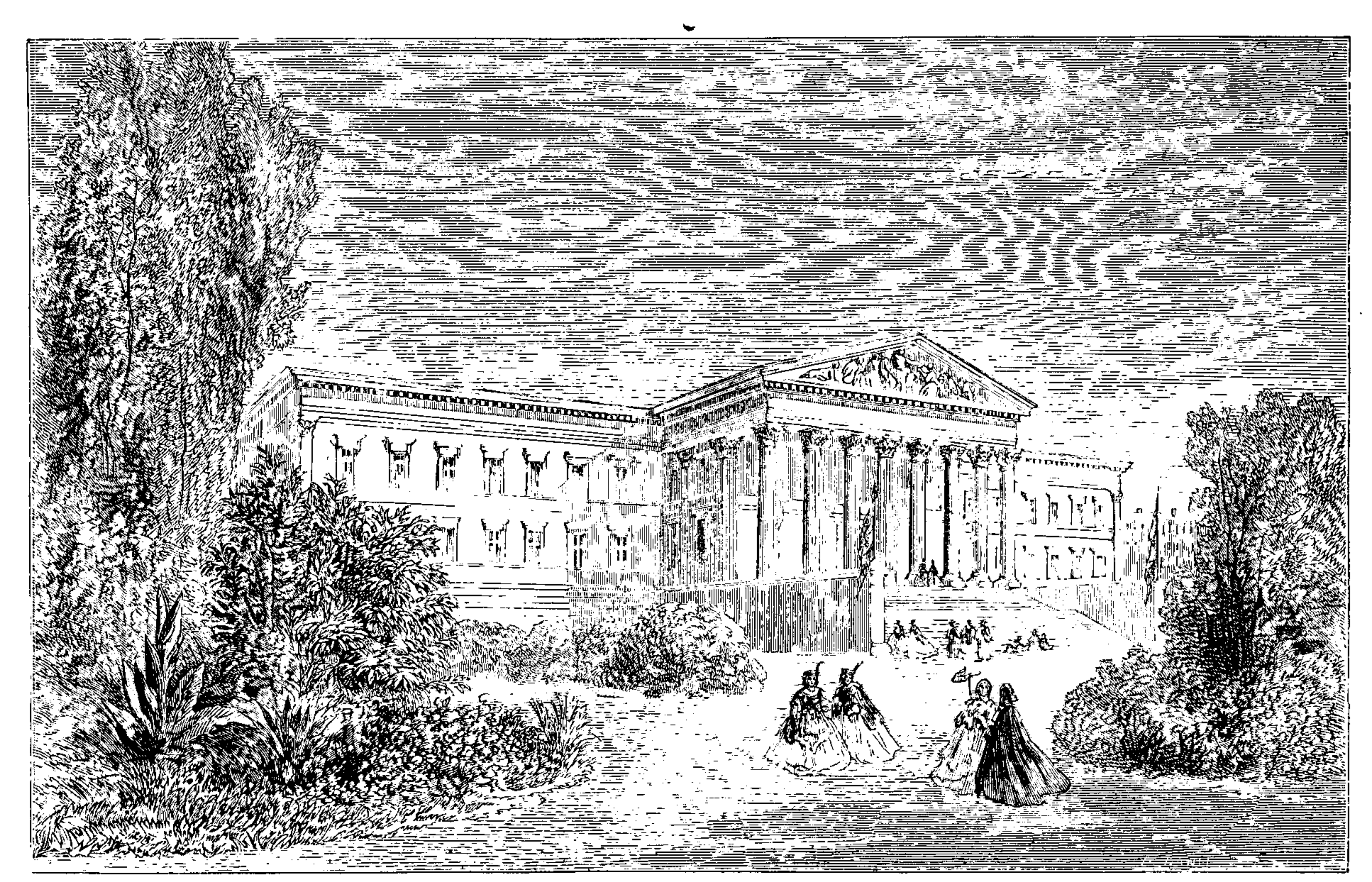


Un orage dans le Puzsta. — Dessin de Lancelot.

LANCELOT.

(La suite à une autre livraison.)





Musée et siége de la Diète, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES [1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXV

SUITE DE PESTH.

Une soirée à Komlo (*suite*). — Le Stadtvallchen. — Brückenbad et les bains turcs. — Le musée national. — Départ.

Cette soirée de Komlo, me fit connaître plusieurs particularités curieuses des usages et du caractère hongrois.

Un ancien combattant de 1848 discutait avec un partisan de M. Deak; s'ils n'étaient pas d'accord sur les moyens, ils l'étaient sur le but. Tous deux avaient, en parlant, le verre à la main, et quand la discussion menaçait de les emporter trop loin, ils rapprochaient leurs verres, buvaient « à la Hongrie libre! » et les brisaient.

Une des figures présentes, la plus typique entre toutes, était celle d'un vieux colonel, — à cheveux gris, à longues moustaches blanches, au regard flamboyant, à la contenance aussi ferme et aussi jeune à table qu'il devait l'avoir eue au combat. Durant la dernière guerre de l'indépendance, il avait eu pour frères d'*armes* (disait-il), beaucoup de volontaires français, et il avait appris d'eux quelques mots de notre langue. De temps en temps il me faisait dire qu'il allait me parler français; mais sa patience était à bout avant qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Alors, frappant du poing la table avec dépit, il éclatait en apostrophes superbes:

« Je donnerais mes sept blessures pour pouvoir causer avec lui! »

.... Un peu après on ne causait plus, chacun continuant de dire tout haut ce qui lui passait par l'esprit, sans s'inquiéter qu'un voisin lui répondît; c'était toujours le même thème: la Hongrie reconquérant, avec l'aide de la France, son indépendance. J'étais loin de m'y opposer.... Sans être monté au même lyrisme que mes belliqueux amis, j'étais entraîné par leur enthousiasme et comme ébloui par ce jet continu de cris, de

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33.

défis, d'apostrophes, d'imprécations, de sentences, de citations poétiques, qui étaient à l'idée première ce qu'est le bouquet au feu d'artifice. Voici quelques-unes des fusées que j'ai recueillies :

« Mon Dieu! je ne demande pas que tu nous aides; mais n'aide pas nos ennemis!

« A cheval, Magyars! et que les Français nous regardent!

« Heureux celui qui peut vivre de vin et d'amour, et mourir pour la patrie!

« Quand je tomberai, pose un baiser sur mes lèvres, ô belle Liberté!

« Allons, Tzigane, je paye; fais-moi entendre des sons à noyer mon cœur dans son chagrin et dans sa joie! »

C'est ainsi que le Hongrois s'amuse. Sans tomber jamais dans l'ivresse lourde et stupide, hideuse ou féroce, propre à certains peuples, il arrive très-aisément à une sorte d'exaltation d'un caractère tout particulier. On dirait d'un état de somnambulisme, durant lequel il improvise, souvent sur des maux imaginaires, des chants dont l'expression est si poignante, qu'elle semble inspirée par un souvenir inconscient.

C'est à ce moment qu'il s'isole avec un Tzigane, et quand celui-ci a trouvé le rhythme musical qui sommeille dans l'âme de l'illuminé, il domine le Hongrois, tout à son démon intérieur, la face mobile, le regard en dedans comme la pythonisse qui sentait le dieu. Tant qu'il crie et s'emporte, le Tzigane est humble et complaisant; dès que le Hongrois s'attendrit, l'œil profond et rusé de l'Indien s'allume, il sait qu'il tient l'esprit, le chant est trouvé, et la bourse du possédé est à lui. Plus tard, il feindra la fatigue ou l'impuissance, sachant bien que pour l'animer ou le remercier d'un effort heureux, les poignées de florins ne se feront pas attendre; car le Hongrois a la main ouverte, en ce moment surtout. On cite, en effet, des traits de prodigalité folle, produit de cette surexcitation musicale et poétique qui m'a semblé si étrange que je ne peux la croire le seul résultat logique de la satisfaction d'un instinct. Étais-je moi-même sous son influence quand je croyais me l'expliquer par des origines de peuples? Le Hongrois a-t-il eu, dans un temps reculé, des rapports étroits avec le peuple dont descend le Tzigane errant d'aujourd'hui?

Ce qui est bien certain, c'est la force des liens qui les unit. Dans tout autre moment que celui de cette fièvre, le Hongrois méprise le Tzigane et le traite en paria.

J'ai vu pourtant de vieux soldats patriotes que les dangers courus, les préoccupations de la vie politique devraient avoir mis au-dessus d'une superstition ou d'une habitude d'enfance. J'ai vu de grands seigneurs vivant de la vie des capitales et du grand monde, ayant tout vu et tout goûté, entourés dans leurs vastes domaines d'un peuple de serviteurs qu'ils gouvernaient en roi, entièrement dominés, fascinés par un vieil homme au masque olivâtre, ridé et grimaçant, à l'œil de basilic, qui pince de la mandoline ou touche du cymbalum. J'ai vu des paysans sortir de la guinguette où ils avaient passé la nuit, eux aussi sous cette domination fantastique, les poches vides de tout l'argent, fruit du travail commun qu'ils devaient rapporter à leurs femmes. Tous, paysans, grands seigneurs, vieux soldats, ne demandent en échange de leur argent qu'ils laissent tomber sans regret, qu'une force de plus à l'expression de cette poésie qui sommeille en eux, et celui qui possède cette force, la prodigue sans qu'elle semble jamais tarir en lui, et sans autre plaisir que l'argent qu'elle lui vaut.

Le grand jardin public de Pesth, le *Stadtvallchen*, puisqu'il faut l'appeler par son nom allemand, ressemble assez au bois de Vincennes, avec moins d'art et d'apprêt. Il confine au champ de courses de Rakos. On y arrive par une grande route bien ombragée et flanquée de contre-allées sur lesquelles s'ouvrent les grilles de charmantes villas. Telles de ces habitations dont le jardin à Paris prendrait le nom de parc et qui ne dépareraient pas nos Champs-Élysées, vaut ici de quinze à vingt mille florins-papier, soit en monnaie sonnante, de vingt à trente mille francs, selon le temps. Le Stadtvallchen renferme une rivière, un lac, des îles, des prés des futaies, des bosquets, de grandes allées sablées pour les cavaliers et les voitures. Quant à la foule elle est partout, dansant sous les arbres, courant dans les prés, glissant en gondoles sur le lac, emplissant les kiosques, les tentes, les restaurants, les buvettes, les chevaux de bois, les tirs, les jeux de toute sorte.

Le costume des dandys hongrois leur sied à merveille. Le pourpoint serré cambre la taille mince; la plume de gerfaut du toquet accompagne bien les cheveux longs et la moustache retroussée; le pantalon collant dessine les contours de la jambe, une vraie jambe de cavalier, fine et nerveuse; une paire de bottes molles, aux éperons sonnants, complète le costume, élégant avec un certain air de crânerie.

Les faubourgs de Pesth sont remplis de guinguettes qui, le dimanche, se transforment en salles de danse, spécialement fréquentées par la classe ouvrière et les domestiques des deux sexes. C'est là que la joie populaire se manifeste dans toute la vivacité de ses allures, là qu'il faudrait dessiner les types et les costumes, si tous les types ne se fondaient dans la même expression d'ardente gaieté, si tous les costumes ne s'entremêlaient en bondissant, emportés par les deux temps de la valse, véritable tourbillon, où l'on n'entrevoit que des bras qui s'enlacent, des yeux qui flamboient, des piétinements et des éclats de rire. Quel air heureux ont ces bonnes servantes un peu replètes! Quels jarrets et quels muscles d'acier ont leurs danseurs qui les enlèvent à bout de bras en pivotant sur un talon!

Un autre lieu de promenade et de rendez-vous pour la fashion et la bourgeoisie pesthoises, c'est le *Brückenbad* (Bain du Pont), situé sur la rive droite du Danube, un peu en amont de Bude. La montagne contre laquelle cette ville est adossée abonde en sources thermales. Les Romains qui avaient à Bude une station sous le nom de Sicambria, et plus tard, les Turcs, comme eux grands amateurs d'eaux, n'avaient eu garde de négliger cette richesse naturelle. Cinq bains magnifiques, œuvre de ces

derniers conquérants et dont les coupoles en plomb rivalisaient d'élégance et d'éclat avec les dômes des mosquées, ornaient la ville impériale lorsqu'elle revint en 1686 au pouvoir de ses premiers maîtres. Un des plus célèbres est le Brückenbad, construit en 1566 par les ordres du gouverneur Moustafa-Sokoli pacha, Hongrois d'origine, qui avait puissamment contribué à l'embellissement de Bude. On m'avait parlé des restes des anciennes étuves turques comme d'une chose curieuse à voir. J'avais aussi beaucoup entendu vanter les charmes des bains orientaux, et comme on m'assurait que la tradition avait conservé à Brückenbad les rites mahométans (en fait de bains) dans toute leur pureté, je voulus en juger par moi-même. Un bateau, partant toutes les heures durant la belle saison, conduit de Pest à Brückenbad en un quart d'heure. J'y montai un matin en compagnie d'une nombreuse troupe de baigneurs et de promeneurs. L'*établissement*, du moins ce qu'on en voit extérieurement, cours, pavillons, salons de lecture et de restauration, est moderne. Mais la salle de bains proprement dite est restée entièrement turque. C'est une grande pièce de forme octogone, très-élevée, voûtée et éclairée du sommet de la coupole; on dirait d'une mosquée. Quatre arcades que supportent des colonnes trapues, à bases et à chapiteaux byzantins, abritent sous leurs profondeurs voilées des estrades dont les dernières marches se perdent à une hauteur de cinq mètres dans les nervures des ogives. D'autres arcades forment des niches ou communiquent aux cabinets des baigneurs. Au centre, un grand bassin, d'où s'échap-



Le Stadtvallchen ou jardin public, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

pent, comme d'un geyser d'Islande, des tourbillons de vapeur. Trois marches, contournant le bassin, conduisent à l'eau.

Ce fut seulement quand je me trouvai *acclimaté* que je pus faire ces remarques. Car, dans le premier moment, lorsque, après avoir dépouillé ses vêtements, on pénètre dans cette étuve, on se sent comme suffoqué et aveuglé, et l'on ne perçoit rien qu'une sensation très-pénible, à laquelle on s'habitue néanmoins assez promptement. Le pouls s'accélère, le cœur se gonfle, la vue se trouble, on peut à peine se tenir debout. Ce n'est qu'à la longue, à mesure que la transpiration s'établit, que le corps parvient à se mouvoir, et que l'esprit acquiert une perception confuse des objets. Le nuage de vapeur humide et gris, qui vous enveloppe, en décomposant la lumière, estompe et dénature toutes les formes. Les baigneurs au milieu desquels vous vous traînez ressemblent à des ombres. Les plus pudiques enveloppés de longs peignoirs, ont l'air de traîner des suaires. Lorsque le corps est à l'unisson de cette haute température, on descend dans le bassin au milieu duquel bouillonne la source, à une température de cinquante degrés. Cette première immersion paraît insupportable, et l'on a hâte d'ordinaire de se soustraire à cette brûlante étreinte de la naïade, qui produit sur la peau l'effet d'un sinapisme et la colore d'un beau rouge. Quelques baigneurs s'en tiennent là, et une fois sortis du bassin, se contentent de flotter languissamment, dans le vaporeux brouillard. Ceux qui veulent épuiser la coupe de délices, se traînent d'un pas chancelant jusqu'à une des estrades. A chaque marche qu'ils gravissent, l'air devenant plus lourd, la chaleur plus intense, ils sont transformés en fontaines

et suent par tous les pores leurs rhumatismes, catarrhes, laryngites, névralgies, etc. Après un plus ou moins long temps de cet exercice salutaire, mais désagréable, les affamés de jouissance, les purs sibarites s'abandonnent aux mains d'un individu pour lequel je cherche un qualificatif : bourreau serait peut être un peu dur ; tourmenteur est trop doux. Cet individu vous prend, et d'un tour de main que je ne m'explique pas, quoique je l'aie subi, vous couche tout de long sur un lit de cuir garni en dessous d'une table de marbre, barbouille en un clin d'œil toute votre surface accessible d'une pâte onctueuse, trop parfumée. D'un autre tour de main, aussi inexplicable que le premier, il vous fait faire volte-face à plat, aussi complétement et aussi sûrement qu'une cuisinière retourne une omelette dans sa poêle. Alors, le poing enveloppé d'un ceste en flanelle ou en feutre très-souple, il vous frotte, vous tamponne, vous foule, vous pétrit, vous refoule, vous étale, vous relève, vous allonge, vous broie, en vous retournant de temps en temps sans crier gare, de manière à exprimer de votre pauvre corps anéanti toutes les sueurs et les humeurs peccantes qu'il contient, absolument, comme fait une blanchisseuse du linge qu'elle plie, déplie et tord ; il ne lui manque que le battoir ; heureusement, il manque ! Au bout d'un quart d'heure de ce supplice, vous vous croyez quitte ; pas du tout. Le tortureur s'empare de vos doigts, de vos bras, de vos jambes à qui il fait subir toutes les tensions, les flexions, les torsions possibles, détirant et faisant craquer vos articulations l'une après l'autre, comme s'il jouait des castagnettes avec vos os, et ne vous quittant enfin, pantelant, exténué, que pour aller prodiguer à d'autres patients des voluptés pareilles.

Dès que vous commencez à respirer, votre plus pressant désir est de vous débarrasser de cette atroce crème visqueuse dont tout votre corps est oint. Pour cela il est nécessaire de vous replonger dans la bouilloire. Cette seconde immersion qu'on appréhende d'ordinaire, étonne agréablement, elle repose doucement des émotions précédentes, et vous rend comme la conscience de votre forme que vous aviez perdue durant ce long cauchemar. Quand je fus suffisamment échaudé et purifié de ma confiture de guimauve ou de laitue, un garçon de bain me conduisit à la salle des douches, en m'assurant que j'en avais fini avec la partie fatigante de l'opération, et que j'allais nager désormais en pleine béatitude. Les douches sont générales ou partielles. La douche générale consiste en une aspersion d'eau froide qui vous inonde à la fois toutes les parties du corps et produit une réaction violente qui a pour effet de raffermir les tissus de la peau dont l'élasticité vient d'être développée outre mesure. La douche partielle agit spécialement sur la partie du corps qui est en traitement. Pour arriver aux divers résultats, on a pratiqué à différentes hauteurs, correspondant aux principales divisions du corps, des jets horizontaux ou obliques d'où s'échappent, comme d'une pomme d'arrosoir, de petits filets d'eau menus et drus, d'un diamètre total d'environ douze centimètres. On débute par les douches partielles. Tel qui soufre d'une gastralgie se roidit héroïquement devant une gerbe qui lui frappe le creux de l'estomac. Tel autre, atteint de rhumatismes, s'inonde avec persévérance, soit le genou, soit l'omoplate. Un monsieur, chargé d'un peu trop d'embonpoint, fustige impitoyablement son abdomen. Tous finissent par la grande douche, le bouquet, formée de mille jets qui s'entre-croisant de haut en bas, obliquement, en face, par derrière, vous frappent de tous les côtés à la fois et vous pénètrent comme autant d'aiguilles de glace.


Costumes hongrois. — Dessin de Lancelot.

Et voilà l'exacte description d'un bain turc complet. Je ne suis pas mécontent du mien. Il m'a causé un moment d'indicible satisfaction ; ce fut lorsque je me trouvai dans mon paletot, fumant un cigare à l'ombre d'un ormeau qui se mirait dans le Danube.

Quoi qu'on m'eût dit de son peu d'intérêt, je devais une visite au Musée. Je n'y trouvai rien de remarquable en peinture.

Le prince Esterhazy veut, dit-on, y transporter sa magnifique galerie, une des merveilles de Vienne, qui en est fière et y tient. Aussi oppose-t-elle toute sa puissance gubernatrice à la réalisation de ce projet qui languit depuis si longtemps, que beaucoup ne comptent plus sur la promesse.

Au musée de Pesth, quelques tableaux historiques et des portraits authentiques ont un intérêt local. Ceux attribués à l'école italienne sont d'une faiblesse vraiment désolante ; mais il possède une très-nombreuse et très-riche collection de monnaies et de médailles données par le comte Szechnyi ; des antiquités romaines,

des armes historiques et beaucoup de pièces d'orfévrerie curieuse : hanaps, aiguières, plats, bassins; des bijoux, colliers, croix, agrafes, ceintures de goût byzantin, ornés de pierres précieuses et d'émaux d'une très-belle exécution. Je crois avoir entendu dire que Bude a été renommée pour la fabrication de ces objets.

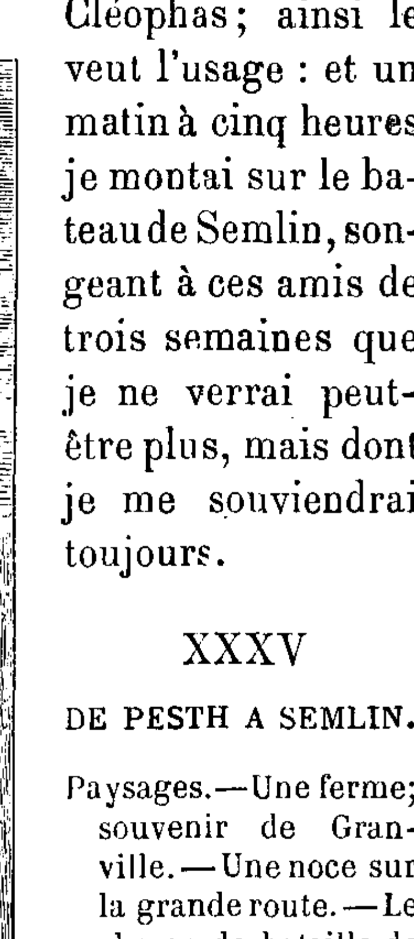
Je remarque encore un grand nombre de ces sceptres de magnats qui pouvaient être une arme et en même temps un appui donnant à la démarche une grande noblesse : c'est la hache d'armes au manche allongé et aminci de façon à devenir une haute canne ; le fer est contourné du côté du tranchant, et la tête est devenue un marteau élégant; le manche est en bois recouvert en grande partie de fer ciselé et doré.

Dernièrement, l'esprit de retour de la population vers tout ce qui lui rappelle son passé libre a produit des cannes imitées de celles-ci, et leur adoption unanime a fortement inquiété l'autorité. C'étaient, sous prétexte de tradition, de fort jolies haches d'armes et de mignons cassetêtes en acier, qui bien que polis, dorés, damasquinés et simplement emmanchés d'un jonc flexible, pouvaient dans un certain moment jouer un accompagnement désagréable à certains chants. La police le comprit et voulut les interdire tout d'abord ; les Hongrois résistèrent, on disputa, puis des deux côtés on transigea, c'est-à-dire que les Hongrois cassèrent les cannes trop grandes sur le dos de la police qui permit le port des plus petites.

En rappelant combien le musée de Pesth était pauvre en peintures, je n'ai point entendu parler de l'art contemporain. J'ai visité un grand nombre d'ateliers à Pesth. Parmi les artistes que j'ai connus, plusieurs font preuve d'individualité, de vigueur, d'un grand sentiment d'observation joint à une facilité et à une verve tout italiennes. Il y a plus que des promesses, et je crois à une école hongroise possible dans un avenir prochain.

Les jours m'avaient paru courts à Pesth. Je fus tout surpris quand je m'aperçus que j'avais entamé la troisième semaine de mon séjour dans cette charmante capitale.

J'embrassai de grand cœur l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, je baisai la main de sa digne femme. Lydie et Peppy, deux charmantes chambrières, baisèrent la mienne, ainsi que Mathias, le jardinier, et le cocher



Cléophas; ainsi le veut l'usage : et un matin à cinq heures je montai sur le bateau de Semlin, songeant à ces amis de trois semaines que je ne verrai peut-être plus, mais dont je me souviendrai toujours.



Gentilhomme campagnard. — Dessin de Lancelot.

XXXV

DE PESTH A SEMLIN.

Paysages. — Une ferme; souvenir de Granville. — Une noce sur la grande route. — Le champ de bataille de Mohacz. — Pêcheries d'Apatin. — Embouchures de la Drave et de la Theiss. — Neusatz. — Peterwardein. — Carlovitz et les Serbes d'Autriche. Titel et le bataillon Tchaïkiste. — Approches de Semlin.

En quittant Pesth, nous tournons la montagne de Bude qui s'efface brusquement et découvre un dernier versant raviné, uni par une pente douce à la plaine. Le fleuve très-large se partage en deux bras qui comprennent l'île de Czepel. Nous suivons le bras occidental, en longeant à gauche l'île, si basse qu'on la dirait à fleur d'eau; à droite sont des dunes de sable qui, à l'époque des grandes crues du fleuve, doivent se transformer en marécages. Sans doute une de ces inondations a eu lieu depuis peu, car une couche épaisse de limon recouvre encore les troncs des bouleaux et les souches tordues des saules, et de grandes herbes pendent à leurs branches. Nous dépassons de nombreuses barques de paysans riverains qui reviennent du marché de Pesth. Les hommes sont étendus

nonchalamment à l'abri des nattes et fument. Les enfants dorment couchés entre leurs jambes, les tout petits pendus au sein de leurs mères. Les barques suivent tranquillement le courant, sans l'aide du gouvernail ni des rames — à la grâce de Dieu !

Du milieu du fleuve surgit une longue suite d'îles, couvertes d'une plantureuse végétation. Là, le courant secoue les troncs droits des trembles, balance brusquement les branches souples des aunes et traîne comme des chevelures les rameaux pâles et déliés des saules dont les têtes disparaissent sous l'eau. Ailleurs les rives sont bordées de grandes meules de foin fraîchement coupé, à l'ombre desquelles se reposent des groupes nombreux de travailleurs. Ces échappées de vues sont charmantes. Mais le regard doit se hâter, car le chemin est étroit, et l'image fuit à peine entrevue.

Le rivage disparaît. On ne sait plus où finit le fleuve, où la plaine commence : de temps en temps sur le point culminant d'un îlot nu et sablonneux que le flot échancre en attendant qu'il l'emporte, apparaît une hutte en bois, à l'aspect misérable et triste. Des filets qui sèchent au soleil, accrochés à des pieux, une barque amarrée sur la grève, indiquent assez que l'habitant de cette pauvre demeure ne compte sur la terre que pour porter sa maison et que c'est le fleuve qui le nourrit.

Sur un terrain plus élevé et plus solide, voici une ferme. Au centre d'une enceinte de planches frustes, de troncs d'arbres ou de simples piquets penchés et tordus par le vent de la steppe, s'élèvent trois ou quatre bâtiments, à toitures basses, percés de petites fenêtres, couverts de chaume. L'espace intermédiaire forme la cour, dont le milieu est occupé par le puits et par l'abreuvoir. Ce puits que l'on retrouve partout, dans les contrées du bas Danube, mérite une mention et une description particulières. A dix pas de la margelle formée de pièces de bois grossièrement ajustées, s'élève un gros poteau de six à sept mètres de haut dont le sommet fait fourche. Sur cette fourche pose une traverse formant bascule et amincie par l'une des branches. Cette branche, qui s'allonge au-dessus de l'ouverture du puits, supporte une perche flexible, plus ou moins longue suivant le degré de profondeur de la source, et à laquelle est accroché le seau. L'autre bout de la traverse est plus gros, partant plus lourd, et le poids en a été calculé de façon à balancer celui du seau quand il est rempli. Lorsque la machine est au repos, le gros bout du balancier touche presque le sol, et le seau repose sur la margelle. Pour le mettre en mouvement, il suffit d'une simple traction de haut en bas, opérée au-dessus du seau qui, le gros bout se relevant, descend et s'emplit. Dès qu'il est plein, le contre-poids, ramené vers le sol par une nouvelle traction en sens inverse de la première, fait remonter le seau à la hauteur de la margelle où le fermier ou la fermière s'en empare et verse son contenu dans l'auge disposée en forme d'abreuvoir. Cette auge est le rendez-vous ordinaire de tous les animaux de la ferme. De belles vaches blanches y viennent boire et retournent tranquillement à leur étable. Les chevaux se pressent et se disputent la place. Les juments conduisent leurs jeunes poulains à la tête mutine, aux longues jambes, à la démarche indécise et capricieuse. Les porcs bruns se vautrent dans la terre détrempée par l'eau du puits. De nombreuses troupes de canards s'en vont à la file dans toutes les directions, de cette allure familière aux patrouilles villageoises. Un groupe d'ânes, allongeant leurs têtes sur le cou les uns des autres, se tient à l'écart dans une attitude réfléchie. Un jeune cheval qui nous regarde passer, hennit au sifflement de la machine, s'enfuit au galop et sème le désordre parmi tous les paisibles quadrupèdes qui s'éparpillent en courant effarés au milieu de la troupe emplumée qui bat de l'aile et pousse des nazillements discordants. Les deux chiens de garde qui dormaient à l'ombre, accourent au bruit de l'émeute, et leur brusque intervention achève de disperser les fuyards qui rentrent chacun dans son quartier. Il ne reste plus dehors que le trio de philosophes qui n'ont pas bougé pendant toute cette panique, comme s'ils eussent continué quelque grave méditation. Les chiens les aperçoivent, et comme l'autorité ne doit pas être dérangée pour rien, ils leur courent sus, et les ramènent à l'écurie en les poursuivant d'aboiements furieux.



Costumes de Petsh. — Dessin de Lancelot.

Un léger pli de terrain, quelques broussailles nous dérobent ce tableau qui m'a fait penser à Granville : ne dirait-on pas en effet d'une scène de la vie humaine jouée par les animaux ! Bientôt nous n'apercevons plus

que le bras du puits devenu immobile, incliné comme un tronc d'arbre mort.

Tout près de nous, au milieu d'une herbe foncée à laquelle se mêlent des troches de jonc court et menu, scintille au soleil un petit étang dont la surface brillante est tachetée de gros mufles barbus de buffles noirs qui prennent le frais et ruminent couchés dans l'eau jusque par-dessus les épaules. (V. p. 61.)

Un peu avant Paks, les dunes à droite font place à une plaine verdoyante, à travers laquelle une route plantée d'arbres court parallèlement au fleuve à une distance de quatre à cinq cents mètres. C'est la grande route de poste qui va de Vienne à Constantinople par Bude, Semlin, Belgrade, Andrinople et l'intérieur de la Turquie d'Europe. Peu à peu elle se rapproche du Danube au point de toucher presque la rive. Au même instant une troupe brillante de cavaliers vient à passer. C'est une noce, une noce à grand gala, — deux jeunes mariés qui, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs, vont prendre possession de leur château. Le capitaine, curieux à ce qu'il paraît, ordonne de stopper. En un clin d'œil les cabines, le salon sont vides. Tous les passagers sont sur le pont et regardent. D'abord passent, emportés par un galop furieux, une douzaine de *csîkos;* sans doute ils courent en avant porter au manoir la nouvelle de l'arrivée de la jeune châtelaine. Puis vient une troupe de cavaliers portant le costume national dans sa recherche la plus élégante, pantalon collant, violet ou bleuâtre, soutaché de noir; gilet écarlate à boutons et arabesques d'or; manches de chemises brodées, longues et flottantes; sur l'épaule, retenu par une torsade de soie, le dolman bleu ou noir flottant au vent; au chapeau une touffe d'une herbe fine, blanche et soyeuse, qui ondule comme une plume légère. La calèche des époux se montre ensuite, et passe comme une vision, emportée par de magnifiques chevaux. Je n'entrevois qu'un flot de dentelles et une figure rose et souriante entourée d'un voile blanc, pailleté d'or. Vingt voitures, où rayonnent de gracieux visages féminins, œil noir et noire chevelure, suivent, escortées par deux files de cavaliers qui galopent en se penchant aux portières. Le reste du cortége est composé de la foule des fermiers, des laboureurs, des pâtres, des



Ferme hongroise au bord du Danube — Dessin de Lancelot.

serviteurs, tous à cheval, et pour qui la fête est prétexte à une fantasia effrénée. Comme si ce n'était pas assez du galop de charge qui les emporte comme une trombe, quelques-uns se dressent debout sur leurs étriers. Ils lèvent d'une main le chapeau vers le ciel et l'agitent en criant : *eljen! eljen!*

Vivat! répétai-je, en suivant de l'œil le couple brillant. Ils sont riches, on les aime, qu'ils aiment les autres et soient heureux!

Nous arrivons à Mohacz par une pluie battante. Le ciel est gris, le paysage lugubre. Je ne vois de la ville qu'une longue ligne de maisons uniformes, aux toits sombres, quelques bouquets d'arbres et trois clochers aigus qui se découpent faiblement dans une atmosphère blafarde. Cet aspect mélancolique va bien aux souvenirs que ce lieu réveille. C'est ici, en effet, que se décida, il y a trois siècles et plus (28 août 1526), le destin de la Hongrie, de même que le destin de la Serbie s'était décidé cent trente-sept ans auparavant (27 juin 1389) dans la plaine de Kossovo. Ni le Serbe ni le Hongrois n'ont perdu le souvenir de ces fatales journées; et c'est à Mohacz que songe le Magyar, quand il dit : « La musique hongroise est triste depuis trois cents ans. »

Nous ne stationnons à Mohacz que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et les marchandises. Un voyageur contemporain, devenu un célèbre homme d'État, a pu parcourir en détail le lieu de cette scène mémorable dont il a résumé en quelques lignes l'histoire et la légende : « Les Hongrois, au nombre de vingt mille, attaquèrent sans prudence l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient la force. Louis II, à la tête de ses hussards, fondit sur les janissaires et les mit en fuite; mais au moment où il croyait en finir avec ses ennemis, il se trouva sous le feu de quarante pièces de canon, artillerie formidable pour l'époque : il ne lui resta plus qu'à mourir glorieusement. Un grand nombre de magnats, huit évêques et vingt-trois chevaliers perdirent glorieusement la vie dans cette triste affaire. » Sur ce fond historique, la tradition a brodé la légende suivante : « Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente et dont les yeux lançaient des

éclairs, se présenta devant la tente royale. Les sentinelles le repoussèrent d'abord, mais son insistance et son extérieur étrange les engagèrent à prévenir le roi de ce qui se passait. Louis ne voulut point recevoir lui-même le visiteur; mais il députa vers lui son écuyer dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, suivant toutes les apparences, étranger à la cour. A la vue de cet officier, l'inconnu s'écria d'une voix terrible : « Tu n'es pas le « roi ! Louis dédaigne de m'entendre, qu'il tremble « donc ! son dernier jour est venu ! » Et, à ces mots, il partit au galop, répandant autour de lui une forte odeur de soufre. »

Mohacz, ville de huit à dix mille âmes, est situé sur la rive occidentale du Danube, en face d'une île boisée et marécageuse, longue de trente kilomètres, large de quinze, désignée indifféremment sur les cartes sous les noms d'*île de Brigitte* et d'*île de Mohacz*.

En sortant de Mohacz on voit la Puszta coupée de flaques d'eau d'un vert de jonc ; elle n'a plus de limites ; de loin en loin surgit une petite hutte conique auprès d'une enceinte très-rétrécie d'osier tressé à des pieux. — C'est la maison du berger et son jardin. Autour s'éparpillent les grands bœufs gris à longues cornes et les vaches blanches; les plus hautes touffes de végétation qui, d'ici, ressemblent à des genêts, ne dépassent pas leur poitrail. — Auprès de sa cabane le berger assis joue de la flûte ; son chien l'écoute tout en donnant son regard au troupeau.


Jardinières des environs de Pesth. — Dessin de Lancelot.

Des nuées de corbeaux volent en croassant de puits en puits et se posent sur leurs bras décharnés que le vent agite. Ils jalonnent la route, dominent seuls l'attristant paysage et vont à perte de vue se confondre à l'horizon troublé.

.... Le berger flûteur est déjà loin, un autre apparaît, qui commande à une armée de porcs bruns aussi nombreuse que celle des Mèdes et dont les bandes pressées défilent dans la plaine foulant et déchirant. Drapé fièrement dans un ample manteau blanc de laine épaisse, aussi majestueux que Xerxès, le porcher abandonne la direction de la manœuvre à ses grands chiens noirs qui, sur un signe de lui, bondissent et disparaissent dans la masse grognante où leur présence opère des changements de front tumultueux.

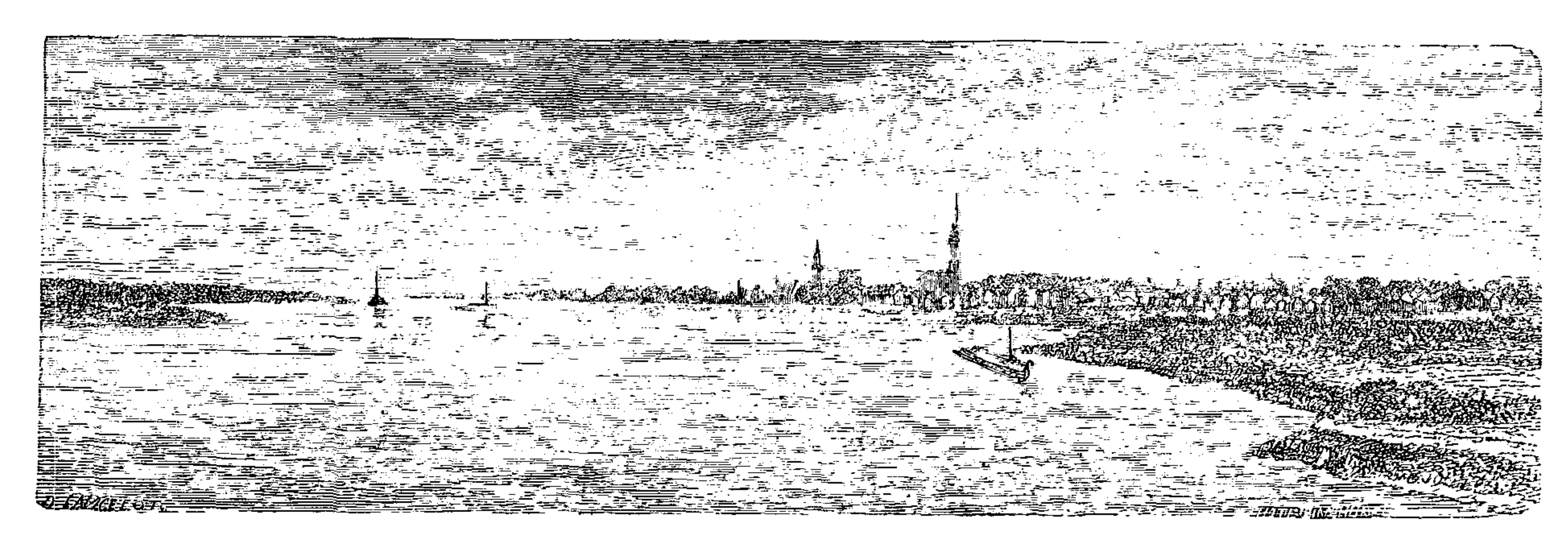
.... L'arrière-garde de Barbares disparue, voici des bandes plus joyeuses et plus vives de ces belles oies du Danube, toutes blanches, à plumes longues, souples et soyeuses qui voltigent aux flancs et sur le dos de l'oiseau, comme si le vent les détachait. — Elles crient, s'envolent et s'éparpillent par groupes irréguliers dans l'herbe verte où de loin elles semblent un semis de blanches marguerites.

.... L'espace se resserre, nous traversons une forêt de grands arbres qui me paraissent des hêtres ; leurs troncs sont tourmentés et s'enlacent. — Sur un gazon touffu que l'eau recouvre, des cigognes se promènent par compagnies, gravement, en faisant jaillir l'eau sous leurs longues pattes, ou bien, isolées au pied d'un arbre comme des sentinelles attentives, le cou replié, elles restent immobiles et réfléchies ; notre passage ne les trouble pas et elles gardent malgré le bruit leur attitude hiéroglyphique.

.... Les arbres s'écartent à droite et à gauche et laissent voir de petites îles couvertes de saules emmêlés et des langues de terre avancées aux extrémités desquelles de hautes perches supportent des filets tendus. Des abris de pêcheurs de plus en plus rapprochés annoncent le voisinage d'un centre de population. — Nous longeons une chaussée droite et bien plantée sur laquelle courent des chariots attelés de quatre chevaux.

Les maisons sont en face de nous, espacées comme les tentes d'un camp, régulières, petites, présentant leur pignon et entourées de clôtures de planches qui laissent voir les têtes touffues de nombreux arbres fruitiers. — C'est fête au village, au centre d'une place, à l'ombre d'un arbre énorme bondissent les danses nationales. Je vois voleter les courtes jupes des filles et les larges pantalons de toile des garçons. — Le généreux vin de la Hongrie (le vin du cœur, comme ils disent), doit couler à pleins bords dans des groupes assis plus loin.

A l'extrémité sud de l'île de Brigitte, sur la rive orientale, se trouve le débarcadère de Bezdan. Au fond, très-loin, un groupe de montagnes ferme la plaine à l'orient. Une colline, qui se relève brusquement et dont les pentes sont couvertes de vignobles, forme le premier plan à gauche; à droite, une douzaine de moulins parsèment le lit du fleuve. C'est tout ce que nous apercevons de Bezdan, qui, comme les trois quarts des bourgs et même des villes où nous avons relâché depuis Pesth, est complétement invisible à l'œil du voyageur.



Vue de Mohacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Aux moulins de Bezdan, succèdent les pêcheries d'Apathin. Ces pêcheries forment un véritable village bâti en pleine eau, et qui par la singularité de son aspect, fait une heureuse diversion à la monotonie du paysage.

Qu'on se figure un fouillis de constructions en bois, cabanes, huttes, hangars, guérites, appentis de branchages et de paillis posés sur des charpentes. Au milieu une place marquée par un grand mât. A chaque pieu, à chaque pilotis, à chaque saillie tient la corde d'un filet tendu. Sous les toits, à toutes les portes, une nacelle est amarrée, et à travers chaque interstice par où l'œil peut glisser, le long des ruelles, par-dessus les légères toitures, l'on voit courir des barques dont les conducteurs, hommes ou femmes, pagayent debout. Notre bateau s'arrête pour faire du poisson. Le maître d'hôtel choisit, pour la table des passagers, de magnifiques sujets dont j'ignore le nom, et l'équipage se paye une matelote pantagruélique. A l'aspect de ces pirogues, de ces femmes au sourire provoquant qui tendent vers nous une proie frétillante, aux sons barbares et inintelligibles qui frappent mon oreille, je pourrais me croire en Océanie, assistant à une réception de naturels Taïtiens. Je m'attends à ce que le maître coq paye toute cette marchandise d'un collier de verroterie ou d'un bracelet de laiton; et, en vérité, je ne me trompe de guère, car c'est encore cet affreux papier d'Autriche aux fluctuations trompeuses qui compose l'échange.



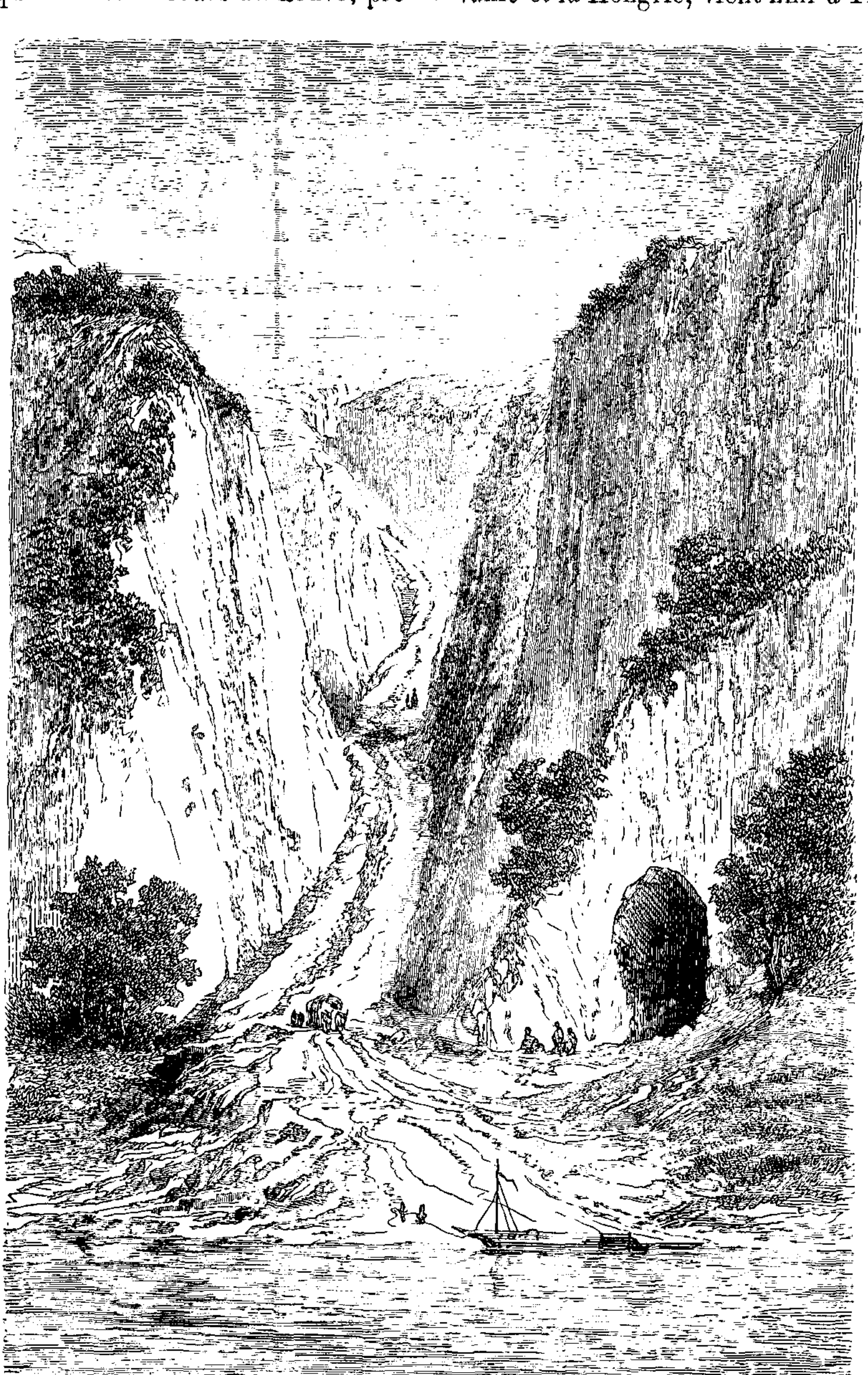
Vue de Bezdan, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Une heure après nous passons l'embouchure de la Drave (*Trau*), assez large et assez profonde pour porter depuis Eszek des bateaux de cent cinquante tonneaux; et cependant l'addition de cette énorme masse d'eau ne semble modifier en rien la physionomie et les allures du fleuve.

Nous faisons échelle à Neusatz (*Uj-Videk*, en ma-

gyar; *Novisad*, en serbe), ville libre royale, sur la rive gauche du Danube, et siége d'un évêché serbe suffragant de la métropole de Carlovitz. Mais il est pleine nuit; c'est à peine si je distingue les toits de quelques maisons et les clochers des principales églises.

Un pont de bateaux relie Neusatz à Peterwardein (en magyar, *Petervarad*), dont la citadelle fameuse, élevée sur un promontoire qui domine le cours du fleuve, présente avec orgueil son triple front de murailles immortalisées par le prince Eugène (1716). Peterwardein, capitale des confins militaires slavons, n'est distant que de quelques milles de Carlowitz, célèbre par ses vins et plus encore par le traité de paix qui y fut signé en 1699 entre la Porte et les puissances chrétiennes (Autriche, Venise, Pologne, Russie), et qui commença la décadence de la monarchie ottomane. Carlovitz est la capitale religieuse et politique des Serbes d'Autriche, et la résidence de leur patriarche. Le titulaire actuel, M. S. Masierevitch, a succédé cette année (1864) au célèbre patriarche Joseph Raïatchitch, qui joua un rôle considérable dans les événements politiques de 1848-49 en Hongrie. Il fut le promoteur et le président de la grande assemblée serbe qui se réunit le 13 (1er mars) 1848 à Carlowitz, et qui, poussée à bout par l'intraitable orgueil des Magyars, décréta le rétablissement de l'ancienne voïvodie serbe comme État distinct et indépendant de la couronne de Hongrie.



Chemin de la rive droite du Danube. — Dessin de Lancelot.

La contrée que nous longeons, à droite et à gauche, fait partie des confins militaires autrichiens. Titel, que nous rencontrons bientôt sur notre gauche, au confluent, de la Theiss et du Danube, forme un district particulier d'une population d'environ trente mille âmes, au sein de laquelle se recrute le bataillon dit *des Tchaïkistes*. *Tchaïque* est le mot qui sert à désigner les petits bâtiments dont se compose la flottille du Danube.

La Theiss (*Tysa*, *Tibiscus*), l'affluent le plus considérable du Danube, dont elle double la largeur et le volume, descend des Carpathes et, traversant la Transylvanie et la Hongrie, vient finir à Titel après un cours de neuf cent vingt kilomètres. Elle formait jadis la limite de l'ancienne Dacie à l'ouest. Elle est plus poissonneuse encore que le Danube et nourrit une population de pêcheurs qui aiment leur rivière comme les csikós de la Puszta aiment leurs steppes. Le costume est le même, sauf le chapeau qui est plus large et les bottes qui n'ont pas d'éperon. Ils montent de petites barques plates, sans gouvernail, de construction grossière. Ceux que j'entrevois ont les traits accentués, maigres, avec un teint fiévreux. L'expression générale de leur physionomie est sérieuse, presque triste.

De Peterwardein à Belgrade, la rive droite présente une succession de hautes croupes argileuses séparées par des ravins qui descendent du sommet, si étroits, qu'on les croirait creusés de mains d'hommes. Quelques-uns de ces ravins forment chemin; mais quel chemin! Des ornières à y coucher une locomotive. Vers le milieu d'un de ces casse-cou, j'aperçois entre les parois très-rapprochées un lourd chariot que des bœufs attelés en arrière retiennent sur la pente trop rapide. Secoué violemment de gauche et de droite par les cascades du sol, il cogne la muraille friable et en détache des nuages de poussière blanche. Au bas du chemin qui n'a d'issue que le fleuve

est amarrée une grande embarcation qui attend sans doute le chargement du chariot, tandis que l'équipage, groupé à l'entrée d'une large caverne, cuisine en plein air.

Dans une heure nous serons à Semlin. La rive serbe est toujours formée d'une montagne d'argile coupée en falaises, surmontée de pentes que se partagent les arbres et la vigne. C'est la seule chose qui par réflexion donne un peu d'animation au passage. Le fleuve est si large et son cours est si droit en face de nous que l'eau fait horizon. A gauche une légère ligne brumeuse dessine faiblement la rive.

Après avoir tourné un promontoire qui affecte les formes régulières et solides d'un banc de rochers, nous longeons de pauvres maisons de bois qui trempent dans la rivière, tellement disseloquées et penchées qu'elles semblent s'accrocher et se soutenir aux grands arbres qui les abritent. Un peu plus loin une sentinelle blanc-vêtue veille, le fusil à l'épaule, à la porte d'un corps de garde en planches. Des douaniers sont assis près d'un grand hangar en toile goudronnée servant de doks pour les marchandises. Deux ou trois vapeurs sont à l'ancre près du rivage. C'est le débarcadère de Semlin.

XXXVI

SEMLIN.

Le débarcadère de Semlin. — Vue du Danube. — Les Serbes d'Autriche. — Une ruelle. — Danger de dessiner des ânes. — La police. — Départ pour Belgrade.

Deux ou trois ruelles conduisent du débarcadère de Semlin à la ville proprement dite, qu'on aperçoit, en face et à droite, à une distance respectueuse du fleuve, car le Danube est un voisin mal commode, et il ne fait pas bon toujours le serrer de trop près. A gauche, s'étend une prairie marécageuse plantée d'arbres et bordée de maisons de pauvre apparence.

Semlin, situé au confluent du Danube et de la Save, n'est séparé de Belgrade que par la largeur de la rivière, très-spacieuse, il est vrai, en cet endroit. On m'avait parlé d'un omnibus à vapeur faisant continuellement le trajet entre ces deux villes. J'avais hâte d'en profiter et de repaître mes yeux de la contemplation d'une ville turque, m'imaginant qu'il suffisait pour monter à bord de payer sa place et tout au plus d'exhiber son passe-port. Mais j'avais compté sans les formalités et les lenteurs interminables de la police autrichienne. Mon hôte m'apprit bientôt que je ne pouvais m'embarquer sans l'autorisation de l'état-major de la place et le visa de la police de Semlin. Je remis mon excursion au lendemain, et visitai la ville.



Huttes de pêcheurs sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Il n'y a absolument rien à voir à Semlin. La ville passe pour commerçante. Mais tous les négoces m'y semblent confondus. Après avoir acheté un cigare chez un pharmacien, marchand de poissons secs, de beurre et de fromage, comme un négociant du Groënland, je m'éloigne du centre de la ville et gagne un quartier retiré dont les maisons, entourées d'une cour palissadée remplie d'arbres fruitiers et de fleurs, n'ont pas d'entrée sur la rue et ne laissent apercevoir que deux petites fenêtres carrées et jumelles, à persiennes vertes, avec des embrasures peintes en bleu de ciel. Un sureau ou un acacia abrite la porte et retombe en panache sur le toit en bardeau. Des chants bizarres et mélancoliques mêlés à des bourdonnements de *gouzla* (sorte de mandoline à une seule corde très-répandue dans les contrées iougo-slaves), s'échappent par bouffées de ces fenêtres où l'on voit apparaître de temps à autre de jolies figures de femmes, étonnées et tristes, dont le type n'est ni allemand ni hongrois : ce sont des Serbes. Car Semlin, ou *Zemoun*, est une ville essentiellement serbe. Si l'allemand y est devenu la langue officielle, le peuple n'entend et ne parle que le serbe.

Les Serbes sont très-nombreux en Autriche, — près de deux millions. On les trouve répandus par masses plus ou moins compactes depuis l'Adriatique jusqu'aux Carpathes, dans la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Sirmie, la Hongrie proprement dite, le Banat. Leurs premiers établissements dans ces contrées remonte à l'époque même de l'apparition des Slaves sur le Danube, au milieu du septième siècle, c'est-à-dire bien avant l'arrivée et la conquête des Magyars. Plus tard un grand nombre de Serbes émigrés des provinces turques situées au delà du Danube et de la Save grossirent et renforcèrent ce fond primitif. Du quinzième à la fin du dix-septième siècle, ces émigrations se succédèrent presque sans interruption. La plus considérable, celle qui a le plus

marqué sa place dans l'histoire, est la grande émigration de 1690 conduite par le patriarche d'Ipek en personne, Arsenius Tcharnoïevitch. Appelé par l'empereur Léopold Ier, le patriarche quitta la frontière d'Albanie à la tête de trente-sept mille familles et gagna les terres de l'empire, où il se présenta, dit l'historien Ranke, non point en fugitif, mais comme un grand chef national (*a great national chief*). C'est à partir de cette époque que le siége du patriarcat serbe fut transféré d'Ypek à Saint-André, et plus tard à Carlowitz.

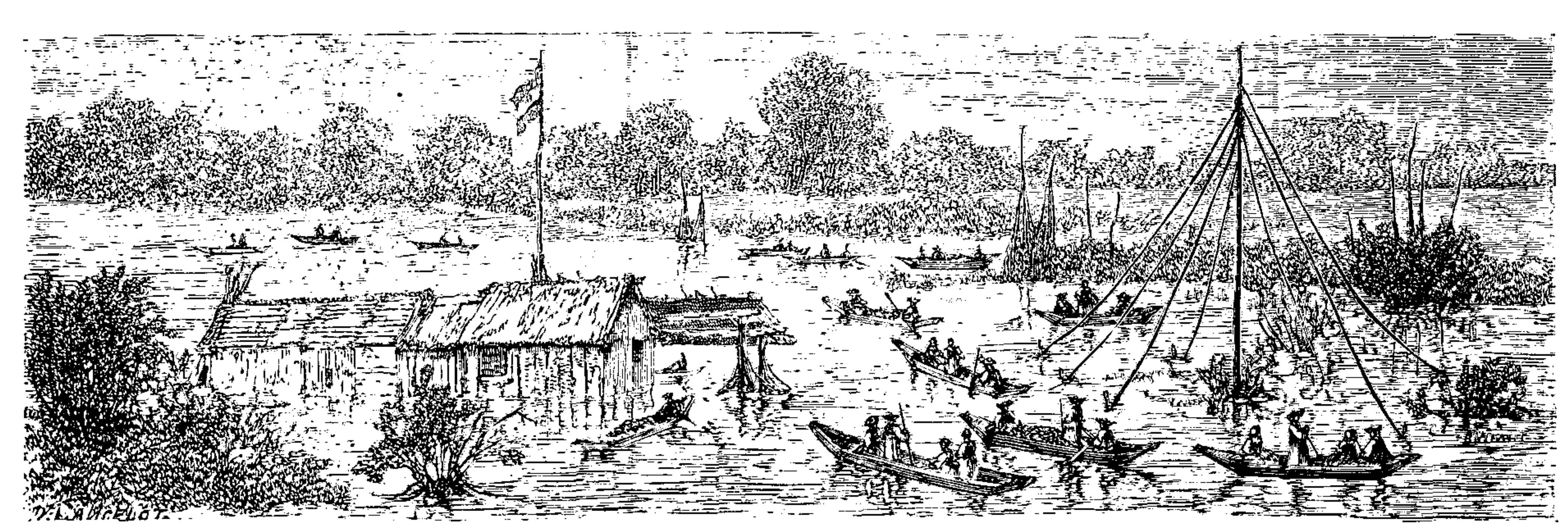
L'empereur, pour attirer les Serbes sur ses domaines, leur avait fait, en tant que roi de Hongrie, de belles promesses qui ne furent pas tenues. La scission provoquée par le patriarche Raïatchitch en 1848 n'avait pas d'autre cause que la violation de ces promesses, et le désir très-légitime des Serbes de recouvrer leurs anciens priviléges nationaux envahis tour à tour par les Allemands et par les Magyars. Il y aurait bien des choses à dire au sujet de cette malencontreuse levée de boucliers qui tourna en fin de compte au profit de l'Autriche. Les



Pêcheries d'Apathin, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Magyars commirent de grandes fautes qu'ils ont cruellement expiées. Puisse la leçon leur profiter!

J'arrivai ainsi jusqu'au pied de la falaise qui domine Semlin à droite, et la gravis de terrasse en terrasse, ne rencontrant par les chemins étroits et en échelles que quelques femmes dont le costume accusait la pauvreté, portant sur l'épaule, accrochés aux deux bouts d'une perche, des vases de cuivre remplis de lait. Au sommet, un peu en arrière et à l'abri des rafales qui doivent souffler avec force sur cette croupe avancée, on rencontre un assez joli village dont les rues, ou, pour mieux dire, les allées sont tracées par des clôtures de planches à hauteur d'homme. Les maisons, construites entièrement en bois, même le tuyau de la cheminée, sont en retraite



Pêcheries d'Apathin sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

sur le chemin, auquel elles présentent leur pignon abrité du classique sureau. Le suréau est l'arbuste favori de ces contrées : il fleurit le premier, comme chez nous l'aubépine, et les poëtes le célèbrent comme le messager du printemps.

A l'extrémité d'une grande allée ombreuse, le Danube m'apparaît dans un paysage aussi vaste qu'à Presbourg ou à Pesth, mais beaucoup plus triste. Il coule de gauche à droite, à travers la Puzsta coupée d'étangs et de marécages. Une forêt ferme l'horizon. Entre la forêt et le Danube, serpente et brille la Temès, qui finit un peu au-dessous de Belgrade, vers Pancsova, après avoir arrosé la capitale du Banat, Temesvar, qui lui emprunte son nom (*Temes*, *var* « château »), et décrit les deux tiers d'un cercle depuis sa descente des Carpathes transsylvaines. Des chalands, des bateaux remorqueurs sillonnent lentement le large espace. A droite, une colline se rattachant à la chaîne peu élevée qui porte Belgrade, fuit en s'abaissant vers la forêt. Un calme profond accompagne cette scène. On n'entend que le bruit des

cheminées des bateaux à vapeur, d'où s'échappent des colonnes de fumée dont les spirales bleues tournoient en s'estompant dans l'air, s'effacent, se reforment et s'effacent encore, jusqu'à ce que le bateau lui-même disparaisse à la vue.

A la descente de la montagne, je retrouvai une de ces ruelles qui plongent dans le Danube, et je la suivis jusqu'à son embouchure. C'est un ravin que cette ruelle, et à certains jours ce doit être un bras du fleuve. Cependant les maisons de bois curieusement étagées, les trottoirs en grosses planches portés par des pieux moitié déchaussés, les escaliers branlant à bases moisies, les grands auvents garnis de branchages, les femmes bizarrement vêtues que je voyais traverser et escalader ces casse-cou tout en jasant et en filant, les grands arbres dessinant une sombre arcade de verdure sous laquelle miroitait le fleuve, tout cela, y compris une douzaine d'âniers avec leurs bêtes puisant de l'eau à la rivière, et une sentinelle qui, nonchalamment appuyée à un tronc d'arbre, contemplait cette scène d'un air distrait, ne manquait pas d'un certain charme pittoresque. C'était, certes, un croquis à faire. Mais à peine avais-je taillé mon crayon et ouvert mon album, que la sentinelle se redressa subitement et dit quelques mots, en me désignant du doigt, à un autre soldat, lequel vint incontinent se camper devant moi de manière à me masquer complétement le paysage, et, de la voix d'abord, puis du geste, me fit comprendre, malgré la mauvaise volonté que j'y mettais, qu'il était défendu de dessiner. Je continuais néanmoins à faire la sourde oreille, quand je vis une escouade tout entière se diriger vers moi l'arme au bras, comme pour lui prêter main-forte. Cette vue me donna à réfléchir. Les violons de Semlin ne doivent pas être gais, pensai-je, et, fermant mon album, je tournai le dos bravement et battis en retraite.



Les buffles du Danube. — Dessin d: Lancelot.

Comment se fait-il que partout les bureaux et le personnel de la police restent obstinément en dehors des améliorations que nous voyons s'introduire si promptement dans toutes les choses qui tiennent aux voyages?

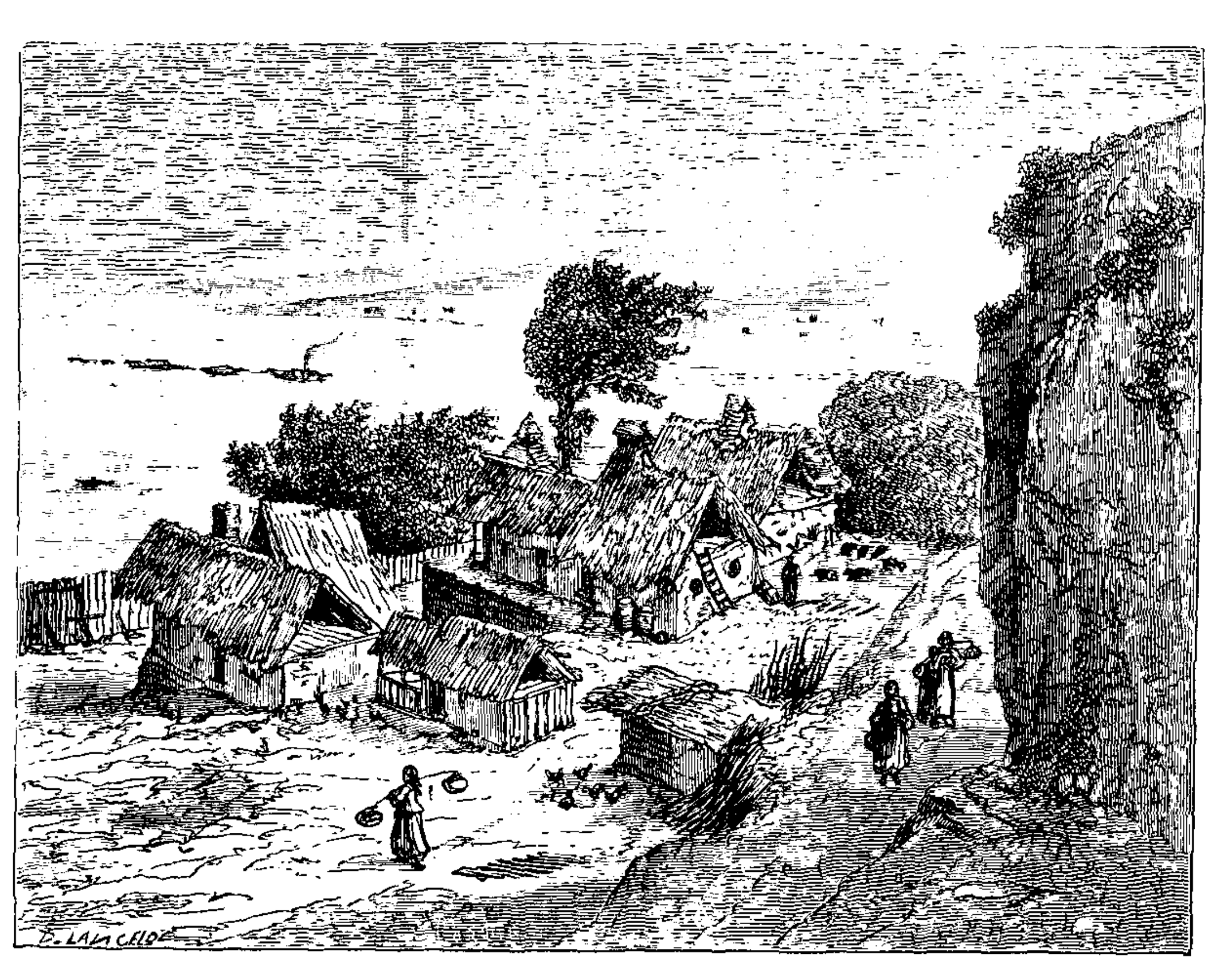


Les porcs (voy. p. 54). — Dessin de Lancelot.

Aux extrêmes confins de l'Europe, les routes sont devenues faciles ou tout au moins praticables. En Hongrie elles sont magnifiques, larges, droites, plantées d'arbres ; en Autriche elles sont charmantes, et c'est un ravissement, dans les environs de Saint-Polten, entre Linz et Vienne, qu'une course à pied dans la campagne, si verte et si bien cultivée, où s'éparpillent de gracieux villages, propres et riants. Dans tout l'empire, les voitures publiques sont bien attelées, bien menées, commodes, et, ce qui est plus rare, les conducteurs se montrent polis et prévenants envers les voyageurs. Les gares de chemins de fer sont des palais ; les bateaux à vapeur des merveilles de commodité et de bon goût ; les hôtels pèchent plutôt par l'excès que par le manque de confort et de luxe ; les auberges sont partout habitables;

les hôteliers souriants ; les cabaretiers ont la mine réjouie et l'accueil cordial ; partout les boutiquiers se montrent complaisants, les femmes affables, les bourgeois polis, les passants même serviables. Les omnibus sont rapides, les cochers dociles ; la douane elle-même s'humanise ; la bienveillance semble gouverner l'empire au profit du voyageur. Seule, la police garde ses abords malpropres et repoussants, ses formes agressives, son personnel insociable et hargneux ; ses bureaux ont l'air de prisons, ses employés de geôliers.

Ces réflexions me venaient naturellement à l'esprit, tandis que je cherchais dans l'arrière-cour d'un édifice sombre et triste (un ancien cloître, à ce qu'il m'a semblé) le *Bureau des passe-ports*. Je traversai deux ou trois salles borgnes, meublées d'un poêle en fonte, d'un lit de camp et d'une demi-douzaine de fusils, et, après avoir tourné dans un labyrinthe de corridors, j'arrivai enfin à une salle basse, sombre et grillée, qui dégageait une atroce odeur de poussière et de renfermé. Un petit homme jaune, racorni, râpé, clignotant, les cheveux rares et gris, s'avança vers moi d'un pas indécis en me regardant en dessous. C'était l'éminent fonctionnaire dont la sottise ou le caprice pouvait me forcer à rebrousser chemin ou me retenir provisoirement à Semlin, jusqu'à ce qu'une réponse à des réclamations transmises à Vienne disposât de moi et de l'avenir de mon voyage. Je savais que ces choses arrivent, et j'y pensais plus que je n'aurais voulu en voyant l'air sournois du petit homme.



Près de Semlin. — Dessin de Lancelot.

Il m'adressa la parole en allemand. Je lui dis en français, puis en italien, que je ne parlais que le français et un peu aussi l'italien, assez néanmoins pour vider l'affaire que nous avions ensemble et qui ne me paraissait pas d'une nature compliquée. Il me comprenait très-bien, et je crois même dans les deux langues ; mais il ne fit pas semblant, et, m'apostrophant d'une petite voix aigre :

« Français ! italien ! il ne s'agit pas de cela ici ; nous sommes en Allemagne, et vous devez parler l'allemand ; pourquoi ne le parlez-vous pas ? »

Puis, sans attendre ma réponse :

« Ah ! vous parlez l'italien, et cependant vous n'êtes pas Italien ! Vous êtes donc allé en Italie ? Quand y êtes-vous allé et qu'y alliez-vous faire ? »

Ici il s'interrompit pour parcourir des yeux mon passe-port.

« Peintre ! ah ! vous êtes peintre ! cela peut être une raison. Mais je ne suis pas obligé, moi, de savoir une langue exprès pour vous. »

Je crus le robinet fermé et je lui dis :

« Mais, monsieur, je ne vous demande qu'un *visa*, et puisque vous voulez bien comprendre mon mauvais italien, c'est bien simple.

— Simple ! siffla-t-il, simple ! vous trouvez cela simple ! Savoir si vous devez entrer, savoir si vous devez sortir, savoir si vous devez rester, c'est simple ?

— Pardon, je ne demande qu'à passer. Voyez, de Paris à Bucharest, mon passe-port est en règle : les visas des bureaux-frontières, les cachets des légations, le sceau de notre département des affaires étrangères....

— Qu'est-ce que votre ministre des affaires étrangères ! »

A cette impertinente question, je fis une réponse que je ne répéterai pas ici, car je m'avançais peut-être un peu en la faisant. Pourtant elle fit, sur ce taquinant petit homme qui en avait besoin, l'effet d'une douche. Il dit, en baissant les yeux et la voix d'un air craintif :

« Ah ! il s'occupera de cela ?... »

Et, subitement calmé, se mit à copier avec une attention scrupuleuse mon passe-port et tous les visas qui le décoraient. Il prit alors dans un casier un gros registre dont les feuillets étaient divisés par ordre alphabétique, l'ouvrit, tourna rapidement les premiers feuillets, et, arrivé à la lettre *L*, se mit à compulser lentement le contenu du registre, dont il détournait quelquefois ses regards pour les reporter sur mon passe-port qu'il tenait toujours de la main droite. Je compris qu'il consultait un guide inédit, le *Guide contre le voyageur*, pour savoir si je pouvais entrer, ou sortir, ou rester. Son examen terminé, il eut l'air dépité comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche. Mais tout n'était pas dit encore ; il passe à la lettre *D*, et, le doigt posé sur mon prénom, recommence ses investigations et ses confrontations. Labeur inutile ! La seconde colonne est muette comme la première. Ni mon nom ni mon prénom ne se trouve sur les tables fatales.

« Rien ! s'écria-t-il ; c'est singulier ! »

Singulier ! pourquoi ? me prend-il à ma mine pour

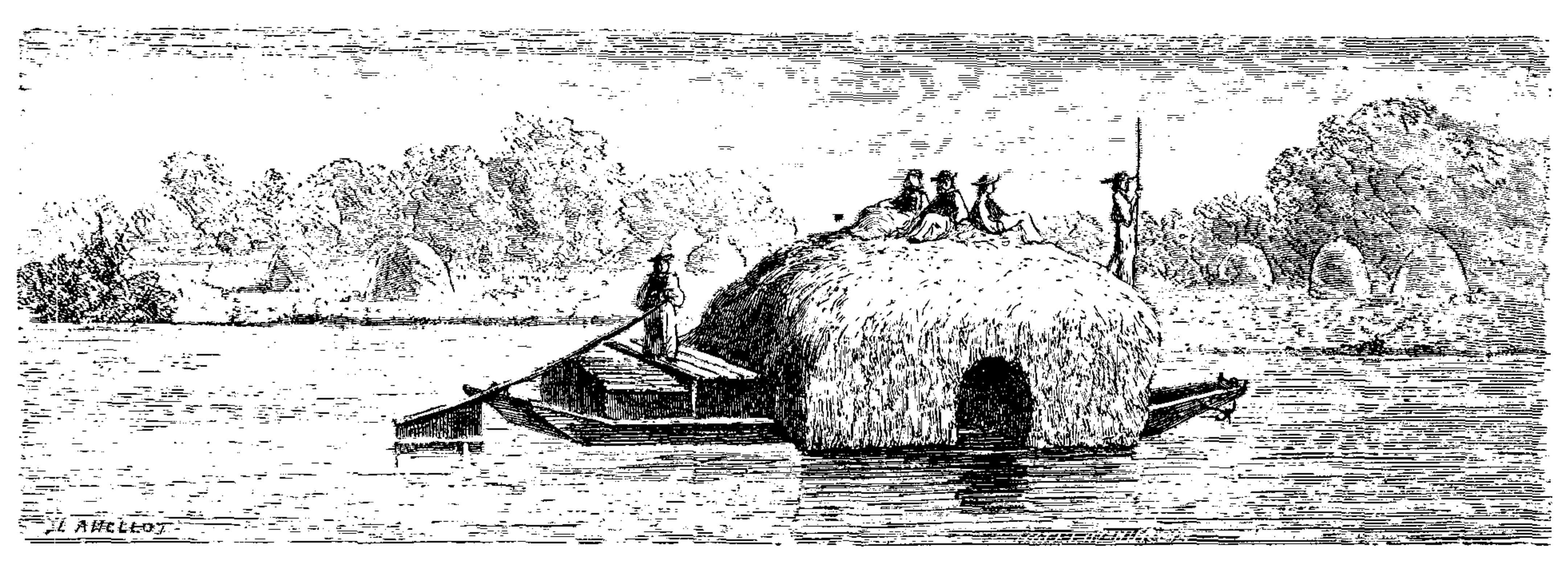
un conspirateur? Il me semble bien avoir la conscience nette à cet égard. Néanmoins son exclamation me soulage d'un grand poids ; de ces choses-là l'on n'est jamais bien certain. « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme, disait un illustre magistrat, je me charge de le faire pendre. » Si quatre lignes suffisent en France, deux doivent suffire en Autriche ; et qu'est-ce qui n'a pas écrit deux lignes ?

A la fin il parapha et timbra mon passe-port, et il étendait la main pour me le rendre, quand se ravisant tout à coup :

« Depuis ce matin que vous êtes à Semlin, dit-il, qu'y avez-vous fait?

— Un assez bon déjeuner, répondis-je en saluant profondément, et une ennuyeuse visite. » Il retira brusquement sa main, puis l'avançant de nouveau, me bourra ma feuille de route sous le nez. Quel désagréable petit homme!

Plus tard, quelqu'un qui le connaissait, et à qui je



La fenaison sur les bords du Danube. — Dessin de Lancelot.

racontai les détails de cette scène, me fit envisager le personnage sous un aspect différent de celui sous lequel il m'était apparu.

« Vous n'avez pas eu, me dit-il, affaire à un méchant homme. Je le connais. Il a du bon, mais c'est quand il est en dehors de l'exercice de ses fonctions. Dans tout autre moment, il est ce que son métier le fait, ce que vous l'avez vu, méfiant, taquin, irritable et irritant. C'est affaire de calcul, autant que de tempérament. La vieille tactique de la police, de chercher à faire peur aux gens, ne réussit pas avec tout le monde. Taquiner vaut mieux souvent. La taquinerie donne sur les nerfs et vous met facilement hors de garde. Vous vous découvrez, et si vous jouez un rôle, vous risquez de faire tomber votre masque. Or, en Autriche, la police a autant de raisons de se méfier de tout passant qu'elle a de na-



Confluent du Danube et de la Drave. — Dessin de Lancelot.

tionalités différentes cousues à son empire. Autant de Magyars, de Croates, de Serbes, de Tchèques, de Vénitiens, de Roumains, autant d'ennemis-nés qu'elle porte pour ainsi dire, attachés à ses flancs. Il faut donc que ses agents aient les yeux ouverts. Le devoir le leur commande, l'intérêt le leur conseille. Une bonne arrestation, opérée heureusement, peut procurer de l'avancement, ou valoir une gratification ; or les gratifications sont fort recherchées des employés autrichiens. Mais s'ils sont désireux de bien faire, ils ont peur de ne pas faire assez, tout en craignant de faire trop. Dans le premier cas, ils s'exposent au reproche de manquer de zèle, dans le second, de prudence. Le bonhomme avait raison ; ce n'est pas si simple.

— Mais, dis-je, ils ont, — il a des instructions, une direction supérieure, des renseignements?

— Ah oui ! une direction très-supérieure ; c'est justement pour cela qu'elle est si peu explicite, et ne dit

jamais son dernier mot. Des instructions? Oui, générales : se méfier de tout et de tout le monde. Des renseignements? Ah! oui; les fameux signalements. On ne les fait pas mieux ici qu'ailleurs. Aux yeux d'un imbécile, ils ressemblent à tout le monde; aux yeux d'un homme d'esprit, ils ne ressemblent à personne. Ajoutez l'ignorance, qui sème et accroît les soupçons. Quant au bonhomme qui vous a semblé si terrible, il est victime de son état, il l'a pris faute de mieux et l'exerce sans l'aimer : il est écrasé par la crainte des supérieurs immédiats qui tiennent son pain et ont des supérieurs aussi, et la crainte de faire des bévues dangereuses pour autrui innocent, ce qui prouve sa conscience droite après trente ans de service. De là tout ce que vous avez trouvé d'incohérent et d'agressif dans sa rencontre avec vous. Trente ans de ce pénible métier! jugez de l'état de ses nerfs et de son cerveau. Croyez-le bien, en Autriche, les petits ne sont pas plus mauvais qu'ailleurs, ils sont plus près qu'on ne pense de.... Je veux dire qu'en Autriche ce ne sont pas les petits qui sont Autrichiens. Si vous restiez à Semlin je vous conduirais à ce pauvre vieux que je plains et que je défends; vous verriez que, sorti de l'antre ténébreux où vous l'avez vu sous un faux jour et jugé avec prévention, c'est un bon petit père.

— Savez-vous que je vais rêver à une intrigue effrayante, un sbire par dévouement, un bravo vertueux comme celui de Cooper. Dites-moi le nom de ce nouveau Jacopo.



Pêcheurs de la Theiss. — Dessin de Lancelot.

— Quoique l'Autriche tienne encore Venise et qu'on puisse dire que son gouvernement succède au Conseil des Dix et en pratique les traditions, n'allez pas si loin. Mon Jacopo, qui s'appelle Gohtlieb de son petit nom (l'autre est trop long et trop difficile à retenir), n'a jamais tué personne, croyez-le; il n'a plus de père depuis longtemps et son unique souci, en dehors de ses fonctions, est de cultiver un petit jardin où il élève de superbes citrouilles. Il ne manque pas d'esprit et, sans s'en croire plus qu'il n'en a, il pense qu'il faudrait beaucoup d'intelligence pour remplir ses fonctions. Dans ses moments de bonne humeur, quand ses élèves commencent à mûrir, il les montre quelquefois en riant et dit, en adoucissant sa voix de crecelle :

« Je sais leur signalement à toutes et leur connais même des signes particuliers. »

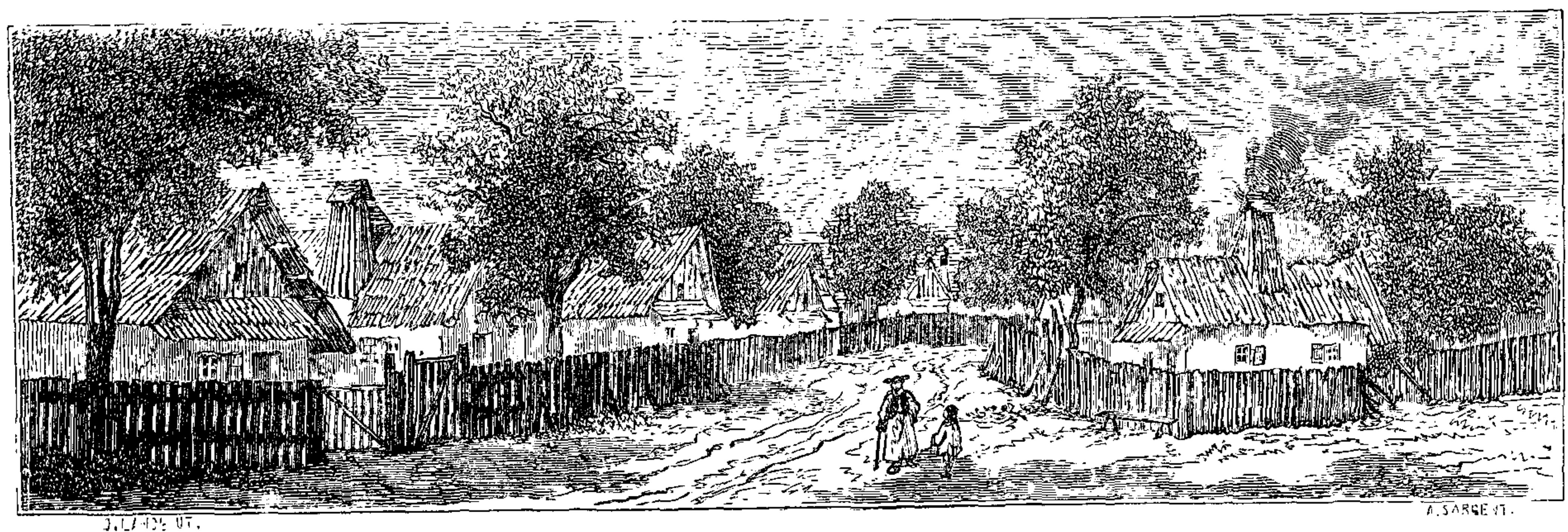
Peut-on railler plus finement le formulaire administratif qui régit la rédaction des passe-ports?...

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

ERRATUM. — Page 3, colonne 1, ligne 51, *au lieu de :* soixante-dix mètres, *lisez :* soixante-dix centimètres.





Village hongrois, près Semlin. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1]

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXVII

BELGRADE.

Belgrade vu de loin et de près. — La forteresse. — Le vieux et le nouveau Belgrade. — Courte digression politique. Turcs et chrétiens. — Avenir de la Serbie.

Belgrade, bien que situé à l'opposite de Semlin, de l'autre côté de la Save, est bâti, de même que la ville autrichienne, sur la rive droite du Danube. En mettant le pied sur le bateau, je pus déjà me créer une idée de l'ensemble qui se développait largement en face de moi sur une colline assez élevée au centre et mollement prolongée à droite. Le milieu de cette colline était couvert d'une triste végétation brûlée par le soleil; deux ou trois chemins blancs l'escaladaient en serpentant. A droite, elle était coupée brusquement en forme de falaise, et se reliait par quelques groupes d'arbres à la ville qui étalait en amphithéâtre adouci ses maisons à l'européenne que surmonte le clocher d'une église. Au sommet, de longs murs blancs enceignaient un grand bâtiment carré assez semblable de loin à une caserne, des jardins et une mosquée surmontée de deux minarets à pointes aiguës. A gauche, le sol redescendait assez rapidement portant comme une seconde ville cachée par des arbres fruitiers au milieu desquels s'élançaient de grands cyprès isolés. Tout cela, vu de loin, estompé par la brume lumineuse qui flottait sous un ciel bleu d'une pureté admirable, promettait beaucoup et annonçait bien l'Orient.

Le bateau franchit vite la distance; vingt-cinq minutes après notre départ de Semlin nous débarquions sur le quai de Belgrade

J'ai dit que ce qui m'attirait surtout à Belgrade c'était le désir caressé depuis ma jeunesse de voir une ville turque. Je faisais bien de me hâter; car ce qu'on nomme, ou plutôt ce qu'on nommait à Belgrade la ville turque, allait bientôt disparaître. Il ne reste plus aujourd'hui aux Osmanlis que la forteresse qui dans peu, il faut l'espérer, suivra l'exemple de la ville, et retournera à ses possesseurs légitimes.

J'espérais aussi trouver près d'une compagnie française de navigation, tout nouvellement créée et qui avait son siége à Belgrade, la possibilité de continuer mon voyage jusqu'à Giurgevo avec moins de rapidité que sur les bateaux du Lloyd. Au rebours des voyageurs ordinaires, j'aurais désiré m'arrêter plus souvent, regarder et dessiner mieux qu'à vol de vapeur les sites merveilleux que je savais devoir rencontrer bientôt; car, la belle partie du Danube ne commence qu'au delà et encore à une assez grande distance de Belgrade. je fus trompé dans mon attente. La société franco-serbe, comme la société du Lloyd, comme toutes les sociétés organisées en vue du transport des voyageurs, n'était préoccupée que des moyens d'accélérer la marche de ses bateaux. Je ne pouvais songer à la blâmer; mais ce n'était pas mon affaire. L'idée me vint alors de descendre le fleuve, dans une barque, mon album sous le

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 253, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33 et 49.

bras, flânant d'une rive à l'autre, marchant et m'arrêtant suivant le hasard et la fantaisie. Mais notre représentant à Belgrade (M. Dozon, chancelier gérant le consulat général en l'absence du consul) à qui je communiquai mon projet m'en détourna bientôt en mettant sous mes yeux mille obstacles auxquels je n'avais pas songé : absence de gîtes sur la route; dangers de fâcheuses rencontres; périls de navigation; abondance de sentinelles turques sur la rive droite; profusion de fonctionnaires autrichiens sur la rive gauche; mauvais vouloir des deux côtés; explications impossibles. Il aurait fallu tout au moins louer une barque aménagée de façon à y cuisiner et à y dormir, avec un nombre suffisant de rameurs et de domestiques; or n'étant pas assez riche pour fréter comme Lamartine ou M. le duc de Luynes une caravelle à mes frais, je n'avais rien de mieux à faire qu'à retourner à Semlin pour m'embarquer sur un bateau du Lloyd. En attendant, ayant tout le reste de ma journée à donner à Belgrade, je résolus de l'utiliser de mon mieux, et grâce à la parfaite obligeance de notre chancelier, devenu depuis consul à Mostar, je vis en quelques heures tout ce que la ville renferme d'intéressant ou de curieux.

Je ne sais quel voyageur, Anglais, je crois, a comparé Belgrade à une gigantesque tortue de mer. Cette comparaison, tout imparfaite et grossière qu'elle est, peut servir à donner une idée de la forme et de l'aspect de cette ville célèbre. Dans cette hypothèse, l'extrémité du promontoire, sur lequel la forteresse est assise, sera figurée par la tête de l'animal. Le plateau nu et aride que nous avons décrit de Semlin et qui s'étend, en forme d'esplanade, entre la forteresse et la ville, représentera le cou, tandis que la ville elle-même, avec ses rues étroites qui, se détachant du sommet de la colline, comme d'une arête centrale, descendent en pente de chaque côté vers les rives du Danube et de la Save, rappelle à l'esprit le dos voûté de l'animal.

Topographiquement, Belgrade se divise en deux : d'une part la forteresse, de l'autre, la ville. Sous le rapport politique et administratif il comprend trois parties très-distinctes : la forteresse, occupée par les Turcs et où réside le pacha; l'ancienne ville, vulgairement appelée *le Faubourg*, qui est comme indivise entre les Turcs et les Serbes, et la nouvelle ville, le vrai Belgrade, où les Serbes habitent seuls[1].

Essayons de les décrire rapidement l'une après l'autre.

A tout seigneur, tout honneur! Saluons d'abord les maîtres prétendus du lieu. Vue de l'esplanade avec ses vieux murs crénelés en briques rouges, ses poternes en ogives moresques écrasées, ses longues coulevrines vertes à culasses ciselées couchées sans affût sur les remparts, ses bastions munis à tous leurs angles de gros mortiers accroupis dont les gueules béantes s'élèvent par dessus les parapets, la citadelle n'a pas trop mauvaise mine. Si elle n'a pas recouvré l'importance militaire qu'elle possédait autrefois, alors qu'elle était comptée au nombre des plus fortes places de l'Europe, il est vrai de dire aussi qu'elle ne présente plus cet aspect misérable et délabré que signalait M. Blanqui, il y a vingt ou vingt-cinq ans. Non-seulement les travaux exécutés depuis cette époque l'ont mise sur un pied de défense respectable; mais les bouches de ses canons, dirigées la plupart du côté de la ville, feraient soupçonner chez elle certaines velléités guerroyantes, qui ne paraissent pas devoir contribuer beaucoup au maintien de l'entente cordiale entre les Turcs et les Serbes. L'esplanade est célèbre dans l'histoire des guerres par les luttes sanglantes dont elle a été le théâtre entre les Turcs et les Autrichiens. Il est peu de villes, en effet, qui aient soutenu autant de siéges que Belgrade. Soliman s'en empara en 1599; l'électeur Maximilien de Bavière, en 1688. Reprise deux ans après (1690) par les Turcs, puis par le prince Eugène et le général Laudon (1717 et 1789), elle tomba pour la troisième fois, en 1791, au pouvoir des Ottomans. Les Serbes s'en emparèrent à leur tour le 12 décembre 1806, sous Karageorge, presque au début de cette lutte héroïque qui se termina par l'affranchissement de la Serbie. C'est l'honneur de ce petit pays, tandis que les autres provinces turques, la Grèce, la Roumanie, durent en grande partie leur émancipation à l'intervention de l'Europe, d'avoir conquis lui-même son indépendance.

L'aspect intérieur de la forteresse est, m'a-t-on dit, moins satisfaisant. Ce n'est que ruines et décombres. Un seul bâtiment paye de mine au dehors et n'est pas dénué même d'un certain confort au dedans. Je veux parler de ce grand édifice carré qui, vu de l'embarcadère de Semlin, me faisait l'effet d'une caserne. C'est le konak du pacha.

En effet, la citadelle de Belgrade forme un gouvernement à part qui figure le cinquième sur la liste des *éyalets* (pachalicks) de l'Empire. Ce gouvernement, qui comprend, en outre de la citadelle de Belgrade, la « Porte de la guerre sainte (*dar-ul-djihad*), » comme l'appellent les Turcs, les six autres forteresses serbes où la Turquie a conservé le droit de garnison, est placé sous le commandement d'un pacha de premier rang, ayant le grade de *muchir* (maréchal), ou tout au moins de *ferik* (général de division). L'effectif est actuellement, me dit-on, de quatre mille hommes. La dépense ne s'élève pas à moins de cinq millions de francs, c'est-à-dire un peu plus de dix fois la valeur du montant du tribut que la Serbie paye annuellement à la Turquie. Je ne me pique pas d'être un grand politique ni un grand économiste; mais il me semble que la Turquie, dont les finances ne sont pas déjà si florissantes, pourrait faire un emploi plus judicieux de son argent. Il faut qu'un jour ou l'autre Belgrade retourne tout entier à la Serbie, comme Venise à l'Italie. Dès lors, à quoi bon ces canons, ces soldats et ces millions jetés chaque année dans le Danube?

La ville mixte s'étend autour de l'enceinte de la forteresse jusqu'à une ligne de fossés, en partie comblés,

1. Depuis, cette situation a été modifiée (protocole de la conférence de Constantinople du 8 septembre 1862). Ce qui était exact alors ne l'est plus aujourd'hui.

qui partent de la Save pour rejoindre le Danube, en dessinant un arc de cercle, qui peut être considéré comme la base du triangle dont la citadelle occupe le sommet. Quatre portes flanquées de terrassements et garnies de postes armés ferment cette seconde enceinte, et donnent accès dans la ville neuve qui s'édifie et s'aligne du côté de la Save, le plus loin possible des canons de la forteresse. Ces portes, appelées Porte de la Save (*Sava Capi*), Porte de la Ville (*Varoch Capi*), Porte de Stamboul (*Stambol Capi*) et Porte de Widdin (*Viddin Capi*), consistent en énormes massifs de briques d'argile non cuites, supportant, à dix pieds du sol, une masure de bois et de terre jaune, toute disloquée. C'est le corps de garde. Ces quatre portes et le misérable fossé en terre qui les relie, fortifications aussi impuissantes pour l'attaque que pour la défense, ont donné lieu à plus de réclamations de la part des Serbes, à plus de protestations de la part de la Turquie, qu'il n'en faudrait pour alimenter les protocoles et couvrir de croix les diplomates d'un second congrès de Vienne.

C'est à cette même porte de Widdin qu'éclata, juste une année après mon départ (16 juin 1862), une rixe, à la suite de laquelle la forteresse tira durant cinq heures sur la ville à boulets et à mitraille. Un nombre considérable de personnes, des femmes, des enfants périrent victimes de ce guet-apens, qui tint durant plusieurs semaines l'Europe en émoi, par la crainte de voir se réveiller tout à coup cette terrible question d'Orient, le cauchemar des diplomates.

Ces rixes, bien que les suites n'en fussent pas toujours aussi graves, étaient presque journalières à Belgrade. Elles dérivaient d'une situation fausse, anomale, par elle-même pleine de périls, et qu'aggravait encore l'antagonisme naturel des populations. Le hatti-chérif de 1830, par lequel avait été reconnue l'indépendance de la Serbie, obligeait expressément les musulmans domiciliés dans la principauté, *en dehors du rayon des forteresses*, à évacuer le territoire dans le délai d'une année.

Plus tard ce délai avait été prorogé à cinq ans, afin de leur donner le temps nécessaire pour vendre ou affermer leurs immeubles. Les cinq ans s'étaient écoulés, puis cinq, puis dix, puis vingt, les choses n'avaient pas changé, et malgré les incessantes réclamations du gouvernement serbe, les Turcs continuaient de résider dans le vieux Belgrade, où ils prétendaient ne dépendre que de leurs propres autorités. Ils y avaient leur voïvode, leur police, leurs zabtiés, qui relevaient directement du commandant de la forteresse. Cette double juridiction avait les conséquences les plus fâcheuses. Elle était un obstacle à toute tentative d'amélioration locale. A toute proposition concernant soit le pavage, ou l'éclairage, ou l'alignement des rues, émanant de la municipalité serbe, le pacha répondait invariablement que ses administrés n'avaient que faire de toutes ces nouveautés, et que d'ailleurs ils étaient trop pauvres pour contribuer à de telles dépenses. En outre, elle devenait une source perpétuelle de démêlés et de conflits, non-seulement entre les autorités, mais encore entre les habitants turcs et serbes, chacun des deux partis cherchant à se maintenir à l'exclusion de l'autre sur le terrain qu'il considérait comme lui appartenant en propre.



Corps de garde des confins militaires (voy. p. 74). — Dessin de Lancelot.

Sous la domination ottomane, c'est-à-dire jusqu'en 1806, Belgrade, malgré son importance au point de vue politique et militaire, n'était, comme la plupart des villes turques, qu'une grande bourgade, entièrement construite en bois. Aussi renferme-t-il peu de monuments. Les seuls qu'on puisse signaler, la cathédrale, datant du premier règne du prince Miloch, l'académie, le palais princier, se trouvent, à l'exception du dernier, dans le *Faubourg*. Le Faubourg est en même temps le quartier du commerce. Il y a des rues tout entières de boutiques *à la turque*, c'est-à-dire ouvertes sur toute la devanture, et abritées par des auvents en bois que supportent d'élégantes colonnes octogones, finement sculptées et peintes de tons rouges et verts. On pourrait se croire dans un bazar de Constantinople. Ici des pelisses garnies de fourrures, des vestes chamarrées d'or, des écharpes de soie légère, des féredgés aux nuances pâles et tendres; là de l'orfévrerie d'argent semé de grenats, de rubis et de turquoises, des chapelets d'ambre et des bracelets. Plus loin la maroquinerie, les hautes selles et les harnachements à houppes de cuir et de soie tressés, les ceintures aux vastes replis garnis d'armes étincelantes, les pipes à longs tuyaux de cerisier ou de

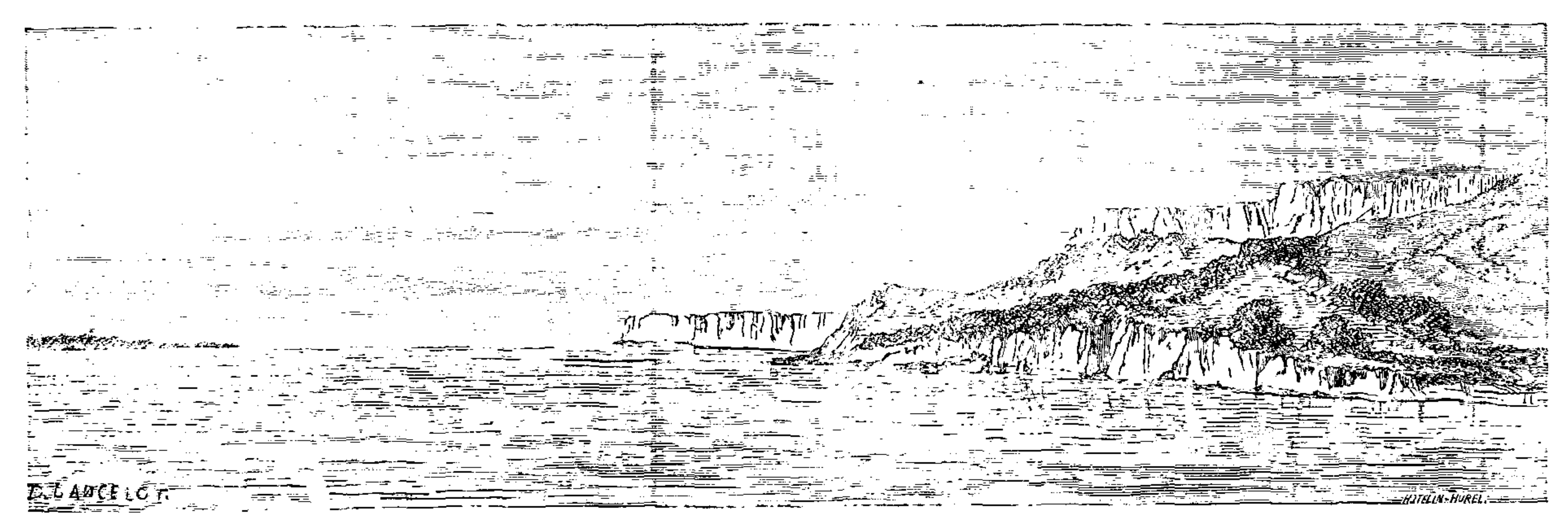
jasmin enroulés de perles et de verroteries, les cassolettes à parfums, les larges bassins pour les ablutions si fréquentes dans le rite musulman, et toute la fantastique chaudronnerie de cuivre rouge.

Ce qui manque, ce sont les acheteurs. Du reste, le marchand, quel qu'il soit (j'entends s'il est Turc), ne paraît pas s'en inquiéter beaucoup. Immobile dans un coin de sa boutique, assis sur un banc ou accroupi sur une natte, il fume, ou roule entre ses doigts les grains d'ambre de son chapelet, les yeux à demi clos, étranger en apparence à tout ce qui se passe autour de lui. Si vous vous approchez de sa boutique, et que vous lui adressiez la parole pour lui demander le prix d'un objet, c'est à peine s'il lève les yeux sur vous, en vous répondant. Une fois qu'il vous a dit un prix, n'essayez pas de marchander, il n'en rabattra pas un para. Il y a sans doute de l'apathie, une certaine indolence fataliste au fond de tout cela, mais il y a aussi de la dignité, de la probité. Sous ce rapport, le marchand musulman, quand il ne s'est pas corrompu au contact de la civilisation, est bien supérieur, comme type moral, au marchand chrétien.



Rives du Danube en avant de Semlin. — Dessin de Lancelot.

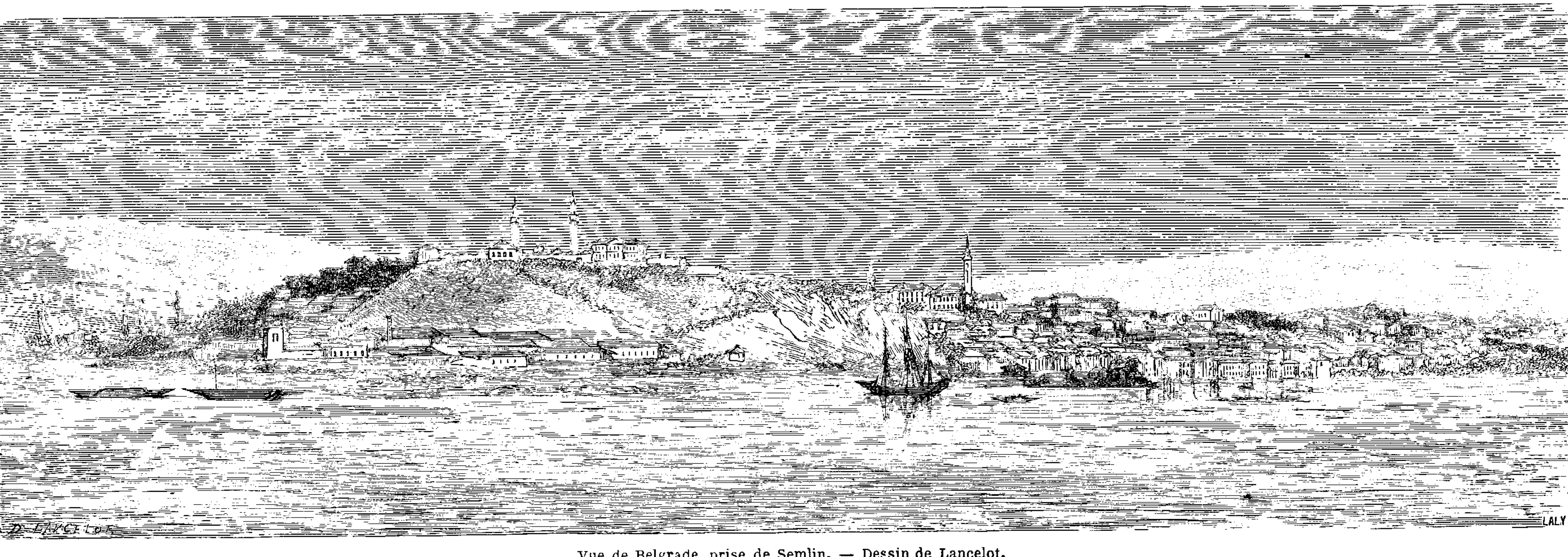
Je n'ai parlé que du petit négoce. Le commerce en gros est considérable. Belgrade est le grand entrepôt des marchandises à destination non-seulement de la Serbie, mais de toutes les provinces turques limitrophes, Bulgarie, Albanie, Bosnie. Il fournit à lui seul plus de la moitié de la valeur des importations et des exportations de toute la principauté. Les importations se font par la voie du Danube et de la Save, qu'un service régulier de navigation à vapeur fait communiquer, à Basiach avec les chemins de fer du sud de l'Autriche, à Sissek avec le chemin de fer de l'Adriatique. L'achèvement prochain de la ligne de Sissek à Semlin, l'exécution depuis longtemps projetée de la grande ligne qui, traversant la Serbie dans toute sa longueur, doit relier Vienne à Constantinople, en facilitant les communications et les moyens de transport, auront pour effet d'accroître encore la prospérité commerciale de Belgrade, qui, transformé en port franc, deviendrait bientôt le Hambourg de l'Orient. Mais pour que cette destinée s'accomplisse, une condition préalable est nécessaire : l'expulsion des Turcs de la forteresse.



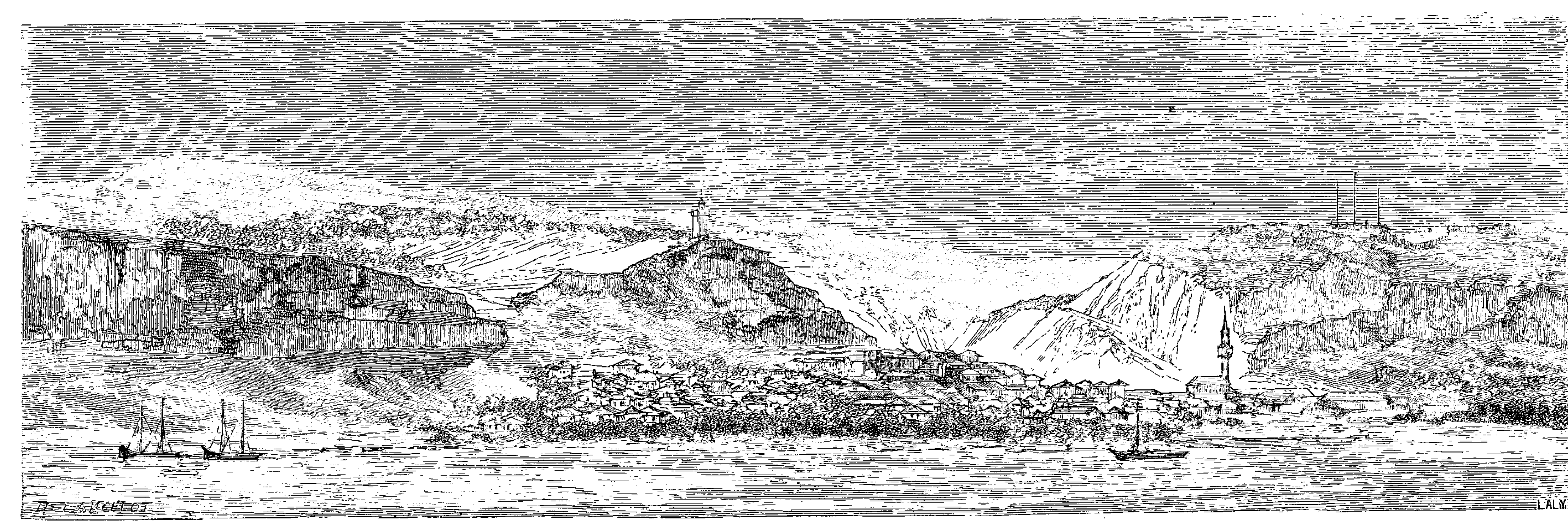
Vue du Danube en amont de Belgrade. — Dessin de Lancelot.

Du reste, les Turcs ont comme un pressentiment que la Serbie doit leur échapper un jour; aussi un grand nombre ont-ils déjà quitté Belgrade pour aller s'établir dans les provinces turques environnantes. Il y a dix ans à peine, ils formaient la très-grande majorité de la population dans les quartiers riverains du Danube et de la Save. On ne rencontrait sur ces deux rivières que des bateliers à turban. Aujourd'hui on n'en voit presque plus un seul. *E cosi pertutto!*

Quant aux indigènes, ce sont, en général, de superbes hommes, à la physionomie franche et ouverte, à la mine fière. Ils ne sont plus raïas; ils sont libres, indépendants, et l'avenir est à eux. Il fut un temps où



Vue de Belgrade, prise de Semlin. — Dessin de Lancelot.



Vue de Nicopolis. — Dessin de Lancelot.

quand il arrivait aux portes d'une ville, toutes les villes étant réputées la demeure des Osmanlis, le pauvre Serbe devait descendre de cheval et couvrir ses armes et son yatagan. Quand il croisait un musulman sur la grande route, il était tenu également de mettre pied à terre et de se ranger sur le bas côté du chemin, jusqu'à ce que le disciple de Mahomet fût passé, ainsi que fait encore aujourd'hui un soldat autrichien à l'approche de son officier. Ce temps n'est plus. Aujourd'hui il passe fièrement auprès du Turc, la main sur les pistolets qui garnissent les fontes de sa ceinture, et semble le défier du regard. On dirait que la terrible image de Czerni-George est toujours vivante dans sa pensée, et que, de même que ce premier vengeur de la Serbie, il n'attend qu'une occasion pour laver dans le sang des outrages séculaires.

S'il est un pays où l'on puisse, en frappant la terre du pied, en faire sortir des bataillons, c'est sans contredit celui-ci : le Serbe est né soldat. Sobre, dur à la fatigue, se contentant de peu, d'une intrépidité que rien n'arrête, la guerre n'apporte presque point de changements dans ses habitudes. Sa vie ordinaire est celle du troupier en campagne. Hiver et été, il dort étendu sur une peau de mouton ou sur un tapis. En voyage, il est armé comme pour le combat, le fusil à l'épaule ou en bandoulière, le couteau et les pistolets à la ceinture. Aussi peut-on dire sans exagération que la Serbie tout entière est un camp. Il résulte d'un rapport communiqué par le général Aupick, ambassadeur de la république, à Constantinople, que la Serbie, en 1848, pouvait mettre sur pied, dans l'espace de trois semaines, cent mille combattants armés, et jusqu'à cent cinquante mille dans un moment de crise suprême. Or, la population, à cette époque, n'atteignait pas un million.

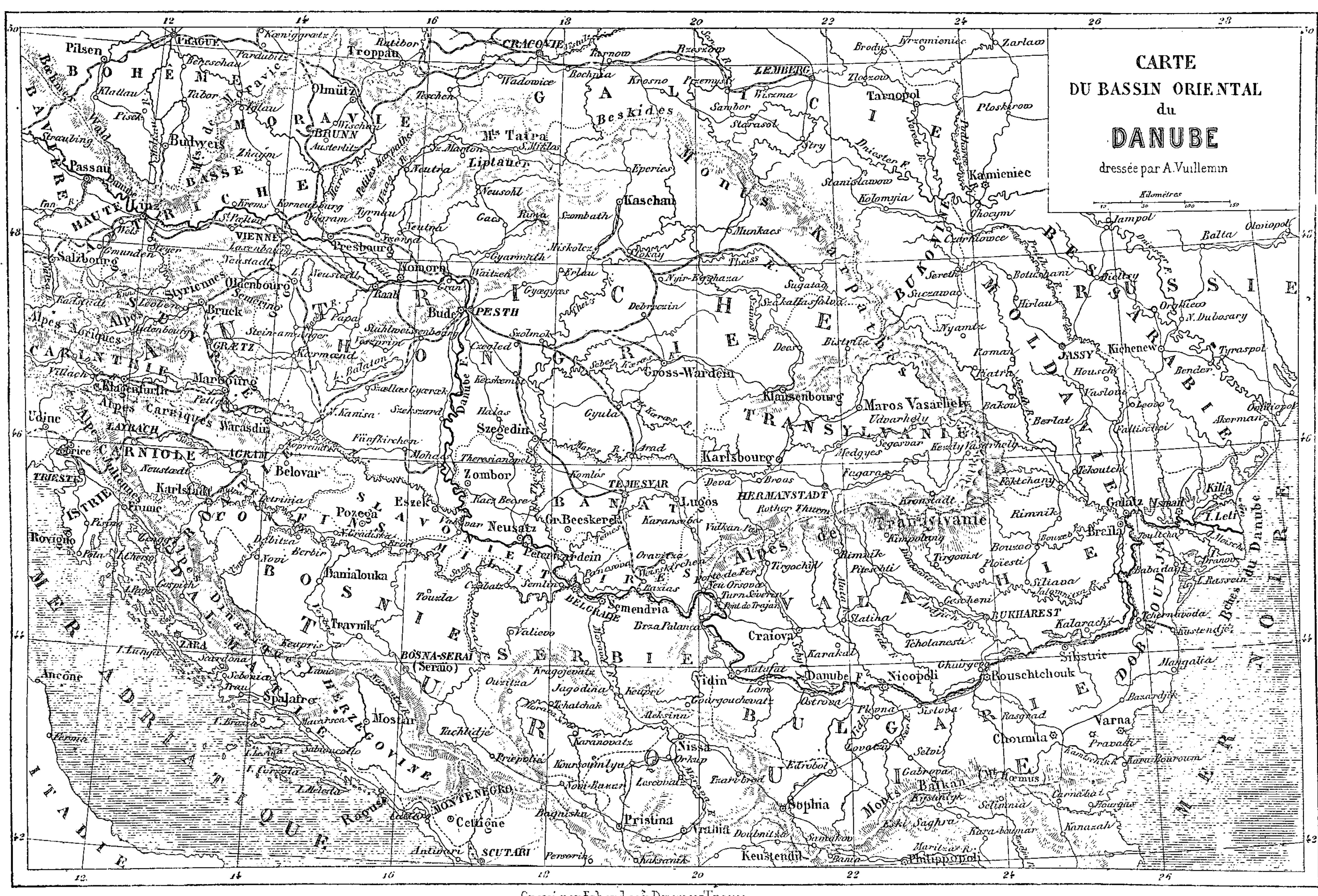
Les Serbes ne sont pas moins remarquables par leurs qualités morales. « Les Serbes, dit M. Théophile Lavallée, forment la population chrétienne la plus recommandable de la Turquie par la dignité et la gravité de son caractère, son courage, sa bonté, sa générosité, ses mœurs partriarcales, son attachement au sol, à ses usages, à sa religion. » Un ministre anglican qui visitait la Serbie, environ à la même époque que moi, et avec qui j'aurais pu me rencontrer à Belgrade, M. William Denton, résume en un seul mot l'éloge des qualités physiques et morales de la nation : « Tout Serbe, dit-il, est un *gentleman* (*Every Servian is a gentleman.* »

La ville neuve qui s'étend le long de la Save dans la direction de Topchidéré (Topchidéré est le Potsdam de Belgrade) est la vraie capitale. C'est là que se trouvent le palais du prince, les ministères, le sénat, les principales administrations, l'école militaire, les maisons des consuls.

Le prince actuel, Michel Obrénovitch III, qui a succédé l'année dernière (30 septembre 1860) à son père, Miloch, est très-populaire en Serbie. La nation qui l'a vu à l'œuvre durant les derniers temps de la vie de Miloch, toutes les populations slaves de la Turquie qui ont les yeux tendus vers la Serbie, attendent de lui les unes de grandes, les autres d'utiles choses ; mais quelle que soit l'impatience naturelle des esprits, la confiance que l'on a placée en lui est si absolue, qu'il demeurera toujours libre de choisir son heure. D'importantes réformes doivent être proposées, dit-on, à la grande Skoupchtina (assemblée nationale) convoquée pour le 18 août prochain. Si, comme je le pense, un grand avenir est réservé à la Serbie, elle le devra en grande partie au prince Michel.

C'est surtout quand on pénètre dans le nouveau Belgrade, après avoir franchi la porte de Stamboul ou celle de Widdin, que l'on peut juger du changement qui tend à s'opérer depuis quelques années dans les mœurs, les habitudes sociales, et par suite dans la situation économique de la principauté. Des rues spacieuses, régulières, coupées presque partout à angles droits, de larges chaussées plantées d'arbres sur les côtés, formant avenue, des maisons commodes, élégantes même, remplacent les ruelles étroites, tortueuses, sales, mal bâties du vieux Belgrade. Nous avons passé tout d'un coup d'Asie en Europe. Restreint d'abord à la capitale, le changement, à ce que l'on m'assure, a gagné de proche en proche, et a entamé même la province. Partout les villes et les campagnes prennent un nouvel aspect. Là règne une meilleure police; ici la culture est mieux entendue. Le paysan est devenu moins thésauriseur ; s'il parvient, au bout de l'an, à économiser quelques écus, au lieu de les enfouir, comme il faisait naguère, dans un coin de son jardin, il les emploie à accroître ou à améliorer son fonds. La vieille routine s'en va et partout fait place à des procédés plus nouveaux et plus rationnels.

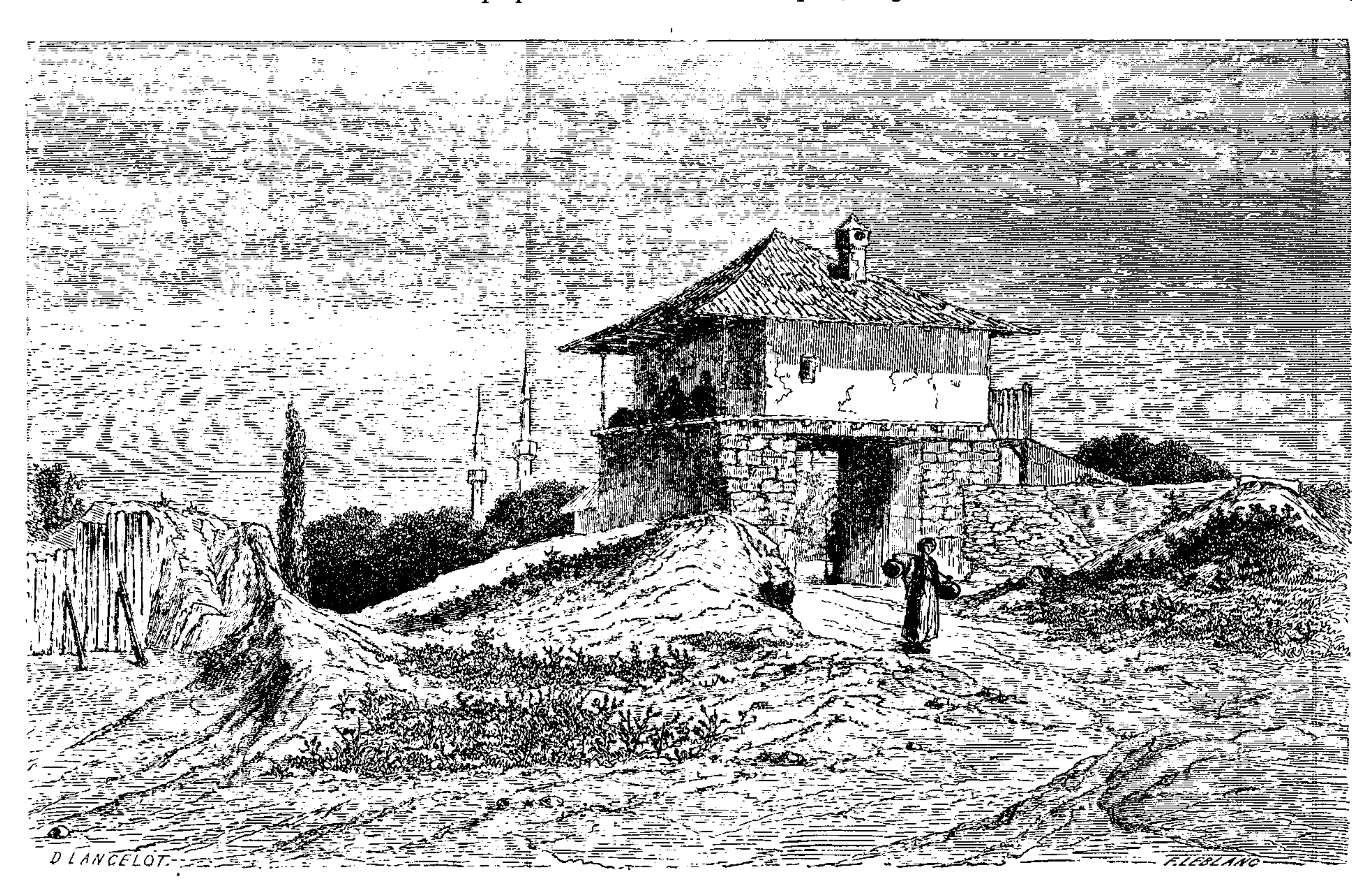
Pendant que je fais un croquis de la porte de Widdin, le point le plus important du fantastique *casus belli* dont j'ai parlé plus haut, la sentinelle reste prudemment sous l'ombre de son corps de garde, où je crois qu'elle dort debout, appuyée sur son fusil ; le reste de la garnison, cinq ou six hommes, dorment aussi, couchés ou accroupis sous l'auvent suspendu de gauche, d'où leurs yeux, s'ils les ouvraient, pourraient surveiller les abords de leur forteresse dans la directiou de l'ennemi. Mais l'ennemi dort aussi, sans doute, et rien ne réclame une plus active vigilance. En ce moment la grande route de Belgrade à Widdin, qui conduit au centre de l'empire, n'est fréquentée que par une femme seule qui porte, suspendus aux deux bouts d'un bâton posé sur son épaule, deux vases de cuivre pleins de cerises. Son cri me frappe, Haydé! Haydé! J'apprends que ce mot, qui, depuis Byron, a servi de nom à tant de créations charmantes, au moins dans l'intention de leurs créateurs, est un terme de commandement bienveillant, d'encourageante insistance : on l'adresse à un cheval craintif avant de lui faire sentir l'éperon, à un enfant rebelle avant de lui donner le fouet, à un acheteur indécis. Haydé! c'est, en français, « Allons, allons donc! » Le beau nom pour une femme aimée et la belle langue



Gravé par Erhard 12 r. Duguay-Trouin

que la langue turque! Un peu plus loin, voici encore un être vivant qui ne dort pas, qui brave le soleil et que le soleil semble plutôt animer, un superbe cheval d'une robe couleur de chair rosée, à crins blancs, qui, la tête cachée dans sa longue crinière, cherche quelques brins d'herbe perdus au milieu des grandes feuilles admirablement contournées de magnifiques chardons acanthes poussant ici en pure perte, car ce coin de terre turque ne possède pas un âne pour en apprécier la délicatesse et pas un homme de goût pour en comprendre la beauté.

Décidément les Serbes sont taquins. En rentrant en ville par la porte de Widdin, sans avoir troublé le repos de ses gardes, nous rencontrons une mosquée en ruine d'une assez belle architecture et d'une époque ancienne. Les Serbes, pour témoigner le mépris dans lequel ils tiennent les Turcs et leurs croyances, avaient fait de cette mosquée le dépôt de leurs immondices, à la grande confusion des Turcs qui, toujours en vertu de ce même principe de stabilité, produit de la médiation, n'ayant pas le droit de restaurer leur mosquée, ne pouvaient la fermer. Après nombre de réclamations et de plaintes, les fils de Mahomet purent entourer d'une muraille de planches le lieu saint et les souillures de la veille; puis ils se rendormirent, satisfaits du présent, confiants dans l'avenir. — Il me semble que ces fossés, qui par protection se comblent en paix, et ces mosquées qui s'écroulent tranquillement, symbolisent assez tristement l'empire de la Porte en Europe. La Turquie, impuissante à consolider et à maintenir, à réédifier et à ressaisir, s'obstine, par esprit de routine et de vieux système plus encore que par orgueil, à ne rien démolir et à ne rien céder. En attendant, murailles et vieux système, mosquées et puissance, tout croule! — Est-ce écrit?



Ancienne porte de Widdin, à Belgrade. — Dessin de Lancelot.

Je regretterai toujours que le temps m'ait manqué pour visiter l'intérieur de la Serbie et constater par moi-même ces changements. Nulle contrée n'est moins connue en Europe et plus curieuse à parcourir.

Depuis le *Voyage en Orient* de Lamartine et le *Voyage en Bulgarie* de M. Blanqui, nul écrivain français, je crois, n'a parlé de la Serbie; et encore ces deux auteurs ne l'ont-ils décrite qu'en passant. Ce serait une belle excursion à faire, si j'avais seulement trois à quatre semaines devant moi; mais cela me détournerait trop de ma route. J'espère qu'un jour quelque touriste plus heureux pourra entreprendre ce voyage et le raconter aux lecteurs du *Tour du monde*.

XXXVIII

DE SEMLIN A BASIACH.

Retour à Semlin. — Départ. — Les confins militaires autrichiens. Le salon des deuxièmes classes. — Grodska et Semendria. — Basiach.

Il me fallut revenir de Belgrade à Semlin pour prendre le bateau d'Orsova, montrer à la police que j'étais de retour et lui annoncer mon intention de continuer ma route. Cette fois, le petit vieux se montra très-expéditif et très-réservé. A l'état-major de la place, un brillant officier prit d'un air de superbe indifférence le papier que je lui tendais, brandit sa plume comme



Steamer sur le Danube : Intérieur de deuxième classe. — Dessin de Lancelot.

un sabre et, l'écrasant d'un geste plein de vaillance, illustra mon passe-port d'un vingtième nom illisible. Deux heures après, debout sur le pont du bateau à vapeur, qui levait l'ancre, je contemplais une dernière fois le splendide panorama de Belgrade, puis portant mes regards sur Semlin qui commençait à fuir derrière nous, je répétais mentalement les jolis vers de Victor Hugo :

Allons! la turque et la chrétienne!
Semlin! Belgrade! qu'avez-vous?
On ne peut, le ciel me soutienne!
Dormir un instant que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade ou Semlin en courroux!

Le vieux Danube a beau se mettre en colère, Semlin et Belgrade sont toujours en querelle : j'entends le Belgrade serbe; car au contraire la ville turque et la ville autrichienne, jadis ennemies, vivent aujourd'hui dans un accord parfait. Les inimitiés politiques ont pris le dessus sur les haines religieuses. L'Autriche, à Semlin, entretient les meilleurs rapports avec la forteresse turque, et lui prête à l'occasion des artilleurs pour pointer ses canons contre la ville; elle se montre agressive et pleine de mauvais vouloir à l'égard des Serbes de la principauté dont elle redoute l'influence sur leurs frères de l'autre rive du Danube et de la Save.

Après avoir quitté l'embarcadère de Semlin, nous mettons le cap sur la pointe du promontoire où s'élève la forteresse dont nous longeons l'enceinte septentrionale, et nous passons devant une petite construction hexagone enclavée dans la muraille qui jouit d'un renom sinistre chez les Serbes. C'est l'ancienne prison d'État connue sous le nom de Neboïcha, où, selon les chants populaires, « il y a de l'eau jusqu'aux genoux, où les serpents se croisent, et les amas d'os humains s'élèvent jusqu'aux épaules. » C'est là, qu'au temps de la domination ottomane, étaient jetés tous les hommes suspects d'indépendance et de patriotisme, ceux qui refusaient de s'humilier devant la tyrannie étrangère et la bravaient en face. De là le nom donné à la prison : *Neboïcha*, « ne crains pas. » Une heure après, nous sommes à Pancsova.

Depuis Semlin, la plaine basse et noyée qui borde la rive autrichienne du Danube est semée, de distance en distance, de corps de garde reliés entre eux par des sentinelles isolées qui gardent le fleuve comme une ligne de blockaus. En effet, la portion du Banat que nous longeons à gauche fait partie des *confins militaires*, et ces sentinelles, à l'aspect misérable, que nous apercevons le long de la rive, immobiles comme les piquets qui supportent leurs guérites, appartiennent à ce qu'on appelle les *régiments-frontières* (*régiments Bezirke*).

Disons quelques mots de cette singulière institution particulière à l'Autriche, quoiqu'elle lui ait été empruntée en partie par le tsar Alexandre lorsqu'il fonda les colonies militaires de la Russie méridionale.

Ce qu'on nomme en Autriche les confins militaires est une bande de territoire plus ou moins profonde qui s'étend depuis l'Adriatique jusqu'à la Transylvanie, sur une longueur (en ligne droite) de mille sept cent vingt kilomètres. La superficie totale est de six cent dix milles carrés géographiques; la population s'élève, d'après le dernier recensement (1857) à un million soixante-quatre mille neuf cent vingt-deux habitants.

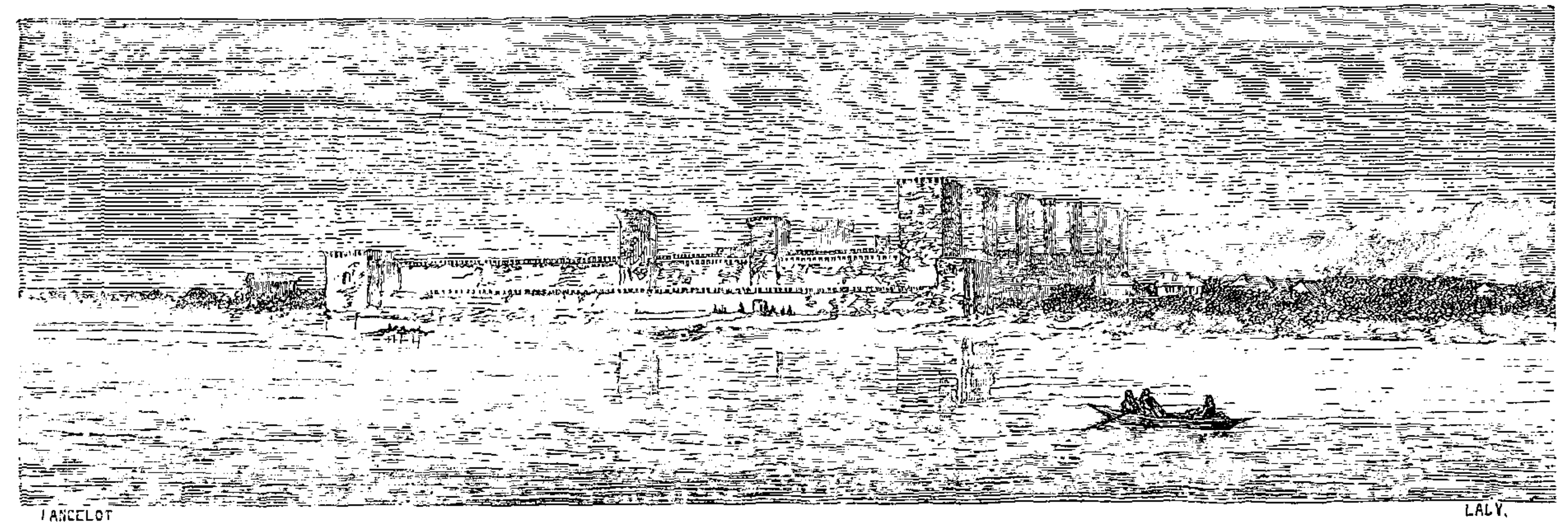
Les confins militaires forment un territoire particulier, distinct administrativement des autres pays de la couronne, et placé sous l'autorité immédiate du ministre de la guerre. Là, tout habitant est soldat, — soldat depuis sa naissance jusqu'à sa mort. L'administration des affaires civiles est confiée à des officiers à la fois chefs militaires, administrateurs et juges; le territoire lui-même n'est plus divisé en provinces, districts ou paroisses, mais en régiments, bataillons et compagnies. Pancsova, par exemple, est le chef-lieu de la troisième compagnie du deuxième bataillon du douzième *régiment-frontière*. Le territoire entier, depuis l'extrémité méridionale du généralat de Carlstadt (Illyrie), jusqu'à la limite occidentale de la Transylvanie, est composé de treize régiments de trois bataillons ou dix-huit compagnies, plus du bataillon des Tchaïkistes de Titel, formant un effectif de huit mille six cent quarante hommes sur le pied de paix, et de cinquante cinq-mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit sur le pied de guerre. Huit régiments sont formés des confins militaires illyriens-croates, trois régiments et le bataillon de Titel des confins slavons, les deux derniers des confins du Banat. A partir des Portes de Fer, jusqu'à la Bucovine, commencent les confins transylvains, ou confins *secs*, dont l'organisation diffère de celle des autres confins, en ce sens que les cinq districts régimentaires qui les composent ne forment pas un territoire distinct du reste de la province et qu'ils ressortissent pour toutes les affaires territoriales aux autorités civiles du pays.

Le *grenzer* (car tel est le nom qu'on donne à ces paysans soldats renouvelés des anciens colons militaires de Rome) sont chargés d'entretenir perpétuellement une ligne d'avant-postes, soit comme défense contre les incursions des Turcs, soit comme cordon sanitaire contre l'invasion de la peste. Ils entrent en campagne en temps de guerre, et peuvent être appelés à servir au dehors comme au dedans des confins. Dans ce cas, ils sont assimilés aux soldats d'infanterie de l'armée autrichienne et reçoivent la même solde qu'eux.

En temps de paix, ils ne sont point payés; le gouvernement leur fournit les armes seulement; ils ont de plus quelques kreutzers par jour, quand ils sont « de corvée, » c'est-à-dire de garde sur les dernières limites du territoire. Pour le reste, ils vivent et s'entretiennent du produit du petit domaine qui leur est concédé par l'État en usufruit perpétuel, et qu'ils cultivent durant les courts intervalles de liberté que leur laisse le service. En effet, ils sont de garde une semaine chaque mois dans les blockaus (*tchardak*); la semaine d'après ils doivent se rendre au chef-lieu de leur compagnie pour s'exercer aux différentes manœuvres, puis ils re-

tournent passer une semaine encore dans les blockaus; après quoi ils sont libres de rentrer dans leurs villages et de s'occuper comme il leur plaît, à moins qu'ils ne soient requis extraordinairement pour les travaux des routes, l'entretien des corps de garde, etc. Ils possèdent néanmoins leurs bestiaux en toute propriété. Ils ne peuvent se marier qu'avec l'autorisation de leurs supérieurs, et leurs fils sont forcément enrôlés. Quant aux filles, elles héritent du champ paternel sous la condition d'épouser un soldat.

Telle est cette fameuse organisation des confins, qu'on rapporte ordinairement au règne de Marie-Thérèse, quoiqu'elle remonte à une époque bien antérieure, au temps même de la première apparition des Turcs sur le Danube. Tous les écrivains militaires ont vanté à l'envi l'excellence de ce système. Le maréchal Marmont, entre autres, qui avait pu l'étudier sur place lorsqu'il était gouverneur général des provinces illyriennes, l'appelle « une véritable création de génie. » En présence d'une autorité si compétente, je n'ai rien à objecter, et je trouve tout naturel d'ailleurs qu'un pareil système, capable de donner à un État une armée de cinquante à soixante mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix, ait excité l'enthousiasme des militaires. Mais moi, qui ne suis pas militaire et qui ne crois pas que l'idéal des gouvernements soit de produire le plus grand nombre de soldats au meilleur marché possible, je ne suis nullement tenu de partager leur admiration, et quelle que soit la « profondeur de vues » qui ait présidé à la création de ces établissements, je ne me sens nullement disposé à les envier pour mon pays. Que la machine de guerre soit puissante, que le mécanisme en soit d'une admirable simplicité, c'est ce qui ne paraît pas contestable. Mais c'est là tout; et quant à parler du « bien-être, » de la « prospérité, » de la « satisfaction » des paysans soumis au régime militaire autrichien, c'est, suivant la juste remarque d'un écrivain hongrois, une indigne plaisanterie. On s'est beaucoup apitoyé, depuis une quinzaine d'années, sur la dure condition du paysan roumain, qui doit au boyard quatorze journées de travail en échange de la maison et des cinq hectares



Vue de Somendria. — Dessin de Lancelot.

de terrain dont il a la jouissance perpétuelle; est-ce que cette situation est à comparer avec celle du malheureux *grenzer* qui doit à l'État vingt et un jours sur vingt-huit? Le paysan roumain est libre sur le domaine qu'il cultive, il peut quitter à volonté la terre du boyard, tandis que celui-ci ne peut pas le renvoyer; le *grenzer* est lié au territoire-frontière, et il ne lui est permis de cultiver le sol qui le nourrit que sous la condition d'y mourir, lui et ses enfants. Le paysan roumain a des écoles pour s'instruire; le *grenzer* est voué systématiquement à l'ignorance et à l'abrutissement.

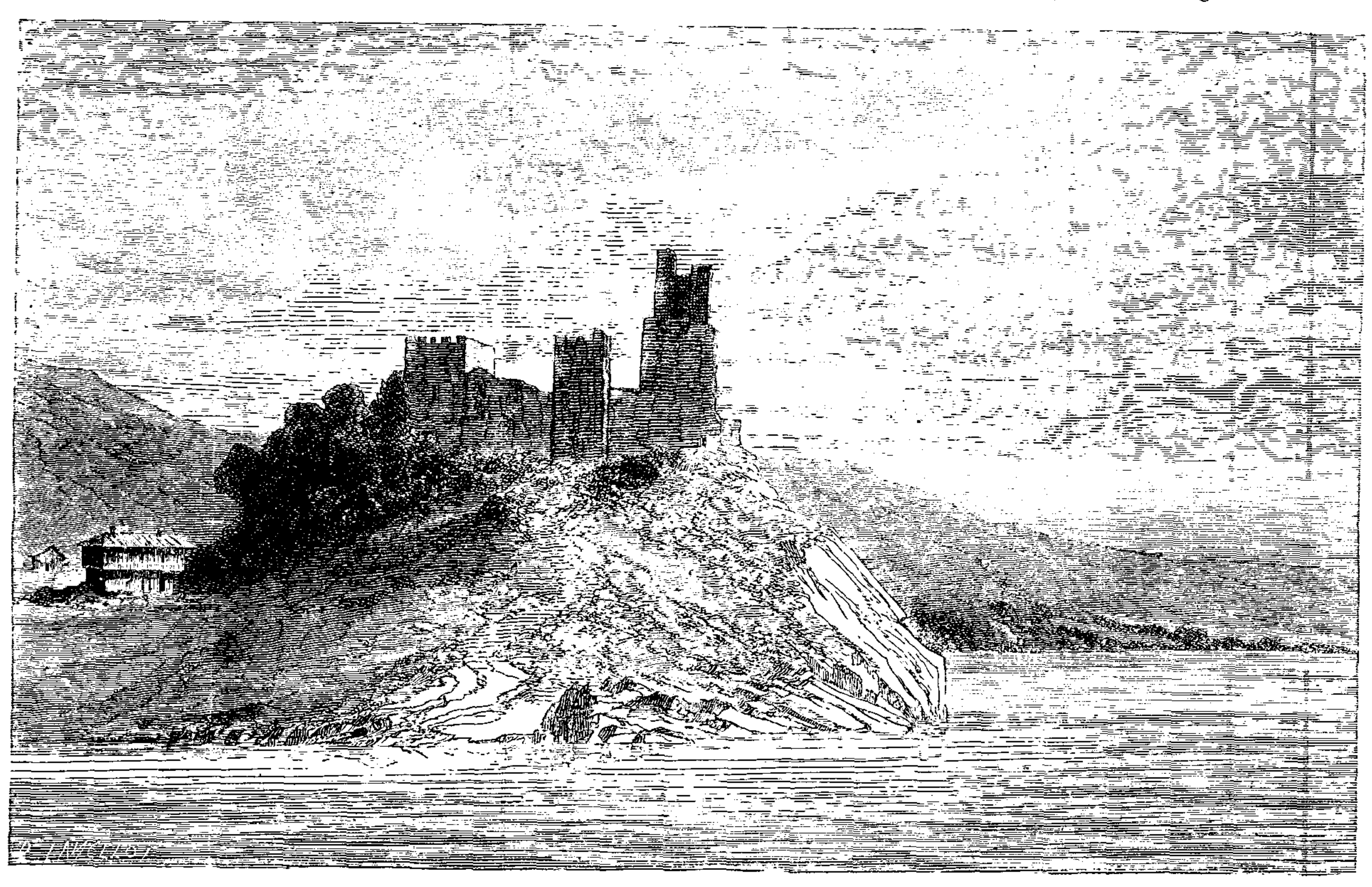
J'ai véritablement le cœur serré, tandis que je suis du regard cette ligne continue de corps de garde qui borde la rive du fleuve, assez rapprochés les uns des autres pour qu'ils puissent toujours communiquer entre eux au moyen de coups de feu de signal. Depuis quelques années, on les construit avec quelque souci de la sécurité et de la santé des soldats. Naguère c'étaient de simples baraques de branchages souvent soulevées par le vent et emportées par l'eau. Le plus grand nombre est encore en bois. Quant aux guérites des factionnaires, elles se composent de trois perches fichées en terre, se croisant au sommet et portant à leur intersection quelques branches fraîchement coupées, abri à peu près efficace contre l'ardeur du soleil; mais contre le vent, contre la pluie?...

La plupart des tchardacks sont bâtis en terrain solide, quoique exposés aux inondations. Mais parfois les tournants du fleuve, que l'on doit surveiller, nécessitent la pose d'une sentinelle sur une presqu'île, large de deux ou trois pas, dont le terrain spongieux s'élève à peine de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Le soldat, amené dans une nacelle et qu'une nacelle doit venir reprendre, reste deux heures sur cette langue de terre, si toutefois la fièvre n'a pas diminué l'effectif du poste et doublé le service de chaque homme valide, exposé au soleil cuisant et aux miasmes putrides que la chaleur dégage du marais. Souvent une crue imprévue vient à cerner la sentinelle, en rongeant petit à petit l'étroit terrain qui la porte. Tant mieux si alors quelque saule se trouvant à sa portée, le pauvre diable peut grimper sur sa souche; tant mieux surtout si la nacelle libératrice arrive à temps, et s'il en est quitte pour un bain de pieds et pour la peur! Je ne crois pas que soldats d'au-

cune armée aient un service aussi dur et aussi peu glorieux qu'est celui des gardiens des confins militaires, à la fois soldats, douaniers et hommes de police !

Il s'en trouve un assez bon nombre sur notre bateau. Ils sont vêtus d'une courte tunique de toile et d'un pantalon de drap bleu. Leur bonnet de police a une forme singulière. Posé en bataille, il ressemble à une mitre d'abbé du douzième siècle ; de profil, il se transforme en une casquette à double visière, l'une devant, l'autre derrière ; mitre et casquette sont d'un aspect peu gracieux. Plusieurs ont avec eux leurs femmes, pauvrement vêtues d'indienne, sans châle et sans manteau, quoique la matinée soit fraîche. Jeunes encore, assez jolies, l'air très-doux, résignées plutôt que tristes, je ne crois pas qu'elles aient jamais songé à se plaindre de leur sort ; peut-être n'ont-elles pas l'idée d'une situation meilleure. De jeunes enfants, aux cheveux blonds et bouclés, dorment sur leurs genoux, ou jouent à leurs côtés : c'est la meilleure part de leur bagage, dont le restant tient dans un paquet gros comme la moitié d'un traversin.

On me dit que les *grenzer* sont peu aimés de la population, qu'ils sont brutaux, antipathiques à la discussion et pratiquent l'avertissement à coups de fusil. Ils ont cela de commun avec tout ce qui porte l'habit de soldat en Autriche. Mais est-ce bien à eux qu'il faut s'en prendre ? Voici, par exemple, sur le pont un de ces *grenzer* dont le marmot s'obstine, malgré la pluie, à rester dehors pour voir courir l'eau. Le brutal soldat, bonhomme de père, le tient dans ses bras enveloppé de sa grande capote, et reçoit généreusement



Vue du château de Rama. — Dessin de Lancelot.

l'averse sur sa tête nue, pendant que le gamin abrite sa face rose et mutine sous le bonnet de police paternel. Les consignes militaires sont ce que la politique les fait ; et en voyant avec quelle bonhomie ce vétéran obéit à celle de la nature, je ne peux m'empêcher de penser qu'il ne ferait pas son service avec moins de zèle, parce que ce service serait plus humain et lui attirerait moins de haine.

Aujourd'hui que ni l'invasion des Turcs, ni celle de la peste ne sont à craindre, le système des confins militaires n'a plus de raisons d'être. Cependant l'Autriche le maintient, et le maintiendra sans doute encore pendant longtemps. C'est à la fois pour elle une mesure de fisc et de gouvernement.

Mais à présent que le lecteur a fait connaissance avec cette notable portion de l'armée autrichienne qu'on appelle les régiments-frontières, il trouvera bon, je pense, que je lui présente le reste des passagers de notre bateau.

Le personnage le plus curieux était un vieil Osmanli — il serait plus sûr de dire musulman — au visage basané, aux vêtements usés, décousus, troués, mais vierges de tout raccommodage. Il venait vraisemblablement de Belgrade, et semblait pratiquer quant à sa personne le système de *laisser-finir* qui fait actuellement le fond de la politique turque, je ne dis pas à Constantinople, où l'on s'ingénie encore à sauver les apparences, mais partout dans l'intérieur où l'on ne se donne même plus cette peine. A quoi bon? On ne sauve pas ce qui est destiné à périr. J'avais suivi avec intérêt ses manœuvres sur le pont, pendant qu'il cherchait un endroit commode pour installer sa pauvre vieille femme aveugle

à qui il témoignait une tendresse aussi attentive et aussi prévenante que si elle eût eu vingt ans. Souvent — comme j'ai eu maintes fois l'occasion de l'observer par la suite — ces Musulmans que nous traitons de barbares, ont des délicatesses de sentiment à nous faire honte, à nous civilisés. Je le retrouvai dans le salon des deuxièmes classes. Il avait étalé au milieu du plancher un vieux tapis tout troué et effiloché et, accroupi près de sa femme immobile, le visage recouvert d'un yachmak qui ne laissait voir que ses yeux et une partie de son front, il fumait dans un long *tchibouk* à tuyau de cerisier. En face de lui une aventurière française le regardait avec une surprise qu'il prenait évidemment pour de la satisfaction. Le salon était plein à n'y pouvoir remuer. Des grenzers, leurs femmes et leurs enfants occupaient une des faces. Un vieux soldat expliquait je ne sais quoi à ses compagnons avec cet air de contentement particulier à tout simple soldat qu'on écoute. Deux jeunes enfants regardaient avec une curiosité mêlée d'effroi la femme immobile et voilée. Deux conscrits se tenaient debout dans une attitude rêveuse et triste. Dans le fond, assises autour d'une longue table, de joyeuses commères hongroises mangeaient et buvaient avec des pâtres, quelques industriels allemands et des Hongrois très-barbus. Deux figures me parurent charmantes, deux jeunes Serbes. L'une vêtue d'un large et long pantalon blanc, d'une ample et flottante ceinture, d'une veste violet pâle bordée de fourrure et soutachée de ganses d'argent, portait sur la tête une calotte rouge très-élevée et entourée dans les deux tiers de sa hauteur d'un turban blanc et fin. L'autre, coiffée simplement en cheveux — de magnifiques cheveux, enroulés en nattes soyeuses autour de sa tête — portait une veste sans manches qui laissait voir sa chemise froncée et brodée au col, toute couverte de colliers de pièces de monnaie d'or et d'argent. Ces colliers où s'étalent les *ïirmeliks*[1], les ducats d'Autriche, les carbovanz russes, sont, de temps immémorial, un des luxes des paysannes serbes. Mais chez ce peuple héroïque l'amour de la patrie domine tous les autres sentiments, même celui d'une innocente coquetterie chez les femmes. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance, le pays manquait d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Les femmes donnèrent à l'envi leurs colliers, qui servirent à payer les armes avec lesquelles leurs époux et leurs frères combattaient. Pendant les premières années de la guerre de 1804 à 1810, la Serbie n'eut, pour ainsi dire, pas d'autre monnaie.

Golumbacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

J'allais oublier le personnage le plus amusant du cercle, un long Juif enveloppé d'une longue redingote graisseuse, serrée au-dessus des hanches par une vieille cravate de soie noire. Deux longues mèches de cheveux pendaient le long de ses oreilles que recouvrait un chapeau de gentleman. Un sac de nuit dans chaque main, il allait de côté et d'autre, quêtant un endroit favorable où il pût s'établir avec son bagage, et ne rencontrant sur son passage que des railleries

1. Pièces turques de vingt piastres ; de *ïirmi*, vingt.

ou des rebuffades. Les soldats autrichiens lui lançaient des bouffées de tabac à la figure; les commères hongroises lui riaient au nez; l'aventurière française secoua d'un air offensé son manteau, qu'il avait frôlé en passant; les deux Serbes firent le signe de la croix quand il passa devant elles, et le vieux Turc, le voyant s'approcher de sa compagne, brandit son tchibouk d'un air menaçant. Le Juif, à toutes ces marques de dédain ou de dégoût, répondait par d'humbles révérences et des sourires complaisants. J'eus pitié du pauvre paria, et me reculant à un bout de ma malle, qui me servait de divan, je lui fis signe de prendre place à l'autre extrémité. Il me regarda, colla d'un mouvement convulsif ses deux sacs de voyage contre ses flancs, me salua, et courbant sa longne échine, s'élança à travers la foule, gagna la porte et disparut. Le malheureux! Ma prévenance lui avait paru cacher un piége, et plus dangereuse que l'impertinence et la brutalité des autres.

Je montai sur le pont, non pour le suivre, mais pour échapper aux senteurs désagréables de cette salle encombrée.

Nous venions de dépasser Grodska, gros village serbe près duquel les Impériaux, sous le commandement de Wallis, furent défaits par les Turcs en 1739: défaite qui fut suivie bientôt de la prise et du traité de paix de Belgrade. Les vastes collines aux flancs desquelles le village est suspendu, couronnées par un cimetière que surmonte une forêt de croix, commencent à disparaître à l'horizon, et bientôt nous arrivons à Semendria (*Smederevo*), ancienne capitale de la Serbie au temps des *despotes*. La forteresse de Semendria, bâtie en 1433, par George Brankovitch, le dernier despote serbe, est superbe comme décoration. S'avançant comme un promontoire jusqu'au milieu du fleuve, très-large en cet endroit, elle présente de face au courant un rempart et une haute muraille crénelée, sur laquelle se dressent vingt-sept tours carrées. Le côté que regarde la rive autrichienne n'a que deux tours moins hautes, et à l'angle un donjon. Par-dessus la double enceinte du rempart et de la muraille, on aperçoit d'autres tours. Une seule porte basse donne entrée sur une berge sablonneuse où quelques soldats sont accroupis. Les tours sont fendues, les créneaux édentés, et tout cela n'a que juste le degré de solidité nécessaire à une décoration. Deux barques, l'une chargée de foin, l'autre de promeneurs, composent pour le moment toute la marine de cette place forte. La ville jadis capitale, aujourd'hui simple chef-lieu d'un des dix-sept départements de la Serbie, s'étend au pied d'un coteau assez élevé, qui pourrait, à la rigueur, prétendre au titre de montagne. Les pentes en sont couvertes d'arbres fruitiers, et principalement de pruniers, dont les fruits distillés produisent la *slivovitza,* si chère au paysan serbe. Depuis Grodska jusqu'à la Morava, on rencontre partout sur les hauteurs ces luxuriants vergers alternant avec des vignobles, dont la tradition attribue la plantation à l'empereur Probus lui-même, et qui produisent d'excellent vin. Ces crus, avec ceux de Joupa et de Negotine, sont réputés les meilleurs de la Serbie.

Nous n'avons rien aperçu de la ville, qui nous est masquée entièrement par la forteresse; mais à peine avons-nous dépassé le dernier donjon, que nous voyons s'ouvrir devant nous une vallée verdoyante, qui débouche perpendiculaire dans le Danube. C'est la vallée de la Morava, la plus riche et la plus populeuse de la Serbie. Deux autres contrées seulement lui sont comparables pour la fertilité du sol et l'abondance des produits : ce sont les vallées de la Matchva, entre la Drina et la Save, et de la Kraina sur les bords du Timok. La Morava (formée de deux affluents, la Morava serbe et la Morava bulgare, qui se réunissent un peu au-dessous de Krouchevatz) traverse la Serbie, qu'elle coupe en deux parties à peu près égales, l'une orientale, l'autre occidentale, et finit dans le Danube entre Semendria et Pojarévatz, le Passarovitz des Occidentaux, où se conclut en 1718 une paix célèbre entre la Turquie et l'Autriche.

A la hauteur de cette dernière ville, le Danube se divise en deux grands bras, coupés chacun par une multitude de petites îles

Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.

Ces îles servent de refuge à de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques qui s'envolent à notre approche.

Un peu avant Basiach, le fleuve recommence ses capricieux méandres, et oblique tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'il ne savait plus de quel côté se diriger. Repoussé et contenu par des hauteurs qui dominent la rive droite, il fait une pointe très-décidée vers la Hongrie, où les collines moins élevées s'écartent tout à coup comme pour laisser arriver jusqu'à lui le chemin de fer de Temesvar, lequel se trouve en ligne droite avec la pointe tracée par le fleuve. Nous sommes à Basiach.

XXXIX

DE BASIACH A ORSOVA.

Rama. — Un marin-cicerone. — Golubacz et son héros Borutchaous. — L'histoire et la légende. — L'antre aux cousins. — La caverne de Veterani. — Tours et détours. — Iutz. — Le défilé de Cazan.

C'est à Basiach que s'arrête actuellement le chemin de fer qui fait communiquer l'Occident avec le bas Danube. Cette voie est beaucoup plus rapide que celle du fleuve. Les bateaux accélérés qui partent deux fois par semaine de Pesth pour Basiach en correspondance avec la ligne de Londres et de Paris à Constantinople par Kustendjé, mettent vingt-quatre heures pour parcourir cette distance que la locomotive franchit en moins de douze heures. A la remonte, la différence est bien plus sensible encore.

Plus tard la ligne ferrée de Vienne à Basiach doit être prolongée jusqu'à Orsova où elle se reliera aux chemins

de fer valaques, lesquels, malheureusement, n'existent encore qu'à l'état de projet. Si jamais ils s'achèvent, il ne faudra pas plus de soixante-douze heures pour franchir les six à sept cents lieues qui séparent Paris de Bucharest.

Tout ce que l'on aperçoit de Basiach, c'est une hôtellerie dont la façade regarde le fleuve, puis la gare des dégagements qui s'étend à gauche et à droite, parallèlement à la grande route de Szechenyi, à l'abri de mamelons boisés qui s'arc-boutent en contre-forts. Le paysage est triste. Le cap qui s'avance vis-à-vis de Basiach, sur la rive serbe, inégal, tourmenté, projette au-dessus de l'eau un massif de rochers rougeâtres recouvert d'une terre sablonneuse où s'étalent de belles nappes de bruyères roses. A un coude brusque du Danube, s'avance, comme pour lui barrer le passage, un écueil portant les ruines, encore imposantes, d'un ancien château fort que couronne un donjon très-élevé. « C'est Rama », me dit un vieux marin, qui depuis 1835 navigue sur le Danube et qui connaît à fond l'histoire de sa navigation encouragée à regret d'abord par l'Autriche et vue d'un mauvais œil par la Turquie. Malheureusement ou heureusement, l'histoire et la légende sont tellement mêlées dans ses récits qu'il est parfois bien difficile de distinguer l'une de l'autre. De plus il est Italien, et à ce titre, comme toute la contrée abonde en souvenirs romains, il se considère ici comme dans sa patrie, et se croit obligé de m'en faire les honneurs. Son enthousiasme ne tarit pas. Je m'en défie un peu, mais il ne me déplaît pas autrement. S'il est permis de médire parfois de son pays quand on y est, il est mieux encore de le défendre et de le glorifier quand on en est loin.

A Golumbacz, il me montre une admirable ruine, la plus belle des bords du Danube. Qu'on se figure une pyramide de rochers nus sortant du lit du fleuve et sur laquelle s'entassent de la base au sommet une succession de tours et de donjons reliés entre eux par des chemins couverts et des remparts crénelés, jusqu'à l'extrême pointe couronnée par une tour ronde gigantesque. Du pied de cette tour un des côtés de la pyramide descend jusque dans le fleuve par des degrés de rochers à pic. Une barque mâtée, d'une assez grande dimension, abritée par une échancrure du roc, disparaît dans l'ensemble imposant de ces constructions et de la masse de granit qui les porte. Murailles et rochers, d'une belle teinte rougeâtre uniforme à ce point qu'on les croirait le même bloc, se détachent d'une encoignure de la montagne boisée et coupée par d'énormes crevasses.

Golumbacz a aussi sa légende. Le héros de cette légende est un certain Borutchaous, Valaque de naissance, brigand de profession, lequel vint il y a quelque cent trente ou cent quarante ans s'établir dans ces ruines, encore habitables à cette époque.

La forteresse romaine, transformée en couvent par des moines après l'invasion des Barbares, avait été si solidement construite, que les Turcs eux-mêmes — grands démolisseurs, comme on sait — n'avaient pu entièrement la détruire. Plusieurs salles qui n'existent plus aujourd'hui — car le temps cause plus de ravages encore que les hommes — étaient encore debout. C'est là que Borutchaous vint s'établir avec ses hommes, comme des vautours dans leur aire. Si les toits du château le protégeaient mal, lui et ses compagnons, contre les intempéries des saisons, ses murailles le mettaient à l'abri de toute surprise, de toute attaque extérieure, et c'est tout ce qu'il lui fallait. Car il avait souvent maille à partir avec ses voisins, ne vivant que de combats et de rapines, faisant de continuelles razzias dans la plaine, forçant les habitants des campagnes à dix lieues à la ronde à lui payer tribut, rançonnant les barques qui montaient ou descendaient le fleuve, car chez lui le brigand était doublé de pirate. Il prenait le titre de roi : aussi l'était-il, roi sur la terre, roi sur les eaux. On envoya contre lui des armées; aucune ne put le vaincre, et il mourut tranquillement dans son lit, plein de gloire et d'années, laissant, comme Alexandre, son empire *au plus digne*. Le plus digne se laissa prendre: fut-ce par un capidgi turc ou par un caporal autrichien, l'histoire ne le dit pas; et la légende elle-même, qui ne tarit pas sur les exploits de Borutchaous, est muette sur le compte de ses successeurs.

Les accidents et les phénomènes naturels de la rive gauche du fleuve ont donné lieu également à une foule de récits merveilleux. Là les rochers sont crevassés de larges cavernes que le fleuve a creusées dans ses jours de colère. L'une de ces cavernes appelée le *Mückenhölle*, « le Trou des Cousins, » est célèbre dans les contes populaires. C'est là, dit-on, que saint Georges, vainqueur du fameux dragon, abandonna le corps du monstre. Le cadavre putréfié donna naissance à des légions de cousins, qui, chaque année, vers le mois de juin s'échappent du fond de la caverne et se répandent dans la campagne où ils dévorent bêtes et gens. En vain, pour se préserver du fléau, a-t-on cherché à boucher l'entrée de la grotte; aucune maçonnerie n'a pu tenir contre les assauts de ces insectes endiablés, et mortier et briques ont été aussitôt réduits en pussière.

Un peu plus loin, s'ouvre dans les rochers une autre caverne qui porte un nom glorieux dans l'histoire des luttes de l'Autriche contre la Turquie, le nom de Vétérani, général italien au service de l'empire. Une poignée de braves qu'il avait logés dans cette forteresse naturelle y tint longtemps en échec plusieurs milliers d'Arnautes et d'Osmanlis.

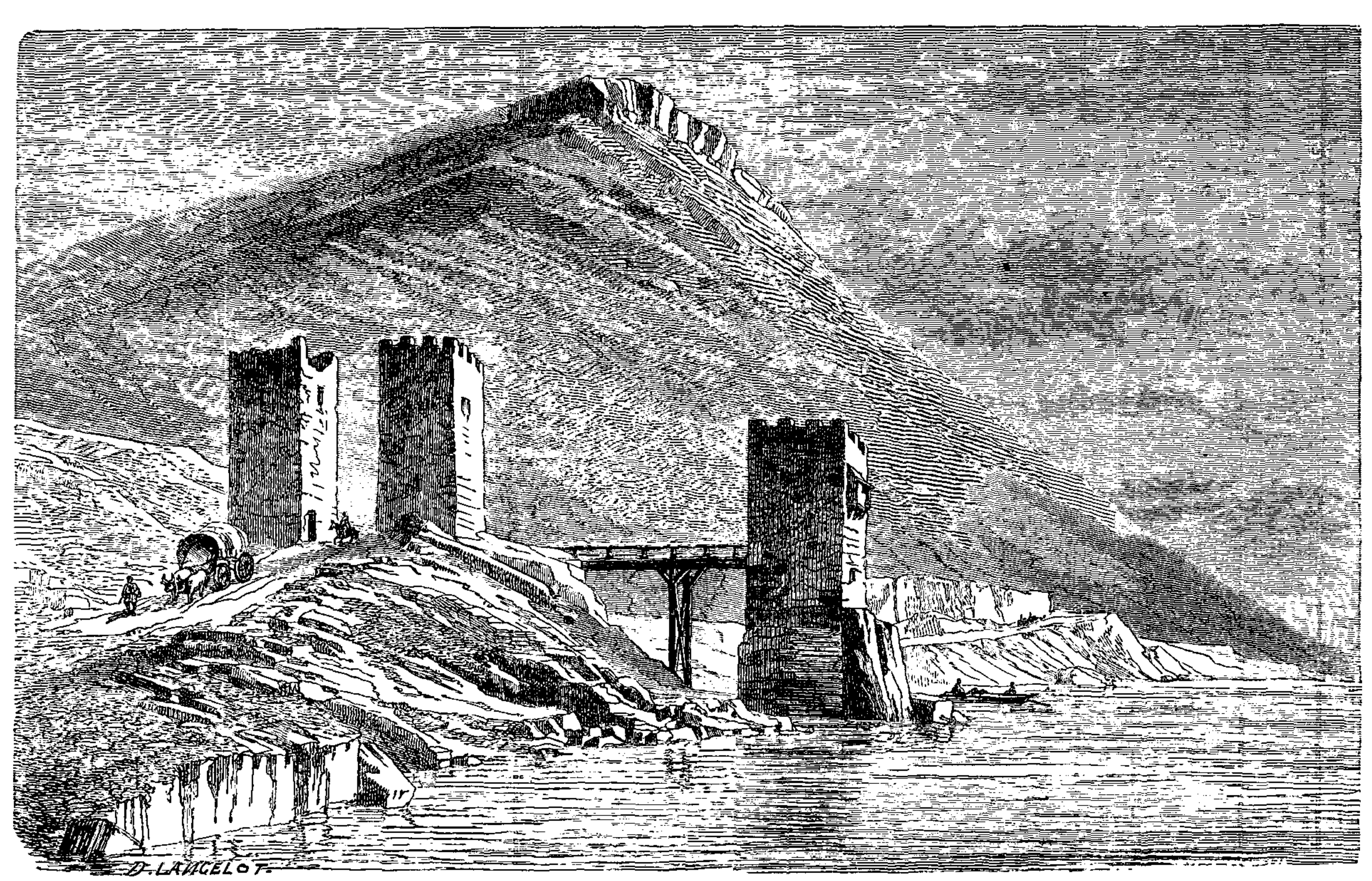
En aval de ce site légendaire, le Danube se jette tantôt à gauche tantôt à droite comme s'il ne savait s'il veut remonter brusquement au nord ou descendre directement au midi; il décrit de brusques zigzags en se brisant avec bruit aux promontoires qui le repoussent et le contiennent. Ces promontoires affectent la forme pyramidale et leurs assises tombent obliquement. Les hauts sommets sont couverts de bois; et aussi, autant qu'on peut en juger dans une course rapide, les montagnes de la rive turque dominent celles de la rive hongroise. Mais des deux côtés ces montagnes ne sont que comme

des soubassements portant d'autres degrés plus élevés et dans lesquels les géologues voient les piliers d'une digue gigantesque, que le fleuve a dû battre pendant bien des siècles, avant de se frayer à travers ses assises un étroit et sinueux chenal.

« Voici le défilé de Cazan, me dit le matelot italien, vous allez voir des travaux romains ! » Au premier coup d'œil jeté sur le fleuve on eût pu croire que nous étions au milieu d'un lac de forme triangulaire très-allongée et que nous nous dirigions vers la pointe extrême placée devant nous. Ces rives ont des pentes rigides et régulières couvertes de bois sombres que perce de temps en temps une crête de rocher. A gauche des broussailles cachent les bords, à droite des rochers semés au hasard, comme s'ils avaient été secoués des sommets, les hérissent et les obstruent. En avançant on distingue deux parois opposées de l'ouverture dont la pente très-régulière et roide dessine un V majuscule. (Voy. la grav., p. 81.) Les contre-forts sont si rapprochés, qu'il me semblait impossible que le bateau passât entre les deux. Toute blanche et perpendiculaire, une masse de rochers ferme l'ouverture comme un mur.

La solitude était complète : le paysage a gardé un caractère si primitif et si vierge de tout travail humain, qu'on peut vraiment croire qu'on 'y passe le premier et éprouver la double émotion de la découverte et de l'inconnu.

Telles furent du moins mes impressions en franchissant cette gorge magnifique et elles durèrent longtemps. Je ne connais rien de plus beau que ce grand fleuve; je l'ai vu pendant douze cents kilomètres se précipiter et se répandre en minant ou noyant tout ce qu'il approche, et je le vois ici bouillonner et rugir entre des parois rocheuses dont les masses inébranlables pouvaient seules le dompter.



Vue de Iutz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

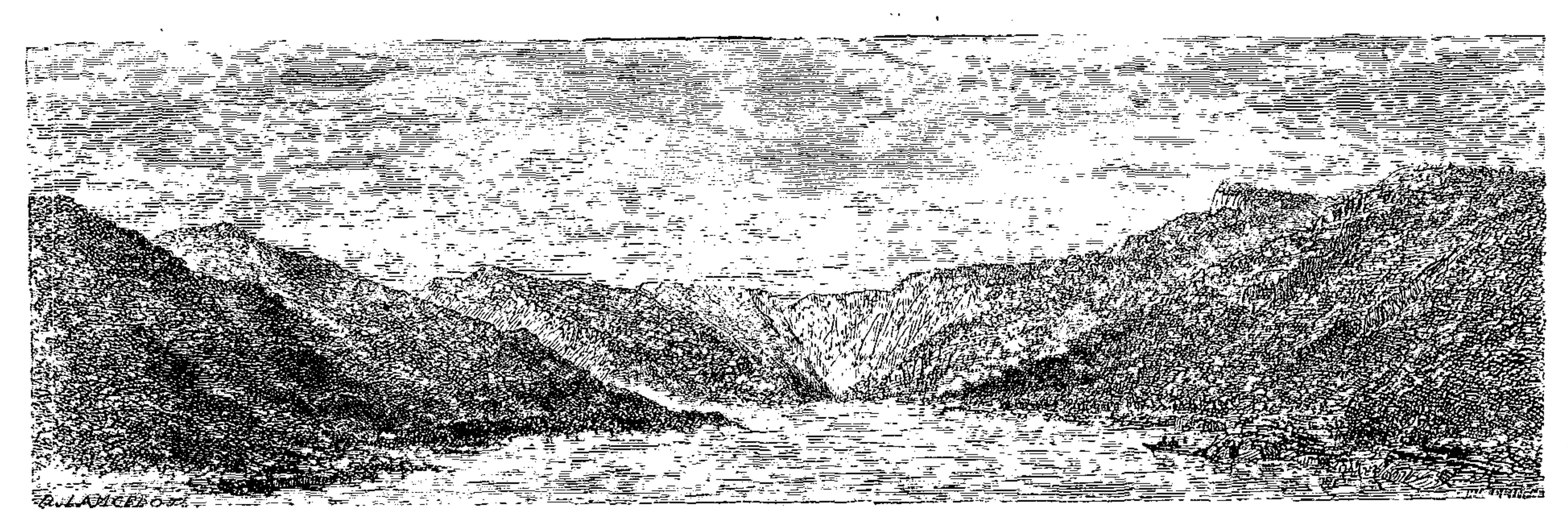
A Iutz, petite station avant Cazan, mon attention fut attirée par la vue de deux grosses tours carrées, entre lesquelles passe la route de Drenkova à Orsova. L'une de ces tours, la plus rapprochée de nous, communiquait par un pont de bois avec une troisième tour, plantée dans le lit même du fleuve, et garnie au sommet d'une logette en encorbellement avec mâchicoulis : dans cette logette, un factionnaire autrichien faisait le guet.

Notre paquebot filant avec une vitesse de douze nœuds à l'heure, je n'avais rien pu saisir dans la construction de ces tours qui m'indiquât d'une manière précise leur âge ; cependant, je faisais à part moi cette remarque, que leur position en embuscade sur le fleuve et à cheval sur le chemin, leur donnait un caractère de guet-apens avec préméditation assez féodal.

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)





Entrée du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XL

SUITE DE BASIACH A ORSOVA.

La route du comte Szechenyi et le chemin de Trajrn. — Explications, insinuations et réclamations de sior Nicolo.

Devant les masses de granit à travers lesquelles m'emportent les flots désordonnés du Danube, une pensée d'admiration est due au génie de l'homme qui a vaincu la force de résistance inerte et la force folle de la nature. N'est-ce pas une chose merveilleuse aussi que cette voie, qui court tout le long de la rive gauche, conquise en partie sur le roc, en partie sur l'eau, tantôt suspendue aux flancs mêmes de la montagne, tantôt étagée sur des blocs détachés de la masse et rejetés dans le lit du fleuve? C'est la fameuse route de Drenkova à Orsova, construite par le comte Szechenyi, et grâce à laquelle le service de la Compagnie du Danube n'est jamais interrompu, même à l'époque des plus basses eaux, lorsque le Danube cesse d'être accessible non-seulement aux steamers ordinaires, mais même aux simples barques conduites par des rameurs. Les voyageurs en sont quittes pour quitter le bateau à Drenkova et monter dans des diligences qui les transportent eux et leurs bagages à Orsova, où ils se rembarquent de nouveau. C'est en 1857 qu'a été achevée cette route, qui peut rivaliser avec les grandes créations des Romains.

Mais Nicolo, mon matelot italien, n'est pas de cet avis. Aucune œuvre moderne, à son avis, ne saurait surpasser, ni même égaler les travaux gigantesques du peuple-roi.

« Eh! signor, me crie-t-il, avec une sorte d'impatience, en détournant encore une fois mon attention de la rive gauche pour me montrer sur le bord opposé le chemin de halage tracé par les soldats de Trajan, ceux qui ont creusé ce chemin sans points d'appui, n'avaient pas la vapeur pour les transporter ou pour forer la pierre, ni la poudre pour fendre les lourdes assises du roc, et les précipiter dans le fleuve. Ils ne savaient pas se faire obéir de la force aveugle, la contenir et la diriger; mais ils étaient eux-mêmes une force intelligente. Réfléchissez un peu à ce qu'ont fait et nous ont laissé les anciens, comparez la faiblesse de leurs moyens et la grandeur de leurs œuvres. Pour moi à force d'y songer, chaque fois qu'il m'arrive de passer devant ce chemin, il me semble que j'y ai vu travailler comme j'ai vu travailler à la route nouvelle. D'abord il a fallu prendre pied sur cette muraille, qui, à certains endroits, descend aussi profondément au-dessous du niveau du fleuve qu'elle s'élève au-dessus, et pour cela on a dû établir un échafaudage qui permît au hardi travailleur d'attaquer le roc sans se préoccuper de son point d'appui. J'ai entendu souvent à bord des savants raisonner là-dessus. Ils prétendaient que les entailles encore visibles et régulièrement espacées dans une largeur considérable avaient servi à soutenir les culées d'un pont: erreur! Jamais pont n'eut une telle largeur. C'étaient tout simplement les mortaises où venaient s'engager les poutres destinées à supporter le plancher provisoire. Le courant eût balayé comme brins de paille les lourdes barques qu'il eût fallu amonceler pour porter les premiers tra-

1. Suite. — Voy. . III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49 et 65.

vailleurs. Si vous pouviez voir cela de près, comme je l'ai vu maintes fois, vous admireriez comme le parement est régulier et lisse, comme le sol est nivelé et quelle fière courbe décrit le surplomb. On a pensé à tout. De place en place un escalier descend au niveau du fleuve et permet d'y puiser; des bornes d'achoppement ont été ménagées. Je ne sais pas si l'on se rend bien compte du temps qu'a exigé l'exécution d'un tel travail; ce serait à valoir en plus : car ceux qui l'ont exécuté n'avaient pour outils que le pic du mineur; ils étaient loin de chez eux, et étaient souvent obligés de quitter la pioche pour l'épée. Que n'auraient-ils pas fait, s'ils avaient eu à leur disposition les puissants auxiliaires que le génie de tant de générations a créés depuis? Ce n'est pas, ajoutait-il, que je veuille déprécier les travaux des modernes. J'ai vu souvent le *grand comte*, comme ils l'appellent, dirigeant ses ingénieurs et leurs armées d'ouvriers. Si on l'eût laissé faire — car c'est au fleuve surtout qu'il en voulait — il l'eût nivelé et rendu facile comme la route. Avec la vapeur et la mine, c'était un jeu. Mais il avait contre lui la Turquie qui ne comprenait pas le but ni la portée de l'entreprise, et l'Autriche qui le comprenait trop. Ceux de mon pays admirent les hommes comme Szechenyi. Mais il ne faudrait pas oublier que si, grâce à lui, la civilisation moderne a pénétré jusque dans ces lointaines contrées, c'est que déjà le monde romain s'y était frayé un passage. Le génie de Rome n'a pas seulement jeté des ponts et creusé des chemins; il a labouré les esprits; le sillon est encore assez profond pour que les idées modernes y germent. »

A cela, le *sior* Nicolo, continuant à broder son thème favori, ajoutait beaucoup d'autres choses sur ce qu'on pourrait faire aujourd'hui avec les ressources de l'art moderne, disant à quoi les anciens employaient leurs forces, à quoi nous devrions occuper les nôtres. Je ne pouvais que l'en croire sur parole quant aux choses qu'il m'avait rapportées et qu'il disait avoir vues. Pour ce qui est de sa conclusion, sous forme d'insinuation, je n'avais garde de vouloir la discuter, au risque de froisser ses convictions, et de renouveler avec un tel fanatique de l'antiquité la vieille querelle des anciens et des modernes. D'ailleurs je me trouvais d'accord avec lui sur beaucoup de points, notamment sur celui-ci, que l'on ne doit pas mesurer la grandeur des peuples, ni celle des hommes d'après les forces dont ils disposent, mais d'après le but auquel ils tendent. Ce qui ne veut pas dire que même, sous ce point de vue, la comparaison fût tout à fait à l'avantage des anciens.

C'est sur ce chemin de halage, quelques milles en amont d'Orsova, que se trouve la fameuse *table de Trajan*, si souvent décrite par les voyageurs qu'il serait superflu d'en parler longuement ici. Un éboulement de roches assez récent, je crois, en a un peu défiguré l'aspect général; car, autant que j'en puis juger à la distance où nous sommes, je ne retrouve plus la tablette telle que je l'ai vue figurée dans d'anciens dessins. Elle occupe une encoignure qui sert souvent d'abri et de campement à des pêcheurs serbes, et c'est à peine si l'on distingue aujourd'hui, noircie par la fumée de leurs feux, l'inscription commémorative de la première campagne de Trajan en Dacie (103 ap. J. C.).

IMP. COES. D. NERVOE.
FILIUS. NERVA. TRAJANUS.
GERM. PONT. MAX.[1]

Au-dessus de cette inscription l'on voit ou plutôt l'on voyait gravée la figure de deux dauphins, la queue enroulée, et entourant l'aigle romaine. D'autres ont cru voir, au lieu de l'aigle, deux Victoires, ou deux Génies ailés; encore quelques années et les archéologues, d'accord, n'y verront plus rien. Il serait intéressant de savoir si cette tablette est rapportée ou si elle a été taillée sur place dans le rocher. Tous les auteurs que j'ai consultés sont muets sur ce point. On ne s'avise jamais de tout!

Cependant nous avons franchi la grande chaîne qui prend naissance en Pologne sous le nom de Carpathes et finit aux Balkans dans la Turquie d'Europe, après avoir décrit la figure d'un S majuscule que le Danube coupe par le milieu. Nous entrons dans le quatrième bassin du fleuve, et bientôt nous voyons poindre à notre gauche les maisons blanches d'Orsova.

XLI

ORSOVA.

L'ancien et le nouvel Orsova. — La ville autrichienne et la forteresse turque. — Un pacha de la Réforme. — Souvenir de la Restauration. — Boutade d'un voyageur hellène. — Paysage au clair de lune. — Un poste élevé difficile à prendre. — Négociation malheureuse avec une sentinelle. — Un mauvais coup manqué. — Un miracle.

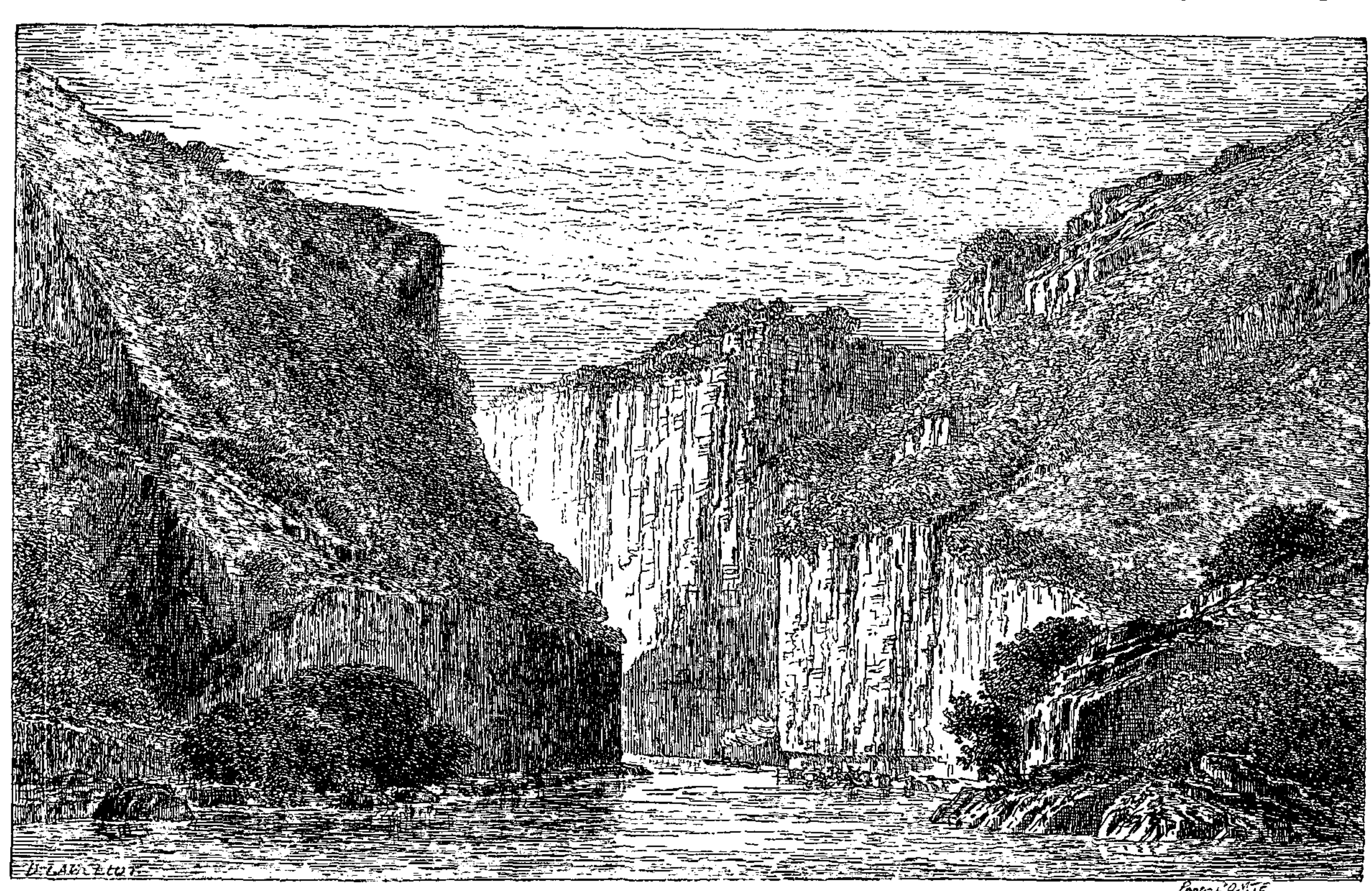
Orsova (*Alt-Orsova*, « le Vieil-Orsova, » par opposition au Nouvel-Orsova, dont nous parlerons tout à l'heure) est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive autrichienne. A quelques kilomètres au-dessous, après qu'on a franchi la petite rivière Tcherna qui coule des dernières ramifications des Carpathes, commence la frontière valaque. A partir de là, le fleuve coule entièrement dans l'empire turc, si toutefois la Moldo-Valachie qu'il continue à longer à gauche jusqu'à la mer Noire comme un immense chemin de ronde (l'expression est de M. Saint-Marc Girardin), et la Serbie, qu'il n'abandonne qu'au confluent du Timok, peuvent être considérées comme faisant partie de l'empire turc.

En sa qualité de place frontière, Orsova, quoique simple bourg de quinze cents à deux mille habitants, jouit d'une foule d'avantages qui manquent à des villes beaucoup plus populeuses. Il y a une garnison fournie par le 14ᵉ régiment-frontière, composé entièrement de Valaques, un bureau de police, un office de douane, — deux signes de civilisation! Aussi, à peine arrivé, qu'il séjourne ou continue sa route, le voyageur doit descendre à terre, ouvrir ses malles, exhiber son passeport, y faire apposer le visa de l'autorité. On en a pour deux heures au moins à la montée; à la descente,

1. « Nerva Trajan le Germanique, pontife souverain, fils du divin Nerva, César, empereur. »

quand on ne fait que sortir du territoire autrichien, les formalités sont moins nombreuses et moins longues. Par une exception rare, que je suis d'autant plus heureux de constater, je trouvai parmi les employés de la police d'Orsova, les seuls à qui j'eus affaire, des gens polis, expéditifs. En moins d'une demi-heure, j'étais en règle avec l'autorité, et j'étais installé à l'hôtel, en compagnie d'un jeune gentleman dont j'avais fait la connaissance au bureau des passe-ports, à la suite d'un de ces légers accidents de voyage qui rapprochent tout naturellement des hommes demeurés jusque-là étrangers les uns aux autres. Il se rendait comme moi à Bucharest, nous devions reprendre le bateau le lendemain jusqu'à Giurgevo, et en attendant, nous nous promettions de visiter ensemble Orsova.

C'est, comme je l'ai dit, un simple bourg assez étendu, et qui pourra devenir une ville importante lorsque la navigation du Danube aura pris toute son extension, et que la frontière d'Autriche ne sera plus une barrière, mais un marché et un entrepôt. Il n'a de remarquable aujourd'hui que sa situation et le paysage qui l'entoure. En suivant le long des quais le cours du Danube, l'on arrive bientôt près d'un grand bâtiment qui ressemble à un caravansérai, et qui sert de magasin de dépôt pour les marchandises, et, à l'occasion, de lazaret. En face, au milieu du fleuve, entouré d'un cercle de hautes montagnes, le Nouvel-Orsova, ou, comme l'appellent les Turcs, « la citadelle de l'Ile » (*Ada kalè*), dresse son ancienne forteresse dont les remparts percés de meurtrières baignent leurs pieds



Falaises du défilé de Kasan. — Dessin de Lancelot.

dans le Danube. Deux tours massives, une maison de bonne apparence et l'élégant minaret de sa mosquée, entourés d'un vert massif de pruniers les surmontent. Sous le ciel étincelant, rayé de longs nuages qu'empourpre le soleil couchant reflété par les lames mouvantes du fleuve, cette île est d'un aspect charmant et mystérieux. Au milieu du canal qui la sépare d'un fort touchant presque à la rive droite, une barque s'agite, se dirige vers nous, approche et présente à nos yeux deux passagers; au seul aspect de leur embarcation, *un caïque à quatre paires*, comme on dit à Constantinople, on reconnaît en eux des personnages d'importance. L'un superbement vêtu du riche costume des Osmanlis, et dont la ceinture est chargée d'armes brillantes, est accroupi avec majesté sur un tapis étalé au fond du caïque; l'autre est assis à califourchon sur une chaise de bois blanc toute dépaillée; il porte en arrière, découvrant un profil busqué, le fez rouge à gland bleu surmonté de la plaque de cuivre, signe distinctif des militaires, et la tunique moderne serrée par un ceinturon soutenant un sabre de cavalerie. Ils abordent : le Turc au brillant costume, à la tournure martiale, saute à terre, donne des ordres aux rameurs, et s'achemine vers la ville d'un pas lent et grave; l'autre le suit avec une contenance embarrassée, le cou tendu en avant, le dos voûté, les jambes trébuchantes, tenant des deux mains son grand sabre qu'il porte devant lui comme un danseur de corde son balancier. Au moment où je signalais la barque au large, j'avais entendu dire que c'était le caïque du pacha d'Orsova. A la bonne heure! voilà un digne Turc qui avait voulu rester fidèle au costume de ses pères, et qui le porte vaillamment, ma

foi ! J'admire sa belle prestance, et je ris de la piteuse mine et du costume moderne de l'officier subalterne qui le suit. Mais, ô surprise ! j'apprends bientôt que celui-ci, le personnage au fez, est précisément le pacha, et que celui qui marche devant n'est que son *kavas* (ordonnance). J'ai pris le maître pour le valet et le valet pour le maître. La méprise est possible, même ailleurs qu'en Turquie.

Nous sommes accostés plusieurs fois durant notre promenade par des Tsiganes, hommes, femmes ou enfants, qui nous demandent l'aumône. Leur voix a un accent étrange; on dirait du bourdonnement des cordes d'un violoncelle. Ils sont déguenillés au delà de toute description; pourtant leurs guenilles, empruntées aux costumes hongrois, valaque, allemand, trahissent un goût très-prononcé pour la parure, chez les femmes, s'entend; car de parure, voire de vêtement, les hommes ne s'en soucient guère.

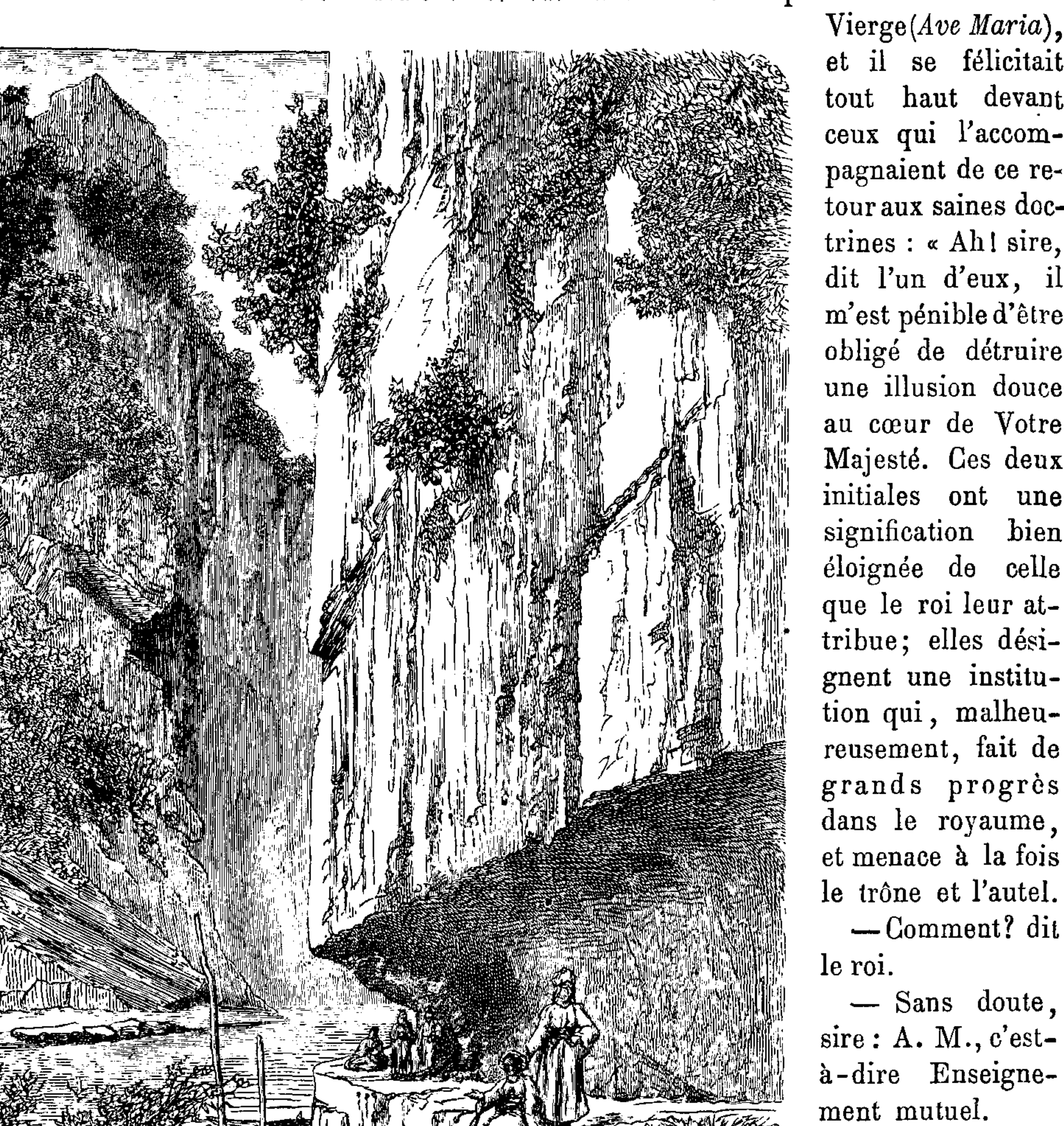
Seule une jeune fille de douze ans, offre un type de physionomie remarquable; véritable Indoue à la peau d'ambre, elle est charmante avec ses yeux noirs et veloutés, un peu bridés, relevés vers les tempes, et sa chevelure épaisse et crépue, dont les tresses son entremêlées de chapelets et de monnaies d'argent. J'eus le malheur de me laisser toucher par ses supplications, et aussitôt, comme par enchantement, de toutes les ruelles, de toutes les encoignures surgit une nuée d'autres mendiants qui nous assourdirent de leurs clameurs. L'Anglais contempla quelque temps sans sourciller cette scène de Callot, puis se tournant brusquement vers moi, comme si elle l'avait mis en appétit : « Allons souper, » me dit-il.

Un jour, — j'ai retenu cette anecdote des temps de ma première enfance, — le roi Charles X, se promenant dans Paris, fut surpris de voir la plupart des maisons surmontées d'une plaque peinte portant ces deux initiales : A. M. C'était peu après la fondation de la Compagnie d'assurances mutuelles. Le monarque, dont l'esprit, à cette époque de sa vie, inclinait volontiers aux choses religieuses, s'imagina que les habitants de sa bonne ville avaient mis leurs maisons sous la protection de la sainte Vierge (*Ave Maria*), et il se félicitait tout haut devant ceux qui l'accompagnaient de ce retour aux saines doctrines : « Ah ! sire, dit l'un d'eux, il m'est pénible d'être obligé de détruire une illusion douce au cœur de Votre Majesté. Ces deux initiales ont une signification bien éloignée de celle que le roi leur attribue; elles désignent une institution qui, malheureusement, fait de grands progrès dans le royaume, et menace à la fois le trône et l'autel.

— Comment? dit le roi.

— Sans doute, sire : A. M., c'est-à-dire Enseignement mutuel.

— Ah ! fit le roi en soupirant, vous avez raison ! »



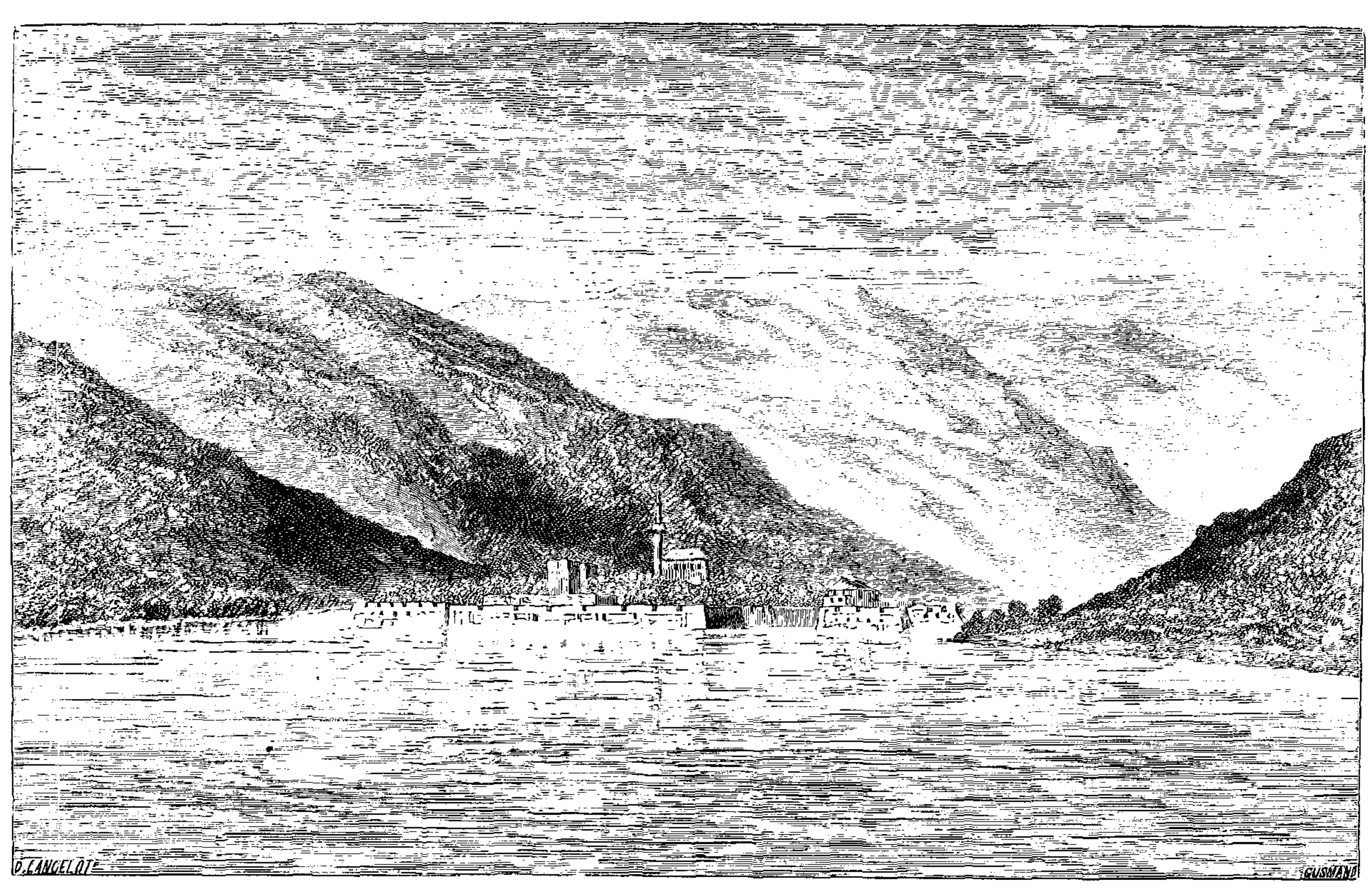
Chemin de halage dit de Trajan. — Dessin de Lancelot.

A Orsova également, vous ne sauriez faire un pas dans la rue sans voir surgir devant vous ces deux lettres fatidiques : K. K. (*Kaiserlich-Kæniglich*, « Impérial-Royal »). La légende des drapeaux, les shakos des soldats, les affiches placardées aux murs, tous les édifices publics, jusqu'aux simples guérites, tout ce qui a ou affecte un caractère ou une destination officielle, revêt comme une flamboyante étiquette les deux majuscules augustes. C'est l'impériale-royale maison du gouverneur, l'impérial-royal bureau des passe-ports, l'impérial-

royale office des douanes, des tabacs, etc. Heureux encore quand il ne s'y joint pas une troisième qualification en *al*, comme *ducal* ou *archiducal*. Mon voyageur anglais agacé par ce luxe de titres, entre dans un café d'Orsova, dont l'enseigne portait : Fournisseur de Son Altesse Impériale-Royale-Archiducale, etc. La même inscription s'étalait majestueusement sur tous les murs à l'intérieur. L'Anglais s'arrête quelque temps à la considérer, et quand le garçon s'approche de lui pour lui demander ce qu'il doit lui servir : « Servez-moi, lui répondit-il, un impérial-royal-archiducal verre d'eau. »

Après dîner, je repris ma promenade. J'étais seul cette fois; mon compagnon, en vrai fils d'Albion, préférant le *far niente* de l'hôtellerie à l'exercice du soir. Je m'acheminai vers le quai. En face de moi, de l'autre côté du Danube, au pied d'une croupe de montagnes dont l'arête de gauche faisait premier plan à la vue de la forteresse, se montrait, dans un site ravissant, une petite bourgade serbe, affublée d'un nom turc, *Teké* (mot qui signifie couvent ou monastère). Tout ce que j'aperçois du village, est une ligne de petites maisons blanches masquées en partie par des accidents du terrain qui se relève en dunes de sable plantées de beaux massifs d'arbres. En arrière s'étend un coteau à pente douce, couvert de champs de maïs, qui se perdent dans l'orée d'une forêt touffue couronnant le sommet de la montagne. Ce village, gaiement groupé dans ce cadre de verdure et de champs bien cultivés, contraste agréablement avec les amas de huttes et les sables arides que j'ai vus plus haut.

Cependant le jour était tombé peu à peu; l'œil ne



Forteresse d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

pouvait plus saisir les détails du paysage, mais l'ensemble était plein de grandeur. La forteresse, isolée, se dessinait en teinte blafarde, sur un fond de vapeurs humides et bleuâtres. Le fleuve, en heurtant le pied des murailles, y traçait une ceinture de lumière mouvante, reflétant à une profondeur infinie les bastions crénelés, les tours et le minaret de la mosquée. Plus bas, il allait se perdant dans un gouffre d'ombre, au-dessus duquel se profilaient les arêtes durement déchirées de hautes montagnes. Le bruit retentissant des vagues semblait aussi cesser là où l'œil cessait de les apercevoir. Le village serbe, au contraire, paraissait plus bruyant, plus animé que tout à l'heure : les bêlements des moutons qui rentraient à l'étable en agitant leurs clochettes, les mugissements des buffles, triplées par les échos de la montagne, se mêlaient aux chants des pâtres qui semblaient s'appeler et se répondre des coteaux à la plaine. La grande voix du fleuve soutenait tous ces bruits, les unissait et les berçait dans une harmonie puissante et triste; c'était l'hymen du soir dans sa simplicité grandiose!

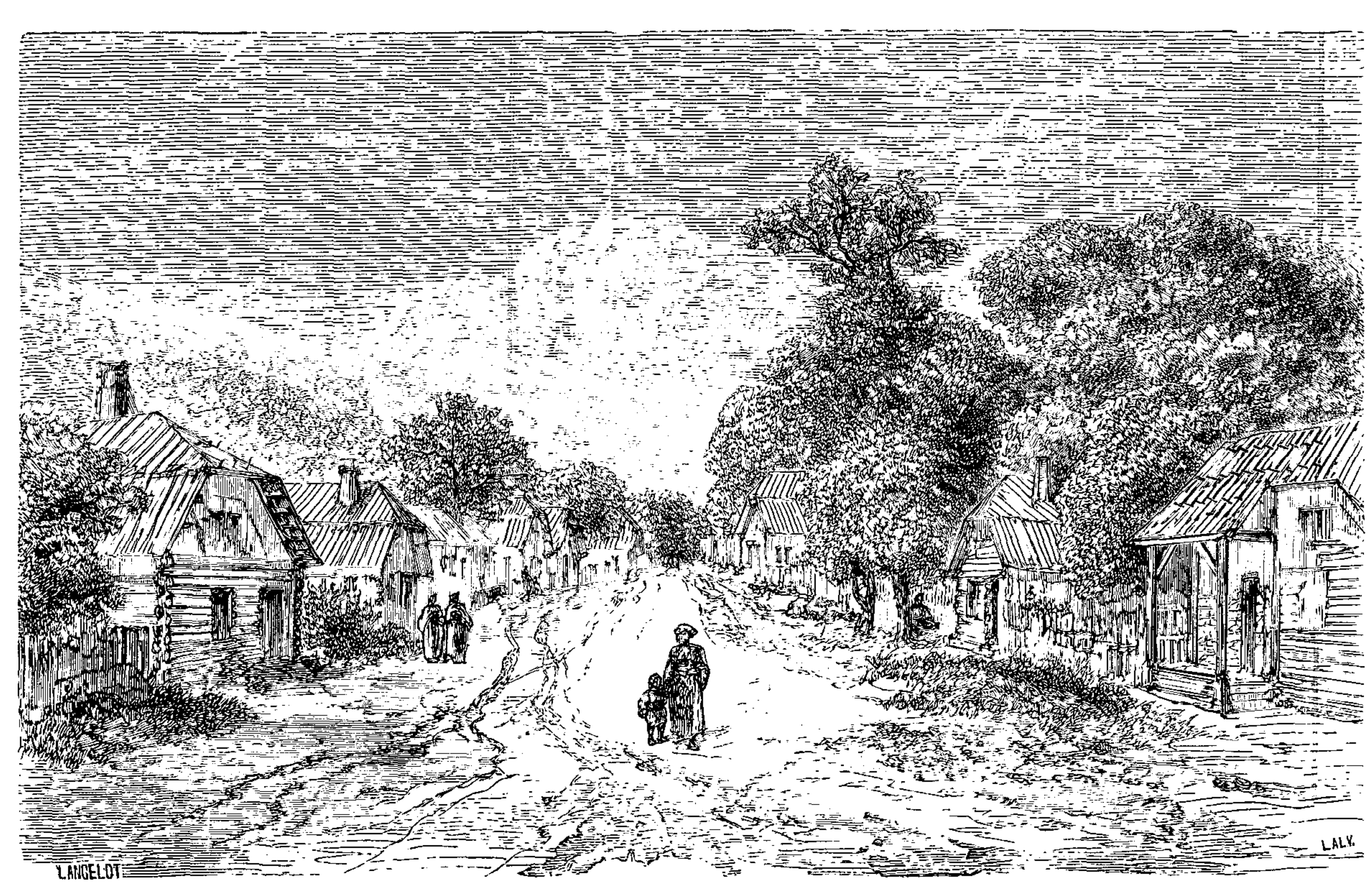
Orsova avait fermé les portes de ses maisons, éteint les rares lumières qui brillaient tout à l'heure aux fenêtres. Tout dormait ou s'apprêtait à dormir; car je venais de voir passer, regagnant leur camp, quelques femmes tsiganes bizarrement accoutrées d'une longue tunique blanche et d'écharpes frangées; pauvres almées qui, pour quelques kreuzers, dansent et chantent chaque soir dans les bouges infects fréquentés par les matelots! L'une d'elles portait pendu à son sein un enfant d'au moins trois ans, tout nu, dont les formes grêles, le teint

brun, la chevelure emmêlée et les yeux effarés quand il me vit, rappelaient dans l'ombre plus le singe que l'homme.... Il était environ onze heures. La lune et les étoiles dans tout leur éclat illuminèrent le ciel et versèrent sur l'espace l'incomparable lueur argentée des astres d'Orient. Les vivantes rumeurs de la rive serbe étaient éteintes; tout mouvement avait cessé, excepté celui des flots que je n'apercevais plus qu'à une certaine distance; car à mes pieds s'étendait une large zone de brume que la lumière ne perçait pas, mais que rayaient, comme des feux follets, de nombreuses lucioles dont le doux éclair, à reflets d'or et d'émeraude, s'allumait, luisait et mourait entre chaque élan du brillant dyptère. Une voix sonore et une phrase italienne me tirèrent brusquement de ma contemplation. Mon hôte s'était approché de moi sans bruit : il était en chemise et pieds nus. « *Signor*, me dit-il avec un salut doublement prétentieux, attendu le sans gêne de sa tenue, *bisogna che rientri; questa è l'ora della febbre e dei ladroni.* » Il faut rentrer; voici l'heure de la fièvre et des voleurs. » Grand merci de l'avertissement!

Nous devions partir le lendemain matin, à neuf heures. Au soleil levant, je sautais à bas de mon lit. On a mille raisons pour mal dormir dans les hôtels de ces contrées. C'était bien autre chose, vraiment, que les coassements de grenouilles et les piqûres de cousins qui firent passer une si mauvaise nuit à Horace, tandis qu'il allait de Rome à Brindes!

«.... Mali culices ranæque palustres
Abripiunt somnos. »

Je m'habillai à la hâte et je sortis. Le paysage qui



Le bourg d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

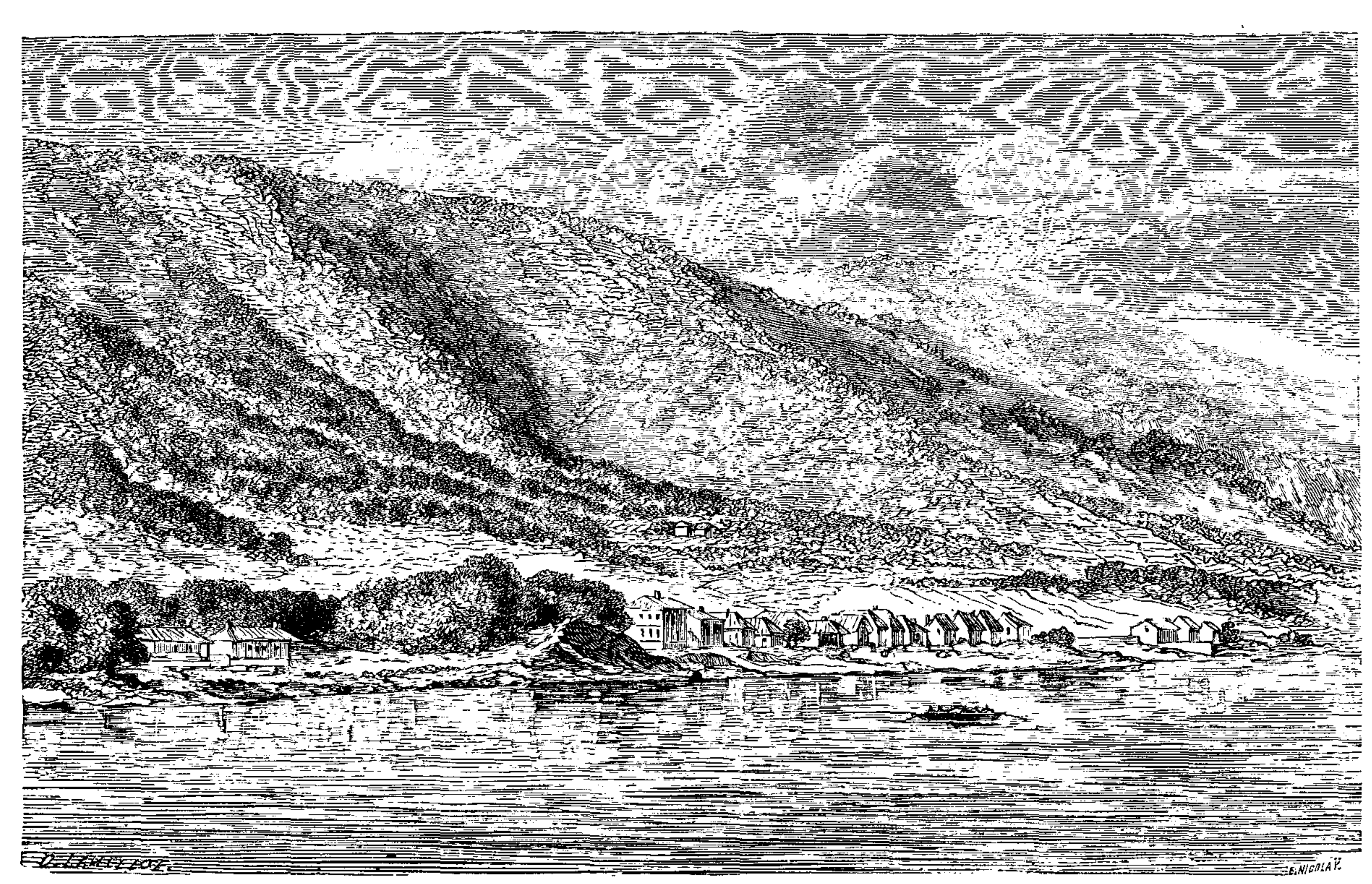
m'avait tant charmé le soir avait, dans la fraîcheur matinale, un attrait nouveau. Je descendis le cours du fleuve. Le bourg s'étend assez loin de ce côté, et je rencontrai, dès que j'eus dépassé les dernières maisons, un grand nombre de patrouilles et de sentinelles. Ces dernières surveillaient moins la route que le fleuve, et guettaient surtout les contrebandiers serbes et valaques. Je longeai le Nouvel-Orsova, et, à la faveur d'un éboulement de rocs que j'escaladai, je pus jeter un coup d'œil par-dessus les murs d'enceinte de la forteresse. Vu de près, l'ensemble me parut moins poétique. Néanmoins, l'aspect intérieur est curieux, surtout du côté de la rive droite; on dirait d'un immense caravancéraï composé d'une suite de salles ouvertes sur des jardins, et dont les toits sont dominés par une file de tuyaux de cheminées en briques rougeâtres, construits en forme de minarets. Dans ces salles, achevant leur nuit ou commençant leur journée, des soldats turcs dormaient.

Au delà commence le défilé des Portes de Fer.

La route, resserrée de plus en plus entre la montagne et le fleuve, porte des traces nombreuses de la violence des ouragans. Des amas de sable soulevés par le vent, d'énormes pierres qui ont roulé des hauteurs, des troncs d'arbres qu'elles ont brisés et entraînés dans leur chute obstruent, de distance en distance, le passage. A un coude que fait le chemin, une croupe de montagnes s'avance comme un bastion : sur le sommet nivelé et garni de balustrades, un corps de garde est perché dans la situation la plus pittoresque. On franchit la distance perpendiculaire qui le sépare de la grande route à l'aide

d'une échelle de bois conduisant à un gradin naturel, d'où l'ascension se continue par un escalier taillé dans le roc. A l'angle extrême est posée une petite guérite de paille qui ne doit pas peser lourd au vent, quand il souffle avec violence du côté du fleuve. Quelle triste vie l'on doit mener là-haut, et que je plains le sort de ces malheureuses sentinelles condamnées à braver sur cette pointe de rocher, durant de longues heures, toutes les intempéries de l'atmosphère! Tout en m'apitoyant sur le sort de ces martyrs de la consigne, je pense à l'admirable vue dont ils doivent jouir, et dont je voudrais bien avoir ma part. Mais à peine ai-je posé le pied sur le premier échelon, que trois ou quatre voix parties simultanément de divers points sur les hauteurs me crient la même phrase. Je n'en saisis pas le sens, mais il est aisé de juger, d'après l'intonation, qu'elle ne contient pas un souhait de bienvenue. J'abandonne ce perchoir inhospitalier, et continue ma course et mon examen en me rapprochant du fleuve.

Ses eaux, qui conservent la belle teinte verte qu'elles ont prises depuis Cazan, commencent à s'agiter et à bouillonner, et déjà, au milieu de son lit, apparaissent quelques rochers isolés. Sur la rive serbe la déclivité très-rapide et entièrement boisée et les arbres arrivent jusqu'au fleuve protégés par de gros rocs rougeâtres. Du côté où je me trouve, les talus qui soutiennent la route sont échancrés en petites baies et disloqués en promontoires qui, par l'obstacle qu'ils opposent au courant, redoublent sa force et sa rapidité. J'avise au-dessus de moi, à gauche, une terrasse naturelle s'élevant à

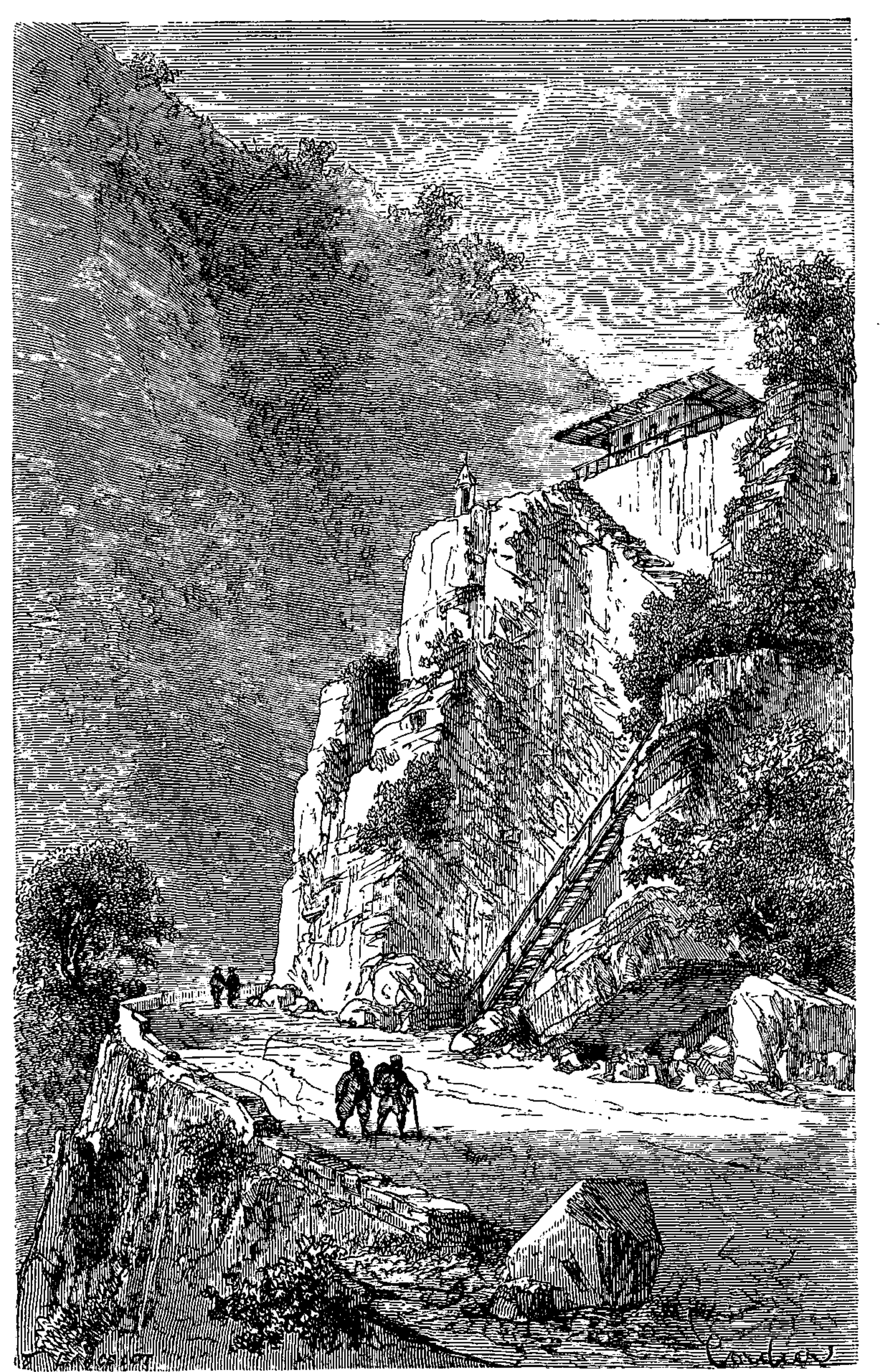


Vis-à-vis Orsova. — Dessin de Lancelot.

une assez grande hauteur, dont l'accès me paraît assez facile, et qui ne porte ni corps de garde ni guérite : c'est l'observatoire que je cherche depuis longtemps. Arrivé au sommet, je me trouve nez à nez avec un soldat en faction près de deux bâtons et d'un fagot de broussailles surmonté d'un bouchon de feuillage, comme une enseigne de cabaret de village. Oh! l'honnête et bonne figure de soldat, malgré ses deux longues moustaches cirées qui se roidissent en queue de rat! Celui-là ne me dit rien; il me regarde d'un air tranquille, ni surpris de ma venue, ni fâché de ma présence. Enhardi par cet accueil, je le salue de la tête, en ami, il me répond de même; j'allume un cigare et lui en offre un autre avec une allumette enflammée, il accepte, cela me semble d'un bon augure, et soignant mon accent, je lui dis : — *Ich bin maler* (je suis peintre). Comme il était en train d'allumer son cigare, il me fait un signe de la tête : compris! j'ajoute en ménageant mes mots allemands, et pour cause, et en suppléant à leur petit nombre par un geste circulaire embrassant tout le paysage autour de nous : — *Darf man zeichnen* (Peut-on dessiner)? et je promène mon crayon sur mon album. Je ne crois pas qu'on pût s'exprimer plus clairement et mieux indiquer l'intention de faire un croquis tout en sollicitant gracieusement l'approbation et la bienveillance de l'autorité. Aussi fus-je parfaitement compris de mon interlocuteur qui me dit en me désignant et me nommant chaque objet l'un après l'autre d'un ton de démonstration théorique : « *Die berg.* — Oui, j'entends, la montagne? Il ajoute : *Nein!* et continue : *Die strass.* — Oui, la route? — *Nein! Die fluss.* — Oui, le fleuve? — *Nein!* — *Die pfad.* — Oui, le sentier? — *Nein!* » Non! toujours non! Hélas! il me

répétait la consigne qui a tout prévu et surveille tout excepté le ciel que je pouvais dessiner : je regardai ce ciel d'un air piteux et revins au soldat qui plia les épaules en souriant comme pour dire : ça n'est pas ma faute, mais c'est comme ça ! Puis, après avoir un peu réfléchi, il alla prendre sous sa guérite bocagère la pose d'une sentinelle vigilante, et me dit d'une voix enjouée qui montrait de la bonhomie et aussi une certaine satisfaction de sa figure : Ich, ia ! (Moi, oui !) Sans entendre grand'chose à la philosophie allemande, je sus dégager de son raisonnement intérieur le moi et le non moi. Je pris le meilleur côté de sa proposition, celui qui me montrait l'intention de me donner un dédommagement à des rigueurs dont il n'était pas responsable, et j'en profitai ; nous nous quittâmes peu après, lui, fumant encore. Incorruptible, mais sociable, il accepta, et sut provoquer mes dons. J'avais épuisé, dans cette négociation malheureuse, la dernière que je tentai, une bonne partie de mon allemand et ma provision de cigares tout entière.

Résigné désormais à ne rapporter de mon excursion autre chose que des souvenirs et quelques croquis pris à la dérobée, je marchai encore un quart d'heure durant, jusqu'à l'entrée du défilé des Portes de Fer, dont un sourd murmure annonçait le voisinage. Quoique les eaux, assez hautes en ce moment, cachassent les écueils dangereux qui obstruent le lit du Danube sur une longueur de plus de trois kilomètres, le fleuve avait un aspect formidable que je ne lui avais pas vu encore. Se précipitant avec fracas entre deux talus de rochers ferrugineux, distants l'un de l'autre de deux cents mètres, on le voit tournoyer et bouillonner avec fureur au-dessus des récifs qu'il couvre d'écume. Près du bord, quelques rocs, émergeant du fleuve, indiquent la disposition de ces écueils qui courent d'une rive à l'autre par rangées régulières. On dirait d'énormes dents dont les saillies inégales vont broyer tout ce que le courant leur jette en pâture. A droite les contre-forts boisés de la rive serbe, encore à demi plongés dans l'ombre et la brume de la nuit, répercutent au loin l'assourdissant fracas des flots qui, ricochant dans toutes les directions, reflètent les rayons du soleil levant, semblables à des flèches d'or.


Corps de garde apres Orsova. — Dessin de Lancelot.

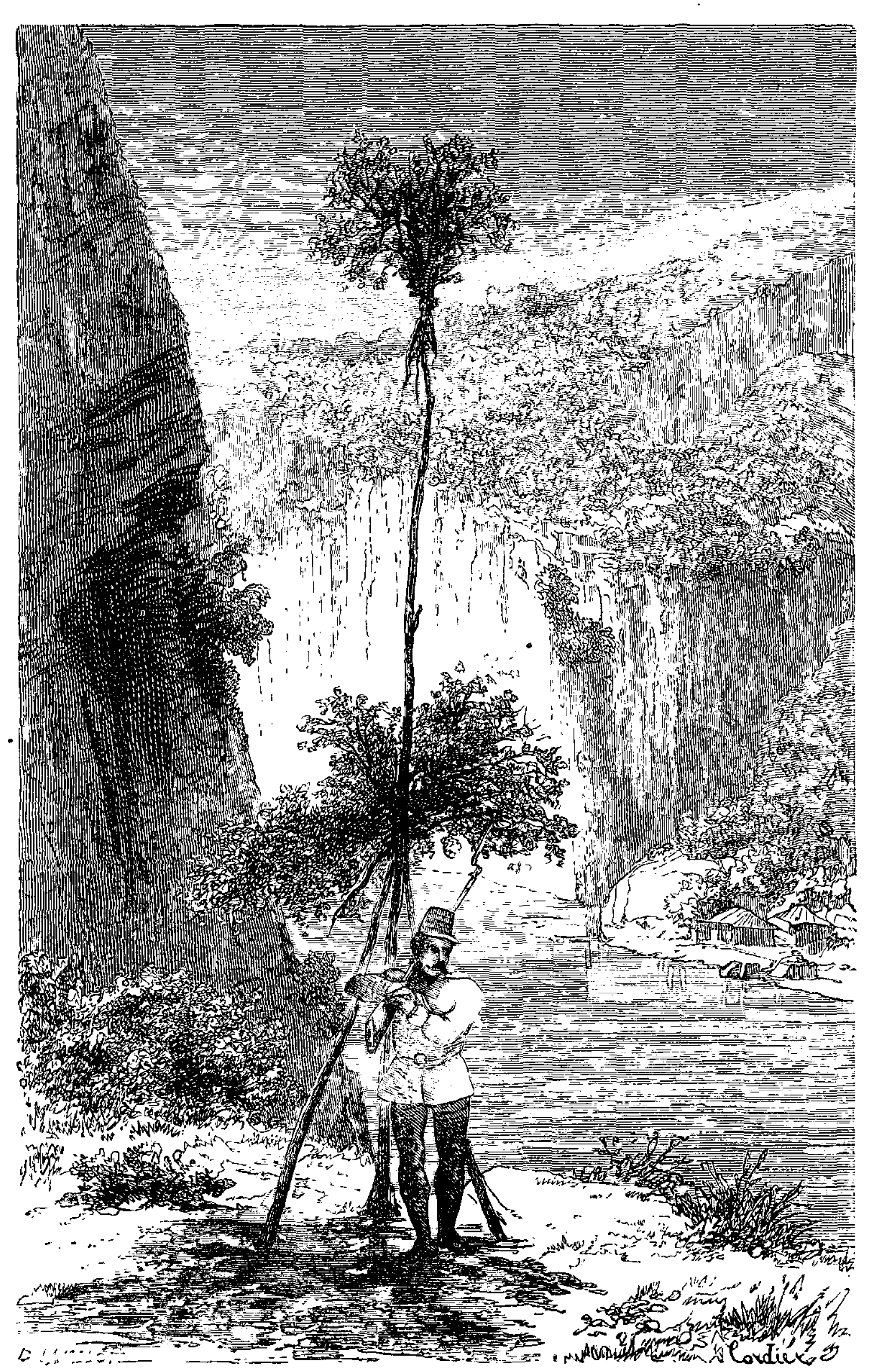
Assis sur le parapet au pied duquel expirent les dernières agitations du fleuve, je contemple, dans un muet ravissement, cette tempête éternelle.

Les accidents de la nature, quels qu'ils soient, n'éveillent d'ordinaire en moi qu'un sentiment irréfléchi d'admiration accompagné d'un désir irrésistible d'aller en avant, pour reporter ma vue sur de nouveaux objets. Toute idée de danger personnel disparaît alors de mon esprit. Aussi jamais tempête ou précipice ne m'a-t-il causé d'épouvante et je ne comprends pas qu'une émotion semblable puisse saisir l'âme en présence d'une scène où la nature seule est en spectacle. Celui qui aime la nature s'écrie, devant les tableaux les plus saisissants qu'elle puisse offrir à ses regards : « C'est grand, c'est beau ! Peut-être que là-bas — ou là-haut — ce sera plus beau, plus grand encore. Marchons ou montons toujours. » Combien en ce moment je fus pris de l'envie de revenir sur mes pas, de refaire de nouveau — et autrement — les vingt dernières lieues que javais parcou-

rues, de revoir ce que je n'avais qu'entrevu, en réglant à loisir, sur les variations graduées de l'ombre et de la lumière, mes heures de repos et de travail. Je n'ai pas d'autre intention ici que celle d'indiquer un sentiment — disons, si vous le voulez, un instinct — commun à tous les artistes, et ce n'est nullement, comme on va le voir, une fanfare que j'exécute en l'honneur de ma bravoure.

Au moment où, tout entier à l'idée qui s'était emparée de moi, je n'aspirais qu'à m'élancer, mon album sous le bras, à travers les entreprises les plus périlleuses, j'avisai tout à coup, à six pas derrière moi, sur la route, un tsigane bronzé, crépu, déguenillé, qui rampait sur le sol. Un autre, blotti entre le parapet et le fleuve à l'entrée d'une hutte d'écorce, m'épiait d'un air sournois, tandis qu'un troisième faisait le guet au tournant qui conduit à Orsova.

Comment à ce moment un souvenir que je devais croire bien loin de ma pensée, le souvenir de Claude Frollo penché sur le haut de la tour de Notre-Dame et précipité dans le vide par Quasimodo, vint-il à traverser mon esprit comme une vision? Par quel autre phénomène, aussi inexplicable, pus-je dans l'espace de moins d'une seconde sentir, voir et calculer à la fois mille choses : la distance du parapet au fleuve, comment il suffirait d'une légère secousse pour me précipiter, comment le premier coquin était bien posté pour déterminer le choc, le deuxième convenablement à portée pour me recevoir au moment de la chute; le dernier, était-ce bien le dernier? le troisième plutôt, plein de confiance dans la solitude? Je ne pouvais m'empêcher de rendre justice mentalement à leur talent de stratéges. Le lieu et l'heure étaient bien choisis, l'embuscade bien dressée; nul témoin à portée, et le Danube placé là tout exprès pour emporter au loin et dérober à tous les regards le corps du délit. Le corps du délit, c'était moi, et je me voyais, spectacle maussade, ballotté par les flots contre les pointes aiguës des rochers. Mes pauvres croquis voguaient emportés vers la mer Noire pendant que les trois païens se partageaient mes dépouilles. Que faire? Une réminiscence de Victor Hugo m'avait révélé, comme par intuition, le péril; une réminiscence de Corneille me fournit le moyen d'en sortir (il est bon d'avoir lu les grands poëtes!). Comme le dernier des Horaces, je marchai à mes trois ennemis, avant de leur donner le temps de se rejoindre. Le premier, le plus déterminé, puisqu'il devait commencer l'attaque, en me voyan m'affermir sur mes jambes, ferma les yeux, amollit sa pose et dormit. Le deuxième disparut complétement sous sa hutte, comme un renard dans son terrier. Le troisième, le plus fin! voyant l'opération manquée et sa part de prise perdue, tenta d'attraper au moins une aumône, et par une métamorphose subite, de voleur devenu mendiant, me tendit une main suppliante au passage. Pour le coup c'était trop fort. J'étais furieux déjà contre les rôdeurs, soldats ou larrons, qui tour à tour m'empêchaient de dessiner ou me troublaient dans ma contemplation. Ce dernier trait d'impudence acheva de m'exaspérer, et je jetai au nez du misérable trois *nein! nein! nein!* avec un tel emportement que mon accent n'avait plus rien d'humain, ni même d'allemand. Il alla tout penaud rejoindre ses camarades, et je tirai du côté de la ville en répétant avec Georges Sand : « Mon Dieu!



Sentinelle autrichienne. — Dessin de Lancelot.

que la terre serait belle si l'homme n'existait pas! » Dix minutes après, je rencontrai une patrouille qui me demanda mon passe-port; elle serait arrivée juste à temps au lieu du guet-apens pour me voir expédier par flottaison pour Odessa ou Trébisonde.

Rien d'intéressant jusqu'au départ; je noterai seulement ce qui suit comme un renseignement utile à ceux de nos lecteurs qui feraient, par aventure, le même voyage. En réglant mes comptes avec l'hôtelier, je crus pouvoir hasarder quelques plaintes au sujet de la propreté plus que douteuse de ma chambre et surtout de mon lit. Il sourit d'un air fin, en homme qui devine et qui comprend la plaisanterie. « La chambre venait précisément d'être remise à neuf, et quant au lit, il avait choisi lui-même dans l'armoire les draps les plus blancs, les plus fins, les plus.... » J'interrompis cette énumération apologétique en lui montrant un bas de coton, avec l'empreinte marquée de la jarretière, que j'avais trouvé le matin entre ces draps si fins, si blancs, si neufs, si.... Je croyais mon argument sans réplique, mais j'avais compté sans l'imperturbable sang-froid de mon hôte. Il prit un air ingénu et s'écria en joignant les mains : « *Santa Maria! un miracolo!* » Rien n'est plus fréquent qu'un tel miracle dans ces parages. J'en ai vu bien d'autres, et je crois que le véritable miracle serait un hôtel propre et bien tenu.

XLII

D'ORSOVA A VIDINE.

Mehadia. — Les Portes de Fer. — Un Anglais érudit et gastronome. — L'esturgeon et la tour de Severin. — Le pont de Trajan. — Croquis de la rive droite. — Le pont de bateaux. — Types et costumes turcs. — Calafat. — Souvenirs de la guerre d'Orient. — La vieille et la jeune Turquie.

De même que j'avais regretté, en visitant Belgrade, de n'avoir pas quelques semaines devant moi pour parcourir l'intérieur de la Serbie, je regrettai de ne pouvoir avant de quitter Orsova pousser jusqu'à Mehadia. On était alors dans la pleine saison des bains, et chaque semaine les bateaux à vapeur qui descendent ou remontent le Danube débarquaient une foule de passagers, malades ou touristes, qui venaient chercher la santé ou les distractions aux neuf sources de Mehadia. Mehadia, situé dans une des plus charmantes vallées des Carpathes, sur les bords du Tcherna, ressemble beaucoup à nos localités thermales des Pyrénées. On y vient de toutes les parties de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Turquie d'Europe, voire de la Russie méridionale, autant pour s'amuser, *voir le monde*, que pour suivre un traitement. Seulement, de même qu'il y a de tout à l'Académie française, même des hommes de lettres, on rencontre aux eaux de Mehadia toute sorte de gens — même des malades.

Pour me consoler de ma mésaventure, js relus la ballade d'*Hercule* dans le recueil des chants populaires roumains du poëte moldave Basile Alexandre ; car il est bon d'apprendre au lecteur que les bains de Mehadia étaient déjà très en renom au temps des Romains, qui les connaissaient sous le nom de *Bains d'Hercule*, et qu'ils avaient dès cette époque une légende qui se confondait avec celle du célèbre coureur d'aventures.

Je m'embarquai vers neuf heures pour Giurgevo. La distance d'Orsova à cette dernière ville est d'environ vingt-quatre heures par les bateaux accélérés. Les bateaux accélérés sur le Danube sont aux bateaux ordinaires ce que sont les trains express aux trains omnibus sur les lignes de chemins de fer. Le nôtre est un train omnibus qui s'arrête à toutes les stations. Nous en avons pour trente heures au moins, peut-être trente-six. Je ne m'en plains pas. En voyage, j'aime à aller *piano*. On a plus de temps pour regarder et pour se rendre compte.

Nous marchons trop vite encore à mon gré. Quelques minutes suffisent pour nous faire franchir la distance que j'ai parcourue à pied ce matin, et c'est à peine si je reconnais la sinistre encoignure où ma prudence reçut un premier avertissement. Nous dépassons l'embouchure de la Tcherna, charmante petite rivière qui roule ses eaux limpides dans une gorge encaissée des Carpathes transylvaines, avant de les mêler aux flots jaunes du Danube, et à peine ai-je eu le temps de saluer la première apparition de cette Roumanie, *tsara romanesca*, comme la nomment les indigènes, qui est le principal objet et qui doit être le terme de mon voyage, que nous sommes au milieu des Portes de Fer.

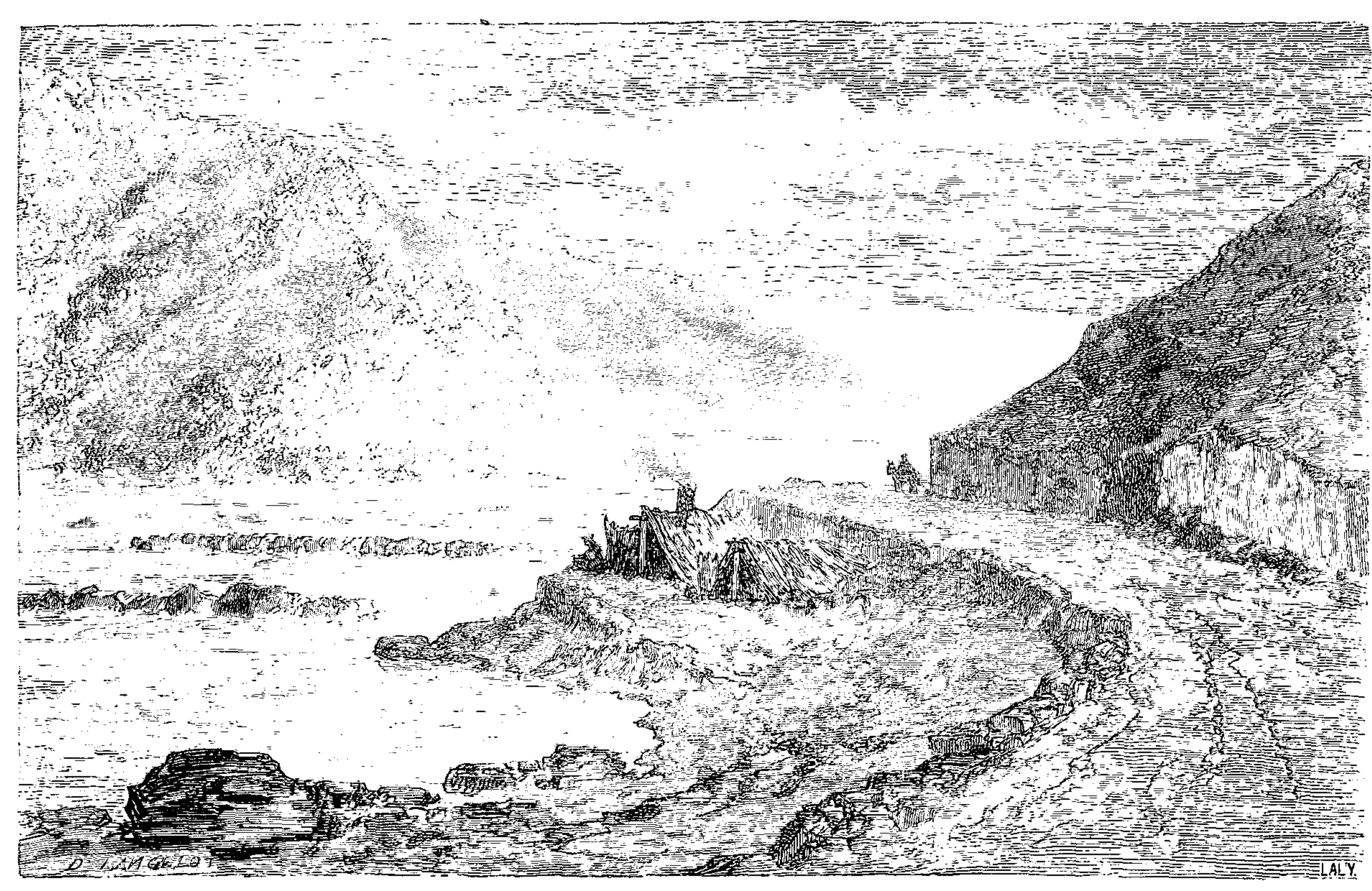
Voilà donc ce défilé fameux, naguère l'effroi des navigateurs! Ce n'était rien que d'avoir échappé aux rochers de Cazan, quand on avait à affronter encore les écueils bien autrement dangereux des Portes de Fer. Charybde et Scylla n'étaient pas plus redoutés des pilotes de la Trinacrie et de la Grande-Grèce. Aujourd'hui c'est en vain que le fleuve soulève et enfle ses flots en cascades tumultueuses, il excite à peine la curiosité des passagers qui se penchent pour regarder son inutile colère. Le steamer, calme dans sa force et confiant dans le génie moderne qui le dirige, passe sans hâte et sans hésitation par-dessus la tempête impuissante, et jette à l'écho des grottes profondes qui creusent les deux rives un sifflement moqueur qui doit faire tressaillir de honte et de colère le vieil Ister au fond de son antre! Il me semble que je vais le voir se dresser debout au sommet d'un écueil comme le géant Adamastor sur le cap des Tempêtes. Mais non; l'allégorie est morte de nos jours, et le vieux monde aussi, qui lui empruntait jadis son langage, me semble bien malade, la science aidant!

Les Portes de Fer présentent, durant trois kilomètres, l'aspect d'une large déchirure qui se serait produite tout d'un coup dans une masse énorme de rochers, en faisant rouler de chaque côté dans le lit du fleuve des blocs qui se seraient soudés l'un à l'autre par leur pesanteur, de manière à former un pavé gigantesque et inégal. L'écartement des deux parois peut avoir deux cents mètres, leur hauteur le double. A l'époque des basses eaux, on voit les pierres qui contrarient le courant. Comment se fait-il que l'on n'ait pas tenté de déblayer le lit du fleuve de ces récifs qui aujourd'hui encore, malgré le faible tirant

d'eau des bâtiments du Lloyd, sont, à certaines époques de l'année, une entrave, sinon un obstacle à la navigation? Les ingénieurs modernes ont exécuté et exécutent chaque jour, sur le parcours des voies ferrées, des travaux d'art bien autrement compliqués. D'ailleurs, si l'on ne pouvait venir à bout de l'obstacle, on pouvait le tourner en creusant un canal de quatre kilomètres au plus de longueur, qui eût permis aux bâtiments d'éviter cet incommode passage. Les deux projets avaient été proposés par le comte Szechenyi. L'Autriche repoussa le premier comme impraticable, la Turquie ne voulut point du second; je ne sais pour quel motif. Mais on le laissa libre de construire sa chaussée, que l'Autriche peut interdire à volonté; si bien qu'en dépit du proverbe, ces fameuses portes, dont elle tient un battant, ne sont *ni ouvertes ni fermées*.

A part ses écueils et ses rapides, le défilé des Portes de Fer me parut moins beau, moins grandiose que celui de Cazan. Au bout d'une heure il s'élargit, ses rocs ferrugineux se séparent et s'affaissent pour faire place, vers Turnu-Severinu, à des rives argileuses, arrondies, hautes à peine de quarante mètres et beaucoup plus basses du côté de la Serbie.

Turnu-Severinu, malgré son nom antique, est une ville d'origine et de construction toutes modernes. Ses premières maisons commençaient à peine à sortir de terre en 1840. Elle renferme aujourd'hui plus de trois mille habitants, et est le centre d'un commerce assez



Récifs du Danube aux Portes de Fer. — Dessin de Lancelot.

considérable, ce dont j'ai pu m'assurer par moi-même pendant le séjour que j'y ai fait en revenant de Bucharest en France. Tout ce qu'il m'a été donné d'en voir à ce premier arrêt de quelques minutes, c'est une tour en ruines cachée sous les arbres d'un jardin public qui descend jusqu'auprès du débarcadère, et sur le galet une foule nombreuse entourant quatre hommes qui portaient à grand'peine sur leurs épaules un gigantesque poisson blanc et brun, ayant un faux air de requin. Il mesurait au moins trois mètres, et ses derniers tressaillements avaient une telle énergie qu'ils faisaient chanceler les pêcheurs. « Oah! » s'exclama tout à coup mon compagnon anglais qui avait à peine desserré les dents depuis notre départ d'Orsova, et s'était montré indifférent à tout, « je connais! un esturgeon! La chair en est bonne comme celle d'un jeune veau. On le mange frais ou salé, mariné, fumé et séché. De sa laite et de ses œufs on fait le caviar; sa graisse, excellente, se conserve et s'emploie comme le beurre. Le grand esturgeon atteint douze et quinze pieds de longueur, et pèse mille à douze cents livres, souvent beaucoup plus.

— Peste! m'écriai-je à mon tour, voilà un mirifique poisson! Mais ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, continuant de m'adresser à mon interlocuteur, vous qui savez tant de choses, me dire quelle est cette tour en ruines que nous apercevons un peu sur notre droite, à travers les arbres?

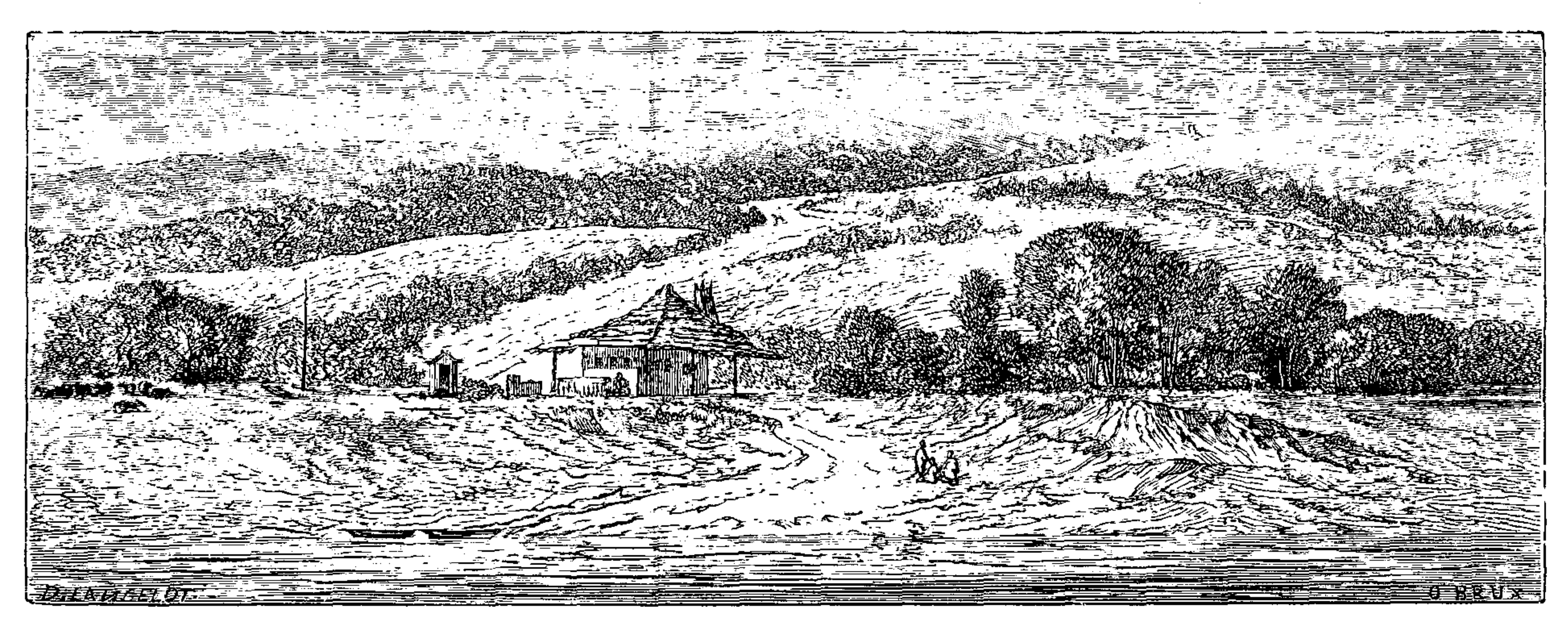
— Peuh! fit-il, un monument romain; on en trouve partout; mais les esturgeons deviennent rares. Savez-vous que ce poisson était en grande estime chez les Romains, à ce point qu'il faisait son entrée dans la salle du banquet au son de la flûte, porté par des serviteurs couronnés, comme un ancien triomphateur?

— Très-bien; mais cette tour, ne sauriez-vous m'apprendre par qui, à quelle époque elle fut construite?

— En 240, par Severinus, qui était gouverneur de la Mœsie sous l'empereur Philippe. Cicéron lui-même, dans un de ses dialogues, parle de l'esturgeon comme d'un poisson d'une espèce rare et d'une chair délicate, digne seulement du palais des gourmets. Plaute, dans sa comédie intitulée *Baccharia*....

— Oh! je sais que les Romains étaient de fins connaisseurs et de grands architectes. Ce que je vois de cette ruine me paraît superbe. Et dites-moi, sans doute le monument ancien aura donné son nom à la ville moderne?

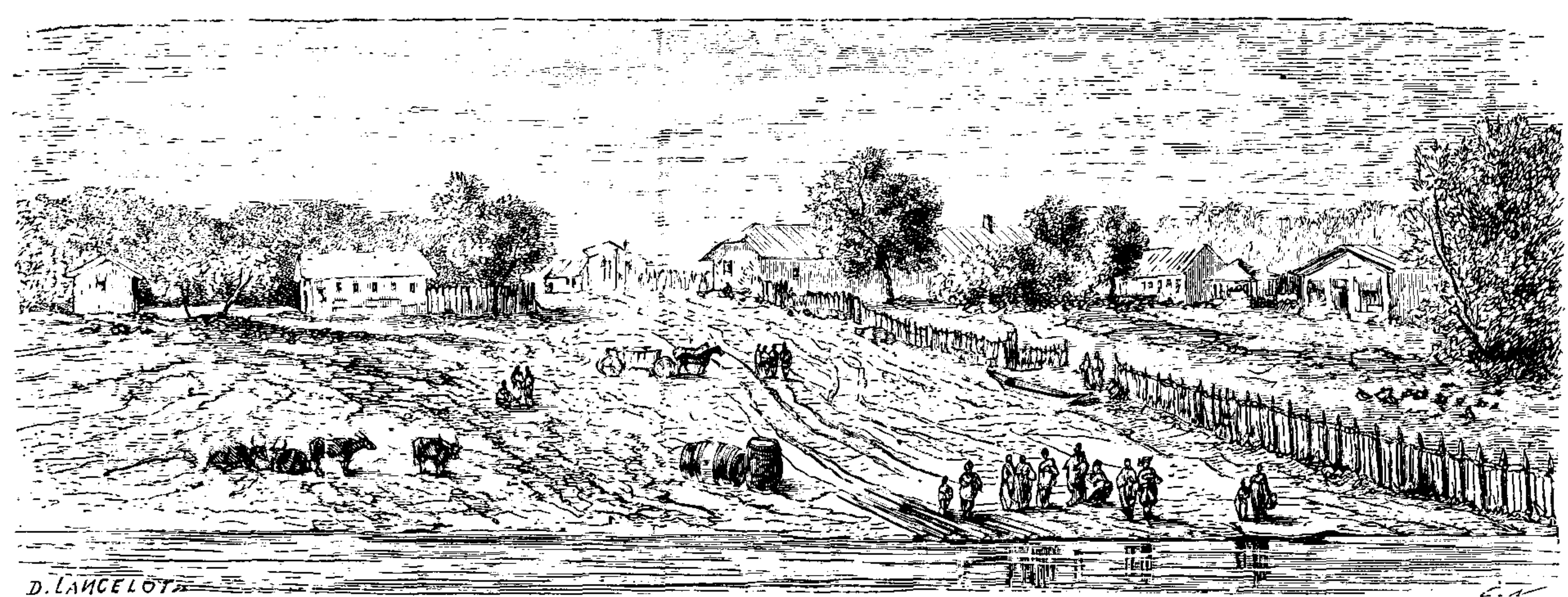
— Exactement. *Turnu Severinu*, la Tour de Severinus, et non pas de Sévère, comme le veulent certains auteurs, qui attribuent la construction de cette tour à l'empereur Alexandre Sévère. Mais pour revenir à l'esturgeon, ce poisson, si estimé qu'il fût, ne l'était pas encore autant que la murène. Vous savez....



Corbovo. — Dessin de Lancelot.

— Pardon, fis-je en l'interrompant, nous voici au pont de Trajan. »

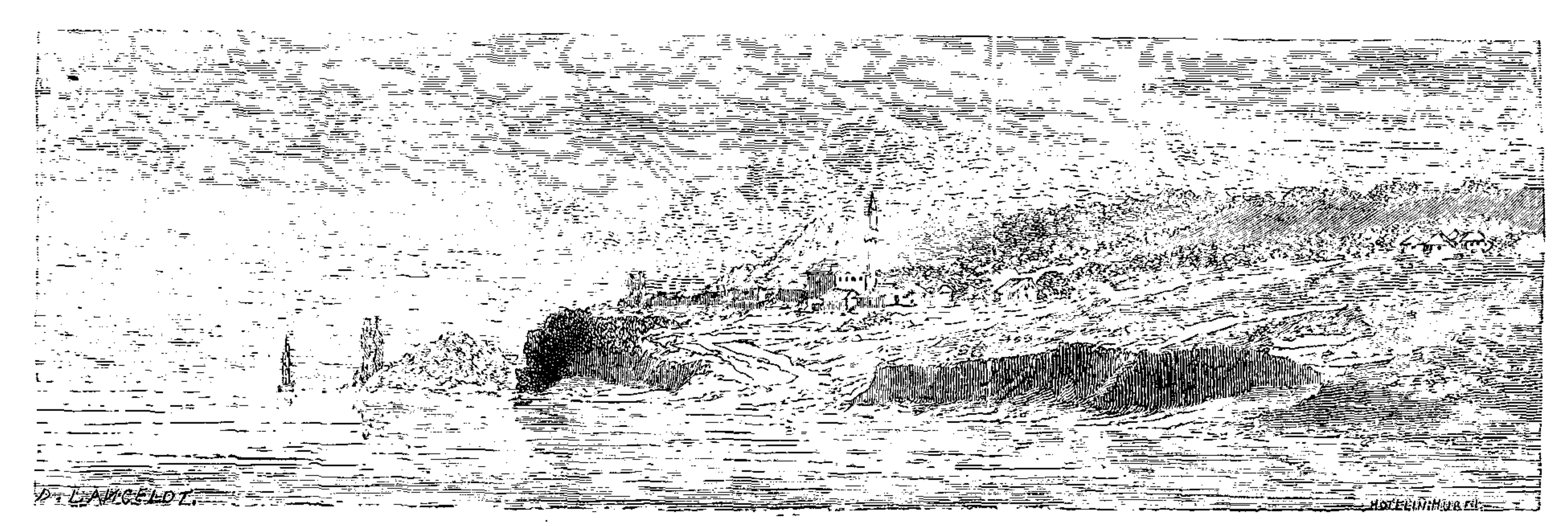
Les ruines du pont de Trajan sont à vingt minutes du débarcadère. Vues du milieu du fleuve, elles présentent sur chaque rive exactement la même figure. On dirait deux grands siéges de pierre posés au bord de l'eau et se faisant face. Un grand pan de maçonnerie surmontant un massif carré, que le temps a arrondi, figure régulièrement le dossier. Il me semble que les deux colosses de la plaine de Thèbes y seraient assis à l'aise. Maintenant est-ce bien ici qu'il faut chercher l'emplacement du pont de Trajan, et ces deux énormes blocs



Vue de Radouïevatz. — Dessin de Lancelot.

de pierre sont-ils bien véritablement les deux piles qui supportaient la charpente? L'existence de ce pont, au temps de la Rome impériale, est incontestable. L'historien Dion Cassius l'a décrit très au long. Construit par l'architecte Apollidore de Damas, sur l'ordre de Trajan, lorsqu'il entreprit sa seconde campagne contre Decebale, il se composait de vingt arches de cent cinquante pieds de hauteur, présentant d'une pile à l'autre une ouverture de soixante pieds. Sa largeur était également de soixante pieds, et sa longueur de neuf cents. Cette œuvre hardie n'eut pas une longue durée. Trajan avait fait construire ce pont pour passer en Dacie; son successeur jugea prudent de le renverser, parce que les Barbares, à leur tour, pouvaient s'en servir pour envahir le territoire romain. Malheureusement, les historiens qui nous ont fourni ces détails ne précisent pas exactement l'endroit où il était placé. Une controverse s'engage à bord entre plusieurs touristes érudits ou qui se donnent

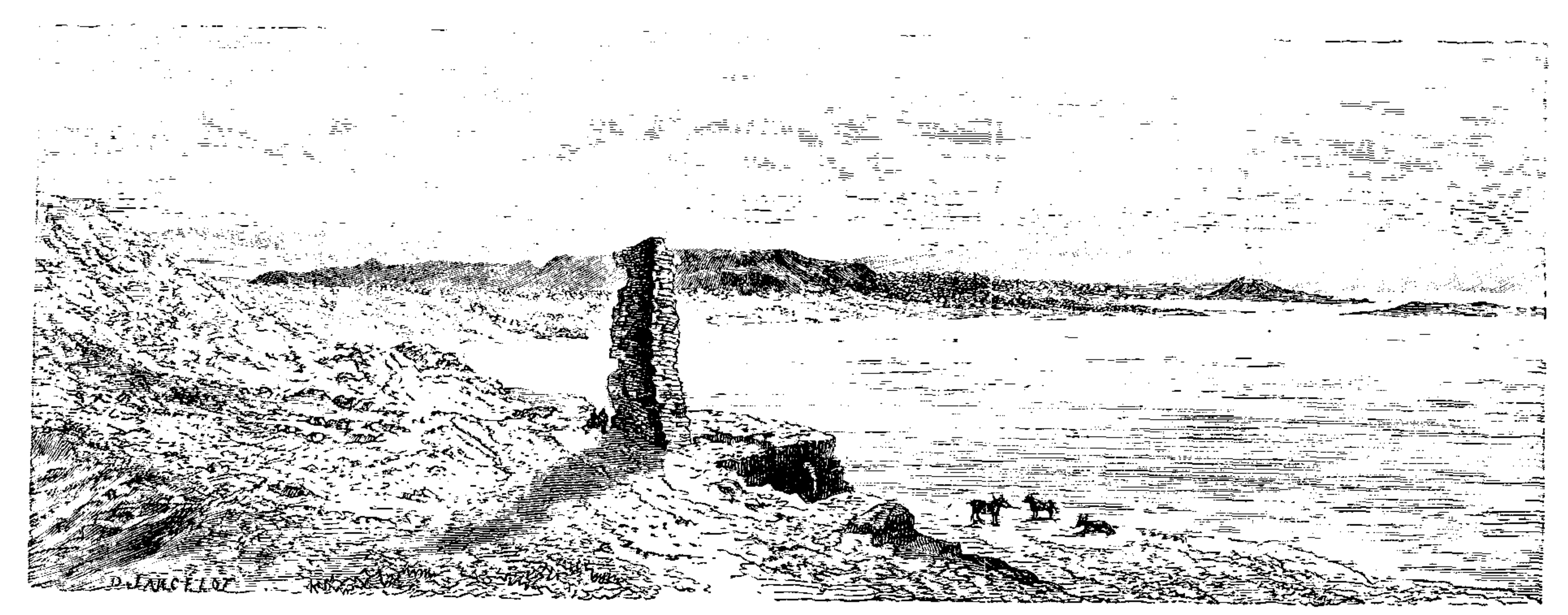
pour tels; j'écoute modestement en homme désireux de s'instruire et de se former une opinion d'après l'avis des gens sages et compétents. L'un d'eux nie positivement l'existence du pont en cet endroit, et le place un peu plus bas sur le fleuve, vers le confluent de l'Olto, là où se voient encore des restes de fortifications romaines. Les autres tiennent pour l'opinion la plus accréditée, celle qui place le pont à Turnu-Severinu, et citent à l'appui les fouilles entreprises il y a quelques années et qui ont fait découvrir une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne qui se rapportent évidemment à l'expédition contre les Daces. C'est comme la contre-partie de la fameuse question d'Alesia, tant débattue chez nous. A Paris, je serais volontiers pour Alaise; ici je penche du côté d'Alise. Je n'affirme rien cependant, bien qu'on m'ait assuré que le fleuve, à certains jours, montre à découvert les restes des piles de pierre qui jalonnaient son lit d'une rive à l'autre. L'eau



Vue de Filordine. — Dessin de Lancelot.

est haute en ce moment, et la vérité est au fond, je n'irai pas l'y chercher. A mon retour cependant je verrai de plus près et je mesurerai ces ruines intéressantes.

C'est peu après avoir franchi les Portes de Fer que le Danube tourne et retourne sur lui-même en décrivant quatre demi-cercles avant de reprendre sa direction normale vers la mer Noire. Je prends à la hâte quelques vues de la rive serbe qui va devenir bientôt la rive bulgare; car nous approchons du confluent du Timok, qui forme la limite de la Principauté et du pachalik de Vidine. Korbovo, où nous n'apercevons qu'un poste de gardes-frontières et la grande route qui serpente dans la direction de la montagne; Radouïevatz, qui montre avec une sorte de complaisance son débarcadère assez animé et un groupe de jolies maisons. Radouïevatz est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive



Le Danube au pont de Trajan. — Dessin de Lancelot.

serbe, la première, par conséquent, quand on remonte le fleuve. C'est ici que le feu prince Miloch, lorsqu'il eut échangé dernièrement l'exil pour le trône (janvier 1859), posa le pied pour la première fois sur le sol de sa patrie, après une absence de vingt ans passés en grande partie dans ses domaines en Valachie. Le prince Miloch est mort le 26 septembre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il était, suivant la juste remarque d'un contemporain, le dernier survivant de cette pléiade d'hommes extraordinaires, qui par leur énergie et par leurs excès mêmes ont jeté tant d'éclat sur l'histoire de l'Orient pendant la première moitié de ce siècle, Karageorge, Ali de Tébélen, Mahmoud, Méhémet-Ali, l'émir Béchir, le vladika Pierre Ier et les héros de la régénération de la Grèce.

Filordine est une petite ville bulgare, agréablement située sur le double versant d'une colline et se prolongeant jusqu'au fleuve, où deux ou trois navires sont à

l'ancre. Nous y laissons quelques passagers, mais nous en prenons beaucoup plus; c'est l'ordinaire : pour un qui descend à terre, dix montent à bord. Pour peu que cela continue, je ne sais ce que nous deviendrons. Nous sommes déjà encombrés; c'est à peine si l'on peut circuler sur le pont, où chacun cherche à s'établir le plus commodément qu'il peut, sans se préoccuper de son voisin. Presque tous les nouveaux venus sont des Turcs. Leur premier soin a été d'étendre leur tapis par terre, pour s'y asseoir ou s'y accouder à l'aise. Il faut qu'un Turc soit bien pauvre pour voyager sans un tapis; c'est souvent, avec sa pipe, son unique bagage. Quelques-uns cependant ont des malles de cuir aux couleurs variées et un sac d'une étoffe de laine grossière, très-épaisse, garni de plusieurs poches et se repliant en forme de bât. De temps à autre il se forme et se découvre de nouveaux groupes. Une jeune femme serbe, à l'air doux et étonné, ne perd pas un instant du regard deux charmants enfants, deux petites filles aux yeux bleus, au teint blanc et aux cheveux d'or sortant en boucles serrées d'une petite calotte écarlate. Un vieil Osmanli, tenant sa pipe dans une main, dans l'autre son chapelet, s'appuie sur le bordage : une belle figure d'Osmanli, mais pâle, énervée, languissante, tous les signes de l'épuisement! Il sourit doucement à trois femmes couchées ou accroupies à ses pieds. Impossible, sous les vastes draperies qui les enveloppent de la tête aux pieds, de se faire même la plus faible idée de leur âge ou de leur tournure. C'est à peine si le *yachmak* strictement rapproché laisse deviner leurs yeux. Deux commis voyageurs turcs, qu'on prendrait pour des bachi-bozouqs déserteurs, ont la mine et la tournure de deux coupeurs de bourses. On ne saurait rien voir de plus débraillé, déguenillé, râpé, fané, usé, rongé, que leur costume; au demeurant, gens de belle humeur, car ils échangent entre eux des récits et des remarques qu'accompagnent de grands éclats de rire. Un officier de cavalerie paraît être le sujet favori de leurs plaisanteries; et de fait, ce vaillant guerrier a bien la mine du plus parfait jocrisse que l'on puisse rencontrer. Assis par terre, le dos en avant, les genoux élevés, il fourre les mains dans les tiges de ses grandes bottes dont la hauteur s'oppose au croisement de jambes traditionnel. Dans cette attitude noble et distinguée, il lance des œillades à une jeune Serbe qui tourne autour de tous les groupes. Rien d'amusant comme de voir l'officier effectuer avec la régularité et le sérieux d'un tacticien consommé d'incessantes conversions sur pivot afin de se retrouver toujours en face d'elle, et la suivre d'un regard passionné et en dessous. Entre des paquets et des coussins, un gros et bel enfant de deux ans peut-être, brillant de santé, les lèvres rouges comme une fleur de grenade, sourit en dormant. Ses deux petites jambes, sans bas ni chaussures, sortant d'un caleçon de cotonnade, se plient et s'écartent aux genoux et se touchent aux chevilles. Je pris ce chérubin pour motif de mon premier croquis. La mère, qui survint comme je l'achevais, était dans le ravissement et ne pou-



Femme serbe. — Dessin de Lancelot.

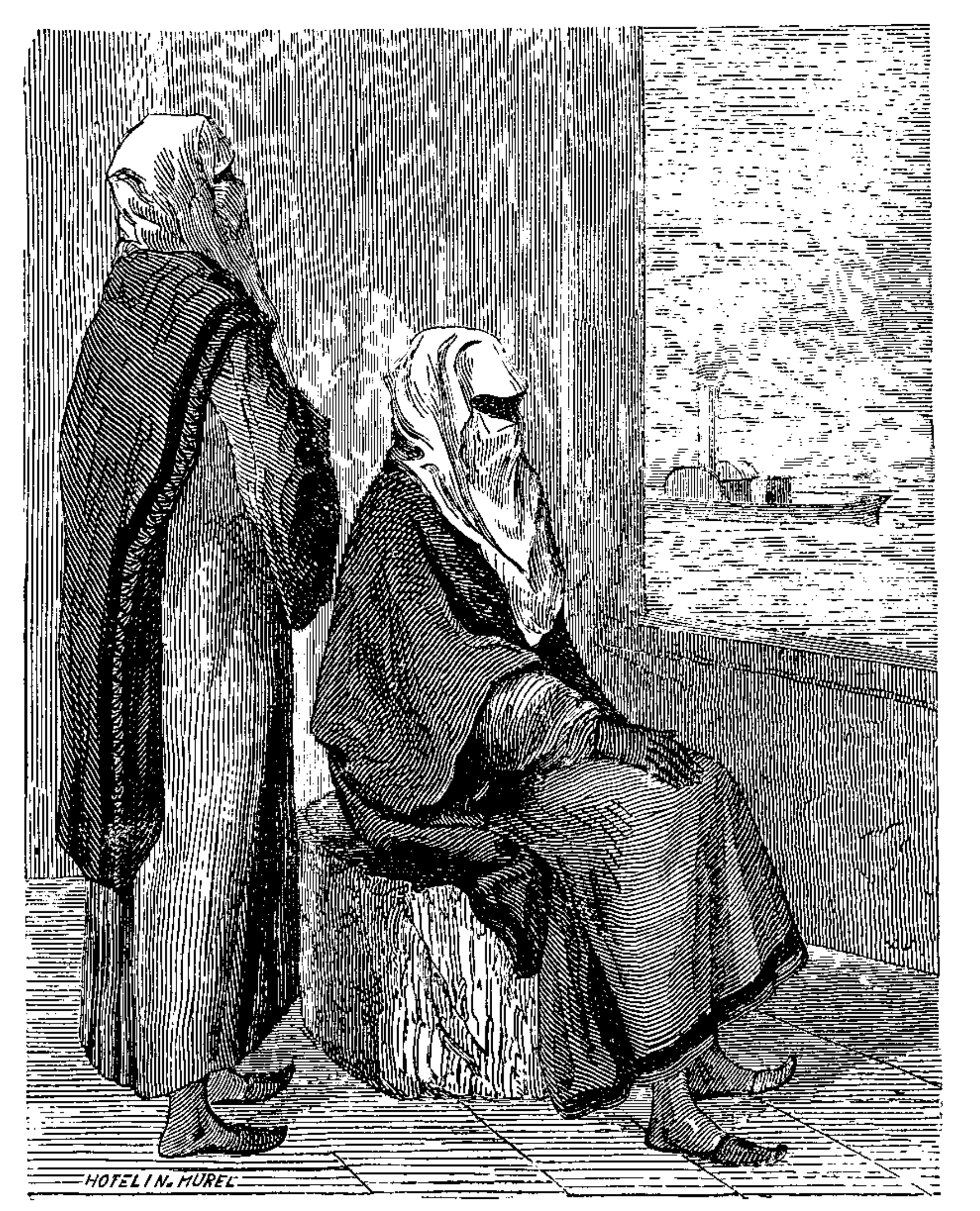
Le vieux Turc et ses trois femmes. — Dessin de Lancelot.

vait détacher ses yeux de l'image du *bambino*. Puis, après la tendresse, l'orgueil de la mère eut son tour, et bientôt, grâce à elle, l'image passa de main en main, au grand scandale des rigides Osmanlis, qui détournaient les yeux avec horreur, tandis que toute l'assistance féminine paraissait émerveillée, et souriait doucement au peintre comme pour le remercier.



Commis voyageurs. — Dessin de Lancelot.

A part cette répugnance qu'ils ont à la reproduction de leurs figures, les Turcs que nous avons sur le bateau (je ne puis parler que de ceux-là), me paraissent de bons diables, gais, rieurs et volontiers familiers. Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on représente d'ordinaire les Turcs. Mais, enfin, en Turquie comme ailleurs, la règle, en supposant qu'ici le contraire soit la règle, souffre des exceptions. L'un m'offre du tabac, blond comme une chevelure d'allemande, odorant comme un parfum d'Arabie. Un autre, en train d'accoler une bouteille avec une double expression d'amour et de reconnaissance qui me prouve que la chanson de Sganarelle est dans son cœur, me la tend avec tant de bonne grâce que je suis forcé d'accepter. Mais ses jolis glouglous ne paraissent pas aussi doux à mon oreille qu'à la sienne, et c'est en rechignant que j'avale deux ou trois gorgées de son contenu, l'inévitable eau-de-vie de prunes, que, sous les noms de slïvovitza, rakiou, raki, on rencontre partout des Carpathes aux Balkans, et des Balkans à l'Archipel. Je ne pus découvrir d'où venait ce digne fils du Prophète, dont les façons, de même que la physionomie, étaient assez bizarres. Il menait avec lui deux grandes négresses, serrées dans une robe étroite de grosse toile, les épaules recouvertes d'une sorte de scapulaire de trappiste sans capuchon, et la tête enveloppée. De toute leur personne, on n'entrevoyait que leurs mains luisantes et du plus beau noir.



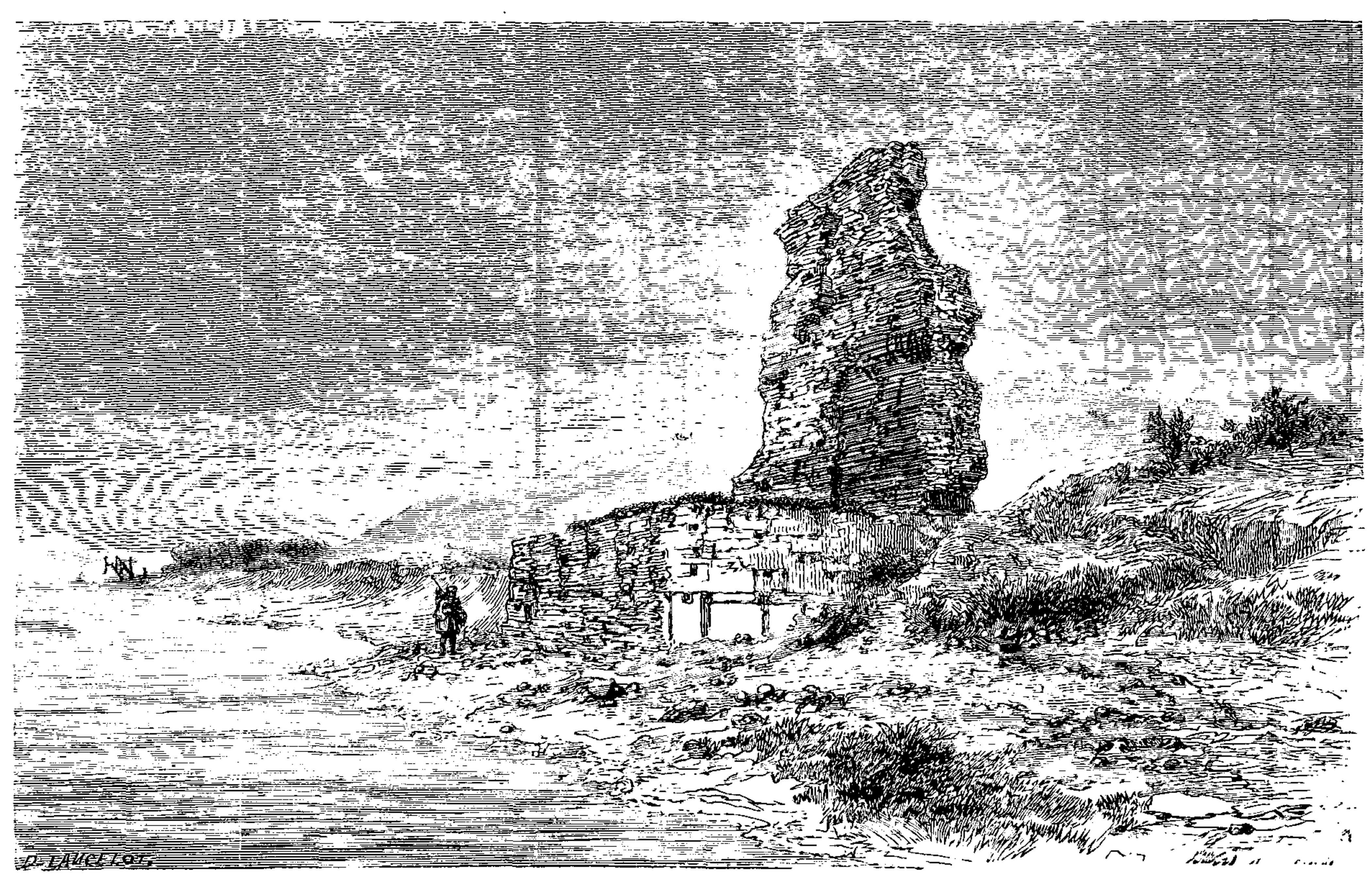
Negresses voilées. — Dessin de Lancelot.

Il faisait très-beau et très-chaud malgré la tente qui nous abritait. Les deux tonneaux d'eau exposés sur le pont et mis libéralement à la disposition des passagers étaient à sec, et déjà les plus altérés commençaient à l'aide de gourdes et de bouteilles pendues à des ficelles, à puiser à même le fleuve, bien que son eau passe pour malsaine et engendre, dit-on, la fièvre, lorsque nous jetâmes l'ancre devant Calafat. Une source ! une source ! cria l'un des passagers, de l'air joyeux dont la vigie d'un navire en détresse signale une voile ou une terre à l'horizon. En effet nous apercevions à mi-côte une nappe limpide miroiter à l'ombre d'un acacia et couler dans un ravin de sable blanc. Au même instant une quinzaine de passagers bondirent à terre et escaladant la dune avec une ardeur de zouaves, coururent à la source pour s'y désaltérer.

Calafat, dont nous ne pouvons que soupçonner l'emplacement, caché qu'il est par la colline qui borde la rive du fleuve, rappelle un des principaux épisodes de cette campagne du Danube, qui fut comme le prologue de la guerre d'Orient ; et dans laquelle les Turcs, commandés par Omer-Pacha, déployèrent une bravoure et un héroïsme dignes des plus beaux jours de leur histoire. On s'égaye volontiers aux dépens *du Turc* en général, et du soldat turc en particulier ; moi-même peut-être, durant le cours de ce récit, je me serai laissé aller plus

d'une fois à plaisanter de son indolence, de sa mauvaise tenue. Il est vrai qu'il ne paye pas de mine; mais il est brave, patient, ne reculant ni devant le danger, ni devant les privations. Il l'a bien montré à Calafat, à Oltenitza, à Silistrie, à Kars, et pendant toute la durée de cette guerre, où les triomphes des armées turques ont été dus constamment à la bravoure des soldats, et leurs désastres à l'impéritie et à la faiblesse de leurs généraux.

« Chez les Turcs, a dit un écrivain qui les connaît bien, dans l'armée, comme dans les rangs civils, c'est en bas, chez les simples soldats, chez les officiers sulbarternes, dont la condition diffère peu de celle des simples soldats, qu'il faut chercher l'élan patriotique, la patience à toute épreuve, l'abnégation complète de soi-même. Ce que chez nous le soldat fait par entraînement, par émulation, pour conquérir une décoration ou un grade, le soldat turc le fait par devoir. Aussi ne tire-t-il aucune vanité de ses belles actions, de même qu'il n'en attend aucune récompense. Il reçoit l'ordre de marcher, il va; ni les fatigues, ni les privations ne l'arrêtent. Arrivé en présence de l'ennemi, il se bat sans se soucier du danger; c'est son devoir : il est soldat. Ou bien il n'a pas attendu qu'on l'appelât sous le drapeau : *le dar ul harb* (la maison de l'islamisme) était envahi; la religion, la patrie étaient menacées, il a vendu sa maison, le champ qui le faisait vivre; avec l'argent qu'il a reçu, il s'est procuré des armes, un cheval et il est parti comme volontaire; c'est son devoir : il est musulman. Un tel héroïsme



Pile du pont de Trajan (rive gauche). — Dessin de Lancelot.

ne se lasse jamais, il résiste à toutes les épreuves; il est le même partout, à toute heure. On demandait à des cavaliers d'un escadron de lanciers turcs, s'ils recevaient régulièrement leur *taïn* (ration de vivres) :

« Oui, répondirent-ils.

— Êtes-vous contents?

— Oui.

— Quels vivres vous donne-t-on?

— Du pain.

— Et après?

— Rien que du pain; le sultan ne peut faire davantage.

— Avez-vous une solde?

— Oui.

— Quelle est-elle?

— Vingt-huit piastres (5 francs 88) par mois.

— La touchez-vous régulièrement?

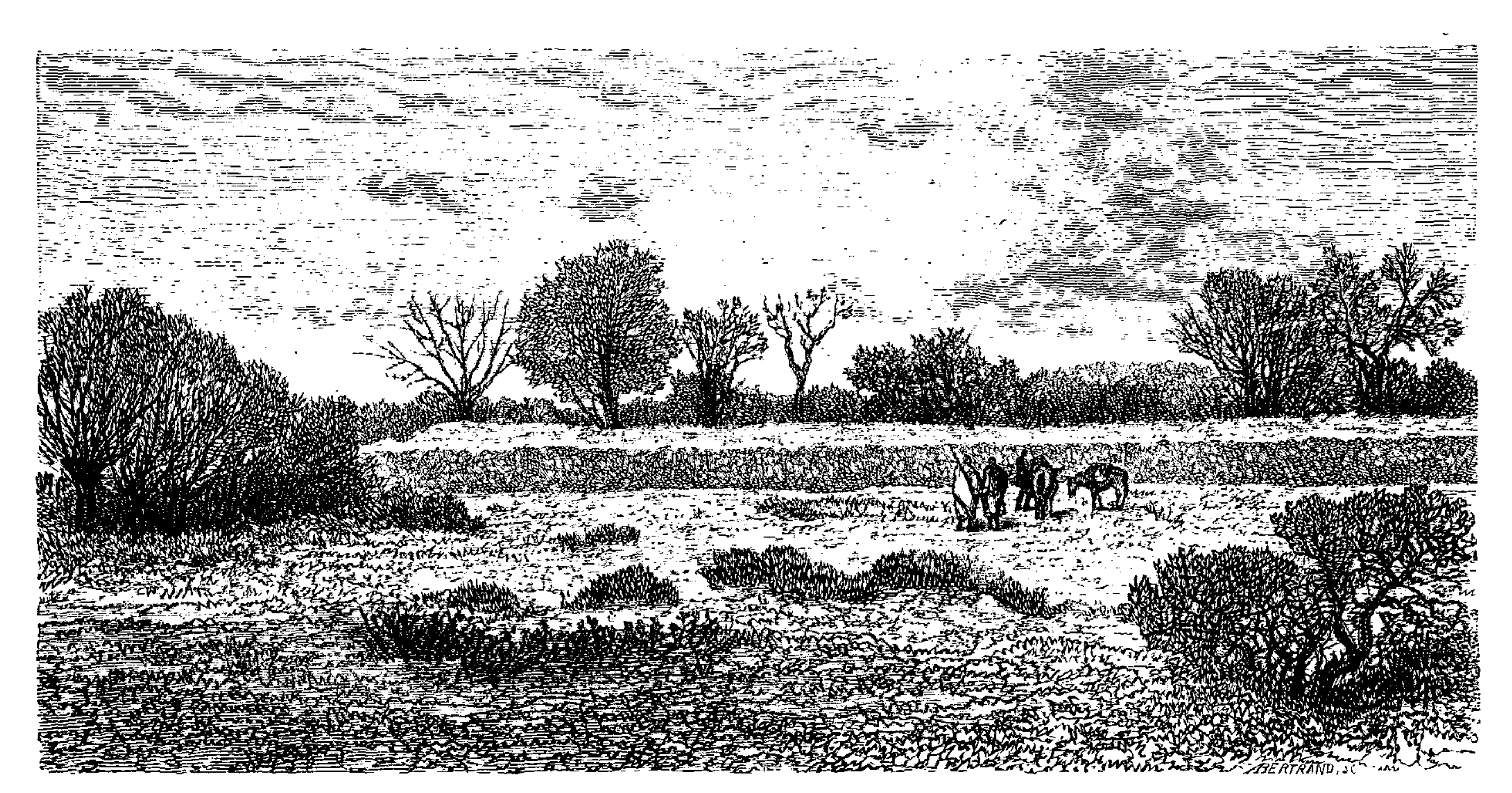
— Nous n'avons rien reçu depuis neuf mois; le sultan ne peut nous payer [1]. »

Ignorant, grossier, fanatique, le soldat appartient à la vieille Turquie et a les qualités comme les défauts des anciens Osmanlis. Le chef qui le conduit n'est qu'un Osmanli dégénéré, ou plutôt il n'est rien. Il n'a ni croyance, ni patrie : en se civilisant il s'est corrompu; et toute la jeune Turquie en est là!

LANCELOT.

(La suite à une autre livraison.)

1. A. Ubicini, *La Turquie actuelle*, p. 220.



La Khala de Mintahouès. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Route de Saouakin à Kassala. — La *Khala*. — *Fillik*. — Un consul mort et ressuscité. — Mallem Ghirghis. — *Alla ranca*. — « Un gentilhomme, je comprends ; mais un Français! » — Le chekh des Hadenda : politique égyptienne. — Une femme de bon conseil. — L'honneur du drapeau égyptien.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les esquisses que j'ai tracées, il y a plus de quatre ans, du désert nubien que je venais de traverser en diagonale, de Saouakin à Kassala. Une mission officielle me ramenait cette année dans la même région et me permettait de renouer connaissance avec cette Afrique terrible et enchantée que l'on ne parvient jamais à oublier et dont le souvenir me donne parfois, jusqu'en France, jusque dans Paris, de longues heures de nostalgie. Mon premier récit, écrit à une époque où l'Afrique m'était moins familière qu'aujourd'hui, offre bien des lacunes que je tenais à combler : c'est le motif qui me ramenait, le 16 février 1864, sur cette même route de Saouakin à Kassala que j'avais hâtivement étudiée en 1860. Je reprends donc cet itinéraire au point où cesse la partie circonstanciée du premier récit, c'est-à-dire à cinq journées avant Kassala, à l'endroit où la route, après avoir coupé perpendiculairement le joli vallon d'Omlé, quitte définitivement le massif rugueux des monts Langheb. Cet endroit se nomme *Togoy:* j'ignore la signification de ce nom dans la langue bidja (troglodytique). En général, les aiguades nubiennes ont des noms bizarres auxquels se rattachent quelques traditions. Des deux puits avant Togoy, l'un se nomme *Fils du blanc, bois!* l'autre, *Le fils du noir* tout court. « Voyez-vous, monsieur, me disait l'Africain qui me traduisait ce nom, le pauvre fils du noir n'est pas invité à boire, comme l'autre : le noir n'a jamais eu de chance!... »

A Togoy, je m'arrêtai un instant pour esquisser rapidement le terrain qui m'entourait, et jouir d'un coup d'œil que je ne devais plus retrouver de bien longtemps. Le cirque de Togoy marque, en effet, la transition des montagnes nues et brûlées de l'orba-Langheb à la plaine dont le Gach forme la blanche artère. La vulgarité monotone des collines de grès et de schiste, nues, rousses, généralement orientées N. E. S. O., courant à travers de petites plaines de graviers semées de laids mimosas et où le granit perce de loin en loin, est rachetée par les lignes fières et aiguës des chaînes de montagnes qui montrent à l'est et au sud leurs arêtes veinées de petits torrents et émergeant du milieu

des forêts dont la densité augmente à mesure qu'on va au midi. Ces montagnes sont granitiques, et inclinent vers la plaine ces plans inclinés, presque lisses, désespoir du voyageur déçu à qui ils semblent de loin promettre de faciles ascensions. Deux belles traînées de doums [1], qui vont se réunir derrière les rochers du nord-ouest, non loin d'un mont mamelonné appelé Otba, marquaient le cours des deux torrents qui forment le Togoy. Au fond s'ouvre une percée à travers laquelle l'œil distingue, par-dessus des collines au dos jaune et arrondi, de hautes montagnes qui bleuissent dans les brumes : on me les a nommées Sotirba.

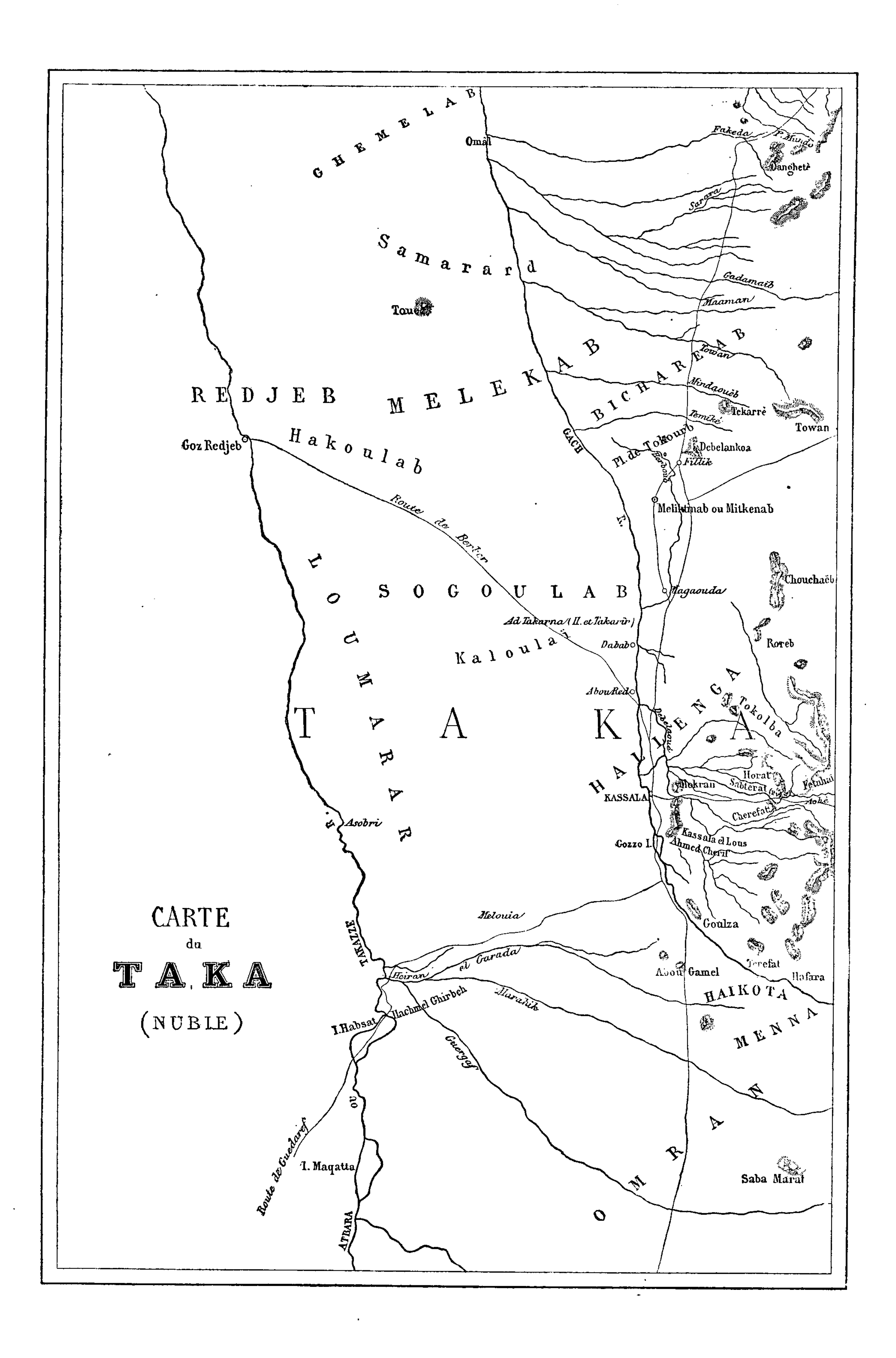
Je traversai successivement le grand Togoy, le grand et le petit Telgo, et j'entrai, immédiatement après avoir passé ce dernier torrent, dans des schistes alternant avec quelques lits de marbre calcaire d'une remarquable beauté. Les blocs confusément épars dans la plaine tranchaient vivement, par leur blancheur zébrée de bleu, sur la teinte plombée des schistes, et rappelaient parfaitement certaines ruines de la Grèce ou de l'Asie Mineure : un effendi qui m'accompagnait en fit même l'observation. Je campai ce soir-là à Fakeda tamyam, que Burckardt appelle Fakedol, et qui a une trentaine de puits de bonne eau, mais qui n'est point à proprement parler un lit de torrent, aux berges nettement dessinées, comme ceux que j'avais traversés jusque-là. Le torrent qui descend des montagnes du sud et dont le cours est marqué par des bouquets de doums, déjà plus espacés, s'épanche en liberté dans la plaine et se trace capricieusement un lit qui doit varier chaque année. Fakeda marque du reste le passage de la région montagneuse, qui reste à l'est, à l'immense plaine qui commence là pour ne finir qu'aux montagnes de Meroé.

En repassant dans ma mémoire le pays que j'avais traversé dans cette laborieuse journée, et me reportant au projet de chemin de fer entre Saouakin et Kassala, je dus conclure que cette section de Togoy à Fakeda, rocheuse, inégale, sillonnée de cent en cent mètres de torrents qui devaient charrier au kharif des masses de sable et de gravier, serait une des plus coûteuses que j'eusse encore vues, et que cette ligne était à peu près impossible. Reste à voir si l'avenir me donnera là-dessus un démenti. A Fakeda commence une nouvelle région botanique. Aux éternels mimosas que j'avais vus depuis Langheb je voyais se mêler nombre d'arbres particuliers à la plaine (khala), comme le tarfa, ami des torrents et des sables, le sidr (lotus nabak) avec ses petits fruits à noyau dont les Arabes sont si friands, et dont le goût rappelle assez celui de nos pommes d'Europe. Les gousses brunes et les fleurs jaunes du sené (senna-méka) rampent sur les parties les moins arides du terrain, tandis que l'ocher (asclepias) élève à la hauteur des arbres ses tiges blanchâtres, ses fruits trompeurs et le vert cru de ses larges feuilles. Adieu la majesté nue et sombre des paysages du Langheb et de ces cirques rayés de traînées de doums, cernés de murailles de granit ouvrant sur le désert leurs splendides échappées : une autre nature leur succède, moins pittoresque et plus monotone, mais où l'on trouve encore ce caractère grandiose qu'un paysage africain ne perd jamais tout entier. J'en ai surtout subi l'influence en traversant le lendemain la plaine nue, sans fin, tapissée d'une herbe fine comme la soie et haute de quatre pouces, qui frémit et ondule à la moindre brise, tandis qu'à l'horizon un soleil aveuglant fait flotter les petites vagues bleues d'un mirage qui ne réfléchit même point la forêt fantastique d'usage, tant les arbres sont encore loin. L'impression qui en résulte pour le voyageur accoutumé à l'Afrique est complexe, plus aisée à sentir qu'à décrire, mais, au fond, formidable. Ce gazon doré sous ce ciel de saphir ne peut lui faire oublier l'horrible mort qui l'attend, s'il vient à perdre l'unique sentier tracé par le pas des caravanes. Des catastrophes de ce genre sont ici sans exemple, parce qu'elles exigeraient un concours de deux ou trois circonstances funestes qui ne se trouvent jamais réunies : mais il suffit de se dire qu'elles ont pu arriver, ne fût-ce qu'une fois par siècle. Ce sol, en effet, est d'une aridité rare : les sources sont éloignées, connues des pasteurs seuls, et il faut être très-familier avec la topographie de la contrée pour savoir s'orienter sur les montagnes disloquées que l'on ne cesse d'avoir à sa gauche jusqu'à Abou-Gamel, et qui semblent des écueils émergeant de la mer.

Après Fakeda, je trouvai le khor de Gadamaib où je fis mon kief de midi sous de beaux tarfa, et où je vis des traces de cultures récentes de dourra. Le terrain est une alluvion légère, grise et sablonneuse, favorable au dourra et au coton : les khors qui ne sont pas encaissés et qui épanchent leurs eaux irrégulières sur un plan à peine plus bas que le reste de la plaine, créent avec le maigre humus charrié des montagnes ces alluvions chères aux nomades.

Parti de Gadamaib, je ne vis plus de cultures. Au khor de Sarara, je trouvai les derniers doums de cette route : ce khor, comme tous ceux qui suivent, se jette au Gach bien loin à l'ouest. Le terrain était un grès sablonneux, que perçaient çà et là des masses de granit : le quartzite élevait par endroits ses blancs monticules. La végétation devint un peu moins pauvre vers le khor Togwan, et au grès succédèrent des zones d'une terre noire, grasse, fendillée par la chaleur, comme la *oualka* d'Abyssinie : sol excellent, riche en matières organiques, mais trop compact pour la culture à moins d'amendements. Au coucher du soleil, je trouvai en travers de la route un malheureux chameau,

1. Le langage familier des Français établis au Soudan a donné droit de bourgeoisie à certains mots arabes qui seraient inintelligibles au lecteur si je n'y joignais une traduction. Voici les principaux : *Kharif*, saison des pluies estivales; — *Khor*, torrent qui reste à sec presque toute l'année (*V.* plus loin); — *Doum*, sorte de palmier (crucifera thebaïca); — *Tarfa*, tamarix; — *Faki*, pl. *fogara*, prêtre musulman; — *Takrouri*, pl. *takarir*, nègre musulman du Soudan central; — *Angareb* (en arabe), *alga* (en abyssin), sorte de it-canapé en lanières de cuir ou de peau d'hippopotame; — *Toukoul*, cabane ronde à toit conique des paysans sennariens; — *Kief* ou *kef*, sieste.


CARTE
du
TAKA
(NUBIE)
GHEMELAB
Omal
Fakeda
Danghetè
Sarara
Samarard
Gadamaib
Maaman
Tau
Towan
BICHAREAB
Mindaouèb
Tekarrè
Towan
Temiké
REDJEB
MELEKAB
Goz Redjeb
Hakoulab
GACH
Pl. de Tokourb
Debelankoa
Fillik
Melikinab ou Mitkenab
Route de Berber
LOUMARAR
SOGOULAB
Hagaouda
Chouchaëb
Ad Takarna (H. et Takarir)
Dabab
Roreb
Kaloula
Abou Red
TAKA
HALENGA
Tokolba
Horat
Mekran
Sabterat
Fetaha
KASSALA
Cherefat
Kassala el Lous
Ahmed Cherif
Gozzo I.
Asobri
Meloula
Goulza
TAKAZZE
el Garada
Heiran
Abou Gamel
Terefat
Hafara
HAIKOTA
Harahik
Hachmel Ghirbeh
I. Habsat
MENNA
Route de Guedaref
I. Maqatta
OMRAN
Saba Maraf
ATBARA

épuisé, et abandonné là par une caravane que j'avais rencontrée vers Togoy : l'abandon remontait donc à rois jours, et je fus aussi surpris que douloureusement affecté de voir la pauvre bête encore vivante, malgré la soif qui devait la dévorer. Elle ne paraissait pas s'être relevée depuis qu'on l'avait laissée là, mangeait avec assez d'appétit l'herbe touffue en cet endroit, et je n'eus pas le cœur de lui envoyer un coup de fusil, essayant de me persuader qu'un passant indigène pourrait la faire lever à coups de bâton et l'emmener au puits voisin.

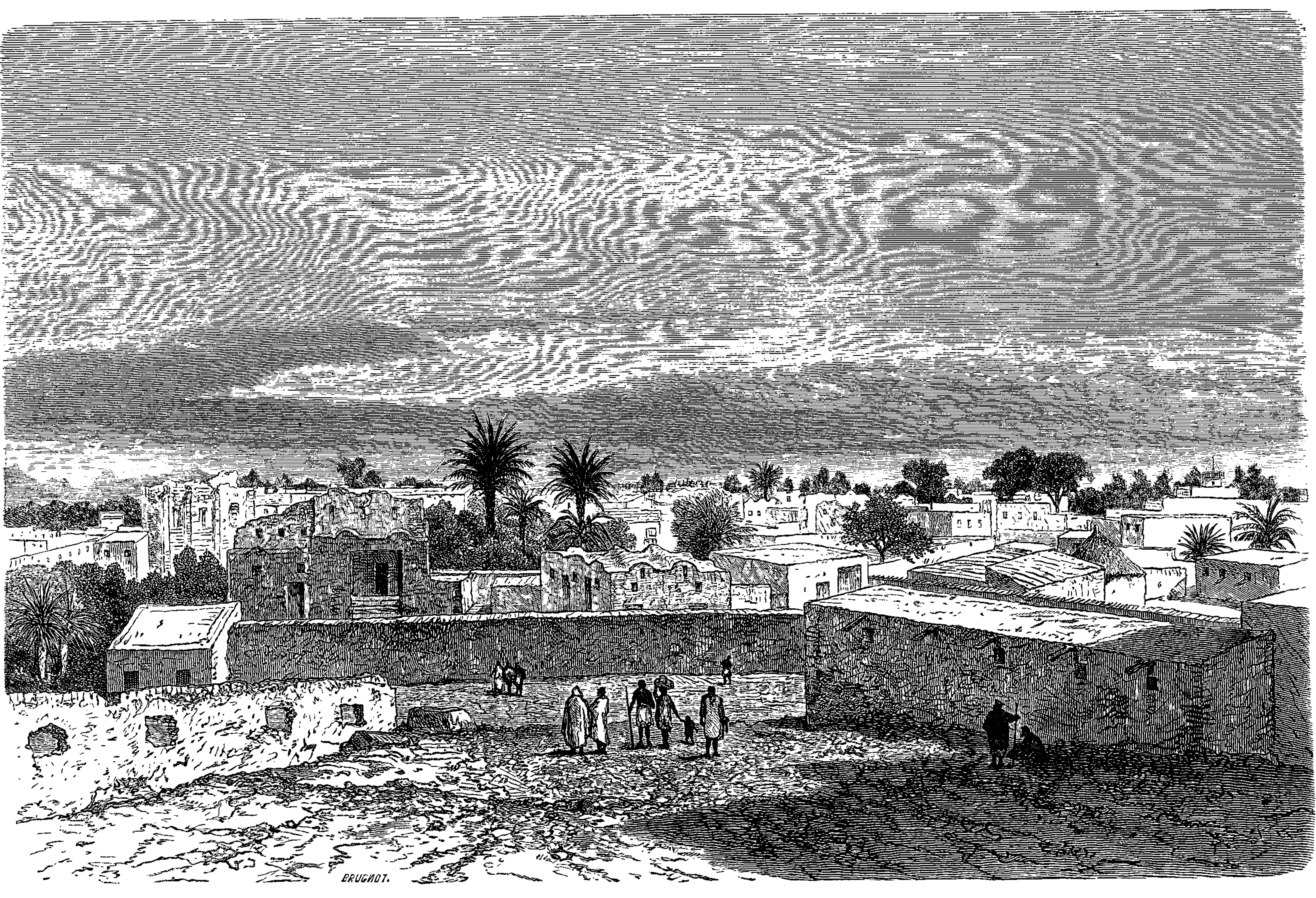
Les nomades ne sont pas méchants, mais ils sont à l'endroit des souffrances de leurs chameaux, d'une insensibilité qui contraste avec leur affection pour leurs chevaux ou leur bétail, et qui doit tenir au caractère peu sympathique de cet animal étrange. Mélange bizarre de docilité et de sauvagerie, le chameau sait obéir à son maître, s'agenouille et se relève dès qu'il entend le *rhhhh* guttural du chamelier, mais ne s'attache à personne. Sa docilité a quelque chose de stupide, et ses fureurs sont redoutables. Ses grands yeux noirs, ordinairement doux, brillent alors d'un éclat effrayant, et sa large bouche grande ouverte, montre deux rangées de dents aiguës; il menace, heureusement, plus souvent qu'il ne mord. En certaine saison, il est ingouvernable, se jette tête baissée dans les fourrés les plus



Jeunes filles du Taka — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

épineux au risque de s'aveugler et d'estropier son cavalier, ou se sauve au hasard dans le désert et y meurt de soif avec le malheureux voyageur qui n'a pas eu la présence d'esprit de le tuer au début de cette course effrénée.

Je fis mon lit cette nuit-là dans les sables du khor Mintaoueb, et le lendemain, après une marche courte et fatigante, je vis émerger du milieu d'un mirage aveuglant les trois groupes de huttes qui forment le village de Fillik, capitale de prédilection des Hadendoa, située au milieu d'une plaine de la plus effrayante nudité. A moins d'un kilomètre à l'ouest serpente le large torrent de Herboub, aux rives fertiles et bien ombragées : je n'ai jamais compris le caprice que les nomades ont eu de s'établir si loin de l'eau et des ombrages, à moins qu'ils n'aient craint pour leurs troupeaux le voisinage des lions et des hyènes dont toutes ces forêts abondent. Fillik se compose d'une trentaine de toukouls fixes, et de cent cinquante tentes qui campent ailleurs durant l'hiver. En l'absence de chekh Mouça, prince héréditaire des Hadendoa et vrai sultan du pays qui s'étend de Kassala à Tokhar, le village a pour chef un de ses parents, qui vint me rendre visite et veiller à ce que rien ne manquât à la caravane. Il parlait peu, ce qui tenait en partie à la taciturnité dont l'aristocratie du désert se fait une attitude, à son peu d'habitude de



Vue de Kassala. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

la langue arabe et peut-être à la médiocre sympathie qu'il pouvait éprouver pour un blanc, ce qui, en Nubie, veut dire un Turc, c'est-à-dire un tyran, un malappris, un voleur.

Quand Burckhardt vint au Taka, il y a un demi-siècle, il s'arrêta à Fillik, qu'il appelle le marché des Hadendoa; les détails où il entre ne permettent aucun doute sur l'identité. Fillik en effet était alors la vraie capitale de l'Oasis, grâce à la prépondérance des Hadendoa : l'illustre voyageur le prit pour point de départ de ses itinéraires, qui sont généralement exacts, bien qu'ils aient été mal interprétés par des géographes qui ne connaissaient pas la Nubie. Il indique bien la position d'Ayaye, qu'on n'a pas retrouvé depuis, et pour cause : c'est que les Turcs l'ont détruit, comme nous le dirons en son lieu. Il connaît vaguement le nom et l'importance commerciale de Guedaref qu'il nomme *Gabarib*. Il nous apprend enfin qu'il fut vivement tenté de se rendre à Massaoua en passant par la route caravanière, peuplée, comme il le dit fort bien, de populations Semi-abyssiniques, très-intéressantes à étudier. Ce qui le rebuta, était l'état de barbarie de ces peuplades, où il se croyait sûr d'être dévalisé et peut-être assassiné : déjà même, dans le Taka, il n'était pas trop en sûreté.

Il est bien certain que la sécurité des voyageurs est bien autre aujourd'hui, sous le régime égyptien, qu'elle ne l'était sous le très-faible gouvernement de Sennar, alors que les tribus indigènes vivaient comme elles l'entendaient, se coupant la gorge pour le moindre motif et rançonnant les caravanes ou les pillant à l'aise. Il y avait cependant un usage qui a duré jusqu'à ce jour et qui eût probablement sauvé Burckhardt de tout danger sérieux : c'est l'*adhari*, usage qui règne aussi parmi les Somaulis de Berbera. Un *adhari* est un garant que l'étranger se choisit dans la tribu sur le territoire de laquelle il doit passer ou séjourner. L'*adhari* doit fournir à l'étranger le logis, l'eau, le bois pour la cuisine : il doit le défendre comme son propre frère s'il est molesté dans ses biens ou sa personne : moyennant quoi il a un droit fixe sur les affaires que le voyageur peut traiter dans le pays, s'il est marchand, comme cela arrive presque toujours. S'il est chasseur d'éléphants, par exemple, l'*adhari* a droit de tant pour cent sur le produit de la chasse, moyennant quoi il doit veiller à ce que ses compatriotes ne détournent pas la dépouille d'un éléphant que le voyageur aura seulement blessé et qui sera allé mourir dans les bois. Un jeune chasseur suisse, M. Émile G. mort il y a treize mois près de Kassala, avait appris à ses dépens que c'est une fort mauvaise économie que de se passer d'adhari : faute de cette formalité, les deux tiers peut-être des éléphants qu'il a abattus dans le Barka lui ont été volés par les Beni Amer, sans qu'il eût aucun recours contre eux.

Je quittai à Fillik la route directe de Kassala, et, tirant sur la droite, je me dirigeai à travers une assez jolie forêt qui épaississait de plus en plus (preuve certaine que nous nous rapprochions du fleuve, qui est le Gache), j'arrivai à une petite ville fort bien bâtie, Miktinab ou Mitkènab, capitale officielle des Hadendoa aux yeux des Égyptiens, qui y entretiennent un officier et une garnison permanente. Le voisinage de ce monde officiel n'est pas des plus agréable au fier prince de la haute Nubie, chekh Mohammed, aussi réside-t-il plus volontiers à Fillik, comme je l'ai déjà dit. J'arrivai vers le coucher du soleil; comme c'était le ramadan, les officiers civils et militaires allaient se mettre à table et sans s'enquérir nullement de ma qualité m'invitèrent fort gracieusement à partager leur souper. Nous causâmes des événements du jour, dont le plus saillant était l'arrivée à Kassala d'un certain comte du B.... qui tentait alors sous les auspices du gouvernement égyptien, une entreprise dont je n'ai jamais connu le vrai caractère. Il était suivi d'une soixantaine d'hommes militairement organisés, recrutés en France et en Égypte, et mes effendis disaient ouvertement qu'il avait une mission secrète du gouvernement français pour délivrer ou venger le consul de France en ce moment prisonnier de Théodore II, négus d'Abyssinie : d'autres allaient jusqu'à dire que le consul était mort dans les fers. « Je n'en crois rien, objectai-je modestement, vu que ce consul n'est autre que *moi!* » je laisse à peindre les stupéfactions des effendis : Saladin lui-même ressuscité ne leur eût pas, je crois, paru plus imposant. Ils n'en continuèrent pas moins à faire des conjectures fort hasardées à l'endroit de la future campagne de M. du B. et des Égyptiens placés par le vice-roi sous ses ordres. « *Inch'allah* (plaise à Dieu) dit l'un deux, que ce sultan des Abyssins reçoive une bonne leçon, et qu'il y ait bientôt une *mudirie* (préfecture égyptienne) à Gondar ! — *Inch'allah!* » répétèrent patriotiquement les autres. Et sur ce, l'on s'alla coucher.

Le lendemain nous eûmes douze heures de marche monotone dans une plaine alluviale et en partie cultivée de Miktinab au torrent d'Herboub, graveleuse et aride depuis le torrent jusqu'à un lit de rivière desséché, nommé Debelaouè, où coulait le Gach il y a environ cent cinquante ans. J'ai cru comprendre que ce sont les indigènes qui ont, par un barrage, forcé le fleuve à prendre sa direction actuelle. L'ancien thalweg est aujourd'hui rempli de hautes herbes et de tamarix; l'île, formée par l'un et par l'autre lit, est oblongue et boisée. Deux heures après avoir passé pour la seconde fois le Debelaouè, j'entrais dans les faubourgs poudreux de Kassala, et, franchissant la porte de la mosquée, j'allais demander l'hospitalité à mon vieil ami le *Mallem*.

Mon hôte me parut un peu plus vieilli, amaigri, mais toujours gracieux, aimable et hospitalier. Un nouveau deuil, et plus irréparable, s'était ajouté pour lui à la mort de sa fille, Mme Rose Kotzika; il venait de perdre l'unique enfant de cette fille tant regrettée, une charmante fillette de six ans, qui avait déjà les grands yeux noirs rêveurs et toute la beauté triste de sa mère. Sa maison était, comme d'habitude, la maison de tous les voyageurs, principalement européens, et je dois dire à la charge de mes compatriotes d'Occident qu'ils usaient de cette hospitalité comme si elle leur était due. Je n'en

citerai qu'un, un Allemand qui maugréait à propos de tout, et qui, entrant à tout propos dans le *divan* (salon) où le *mallem* recevait les visites de ses confrères, interrompait toutes les conversations et disait au maître de la maison : « Pourquoi parlez-vous à cette *hyène* (marafil)? » Franchement, je ne sais ce qui arriverait à un Oriental voyageant en Europe, s'il était moitié aussi mal élevé et aussi indiscret que le sont la plupart de nos compatriotes en Orient. On jugera de l'opinion qu'on se fait là-bas de nous par les deux anecdotes qui suivent :

J'étais, il y a deux ans, à Khartoum : on me parla d'un soldat noir qui était entré chez un renégat marseillais, haut fonctionnaire, et s'y était conduit, en présence de femmes, de la manière la plus inconvenante. On lui avait demandé de quel droit il s'imposait ainsi, il avait répondu : *alla franca* (à la franque). Il croyait, comme le pense le peuple en Égypte, que chez les Européens les femmes ne sont l'objet d'aucune estime.

A Adoua, dans le nord de l'Abyssinie, était venu un ex-boulanger français nommé R..., l'un des mille fabricants de canons et de chemins de fer qui viennent périodiquement spéculer sur la crédulité du négus, le moins crédule des hommes. R... passant un jour dans la rue à côté d'une jeune fille de bonne maison, fait à son intention un geste injurieux. La fille, outrée, rentre chez elle, raconte l'affront à ses deux frères qui, sans autre explication, prennent leurs fusils et se dirigent vers la maison de R.... Heureusement pour ce dernier, ils rencontrent un vieux curé qui essaye de les arraisonner, et finit par leur faire goûter cet argument : « Certes cette insulte veut du sang, du moins si elle venait d'un homme comme il faut (*soou tallak*), d'un gentilhomme comme vous : mais qu'attendre d'un vagabond de Français ? » Et R... dut probablement la vie à cette aimable « circonstance atténuante. »

Je retrouvai Kassala peu changé depuis ma première visite. Le bazar seul s'était transformé, grâce à quelques allées de jolis arbres dont le vert clair tranchait joyeusement, quoique un peu crûment, avec le gris terreux qui est la couleur uniforme de la cité. En revanche, les bastions inoffensifs de l'enceinte avaient quelques lézardes de plus, et leurs sommets, bizarrement ébréchés, avaient ajouté un large contingent aux masses de cette poussière subtile et asphyxiante qui doit figurer en première ligne parmi les ennuis de Kassala.

Ali-Bey, l'aimable mudir de 1860, avait été remplacé par un certain Ibrahim-Bey, étranger au Soudan. M. de Beurmann parle de l'administration d'Ali-Bey comme devait en parler un voyageur qui n'avait pas assez vécu avec les mudirs du vice-roi pour distinguer entre l'honnêteté relative et le cynisme absolu. Je crois lui avoir rendu une justice plus impartiale. Quant à Élias-Bey, il était mort en digne fonctionnaire égyptien, au moment d'un procès infamant à propos de cinq mille talaris qu'il était accusé d'avoir « mangés » et qui ont été repris sur sa succession : les éclaboussures de ce scandale avaient rejailli sur Mallem-Todros, chef des bureaux de la mudirie, qui avait dû financer mille talaris et avait perdu sa place. A mon arrivée, il venait d'y rentrer par suite de quelque compromis facile à deviner, et il était sûr, au bout d'un an ou deux d'exercice, de « rentrer dans ses frais. »

Kassala n'a été destiné, dans l'origine, qu'à être un poste militaire et un centre d'opérations pour dompter plusieurs tribus puissantes de la frontière, jadis vassales nominales de Sennar, comme les Hadendoa, les Hallenga, les Amarar, les Beni-Amer, les Barea et les Mahria. Toutes ces tribus, avec cinq ou six moins importantes dont je parlerai plus loin, relèvent aujourd'hui de la mudirie de Taka; la population sédentaire est fort peu nombreuse, et s'est groupée principalement sur le Gach et l'Atbara, dans les banlieues de Kassala et de Goz-Redjeb.

Ces tribus étaient, avant 1820, sous la domination du Sennâr, pouvoir très-paterne et qui se contentait d'un droit de suzeraineté constaté par l'investiture donnée aux deglels (princes indigènes) sous la forme d'un bonnet singulier dont je parlerai ailleurs. Au début de la conquête, les Égyptiens ne se montrèrent pas très-empressés de pénétrer dans ces redoutables khalas pour y réclamer des soumissions qu'ils savaient devoir leur être vigoureusement disputées. L'éternelle histoire du cheval qui veut se venger du cerf, leçon que les petits peuples anarchiques n'ont jamais su méditer, trouva encore ici son application. Les Hallenga, molestés par les Hadendoa, appelèrent les Turcs de Goz-Redjeb, et Ahmed-Pacha, gouverneur général du Soudan, vint en personne pour faire la conquête du Taka, et du désert de Barka et de Langheb. La petite tribu de Sabterat fut assaillie une des premières par des forces considérables, et, malgré l'infériorité du nombre et des armes, battit complétement les Égyptiens dans un premier combat livré dans les sables du torrent d'Aohé. Les Turcs fuyaient dans un affreux désordre, quand un officier se jeta au milieu d'eux et leur cria :

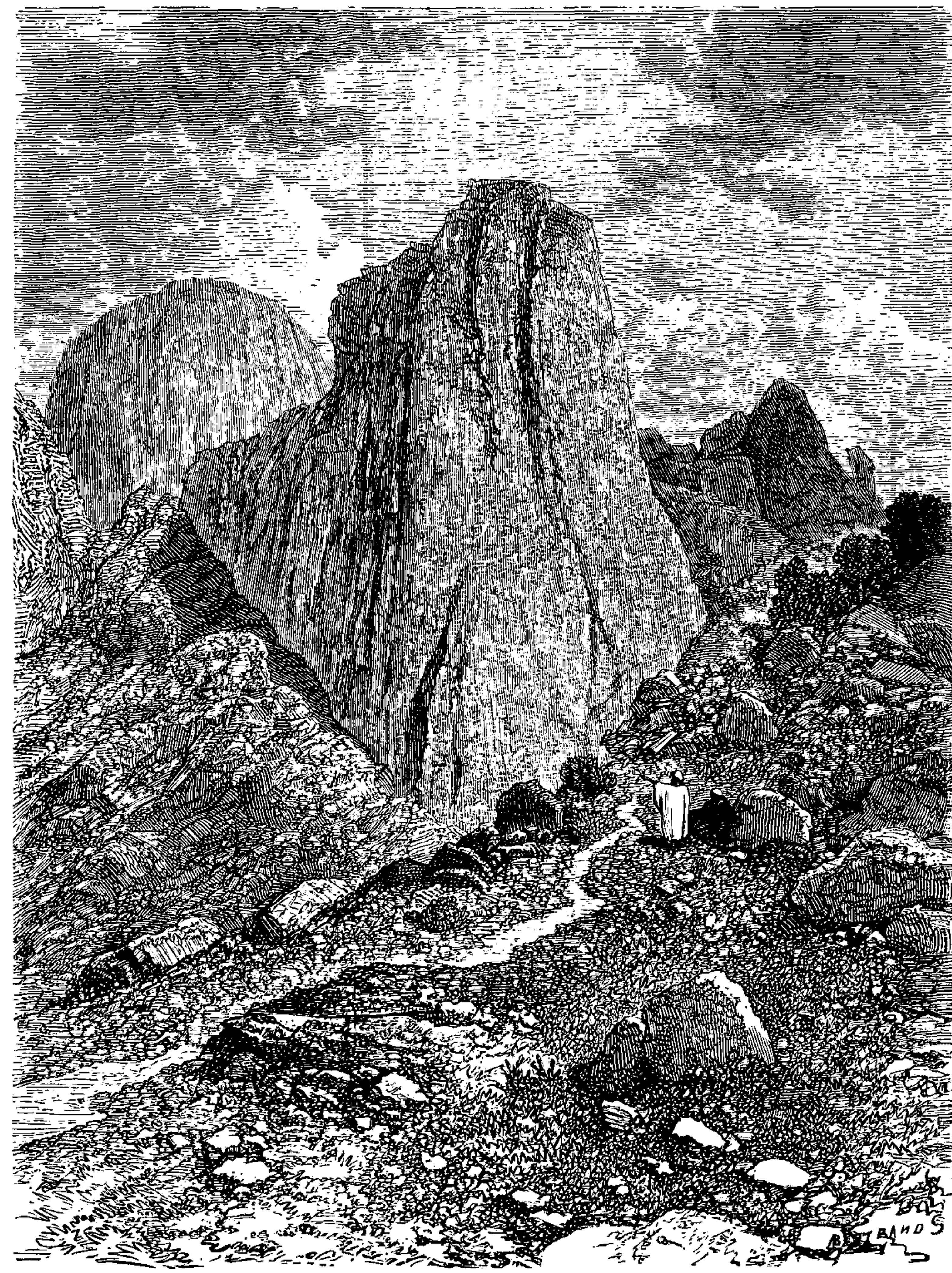
« Mes enfants, le Caire est bien loin ! »

Leur faisant entendre que la fuite dans un pays ennemi et inconnu serait leur perte inévitable à tous. Les soldats le comprirent, revinrent à la charge et battirent les Sabterat, qui se soumirent. On trouve encore aujourd'hui, épars dans le sable du Khor, beaucoup d'ossements blanchis, sinistres souvenirs de cette rude bataille. Toute l'aristocratie des Sabterat périt dans la lutte ou dans les exécutions qui la suivirent, et la famille qui gouverne aujourd'hui cette petite tribu est une famille établie là depuis deux ou trois générations seulement.

Vers 1838, une insurrection générale éclata parmi les tribus du Taka, et débuta par quelques succès. Une petite armée égyptienne, surprise dans les forêts du Hadendoa, fut taillée en pièces. Grâce à un peu d'énergie, à beaucoup de cruautés inutiles et surtout à la supériorité de ses moyens d'attaque contre des nomades très-braves, mais armés seulement de la lance et de la lourde épée classique (djellabia), l'Égypte triompha des insurgés, et le dut principalement à deux officiers que j'ai

connus, Élias-Bey et Mouça-Effendi, alors simple kachef (capitaine), aujourd'hui gouverneur général du Soudan. Mouça, en particulier, se fit un tel renom par les mutilations à l'abyssinienne qu'il pratiquait sur ses prisonniers, qu'on dit aujourd'hui familièrement au Soudan : « Si on prononce devant un Bicharî le nom de Mouça-Bey, il fait involontairement un geste significatif pour s'assurer qu'il n'a rien perdu. »

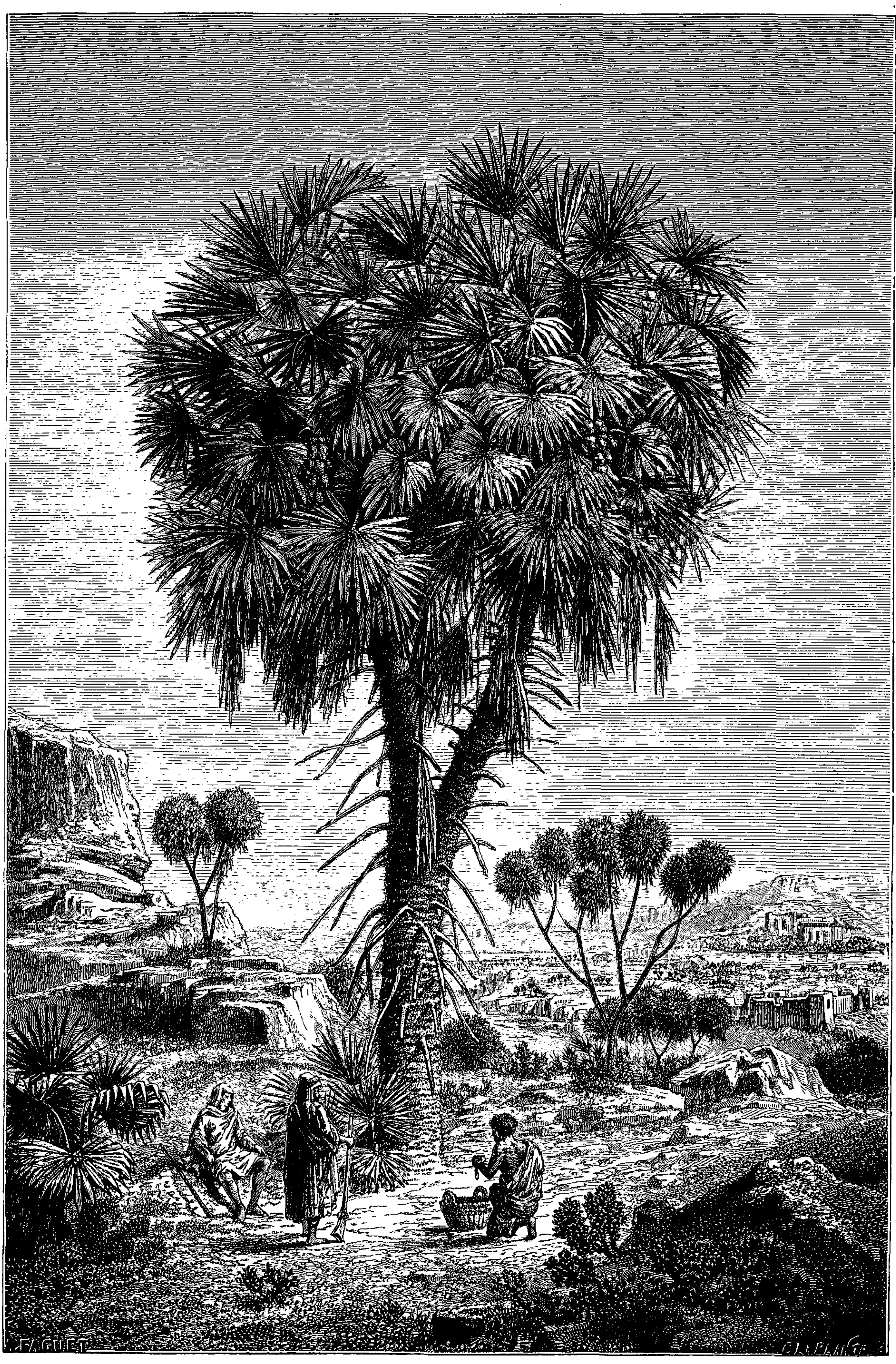
Quand les Hadendoa furent subjugués, dix-sept de leurs chefs furent emmenés à Khartoum pour être suppliciés. En route, deux ou trois d'entre eux refusant de marcher par excès de fatigue ou pour tout autre motif, l'officier chargé de les escorter coupait en deux, dit-on, les récalcitrants d'un seul coup de son sabre turc. Cette histoire, a fait grand bruit au Soudan, moins comme barbarie que comme tour de force. Ce Soliman-Kachef est, je crois, le même qui prit part aux deux premières expéditions du Nil-Blanc (1840 et 1841), et se déshonora



Le Mont Kassala el Louz. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

par les boucheries qu'il commit chez des tribus nègres inoffensives et amies. Quant aux prisonniers hadendoas ils furent exécutés en plein bazar de Khartoum, ou plutôt *charcutés* avec une cruauté sauvage.

Quelques jours après mon arrivée, une affaire me mit en relation avec le prince du désert, Mohammed, chekh des Hadendoa, et roi à peu près absolu de tout le pays compris entre l'Atbara et la mer Rouge. Cette royauté, depuis la conquête turque, était devenue une lourde charge. Le prince, responsable du payement du tribut imposé par la cupidité fantasque des gouverneurs généraux du Soudan, était à la fois exposé à une brutale arrestation en cas de retard dans la rentrée de l'impôt, et en face de ses sujets à une impopularité qui se conçoit aisément. Je le trouvai sombre, taciturne, poli d'ailleurs comme le sont tous ces khalifes du désert, gentils-



Le doum (palmier). — Dessin de A. Faguet d'après un croquis de M. G. Lejean.

hommes s'il en fut et restés tels malgré le contact des grossiers officiers égyptiens qui les gouvernent. Je m'expliquai ses soucis. L'impôt était en retard, et Mohammed voyait déjà poindre les événements qui devaient éclater les jours suivants.

Le puissant chekh fut arrêté à la turque, c'est-à-dire par un guet-apens. Comme on n'osait rien tenter contre lui à Fillik même, on l'attira, sous je ne sais quel prétexte, à Kassala, et à peine arrivé, il fut assailli par les soldats, enchaîné et mis au secret.

La réponse des Hadendoa ne se fit pas attendre. Elle arriva le surlendemain (6 mars) à Kassala, sous la forme d'un convoi de malheureux bourgeois du lieu, morts ou blessés : ils avaient été assaillis par une troupe armée sur la route de Souakin, et les nomades, pour bien constater le caractère politique de cette agression, n'avaient touché ni à leurs chameaux ni à leurs marchandises. Seulement, comme il arrive toujours en Orient, le châtiment tombait à faux et frappait des innocents; car les pauvres colporteurs du faubourg de l'Hôpital n'étaient pour rien dans la politique transcendante du divan de Kassala.

On peut juger du concert de malédictions et de longs gémissements qui éclata sur le passage des victimes. J'étais monté sur la terrasse pour voir ce qui se passait, quand je vis arriver du côté de Sabterat un convoi pareil, escorté de femmes hurlantes, et de *fogara* graves et compassés. J'appris plus tard que c'étaient des *takarir* qui, occupés à faire le bois, avaient été assaillis par une trentaine de Barea armés comme eux de lances et de boucliers, et, bien qu'ils ne fussent que six, ils avaient fourni un long combat pendant plusieurs heures. Qu'on ne s'étonne point de la durée de la lutte : au Soudan, les escarmouches entre petites guérillas ne sont souvent, grâce aux grands boucliers et à l'agilité des combattants, qu'une gymnastique où, sur cinquante coups de lance, un à peine entame la chair. C'était l'avant-dernier jour du Ramadan : ces vaillants nègres ne voulurent étancher leur soif qu'après le soleil couché, et tout en restant en garde ils buvaient, derrière leurs boucliers, l'eau qu'un d'eux puisait à une outre. L'un d'eux fut tué, les autres plus ou moins grièvement blessés; les Barea perdirent un homme, qui resta sur la place et fut jeté en pâture aux hyènes.

Les anecdotes tragiques ne manquent pas parmi ces pasteurs nubiens. Lors de mon premier voyage, on me montra de loin, derrière le mont Abou-Gamel, le village de Hafara, désert alors par suite d'une scène tragique qui remontait à environ une année.

Un homme de Hafara avait épousé la fille d'un notable de la tribu nègre des Basen, ce qui ne l'avait pas empêché de s'emparer par trahison de deux jeunes gens du village de son beau-père, et de les retenir avec le projet avoué de les vendre comme esclaves. Le beau-père vint à Hafara et réclama ses compatriotes; le Hafara les refusa, s'emporta et déclara nettement qu'il les vendrait à Kassala, ce qu'il fit en effet quelques jours après. Le Basen se tut; mais sa fille, accoutumée à lire dans sa physionomie, vint donner à son mari ce conseil au moins étrange :

« Mon père va partir; mais j'ai vu sur son visage qu'il est résolu à te tuer. Tu ferais donc sagement de le tuer à présent qu'il est en tes mains, de peur qu'il ne t'arrive malheur. »

Le mari fit l'éternelle réponse : « Il n'oserait. »

Le Basen partit, et de plusieurs semaines on n'eut de ses nouvelles. Un soir, pourtant, un homme qui venait des Basen parla mystérieusement à la femme et l'avertit de se tenir prête à partir, vu que son père viendrait la chercher dans peu de jours. La négresse profita de l'avis et n'en dit mot à son mari, pensant probablement qu'il était téméraire de chercher à l'arracher à sa destinée. Une nuit, trois cents Basen bien armés envahirent silencieusement le village, composé d'une centaine de tokauls; à la porte de chaque hutte un homme se posta en sentinelle, pendant que deux autres pénétraient à l'intérieur et coupaient la gorge à tous ceux qui s'y trouvaient. En moins de rien, la sinistre opération fut accomplie, et les cinq cents habitants de Hafara passèrent sans résistance du sommeil à la mort. Le premier auteur de cette catastrophe périt aussi, et sa veuve suivit les vainqueurs qui rentrèrent vite dans leurs montagnes.

Pour venger ce coup de main, les gens de Sabterat et d'Algheden, voisins des Hafara et leurs alliés, s'unirent aux *Turcs* de Kassala et firent une razzia chez les Basen, à qui ils tuèrent une soixantaine d'hommes et enlevèrent dix-huit prisonniers, pour la plupart jeunes filles et enfants, qui furent vendus à Kassala quelques semaines avant mon arrivée.

Récemment, en avril 1863, Mohammed en Nour, chef de Sabterat, fit avertir le mudir de Kassala qu'il y avait bonne opportunité de faire une razzia sur le pays des Basen, et lui demanda main-forte. Le mudir lui envoya cent cinquante hommes, qui se joignirent aux Sabterat et entrèrent dans les montagnes à la recherche des nègres. Ceux-ci avaient été avertis, et par En Nour lui-même, à ce qu'on m'a dit, ce qui n'a rien d'invraisemblable pour qui connaît les sentiments de ces populations à l'endroit des Turcs; ils avaient préparé une embuscade et laissé dans la plaine, comme appât, quelques bestiaux que les gens de Kassala se mirent en devoir d'emmener. Les Basen, sortant de leur embuscade, tombèrent sur ces gens débandés, en tuèrent quinze et mirent le reste en déroute. Le pacha envoya six cents hommes « pour venger l'honneur du drapeau » et châtier les noirs; ils trouvèrent ceux-ci en fuite et brûlèrent, pour toute revanche, quelques huttes abandonnées.

II

Le Mont Kassala el Louz. — Le fleuve Gach. — Promenade à l'Abou Gamel. — *L'ocher.* — Conseils pour trouver de l'eau au désert. — Les Menna. — Un bandit gentilhomme : le *fils du léopard.* — La carabine de Mme Baker. — Ce qu'il en coûte au Soudan pour être honnête homme.

Je reviens à Kassala, qui me servait de centre pour les reconnaissances que je dirigeais dans tous les sens,

principalement à l'est et au midi. Le Mont Kassala-el-Louz était le but favori de presque toutes ces excursions. C'est une masse de roches granitiques entassées dans le plus splendide désordre, et d'où s'élancent fièrement vers les nues six sommets arrondis comme des coupoles, lisses, polis, inaccessibles, ce qu'exprime d'ailleurs le nom bidja de ces montagnes (louz, inaccessible). Les Arabes ont ridiculement traduit ce nom par la montagne des Abricots (louz, abricot en arabe). Dans le chaos rocheux dont j'ai parlé, j'ai remarqué plusieurs *lusus naturæ* qui, en Bretagne, eussent été appelés des monuments druidiques; j'en ai dessiné un, à cinq kilomètres de la ville, et au pied duquel passent toutes les caravanes qui vont à Guedaref. Les Nubiens ont l'imagination trop poétique pour qu'à ces curieuses pierres ne se rattache pas quelque histoire de *djinn*, d'*afrîd*, ou quelque roman du désert; mais le moyen, pour un voyageur qui passe et qui ignore la langue des fils des Troglodytes, de faire vibrer cette fibre mystérieuse, intime et sacrée de la poésie barbare!

Les pentes du mont Kassala m'offraient d'admirables observatoires pour étudier la topographie de la contrée. Le fait est qu'à deux cents ou trois cents mètres de hauteur j'avais sous les yeux une carte immense s'étendant vers le nord jusqu'au delà de Filik, à près de vingt lieues. L'oasis entière était une vaste plaque de terres alluvionnales, admirablement apte à toutes les cultures, mais qui, vu la rareté de la population sous le régime oppressif de l'Égypte, n'offrait pas un quarantième de sa surface qui fût cultivé. Un peu de coton autour de la ville, du dourra au nord et surtout à l'est, voilà tout ce que l'homme retirait de cette terre vigoureuse et libérale au travailleur. Cette couche alluvionnale, qui forme toute la portion cultivable de l'oasis (l'on pourrait même dire l'oasis entière) est le produit des crues du fleuve Gach, sur lequel nous devons à nos lecteurs quelques détails qui feront comprendre le régime des eaux de la Nubie entière. Le Gach naît sur le plateau d'Abyssinie, où il s'appelle le Mareb, décrit une vaste spirale autour de la province de Seraoué, et descend dans un fouillis de terres basses et boisées habitées à l'est par les Abyssins, au couchant par les nègres Basen. Dans le Seraoué, vers Goundet, ce n'est qu'un large ruisseau roulant sur un lit de galets bleus une eau de quelques pouces de profondeur : je ne sais au juste où se perd ce filet d'eau et où commence le lit de sable fin qui se prolonge par le Basen jusque dans l'Atbara. Dix ou douze lieues avant Kassala, le Gach débouche du milieu des montagnes et fait une belle courbe vers le nord-ouest, puis vers le nord. Lors de de la saison des pluies, l'énorme masse d'eau jaune et limoneuse qu'il apporte du Seraoué, grossie de tous les torrents des basses-terres, roule vers Kassala en déposant sur ses rives le limon dont elle est chargée : c'est donc le fleuve qui a formé l'oasis, et il est facile de s'en rendre compte en embrassant d'un coup d'œil, du haut du mont el Louz, la topographie générale de la contrée. Le long du fleuve, d'épais rideaux de palmiers, de tarfa, des champs de coton, des cultures, des villages, principalement des camps de nomades, tranchent vigoureusement sur le fond jaunâtre et terne du désert proprement dit : désert où l'épineuse famille des mimosas croît sur une couche de terre légère, friable, d'une couleur café au lait, et semée de gravier siliceux ou granitique. La végétation cesse entièrement là où le gravier domine, et l'humus fait alors place à des plaques légèrement bombées, compactes, horriblement fatigantes pour le pied nu du pasteur. J'aurai plus d'une occasion de revenir sur ce spectacle des fleuves, non-seulement nourriciers, mais créateurs du sol nubien : et le peuple, qui l'a bien senti, donne à chaque district le nom de sa grande artère fluviale. Pendant que le fonctionnaire égyptien appelle la ville *Kassala* et la province *Taka*, le Bedouin nomme l'une et l'autre le Gach : on dit : « aller au Gach, » pour « aller à Kassala. » Le Gach m'a paru atteindre son maximum de largeur sous les murs de Kassala, dont il baigne un bastion qu'il pourra bien emporter quelque jour. Je lui ai trouvé là cinq cent dix mètres : c'est vraiment un beau fleuve, surtout à la fin de juillet, quand il roule bruyamment dans son écume jaunie les troncs de palmiers doums arrachés à ses rives. On remarque dans l'argile brune de ses berges, coupées à pic et hautes de deux mètres au plus, la forme *feuilletée* des dépôts limoneux du Nil lui-même : c'est la même action sur deux échelles bien différentes.

J'ai écrit jadis, d'après des informations incomplètes et avec beaucoup de voyageurs (MM. de Courval, Baker, etc.), que le Gach allait finir aux digues de Dabab, à cinq heures au nord de Kassala. La vérité est qu'aux années ordinaires, le fleuve, arrêté par ces digues, s'épanche en amont et ne dépasse pas ce village, où réside le grand chef des Hallenga; mais aux bonnes crues, l'excédant s'échappe et coule droit au nord par un lit aussi bien tracé que la partie supérieure, et va arroser quelques terrains cultivés par les nomades, notamment celui d'Omâl, où viennent les Kaloulai, les Kaleitab, les Sogoulab, etc. Il passe à l'est et en vue du mont Touèz (Tuech des cartes) et va, à quelques heures plus bas, finir à un autre terrain de culture appartenant aux Hadendoa et appelé Om-adan (mère des ossements). Il a dû ce nom à une bataille sanglante livrée, probablement au siècle dernier, entre les Hadendoa d'une part, les Sogoulab et les Mitkenab coalisés de l'autre.

Enfin, dans les années exceptionnelles, le fleuve débouche dans l'Atbara, près d'Om-Handel, vers le 17° 8′ de latitude nord. Cet endroit, signalé en 1858 par M. de Courval, puis précisé quatre ans plus tard par M. Munzinger, se nomme, en bidja, Gach-da (bouche du Gach). On y trouve le tamarisc, arbre étranger aux bords de l'Atbara, et très-abondant le long du Gach dans tout le parcours de Taka : preuve physique irrécusable du fait dont il s'agit. Voilà une réponse péremptoire aux discussions de M. Beke.

Je voulus un jour remonter le Gach sur une longueur d'une dixaine de lieues, afin d'aller visiter le mont Abou

Gamel (le père du chameau[1]), beau piton parfaitement isolé, du haut duquel je pouvais voir toute la plaine jusqu'au revers qui descend sur l'Albara. Je pris pour guide un jeune indigène obligeant qui m'offrit de me piloter dans toute la contrée, sauf à Alghenden, son pays natal, où, me disait-il, il était brouillé avec l'autorité pour une misère, un homme tué en *vendetta* parfaitement légitime, — au moins selon sa version. Nous primes en sortant de Kassala la route caravanière, et je fis un léger détour à gauche pour visiter un petit lac près du village d'Ahmed Chérif, lac cité par M. Beurmann comme un site intéressant. Je passai par un sentier difficile ayant à ma gauche la masse colossale du Kassala-Louz et à ma droite un groupe de *montagnettes* très-pittoresques : l'une a la forme d'une tour féodale en ruines, l'autre ressemble à un lion couché ou plutôt à un sphinx et je lui en donnai le nom. En sortant de cette gorge je débouchai sur le village qui s'adosse à un épais bois de mimosas où je finis par trouver la mare : que le ciel en préserve ceux qui me liront! C'était une eau jaune et croupissant sur un lit de vase noire et visqueuse : je n'eus pas le courage de boire à cette eau et je me hâtai de regagner, sous bois, la route pittoresque que j'avais quittée. Un peu plus loin, elle traverse une belle forêt de palmiers doums encadrant une sorte de clairière couverte d'une herbe haute et touffue qui repose agréablement le regard lassé de la dure réfraction du granit. On sent, à la vigueur de la végétation, qu'on touche au fleuve, et en effet on descend dans son lit de beau sable blanc à l'endroit où il lave le pied d'une montagne lisse et polie qui a l'air d'un monolithe couché sur le flanc. La route s'engage ensuite dans une île boisée, nommée le grand Gozzo, inculte, bien qu'elle convienne admirablement aux cultures européennes ou indigènes. Après l'île, on reprend le fastidieux ruban de sable si fatigant pour le pied des mules et même pour celui des chameaux, et on ne tarde pas à tomber sur l'un ou l'autre des quinze ou vingt camps de nomades qui, pendant la saison sèche, viennent occuper le lit du Gach. Ils y trouvent beaucoup d'avantages : d'abord, de l'eau partout : puis les haies d'épines dont ils entourent leurs camps les abritent contre les animaux féroces et les rôdeurs de nuit, qui ne peuvent guère dissimuler leur approche sur le fond blanc des sables.



Soldat takrouri (Nubie). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

J'ai parlé de l'eau : tous les voyageurs à qui les régions sahariennes sont familières savent qu'en général, plus un de ces lits de torrents desséchés est important, plus il y a de chances, en creusant de deux à huit pieds, de trouver de l'eau que les sables saturés ont conservée dans leurs profondeurs après les pluies. Ce n'est pas cependant une règle générale. Tel torrent très-vaste, mais éloigné des montagnes ou des plateaux qui versent leur contingent après les orages, n'a d'eau que dans les années de crue exceptionnelle, comme le Gach dans la partie inférieure de son cours. Tel ravin moins important, mais placé de manière à former cuvettes aux eaux dévalées des plateaux, les conservera pures et abondantes. L'expérience en ces matières est le grand trésor du nomade : le voyageur qui ne connaît pas le pays et n'a pas d'informateurs peut se trouver dans un cruel embarras. Un homme fort expert en ces matières, M. Galton, donne un excellent avis en cas d'hésitation de ce genre : il conseille de creuser au point où un grand torrent en reçoit un moindre, mais en dedans de ce dernier. En effet, les eaux qui descendent avec furie vers le grand torrent sont arrêtées court par la masse énorme qu'il roule, et le remous qui en résulte a pour résultat d'activer l'infiltration en cet endroit.

En suivant le Gach je traversais de temps en temps des massifs d'ocher (*asclepias gigantea*) plante bizarre, qui montrait dans toutes les îles et sur les rives le vert pâle de ses feuilles, sa petite fleur blanche et violette, et son fruit trompeur. L'ocher, bien connu des natura-

1. Et non Abou-Gaml (père de la vermine) comme ont écrit d'autres voyageurs.

listes qui ont voyagé en Afrique, ne dépasse pas ici six à sept pieds : sa tige fibreuse est employée par les Arabes à la fabrication de la poudre, dans toute l'Afrique nord.

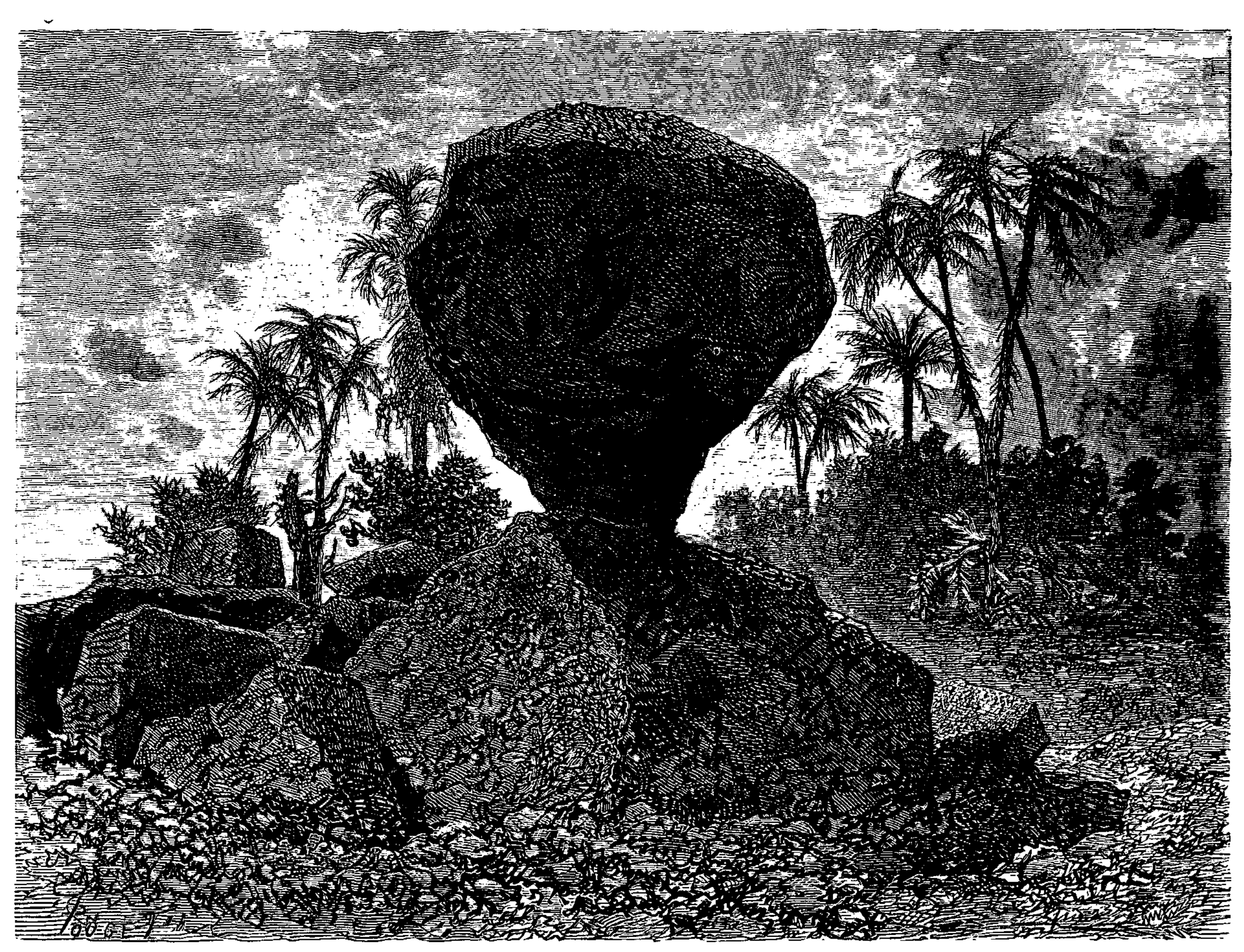
J'ai trouvé assez curieux le passage suivant d'un ancien chroniqueur tunisien sur l'ocher : c'est un spécimen de botanique barbaresque :

« L'intérieur du fruit qui est cotonneux est appelé *bhorfo* par les Arabes qui s'en servent pour remplir des matelas et des coussins. Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu des vêtements faits avec cette espèce de coton.

« Le bois de l'ocher est tendre, creux et uni ; c'est pour cela que les Arabes lui comparent les jambes et les bras de leurs femmes.

« Les animaux ne se nourrissent pas de ses feuilles. On extrait de cet arbuste une gomme très-douce mais d'une odeur désagréable appelée *sucre de l'ocher* ou *marfour*....

« Il croît sur le bord des torrents, dans les vallées, et, bien rarement, dans les sables. Autrefois les Arabes employaient des formules magiques pour obtenir la pluie au moyen de cette plante et du *sala*. Voici comment ils procédaient : ils prenaient des branches de ces arbres, les attachaient à la queue des vaches, y mettaient le feu et poussaient ces animaux dans la mon-



Pierre près Kassala (voy. p. 107). — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

tagne : ils assurent que la pluie ne manquait jamais de tomber aussitôt. » (El Tidjani.)

Cette énumération des vertus de l'ocher me paraît suspecte. J'avale dificilement l'histoire des vêtements faits avec son coton, et je plains les dames dont les jambes ou les bras ressembleraient à l'espèce de sarment qui forme sa tige. Les animaux, dit Tidjani, ne se nourrissent pas de ses feuilles : je le crois sans peine : elles distillent un suc laiteux, abondant, et très-vénéneux.

Son fruit, de la forme et du diamètre d'une grosse orange, a la couleur de la feuille, il est très-léger (huit ou dix grammes au plus) et ne contient qu'une sorte de duvet semblable à celui de nos chardons, mais brillant et fin. Il n'est pas, je crois possible de tirer parti de ce duvet, et j'avais formé le projet d'en faire recueillir quelques livres pour faire faire des essais en France : mais le temps me manqua.

On raconte au Soudan, sur l'ocher, une anecdote que je ne garantis pas. Un *mek* ou prince Sennarien avait été présenté à Méhémet-Ali, qui lui fit servir des oranges et lui demanda si le Sennâr en produisait aussi. « Beaucoup, répondit le prince noir, mais nul ne songe à en manger. » En 1839, quand Méhémet-Ali se trouvait à Khartoum, l'idée lui vint de faire chercher les oranges du Sennâr : nul ne put lui en fournir et pour

cause. On remonta à l'auteur de l'histoire, et on finit par reconnaître la naïve confusion faite par le *mek* entre l'orange et l'ocher. Le pacha en fut si irrité qu'il le condamna à manger de son fruit maudit. On ne m'a pas dit s'il en mourut : mais cette aimable plaisanterie ne sent pas trop son Méhémet-Ali. C'est d'Abbas Pacha qu'on pourrait plus vraisemblablement la raconter.

La tribu des Menna ou Manna occupe habituellement cette portion du Gach : elle est de race bidja, et lors des pluies elle passe sur le versant nord, du côté d'Algheden. Bien que le lit du fleuve soit à peu près au premier occupant, il m'a semblé que les Menna vers Gozzo et les Haïkota un peu plus haut étaient en possession de cette zone, tandis qu'au sud et au S. S. O. commençaient les vastes pâtures occupées par les Omran. Bien que ces tribus ne soient pas arabes (sauf peut-être les Omran), la vie nomade leur a donné les habitudes des Arabes, et je trouvai dans le premier camp où il me plut de passer la nuit, le vivre et le couvert d'usage. Juste en ce temps-là, les alarmistes disaient assez de mal des tribus du Taka et des Menna en particulier : on parlait, je crois, d'un Européen assassiné. Je ne sais ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs, mais j'ai généralement trouvé tous ces pasteurs nubiens plus sympathiques que les maitres que la conquête leur a donnés.

Le lendemain je me rendis à travers bois à l'Abou-Gamel, où je trouvai, non pas une montagne, mais quatre formidables masses de granit sortant du milieu d'une plaine parfaitement unie, quoique graveleuse et infertile, sauf quelques fonds où l'eau de pluie avait fait pousser une herbe assez drue, ce qui y attirait chaque année quelque fraction de nomades. J'avais compté faire l'ascension de l'Abou-Gamel, c'est-à-dire de la principale montagne du groupe ; mais je fus vite découragé par l'abominable chaos de ces roches, grosses chacune comme une maison arabe, et entassées les unes sur les autres dans une magnifique confusion. Après une tentative infructueuse pour trouver un passage, je me rabattis sur une montagne voisine, autour de laquelle courait une sorte de plate-forme de granit qui facilitait l'ascension. La partie supérieure de cette plate-forme avait une inclinaison d'une trentaine de degrés, ce qui la rendait abordable ; plus bas, elle penchait à quarante degrés et plus sur un abîme assez formidable. Je demandai au guide si l'on pourrait passer ; il répondit que oui, me fit me déchausser (car la peau, comme on sait, mord mieux sur les granulations de la pierre) et me fit franchir les deux ou trois mètres périlleux. Je dis périlleux, car je l'entendis dire à mi-voix : *B'ism'illah* (au nom de Dieu !), formule que le musulman ne prodigue pas. J'ai, par caprice ou point d'honneur, exposé cinq ou six fois ma vie dans ces ascensions des montagnes du Taka à longs plans inclinés, et je compte bien ne pas renouveler ces témérités inutiles.

Le panorama que j'embrassai de là valait la peine d'être contemplé : la vue allait jusqu'à l'Atbara, au sud-ouest, elle embrassait une immense plaine boisée qui allait jusqu'à Koroteb, sur la route de Gondar ; au sud-est, on voyait distinctement sortir, du milieu des basses montagnes des Basèn, le large et majestueux thalweg du Gach

Je viens de parler de la route de Gondar ; comme les cartes ne la mentionnent pas, je dois ici une petite digression au lecteur.

Il y a une route de contrebande qui mène en six jours de Kassala à *Kabhtia* ou *Cafta*, capitale de Oued-Nimr, d'où sept autres journées mènent à Gondar. Oued-Nimr (le fils du léopard) est une individualité fort originale, et j'ai nourri jadis le désir de l'aller voir. C'est le fils du fameux Melek-Nimr (le roi-léopard), prince de Chendy, qui brûla vif Ismaïl-Pacha, en 1822, et se sauva avec ses partisans à Mai-Gogoa (l'eau qui bruit), sur la frontière de l'Abyssinie, où il se fit une petite principauté aux dépens des Égyptiens. Dans son ancien royaume, il est resté très-populaire, et force histoires courent sur son compte dans les veillées. On m'a conté que quelque temps après sa fuite, une de ses femmes, restée dans sa maison à Chendy, vit une nuit un homme de grande taille, une sorte de fantôme, entrer dans le harem, aller droit à un coin de la chambre, soulever une pierre, emporter un sac plein d'or et s'en aller silencieusement comme il était venu. La femme avait reconnu Nimr et se garda bien de parler.

Nimr, devenu vieux, perdit la vue ; mais jusqu'à sa mort il continua la guerre de razzias et d'escarmouches contre les Égyptiens et leurs sujets. Le voyageur Mansfield Parkyns l'alla voir et en fut très-bien reçu. Nimr avait prêté foi et hommage à Oubié, vice-roi du Tigré, et en avait reçu Kabhtia en fief ; il le suivait à la guerre. Un jour, un des Arabes de Nimr vint demander justice à Oubié contre un Abyssin qui avait traîtreusement assassiné un sien parent. Oubié lui livra l'homme pour en faire ce qu'il voudrait. L'Arabe tira son *sef* à deux tranchants, coupa son homme en deux d'un seul coup et s'en alla, après avoir salué Oubié qui était resté abasourdi de cette justice expéditive [1].

Nimr a continué le métier de son père, et jouit de l'estime des Soudaniens, sauf de celle des gens qu'il pille. Les munitions de guerre lui étaient jusqu'ici fournies par les marchands de Kassala, grâce à la connivence du mudir de Taka, qui retirait un fort bénéfice de ce commerce interlope. Le gouvernement égyptien réclamait du négus la punition de Oued-Nimr, à quoi Théodore II répondait en créant son protégé dedjaz (duc) de Wolkaït. Le nouveau dedjaz poussa l'impertinence, en 1860, jusqu'à réclamer, au nom de Négus, l'impôt de Guedaref et du pays jusqu'à Khartoum. C'était trop pour le mudir Hassam-Bey et surtout pour le gouverneur général Mouça-Pacha : on marcha contre le fils du *léopard*, on le battit, on lui brûla Mai-Gogoa et on le rejeta sur Kabhtia. Depuis, il n'a guère fait parler de lui. Le pays que traverse cette route de Taka à Kabhtia est la

1. Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia.*

Mazaga de Nubie, terre basse, couverte de forêts vierges, très-insalubre, à peu près déserte, mais parcourue par des bandes de Barea et d'Arabes djaalin (gens de Oued-Nimr) en quête de brigandage; aussi est-elle peu fréquentée, si ce n'est par les lions, les léopards, les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les antilopes. L'homme ici cède prudemment le pas au quadrupède. Aussi est-ce un superbe pays de chasse. Il a été parcouru depuis quelques années par de hardis chasseurs, notamment par deux Allemands, nommés Schmidt et Florian, ce dernier armurier de Oued-Nimr, ce qui a servi de prétexte aux Égyptiens pour détruire son établissement près du Takazzi. *Inde* un procès, qui n'est pas encore fini.

En 1861, chassait de ce côté-là un gentleman venu de Ceylan, ancien officier de l'armée des Indes, M. W. Baker, auteur d'un livre estimé sur les chasses de l'Inde, et qui a fait le tour de force de vivre un an dans la Mazaga sans y laisser ni sa peau, ni celle de sa jeune et très-jolie femme, une Hongroise vaillante et dévouée. On m'a conté — je ne sais si c'est vrai — qu'un jour M. Baker, ayant tiré et manqué un rhinocéros, allait être éventré par la bête furieuse, lorsque Mme Baker le tira d'embarras par un coup de carabine adroit et opportun. J'ai vu M. Baker à Khartoum et n'ai que le regret d'avoir si peu vu cet aimable gentleman, voyageur instruit et conteur agréable. J'ai eu de ses nouvelles par diverses publications anglaises où il a publié ses impressions sur le Soudan et flétri comme elle le mérite la colonie négrière de Khartoum. « où un Anglais, dit-il, est regardé par les gens du lieu comme un constable par la canaille de Londres. »

Mon ami Munzinger a aussi traversé la Mazaga en 1862; ceux qui voudront apprécier en détail les résultats de son curieux voyage, peuvent les chercher dans l'excellent livre qu'il vient de publier. En mars dernier, un mien autre ami, le docteur Ori, de Khartoum, se préparait à visiter ce paradis du naturaliste pour y butiner au profit du muséum de Turin. L'histoire de M. Ori est un épisode intéressant des mœurs égyptiennes. Successeur du regrettable Peney, M. Ori, médecin italien de mérite, avait essayé de prendre ses fonctions en conscience et de réaliser à Khartoum quelques améliorations hygiéniques projetées cinq ans auparavant par le mudir chrétien Arakel-Bey, mort trop tôt pour le bonheur du Soudan. Il voulait faire opposer aux débordements du Nil-Bleu un quai solide, au lieu de la mauvaise barrière de pieux qui n'empêchait pas le fleuve de ronger pied à pied le terrain de la vieille ville : il demandait l'établissement d'un nilomètre, l'assainissement des quartiers pauvres et le comblement d'un certain nombre de cloaques, foyers d'infection périodique, surtout vers septembre. Il avait bien organisé ce qui dépendait de lui, savoir : le service de la vaccine et celui de l'hôpital militaire. Malheureusement un décret de Saïd-Pacha, de 1860, avait soustrait les médecins de province à la juridiction directe de la commission sanitaire d'Alexandrie et les plaçait sous l'autorité des mudirs (préfets), corps de fonctionnaires arabes ou mamelouks, généralement ignorants, vicieux, rapaces, forcés en quelque sorte de voler par la nécessité de payer les hautes influences auxquelles ils devaient leurs nominations, et en conflit naturel avec des médecins qui, quel que fût leur degré de savoir, leur étaient toujours énormément supérieurs par la culture intellectuelle. Le nouveau satrape de Khartoum, Mouça-Pacha, dont j'aurai à m'occuper dans un autre récit, était un brillant spécimen de cette classe de gens qui en remontreraient à la Russie elle-même en fait de cynisme de tout genre. M. Ori, n'ayant pas pu se décider à comprendre que le premier devoir de sa charge n'était pas d'assurer la salubrité de sa circonscription et de diminuer la mortalité des hôpitaux, mais d'aider son supérieur à voler le public et l'État, fut brutalement destitué et remplacé par une sorte de chrétien syrien tout à fait au niveau moral de ses compatriotes. Le dictateur a trouvé là le complaisant servile dont il avait besoin, et le Soudan s'en trouvera comme les provinces voisines. Épisode instructif, parmi tant d'autres, de l'aveugle réaction entreprise par les musulmans d'Égypte contre le personnel européen si intelligemment utilisé par Méhémet-Ali.

III

Nouvelles de Khartoum. — Esclavage.

Je m'étais empressé de profiter de mon séjour à Kassala pour me mettre en relation avec les amis que j'avais laissés à Khartoum. Je leur écrivis et par le retour du courrier je reçus des réponses dont je donne ici quelques extraits destinés à jeter un certain jour sur l'histoire contemporaine du Soudan. Je n'ajoute pas les signatures pour ne pas exposer aux vengeances d'un satrape tout-puissant des gens d'une haute honorabilité que ne protégent guère, à pareille distance du monde civilisé, les nationalités dont ils relèvent : mais je tiens les originaux à la disposition de quiconque voudra les consulter.

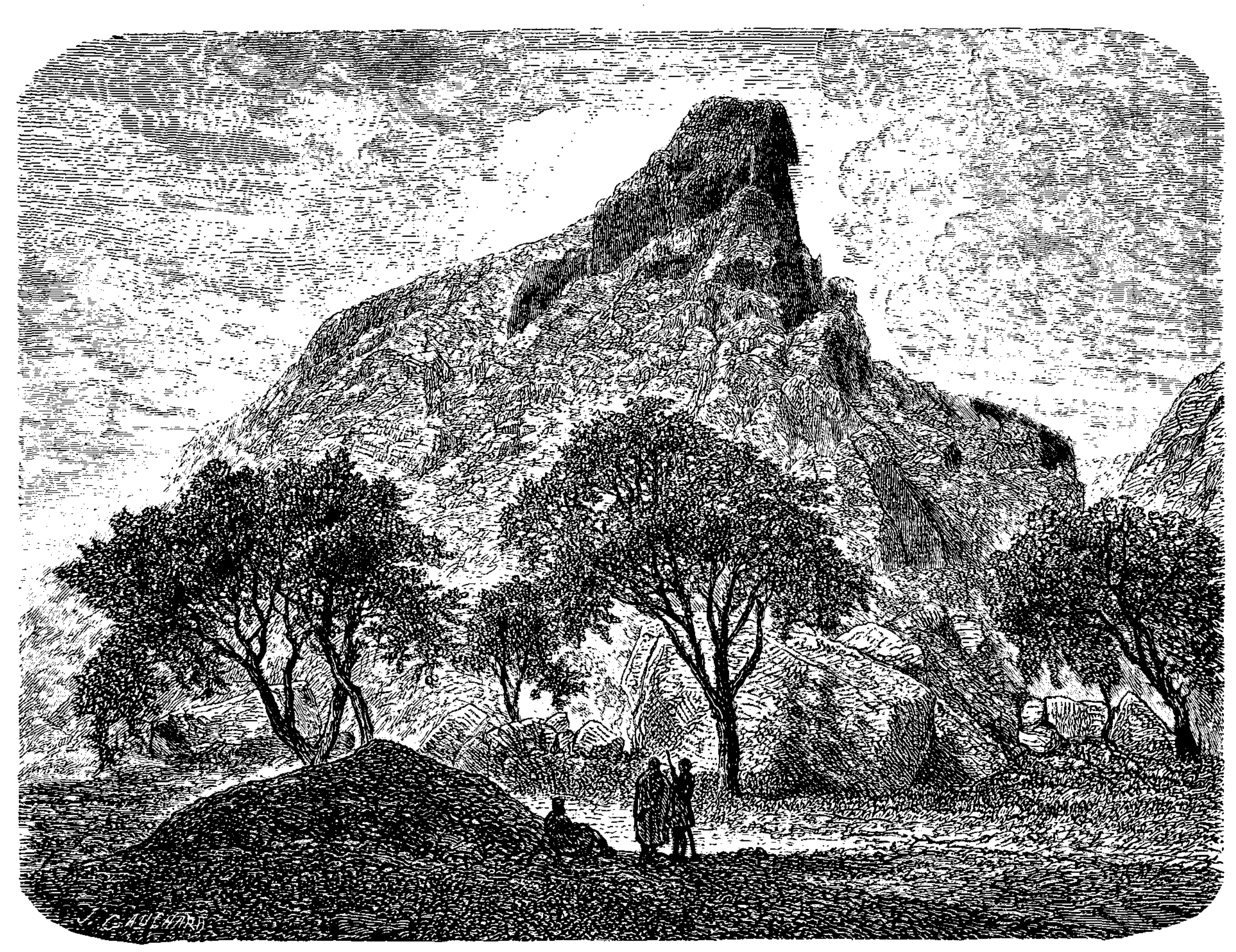
Le Soudan est réduit à l'extrémité. Mouça Pacha, le bourreau des Baggara, est notre gouverneur actuel : ses exactions de tout genre ont ruiné la contrée et répandu la désolation (*ridotto a squalore*) dans cette région jadis si heureuse. Sous prétexte de réprimer la traite des noirs, il est allé au fleuve Blanc pour en monopoliser le commerce au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait (cent piastres par chaque domestique ou matelot) : il va sans dire que les indigènes ont été par faveur exemptés de cette taxe et qu'ils ont reçu toute facilité pour faire la traite des esclaves : il est parti plus de cent barques dans cette intention.

La traite est ici impossible à abolir parce que le premier négrier est Mouça Pacha lui-même aidé de son digne complice chekh Abou-sin, chef des Choukrié, métamorphosé en bey. L'an passé, il a razzié plus de huit cents esclaves sur la frontière d'Abyssinie, vers Gallabat, sans compter le reste. Il y a quelques jours, Mouça Pacha a expédié en Égypte dix à douze eunuques à lui,

opérés ces mois derniers à Khartoum même. Avant-hier, à midi, passaient devant mon magasin plus de soixante esclaves liés deux à deux par le cou, toujours pour le compte du gouvernement. Les casernes regorgent d'esclaves : on en vend, on en donne aux employés du gouvernement pour remplacer leurs appointements en retard.

Dans une lettre que je vous ai écrite et que vous n'avez sans doute pas reçue, je vous disais que Mohammed-Kher, qui vient de faire une véritable chasse aux nègres chez les Chelouks a été pour ce beau fait d'armes nommé Mamour (préfet) égyptien : et que notre gouverneur a reçu, en retour, grand lot d'esclaves et de bestiaux. C'est T....[1] qui a eu l'honorable commission d'aller les chercher dans le repaire du nouveau mamour. Si tout cela se fait sous la protection du gouvernement, que ne feront pas les particuliers au Bahr et Gazal, au Saubat, au Niambara?

Il est parti cette année à coup sûr plus de deux cents barques ; vingt à peine, vous le savez, vont faire le commerce honnête. Comment voulez-vous que les Soudaniens abandonnent l'esclavage, lorsque Mouça-Pacha lui-même



La montagne le *Lion* (voy. p. 108). — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

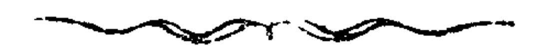
vend, achète, spécule sur ces malheureux : lorsque le gouvernement lui-même en donne l'exemple?...

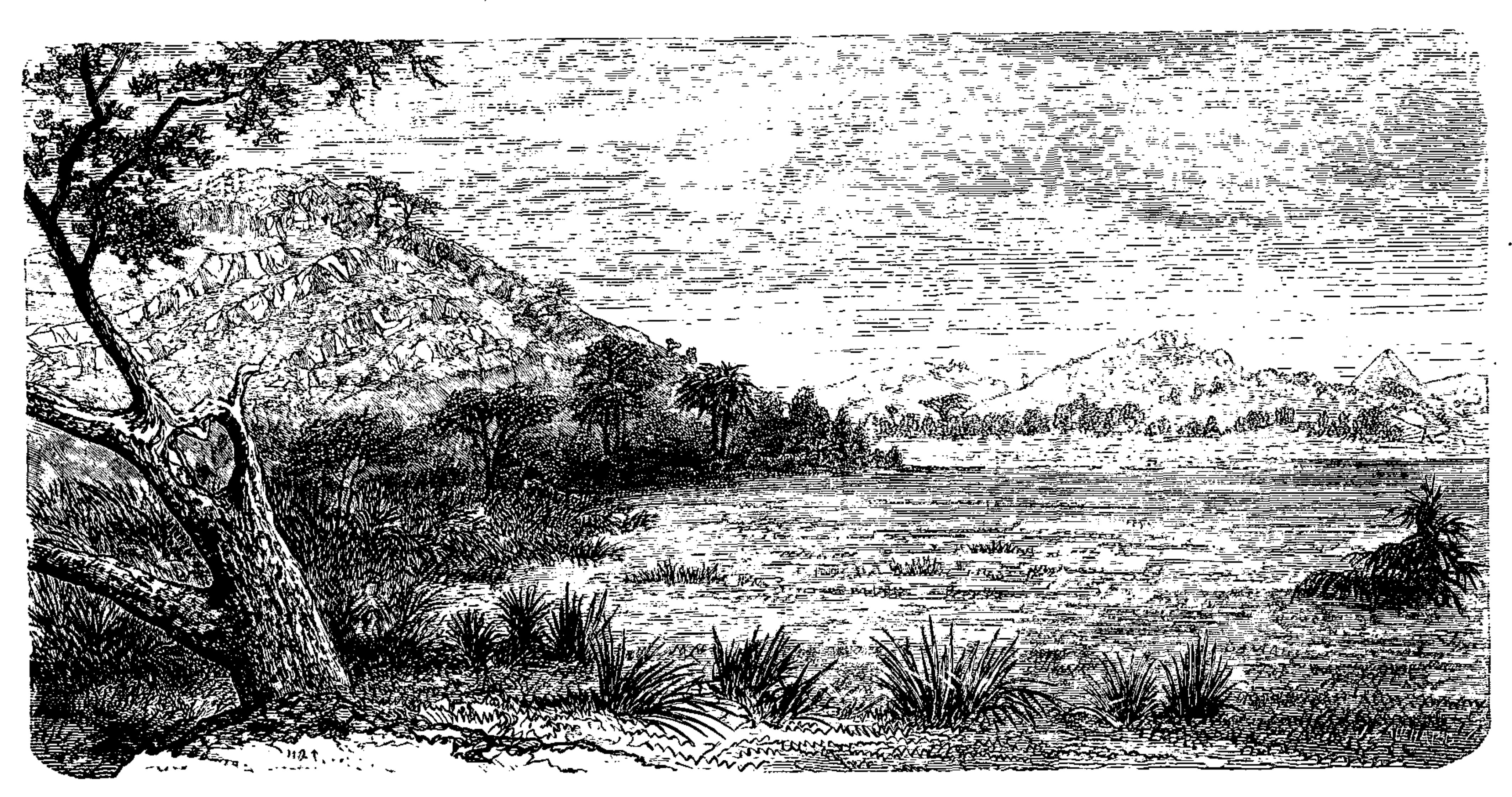
Nous n'avons jusqu'ici aucune nouvelle positive de l'extension qu'a pu avoir cette année le triste commerce des nègres du fleuve Blanc. On dit que les négriers, au lieu de porter comme avant les nègres qu'ils pillent de la rive droite à la gauche, les mènent sans leur faire voir les barques avec la moitié de leurs soldats à Messolemieh et surtout à Gaulé où ce pauvre bétail humain est vendu et expédié au Caire par la voie de Souakim. Une partie des soldats de Moharem Effendi, mudir des Chellouks ou du fleuve Blanc est Hellat-Edangla, une autre aux Djabbellinn (on dit que l'officier qui était là est un concessionnaire pourvu d'un appétit dévorant), et la troisième à deux heures au-dessous de Dénab avec Maharem lui-même.

G. Lejean.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Un renégat français au service égyptien.





Lac de Balaghinda. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

La chasse aux nègres faite officiellement. — Débâcle, misère, défaites. — Informations sur les Denka. — Un peuple qui a les yeux sous l'aisselle : les Blemmyes. — Les Takarir. — Nouvelles d'Édouard Vogel.

« Ne soyons nullement surpris, ajoutait mon correspondant, de voir les gens du Djabbellinn continuer leurs brigandages, lorsque le gouvernement égyptien lui-même fait des razzias de tous côtés.

« Absin, le mudir actuel de Khartoum, et Addem-Bey battent Abramlé, pendant que la cavalerie des Chaguié et quelques Djahhaddie sous les ordres les uns de Malek-ab-Rof, les autres de Redjeb-Adlan, pillent les Denka de l'est; Mouça Pacha a enlevé beaucoup d'hommes au Kordofan.

« Le pillage d'esclaves sera toujours le même tant que le gouvernement ne changera pas son système actuel de se procurer des soldats. »

D'autres renseignements que je reçus de divers côtés m'expliquèrent, en me les confirmant, ces tristes nouvelles. L'Égypte voulait profiter des embarras de Théodore II pour tenter un guet-apens sur l'Abyssinie : Mouça Pacha, en l'habileté militaire duquel le vice-roi avait une grande confiance, avait été chargé d'élaborer ce plan, sur lequel j'ai eu beaucoup de lumières confidentielles dont je me réserve d'user en temps et lieu. Le tanzimat qui limite à quinze mille hommes l'effectif de l'armée égyptienne était bien un obstacle : on s'en débarrassa en le foulant simplement aux pieds. Tout fut mis en œuvre pour se créer une armée. En 1863 le pacha, marchant sur Gallabat, n'avait réussi qu'à réunir huit mille hommes, les troupes les plus grotesques du monde : il fallait quelque chose de plus sérieux. Une vaste battue aux nègres commença sur une échelle énorme, au Fazokl, au Tagali, au Denka, aux frontières d'Abyssinie, au fleuve Blanc. Le nègre de cette région est une brute, mais s'il a un fusil aux mains, il se bat avec la ténacité stupide du boule-dogue, sans du reste comprendre pourquoi. C'était, pour le gouvernement égyptien, un noyau d'infanterie modèle. Tous les grands chefs du Sennâr furent donc taxés à un certain chiffre de têtes de ce gibier humain. Pour compléter les cadres, le pacha fit la presse aux soldats partout, dans les maisons particulières, et même parmi les domestiques des Européens, qu'avaient jusqu'alors protégés leurs pavillons : on réunit ainsi vingt mille hommes, un ramassis hétérogène et surtout hétéroclite, peu capable d'inspirer de graves inquiétudes

1. Suite. — Voy. page 97.

aux Abyssins. Mais pour nourrir et entretenir tout ce monde, il fallait de l'argent : les tribus furent soumises à des extorsions de toute sorte, les impôts furent quadruplés, quintuplés même, et les cheikhs qui ne purent faire face à ces exigences brutales furent jetés aux fers, comme le cheikh Mouça. Trente à quarante mille *ardebs* de grain furent entassés par réquisition à Gallabat en vue d'une prochaine invasion en Abyssinie : il en résulta chez les tribus et dans les districts épuisés par ces réquisitions une famine qui n'épargna pas Khartoum même, et les tribus arabes de l'ouest, poussées à bout, émigrèrent en foule au Darfour.

Si le gouvernement civil du Soudan n'était guère brillant, les affaires militaires n'allaient pas mieux. Le vieux tyran du Tagali, *mek* Nacer, celui qui faisait jeter des hommes aux panthères « parce que chez Nacer les panthères ne devaient pas avoir faim, » avait été détrôné par un jeune chef populaire et avait apporté son adhésion à l'Égypte : mais son successeur était resté en armes et avait fait subir une défaite sanglante au pacha qui était rentré à Khartoum, la tête un peu basse. Son retour avait donné une nouvelle activité à la traite : chaque arrivage de barques du gouvernement vomissait dans les *chounas* (magasins de l'État) des troupeaux de nègres enlevés aux négriers sous le prétexte hypocrite de faire cesser la chasse aux noirs : mal traités, mourant de faim, les esclaves périssaient en foule, surtout les enfants et les femmes, et le gouvernement égyptien leurrait les journaux d'Europe de correspondances menteuses annonçant la répression exemplaire du commerce qui déshonorait le Soudan. Or, il ne fut jamais si actif, comme je le dirai bientôt dans un autre récit, en reprenant mes impressions de voyage sur le haut Nil.

Pendant mes longues heures de loisir chez le Mallem, je consacrais le temps à faire parler les indigènes les plus intelligents ou qui avaient beaucoup voyagé. Je trouvai dans cette maison un vieux nègre denka, des environs de la montagne Oulou, entre les deux Nils, à la hauteur du Fazokl. Je l'interrogeai sur son pays et il me dit en résumé les choses suivantes, qui pourront intéresser les lecteurs curieux de géographie africaine.

« Le mont Oulou s'appelle en denka Minafan; il est à une journée du fleuve Blanc, au pied coule un torrent qui se nomme Acheb.

« Les Broun[1] habitent un pays appelé Atcheb, mais que les Turcs nomment Belou : on y trouve des éléphants, des léopards, des hyènes. Les Abyssins, qui habitent près de là, n'osent pas s'engager dans ce pays.

« Chez les Broun, quand un homme est vieux, les parents et amis l'enterrent dans l'intérieur de la *moura* (le parc aux bœufs) : on piétine bien l'endroit. L'homme enterré ressuscite petit enfant. Voilà ce qu'on dit, et je le crois.

« Les pays voisins de mon canton sont, dans l'intérieur, Abialang, Banouen, Gaher, Kouaich, Rahon, Kotelj. Mais Abialang n'existe plus, les habitants ont été enlevés par les Turcs, à ce qu'on m'a dit[2].

« Le long du Kir (le fleuve Blanc) on trouve les districts suivants : Addura, Nial, Agher, Donghiol, Ouber, Kolfiot.

« Plus haut sont les Nouers, chez lesquels coule le fleuve Yal. Ce peuple est guerrier et bien méchant : nous en avons grand'peur. Parmi eux est une classe d'hommes appelés Mōk : ce sont des sorciers très-puissants et qui mangent les hommes. Ils n'ont pas les yeux au visage, mais sous les aisselles.

« Nous avions un grand chef nommé Dok : il est mort aujourd'hui. C'est son fils Akoetch qui lui a succédé. »

Mon nègre croyait fermement à l'histoire des Mōk, ce qui n'a rien de surprenant. Chaque race a sa manière particulière de comprendre le merveilleux. Les unes croient à des êtres surnaturels et invisibles, les autres, plus grossières, à des monstruosités zoologiques, contes d'enfant qui ont bercé nos pères : d'autres enfin combinent ces deux sources de merveilleux et en font le vampire ou le loup-garou. Le nègre adopte plus spécialement la monstruosité humaine, les hommes-chiens, les hommes à queue, et le reste. Je ne veux pas dire qu'ils aient le monopole de ce genre de fables, car les Aryas de l'Inde avaient leurs *asva-mucha* (faces de cheval), les Grecs leurs Arimaspes monoculaires : je dis seulement que l'antiquité et le moyen âge se prêtèrent avec une ingénuité rare aux aberrations enfantines des nègres, témoin les contes merveilleux que nous fait Pline sur le monde des monstres, *portenta*. A quatre siècles de nous, Fra Mauro endossait gravement l'histoire des hommes-chiens, et en faisait le plus vaste royaume de l'Afrique. Dans les Mōk de mon informateur, qui ne reconnaîtrait les fameux *Blemmyes?*

Les noirs forment un tiers au moins de la population de Kassala. Ce sont des Takarir, des nègres musulmans venus presque tous du Darfour et du Dar Seleï (Ouadaï), actifs, intelligents, fanatiques. Je ne les crois pas foncièrement méchants : mais il y a dans l'âme nègre un fond de passion qu'il est facile de pervertir et de pousser à mal, et l'islamisme s'en est chargé. En étudiant les Takarir, j'ai dû me convaincre que pour un voyageur qui voudrait aller au Darfour ou dans un des États voisins, l'obstacle viendrait moins du gouvernement que de la brutalité fanatique du bas peuple, principalement des fogara, moines errants qui promènent partout leur paresse et leur fastueuse pauvreté. Le noir est très-fier d'être musulman et j'en avais quelquefois des preuves qui me faisaient sourire. Passant un jour dans une rue de Kassala, j'entendis une négresse reprendre une de ses voisines pour un jurement prohibé qu'elle avait laissé échapper. Pour toute excuse, l'autre répliqua :

1. Les Bronn ou Broun sont appelés dans les cartes *Burun*, et placés au sud-ouest du Fazokl. Le pays de Belou doit être le Belau des cartes, à l'est du Nil Bleu, pays appelé dans mes notes Belea : il est voisin de la province abyssinienne d'Agaumider; mais alors le vieux nègre se trompe en disant que les habitants sont Broun; ils doivent être des Goumouz.

2. Le vieillard disait vrai. Cet abominable guet-apens date de l'été de 1862.

« Eh, madame (sittina), c'est une bagatelle : je ne suis pas *nazaréenne*, après tout! » Ces deux *dames*, en haillons crasseux, avec leurs yeux bridés et leurs *facies* grimaçant de macaque, me reportaient par un contraste rapide et involontaire aux belles, sérieuses et intelligentes chrétiennes d'Europe ou d'Abyssinie, qu'elles dédaignaient si naïvement. Il me semblait voir deux truies se félicitant mutuellement de leur fange.

J'ai connu par contre à Kassala un Takrouri dont j'ai gardé le meilleur souvenir. C'était un kadi *fellata* ou foula, des environs du lac Tchad, que la vie errante chère à tous ses compatriotes avait amené à Kassala, où il était propriétaire. Kadi Ahmed était un noir maigre à traits anguleux et irréguliers, mais très-intelligents. Ses petits yeux petillaient d'esprit et de ruse, et comme les rusés me sont peu sympathiques, il me plut médiocrement; mais je revins sur cette impression et m'en trouvai bien. Beaucoup d'informations qu'il me donna sur les Ouadaï me firent son obligé, et à son tour il me questionnait sur la France qu'il brûlait de connaître. Ses questions me donnaient la mesure des sottises qui courent en Afrique sur le compte des nations européennes. Par exemple, il me demandait :

« Si les Français ne coupaient pas la tête aux musulmans qui voyageaient chez eux. » Je lui répondis que bien loin de là, le sultan des Français faisait en ce moment même bâtir une mosquée dans sa capitale pour les Musulmans servant dans son *nizam* (son armée).

« Et ce sultan, à qui paye-t-il *l'achour* (le tribut)?

— A personne.

— Pas même au *padischah* de Stamboul?

— Pour qui prends-tu le padischah? Ne sais-tu pas qu'il y a neuf ans les Français et les Anglais l'ont seuls sauvé de la main des *Moskov* (des Russes)?

— Merveille de Dieu! Et ton pays a une largeur de combien de journées?

— Journées de chameau, soixante : journées de chemin de fer, une et demie.

Merveille de Dieu! »

Je lui demandai à mon tour si un Européen pouvait sans danger voyager dans son pays. Il me l'assura, et m'offrit même, si je le désirais, de me servir de guide,



Sulib. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

moyennant une rétribution fort modérée dont il me fixa le chiffre. Comme je l'ai dit, il avait à Kassala une bonne maison, qui pouvait en tout cas répondre matériellement pour lui. Il proposait de me faire parcourir le Darfour, le Ouadaï, le Bornou, pour cent dollars qu'il aurait employés à acheter une pacotille assortie afin de commercer dans ces pays, sauf à moi, une fois ramené dans une ville turque ou égyptienne, à lui faire faire son tour de France avec la même immunité. Ne comprenant guère un mobile scientifique et croyant de ma part à un désir de spéculation commerciale, il me vantait les affaires que je pourrais faire au Soudan central, « en ivoire, en plumes d'autruche, et en *esclaves.* »

Je n'étais pas libre de profiter des offres empressées de Kadi Ahmed, mais je les signale aux voyageurs hardis que la mort de Beurmann et précédemment celle de Vogel, n'aurait pas détournés du projet d'explorer l'Afrique tropicale. A propos de Vogel, j'ajouterai que le Kadi m'amena un homme qui affirmait avoir fait partie de la même caravane que l'infortuné vayageur saxon, et qui me donna les détails suivants :

« Le meurtre de l'étranger est le fait, non du sultan, mais du visir Gherma et des gens de la caravane, qui étant jaloux de lui, le dénoncèrent à Gherma. Celuici, à l'insu du sultan qui était alors très-malade et ne s'occupait de rien, fit mourir le voyageur. Quand le sultan l'a appris, il en a été très-irrité, et a puni le vizir et confisqué ses biens. »

Je crois à la première partie du récit, fort peu à la seconde. Quant à l'animosité des marchands africains contre les voyageurs européens, elle est très-réelle et s'explique par la crainte qu'ont les premiers de se voir disputer le monopole commercial qui les enrichit. J'ai éprouvé moi-même ces défiances dans d'autres occasions, par exemple à Siout, où mes tentatives pour obtenir des caravanistes quelques renseignements sur la route du Darfour ont échoué contre une véritable conspiration du silence.

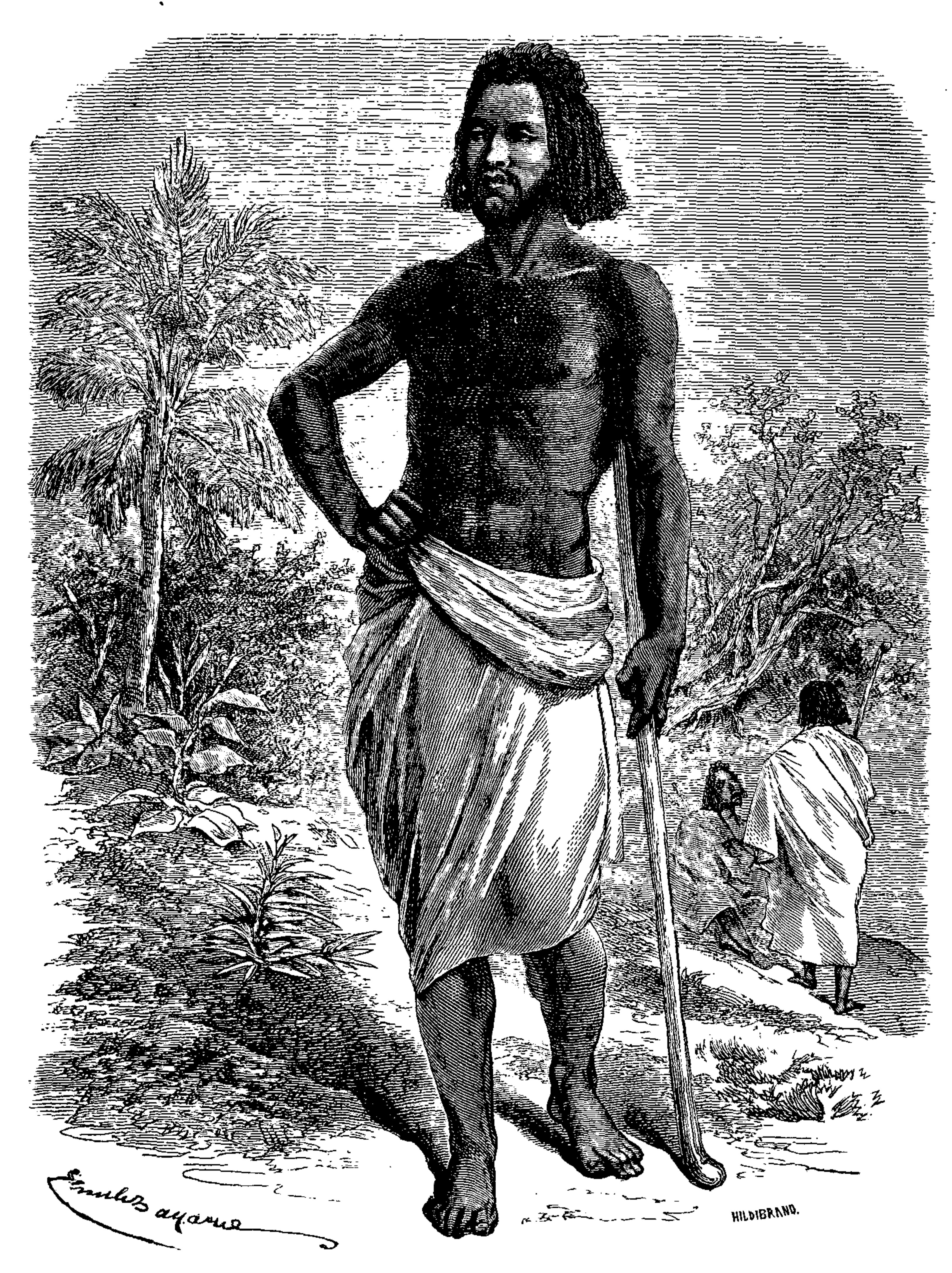
V

Départ pour Massoua. — Sabterat. — Drame domestique. — Visite d'un lion : discours classique au visiteur. — Algheden.

Mes affaires une fois terminées à Kassala, je pris la route de Massaoua et m'arrêtai pour première étape à

Sabtera, à six heures est de Kassala. Ma petite troupe s'était renforcée de celle de M. Stella, missionnaire italien, si honorablement connu en Europe par les brillants résultats qu'il a obtenus chez les Rogos, d'un officier hongrois nommé Édouard de Vl..., et d'une douzaine de marchands bogos et autres, ravis de cheminer sous la protection efficace de nos huit fusils.

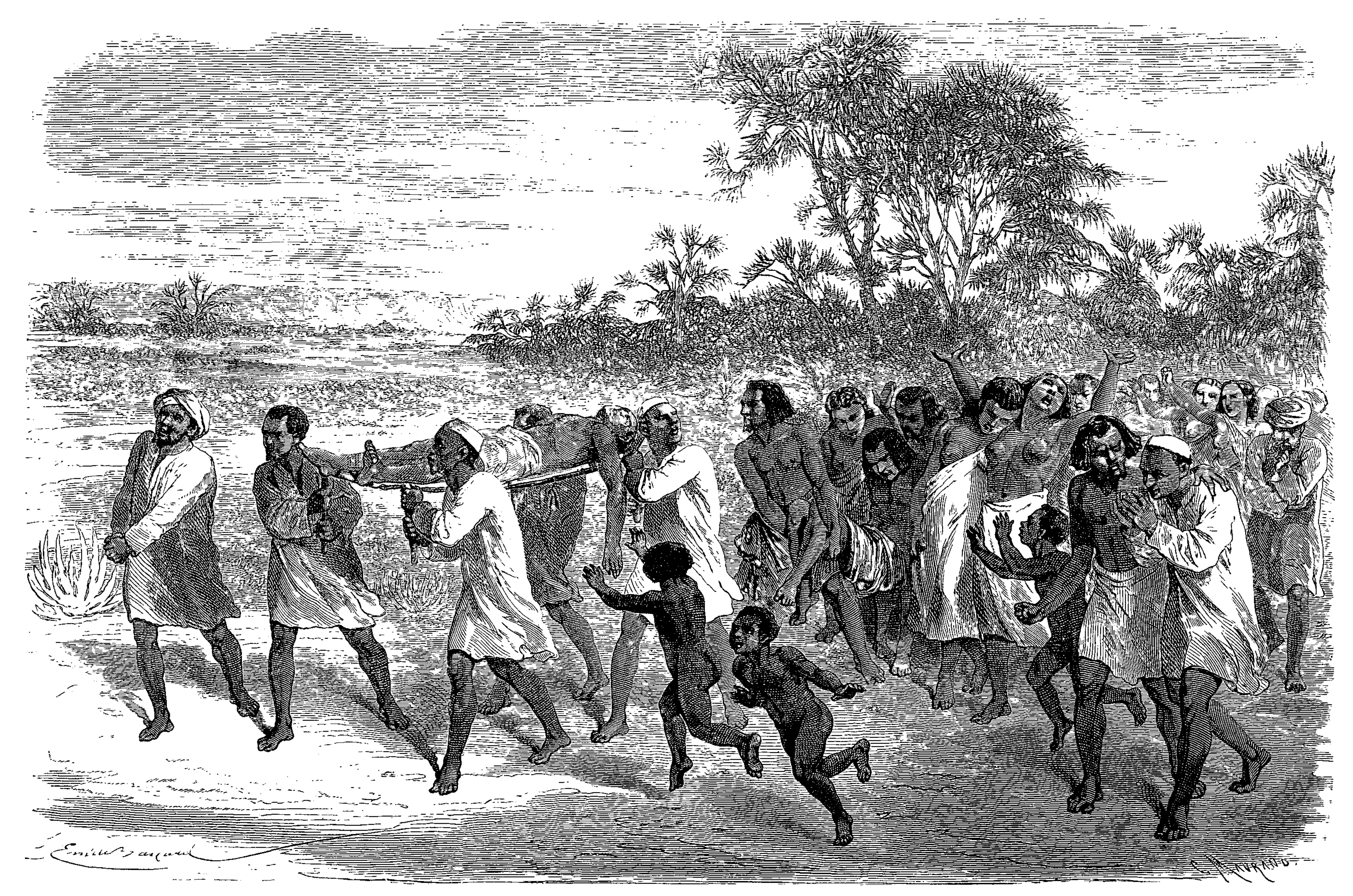
Sabterat se compose de trois villages, dont le plus gros, appelé Karaïat, peut compter trois cents toukouls et s'étage sur le flanc escarpé du mont Horat, tout au pied du rocher en forme de tambour en face duquel la route de Barka débouche dans l'Aohé. Sur la rive gauche faisant face à Karaïat, est un groupe de quarante à cinquante huttes appelé Cherefa (brèche), parce qu'il est au pied d'une des brèches qui ont valu au plateau rocheux du sud le nom qu'il porte. Entre les deux villages,



Types beni-amer. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

dans une longue île cultivée, s'élève un joli bois de dattiers qui complète l'originalité du paysage; les cultures couvrent quatre îles et cinq îlots du khor, ainsi que la rive droite en amont. Une dernière île, en aval de Cherefa, est entièrement occupée par une charmante forêt où les caravanes font quelquefois une halte.

Le khor Aohé, qui apporte au Gach le tribut de plus de moitié des eaux de la plaine de Saoua, s'élargit en approchant de Sabterat, occupe tout l'espace compris entre les deux montagnes, s'échappe dans la plaine de Kassala et disparaît à peu près dans cette plaine qui n'a, au-dessus de son lit, qu'une hauteur insignifiante (à peine deux pieds). M. Werne a pris ce khor pour une continuation du Barka : l'erreur est assez lourde, mais fort aisée à concevoir quand on a vu, du sommet du Horat, ce large ruban blanc semé de taches vertes, qui



Après un combat de Bareas contre des Takarirs. — Dessin de Émile Bayard (voy. p. 136).

n'a pas moins de trois cent cinquante à quatre cents pas de largeur moyenne. La faille granitique par laquelle il passe d'une plaine dans l'autre est un accident géologique assez curieux. Le Horat et le Cherefa ne sont évidemment que les deux sections disloquées d'un même soulèvement dirigé nord-nord-est sud-sud-ouest, laquelle direction, comme je l'ai déjà vu, domine dans toute cette région depuis Bicha inclusivement.

Une tragédie domestique venait, lors de mon passage, d'ensanglanter ce petit pays. Le vieux cheikh Mohammed-Nour était mort. Son fils aîné lui avait succédé et avait reçu l'investiture du gouvernement égyptien, au grand déplaisir du cadet qui, pour se venger, ne recula pas devant un fratricide. Un jour que son frère allait à Kassala, il courut après lui, le rejoignit sur la route et le tua. Les Égyptiens l'ont fait arrêter et il est aujourd'hui dans les prisons de Kassala ; mais il est aisé de deviner qu'il n'y restera que le temps de faire réunir un millier de talaris pour Mouça Pacha, après quoi il sera parfaitement libre de sortir et de s'asseoir sur l'alga, trône rustique de cet État patriarcal. Le cheikh provisoire de Sabterat est un jeune homme de dix-huit ans, dernier frère du cheikh assassiné. Les Sabterat sont, d'après leurs traditions, venus de l'est, des bords de l'Ainsaba : je croirais qu'ils sont les *Soboridæ* de Ptolémée.

Un souvenir quasi dramatique se rattache pour moi à ce lieu. On m'avait prévenu qu'il était infesté de lions, comme tous les endroits de la haute Nubie, où il y a des aiguades et par conséquent des troupeaux. J'en eus la preuve dès la première nuit. Nous campions dans un fort beau bouquet de palmiers, dont l'ombre nous était fort douce et compensait l'inconvénient d'un lieu couvert propre aux embuscades des bêtes fauves. Dès que le soleil fut couché, les puits furent assiégés par des centaines de têtes de bétail, et au bout d'un instant des rugissements éclatants apprirent à ces animaux épouvantés que l'ennemi était au milieu d'eux. Ils se dispersèrent en beuglant : il paraît que les lions n'en prirent aucun, mais une vache fut étranglée par les hyènes, qui rôdent parfois sur les traces du maître, prêtes à profiter des reliefs de son repas.

Deux heures après j'avais soupé et je m'étais endormi sur mon *angareb*, agréablement bercé par les bruits étouffés de mon petit campement. La plupart des domestiques veillaient autour de deux feux allumés à cinq pas de moi, parmi les pieds de cotonnier et d'indigotier qui poussaient au hasard dans cette culture abandonnée. Les bêtes de somme et de selle reposaient groupées autour d'un palmier. Une vive alerte me réveilla en sursaut : les mules affolées bondissaient et cherchaient à rompre leurs liens. Je m'informai rapidement et voici ce que j'appris. Un lion magnifique, qui rôdait autour des mules, avait apparu tout d'un coup dans un buisson, dans le rayon lumineux d'un des feux. Un jeune homme avait vivement saisi un tison brûlant et l'avait lancé au lion, qui, frappé en plein front, avait secoué la tête de haut en bas avec un cri bref : *hon!* et était parti. Deux choses sont très-antipathiques au lion, le feu et le bruit. On ne les lui épargna pas, car plusieurs coups de fusil furent tirés au hasard. Par bonheur, aucune balle ne l'atteignit : s'il avait été blessé, nous eussions passé un très-vilain quart d'heure. Le reste de la nuit fut calme, et je me rendormis dix minutes après, en écoutant le vieux chamelier Idris qui, l'air inspiré, dans l'attitude de Chrysès maudissant « les Grecs aux belles cnémides, » tenait à l'ennemi ce vaillant discours :

« Que viens-tu chercher ici, lion? N'as-tu pas honte de venir voler des voyageurs, toi qui peux choisir ici parmi des milliers de vaches? Est-ce ta destinée de manger des mules, même des ânes? Tu n'as donc pas de jugement, lion! Depuis quand fais-tu comme les hyènes, toi, un noble! Va à ta proie naturelle, lion! à celle que Dieu t'a destinée, et laisse passer les voyageurs paisibles! »

La route, à partir de Sabterat, passe dans une plaine boisée et pierreuse que bornent à gauche le massif tourmenté des monts Fetahaï, à droite les derniers escarpements de cette haute chaîne dentelée qui se prolonge vers les Basen. Au bout de deux heures, on débouche dans un vaste cirque de dix à onze heures de diamètre, boisé, assez égal, avec de nombreuses collines isolées dont quelques-unes sont terminées par des masses rocheuses rappelant tout à fait certaines ruines féodales si communes en France. On bivouaque à peu près au milieu de ce cirque, au bord d'un khor appelé *Aradib*, à cause des tamariniers qui ombragent ses bords à quelques heures plus bas. Je lis, dans une relation, qu'on l'appelle aussi Khor-el-Bacha, à cause d'un pacha qui, à l'époque de la conquête égyptienne, mourut et fut enseveli sur ses bords; le nom qui m'a été donné est celui d'Éla-Kaïmakan (puits de Kaïmakan) pour le lieu où bivouaquent les caravanes, nom qui, quant à la signification, est à peu près identique au précédent.

Je m'étais attendu à trouver à Algheden beaucoup de figures rappelant le nègre plus ou moins pur (car le type nègre est assez bien conservé parmi les Foungis actuels); je fus bien détrompé en ne voyant, dans ce village, que le type régulier des Tigré, avec leurs visages un peu allongés et leur teint d'un rouge obscur. La population paraît intelligente, fière, active, et les habitations, dont le chiffre peut monter à cinq cents au plus, offrent une apparence de propreté et de bien-être qui contraste heureusement avec les villages voisins que j'ai vus. Les Algheden passent pour querelleurs et pillards; je puis, au moins, l'affirmer pour leur chef actuel, le vieux Nouri, l'infatigable promoteur de la plupart des razzias qui se commettent au Barka contre les populations tributaires de l'Abyssinie.

La montée d'Algheden est une des plus pénibles de toute cette route, bien qu'elle ne soit qu'un jeu pour ceux qui ont voyagé aux abords de l'Abyssinie. Du faîte de la montagne, je descendis par un plateau tournant jusqu'à un plateau herbeux, auquel succéda un torrent sinueux dans le lit duquel je dus marcher jusqu'à un second plateau où les caravanes font une halte nécessaire avant de passer l'abominable ligne de faîtes au bas de laquelle se trouvent les puits de Daora, bivouac agréable

dans un cirque étroit fermé de tous côtés par d'arides montagnes de la plus fière tournure. Une heure plus loin je trouvai les puits d'Aouel, ombragés, comme le nom l'indique, par cet arbre qui les salit de ses ramilles amères. Une succession de collines assez peu fatigantes, dont l'une supporte le tumulus funéraire d'un chef indigène appelé Naça, m'amena au col de Feradebob, qui domine la plaine de Bicha. Feradebob est composé de deux mots tigré qui signifient : *la bière est finie*, et doit son nom, dit-on, à deux voleurs qui, ayant emporté une jarre de bière (debob), avaient voulu consacrer le souvenir de l'endroit où ils en avaient bu la dernière goutte

VI

Plaine de Bicha. — Tribus nubiennes. — Hallenga. — Habab. — Belaù, Kelaù et Hafara. — Ad-Cheikh. — Un apôtre musulman contemporain. — *Choumaglié* et *Tigré*.

La plaine de Bicha se nomme Maskassé; de même formation que les plaines déjà décrites, semée de montagnes disloquées et rayée de khors qui tous courent au nord vers le Barka, elle appartient en grande partie aux Barea, qui viennent au kharif établir leurs troupeaux dans ses vastes et maigres pâturages. Le dernier contrefort des monts de Koufit le sépare, vers l'orient, des plaines de Deghi et Kassa, et forme comme une sorte de cap avancé dont le flanc occidental porte un village étagé d'au moins trois cents toukouls : c'est Bicha, village commun des Beni-Amer et des Barea, qui s'y sont établis depuis quelques années. Bicha relève, politiquement, du deglel[1], et a une certaine importance comme station obligée des caravanes de Massaoua; quelques marchands s'y sont établis et mariés, et l'ensemble de la bourgade a une apparence d'aisance et de confort assez rare dans ce pays. On m'a affirmé que les émigrants Barea que leurs affaires ou leurs mariages ont fixés en ce lieu, ont gâté l'esprit général de la population en y introduisant le penchant au brigandage qui distingue si fâcheusement cette tribu incorrigible.



Tchaghié. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

La situation de ces tribus est vraiment déplorable entre l'Abyssinie, qui leur réclame le tribut sans pouvoir les protéger contre les Égyptiens, et les mudirs de Kassala, qui le leur réclament également, sans se soucier de les garantir des incursions abyssiniennes. Un fait présent, qui s'est reproduit cent fois, en donnera une idée. Le gouverneur abyssin d'Addi-Abo, obéissant à des ordres supérieurs, était descendu dans le Barka avec quelques centaines « de soldats » ou plutôt de vagabonds, mal armés, et le ravageait. Le mudir de Kassala, chargé par Mouça Pacha de défendre la frontière, marcha au Barka avec une force suffisante pour écraser les Abyssins : mais il avançait à peine, et le deglel le pressant de hâter un peu sa marche, afin de ne pas laisser échapper l'ennemi : « *Chouïa-chouïa* (tout doucement), » répondit le mudir d'un air pacifique. Il va sans dire que les Abyssins se retirèrent sans être inquiétés.

Voici les renseignements que j'ai pu réunir sur les origines de quelques tribus de la Haute-Nubie. Presque toutes, comme on le verra, sont descendues du plateau abyssin, et je dirai alleurs par suite de quelles circonstances malheureuses elles ont passé à l'islamisme.

Les Hallenga viennent de Hamazène ; ils portent encore la coiffure tressée à la façon des Abyssins ; c'est à peu près tout ce qu'ils ont gardé de leur origine. Un petit plateau voisin d'Ad-Namen, au pied du Melezenai, conserve leur nom et marque une étape de leur migration.

Les Habab sont venus de Kollo-gouzay (Tigré) sous la conduite d'un certain Asgade, qui s'établit au lieu appelé aujourd'hui Asgade Bakla (la mule d'Asgade), nom bizarre qui vient, dit-on, de ce que la colline qui supporte ce village ressemble à un dos de mule. Asgade eut trois fils, Abil, Teklès, Tamariam. Du premier, la tradition fait venir les Habab proprement dits : des deux autres, les tribus secondaires d'Ad Teklès et Ad Tamariam, plus près de Massaoua.

Belaù, Kelaù et Hafara étaient trois frères. Ils venaient probablement du Seraoué, où l'on montre encore

1. C'est le nom que l'on donne au prince héréditaire des Beni-Amer, et le signe distinctif de cette dignité est un bonnet de forme bizarre, comme celui des *mek* de Sennâr que l'on voit dessiné dans Caillaud; il ne se porte qu'aux grands jours.

à présent des tombeaux dits des Belaùs. Kelaù possédait les montagnes et les pâtures qui sont aujourd'hui aux Beit Gabhru, jusqu'à Chotel. Cette tribu, par suite de je ne sais quelles vicissitudes, s'est peu à peu amoindrie et s'est dispersée : la plupart de ces « derniers Mohicans » se sont réfugiés chez les Beit Gabhru, qui en ont pris occasion pour revendiquer et occuper le territoire héréditaire des Kelaùs. Deux individus de cette race éteinte vivent encore à Keren, une femme et un « annoncier » (sorte de héraut de ville).

Les Belaùs se fractionnèrent de bonne heure. Le gros de la nation resta vers le confluent du Barka et du Khor el Ardeb, où on les trouve encore aujourd'hui, fiers de leur origine, mais réduits à quelques familles : les autres, cherchant de meilleurs pâturages, allèrent se fixer près de la mer Rouge, dans le Samhar, et se firent mu-

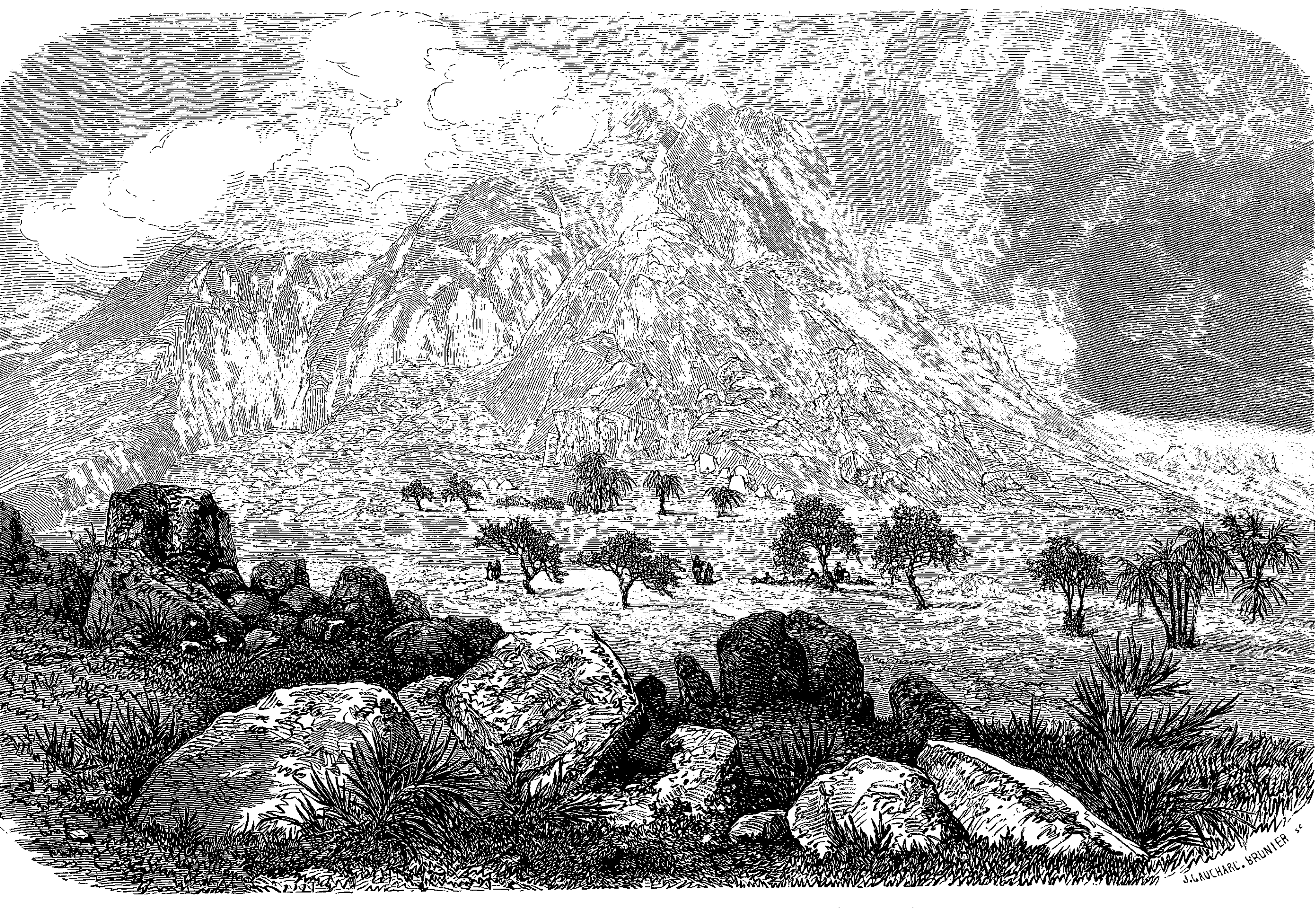


Type Dogos. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

sulmans ; comme tels, ils attirèrent l'attention du gouvernement turc, qui s'empara de Massaoua au seizième siècle, et dont les empiétements sur la terre ferme furent favorisés par la complicité des Belaùs : aussi créa-t-on en leur faveur le Naïbat d'Arkiko. L'histoire de leur pouvoir et de leur récente décadence (depuis 1845) appartient à un ordre de faits que je traiterai ailleurs.

Les Hafara se sont établis à Terefat; j'ai raconté plus haut leur destruction en 1859. Ceux qui ont échappé à cette catastrophe sont rentrés dans leur village et essayent en ce moment de reconstituer leur tribu.

Les *Ad Cheikh* sont une tribu de Fogara qui habite ordinairement vers Sulib. A l'époque de la conquête turque, un des principaux chefs de la tribu, Cheikh Mohammed, supportant difficilement le nouveau joug, descendit dans le Samhar pour invoquer la protection du sultan, et fit



Sabterat et le Khor Aohé. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

écrire à Constantinople pour sa tribu restée au Barka. Cette réclamation n'eut aucune suite, mais Cheikh Mohammed se trouvant bien à Massaoua, où il était regardé comme un saint, s'établit à Beraïmi, où il fonda un village qui se grossit d'une foule de réfugiés habab et samharis, et a jusqu'ici joui d'une exemption d'impôts toute personnelle, car elle ne s'étend pas aux réfugiés du dehors. Beraïmi est ainsi devenu une Mecque au petit pied: Mohammed, aujourd'hui septuagénaire, envoie ses deux fils en tournées de propagande dans le Samhar, le Barka, les Bedjouk, les Bogos même, qui se défendent mollement contre leurs prédications. Il n'y a pas de jeunes mariés à Massaoua ou de marchands partant pour le Gach, qui se croient en sûreté contre toutes sortes de mauvais sorts s'ils n'accourent à Beraïmi pour réclamer les prières et les talismans du saint homme.

Les Beit Bidel sont originaires de l'Hamazène, où leur souvenir est encore conservé dans le nom de Bidel que porte une famille de Tsazega. Leur immigration ne doit pas remonter plus haut que 1800; ils ne sont musulmans que depuis une trentaine d'années, et leur cheikh actuel, Ibraïm Djaoui, a porté longtemps le *mateb* ou cordon des chrétiens abyssins, et parle volontiers du temps où son peuple était chrétien. Les Beit Bidel ont même gardé de ce temps une prière qu'ils répètent pour demander la pluie : *Egzio marenna Christos*, « que le Seigneur Christ ait pitié de nous! » Ils habitent ordinairement Chegled. Libres à leur origine, ils ont été réclamés ensuite par le degled des Beni-Amer, sous prétexte qu'ils étaient établis dans un terrain qui lui appartenait, et ils passent pour les *Tigré* du deglel, ce qui ne les empêche pas de compter dans leur propre sein des Tigré et des Choumaglié.

Les Ouaz sont établis depuis Mansoura jusqu'à Demba et à Mai-Oassem; ils se subdivisent en deux fractions commandées, l'une par Erei-Oued-Ibrahim, l'autre par Allem-Talem. Leurs querelles avec les Abyssins les ont fort affaiblis. Ils avaient favorisé, en 1863, la razzia des Beni-Amer contre l'Hamazène; de sorte que vers mai de la même année, Dedjaz-Haïlo descendit sur Ouaz, et enleva quantité de captifs et de bestiaux. Il rendit plus tard les premiers, mais garda les seconds. Par représailles, en décembre 1863, les Ouaz surprirent les porteurs abyssins à Ghergher et leur enlevèrent six cents vaches. Ils sont aujourd'hui près de Tsaga et auront probablement, à leur retour vers Demba, des comptes rigoureux à régler avec Dedjaz-Haïlo.

Les Hallenga sont la seule tribu de langue hassia qui ait une organisation sociale parfaitement égalitaire, ce qui est du reste conforme au principe abyssin que tous sont égaux, sauf la question de propriété de fief (*goult*), tandis que le principe des Nubiens est que la noblesse est dans le *sang* et non dans le *fief*. Dans chaque tribu hassia, les Beni-Amer, les Habab, les Bogos, etc., l'aristocratie est formée par les *choumaglié* (anciens), dont chaque famille a un certain nombre de vassaux appelés *Tigré*. C'est à peu près le patriciat romain avec la *clientèle*. Le nom de Tigré semble venir de ce que les émigrés abyssins qui se sont réfugiés en Nubie et se sont déclarés clients des tribus de ce pays, venaient presque tous de la province du Tigré. C'est là l'origine de cette suzeraineté bizarre : sur un point ou deux, il paraît au contraire qu'il y a eu conquête de la part des immigrants, qui alors se sont faits les choumagliés des vaincus.

Cet ordre de choses n'a, du reste, rien de bien oppressif. Le Tigré n'est guère qu'un fermier : s'il a à se plaindre de son patron, il peut s'en choisir un autre. Il paie une redevance modérée, établie par un usage immémorial. Par contre, en cas de vexation (vol ou meurtre), il a le droit d'exiger que son choumaglié poursuive la réparation d'usage contre l'offenseur et le protège contre tout méfait. Les Tigré forment, dans toute tribu, la portion la plus pauvre et la plus laborieuse, on les reconnaît aisément à leur teint plus foncé, à leur maigreur, à leur air un peu farouche, à leurs misérables vêtements.

VII

Bicha. — Dunkuas. — Cours et panorama du Barka. — Projet gigantesque de chemin de fer. — Le doum. — Barea. — Usages étranges.

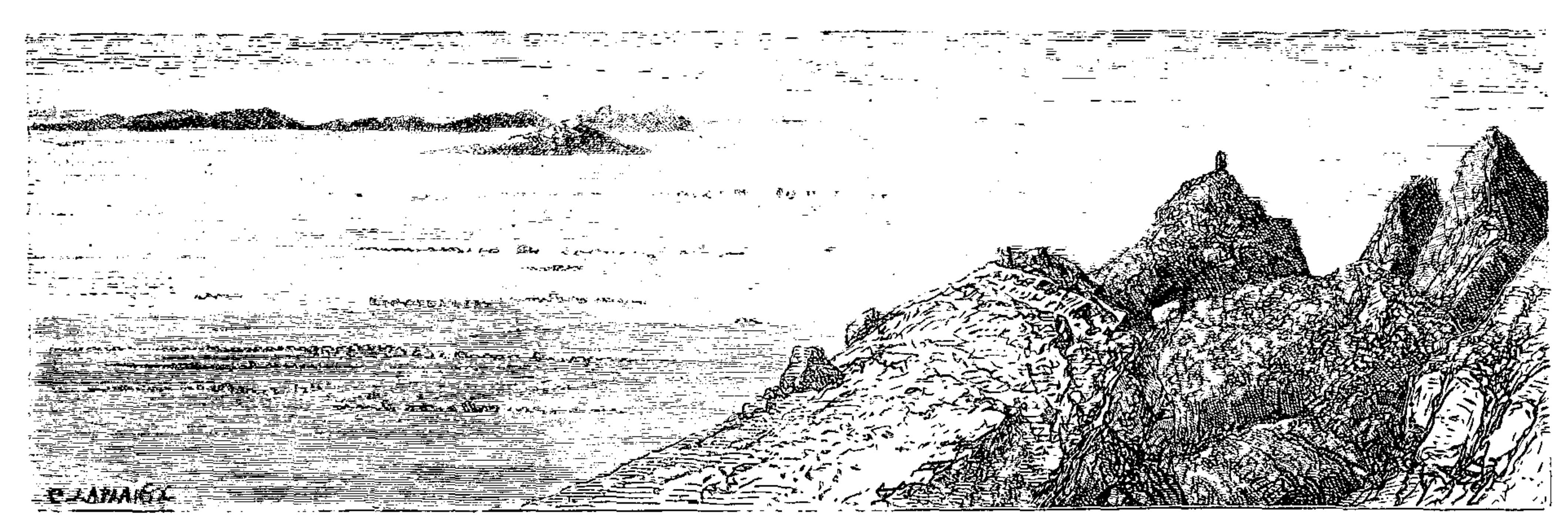
Je reviens à ma narration, c'est-à-dire à Bicha.

Nous campâmes près des puits, à deux portées de fusil du village, et nous y reçûmes la visite d'un parti de gens venant d'Algheden et lieux voisins, lesquels ne nous cachèrent pas qu'ils allaient tenter un coup de main contre les chrétiens de la frontière, Abyssins ou autres. Nous leur fîmes observer qu'ils n'avaient rien à gagner en allant s'attaquer aux Bogos, vu que ces derniers étaient sous la protection reconnue de la France, et qu'ils auraient infailliblement à payer les dommages qu'ils causeraient. Ils promirent de s'abstenir de toute tentative contre les Bogos, et tinrent parole. Je dirai plus tard sur qui tomba l'orage.

Partis des puits, nous commençâmes à gravir un col tournant autour de la grosse masse trapezoïdale de Bicha et arrivés de l'autre côté de la chaîne, nous atteignîmes en une étape et demie à travers une plaine en partie cultivable, nommée Kassa, un groupe de collines fort arides, nommé Dunkuas. Je grimpai sur l'une de ces collines et je restai émerveillé du spectacle. J'avais à mes pieds le ruban blanc frangé de vert sombre qui se nomme le fleuve Barka, le plus beau fleuve de la Nubie, puisque l'Atbara est surtout abyssin. Le fleuve était à sec, comme il l'est toute l'année, sauf les quelques jours où les masses d'eau effrayantes que vomissent les plateaux des Barea et d'Avla arrivent jusqu'à ce large lit qui les a bientôt bues. Ce large ruban (il pouvait avoir trois cents mètres d'une rive à l'autre) serpentait indolemment sous une double rangée de doum, témoignages élégants et aériens de sa puissance fécondante, et allait recevoir à sept ou huit jours plus loin, à Falkaït, son jeune frère l'Ainsaba, descendu des pays bogos. Tous deux réunis allaient se déverser dans le Langheb, qui, moins important par la longueur de son cours, mais su-

périeur par la masse de ses flots, absorbait leurs eaux et jusqu'à leurs noms et allait fertiliser, à seize heures de Saouakin, en face de la mer Rouge, l'admirable plaine-bassin de Tokhar. Arrivé là, il est si imposant, qu'un géographe grec (Artemidore) le prit pour l'embouchure de l'Atbara. Or, comme les classiques ne peuvent jamais avoir tort, on a trouvé force hypothèses pour expliquer la phrase d'Erastosthène. On a dit, timidement il est vrai, que l'Atbara, au lieu de tomber dans le Nil à Damer, *a pu* jadis tirer à l'est et passer dans le bassin du Langheb. Puis, sur des renseignements inexacts, feu Vayssière et Malzac, voyageurs français, déclarèrent que le Gach finissait dans une sorte de marais d'où, par une vallée profonde, il allait à la mer Rouge sous un autre nom. Après divers tâtonnements dus à des voyageurs instruits et dont j'épargne le récit au lecteur, je voulus en avoir le cœur net à mon dernier voyage, et je reconnus à peu près ceci : c'est qu'entre le bassin du Gach et celui du Barka-Langheb il existait une plaine immense, sans une seule colline, offrant des deux côtés une pente inappréciable à l'œil, mais suffisante pour empêcher, même au temps des plus fortes crues, toute communication dans le genre de celle qui existe entre le Sénégal et la Gambie. Les khor qui rayent cette plaine et se rendent, les uns au Gach, les autres (plus nombreux) à son voisin de droite, marquent assez par leurs points d'origine la ligne de ce partage d'eau.

Je n'ai encore parlé au lecteur que fort incidemment d'une entreprise qui, si elle réussit, changera la face du Soudan nubien, pour la première fois depuis les temps pharaoniques. Le vice-roi actuel a projeté la construction d'un chemin de fer qui doit, dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan), c'est-à-dire un pays aussi vaste que l'empire d'Autriche tout entier. La voie doit partir de Korosko, point extrême de la navigation à vapeur sur le Nil, franchir l'Atmour de Korosko par les mêmes passes que suit aujourd'hui la route caravanière, rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge à Saouakin. J'ai vu à Kassala



L'oasis de Taka vue d'Abou-Gamel. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

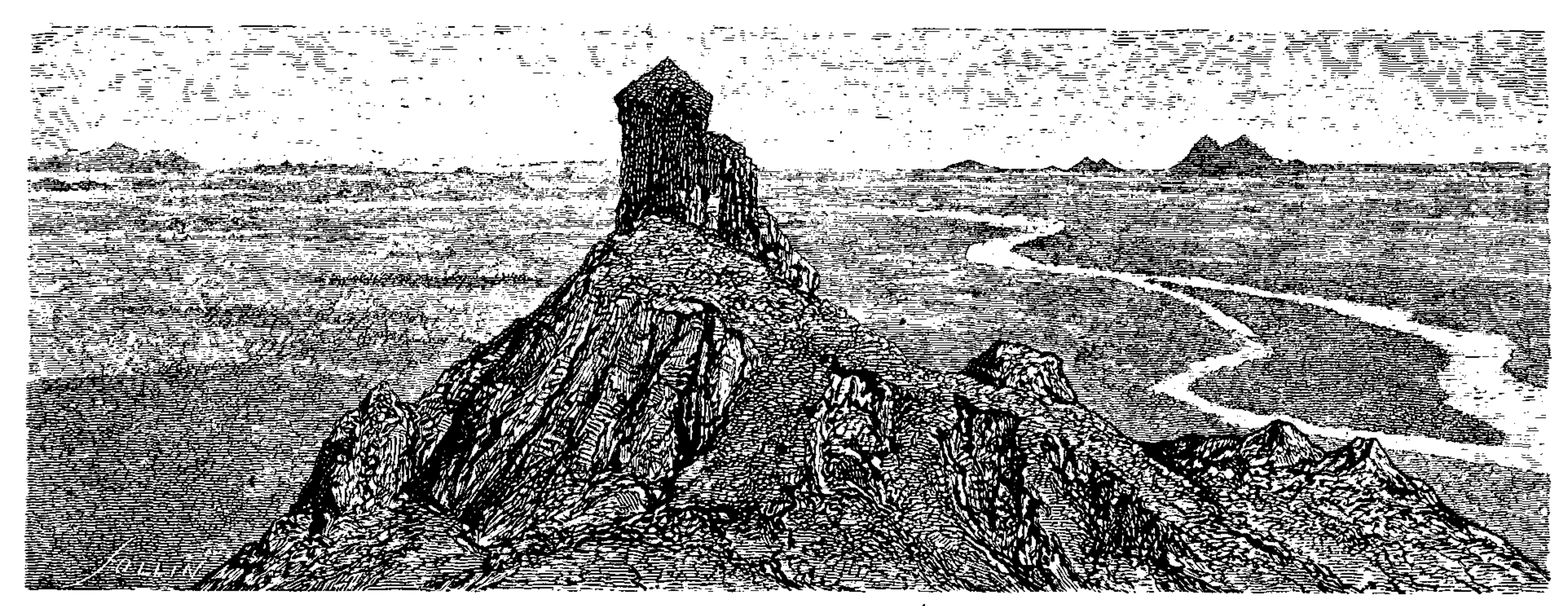
l'ingénieur chargé de ce travail : c'est un Égyptien, élève de notre école polytechnique, Hassan-Bey Damiâty, savant et très-aimable homme, l'un des rares Égyptiens civilisés que j'ai connus. Il étudiait alors la route entre Kassala et Saouakin par Langheb, que j'ai décrite plus haut : ce n'était qu'une étude provisoire, qui ne préjuge rien sur l'adoption du tracé définitif, mais je regarde ce tracé comme à peu près impossible. Il passe, entre Telgou et Langheb, à travers un pâté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaires, qui exigeraient des travaux d'art à faire reculer les compagnies les plus aventureuses.

Cependant la Nubie est rayée de *ouadis* qui épargneraient aux ingénieurs bien des frais de nivellement. C'est précisément à quoi je songeais en contemplant ce serpent blanc du Barka ; une ligne qui de Kassala irait par Sabterat tomber sur la Saoua, suivrait de là jusqu'à Tokhar (soixante-cinq kilomètres de Soakin) le cours naturel des eaux. La partie essentielle de ce tracé est aisée à suivre sur mes cartes jointes à ces récits. La longueur du parcours serait augmentée d'une cinquantaine de kilomètres, mais cette longueur serait plus que compensée par le nivellement naturel d'une plaine où il n'y aurait à faire que peu de travaux d'art, et où les pluies estivales ne jettent jamais une assez grosse quantité d'eau pour menacer la solidité de la voie. Quelle que soit du reste la ligne adoptée, il faut espérer, dans l'intérêt bien entendu du gouvernement égyptien et de la science géographique, que le vice-roi s'empressera de publier les beaux travaux de Hassan-Bey, travaux destinés à jeter une lumière toute nouvelle sur la topographie de ces contrées si mal connues.

Les fleuves sont vraiment les veines de la terre : cette image ne vient jamais plus naturellement à l'esprit que lorsqu'on embrasse du haut d'une montagne, un grand paysage de l'Afrique aride. Du point où j'étais placé, je dominais le confluent du fleuve avec un grand beau khor qui venait de Bicha ; on suivait de l'œil leur double cours pareil à un rideau de palmiers et de mimosas à travers lesquels blanchissait la fumée de quelque camp de nomades. Une forêt de doum, quand elle est vigoureuse et dense, a pour moi un charme particulier. Le doum, comparé au dattier (deleb), est un bon gros plébéien à côté de ce fin et svelte aristocrate : puis il a un

défaut réel, il est improductif. Son fruit, dur comme le bois, rebute même la dent du bédouin, qui mâchonne faute de mieux cette écorce fibreuse : aussi, nul, voyageur ou indigène, ne se fait faute de honnir et de mépriser le pauvre crucifère. Je suis probablement son premier et seul défenseur. J'aime à le rencontrer sur ma route : sa belle feuille papyracée, le plus élégant des éventails, m'assure contre le soleil de midi une ombre bien autrement opaque que la feuille longue, maigre, vulgaire du deleb. Le ciel préserve de ce dernier ombrage le touriste *rageur!* Avec un peu d'imagination, il est porté à croire que ce majestueux fuseau écarte tout exprès son feuillage ingrat pour laisser passer les flèches aveuglantes d'Apollon Pythien. En revanche, les bonnes heures que j'ai passées sous un doum, au bord de l'eau, enveloppé de bien-être, bercé par cette bonne nature africaine dont ne médiront jamais ceux qui l'auront connue ! Ma plus grave occupation, quand j'en avais une dans ces moments-là, était d'assister en témoin attentif à des drames aussi émouvants que l'Iliade, au désastre d'une termitière razziée par une colonne de fourmis noires, au meurtre d'un puceron imprudent qui s'étant montré au bord d'un entonnoir de fourmi-lion, avait été bombardé en pleine poitrine par l'adroit propriétaire de cette embuscade. Ce petit *franc-tireur* était une de mes plus franches admirations, et me plongeait souvent dans des réflexions qui n'étaient pas précisément très-confirmatives de la prééminence absolue de l'homme. Étais-je bien sûr d'avoir déployé, pour chercher les sources du Nil — que je n'ai pas trouvées, — la moitié de l'énergie dépensée par ce petit être presque invisible pour gagner sa pitance de chaque jour ? Et les mécomptes, la faim, le pied d'un lourd chameau qui passe.... Dans ce corps de deux millimètres de long il y a autre chose qu'un tube intestinal : il y a une patience, une volonté, un être qui travaille, qui souffre, peut-être qui *pense!*

Décidément je deviens ridicule et je suis de l'avis de mes Abyssins qui disent de moi : « *Monseigneur* (ghèta) n'est pas méchant, mais c'est un grand enfant avec ses herbes et ses cailloux. » Je reviens à Dunkuas et à ses habitants. La tribu qui y campe habituellement est une section des Beni-Amer nommée Koufit, qui vivait il y a dix ans plus au sud, dans une plaine située entre Bicha et les montagnes des Barea, plaine à laquelle elle avait donné son nom. Vers 1856, les Égyptiens étaient venus à Koufit pour prêcher l'islamisme à coups de fusil aux Barea : ils avaient razzié quelques villages, emmené force captifs, et les avaient remis en liberté sur leur promesse de se faire musulmans. C'est pour cela que le village frontière de Mogollo et un autre voisin ont, seuls parmi les Barea, embrassé l'islamisme.

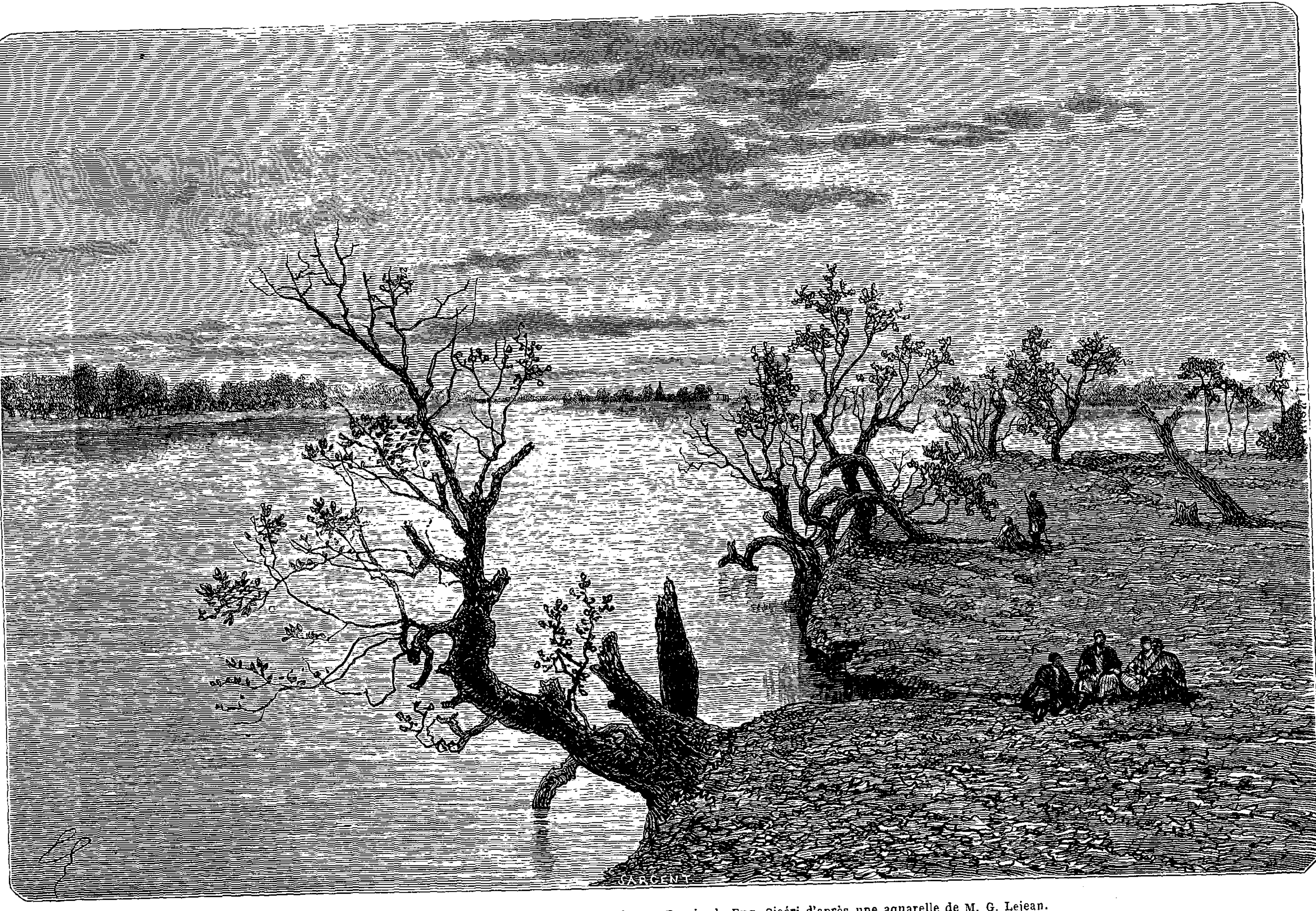


Le Gach vu d'Ahmed Chérif. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Cette croisade qui se trompait de siècle ne fut pas du goût du gouvernement abyssin, qui possédait une sorte de suzeraineté sur les Barea. Théodore II était trop occupé ailleurs pour intervenir, mais heureusement le préfet abyssin d'Addi-Abo était un homme résolu qui prit sur lui de rétablir l'ordre et descendit aux Barea avec 500 cavaliers. Il prit position à deux ou trois heures des Égyptiens, que ce voisinage inquiétait fort. Il faut savoir que les Abyssins n'avaient pas encore renoncé, sur la personne de leurs ennemis morts ou captifs, à de sanglantes constatations de la victoire dont les Égyptiens avaient une peur effroyable. Or, une nuit, dans le camp musulman, un fusil se détacha d'un faisceau et partit en tombant. Une panique effroyable saisit les Turcs, qui se mirent à tirer au hasard les uns sur les autres en hurlant : *el Makada ghia* (les Abyssins arrivent) ! Il y eut sept ou huit morts, une déroute épouvantable, et le bey de Taka qui commandait là, laissa, m'a-t-on assuré, son tarbouch pendu aux épines d'un mimosa.

Les Égyptiens, pendant huit ans, ne reparurent pas dans cet endroit, et répandirent le bruit qu'ils l'avaient quitté « pour cause d'insalubrité. » Les gourbis qu'ils y avaient élevés furent brûlés après leur départ par les Barea. Les Koufit, compromis près de leurs belliqueux voisins par les rapports qu'ils avaient eus avec les Turcs, descendirent vers le Barka et leur territoire resta comme une sorte de terrain neutre entre les Barea et les Beni-Amer.

En 1860, Ato Zadeg, gouverneur d'Addi-Abo, fit une



Vue du fleuve Gach (un kilomètre en amont de Kassala). — Dessin de Eug. Cicéri d'après une aquarelle de M. G. Lejean.

razzia sur les Barea, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, et pour les ravoir, la peuplade dut reconnaître la suzeraineté d'Addi-Abo, et payer un tribut. Presque à la même date, le deglel des Beni-Amer tomba deux ou trois fois sur les Barea, et leur enleva en captifs et en troupeaux ce qu'il put. A la fin de 1861, M. Stella fit une petite excursion à Mogollo, où les Barea le reçurent fort bien, lui exposèrent leurs plaintes et lui demandèrent aide et conseil. Ils étaient disposés à quitter leur pays et à venir s'établir dans le voisinage des Bogos; mais ce voisinage même était un danger de plus. Les terrains cultivables, assez abondants au pays Barea, sont beaucoup plus rares au Barka, et sont revendiqués parfois, les armes à la main, par deux ou trois prétendants. M. Stella s'adressa à tout hasard à l'agent anglais de Massaoua, M. Baroni; mais les Barea ne reconnaissaient point, comme les Bogos, un protectorat européen, et cette démarche n'eut aucune suite.

Il est probable que les années suivantes le même ordre de choses se perpétua; et les Barea, entourés de voisins redoutables, et attaqués par tout le monde, suivirent des conseils desespérés. « Si nous devons périr, dirent-ils, nous n'avons plus rien à ménager. » Et en janvier 1864, une masse d'environ quinze cents Barea se porta le long du Barka vers le pays des Bogos, avec l'intention d'enlever les troupeaux de cette tribu. Les Bogos s'étant doutés du danger et n'étant pas descendus dans la plaine, la troupe se porta sur la gauche, remonta un affluent du Barka, surprit à Mai Chellal, entre Debra Salé et le plateau des Halhal, un campement de cette dernière tribu, et l'accabla; cinquante hommes furent tués, trois mille vaches prises, sans compter force prisonniers. Les vainqueurs s'empressèrent de regagner leurs montagnes, et mon ami Werner Munzinger, voyageur suisse, honorablement connu, faillit tomber, à Adardé, aux mains de leur arrière-garde. Quelques jours plus tard, tous les captifs furent rendus, ainsi qu'une grande partie du bétail, si j'ai bonne mémoire. Comme le coup de main avait eu lieu sur la frontière des Bogos, et que l'expédition, ainsi que je l'ai dit, était originairement dirigée contre eux, le consul de France à Massaoua réclama du gouvernement égyptien, qui se prétendait suzerain des Barea, des garanties effectives pour une tribu qui vivait sous le protectorat français. Il reçut les assurances les plus formelles, mais l'avenir dira jusqu'à quel point elles peuvent être sincères.

Puisque j'en suis aux Barea, j'intercale ici quelques notes sur cette population singulière et assez mystérieuse.

Les Barea passent pour des nègres aborigènes, refoulés dans ces montagnes par les populations de race supérieure qui ont formé l'empire abyssin. Cependant les Barea que j'ai vus ne m'ont pas paru des nègres purs, mais plutôt un peuple originairement nègre et fortement modifié par des mélanges avec les populations éthiopiques voisines. Mon ami Munzinger, l'homme qui connaît le mieux tous ces pays, croit même pouvoir nier leur origine nègre, ce que je ne puis accepter. Leur nom national est, selon Munzinger, Nère, selon mes informateurs, Egher ou Eghir : le nom de Barea est abyssin et veut dire à la fois *nègre* et *esclave*, comme *abid* en arabe. Les abyssins en effet, bien que leurs lois repoussent l'esclavage, ne se font pas scrupule d'y réduire leurs sauvages voisins, qui du reste le leur rendent avec usure en venant piller les cantons chrétiens les plus voisins de leurs aires. A qui doit remonter la responsabilité des premières agressions? probablement au plus fort, comme toujours.

Le soldat abyssin, quoique très-brave, a une crainte sérieuse du Barea dans les combats corps à corps; le Barea, par contre, ne craint pas moins les armes à feu. Il marche à l'ennemi presque nu, mal abrité par un petit bouclier rond dont la couleur se combine assez bien avec celle de sa peau noire et luisante; son arme la plus redoutée est le *seif* du soudan, une lourde épée droite qui se manie à deux mains et qui a pour garde une croisière moyen âge. Il y a une vingtaine d'années, le vice-roi du Tigré, Oubié, résolu à punir les Barea qui dévastaient sa frontière et avaient brûlé quelques églises, fit contre eux une expédition à grand fracas, qui n'eut pas des résultats bien brillants, mais qui fit éprouver des pertes graves aux noirs et surtout les épouvanta outre mesure. Ils ont toujours reconnu depuis la suzeraineté des Abyssins.

Les Barea vont à demi nus, comme la plupart des Nubiens : ce qui les distingue, ce sont certains ornements chéris de tous les nègres, colliers, bracelets, anneaux, etc. On trouve dans leur pays un fort beau scarabée d'un vert métallique, dont ils se font des bijoux naturels, en vidant la carcasse du coléoptère et en le passant à un fil : c'est un collier d'un effet original et gracieux, dont les anneaux font en s'entre-choquant un bruissement bizarre pendant que le porteur danse une de ces bamboulas qui sont le délassement favori du nègre.

Le nom de *Barea* rappelle involontairement les *Bari* du Nil Blanc, et il y a chez les premiers des usages qui trahissent une origine de ce genre. Ainsi ils ont leurs sorciers *faiseurs de pluie*, ce qu'on appelle *bounit* ou Fleuve Blanc, et on comprend aisément que chez ces populations encore fractionnées en groupes patriarcaux, le gouvernement civil et religieux appartienne de droit à l'homme redouté qui s'attribue le pouvoir d'obtenir du ciel la pluie fécondante sans laquelle tout périrait. Les sorciers Barea ont été jusqu'ici pris dans la même famille, et leur pouvoir reposait sur l'efficacité de leur intervention. Si l'on obtenait la pluie, ils étaient accablés d'offrandes en argent, en grains, en bestiaux: dans le cas contraire, deux des *Fadab* (*les hommes forts*, sorte d'aristocratie du pays) les saisissaient, les entraînaient dans un lieu écarté sur la montagne et leur coupaient la gorge. Mes informateurs n'avaient pas assisté à cette exécution, mais ils avaient entendu les cris du dernier chef, égorgé par les Fadab. Son fils et ses parents, avertis par sa fin et celle de quelques autres de leurs ascendants, ont

renoncé au pouvoir, en déclarant « qu'ils ne tenaient pas au privilége de fournir des victimes au couteau tous les cinq ou six ans, que d'ailleurs cette profession de faiseur de pluie est impie, *car la pluie dépend de Dieu seul.* »

Ce qui montre chez les Barea un peuple qui s'est élevé plus haut que les autres nègres, c'est qu'ils ont une idée nette de la Divinité et qu'ils n'ont pas la plaie infâme de l'esclavage. Quand on leur en demande la raison, ils répondent gravement : « Nous sommes tous esclaves de Dieu. » Les prisonniers qu'ils font à la guerre ne sont pas vendus : ils les emploient à labourer la terre, et quand ils sont beaux, forts et braves, ils leur donnent leurs filles en mariage. Ainsi s'explique le mélange qu'on observe chez ce peuple à son avantage physiologique.

J'ai des raisons, trop longues à développer ici, de penser que les Barea étaient chrétiens il y a quelques siècles. C'est une question dont je me réserve d'avoir le cœur net plus tard. Je reviens à mon itinéraire.

VIII

Lacs Balaghinda. — Encore un lion. — Takrourit. — Sulib. — Tchaghié. — Une expédition mystérieuse.

Nous avions négligé de prendre de l'eau à Dunkuas, parce que nous nous croyions certains d'en trouver à dix kilomètres de là, à Balaghinda. On nomme ainsi deux fort jolis lacs voisins de la rive droite du Barka, et qui ont de l'eau une partie de l'année seulement : le reste du temps, ils présentent un fond d'humus brun alluvionnel, qui m'a paru riche, et que tapisse une petite plante rampante dont j'ignore le nom. Nous arrivâmes au premier des lacs, que domine une belle colline où je montai pour reconnaître la contrée. Déception ! pas une goute d'eau, et il était midi : nous étions assez las, et nous avions encore trois heures à faire pour atteindre les puits de Deghi ! Un faible espoir nous restait : c'était de trouver de l'eau au second lac, séparé du premier par quelques ondulations, ombragées de doums magnifiques. Un homme y fut envoyé pour acquit de conscience, et revint au bout d'un quart d'heure, porteur d'une bonne nouvelle aussi peu attendue.

Nous courûmes au lac, que nous trouvâmes encore vaseux et mou, largement tacheté de traces d'éléphants qui convergeaient à deux mares d'un aspect peu tentant pour des gosiers humains. Léger détail, car celui qui veut voyager en Afrique ne doit point tenir compte de la teinte brune, verte ou noire de l'eau qu'il boit. Une prodigieuse quantité de petits coquillages fluviatiles avaient vécu dans cette eau et achevaient de se corrompre dans les endroits qui s'étaient déjà desséchés. Nous campâmes dans un fourré, entre les deux mares, les armes prêtes, ce qui n'était pas superflu, car le lendemain matin, au moment où nous levions le camp et où nous chargions les chameaux, les rugissements d'un lion se firent entendre à quinze pas de nous, au milieu d'un fourré de doums et de broussailles. C'était vers le lever du soleil, heure habituelle, apparemment, où le roi du désert venait boire aux mares : notre présence le gênait considérablement, car il n'osait pas nous passer sur le corps (ce qui lui eût été bien facile) pour venir à son aiguade, et ses rugissements répétés, qui faisaient trembler jusqu'au fond de leurs fibres nos chameaux et nos mules, exprimaient son impatience et nous disaient bien clairement : « Voulez-vous bien vous en aller ! » Nos hommes firent bonne contenance et se permirent même quelques innocentes bravades, mais j'avoue franchement qu'ils accélérèrent le chargement.

Rien de là jusqu'à *Takrourit*, nom qui semble rappeler les Takrouris aux pèlerins musulmans de l'Afrique équatoriale qui traversent chaque année la Nubie. J'interrogeai et j'appris qu'en effet les Takrouris avaient jadis coutume de prendre cette route pour aller s'embarquer à Massaoua : mais plusieurs années avant mon voyage, une de leurs troupes avait eu une collision avec les indigènes du Sennahéit et avait été massacrée tout entière à l'exception d'un seul individu, ce qui avait détourné leurs frères de cette route désormais néfaste.

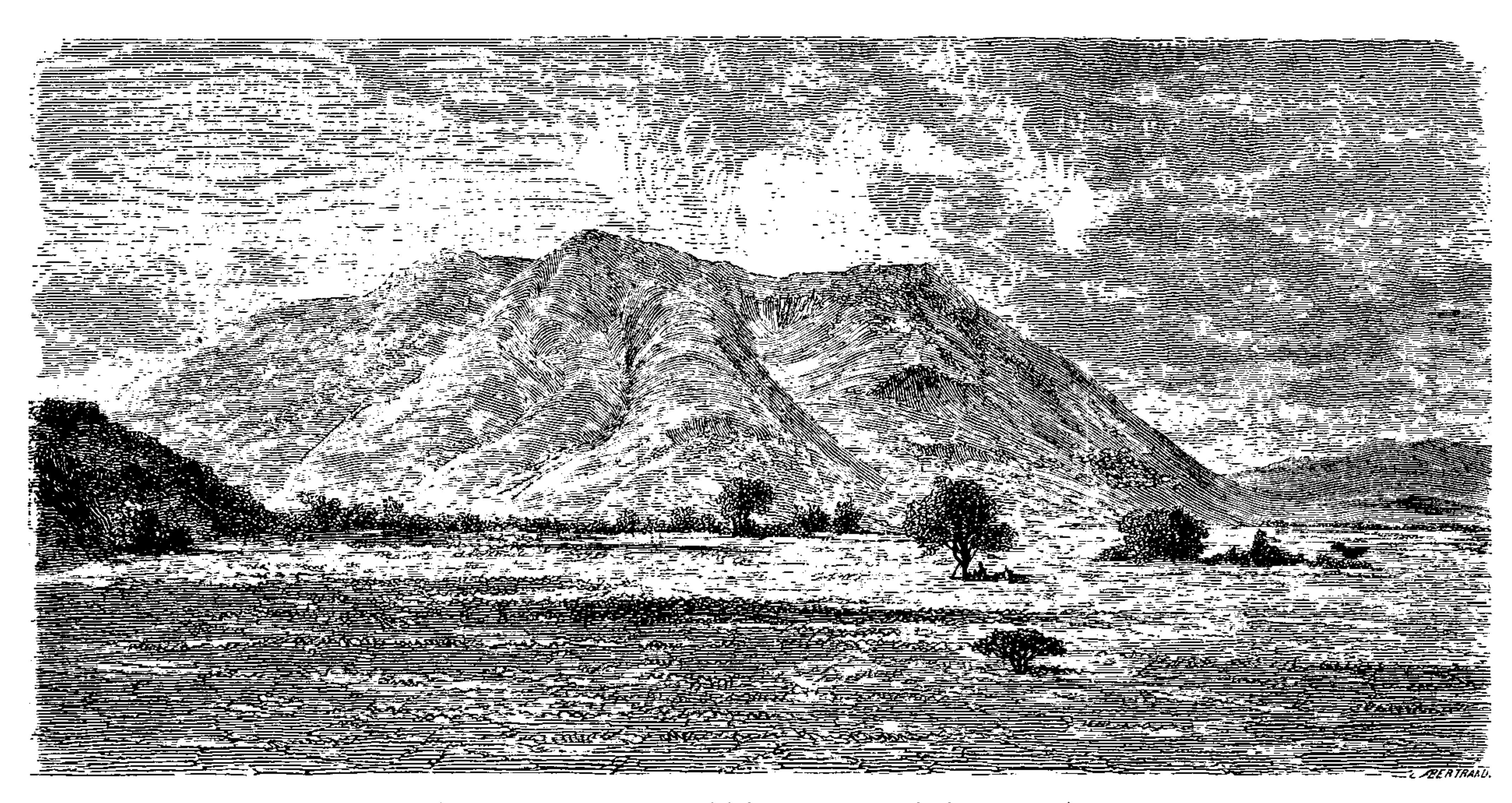
Après Takrourit, on passe successivement Sulib et Tchaghié. Au moment où nous quittions ce dernier campement, quelques chameliers des Beit Bidel nous apportèrent la nouvelle que M. du B.... dont j'ai parlé plus haut, s'était décidé à s'instaler à Koufit avec ses soixante-dix hommes. Pour ne pas avoir à revenir sur cette expédition dont il a été beaucoup parlé, je résume ici ce que j'en appris alors et ce qui me fut conté plus tard sur ses destinées définitives.

M. du B.... que j'avais beaucoup vu à Kassala, y était arrivé pourvu d'une autorisation générale du gouvernement égyptien de faire des réquisitions illimitées en hommes, en vivres, en argent, en moyens de transport pour un matériel de guerre fort considérable. Ses projets ultérieurs, qui m'ont été révélés par diverses indiscrétions, et sur lesquels on me permettra de me taire ici, n'étaient point basés sur une connaissance suffisante du pays. Après beaucoup d'hésitations et deux mois de séjour inutile au Taka, il partit le 2 avril et marcha sur Koufit (terrain vague alors au pouvoir des Barea) suivi d'environ quarante Européens, la plupart français, et de trente engagés africains : il avait de plus deux cents réguliers égyptiens d'escorte. A Bicha, les Barea qui occupent la moitié du village prirent ombrage d'une aussi forte troupe, et refusèrent le passage. M. du B.... campa avec son monde auprès des puits, dans la plaine, sous une chaleur accablante : il parlementa quelque temps, puis impatienté de cet accueil inattendu (car il était encore sur territoire égyptien) il fit battre la charge. La petite troupe, électrisée par l'exemple de la jolie Mme du B.... qui marchait aux premiers rangs, monta en bon ordre, la baïonnette en avant, et les Barea, bien que renforcés de plusieurs centaines de leurs compatriotes montagnards, furent domptés et capitulèrent au moment où l'affaire allait s'engager. Ils fournirent docilement les réquisitions demandées.

Arrivé le surlendemain à Koufit, M. du B.... se mit en rapport avec les Barea, qui se montrèrent très-do-

ciles à ses avances, et lui cédèrent moyennant quelques centaines de dollars fournis en marchandises, un vaste terrain le long du torrent. Sans perdre un instant, il se mit à y bâtir un fort quadrangulaire. Mais pendant ce temps, un orage se formait contre lui parmi les hauts fonctionnaires de Kassala, que sa faveur subite et ses pleins pouvoirs avaient humiliés, mais qui, avec la servilité arabe, l'avaient comblé des plus basses adulations tant qu'il était resté au Taka. Sous prétexte que sa nouvelle attitude mettait en danger le pouvoir égyptien en Nubie, le *wekil* Soliman bey arriva subitement à Koufit avec huit cents hommes, expulsa brutalement la petite colonie, démolit ses travaux, enleva une partie de ses vivres, et la força à reprendre à pied le chemin de Kassala, à travers un désert de trente-neuf lieues. Le satrape de Khartoum, le sauvage Mouça Pacha, répondit à la plainte de M. du B.... une lettre inepte ou insolente, portant « que des réguliers égyptiens ne *pouvaient* avoir commis d'actes de pillage, et qu'il était indigne d'un homme de la qualité du comte de porter de pareilles accusations. » Mouça Pacha avait accablé M. du B.... de témoignages d'une amitié exceptionnelle jusqu'au jour où il avait cru pouvoir l'insulter sans danger. M. du B.... a demandé au gouvernement du vice-roi une indemnité de dix millions, et l'affaire, qui est engagée en ce moment, m'interdit tout autre commentaire.

Quoi qu'il en soit, les Barea se sont montrés au désespoir de l'expulsion de M. du B.... Toutes ces tribus du Barka, horriblement pressurées par l'administration la plus pillarde et la plus cynique qui soit sous le soleil, avaient vu dans ce groupe français un noyau de force matérielle et morale qui pouvait les garantir des excès dont ils étaient victimes, surtout depuis un an ou deux. Ces populations ne songeaient pas du tout à se soustraire au pouvoir égyptien, du moins tant qu'elles pouvaient espérer la mise en pratique du régime modéré promis (et même jusqu'à un certain point inauguré) par Saïd Pacha en 1856. Comme elles sont musulmanes, elles n'avaient rien à gagner à passer sous les lois de l'Abyssinie : en restant égyptiennes et en se groupant moralement autour d'une colonie française assez forte pour les protéger contre des vexations illégales que le vice-roi ne connaissait ni n'avouait, elles lui auraient donné en bons offices de toute espèce l'équivalent de ce qu'elles auraient reçu de lui en sécurité. Je sais personnellement que les Sabterat n'attendaient que son établissement à Koufit pour quitter leurs villages et aller bâtir une ville autour de lui. Aujourd'hui encore, les Barea demandent aux voyageurs « si le comte ne reviendra pas pour les délivrer des voleurs. » M. du B.... s'est fait le plus grand tort par une attitude mystérieuse et équivoque qui a refroidi les uns et alarmé les autres : il a perdu une partie magnifique et a ainsi donné prise à des accusations sur lesquelles il est difficile de prononcer aujourd'hui. La chose est d'autant plus regrettable que dans l'organisation d'une troupe composée d'éléments fort hétérogènes, il avait montré plusieurs des capacités d'un véritable chef colonial.



Bicha. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

G. Lejean.

(*La suite à la prochaine livraison.*)





Achidira. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Karovel. — Une escarmouche. — Un poëte brigand. — Le Zadamba. — Un grand baron abyssin.

Je pris congé, à Tchaghié, des derniers palmiers; je ne devais plus revoir mes chers crucifères sur la terre d'Afrique. Le tamarisc, avec ses fines ramilles articulées comme les pattes de certains coléoptères, son tronc bizarrement tordu et son faux air de saule pleureur, me restait plus fidèle : j'aimais d'autant plus à le voir malgré son port lugubre, qu'il m'annonçait habituellement le voisinage des aiguades. Le sol où j'avais campé ce jour-là était assez meuble, comme le prouvait d'ailleurs la présence de plusieurs *kantour* (nids de termites) abandonnés et couverts d'épais buissons : j'en dessinai un de *cinq* mètres de haut.

A trois heures de Tchaghié, j'atteignis Karovel, lieu mal famé, à cause des forêts épaisses de tamariscs (ovel) qui favorisent les coups de main des Barea et ont donné leur nom à cette partie de la vallée. L'année précédente, M. Cameron, mon collègue britannique, avait failli tomber en cet endroit dans une embuscade de cinquante Barea qui le guettaient, car ces maraudeurs ont leurs espions dans tout le Barka. Ce souvenir devait nous rendre prudents; mais, confiants dans notre nombre, nos huit fusils et nos lances, nous marchions à la débandade. Le soleil était couché, nous nous disposions à bivouaquer, quand je vis à la tête de la colonne, à quatre-vingts pas en avant, briller trois ou quatre éclairs suivis d'autant de détonations et de clameurs confuses. Je demandai mon fusil et courus au lieu de la scène. Déjà mes servantes abyssiniennes commençaient à faire retentir la forêt de leur funèbre *aüi! aüi!* qui est le *vocero* de leur pays. Sans calomnier le beau sexe, il est permis de remarquer en passant qu'il aime à pousser les choses au mélodrame. Je les priai avec un peu d'humeur de ne pas me chanter mon *de profundis* d'avance, et arrivé sur le terrain, je trouvai Stella occupé à parlementer avec l'ennemi, qui pouvait compter une trentaine de têtes, et mes hommes s'efforçant de retenir Édouard. Le vaillant fils d'Attila, la figure enflammée, se démenait en répétant en mauvais arabe : *Fen lazem edrob* (sur qui faut-il tirer)? Explications échangées, il fut reconnu que nous avions en face de nous un parti de paisibles marchands de Massaoua, qui, en proie aux mêmes défiances que nous, n'avaient pas douté que nous ne fussions un *goum* de brigands. Leur guide avait été le seul blessé de la bagarre : c'était un vieux reître, un Beni-

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.

Amer connu comme le plus grand poëte et le premier voleur de tout le Barka. Qu'on ne s'étonne pas de cette association de mots : celui qui a lu quelque poëme oriental, *Antar* ou *Kouroglou*, est tout de suite au fait de ce caractère de bandit héroïque qui, lorsqu'il a fait quelque beau coup, s'assied sur un rocher et improvise un chant de triomphe. Chez les Nubiens, le vol est en aussi grand honneur que jadis à Sparte ou dans l'Italie avant les Romains, et un jeune homme qui aspire à être adoré des brunes filles de la tente ou du toukoul doit avoir sur la conscience (qui n'en est guère alourdie) quelque fructueux coup de lance ou une douzaine de vaches volées. Notre homme, en nous voyant, avait eu la fantaisie de venir sur nous la lance en arrêt et en faisant une série de fantasias guerrières qu'avait interrompues une balle dans le gras de la jambe. Stella le pansa, et on fit la paix sur le lieu même : mais j'ai appris depuis qu'à son retour au village les jeunes filles l'ayant raillé d'avoir reçu une balle par derrière, qu'il a fait des menaces, et que si je repasse dans sa zone je ferai bien d'avoir le doigt à la détente de mon révolver. Un bon averti en vaut quatre.

En sortant de ce coupe-gorge, je débouchai sur le large et beau cirque dont le mont Takaïl est l'accident le plus saillant, et les puits d'Adardé, la station la plus commune des caravanes. Il y a là une grande plaque de terre cultivable, produit des alluvions entraînées par les eaux de tous les points du cirque : mais je n'y ai remarqué aucune trace de culture. Je grimpai avec quelque difficulté au sommet d'une montagne parfaitement isolée, à huit cents mètres à l'ouest d'Adardé, poste excellent pour dominer toute la contrée et en relever la carte. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut, à cinq heures au sud est, une très-belle table, coupée à pans réguliers, et paraissant se rattacher par sa gauche aux montagnes des Bogos : c'était le fameux Zadamba, l'une des deux montagnes sacrées du Sennaheit[1], les seules qui aient conservé des vestiges vivants du christianisme abyssin. Je ne connais le Zadamba que pour l'avoir vu de loin, car le temps m'a manqué pour l'excursion que je m'étais bien promis de faire de ce côté ; mais je me dédommageai en questionnant les indigènes.

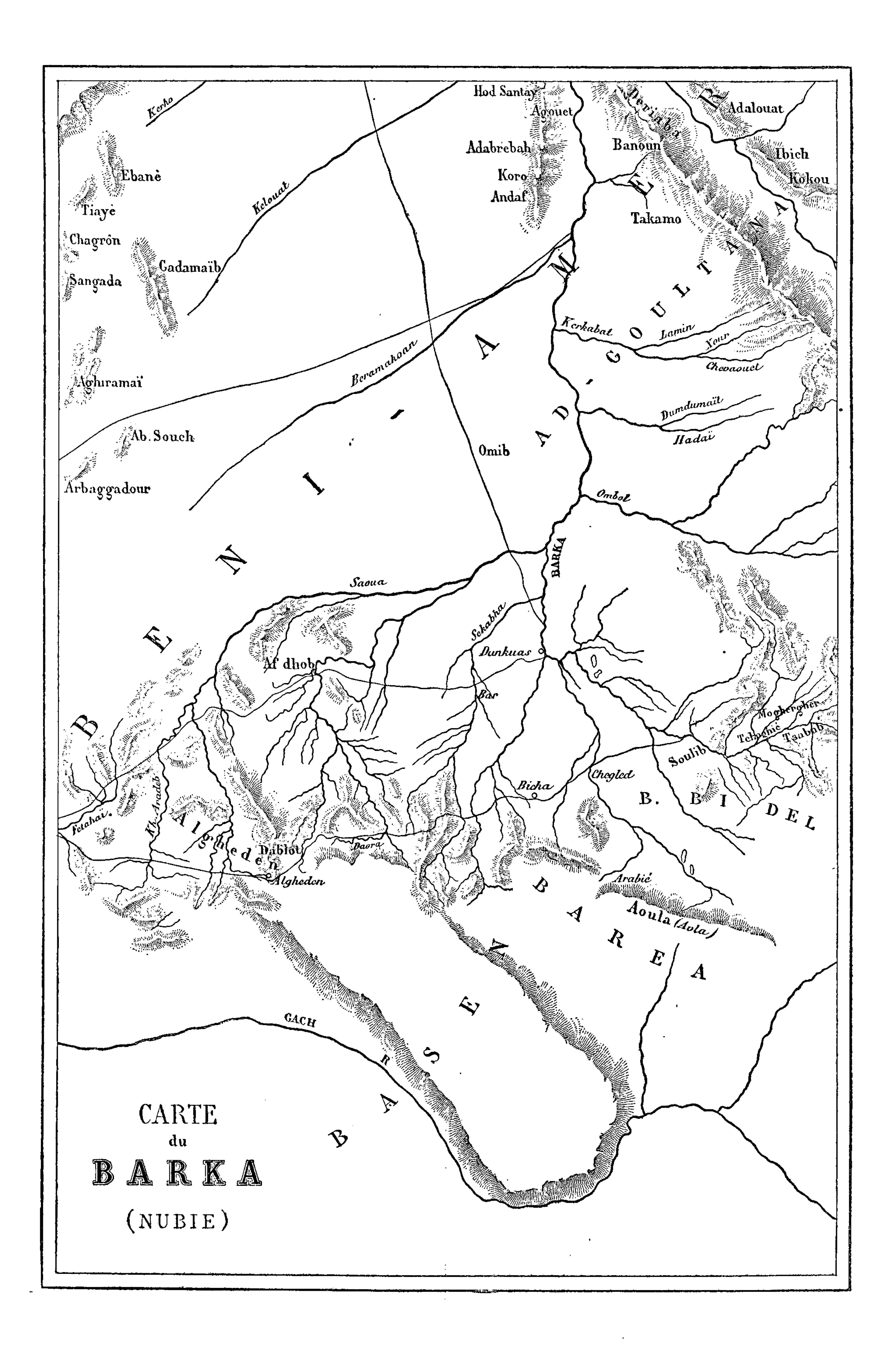
Le Zadamba proprement dit est un petit plateau d'un arpent ou deux de surface, à la pointe sud-est de la table dont j'ai parlé, et joint à cette table par un passage presque aussi étroit que le fameux pont qui mène au paradis musulman par-dessus l'enfer. Un négus abyssin a bâti là un couvent il y a je crois quatre siècles, et a affecté à son entretien le revenu d'un village du Tigré. Quand la province de Barka, qui cerne le Zadamba par trois côtés, s'est faite musulmane, les six ou sept moines qui habitaient le monastère, se voyant en danger d'être surpris et massacrés par des fanatiques, ont d'eux-mêmes rendu le sentier impraticable en le défonçant et en faisant rouler les rochers dans l'effroyable abîme qui le borde des deux côtés. Aussi la visite au Zadamba présente les dangers les plus sérieux à quiconque n'a pas le pied agile et sûr des Abyssins. De temps à autre, un moine sort de là pour aller quêter quelques secours, ou pour toucher, en vivres, la modeste rente dont j'ai parlé, et malgré leur habitude des lieux, quelques-uns, dit-on, ont roulé dans le précipice. On m'a aussi parlé d'un moine qui, arrivé maigre et agile au couvent, y a engraissé, et n'a plus osé repasser par le terrible chemin du pont. Je ne sais, je l'avoue, comment on peut s'y prendre pour engraisser, quand on est réduit à la maigre pitance du moine abyssin : j'en ai beaucoup vu, et si j'ai connu plus d'un *qièç* (prêtre, curé de paroisse) dont le double menton témoignait éloquemment de la richesse de la cure, ou de la libéralité des ouailles, le *monoxié* (moine), est un homme austère, dédaigneux de toute sensualité, et j'ai vu dans ce monde-là plus d'une figure illuminée d'autant de flammes ascétiques que les types les plus vantés d'un Zurbaran. Il est vrai qu'il y a loin du type noble et correct du pur Abyssin au profil farouche et assez vulgaire du paysan de Castille.

Je recommande pourtant la visite du Zadamba aux amateurs d'histoire éthiopique : il paraît que le couvent possède une bibliothèque où se trouvent cinq ou six manuscrits de valeur, et peut-être (monument historique inestimable) une chronique de l'histoire du Sennaheit.

Sur la gauche, deux fois plus près de nous, se développaient des plateaux dominés par une montagne aiguë, et où vit aujourd'hui la tribu très-réduite des Beit-Gabhru. Ils se divisaient originairement en trois fractions qui campaient, l'une à Mogarech, l'autre dans la plaine voisine, la troisième au pied du Chinara. Des dissensions civiles les affaiblirent, et vers 1850, les Algheden leur portèrent le dernier coup par une razzia où ils prirent beaucoup de femmes qui furent vendues comme esclaves au Taka. Ils échappèrent aux razzias de 1854 ; mais vers 1860, les Bedjouk avec lesquels ils avaient *le sang* (la vendetta), les razzièrent à leur tour et les ruinèrent en leur enlevant leur bétail. Ils se vengèrent en prenant part à l'invasion du Bedjouk par les Abyssins ; mais trop affaiblis pour conserver une position frontière qui les exposait à de nouveaux ravages, ils s'annexèrent aux Bogos de Keren, puis descendirent à Bosa, et s'établirent depuis cet endroit jusqu'à Haggatz et au plateau qui porte à présent leur nom (Rora Beit Gabhru). Quelques fractions sont restées à Keren, aux Halhal, à Ona. Ces derniers passent pour querelleurs, et la masse de la tribu leur reproche énergiquement de la compromettre par des méfaits dont la solidarité, au point de vue des coutumes du pays, retombe sur toute leur parenté.

Je continuai à remonter le Barka, et je passai au pied du massif isolé du Darotaï. C'est là que commence le territoire bogos, ou plutôt le territoire revendiqué par les Bogos. Dans ces malheureux pays où la force est à peu près la loi unique et où les terres productives sont fort restreintes, chaque arpent de terre à blé ou de pâturage

1. Nom indigène du bassin de l'Aïnsaba. J'expliquerai plus loin ce nom


Korka
Ebanè
Tiaye
Chagrôn
Sangada
Gadamaïb
Kelouat
Aghuramaï
Ab. Souch
Arbaggadour
Hod Santay
Agouet
Adabrebah
Koro
Andaf
Deriaba
Adalouat
Banoun
Ibich
Kokou
Takamo
Beramakoan
Kerkabat
Lamin
Your
Chevaouet
Dumdumaït
Hadaï
Omib
Ombol
BARKA
Saoua
Sekabha
Dunkuas
Af dhob
Bar
Mogheregher
Tchamie
Tsabab
Soulib
Bicha
Chegled
B. BIDEL
Fetahai
Kh. Aradib
Algheden
Dablot
Daora
Algheden
Arabié
Aoula (Aola)
BARE A
GACH
BASE N
BENI AMER
AD GOULTANA
CARTE
du
BARKA
(NUBIE)

est revendiqué par plusieurs populations voisines, et c'est la lance qui décide dans tous les cas où la prescription n'est pas établie par une possession ininterrompue. Entre musulmans, les affaires s'arrangent généralement à l'amiable : entre tribus chrétiennes ou censées telles, il y a l'arbitrage souverain du délégué du négus, le puissant chef Haïlo, grand baron de l'Hamazène, qui prétend au droit de suzeraineté sur toute cette frontière, et la tient de deux manières : d'abord par ses contingents armés, puis parce que la fertile Hamazène est le grenier d'abondance auquel, en temps de famine, ces tribus sont forcées de recourir. La situation politique de l'Abyssinie me défendait d'aller voir Haïlo à sa résidence de Tzazega, et je le regrettais, car rien n'est plus propre à nous faire comprendre la cour féodale d'un de nos grands barons du temps de Philippe Auguste, que celle d'un grand seigneur abyssin, quand il est comme Haïlo prince héréditaire du fief qu'il gouverne. Lorsque les tribus chrétiennes ont été molestées par les sujets égyptiens, Haïlo descend de son plateau et se fait justice lui-même, seul moyen de se faire respecter des autorités égyptiennes, dont le dédain officiel pour les Abyssins cache beaucoup de fanatisme et encore plus de poltronnerie, comme on a pu le voir plus haut.

A la fin de juillet dernier, les Halhal, frères des Bogos, molestés par les Beni-Amer, en appelèrent à Haïlo qui ne se fit pas attendre. Il tomba sur les agresseurs près du Debra-Salé, tua soixante hommes, emmena cent quarante chamelles, trois cents vaches, cinq à six mille chèvres et rentra à Keren. Le chef de la tribu razziée, Beged-Oued-Mamoud, vint l'y trouver, et on conclut une paix provisoire : les prisonniers furent rendus, ainsi que les chamelles, contre payement de six cents talaris (3150 fr.), condition fort modérée. Il est probable que cette paix imposée ne durera que tant que Haïlo commandera au Hamazène. Le terrible négus n'aime pas les grands vassaux, et il ne supporte Haïlo qu'en considération des services qu'il lui a rendus pendant la guerre civile : encore le fait-il surveiller par une sorte de lieutenant général (*fit aurari* Gared), un de ces officiers qui lui doivent tout et qui seront pendus le jour où le négus sera renversé ou tué : excellents instruments de domination absolue. Haïlo aime beaucoup les Européens, et j'aurais passé avec sécurité quelques heures avec lui : mais Gared n'eût pas manqué de dénoncer son cher collègue et eût pris sur lui de m'envoyer chez le négus, voyage que j'avais des raisons personnelles de ne pas désirer.



Zadamba vu d'Adarde. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

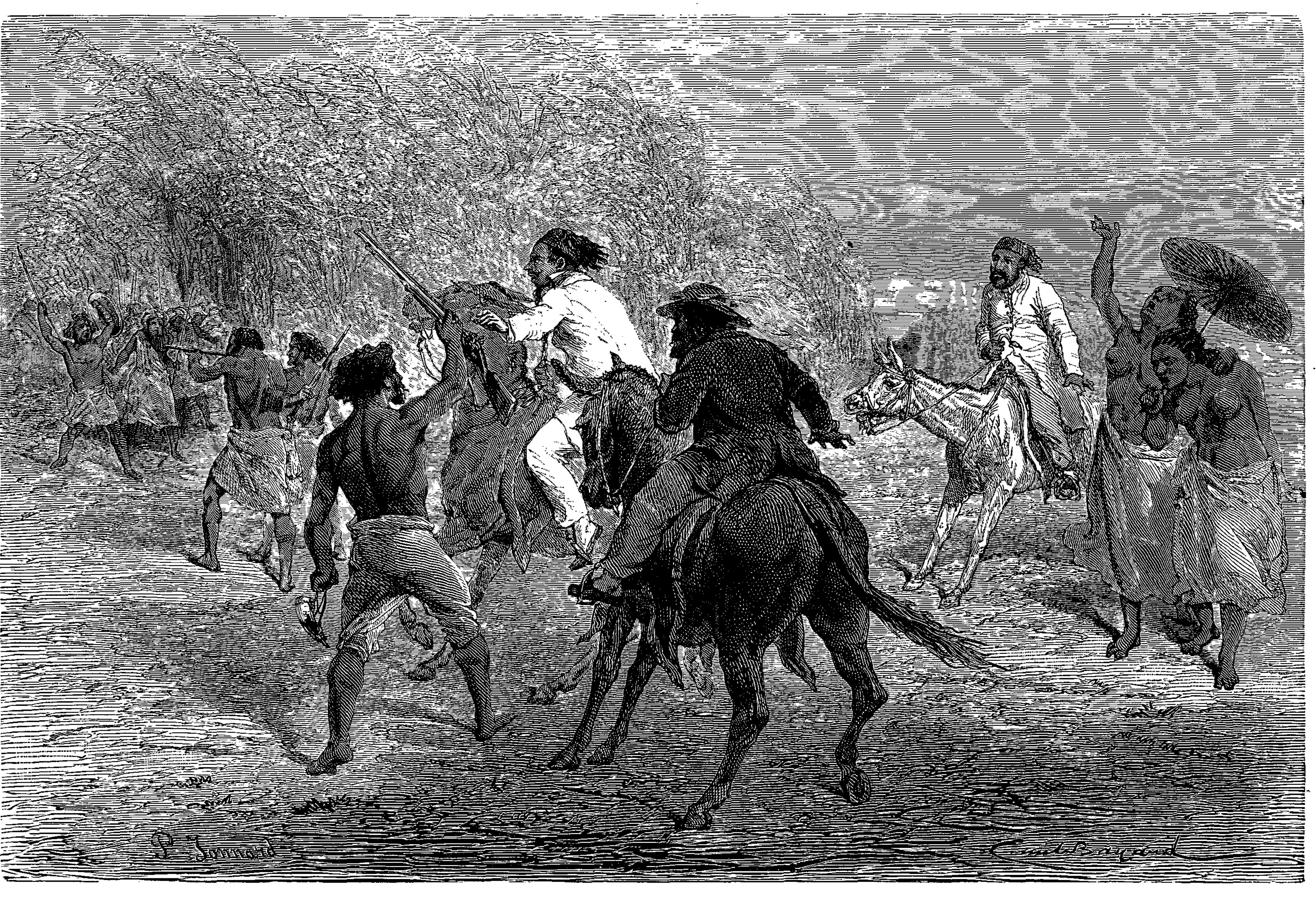
X

Le Sennaheit. — Ses visiteurs. — Le duc Ernest. — Beugou. Arrivée à Keren.

Deux ou trois heures après Darotaï, j'étais engagé dans une vallée dont le fond est occupé par le Barka, et où sont les terres cultivables de Haggatz, appartenant aux Beit-Gabru. Ceux-ci étaient jadis une tribu puissante que divers malheurs ont réduite à une soixantaine de familles, et ils se sont fondus dans les Bogos auxquels ils ont apporté la propriété de leurs terres, ou, pour parler plus exactement, un droit légal de revendication. Le long plateau que je laissais à ma gauche leur a dû son nom de *rora* (plateau) des Beit-Gabru.

Je marchai ainsi jusqu'au pied de l'Acheleuko, qui dressait à ma droite sa corne sombre et nue : là le Barka tournait sur la droite et recevait de l'ouest un grand torrent qui me semblait descendre du Debra-Salé. Au confluent s'élève une colline fort pittoresque, détachée de la *rora;* et le Barka, refoulé vers le pied de cette colline par les alluvions qui descendent de l'Acheleuko, l'a fouillée avec rage et y a creusé une muraille à pic d'un bel effet. Pendant que mes compagnons se reposaient à l'ombre d'un groupe d'arbres touffus, je grimpai à la colline pour relever les vallées voisines, et je constatai que cette butte fermait à la gorge un cirque fertile, encore couvert des chaumes gigantesques du dourra, vestiges de la moisson dernière. Ce cirque appartient aux Bogos, de même que la longue vallée de Beugou, où j'allais entrer. L'Acheleuko est un admirable observatoire pour ces pasteurs, dont les vedettes peuvent aisément discerner, même à travers ce pays assez boisé, tout goum de pillards en quête de bétail. Aussi les razzias ordinaires n'ont-elles guère lieu que par les nuits sans lune.

J'entrais ici dans le pays montagneux que les habitants appellent emphatiquement le *Sennaheit*, c'est-à-



Escarmouche dans le bois de Karovel. — Dessin de Émile Bayard.

dire *le beau pays* par excellence : emphase qui a quelque chose de touchant, car il révèle chez ces sobres montagnards un amour profond d'une patrie qui n'est pas toujours pour eux une mère bien généreuse. Toutefois, si le Sennaheit ne peut soutenir la comparaison avec l'Abyssinie, dont il forme le gradin inférieur (700 mètres environ au-dessus du Barka, 800 au-dessous de l'Hamazène), il n'en est pas moins infiniment supérieur sous tous les rapports aux plus curieuses parties de la Nubie, et je n'ai pas eu peine à comprendre l'engouement subit dont il a été l'objet. Déjà il avait été visité par divers missionnaires Lazaristes, par un jeune voyageur suisse, M. Werner Munzinger, qui l'a pris pour patrie adoptive, et par le consul britannique, M. Plowden, quand en 1858, un voyageur français, en quête de belles chasses à l'éléphant, M. A. de Courval, le traversa à fond, en leva la carte, et en publia une notice élogieuse et bien faite qui, coïncidant avec une bonne monographie de M. Munzinger, mit tout à fait les Bogos à la mode. En 1862, le duc Ernest de Saxe-Gotha, désireux de chasser la panthère et le lion aux bords fiévreux de l'Ainsaba, vint s'établir à Keren avec sa petite cour, et ce voyage, qui faillit coûter la vie à la duchesse et à quelques-unes de ses dames d'honneur, éprouvées par des fièvres redoutables, a valu au monde lettré une publication luxueuse et assez intéressante pour tenter peut-être de nouveaux explorateurs. J'ai pu constater que la visite princière, qui s'est traduite pour les Bogos en une pluie de talaris, n'a pas eu chez ces pasteurs, encore primitifs, le désastreux effet des générosités imprévoyantes de Mlle Alexine Tinne, parmi les coquins avides qui font le *commerce* du fleuve Blanc.

Le duc Ernest, avant de quitter le Sennaheit, crut faire acte de courtoisie en envoyant le grand cordon de son ordre à Théodore II. Il va sans dire que le terrible « fils de David » se garda bien de le porter. Dans les idées féodales des Abyssins, quiconque accepte un Ordre étranger, devient homme-lige du souverain qui le décerne. Cette idée régnait chez nous au moyen âge, mais nos temps positifs ont mis bon ordre à tous ces souvenirs de l'antique chevalerie.



Chefs des Kalaù ou Kelaou. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G Lejean.

Je remontai pendant deux heures une vallée large de six cents mètres appelée Beugou, couverte d'une végétation très-variée, parmi laquelle de grands baobabs (*dima* en langue du pays), entièrement dégarnis de leur feuillage en cette saison, montraient de distance en distance leurs énormes troncs grisâtres qui, avec leurs grosses branches écourtées, ressemblaient vaguement à des mains gigantesques. La vallée de Beugou, qui commence beaucoup plus loin au sud, forme la tête du Barka, et offre çà et là des plaques de terre légère, mais assez meuble, où les Bogos font leurs semailles. Cette vallée a l'avantage de posséder quelques bonnes sources, comme celles de Goaga et de Donkolahas, aussi y trouve-t-on en toute saison des campements de pasteurs. Je m'arrêtai pour la halte de midi à Goaga, petite source fort modeste qui, à l'époque des grandes eaux, est assez retentissante, s'il faut s'en rapporter à la signification de son nom. Le corps d'un large dima nous abrita contre les rayons du soleil, et même deux ou trois de nous parvinrent à se loger dans la cavité formée par la base entr'ouverte du colosse décrépit.

Dans ce couloir bordé des deux côtés de montagnes presque à pic, la chaleur était suffocante, car nous étions encore dans les basses terres, bien qu'à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, quatre cents mètres plus haut que Kassala. Ainsi, dans cette plaine du Barka qui, vue d'en haut, semble unie comme une mer, nous

montions à chaque journée de marche de cinquante mètres en moyenne. A deux heures, la chaleur étant un peu tombée, nous commençâmes à gravir le plateau des Bogos par un chemin en escalier qui part de Goaga, et monte au pied du mont Fellestok à travers des entassements confus de granit et des arbres épineux de toutes sortes.

Nous fîmes une halte sur le petit plateau de Djanfa, qui se présente le premier, et où nous trouvâmes sur notre gauche une source que la tradition a baptisée du nom de *puits des Barea*. Ces noirs ont, dit-on, précédé les habitants actuels du Sennaheit dans la possession de cette terre; et, du reste, tout ce qui a par-là quelque vestige d'antiquité y est attribué aux Barea, comme en France on attribue tout à César, en Valachie à Trajan, et en Turquie aux Génois. Il n'était pas quatre heures quand je tournai le pied d'une superbe montagne appelée Zevan ou Zebhan, qui se dresse dans un pittoresque et superbe isolement. Le froid, résultat naturel d'une ascension de cinq cents mètres d'altitude, commençait à me gagner, et je fus heureux de voir se développer sous mes yeux les deux cents maisons en chaume du gros village de Keren, résidence du P. Stella, et terme momentané de mon voyage. Quelques beaux jeunes garçons au teint foncé, à l'air fier et un peu sauvage, vinrent silencieusement nous baiser la main qu'ils portaient ensuite à leur front, puis partirent en courant pour annoncer notre arrivée au village. Dix minutes après, toute la population masculine s'empressait autour de nous avec des paroles de bienvenue; les quelques fusils que possédait la commune furent déchargés en notre honneur; les femmes poussèrent le long cri aigu et perlé qui est commun à toute l'Afrique du Nord (le *zararit*). Je jouissais de cette *fantasia* spontanée qui prouvait la



Plaine de Mogarèh et mont Lalamba. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

popularité méritée dont le P. Stella jouit dans cette agreste et intéressante contrée.

XI

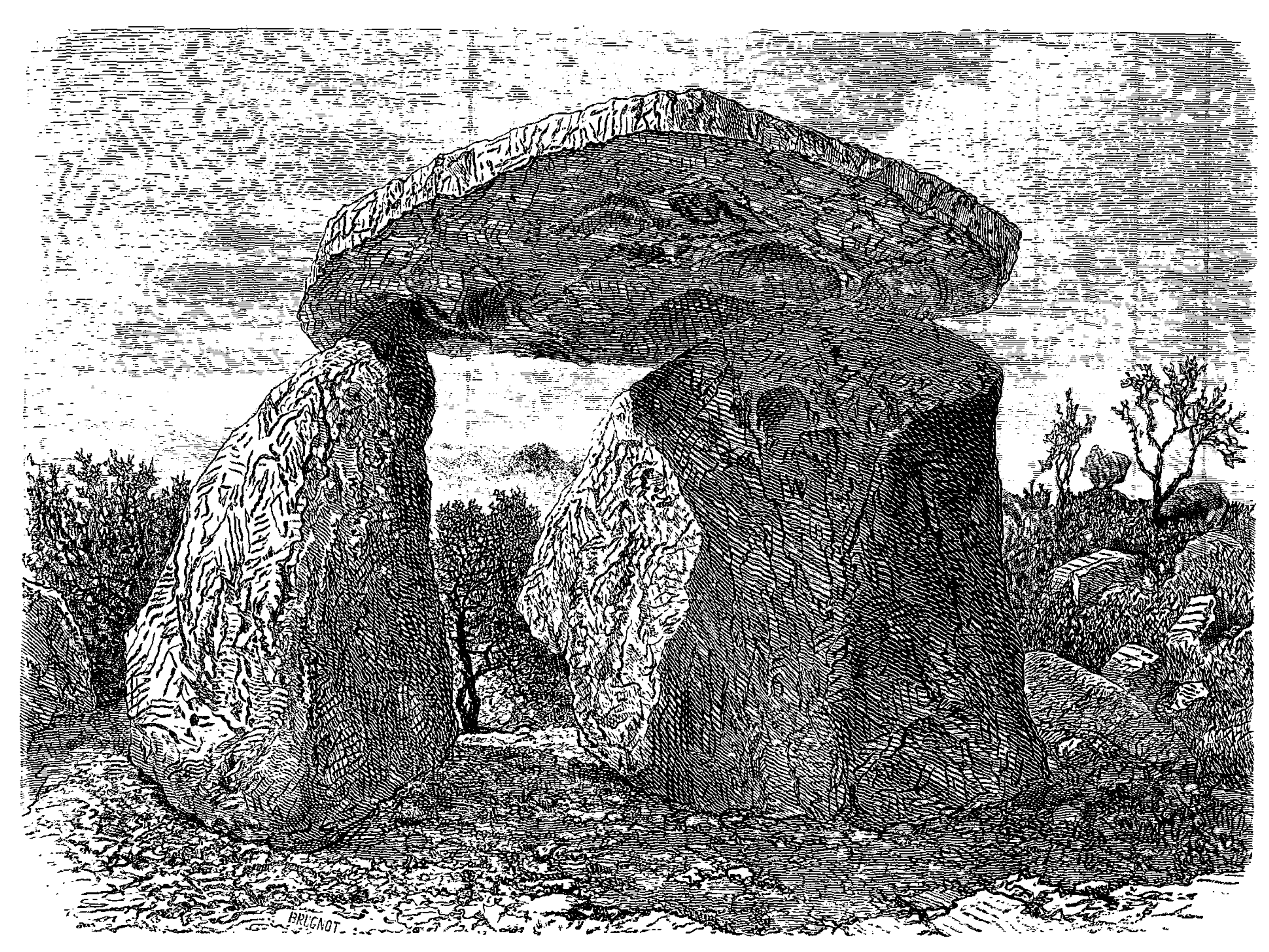
Les Bogos. — Légendes : Guevra Terké. — État actuel. — Coutumes particulières. — Prix du sang. — Christianisme. — Le P. Stella. — Son histoire. — Son apostolat.

Les Bogos ou Mogos (dont Keren est la capitale) n'habitent le Sennaheit que depuis quatre siècles environ. Ils viennent du fond du Lasta, province montagneuse de l'Abyssinie centrale, et appartiennent à la race montagnarde et belliqueuse des Agau, qui sont les aborigènes de l'Abyssinie. Leur père, Guevra Terké, eut le malheur de tuer son frère ou un de ses plus proches parents, et pour éviter le sang (la vendetta), il dut émigrer en toute hâte avec ses deux fils, Seguina et Korsokor. Il y a sur cette fuite une autre légende qui a un caractère tout biblique, et qui a été évidemment composée de lambeaux des histoires de Jacob et de Joseph. D'après cette légende, Guevra Terké, qui était jeune, brave et beau, eut le malheur de plaire à une jeune favorite de son vieux père, et en s'éloignant de cette belle esclave avec la dignité d'Hippolyte, il s'en fit une ennemie mortelle. Elle profita de ce que le père de Terké était aveugle et Terké velu pour jouer à ce dernier exactement le même tour que Rébecca joua à Ésaü au sujet de la bénédiction paternelle. Terké, déshérité au profit de son jeune frère, ne réclama pas et émigra. Cette histoire ne mérite aucun crédit : d'abord parce qu'elle est un pastiche évident; puis, parce qu'elle pèche par la base même. Il se peut qu'il y ait des hommes velus en Abyssinie; mais, pour ma part, je n'en ai jamais vu.

Actuellement, les Bogos (qui se nomment eux-mêmes Bilèn, et qui parlent un dialecte de la langue agau) comptent dix-huit mille âmes réparties dans dix-sept villages des deux côtés du fleuve Ainsaba. Ils sont divisés en deux fractions qui tirent leur nom des deux fils

de Terké, les Ad-Seguina au nord-est, les Ad-Korsokor au sud et à l'ouest. C'est un peuple à la fois agricole et pasteur : il cultive peu sur son plateau, qui, malgré la belle apparence de ses vastes plaines, est assez aride et manque surtout d'eau ; mais il descend dans les plaines de Beugou, d'Haggatz, d'Inchinak, et y sème du dourra. En cas de déficit, il vend ses vaches et achète du grain dans le Barka ou l'Abyssinie. Sa vraie richesse, son orgueil, c'est son bétail. Dans l'estimation des fortunes, au Sennaheit, l'unité courante est le *mokta*, ou troupeau de cinquante vaches. Deux *moktas* constituent ce qu'on nommerait en France « une honnête aisance : » quatre moktas sont une fortune.

L'organisation aristocratique des *choumaglié* existe parmi les Bogos comme dans le Sennaheit : je n'ai rien de particulier à en dire. Le droit d'aînesse, qui en est la conséquence naturelle, y est aussi en pleine vigueur. Si un choumaglié meurt, son fils aîné hérite du mobilier, de l'épée patrimoniale, des vaches blanches du troupeau, des tigrés, et, en certains cas, de la veuve. Cet usage, assez bizarre pour un peuple chrétien, a besoin d'être expliqué. Si un homme marié vient à mourir, les parents ou même les enfants d'un autre lit ont le droit (et, jusqu'à un certain point, le devoir) d'épouser sa veuve, ce qui ne paraît irrégulier à personne, et semble, au contraire, chez les Bogos chrétiens comme chez les

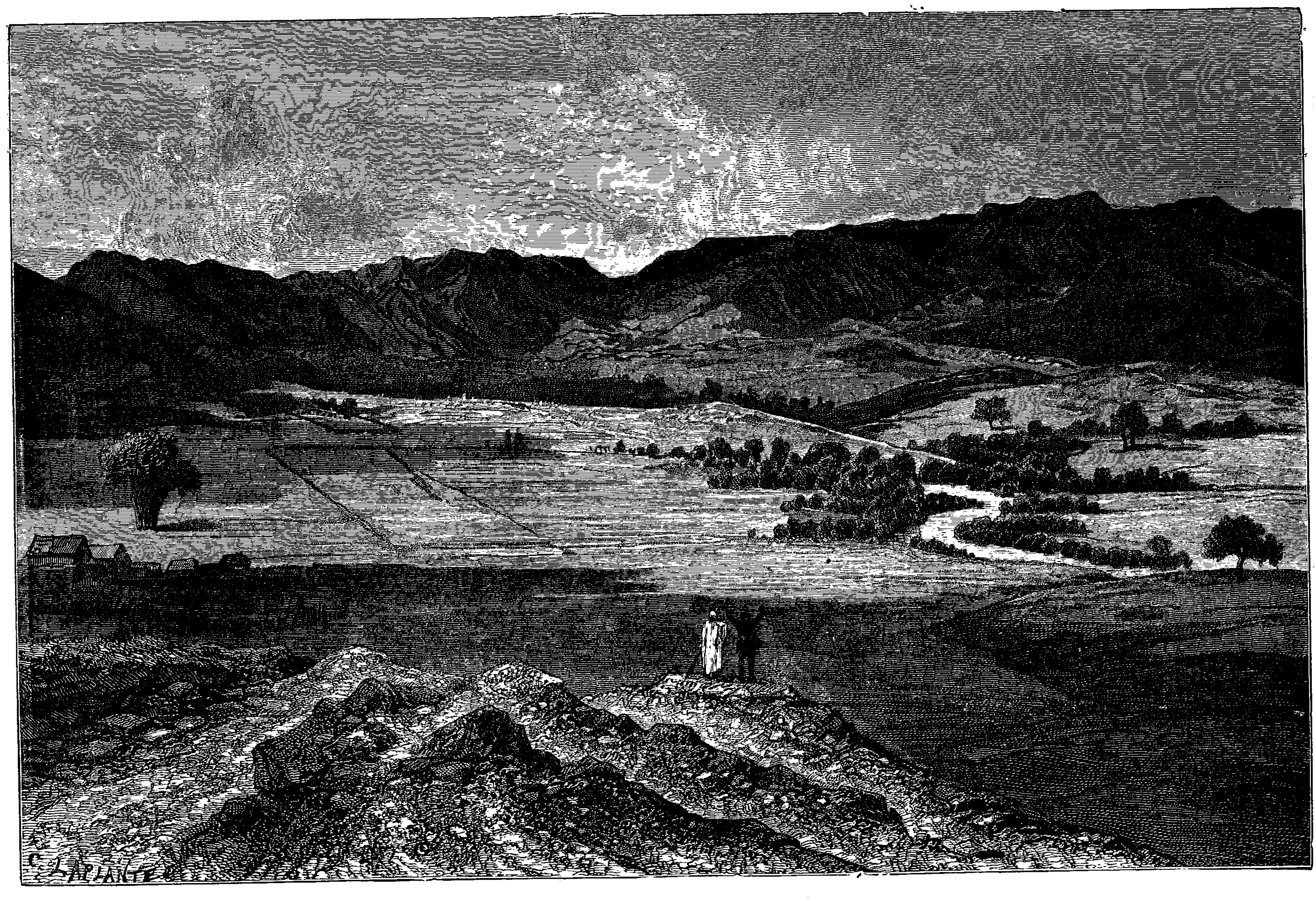


Dolmen de Lalamba. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Beni-Amer musulmans, un acte de protection chevaleresque et une manière d'honorer le souvenir du défunt. Quant aux fils autres que l'aîné, il leur doit une part d'héritage suffisante pour aller vivre ailleurs. Par une disposition spéciale et qui est certainement d'une délicatesse remarquable, le plus jeune fils hérite de la maison paternelle. Il semble que la loi le suppose toujours le plus digne d'aimer et de conserver à la fois le souvenir de son père et le foyer qui en est le signe matériel.

Les filles n'ont droit à rien : il est vrai que la plupart se marient très-jeunes. Elles sont presque toutes d'une beauté fine, délicate, avec quelque chose d'un peu farouche ; rien n'égale l'éclat de leurs yeux noirs, adouci par le ton de bronze florentin de leur peau. Feu Plowden, consul d'Angleterre à Gondar, qui a vécu au moins douze ans en Abyssinie, et qui s'était fait le chevalier de la beauté abyssine au point de mettre franchement les jeunes filles de Gondar au niveau des plus jolies *misses* de Londres, a, je crois, fait remarquer avec raison que les longs yeux noirs des Africaines qui, sur un visage européen, feraient un contraste dur et criard avec la blancheur pâle ou rosée du teint, emprunte un charme pénétrant au fond cuivré qui les entoure et les *éteint* en quelque sorte.

La femme, chez les Bogos, n'a guère de droits sociaux : et cependant, par une triste inconséquence, elle



Plaine de Keren. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

a des responsabilités fort graves. J'ai vu une famille honorable de Keren dont le chef est mort endetté : les créanciers ont saisi pour gage ses deux filles, deux enfants, et les ont fait vendre comme esclaves. L'aînée a plu à un homme influent du pays qui, pour l'épouser, l'a délivrée en payant à l'acheteur 24 talaris (126 fr.).

Un usage qui n'est pas particulier au Sennaheit, c'est ce fameux *prix du sang*, lequel existe chez tout peuple qui n'a pas su s'élever à l'idée de l'État, protecteur et garant de la société publique. Ce droit du sang, qui représente la solidarité de famille et de tribu en matière criminelle, se nomme *dia* chez les Arabes et *dem* chez les Bogos. Chez ces derniers on reconnaît le *sang* et le *demi-sang*. Le premier se doit toutes les fois qu'il y a eu homicide volontaire, que la victime soit un homme, une femme, un enfant, un choumaglié ou un tigré. La séduction est assimilée à un homicide, et, dans beaucoup de cas, la rupture d'une promesse de mariage.

Le demi-sang s'exige pour toute blessure qui a fait couler le sang ou occasionné une lésion grave, ou pour un accident mortel occasionné par une arme ou tout autre instrument tranchant sans participation volontaire du propriétaire. Le mari qui tue sa femme ne doit compte des motifs de cet homicide à personne, mais il doit à son beau-père le demi-sang.

Le *sang* d'un choumaglié est estimé cent trente-deux vaches, plus une mule et une natte : celui d'un tigré, quatre-vingt-treize vaches dont le tiers appartient à son suzerain.

Les Bogos se disent chrétiens par tradition héréditaire; mais ils n'avaient ni prêtres ni églises vers 1854, lorsqu'un hasard providentiel amena chez eux un jeune missionnaire piémontais, le P. Giovanni Stella, qui, se sentant peu d'attrait pour les missions de l'intérieur de l'Abyssinie, vint se fixer près Keren et comprit qu'il y avait là un terrain presque vierge où ses éminentes qualités pouvaient trouver un emploi utile. Différent en ceci de certains missionnaires plus zélés qu'intelligents (j'en ai connu un qui bornait à peu près son apostolat à distribuer aux noirs païens des médailles de l'Immaculée Conception que ces colosses naïfs portaient comme des *grigris* de première valeur), M. Stella remit à des temps plus heureux l'enseignement du dogme, et s'appliqua à rendre les Bogos plus aptes, par la moralisation, à comprendre les abstractions du christianisme. Il s'appliqua d'abord à concilier les querelles et les *sangs* qui régnaient de tribu à tribu, de village à village, et qui décimaient ces populations déjà sujettes à tant de hasards : il obtint peu à peu des Bogos l'abandon des habitudes de maraudage auxquelles ils étaient assez enclins; il pénétra dans l'intérieur des familles, enseigna à ces orgueilleux montagnards à respecter davantage les liens du mariage, la vie et la propriété d'autrui, et à céder moins souvent aux suggestions meurtrières d'un point d'honneur louable dans son principe, détestable dans beaucoup d'applications. Il passa un an ou deux à prêcher dans le désert : mais un service signalé qu'il rendit aux Bogos, et dont je parlerai plus loin, leur inspira confiance en lui, et en peu d'années il devint le dictateur moral et le juge amphictyonique des dix-sept villages bilen et d'une dizaine de bourgades ou tribus voisines. Il s'appliqua aussi à l'extinction du brigandage, regardé jusqu'alors dans la montagne comme une profession honorable, digne d'un homme de cœur. Il en était venu à connaître individuellement tous les brigands fameux du Samhar, du Sennaheit, du Barka, et savait le plus souvent retrouver la trace d'un acte de maraudeur et en obtenir le redressement.

Cette dictature, conquise à force de dévouement patient, inquiéta le négus, suzerain nominal du Sennaheit : il voulut voir de près abouna Iohannès (*notre père Jean*, nom familier de M. Stella), le rénovateur de l'âge d'or sur la frontière du nord, et l'appela en termes fort gracieux à sa résidence de Debra Tabor, l'appelant son fils et l'assurant du meilleur accueil. M. Stella répondit fort courtoisement aux envoyés du négus, gagna du temps, et quand il fallut absolument prendre un parti, il descendit prestement à Massaoua :

> Que Sa Majesté me dispense :
> Grand merci de son passeport.
> Je le crois bon : mais dans cet antre
> Je vois fort bien comment l'on entre
> Et ne vois pas comme l'on sort.

La première fois que je le vis, ce fut à Massaoua, deux mois avant le voyage que je raconte ici. Après ce que j'avais lu sur M. Stella dans Ch. Didier, Munzinger, A. de Courval et autres, je m'étais attendu à voir une sorte de saint François-Xavier en cheveux blancs : mon étonnement fut grand de voir entrer un gros jeune homme à face rebondie, aux grands yeux spirituels et railleurs, à la figure ouverte, et portant tous crins à l'instar de ces rapins à chevelures mérovingiennes que je rencontrais tous les jours à Paris vers la rue Bonaparte. Un *bouri*, grosse pipe bogos qui ne le quittait jamais et qui semblait faire partie intégrante de sa personne, complétait l'originalité de sa personne. Son caractère m'attira de prime abord, et sa conversation hautement instructive me fut une ressource intellectuelle précieuse. N'en déplaise à Ch. Didier qui, dans *Cinquante jours au désert*, l'a fort injustement maltraité par ouï-dire et sans jamais l'avoir vu, M. Stella était instruit, avait tous les goûts classiques d'un abbé italien, et était passionné pour Horace : il avait dans sa bibliothèque d'excellentes éditions allemandes de tous les poëtes latins. J'ai vaguement appris, et avec regret, que ce vaillant pionnier a eu, comme son émule D. Angelo Vinco au fleuve Blanc, à lutter contre des tracasseries où je n'ai pas à entrer : c'est une raison de plus pour que je lui rende ici le témoignage mérité que, de tous les missionnaires militants que j'ai vus dans les pays africains, nul n'a rendu des services plus réels à la civilisation, au christianisme, et à l'influence française qui est, en Orient, solidaire de tous les progrès dans cette voie.

XII

Malheurs récents des Bogos. — Invasion de 1854. — Intervention et réparations. — Le *bœuf Apis* et ses calembourgs. — Pour dix-sept mille francs de poésie. — Chant bogos. — Incidents. — Un dolmen. — Un serpent. — Histoire d'un consul et d'un léopard. — Mes Abyssiniennes ne veulent pas être enlevées. — Vols d'enfants.

Placé à cheval sur la route de Khartoum à Massaoua, les Sennaheit devaient tenter la cupidité des beys égyptiens de la frontière, principalement de celui de Taka. En 1850, un de ces beys, homme d'ailleurs capable et énergique, mais connu par sa haine fanatique pour tous les chrétiens, Elias-Bey, envahit à l'improviste le pays des Bogos; ceux-ci, avertis, eurent le temps de se sauver derrière Ainsaba avec leur bétail. Elias poussa jusqu'à Ouasentet, village de la tribu Bedjouk, à quatre lieues de Keren; il n'y trouva que quelques vieilles femmes qu'il fit lâchement assassiner. Il voulait attaquer les Mensa, dont les premiers campements étaient à quatre ou cinq heures de là; mais un guide, qui peut-être voulait sauver ces montagnards, persuada au bey (lequel n'était pas plus géographe que tous ses confrères) que les Mensa étaient à huit journées de marche de là, et Elias retourna à Kassala. Le salut des Bedjouk avait tenu à une circonstance qui peint bien l'officier égyptien. Le bey, en arrivant à l'Ainsaba, avait fait tirer le canon pour « démoraliser » les pasteurs qu'il voulait surprendre et que, sans cette belle précaution, il eût infailliblement attrapés au gîte.

En 1854 eut lieu la seconde invasion qui a laissé chez les Bogos de si lugubres souvenirs. En pleine paix, un turc sauvage qui commandait à Kassala, Khosrew-bey, réunit à ses réguliers tous les bandits du Barka et du Gach, et vint lancer toute cette troupe sur le Sennaheit. On monta à l'assaut du plateau par les deux passes qui y mènent, Incometri et Goaga, de sorte que les Bogos, qui avaient alors leur principal village à Mogareh (une heure de Keren), furent pris d'un coup de filet, eurent 50 hommes tués en combattant, Mogareh brûlé, 380 captifs (femmes et enfants pour la plupart), enlevés avec une soixantaine de *moktas ;* puis les bandits rentrèrent en hâte chez eux. M. Stella était absent; il arriva le lendemain à Keren, recueillit à la hâte les informations des montagnards dérobés, courut à Kassala et réclama énergiquement réparation à Khosrew. Celui-ci refusa grossièrement de reconnaître un caractère officiel au prêtre lazariste; en outre, il lui déclara que tous les chrétiens de Sennaheit étaient des *acîn* (des rebelles) que l'Égypte avait le droit et la ferme intention de soumettre. M. Stella s'adressa alors aux consuls de France et d'Angleterre. Ce dernier était M. Plowden, homme d'une énergie et d'une intelligence politique extrêmement remarquable, et qui vit là une excellente occasion de relever aux yeux des chrétiens et des musulmans de l'est-Afrique le prestige de l'Angleterre. Il alla lui-même à Kassala, parla très-haut, n'obtint rien, se rendit à Alexandrie, porteur d'une adresse des Bogos à la reine d'Angleterre, trouva un appui énergique dans le consul général de France, M. Sabatier, et justice éclatante fut enfin obtenue. Khosrew fut destitué ; ordre fut envoyé de rendre les captifs. 380 furent mis en liberté immédiate ; mais une dixaine avaient été, pour dépister les recherches et les réclamations, dirigés sur Djedda, le grand entrepôt de la traite dans la mer Rouge, cité renommée par deux choses qui, d'après mon expérience personnelle, sont inséparables : un fanatisme musulman exalté et une immoralité abjecte. Les dix ou douze restants étaient éparpillés dans les harems de Kassala ou des environs.

Alors commença une chasse qui, depuis huit ans, fait l'humiliation et le désespoir des bons propriétaires de Kassala. M. Stella s'y rend tous les ans, écoute, épie, et à chaque visite il déniche, réclame et ramène quelque traînard que le divan n'ose pas lui refuser. Il y eut des scènes bouffonnes. Mallem Todros (le coquin copte ci-dessus nommé, que M. Stella appelait plaisamment le *bœuf Apis*, à cause de ses énormes yeux saillants) avait caché deux fillettes dans son harem ; son voisin Kotzika, gendre du Mallem Ghirghis, lui joua le bon tour de le dénoncer. Les petites filles furent rendues, et Todros, dans son dépit, ne trouva rien de plus spirituel que de faire briser à coups de pierres les croisées de Ghirghis. *Inde iræ*, et, entre ces deux graves personnages, série de procès que Stella est parvenu à concilier.

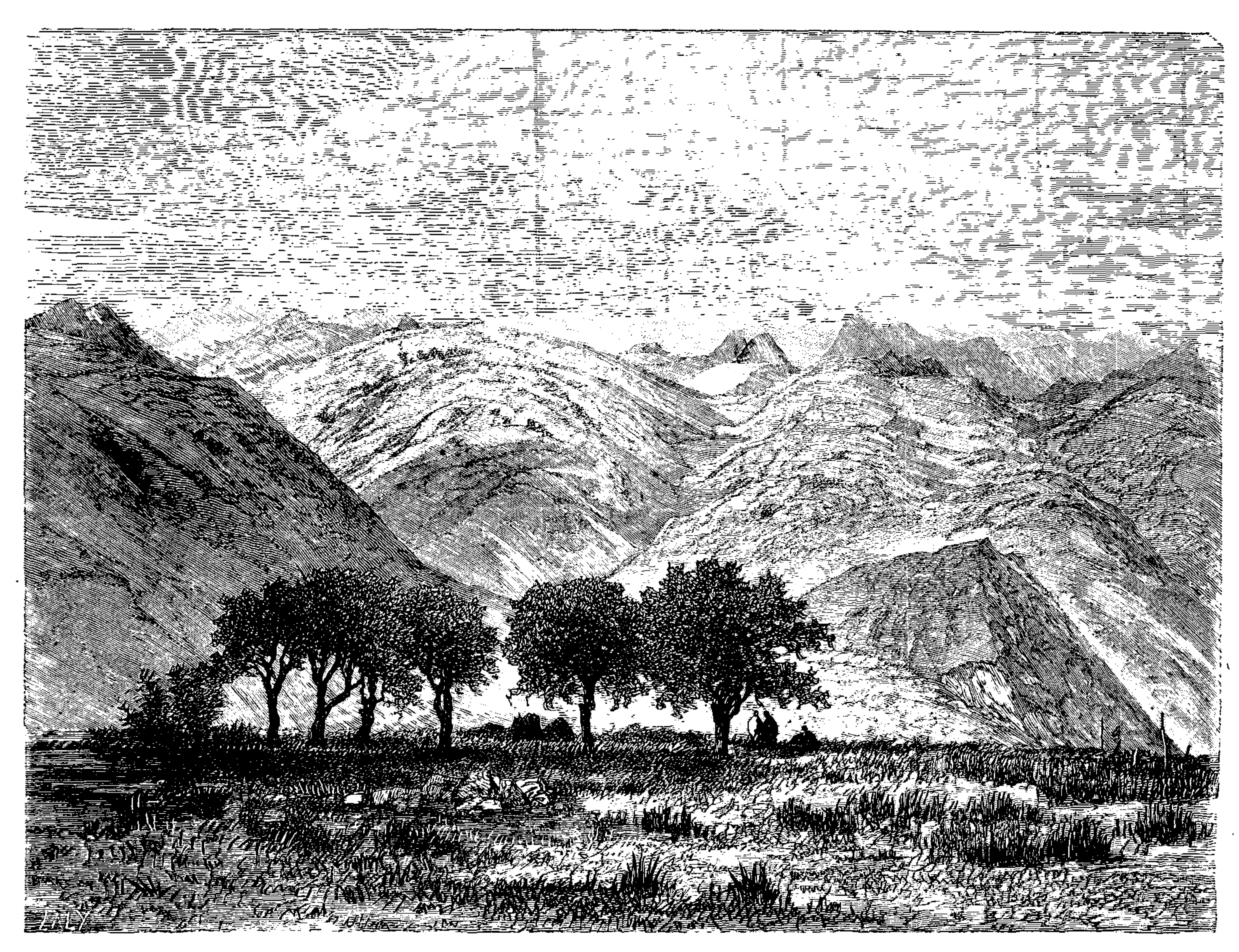
Quand je passai à Kassala, je réclamai cinq esclaves qui restaient encore à rendre; le divan ne m'en laissa emmener que deux, et souleva des difficultés absurdes pour retenir les trois autres, — que je me suis bien juré de ravoir, dussé-je plaider pendant dix ans et fatiguer trois gouvernements de mes réclamations. J'allai, un soir, accompagné de Stella, voir Todros, que je trouvai parfaitement ivre, et qui nous invita gracieusement *à faire comme lui*. Puis se tournant vers Stella : « Qu'est ceci, *abouna ?* lui dit-il; vous *pillez le pays* (enta harab el beled) toutes les fois que vous passez. » — « Adressez-vous au consul, répliqua modestement M. Stella, je ne suis qu'un pauvre missionnaire. » — « Laissez-moi tranquille avec votre consul, dit l'ivrogne ; c'est un galant homme qui n'a aucune raison de nous faire de la peine, et qui ne fait ceci que pour vous obliger. » Todros, par parenthèse, était un homme d'esprit, qui filait supérieurement le calembourg arabe; il avait, je crois, dans un voyage récent en Abyssinie, présenté des comptes d'une haute fantaisie à Théodore II, qui ne prend pas ces choses aussi philosophiquement que le divan égyptien, et qui avait mis le fripon aux fers. Todros, à Kassala, me parlait amèrement de son homonyme couronné, et disait de lui : *mouch negus, neghis* (ce n'est pas un empereur, c'est une canaille).

Je reviens à l'affaire des restitutions. Les consuls généraux de France, MM. Sabatier et de Beauval, après avoir laissé quelque temps dormir la question, réclamèrent et obtinrent du gouvernement égyptien une indemnité de 17'000 fr., représentant à peu près le tiers de la valeur du bétail volé. Je fus chargé par autorité

supérieure de veiller à la répartition de cette somme, et je fis appeler à Keren les principaux choumaglié de ce village et de ceux d'Ona, Tantarwa, Achala, Djoufa et Deghi, qui avaient plus ou moins souffert. La répartition fut faite sur listes individuelles, à raison d'un talari un quart (six francs cinquante centimes) pour chaque vache volée; la publicité donnée à l'opération rendait les fraudes impossibles.

Ce fut l'occasion de fantasias et de fêtes bruyantes, et de belles chansons furent improvisées en mon honneur; j'en eus pour dix-sept mille francs. J'ai regret de ne pas en avoir conservé de traduction. Je dus être comparé à je ne sais plus quoi, à une pluie bienfaisante; la pluie d'or probablement, — avec Danaé en moins.

J'ai parlé de poésie; les Bogos, comme tous les peuples barbares, sont très-portés à l'improvisation, que facilitent singulièrement la douceur et la souplesse de leur langue harmonieuse. On ne connaît, en fait de spécimens de leur verve, que de courts refrains chantés aux funérailles, et qui sont moins des chants que des sortes d'interjections, partant d'elles-mêmes d'un cœur brisé de mère ou de fille. On ne peut refuser un vrai sentiment poétique à ces deux distiques que je cite



Contre-forts de l'Hamazène. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

au hasard. Le premier a été composé par un jeune garçon :

L'aigle (de la mort) t'a emporté :
Où t'avait-il rencontré?

L'autre est pour une toute jeune fille :

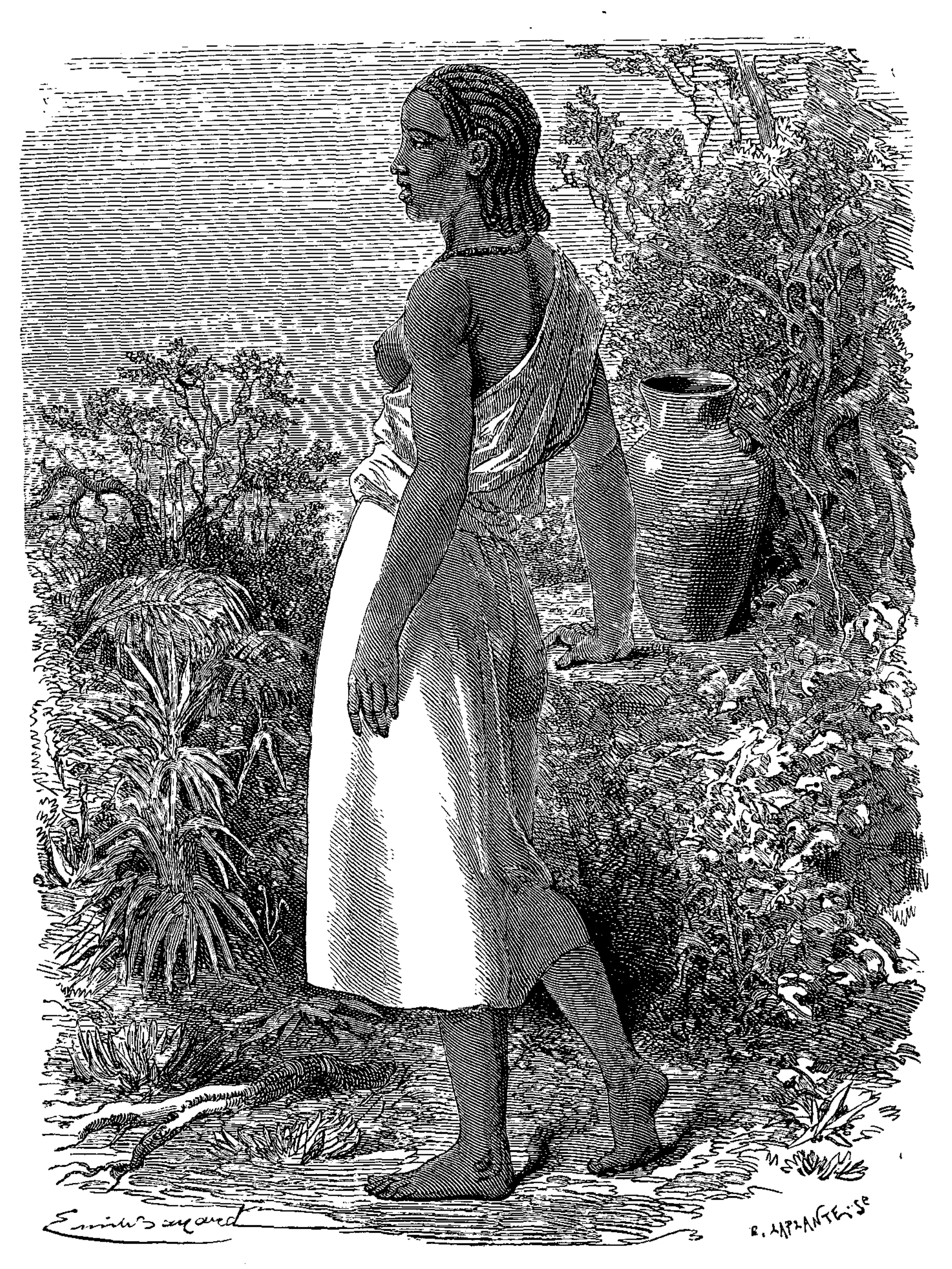
La gazelle se rafraîchit à la brise du matin
Et boit à pleins poumons l'air de la montagne [1].

Je restai quelques jours à Keren, ne perdant aucune occasion de courir les environs et de faire des ascensions de montagnes. Cela me procurait quelquefois de singulières rencontres. J'avais fait un jour l'ascension du Lalamba, belle montagne en pyramide que l'on voit à droite du dessin où j'ai figuré Mogarèh (p. 135). J'y avais dessiné un fort beau *dolmen* naturel composé de trois pierres seulement (nos *dolmens*, dits celtiques, en ont ordinairement quatre), et relevé le plan de la plaine de Ouasentet, malgré les croassements d'un corbeau qui était venu se poser à côté de moi, et après m'avoir regardé quelque temps avec une sorte d'étonnement scandalisé, m'avait assourdi de ses cris d'alarme destinés évidemment à protester contre l'invasion inusitée de *sa* montagne. Je descendais las et préoccupé, quand, au moment de poser le pied sur une sorte de branche morte couchée dans les hautes herbes desséchées, mon

1. Trad. de W. Munzinger.

œil fut distrait par le poli et la courbe régulière de ce tronc, et, le toisant machinalement, je le vis se terminer à quelques pieds plus loin et à vingt pouces du sol par une tête plate et deux yeux de diamant noir. Mon sarment était un gros serpent de la plus belle venue, qui avait l'air de me demander, comme son voisin le corbeau : « Que viens-tu faire ici? » Nous n'eûmes guère le temps de nous admirer l'un l'autre, car sur un mouvement que je fis, *l'animal pervers* fila dans les herbes et moi parmi les rochers.

Un autre jour j'étais grimpé sur l'Aïtaber, pour prendre le coup d'œil des superbes ravins d'où sort l'Ainsaba, et des flancs boisés de la *rora* où vit fièrement isolée la tribu de Beit Andou. En descendant un sentier à chèvres, je dérangeai un beau jeune léopard qui prenait le soleil, en bon propriétaire de la montagne; et,



Jeune fille de l'Hamazène. — Dessin de Émile Bayard d après un croquis de M. G. Lejean.

bien que je ne fusse armé que de ma boussole et de mon crayon, il prit peur et décampa en deux ou trois bonds jusqu'à une cavité de rochers entassés où il disparut tout entier, oubliant, dans son émoi, que sa queue montrait hors du trou cinq ou six anneaux noirs et lustrés. Je ne fus pas tenté d'aller la lui tirer; comme la cachette était au bord même du chemin, je fis un détour respectueux d'un bon mètre de rayon. Nous devions faire l'un et l'autre, comme on dit familièrement, *une drôle de tête*.

Mes gens, à ce qu'il paraît, ne regardaient pas ces promenades du même œil que moi, en fait de sécurité. Quand le kavas Ahmed voulut, selon l'usage, envoyer les servantes quérir le bois et l'eau, Mlles Lemlèm et Desta, que j'ai *portraiturées* plus haut (voy. p. 100), jetèrent les hauts cris et déclarèrent qu'elles n'iraient pas

seules à une portée de fusil de Keren, de peur d'être enlevées. « Heureuses filles de la reine de Saba! me dis-je en riant; j'en ai vu plus d'une parmi vos sœurs, d'autre part, à qui cette perspective-là ne ferait pas peur! » Plaisanterie à part, leur raison était bonne.

La plupart des marchands musulmans de cette frontière ajoutent aux profits de leur commerce légal, devenus aléatoires à cause des troubles d'Abyssinie, le vol des enfants qu'ils rencontrent sur les routes ou dans les endroits écartés. La langue anglaise a un mot expressif (*kidnappers*) pour peindre ces misérables, auxquels je reviendrai plus amplement dans un prochain récit Le mal ne date pas d'hier : l'agent consulaire français à Massaoua, M. Degoutin, écrivait en 1844 : « Le vol des enfants chrétiens est toujours une belle œuvre aux yeux des musulmans de ce pays. Ce genre de commerce est favorisé par le gouverneur et le prince de la terre ferme. Un seul marchand d'Arkiko, Mehemet Haçan, en a vendu *cinquante trois* en 1842. J'ai fait quelques réclamations dans les premiers temps que j'étais ici, mais je n'ai pu rien obtenir. »

XIII

Départ pour Massaoua. — Ainsaba. — Torrents de cette contrée. Le Mensa.

Après cinq jours de séjour à Keren, je dus songer à regagner Massaoua. M. Stella m'accompagna jusqu'au bord de l'Ainsaba, où nous bivouaquâmes ensemble, et d'où il repartit le lendemain matin pour Keren. Il craignait les invitations importunes de Dedjaz Haïlo, et se créait ainsi des *alibis* le plus souvent qu'il pouvait. Je pris congé de lui, plein de respect pour une existence aussi utilement employée, et bien décidée à faire tous mes efforts pour que son œuvre de civilisation fût appréciée et appuyée en Europe autant qu'elle mérite de l'être.

De l'Ainsaba, nous traversâmes la belle plaine qui forme le domaine de la microscopique tribu des Bedjouk dont j'ai déja parlé; nous passâmes le col assez escarpé de Massalit, et nous descendîmes dans le bassin du torrent Lebqa, que nous ne devions quitter qu'à Ain, à deux journées de là. Le lit du torrent était notre route. Nous marchions, comme l'avait fait trois siècles et demi avant nous le grand voyageur portugais François Alvarez, qui entra en Abyssinie par le même versant, mais à cinquante lieues plus au sud, « côtoyant toujours au long des fleuves dont les rivages étoient remparés d'un côté et d'autre de hautes montagnes, avec grands bois et épais, peuplés de beaux et divers arbres, dont la plus grande partie était sans fruit; mais entre autres j'en y vis aucuns qui se nomment Tamarins, produisant un fruit tel que le raisin, lequel est fort requis entre les noirs, à cause qu'ils en font un vin brusq, et en portent parmi les foires comme nous faisons de raisins de cabas. Les fleuves et chemins par lesquels nous passions se montroient cavés et scabreux : ce qui provient par la furie de l'eau des grosses pluies, tonnerres et tempêtes, laquelle chose toutefois n'empêche aucunement les chemins, selon qu'il nous fut dit, et comme nous le vîmes par expérience en plusieurs autres semblables lieux. Le remède est, venant à decouler ces impetueux tourbillons à grands flots, se retirer sur quelque coteau jusques à ce que la furie des eaux soit passée, qui pour forte et terrible quelle soit, ne met jamais que deux heures à découler des montagnes, d'où entrant en plainure (à cause de l'extrême sécheresse des campagnes sablonneuses) s'essuye et emboit soudainement, de sorte que nonobstant toute impetuosité d'eau démesurée les fleuves ne regorgent jamais ès campagnes et ne veulent étendre leurs cours jusques dans la mer : dont ne pûmes oncques appercevoir ni entendre qu'aucun fleuve d'Ethiopie pût tant filer, que de se venir rendre dedans la mer Rouge. Par ces montagnes et rochers se trouvent plusieurs animaux de diverses especes, que nous vîmes, comme Lions, Tigres, Elephans, Tessons, avec une infinité de Cerfs, et grande quantité d'autres bêtes, fors de deux especes, que nous n'y peumes apperceuoir : qui sont Ours et Conils (Lièvres). Il y avoit, outre ce, des oiseaux ramages sans nombre, avec Perdrix, Cailles, Poules sauvages, Colons, Tourterelles en grand nombre : et finalement de tous ceux que nos régions produisent. »

Ain sépare deux tribus puissantes, les Mensa, au sud, et les Habab, dont j'ai parlé plus haut, et qui s'étendent fort loin au nord : ils sont partagés en trois sections qui, réunies, sont appelées les trois *Meflez* (les trois Sangliers). Ce titre de Meflez est très-bien porté au Sennaheit, et je trouve dans les généalogies de grands guerriers qui l'ont eu : ce qui prouve, avec mille autres détails caractéristiques, l'origine non musulmane de toutes ces tribus [1]. Les Habab sont nomades, et il y a une certaine corrélation entre la vie nomade et la barbarie islamique : ils se laissèrent aller tout doucement à l'apostasie, et n'eurent plus dès lors aucun moyen de récuser le joug des grands ou petits États musulmans qui les entourent. Déjà, en 1846, Emin Bey, commandant des troupes égyptiennes envoyées au secours du Kaïmakan de Massaoua menacé par les Naïbs insurgés, avait eu l'idée de demander aux Habab le tribut au nom du vice-roi. Le *kantiba* (chef supérieur) des Habab déclara fièrement qu'il ne reconnaissait pas la suzeraineté de l'Égypte; mais, peu désireux de pousser à bout un officier qui disposait de 6000 bachi-bazouks, il lui envoya, pour cette fois seulement, un cadeau de cinquante vaches.

Les Naïbs ont été plus heureux ou plus patients : aidés par le kaimakan de Massaoua et ses Arnautes, dont les mauvais fusils inspirent aux Bedouins une respectueuse terreur, ils ont réussi à soumettre les Habab à un impôt annuel, d'ailleurs assez modéré. Aujourd'hui

1. Ceci me rappelle que dans les chroniques où figure le roi des Bretons Judikaël, qui fit la guerre vers 630 au bon roi Dagobert (rude sabreur, quoi qu'en dise la chanson), il est dit que Judikaël se jetait parmi les bataillons franks comme un fort verrat dans un troupeau de porcs : ***Quasi verres robustus inter porcos, ita rex Judicaelus.***

la Porte est très-occupée à se substituer directement au naïb Mohammed dans cette suzeraineté, et à faire acte d'autorité aux Habab. Dernièrement, sur un prétexte absurde, le cheikh des Habab avait été enfermé dans la mauvaise batterie qui sert de prison d'État à Massaoua. Connaissant à fond son Kaïmakan, Pertew-Effendi, fripon cynique, comme presque tous ses confrères, il fit réunir, par ses partisans, quelques centaines de talaris et les offrit au gouverneur, qui venait justement de donner le titre de cheikh à un cousin du prisonnier. Naturellement, celui-ci sortit de prison, où son cousin le remplaça. Je l'y ai vu : il n'avait pas l'air trop malheureux, et on m'assurait que, dès qu'il aurait réuni cinq à six cents talaris pour assouvir l'appétit du satrape, ce serait à son tour d'être élargi, au tour de son cousin de passer à la casemate. Honnête jeu de bascule!

Les Mensa se disent venus des bords de la mer, et descendants des Européens (peut être des Adulitains), parents de la tribu Azo, l'une des Chohos. Si cette origine est vraie, ils ont oublié jusqu'à leur langue, car ils ne parlent que le tigré : leur type correct et presque classique ne dément pas trop l'origine qu'ils s'attribuent. Ils comptent deux sous-tribus : Beit Ibrahé, dont le village s'appelle *Gheled* (bouclier) ou Mensa inférieur, et Beit Échakan, cantonné à Hamham ou Mensa supérieur. Le premier fut attaqué, en 1850, par Hassan, naïb d'Arkiko, et le kantiba Théodoros fut emmené prisonnier à Massaoua où il resta plusieurs mois, et où tout fut mis en œuvre, mais sans succès, pour le faire passer à l'islamisme. Il ne sortit qu'en payant une sorte de rançon et en laissant son petit-fils en otage.

La plaine de Cheb, où je m'engageai en sortant du torrent, est un désert de 40 kilomètres de traversée, plat, nu, avec quelques plaques de sol cultivable, utilisé par les Mensa ou par des fractions de tribus nomades du nord. J'ai toujours été très-frappé de voir avec quelle activité ces Nubiens, qui passent pour indolents et stupides, ont tiré parti des rares portions de terre arable que la nature a laissées à leur portée. On aurait tort de croire, comme je l'avais fait d'abord, ainsi que d'autres voyageurs peu familiarisés avec l'Afrique, que le nomade se refuse aux travaux pénibles des champs ; il ne marchande point avec la fatigue là où les circonstances l'exigent, comme au Sennâr où il obtient de puissantes récoltes de sésame et de coton, dans des terrains où certes le spéculateur n'irait pas les chercher. Je ne puis donc trop mettre le public honnête en garde contre les faiseurs de projets que la *fièvre du coton*, a depuis deux ans fait pulluler en Égypte et même plus près de nous. La plantureuse Abyssinie n'a qu'un rapport de voisinage géographique avec le steppe pelé des nomades nubiens : et celui qui, du fond de son cabinet, s'extasie sur l'indolence de ces barbares, possesseurs d'un sol aussi vaste que l'Espagne, dont ils ne retirent pas le produit d'un demi-département français; — celui-là, s'il base sur cette idée préconçue quelque grand projet de colonisation agricole en Nubie, joue fort légèrement sa fortune, les capitaux de ses actionnaires, la vie de ses engagés, et quelque peu de l'honneur de sa nation. Je me résume en ceci : du moment qu'il est bien établi que tout arpent de terrain exploitable, dans la Nubie orientale, a un propriétaire (homme ou tribu) qui ne peut s'en passer, je ne crois ni prudent ni légitime, de chercher à obtenir du gouvernement, qui règne au Caire, une autorisation qui ne serait qu'une spoliation déguisée. Ce ne serait pas prudent, car le nomade ne se laissera pas dépouiller sans des luttes où le colon a tout à perdre ; ce ne serait pas légitime, car enfin, il ne s'agit pas ici, comme on l'a allégué, de livrer à l'agriculture un sol inutilisé par un peuple paresseux.

M. de Courval, qui visita les Mensa, en 1857, et qui fut très-bien reçu par eux, en parle fort avantageusement. D'autres voyageurs m'en ont parlé différemment : mais, tout bien pesé, le mal le plus sérieux, qu'on ait eu à me dire de ces braves montagnards, c'est qu'ils sont désagréables à l'étranger par leur curiosité importune. Soyons bien juste, et supposons qu'un Mensa, en belle chama blanche des jours de fête, armé de sa longue lance et portant dans ses cheveux tressés la longue aiguille en bois (dont il est aussi fier que vous l'êtes, madame, qui me lisez, de vos immenses boucles d'oreille) : supposons, dis-je, que cet honnête Africain débarque demain, je ne dis pas à Concarneau ou à Montmorillon, mais à Paris, dans ce Paris qui a fêté les Aztèques et Tom-Pouce, et essayez de compter les quolibets qui pleuvront autour de lui. Au risque de passer pour un optimiste renforcé, j'avoue que je n'ai jamais pris en mauvaise part la curiosité dont j'ai été l'objet, parmi les noirs ou les rouges, tant qu'elle est restée dans les bornes d'un empressement enfantin, sans arrière-pensée malveillante ou cupide. J'ai eu mes moments d'humeur tout comme un autre, mais en général, j'ai trouvé quelque profit et un véritable amusement à écouter les menus propos échangés autour de moi, ou les naïves interpellations de mes hôtes.

« Quel est le nom de ton maître ? demandait-on à mon kavas Ahmed.

— Son nom ne vous fait rien. C'est le seigneur consul.

— Consul? Qu'est-ce cela? Est-ce autant qu'un *choum* (petit chef de canton) ?

— Que le diable brûle vos choums ! Un consul, c'est quelque chose comme un dedjaz (un duc ou gouverneur-général). Le négus l'a reçu, à Debra-Tabor, au bruit du canon. »

Puis on inspectait ma personne, mon costume : tout était matière à remarques ingénues. Je portais quelquefois, le matin, un gilet de tricot bleu, m'en servant comme de vareuse quand le vent était un peu frais : ce vêtement était le grand mystère pour les indigènes. L'un des plus connaisseurs me demandait « si c'était de la soie? »

« Non, c'est du poil de mouton (de la laine).

— Étrange! » Et l'homme s'en allait en grommelant : « Décidément, ce *Franc*-là me croit trop bête! A-t-on jamais vu des moutons bleus? »

Un autre jour, un paquet de petites clefs excitait l'at-

tention de mes questionneurs : après force conjectures, l'un deux, d'un air capable, montra qu'elles étaient forées, et me les rendit en disant :

« Je connais ça : ce sont des pistolets de poche. Est-ce chargé? Les Francs inventent des choses étonnantes. Quel dommage qu'ils soient *turcs!*

— Turcs vous-mêmes!

— Vous êtes donc chrétien?

— Parbleu!

— Montrez votre *mateb* (cordon de soie bleue qui est comme l'insigne maçonnique des chrétiens abyssins). Vous n'avez pas de *mateb?* Vous voyez bien que vous ne pouvez pas être chrétien. »

Un souvenir en amène un autre. Je demande pardon à mes lecteurs, une fois pour toutes, du décousu de mes récits : mais je suppose qu'à leurs yeux comme aux miens, trop de fidélité à l'ordre géographique amène une sorte de tension qui n'a de charmes pour personne.

A la bataille d'Abou Qalembo, en 1837, un bataillon de réguliers égyptiens mit la crosse en l'air devant la cavalerie du fameux dedjaz Konfou, et n'en fut pas moins passé par le couteau jusqu'au dernier homme. Les pauvres fantassins subirent leur sort avec une résignation toute musulmane. Mais quand vint le tour du *sakol agaci*, l'adjudant chef de bataillon (c'était l'aimable et spirituel d'Arnaud, aujourd'hui d'Arnaud-bey, si connu pour ses magnifiques découvertes au Nil-Blanc en 1840), notre compatriote se défendit avec tant de rage, de jurements et de bourrades distribuées à la ronde, que le doute vint aux Abyssins. L'un deux, homme grave et grisonnant, se penchant sur le patient lui dit d'un air interrogateur : « *Kristian?*

— Oui, chrétien! s'écria en français et en jurant comme un païen le brave officier qui se cramponna avec fureur à cette planche de salut : chrétien! chrétien!

— *Mariam?*

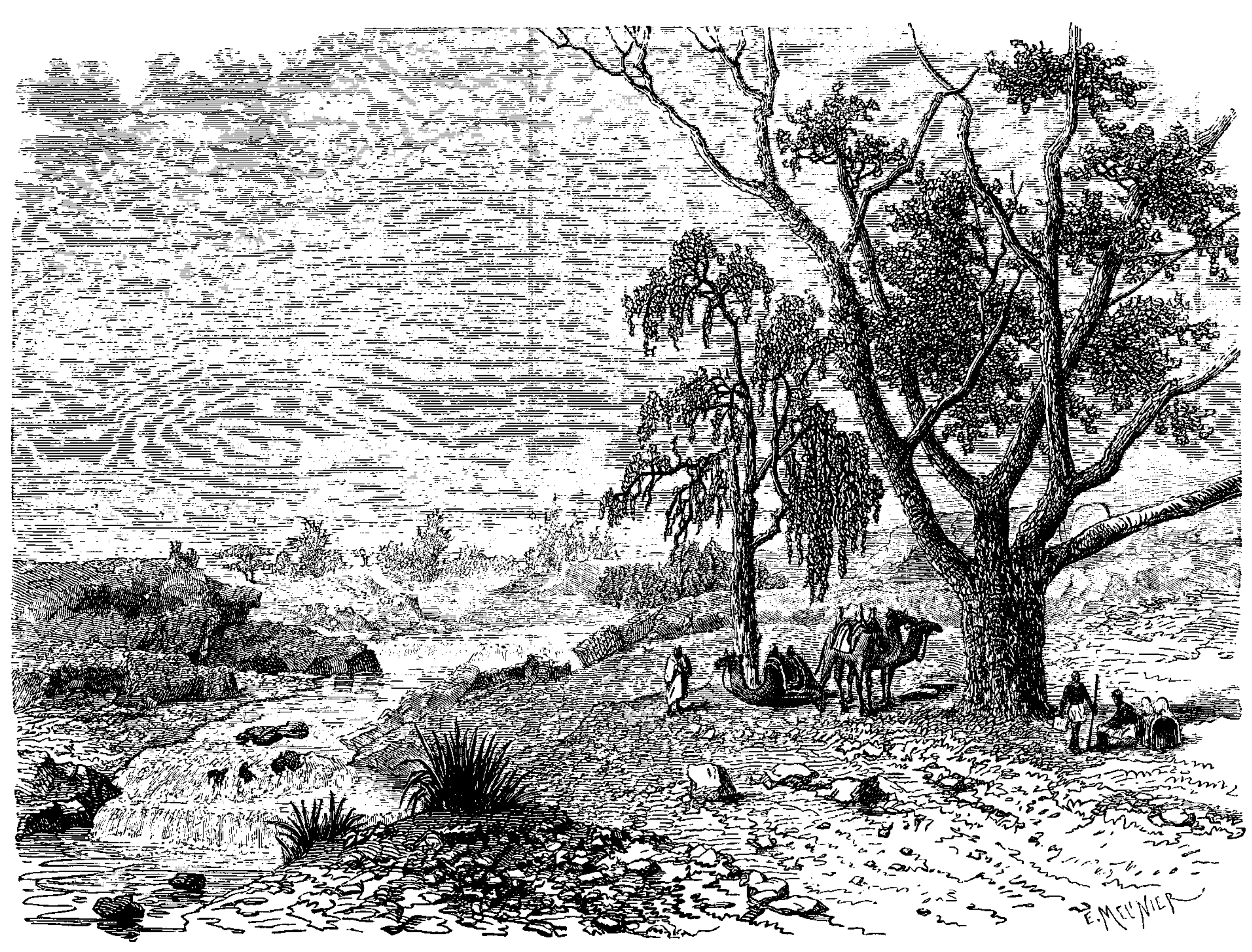
— Jésus, Marie, je ne connais que ça : *kyrie eleison.* Bon, je suis au bout de mon latin : mais je suis chrétien, mille millions de tonnerres!

— Lâchez cet homme, dit gravement le chef abyssin. Il confesse sa foi avec une ardeur qui nous fait honte, à nous autres chrétiens tièdes que nous sommes. »

Et d'Arnaud en fut quitte pour un an de captivité.

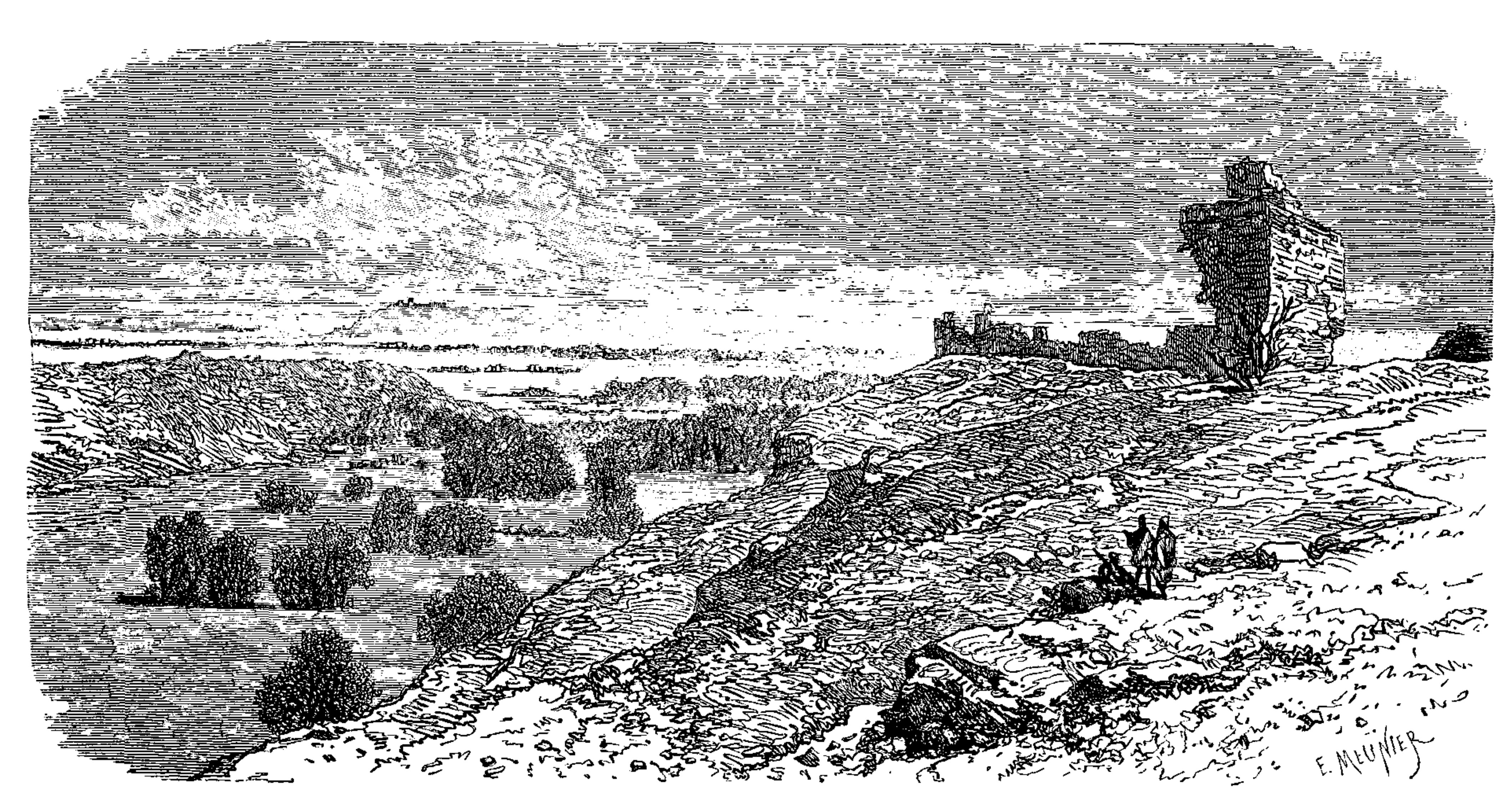
G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Amba. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.





Nécropole de Desset. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1 64. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Le Samhar. — Études rétrospectives. — Une page d'Artémidore avec commentaire. — Les sauterelles. — Amba. — Desset. Tombeaux antiques. — Les *Rôm*. — Un Ajax africain.

Je reviens aux Mensa, dont M. de Courval vante avec raison le beau pays, mais il me paraît dans l'erreur en y signalant des sables aurifères. Je pense que les gens qui lui auront donné ce renseignement auront été trompés par la vue de paillettes brillantes, sans doute du talc ou du mica.

La lisière plate et presque nue, tachetée de montagnes généralement isolées, et que j'allais avoir à traverser en diagonale depuis Aïn jusqu'à Massaoua, forme une région naturelle qui s'appelle le *Samhar*. Ce pays est assez connu, au moins dans ses grandes lignes physiques, car c'est le petit désert (de 8 lieues environ de large) qu'il faut traverser pour aborder la fertile et riante Abyssinie. Déjà dans l'antiquité, principalement sous cette dynastie des Ptolémées, qui activa si intelligemment le commerce de la mer Rouge, le Samhar était aussi connu des voyageurs qu'il y a dix ans. Je demande pardon à mes lecteurs d'une courte digression dans le domaine du passé : ils y verront combien il est nécessaire pour comprendre les géographes anciens, d'avoir des notions précises et spéciales de l'état actuel des pays qu'ils décrivent, surtout quand ce sont des contrées où presque rien ne se modifie, et où les mœurs sont aussi immuables que la nature physique et quelquefois davantage. Comme on le verra plus loin, certains torrents du Samhar changent de lit chaque année, tandis que le nomade vit toujours à peu près comme au temps d'Atémidore.

Selon cet éminent compilateur, les nomades de cette région « chassent les éléphants de la manière suivante : placés en embuscade sur les arbres, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphants, qui traverse la forêt, ils la laissent passer; mais ils s'approchent doucement des traîneurs qui errent çà et là, et leur coupent les jarrets. Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à la fois; d'eux d'entre eux, les jambes en avant, tiennent fortement l'arc, le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui, ayant remarqué les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'appuyer pour dormir, s'en approchent par le côté opposé, et coupent le tronc près de terre : lorsque l'éléphant vient pour se coucher contre l'arbre, il le fait tomber et est entraîné dans la chute; les chasseurs sautent alors du haut des

1. Suite et fin. — Voy. pages 97, 113 et 129.

arbres à terre, le tuent et le coupent en morceaux. Les nomades appellent impurs ces chasseurs.

« Au-dessus de ces éléphantophages habite un peuple peu nombreux de strouthophages, — mangeurs d'oiseaux, — chez lesquels on trouve des oiseaux aussi grands que des cerfs, et qui, s'ils ne peuvent voler, courent du moins avec une grande vitesse, comme les autruches; les uns les chassent avec des flèches; d'autres emploient ce stratagème : ils se couvrent de la peau d'un de ces animaux : leur bras droit, fourré dans la partie du cou, remue de manière à imiter les mouvements de l'animal; de la main gauche, ils prennent des graines dans une panetière suspendue à leur côté, et les répandent devant eux; les oiseaux sont attirés par cet appât dans des fossés, où des chasseurs apostés les assomment à coups de bâton. Ces strouthophages se servent de la peau de ces oiseaux pour se vêtir et se coucher : ils ont guerre avec les Æthiopiens, appelés Siles, qui, pour armes offensives, emploient des cornes d'oryge. Ils sont voisins d'hommes plus noirs, plus petits, qui vivent moins longtemps que les autres, car ils dépassent rarement l'âge de quarante ans, parce qu'il s'engendre des vers dans leur chair. Ces hommes se nourrissent des sauterelles que chassent en ces lieux les vents de sud-ouest et d'ouest, qui soufflent avec violence au printemps. Ils prennent ces sauterelles en jetant, dans des ravins, du bois qui fait beaucoup de fumée lorsqu'il brûle : ils y mettent légèrement le feu par-dessous : les sauterelles, volant au-dessus, sont aveuglées par la fumée, et tombent. Ils les broient, mêlées avec de la saumure, et en font des gâteaux qu'ils mangent. »

Ce dernier paragraphe est de beaucoup le plus exact, ainsi que j'ai pu m'en convaincre durant le voyage que je raconte ici. Les sauterelles descendaient en vols épais de l'Hamazène où, probablement, elles avaient mis presque à néant l'espoir du pauvre laboureur abyssin. Elles volaient, je crois, de l'ouest-sud-ouest au nord-nord-est. Les arbres, les khors, les revers des coteaux, tout était couvert de myriades de points jaunes ou violets : grand renfort pour tous les oiseaux chasseurs, si nombreux dans cette région, notamment les pintades, qui en restaient si gavées qu'elles se laissaient presque prendre à la main.

Mais elles n'étaient pas seules à la curée : les gens d'Aïlat, chargés de *ghirbas* (sacs de cuir), avaient émigré en masse dans la direction du fléau béni, avec le même empressement joyeux que montrent les pêcheurs bas-bretons, quand les vigies ont signalé les bancs de sardines. J'ajouterai que ces mangeurs de sauterelles, bien que d'un teint effectivement plus foncé que leurs voisins me parurent grands et bien faits, et que l'histoire de cette affreuse maladie, et de cette brièveté de la vie humaine, racontée par notre Grec, n'est pas vraie aujourd'hui, et ne l'a jamais été. J'ai vu à Aïlat tout autant de vieillards sains et robustes, qu'on en pourrait voir à Alexandrie ou à Paris, pour ne pas dire plus.

Un jour et demi après mon départ d'Aïn, j'atteins un pli de terrain ombragé d'épaisses forêts d'*aouel*, et qui a le nom gracieux d'*eau des vierges* (Mai Aualid). Pendant que mes gens cherchent de l'eau et de l'ombre, je cours à travers la plaine jusqu'à une hauteur isolée qui ressemble au profil d'un glacis de place forte et que j'escalade par sa pente douce, et je me mets à dessiner en toute hâte le pittoresque fouillis des montagnes de Mensa, sorte de petite Kabylie qui ouvre devant moi la plus large de ses failles, celle par où s'échappe le torrent de Lava. Mon travail fini, je dis adieu du regard à ce curieux pays, en portant mentalement envie à MM. Sapeto et de Courval, qui en ont parcouru à leur loisir tous les méandres; puis je rejoins mes gens déjà prêts à partir, et après nous nous engageons dans le steppe sablonneux et aride.

A dix minutes de l'aiguade, je perds la trace de mes compagnons : une colline couverte de petits *menhirs*, comme une tombelle celtique, se présente devant moi : c'est un cimetière bédouin appelé Konfaldjemé. J'y monte, et de là je distingue plusieurs points noirs parmi les légères ondulations de la plaine ; c'est ma caravane, et je me hâte de la rejoindre. Deux heures et demie après nous arrivons à Amba, lieu fort pittoresque, où nous campons au bord d'une mare profonde qu'ombrage un beau tamarise cher aux caravanes. Au moment même où nous arrivons une longue ligne de chameaux du Barka chargés de nattes défile lentement devant nous : ils sont menés par des Beni-Amer, qui vont vendre à Massaoua le produit du travail des femmes de leur *ferik* (sous-tribu) pendant la saison des pluies. Les nattes du Barka sont grossières mais elles ont deux avantages fort appréciés à Massaoua, où l'on en fait une consommation énorme : elles durent longtemps et ne coûtent pas cher.

Le torrent d'Amba, à la saison sèche, n'est qu'un chapelet de mares qui finissent même par se réduire à une, celle dont je parle; mais au temps des pluies, il roule avec fureur ses eaux troubles à travers des roches violacées.

Deux heures et demie après Amba, je traversai le torrent de Chinket-kaïa, ainsi nommé de la couleur de brique des berges qu'il affouille profondément (*kaïa*, rouge), et j'arrivai le soir à la tête d'une île très-boisée formée par un très-large torrent : elle s'appelle Desset, et j'y étudiai et dessinai une série de nécropoles que j'ai décrites ailleurs avec détails. Ce sont des groupes de *tumuli* dominés par deux constructions assez curieuses nommées dans le pays *Koubbât es Salatin* (les tombes des rois). Ces tombes, dit la tradition des nomades, appartiennent à un peuple aujourd'hui disparu, appelé *Rôm*, et que Dieu, en mémoire de son impiété toujours croissante, couvrit d'une pluie de pierres.

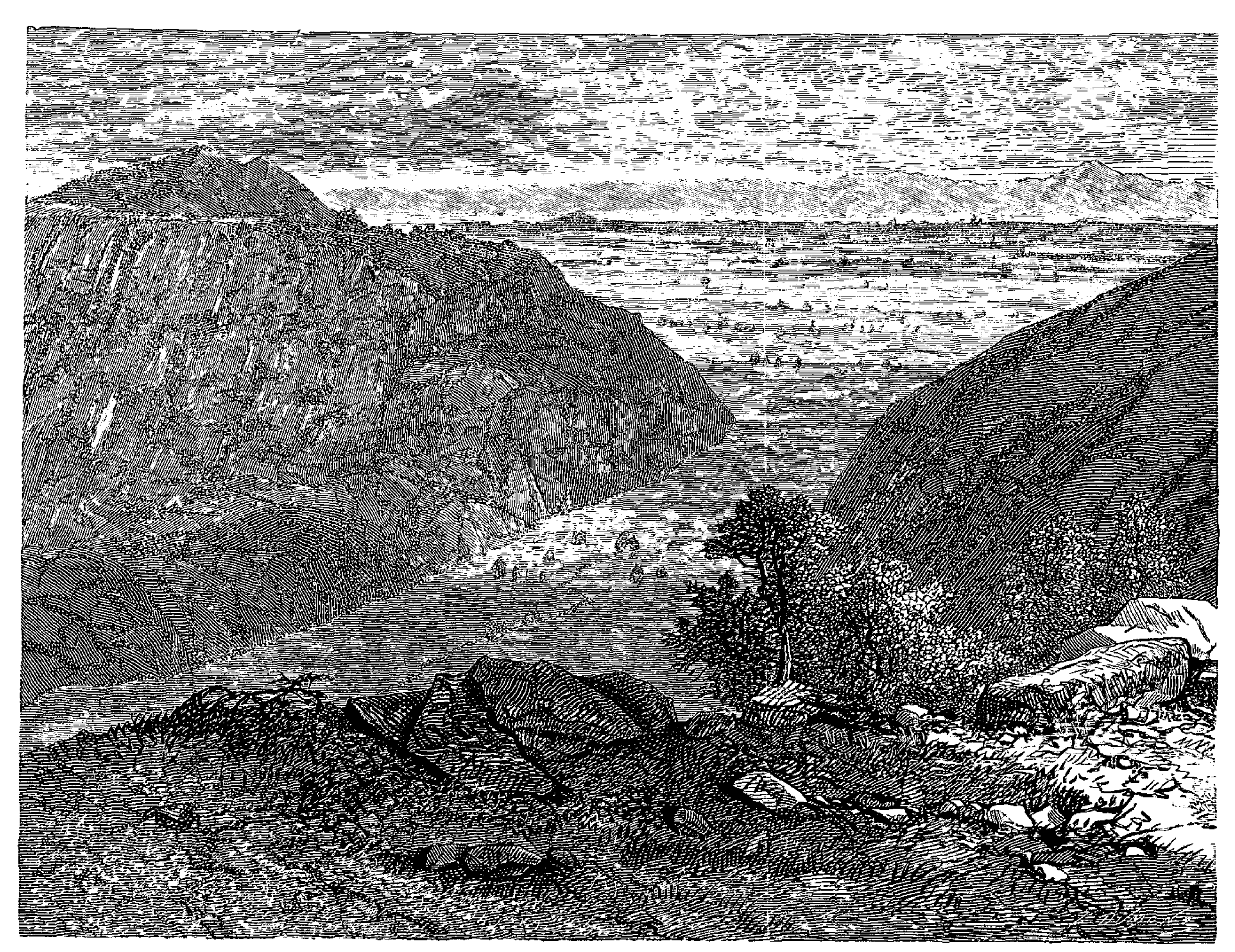
La légende raconte ainsi la mort du dernier roi des Rôm, celui qui repose sous le tombeau à demi écroulé que figure mon dessin. Dans un accès d'orgueil impie, il lança une javeline contre le ciel. Dieu envoya à l'instant un aigle gigantesque qui s'abattit sur lui et lui dévora la cervelle.

XV

Excursion à Aïlat. — Eaux thermales. — Saati : le café au sel. — Monkoullo : villégiature ; les porteurs d'eau. — Mgr Masaja.

A Desset, j'étais trop rapproché d'Aïlat et de ses eaux thermales pour résister à la tentation de faire une excursion de ce côté. Une petite marche me mena jusqu'à ce gros village où je passai deux jours, fort gracieusement traité par une sorte de cheik qui gouvernait ces pasteurs au nom du naïb alors absent.

Je n'étais pas venu à Aïlat pour y prendre les eaux dont je n'avais que faire; mais j'aurais rougi de quitter la vallée sans voir ces fameuses sources thermales dont parlent tous les voyageurs, et qui se cachent d'ailleurs dans un de ces vallons pittoresques qui faisaient mes délices de touriste. Je quittai donc le hameau en compagnie d'Ahmed et d'un chef indigène; je traversai un large lit de torrent à fond de galets qui vient du sud, et a pour bordure un fouillis d'arbres magnifiques, et en une heure et demie j'atteignis le pays par où débouchait un ruisseau appelé Mai Ooi (eau chaude). Encore six cents mètres, et j'allais arriver aux sources. L'eau était toute salie, ce dont je me rendis compte en voyant descendre vers Aïlat une foule de moutons que leurs bergers venaient, selon leur usage quotidien, de baigner à la source, opération qui demande quelque peu



Aïlat et plaine de Motad. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

de temps et de patience. Cette vertu, heureusement, ne manque pas à ces montagnards.

La source proprement dite sort de terre au pied d'une montagne assez roide appelée Akouar, là où se voit une sorte de petite prairie ou de pâture marécageuse d'où sourdent quelques filets d'eau dont un seul a une température élevée; tous se réunissent à vingt pas plus loin dans un chapelet de petits bassins formés par des masses de dolérite, et dans le plus profond desquels un homme en s'accroupissant peut prendre un bain assez complet. Je trouvai quatre ou cinq baigneurs et baigneuses livrés à cette occupation salutaire. Je dirai en passant que ces Africains demi-nus observent dans ces bains en plein air une décence que j'ai regretté de ne pas trouver chez des gens plus civilisés : en Valachie, par exemple, où j'ai vu, à un kilomètre de Bucharest, une centaine de petits bourgeois de cette ville s'ébattre pêle-mêle, soldats, popes, femmes, dans la Dimbovitza, après avoir laissé leurs peignoirs au vestiaire; spectacle pittoresque, à coup sûr, mais qui me dégoûta à tout jamais des eaux si vantées de cette rivière, dont un proverbe dit :

« Dimbovitza, apa dulce,
Chi ne be nu mai se duce [1]. »

1. Dimbovitza, eau si douce! qui en a bu ne s'en va plus.

J'essayai, mon tour venu, de prendre place au bassin de Mai Ooi; mais je n'en pus supporter la température, et à moitié cuit, je me levai et me contentai d'un bain de pied. Après avoir fait l'ascension de la colline voisine et admiré à mon loisir les montagnes boisées, sourcilleuses et sombres qui dominent à l'ouest la plaine d'Aïlat, je repris le chemin du village, et n'ayant plus rien à y faire, je donnai le signal du départ.

J'eus d'abord à franchir, par une dépression où serpentait un khor pierreux et pénible à parcourir, la chaîne des montagnes qui ferment l'horizon dans la vue ci-contre (p. 147), et qu'on nomme Sakar. De là je marchai pendant trois heures à travers des collines de plus en plus basses, et j'arrivai à un endroit nommé Saati où stationnent toutes les caravanes, attirées par le voisinage de l'eau et par un peu d'herbe pour leurs montures. C'est un large lit de torrent qui y est coupé par un ressaut de quelques mètres formé d'un banc de roches (de la dolérite, si j'ai bonne mémoire) lisses et polies comme le marbre. Ce ressaut, qui forme une assez jolie cascade lors des pluies, empêche les caravanes de suivre le lit du torrent jusqu'au pied des montagnes : elles tournent l'obstacle en entrant dans un petit vallon où coule un ruisselet d'une limpidité perfide. Ma pauvre mule, qui mourait de soif, trempa ses naseaux dans ce ruisseau et releva la tête avec une

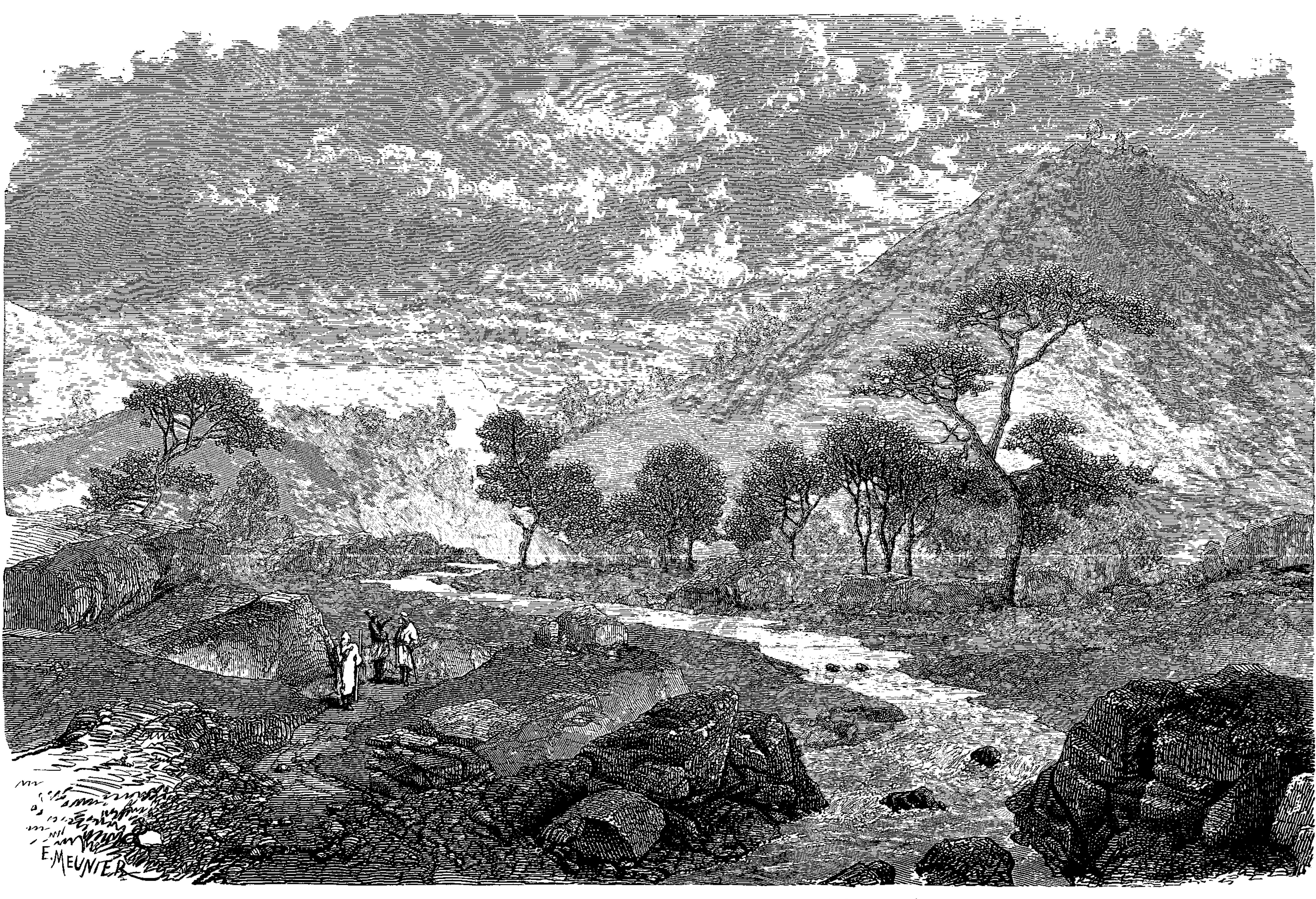


Kkor de Desset à une heure de Saati. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

grimace éloquente : cette eau était saumâtre au plus haut degré.

Nous n'en campâmes pas moins en ce lieu où nous avaient précédés deux ou trois caravanes de petits marchands abyssins descendus de Hamazène avec leurs vigoureux petits ânes chargés de *koaratchas* (peaux écrues de vaches), de beurre et de menus articles du même genre. J'étais très-las et j'avais besoin d'un peu de repos et d'ombre; mais ce jour-là, la halte de midi fut dépourvue pour moi du charme que j'appréciais le plus : je veux parler du café. Je souhaite à mon plus violent ennemi d'avaler trois jours de suite l'abominable boisson salée qui me fut servie sous prétexte de moka; je pus, en y goûtant, avoir un avant-goût des douceurs de la mer Morte. Je me hâte d'ajouter, à l'usage des chasseurs qui s'aventureraient de ce côté, qu'il y a de bonne eau à quelques minutes de là vers le sud, ainsi que je l'appris plus tard.

Parti vers les deux heures de Saati, il me fallut encore trois heures pour gagner Monkoullo, grosse bourgade située à six kilomètres de Massaoua, dans une plaine aride, mais pourvue d'un véritable trésor : cinq ou six puits d'eau délicieuse. Comme Massaoua n'a pas de puits et n'a que des citernes qui sont à sec huit ou neuf mois de l'année, l'eau de Monkoullo est l'objet d'un trafic qui suffit à faire vivre cette industrieuse et



Maï Ooï pendant le kharif. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

infatigable population. Les jeunes filles de dix à quinze ans chargent sur leurs épaules, chaque matin, une outre de cette eau, la portent à pied à la ville et rentrent chez elles vers les neuf heures du matin; elles font donc douze kilomètres pour gagner une piastre (vingt centimes au plus). Cette existence pénible n'altère ni leur beauté, ni leur santé, ni leur bonne humeur. Je les ai cent fois rencontrées se rendant par groupes à la ville, par groupes joyeux, rieurs et babillards, figures charmantes et bizarres à demi cachées par de petites tresses de cheveux noirs qui leur pendent en désordre sur le front.

Monkoullo est dominé par plusieurs collines qui supportent de petits plateaux argileux, d'où la vue s'étend au levant, jusqu'à la mer Rouge. Deux longues bandes rayent la surface bleue de cette mer : l'une, la plus longue, moitié jaune et moitié verte, est l'île Taoualhout; l'autre, d'un blanc vif, c'est Massaoua : le blanc figure les habitations en pierre qui, vues de loin, masquent entièrement les pauvres huttes des prolétaires massaouanis; le jaune représente le sol de formation madréporique; le vert enfin, ce sont les bois de palétuviers *chora* (*avicennia tomentosa*) qui couvrent la plus grande partie de la plage.

On peut appeler Monkoullo les Batignolles de Massaoua. Les bourgeois de la ville, que leurs affaires clouent au bazar pendant tout le jour, ont leur vrai domicile à Monkoullo : ils y retournent chaque soir pour en repartir tous les matins une heure avant le lever du soleil. Toutes les fois que je me promenais de ce côté, j'étais sûr de rencontrer des escouades de Massaouanis à figure jaune et anguleuse, à front bombé, avec leur long caftan d'une blancheur immaculée, le turban enveloppant une petite calotte à broderies multicolores, et le mouchoir bariolé (*fouta*) sur l'épaule. A cette ennuyeuse promenade de tous les jours, ils trouvent une grande économie, car le séjour de l'île est fort cher, et la seule dépense que leur occasionne ce déplacement est le prix du bac qui n'a rien de bien ruineux pour ces braves commerçants : il est de cinq paras (trois centimes) par tête.

Il y a à Monkoullo une maison de capucins où j'eus le bonheur de trouver le vénérable évêque des pays Gallas, Mgr Massaja dont on n'avait reçu en Europe aucune nouvelle depuis deux ans, et qui avait pour moi le caractère particulier d'un revenant d'outre-tombe. Mgr Massaja avait fondé, au prix de dangers sans nombre, plusieurs missions dans le royaume de Kaffa et les petits États voisins : puis à la suite d'une exigence bizarre du roi de ce pays presque légendaire, il avait dû en sortir et se réfugier dans les territoires de Djimma et Gouderou, où il eût vécu sans tracasseries aucunes s'il n'avait eu affaire aux Djibberti. On nomme ainsi les marchands musulmans d'Abyssinie qui, désireux de fermer aux Européens la connaissance des riches contrées dont ils monopolisent l'ivoire, la poudre d'or et les cafés, représentèrent aux indigènes que l'évêque *franc* ne pouvait être qu'un espion du négus. Or, en ce moment, les Gallas vivaient sous la menace d'une invasion de Théodore II, et Mgr Massaja fut deux ou trois fois arrêté, dépouillé et emprisonné. J'avais été chargé officiellement de faire tout ce que je pourrais pour le délivrer : je n'avais même pu, dans l'état précaire des relations de l'Abyssinie avec les Gallas, savoir s'il était encore vivant, quand le 18 août 1863, en rentrant d'une de mes excursions journalières, je reçus un billet dont la suscription en italien me frappa vivement. Il était de Mgr Massaja, qui avait traversé, me disait-il, ne voyageant que la nuit, tout le centre de l'empire, déchiré par la guerre civile; il avait été arrêté par un chef cantonal au bord du Takazzé, à un jour et demi de ma résidence de Devra-Tabor, et on allait le mener chez le négus. Il m'informait de ces faits en me demandant quelques menus objets de première nécessité que je m'empressai de lui envoyer avec mes meilleurs souhaits. Je ne le retrouvai qu'à Monkoullo, où j'appris de lui-même la suite de ses aventures. Il avait vu le négus à son camp de Derek-Oauze, et en avait été très-bien reçu. Son titre d'évêque, sa haute réputation de vertu, ses cheveux blancs, étaient trois choses qui ne pouvaient manquer de produire sur Théodore une impression sérieuse. Je voudrais vous garder ici, mon père, avait dit l'autocrate; mais je suis surveillé par l'*abouna* (le chef de l'église nationale) qui vous jalouse, et je ne puis que vous inviter, dans l'intérêt de votre repos et du mien, à vous rendre à Massaoua, d'où vous m'écrirez vos idées sur mon gouvernement; vous savez si je serai heureux de suivre vos conseils. » Le rusé négus était-il ce jour-là, en veine d'expression sincère? ou bien voulait-il se faire, d'un homme aussi justement honoré que Mgr Massaja, un avocat près de l'opinon religieuse en Europe? C'est là une question que je ne me charge pas de résoudre.

XVI

Départ de Monkoullo. — Les *chora*. — Massaoua : structure géologique. — Citerne. — Nom et origine de Massaoua. — Saba. — Les Banians. — La liberté des cultes menacée par les chiens de M. Delmonte. — Les missions à Massaoua. — Un capucin duelliste.

Je quittai Monkoullo de bon matin et me dirigeai sur la place de Gherar, d'où un canot me porta en trois minutes à l'île de Massaoua. Je n'avais trouvé sur ma route d'autre végétation que des mimosas, des euphorbes nains, et les palétuviers chora qui couvrent la grève.

Ces bois de *chora*, vus à quelques pas, font l'effet le plus charmant et le plus trompeur : épais, d'un vert doux à l'œil, plongeant dans la mer leurs tiges assez grêles, et mirant dans l'eau leurs belles feuilles semblables aux lauriers, ces curieux palétuviers attirent le promeneur à l'heure où le soleil déjà brûlant fait songer à chercher l'ombre et à reposer sur un feuillage d'une nuance caressante un regard fatigué par le jaune sale et dur des rochers déchiquetés du rivage. J'y ai été pris une fois, et j'ai pénétré à travers le fouillis des choras jusqu'à une sorte de cabinet de verdure que j'ai

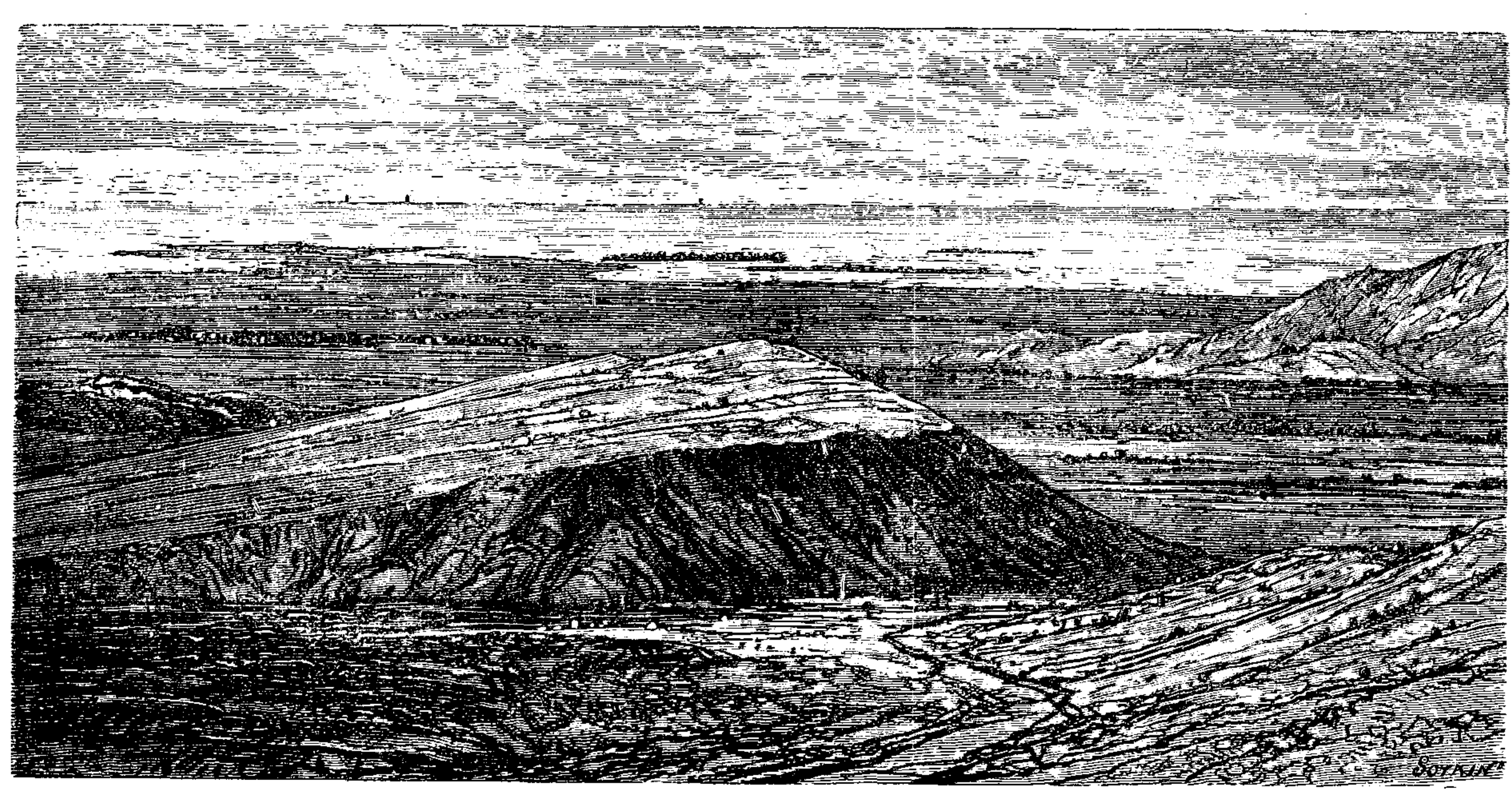
patiemment dessiné comme étude botanique; mais cette épreuve m'a suffi.

Je laisse ici la parole à M. Heuglin :

« Le rivage est découpé de baies et de marigots; une raie d'écume entoure les madrépores, les bancs de sable, les îlots de vase; et les vagues, après avoir épuisé leur force contre un lacis de racines et les masses de conglomérats brunâtres, s'en vont finir au sein d'eaux mortes. Des nids d'oiseaux de mer sont appendus à la cime des arbres qui plongent, dans une vase ardente, leurs branches entrelacées, et des amas coniques de racines qui supportent de jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, forment d'épais fourrés où nul rayon ne pénètre. Ces voûtes de verdure recèlent une atmosphère humide et empoisonnée, produite par la décomposition des débris charriés par la mer; pas le moindre souffle ne tempère cette ardente fournaise; l'intensité de la chaleur y est telle, que l'on éprouve comme une sensation de bien-être en se dérobant à leur influence pernicieuse pour s'exposer aux rayons d'un soleil tropical. »

A l'exception des terres plates envahies par les palétuviers, toute cette côte est bordée d'une sorte de bourrelets de conglomérats madréporiques des plus intéressants pour un géologue. Ce bourrelet, sans cesse rongé par la mer et peu résistant de sa nature, cède peu à peu, se creuse par-dessous et laisse parfois tomber dans le flot vainqueur d'énormes blocs destinés à disparaître à leur tour. Salt a dessiné cet effet géologique dans sa vue de la baie d'Amphila, qui pourrait tout aussi bien servir pour la pointe Gherar, par exemple, ou les diverses pointes qui se voient entre Ghedem et la mer.

Rien de plus original que le sol même de l'île de Massaoua où je débarquais dix minutes après ma promenade aux palétuviers. C'est un musée de coraux de toute forme, une collection de tous les spécimens de végétation *lithique*



Monkoullo. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

qui donnent à la mer Rouge un cachet particulier. C'est surtout dans les murs des maisons qui avoisinent le cimetière, dans les constructions funéraires et surtout dans les voûtes des citernes que l'amateur peut admirer toutes ces variétés coralliques que mon ignorance des mots techniques m'empêche d'énumérer ici. Les plus nombreuses et à coup sûr les plus belles sont de superbes méandrines grosses comme de fortes têtes humaines, et rappelant, avec une fidélité qui fait peur, les volutes d'un cerveau mis à nu. J'en ai rapporté une vraiment splendide.

J'ai parlé des citernes : elles occupent le tiers de l'île de Massaoua, et la tradition indigène les attribue aux *Farsis* (aux Perses), tradition qui a bien son fond de vérité, car il paraît établi qu'au temps de Khosroës, un peu avant l'islamisme, la Perse régnait sur toute cette partie de la mer Rouge. Tout ce qui, dans ces régions, n'est pas authentiquement musulman ou peut-être abyssin est *farsi*. Ainsi les ruines de l'île d'Akik, entre Massaoua et Souakin; ainsi les citernes de Massaoua; ainsi les deux cents citernes de Dahlak. Sans nier l'action que le peuple persan, très-civilisé, très-pratique surtout en matière de travaux publics, a pu avoir sur ces pays, j'avoue que je ne comprends guère que pendant une si courte occupation (moins d'un siècle) ce peuple ait eu le temps de songer à de pareils travaux, encore moins à les exécuter.

Quels que soient les auteurs des citernes de Massaoua, elles font honneur à leur mémoire, non-seulement par leur dimension, par la difficulté vaincue, mais encore par la beauté du travail, dont on peut se faire une idée en examinant les trois ou quatre qui sont à peu près entières. Elles ont à peu près (qu'on nous pardonne une comparaison triviale) la forme de nos malles bombées, c'est-à-dire qu'elles sont protégées par une sorte de *couvercle* ou de voûte légère en fragments de coraux

réunis par un ciment presque indestructible. Les parois intérieures de la *caisse* sont lisses, recouvertes d'une espèce de stuc rosé; les bords sont abaissés de manière qu'à la moindre pluie les eaux dévalent et confluent dans la citerne. Ces belles et utiles antiquités auraient demandé à être protégées par l'autorité turque, si vigilante quand il s'agit de quelque invention fiscale à mettre en œuvre; mais comme le gouverneur et ses aides ont tous les matins leur bonne eau de Monkoullo, il leur est fort indifférent que les gueux pâtissent. Les citernes de l'intérieur de l'île croulent sans réparation; celles qui avoisinent le rivage finissent par être victimes des envahissements de la mer qui crève leur faible barrière et y entre avec fracas à chaque marée.

Quelle est l'origine de Massaoua? Munzinger pense qu'il faut chercher ce nom dans la langue indigène (le *hassia* ou tigré), où *mezaoua* indique l'espace à travers lequel on peut entendre distinctement un cri d'appel;



Derviche et femme du peuple. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

c'est à peu près, en effet, la distance de l'île à la terre ferme. Je ne partage pas cet avis, vu que dans la langue tigré le nom même de la ville est Basé, et non Massaoua. Ce dernier nom appartient maintenant à une famille fort modeste de négociants du lieu, famille qui, au dire de tout le monde, *est la plus ancienne de la ville.* Je remarquerai à ce propos que, contre l'usage ordinaire des pays musulmans, les Massouanis ont des noms de famille. Les plus remarquables de ces noms sont *Adulaï* (originaire d'Adulis, Mohammed Adulaï, que j'ai connu à Massaoua, est très-probablement un descendant à la quatrième génération du Mohammed Adulaï avec qui Bruce s'y est trouvé en rapport); Dankali (singulier de Danakil); Farsi (Persan); *Iemeni* venu d'Iemen (Hadramante), et beaucoup d'autres.

Les anciens géographes citent sur cette côte une localité de Saba (*Saba emporium*), qui n'est pas, bien entendu, la capitale de la charmante Makada, aimée du



Palétuviers chora (*Avicennia tomentosa*) derrière Ghérar. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

plus sage des rois. Rüppel et Heuglin prétendent la trouver à Massaoua, à un ou deux kilomètres de la ville actuelle, du côté de Gherar. Rüppel décrit avec précision une sorte de crypte chrétienne-byzantine qui, pour lui, est Saba. J'ai très-bien retrouvé sa crypte, qui m'a semblé être tout aussi bien une citerne, et où les plantes parasites ont si bien prospéré, que je n'y ai vu absolument rien de ce qu'a décrit l'éminent voyageur. J'ai pour sa véracité un respect trop sincère pour le soupçonner d'avoir inventé les chapiteaux et les ornements dont il parle. Quant aux antiquités chrétiennes dont parle M. Heuglin, et qu'il place, à ce que j'ai compris, à quinze cents ou deux mille mètres de là vers le nord-est, du côté de Dahliya, je crains bien qu'il n'y en ait jamais eu de trace.

Les monuments de l'île se réduisent à une douzaine d'édifices religieux, dont une mosquée, d'un caractère assez remarquable, qui est probablement celle où les Portugais, vers 1520, firent célébrer la messe après avoir expulsé les musulmans de Massaoua (qu'ils appellent Matzua). Ce n'étaient que représailles fort concevables, car les musulmans eux-mêmes avaient enlevé ce sanctuaire au christianisme abyssin. Une chose curieuse à lire dans Alvarez, c'est le détail de la visite que fit aux nouveaux auxiliaires de l'Abyssinie le baharnagas (préfet des provinces maritimes), les avances que lui firent candidement les Portugais, la roideur diplomatique avec laquelle elles furent reçues de ce petit prince féodal à qui, en somme, ces étrangers rendaient la meilleure part de sa principauté envahie par les infidèles. Il semble voir, sur une échelle bien inférieure, Léopold d'Autriche discutant froidement avec ses *hofrath* de quelle façon il recevrait son sauveur Sobieski. Les Abyssins n'ont pas changé depuis trois siècles et demi.

La colonie la plus originale de Massaoua, la plus importante peut-être commercialement parlant, ce sont les Banians, ce corps fameux de marchands indous qui, depuis des siècles, mènent le commerce de la mer Rouge, en attendant le moment redouté où l'ouverture du *nouveau fleuve* (*Bahr djedid*, nom populaire du canal de Suez), leur amènera des concurrents qu'ils redoutent fort. Le quartier banian est celui qu'on laisse sur sa droite en débarquant à la place de la Douane et gagnant directement le bazar. Il n'a aucune animation, car toutes les boutiques sont au *souk*, et le quartier dont je parle ne montre au passant, à toute heure du jour, que des *angarebs* placés le long des murs et où reposent mollement de grands beaux hommes un peu portés à l'obésité, demi-nus, tête rasée, mince moustache noire, yeux d'un noir superbe dans un visage jaune quelque peu féminisé; c'est à se croire dans une rue de Delhi ou de Bombay. Quand le Banian sort, il porte un riche turban en tulipe, rouge brodé d'or ou de soie jaune, une lourde chaîne d'argent autour des reins.



Porteuse d'eau. — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

La dévotion méticuleuse des Banians est quelque chose de fort original. Il paraît que leur religion leur défend non-seulement de manger de la viande, mais même tout ce qui a pu toucher à une viande quelconque. Il y a dix mois, le P. Delmonte, procureur de la mission lazariste de Massaoua, reçut communication d'une requête qu'ils avaient fort gravement adressée au gouverneur au sujet de leur citerne, voisine de la mission. Ils se plaignaient que les chiens des lazaristes emportaient quelque fois de la cuisine des os qu'ils allaient ronger non loin de la citerne; que (suivez le raisonnement), lorsqu'il pleuvait, les eaux qui *avaient* mouillé ces os, où *avait* jadis adhéré de la viande, *pouvaient* couler dans la citerne, ce qui les exposait à transgresser leur foi en buvant une eau impure. Le gouverneur, en bon Turc fort indifférent à tout ce qui n'est pas l'islamisme, avait sans doute dit entre ses dents : « *Ak domous*, *kara domous*, *domouslar var* » (un cochon blanc, un cochon noir, cela

ne fait jamais que des cochons); et, dans son impartialité, il avait envoyé à M. Delmonte la requête des Banians, qui concluaient à ce que les chiens fussent enfermés ou abattus. M. Delmonte répondit qu'ils étaient parfaitement libres de canarder ses chiens s'ils les trouvaient en flagrant délit d'outrage à leur culte, et les pria de le laisser tranquille.

La colonie européenne n'a jamais été bien nombreuse à Massaoua : elle se compose habituellement d'un agent consulaire européen (rarement de deux), d'un ou deux commerçants et de quelques missionnaires. De ces derniers je veux dire quelques mots.

Les premiers qui s'établirent dans cet endroit furent des capucins, modestement installés à Monkoullo, dans une maison où ils eurent toutes les peines du monde à être autorisés à s'établir. L'autorité turque, fort souple en Europe à l'endroit de nos nationaux, était sur cette extrême frontière d'une insolence sans égale. L'Ordre, qui connaissait son monde, eut le bon esprit de lancer sur ces gouverneurs ivrognes et mal appris un capucin piémontais bien connu dans toute la mer Rouge, le P. Giuseppe S..., né pour être acteur comique au Palais-Royal, bien plutôt qu'apôtre en Nubie, sorte de Figaro en sandales, dont la gaieté intarissable, très-souvent triviale, cachait un grand savoir (il l'a prouvé par un bon livre sur l'Abyssinie) et un courage pétulant. Souvent tracassé par le gouverneur turc, il finit par le dompter : une fois il le provoqua en duel, au sabre, à la pointe Gherar; une autre fois il parla de le jeter par la croisée du divan et de se proclamer kaïmakan à sa place. Il eut une inspiration moins heureuse le jour que séduit, comme le pauvre Lefèvre, par la brillante perspective d'affaires qu'offrait l'Abyssinie, il jeta le froc aux orties et créa une maison de commerce à Massaoua. La société Saint-François-d'Assise et compagnie eut une liquidation désastreuse, et le P. Giuseppe se rendit à Florence où il rédige, m'a-t-on dit, un journal libéral. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, qu'il me pardonne quelques plaisanteries assez inoffensives.


Faki. — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Une figure moins mondaine est celle d'un capucin de la même mission, M. Malcotti, en religion fra Pasquale da Duno. Chargé de la gérance du vice-consulat de France en l'absence du titulaire, M. Deleye, il a laissé chez ses administrés, avec le souvenir d'un excellent et aimable homme, toute une légende de naïvetés bureaucratiques. Ayant un jour à rédiger un procès-verbal où il comparaissait comme témoin, il libella ainsi : « Devant nous soussigné, gérant le vice-consulat de France à Massaoua, est comparu le F. Pasquale da Duno, capucin, etc.... » L'acte signé : *Malcuit* (pour Malcotti). Le digne homme croyait du meilleur ton de tout franciser quand il parlait où qu'il écrivait à des Français.

Après les capucins vinrent les lazaristes, quand, expulsés d'Abyssinie en 1855, ils se fixèrent définitivement à Massaoua, sous la direction de l'illustre prélat Mgr de Jacobis. Sous son successeur, Mgr Biancheri (mort le 17 septembre 1864), la mission, définitivement installée à Massaoua, s'y construisit à la pointe est (ras Mider), à l'opposite de la cité, une vaste habitation et une église, auxquelles s'ajouta, en 1864, une imprimerie pour les livres abyssins. Cette mission est actuellement gérée par le P. Ch. Delmonte, Génois, administrateur capable et intelligent, qui est probablement appelé à succéder au titre de Mgr Biancheri.

XVII.

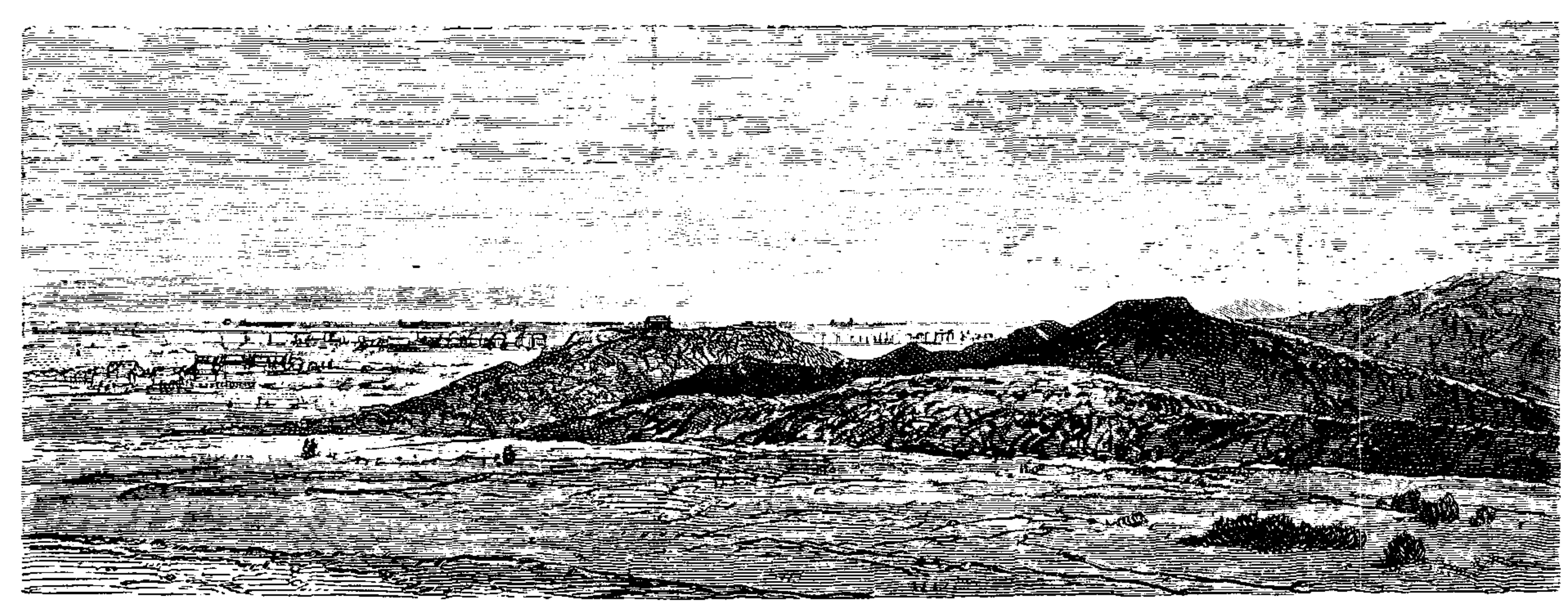
Climat de Massaoua. — Mon *buen retiro*. — M. Barroni : sa lutte énergique contre la traite des esclaves. — Du goudron français.

Bruce, qui passa à Massaoua pour entrer en Abyssinie, et qui y éprouva de la part des Naïbs des tracas-

series sur lesquelles il s'est peut-être trop étendu, a vu cet endroit sous un jour assez pessimiste. Massaoua n'est pas plus malsain que tout autre point de la basse mer Rouge, et est beaucoup moins ennuyeux, ce qui tient au voisinage des hautes terres et des pays de chasse. Un proverbe anglo-indien dit : « Pondichéry est un bain chaud, Aden une fournaise, Massaoua un enfer. » C'est un peu exagéré. Je soupçonne les agents consulaires, qui craignent les postes de la mer Rouge comme le feu, d'avoir chargé les couleurs et fait tort à ce pays, en admettant que la chose soit possible.

Contre les ardeurs d'un tel climat, j'avais une ressource précieuse : un divan carré, ouvrant par trois grandes fenêtres sur la mer qui baignait ma maison de trois côtés, et où j'ai passé voluptueusement de longues heures de sieste aux mois les plus chauds de l'année. Mon horizon, il est vrai, était peu varié : devant moi, les escarpements jaunes et nus de la pointe Gherar, l'entrée de la rade, le spectacle de quelque barque de Dahlak entrant chargé de moellons, sous sa lourde voilure de nattes; sur la gauche, les trois étages bien marqués des montagnes d'Abyssinie et du Samhar, c'est-à-dire les rousses petites collines d'Arkiko et de Monkoullo, un peu au delà les montagnes de Wai-Negus *moutonnant* en masses d'un violet sombre, et enfin, tout au fond et dominant majestueusement la scène, la muraille nettement coupée du plateau abyssin, surmontée du dôme de Devra-Bizan et s'effaçant dans un bleu léger. J'avais là sous les yeux une page de Ritter, le chapitre sur les *trois terrasses* condensé dans un tableau magique.

La première personne avec qui le hasard me mit en relation à Massaoua, fut un Européen, qui est mort quelques jours plus tard, et auquel je tiens d'autant plus à rendre une justice publique que son caractère a été passionnément travesti par des ennemis politiques ardents. M. Raffaële Barroni, pharmacien bolonais, établi comme négociant à Massaoua, avait été chargé par le consul anglais, M. Plowden, à Gondar, de gérer l'agence britannique de Massaoua, et avec cette délégation presque privée, à peine reconnu et fort mal appuyé du gouvernement anglais, il était parvenu à force de courage, de patience et de ruse à faire respecter le pavillon anglais dans ce port où il n'apparaissait pas une fois tous les cinq ans. Il prit sa gérance très au sérieux, ce dont quelques écrivains français lui ont injustement fait un crime : mais en 1856, le vice-consul de France lui ayant, en quittant ce poste, laissé la gérance pendant un an, il s'en acquitta avec un zèle dont j'ai été à même de me rendre compte. Une question sur laquelle il ne transigeait jamais, c'était la traite des esclaves. Il avait entrepris la tâche presque folle de lutter contre les habitudes invétérées du pays, favorisées activement par l'autorité turque : il y réussit. Il avait sa police mieux faite que celle du pacha : dès qu'une caravane était arrivée dans le Samhar, il savait combien d'esclaves elle avait, et à la tête d'un petit corps de domestiques bien armés, il allait à la rencontre des délinquants, leur enlevait de gré ou de force leur gibier humain (les enfants surtout), et assurait la liberté à venir de ces malheureux. La haine que lui portaient les musulmans de l'île, les marchands d'esclaves surtout, était inouïe : plusieurs fois, surtout à l'époque du massacre de Djedda, sa vie fut menacée, aussi ses précautions étaient-elles prises.



Massaoua, vu de Monkoullo. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Contre la haine des coquins coalisés, M. Barroni avait adopté des mesures efficaces. Il s'était construit une maison étroite, carrée, dominant parfaitement la ville, et il habitait un premier étage auquel on n'arrivait que par un escalier en bois fort roide. A la première alarme, il pouvait jeter bas son escalier, et de ses croisées, canarder les deux tiers de la ville. Placé entre la mer et une petite place à laquelle aboutissaient diverses rues, il n'avait aucune surprise à craindre. Il avait deux ou trois fusils à éléphants et un canon toujours chargé jusqu'à la gueule.

Ce canon avait son histoire. L'importation des armes de guerre étant prohibée à Massaoua, il avait fallu recourir à la ruse et introduire l'engin en contrebande dans un baril de goudron. Les porteurs du baril ployaient sous le faix, si bien qu'un douanier fit la remarque que c'était *bien lourd pour du goudron*.

« C'est du goudron français, répondit Barroni imper-

turbable. Les produits français, tout le monde sait cela, sont quatre fois plus étoffés que les autres. »

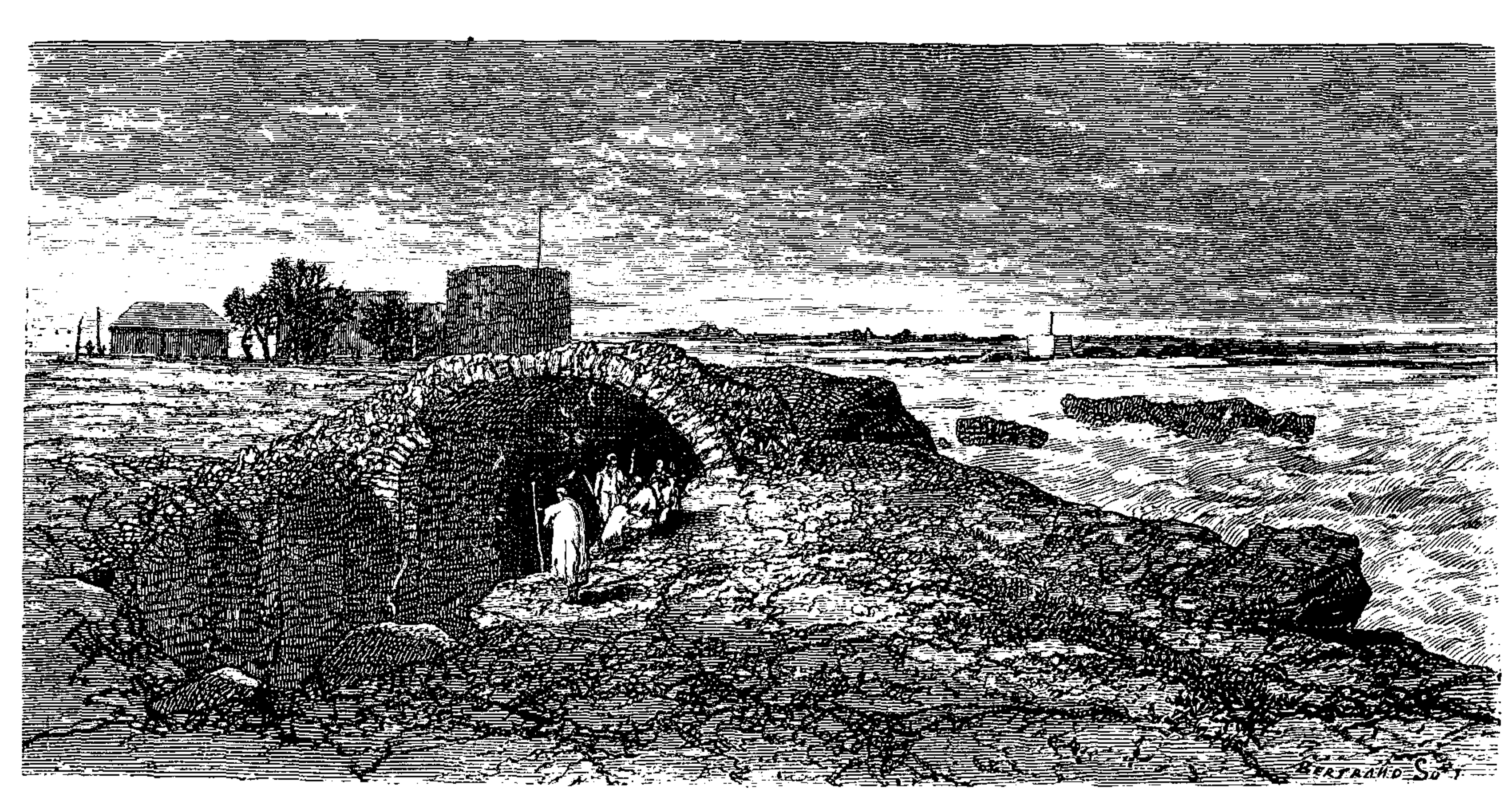
A demi convaincu, le douanier planta par acquit de conscience sa sonde dans le baril. Par un hasard inouï, la sonde entra juste dans la bouche du canon et l'enfila d'avant en arrière, ce qui économisa à Barroni les deux talaris qu'il lui eût coûté d'acheter le douanier.

Cet engin a été acheté par un riche indigène, et le 25 juin dernier, lors de la fête du sultan, l'acheteur a voulu faire du zèle et a tiré son canon, qui a éclaté au premier coup : plus inoffensif, je me hâte de le dire, que le canon de Gringoire, « qui tua vingt-quatre curieux. »

Pour en revenir à des choses plus sérieuses, la lutte acharnée de M. Barroni contre le *vrai parti du crime* avait fait de lui le centre de toutes les réclamations contre des faits d'esclavage, quelle que fût la nationalité du réclamant. Parmi les nombreuses lettres qu'il recevait chaque jour à ce sujet, j'en reproduirai une, parce qu'elle est signée d'un nom connu des amis des découvertes géographiques dans l'Afrique orientale. Elle est datée du 7 janvier 1859 :

« Le soussigné, délégué vicaire de S. G. Mgr Massaja, évêque et vicaire apostolique des pays Galla, a l'honneur de vous informer qu'une caravane musulmane qui passa dernièrement à Halaï conduisait cinquante esclaves galla, dont cinq jeunes filles chrétiennes sont natives du Goudrou-Lagmara-Jimma; elles ont été baptisées par Mgr Massaja. J'ignore le nom et l'âge de ces enfants. Le soussigné se fait un devoir de vous prier et vient par la présente requérir l'autorité et la protection du gouvernement de Sa Majesté Britannique, afin que vous réclamiez et retiriez d'entre les mains des musulmans ces cinq enfants qui ont été ravis à leurs parents par ces infâmes marchands et trafiquants de chair humaine. « FR. LÉON DES AVANCHERS. »

On me demandera si le résultat matériel de ses efforts répondait à l'énergie persévérante qu'il a montrée? Je répondrai en transcrivant simplement une note sans signature que j'ai trouvée dans ses papiers :



Ras Mider et Ras Gherar. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

« Esclaves délivrés après le départ de W. Plowden, esq. : 1855, 2 de Tehuladere (Gallas); 1 de Mensa; 148 de Magatul; 1 d'Atti-Letta; 160 (empêché leur embarquement pour Djedda). — 1856. 240 (caravane arrêtée sur territoire ottoman et renvoyée en Abyssinie). — 1857. 2 de Choa; 2 de Mensa; 4 d'origine inconnue. — 1858-1859. 1 de Mensa; 2 de Kéren; 2 confiés à la maison Stéphan. — 1860-1861. 2 envoyés à Arkiko; 1 déposé au consulat de France et ensuite rapatrié. »

La note s'arrête là. Une autre note de la même date se termine ainsi : « Les habitants de cette ville, et spécialement les marchands d'esclaves, sont ravis de l'avénement d'Abdul-Aziz et le regardent comme un envoyé du ciel pour relever (*for the revival*) leur commerce qui déclinait dans la mer Rouge. »

Depuis quelques années l'action de M. Barroni se heurtait à un obstacle d'une nature assez étrange : le résident britannique à Aden, dont il relevait, sans précisément désavouer ses actes, l'engageait à ne pas persévérer dans cette lutte contre l'esclavage sous pavillon ottoman, « de crainte d'affaiblir le prestige, dans la mer Rouge, de ce pavillon ami. » Je livre ce petit fait. dont j'ai la preuve écrite en main, à l'appréciation des amis loyaux et convaincus de l'abolitionisme au delà de la Manche.

XVIII

Un peu d'histoire. — Les gouverneurs de Massaoua : tracasseries et vexations. — Ibrahim : sa fin tragique. — Un poëte turc. — Promenades autour de Massaoua. — Le mont Ghedem. — Arkike et ses princes. — Dessi, possessions françaises. — Conclusion.

On peut lire dans Bruce et Ruppel l'histoire du gouvernement de Massaoua, depuis le mois d'avril 1557

que les Turcs s'en emparèrent et y placèrent une garnison de janissaires et un pacha. Le pacha fut rappelé et remplacé par un pouvoir local, les Naïbs d'Arkiko : les janissaires s'ennuyant là, épousèrent les filles des Belaou et il en résulta une aristocratie mixte qui conserva ce dernier nom et forma à Massaoua quelque chose comme le corps des Koulouglis de l'ancienne Algérie. Après bien des vicissitudes, la Porte se trouva, vers 1846, purement et simplement maîtresse à Massaoua, et y entretint une série de gouverneurs qui n'eurent guère que deux points communs : friponnerie cynique et haine enragée contre les chrétiens et surtout les Européens.

La France avait créé en 1841 un poste consulaire à Massaoua : le titulaire de ce poste, M. Degoutin, était un agent persévérant et capable, qui se trouva dès l'abord en lutte avec le kaïmakan par le fait même de sa présence dans l'île. Règle générale, en Orient, un pacha est comme un proconsul de l'ancienne Rome, un satrape pour qui un poste politique n'est qu'un moyen de prélever sur tout le monde des impôts illicites. Une place aux appointements fixes de cinquante bourses (six mille deux cent cinquante francs) rapporte très-bien cinquante mille francs de *casuel*. Les Européens ne se prêtent pas à de pareilles exigences, et s'avisent parfois de les dénoncer lors même qu'elles s'exercent contre des indigènes : ce sont donc toujours des gêneurs dont il faut se débarrasser comme on peut.

M. Degoutin voulait se faire bâtir une maison, non pas dans l'île, c'eût été alors une prétention inouïe, mais sur la terre ferme, à Monkoullo. Le kaïmakan n'osa pas l'en empêcher de force, mais il fit savoir aux ouvriers indigènes que tous ceux qui travailleraient pour *le Français* recevraient d'amples bastonnades, et M. Degoutin dut se faire maçon, charpentier et bâtir *manibus suis* sa demeure d'été. Le procédé d'intimidation avait si bien réussi, qu'il fut employé tout récemment contre la mission (à ce que m'a assuré M. Delmonte) à l'occasion de travaux de charpente et de menuiserie.

Sous les successeurs de M. Degoutin, ce fut bien autre chose. Les kaïmakans ne réussissant pas à empêcher à Monkoullo cinq ou six Européens de suivre l'exemple donné par notre compatriote, crurent les gêner considérablement, en ordonnant aux indigènes de ce bourg de porter leurs habitations à six ou sept cents mètres plus loin. Voilà ce qu'est la propriété et l'inviolabilité du domicile dans ces colonies éloignées de la Porte. On ne comprendra jamais à quel point l'administration, utile et protectrice dans les sociétés bien constituées, est vexatoire et malfaisante dans l'Orient musulman, là, où le plus souvent, on se gouvernerait parfaitement sans elle.

Un type de haute fantaisie, c'était Ibrahim-Pacha, kaïmakan de Massaoua en 1854. Toujours plongé dans les vapeurs du *hachich*, il vivait dans une sorte de roman perpétuel de conquêtes immenses dans le centre de l'Afrique, et écrivait à Constantinople des rapports où il déclarait avoir étendu les domaines du sultan jusque vers les montagnes de la Lune. En attendant il n'était même pas maître de la banlieue au delà de Monkoullo : les Belaou d'Arkiko, à qui il avait demandé le tribut, avaient fièrement répondu : « Nous avons jusqu'ici prélevé des tributs, nous n'en avons jamais donné. » Repoussé de ce côté, il avait mis un impôt sur les Bédouins qui apportaient leurs denrées à la ville; ils s'étaient abstenus d'y paraître deux jours de suite, et Massaoua ayant failli périr de soif, il avait fallu rapporter le malencontreux édit.

A la suite de nombreuses vexations commises au détriment des Européens, Ibrahim fut cassé, et son successeur arriva à Massaoua, porteur du firman de révocation. C'était, je crois, en 1855. Ibrahim sembla recevoir le coup avec une grande résignation, accueillit poliment son remplaçant, rentra dans son harem et s'enferma dans un cabinet où il resta si longtemps qu'un jeune page intrigué entr'ouvrit la porte : il vit un homme pendu au plancher. Effrayé, il donna l'alarme, on accourut, on fit prévenir les agents consulaires de France et d'Angleterre, qui vinrent constater la mort. Ibrahim s'était pendu avec le cordon de son sabre, après avoir mis ordre à ses affaires avec une singulière liberté d'esprit.

Cette leçon a porté fruit, et depuis Ibrahim, les gouverneurs de l'île ont montré à nos agents plus de courtoisie, sinon plus de sympathie réelle. Le dernier gouverneur, Pertew-Effendi[1], était un Turc rouméliote, gracieux de formes, qui se montra personnellement très-disposé à m'être agréable, mais passionné en toute chose qui regardait le pouvoir politique de la Porte dans ces régions mal connues. Je ne pouvais lui en vouloir de ce *chauvinisme*, moi qui en avais un tout aussi passionné en ce qui regardait les intérêts que je représentais. Pertew avait débuté par des vers turcs, fort médiocres comme tous les vers turcs, et il paraît que là-bas les vers mènent rapidement à l'administration et à la diplomatie. Je n'ai jamais vu d'homme plus ingénûment doué des petits travers vaniteux qui constituent le *bas-bleu*, car il y a des *bas-bleus* dans le sexe fort, même sous une épaisse barbe noire comme celle de mon ami Pertew. « Il y a en Turquie, disait-il, trois hommes d'État capables de sauver la Porte qui croule : Fuad, X .. et MOI. » Il tenait fort, pour me montrer à quel point il était civilisé, à intercaler des mots français dans sa conversation : ainsi en me parlant des Abyssins qu'il accusait de foi punique (joli reproche venant d'un préfet turc) : *Hinàk mafich* honneur, *Monsiou :* honneur *mafî!* » (Ils n'ont pas d'honneur, monsieur, ils n'en ont pas !)

Massaoua offre peu d'attraits au touriste; mais il peut s'en dédommager en allant faire quelques excursions dans les environs. Je lorgnais souvent une très-belle montagne qui domine Massaoua et sert de loin aux navires à reconnaître la position de ce port; c'est

1. Pertew, dont la robuste constitution était très-compromise quand je l'ai vu l'an dernier, a quitté Massaoua il y a six mois, probablement pour n'y plus revenir.

le Ghedem, haut de 1200 mètres environ, énorme masse volcanique qui semble « faire le gros dos » à l'entrée de la rade, et dont Bruce, dans les planches qui accompagnent son voyage, a donné une vue des plus mal faites qu'on puisse imaginer. Il la compare à un *dos de cochon*, image triviale, mais exacte. Le nom qu'elle porte indique en abyssin les lieux d'asile : y en a-t-il eu jadis dans ce lieu qui ne rappelle aujourd'hui aucune idée religieuse ?

Je pris une barque et deux hommes et je me dirigeai au sud-est, par une mer d'une limpidité rare, vers une petite plage qui s'arrondissait entre deux pointes terminées par ces blocs madréporiques auxquels j'ai déjà fait allusion. Débarqué, il me fallut une bonne heure, à travers toute l'ennuyeuse et piquante famille des mimosas, pour gagner des hauteurs arides et rousses que je commençai à gravir bravement. Au bout de trois quarts d'heure j'avais atteint un pic qui pouvait avoir les deux tiers de la hauteur absolue de la montagne : mais cette cime était encore à six kilomètres au moins, et je vis tout de suite qu'à moins de coucher là-haut (ce à quoi je ne tenais pas du tout pour cause de lions possibles et d'hyènes ou de léopards probables), je devais me contenter du résultat obtenu. Je n'avais pas à me plaindre, car de ce poste j'avais une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. A mes pieds, la plaine que je venais de parcourir, avec une basse chaîne de collines qui se détachait du mont et courait droit à la mer dans la direction du nord ; au delà, la belle rade ouverte de Massaoua, bleue, calme, reflétant dans ses eaux la ligne blanche de la cité et les *choras* épais des deux îles de Taoualhout et de Chekh-Saïd : la première appelée sur quelques cartes, je ne sais pourquoi, *île des Français*, et servant de cimetière chrétien depuis la mort du docteur Hemprich, qui y a été inhumé en 1852. La courbe élégante de la baie avait à son sommet la petite ville d'Arkiko, ancienne capitale déchue de toute la contrée, résidence patrimoniale des naïbs, qui, par bouderie, l'ont quittée pour aller habiter Aïlat.

En 1846, le gouverneur de Massaoua avait une créance d'une centaine de talaris sur le naïb d'Arkiko, et ne pouvait s'en faire payer. Cela eût encore pu se pardonner; mais ce qui était intolérable, c'est l'orgueil insolent avec lequel ces princes indigènes traitaient les autorités de Massaoua. Un jour l'irritable naïb Hassan dit en plein divan devant le gouverneur : « Hassan règne ici comme le sultan à Stamboul et le vice-roi à Masr (le Caire) ! » A la moindre brouillerie, le naïb défendait à ses sujets d'apporter de l'eau ou des vivres à la ville. A bout de patience, le gouverneur envoya ses Arnautes, qui brûlèrent Arkiko et enlevèrent les canons turcs qui faisaient l'ornement du divan des naïbs. Restée déserte plusieurs mois, la ville fut rebâtie lentement, mais augmentée d'un mauvais fort carré où le gouverneur turc mit garnison.

Les naïbs étaient de singuliers princes : ils avaient un pied en Abyssinie, où ils possédaient et possèdent toujours dix-sept villages, dont les ont féodalement investis les anciens négus. A Arkiko et Massaoua, ils sont censés vassaux de la Porte. On peut lire dans Bruce les anxiétés risibles du naïb d'alors, à qui le vice-roi du Tigré et le gouverneur de Djedda réclamaient à la fois le serment d'allégeance. Celui de 1846 alla porter plainte à Oubié, vice-roi du Tigré, et celui-ci invita un kaïmakan à rétablir les choses dans l'ancien état. Le kaïmakan se répandit en rodomontades injurieuses, menaça de châtier le sultan des *ghiaours*, et continuait encore à tonner quand, le 7 janvier 1849, toute la population bédouine de Monkoullo, Zagga, Amatreh, roula effarée vers la ville et s'y entassa au cri de : *El Kostan ghia !* « voilà les chrétiens ! »

C'était l'armée abyssinienne conduite par Belatta Kokobié, l'un des généraux d'Oubié, et comptant quinze à vingt mille combattants, qui signalaient leur passage par les dévastations les plus épouvantables. Monkoullo fut saccagé : M. Degoutin, assiégé dans sa maison, capitula et fut escorté par les Abyssins jusqu'aux portes de Massaoua. La garnison d'Arkiko fut repoussée et sabrée jusqu'au pied de son fortin ; la ville, dont les six mille habitants étaient subitement montés à quinze mille qui mouraient de faim et de soif, allaient infailliblement tomber aux mains des soudards les plus pillards du monde, quand Kokobié rallia ses cavaliers et se dirigea sur les Bogos. Les Abyssins, qui avaient fait le désert autour d'eux, étaient victimes de leur imprévoyance, et c'était la famine qui les chassait vers le Nord.

Quoi qu'il en soit, la leçon ne fut pas perdue. Les autorités de Massaoua, convaincues que le négus prendra cette ville quand il le voudra, sont envers lui d'une obséquiosité qui explique assez le dédain qu'il a pour elles. En dépit du firman de la Porte qui prohibe l'exportation des armes et munitions de guerre, surtout pour l'Abyssinie, Théodore envoie sans aucun mystère ses agents acheter de la poudre à Massaoua. Quand M. Barroni mourut en Abyssinie, le négus envoya à Massaoua un messager chargé de déclarer qu'il était, lui Théodore, légataire universel du défunt, et de réclamer les marchandises (notamment la poudre et les fusils) entassés dans ses magasins. Ballotté de l'un à l'autre, le messager finit par recevoir le conseil de s'adresser à moi. Il aima mieux, et pour cause, retourner à Gondar les mains vides.

Je continue à décrire le panorama du Ghedem. A droite, la vue s'étendait, par delà la baie célèbre d'Adulis, jusqu'à une longue péninsule composée de petits plateaux bas, et appelée *Bouri :* les cartes anglaises l'appellent *Hurtoo*, nom que je ne connais pas et qui rappelle peut-être celui des Hazorta, tribu de Danakil répandue dans cette presqu'île et de là jusqu'au pied des monts Abyssins.

Mais ce qui attirait principalement mon attention, c'était, à l'extrémité nord-ouest de Bouri, une longue île étranglée, composée de douze à quinze sommets volcaniques et contrastant vigoureusement par sa structure avec les côtes plates et madréporiques qui l'avoisinaient. Cette île n'est autre que *Dessi*, la Dissée des

cartes anglaises, déjà remarquée il y a soixante ans par Salt, qui lui donna le nom de son protecteur lord Valentia. En 1859, M. de Russel, chargé de négocier un traité avec le chef du Tigré, Négousié, fut frappé de l'importance de Dessi, véritable clef de toute cette mer, suceptible d'être admirablement fortifiée et stratégiquement bien supérieure à l'îlot plat et aride de Massaoua. Dessi, en effet, a de bonnes eaux, des pâtures capables de recevoir cinq à six cents têtes de bétail, et trois rades bien abritées, susceptibles, moyennant quelques travaux, de devenir des ports supérieurs à Perim. Négousié mit un empressement sincère à offrir à la France Dessi et Adulis (novembre 1859). La Porte réclama timidement, en vertu de je ne sais quelles prétentions surannées sur tout le littoral jusqu'au Bab-el-Mandeb : mais ces prétentions (infiniment moins bien établies que celles qu'elle avait sur Perim et dont l'Angleterre a tenu si peu de compte), se firent très-modestes en présence du pavillon français, et plus tard la présence de *la Somme* dans les mêmes parages les réduisit momentanément au silence. Pour en avoir le cœur net, M. Gilbert, vice-consul de France à Massaoua, se rendit à Bouri, vit les chefs des Hazorta (à qui appartient Dessi), et leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent vassaux de la Porte : ils soutinrent énergiquement qu'ils n'avaient jamais eu pour suzeraine que la couronne d'Abyssinie. Depuis, l'attention s'est portée sur Obok : Dessi et Adulis ont été momentanément oubliées, ainsi que la petite rade d'Edd, à mi-route entre Massaoua et Perim.

Edd avait été, il y a une vingtaine d'années, acheté à un prince indigène par une compagnie française. Un frère ou cousin du vendeur, absent lors de la vente et furieux de n'avoir pas été consulté, souleva la populace contre le prince et le fit mettre en pièces. Il ne reste pa moins à consulter si le vendeur avait qualité pour traiter avec nous, ce qui est plus que probable, et si la maison française qui a succédé aux droits de la Compagnie nanto-bordelaise (qui a fait l'acquisition et exécuté un premier versement) n'est pas légalement fondée à réclamer le bénéfice du contrat. Il n'y a guère à s'occuper de la question de suzeraineté, du moins en ce qui regarde la Porte, qui n'a jamais occupé ce point. Quant aux naïbs, leurs droits sont des plus contestables et ne s'appuient que sur un acte de brigandage commis vers 1800. A cette date, le naïb d'Arkiko, vexé de voir que les caravanes du centre de l'Abyssinie se dirigeaient sur Edd à travers le pays des Danakils, fit inopinément une razzia sur cette bourgade inoffensive, la saccagea; et pour prévenir une destruction totale, les chefs d'Edd durent jurer sur le Koran de ne plus recevoir de caravanes. Il est vrai qu'à cette époque aucune puissance européenne n'avait de représentant à Massaoua, et que la force aveugle et brutale avait beau jeu contre l'autonomie des petits; mais est-il nécessaire qu'un pareil état de choses se perpétue sous nos yeux?


Ile Dessi, vue de Ghedem. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

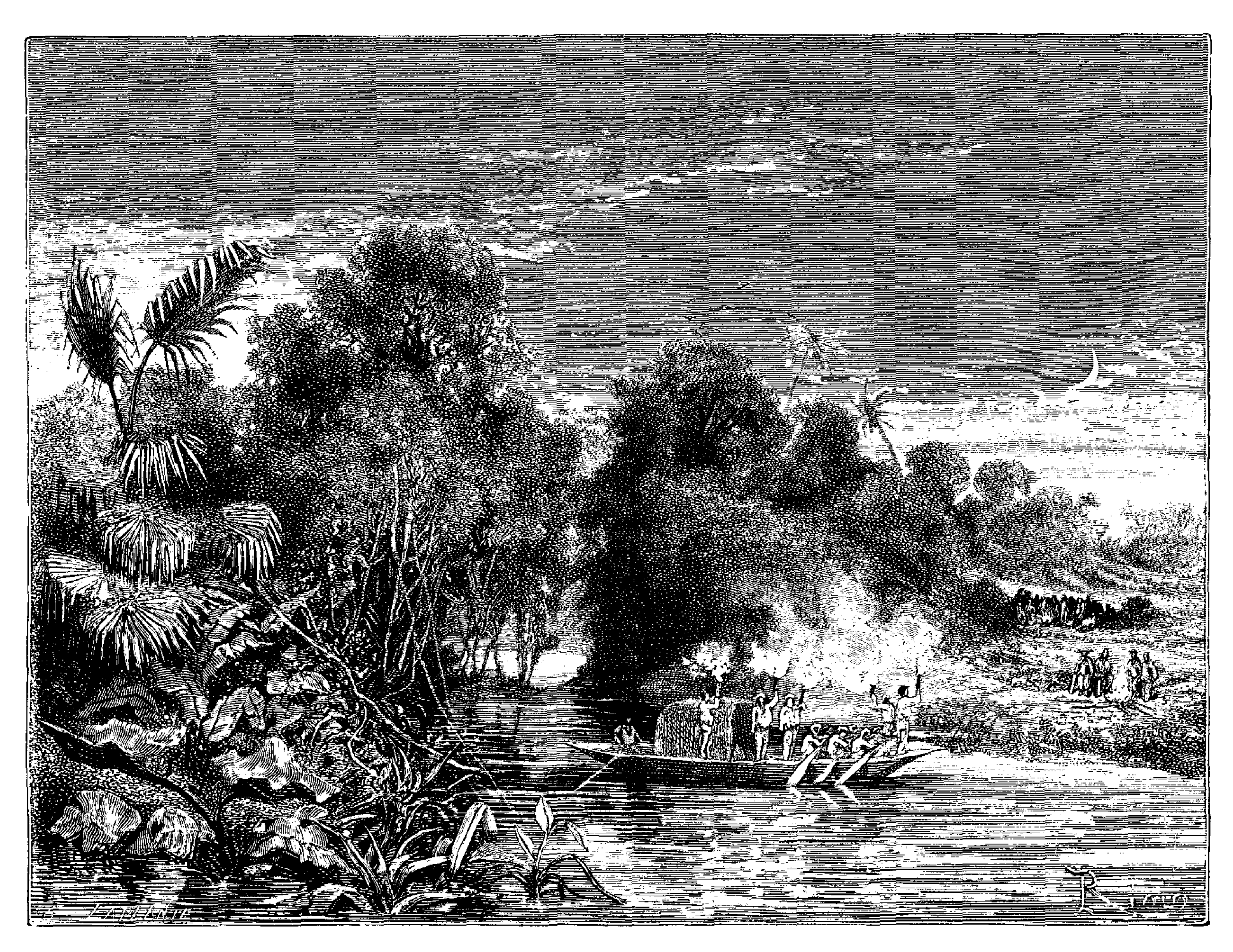
Ce n'est pas ici le lieu de faire de la politique; mais il ne me sera pas défendu, en terminant cette étude, d'exprimer l'espoir que la France n'abandonnera pas des prétentions sérieuses, qu'elle seule peut rendre utiles à tous les intérêts destinés à se faire jour dans ces contrées. Un personnage très-compétent me disait il y a peu de jours, précisément à cette occasion :

« Ce qui constitue un véritable droit d'occupation, ce n'est pas telle apparition éphémère, inintelligente et stérile, mais un ensemble de services rendus, soit au pays occupé, soit aux intérêts généraux du commerce et de la civilisation. »

Je ne veux pas commenter ces paroles : elles me mèneraient trop loin.

G. Lejean.





Arr.vée aes néophyt.s ur la plage de Saiayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA.

Arrivée des néophytes à Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain. — Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule.

De l'admiration à l'envie, il n'y a qu'un pas, dit l'adage. Après avoir admiré sans réserve le noble personnage qui, pareil à la chrysalide du sphinx, longtemps tapie dans son cocon obscur, venait d'en briser l'enveloppe et se produisait devant nous sous sa nouvelle forme de papillon nocturne, nous nous surprîmes à jalouser secrètement sa toilette diplomatique, que faisait

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161 et 177.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

ressortir avec plus d'avantages encore le triste état de nos costumes, salis par les ocres et les glaises, mis en lambeaux par les épines et souillés par la graisse des déjeuners et des dîners que nous avions faits sans serviette sous le chaume de cinq nations.

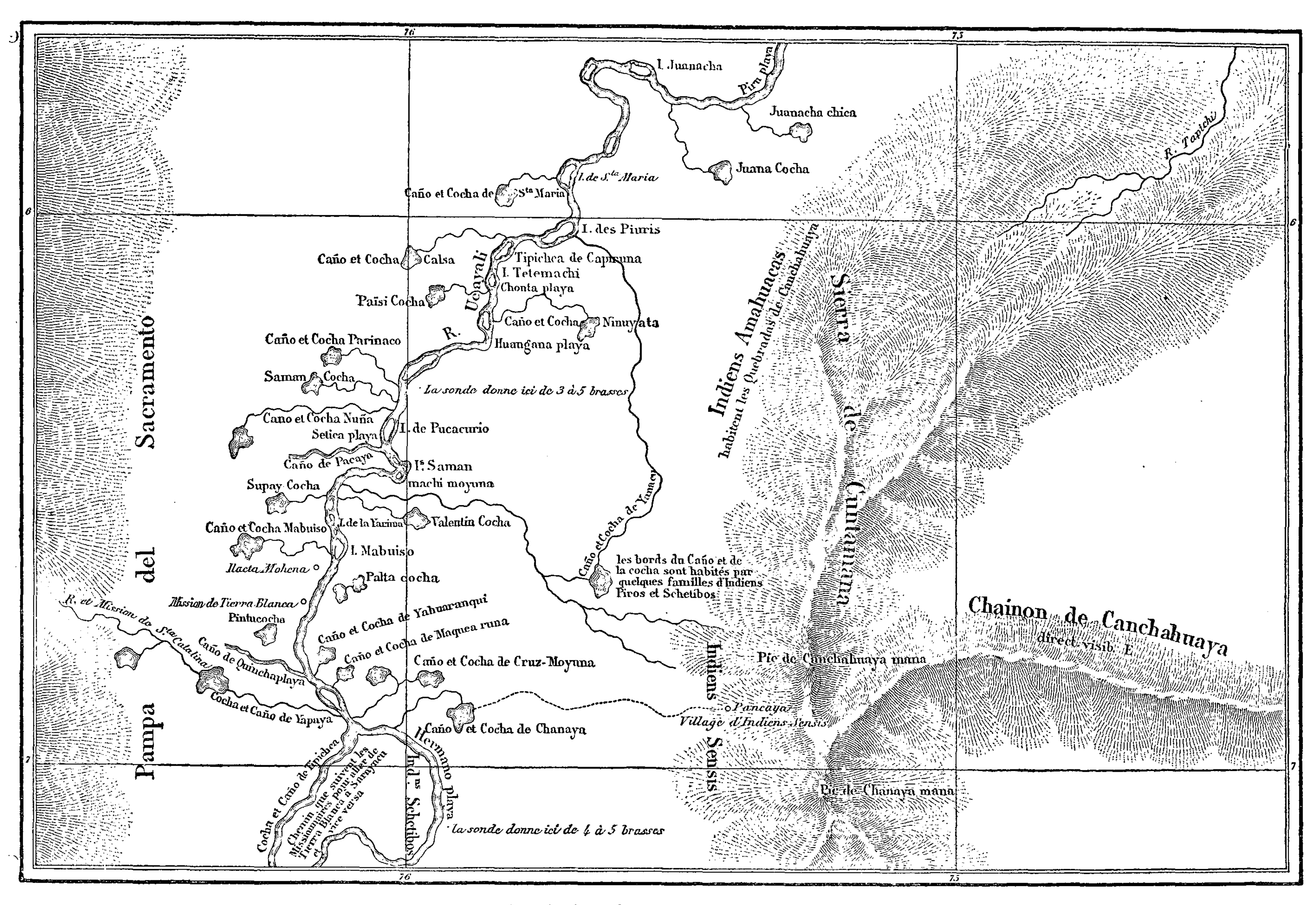
Ce n'est pas que la tenue du chef de la Commission française fût superlative et irréprochable, et sans le voisinage de nos guenilles qui lui servaient de repoussoir et la faisaient valoir, comme on dit en peinture, elle eût laissé peut-être à désirer. Ainsi, un dandy parisien n'eût pas manqué de remarquer que l'habit, court de basques et d'une coupe surannée, était déjà usé aux coudes; que les jambes du pantalon remontaient à trois pouces au-dessus des chevilles; que les souliers, rougis par l'eau et bleuis par la moisissure, appelaient en vain le cirage à l'œuf; qu'enfin le chapeau gris, bosselé, aplati, déformé par les pluies et séché à rebrousse-poil par le soleil, n'allait pas de pair avec l'habit noir; mais cette part faite à la critique, ou plutôt donnée en pâture au petit serpent de l'envie qui frétillait dans le cœur de chacun de nous, les défauts que nous venons de signaler disparaissaient dans l'ensemble, et l'effet général du costume restait satisfaisant.

Sa transformation opérée, le comte de la Blanche-Épine avait remis à l'esclave malgache, son cuisinier, des lettres dont il avait eu soin de se munir à Lima, et qui l'accréditaient auprès des religieux de Sarayacu. Malgré l'induité de l'heure et les rauquements des jaguars qu'on entendait sous bois, l'esclave reçut l'ordre de porter sur-le-champ ces lettres à leur adresse. Nous le vîmes partir et disparaître au seuil de la forêt qui sembla s'ouvrir et se refermer sur lui comme une gueule sombre. Les préparatifs du souper, un moment suspendus par ces incidents, se poursuivirent de nouveau. Chacun de nous, pour réparer le temps perdu, mit la main à la pâte, soufflant le feu, l'entretenant de combustible, écumant le potage ou vérifiant son degré de salure. Dédaigneux de ces soins vulgaires, le chef de la Commission française était allé s'asseoir près d'un foyer inoccupé, et examinait tour à tour, avec une satisfaction visible, sa toilette relativement irréprochable et ses ongles démesurés, auxquels un polissage continu avait donné le lustre des agates.

Vers dix heures, las de causer et de fumer des cigarettes, nous allions nous blottir sous nos moustiquaires et demander au sommeil la réhabilitation de nos forces, quand les sons d'une cloche fêlée retentirent dans le lointain. Nous ouvrîmes toutes grandes nos deux oreilles. La cloche cessa de tinter, et un chœur de voix étranges s'éleva dans le silence de la nuit. Dans le nocturne chanté à pleins poumons par ces voix inconnues, nous ne tardâmes pas à reconnaître un cantique à l'usage des Quecheus de la Sierra. Comme nous nous communiquions nos impressions diverses au sujet de ce chant pieux et inattendu, un brouhaha de cris féroces et d'appels discordants succéda à la mélopée liturgique. Le bruit, de plus en plus distinct, paraissait sortir des massifs de verdure qui nous cachaient la petite rivière de Sarayacu. Dans l'idée qu'on cherchait à se renseigner sur notre compte, tout en nous faisant savoir que des amis nous arrivaient, nous répondîmes aux cris sauvages que nous venions d'entendre par des cris à peu près pareil. Quelques minutes après, une grande pirogue éclairée par des torches et montée par des rameurs vêtus de blanc, sortait de l'ombre des verdures et, rasant la plage, venait s'arrêter par le travers de notre campement. Les hommes qui la conduisaient débarquèrent, et guidés par l'un d'eux, qu'à sa blancheur on pouvait prendre pour un Européen, s'avancèrent vers nous. D'abord il y eut de part et d'autre un peu d'appréhension et de défiance; si ces individus, se produisant à l'improviste et la torche au point, nous firent un effet singulier, nous parûmes produire sur eux un effet semblable. Notre tenue, il est vrai, n'était pas de nature à nous attirer leur confiance. Certains d'entre nous eussent pu poser dans un atelier pour des bohémiens de Callot ou des mendiants de Murillo. Inutile d'ajouter que j'étais de ce nombre, et que ma robe rouge entrevue aux clartés du feu, mes cheveux pendants et ma barbe inculte, complétés par l'album que je feuilletais, me donnaient l'air d'un vrai sorcier épelant son grimoire. Mais dès que le comte de la Blanche-Épine eut fait quelques pas au-devant de ces inconnus, son costume, pareil au soleil vainqueur des nuages, dissipa sur-le-champ les soupçons fâcheux qu'ils avaient pu concevoir sur nous. Leurs fronts se déridèrent et leurs bouches nous sourirent à l'unisson.

Ces gens à peau brune, dont la venue inopinée nous avait surpris et presque alarmés, étaient des néophytes de la Mission, que leurs supérieurs, instruits de notre arrivée par le message et le messager du comte de la Blanche-Épine, envoyaient au-devant de nous avec du bouillon de volaille, de l'eau-de-vie et des œufs frais. L'homme blanc qui les commandait était un Yankee, que des affaires commerciales un peu embrouillées avaient conduit de Lima à Sarayacu, où les pères *de propaganda fide*, sans souci de sa qualité d'hérétique et de sectaire de Calvin, l'admettaient à leur table et utilisaient son talent comme mécanicien.

Pendant que nous faisions cercle autour des néophytes, Indiens d'origine Cumbaza, nés à Sarayacu et qui parlaient assez facilement l'idiome quechua, le comte de la Blanche-Épine, profitant de la distraction générale, avait entraîné le Yankee à l'écart et lui racontait les divers incidents de notre voyage, préalablement revus, corrigés et surtout amplifiés. Aux regards singuliers que l'homme nous jetait à la dérobée, à ses gestes d'étonnement, à ses haut-le-corps qui témoignaient d'une indignation véritable, il était facile de deviner que le chef de la Commission française lui faisait de nous un portrait hideux. Mais le témoignage de notre conscience nous mettait au-dessus de l'opinion de ce mécanicien et des calomnies qu'on lui débitait à l'oreille. Insensible à l'action des acides dont on nous arrosait de la tête aux pieds, nous continuâmes de dialoguer avec les mozos Cumbazas, que leur qua-



Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte nº 7.

lité de chrétiens n'empêchait pas de boire et de fraterniser avec nos rameurs infidèles.

Après deux heures de conversation, ces néophytes, sur l'ordre de leur chef, nous quittèrent pour retourner à la Mission. Le Yankee, accompagné jusqu'au rivage par le comte de la Blanche-Épine, qui lui serra la main, et l'appela *my dear*, passa fièrement devant nous sans nous adresser un salut. Quand il eut pris place dans sa pirogue, l'équipage entonna un nouveau cantique avec accompagnement de houras et de coups de rame. Cinq minutes après, embarcation, maître et serviteurs avaient disparu.

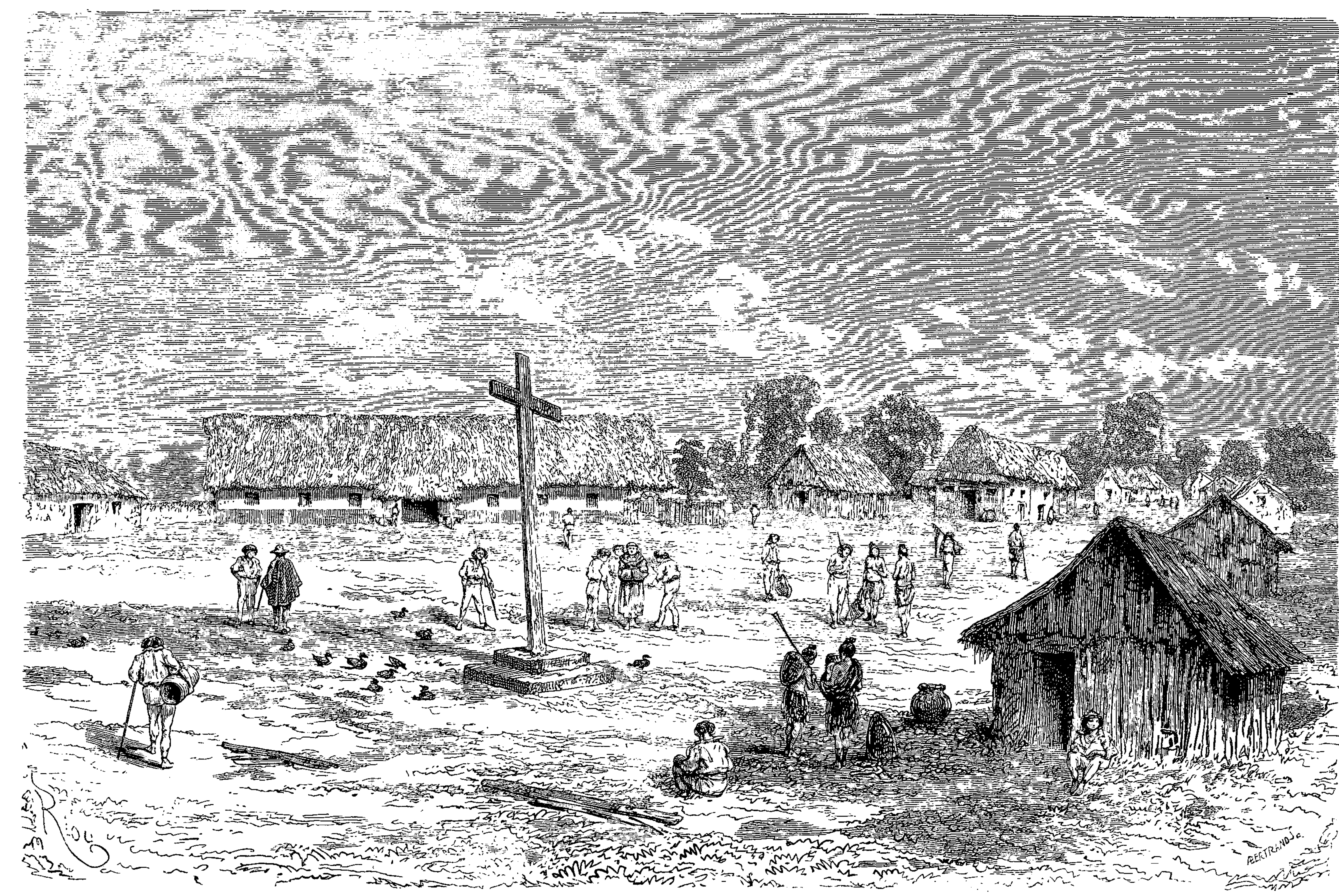
Restés seuls, nous nous entretînmes un moment des mozos chrétiens de Sarayacu, de l'enjouement de leur humeur, de la gaieté de leurs propos et du parfum d'eau-de-vie qu'exhalait leur haleine; puis, des qualités de ces braves gens, nous passâmes sans transition à l'impolitesse de leur prétendu capitaine, que le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant traitaient de maroufle et de polisson — *tunante y bribon*, — et auquel ils se proposaient de dire son fait en arrivant à la Mission. Je laissai nos amis accabler le mécanicien de leur juste courroux et j'allai me coucher. Toutefois en posant ma tête sur le paquet de hardes qui me tenait lieu d'oreiller, je n'oubliai pas de pardonner son offense au Yankee, afin que Dieu me pardonnât quel-



Mission de Belen.

que chose à mon tour; puis, cette formalité chrétienne remplie et ma conscience allégée d'autant, je fermai les paupières et m'endormis dans l'attente du lendemain.

Une froide rosée qui pénétrait ma moustiquaire me réveilla de grand matin. Je soulevai les plis du cadre d'étoffe, et passant ma tête au dehors, j'examinai le campement. Tous nos compagnons sommeillaient encore, à en juger par l'immobilité de leur abri. Seul, le capitaine de frégate avait pris comme moi congé de Morphée, et mettait en même temps que moi le nez à la fenêtre. Sa bouche, déformée par un immense bâillement, fut la première chose que j'aperçus. Après nous être salués réciproquement, nous nous levâmes; et comme aucune agitation ne se manifestait encore sous la moustiquaire de l'Alferez, contiguë à la nôtre, le chef de la Commission péruvienne, usant de son autorité, la prit par ses traverses, et, la rejetant à trois pas, exposa brusquement à la clarté du jour le jeune homme et son singe roux, couchés dans les bras l'un de l'autre. L'apparition de la lumière fut saluée par chacun des dormeurs d'une façon distincte; l'*Ateles* se mit sur son séant, fit une grimace comique et se frotta vivement le museau, tandis que le lieutenant se soulevait pesamment sur un coude, roulait autour de lui des yeux effarés, et, faisant craquer successivement toutes ses jointures, cherchait à se rendre



Vue de la Mission de Sarayacu.

compte de la situation. En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le quadrumane me parut supérieur au bimane.

Pendant que le jeune homme recouvrait ses esprits et mettait un peu d'ordre dans sa toilette, le capitaine me fit part de son intention de partir sur-le-champ pour Sarayacu, sans attendre le réveil de nos compagnons. L'idée de se produire devant le préfet apostolique des Missions de l'Ucayali, à côté d'un rival splendidement vêtu, quand lui n'était couvert que de tristes guenilles, cette idée, m'avoua-t-il ingénument, blessait à la fois son amour-propre d'homme et sa dignité de savant. En achevant sa confidence, il me demanda si je voulais l'accompagner, l'humilité de ma tenue s'harmoniant assez avec la sienne, ou si je préférais me joindre à mes compatriotes pour faire avec eux mon entrée à Sarayacu. Comme la chose en soi m'était indifférente, j'annonçai à mon interlocuteur que j'étais prêt à partir avec lui, détermination qui parut le charmer. Je ne pris que le temps de réunir mes bagages, laissant aux Cholos le soin de les transporter à la Mission; puis, quand ce fut fait, je rejoignis le capitaine et l'Alferez, et sans mot dire nous quittâmes le campement et prîmes à travers les halliers de la plage.

Jamais aurore ne m'avait paru répandre tant de pleurs sur un paysage. Chaque feuille fléchissant sous le poids des larmes de la déesse, se vidait sur nous ou nous aspergeait au passage. Après cinq minutes de marche, nous étions mouillés comme des éponges. A cet inconvénient s'ajoutait la rencontre de sources cristallines sorties de la forêt, lesquelles, descendant de talus en talus à la façon de cascatelles, détrempaient et noyaient la glaise des sentiers qui menaçaient d'engloutir nos chaussures. L'espoir d'arriver bientôt à Sarayacu nous rendait indifférents à ces obstacles ou nous prêtait des forces pour les vaincre. Comme la *Lazzara* du poëte : — J'avais levé ma robe et passais les ruisseaux, — serrant de près le capitaine dont les longues jambes, pareilles aux branches d'un compas, traçaient des pas géométriques d'une grandeur inusitée. L'Alferez, alourdi par le poids de son singe roux qu'il portait à califourchon comme Énée son père Anchise, parvenait à peine à nous suivre.

Rose, la blanchisseuse; Eustache, le majordome.

Au moment où d'un élan vigoureux j'enjambais le dernier talus qui nous séparait de la lisière de la forêt, mon soulier gauche, abandonnant le pied qu'il protégeait, décrivit une parabole et alla tomber à quelques pas dans les fourrés de faux maïs qui s'ouvrirent pour le recevoir et se refermèrent sur lui. Au cri que je poussai, le capitaine de frégate s'arrêta court, et l'Alferez, témoin du fait, se mit à rire. Cependant j'étais resté appuyé sur ma jambe droite, la gauche repliée sous mon corps, et dans cette posture d'échassier je cherchais des yeux parmi cet amas de verdures mon soulier disparu. Hélas ! autant eût valu chercher une aiguille dans un palier. En toute autre circonstance, la perte de ce soulier m'eût affecté médiocrement. Depuis longtemps son talon s'était décloué, la plupart de ses coutures étaient rompues, et ce n'est que par une contraction artificielle de l'orteil que je parvenais à le maintenir à son poste. Mais au moment d'entreprendre un trajet de deux lieues sous le couvert d'une forêt embarrassée de ronces et d'épines, cette savate de rebut acquérait une valeur réelle, et il ne fallut rien moins que les exhortations philosophiques du capitaine et les railleries amicales du lieutenant pour me décider à poursuivre ma marche un pied chaussé et l'autre nu.

L'aspect des grands bois sous lesquels nous entrâmes parvint à me distraire de ma mésaventure, sans toutefois me la faire oublier. A travers un fouillis d'arbres corpulents enguirlandés de lianes, serpentait un sentier tracé depuis longtemps par les néophytes; son sable frais et doux formait le plus moelleux tapis que je pusse souhaiter pour la plante de mon pied nu. Tout en cheminant, je relevais à droite et à gauche des végétations dont les fleurs exquises piquaient de points brillants le fond bleuâtre des fourrés; des orobanchées, des orchis épiphytes, enroulés aux branches des arbres ou s'y suspendant par un simple fil, dressaient dans l'air leurs périanthes multicolores et capricieusement déchiquetés; les tiges de ces fleurs bizarres, souvent longues de plus d'un mètre et si ténues qu'elles étaient

invisibles à distance, donnaient à ces dernières l'apparence d'oiseaux-mouches ou de papillons arrêtés dans leur vol. Des sarmenteuses aux multiples faisceaux, des lianes aux nœuds inextricables, et dont le feuillage, rigide et lustré, rappelait vaguement le lierre d'Europe, revêtaient d'un épais manteau le tronc des arbres qu'elles devaient plus tard étouffer dans leurs replis. De loin en loin un groupe de ficus posés sur leur piédestal de racines et pareils aux colonnes accouplées de nos basiliques, filaient d'un jet puissant à travers les verdures et semblaient porter à eux seuls le poids de l'immense coupole étendue sur nos têtes. Une fraîche odeur de végétation et d'herbes mouillées à laquelle se mêlaient des aromes inconnus, flottait dans l'air ambiant. Chacun de nous dilatait ses narines et enflait ses poumons pour saisir au passage ces émanations embaumées, en attendant qu'il lui fût donné de flairer l'odeur plus substantielle des cuisines de la Mission.

Après une demi-heure de marche au pas gymnastique, nous débouchions dans une clairière, dont le sol dépouillé d'arbustes et de buissons était tapissé d'herbe rase. Quelques grands arbres que la hache avait épargnés à dessein voilaient d'une ombre protectrice cet espace à peu près circulaire où s'élevaient, inégalement espacées, une douzaine de chaumières à toiture de palmes. A l'humble grange surmontée d'une croix de bois et qui devait être une église ; au clocher, calotte de chaume posée sur quatre pieux, un peu à l'écart, et que, sans la cloche suspendue à une traverse, on eût pris pour un pigeonnier, nous reconnûmes un village ou une Mission ; peut-être était-ce l'un et l'autre. L'endroit, comme nous l'apprîmes plus tard, avait nom Belen (*Bethléem*) et servait d'avant-poste à Sarayacu. Au reste, les portes des chaumières étaient hermétiquement closes, et pendant la halte de quelques minutes que nous fîmes devant leur seuil, nul être humain ne s'étant montré à qui nous pussions demander des renseignements sur la localité, nous l'abandonnâmes pour reprendre le sentier qui, pareil au fil d'Ariane, guidait notre marche incertaine à travers le labyrinthe de la forêt.



Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine.

Bientôt les arbres s'espacèrent, la double ligne des fourrés se recula, le sentier s'élargit et devint une grande route, l'azur du ciel que nous avions perdu de vue au sortir de la plage se montra de nouveau, et des flots de soleil nous enveloppèrent ; la chaleur déjà brûlante de cet astre eut pour effet immédiat de faire fumer sur nos corps nos vêtements mouillés. Comme nous nous dilations sous sa bienfaisante influence, quelques néophytes parurent à l'extrémité du chemin et nous saluèrent par des exclamations bruyantes. A leur tête marchait le Yankee de la veille que le capitaine et

son lieutenant se montrèrent du doigt; aux épithètes caractéristiques, mais peu parlementaires dont ils le gratifièrent à distance, non moins qu'à leur façon d'allonger le pas pour se rapprocher de l'individu, je craignis qu'une altercation sérieuse ne s'élevât entre eux, et je me disposai à la prévenir. De son côté, le Yankee parut éprouver une crainte semblable, car quittant aussitôt la tête du détachement, il obliqua à gauche et entra dans la forêt où nous le vîmes se glisser d'arbre en arbre et s'effacer derrière leurs troncs avec une allure mystérieuse qui témoignait assez que si le courage du lion lui faisait défaut, il y suppléait par cette prudence que la littérature, en désaccord avec l'histoire naturelle, attribue au serpent. Les néophytes qui nous avaient rejoints et nous faisaient fête se rendaient sur la plage pour y recueillir les caisses, caissons et paquets de l'expédition franco-péruvienne, et les transporter sur leur dos à Sarayacu. Pendant qu'ils accomplissaient cette corvée, une douzaine de leurs compagnons, partis du village en même temps qu'eux, descendaient dans une pirogue ornée de feuillage la petite rivière de Sarayacu et se dirigeaient vers le campement que nous venions d'abandonner. Cette pirogue, espèce de yacht d'honneur décrété par le révérend prieur, et dont les rameurs avaient été choisis parmi les musiciens et les chanteurs les plus renommés de Sarayacu, devait ramener à la Mission au son du tambour, du flageolet et des cantiques, le comte de la Blanche-Épine et ses attachés. Je regrettai fort de m'être privé du spectacle curieux qu'allait offrir l'embarquement du chef de la Commission française. Le capitaine de frégate, au contraire, fut enchanté de n'être pas témoin des honneurs qu'on allait rendre à son rival, lesquels eussent de nouveau fait saigner l'incicatrisable blessure de son amour-propre. Les néophytes nous quittèrent pour se rendre où leur devoir les appelait, et nous reprîmes notre course au clocher.



Danseur de Sarayacu.

Après un temps de marche que nous ne songeâmes pas à calculer, le sentier, tantôt étroit et sinueux, tantôt large et d'une rectitude parfaite, nous conduisit à l'entrée d'une grande place défrichée, sarclée même et assez capricieusement bordée de constructions en lattes de palmier avec des toits de palmes. Ces demeures, ajustées sans le moindre parallélisme, offraient çà et là des angles rentrants et saillants, qui révélaient chez les architectes de la localité un mépris souverain ou une ignorance complète des lois de la géométrie. Deux bâtiments en torchis formant retour d'équerre bornaient cette place du côté du nord et de l'est. Le premier, aux murailles lisses et badigeonnées d'ocre jaune, était percé d'une seule ouverture; le second, blanchi à la chaux, avait avec une immense porte carrée, cinq fenêtres carrées aussi et pourvues en manière de grilles de ces balustres à mollets, dont l'architecture rococo a tant abusé dans nos édifices d'Europe. Une croix de bois, couleur sang de bœuf, marquait le centre de la place à laquelle la ligne circulaire des forêts faisait une verte ceinture.

Comme la construction blanche aux fenêtres carrées était la plus somptueuse du lieu, nous mîmes immédiatement le cap sur elle, coupant la place en diagonale et marchant de front comme les trois Horaces de feu M. David. Jusque-là nous n'avions aperçu d'autres êtres animés que cinq gros canards *Huananas* marchant gravement à la file, et nous commencions à nous étonner d'une pareille solitude, lorsque, parvenus aux deux tiers de la place, des femmes et des enfants que nous ne pouvions voir et qui nous aperçurent à travers les parois treillissées de leur logis, se mirent à courir après nous en poussant des clameurs dont le diapason témoignait d'une vive allégresse. En un clin d'œil nous fûmes entourés, pressés, circonvenus par la bande joyeuse qui nous souhaitait la bienvenue dans l'idiome de Cervantes et de Manco-Campac. Nous répondîmes de notre mieux à ces démonstrations polies; puis, comme elles devenaient assourdissantes, nous fîmes volte-face et doublâmes le pas; mais les mères de famille qui désiraient nous voir de près prirent aussitôt leurs marmots par la main, et, les traînant après elles, réglèrent leur marche sur la nôtre avec une vigueur de jarret dont nous fûmes surpris. Ainsi escortés, nous arrivâmes devant le bâtiment aux cinq fenêtres, au seuil duquel se montra tout à coup un vénérable moine, gras,

rose, frais, et le chef ceint d'une couronne de cheveux blancs.

En nous apercevant, il ne put retenir un cri de surprise; puis, comme nous nous étions arrêtés, il fit trois pas à notre rencontre et nous ouvrit paternellement ses bras dans lesquels nous nous précipitâmes à tour de rôle.

« Ah! pauvres enfants, nous dit-il, j'ai appris que vous aviez bien souffert; mais ici, près de moi, vous ne souffrirez plus. »

Trop émus ou trop essoufflés pour répondre, nous nous contentâmes de serrer d'un air pénétré les mains du beau vieillard, qui n'était autre que le P. Manuel José Plaza, préfet apostolique des Missions de l'Ucayali et prieur du couvent de Sarayacu.

Durant cet échange de civilités affectueuses, les femmes et les enfants qui nous suivaient s'étaient rapprochés de nous et nous examinaient bouche béante. Déjà quelques mains s'attachaient à nos vêtements pour en palper l'étoffe, quand le révérend Plaza, qui surprit cette manœuvre indiscrète, étendit sa main vers le groupe : *Fuera de aqui* — hors d'ici — dit-il simplement. A ce geste et à ces paroles, femmes et enfants sautèrent à dix pas en arrière, comme si un fer rouge les eût touchés. Admirable discipline! pensai-je à part moi.

Cependant le digne prieur nous avait introduits dans la pièce d'entrée, vaste salle percée de quatre baies sans vantaux par où les vents du ciel pouvaient entrer et sortir librement. En un instant tous les habitants et les commensaux du couvent y furent réunis. Chacun d'eux eut à cœur de nous présenter ses devoirs.



Joueurs d'instruments.

Nous eûmes à répondre au majordome en titre, à la cuisinière et à son époux le fendeur de bûches, à le blanchisseuse, au charpentier de la Mission donnant le bras à sa moitié la couturière, braves gens qui nous regardaient d'un air aussi étonné que si nous fussions tombés de la lune. Mais sous leur étonnement provoqué d'ailleurs par l'excentricité de notre allure et le piteux état de notre mise, nous devinions un intérêt et une sympathie réels pour nos personnes. De quelque côté que se portassent nos regards, nous n'apercevions que des yeux humides et des bouches qu'un franc sourire agrandissait jusqu'aux oreilles.

Après force questions sur les lieux que nous avions visités et les dangers que nous avions courus, questions auxquelles le capitaine de frégate et son lieutenant satisfirent d'un air modeste et de façon à donner d'eux une bonne opinion, nous fûmes conduits par ordre du prieur dans une grande cellule dont les murs récemment passés à la chaux étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette pièce était meublée d'une table longue, assemblage de planches posées sur deux tréteaux et d'un fauteuil taillé à coups de hache dans le tronc d'un mahogani par le charpentier de Sarayacu. Une claie posée sur huit pieux fichés en terre et qui occupait toute une paroi de la cellule nous parut destinée à servir, selon l'heure, de divan ou de lit. Le majordome, petit homme obséquieux, souriant, jeune encore, mais déjà plus ridé qu'une fraise de veau, mit incontinent à notre disposition, un rasoir ébréché, des ciseaux, du savon noir dans une assiette, une cruche d'eau et une terrine. Restés seuls, nous fermâmes la porte de la cellule et commençâmes à préparer la métamorphose de nos individus en attendant que l'arrivée des bagages nous permît de la compléter.

Nos ablutions étaient finies et nos barbes convenablement alignées, quand les néophytes envoyés sur la plage en rapportèrent nos bagages. Parmi les divers objets que j'avais sauvés des naufrages se trouvaient quelques mouchoirs de cotonnade, primitivement destinés aux sauvages, mais que dans le triste état de ma garderobe je consacrai à mon usage personnel. Le capitaine de frégate à qui je montrai ces mouchoirs s'éprit si fort de l'un d'eux, à fond bleu et blanc, bariolé de tulipes rouges, que je le lui donnai pour qu'il s'en fît une cravate. Le lieutenant en reçut un aussi, mais noir et jonquille et quelque peu déteint. A l'exemple de son patron il le mit à son cou et y fit un nœud triomphant. Ainsi cravatés, ces messieurs n'eurent plus qu'à boutonner très-haut leur spencer ou leur veste pour des raisons qu'il est facile d'apprécier; puis, cela fait, ils complétèrent leur toilette en se donnant un coup de peigne.

Comme j'étais en train de les complimenter sur leur

bonne mine, les sons d'une cloche et la détonation d'un camareto[1] retentirent simultanément au dehors et furent suivis de clameurs d'hommes, de cris de femmes et d'enfants. Ne comprenant rien à ces démonstrations bruyantes, nous quittâmes notre cellule et allâmes jusqu'au seuil du couvent pour voir ce dont il s'agissait. Un groupe compacte s'avançait vers nous du fond de la place. En tête, marchait le vénérable prieur de Sarayacu et le comte de la Blanche-Épine dont la cloche et le camareto avaient salué le débarquement dans la petite crique qui tenait lieu de port. Le révérend Plaza, qui était allé recevoir le noble personnage, élevait au-dessus de sa tête, en guise d'*Achiua* ou de pallium, un parasol de cotonnade rouge emmanché d'une longue canne. Sous ce dais improvisé qui jetait sur sa face un reflet de pourpre, le chef de la Commission française, vêtu de l'habit noir et coiffé du feutre gris aux ailes pendantes que le lecteur connaît déjà, s'avançait avec la lenteur majestueuse d'un Olympien. Les sourires protecteurs et les inclinations de tête qu'il distribuait aux néophytes des deux sexes rangés sur son passage, témoignaient clairement qu'il prenait au sérieux les honneurs qu'on lui décernait. L'aide-naturaliste, vêtu de blanc comme une rosière, marchait à sa gauche. Derrière eux, venaient les Cholos interprètes, Antonio et Anaya, conduisant par la main le petit esclave Impétiniri. Nos rameurs conibos, fraîchement barbouillés de rouge et de noir et portant sur l'épaule leur rame ou leur pagaye, fermaient dignement le cortége.

A la vue du comte de la Blanche-Épine, épanoui dans son triomphe, le capitaine de frégate fut saisi d'un accès de colère froide qui le rendit blême comme un citron. Hors d'état de se maîtriser, il prit par le bras l'Alferez qui bayait ingénument à ce spectacle et le poussa rudement dans notre cellule dont il referma la porte derrière lui. Je compris que les honneurs rendus à son rival dans une mission péruvienne lui semblaient un non-sens et comme un vol fait à son préjudice. Le dais-parasol, ce dais qu'on accorde à peine à un président du Pérou le jour de sa nomination, paraissait surtout avoir exaspéré le capitaine et produit sur lui l'effet d'une loque rouge sur un taureau. Pendant que je philosophais sur la chose, le cortége avait traversé la place. En touchant le seuil du couvent, le révérend prieur remit le parasol aux mains d'un des suivants et invita gracieusement son hôte à entrer le premier. Là se borna le cérémonial de l'introduction. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste furent conduits dans une cellule exactement pareille à la nôtre, où jusqu'à l'heure du dîner on les laissa se reposer des fatigues physiques et morales de la matinée.



Néophyte de Sarayacu (homme).

Le dîner servi à midi précis nous fut annoncé par le son d'une cloche et l'avertissement verbal du majordome. Le capitaine de frégate, un peu remis de l'émotion bilieuse que lui avait occasionnée la réception faite à son rival, vint prendre place à la table banale, où le prieur, le chef de la Commission française et l'aide-naturaliste nous avaient précédés. En remarquant l'ordre hiérarchique qui avait présidé à l'arrangement des couverts, le capitaine fit une grimace significative; il est vrai que sa place était la dernière. Comme il ouvrait la bouche pour en toucher deux mots au majordome, je le tirai violemment par son spencer de flanelle. Il me regarda, étouffa un soupir, et levant les yeux au ciel, il parut offrir à Dieu ce nouvel affront en expiation de ses vieux péchés.

Le repas se composait de tortue bouillie, de poules grillées, de riz à l'eau et de racines de manioc cuites sous la cendre. Ces différents mets étaient contenus dans des jattes et des soupières en terre brune. Aux cuillers de bois ou d'étain, à la rareté des fourchettes, à l'absence de nappe et de serviettes, on devinait le vœu de pauvreté et le renoncement au confort de ce monde fait par les disciples de saint François. Deux ou trois pots à large panse contenaient de l'eau de rivière destinée à étancher la soif des convives. Après un court bénédicité, le prieur nous engagea à nous servir nous-mêmes, et prêchant d'exemple, emplit aussitôt son assiette de chacun des mets dont se composait le menu.

1. Petits obusiers qu'on enterre et dont la mèche seule pointe à l'extérieur. Nous en avons parlé dans notre revue des fêtes et cérémonies de Cuzco moderne.

Cela fait, il amalgama ces diverses substances, et quand sa macédoine lui parut à point, il en absorba de volumineuses bouchées, se servant indifféremment de ses doigts et d'une cuiller de corne en forme de spatule. La façon dont le révérend en usait nous mit parfaitement à l'aise. Chacun s'affranchissant du droit de l'étiquette, se servit à sa guise, et bientôt toutes les mandibules furent en mouvement.

Pendant le repas, le vénérable amphitryon, malgré l'activité toute juvénile qu'il employait dans la mastication et la déglutition des aliments, trouva moyen d'adresser à chaque convive un mot gracieux ou une remarque flatteuse, dont l'à-propos décelait chez lui certaine finesse d'esprit en même temps qu'une connaissance assez exacte du cœur humain.

Au dessert, et comme le majordome venait de placer devant nous, à titre de pruneaux et de confitures, un peu de mélasse dans une soucoupe, six néophytes mâles firent irruption dans la salle, suivis d'une foule nombreuse qui s'aligna le long des murs afin de laisser libre le centre de la pièce. Une danse de caractère fut exécutée par ces hommes aux sons du flageolet et du tambour dont jouaient quatre musiciens. La tâche des flûtistes consistait à donner un *sol* unique et indéfiniment répété, sur lequel les tambours plaquaient un *boum* caverneux. Involontairement je me rappelai Bilboquet de picaresque mémoire. Les amateurs de cette note devaient être contents.



Femme de Sarayacu.

A la chemise et au pantalon blancs du néophyte, les danseurs avaient ajouté un colback de plumes de perroquet surmonté de trois rectrices d'ara bleu et rouge. Un chapelet à plusieurs fils, formé de capsules de cédrèle et de drupes de styrax, ceignait leur poitrine et leur dos en manière d'écharpe. Leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, étaient entourées, comme de cnémides, de rangs de grelots fabriqués par eux[1] et dont le bruissement sec rappelait celui des serpents à sonnettes.

Une longue plume d'ara, ornée à son extrémité d'un duvet d'aigrette et que chaque danseur tenait à la main, lui servait à diriger les musiciens. Selon que la plume fendait l'air de gauche à droite et *vice versa*, ou que le chorége exécutant l'agitait au-dessus de sa tête, comme un chef d'orchestre fait de son archet, les flûtes précipitaient ou ralentissaient leur *sol* et le *boum* des tambours se modelait sur elles.

La danse locale exécutée en notre honneur se composait d'une suite de passes et de voltes, de *balancez* et de *chassez-croisez* qui n'offrait absolument rien de neuf ou de pittoresque comme dessin chorégraphique, mais que chaque danseur avait la faculté d'embellir à son gré, par des flic-flac, des déhanchements, des trémoussements et des pirouettes, qui brodaient comme de capricieuses arabesques sur le fond terne et monotone du tableau. Inutile de dire que la troupe des ballerins stimulée par notre présence fit merveille et dansa comme un seul homme.

Bien qu'après quelques minutes d'audition de cette musique chacun de nous sentît déjà ses nerfs prodigieusement agacés, nul n'abandonna la partie, et calme en apparence et le sourire aux lèvres, subit jusqu'à la fin ce martyre d'un nouveau genre. En quittant la table, le capitaine de frégate m'avoua que les piqûres des moustiques dont il avait tant souffert durant le voyage lui semblaient encore préférables au trio de tambour, de flageolet et de grelots qu'on l'avait forcé d'écouter pendant trois quarts d'heure.

Pour chasser le bourdonnement de l'orchestre local qu'il nous semblait toujours avoir dans les oreilles, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village, réunion de chaumières, capricieusement dispersées et que des touffes d'arbres isolaient entre elles. Des néophytes groupés sur leur seuil nous firent force cajoleries et nous convièrent à vider avec eux quelques coupes de mazato dont leur cellier paraissait assez bien approvisionné. Nous nous laissâmes cajoler, mais nous refusâmes de boire. Nos rameurs conibos, les Cho-

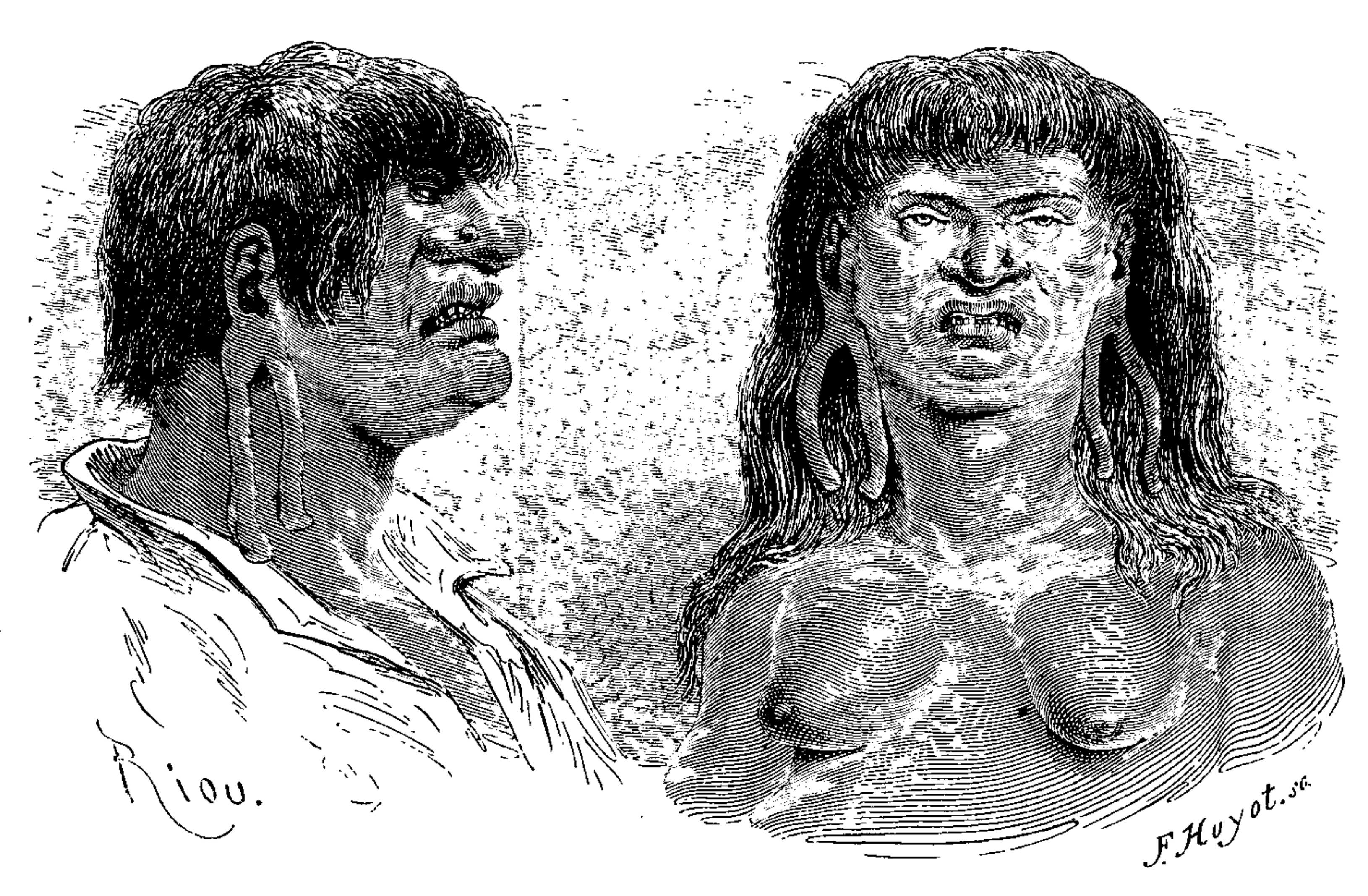
1. Ces grelots sont empruntés au noyau triangulaire du fruit de l'*Ahuetia cerbera* (fam. des Apocynées). — A ce noyau, de la grosseur de celui d'un abricot et coupé en deux de façon à figurer une clochette, les indigènes suspendent intérieurement, au moyen d'un fil, un petit battant en os qui se meut au moindre mouvement et fait entendre, en frôlant les parois internes du noyau, un bruissement plutôt qu'un son distinct.

los interprètes et le jeune Impétiniri commis à leur garde, avaient reçu l'hospitalité sous le toit de ces bonnes gens, et s'y trouvaient aussi à l'aise que s'ils eussent été dans leur propre logis. Leur teint animé, l'éclat de leurs yeux, leur langue un peu épaisse, témoignaient qu'ils avaient convenablement fêté leur arrivée à la Mission.

Tous nous entourèrent et nous pressèrent dans leurs bras avec cette tendresse expansive que l'ivresse donne aux hommes quand elle ne les rend pas maussades ou furieux. Certain Conibo à figure joviale, que j'avais eu dans ma pirogue depuis Paruitcha jusqu'à Sarayacu vint passer son bras autour de mon cou, et tout en inspectant ma nouvelle ténue, s'enquit avec intérêt de la *Bichi-hui* qu'il ne voyait plus sur mon corps. L'objet que l'innocent sauvage désignait par ce nom était ma robe de bayeta pourpre qu'il avait convoitée durant le voyage et qu'à cause des longs poils de l'étoffe il prenait pour la dépouille d'un animal. De là le nom de Bichi-hui — *peau de bête rouge* — qu'il lui donnait.

Comme il eût été trop long d'expliquer à mon ex-rameur que ce qu'il avait pris jusqu'alors pour la fourrure d'un quadrupède, était un morceau de laine de Castille, coupé à la pièce par un respectable marchand de Cuzco et façonné en sac-tunique par une beauté de la ville, qu'en outre mon intention était de conserver ce vêtement qui pouvait m'être utile, je répondis à l'individu que j'avais donné la peau en question à mon ami le capitaine. Cette nouvelle parut le contrarier fort, et pour l'oublier, il vida d'un trait une écuelle de boisson fermentée.

Durant cette promenade à travers le village, nous eûmes la curiosité d'entrer dans quelques huttes, afin de juger par l'élégance ou le confort de leur mobilier du degré de civilisation des propriétaires; mais nous



La cuisinière de Sarayacu et son mari le fendeur de bûches[1].

n'y vîmes que des meubles et des ustensiles de première nécessité, barbacoas, hamacs, jarres et cruches, lesquels nous parurent très-inférieurs comme exécution aux objets de même nature façonnés par les indigènes de l'Ucayali. Sous le rapport des arts manuels, la civilisation était restée au-dessous de la barbarie.

En rentrant au couvent, le majordome nous fit part de la décision prise en notre absence par le chef apostolique de la Mission, à l'égard de nos logements respectifs. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste avaient chacun une cellule, tandis que le capitaine, l'Alferez et moi nous devions habiter en commun celle où nous nous étions débarbouillés en arrivant. Pareille décision n'avait rien que de simple; mais le ton mélangé de froideur et de suffisance que prit le majordome pour nous la notifier, et qui contrastait avec son obséquiosité du matin, me fit dresser l'oreille. Je crus sentir flotter dans l'air du réfectoire, où l'homme nous avait arrêtés, comme une vapeur délétère qu'un poëte classique eût appelée : — le souffle empoisonné de la calomnie. — Néanmoins je renfermai mes impressions au dedans de moi, et sans dire un mot à mes compagnons des mauvaises pensées qui me venaient en foule, j'attendis qu'une occasion me permît de juger si mes soupçons portaient à faux.

Cette occasion me fut offerte le soir même. Pendant le souper où le prieur, affectant de ne pas regarder de

1. Ce couple, appartenant à la tribu des Orejones de la rivière Napo, fut échangé par le R. Plaza contre une hache neuve dans un voyage qu'il fit à Quito en 1828. Les Orejones, encore enfants, suivirent le missionnaire à Sarayacu. furent baptisés à leur arrivée, et, de frère et sœur qu'ils étaient, devinrent époux quand l'âge fut venu pour eux de s'établir. Une telle union, que le R. Plaza ne put prévoir ni empêcher, ces Orejones étant les seuls de leur race qui existassent à Sarayacu et les néophytes de la Mission ayant repoussé toute alliance avec eux, une telle union fut loin d'être heureuse. Les luttes à coups de tête et à coups de poing des monstrueux conjoints scandalisèrent plus d'une fois la population de Sarayacu.

notre côté, ne me parut occupé que du comte de la Blanche-Épine et de son attaché, envers lesquels il déployait une amabilité charmante, le capitaine ayant eu l'idée de questionner notre hôte sur certaines particularités qui l'avaient frappé, reçut de lui une de ces réponses étourdissantes qui démontent un homme et le réduisent à lé'tat de zéro. Sous ce coup de massue auquel il ne s'attendait pas, le chef de la Commission péruvienne baissa la tête, tandis que son rival, que je ne perdais pas de vue, laissait errer sur ses lèvres un sourire narquois. Le repas fini et les grâces dites, maître et serviteurs tournèrent le dos au capitaine que l'étonnement semblait avoir changé en statue. En entrant dans notre logement commun, l'infortuné me demanda si je savais à quel motif attribuer la froideur qu'on lui témoignait.

« Je ne puis le savoir au juste, lui répondis-je, mais je l'attribue à la conversation qu'auront eue ensemble cette après-dînée le comte de la Blanche-Épine et le vénérable prieur. Ce dernier nous ayant vu arriver ici dans un accoutrement de mardi gras, se sera probablement informé à votre compétiteur de nos noms, prénoms, qualités, et le noble monsieur, en répondant aux questions du saint homme, n'aura pas manqué de nous habiller de la tête aux pieds. Avez-vous oublié la soirée d'hier et le Yankee mécanicien? »

Ici le capitaine de frégate, pour épancher le flot de bile qui lui vint à la gorge, accumula sur la tête de son rival toutes les épithètes caractéristiques que le vocabulaire espagnol, si riche en ce genre, put lui fournir.

« Si je le tuais un peu pour lui apprendre à vivre! » exclama-t-il en manière de conclusion.

Comme je savais mon compagnon trop catholique et trop bien élevé pour charger sa conscience d'un homicide, je souris à son innocente fanfaronnade et l'engageai puisque nous n'avions ni jeu d'échecs, ni dominos pour occuper notre soirée, à tendre notre moustiquaire, à nous coucher et à dormir de notre mieux. Il dédaigna de me répondre ; mais je le vis faire aussitôt sa toilette de nuit, qui consistait à défaire trois boutons de son spencer et à retirer sa chaussure. Un moment après, l'immobilité de son corps et la régularité de son souffle m'annonçaient qu'il voyageait en esprit dans l'empire des songes.



Zéphyrin, charpentier et organiste de Sarayacu.

Le lendemain deux religieux franciscains arrivèrent à la Mission. Partis du collége d'Ocopa, ils avaient traversé la Sierra, s'étaient embarqués au Pozuzo où les attendaient une pirogue et des rameurs envoyés par le révérend Plaza; et descendant la rivière Pachitea jusqu'à sa jonction avec l'Hucayali, ils avaient suivi celle-ci jusqu'à Sarayacu[1]. Tous deux étaient Italiens. Ils racontèrent leur odyssée où les piqûres des moustiques jouaient le plus grand rôle.

Quelques minutes de conversation avec les nouveaux venus nous suffirent pour comprendre que nous avions à faire à des cœurs simples et à des cerveaux primitifs. Après le dîner, le prieur eut avec eux une conférence secrète. Tout en les instruisant de ce qui nous était relatif, il dut leur tracer une règle de conduite vis-à-vis du chef de la Commission péruvienne, car dans la même journée, celui-ci les ayant abordés pour les féliciter sur leur arrivée, ils lui tournèrent impoliment le dos. Le capitaine rentra dans sa cellule exaspéré par ce nouvel affront.

L'énumération des avanies que le malheureux essuya pendant son séjour à Sarayacu ferait longueur dans ce récit et ne pourrait que réveiller en lui des souvenirs amers si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux. Aussi la passerons-nous sous silence. Contentons-nous de dire que le dédain glacial des religieux à l'égard de notre compagnon fut dépassé par la morgue des serviteurs, qui, pour faire preuve de zèle, s'abstinrent de lui rendre les légers services qu'il put réclamer d'eux. Écrasé par l'attitude superbe qu'avait pris son rival, rudoyé par les moines, raillé par leurs valets, tourné en ridicule par les femmes de la Mission qui, en raison de sa maigreur phénoménale, l'avaient surnommé *Isiato iquipo* — singe écorché, — le capitaine souffrit comme Mummol, et sa situation eût attendri des pierres s'il s'en fût trouvé à

1. C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, la voie que suivent d'habitude les religieux qui vont et viennent du couvent d'Ocopa à la Mission de Sarayacu.

Sarayacu; mais les rochers et les menus cailloux sont inconnus à ce sol d'alluvion.

Pendant trois jours que dura son martyre, le chef de la Commission péruvienne ne quitta sa cellule que pour passer au réfectoire où la cloche nous appelait à l'heure des repas. Disons à sa louange qu'à table, malgré les ricanements du comte de la Blanche-Épine, les façons hostiles des religieux et l'affectation du majordome à ne pas le changer d'assiette, il sut composer sa physionomie et feindre une sérénité qui était loin de son esprit. Pour narguer l'ennemi et lui montrer qu'il était insensible à ses outrages, il se servit copieusement de chaque mets et mit les morceaux doubles avec un appétit stoïque auquel Zénon lui-même eût applaudi.

Comme j'étais le confident de ses pensées secrètes, le troisième jour il m'avoua que sa force morale était à bout, et que son estomac commençait à se révolter contre le dur labeur auquel il le soumettait par bravade. Déjà ses digestions étaient troublées, son chyme tournait au vinaigre, et cet état de choses persistant, une gastro-entérite allait se déclarer chez lui. Un seul moyen lui restait de conjurer le mal, c'était de faire signer son *exeat* par le vénérable prieur et de quitter la Mission de Sarayacu. L'idée du capitaine s'accordait assez avec mon envie d'occuper seul la cellule que nous habitions en commun et je l'engageai à hâter son exécution. Il ne prit que le temps de se donner un coup de peigne et passa chez le révérend. Cinq minutes après, il était de retour et me faisait part du résultat de sa visite. Le prieur, me dit-il, l'avait *reçu comme un nègre*, et tout en approuvant son projet de départ, n'avait voulu lui donner ni rameurs, ni pirogues, sous prétexte que les uns et les autres lui étaient nécessaires. Pour atténuer la dureté de ce refus, il avait offert au capitaine quelques vivres pour son voyage. En achevant, notre compagnon avait l'air perplexe et ne savait à quoi se décider. Il est vrai que le trajet qu'il avait à faire pour atteindre Lima était de nature à refroidir l'humeur la plus aventureuse. Au sortir de Sarayacu, il lui fallait longer le canal de Santa Catalina jusqu'à la Mission de ce nom, puis abandonner sa pirogue et marcher tout un jour à travers la plaine du Sacrement pour gagner Chazuta. Là, il s'embarquerait sur la rivière Yanayacu, la descendrait jusqu'à sa jonction avec le Huallaga, traverserait ce dernier cours d'eau, toucherait successivement à Moyobamba, à Chachapoyas, à Cajamarca, et franchissant deux fois la Cordillère, atteindrait enfin le port de Payta, d'où un navire le conduirait à Callao et un omnibus à Lima. C'était un voyage d'environ quatre cents lieues, et pour l'entreprendre il eût fallu quelques ressources. Or, depuis la catastrophe de Sintulini, le capitaine logeait le diable dans sa bourse, et sa garde-robe se bornait à ce qu'il avait sur le corps; de là son trouble et sa perplexité au moment de se mettre en route.

Toutefois son hésitation fut de courte durée. Examen fait avec le lieutenant, de leur situation mutuelle et des chances qu'ils avaient de trouver en chemin des cœurs compatissants, le chef de la Commission péruvienne fixa le départ au surlendemain. La pirogue qui les avait conduits à Sarayacu servirait à les transporter à Santa Catalina, et les deux Cholos interprètes, qu'aux termes du traité de Coribeni le capitaine devait ramener à Lima et recommander à la bienveillance du Président, ces deux Cholos seraient utilisés par lui comme rameurs. Rien ne calme l'esprit comme une décision bien arrêtée. A partir de ce moment le capitaine recouvra son ancienne verve, l'Alferez sa gaieté, et jusqu'à l'heure du coucher leur conversation ne roula que sur le bonheur de revoir la ville des Rois et de trouver en arrivant bon souper, bon gîte et le reste.

Le lendemain, pendant que le jeune homme faisait radouber la pirogue, le chef de la Commission péruvienne, resté seul avec moi, me prenait les mains d'un air attendri, et après quelques circonlocutions oratoires, me priait de lui rendre un service qui devait, disait-il, combler tous ses vœux. Comme on a rien à refuser à des compagnons qui vont vous quitter pour toujours, je priai le capitaine de s'expliquer, prêt à partager avec lui, si besoin était, les quelques chemises que le destin m'avait laissées. A ma grande surprise, le service qu'il réclamait était une copie d'un dessin que j'avais fait de lui après son naufrage à Sintulini, et qui le représentait avec son chapeau retroussé, son poncho drapé en peplum et ses pieds chaussés de savates. Non-seulement j'acquiesçai à sa demande, mais au lieu d'un croquis, je voulus faire une aquarelle où la couleur passée des vêtements, en s'harmoniant au ton blême de la figure, devait ajouter à son expression lamentable. Pendant que je m'escrimais du pinceau, le capitaine m'apprenait que ce portrait auquel je donnais tous mes soins, serait mis par lui sous les yeux d'une beauté de sa connaissance, afin d'éveiller dans son cœur jusque-là insensible, une affectueuse pitié pour l'original. Au lieu de rire au nez de mon modèle comme c'était le cas, je le félicitai du moyen qu'il allait mettre en œuvre, et pour exciter plus sûrement dans un cœur de femme cette pitié sur laquelle il comptait, j'exagérai les cavités de la figure, j'outrai le relief des os, je mis des rides au front et j'allongeai les membres. A ce portrait, véritablement élégiaque et qu'une nature un peu tendre n'eût pu regarder sans pleurer, je joignis un couple d'Antis, de Chontaquiros et de Conibos, pour que notre ami pût offrir à la dame de ses pensées, avec son image altérée par les maux qu'il avait soufferts, le type des peuples barbares qu'il avait visités. Cette idée qui satisfaisait à la fois son amour et son amour-propre, lui parut ingénieuse, ainsi qu'il eut l'obligeance de me le dire quand je lui remis mon travail.

L'heure du départ arriva. Le capitaine, suivi de l'Alferez son fidèle Achate, se rendit au port de la Mission où je les accompagnai. Leur pirogue convenablement calfatée, était pourvue d'un pamacari neuf[1]. Les provi-

1. Sorte de roufle ou de dais en feuillage qu'on place à l'arrière de l'embarcation, et qui sert à abriter les voyageurs du soleil ou de la pluie.

sions de route données par le prieur y étaient entassées; elles se composaient de poisson sec et de bananes vertes, le strict nécessaire. Les deux Cholos chargés de la manœuvre de l'embarcation parurent bientôt, poussant devant eux le petit Impétiniri dont les bras étaient liés par une ficelle. Comme je m'indignais de leur façon de traiter cet enfant, le Cholo Antonio qui s'était constitué son gardien et le dressait à des tours de caniche, me dit que c'était par mesure de précaution qu'il en agissait de la sorte, les néophytes ayant tenté de voler l'*Infielito*, pour le garder avec eux à Sarayacu. Le capitaine débarrassa l'enfant de ses ficelles et l'envoya coucher comme un jeune chien sous le pamacari de sa pirogue. Charmé de la sollicitude qu'il témoignait à son protégé, je lui demandai ce qu'il comptait en faire en arrivant à Lima. Il me répondit qu'à défaut de cartes, d'herbiers, de documents scientifiques qu'il pût offrir au Président, il mettrait sous les yeux de Son Excellence le petit Chuncho, comme un échantillon vivant des richesses zoologiques, que possédait la République. Après sa présentation officielle au chef de l'État, l'infidèle serait régénéré dans les eaux du baptême, puis revêtu d'une livrée de fantaisie, et sous le nom de Jean, Pierre ou Joseph, il brosserait les habits et cirerait les bottes de son propriétaire. Si l'avenir promis à l'Impétirini n'avait rien de brillant, il était du moins clairement tracé, et sauf les rebuffades et les coups de canne attachés à sa condition et qu'il lui faudrait subir comme autant d'épreuves, son bonheur en ce monde me parut assuré.


La femme de Zéphyrin.

Cependant les Cholos avaient pris place à l'avant de la pirogue et n'attendaient que le signal de pousser au large. Le moment de la séparation était venu; le capitaine de frégate me serra vigoureusement la main, et quand l'Alferez eut accompli à mon égard la même formalité, il voulut que son singe roux me donnât la patte, ce que l'animal fit sans hésiter. Alors les deux hommes entrèrent dans l'embarcation qui au cri de *Vamos Hijos* — allons enfants — proféré par le capitaine, tourna sa proue à l'est et gagna le fil du courant. Tant que nous restâmes en vue, j'agitai mon mouchoir en réponse aux hourras des Cholos et aux cris d'adieu de nos compagnons. Lorsqu'ils eurent disparu, je regardai autour de moi. La rive était déserte, pas un curieux ne se montrait sur le talus; l'embarquement des voyageurs n'avait eu d'autres témoins que Dieu et moi. Involontairement, je comparai ce départ furtif du chef de la Commission péruvienne à sa sortie pompeuse de Chahuaris, au bruit de la mousqueterie, aux vivat et aux encouragements de l'assistance.

Que d'événements, que de désillusions, que de souffrances morales et physiques signalaient le temps écoulé entre ces deux départs et jalonnaient la distance qui sépare Chahuaris de Sarayacu.

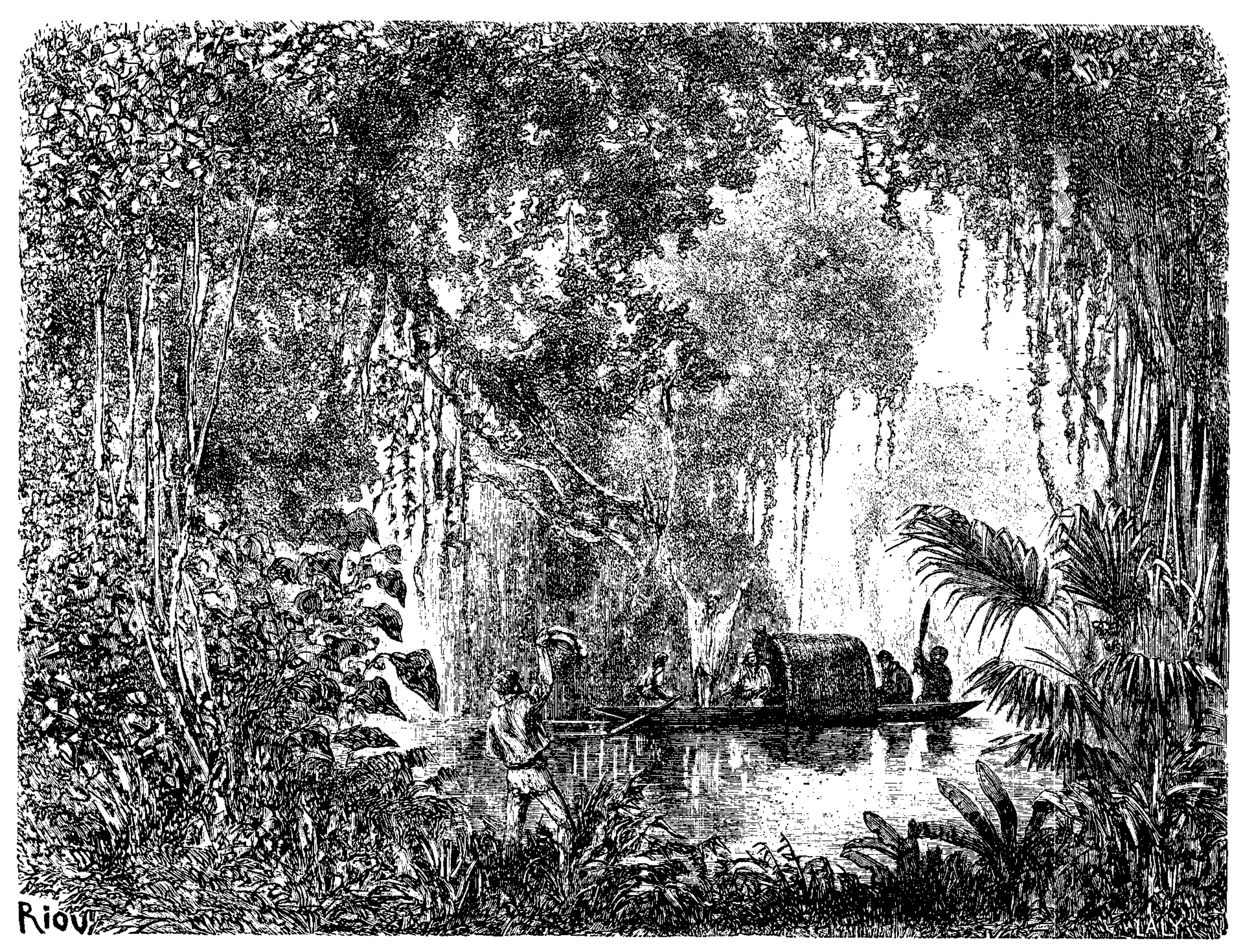
En rentrant dans la cellule que nos compagnons avaient abandonnée avec la joie de prisonniers qui voient tomber leurs fers, je trouvai le majordome occupé à la balayer. Depuis notre arrivée à Sarayacu, c'était la première fois qu'il se livrait à de pareils soins, et j'en fis tout haut la remarque. Loin de se formaliser de mon observation ou plutôt du ton aigre-doux dont je la lui fis, il me répondit gracieusement qu'il en serait de même chaque jour, maintenant que j'étais seul à l'habiter. Ces paroles, jointes à une tasse de café noir que l'individu me servit peu de temps après, en m'engageant à ne pas le laisser refroidir, signifiaient clairement que la réprobation dont le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant avaient été l'objet de la part des moines, ne s'étendaient pas jusqu'à moi. Au reste, je l'avais déjà reconnu à d'imperceptibles nuances dans le ton et dans les manières de ces derniers, et si je n'en avais rien dit à mes camarades de chambre, c'était par pure humanité et pour ne pas retourner le couteau dans leurs plaies.

Cette indifférence ou cette mansuétude des religieux à mon égard, après m'avoir paru étrange, avait fini par piquer ma curiosité. Vingt fois je m'étais demandé d'où me provenait l'avantage d'être exempté des coups d'épingle dont ils criblaient à tout propos le capitaine et l'Alferez. Était-ce que le comte de la Blanche-Épine en faisant de nous au prieur des portraits à la manière noire, avait jugé convenable à sa politique ultérieure

d'indiquer vaguement le mien, tandis qu'au contraire il avait donné tous ses soins à ceux de mes compagnons? — ce point resta toujours obscur pour moi — mais l'exception faite en ma faveur me semblait d'autant plus inexplicable, que mon rapprochement immédiat des malheureux excommuniés, la vie à trois que nous menions, les promenades que nous faisions ensemble, devaient me signaler à l'autorité comme un partisan de leur opinion et même un fauteur de leurs hérésies.

D'un autre côté, la facilité du prieur à ajouter foi aux imputations du comte de la Blanche-Épine ne m'avait pas moins étonné que ses procédés agressifs envers les membres de la Commission péruvienne. De la part du vieillard, c'était plus qu'un manque de cœur, plus qu'une violation brutale des préceptes de l'Évangile, c'était une faute contre ses intérêts. N'avait-il pas à craindre qu'en arrivant à Lima le capitaine de frégate, outré du traitement dont il avait été l'objet à Sarayacu, ne s'en plaignît au Président, et que celui-ci ne vengeât sur les Missionnaires et sur la Mission l'insulte faite à son délégué?

Ces idées que je viens de grouper méthodiquement et



Départ du capitaine de frégate.

que j'ai tâché d'exprimer clairement, se présentaient alors à mon esprit, vagues, confuses, sans liaison entre elles et comme noyées dans un brouillard qui les dérobait en partie. Toutefois à travers ce brouillard et malgré son opacité, dans le plan de conduite adopté par le prieur à l'égard de certains d'entre nous et qu'il suivait avec une inflexibilité despotique, je subodorais un mystère que le temps et l'occasion me permettraient peut-être d'éclaircir.

Resté seul possesseur de la cellule que nous avions habitée à trois, mon premier soin fut d'étaler mes dessins et mes cartes, d'exposer à l'air mes plantes sèches et d'assigner un poste fixe aux commensaux de ma ménagerie. Mes aras eurent pour perchoir les montants de la barbacoa où reposait sa moustiquaire. Mon *atelem niger*, attaché par le milieu du corps, fit vis-à-vis à ma tortue *matamata*, captive comme lui. Seul mon caurale ou paon des roses eut la faculté d'aller et de venir à travers la chambre. Des clous plantés dans des murailles et des ficelles tendues dans tous les sens servirent à suspendre des échantillons des trois règnes, des babioles de toute espèce et des colifichets de toutes sortes.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)





Intérieur d'une cellule, à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846 1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PEROU.

—

NEUVIEME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent.

Ce genre d'étagères en harmonie avec le disparate des objets qu'elles supportaient et dont le nombre alla chaque jour augmentant, donna bientôt à ma cellule un cachet remarquable.

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2.

Le majordome, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, vint quotidiennement promener son balai à travers ce fouillis. Malgré son obséquiosité constante et les singularités locales qu'il butinait çà et là pour les ajouter à mes collections, je ne pus jamais vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Son haleine qui dès l'aurore empestait le tafia et son bredouillement à partir de dix heures,

me forcèrent de le tenir toujours à distance respectueuse. Disons vite en passant que l'ivrognerie était le péché mignon de ce malheureux qui se grisait jusqu'à trois fois dans la même journée. Comme il rachetait ce défaut par des qualités excellentes, le prieur, dont il était le compatriote, étendait sur lui le manteau de la charité et se contentait de le qualifier d'*Infeliz* ou de *Cochino*, selon que sa vue était plus ou moins trouble, et qu'il cassait plus ou moins d'assiettes en servant à table.

Ma vie à la Mission, partagée entre le travail, les repas, les bains, les promenades, avait le calme régulier d'une horloge. De leur côté, mes compatriotes avaient arrangé la leur à leur guise et dépensaient le temps à leur façon. Le comte de la Blanche-Épine, voluptueusement couché dans un hamac, rêvassait tout le jour; l'aide-naturaliste empaillait, empaillait, empaillait. Bien que nos cellules, dont les portes restaient constamment ouvertes, ne fussent séparées que par un étroit couloir, nous ne nous voyions guère qu'au moment des repas. En huit jours, mes relations avec le chef de la Commission française avaient atteint un degré de froid qui eût solidifié le mercure. D'un accord tacite nous nous étions affranchis de ces politesses banales qui consistent, en s'abordant, à retirer son couvre-chef et à se demander, tout en pensant à autre chose, si l'on a bien dormi ou fait de mauvais rêves. Nous allions, nous venions, nous nous croisions, nous nous coudoyions même, avec une indifférence de bon goût et sans la moindre affectation blessante de part ou d'autre. Quand par hasard nos yeux se rencontraient, leur regard mutuel était si morne, si atone, si bien dépourvu de pensée, que deux spectres, deux fantômes, deux larves, ne se fussent pas regardés autrement. Évidemment, chacun de nous était mort et bien mort pour l'autre.



Soldat de Sarayacu.

Toutefois cette mort, qu'en me tâtant le pouls, je constatais être chez moi une cessation complète de l'être, n'était chez mon noble ennemi qu'une somnolence morbide, une espèce de léthargie qui en affectait les semblants. Je fus amené à juger ainsi de la chose par les questions amicalement insidieuses de l'aide-naturaliste sur les travaux tant diurnes que nocturnes auxquels je me livrais et par l'aveu que me fit un jour le jeune homme du désir véhément qu'avait son patron d'étudier *seulement* pendant quelques heures la nomenclature des plantes que j'avais recueillies, ma collection de types indigènes et mon tracé corographique de la rivière Ucayali. Ce désir qui prouvait jusqu'à un certain point que le comte de la Blanche-Épine n'était pas aussi mort à l'endroit de ma personne et de mon œuvre que je me l'étais figuré, fut accueilli par moi avec tous les égards possibles. Seulement, à partir de cette heure, je contractai l'habitude, en quittant ma cellule, d'en fermer la porte à la clé et de garder la clé sur moi.

Cette précaution, dont je croyais devoir user, exaspéra si fort l'admirateur de mes travaux, qu'il intima l'ordre à son subordonné de ne plus dépasser mon seuil et de fuir tout contact avec ma personne. Le jeune homme qui recourait souvent à mon crayon pour ses dessins d'anatomie, fut désolé de la rigueur de son patron. Mais comme en lui défendant de venir chez moi on ne m'avait pas interdit de passer chez lui, j'y vins de temps en temps croquer la charpente d'un mammifère où l'appareil digestif d'un oiseau.

La vue de sa cellule, transformée en cabinet de dissection, eût inspiré à l'auteur de *la Curée* d'énergiques ïambes. Le sol en était jonché de dépouilles d'animaux de tout genre : quadrupèdes, oiseaux, sauriens, ophidiens, batraciens, qu'une température de vingt-huit à trente degrés faisait passer rapidement de l'état de cadavre à celui de charogne. Malgré le soin de l'aide-naturaliste d'établir un courant d'air dans ce laboratoire, un bouquet violent, mélange de chair corrompue, d'ammoniaque et de camphre, vous montait au nez dès le seuil, puis une fois dedans vous prenait à la gorge et vous faisait éternuer, tousser, pleurer pendant quelques minutes.

Assis devant une table souillée de sang, d'huile et de graisse, encombrée de lambeaux de viande, de carcasses rougies et de moignons hideux, notre tachydermiste, les manches de sa chemise relevées jusqu'aux coudes, comme un boucher à l'abattoir, s'escrimait vaillamment

du scalpel, des tenailles ou de la scie tout en chantant un gai couplet de vaudeville.

Les *sujets* qu'il dépouillait, préparait, corsetait, avec l'aisance et la prestesse que donne une longue habitude, lui étaient fournis par des néophytes que le prieur envoyait, armés de sarbacanes, battre les bois du matin au soir, pour la plus grande gloire de la zoologie. Le saint homme n'épargnait rien pour être agréable à ses hôtes et satisfaire leurs désirs. La Mission tout entière, était aux ordres du comte de la Blanche-Épine. Vieillards, adultes et enfants s'ébranlaient à un de ses signes comme l'Olympe antique à un clin d'œil de Jupiter. Il n'était pas jusqu'aux matrones et aux fillettes qui ne fissent preuve de zèle en battant buissons et broussailles pour y surprendre un crapeau rare ou un colimaçon curieux. Heureuse la beauté que le hasard favorisait dans ses recherches ! elle en était récompensée par un sourire protecteur que notre compatriote laissait tomber sur elle en la débarrassant du produit de sa chasse.

Comme à la longue, cette récompense tout honorable qu'elle fût, eût pu sembler insuffisante aux pourvoyeuses, le prieur pour entretenir leur émulation les gratifiait chaque matin de rassades de porcelaine et de rasades d'eau de-vie, prélevées sur l'épargne de la communauté.

Grâce à cette distribution de petits cadeaux, nos chasseresses déployaient une activité extraordinaire et prenaient pour les conserver à la science, jusqu'aux libellules et aux moucherons de Sarayacu.

Un jour vint où le chef de la Commission française jugeant ses caissons suffisamment remplis d'échantillons d'histoire naturelle, annonça qu'il allait quitter la Mission pour continuer son voyage. La nouvelle de ce départ fut accueillie par les religieux comme un événement néfaste. Après avoir exhalé des plaintes touchantes et fait de vains efforts pour retenir leur hôte, ils n'eurent plus qu'à s'occuper d'assurer ses aises futures. Pendant que l'un choisissait des rameurs et surveillait l'équipement d'une pirogue, l'autre réunissait des provisions de choix, auxquelles le prieur ajoutait des fruits, des cordiaux, des douceurs locales, destinés à rappeler plus tard au comte de la Blanche-Épine les cœurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Ces prévenances des bons moines, cette inquiète sollicitude pour les besoins du noble voyageur, s'exercèrent surtout pendant la dernière journée que celui-ci passa à la Mission. Jamais père adoré se séparant des siens, ne fut entouré, dorloté, choyé avec plus de tendresse. On eût dit qu'en perdant leur hôte, les dignes Franciscains perdaient le soleil qui les éclairait et faisait mûrir leurs récoltes.

A dix heures du soir, l'aide naturaliste, trompant la vigilance de son patron, entra sans bruit dans ma cellule et me fit ses adieux. Après m'avoir serré les mains avec effusion et débarrassé de quelques dessins que je ne pus cacher à temps, il me demanda si je comptais rester longtemps à Sarayacu. « Le temps d'étudier la Flore du pays, » lui répondis-je. — Puis j'ajoutai mentalement : et de vous laisser, ton patron et toi, prendre sur moi assez d'avance pour que je ne vous rencontre plus en chemin. — Là-dessus nous nous sourîmes une dernière fois de l'air le plus gracieux et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.



Thuriféraire de Sarayacu.

Le lendemain j'assistai de la fenêtre de ma cellule au départ des deux voyageurs. A mon grand étonnement, aucune manifestation bruyante ne signala leur sortie du couvent. La cloche resta muette dans le clocher, nul chant pieux ne les accueillit au passage, nulle détonation n'ébranla l'air en leur honneur. Le chef de la Commission française, dépouillé de son auréole et de son habit noir, avait repris le pantalon étroit et la petite veste qu'il portait aux débuts du voyage. L'aide naturaliste le précédait vêtu d'un sarrau bleu. Comme au jour de l'arrivée du noble personnage, le prieur de Sarayacu marchait encore à son côté, mais sans enthousiasme et sans parasol et de ce pas délibéré qui semble annoncer, chez celui qui l'adopte, l'envie d'en finir au plutôt avec une fastidieuse corvée. En effet, cinq minutes après, le vieillard était de retour et causait d'un air animé avec ses religieux en leur montrant le port que les voyageurs venaient d'abandonner.

Le sans-façon de ce départ qui contrastait si fort avec

le cérémonial pompeux de l'arrivée me parut cacher un mystère que je me promis d'éclaircir. A présent que je restais seul à Sarayacu, j'allais avoir toute facilité d'étudier les natures qui m'entouraient et de voir clair au fond des choses.

Le premier soin du prieur, en rentrant au couvent, avait été de visiter les chambres de ses hôtes, afin de juger des dégâts commis et des réparations à faire. Le laboratoire du tachydermiste en particulier, attira ses regards et fournit ample matière aux digressions des religieux qui l'accompagnaient dans cette visite domiciliaire. J'entendis donner l'ordre de gratter le sol de la chambre, de raboter la table, d'échauder le fauteuil, de passer les murs à la chaux et de brûler du styrax-benjoin sur une pelle. Ce travail entrepris aussitôt, ne s'acheva pas sans que je ne saisisse au vol quelques lambeaux de phrases qui, en les ajustant bout à bout, me parurent constituer une philippique assez virulente contre mes anciens compagnons.

Au dîner ce fut pis encore. Le nom du chef de la Commission française étant revenu par hasard dans la conversation, je vis le révérend prieur faire la moue et prononcer assez haut pour être entendu, les mots *pequeñez* et *mesquindad* que les moines répétèrent instantanément comme deux échos. Ces substantifs dont je ne pouvais comprendre l'application, bien que j'y tâchasse sérieusement, le nez penché sur mon assiette, me faisaient l'effet de ces inscriptions frustes dont on cherche le sens sous la forme altérée des lettres. Mais j'avais beau éplucher, ressasser les actions passées de nos compagnons, relever un à un les divers épisodes de leur séjour à la Mission, je n'y trouvais aucune relation avec les mots *petitesse* et *mesquinerie* qu'avait murmurés le prieur.



Porte-croix de Sarayacu.

Au sortir de table, Fray Hilario, le plus rustique des deux moines, un Italien de quarante-cinq ans, natif du val de Domo-Dossola, qui, par esprit de mortification, ou par goût de l'horticulture, bêchait le jardin du matin au soir, Fray Hilario me demanda en souriant si le départ de mes compatriotes avait laissé dans mon âme un grand vide. Comme le brave homme savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les liens d'affection qui nous avaient unis, je ne vis dans la question qu'il m'adressait qu'une banalité nuancée d'ironie et je me contentai d'y répondre par un hochement de tête, qui pouvait sous-entendre une foule de choses, mais qui n'en précisait aucune Cette façon discrète d'exprimer ma pensée, plut apparemment à mon interlocuteur, car il m'accompagna jusqu'à la porte de ma cellule où il manifesta tout à coup le désir d'entrer sous prétexte de voir à quels travaux je me livrais. Si je dis prétexte, c'est que le bon moine m'ayant toujours paru aussi indifférent aux choses de l'esprit, de l'art ou de la science qu'il se montrait passionné pour la culture des aulx et des oignons, l'intérêt subit qu'il témoignait pour mes travaux ne pouvait être qu'une façon adroite de se ménager un tête à tête avec moi et de débarrasser son cœur d'un secret quelconque. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. A peine avait-il commencé à feuilleter un de mes albums qu'il me dit à brûle-pourpoint :

« Avez-vous remarqué au dîner que notre père Plaza n'était pas dans son assiette ordinaire?

— Oui, fis-je; et que peut-il avoir?

— Eh ! *caspita*, il a, qu'il est mécontent de la façon dont s'est conduit votre compatriote, le comte de la Blanche-Épine. L'accueil que nous avons fait à ces personnages et l'hospitalité grandiose qu'il a reçue à Sarayacu méritaient, ce me semble, une libéralité de sa part. Croyez-vous qu'une centaine de piastres que nous eût laissées ce seigneur en quittant le couvent, l'eussent fort appauvri? »

Tout en me mordant les lèvres jusqu'au sang pour réprimer certain sourire dont se fût scandalisé Fray Hilario, j'approuvai sa motion par un signe de tête, ce que voyant, il reprit avec une verve d'autant plus impétueuse qu'elle avait été longtemps comprimée.

« Certes ! nous étions loin de supposer qu'un comte, un homme comme il faut, pût agir de la sorte ! quelle petitesse, quelle mesquinerie ! pas un réal d'argent pour les besoins de la communauté; pas même un centado de cuivre à nos pauvres miteros qui, pendant quinze jours, ont battu les bois pour lui procurer des oiseaux. *Val-*

game Dios ! C'est à ne pas y croire ! — Oh ! nos seigneurs de Gênes et de Turin ont des façons plus nobles, et quand il arrive à l'un d'eux d'être hébergé dans un couvent, il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude aux religieux par un cadeau superbe ou une riche aumône !

Comme il eût été trop long d'expliquer à Fray Hilario que les savants, avides des seules richesses de l'intellect, s'embarrassent peu de cet or que traîne après soi le vulgaire, et que mon compatriote, à supposer qu'il en possédât quelques pièces, devait les avoir consacrées à ses besoins futurs, je me bornai à lui rappeler que le comte de la Blanche-Épine s'étant présenté à Sarayacu sous le patronage immédiat du Président de la république, ce dernier ne pouvait manquer de faire approuver par les Chambres et supporter par le budget, les dépenses qu'avaient occasionnées aux missionnaires le séjour de son protégé.

Mais cet argument, que je croyais devoir apaiser l'ire du religieux, fut comme une allumette imprudemment approchée d'un pétard.

« Le président, le budget ! s'écria-t-il l'œil enflammé ; mais vous parlez là comme un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Est-ce que le Président s'occupe de nous ? est-ce que le budget nous vient en aide ? Il y a plus de dix ans qu'ils ne nous ont donné un cuartillo. Cent fois nous avons écrit pour réclamer à ce sujet ; nos lettres sont restées sans réponse. Ce n'est pas votre comte de la Blanche-Épine qui nous fera solder cet arriéré ! Ah ! nous ne sommes plus au temps des vice-rois, où le prieur de Sarayacu recevait un traitement annuel de huit mille piastres, sans compter les dons particuliers des vice-reines, les aumônes et les legs des fidèles ! Aujourd'hui, le chef de l'État, tout à ses plaisirs et à ses affaires, nous refuse le nécessaire, et voit d'un œil sec nos pauvres Missions marcher à leur ruine. Sans les quêtes que nos frères d'Ocopa font à Lima dans les maisons pieuses, nous n'aurions pas de chemises à donner à nos néophytes ; à plus forte raison de quoi nous procurer des haches, des couteaux, des verroteries pour commercer avec les Infidèles ! Nous vivons dans un triste siècle, don Pablo mio ; la foi s'est retirée des cœurs ; la religion et ses ministres ne sont plus honorés comme ils l'étaient jadis. Je n'en veux d'autre preuve que l'indifférence des Chambres à notre égard et la misère dans laquelle nous laisse végéter le gouvernement. Au reste, nous lui rendons bien dédain pour oubli, comme vous l'aurez vu par le peu de cas que nous avons fait de ce capitaine de frégate, son envoyé. A quoi bon, en effet, baiser la main qui vous châtie et se priver pour des ingrats !


Acolyte de Sarayacu.

La réflexion finale du bon moine valait un long discours ; elle eut pour effet de déboucher les avenues de mon cerveau jusqu'alors obstruées, et de me montrer l'endroit et l'envers de la politique suivie par le prieur à l'égard de mes compagnons. Après avoir remercié le hasard qui venait de me donner si complaisamment le mot d'une énigme que je cherchais en vain depuis trois semaines, je m'en remis à lui du soin de me découvrir les secrets qu'on pouvait encore me cacher. Fray Hilario plus léger de cœur et d'esprit après la confidence qu'il m'avait faite, s'en alla bêcher le jardin et me laissa à ma besogne.

Durant huit grands jours, les caquets allèrent leur train. Tombés des hauteurs sidérales du rêve sur les tessons tranchants de la réalité, missionnaires et néophytes exhalèrent leurs plaintes avec une unanimité touchante. Il n'y eut pas jusqu'au Yankee qui, frustré dans son espérance de recevoir quelques bank-notes du noble seigneur qui parlait couramment sa langue et l'avait appelé *My-dear*, ne se crut en droit de lancer contre lui son mot et sa pierre.

Si le chef de la Commission française fut un peu flagellé par des commensaux de Sarayacu, comme il appert des lignes qui précèdent, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne le fut pas seul, et que l'aide naturaliste reçut sa part des étrivières. Le dégoût qu'avaient soulevé ses préparations d'animaux fut élevé à la centième puissance et les adjectifs qualificatifs manquèrent pour l'exprimer. Qu'il fût resté un jour de plus à la Mission et la peste s'y déclarait infailliblement. La gaieté, l'entrain du jeune homme que chacun avait admirés, ses grimaces comiques et les pas de danse qu'il essayait

parfois dans le réfectoire à l'issue des repas, et dont le prieur et ses religieux avaient ri jusqu'aux larmes, toutes ces manifestations d'une exubérante jeunesse furent impitoyablement honnies et mises sur le compte de la *insensatez* et du manque de savoir-vivre. Bref, le pauvre tachydermiste, malgré son innocence ovine, fut accroché en effigie à la même branche que son patron.

Cette semaine écoulée, et la part faite à la critique, les religieux évitèrent soigneusement de prononcer des noms qu'aucun bienfait ne rappelait à leur mémoire. Durant mon séjour à Sarayacu, à Tierra-Blanca, sur divers points de la rivière Ucayali, je n'entendis donc plus parler de mes compatriotes. Il est probable que j'aurais fini par les oublier tout à fait si, en entrant dans les eaux de l'Amazone et touchant barres aux mêmes endroits qu'eux, on ne m'eût répété les propos enfiellés que M. de la Blanche-Épine avait tenus sur le compte de son rival le capitaine de frégate, auquel il paraissait avoir voué une de ces haines sublimes que le temps et l'éloignement, loin d'affaiblir, ne font que fortifier. Inutile de dire que je rétablis les faits sous leur jour véritable, en rendant à César ce qui lui revenait de droit.

Ici nous nous apercevons, bien qu'un peu tard sans doute au gré des esprits positifs à qui répugnent la fantaisie dans le voyage et les digressions dans le récit du voyageur, nous nous apercevons que d'à-compte en à-compte nous sommes parvenus à payer nos dettes et à nous libérer envers les compagnons de route que, d'Echarati à Sarayacu, le hasard nous avait donnés. Donc, maintenant que ces messieurs n'ont plus rien à nous réclamer, que nous avons tracé tant bien que mal leurs caractères, développé leurs petites passions et conduit jusqu'au dénoûment l'action à laquelle ils participaient, et nous avec eux, laissons-les regagner en paix leurs pénates d'or ou d'argile et rentrons dans notre sujet pour n'en plus sortir.

Le tableau de la Mission de Sarayacu que nous allons tracer serait pour le lecteur un travail incomplet, et peut-être incompréhensible, si nous ne le faisions précéder d'une notice explicative sur la plaine du Sacrement dans laquelle cette Mission est située. La fondation du village chrétien et de ses annexes est d'ailleurs étroitement liée à la découverte de cette partie du continent américain, elle en est comme la conséquence immédiate, et l'on ne peut parler de l'une sans que l'autre ne réclame aussitôt. Usons donc du privilége qui nous est concédé, comme à l'Asmodée de Lesage, de nous affranchir des lois du temps et de l'espace, et reportons-nous en idée à l'époque où la plaine du Sacrement, encore inconnue, n'était habitée que par la nation Pano et les tribus de sa descendance.

Cette plaine, parallélogramme irrégulier compris entre les rivières Marañon, Pachitea, Ucayali et Huallaga, fut découverte le 21 juin 1726 par deux Indiens Panataguas des Missions du Pozuzo[1]. En voyant des hauteurs du Mayro la vaste contrée dont les forêts, pareilles aux vagues d'une mer, se déroulaient jusqu'aux confins de l'horizon, ces néophytes la prirent naïvement pour une *pampa llana* (plaine rase), et comme le jour où ils l'apercevaient pour la première fois était celui du *Corpus*, ou Fête-Dieu des Espagnols, ils lui donnèrent le nom de plaine du Saint-Sacrement, ou du Sacrement qu'elle porte encore aujourd'hui.

En réalité, rien n'est moins plan que cette plaine, traversée du sud au nord par la Sierra de San-Carlos, ramification des Andes centrales, qui y détermine un faîte de partage (*divortia aquarum*), et après avoir envoyé huit rivières à l'Ucayali et vingt-trois au Huallaga, s'affaisse et rentre en terre aux environs de la lagune Pitirca, sous le quatrième degré de latitude. Mais le nom de plaine que reçut à première vue cette péninsule[1], ayant prévalu jusqu'à ce jour, nous continuerons de le lui donner comme tout le monde; seulement nous ferons remarquer, et cela pour l'acquit de notre conscience, que la chaîne minérale qui traverse longitudinalement cette contrée, les quebradas et les rivières qui la sillonnent, et par suite les mouvements brusques et onduleux de ses terrains, la rapprochent de la *montagne* bien plus que la *plaine*.

Longtemps avant sa découverte à vol d'oiseau ou de ballon, la plaine du Sacrement avait été côtoyée par des missionnaires, et les grands cours d'eau qui la bornent dans les quatre aires du vent comptaient déjà sur leurs rives plusieurs Missions; ainsi, en 1670, les pères Juan de Campos, Jose Araujo et Francisco Guttierez avaient fondé deux villages chrétiens dans la partie la plus septentrionale du Huallaga; en 1686, le révérend Biedma, qui descendait le Pachitea et remontait l'Ucayali, avait visité successivement les Cacibos (*hodie Cachibos*), les Schetibos, les Conibos, les Sipibos, les Panos, et laissé chez ces naturels des traces de son voyage; d'autres missionnaires, venus après lui, avaient continué son œuvre en fondant de nouveaux villages ou en rétablissant ceux que brûlaient, après les avoir saccagés, les Indiens barbares dans leurs invasions à main armée chez les néophytes.

De 1670 à 1756, l'œuvre *de propaganda fide* se poursuivit sur les points indiqués sans amener de résultats notables. En 1757, les pères Santa Rosa, Fresneda et Cabello, accompagnés de trois cents néophytes des Mis-

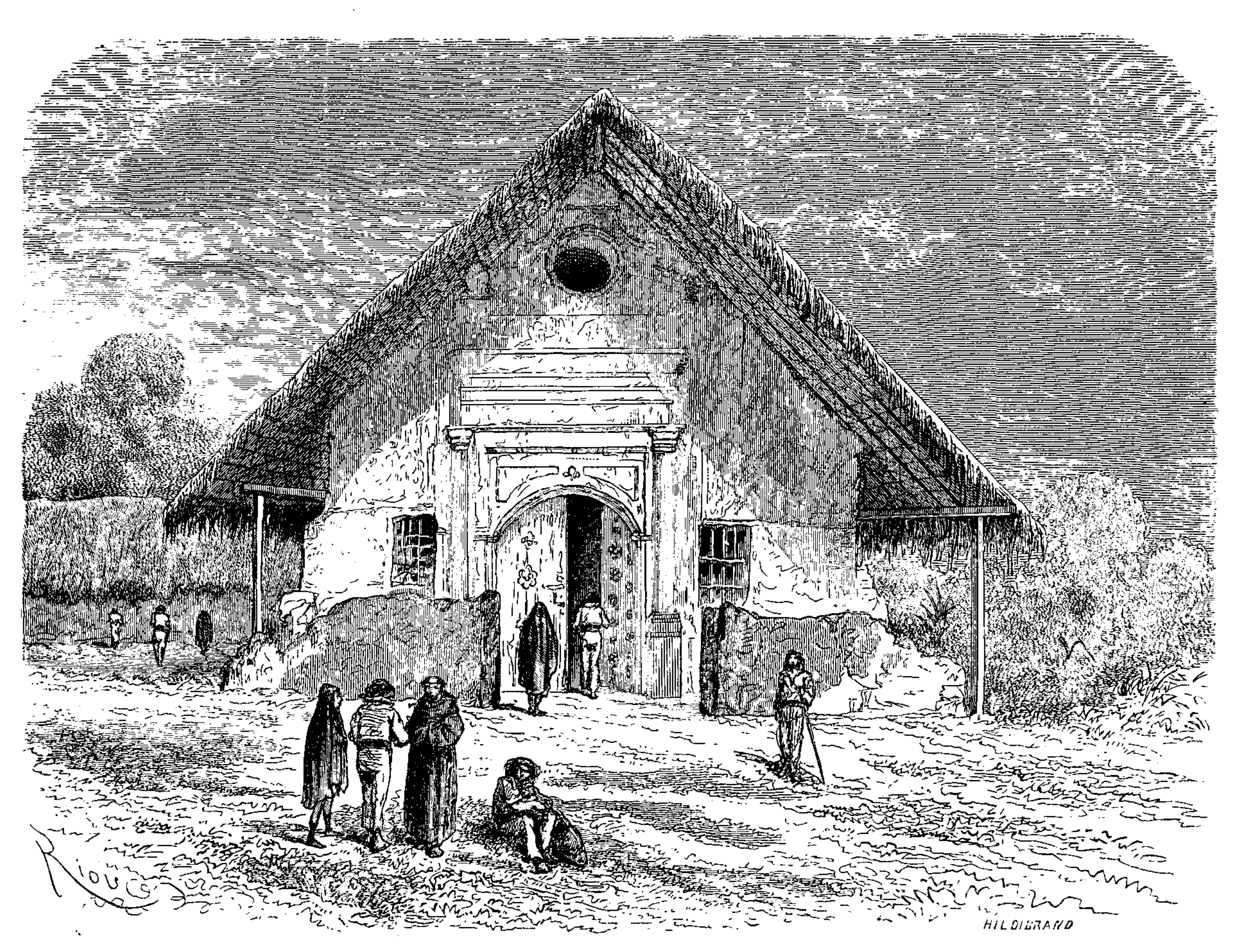
1. Les Missions du Pozuzo, fondées en 1712 par le P. Francisco de San José, à qui l'on doit également la fondation du collége apostolique d'Ocopa, relevaient à cette époque de la province des Douze-Apôtres de Lima, où de nombreuses Missions existaient déjà depuis l'année 1631. Par suite des nouvelles divisions territoriales du Pérou, ces Missions du Pozuzo, qui ne sont aujourd'hui que de misérables *pueblos*, habités par la descendance des premiers néophytes, se trouvent englobées dans la province de Huanuco, et relèvent du département de Junin.

1. Une langue de terre d'environ un degré de largeur, située entre les sources des rivières Huallaga et Pachitea, rattache dans la partie du sud, la plaine du Sacrement aux versants orientaux des Andes. Ajoutons que, malgré les récits des missionnaires, les comptes rendus des voyageurs et les relevés statistiques faits depuis deux siècles, cette plaine, objet des plus fantastiques hypothèses, est encore, pour la plupart des Péruviens de la Côte et de la Sierra, une prairie sans limites connues, couverte de fourrage à hauteur d'homme, et où tous les animaux rares ou féroces du globe se trouvent réunis.

sions du Haut-Huallaga, entreprirent une exploration de la plaine du Sacrement qui les conduisit après bien des fatigues chez les Panos de Manoa. Ceux-ci prenant l'alarme à la vue d'inconnus auxquels ils supposaient des intentions hostiles, les accueillirent à coups de flèche et de massue. Un engagement général s'ensuivit, et quelques morts des deux partis restèrent sur le carreau. Dans le désordre de la mêlée, les religieux réussirent à s'emparer de trois enfants Panos qu'ils emmenèrent avec eux.

Deux ans après cet essai de conquête apostolique et malgré les tristes avantages qu'on en avait retirés, de nouveaux missionnaires partis de Huanuco avec une escorte de soldats espagnols, tentaient de se frayer un passage à travers les forêts de la plaine du Sacrement et d'arriver jusqu'aux peuplades infidèles. Mais après huit jours de marche à l'aventure, les soldats, rebutés par la fatigue et le mauvais état des chemins, se mutinaient et refusant de passer outre, obligeaient les religieux à revenir sur leurs pas.

Au mois de mai 1760, une nouvelle expédition fut résolue. Elle se composait des pères franciscains Miguel Salcedo et Francisco de San José, de quatre-vingt-dix néophytes, de sept Espagnols et d'un interprète. Cet interprète, jeune fille de la nation Pano, était un des trois enfants qu'en 1757, les pères Fresneda et Cabello avaient



Façade de l'église de Sarayacu.

capturés. Baptisée par eux, sous le nom d'Ana Rosa, elle avait été élevée à Lima dans le monastère de Sainte Rose de Viterbe, et comme en apprenant l'espagnol et le quechua, elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, on l'avait adjointe à l'expédition pour faciliter ses rapports avec les naturels. En atteignant le territoire des Panos, les religieux la détachèrent en avant pour annoncer leur arrivée aux gens de sa tribu. Ceux-ci qui l'avaient crue morte ou esclave, furent charmés de la revoir et la comblèrent de caresses. Ana Rosa, usant adroitement du prestige que lui donnaient aux yeux des siens son éducation, ses manières et le costume de novice qu'elle avait adopté, sut disposer leur esprit en faveur des missionnaires. Hommes et femmes accueillirent cordialement ces derniers et leur promirent d'embrasser la religion chrétienne.

Charmés de l'accueil de leurs hôtes et confiants dans leur promesse, les religieux résolurent de fonder une Mission en cet endroit. Le père Salcedo, accompagné de ses néophytes, retourna bientôt à Ocopa rendre compte à ses supérieurs du résultat de son voyage, laissant le père San José, les sept Espagnols et Ana Rosa à Suaray, ainsi se nommait le village des Panos où ils avaient établi leur séjour. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le père San José reçût de nouvelles de son compagnon. Pendant ce temps, il vécut de la vie des Indiens, chas-

sant et pêchant avec eux et partageant, selon l'abondance ou la disette de vivres leurs repas copieux ou leurs jeûnes érémitiques. Déjà ses vêtements tombaient en lambeaux, son corps exposé aux piqûres des moustiques s'était couvert de plaies et le découragement allait s'emparer de lui, quand des religieux d'Ocopa arrivèrent à Suaray. Leur vue lui fit oublier ses souffrances et lui rendit toute son énergie. Ces pères apportaient avec des provisions de plusieurs sortes, des instruments aratoires des semences et jusqu'à des animaux domestiques destinés à la Mission future.

A dater de ce moment les choses prirent une heureuse tournure. Des défrichements furent pratiqués; des plantations de manioc et de bananiers faites sur divers points, assurèrent la subsistance des religieux et des néophytes. Les envois d'Ocopa se régularisèrent; de nouveaux missionnaires vinrent se joindre à ceux de Manoa pour travailler avec eux à l'œuvre commune. En sept ans, sept Missions furent fondées sur la rivière Ucayali, entre l'embouchure du Pachitea et la sierra de Cuntamana. Tout semblait leur présager un avenir durable lorsqu'un Indien Sipibo du nom de Rungato, dont nous avons eu l'occasion de parler[1], alla de Mission en Mission souffler la discorde au cœur des néophytes et provoquer de leur part le soulèvement qui amena la destruction des villages chrétiens de l'Ucayali et le massacre



Au réfectoire.

de tous les missionnaires. D'après des *on dit* de l'époque, ce Sipibo Rungato entretenait des relations coupables avec Ana Rosa. L'indigne élève des missionnaires avertie à l'avance du complot tramé contre ses bienfaiteurs, se garda de les en instruire et les laissa froidement massacrer. Cette insensibilité de sa part et la vengeance exercée contre les religieux, eurent pour cause, dit-on encore, le châtiment corporel infligé par l'un d'eux à l'Indien Rungato pour une faute dont celui-ci s'était rendu coupable.

Vingt-deux ans après cette catastrophe, en 1790, le père Manuel Sobreviela, gardien du collége d'Ocopa, ayant tenté de relever de leurs ruines les Missions de l'Ucayali, comme nous l'avons dit dans notre notice sur les Sipibos et les Schetibos, s'introduisit dans la plaine du Sacrement en suivant le cours du Huallaga jusqu'au village de la Grande Lagune. Là il débarqua, et prenant à travers forêts, il atteignit Sarayacu[2] où les Panos,

1. Voy. notre étude sur les Indiens Panos.

2. Cet itinéraire, qui allonge de cent quatre-vingts lieues le chemin qu'on suit habituellement pour passer des rives du Huallaga à Sarayacu, en prenant par Yanayacu, Chasuta et Santa Catalina, avait été imposé au P. Sobreviela par sa qualité de gardien du collége d'Ocopa qui l'obligeait à visiter les Missions de Maynas, lesquelles, après avoir appartenu longtemps aux Jésuites de Quito, se trouvaient comprises, depuis l'expulsion de ceux-ci, dans la juridiction ecclésiastique d'Ocopa.

après le massacre des missionnaires à Suaray, étaient venus fonder un petit village. Ana Rosa y vivait avec eux. Son intelligence, son aptitude à parler différents idiomes, lui avaient valu l'honneur sans précédent chez ces nations sauvages, d'être élevée par ses concitoyens au rang de curaca ou capitaine.

Le père Sobreviela fut accueilli avec empressement par les assassins des religieux d'Ocopa. Le Sipibo Rungato était mort dans l'intervalle et Ana Rosa, en approchant de la cinquantaine, avait dit adieu aux passions de sa jeunesse[1]. La vue d'un missionnaire qui lui rappelait son innocence passée et l'instruction religieuse qu'elle avait reçue, l'émut fortement. Elle se sentit touchée de la grâce et supplia le père Sobreviela de se fixer à Sarayacu pour faire entendre à sa tribu la parole de l'Évangile. Le missionnaire, que ses affaires rappelaient à Ocopa, ne put se rendre à sa prière, mais lui promit d'y avoir égard.

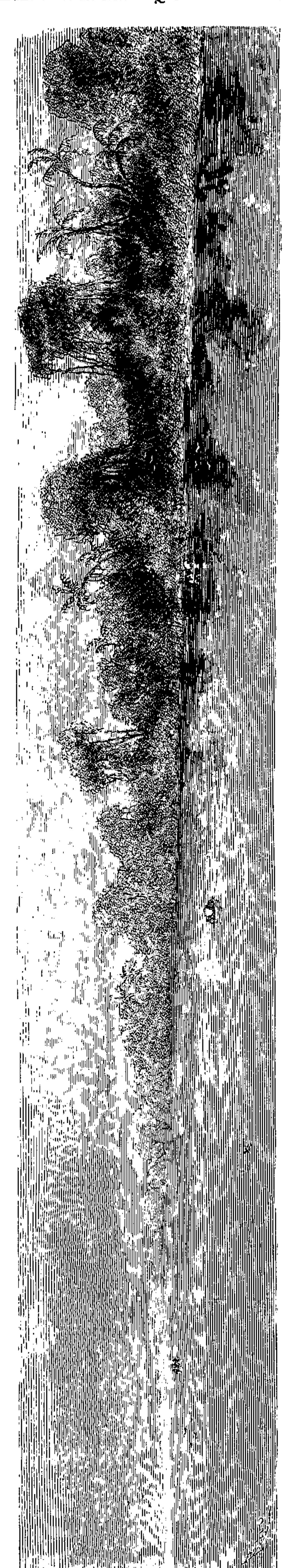
L'année suivante il envoyait à Sarayacu les pères Narciso Girbal, Barcelo et Buonaventura Marques, dont nous avons mentionné le zèle et traduit la correspondance privée dans notre notice sur les Indiens Panos.

De 1791 à 1795 les Missions de l'Ucayali en général et celle de Sarayacu en particulier, eurent une phase prospère. Passé ce temps les néophytes d'origines diverses qu'on y avait réunis et qui jusque-là avaient vécu en bon accord, se brouillèrent, refusèrent de se rendre aux offices et finirent par former dans chaque Mission, autant de schismes que de tribus distinctes.

Cette inimitié, qui allait croissant, faisait présager une catastrophe terrible et les missionnaires craignant pour leur vie, se résolurent à partir pour Ocopa.

Sur ces entrefaites, un jeune moine franciscain de Riobamba, qu'un article du *Mercurio peruano*, journal publié à Lima, avait instruit de la crise imminente qui menaçait les Missions de l'Ucayali, abandonna les régions de l'Équateur, descendit la rivière Napo et se produisit à Sarayacu au moment ou les pères Girbal et Marques se disposaient à en sortir.

Avec cette assurance de la jeunesse qui défie le danger et se rit des obstacles, notre jeune homme qui n'était autre que le révérend Fray José Manuel Plaza, offrit aux missionnaires de se mettre à la tête de leurs Missions et de continuer à ses périls et risques de les diriger dans la bonne voie[2]. Les religieux acceptèrent sa proposition, mais n'en effectuèrent pas moins leur départ dans un prompt délai. Fray Manuel Plaza resta seul à Sarayacu, n'ayant pour faire face à la



Rives de l'Ucayali.

1. Ana Rosa mourut à Sarayacu à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le révérend Plaza, qui l'assista à ses derniers moments, nous dit qu'elle était bourrelée par les remords de son action passée, et s'imaginait voir des démons autour de sa couche. Elle est enterrée devant le maître-autel de l'église, à quelques pas des missionnaires massacrés à Suaray, et dont les restes avaient été déposés en ce lieu par ordre du P. Sobreviela.

2. Il n'existe d'autre biographie du révérend Fray José Manuel Plaza, qu'une courte notice publiée, en 1845, par le journal *El Comercio* de Lima, notice où l'inexactitude des faits et gestes du personnage s'unit, chez son panégyriste, à une ignorance complète et presque ridicule des localités.

Nous ne disons rien du ton laudatif de ce morceau littéraire, qui dépasse l'hyperbole de cent coudées et rappelle par trop le pavé de l'ours du bon la Fontaine.

Un portrait sérieux et raisonné de l'homme qui, pendant cinquante-un ans, a gouverné les Missions de l'Ucayali, est encore à tracer. Ce portrait, nous nous sommes promis de le tracer plus tard, non dans le cours de ce récit où il ferait longueur, ni dans le cadre étroit d'une biographie, où il n'aurait qu'un intérêt médiocre, mais dans une œuvre séparée, qui comprendra l'historique des Missions du Cerro de la Sal, du Pozuzo et du Huallaga, depuis longtemps éteintes, et celui des Missions de l'Ucayali sur le point de s'éteindre.

Dans cette œuvre épique, véritable martyrologe, apparaîtront successivement les apôtres et les propagateurs de la foi chrétienne couchés obscurément depuis trois siècles dans le sillon qu'ils défrichaient, et dont les noms, encore inconnus à cette heure ou depuis longtemps oubliés, seront mentionnés dans notre récit. Le révérend Plaza sera un des héros de notre épopée, une des étoiles de la pléïade.

Les documents relatifs à ce travail, dont il nous arrive de parler pour la première fois, nous coûtèrent jadis cinq ans de patientes recherches et de lectures assidues dans les bibliothèques et les archives des couvents de cette Amérique. Si nous ne l'intercalons pas aujourd'hui dans notre itinéraire, auquel il était aussi étroitement lié que le fond peut l'être à la forme, c'est que des circonstances plus fortes que notre volonte nous ont contraint de séparer le cadre du portrait, de publier nos études sur la nature avant notre appréciation raisonnée des hommes et des choses. Un jour, nous rétablirons dans son intégrité le plan primitif de cette œuvre.

situation que l'énergie de ses vingt-trois ans et les promesses que les pères Girbal et Marques lui avaient faites en le quittant, de lui envoyer d'Ocopa des moines de leur ordre pour prendre part à ses travaux, des outils, des semences et des provisions pour pourvoir à sa subsistance.

Trois ans s'écoulèrent pendant lesquels le révérend Plaza reçut du couvent d'Ocopa les secours que les pères Girbal et Marques lui avaient promis. Toutefois aucun religieux ne vint partager sa solitude. La Mission de Sarayacu et ses annexes, étaient pacifiées et tous les néophytes si bien rentrés dans le devoir, que leur jeune prieur fier du succès de son œuvre, crut devoir écrire au père gardien d'Ocopa pour le prier d'envoyer un religieux de l'ordre s'assurer *de visu* de l'état florissant des Missions de l'Ucayali. Le père Luis Colomer fut chargé de cette vérification. Il vint à Sarayacu et put apprécier l'ordre et la régularité avec lesquels fonctionnaient les divers rouages de la machine. Après avoir constaté les effets, il voulut remonter aux causes et demanda naïvement à son frère en religion, par quel moyen il avait obtenu ce beau résultat. — « C'est mon secret » — répondit le jeune homme avec ce sourire empreint de finesse, de bienveillance et d'ironie qu'il conservait encore dans sa vieillesse. Le père Luis Colomer respecta le *secret* de son collègue et de retour à Ocopa fit un rapport élogieux sur l'état des Missions et les capacités administratives de leur directeur.



Femme de Sarayacu en costume d'intérieur.

Cinquante et un ans après cette visite du père Colomer, à l'époque où nous connûmes le révérend Plaza, il ne faisait plus un mystère du moyen par lui mis en œuvre pour pacifier les Missions de l'Ucayali et obtenir des néophytes une obéissance passive. Quelques lignes extraites de ses confidences personnelles à ce sujet, expliqueront son mode de gouvernement, d'ailleurs assez simple.

« Quand je vins m'établir à Sarayacu, nous disait-il, la polygamie était encore en usage chez les Néophytes. Certains d'entre eux avaient jusqu'à cinq femmes. Par ce relâchement des mœurs, tu peux juger de ce qu'était le reste. Pour remédier à cet état de choses, j'eus recours sur-le-champ au nerf de lamantin, aux menottes et aux entraves. Je frappai moi-même fort et longtemps. Vingt-cinq coups pour une faute ; cinquante pour la récidive. Dieu m'inspirait ! au bout d'un an de ce régime, mes Indiens étaient devenus doux comme des moutons.

« En les menant ainsi à la baguette je savais parfaitement que je risquais ma vie ; aussi me tenais-je sur le qui-vive. J'avais dans un coin de ma cellule du charbon pilé, un sac d'Indien, un arc, des flèches et une sarbacane. Comme les Indiens n'attaquent jamais que la nuit, au moindre bruit que j'entendais, je sautais à bas de ma couche, je me noircissais le visage avec le charbon, je revêtais le sac, prenais en main l'arc, les flèches et la sarbacane et passait ainsi déguisé au milieu des assaillants qui dans l'obscurité, m'eussent pris pour un des leurs. Une fois dans la forêt, je marchais entre le Nord et l'Ouest jusqu'à ce que j'eusse atteint les Missions du Huallaga. La sarbacane m'eût procuré de quoi vivre en route. L'arc et les flèches m'eussent servi à me défendre contre les animaux féroces. »

Cet extrait des confidences du révérend Plaza, que nous relevons aujourd'hui sur le livret *ad hoc*, où nous les consignions à la fin de chaque journée, peuvent donner avec le secret de ses procédés administratifs, une idée de la trempe vigoureuse de sa nature.

Chaque fois que la conversation tombait sur ce sujet, et souvent nous l'y amenâmes sans que nul s'en doutât, l'œil du vieillard s'animait et lançait des éclairs, une ardeur généreuse empourprait son visage et, s'agitant sur sa chaise curule, faisait claquer ses doigts comme des castagnettes en souvenir du temps passé.

Mais revenons à notre histoire.

Le rapport du père Colomer sur l'état des Missions de l'Ucayali, détermina le prieur d'Ocopa à envoyer au révérend Plaza de nouveaux subsides et un renfort de six religieux pour l'aider dans son œuvre. Ces religieux, répartis dans diverses Missions de l'Ucayali, y restèrent jusqu'en 1821, où les luttes politiques dont l'Amérique espagnole était alors le théâtre, amenèrent leur dispersion.

Déjà en 1819, la renommée du père Plaza, qui avait traversé les Andes, lui avait valu l'honneur d'être appelé à Lima par le vice-roi Abascal, qui voulait être renseigné sur la navigation des rivières de l'intérieur, dans le cas où l'armée royaliste, prise entre les Indépendants du nord et du sud qui tentaient d'opérer leur jonction du côté de Lima, serait forcée de se replier sur Jauja et les allées de l'est. Notre missionnaire se rendit à l'invitation du vice-roi, lui donna tous les renseignements qu'il put souhaiter, et, comblé d'éloges et de dons pécuniaires, revint à Sarayacu en descendant les rivières Apurimac et Chanchamayo qu'il avait remontées pour gagner Andamarca, Tarma et enfin Lima.

Malheureusement pour l'avenir des Missions qu'il dirigeait, comme pour le sien propre, les indications et les renseignements du révérend Plaza, si précis qu'ils fussent, ne purent empêcher que les troupes de Sucre et de Bolivar ne se rejoignissent, que l'armée royaliste prise entre deux feux ne fût battue dans les plaines d'Ayacucho, la domination espagnole abolie et l'indépendance du Pérou proclamée.

Ces événements, qui bouleversèrent la face du pays, eurent pour les Missions un contre-coup terrible. A la première nouvelle du soulèvement des patriotes, un ordre émané du collége d'Ocopa enjoignit à tous les missionnaires de quitter leurs Missions dans le plus bref délai et de venir se rallier à leur supérieur. Le père Plaza, qui ne relevait pas directement du couvent d'Ocopa, bien qu'il en suivît la règle, fut excepté ou plutôt ne fut pas compris dans cette mesure.



Femme de Sarayacu en costume d'église.

En peu de temps, les Missions de l'Ucayali, abandonnées par leur pasteurs, se dépeuplèrent une à une. La plupart des néophytes retournèrent vivre dans les bois avec leurs frères barbares; quelques-uns se réunirent aux chrétiens de Sarayacu. Le révérend Plaza, à qui la nouvelle république et le collége d'Ocopa ne venaient plus en aide, comprit que sa mission ne pouvait vivre de l'autel et tâcha de les faire vivre par le commerce. Il planta des cannes à sucre, fabriqua du tafia et de la mélasse, fit des salaisons de poisson, recueillit dans les forêts de la salsepareille et du cacao et alla jusqu'à la frontière du Brésil tirer parti de ces denrées.

Cette vie de labeur et de spéculation dura sept années; puis un jour vint où le chagrin et la maladie eurent raison de l'énergique volonté du révérend. Une fièvre maligne s'abattit sur lui et l'obligea de garder le lit pendant cinq semaines. Quand il fut en état de rassembler deux idées, il se sentit si affaibli au physique, si découragé au moral, qu'il jugea nécessaire d'aller respirer l'air natal et de consulter sur son état les docteurs du pays. Il quitta donc Sarayacu, descendit l'Ucayali, entra dans le Maranon et remonta la rivière Napo. Après quarante jours de navigation, il atteignait le village de Santa-Rosa, d'où quatorze jours de marche le conduisaient à Quito.

Une entrevue qu'il eut avec l'évêque de Quito, don Rafael Lazo de la Vega et le libérateur Simon Bolivar, lui valut du premier force éloges sur sa belle conduite et du second un mandat de deux cent cinquante piastres sur le trésor. A cette libéralité du héros d'Ayacucho, un frère de notre missionnaire, le chanoine Plaza, ajouta trois cents piastres qui lui permirent de s'approvisionner d'une foule de choses qui manquaient depuis longtemps à sa Mission. Ce changement de fortune influa heureusement sur sa santé qui se rétablit à vue d'œil. A peine eut-il recouvré assez de force pour se mettre en voyage qu'il prit congé des personnes qui l'avaient secouru et se rembarqua sur la rivière Napo. Après huit mois d'absence, il était de retour à Sarayacu. Les néophytes des deux sexes auxquels par une grâce toute spéciale, il avait réussi à inspirer autant d'attachement pour sa personne que de terreur pour la cravache en nerf de lamantin dont il usait à leur égard, les néophytes firent éclater à sa vue les transports les plus vifs; hommes et femmes couvrirent ses mains de baisers, et le croyant toujours malade, le prirent dans leurs bras et le portèrent jusqu'à sa cellule. A l'ancien règlement que le révérend Plaza remit en vigueur, le jour même de son arrivée, les enfants de son cœur, comme il les appelait, reconnurent bien vite que leur père spirituel avait recouvré la santé du corps et celle de l'esprit.

Six ans s'écoulèrent sans amener de changement dans la situation du missionnaire et de la Mission. Les fonds recueillis à Quito par le révérend s'étaient épuisés lentement; ses pétitions au collége d'Ocopa et au Président de la république n'avaient jamais eu de réponse et devant les besoins toujours croissants des néophytes, il allait en être réduit à recommencer son ancien trafic de poisson salé et de salsepareille, lorsqu'une visite à laquelle il ne s'attendait pas, vint faire diversion à ses ennuis et lui rendre un peu d'espérance.

Deux officiers de la marine britannique, MM. Smith et Lowe, étaient partis de Lima avec l'intention de visiter la plaine du Sacrement et de descendre l'Amazone jusqu'à la mer. Le Président à qui ils avaient soumis préalablement leur projet, s'y était intéressé et pour que les travaux qu'ils allaient entreprendre fussent profitables à la république, il leur avait adjoint pour prendre part à ces mêmes travaux, un major d'infanterie et un lieutenant de marine, MM. Beltran et Ascarate en compagnie desquels ils arrivèrent à Sarayacu. Leur apparition fut saluée avec joie par le père Plaza et par les néophytes avec un enthousiasme indescriptible. A part les religieux qui les avaient catéchisés, ces Indiens n'avaient jamais eu l'occasion de voir des Européens et surtout des fils d'Albion à peau blanche et à cheveux rouge; aussi gardèrent-ils des deux officiers de marine, un souvenir qu'après treize ans écoulés depuis leur visite, nous allons retrouver dans toute sa fraîcheur.

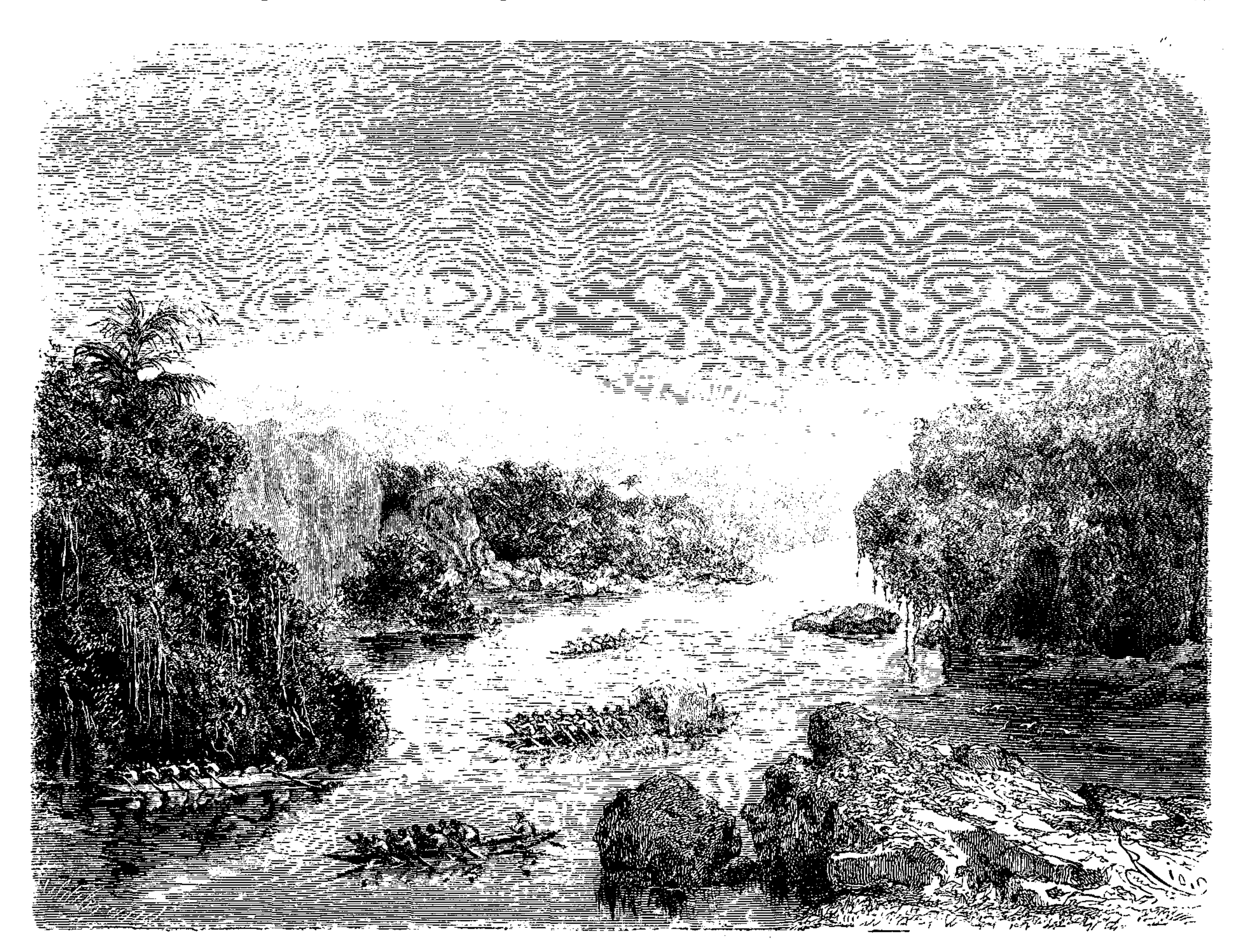


Portrait de Fray José-Manuel Plaza.

Les voyageurs fêtés, choyés par le révérend Plaza restèrent huit jours à Sarayacu, pendant lesquels il eut tout le temps de leur raconter son histoire et de se plaindre à eux de l'indifférence que lui témoignaient les religieux d'Ocopa et le chef de l'État. Les officiers anglais que ces affaires de ménage intéressaient peu et

qui d'ailleurs comprenaient et parlaient à peine l'espagnol, se contentèrent en quittant la Mission de remercier le missionnaire de la façon aimable dont il les avait accueillis; mais les Péruviens Beltran et Ascarate, de retour à Lima, firent en faveur de leur hôte une levée de boucliers, — ce qu'aujourd'hui nous appelons une réclame, — et cela avec tant de zèle, de retentissement et de bonheur, que tous les regards de la foule se tournèrent du côté de la plaine du Sacrement, vers ces Missions de l'Ucayali qui pour la plupart des habitants de la Côte et de la Sierra, n'existaient plus qu'à l'état de légende.

Une aurore nouvelle parut se lever sur ces points oubliés. L'avenir des Missions devint le sujet de conversation à l'ordre du jour. On en parla dans les salons et dans les ranchos. Une collecte faite dans un moment d'enthousiasme parmi les commerçants des *Portales*, produisit une somme assez ronde. Alors on se mit en quête de missionnaires et naturellement on s'adressa aux Franciscains de Lima; mais pour des motifs que nous ignorons, aucun religieux de cet ordre ne voulut quitter son couvent pour aller s'établir à Sarayacu. Dans cette fâcheuse occurrence, l'archevêque Benavente fut obligé de recourir aux couvents d'Europe. Des moines italiens qui rêvaient sans espoir la palme du martyre, accoururent à son appel. En 1836, les pères



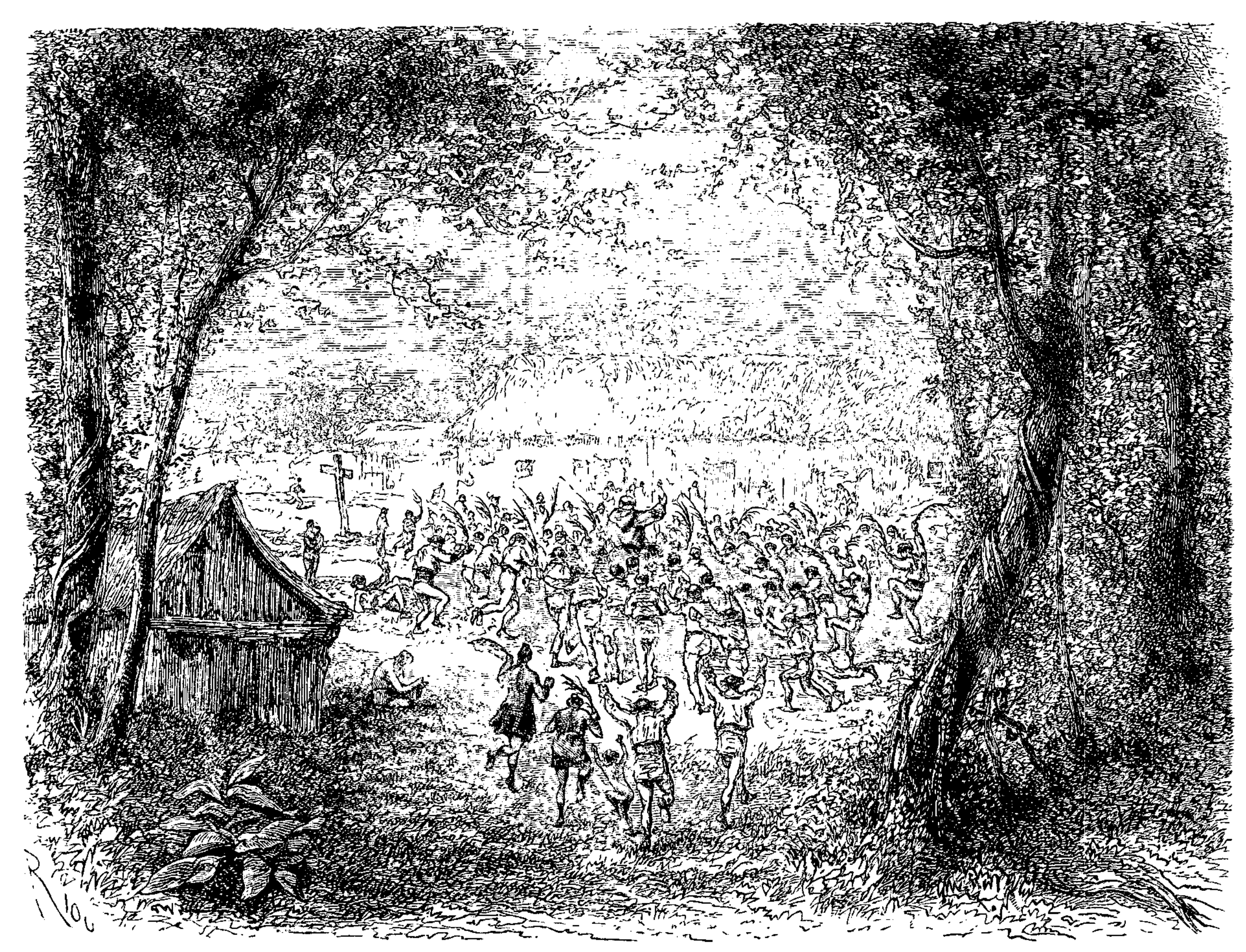
Navigation du révérend Plaza sur les rivieres Apurimac et Chanchamayo.

Simini, Vicli, Rossi, Bregati et quelques autres dont les noms en *i* nous échappent, s'installaient à Ocopa et y fondaient un collége apostolique destiné à approvisionner de desservants les Missions de l'Ucayali.

Les pères Simini et Vicli furent les premiers de ces religieux qui vinrent à Sarayacu partager la solitude et les travaux du révérend Plaza; leur arrivée fut saluée par le vieillard comme un événement heureux. Désormais il allait avoir près de lui des amis qui vivraient de sa vie, des cœurs dans lesquels il pourrait épancher son cœur, des intelligences en état de comprendre la sienne, et cette idée combla momentanément tous ses vœux. Les premiers temps de ce triumvirat apostolique furent signalés par l'entente la plus cordiale et l'union la plus fraternelle. Par malheur l'esprit humain est ainsi fait qu'à la longue il se lasse de tout, même de la paix et de la concorde. De petites difficultés surgirent un beau jour entre nos religieux, de petites blessures d'amour propre furent faites de part et d'autre; on échangea quelques mots aigres et la guerre fut déclarée. Alors les moines italiens s'unirent dans un touchant accord et tentèrent de substituer leur domination à celle du révérend Plaza; mais celui-ci que quarante années de gouvernement absolu avec un nerf de lamantin pour sceptre, avaient rendu presque féroce à l'endroit de ses prérogatives, se redressa de toute sa hauteur et contraignit ses

présomptueux adversaires à s'humilier devant lui. Après trois ans de séjour à Sarayacu, les pères Simini et Vicli retournèrent à Ocopa et d'autres moines italiens vinrent prendre leur place. Instruit par l'expérience, le révérend Plaza n'eut garde de s'humaniser avec les nouveaux venus et les tint à distance, ainsi que tous ceux qui leur succédèrent.

Ce réveil de la foi, que nous avons constaté en passant, cet élan d'enthousiasme en faveur des Missions, s'éteignirent ou s'atténuèrent sensiblement après quelques années. Les commerçants des Portales ne songeaient plus qu'à leur commerce, et le chef de l'État, tout à sa politique, avait oublié les villages chrétiens de l'Ucayali. Seul, l'archevêque Benavente les appuyait toujours de ses vœux et de ses prières; mais cet appui ne leur suffisait pas pour vivre, et sans un système de quêtes dans les divers quartiers de Lima imaginé par Fray Ildefonse Roa[1], système que les religieux italiens perfectionnèrent et étendirent par la suite aux trois provinces de Lima, de Pasco, de Xauja, Sarayacu et ses annexes n'existeraient plus à cette heure ou seraient passés de l'état de Missions à celui de comptoirs, comme la plupart des villages du Haut-Amazone, longtemps gouvernés par les Franciscains du Pérou ou des Carmélites du Brésil, et régis aujourd'hui par des gouverneurs-trafiquants.



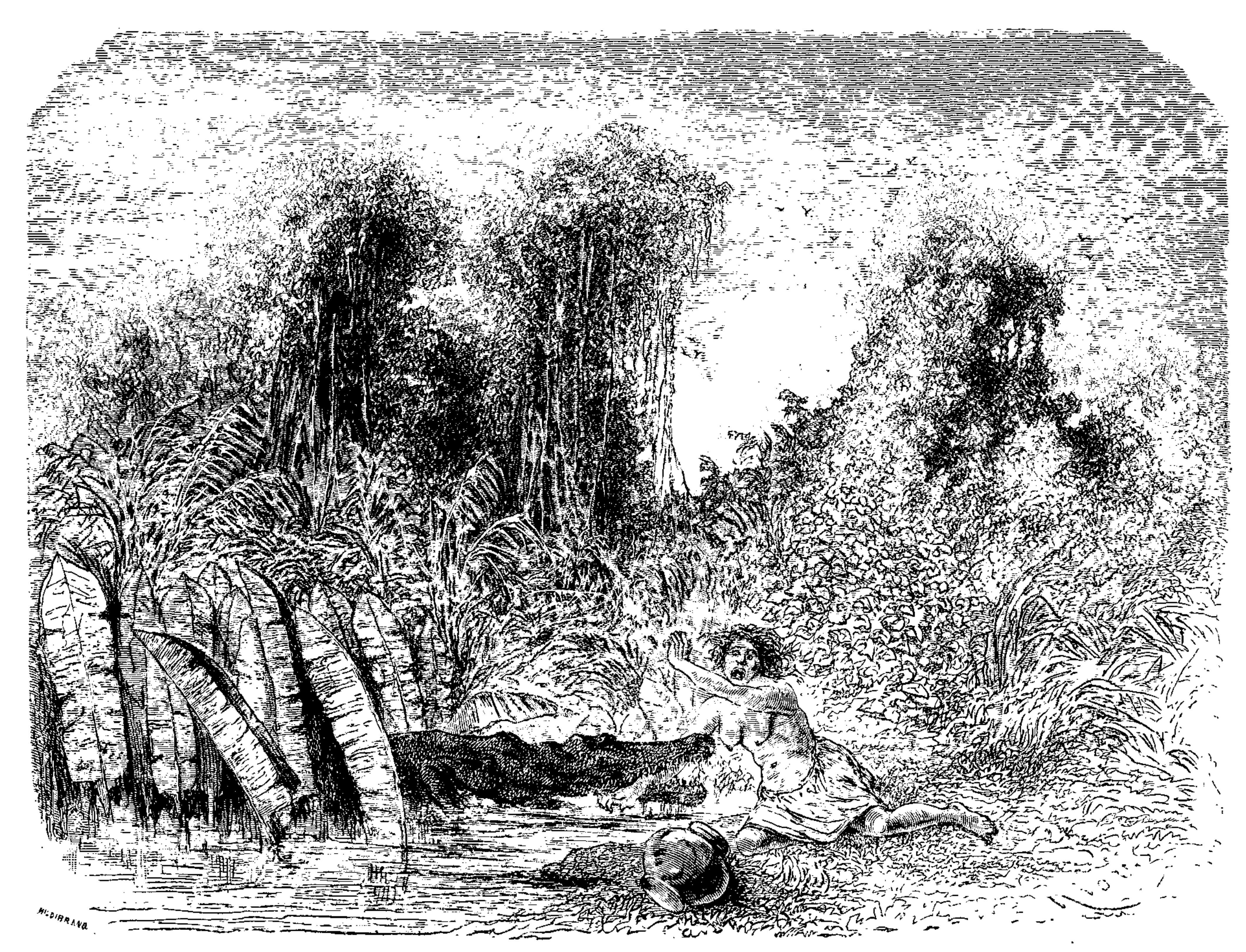
Retour de Quito du révérend Plaza.

Après ce coup d'œil jeté sur la plaine du Sacrement et sur les Missions de l'Ucayali, que nous avons prises à leurs débuts et suivies dans leurs phases de progrès et de décadence, il nous reste à les envisager au point de vue de l'actualité. A ceux de nos lecteurs qui, ne trouvant pas dans la revue que nous allons en faire ce qu'ils s'attendaient à y rencontrer, pourraient nous imputer à faute leur désenchantement, nous répondons que nous n'en pouvons mais, et que la faute, si faute il y a, en est aux temps, aux lieux, à la nature des individus et à l'esprit des institutions. Humble observateur, nous nous sommes borné jusqu'ici à recueillir des faits et à poser des prémisses, laissant à ceux qui nous font l'honneur de nous lire le soin de rechercher les causes et de tirer les conséquences.

1. Ce frère Ildefonse Roa, enfant de troupe né en Espagne, était venu jeune en Amérique où il suivit la carrière des armes. Lors de la bataille d'Ayacucho, qui assura l'indépendance du Pérou, il était sous-lieutenant au régiment *Royal-Alexandre*. Resté sans moyens d'existence par suite du licenciement des troupes espagnoles, il entra dans le couvent d'Ocopa et prit l'habit de Saint-François. Si ses allures comme moine se ressentirent toujours de son premier état, son zèle, son activité comme frère quêteur, sa façon toute militaire de réveiller la tiédeur des fidèles et de stimuler leur charité, furent d'un utile secours aux religieux de l'ordre.

A l'heure où nous écrivons cette ligne, la Mission de Sarayacu compte cent soixante-six maisons construites comme celles des indigènes de l'Ucayali avec des lattes de palmier et couvertes en palmes. La seule particularité qui les distingue de ces dernières, c'est qu'au lieu d'être ouvertes comme elles à tous les vents du ciel, elles sont à peu près closes sur leurs quatre faces. Chacune d'elles est affectée à un *matrimonio*, mariage ou ménage, dont la moyenne est de trois individus. Comme nous l'avions remarqué le jour même de notre arrivée, ces demeures sont inégalement espacées, capricieusement orientées et séparées l'une de l'autre par de hautes broussailles ou des massifs d'arbustes disposés de façon à ce que leurs habitants ne puissent voir leurs voisins ou en être vus. Ce goût d'isolement chez les néophytes de Sarayacu se retrouve chez les castes sauvages dont ils descendent, lesquelles tournent volontiers le dos aux points civilisés et s'abritent contre le vent qui souffle des villes.

Parmi les cent soixante-six logis que nous venons de mentionner et dont le chiffre nous est donné par les derniers recensements, cent quinze sont habités par des descendants abâtardis de la race Pano, trente-cinq par des Omaguas et des Cocamas, seize par des individus des races Cumbaza, Balsapuertena[1] et Xebero. Ces néophytes d'origines diverses vivent en bons termes, mais ne contractent guère d'alliances qu'entre gens de même tribu. Le motif de cette mesure est l'inimitié secrète que tout Peau-Rouge nourrit invariablement contre l'individu d'une autre caste que la sienne.



Les caïmans du port de Sarayacu.

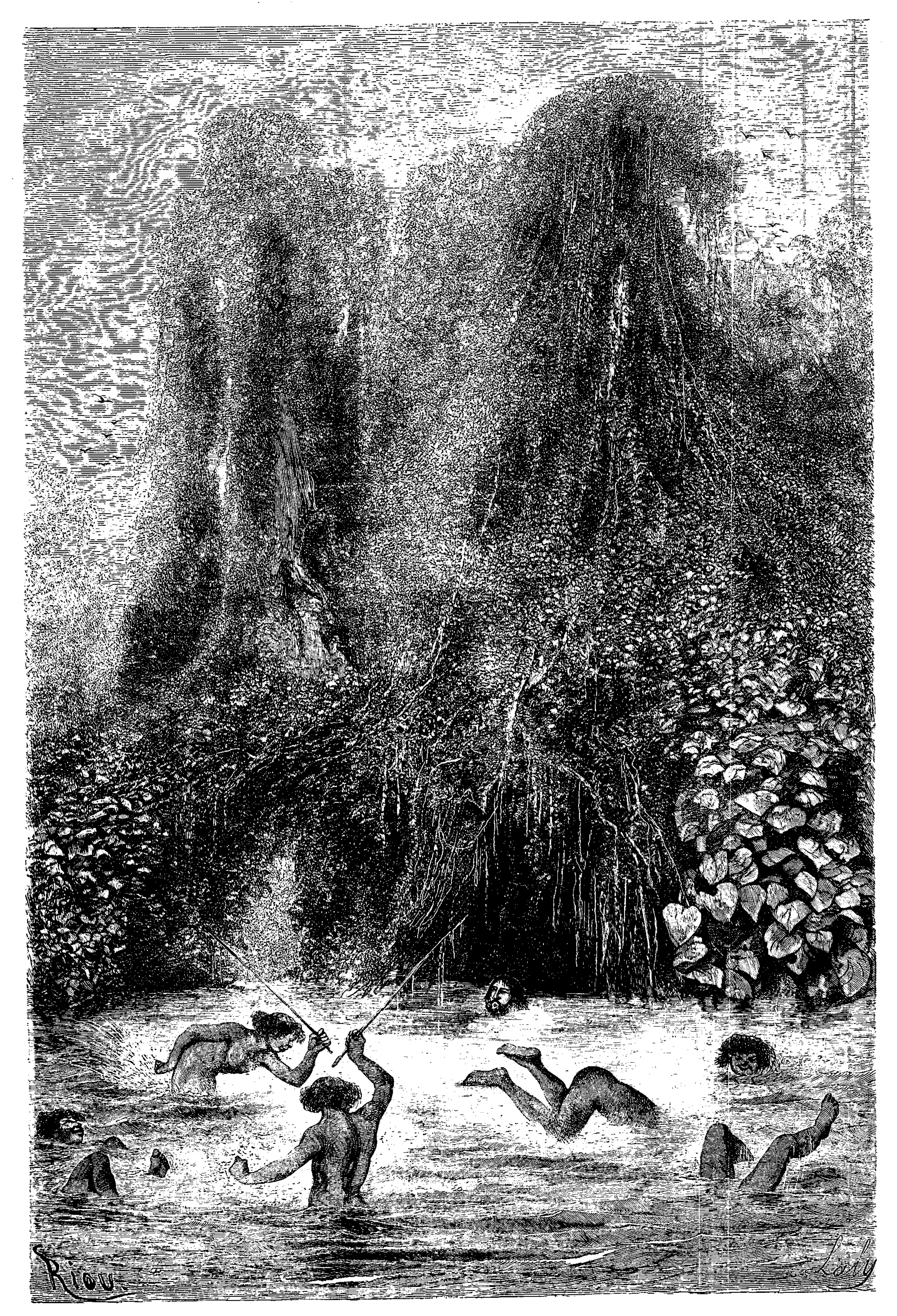
Le couvent, l'église, les bâtiments de servitude, occupent, comme on l'a vu déjà par le dessin que nous avons donné (p. 165.), les trois côtés du parallélogramme formé par la place centrale. Quelques baraques qui bornent cette même place dans l'aire du sud-ouest, dérobent en partie les talus à pentes douces qui conduisent à la rivière. Là, dans une anse circulaire de quelque soixante pas de diamètre, flottent une douzaine de pirogues réunies par une chaîne et un cadenas. C'est le port de la Mission.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Nous entrerons dans quelques détails sur ces indigènes, en traitant de la Mission de Santa Catalina.





Le bain matinal.



Les mitayas.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

La rivière. e port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. — Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses.

Rien de plus attrayant que cet endroit, plein de silence, de fraîcheur, de mystère, bordé par un mur de végétations tropicales que dépassent les ombelles déchiquetées des *Latanias*, les stipes fuselés des *Bactris* et des *Calamus*. De splendides touffes de ricin au feuillage bronzé, d'épais massifs de *Ficus* aux grappes de fleurs carnées, des buissons d'une clématite locale aux étoiles blanches, aux grêles plumules, s'épanouissent au-des-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, et 177.

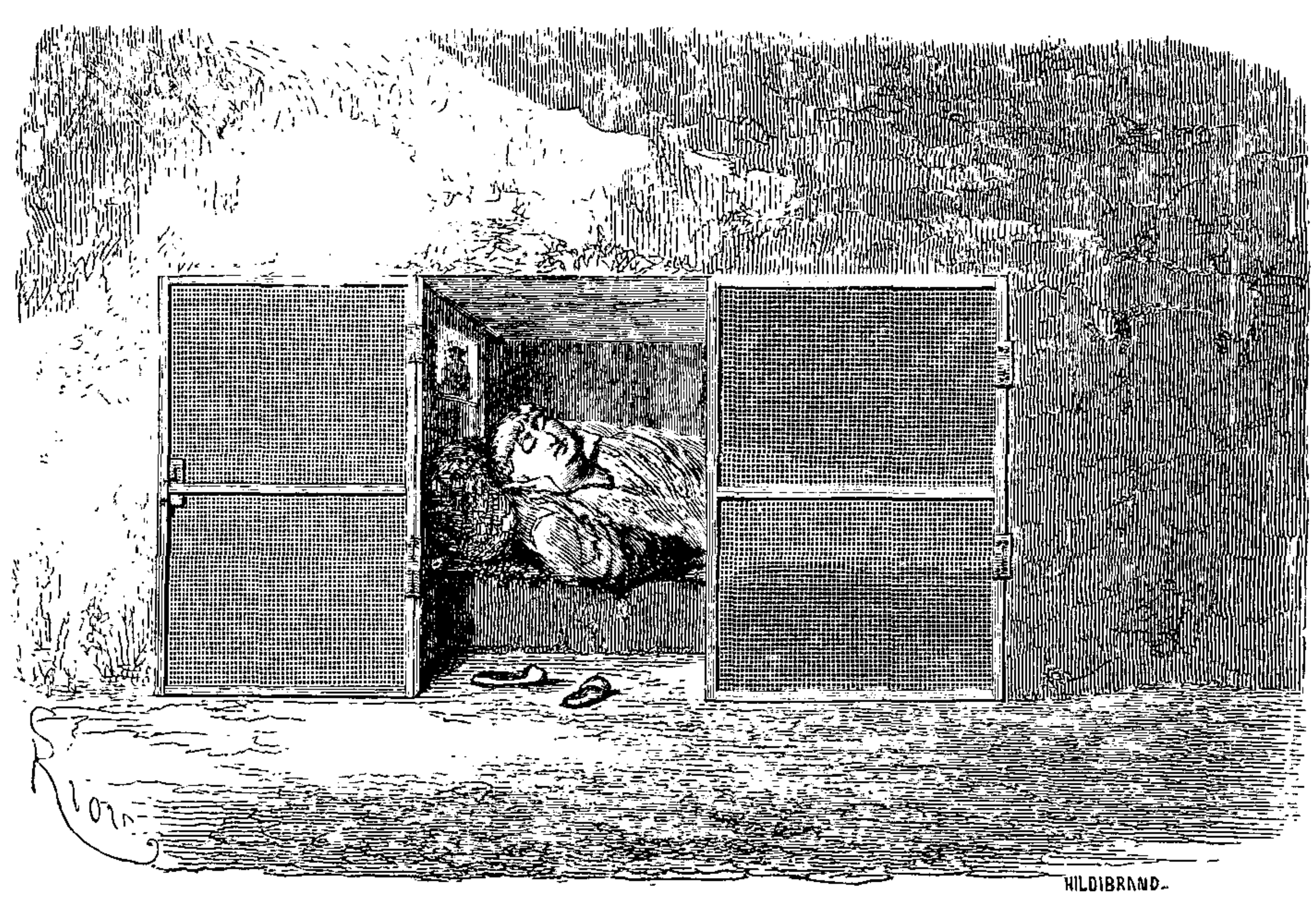
sus de l'eau mêlés aux plantes aquatiques, ou jaillissant tout à coup en hauteur, atteignent le faîte des grands arbres, le recouvrent entièrement et, entraînés par leur propre poids, redescendent vers le sol comme une cascade de feuilles et de fleurs.

Çà et là, sur de petits îlots gazonneux que la rivière couvre et découvre tour à tour, éclatent comme les gerbes et les soleils d'un feu d'artifice, les panicules jaunes et roses des *Lantanas*, les plumets pourpres des *Metrosideros*, les thyrses violets des *Rhexias* et des *Mélastomes*, ou la magnifique corolle d'un *Amaryllis reginæ*, pourpre sombre, strié de blanc et de vert, au fond de laquelle luit une goutte d'eau, diamant liquide tombé de l'écrin de l'Aurore et que le soleil va dissoudre au feu de ses rayons.

Ce joli havre, qu'on pourrait admirer sur la foi de nos lignes et dont l'eau toujours calme semble convier le passant aux voluptés du bain, est un effroyable repaire de caïmans; ils sont là, les monstres voraces, cachés par les branches pendantes, ceux-ci vautrés dans l'herbe, ceux-là tapis sous l'eau, tous insensibles en apparence, mais l'oreille ouverte au plus léger bruit, et n'attendant que le moment de s'élancer sur une proie.

O rêveur, ô poëte, que votre instinct pourrait entraîner dans ce port pour y rêver à l'aise ou y accoupler quelques rimes, défiez-vous de ses ombrages! — Résistez surtout à la tentation de vous asseoir sur le vert tapis de ses berges et, comme Sarah la baigneuse, de tremper nonchalamment dans l'eau le bout de vos pieds nus; les hideux sauriens qui vous guettent profiteraient de votre distraction pour vous happer un membre ou deux.

Chaque année la Mission de Sarayacu enregistre un accident de cette nature. Peu de temps avant notre arrivée, un de ces caïmans du port, vrai malotru sans



La cellule du révérend Plaza.

égard pour le sexe, avait coupé les deux mamelles à une Indienne qui se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche. L'année d'avant, c'était un enfant qui jouait près du bord et que ces lézards grand format avaient dévoré.

Pour ne pas nous exposer à ces amputations tragiques, nous avions soin chaque matin, en nous rendant à la rivière pour y prendre le bain par lequel nous inaugurions la journée, de réunir tous les gamins joueurs de balle ou de palet que nous rencontrions sur la place. Escorté par ces jeunes va-nu-tout, nous arrivions au bord de l'eau. Là commençait, sur un signe de nous, une bruyante symphonie de cris, de hurlements, d'éclats de rires, accompagnés de coups de gaule sur la nappe de la rivière. Quel caïman eût osé affronter un pareil sabbat! Pendant ce temps, plongé dans l'eau jusqu'au menton, nous savourions tout à notre aise les frais baisers de la naïade. De retour dans notre cellule, nous remettions à chaque exécutant, à titre de salaire, une épingle, une aiguille ou un bouton rouillé.

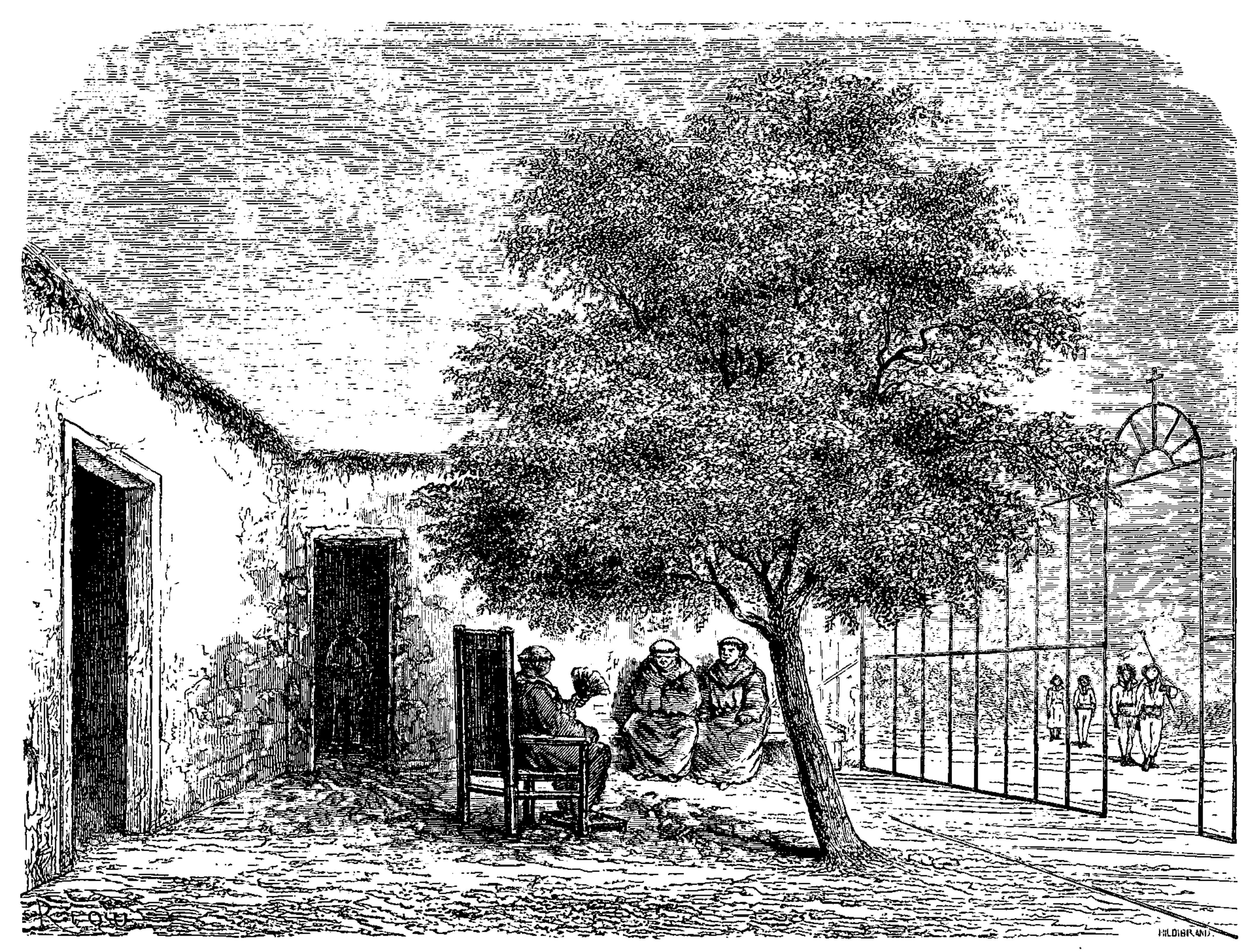
La disposition intérieure du couvent de Sarayacu, dont nous n'avons rien dit encore, est celle d'un carré parfait auquel se rattachent deux carrés longs, placés en regard et orientés l'un au levant, l'autre au couchant. La salle d'honneur, qui sert aussi de réfectoire, occupe le carré central, et chacun des carrés latéraux présente une double rangée de cellules ouvrant sur un couloir obscur. Six de ces cellules sont affectées aux logements des religieux et des hôtes de la Mission. Les autres servent d'entrepôt, de magasin, de cave et de grenier.

A l'extrémité du carré de l'est et y attenant se trouve une façon d'armoire en maçonnerie, dont la hauteur est de trois pieds, la longueur de cinq, la largeur de trois. Une porte et une fenêtre, où des châssis de toile claire tiennent lieu de vitrage, sont adaptées à cette chose

qu'on prendrait à première vue pour le garde-manger de Gargantua. C'est la cellule du révérend prieur. La toile substituée à la vitre a l'avantage de laisser pénétrer l'air dans ce local, et son exiguité permet à celui qui l'habite de compter d'un coup d'œil tous les moustiques qui s'y sont introduits et d'en faire prompte justice.

Ce côté du couvent est terminé par un petit enclos bordé d'une grille en bois noir. Au centre s'élève un arbre de la famille des Jasminées, un *Melia Azedarach*, vulgairement appelé lilas des Indes[1], dont le feuillage en parasol donne une ombre très-appréciable sous ce climat brûlant. Un banc de bois, dont la teinte et le poli indiquent un long usage, est scellé au mur extérieur du couvent. C'est dans cet enclos, sous ce lilas que nous avions nommé l'*arbre de Cracovie*[1], et sur ce banc de bois, que les religieux viennent chaque jour, de quatre heures à six, humer l'air frais du soir et s'entretenir de choses innocentes. Un fauteuil destiné au prieur est placé de façon à ce que le vieillard puisse embrasser dans toute leur longueur les couloirs latéraux, et voir l'individu qui entre ou sort de sa cellule.

Le couloir, situé à gauche du réfectoire, aboutit par un espace découvert et bordé de murs en pisé à la sacristie, qui communique avec l'église. Cette église, placée sous l'invocation de l'*Immaculée Conception*, patronne de



L'arbre de Cracovie.

Sarayacu, et dont la masse forme retour d'équerre avec le couvent, se compose d'une nef et de deux chapelles. Quatre baies sans fenêtres, deux au levant, deux au couchant, sont pratiquées dans ses murs et permettent aux vents de sud et d'est-nord-est de circuler librement dans l'intérieur du vaisseau. Les grands et moyens ducs des environs, les effraies, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris profitent de ces baies ouvertes depuis l'année 1791 pour s'introduire nuitamment dans l'église, s'accrocher à la lampe du chœur, en éteindre la mèche d'un coup d'aile, et pomper avidement l'huile de lamantin qu'on y brûle à défaut d'huile parfumée. Plus d'une fois, par une nuit de lune, à l'heure où tout dormait dans le couvent, il nous est arrivé de nous mettre à l'affût et, d'un coup de balai lancé d'une main sûre, d'étourdir au passage un de ces oiseaux sacriléges.

Si ces baies toujours ouvertes ont l'inconvénient de laisser passer le vent, la pluie et la vorace légion des

1. Des graines de cet arbre, originaire des Indes-Orientales et acclimaté en plein air dans l'ouest et le midi de la France, où il porte le nom de *lilas de Chine*, avaient dû être apportées à Sarayacu par les premiers missionnaires. C'est le seul échantillon de son espèce que nous ayons trouvé en Amérique.

1. Par allusion à ce marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissaient, à l'époque des guerres de la Pologne, les gazetiers, les agioteurs et les amateurs de nouvelles.

oiseaux nyctalopes, elles ont aussi l'avantage de donner entrée aux premiers rayons du soleil, aux parfums des forêts voisines, aux plantes saxatiles qui ont implanté leurs racines griffues en dehors des murs, et font courir leurs rameaux verts sur la corniche intérieure de l'église. Les sucriers noirs, les tangaras bleus, les hirondelles à croupion jaune, suspendent leurs nids à ces feuillages et mêlent leurs gazouillements aux motifs variés d'une orgue-serinette, dont le charpentier Zéphirin accompagne les diverses parties de la messe dominicale.

L'humble décoration de l'église, où le calicot, le paillon, le clinquant remplacent le velours, le brocart et l'or, est en harmonie avec la poussière qui recouvre les boiseries et les toiles d'araignées qui pendent de la voûte ou tapissent les murs. Un confessionnal dans lequel personne ne s'agenouille, à en juger par la dislocation de sa charpente, une chaire aux marches branlantes, aux panneaux entr'ouverts par la double action de la chaleur et de l'humidité, cet ensemble de pauvreté et d'incurie, de désordre et d'humilité jette dans l'âme une tristesse étrange et fournit à l'esprit matières à réflexions.



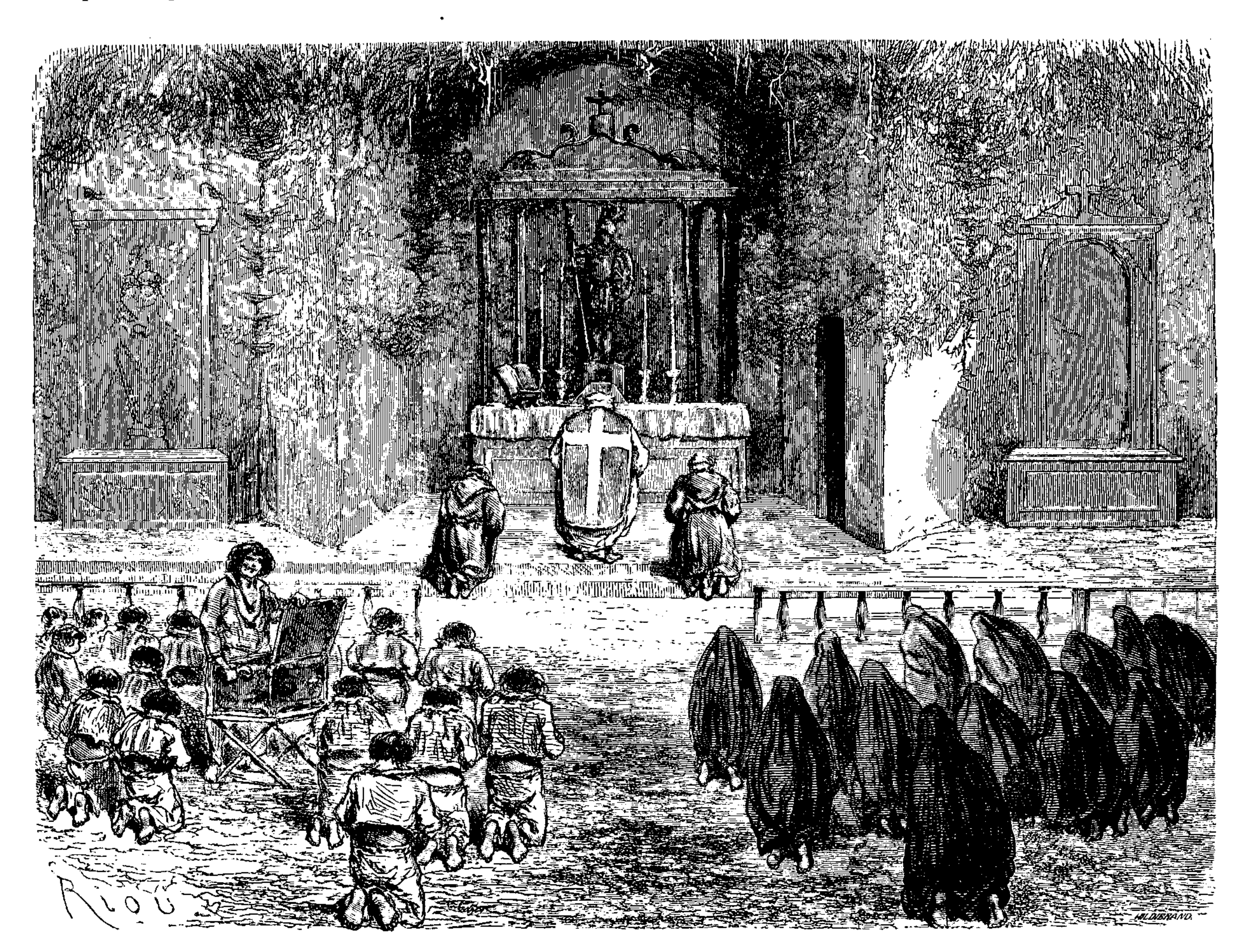
La chasse aux effraies.

Chaque jour, un peu avant l'aube, le prieur et ses moines se rendent à l'église pour y dire l'office auquel n'assiste aucun témoin. Le dimanche, une messe chantée réunit de sept heures à huit les deux sexes de la Mission. Les hommes s'agenouillent à droite de la nef et les femmes à gauche. Ces dernières couvrent leur tête et leurs épaules d'une mante de coton teinte en brun. La messe dure une demi-heure. Après le *Benedicat* final, hommes et femmes s'écoulent sur deux lignes parallèles, au bruit de la canne ferrée des alcades, faisant les fonctions de bedeaux.

Nous fûmes quelque temps à nous accoutumer à la vue de ces néophytes assistant à la messe avec un visage barbouillé de rouge, de noir ou de bleu, habitude païenne que les missionnaires ont tolérée ou n'ont pu détruire jusqu'à ce jour. Hommes et femmes se signant à l'*Introït* ou frappant leur poitrine au *meâ culpâ* avec des mains peinturlurées, nous faisaient un effet singulier; il nous semblait qu'une légion de diables avait envahi le lieu saint et s'amusait à parodier les cérémonies du culte.

Les règlements de police établis à Saracayu ont quelque analogie avec les premières lois promulguées à Cuzzo par l'empereur Sinchi Roca, successeur de Manco. Les différentes tribus indigènes sont classées en groupes, les groupes divisés en familles; des *Vayaras* ou surveillants, au nombre de seize, sont chargés d'observer, sans en avoir l'air, ce qui se passe dans l'intérieur des ménages et d'en rendre compte à huit alcades[1], qui en réfèrent à quatre gouverneurs, lesquels font chaque soir leur rapport secret au chef de la prière. Mais les choses suivent rarement ce cours hiérarchique, et la connaissance de plus d'une faute est dérobée par le surveillant à l'alcade ou par le gouverneur au révérend Plaza.

Il suffit, pour arrêter la délation en chemin et assurer l'impunité au coupable, du don de quelques victuailles fait en cachette ou d'un verre de tafia offert à propos.



Une messe à Sarayacu.

La première clause d'un contrat matrimonial entre néophytes, c'est de justifier trois mois à l'avance d'une plantation de quelque vingt mètres carrés de bananiers, de manioc, d'arachides, en état d'assurer la subsistance des consorts et de leur progéniture à venir. Dans cette plantation doivent se trouver, en outre, cinq ou six cotonniers destinés à la fabrication des tissus du ménage, des piments pour condimenter ses ragoûts, des cannes à sucre pour distiller le rhum, qui charme ses loisirs; enfin, du rocon et du genipa pour se barbouiller le visage.

La dîme établie autrefois par les conquérants est une institution si douce et si commode pour le pouvoir, qu'après l'anéantissement de la domination espagnole et la proclamation de l'indépendance, le Pérou n'a pu se résoudre à en expurger ses coutumes. Elle y florit donc comme au temps passé, et nous la trouvons en vigueur à Sarayacu, où le majordome la prélève sur la récolte de chaque néophyte, non pas *au nom du roi*, comme la chose eut lieu pendant trois siècles, mais au nom de

1. La durée des fonctions de ces alcades est de six mois. A l'expiration de ce terme, ils remettent au prieur la *vara* ou bâton, attribut distinctif de leur grade. Celui-ci la donne alors à d'autres individus de son choix, après avoir reçu leur serment d'allégeance.

San Francisco et pour les besoins du couvent. Il est vrai que cette récolte est ordinairement si piètre, et la dîme qu'on en retire si peu de chose, que le couvent ferait maigre chère s'il n'avait, avec les produits de ses propres plantations, la ressource de ses pourvoyeurs quotidiens.

Ces pourvoyeurs ou mitayas, au nombre de quatre, sont chargés pendant une semaine, à l'expiration de laquelle d'autres néophytes les remplacent, d'approvisionner de viande, de gibier, de poisson, la table du prieur. Chaque jour, chasseurs et pêcheurs partent avant le lever du soleil : deux sont armés de sarbacanes, d'arcs et de flèches, et vont battre les bois; deux autres sont munis de harpons et de hameçons, et vont pêcher dans la rivière Ucayali ou dans les lacs voisins. Au coucher du soleil, ils reviennent à la Mission, baisent la main du révérend prieur et lui remettent le produit de leur excursion.

Si la capture est belle ou le butin considérable, le majordome, sur un signe du révérend, verse à chaque homme un verre de tafia; mais si le poisson n'est encore qu'à l'état de fretin, que le quadrupède et les oiseaux soient maigres, les pourvoyeurs sont congédiés avec la formule sacramentelle : *Andanse con Dios* — allez avec Dieu; — et rentrent chez eux pour s'y délasser des fatigues de la journée.

Le mode de défrichement accoutumé par les néophytes de Sarayacu est le même que celui de leurs frères barbares de l'Ucayali. Comme ces derniers, ils abattent un pan de forêt, laissent sécher quelque temps le feuillage et les troncs coupés, puis y mettent le feu. L'omoplate d'un lamantin emmanché d'une perche leur sert de bêche pour remuer et niveler les cendres fertilisantes éparses sur le sol. Après ce travail préparatoire, ils n'ont plus qu'à confier à la terre la bouture, l'éclat, la bulbe et le grain, en lui laissant le soin de les faire germer, croître, fleurir et fructifier. Ici, la tâche des hommes est terminée. Le binage et le sarclage de la plantation, la récolte de ses produits et leur transport au logis concernent exclusivement les femmes.

Tout système d'irrigation est ignoré de ces cultivateurs, par cela même qu'il est inutile. L'exsudation des bois environnants, l'abondance de la rosée et les nombreuses sources qui circulent sous ce sol d'alluvion y entretiennent une humidité telle, qu'à six pouces de profondeur on trouve le sable mouillé.

Les arbres des tropiques sont là dans leur véritable patrie; mais ceux des climats tempérés[1], et notamment les arbres fruitiers, s'étiolent promptement et ne tardent pas à mourir, épuisés par les brûlantes effluves d'une terre au-dessus de laquelle plane incessamment ce brouillard lumineux qu'on voit chez nous flotter à la cime des blés durant la canicule.

On ne trouve dans le village ou dans les plantations qui l'avoisinent aucun arbre fruitier des régions tropicales d'une certaine corpulence, par la raison que, les coutumes barbares du passé prévalant chez les néophytes sur leur éducation chrétienne, ils coupent en cachette, à la mort d'un des leurs, les arbres que celui-ci planta pendant sa vie. C'est ainsi que des espèces introduites par les premiers missionnaires, et parfaitement acclimatées, le corossolier, le sapotilier, le mangotier, le jacquier, le ciroüellier, le goyavier, le tamarin, l'avocatier, l'arbre à pain, ont disparu de la localité ou y sont devenus fort rares. Le christianisme, qui établit une communion si touchante entre le souvenir des morts et la mémoire des vivants, n'a pu, jusqu'à cette heure, déraciner les habitudes brutales du sauvage; l'ancien barbare de l'Ucayali reparaît toujours sous le catholique moderne.

La disparition ou la rareté des arbres à fruits dont nous venons de donner la liste est compensée, à Sarayacu, par une abondance phénoménale d'ananas de moyenne grosseur, mais d'un parfum et d'un goût exquis. Les oranges, ces pommes au boisseau du nouveau monde, y sont de qualité excellente, et les ingas, ces haricots d'ébène enveloppés d'une ouate sucrée, s'y montrent sous toutes les formes. Nous avons compté treize variétés de cette légumineuse mimosée.

Comme leurs frères du désert, les colons de Sarayacu ont peu de penchant pour l'agriculture, et la bêche locale leur semble lourde à remuer. La plupart d'entre eux s'accoutumeraient volontiers à vivre de chasse et de pêche, c'est-à-dire à vaguer sans but du matin au soir, si le manioc, dont ils fabriquent leur mazoto ou boisson journalière, et la canne à sucre qui leur procure du tafia, croissaient sans culture; mais ces deux plantes exigent quelques soins, et ces soins retiennent forcément à Sarayacu des époux et des pères qu'un instinct de vagabondage tend sans cesse à entraîner loin de la Mission. De là l'obligation qui leur est imposée d'entretenir sur pied une plantation; de là encore cette précaution du prieur de mettre un cadenas aux pirogues du port, afin qu'aucun des néophytes ne puisse s'absenter sans son autorisation préalable.

Malgré la répugnance du chef de la Mission à délivrer à ses administrés des permis de congé, il est des circonstances exceptionnelles auxquelles il est forcé d'avoir égard. La ponte des tortues et leur *virement*, la pêche annuelle du lamantin et du pira-rocou sont de ce nombre. Devant la nécessité alléguée par les néophytes de s'approvisionner de vivres, le prieur accorde donc

1. Des pruniers et des cerisiers du Chili, des poiriers et des pêchers du Pérou, plantés à Sarayacu, n'ont pu y réussir. La vigne, qu'on avait tenté d'y acclimater, produisit la première année un raisin très-sucré, puis, livrée à elle-même, ne donna les années suivantes que de grêles sarments. Le blé semé ne rendit que du chaume. La pomme de terre, après avoir produit quelques tubercules la première année, ne donna la seconde qu'une touffe de chevelus. Les plantes potagères d'Europe, choux, choux-fleurs, laitues, y végètent languissamment et ne produisent pas de graines. L'ail et l'oignon n'y donnent que de maigres caïeux. La variété du haricot d'Espagne (*phaseolus Judia*), naturalisée au Pérou depuis trois siècles. a singulièrement dégénéré à Sarayacu, bien qu'elle y soit restée assez productive. En revanche, le maïs, le riz, le tabac, le coton, le manioc, le café, le cacao, la canne à sucre, le bananier, l'arachide, la patate douce, etc., soumis à une culture réglée, y donnent d'excellents produits.

bon gré mal gré le congé demandé. Muni de ce permis d'absence, qui varie de huit jours à un mois, l'individu quitte alors la Mission avec des camarades en congé comme lui, et qui, comme lui, ont abandonné à leurs femmes la conduite et les embarras du ménage. Une fois sur l'Ucayali, ces maris, redevenus garçons, remontent ou descendent dix lieues de rivière et vont s'installer sous le toit de quelque sauvage de leurs amis, où maintes fois nous avons été fort surpris de nous rencontrer avec eux. Là, débarrassés de toute contrainte, maîtres après Dieu de leurs actions, leur premier soin est de quitter leur pantalon et leur chemise et de substituer à cette livrée de la civilisation un sac d'indigène ou *Tarî*, dont leur garde-robe est toujours pourvue. Ainsi vêtus et la face peinturlurée comme leur hôte, ils vagabondent à sa suite, campent avec lui sur les plages ou dans les forêts, et se retrempent avec délices dans leur passé barbare. Quand approche le terme de leur congé, ils reprennent leur vêtement chrétien, consacrent deux jours à s'approvisionner de poisson et de gibier afin de ne pas arriver les mains vides, et rentrent ensuite à la Mission avec un air de candeur et d'innocence dont les religieux sont ou ne sont pas dupes.

Pendant que ces maris mènent joyeuse vie, leurs femmes, restées au logis, allaitent et soignent les enfants, filent, tissent et surveillent la plantation. Pour fêter le retour de l'époux prodigue, elles ont préparé une chicha nouvelle à laquelle elles ont donné tous leurs soins. A peine celui-ci touche-t-il au port, qu'elles accourent munies de leur hotte à frontal d'écorce pour recueillir, avec les avirons et la pagaye, le poisson et le gibier rapportés par lui. Le premier soin du voyageur en rentrant sous son toit est de s'abreuver largement de la liqueur préparée à son intention, puis, convenablement lesté, d'aller de maison en maison raconter les incidents de son odyssée.



La nomination des Varayas (alcades).

Tandis qu'à Sarayacu le type des hommes tend à se bestialiser, le type féminin s'est amélioré : il a perdu de sa laideur primitive; les lignes se sont ennoblies, les contours se sont épurés, une expression placide nuancée de sentiment a remplacé chez les femmes cette immobilité morne et ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérisent le masque du sauvage péruvien.

Les lignes qui précèdent sont, en même temps que l'énoncé de la vérité pure et simple, un tribut d'hommages que nous croyons devoir payer publiquement au sexe de Sarayacu pour les aimables procédés qu'il eut toujours à notre égard. Jamais femme de la Mission, revenant de sa chacara, ne passa devant la fenêtre de notre cellule sans s'y arrêter et nous adresser en guise de bonjour un éclat de rire sonore que d'abord nous prîmes pour une moquerie, mais qu'ensuite nous reconnûmes être chez elle une manifestation naïve de l'étonnement que lui causait notre assiduité au travail, en même temps que l'expression d'un certain intérêt pour notre personne. Toute méprise à ce sujet était d'autant plus impossible, qu'après avoir examiné en détail notre individu et la décoration de notre cellule, la néophyte prenait dans sa hotte une grappe d'oranges ou un ananas et, passant son bras à travers les barreaux, envoyait rouler jusqu'à nos pieds ces dons de la Pomone américaine. Un nouvel éclat de rire accompagnait cette espièglerie. Quand le baromètre de notre humeur était fixé au beau, nous répondions à ce rire par un autre rire; mais quand il était à la tempête, nous brusquions le dénoûment de cette pantomine en faisant les gros yeux à la néophyte ou lui tirant la langue.

Dans l'essaim de beautés rieuses qui défilèrent devant nous durant notre séjour à Sarayacu, il en est une dont le souvenir, éveillé par le portrait que nous donnons d'elle, revit chez nous dans toute sa fraîcheur. C'était

une jeune fille de dix-huit ans, grande et découplée comme la Diane chasseresse, mais dont l'humeur douce et les goûts casaniers n'avaient rien de commun avec ceux de la fille de Jupiter et de Latone. Restée seule à la mort de sa mère, une indienne Sipibo de la rivière Pisqui, elle vivait à l'écart sous l'égide d'une matrone. La blancheur relative de son teint, le pur ovale de son visage, son nez aquilin, ses grands yeux voilés de longs cils, tous ces signes d'une race d'élite croisés avec la sienne et qui la faisaient sans rivale en beauté, loin d'éveiller la jalousie de ses compagnes, la rendaient l'objet de leur admiration; hommes et femmes la considérant comme d'une nature supérieure à la leur, lui témoignaient une déférence respectueuse. Les vêtements de la belle fille, quoique de simple cotonnade, étaient toujours d'une blancheur irréprochable et taillés à la mode de la Sierra. Deux tatouages bleus, qui zébraient ses joues, rappelaient les *assassines* que se posaient nos



Portrait de Rufina, la Fleur de la Mission.

mères grands. C'était le seul sacrifice qu'elle eût cru devoir faire à la nation Sipibo et au sang indien qu'elle tenait de sa mère.

Bien que Rufina, ainsi se nommait notre jeune fille, ne possédât ostensiblement ni ferme, ni plantation dont les produits assurassent son existence, un bon génie veillait à ses besoins, et le garde-manger de sa demeure était constamment approvisionné de poisson, de gibier, de volaille et de fruits. Grâce à cette abondance de victuailles, la matrone qui lui servait de chaperon s'arrondissait à vue d'œil en bénissant le ciel qui lui faisait la vie si douce.

Rufina, que nous avions surnommée la Fleur de la Mission, et dont les grâces décentes nous intéressaient vivement, ne se montrait jamais que le dimanche et toujours accompagnée de sa duègne. Après avoir assisté à la messe et fait une visite de convenance au révérend prieur, elle rentrait chez elle et ne reparaissait que le dimanche suivant.

Aucune cérémonie particulière ne signale à Sarayacu

la naissance d'un enfant. Le nouveau-né est présenté par les parents au chef de la prière, qui le baptise dans la sacristie, inscrit son nom sur un registre *ad hoc* et remet ensuite au père, à titre de présent, uncouteau, quelques hameçons ou un mètre de cotonnade. Le baptême est suivi d'un médianoche convenablement arrosé de chicha et de tafia que les parents de l'enfant offrent à leurs amis. Le lendemain même de son accouchement, la femme vaque à ses travaux habituels, portant sur son dos, dans une hotte, son poupon emmaillotté dans des bandelettes qui le font ressembler à une momie.

Les morts à Sarayacu sont enterrés dans l'église. Déjà nous avions assisté à trois baptêmes et nous commencions à désespérer de voir un enterrement, quand un Cocama eut l'obligeance de passer de vie à trépas pour nous laisser compléter cette revue. Aux premiers sons de la cloche, nous nous rendîmes à l'église. Il était trois heures de l'après-midi. Nulle exhibition de tentures noires n'annonçait ce qui s'allait passer. Une fosse était creusée seulement au milieu de l'église et sur le sable mouillé que le fossoyeur en avait retiré, une main pieuse avait disposé huit lampions qui brûlaient en jetant d'épaisses fumées.

Pour suppléer à la décoration funèbre qui manquait au lieu saint, le ciel avait mis sa robe de deuil.



Enterrement d'un néophyte.

La pluie tombait à flots et le vent mugissait d'une façon sinistre.

Le cadavre fut apporté sur une civière. Quatre femmes suivaient, qui paraissaient remplir l'office de carines, à en juger par les plaintes qu'elles tiraient comme des sons du fond de leur gosier tout en gardant un visage impassible. Le cadavre était roulé dans une natte que dépassaient ses pieds roidis et maculés. Deux hommes le prirent par ses extrémités et le laissèrent tomber dans la fosse, plutôt qu'ils ne l'y descendirent, Un des moines italiens prononça sur lui le *Requiescat in pace*, l'aspergea d'eau bénite et attendit pour se retirer qu'on eût comblé la sépulture; mais la bêche dont on s'était servi pour la creuser ne se retrouva plus, quelque empressement que chacun mit à la chercher. Ennuyé d'attendre, le religieux ferma son bréviaire et se retira. A peine avait-il disparu, que les femmes coururent retirer du confessionnal un sac de sauvage, un arc, des flèches, des poteries et quelques provisions qui y étaient cachés.

Ces objets furent déposés par elles à côté du cadavre. La bêche introuvable reparut aussitôt, la fosse fut comblée et le sol nivelé. Pendant que les hommes pratiquaient en toute hâte cette opération, les femmes faisaient le guet, l'œil tourné vers la sacristie par où l'officiant avait disparu.

Tous les détails de cette inhumation furent accomplis avec la plus froide insensibilité. Au sortir de l'église, hommes et femmes oubliant le drame lugubre auquel ils venaient d'assister, se mirent à caqueter comme des perruches.

Je n'eus garde de parler aux bons pères du verset profane que les néophytes avaient intercalé dans la prose des morts du rituel. Une indiscrétion de ma part à ce sujet eût fait chapitrer vertement les hommes qui avaient aidé à l'enterrement et valu aux femmes qui y assistaient, vingt-cinq coups de nerf de lamantin.

Ce retour vers des coutumes barbares est plus fréquent chez les chrétiens de la Mission que les religieux ne l'imaginent. Tous usent à l'occasion de pratiques bizarres, mystérieuses, que nous avons surprises dans leur intimité, mais sur l'origine ou le sens desquelles nous n'avons jamais pu obtenir d'éclaircissements. Au reste, chacune des tribus qui composent la population de Sarayacu a ses rites, ses usages, ses amulettes particuliers, dérivés des traditions de son passé et des croyances de ses pères.

A la mort d'un néophyte, sa veuve est dépossédée amicalement du logis conjugal qu'on adjuge à un jeune couple et va habiter avec d'autres femmes veuves comme elle, une demeure séparée. Ainsi reléguée à l'écart, ces colombes dépariées courraient risque de mourir de faim, si le prieur n'avait eu la charitable idée de les nourrir et de les habiller aux frais de la communauté, en exigeant d'elles de petits travaux manuels qui rentrent dans leur spécialité de ménagères. Les unes sont employées au récurage des pots et des casseroles, d'autres charrient l'eau et le bois nécessaires à la cuisine, d'autres enfin, enlèvent à l'aide d'une bêche le gramen et la folle avoine qui envahissent les abords du couvent.

« J'en agis de la sorte avec ces infortunés (*infelices*), nous disait le révérend Plaza, afin que sans se livrer



Les veuves de Sarayacu.

au dévergondage elles puissent gagner de quoi couvrir leur corps (*taparse las carnes*). »

La plantation qui subvenait aux besoins du ménage et que la mort du mari a laissée à l'abandon, est reprise par les religieux qui la font exploiter et en récoltent les produits. Des néophytes sont désignés à tour de rôle pour cette besogne rurale. Aucun salaire fixe ne leur est alloué, mais une bonne parole du prieur ou un verre de tafia donné à propos, dédommage suffisamment les travailleurs de la fatigue ou de l'ennui de cette corvée.

Obligés de pourvoir à la subsistance d'un certain nombre de serviteurs et de commensaux, bouches toujours ouvertes, estomacs toujours affamés, les Pères de Sarayacu ont de grandes plantations de bananiers, de riz, de maïs, de manioc, de patates douces et de cannes à sucre. Un parc à tortues, où pataugent dans une boue liquide sept à huit cents de ces animaux recueillis sur les plages de l'Ucayali, approvisionne de viande fraîche le réfectoire et la cuisine. Des réserves de poisson salé, de lamantin fumé, de tapir, de singe et de pécari boucané sont faites en prévision des cas extraordinaires; enfin l'apport journalier des mitayas en gibier et en poisson frais, contribue à entretenir l'abondance dans le couvent.

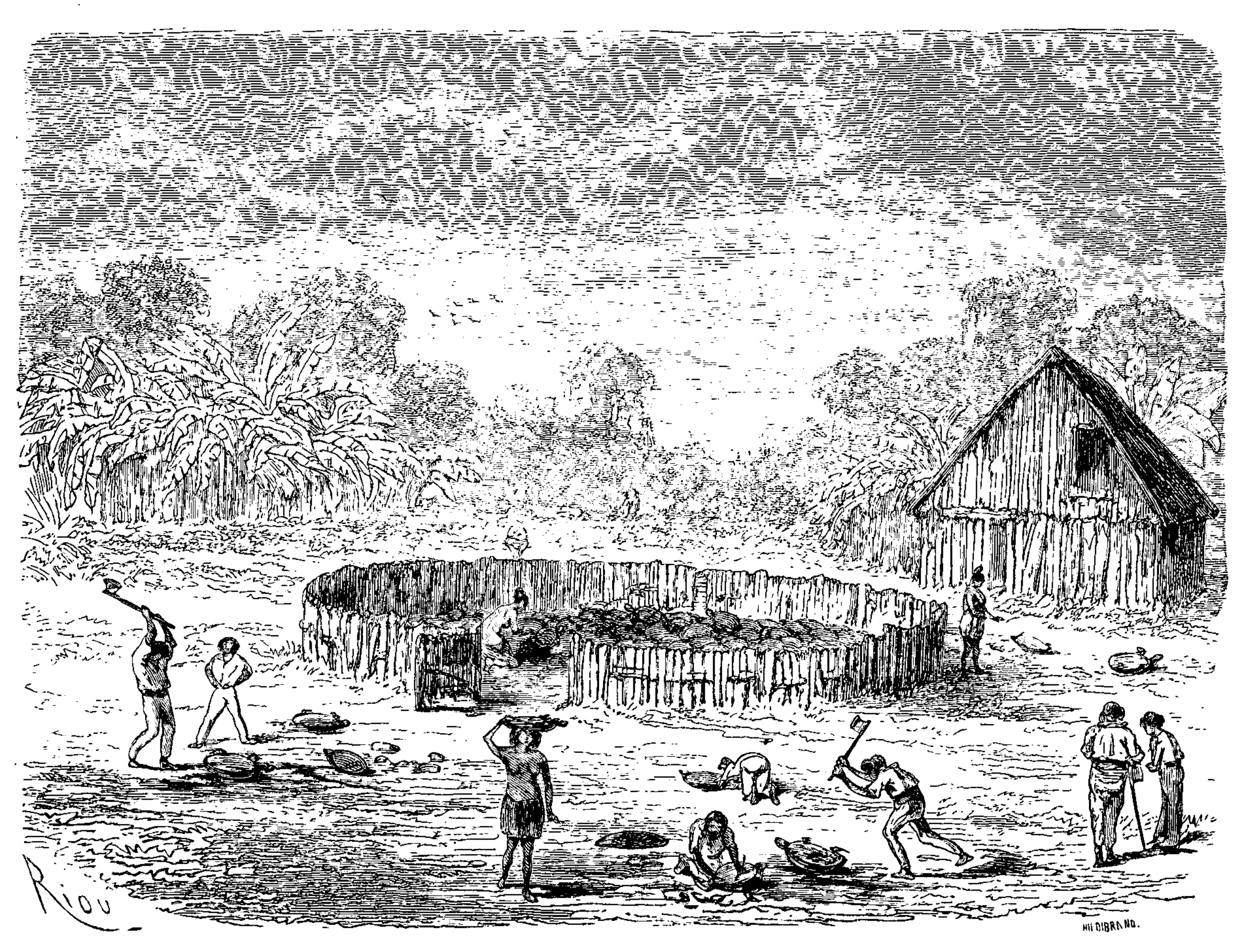
La culture de la canne à sucre et la transformation en tafia du jus de cette graminée, sont l'objet d'une vive sollicitude de la part des religieux. Chaque mois des provisions de ce liquide sont faites et emmagasinées. On aura une idée approximative de la quantité d'alcool que consomment les serviteurs du couvent et les néophytes, en apprenant que tous les travaux journaliers et les corvées exceptionnelles, sont précédés, entretenus, suivis d'une distribution de *petits verres*,

destinés à donner du nerf aux travailleurs, à les maintenir en joie et à les renvoyer chez eux satisfaits et chantants.

Pour subvenir à cette consommation prodigieuse, l'énorme moulin à broyer les cannes, qui fait face à l'église, s'ébranle souvent sur son axe et manœuvré par deux hommes qui grimpent et circulent dans ses roues à la façon des écureuils dans leur cage tournante, fait entendre des grincements affreux qui nous déchiraient les oreilles, mais que la population des deux sexes accueille par des cris joyeux.

Toutefois, cet approvisionnement mensuel d'eau de feu, si considérable qu'il puisse être, ne suffit pas aux néophytes et pour obvier à cette insuffisance, chacun d'eux cultive lui-même la canne à sucre et en fabrique du tafia.

Comme ces récoltes et ces distillations ont lieu à des jours différents et que l'usage est de s'inviter entre amis et voisins à goûter la liqueur nouvelle, les conviés se réunissent chez le propriétaire et font l'essai de sa boisson tout en dansant et s'accompagnant d'un peu de musique. De cet usage en vigueur chez les néophytes et du soin qu'a chaque ménage de faire choix d'un jour particulier pour préparer la boisson qu'il consomme, il résulte que les libations, la danse et la musique ne cessent sur un point que pour commencer



Le parc à tortues de Sarayacu.

sur un autre. Heureuses gens, pour qui l'existence n'est qu'un long jour de fête!

Déjà fort égayée par le fifre et le tambourin qui y résonnent pendant une partie de la semaine, la Mission de Sarayacu a encore des jours de liesse et des solennités religieuses où ce fifre et ce tambourin sont renforcés par une grosse caisse, un chapeau chinois et une paire de cymbales. Ces instruments apportés autrefois de Lima par le révérend Plaza, sont un témoignage authentique et bruyant de son entrevue avec le vice-roi Abascal. Quoique détériorés par le temps et la main inintelligente des néophytes qui en jouent un peu comme pourraient le faire des sourds et des aveugles, ils rendent encore d'utiles services, et réunis aux fifres et aux tambours, composent un orchestre assez belliqueux.

Habituellement ces instruments carillonnent à l'aventure et ne font que du bruit; mais les jours de procession, l'orgue-serinette tenu par Zéphirin le charpentier et qu'un néophyte porte sur son dos, joue un air quelconque sur lequel la masse des cuivres plaque de temps en temps un accord plus ou moins bruyant, plus ou moins heureux.

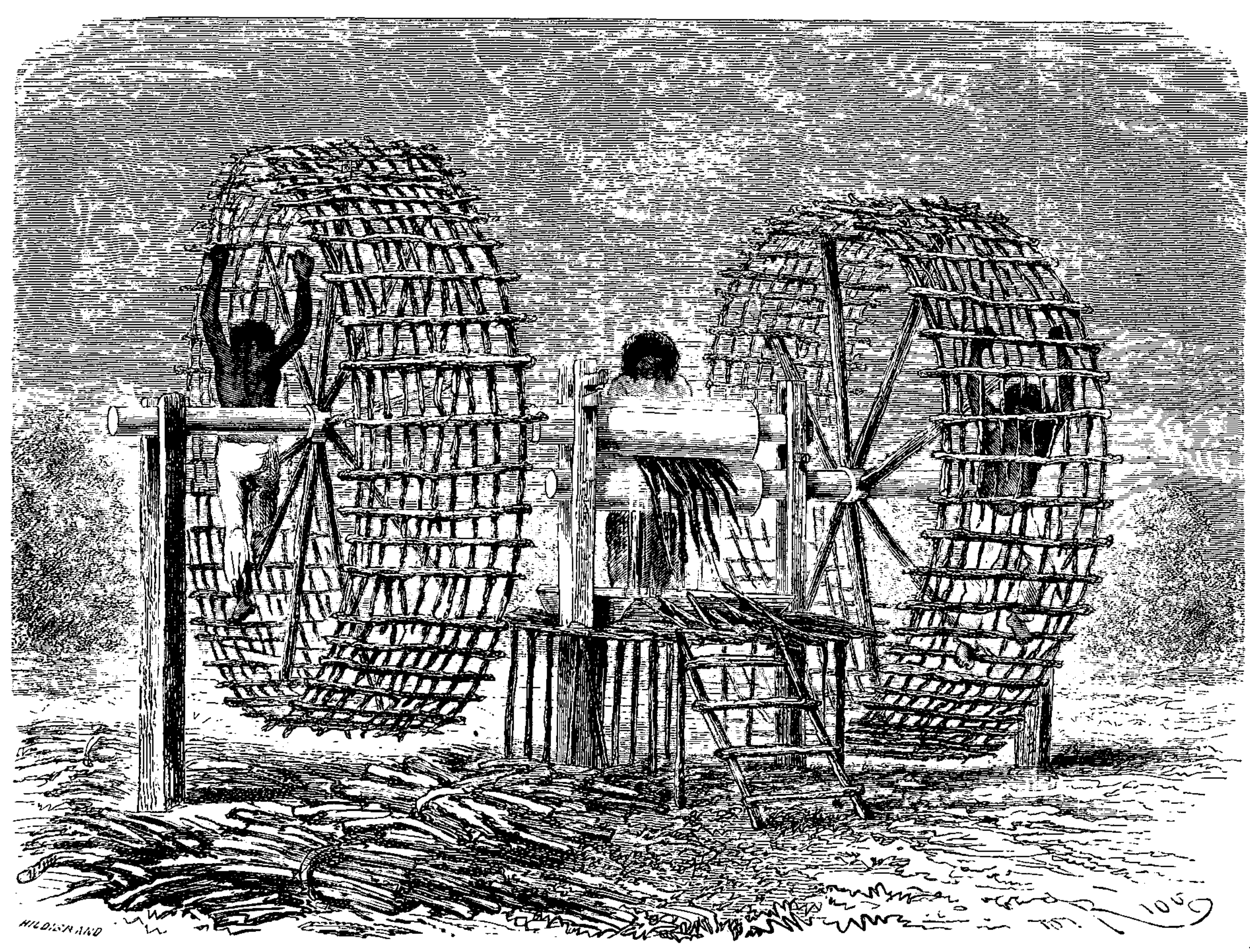
Cette musique est accompagnée par la détonation des obusiers, le sifflement des fusées et le petillement des soleils d'artifice, auxquels se joignent les cris joyeux

d'une assistance qui, pareille au peuple romain, ne demande qu'à être nourrie et amusée.

Des fêtes auxquelles il nous fut donné d'assister pendant notre séjour à Sarayacu, celle de Noël et l'aubade de la veille du jour de l'an, nous parurent les plus remarquables. Les ethnographes et les simples curieux nous sauront gré peut-être de leur donner de ces solennités une description à la fois fidèle et succincte.

Dès le matin du jour de *Navidad* (Noël) une agitation extraordinaire se manifesta dans la Mission. Les néophytes des deux sexes allaient et venaient, occupés des divers apprêts de la fête. Les préparateurs du feu d'artifice à qui le prieur avait remis dès la veille, le charbon pilé, le soufre et le salpêtre nécessaires à la composition de la poudre, avaient passé la nuit à préparer des bombes et des soleils qui éclatèrent à midi précis selon la coutume ando-péruvienne et servirent d'avant-propos à la fête.

La cérémonie ne commença qu'à neuf heures du soir. Au branle de la cloche, une femme désignée pour remplir les fonctions de *reine de Noël*, entra dans l'église accompagnée de deux filles d'honneur et alla s'agenouiller devant la balustrade du sanctuaire, où l'attendait le révérend Plaza, entouré de vieux néophytes habillés en enfants de chœur et portant la croix et la bannière. La



Le moulin à cannes à sucre de Sarayacu.

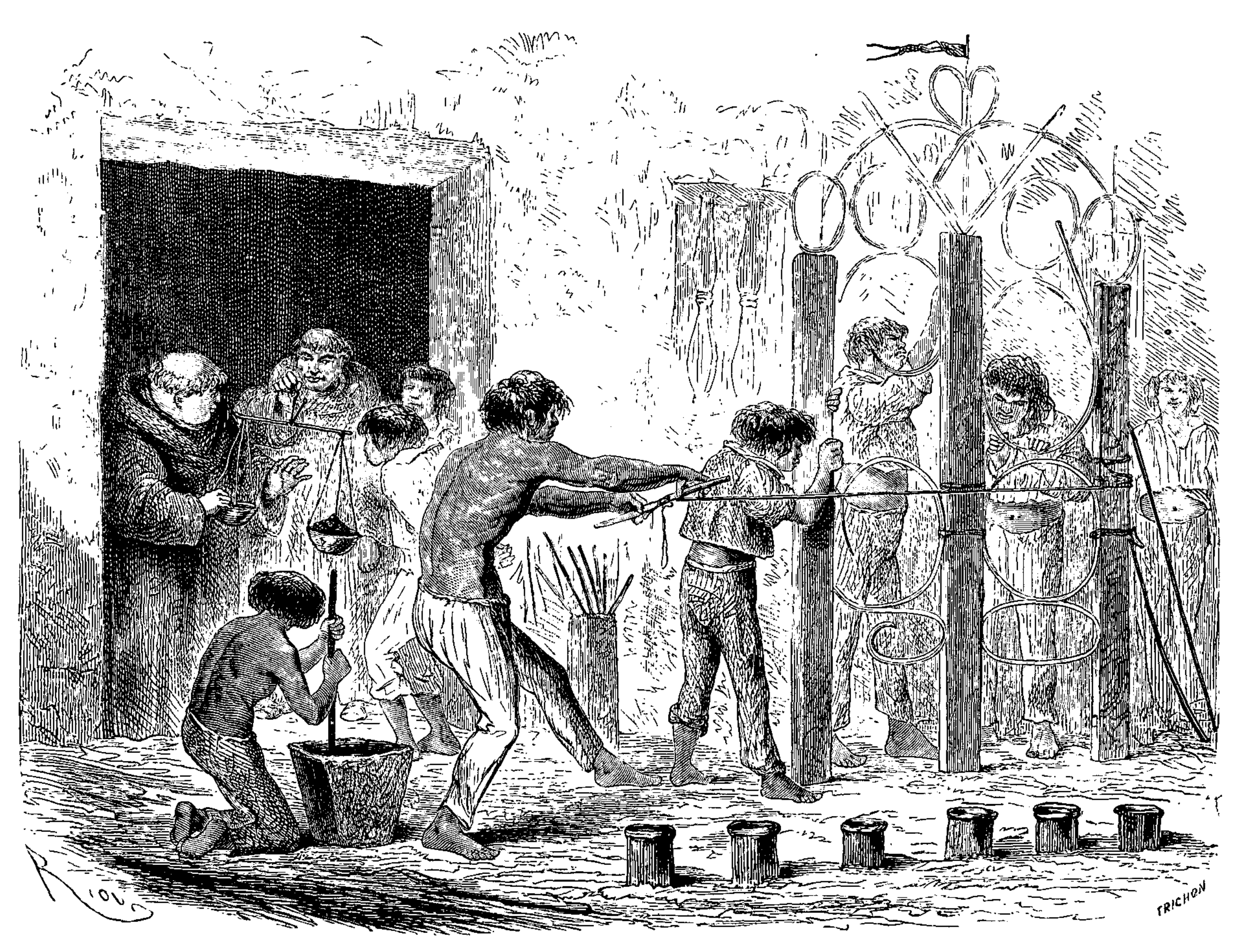
reine de Noël avait le visage bariolé de noir et de rouge. Un diadème de plumes de perroquet ornait son chef surmonté d'un immense peigne d'écaille. Des mouchoirs de cotonnade aux vives nuances, disposés en écharpe, rehaussaient la simplicité de son costume habituel. Les filles d'honneur barbouillées de rocou et de genipa à l'exemple de leur maîtresse, portaient dans la paume de leur main droite une écuelle en terre, où trempait dans de l'huile de lamantin une mèche allumée.

Après que la reine, toujours agenouillée, eut satisfait aux quatre premières questions du catéchisme qui lui furent adressées en quechua par le prieur, celui-ci lui remit une petite corbeille matelassée dans laquelle était couché un enfant-Jésus qu'elles embrassa dévotement: alors, se relevant et portant à deux mains son léger fardeau, Sa Majesté sortit de l'église et suivie de ses porte-mèches, alla de maison en maison présenter le nouveau-né à l'adoration des fidèles. Une escouade d'hommes et de femmes munis de torches, les escortaient à travers le village.

La reine Christophore mit plus d'une heure à faire sa tournée. Quand elle reparut au seuil de l'église, sa démarche était titubante, son peigne de travers et ses yeux hébétés. Ses filles d'honneur, vierges folles, avaient répandu l'huile de leur lampion dont les mèches s'étaient éteintes. A mes questions sur l'état dans lequel

se trouvaient la reine et ses suivantes, on répondit qu'il était d'usage d'offrir à Sa Majesté, au seuil de chaque maison où elle s'arrêtait avec l'enfant-Jésus, un verre d'eau-de-vie dont elle buvait quelques gouttes[1]. Si l'on se rappelle que Sarayacu compte cent soixante-six maisons, et qu'on admette par maison une moyenne de vingt gouttes, on s'étonnera comme je m'étonnai, qu'après avoir ingurgité chacune trois mille trois cent vingt gouttes d'eau-de-vie, la reine et ses filles d'honneur pussent se tenir encore sur leurs jambes.

Dans l'atrium ou parvis de l'église, décoré de guirlandes, de palmes vertes et de drapeaux, une table avait été dressée et un repas servi. Le révérend prieur, les religieux et moi, nous y prîmes place. Une troupe de néophytes, la torche au poing, éclairaient le banquet. Le menu se composait de tortue bouillie, de lamantin frit, de hocco ragoûté, de galettes de maïs cuites sous les cendres, et de figues à la mélasse. Nous fûmes servis comme l'exigeait l'étiquette, par la reine de Noël et ses deux suivantes. Six bayadères mâles dansèrent pendant le repas. Les uns nus jusqu'à mi-corps étaient entourés de guirlandes et couronnés de pampres à la façon des antiques Sylvains, les autres s'étaient frottés de glu et roulés dans la plume; ceux-ci étaient couverts d'une fourrure de jaguar, ceux-là, coiffés d'une peau d'iguane dont la crête dorsale, hérissée sur leur tête,



Les préparatifs d'un feu d'artifice.

rappelait l'éperon du vaisseau de Nestor et la redoutable épithète de *dekembolos* que lui donne Homère. Tous ces danseurs soufflant dans des cornes de bœuf, se démenaient avec une ardeur furieuse, et repoussaient à coups de pied ceux des badauds qui les serraient d'un peu trop près. Au dessert le révérend Plaza me dit à l'oreille : ils vont jouer la comédie de Smith et Lowe.

Je savais et je l'ai dit déjà à propos des Missions de la plaine du Sacrement, que MM. Smith et Lowe, officiers de la marine britannique, étaient partis de Lima en compagnie du major Beltran et du lieutenant Ascarate, et qu'ils avaient passé huit jours à Sarayacu. Je savais encore que ces voyageurs de retour à Londres avaient publié une relation avec carte de leur voyage[1], mais j'ignorais complétement qu'ils eussent écrit une comédie, Curieux de juger si l'œuvre était fade ou piquante, je fis signe au prieur que j'étais prêt à l'écouter. A un geste de lui, la foule s'écarta, les porteurs de torches se pla-

1. Pareille coutume est évidemment importée de la Sierra. (Voy. dans la première série de nos *Scènes et paysages dans les Andes, Une messe de minuit à Tiabaya.*)

1. *Narative of a journey from Lima to Para*, 1836. MM. Beltran et Ascarate publièrent quatre ans plus tard une relation de leur voyage avec MM. Smith et Lowe; elle a pour titre : *Diario del viage hecho el año de 1834 para reconocer los rios Ucayali y Pachitea.*

cèrent au premier rang et deux acteurs entrèrent dans l'espace vide qui figurait la scène.

L'un était vêtu d'une apparence d'habit noir à boutons rouges, peint sur son corps avec du genipa et du rocou. Un mouchoir de cotonnade était tortillé sur sa tête en manière de calotte ou de fez; une longue barbe postiche complétait cet accoutrement. Il portait sous son bras un rouleau de fines écorces destinées à simuler des paperasses, et tenait à la main un démêloir de forme étrange.

L'autre avait la face enfarinée; il était muni d'une calebasse figurant un encrier, d'une plume arrachée à l'aile d'un hocco, et tenait délicatement entre le pouce et l'index une façon d'équerre dans lequel était enchâssé un fragment de miroir.

« *El frac negro* (l'habit noir), c'est Smith; *el escribaño* (l'écrivain), c'est Lowe, » me dit tout bas le révérend Plaza.

Je compris alors que la comédie dont il s'agissait, au lieu d'être une œuvre théâtrale écrite par les voyageurs anglais, comme je l'avais cru, était simplement une critique faite sur leur compte, et, comme une première découverte dans le domaine de la vérité en entraîne une foule d'autres, je devinai non-seulement l'intention des acteurs et le sens de leur mascarade, mais je reconnus dans l'équerre au miroir cassé, une allégorie ingénieuse



La reine de Noël et ses suivantes.

et transparente de l'octant dont MM. Smith et Frédéric Lowe avaient dû se servir devant les néophytes.

Les observations solaires commencèrent: le faux Smith l'œil collé à la vitre de sa machine et les jambes ouvertes en branches de compas, baragouinait très-vite un idiome impossible, où les *yes*, les *of*, les *well* qui revenaient à temps égaux, me parurent destinés à reproduire par onomatopées la langue et l'accent britanniques de l'officier de marine. A mesure que le faux Smith semblait appeler un degré, le faux Lowe un genou en terre, feignait de le répéter et d'en prendre note. De temps en temps, le faux Smith interrompait ses observations pour introduire dans sa barbe d'étoupe rougie au rocou —le véritable Smith devait être d'un blond de cuivre, — un démêloir formé de la nageoire d'un poisson. Le faux Lowe profitait de ce temps d'arrêt, pour examiner le bec de sa plume et le rafraîchir à l'aide d'un canif absent. La mimique des acteurs devait être surprenante d'imitation, à en juger par les cris féroces et les trépignements enthousiastes qu'elle arrachait à l'assistance.

J'avoue qu'à ce moment l'idée me vint de demander au révérend Plaza, dont le rire épanoui jusqu'aux larmes me paraissait jurer un peu avec les préceptes de charité promulgués par le divin maître, si l'autorisation donnée par lui aux néophytes de transformer MM. Smith et Lowe en polichinelles, était une façon neuve et spiri-

Le repas de Navidad.

tuelle de les punir d'avoir oublié en partant, de mettre quelque chose dans le tronc aux aumônes. Mais je compris à temps qu'une question pareille, toute naïve qu'elle fût, allait glacer instantanément le sourire sur les lèvres du bon prieur et m'aliéner à jamais son estime; je m'abstins donc de la lui adresser. Seulement je me dis en manière de conclusion, que si l'oubli pécuniaire de simples voyageurs comme Smith et Lowe était châtié, depuis treize ans que leur visite avait eu lieu, par le fouet satirique des néophytes, pareil oubli de la part d'un personnage aussi considérable que notre ancien compagnon de voyage, le comte de la Blanche-Épine, devait lui valoir tôt ou tard à Sarayacu, une flagellation en rapport avec sa position sociale et le chiffre élevé de la somme sur lequel on avait cru devoir compter.

Le divertissement fini, les religieux rentrèrent au couvent où je les suivis. Les néophytes après nous avoir escortés jusqu'à nos cellules, restèrent dans le réfectoire dont un vieil usage leur abandonnait la libre possession jusqu'au lendemain. Les libations, les chants, la danse et la musique s'y poursuivirent avec un tel entrain, que je ne pus fermer l'œil de la nuit.

La fête de l'*Immaculée Conception*, patronne de Sarayacu, qui avait précédé de quinze jours celle de *Navidad*, avait été célébrée par une procession autour de l'église où se trouvaient la plupart des acteurs qu'on a vus figurer dans le divertissement de Noël. Comme cette procession avait eu lieu à huit heures du matin et qu'aucune libation de spiritueux n'avait été faite, tous les néophytes étaient convenablement recueillis et d'une tenue édifiante; seuls les danseurs pour satisfaire aux exigences de l'antique programme, gambadaient et se trémoussaient devant l'image de la Vierge, comme les danseurs de Cuzco devant l'image du Christ des tremblements de terre, à la procession du lundi de Pâques.

L'aubade et le baise-main de la veille du nouvel an,



La comédie de Smith et Lowe.

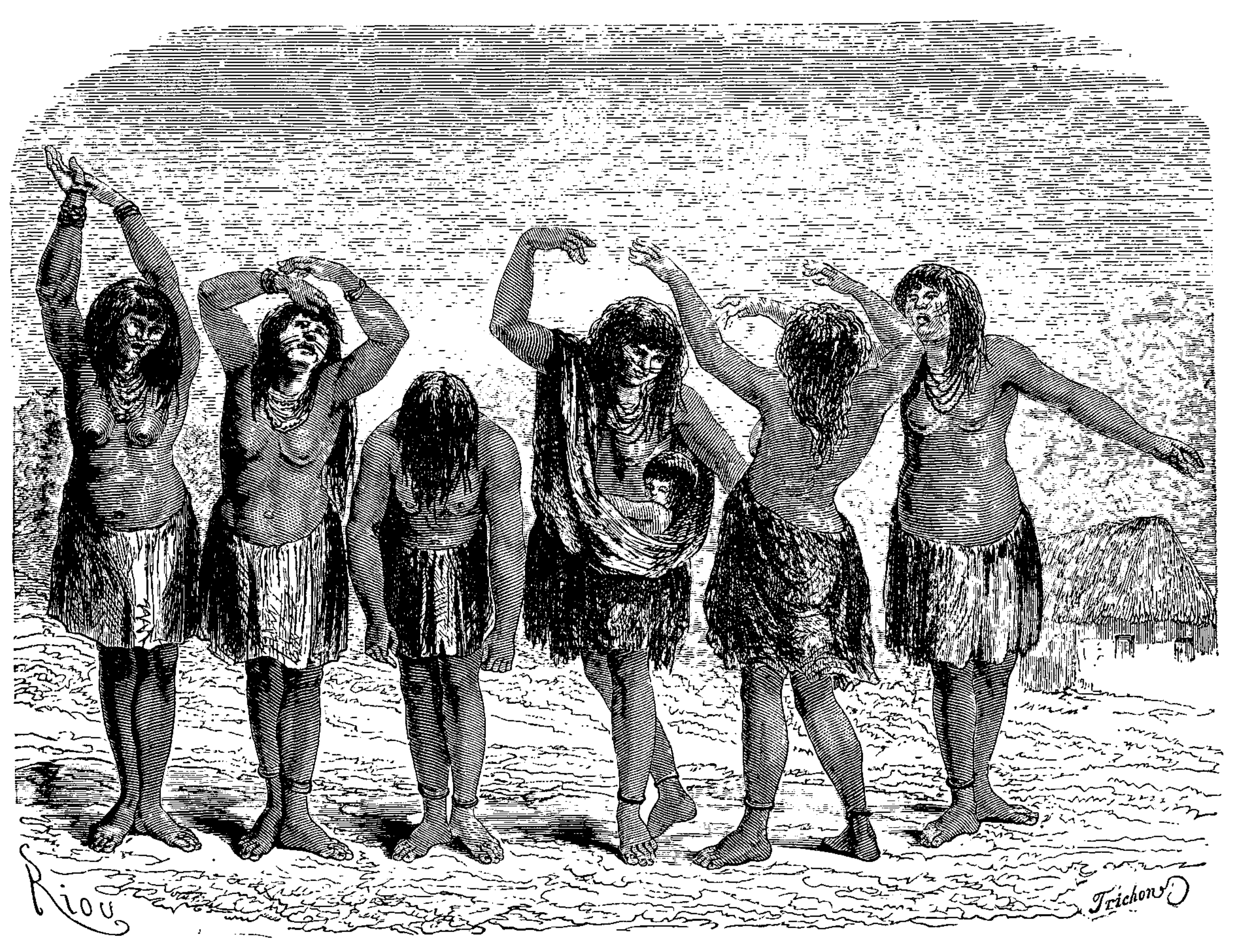
offrirent quelques particularités assez curieuses. Le soir, à l'issue du souper, la foule des néophytes, torches et musique en tête, fit irruption dans le réfectoire pendant que nous étions encore à table. Des danseurs exécutèrent une pyrrhique dont les principales figures étaient entremêlées de claques magistrales qu'ils s'appliquaient à tour de rôle, et d'étoupes enflammées qu'ils se lançaient mutuellement au visage. Après le ballet, hommes, femmes et enfants vinrent baiser la main du révérend Plaza, en accompagnant cet acte d'une génuflexion. Les serviteurs du couvent accomplirent les derniers cette formalité. A leur tête, marchait le majordome, qui pour achever dignement l'année, s'était grisé quatre fois ce jour-là, c'est-à-dire une fois de plus qu'à son habitude. En qualité de gouverneur des domestiques, il crut devoir formuler en leur nom comme au sien quelques souhaits de circonstance, mais sa langue s'embarrassa, ses idées déjà troubles s'obscurcirent complétement et il ne put achever sa harangue. Le révérend prieur mit un terme à son embarras en le remerciant de ses bons souhaits, et l'envoyant se mettre au lit.

La journée du lendemain fut consacrée aux réjouissances. Le fifre et le tambourin résonnèrent dans toutes les maisons. Chaque famille fêtait le premier jour de la nouvelle année, et demandait au ciel que l'avenir fût semblable au passé. Vers quatre heures, et pendant que les hommes dansaient entre eux selon la coutume des indigènes de l'Ucayali, les femmes, surexcitées par la boisson, quittèrent leurs demeures, se répandirent sur la place et, réunies par groupes de douze à quinze, exécutèrent des farandoles de leur composition.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)





Danse des femmes, à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le P. Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du P. Marquès. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès daus la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église.

Cette danse du sexe, à laquelle nous assistions pour la première fois, nous rappela celle des Conibos que nous avons décrite en traitant de la monographie de ces indigènes. C'étaient les mêmes enlacements de bras, les mêmes poses de tête, les mêmes oscillations du corps, la même façon de se laisser choir à terre après pirouette finale et épuisement de forces. Il va sans dire qu'une pareille danse fit bon marché de la coiffure des danseu-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177 et 193.

ses, dont les peignes allèrent tomber d'un côté pendant que leurs cheveux se déroulaient d'un autre. Cet exercice forcené dura jusqu'à la nuit.

Ici, nous remarquons que cette revue des us et coutumes de la gent de Sarayacu, sans être tout à fait complète, est à peu près finie. Or les nouveaux détails dans lesquels nous pourrions entrer sur sa vie d'intérieur et ses habitudes journalières ne feraient que reproduire ceux que nous avons précédemment donnés sur les Conibos, avec lesquels ces néophytes ont de grands traits de ressemblance. Nous les laisserons donc vaquer à leur travaux accoutumés et se réjouir à leurs heures, pour entretenir un peu le lecteur de nos propres affaires.

Au bruit et à l'agitation que le séjour de nos compagnons de voyage avait occasionnés dans la Mission, succéda bientôt une paix profonde. Un silence claustral régna dans les couloirs et les cellules dont les échos ne retentirent plus des éclats de rire et des couplets mondains que tant de fois ils avaient répétés. Quelques pratiques de la vie monastique que les religieux avaient momentanément supprimées par égard pour leurs hôtes, furent remises en vigueur. Au nombre des usages qu'ils rétablirent, celui que j'eusse laissé tomber en désuétude, tant grande était la frayeur qu'il me causait, c'était la promenade hebdomadaire et nocturne de l'*animero* chargé de recommander les âmes des défunts au souvenir et aux prières des vivants.

Le lundi de chaque semaine, entre une heure et deux du matin, un néophyte quelconque, chargé de cet office d'animero et sorti de je ne sais où, entrait dans le couvent sans qu'on l'eût entendu venir, et, s'arrêtant devant chaque cellule, agitait à deux mains une cloche du volume de celles qui décorent l'avant des bateaux à vapeur et qu'un marinier sonne à chaque escale du navire. Au premier appel de ce tocsin, je sautais à bas de ma couche, et dans l'idée que le feu était au couvent ou qu'une troupe de Peaux-Rouges assiégeaient le village, j'appelais à l'aide, au secours, en cherchant à tâtons mes *inexpressibles*. Aux cris que m'arrachait l'effroi, l'animero répondait gravement :

« *Pour les âmes du purgatoire.* »

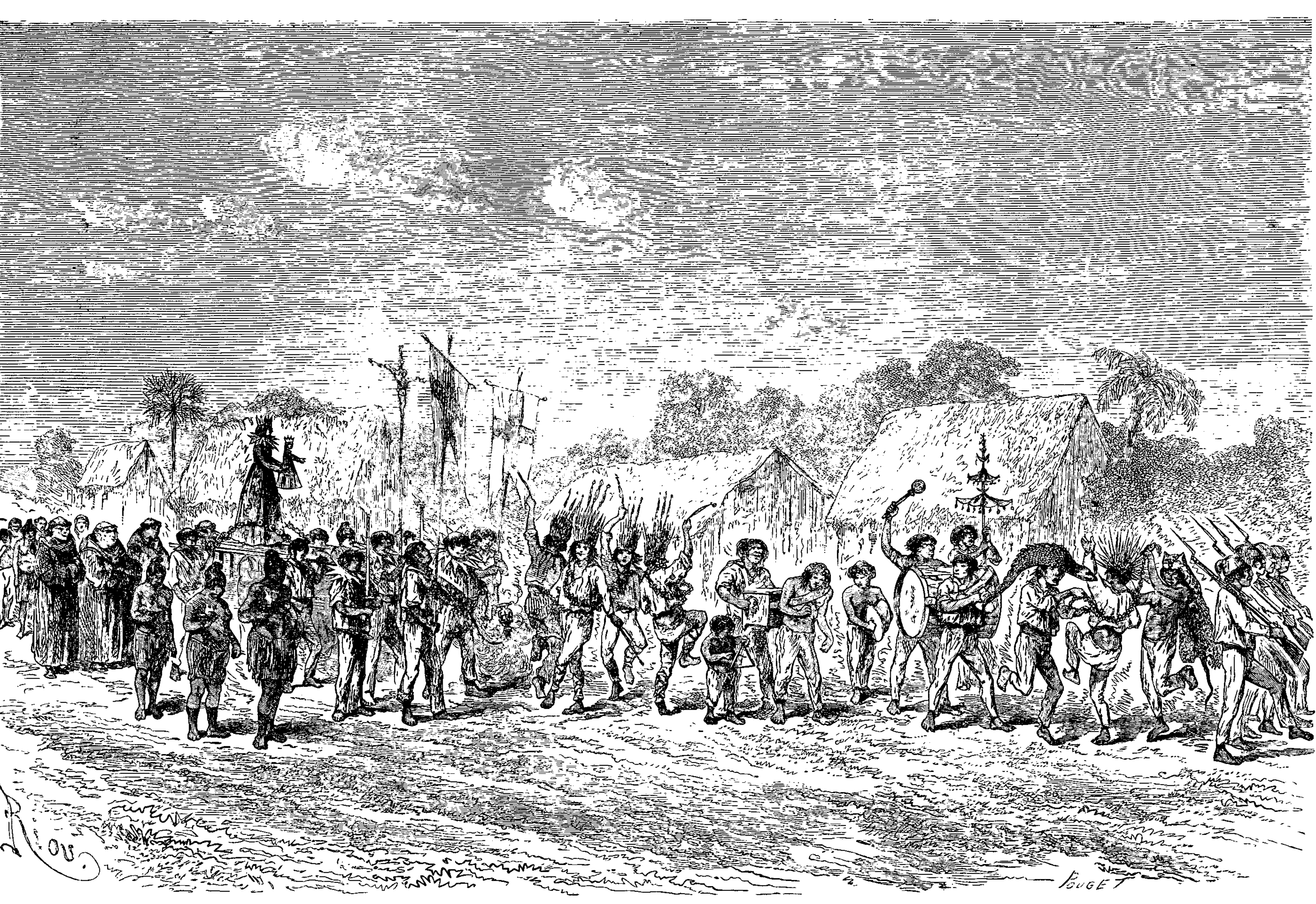
J'avoue ici, et cet aveu n'a rien qui puisse faire suspecter mon orthodoxie, l'esprit étant indépendant des opérations du corps, j'avoue, dis-je, que dans le bouleversement de mes facultés et sous le coup du tremblement nerveux que m occasionnait cette cloche, j'en eusse coiffé volontiers l'animero, pour l'apprendre à rappeler de cette sorte à ses devoirs de catholique un pauvre homme endormi.

Deux fois je fus réveillé de la sorte. La troisième fois j'étais sur le qui-vive, et l'animero achevait à peine sa phrase lamentable que j'ouvrais doucement ma porte et le suivais dans l'ombre. L'homme entra dans la sacristie avec son bourdon et en ressortit les mains vides. J'étais fixé sur le point capital. Le lendemain, pendant que les moines faisaient la sieste et que le réfectoire et les couloirs étaient parfaitement déserts, je courus à la sacristie, j'enlevai le monstre d'airain par ses oreilles et l'apportai dans ma cellule où je l'enfouis dans une caisse que je surchargeai de paperasses et de plantes.

Le lundi suivant, l'animero, ne trouvant plus sa cloche où il était certain de l'avoir déposée, en fit son rapport au prieur qui en référa aux deux religieux. On fouilla jusqu'aux maisons des néophytes sans retrouver l'objet perdu. Pendant un mois on s'entretint de la disparition de cette cloche, puis, comme il ne restait que celle de l'église, l'emploi d'animero fut supprimé de fait et je pus dormir sur les deux oreilles. Ce ne fut que la veille de mon départ, entre onze heures et minuit, que je retirai ma prisonnière de son caisson pour la reporter dans la sacristie.

Ce grotesque épisode, que j'eusse dû celer est un des rares incidents qui rompirent l'uniformité de ma vie à Sarayacu. Aujourd'hui que cette vie appartient au passé, je me surprends à chercher sous ses cendres quelque étincelle de jeunesse et d'enthousiasme, et, disons-le, à regretter, avec le calme profond dont je jouissais, mes travaux coupés par des bains, des siestes et des promenades, mes excursions dans les bois, mes rêveries sans but à la fin de chaque journée, et jusqu'au sommeil d'enfant qui retrempait mes forces. Jusqu'à ce que sa pauvre machine ait été refondue ou perfectionnée, l'homme passera une moitié de sa vie à désirer et l'autre à regretter.

J'ai dit, sans toutefois en être sûr, que je me levais à six heures, et qu'après un bain pris à la rivière, en compagnie de jeunes va-nu-tout chargés d'épouvanter les crocodiles, je rentrais dans ma cellule frais et dispos. Une tasse de café noir achevait de me réveiller et donnait du ton à ma fibre. Avant de me mettre au travail, j'allais faire un tour de jardin, non pour admirer les aulx et les oignons cultivés par fray Hilario, mais pour cueillir les figues mûres d'un *ficus sativa* et les fleurs fraîchement écloses d'un rosier hybride, lesquelles rappelaient par leur beauté notre rose à cent feuilles, et par leur odeur la rose des quatre saisons. Ma récolte faite, je rentrais chez moi et me mettais à la besogne. De temps en temps, je m'interrompais pour flairer une rose et manger une figue. Cela me conduisait jusqu'à midi. La cloche du couvent sonnait alors pour le dîner, et les bons pères me précédaient au réfectoire. Après ce repas, d'où l'appétit excluait la conversation, les religieux rentraient chez eux pour faire un bout de sieste et j'allais battre les forêts, seul ou accompagné d'un néophyte. Vers trois heures, je revenais à la Mission, chargé d'une moisson de plantes conquises au prix de cent égratignures sur les arbres et les buissons. Selon que j'abordais le village par le côté du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, j'inspectais en passant les demeures des néophytes; je donnais un coup d'œil à la forge et à la cuisine; je regardais le charpentier Zéphirin raboter des planches, ou Rose la blanchisseuse laver le linge du couvent. Après un bonjour, un sourire, une plaisanterie échangés avec l'un d'entre eux, je m'enfermais dans ma cellule où je travaillais jusqu'au soir. A huit



Procession de l'Immaculée-Conception, à Sarayacu (voy. p. 208).

heures précises, on sonnait l'*Angelus*, et le souper était servi au réfectoire. Ce repas, où les religieux parlaient en mangeant, différait de celui de midi où ils s'étaient contentés de manger sans rien dire. Leur conversation, simple et dénuée d'artifice, ne roulait que sur des détails de ménage ou les innocents commérages de la localité, qui leur étaient redits par les alcades de semaine.

Parfois cette conversation un peu soporifique prenait d'autres allures et touchait presque à la science. C'était quand les religieux italiens, parlant de Gênes et de Turin, se mettaient à vanter la splendeur des églises de ces deux villes, la pompe des cérémonies et l'affluence des fidèles. A leurs descriptions enthousiastes le révérend Plaza opposait aussitôt les cathédrales de Quito et de Lima, l'ordre et la beauté de leurs processions et le luxe inouï déployé dans ces occasions solennelles. La discussion s'échauffait graduellement. Chaque religieux élevant autel contre autel, plaidait pour la gloire de sa patrie et la hauteur de son clocher; puis comme en ces occasions la lutte n'était pas égale, le prieur ayant à tenir tête à deux adversaires aussi patriotes que lui, sa manière habituelle de l'emporter sur eux et de les réduire au silence, était de changer de conversation et de rappeler les premiers temps de son séjour à Sarayacu, ses croisades apostoliques chez les Indiens de la plaine du Sacrement et l'honneur qu'il avait eu de dîner plusieurs fois avec un vice-roi. Ce dernier argument désarçonnait toujours ses adversaires.



El animero.

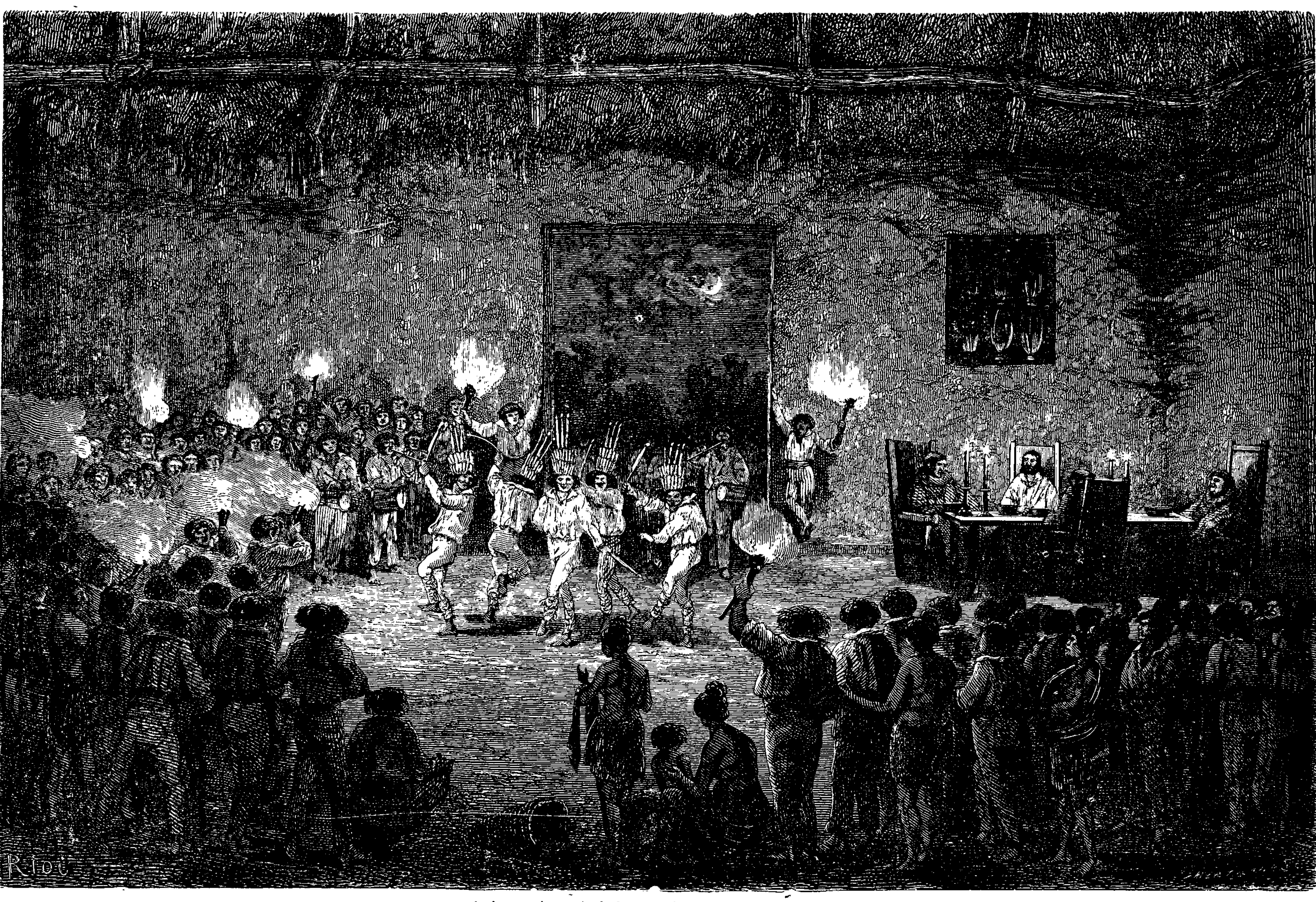
A neuf heures on se séparait. Rentré chez moi, j'allumais ma lampe et me remettais au travail. Cette lampe ou candil était alimentée avec de l'huile de lamantin. Une large mèche de coton y trempait à l'aise et envoyait vers le plafond une flamme d'un demi-pied, voilée d'un tel nuage de fumée, que chaque matin l'intérieur de mes narines était enduit comme un tuyau de poêle, d'une couche de suie.

A la clarté de ce candil, je transcrivais mes souvenirs de la journée ou dressais la nomenclature des plantes que j'avais trouvées dans les bois. L'agitation des commensaux de ma cellule que la lumière empêchait de dormir, troublait quelquefois mon recueillement; tantôt c'étaient mes deux aras dont les moustiques s'avisaient de piquer les pattes et qui faisaient claquer leur bec dans le but d'effrayer l'ennemi, ou ma tortue *matamata* qui ébranlait le lit de ses secousses et m'avertissait en soufflant de sa trompe que mon singe noir se livrait envers elle à quelque espiéglerie.

Entre onze heures et minuit j'allais respirer l'air pur du dehors et expectorer l'horrible fumée que j'avais avalée trois heures durant. Je regardais tour à tour les masses d'ombre harmonieusement groupées au bord de l'horizon et les constellations brillant d'un vif éclat; le calme de la nuit, la douceur de la température, la senteur des forêts voisines formée de mille parfuns inconnus, m'eussent disposé merveilleusement à la rêverie, si les cohortes de moustiques ne m'avaient assailli.

Obligé d'adopter le pas gymnastique et de faire le moulinet avec mes deux bras pour échapper aux piqûres rageuses de ces insectes, je ne jouissais qu'à demi des bénéfices de la situation. Le moyen, en effet, d'aspirer au ciel et de prendre un vol extatique vers les demeures sidérales, quand des milliers d'aiguilles en se plantant dans vos mollets vous retiennent fatalement sur cette terre. Je rentrais donc dans ma cellule et m'endormais sous l'abri protecteur de ma moustiquaire. Le lendemain mon existence recommençait au point où elle s'était arrêtée la veille et les incidents que j'ai signalés se reproduisaient de nouveau.

Parfois ce thème monotone s'embellissait de quelques variantes. Le révérend Plaza dont les façons à mon égard s'étaient dépouillées par degrés de la gravité solennelle qu'elles avaient eue au principe, m'invitait dans la cellule aux marchandises à des déjeuners mystérieux dont le majordome de la Mission avait seul le secret. Loin que les moines italiens fussent compris dans ces invitations particulières, le prieur, au contraire, s'assurait par lui-même qu'ils étaient occupés ailleurs et que nous n'avions à redouter aucune surprise. Le menu de ces repas se composait invariablement d'une salade d'œufs



Aubade et baise-main de la veille du jour de l'an (voy. p. 208).

durs et d'oignons crus. Un biscuit de Lima remplaçait le pain. Debout en face l'un de l'autre et nous servant tour à tour de la même fourchette, nous mangions à la hâte, comme deux écoliers tremblant d'être surpris. Un petit verre de tafia couronnait la séance, et chacun de nous regagnait sa cellule en s'essuyant les lèvres.

La façon dont le vénérable prieur s'y prenait pour m'inviter à ces conférences gastronomiques et m'en faire savoir le jour, était aussi simple qu'originale. Le matin du jour qu'il avait choisi, à cinq heures, en venant de dire matines et passant devant ma cellule accompagné des religieux, il tambourinait à ma porte et criait : « Eh ! Pablo, insigne paresseux, vas-tu dormir jusqu'à ce soir? » puis il passait outre et les religieux de rire de la plaisanterie, sans se douter qu'elle était un signal convenu pour m'avertir que nous déjeunerions à huit heures précises.

Parfois Sa Révérence m'emmenait avec elle sous un prétexte de causerie et me faisait assister au bain qu'elle prenait à la nuit tombante. Sa baignoire, une cuve cerclée, remplie dès le matin d'une eau que le soleil de la journée avait chauffée au degré convenable, était placée sous un massif à quelques pas de la rivière. Le départ pour le bain offrait toujours un spectacle animé. Quatre porteurs de torches nous précédaient; le majordome venait à notre suite portant le linge de son maître. Derrière nous se pressaient tumultueusement des néophytes des deux sexes, accourus de tous les coins du village pour prendre part à la séance balnéaire. Tandis que le prieur, complétement vêtu, s'accroupissait dans sa baignoire, les néophytes, à son exemple, entraient tout habillés dans la rivère où, pendant une demi-heure, hommes et femmes s'ébattaient avec des rires et des cris qu'on entendait jusqu'à Belen. La séance levée et après que le prieur avait changé d'habits, nous rentrions au couvent, toujours escortés par les deux sexes, qui gambadaient et ruisselaient autour de nous, comme un troupeau mythologique de tritons et de néréides.

Ces épisodes, en y joignant les rares apparitions de Cholos chrétiens, venus par le canal de Santa-Catalina, des villages de Chazuta, Balsapuerto et la Laguna pour échanger avec les missionnaires des *tocuyos* et des *lonas*[1] contre du poisson salé, du tabac en carottes et de la salsepareille, ces épisodes et ces apparitions étaient les seuls incidents qui troublassent la paisible uniformité de la vie à Sarayacu. Les Cholos commerçants dont on ne faisait aucun cas, mangeaient à la cuisine et dormaient à terre dans un angle du réfectoire. Leurs transactions commerciales opérées, ils s'en allaient comme ils étaient venus et sans que personne s'inquiétât d'eux.

Certaine après-midi, un bruit d'exclamations joyeuses auxquelles répondait la voix du prieur, retentit dans le couvent. En ce moment je travaillais dans ma cellule; j'interrompis aussitôt ma besogne pour aller voir de quoi il s'agissait. Le P. Antonio, chef de la Mission de Tierra Blanca, venait d'arriver à Sarayacu. J'échangeai avec le nouveau venu un bonjour amical et quelques phrases de bienvenue, puis le laissant à ses affaires, j'allai me remettre au travail.

Le souper nous réunit au réfectoire. Là, nous fîmes plus ample connaissance. Après m'avoir entretenu de Florence où il était né et de Lima qu'il avait habité pendant cinq années, il me parla de la visite que lui avait faite à Tierra Blanca le comte de la Blanche-Épine et appuya sur l'antipathie que ce personnage lui avait inspirée à première vue. Le révérend Plaza et les religieux se regardèrent et sourirent à cet aveu naïf des impressions du P. Antonio.

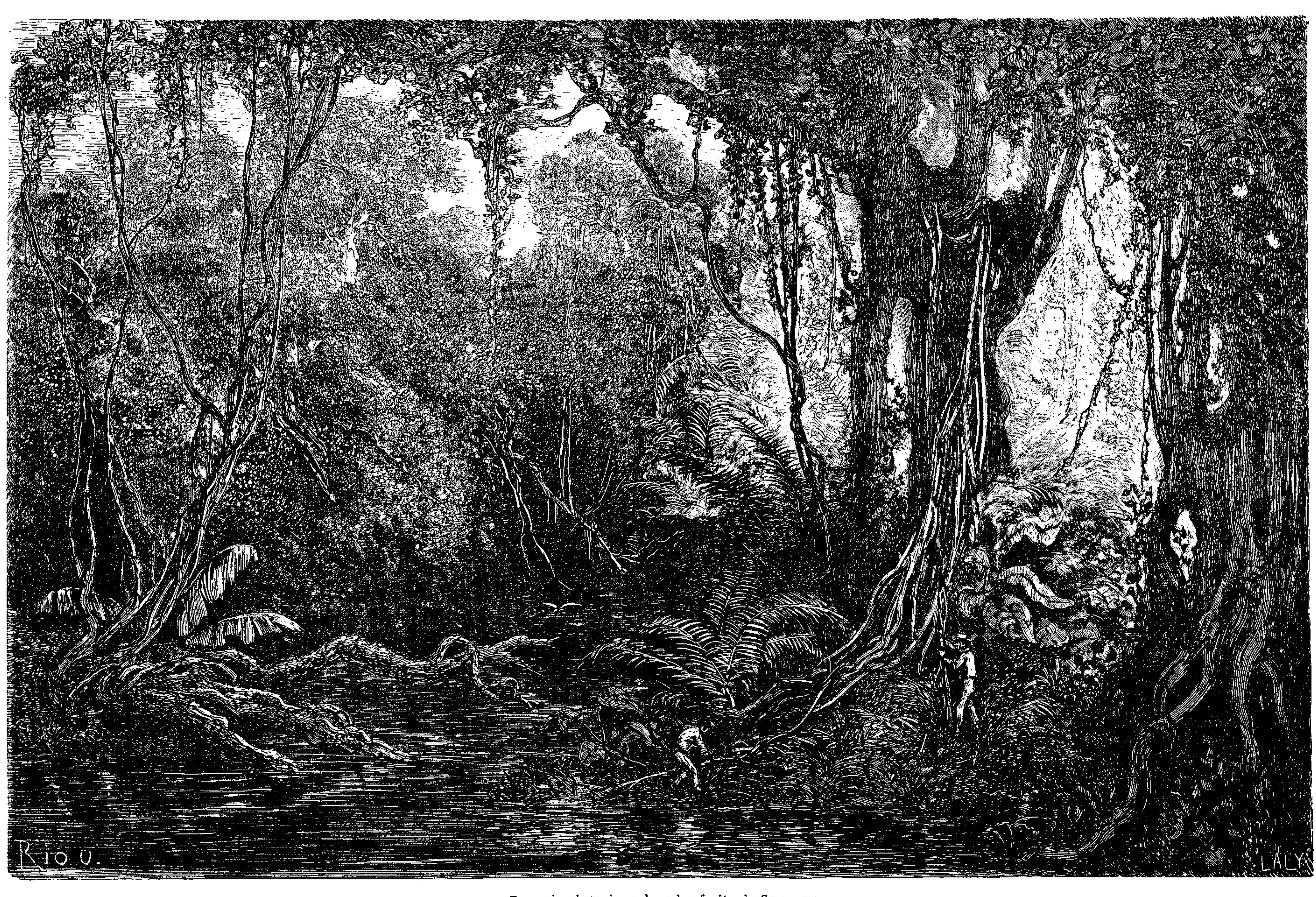
En sortant de table, le chef apostolique de Tierra Blanca m'invita à le suivre dans sa cellule pour y continuer notre conversation. Cette cellule était située à l'extrémité du couloir contigu à l'église. Je m'assis dans un hamac que me désigna mon hôte, pendant qu'il s'asseyait lui-même sur un barbacoa qui supportait sa moustiquaire.

Durant cette visite, nous causâmes d'une foule de choses dont j'ai perdu le souvenir. En manière d'intermède, nous bûmes deux doigs de tafia. Quand nous eûmes choqué nos verres, je priai le révérend de me laisser examiner quelques bouquins jaunis que j'apercevais sur une tablette, entre un registre in-folio aux angles brisés et une liasse de papiers que les vers avaient façonnés en guipure. Les bouquins étaient des livres de piété traduits en espagnol. Je trouvai la *Fleur des exemples*, *le Miroir de l'âme*, un volume dépareillé de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, etc. Le registre écorné était celui de l'état civil de Sarayacu. Les mariages, les naissances et les décès y étaient inscrits par ordre de date depuis 1791 jusqu'à 1843. A partir de cette dernière année, les pages du registre, vierges d'écriture, témoignaient que l'amour, la vie et la mort s'étaient succédé à Sarayacu sans qu'on s'en inquiétât. De ce vénérable in-folio, je passais aux paperasses rongées des vers. C'étaient des lettres écrites à diverses époques par des moines d'Ocopa à leurs compagnons de Sarayacu. A ces épitres toutes confidentielles, étaient mêlés d'anciens journaux de Lima.

Tandis que j'inventoriais ces choses poudreuses, le P. Antonio m'apprenait que la cellule où nous étions, et qui servait de logement quand il venait à Sarayacu, servait aussi de bibliothèque et de dépôt d'archives. En sa qualité de bibliothécaire et d'archiviste et pour éviter qu'une main brouillonne ne furetât dans ses tiroirs, il ne confiait à personne la clef de cette pièce, qui, pendant onze mois de l'année, restait fermée au public.

En prenant congé de mon hôte, je lui demandai l'autorisation d'emporter chez moi pour les dépouiller à loisir, le registre de l'état civil et la correspondance des anciens missionnaires. Non-seulement cette autorisation me fut donnée, mais le P. Antonio m'offrit le concours de son expérience et de ses lumières dans

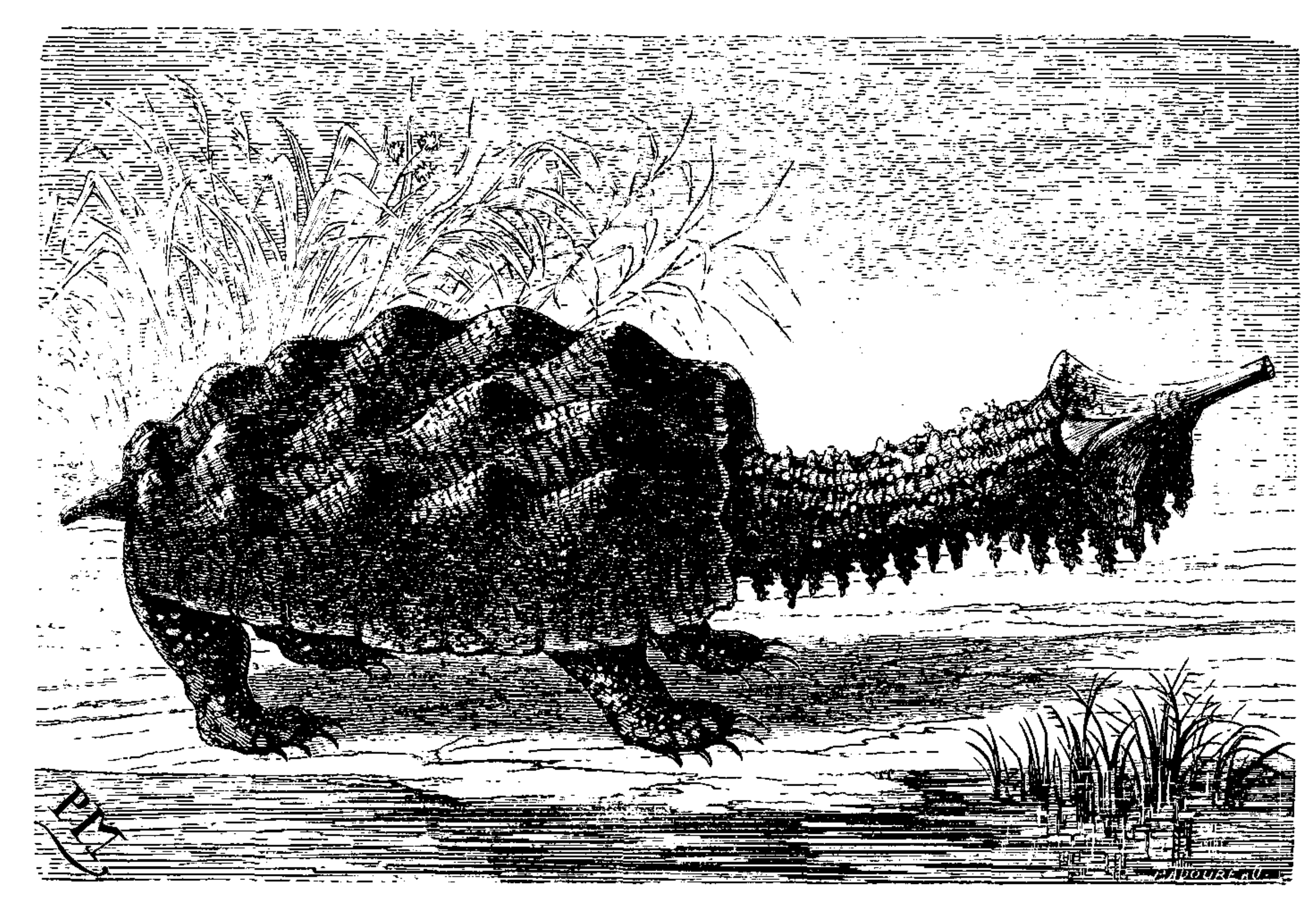
1. Toile de coton qu'on fabrique dans plusieurs provinces du Pérou. Le *tocuyo* est un calicot des plus communs. La *lona* est une toile aussi grossière que notre toile d'emballage mais d'un tissu très-blanc et très-serré.



Excursion botanique dans les forêts de Sarayacu.

l'interprétation des textes qui pourraient me sembler obscurs.

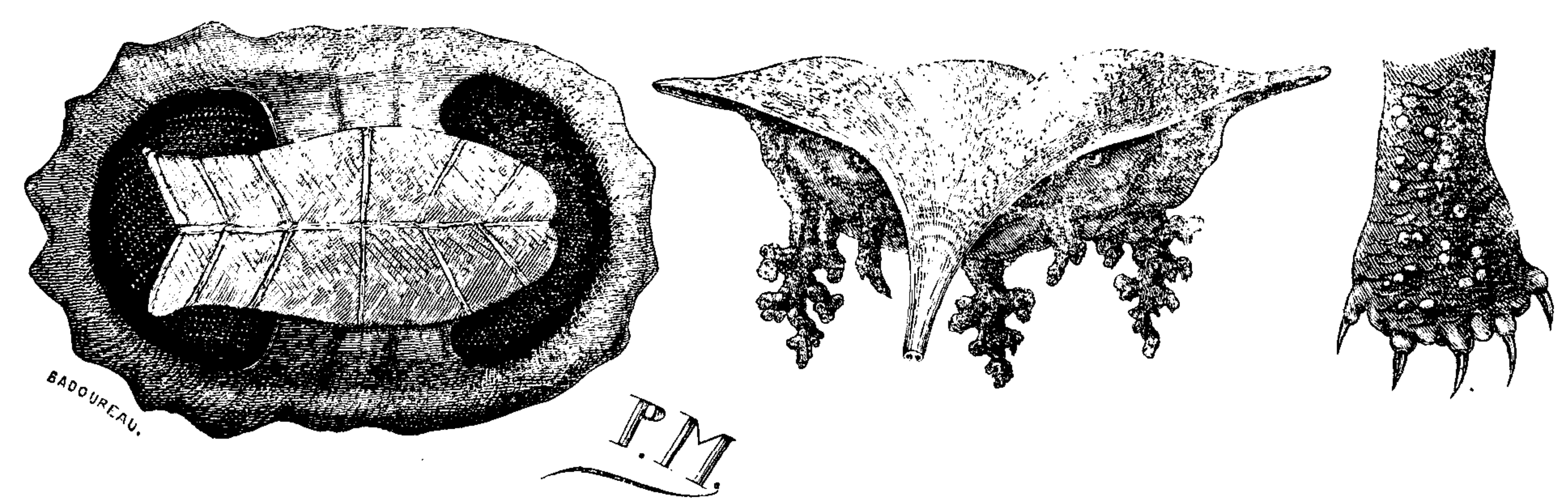
Sauf la lettre des PP. Girbal et Marquès que j'ai donnée en note dans mon étude sur les Indiens Panos, la correspondance des premiers religieux de Sarayacu n'offrait absolument rien qui valût la peine d'être transcrit. En compulsant ces paperasses je trouvai, intercalé dans les plis d'un journal, un croquis au crayon sur lequel mes yeux s'arrêtèrent et dont ils eurent de la peine à se détacher. Ce n'est pas que ce dessin d'une exécution inhabile et d'une tournure archaïque, méritât l'attention d'un artiste ou d'un amateur. Seul, un mécanicien se fût intéressé, peut-être, au problème de dynamique qu'il paraissait offrir et que le sujet du croquis,



Chelyde matamata.

un homme affublé d'un sac de sauvage et coiffé d'un chapeau de paille, essayait de résoudre, à l'aide d'une phrase espagnole et d'un vilebrequin surmonté d'un A majuscule.

Ce qui me frappa vivement dans ce dessin au trait, dont je fis un décalque, ce ne fut donc pas son mérite, mais seulement la date de l'année et le moment du jour où son auteur, le P. *Buonaventura Marquès*, l'avait exécuté. Heureux moine! tandis qu'assis dans sa cellule joyeusement éclairée par un rayon de soleil matinal, au milieu d'un calme profond, il essayait à l'aide d'un crayon naïf de réaliser sa chimère, au delà des mers,



Étude partielle du chelyde matamata : Pied vu par derrière; Tête vue de face; Plastron.

sous un ciel brumeux et par un lugubre matin d'hiver, une tête royale tombait sur l'échafaud et les bruits de sa chute faisaient pâlir et trembler sur leurs trônes tous les rois de l'Europe.

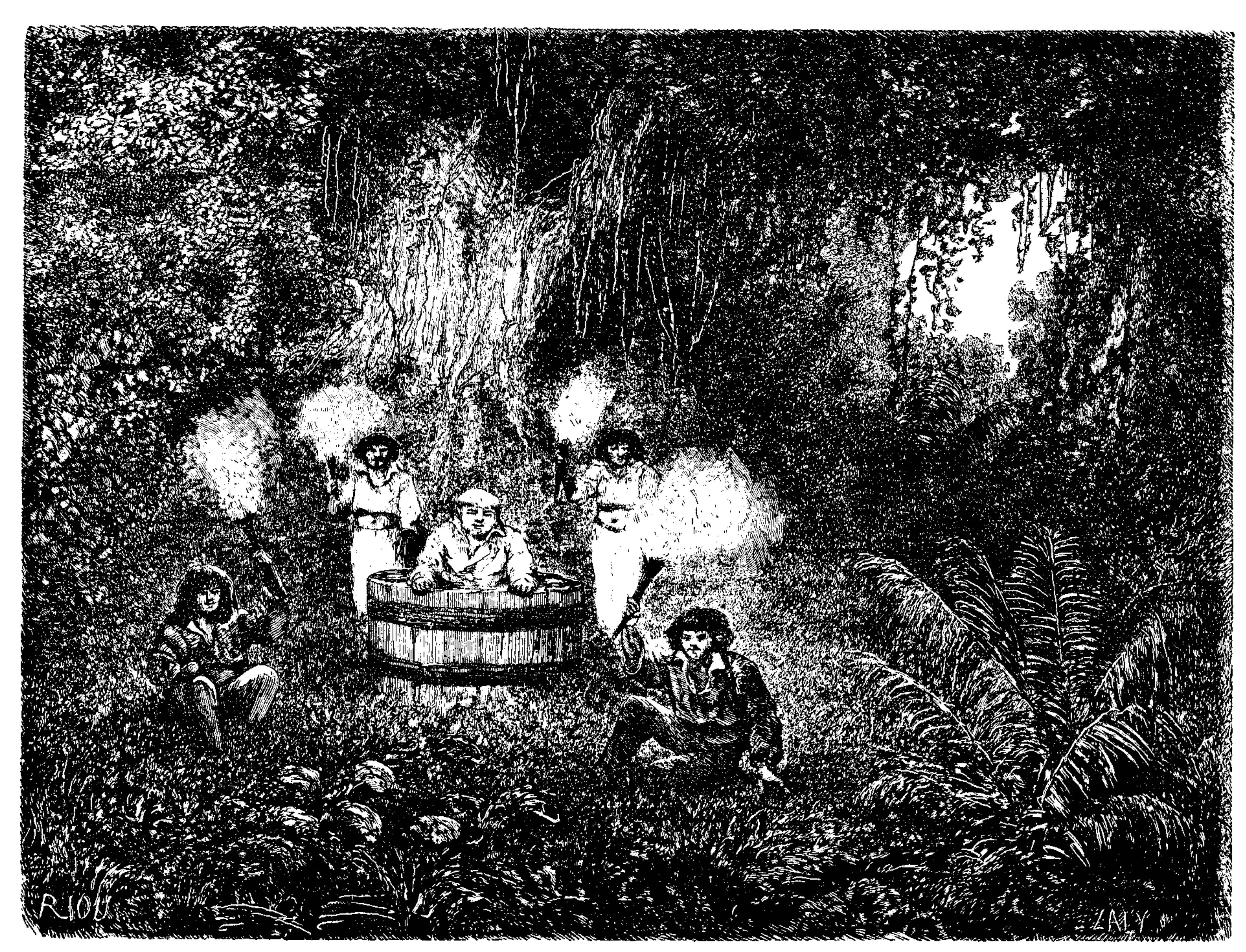
Ma revue des papiers terminée, j'ouvris le registre de l'état civil pensant y trouver quelques détails intéressants. Mais de ce côté mon espoir fut encore déçu. Ce n'était qu'une insignifiante kyrielle de dates et de noms qui ne m'apprenaient rien.

Deux ou trois conversations que j'eus avec le P. Antonio me suffirent pour découvrir chez lui des qualités réelles auxquelles il rattachait une indépendance d'esprit et une liberté de jugement qui ne laissaient pas que de jurer un peu avec l'humilité de son costume et les vœux

d'obéissance qu'il avait faits en le prenant. Son séjour ou plutôt son exil volontaire à Tierra Blanca, n'était que la conséquence logique de ses idées. Il avait préféré, disait-il en riant, *être tête de mouche que queue de lion*, commander à Tierra Blanca, qu'obéir à Sarayacu.

Ce prétendu libéralisme, bien plus répandu qu'on ne pense et que le P. Antonio ne prenait pas la peine de celer, épouvantait un peu les familiers et les commensaux du couvent. Dans la crainte de voir suspecter leur orthodoxie et de perdre du même coup les bonnes grâces du prieur, peu tendre comme on sait, aux idées libérales, ils évitaient en dehors du service tout rapprochement avec Fray Antonio qui les eût infailliblement compromis.

La réserve dont on usait envers celui-ci, loin de l'affliger, l'egayait au contraire et exerçait sa verve railleuse. Il y avait du Savonarole et du Rabelais dans cette nature de moine florentin, fougueuse jusqu'à l'emportement, enthousiaste et caustique, hautaine et accessible, qui dénonçait à haute voix tous les abus, mettait impitoyablement le doigt sur toutes les plaies et concluait souvent par un éclat de rire et un geste d'épaules. Pour un homme qui, comme moi, était venu chercher la vérité de loin, Fray Antonio était plus qu'une individualité vigoureuse et tranchée, c'était une trouvaille,



Le bain du prieur.

une manière d'homme-registre que je n'avais qu'à consulter à l'article *missions*, pour apprendre aussitôt ce que je désirais savoir.

Cependant les travaux que j'avais entrepris touchaient à leur fin; ma revue de la Mission était terminée, mes cartons bourrés de croquis et mon herbier de la Flore locale, composé de seize cents plantes, pouvait permettre à nos savants d'Europe de constater à quelles espèces végétales la déesse avait emprunte les fleurs de sa couronne. A mesure que s'emplissaient mes caisses et mes caissons, un vague ennui, une indéfinissable nostalgie s'emparaient de moi. L'espace m'attirait invinciblement. Comme M. Michelet dans sa préface de l'*Oiseau*, j'eusse crié volontiers : *des ailes, des ailes!* tant croissait chaque soir et s'augmentait chaque matin mon envie de prendre un essor.

Ce n'est pas que l'idée de passer en trois mois de l'ouest à l'est de cette Amérique, ainsi que j'avais parié de le faire en quittant Islay, me poursuivît encore et causât l'anxiété maladive que j'éprouvais. Non; j'étais même assez tranquille à cet égard. Le délai fixé par moi-même à cette traversée continentale était expiré depuis quatre mois, et le capitaine anglais, mon heureux rival, servi par le retard que m'imposaient les circonstances, avait dû atteindre sans se presser, le but que je m'étais flatté de toucher avant lui. Par amour-

propre national, j'avais déploré ma défaite, mais j'avais été peu sensible à la perte de mon pari.

L'ennui que j'éprouvai n'était donc plus causé par le désir d'arriver au Para, mais par le besoin de partir de Sarayacu, et comme ce besoin allait augmentant, je me résolus à le satisfaire. Un soir, à l'issue du souper, je déclarai aux religieux mon intention de les quitter avant la fin de la semaine. On était alors au mardi. En disant que cette détermination parut contrarier mes hôtes, je craindrais d'être taxé de fatuité. Néanmoins tous se réunirent pour la combattre et le vénérable prieur tenta de me prouver que le bonheur n'existait qu'à Sarayacu et que c'était folie d'aller le chercher ailleurs; comme mon opinion à cet égard différait essentiellement de la sienne, je gardai le silence pour ne pas le contrarier. Le souper fini et les grâces dites, chacun regagna sa cellule. Au bout d'un instant, le révérend Plaza venait me trouver dans la mienne.

« Pablo, me dit-il, j'ai pensé qu'avant de nous dire adieu pour toujours, tu ne refuserais pas de me rendre un service, dût-il reculer ton départ de quelques jours encore.

— Vous avez eu raison de penser cela, Padre mio. De quoi s'agit-il?

— Demain, à ton lever passe au réfectoire et tu sauras ce que j'attends de toi. »

Le lendemain en entrant dans le triclinium, j'aperçus étendues à terre ou appuyées contre le mur, plusieurs statues de saints en plâtre colorié, de grandeurs diverses et diversement mutilées. Saint Michel avait perdu son bras gauche et son bouclier, le nez et les oreilles manquaient à saint Joseph, les deux mains à sainte Catherine; les autres saints étaient à l'avenant. Pendant que je méditais sur ces ruines, le révérend Plaza, que je n'avais pas entendu venir, posa sa main sur mon épaule.

« Que dis-tu de nos pauvres saints? me demanda-t-il.

— Qu'ils sont en triste état, répliquai-je.

— C'est ce *bribon* de majordome qui les a cassés en les nettoyant. Le malheureux, quand il a trop bu, n'en fait jamais d'autres. Comme nous ne pouvons exposer ces saints ainsi mutilés à la vue des fidèles, je voulais te prier de les réparer avant ton départ.

— Réparer ces saints! mais, cher padre, je ne suis ni sculpteur, ni mouleur statuaire, pour mener à bien un pareil travail!

— Bah! vous autres Français, vous êtes adroits comme des singes et vous réussissez à tout ce que vous entreprenez. Essaye seulement.

— Encore pour essayer faudrait-il du plâtre, et je n'en vois pas à Sarayacu!

— J'en ferai venir de Cosiabatay. J'ai là une carrière de gypse en état d'approvisionner la république entière du Perou. Quand veux-tu que j'y envoie une pirogue?

— Envoyez alors de suite, si c'est possible. Mais il me vient une idée; Cosiabatay n'est qu'à treize lieues de Sarayacu; si j'allais chercher ce plâtre moi-même?

— Ou si nous allions le chercher ensemble, dit une voix derrière nous. Je me retournai et j'aperçus Fray Antonio.

— Cela tombe d'autant mieux, ajouta-t-il, que je devais envoyer ces jours-ci à Bepuano ou à Cosiabatay faire provision de plâtre pour la maisonnette que je me construis à Tierra Blanca. »

Ce voyage à deux fut résolu séance tenante. Pendant qu'on espalmait la pirogue qui devait nous conduire, mon compagnon et moi nous déjeunions solidement en prévision des jeûnes à venir. Deux heures après, étendus côte à côte sous le pamacari d'une embarcation à cinq rames, nous descendions rapidement vers l'Ucayali.

Je saluai par un élan joyeux la majestueuse rivière que depuis quatre mois je n'avais pas revue, mais après laquelle je soupirais sans cesse, comme l'Hébreux captif après le jourdain. Une brise du large ridait en ce moment sa surface et mes poumons l'aspirèrent avec délices. Décidément, pensai-je, cet air de liberté vaut mieux à la santé que celui qu'on respire à Sarayacu entre les quatre murs d'une cellule.

Un voyage à contre-courant sur les grandes rivières de cette Amérique est loin d'avoir les charmes que le lecteur pourrait lui supposer. D'abord on navigue très-lentement et la lenteur dans la locomotion est un véritable supplice; ensuite pour ménager les forces des rameurs et refouler plus facilement le courant, au lieu de prendre le large on rase la berge où la résistance de ce courant est moindre. Sur une rivière d'Europe, ce mode de navigation ne serait pas sans charmes; mais ici il y a l'inconvénient d'attirer à vos trousses tous les moustiques du rivage que l'embarcation réveille en froissant les buissons où ils sont posés. Troublés dans leur repos, les odieux insectes s'élèvent en tourbillonnant, puis fondent sur vous la trompe en arrêt et vous criblent de blessures empoisonnées.

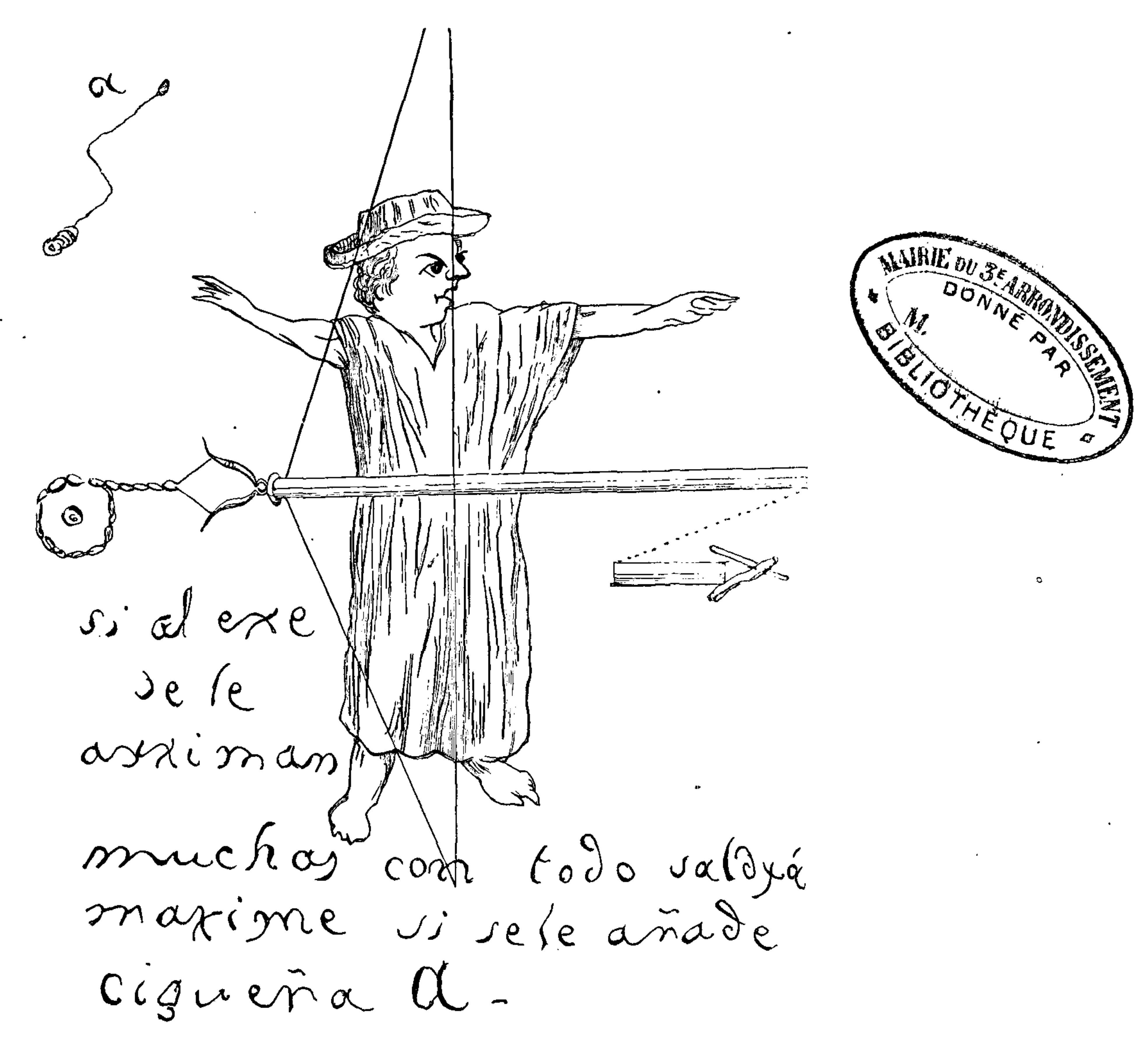
Inutile de dire que cette description faite sur le vif retrace mot à mot ce qui nous arriva dans la traversée de Sarayacu à Cosiabatay. La robe et le cordon du P. Antonio sur lesquels j'avais compté pour adjurer et conjurer les hideux vampires, n'eurent aucun pouvoir sur eux.

A la nuit tombante, nous atterrîmes à l'angle d'une plage où nos rameurs allumèrent du feu. Nous soupâmes de tortue bouillie et de racines, dont le pilote s'était muni par ordre; et, grâce aux moustiquaires que nous avions eu soin d'emporter, nous dormîmes comme des justes. Au point du jour nous nous mettions en route et le soir, à quatre heures, nous longions la dernière pointe qui cachait l'embouchure du rio de Cosiabatay.

Au débouquement de cette pointe, nous aperçûmes sur un îlot de sable et de roseaux, rapproché de la rive gauche, un objet de forme bizarre, dont la silhouette se découpait en vigueur sur l'azur lumineux du ciel. Assez intrigué par cette apparition, que le P. Antonio disait être un tronc d'arbre capricieusement entaillé, je fis ramer vers l'îlot que nous atteignîmes au bout d'un

quart d'heure et après avoir passé successivement de la surprise à la stupéfaction et de la stupéfaction à l'horreur.

L'objet en question était une croix et sur cette croix un Indien complétement nu était attaché par les pieds et les mains. Sa tête retombait sur sa poitrine et sa chevelure pendante cachait ses traits. La peau de l'individu racornie et comme grillée, adhérait aux os et en dessinait exactement la charpente. Toute la région abdominale n'était qu'une large ouverture par où les intestins et les viscères avaient été retirés. Aux déchiquetures de cette plaie béante, on reconnaissait le bec et les serres des oiseaux de proie. L'état du cadavre dont la maigreur et la dessiccation rappelaient à la fois le squelette et la momie, annonçait que la mort remontait au moins à deux mois. A quelle nation appartenait ce malheureux, de quel crime l'avait-on châtié, quels bourreaux lui avaient infligé ce supplice sans précédents dans les annales du pays? Telles furent les questions que nous nous adressâmes devant ce gibet autour duquel une douzaine de vautours urubus, sentinelles funèbres, semblaient monter la garde. Comme aucun de nous



Fac-simile d'un dessin du P. Marquès. — 21 janvier 1793 (voy. p. 216).

n'y pouvait répondre, nous laissâmes sur sa croix le supplicié en nous promettant de lui creuser une fosse à notre retour et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du rio de Cosiabatay, à cent pas de laquelle, dans l'intérieur, se trouvait une habitation d'Indiens Schetibos.

L'habit du P. Antonio nous valut des maîtres de ce logis un accueil cordial. Hommes et femmes s'exclamèrent joyeusement à notre vue, et après avoir baisé la main de notre compagnon, placèrent devant lui un cruchon de Mazato, un rable de singe fumé et quelques bananes Ces Schetibos étaient, nous dirent-ils, en relations d'affaires avec le prieur de Sarayacu qu'ils visitaient plusieurs fois dans l'année pour lui vendre de la salsepareille, des tortues ou de l'huile de lamantin.

A peine installés chez eux, nous leur demandâmes des renseignements sur l'homme crucifié que nous venions de voir. D'abord nous n'obtînmes d'autre réponse que des éclats de rire désordonnés, puis quand cette gaieté bruyante se fut calmée, ils nous apprirent que l'homme exposé sur l'îlot était un Cachibo qu'ils avaient capturé dans une de leurs courses et accommodé de la sorte en expiation de ses vieux péchés.

Comme le P. Antonio leur représentait la barbarie de cette action, ils lui dirent ingénument que c'était une vieille coutume des Schetibos de tuer tout Cachibo qu'ils rencontraient, et cela pour punir la nation dans l'individu, de son goût décidé pour la chair humaine. Toutefois, comme le dernier Cachibo qu'ils avaient surpris, était occupé à retirer du sable des œufs de tortue qu'il avalait crus, et que cette occupation leur avait paru dénoter chez lui des tendances à une alimentation plus honnête, au lieu de l'assommer sur place, comme ils faisaient habituellement de ses parents, ils s'étaient contentés de l'emmener devant Cosiabatay, de l'attacher à deux troncs en croix et de l'abandonner aux urubus. Pendant deux jours, le Cachibo, s'était tordu dans ses liens pour échapper aux attaques de ces oiseaux; mais le troisième jour, les hideux vautours étant parvenus à faire une trouée, avaient pénétré au cœur de la place.

En écoutant ce récit qui fut accompagné de nouveaux rires, j'avoue que je regrettai de n'avoir pas la force de Typhon ou la taille de Polyphème pour empoigner nos hôtes par la nuque, les empaler au même pal, sans distinction d'âge et de sexe, et offrir cette brochette expiatoire aux mânes irritées du supplicié.

Nous nous couchâmes sitôt que la nuit fut venue. Dès qu'il fit jour, nos gens commencèrent à charger la



Restauration des saints a Sarayacu.

pirogue de gypse, prenant à un tas que le prieur de Sarayacu avait fait déposer depuis longtemps derrière l'habitation des Schetibos. Cette précaution du révérend nous évita personnellement l'ennui et à nos rameurs la fatigue de remonter à contre-courant jusqu'à la carrière de ce minéral, située à cinq lieues en amont du rio de Cosiabatay.

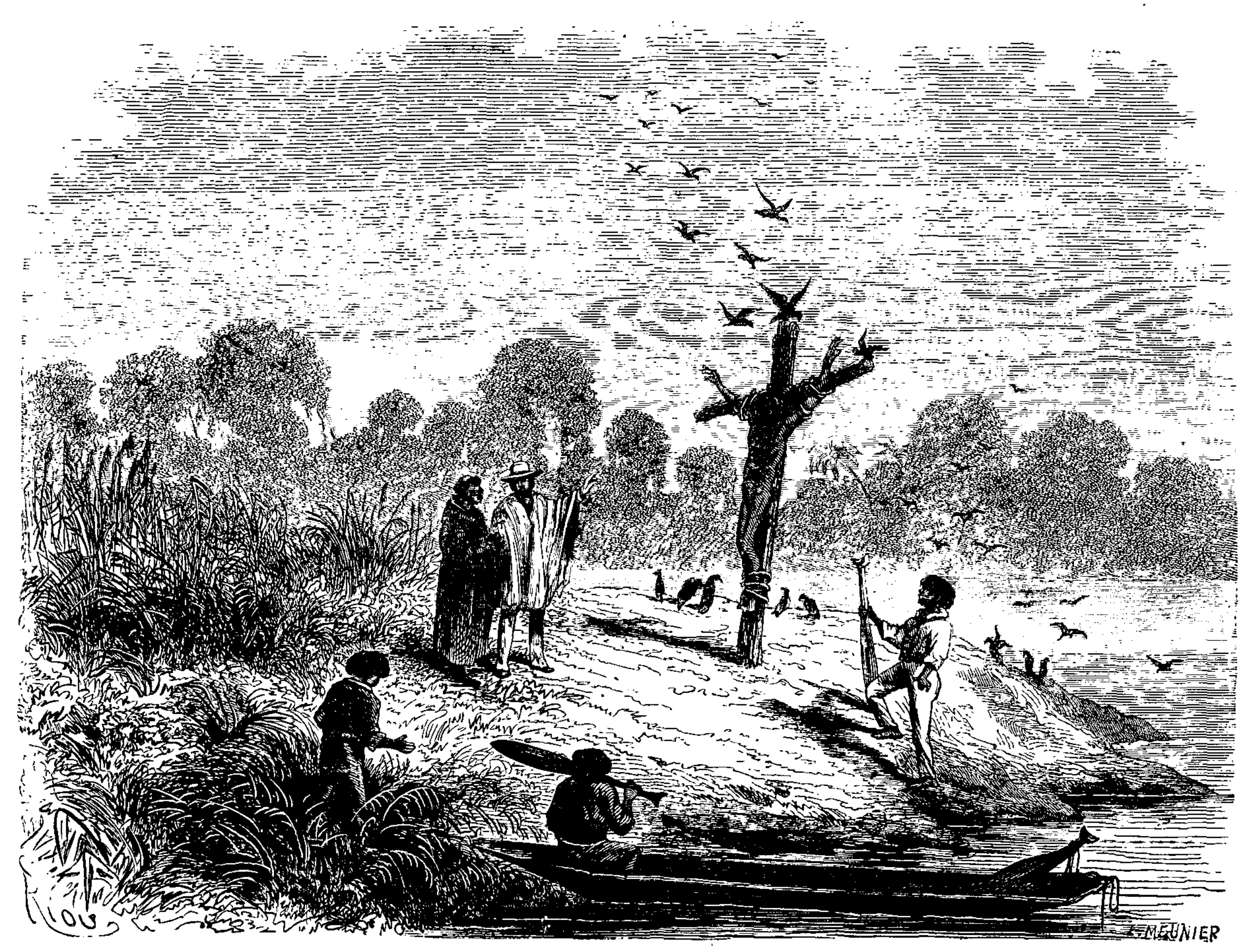
En entrant dans l'Ucayali, nous nous dirigeâmes vers l'îlot où se trouvait le cadavre du Cachibo, afin de lui creuser une sépulture; mais avant de l'atteindre, un coup d'œil nous suffit pour reconnaître que la croix et l'homme avaient disparu. Comme leur disparition nous semblait tenir du prodige, nous ralliâmes l'îlot pour vérifier l'état de lieux et nous renseigner sur l'événement.

Un trou profond occupait l'emplacement du gibet funèbre. A partir de cet endroit, le sable violemment labouré et de nombreuses traces de pieds nus qui se poursuivaient jusqu'au bord de l'eau, indiquaient que la croix avait été abattue, traînée à la rivière et livrée au courant avec le cadavre qu'elle portait. Naturellement nous attribuâmes cette besogne à nos hôtes les Schetibos. Inquiets du mécontentement que nous leur avions témoigné la veille, et craignant que leurs relations commerciales avec les Missions n'en souffrissent plus tard, ils étaient venus de nuit faire disparaître le corps du

délit, dans l'espoir d'effacer par là jusqu'au souvenir de leur crime.

Pour regagner Sarayacu, nous prîmes le milieu de l'Ucayali. La rivière était en crue, et le courant entraîna si bien notre embarcation, que les rameurs, jugeant inutile de fatiguer leurs bras, laissèrent au pilote le soin de nous conduire. Je profitai d'un moment où le P. Antonio disait son chapelet, pour consigner dans mon livre de notes quelques détails sur la tribu des Cachibos, que j'avais omis lors de mon séjour à Santa Rita, en compagnie des membres de l'expédition franco-péruvienne. Ces détails, s'ils ne sont pas ici à leur place, auront du moins le mérite de l'à-propos.

Issus de la grande nation Pano, dont ils parlent encore l'idiome, les Cachibos, après avoir longtemps occupé les deux rives du Pachitea, les ont abandonnées depuis un siècle environ, pour s'établir dans l'intérieur des quebradas d'Inquira et de Carapacho où coulent deux rivières, affluents de gauche du Pachitea. La guerre d'extermination que leur déclarèrent à cette époque toutes les tribus de la plaine du Sacrement, motiva chez ces indigènes alors nombreux, aujourd'hui réduits à quelque trois cents hommes, l'abandon de leur ancien territoire. Cette guerre dure encore à l'heure où nous écrivons, les fils ayant religieusement épousé la querelle des pères et la haine générale contre



Châtiment d'un anthropophage.

les Cachibos s'étant accrue avec le temps au lieu de s'affaiblir.

Pourchassés d'un côté par les Conibos, les Sipibos et les Schetibos de l'Ucayali qui remontent et descendent librement aujourd'hui les eaux du Pachitea dont le parcours leur fut si longtemps interdit, d'un autre côté repoussés à coup de fusil par les descendants des néophytes des anciennes Missions du Mayro et du Pozuzo les malheureux Cachibos pris ainsi entre deux feux, n'abandonnèrent guère le couvert des forêts où ils se virent réduits à la condition des bêtes.

Cet état d'abjection ne fut pas toujours leur partage. Au dix-septième siècle, nous les voyons alliés aux Schetibos de l'Ucayali et sous le triple nom de *Cacibos*, de *Carapachos* et de *Callisecas*[1] régner en maîtres sur toute l'étendue de la rivière Pachitea, étendre leurs explorations jusqu'à l'Ucayali et occuper le premier rang parmi les tribus de la plaine du Sacrement où leur bravoure et leur cruauté étaient proverbiales. — Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, — par quelle succes-

1. La manie des premiers explorateurs de ces contrées, religieux ou laïques, de donner aux Indiens d'une même nation le nom des lieux où ils les rencontraient, cette manie a jeté une confusion déplorable dans l'ethnographie américaine et induit mainte fois en erreur les savants d'Europe. Par suite de ce malheureux système, plus de la moitié des noms de tribus indigènes qui figurent sur la carte à grands points de Brué dressée par Dufour (édition de 1856),

sion d'événements ces indigènes jadis redoutés de leurs voisins en sont-ils venus à trembler devant eux? C'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est qu'une de ces causes futiles qui engendrent entre sauvages des haines éternelles, ayant amené une scission entre les Cachibos et leurs alliés les Schetibos, les tribus voisines ont profité de l'affaiblissement numérique des premiers pour prendre une revanche et peser à leur tour sur cette tribu qui pendant longtemps leur avait imposé son joug.

L'anthropophagie tant de fois reprochée aux Cachibos depuis leur rupture avec les Schetibos et dont il n'avait jamais été fait mention avant cette époque, cette anthropophagie qui n'est justifiée que par les *on dit* des riverains de ces contrées et à laquelle nous n'ajoutons foi qu'à demi, ne serait après tout, en admettant un moment qu'elle soit, que la conséquence logique des persécutions dont ces malheureux sont l'objet de la part des chrétiens et des infidèles. Traqués de toutes parts et sans moyens de subsistance, ils ont pu, poussés par la faim et s'autorisant du dicton : Ventre affamé n'a pas d'oreilles, — manger quelquefois leurs malades et leurs vieillards, quand un de leurs persécuteurs, gras et bien en point, ne leur tombait pas sous la main.

Et puis parmi tant de tribus sauvages et de nations civilisées qui jettent la pierre à ces pauvres diables en faveur desquels il nous a paru généreux de rompre une lance, quelle est celle qui peut se vanter d'être pure de leur péché et de n'avoir pas mordu dans son temps à quelque beefteack de chair humaine? En remontant un peu dans le cours des âges, on trouverait à ce sujet de singulières choses. Entre Dutertre et Lopez de Gomara dix historiens des plus graves, voteraient pour l'affirmative à l'égard de l'anthropophagie chez les nations américaines des siècles passés. Cook, Forster, Neuhoff, Marsden, Duclesmeur, Forest l'ont constatée chez les indigènes de l'océan Indien. Avant eux, Pline, Strabon, Porphyre l'avaient trouvée en honneur chez les Scythes et les Massagètes; Peloutier la reprochait aux Celtes; Cluvérius aux Germains ; Jablonski aux Arabes.

Les sacrifices humains des Gaulois, des Carthaginois, des Romains, n'étaient après tout que les restes d'une ancienne anthropophagie. Sous l'empire d'autres idées, ces peuples brûlaient ce qu'autrefois ils avaient adoré. Mais revenons à nos Cachibos.

Tapis dans l'ombre des forêts, où ils ont cherché un asile, ayant à redouter pendant le jour les coups de flèches des tribus de l'Ucayali et les coups de fusil des chrétiens du Pozuzo, ce n'est guère que la nuit qu'ils se hasardaient à quitter leurs retraites pour venir pêcher dans le Pachitea, ou recueillir sur les plages de cette rivière des œufs de tortue à l'époque de la ponte de ces animaux.

Hommes et femmes vont nus, et cette nudité dans un pays infecté de moustiques, sous-entend une succession de tortures qui rachète suffisamment à nos yeux la manie qu'on leur attribue de manger leur prochain à la croque-au-sel. Si les soins de leur subsistance les ont entraînés loin de leur demeure, et que le besoin de sommeil se fasse sentir, ces malheureux privés de moustiquaires, creusent des trous dans le sable, s'y ensevelissent jusqu'aux épaules, puis comblent légèrement ces excavations et les recouvrent de feuillage; ainsi abrités contre le suçoir des moustiques, ils sommeillent tant bien que mal en attendant le jour. A peine a-t-il paru, qu'ils sortent de leurs trous, courent à la rivière pour se débarrasser du sable que la sueur a collé à leur corps, et après s'être débarbouillés et rafraîchis, ils rentrent précipitamment dans les bois qu'ils ne quittent plus que la nuit suivante.

Les tribus de la plaine du Sacrement, qui connaissent les habitudes des Cachibos, s'amusent à leur donner la chasse, à l'époque où la ponte des tortues attire de nuit ces Indiens sur les plages du Pachitea. Pour se rapprocher d'eux sans en être vus, Conibos, Sipibos, Schetibos suivent à la file la lisière de la forêt qui les protége de son ombre, puis arrivés par le travers d'un campement de Cachibos, ils s'éparpillent et leurs flèches pleuvent comme grêle sur l'ennemi. Devant cette brusque attaque, les Cachibos hurlant d'effroi, cherchent à gagner le couvert des bois; mais les chasseurs s'élancent à leur poursuite et réussissent toujours à mettre la main sur un des fuyards. Si c'est une femme ou un enfant, ils l'emmènent en esclavage; si c'est un homme, ils l'assomment sur place ou le torturent en riant. L'individu crucifié par les Schetibos de Cosiabatay, était un jouet de ce genre ; après l'avoir houspillé tout le long de la route et meurtri peut-être, ils avaient trouvé plaisant en arrivant chez eux de l'attacher à deux poteaux en croix, en souvenir du crucifix qu'ils avaient vu dans les Missions.

Le soir à six heures nous entrions à Sarayacu. Pendant mon absence le prieur avait fait choix d'un néophyte pour m'aider dans mon travail de restauration. Cet individu qu'il me présenta le lendemain, me parut âgé d'une soixantaine d'années ; il avait l'air bonasse, répondait au nom de Julio, et était le dernier des Panos[1]. Le révérend Plaza l'avait emmené autrefois à Lima et l'honorait d'une attention particulière. Au dire de son protecteur, Julio était doux comme un mouton, humble comme un chien et parlait couramment l'espagnol, le quechua et le pano, sa langue maternelle. En attendant qu'une occasion me fût offerte de mettre à l'essai le caractère et le talent de polyglotte de mon apprenti, je l'envoyai cuire du gypse, le broyer, le tamiser et en emplir une terrine.

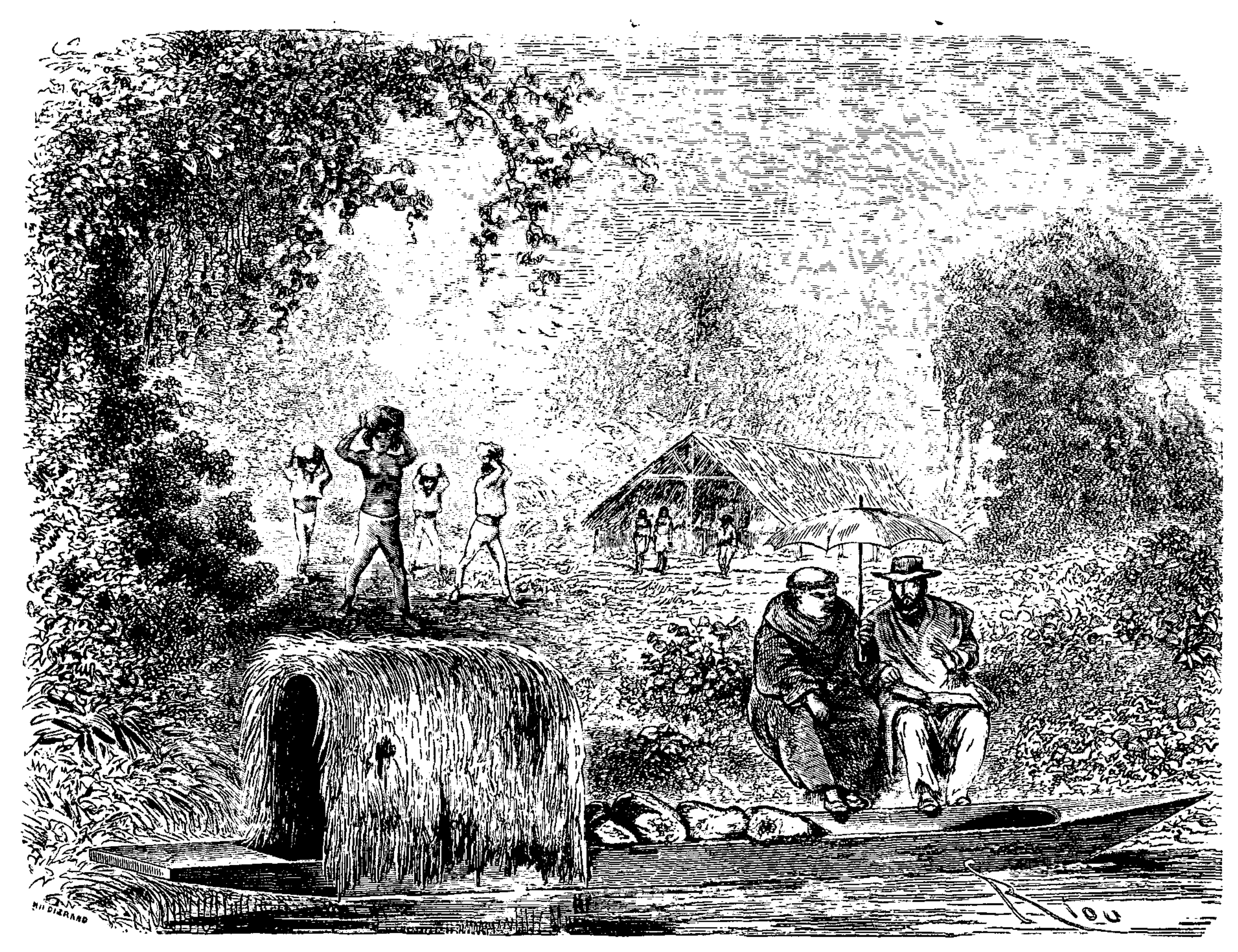
Trois jours après je me mettais à l'œuvre. J'avais invoqué préalablement l'assistance du Saint-Esprit afin

sont à retrancher. Pour ne citer qu'un exemple entre vingt, les *Callisecas* et les *Carapachos*, dont ces géographes et, après eux, MM. Malte-Brun et Théophile Lavallée ont fait deux tribus distinctes, ne sont que des individus de la tribu des Cachibos, rencontrés autrefois par des missionnaires devant les petites rivières *Calliseca* et *Carapacho*, affluents de gauche du Pachitea.

1. Nous avons donné son portrait dans notre notice sur la nation Pano.

qu'il daignât m'inculquer les premières notions de l'art de la statuaire que j'ignorais complétement. Une lueur subite éclaira mon esprit. Je me rappelai les boudins de plâtre que les mouleurs statuaires de Cuzco adaptent au moyen de chevilles aux parties absentes de leurs statues et dans lesquels ils taillent ensuite les contours du membre amputé. Ce procédé que j'employai et l'aide d'un mauvais rasoir, seul outil que je possédasse, me permirent de mener à fin ma besogne. Dire que les mains, les nez, les oreilles que je procréai, rappelaient par l'élévation du style et la pureté des contours, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, serait une jactance indigne de moi. J'aime mieux avouer que ces produits de mon rasoir étaient d'une naïveté touchante, et d'une roideur hiératique qui n'avaient rien à démêler avec les questions d'art, et témoignaient seulement d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après une semaine d'un labeur assidu, mes saints étaient établis dans leur intégrité primitive, et parfaitement secs, grâce à la haute température de la localité. Il ne restait plus qu'à les peindre. Mais il fallait pour cela des couleurs à l'huile, et je n'avais à ma disposition que des couleur à l'eau. Le révérend prieur à qui je fis part de mon embarras, retrouva heureusement au fond d'un tiroir quelques pincées de vermillon et de céruse qui dataient du commencement de ce siècle; des os d'animaux à demi grillés sur les charbons, me procurèrent du bitume; je trouvai des ocres dans les ravins, et ma lampe me donna du noir de fumée.



Transport du gypse, à Cosiabatay.

Pour préparer ces diverses couleurs, un plastron de tortue et un fer à repasser emprunté à Rose la blanchisseuse, servirent à mon rapin Julio de pierre et de molette. Nous suppléâmes aux diverses huiles qui nous manquaient par de la graisse de tortue à laquelle nous mêlâmes comme siccatif, un peu d'encens en poudre.

Les choses ainsi réglées, marchèrent à souhait et je pus terminer mon œuvre de sculpture polychrôme. A quinze jours de là, tous mes saints, restaurés, enluminés et vernis au blanc d'œuf, étaient alignés dans le réfectoire où les néophytes venaient les admirer avec des exclamations élogieuses dont ma modestie eut fort à souffrir.

Ce travail achevé, je rassemblai mes plantes et mes paperasses, et me mis à tout préparer pour un prompt départ. Comme j'étais en train de clouer une caisse, le révérend prieur entra chez moi, l'air souriant et s'assit sur mon vieux fauteuil. Tout en me regardant jouer du marteau, il m'adressa force gracieusetés et porta jusqu'aux nues le ravaudage artistique que j'avais entrepris et terminé tant bien que mal. Je le laissai dire sans l'interrompre. Quand sa verve louangeuse fut épuisée :

« Sais-tu, me dit-il, que j'ai encore quelque chose à réclamer de ton obligeance ? »

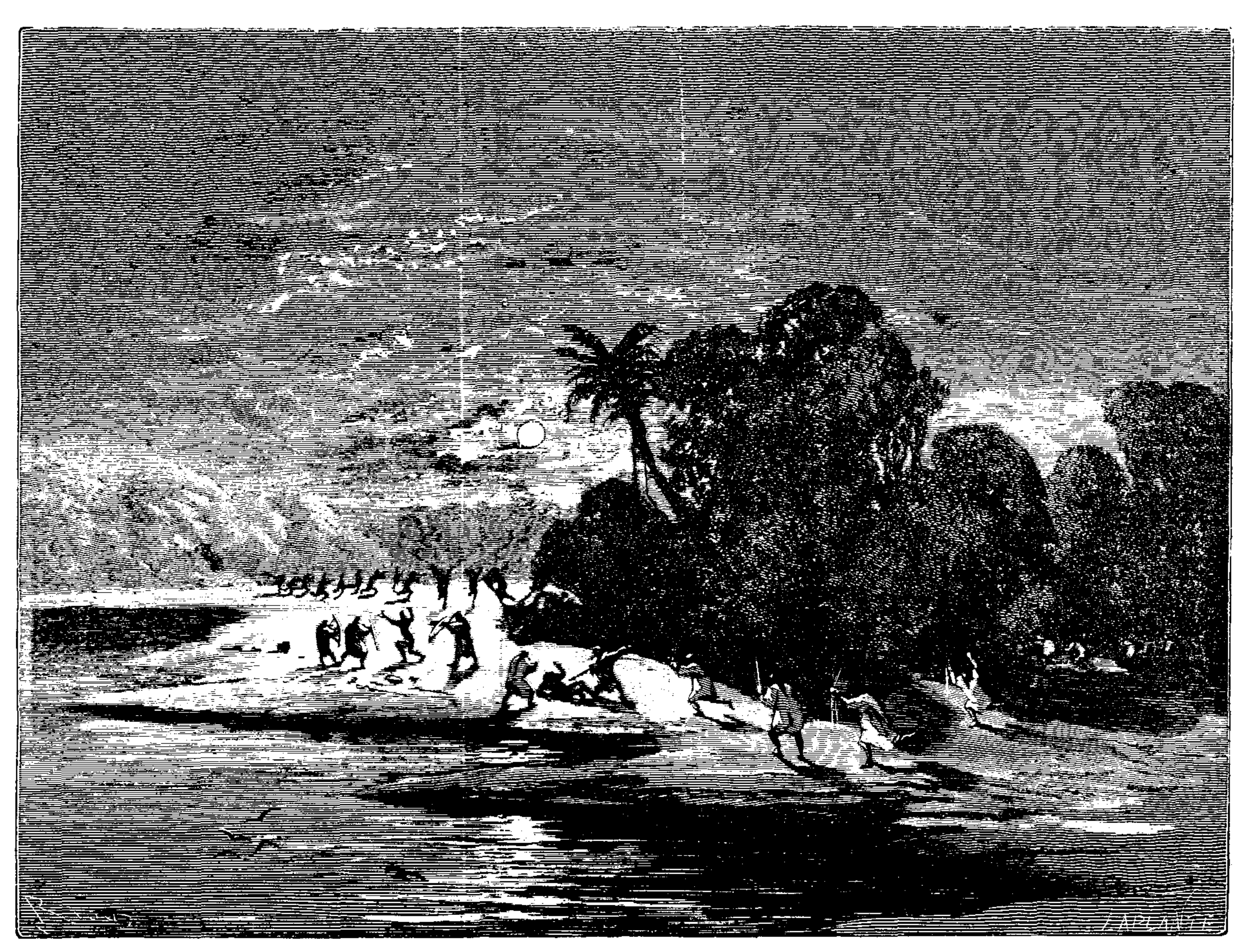
Ici je cessai d'enfoncer des clous, pour regarder le révérend.

« Voilà de quoi il s'agit ; continua-t-il. — Notre tapis d'église peint en 1789 par le P. Marquès[1] a été rongé par les rats et tombe en lambeaux ; nous ne savons comment le remplacer, et je voulais te prier de nous en faire un autre.

— Mais je ne suis pas fabricant de tapis, exclamé-je !

— Tu n'étais pas sculpteur non plus, Pablito, et pourtant tu as su remettre des nez et des oreilles à nos saintes images. Encore ce petit sacrifice pour être agréable à ton vieil ami. Nous n'avons qu'un tapis en loques, et tu comprends qu'il serait indécent d'étaler pareille guenille le jour de Pâques, devant nos saints remis à neuf. »

Pris au traquenard, je ne pus que baisser la tête et demander au prieur des renseignements sur le tapis qu'il exigeait de moi. Ce tapis, assemblage de bandes de



Chasse aux Cachibos anthropophages.

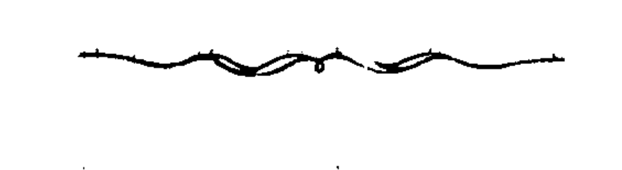
lona cousues, devait figurer en peinture, tel ou tel sujet de mon choix.

Une demi-heure après cet entretien, la pièce de lona était retirée de la cellule aux marchandises, et coupée par bandes de dix mètres, en présence des veuves de Sarayacu qu'on avait convoquées. Chacune d'elles reçut ensuite du prieur une provision de fil, une longue aiguille et l'ordre d'assembler immédiatement les six lès qui devaient former la largeur du tapis. Comme ce travail de couture ne pouvait être fait dans le réfectoire où il eût gêné le service, les veuves se réunirent sur la place, et sans s'inquiéter du soleil qui leur rôtissait les épaules, ni des moustiques qui les dévoraient à l'envie, elles commencèrent à jouer de l'aiguille avec accompagnement de babil et d'éclats de rire.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Le lecteur a pu juger du talent de dessinateur du révérend P. Marquès par le *fac-simile* de son dessin-problème que nous avons donné quelques pages plus haut (voy. p. 219).





Fabrication d'un tapis à Sarayacu.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Un portrait en miniature. — Départ de la mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra Blanca.

Grâce au nombre des couturières, plutôt qu'à l'agilité de leurs doigts, le tapis fut bientôt assemblé; il mesurait dix mètres de long sur huit de large. Je le fis porter dans l'église où j'avais résolu d'établir mon atelier; puis quand on l'eut posé à plat sur le sol, je le fis tendre au moyen de cordes et de piquets. Toute la journée fut consacrée à ces préliminaires, auxquels j'employai les deux sexes de la Mission.

Pendant qu'hommes et femmes s'agitaient devant moi, il me vint une idée extralumineuse; c'était d'affecter à la décoration picturale de ce tapis les veuves qui venaient de le coudre, et de m'éviter de la sorte une besogne fastidieuse. Ces femmes, me dis-je, ont le talent, comme celles des Conibos, d'orner de fleurs, de grecques, d'entre-lacs leurs jarres, leurs plats, leurs assiettes; rien ne les empêche de faire en grand ce que d'habitude elles font en petit, et de décorer un tapis au lieu d'un pot à soupe. J'allai communiquer mon idée au prieur, qui l'approuva sans restriction et enjoignit à mes rapins femelles de m'obéir aveuglément en toutes choses, sous peine de lier connaissance avec *martin-chicote*. C'est par ce nom qu'on désigne à Sarayacu le nerf de lamantin qui sert à punir les méfaits du beau sexe.

Je donnai vingt-quatre heures à mes aides pour se procurer des couleurs et des pinceaux, et cela en quantité suffisante pour que le travail une fois entrepris n'eût à souffrir d'aucun retard. A l'expiration du délai, elles arrivèrent à la file, portant chacune une terrine et une poignée de petits balais. Ces terrines étaient les pots à couleurs. Il y avait du bleu, du jaune, du rouge-brun, du vert, du violet, du blanc et du noir[1]. Les petits

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177, 193 et 209.

1. J'ai dit, dans ma revue des Conibos, à quelles écorces et à quelles plantes, leurs femmes empruntaient les couleurs dont elles

balais étaient des pinceaux formés de brins d'herbes. De mon côté, je n'étais pas resté oisif. Tandis que les veuves fabriquaient couleurs et pinceaux, j'avais arrêté ma composition et tracé mon esquisse à l'aide d'un tison éteint, pris au foyer de la cuisine. Une guirlande d'épis de blé et de grappes de raisin, destinés à symboliser le pain et le vin, la chair et le sang, cette nourriture réelle et mystique de l'homme et du chrétien, formait la bordure de mon tapis. Aux angles, s'étalaient les armes de la République, comme un mémento relatif à l'obéissance que tout sujet doit à César. Une grande ellipse dont la ligne disparaissait sous des fleurs, des fruits et des papillons, occupait le champ du tapis et retenait captifs quatre oiseaux de farouche mine, postés aux quatre vents du ciel. Ces oiseaux, l'œil irrité, le bec ouvert, les serres contractées, semblaient se disputer avec acharnement une orange de la grosseur d'un cantaloup, formant le point central de la composition. Dans cette orange, j'avais écrit le mot *Ecclesia*, et chaque oiseau portait au cou dans un cartouche, le nom d'un des grands hérétiques dont les schismes ont bouleversé l'Église.

Chaque veuve munie de sa terrine et de ses pinceaux, vint s'accroupir devant la partie du tapis qu'elle devait peindre. L'une eut pour tâche de passer au violet les grappes de raisin, l'autre de badigeonner d'ocre jaune les épis de blé, celle-ci de remplir les émaux des écus d'armes, celle-là de teinter le corps des oiseaux. La distribution du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre, était faite par moi. Dès qu'une de mes aides avait terminé sa besogne, je m'emparais de la partie ébauchée par elle, j'en arrêtais nettement les contours, puis au moyen de noir de fumée et de plâtre liquide, je lui donnais avec les ombres et les clairs, le relief nécessaire. La hampe d'un drapeau qui me servait d'appui-main dans ce travail, me servait aussi de bâton de commandement pour rappeler à l'ordre mes loquaces élèves.

Le remplissage de ce mirifique tapis me prit une semaine qui me parut durer un mois; mais je fus dédommagé de l'ennui que m'avait causé cette œuvre sans équivalent dans mes souvenirs, par le concert d'éloges qui retentit autour de moi. Mes oiseaux en particulier obtinrent un succès d'enthousiasme parmi les néophytes. Hommes, femmes, enfants, équarquillant leurs yeux, se demandaient avec admiration quel était le pays assez favorisé du ciel pour posséder de pareilles bêtes à plumes.

Je laissai les deux sexes de Sarayacu chanter à l'envi mes louanges, et je repris mes travaux d'emballage interrompus depuis neuf jours. Quand j'eus fini, j'allai trouver le révérend prieur et lui annonçant mon départ immédiat, je le priai de me donner un canot et deux hommes pour me conduire jusqu'à Nauta.

« Tu mérites mieux que cela, me dit-il très-obligeamment; ton tapis *de l'hérésie* est une merveille, et pour reconnaître le plaisir qu'il m'a fait, je veux que tu descendes la rivière comme un grand personnage et non comme un *churupaco* Je te donnerai donc une pirogue à huit rameurs avec un pilote interprète. Tu emporteras des provisions de toutes sortes, auxquelles je joindrai du tafia pour tes hommes, et trois carottes de tabac pour tes cigarettes. En outre, je te remettrai un assortiment de *frioleras*, couteaux, ciseaux, hameçons, fausses perles qui te serviront à acheter aux infidèles de l'Ucayali, des munitions de bouche, quand les tiennes seront épuisées. — Es-tu satisfait, Pablito?

— Comment donc, padre mio, mais je suis ravi, enchanté!

— Tant mieux alors que tu sois enchanté; cela m'enhardit à te demander un petit service que j'éloignais sans cesse, mais que ton départ précipité ne me permet plus d'ajourner.... »

A un geste plus expressif que poli qui m'échappa, le révérend répondit par le plus aimable de ses sourires.

« J'ai une sœur qui habite Riobamba, continua-t-il. L'excellente femme de quatre ans plus jeune que moi, me fit promettre lors de notre dernière entrevue en 1828, de lui envoyer mon portrait. Jusqu'à ce jour je n'ai pu tenir ma promesse, et ma pauvre sœur a dû croire que je ne songeais plus à elle; mais je l'ai si peu oubliée, que je compte sur toi, Pablito, pour faire ce portrait qu'elle attend depuis si longtemps et qui la rendra bien heureuse. »

J'allais répondre au révérend Plaza, que n'ayant sous la main ni toile, ni couleurs, il m'était impossible de faire son portrait, dût sa respectable sœur en être marrie, lorsqu'il me prévint en ajoutant:

« Ce n'est pas un grand portrait que j'exige de toi; un petit suffira. Une *miniaturita*, par exemple. Sais-tu ce que je veux dire? »

Je le savais si bien que je priai le digne vieillard de se préparer à me donner le lendemain une première séance.

Rentré dans ma cellule, je me demandai en déclouant la caisse où j'avais renfermé couleurs et papiers, si j'étais destiné à renouveler à Sarayacu les douze travaux d'Hercule. Pareil honneur m'agréait d'autant moins, que le P. Antonio, seul compagnon avec qui j'eusse échangé quelques idées, était parti pour sa mission de Tierra Blanca à notre retour de Cosiabatay et qu'en son absence, l'oisiveté d'esprit à laquelle me condamnait l'achèvement de mes travaux, me rendait plus pesant encore l'ennui que j'éprouvais à Sarayacu.

Tout en faisant ces réflexions, je furetais dans mes cartons pour y trouver du papier convenable. Un carré de Bristol que j'y découvris, me parut pouvoir suppléer jusqu'à un certain point à l'ivoire qui me manquait pour ma miniature. Je collai mon papier par les angles, je lavai mes meilleurs pinceaux, garnis ma palette, et le lendemain venu, j'attendis mon modèle.

A onze heures il entrait chez moi, vêtu d'une robe neuve et la barbe faite avec soin. Je le fis asseoir près de la fenêtre et l'engageai à rester immobile. Dix minutes n'étaient pas écoulées, qu'il avait fermé les yeux et ron-

se servent. Ces mêmes végétaux sont employés par les femmes de Sarayacu.

flait doucement. Je le laissai dormir et continuai ma besogne. A midi, la cloche qui appelait au réfectoire le réveilla.

« Allons dîner, me dit-il; car, à rester ainsi tranquille, je *finirais* par m'endormir. »

Après cinq séances qui parurent un peu longues au révérend, bien que le sommeil en eût abrégé la durée, je lui remis son portrait, qu'il examina avec un plaisir évident. Certain rideau de damas sombre sur lequel il se détachait, et le fauteuil rouge et or dans lequel je l'avais assis, furent trouvés par lui d'excellent goût, bien qu'ils me parussent jurer un peu avec le vœu de pauvreté fait par les disciples de saint François.

Deux heures après la remise de ce portrait, je réclamais de mon modèle l'exécution de sa promesse.

« Demain, à midi, tu pourras partir, me dit-il. Ta pirogue est déjà choisie; on s'occupe des provisions qui te sont destinées, et les rameurs qui doivent te conduire à Nauta font leurs adieux à leur famille. Maintenant aurais-je oublié quelque chose, n'as-tu rien à me demander?

— Absolument rien, padre mio, si ce n'est qu'au lieu de huit rameurs que vous m'avez offerts, vous ne m'en donniez que deux avec mon rapin Julio pour pilote. Huit hommes me rompraient la tête avec leur babil et leurs chants, et d'ailleurs consommeraient trop de vivres.

— Avec huit hommes tu eusses voyagé plus vite.

— Je tiens au contraire à voyager très-lentement; à présent que rien ne me presse et que ceux qui m'attendaient au Para ne m'attendent plus, j'en profiterai pour aller doucement et voir les choses à mon aise.

— *Fiat voluntas tua,* » termina le prieur.

On ne vit pas quatre mois dans une cellule, au milieu d'une solitude et d'une paix profondes, livré à de calmes études et à des recherches intéressantes, sans



Une séance artistique.

que l'esprit, à défaut de cœur, ne s'attache un peu à ses quatre murs. C'est ce que j'expérimentai par moi-même. La veille encore, retenu contre mon gré à Sarayacu, la cellule que j'habitais m'était odieuse et je lui trouvais l'air sinistre d'une prison; à présent que l'heure était venue de la quitter, je me surprenais à la regarder avec émotion, et, Dieu me pardonne, je regrettais presque de l'abandonner pour toujours.

Par suite de cette inconséquence naturelle à l'homme, j'employai la dernière journée que je passai à la Mission à revoir un à un les lieux que naguère je voulais fuir en toute hâte. Je visitai les chaumières des néophytes; j'entrai dans la forge où se fabriquaient les dards à tortue et dans la cuisine où s'élaboraient les potages. Je n'oubliai ni l'humble église, ni le moulin à cannes, ni le parc à tortues. Quand vint le soir, j'adressai mes adieux à la brise imprégnée de musc, à la nuit, aux étoiles, aux masses sombres des forêts qui cerclaient l'horizon, aux canards *huananas* errants sur la place, puis quand j'eus donné un dernier regard et un souvenir aux choses qui m'avaient charmé, je rentrai chez moi et m'allongeai sur ma barbacoa où, jusqu'au matin, je ne fis qu'un somme.

En me réveillant je courus au port. J'y trouvai Julio, mon futur pilote, occupé à tresser les folioles de palmier destinées au pamacari de notre pirogue. L'honnête sexagénaire m'avoua que le petit voyage que nous allions faire ensemble lui souriait infiniment. Je connaissais assez mon vieux rapin pour savoir que l'idée de vagabonder à son aise entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait. L'air de la civilisation qu'autrefois il avait respiré à Lima, ne lui avait été que médiocrement favorable. Aux merveilles de la cité des Rois, il préférait l'humble couvert de ses forêts et les plages de ses rivières. Le seul produit de cette civilisation dont il ne fît pas fi était le rhum, qu'il aimait beaucoup et qu'il

déclarait préférable comme boisson à l'eau de pluie ou de rivière.

Je le laissai à sa besogne et revins au couvent donner un tour de corde à mes bagages. Pendant cette dernière matinée, je reçus les visites du majordome, du charpentier, du fendeur de bûches de la cuisine, des gouverneurs et des alcades. Je m'enrouai à répondre aux souhaits de santé, de bonheur, de prospérité qui me furent adressés par ces bonnes gens. Les femmes, à qui les statuts du couvent interdisaient l'entrée de ma cellule, se groupèrent à l'intérieur, devant ma fenêtre, et passant leurs bras à travers ses barreaux, me lancèrent, en manière d'adieu, des patates douces, des ananas et des oranges. La troupe des veuves, en souvenir de mon œuvre artistique à laquelle elles avaient si vaillamment collaboré, vinrent ajouter leurs souhaits aux vœux de la foule.

A deux heures après midi, le prieur et ses religieux m'accompagnaient au port. La pirogue était démarrée, les rameurs étaient à leur poste et mon vieux Julio, sa pagaye en main, avait pris place à l'arrière du canot. Le fond de l'embarcation disparaissait sous un pantagruélique amas de poules, de tortues, de viandes boucanées, de poisson salé, de bananes et de tronçons de cannes à sucre. Des jarres ventrues, pleines de sirop noir, de café moulu, de tafia, brochaient sur le tout et complétaient cette réunion de choses joyeuses. Le seul objet qui les déparât était une nasse carrée renfermant six singes de la grande espèce, écorchés et fumés, que le digne prieur avait cru devoir ajouter comme supplément à mes provisions de route. On eût dit de jeunes nègres retirés de la broche et n'attendant que le moment d'être accommodés en salmis. Je me promis bien de ne pas voyager longtemps en compagnie de ces hôtes funèbres.

L'heure d'une séparation éternelle était arrivée. J'échangeai de tendres adieux avec le révérend Plaza et les deux religieux; puis, leur ayant serré la main et donné rendez-vous dans un monde meilleur, je me laissai tomber sous le pamacari de la pirogue, qui quitta le bord, mit le cap à l'est et fila bientôt comme une anguille sur la petite rivière de Sarayacu.



La forge de Sarayacu.

Notre navigation, au milieu des plantes aquatiques et sous un couvert d'arbres et de lianes, dura plus d'une heure, puis nous débouchâmes brusquement sur l'Ucayali. Trois lieues marines nous séparaient en ce moment de la Mission de Sarayacu. Certain que son vénérable prieur ne pouvait me voir, je me glissai hors du pamacari, pris à deux mains la nasse aux singes et la lançai à la rivière. En voyant les hideuses bêtes descendre au fond de l'eau, mes rameurs jetèrent un cri et mon pilote leva les bras au ciel. Comme ces bonnes gens semblaient scandalisés de mon action et murmuraient tout bas qu'elle allégeait d'autant la masse des provisions communes, je leur montrai les viandes boucanées, les poules, les tortues entassées dans l'embarcation et leur dis simplement que lorsque ces munitions de bouche seraient épuisées, j'avais les moyens de m'en procurer d'autres; qu'en conséquence point n'était besoin de s'alimenter de viande de singe et d'avoir sans cesse sous les yeux cette lamentable caricature de l'espèce humaine. Je ne sais si mes conducteurs se rangèrent à mon avis; mais après avoir bu chacun un verre de tafia que je leur versai, ils se mirent à jacasser comme des pies, tout en ramant comme des forcenés. Je profitai de leurs bonnes dispositions pour les prier de rallier la rive gauche de l'Ucayali, dont la direction du courant nous avait un peu éloignés.

Le paysage, considéré dans son ensemble, n'offrait rien de bien remarquable; devant nous la grande rivière décrivait une courbe immense qui s'allait perdre à l'horizon; à notre gauche, d'épais fourrés voilaient la berge

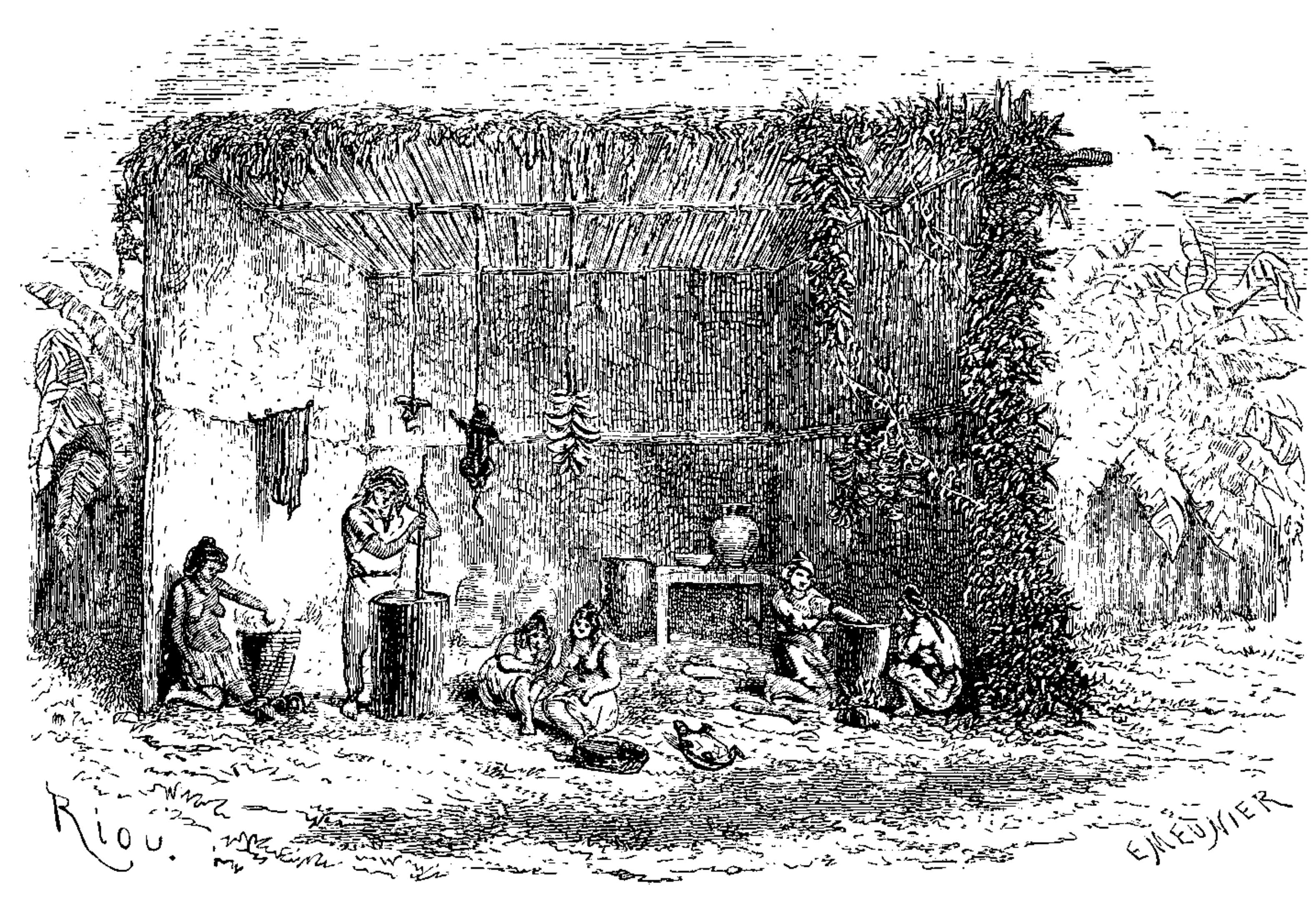
et retombaient dans l'eau, qui reflétait très-nettement leur silhouette. A notre droite, les noires verdures du territoire des Sensis, estompées par la distance, cachaient le pied des cerros de Cuntamana, dont on n'apercevait que les ramifications du nord et du sud, couvertes de végétation de la base au faîte.

Parvenus à l'extrémité de la courbe décrite par l'Ucayali, nous rangeâmes à l'honneur l'entrée du canal Tipichca ou mieux du Tipichca[1], chemin de traverse que prennent les gens affairés qui vont de Tierra Blanca à Sarayacu. Ce canal, qui s'achève dans l'intérieur des terres, à une courte distance de Sarayacu, abrége de six lieues le trajet d'une mission à l'autre.

L'entrée du Tipichca dépassée, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du canal Yapaya, qui n'est pas comme son voisin un conduit sans écoulement, mais le trop-plein d'un lac du nom de Yapaya, formé par une petite rivière descendue des versants orientaux de la sierra de San Carlos. Comme les rameurs se disposaient à passer outre, j'ordonnai à Julio d'entrer dans ce canal, ce qu'il fit aussitôt, tout en paraissant étonné de recevoir un pareil ordre.

Rien ne recommandait à l'attention ce maigre affluent de l'Ucayali, large à peine de quatre mètres à son embouchure, et sans les nuées de moustiques que l'embarcation faisait lever en frôlant les buissons du bord et qui retombaient sur nous en pluie d'aiguilles, je fusse resté étendu et rêvant sous mon dais de feuillage; mais les piqûres de ces insectes m'interdisaient toute torpeur physique et intellectuelle. Forcé par la douleur de me débattre, de bondir, de rouler çà et là des yeux effarés, j'enregistrais malgré moi des détails que sans mes tourmenteurs j'eusse très-probablement négligés.

Grâce à l'activité de corps et d'esprit que m'imprimait leur aiguillon, je pus constater que les bords du canal Yapaya étaient revêtus de faux maïs, d'arums, de canacorus et de marantas à demi submergés. De hauts buissons de bignone odorante et d'une passiflore épineuse à fleurs pourpres alternaient avec des massifs de ces palmiers sans stipe appelés *Yarina*, — le *Nipa fruticans* des botanistes — dont les palmes, semblables à d'élégantes plumes d'autruche, servent aux indigènes à couvrir leurs demeures. Le feuillage des cécropias penchés sur l'eau y découpait de grands trapèzes d'ombre blonde, traversée par des rayons d'or lumineux. Des martins-pêcheurs au dos d'aventurine, aux ailes d'azur; des jacanas à la crête osseuse, des agamis ou oiseaux-trompettes, troublés dans leur partie de pêche ou leur méditation par le passage de la pirogue, fuyaient devant elle et s'allaient poser quelques pas plus loin. Une odeur de musc répandue dans l'air décelait le voisinage des caïmans vautrés dans l'épaisseur des herbes.



La cuisine de Sarayacu.

A ce canal de Yapaya que nous remontâmes pendant deux heures, au milieu des gymnotes électriques à robes de sangsue que nous voyions filer entre deux eaux et dont le contact faisait trembler la rame aux mains des rameurs, à ce canal succéda un lac d'une lieue de circuit. Quatre habitations d'Indiens Schetibos s'élevaient sur ses bords. Les propriétaires de trois d'entre elles étaient allés pêcher sur la rivière Ucayali, laissant leur demeure et leur mobilier sous la sauvegarde de deux Indiens de leur tribu, un homme et une femme établis dans la quatrième habitation. Au moment où notre pirogue accosta la berge, il y eut entre mes rameurs et

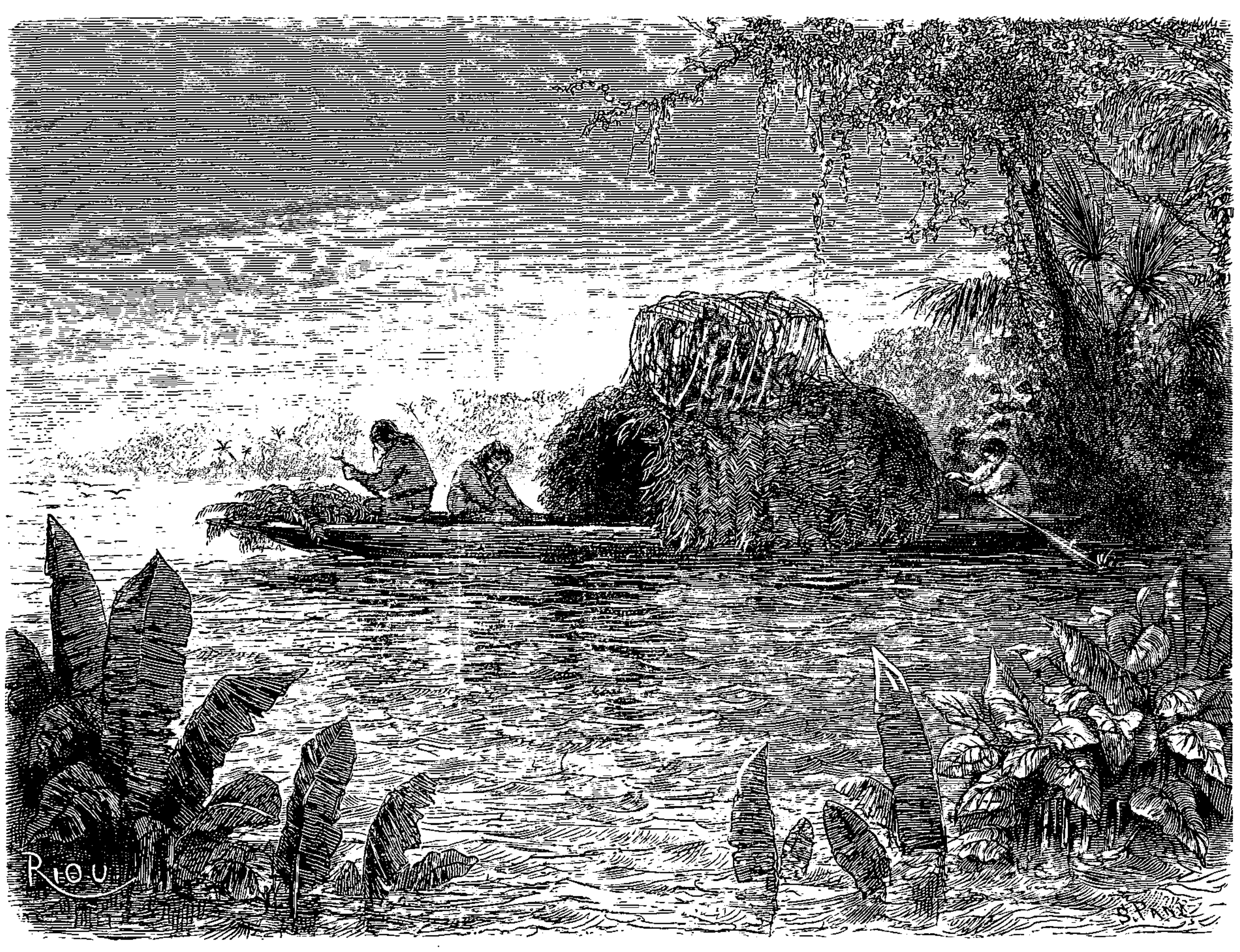
1. En langue pano, les mots *tipi schca* (ce qui abrége ou raccourcit) sont appliqués à tout canal formé par une rivière qui a déserté son ancien lit pour porter plus à l'est ou à l'ouest, fait très-commun dans ces parages. Certains tipichcas ou canaux, *abrégent* en effet la distance d'un point à un autre; mais le plus grand nombre ne servent qu'à remiser le poisson. Le fretin surtout y abonde. Les indigènes le pêchent à coups de flèches ou en barrant le canal et en empoisonnant ses eaux à l'aide du barbasco (*jacquinia armillaris*).

ces Schetibos un échange de cris joyeux et de politesses qui prouvait que leur connaissance mutuelle datait de loin.

L'étonnement que Julio avait manifesté en recevant l'ordre de remonter le canal Yapaya, au lieu de continuer à descendre l'Ucayali, devint de la stupéfaction quand je lui annonçai mon intention de passer la nuit chez ses amis les Schetibos. Sans lui laisser le temps de me questionner sur cette nouvelle fantaisie, je fis décharger la pirogue, porter ma moustiquaire dans celle des trois maisons vides qui me parut la mieux balayée, et comme la nuit était venue sur ces entrefaites, je soupai à la clarté des étoiles et pris possession de mon cadre d'étoffe après avoir recommandé à mes gens de m'éveiller au petit jour.

A l'heure dite, Julio secouait les cordes de ma moustiquaire pour m'avertir qu'il était temps de me lever; la pirogue était rechargée, et lorsque je m'y fus installé, nous quittâmes la rive. Comme mon pilote dirigeait l'embarcation à l'est, vers le goulet du lac qui communiquait avec l'Ucayali, je le priai de changer de manœuvre et de gouverner à l'ouest. « Mais où allons-nous donc? s'écria-t-il. — A Santa-Catalina, » répondis-je.

Santa-Catalina est une des trois Missions de la plaine du Sacrement encore existantes, et j'eusse cru manquer à mes devoirs de voyageur en passant devant elle sans

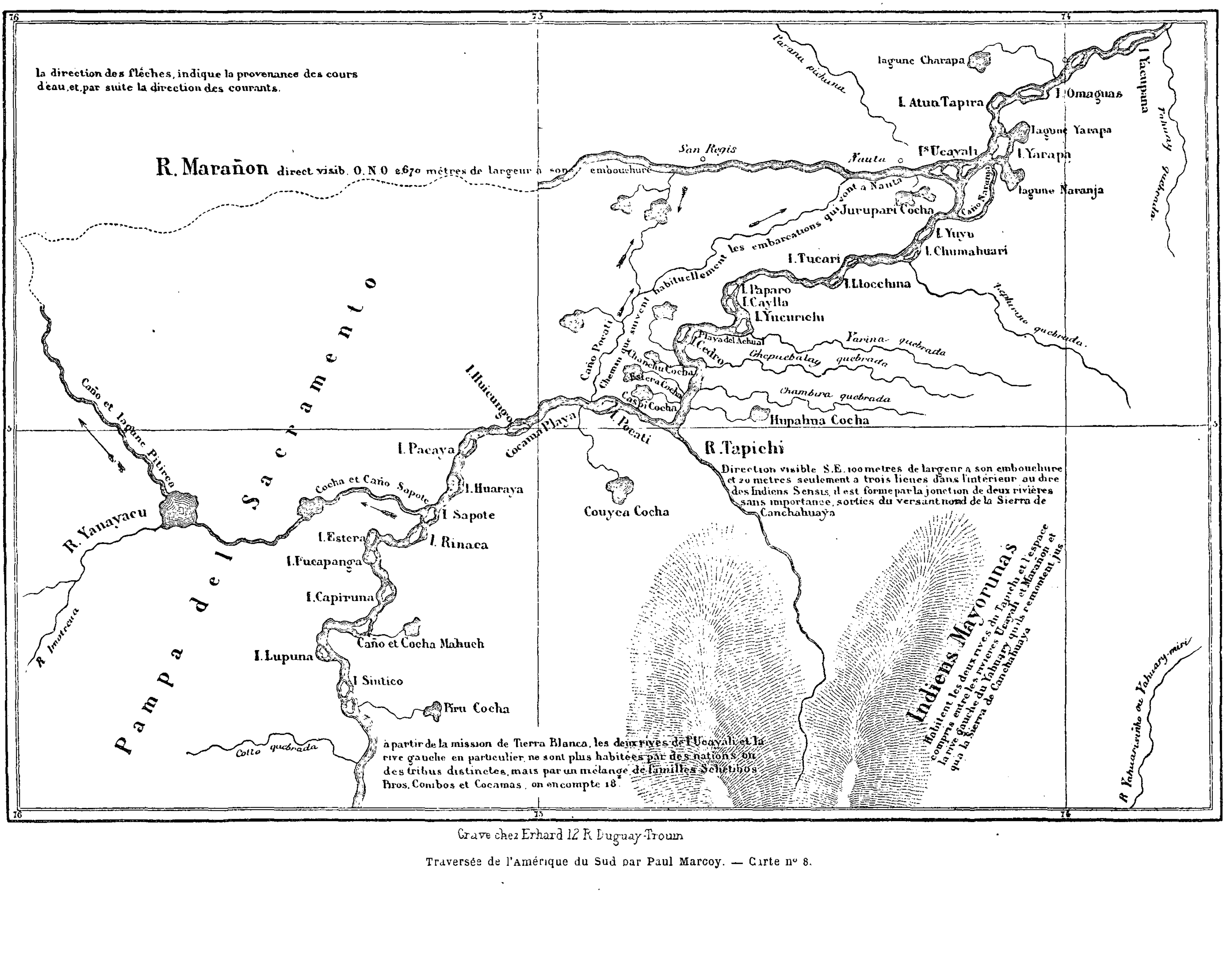


Départ de Sarayacu.

la visiter. Quand je dis *devant* elle, j'abuse peut-être un peu de la préposition de lieu, car dix-huit lieues la séparent du lit de l'Ucayali; mais comme aux débuts du voyage il m'était arrivé d'en faire vingt-cinq pour saluer un digne prêtre, ce trajet de dix-huit lieues ne pouvait me coûter, pour voir une ancienne Mission.

En quittant le lac Yapaya, nous nous étions engagés dans la petite rivière de Santa-Catalina qui l'alimente et dont le courant est assez rapide. Mes hommes ramèrent pendant tout le jour avec une bonne volonté et une énergie que j'eus soin d'entretenir par quelques rations de tafia. Au coucher du soleil, nous débarquâmes à un endroit de la rive gauche où s'épanouissait un ficus énorme. Nous allumâmes sous cet arbre le feu du campement, et nous goutâmes à son ombre un sommeil paisible. Le lendemain à l'aube nous nous mettions en route, et vers midi nous entrions dans le port de Santa-Catalina.

Ce port était une simple échancrure pratiquée dans la berge par les empiétements de la rivière. La Mission, élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau, en était distante d'un jet de flèche et se composait de onze chaumières et d'un carré long à toiture de palmes, qui me parut être l'église. Tout cela était éparpillé sur une pelouse d'herbe rase et jaunie, dont une croix de bois, jadis peinte au rocou, occupait le centre. Dans ce mé-



Gravé chez Erhard 12 R. Duguay-Trouin

Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte nº 8.

lancolique ensemble, un détail pittoresque attirait le regard ; c'était un groupe de papayers, au tronc lisse, gris, argenté, d'une rectitude parfaite, et couronné à leur extrémité d'un chapiteau de feuilles flambelliformes. On eût dit de sveltes colonnes corinthiennes.

Une solitude complète régnait dans la localité. Je visitai l'une après l'autre toutes les cases, sans trouver homme ou perroquet à qui parler. Si mes rameurs ne m'eussent assuré que les néophytes de Santa-Catalina devaient être occupés à cette heure dans leurs plantations, j'aurais cru la Mission dépeuplée par une épidémie. En errant à travers ces demeures abandonnées, j'arrivai devant le carré long, qu'à distance j'avais pris pour l'église du lieu. C'était bien l'église en effet; et, par les lézardes de ses parois, je pus m'assurer qu'elle était complétement nue. Sur un cube en torchis qui jadis avait été l'autel, de pâles lizerons et des polypodes, graines et spores tombées de la toiture ou chassées par les vents, s'étaient développées et végétaient languissamment dans la pénombre.

Je revins au rivage assez désappointé. Au lieu d'une Mission vivante et florissante que je m'étais attendu à voir, je n'avais trouvé qu'une église en ruines et des maisons sans habitants. Adieu les dessins ethnographiques que je m'étais promis de faire du type de ses néophytes, Indiens Cumbazas et Balsanos[1], croisés de Schetibos. Ces dessins étaient annulés par l'absence des gens qui devaient me servir de modèles. Un moment je regrettai d'avoir fait dix-huit lieues pour enregistrer ce néant.



Le canal de Yapaya.

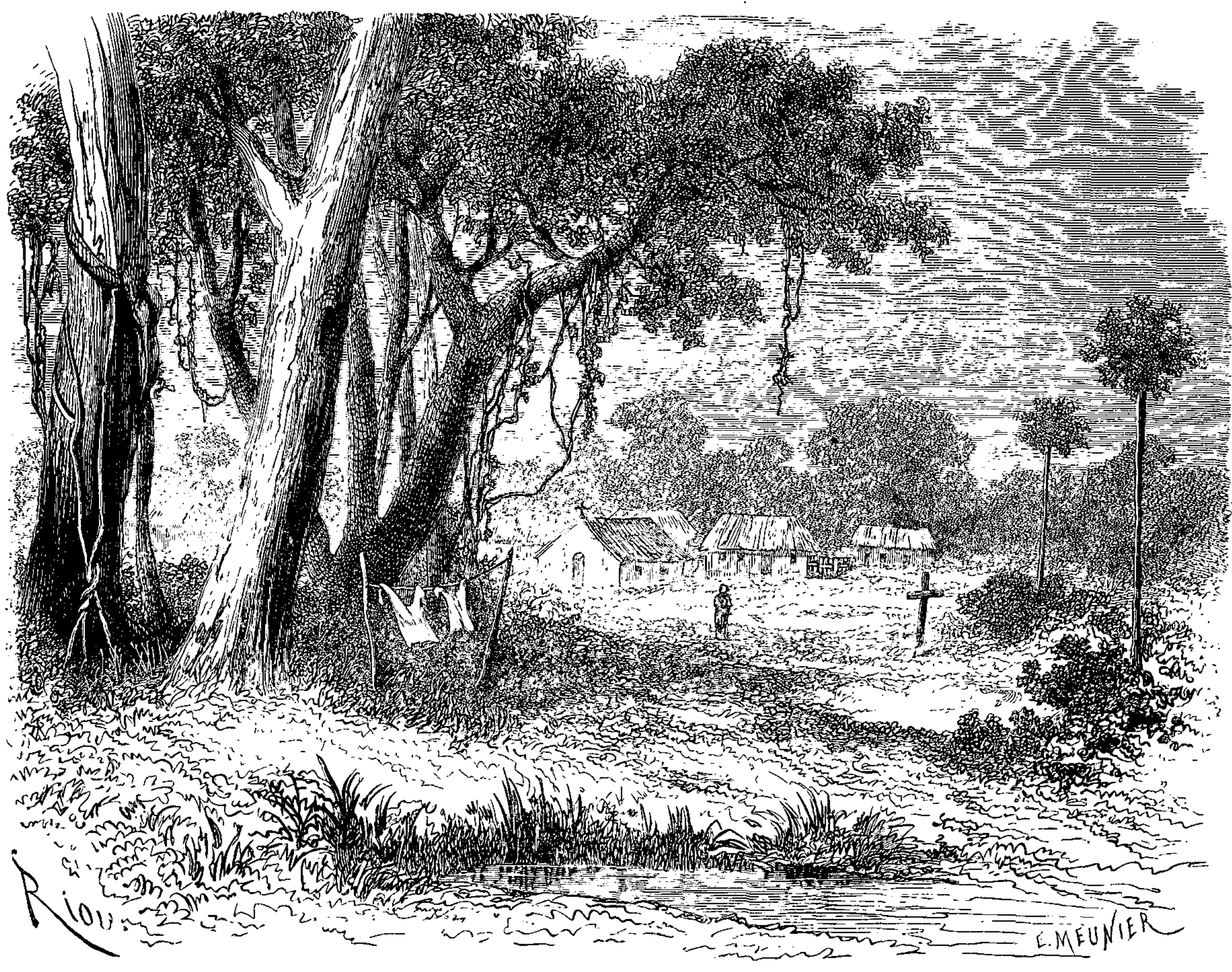
En regagnant ma pirogue, j'aperçus à gauche du port, sous un bouquet d'arbres que la hache avait épargnés, deux chemises lavées par quelque ménagère, et suspendues à une corde pour y sécher. C'était, en l'absence de l'homme, le seul objet qui le représensât. L'abandon momentané de ces chemises, que le premier passant venu eût pu s'approprier, témoignait chez celle qui les avait blanchies, sinon une grande confiance dans l'honnêteté du prochain, du moins une intime persuasion que le site était bien désert, et qu'à moins d'un miracle il ne pouvait passer personne. Pour prouver à la ménagère Catalina[1] que le miracle avait eu lieu, je nouai les manches

1. Cumbazas et Balsanos habitaient autrefois les environs de Balsapuerto (port de la Balsa), sur le Huallaga. Catéchisés au XVII[e] siècle par les Franciscains de Lima, et réunis dans les Missions que ces religieux avaient fondées sur les rives du Huallaga, ils y vécurent et leurs descendants après eux, jusqu'au commencement de ce siècle. Des démêlés qu'ils eurent à cette époque avec les Xeberos de la rive gauche du Marañon, ayant décidé leur émigration à travers la plaine du Sacrement, ils se répandirent jusque dans les Missions de l'Ucayali, où ils contractèrent des alliances avec les Panos-Schetibos chrétiens qui y étaient établis.

1. Les néophytes de Santa-Catalina sont désignés, dans les Missions voisines, par le nom de *Catalinos*.

de ses chemises et les suspendis par un lien d'écorce à une branche d'arbre. Cette innocente espièglerie qu'on ne manqua pas d'attribuer à *Yurima*, l'esprit du mal, dut défrayer pendant huit jours la conversation des néophytes de Santa-Catalina.

Nous mîmes immédiatement le cap à l'est et descendîmes, avec la rapidité d'une flèche, la rivière de Santa-Catalina que nous avions remontée assez péniblement. Le lendemain, dans l'après-midi, nous laissions derrière nous le canal Yapaya et rentrions dans l'Ucayali. Nous coupâmes la rivière en diagonale pour atteindre un îlot de sable placé au milieu de son lit. Une halte de quelques heures que nous y fîmes, nous permit de souper et de tenir conseil. Deux courbes de la rivière, d'environ trois lieues chacune, nous séparaient encore de Tierra Blanca; au lieu de passer la nuit sur l'îlot, comme d'abord nous l'avions résolu, nous convînmes de la passer dans notre pirogue, et d'abandonner celle-ci à l'impulsion du courant. D'après l'évaluation de Julio elle devait se trouver par le travers de Tierra Blanca entre trois heures et quatre du matin. Confiant dans l'expérience de mon vieux Palinure, à dix heures je fis larguer



Mission de Santa-Catalina.

l'amarre et prendre le large. Un moment après chacun de nous ronflait dans un ton différent, laissant l'embarcation flotter à la dérive comme un bouchon de liége.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, ni quel songe heureux me berçait, lorsque la main de Julio, en touchant mon épaule, interrompit mon sommeil et mon rêve. « Tierra Blanca », dit-il. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. La nuit était sombre. Les étoiles brillaient au ciel. Un brouillard léger rampait sur la rivière dont les berges étaient accusées par deux bandes d'un noir opaque. A notre gauche un point lumineux tremblait dans la brume. Julio gouverna sur ce phare inconnu en invitant ses compagnons à peser sur la rame. A mesure que nous en approchions, un vent frais, précurseur de l'aube, ridait la surface de l'Ucayali. Cependant le jour n'avait pas encore paru, quand nous atterrîmes devant Tierra Blanca. Laissant à mes gens le soin de désarmer la pirogue, je sautai en terre, et marchai vers le phare qui continuait à briller dans l'obscurité.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

OURGA.

L'aoul de Djirgalantou. — Chasse aux loups. — Réception du consul de Russie. — Panorama d'Ourga. — Fête russe. — Visite à la Montagne-Sacrée. — Pêche à la seine et au couteau. — Forêt consacrée. — Inscriptions en caractères gigantesques. — Les trois villes d'Ourga. — Les Chinois en Mongolie. — Palais du Guison-tamba.

La station de *Djirgalantou*, où l'on changea de chevaux, est située dans une magnifique prairie encadrée de montagnes. Des Khalkhas avaient établi leur campement en cet endroit : çà et là s'élevaient de misérables tentes près desquelles les femmes et les enfants trayaient les vaches, les brebis et les chèvres dans des seaux de cuir que des jeunes gens transportaient au bout de longues perches appuyées sur leurs épaules; des cavaliers, drapés dans leurs manteaux en peaux de mouton, projetaient leur silhouette immobile au milieu des immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux ; il y avait surtout une quantité incroyable de poulains attachés sur deux lignes à des pieux enfoncés en terre; de temps en temps les juments, cessant de brouter l'herbe du pâturage, apportaient leurs pis gonflés de lait à leur progéniture affamée ; quelques chameaux effeuillaient les branches des saules et des trembles nains qui s'élevaient seuls au milieu de la prairie, humbles messagers de la fertilité renaissante; de grands chiens, au museau pointu, aux oreilles droites, les pattes longues et nerveuses, semblables à des lévriers, mais portant une crinière noire et des manchettes de longs poils aux articulations, poursuivaient de leurs aboiements les animaux récalcitrants ; leur pelage fauve et leur apparence de férocité les faisaient ressembler à des loups. L'*aoul*[2] auquel appartenaient ces grands troupeaux, évalués par Gomboë à dix mille têtes de bétail, comptait environ cent cinquante individus de tout âge et de tout sexe. Ils passent pour les descendants de Gengis-Khan, qui, au douzième siècle, entraîna ces hordes barbares à la conquête du monde, où elles se répandirent comme un torrent dévastateur depuis les mers qui baignent les côtes de la Chine, jusqu'au Danube et au centre même de l'Allemagne. C'est à Djirgalantou que commence le pays des Khalkhas, la plus nombreuse et la plus puissante des nations mongoles qui, devenue plus pacifique, semble avoir oublié ses idées de conquête, et subit l'influence morale des Chinois et des Russes ses voisins, sans s'apercevoir qu'elle est presque tributaire des premiers et qu'elle ne tardera pas à être dominée par les seconds. Les Khalkhas vivent en nomades, plaçant leurs tentes près des sources, émigrant quand le soleil a desséché les herbes qu'ils ont soin de brûler à l'automne, et changeant de place suivant les saisons, afin de pourvoir à la nourriture de leurs troupeaux. Telle est maintenant la seule occupation des descendants dégénérés des terribles conquérants du treizième siècle !

Le 6 juin, à cinq heures du soir, les voyageurs s'arrêtèrent à Dolon, où ils devaient passer la nuit. Ils n'étaient plus qu'à soixante-dix verstes d'Ourga, la capitale des Khalkhas, la grande ville des steppes, ce dont il leur était facile de s'apercevoir par l'augmentation de la population. Cependant la station de Dolon est située à mi-côte d'un profond ravin, dans un pays fort sauvage, au milieu d'un taillis de pins rabougris. Toute la nuit fut troublée par les hurlements des loups fort nombreux dans cette contrée où les attirent les moutons des pasteurs. Les loups sont les mortels ennemis des Khalkhas, qui leur font une guerre acharnée. Peu communs dans le désert de Gobi, où la proie leur manquerait et où d'ailleurs ils ne peuvent échapper aux hardis cavaliers qui les poursuivent sans relâche dans la steppe aride jusqu'à ce qu'ils les aient forcés, ils se sont réfugiés dans ces gorges montagneuses et boisées d'où ils sortent chaque soir de leurs repaires pour accomplir leurs dévastations nocturnes. Les Khalkhas en tuent quelques-uns à l'affût et en prennent surtout un grand nombre au piége; ceux-ci expérimentent cruellement le *væ victis!* l'animal captif est écorché tout vif et abandonné aux chiens qui achèvent, en le déchirant, sa misérable existence. Ces bandes de loups ne laissent pas que d'être dangereuses pour les voyageurs isolés, et il est prudent d'allumer la nuit de grands feux pour les écarter.

Sur pied de bonne heure, la caravane quitta Dolon vers six heures du matin; à onze heures elle atteignit la station de *Sousouloutou*, la dernière avant Ourga. Le vice-consul de Russie dans cette ville, M. Schechmaroff, accompagné d'un officier et de vingt Cosaques rangés en ordre de bataille, y attendait les voyageurs avec des voitures attelées à la russe, troïkas et

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305 et 321.
2. On appelle *aoul* un village de tentes.

tarentas. Sous une tente ornée de fleurs et de draperies de soie de toutes couleurs, était servi un déjeuner splendide, car il y avait une nappe (luxe inouï en Sibérie!), du beurre, du pain frais, une oie sauvage, et un rôti de mouton cuit avec du vrai bois et non avec du crottin, comme au désert.

« Toute malade que j'étais[1], ce fut avec une grande joie que j'aperçus à Sousouloutou les bonnets à poil et les lances des Cosaques! Les chevaux vigoureux des troïkas, attelés en éventail avec leur harnachement couvert de sonnettes qu'ils agitaient en frappant du pied et en mâchant leur mors, avaient un air européen à côté de nos petits coursiers à longs poils montés par de sauvages cavaliers. Décidément j'avais assez du désert! La tenue, la régularité, la discipline des Cosaques, les boutons dorés de leur officier, jusqu'à l'habit à queue de morue du vice-consul, me représentaient la civilisation et me faisaient tressaillir le cœur; il me semblait que j'allais guérir de suite, que je rentrais dans ma vie ordinaire après avoir passé par les angoisses d'un cauchemar étrange, et, chose bizarre, cette impression que je reçus spontanément me fit réellement du bien, et ma santé alla en s'améliorant à dater d'Ourga. Qui sait ce qui serait arrivé de moi, si j'étais restée plus longtemps sous le poids de l'abattement moral et physique que me causait le désert? »

La joie des voyageurs fut encore redoublée par l'arrivée d'un courrier mongol expédié de Pékin avec des lettres et des journaux d'Europe. C'est une sensation presque cruelle à force d'être vive, que de recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, de se dire que leur main a scellé le cachet qui vous arrive inviolé jusqu'au fond des solitudes les plus ignorées et les plus impénétrables.

Cette réception solennelle avait été ordonnée par M. Boroïkin, titulaire du consulat d'Ourga, qui avait passé l'hiver à Pékin d'où il avait expédié ses ordres à M. Schechmaroff. Après le déjeuner, qui fut très-cordial, chacun prit place dans les voitures russes qui partirent aussitôt au triple galop : aller plus lentement serait une injure pour la qualité des personnages qui y prennent place, et il faut se résigner à se faire casser la tête afin de tenir son rang.

A partir de *Sousouloutou* on se dirige, vers l'ouest, à travers une belle prairie où il n'y a pas de route tracée; à gauche la vue est bornée par des montagnes boisées couvertes de sapins, à droite de petits cours d'eau qui vont se jeter dans la rivière Toula courent en zigzag dans la vallée. En approchant d'Ourga, la prairie se resserre, les montagnes se rapprochent, la vallée diminue, et on se trouve tout à coup près de la rivière qui roule claire et rapide, mais guéable, sur un lit de gravier.

De ce gué on jouit d'un panorama splendide : la Toula, parsemée de petits îlots, plantés d'aunes, de saules et de peupliers, divise en plusieurs bras ses eaux transparentes, qui murmurent parmi les cailloux, et reflètent la silhouette de ses rives pittoresques; au delà l'immense prairie dans laquelle est située Ourga s'étend, comme un tapis de velours vert, jusqu'à l'horizon où elle va se confondre avec l'azur du ciel. Un mouvement, une agitation extrême animent ce magnifique paysage : des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres sont disséminés çà et là dans les gras pâturages gardés par des bergers déguenillés; des hordes de chevaux à demi sauvages se poursuivent en se jouant; des bandes d'yacks tout blancs, réunis en cercle, forment comme des taches sur l'horizon verdoyant; une foule de femmes et d'enfants allant puiser de l'eau à la rivière, des pêcheurs, des vanniers, des baigneurs errent le long de ses rives; au loin on aperçoit, avec ses rues en palissade et ses maisons qui sont des tentes, la ville d'Ourga qui ressemble à un vaste campement, dominée sur la gauche par les coupoles, les clochetons, les mille pagodes dorées des deux palais du dieu vivant des lamas, le Guison-Tamba; enfin, pour couronner ce magique point de vue, à droite et jetant ses contre-forts de rochers jusque dans la Toula où ils forment des rapides, s'élève la montagne sacrée, le mystérieux asile de toutes les superstitions bouddhiques, couverte d'une forêt impénétrable dont la verdure sombre est interrompue, de place en place, par de grandes pierres blanches taillées et consacrées par les caractères de l'écriture symbolique.

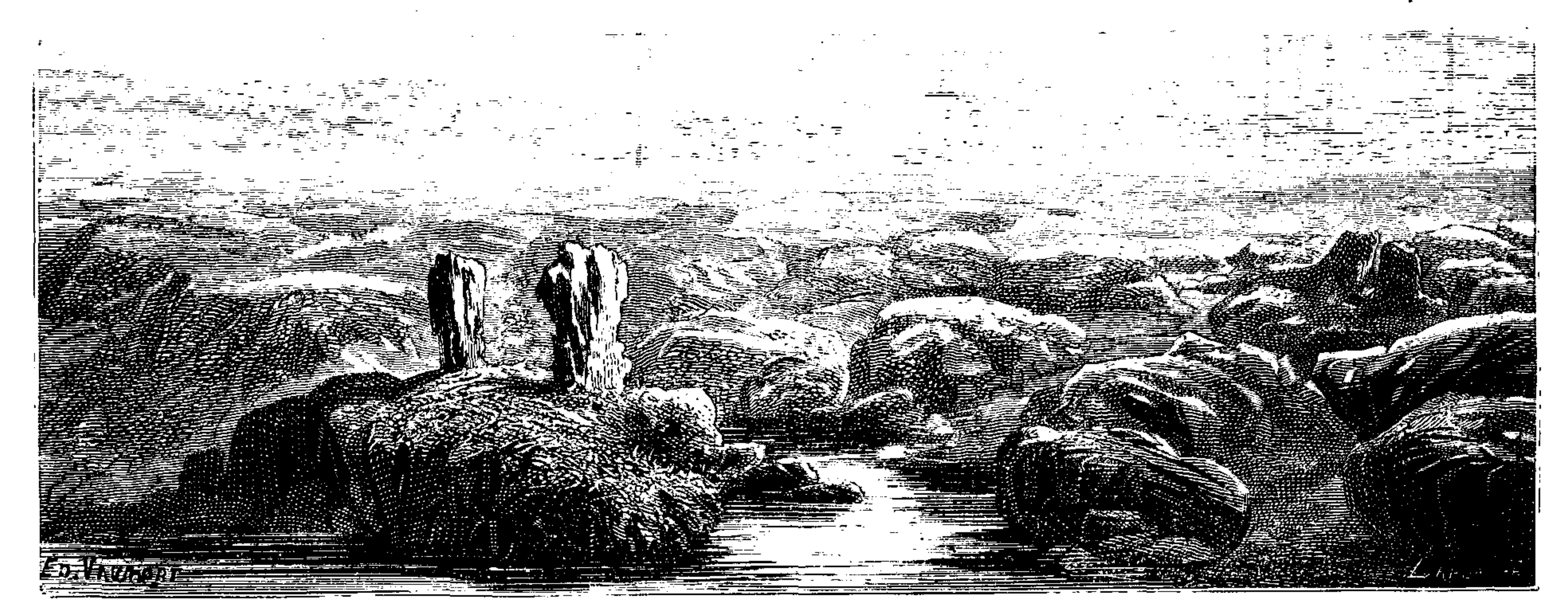
En arrivant à Ourga, on se dirigea de suite vers le consulat russe sur lequel était arboré le pavillon français à côté du pavillon national. L'arrivée des voyageurs fut saluée par des pétards et des fusillades; une masse innombrable de curieux, incommodes mais pacifiques, en encombrait les abords; les Cosaques d'escorte traitaient les Mongols plus que cavalièrement, et écartaient les plus récalcitrants à coups de fouet. Tout le personnel du consulat était en uniforme, interprètes, officiers de Cosaques galonnés jusque sur les coutures... Il faut cela dans ces pays sauvages, où la richesse des vêtements est un insigne de la majesté personnelle.

Le consulat russe est l'ancien palais du mandarin chinois chargé, par le souverain du Céleste-Empire, d'entretenir des rapports politiques avec le Guison-Tamba, chef spirituel et temporel des Khalkhas. Ce palais se compose de trois vastes cours, plantées d'arbres et entourées de bâtiments à toits chinois, peu élevés et d'une architecture mesquine. L'ensemble forme un carré long en profondeur environné d'une forte palissade de pieux; on pourrait presque y soutenir un siége. Le pavillon qu'on avait réservé au ministre de France, au fond de la troisième cour, était meublé à la russe assez confortablement avec des fauteuils en maroquin vert, des tapis anglais, des tables et des bureaux en bois peint, mais il n'y avait pas de lits! (il n'y en a nulle part en Sibérie, où ce meuble, le plus indispensable de tous, est regardé comme superflu.) Mme de Bourboulon était si souffrante qu'elle ne put même visiter le consulat. On s'occupa de suite de lui organiser un appartement où elle pût se reposer des fatigues passées, et reprendre assez de force pour affronter les nouvelles

1. Note extraite d'une lettre de Mme de Bourboulon.

épreuves qui l'attendaient dans les forêts et les montagnes du pays des Khalkhas. Quant à la suite du ministre, faute de logements suffisants pour la recevoir, on la logea sous une vaste tente dans la première cour.

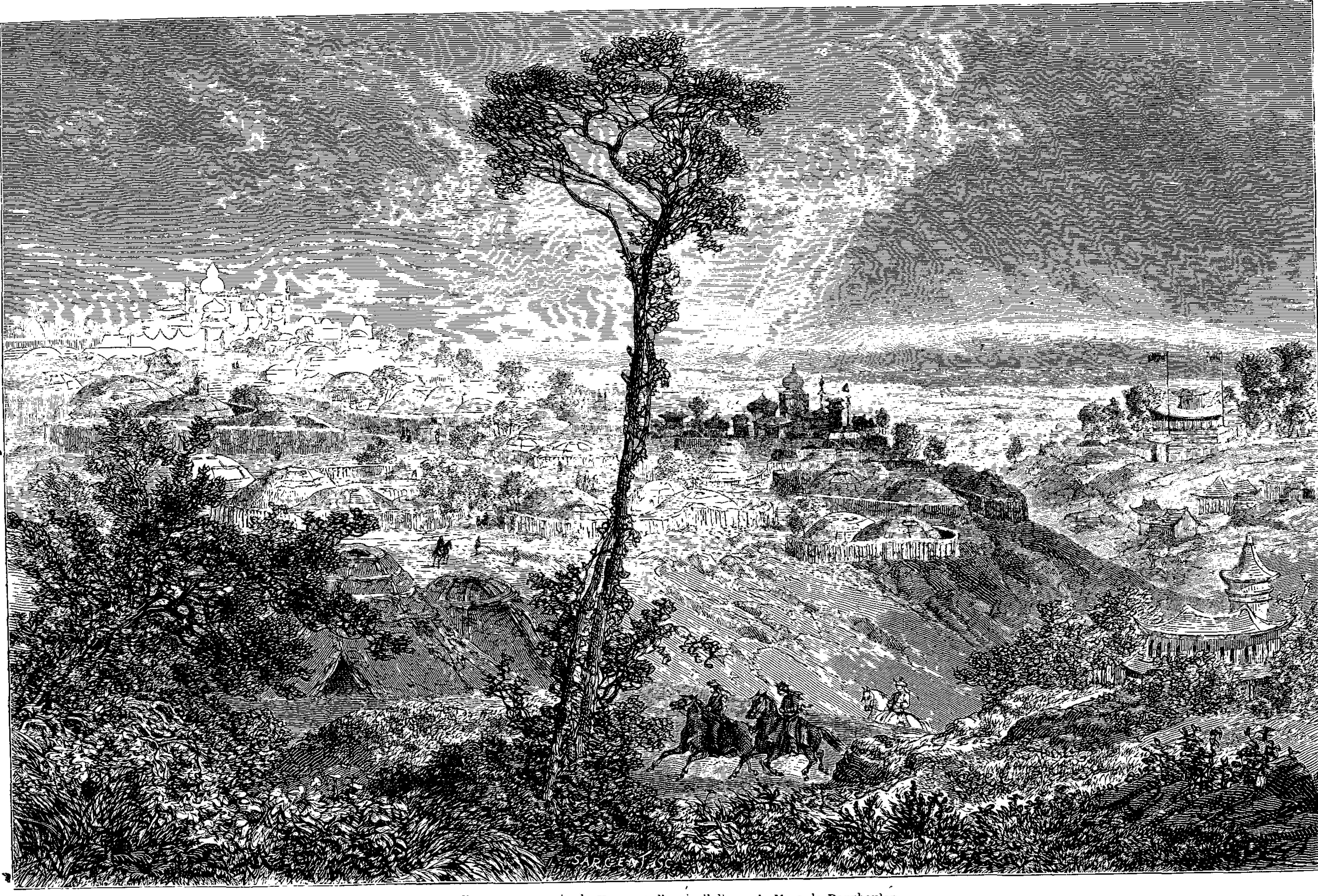
On ne se trouve pas dans une des villes les plus mystérieuses de l'extrême Orient, connue à peine depuis quelques années par les Européens, sans éprouver une grande curiosité. Dès le lendemain de son arrivée, M. de Bourboulon voulant se promener sans escorte au milieu de la capitale mongole (on lui avait garanti la mansuétude des habitants), s'achemina de bonne heure à travers le quartier russe vers les bords de la Toula. La grande prairie, où pâture le bétail des habitants d'Ourga, a dans cet endroit plus de deux kilomètres de large. A sa vue, à son costume insolite, les grands bœufs mugissaient, les yachs portaient en avant leurs cornes recourbées, les chevaux galopaient en détachant des ruades, les chiens fauves montraient leurs crocs aigus et grondaient sourdement, tandis que les bergers immobiles regardaient avec de grands yeux farouches. Après avoir bravé toutes ces menaces tacites, M. de Bourboulon arriva sur les bords de la Toula, et s'assit sur un tertre au pied d'un bouleau. En extase devant ce magnifique paysage, un des plus beaux qu'il soit donné à l'homme de contempler, heureux d'entendre murmurer à ses pieds les eaux pures de cette belle rivière, et jouissant avidement, après les déserts arides et uniformes qu'il venait de traverser, de la fertilité de cette riche et pittoresque nature, il était là, plongé dans une rêverie délicieuse, quand il entendit un bruit confus de paroles derrière lui : c'étaient des Mongols de la haute classe, des *Taïtsi* ou gentilshommes qui s'efforçaient de lui faire comprendre, par leurs signes multipliés, que s'il désirait traverser la rivière, ils le passeraient volontiers en croupe sur leurs chevaux. Pendant qu'il les remerciait de son mieux de leur offre obligeante, leurs serviteurs poussaient vers la rivière une nombreuse troupe de poulains qu'ils venaient d'acheter à Ourga. L'attitude de ces Mongols étaient pleine de dignité et tempérée en même temps par une expression de douceur et une extrême politesse. Un bonnet en soie cramoisie doublé de peaux de martre et orné d'une plume de faucon, un manteau en soie jaune et en fourrures, une pelisse également cramoisie, et de longues guêtres de velours noir composaient ce costume élégant; ils ne portaient d'autres armes qu'un léger sabre chinois. Quel qu'en fût son désir, M. de Bourboulon ne pouvait, faute d'interprète, entrer en conversation avec ses interlocuteurs, et ceux-ci le quittèrent bientôt non sans l'avoir profondément salué; lui-même rentra quelques instants après au consulat sans nouvelle aventure.



Bort-Bourak, plateau du Gobi (voy. t. X, p. 334). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

Le capitaine Bouvier fut moins heureux dans la promenade qu'il entreprit le même jour : après avoir traversé la Toula, il avait voulu pénétrer dans la montagne sacrée; mais au bas de l'enceinte, des lamas campés sous des tentes se portèrent en foule au-devant de lui, et lui firent comprendre par des signes menaçants qu'il ne devait pas s'avancer dans cet asile du divin Bouddha; plusieurs tentatives qu'il renouvela sur d'autres points, échouèrent de même; la montagne était gardée partout, et la consigne la plus sévère s'opposait à l'introduction de tout profane dans ces lieux consacrés à la divinité.

M. de Bourboulon avait un désir extrême de visiter la montagne sacrée qui avait pour lui l'attrait de la chose défendue. M. Schechmaroff en ayant obtenu, non sans peine, l'autorisation d'un des grands conseillers du Guison-Tamba, Mme de Balusek, Mme de Bourboulon qui avait voulu prendre un peu l'air, le ministre de France et le vice-consul s'y rendirent dans une tarenta escortée par un peloton de Cosaques. Dès qu'on fut arrivé à la Toula, les Cosaques se préparèrent à donner la représentation d'une grande pêche à la mode de leur pays; on fit asseoir les spectateurs qui avaient passé la rivière à cheval, dans une île entourée de deux petits bras, sur un tapis de verdure magnifique à l'ombre de bouleaux et de saules pleureurs centenaires, tandis que les pêcheurs, frappant de leurs pieds l'eau où ils étaient plongés jusqu'au menton, barraient la rivière avec un tramail sur lequel ils rabattaient en un large demi-cercle un filet analogue à une seine. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était l'adresse merveilleuse avec la-



Panorama d'Ourga. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

quelle les cosaques armés de longs couteaux barbelés, transperçaient au passage les saumons et les truites qui cherchaient par des bonds prodigieux à franchir le barrage. Trois coups de filet furent successivement donnés, et chacun sous l'invocation d'une des dames présentes remplaçant ainsi le saint, sans l'intercession duquel un Sibérien n'oserait accomplir aucun des actes de sa vie. Ce patronage est un honneur fort prisé dans le pays, et les cosaques paraissaient attacher beaucoup de prix au résultat plus ou moins heureux de la pêche, suivant les personnes auxquelles le coup de filet avait été dédié. Les produits merveilleux en furent étalés aux pieds des spectateurs : c'étaient des perches, des brochets, des anguilles, des truites, des saumons, plusieurs sortes de poissons blancs d'espèces nouvelles, et un silure très-curieux muni de barbillons formidables. Les plus belles pièces furent emportées dans des paniers, tandis que le fretin était abandonné aux pasteurs et aux femmes qui, sous prétexte de venir puiser de l'eau, avaient assisté avec envie aux exploits des Cosaques. Le thé fut servi sous les beaux ombrages de l'île; puis Mme de Bourboulon, encore trop faible pour gravir la montagne, reprit dans la tarenta le chemin du consulat.

Après son départ, tout le monde dut franchir à cheval le bras le plus large et le plus profond de la Toula; on contourna ensuite la montagne en suivant une prairie où de nombreux troupeaux d'yacks, appartenant au Guison-Tamba, paissaient sous la garde de lamas, bergers à la tête rasée et aux guenilles rouges, accompagnés de chiens féroces que les Cosaques eurent toutes les peines du monde à empêcher de se jeter sur les visiteurs.

Enfin on arriva aux pentes accessibles de cette montagne vierge que ne foulent les pieds d'aucun profane, et où aucun sentier n'est tracé. L'ascension était fort pénible ; il fallait par endroits s'aider des pointes de rochers, et se soulever à force de bras pour gagner les tertres étroits qui formaient les échelons de cet escalier gigantesque. Le site était excessivement sauvage et désolé, la montagne tout entière étant assise sur un piédestal de granit. Des blaireaux au poil roux, rayé de noir, d'une race particulière, fuyaient au petit trot en regagnant leurs tanières ; d'autres, moins timides, assis ou couchés dans les rochers, considéraient tranquillement les visiteurs. Différents en cela de l'espèce d'Europe, ces animaux semblent ne pas craindre le grand jour, et, comme ils ne sont ni chassés, ni même dérangés, et qu'on leur porte la même vénération qu'à tous les êtres vivants qui habitent ces lieux sacrés, ils sont devenus d'une familiarité extrême. En montant davantage, le terrain devient moins rocailleux, et on entre sous une forêt de pins à cimes droites comme des peupliers, et d'un port superbe; dans les clairières et au milieu d'un gazon vert éblouissant, s'élèvent les grands rochers blancs et taillés qu'on aperçoit du bas de la vallée; des versets sacrés y sont tracés en caractères gigantesques et dorés : ce sont d'autres tables de la loi. Voici le sens d'un de ces versets traduits par Gomboë : *L'homme qui veut triompher de ses vices, doit imiter celui qui déroule les perles d'un chapelet : s'il extirpe un à un ses mauvais penchants, il obtient la perfection ; s'il veut lutter corps à corps, il s'expose à être vaincu.* Toutes ces inscriptions sont tirées des livres sacrés attribués à Çakya-mouni, le fondateur du bouddhisme; les unes contiennent les principes de la morale la plus pure, les autres relatent les événements principaux de la vie du dieu.

Aucun lama ne pénètre dans cette partie de la montagne, où les grands dignitaires religieux ont seuls droit d'aller se recueillir avec le Bouddha qui passe dans toute la Mongolie pour y faire des apparitions. Quelques yacks ou bœufs à demi sauvages échappés de la vallée en sont avec les blaireaux, les renards et les oiseaux de proie, les seuls habitants. Le respect qu'on porte à ces lieux sacrés est si grand qu'aucun berger ne se hasarderait à aller y reprendre les animaux de son troupeau qui s'y sont réfugiés, et encore moins à y ramasser du bois, quelque recherché qu'il soit dans le pays: s'il échappait aux sabres des gardiens, il craindrait d'être frappé de mort par la majesté du Bouddha.

De ce point culminant, on jouit du coup d'œil le plus féerique sur la ville d'Ourga et la rivière dont tout le panorama se déroule à vos pieds; à cette heure de la journée, par un beau soleil de printemps, les toits, les coupoles, les kiosques dorés du palais d'été du Guison-Tamba, majestueusement assis au bord de la Toula étincellent parmi les massifs de saules, de peupliers et d'aunes dont il est entouré, tandis que son enceinte en albâtre crénelée et sculptée se déroule comme une ceinture de brocart d'argent sur le velours vert de la grande prairie.

La descente de la montagne sacrée fut encore plus longue et plus difficile que l'ascension; on se glissa par des sinuosités de l'escarpement, où il eût été impossible de soupçonner qu'il y eût un passage praticable ; enfin, plus bas, on retrouva les chevaux qu'on dut mener à la main jusqu'aux rives de la Toula.

La montagne sacrée n'est pas la seule qui ait le droit de porter ce nom : la chaîne tout entière couronnée de sapins et entourée de rochers est consacrée à Bouddha, et gardée avec la même sévérité; mais celle-ci en est la cime la plus haute, la plus célèbre et la plus vénérée. Maintenant à quelle cause doit être attribué le respect qu'ont ces nomades pour les lieux élevés? Ne serait-ce pas qu'habitués à vivre dans la platitude infinie des steppes, ils ont dû adorer comme un miracle de Dieu ces monts qui rapprochent l'homme du ciel ? Ne serait-ce pas aussi que les admirables forêts qui les couronnent, en regard de l'aridité du désert, leur ont inspiré cette sainte horreur des bois dont parlent les poëtes anciens, et qui fut une des croyances les plus vives du paganisme, créateur des divinités sylvaines?

La ville d'Ourga ou du Grand Kouren [1] est bâtie sur une suite de collines situées à deux kilomètres de la rivière Toula, dont elles sont séparées par la grande

1. *Kouren* veut dire enceinte ; ce mot désigne les palissades de pieux qui entourent chaque habitation.

prairie que nous avons déjà décrite. Au sommet de la plus haute s'élève l'ancien palais du Guison-Tamba, actuellement abandonné; les tentes des riches Khalkhas et des lamas sont plantées tout autour dans des enceintes palissadées distribuées assez régulièrement, de manière à former de grandes places et des rues tournantes; au versant de cette colline est un quartier habité par des marchands russes et chinois où s'élèvent quelques baraques; c'est le centre du commerce; au versant opposé et plus loin de la rivière, dans un escarpement profond où coule un ruisseau, est le nouveau palais du Guison-Tamba, construit seulement il y a quelques années. Au nord-est, et séparée par une plaine d'un kilomètre, se trouve la ville chinoise, entièrement habitée par des négociants et des colons du Céleste-Empire; enfin, la seconde colline à droite, en revenant vers la Toula, est occupée par le quartier russe bâti en baraques de bois, contenant de vastes hangars pour le dépôt des marchandises, et dominé par les bâtiments du consulat et les kiosques de l'habitation d'un prince Khalkha. Sauf les coupoles des trois palais du Guison-Tamba, Ourga ne présente aucun monument : c'est l'aspect d'un immense campement de nomades. Cette ville qui renferme un grand nombre de lamaseries ne compte pas moins, dit-on, de trente mille lamas ou prêtres bouddhistes; d'après l'évaluation des Russes, elle contiendrait en outre quarante mille habitants séculiers. Cette réunion de tentes et de baraques forme donc la cité la plus importante et la plus singulière du nord-est de l'Asie.

Quatre jours de repos ayant rendu quelque force à Mme de Bourboulon, elle put monter à cheval pour parcourir cette célèbre capitale de la Mongolie; l'étroitesse et le mauvais état des rues rendaient impossible un autre moyen de locomotion. On commença par visiter les nouvelles fondations du consulat russe qui sera bâti à la sibérienne, c'est-à-dire avec des bases en pierres de taille, et des murs en plateaux de sapin équarris en traverses horizontales, et adroitement enchevêtrées avec des angles arrondis.

De là on gagna la ville chinoise par la plaine qui la sépare d'Ourga, plaine qui présente, en regard de l'incurie et de la paresse des Khalkhas, le spectacle de la plus grande activité. Une foule de maraîchers chinois s'y sont établis, utilisant, pour fertiliser les terres, les eaux du petit ruisseau qui traverse plus bas le ravin de la ville sacrée; on voit dans leurs jardins des asperges, des choux, des carottes, des navets, des concombres, des pastèques, des salades de toute sorte et surtout de l'oignon et de l'ail; des pommes de terre jaunes et rondes, de l'espèce qu'on fit venir en Chine pour nos troupes, y sont cultivées sur une grande échelle; des poiriers, des pêchers, des pommiers, des vignes y étalent leurs fruits déjà formés malgré la rigueur du premier printemps. Ce spectacle d'abondance prouve tout ce que l'industrie humaine pourrait tirer de la culture de ce magnifique pays, situé à la latitude de Paris, et que les habitudes nomades des indigènes ont réduit à ne produire que des bestiaux et des chevaux. Malgré le grand froid des hivers, la bonté du sol et la chaleur des étés rafraîchis par de fréquents orages, font de la Mongolie septentrionale un des pays les plus fertiles de la zone tempérée. La ville chinoise est une miniature des grandes villes de l'empire : les rues, percées au cordeau, y sont bordées de constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échangent à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc., etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise; que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail même que mangent les habitants lui montaient à la tête et lui produisaient une sensation agréable. Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance.

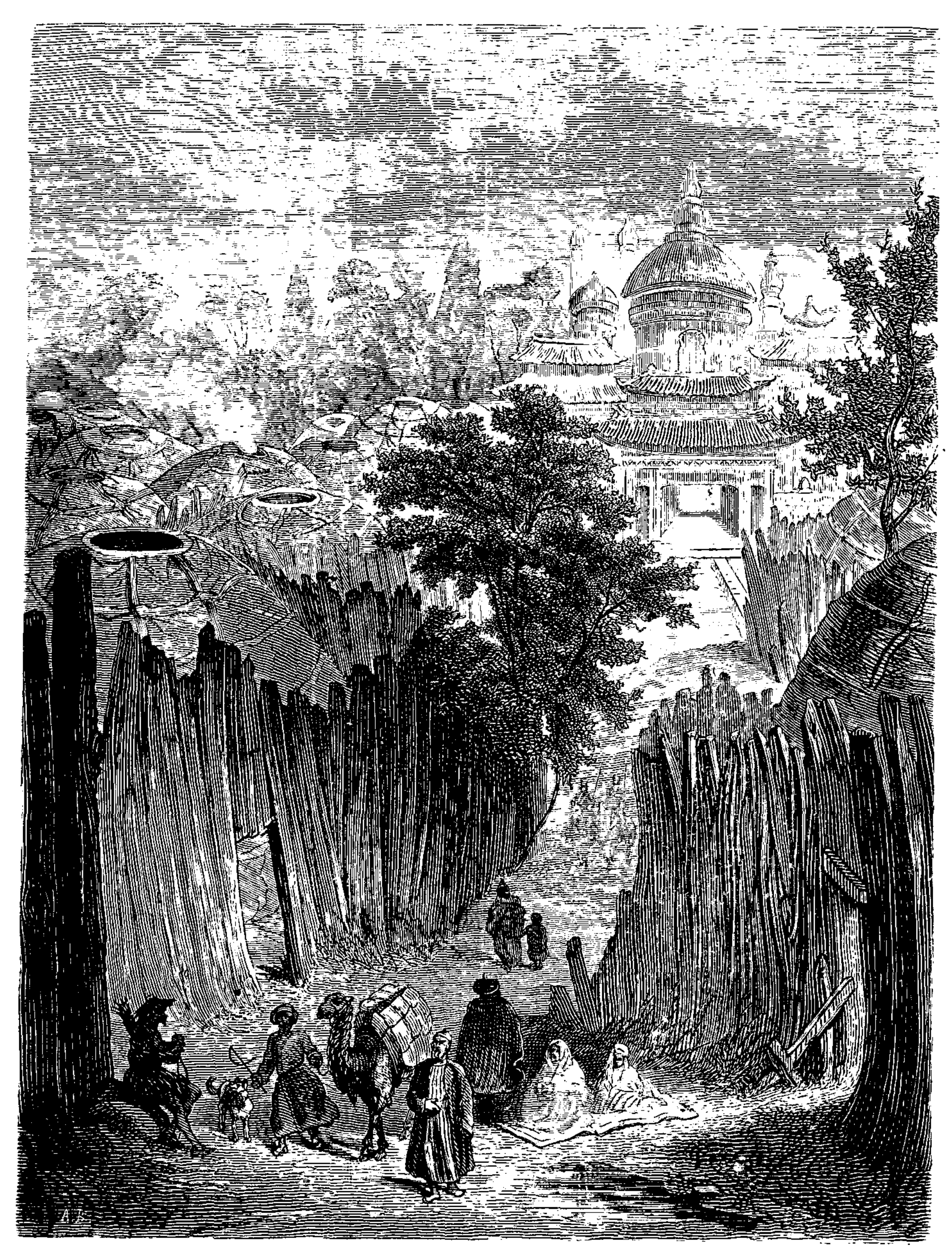
Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon : habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air, sur des claies en bois, le produit de leur pêche; de là, ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à bon prix aux Khalkhas, trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. En outre on fait pourrir comme engrais les poissons communs qui ne servent pas à l'alimentation, et ils sont employés à fumer la terre.

Il y a aussi dans cette ville, beaucoup de trappeurs qui prennent au piége les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

Entrés par la porte haute de la ville chinoise, les voyageurs en sortirent par le bas de la plaine, et pénétrèrent dans la ville mongole par le ravin qui sépare les deux collines sur lesquelles elle est bâtie. Ils firent le tour du palais habité actuellement par le Guison-Tamba. Cet édifice est tellement vénéré des Mongols que, dès qu'ils en approchent, ils se prosternent devant ses remparts, la tête dans la poussière ou dans la boue. Le palais est entouré d'une vaste enceinte de murs en albâtre, construits en festons de la forme la plus élégante, c'est-à-dire qu'ils se composent de colonnes surmontées d'animaux sculptés, et reliées ensemble par des murailles dont le chaperon, couvert de tuiles dorées, forme une série de festons réguliers. Par les intervalles, on aperçoit le vaste parc qui entoure le palais, avec ses arbres centenaires, ses eaux aménagées dans des bassins en rocaille, ses statues, ses escaliers de marbre, et les milliers de cellules des lamas qui, venus de loin pour adorer le Bouddha vivant, ont la permission de demeurer dans l'enceinte sacrée. Le palais lui-même, d'une architecture grandiose, est en pierre d'albâtre, et les toitures chinoises de ses coupoles, de ses kiosques, de ses clochetons sont également couvertes en tuiles dorées. Au-

tour s'étend un dédale de petites rues, formées par les palissades en sapin qui entourent les tentes de chaque famille. Quelques Khalkhas ont cependant imité les Russes et commencent à se bâtir des baraques fixes. Des bouleaux, des peupliers, des saules pleureurs ombragent toutes les habitations, et donnent à ce quartier un aspect pittoresque et agréable; en revanche, on ne saurait peindre la saleté de ces ruelles encombrées d'immondices et d'ordures sans nom dont les tas montent jusqu'au haut des palissades et servent de garde-manger aux porcs et aux chiens errants.

On se dirigea ensuite vers la ville haute par une rue



Rue d'Ourga — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

plus large et mieux entretenue, coupée de distance en distance par de vastes places plantées. Une nombreuse population s'y pressait : des milliers de lamas jaunes et rouges suivaient à cheval, attirés par la curiosité, tandis qu'une escorte de Cosaques précédait les voyageurs; les femmes au costume bariolé, aux longues tresses pendant sur les épaules, les petits enfants tout nus, de vieux lamas à la tête rasée et aux vêtements sordides, des pâtres habillés de manteaux en jonc, sortaient de leur tente pour voir passer le brillant cortége.

A. Poussielgue.

(La suite à la prochaine livraison.)





MME DE BOURBOULON en costume de voyage. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de MM. Bayard et Bertall.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE PAYS DES KHALKHAS.

Topographie de la Mongolie — Suzeraineté de la cour de Pékin. — Indépendance des Mongols septentrionaux. — Lutte de l'influence russe et de l'influence chinoise. — Les lamas et les hommes noirs. — Gentilshommes ou taïtsis. — Puissance du Guison-tamba ou lama roi. — Force militaire des Khalkhas. — Mœurs, industrie et commerce. — Le thé en briques. — Départ d'Ourga. — Brutalité des cosaques. — Dame russe abandonnée dans le désert. — Dévotions des Mongols. — Gorges et forêts peuplés de bêtes féroces et d'oiseaux de proie. — Entrevue avec un riche Khalkha. — Visite à sa tente. — Grande forêt de pins. — arrivée à Guilanor, dernière station de Mongolie.

La Mongolie s'étend du 40e au 50e degré de latitude, et du 85e au 120e degré de longitude orientale. Bornée par la Mandchourie à l'est, par la Chine au sud et au sud-ouest, par la Sibérie au nord, elle se confond à l'ouest avec la Dzoungarie et les steppes des Kirghiz.

Cette immense contrée qui occupe une partie du plateau central de l'Asie, peut se diviser en deux zones séparées par les destinées politiques, comme par le sol et les productions.

La zone du Sud, aride ou du moins dénuée d'eau et de végétation, n'est habitée que sur la frontière de Chine, par de nombreuses peuplades d'origine mongole, directement tributaires de l'empire chinois. La zone du Nord, entièrement occupée par les tribus khalkhas, jouit d'une abondance et d'une fertilité extraordinaires : hautes montagnes, grands lacs, fleuves puissants, forêts et pâturages admirables, mines de houille, d'argent et de cuivre, toutes les richesses naturelles sont accumulées dans ce beau pays, qui a l'avantage d'être situé en plein climat tempéré, sous un ciel plus clément que celui de la Sibérie, sur laquelle il l'emporte sous tous les rapports.

Les Khalkhas reconnaissent la suzeraineté morale de l'empereur de la Chine, le khan de tous les Tartares, l'héritier du pouvoir des fils de Gengis-khan, le grand Mandchou, qui règne sur la contrée du milieu, mais là s'arrête leur soumission ; ils ne payent point de tributs, ne subissent aucune corvée, et sont par le fait entièrement indépendants. Les Russes, qui sont leurs plus proches voisins, jettent depuis longtemps un regard de convoitise sur cette proie magnifique, et leur influence militaire y gagne de plus en plus ce qu'y perdent la ruse et l'astuce des diplomates et des négociants chinois; on peut prévoir le jour où ce pays, dont le gouvernement est un mélange inouï de féodalité et de théocratie, où cent petits princes se partagent le pouvoir, tombera presque sans résistance dans les mains de la Russie, et que le grand désert de Gobi, qui forme une limite géographique naturelle, deviendra la frontière des deux empires russe et chinois.

Les Khalkhas sont divisés en deux castes, les lamas ou prêtres bouddhistes, et les hommes noirs, *chara houmoun* ou séculiers, ainsi nommés parce qu'ils laissent croître leurs cheveux. A condition de passer une année dans un couvent, d'apprendre par cœur quelques versets sacrés, de se raser la tête et de porter un bonnet jaune, est lama qui veut; aussi la moitié de la nation appartient-elle à cette caste, et trouve-t-on des lamas défroqués qui font tous les métiers, bergers, courriers, chasseurs, etc. Parmi les hommes noirs il existe une véritable aristocratie, celle des taïtsis ou gentilshommes, appartenant à des familles alliées aux princes ou descendants de Gengis-Khan; ces taïtsis vivent en pasteurs comme les autres Khalkhas et sont souvent très-pauvres, mais c'est seulement parmi eux que peuvent être choisis les chefs des tribus nommés à l'élection. Tous ces roitelets doivent hommage et fidélité au lama roi, au Guison-tamba d'Ourga.

Le Guison-tamba est une des incarnations divines admises par les bouddhistes, c'est-à-dire que Bouddha s'incarnant dans le corps d'un enfant, vient habiter parmi les hommes pour leur apporter le salut et la perfection. Le grand lama, le talé lama de Lassâ au Thibet est le prince de cette hiérarchie de dieux vivants dont le Guison-tamba est un des grands dignitaires. Celui-ci, véritable souverain de la Mongolie, entouré de l'inviolabilité mystérieuse qui le protége, rend par l'entremise de ses conseillers des lois et des décrets qui sont exécutés aussitôt par les princes séculiers. Rien ne saurait peindre le respect, l'adoration qu'ont les Mongols pour leur dieu vivant et *éternel*, car, lorsqu'il est mort, on va le chercher dans la terre sainte au Thibet, où il a bien soin de se *métempsycoser* dans le corps d'un jeune enfant, qui annonce sa mission divine par les miracles qu'il accomplit dès sa naissance. Le fanatisme religieux pourrait rendre les Mongols fort redoutables, si la place de Guison-tamba était exercée par un esprit ambitieux : en 1839, celui qui régnait à Ourga voulut rendre visite

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 209, 305, 321; t. XI, p. 234.

à l'empereur de la Chine, Kao-Kouang; aussitôt qu'il se fut mis en marche, toutes les tribus de la Tatarie s'ébranlèrent, une foule innombrable portant des offrandes accourut sur son passage, et si le Guison-tamba l'eût voulu, il eût pu entrer à Pékin avec un cortége de cent mille hommes prêts à obéir aveuglément à ses volontés. La cour impériale, effrayée, lui envoya ses plus habiles diplomates et obtint qu'il se fît accompagner seulement d'une garde de trois mille lamas.

Les Khalkhas pourraient armer au moins cinquante mille cavaliers; force redoutable, si leur organisation militaire était en rapport avec leur bravoure; mais leurs armes sont exécrables : ce sont de mauvais sabres chinois à deux tranchants, en scie ou en spirale, des piques courtes, des flèches, et enfin des fusils à mèches, munis de culasses affectant les formes les plus bizarres; pour armes défensives, ils ont des boucliers garnis de lames de cuivre, et des cottes de maille en fil de fer. Depuis un temps immémorial chaque famille fait de la poudre pour son usage, et on rencontre souvent dans les tentes des femmes et des enfants occupés à broyer le charbon et le salpêtre; cette poudre a si peu de force qu'une balle lancée par le fusil d'un chasseur khalkha ne saurait tuer un cerf à vingt pas[1]. Leur organisation militaire est nulle : la longue paix dont ils ont joui, l'influence du gouvernement sacerdotal qui les gouverne leur a fait perdre les habitudes guerrières, et telle est la sécurité dont on jouit en Mongolie que personne n'y porte d'armes en voyage, où il est sans exemple qu'on soit attaqué, sauf aux frontières occidentales habitées par les pillards kirghis et turcomans.

Rien n'égale la parfaite quiétude dans laquelle s'écoule la vie d'un nomade khalkha. Le matin, il décroche le fouet suspendu au-dessus de sa porte, monte sur un cheval toujours sellé, qui passe la nuit attaché à un poteau à l'entrée de sa tente, fait la revue de ses troupeaux, s'élance sur la piste de l'animal qui s'est trop éloigné pendant la nuit, et, quand il l'a repris, interroge l'horizon pour découvrir la fumée de quelque campement ou la silhouette d'un voyageur avec qui il ira causer et s'entretenir de ce qu'il a vu et de ceux qu'il a rencontrés. Au retour, il s'accroupit pour le reste de la journée dans sa tente, dormant, buvant du thé au lait ou au beurre, et fumant sa pipe, tandis que ses femmes puisent de l'eau, traient les vaches, vont ramasser des argols pour le chauffage, préparent le fromage pour la nourriture, la laine et les peaux d'animaux pour les vêtements et les chaussures de la famille.

Les Khalkhas, hospitaliers et sobres, ont toutes les qualités de la race jaune, dont ils ont gardé les vertus primitives sans prendre les vices de la civilisation, mais en revanche, ils n'ont ni industrie ni commerce : des étoffes de feutre, des peaux et des cuirs mal tannés, quelques ouvrages de broderie, sont tout ce qu'ils produisent. Le commerce se borne à un échange de matières premières, où le Mongol, peu défiant et timide, est complétement volé par les marchands russes et chinois. Leur monnaie est fort singulière : tous les payements s'effectuent au moyen de thés en briques, dont cinq briques équivalent environ à une once d'argent de Chine. Après le laitage, le thé joue le rôle le plus important dans l'alimentation de ces peuples qui ne sauraient s'en passer. Les Chinois, qui fabriquent le thé vert exprès pour les Européens, quoiqu'ils ne veuillent à aucun prix l'employer pour eux-mêmes, font du thé en briques pour les Mongols avec les feuilles les plus grossières et les branches menues de ce précieux arbuste; ce mélange, pressé et coagulé dans un moule, prend la forme et l'épaisseur des briques de terre cuite destinées à leurs constructions. Les Sibériens pauvres consomment aussi ce thé à bon marché, qui est beaucoup moins agréable que l'autre, mais qui, mêlé avec du lait et de la farine d'orge, forme une bouillie épaisse et nourrissante appelée *pan-tan*, dont le goût est supportable, et l'usage général dans tout le pays.

En résumé, on peut dire de ces peuples primitifs que leurs troupeaux suffisent entièrement à leurs besoins, qui sont bornés, et que leur vie est la plus libre et la moins agitée qui soit au monde : un pèlerinage à une sainte lamaserie hantée par Bouddha dans ses pérégrinations mystérieuses, — la visite de quelques lamas voyageurs, appartenant à la classe des *tolholos* ou trouvères, qui payent l'hospitalité généreuse qu'ils reçoivent sous la tente par des chants où ils célèbrent les hauts faits des héros, ancêtres de leur race, — une excursion à Ourga ou aux frontières de Chine pour acheter des objets manufacturés, — un mariage qui n'est, comme chez les patriarches bibliques, qu'un marché où la fille est vendue par son père au plus offrant, mais qui donne lieu à des réjouissances de huit jours accompagnées de débauches de viande grasse, de tabac et d'eau-de-vie de riz, — tels sont, avec les funérailles dont les cérémonies, analogues à celles des Chinois, amènent de longs festins et le massacre de nombreuses vaches, chèvres et moutons pour la nourriture des parents et amis, les seuls événements qui interrompent cette existence calme et contemplative du pasteur khalkha. N'a-t-il pas en outre devant lui cent mille lieues carrées dont il est le roi, et où il peut aller camper çà et là, suivant les caprices de sa fantaisie, avec sa famille et ses troupeaux?

Un homme d'esprit, Fourier, a soutenu que la vie des peuples pasteurs était plus près de l'état de perfection, où, suivant ses théories, l'humanité devait atteindre un jour, que celle des peuples civilisés avec tous les besoins et toutes les passions factices qu'ils se sont créées. Qui sait si Fourier n'a pas eu raison?

« [1] Ma santé s'étant suffisamment améliorée pendant les cinq ou six jours de repos que j'avais goûtés à Ourga, je fixai le départ au 12 juin à midi : ce fut avec un vif

1. Il en fut de même à la bataille de Pali Kia-o, où des soldats, de l'armée alliée, reçurent à courte portée des balles lancées par les fusils des Tartares de la garde, sans que le drap de leurs uniformes en fût même traversé.

1. Extrait d'une lettre de Mme de Bourboulon.

déplaisir que nous nous vîmes réduits à reprendre les charrettes chinoises et l'attelage de la Mongolie, mais il fallait faire contre fortune bon cœur, et se résigner au seul moyen de transport qui fût à notre disposition. Le vice-consul, M. Schechmarof, nous accompagna cette première journée, ainsi qu'une escorte de cosaques chargée de nous faire honneur à la sortie de la ville. J'ai eu le plaisir cette fois d'apercevoir le Guison-tamba en passant sous les murs de son palais; il n'avait pu résister à la curiosité de voir les étrangers qui visitaient la ville, et s'était transporté sur une terrasse de son parc, où, entouré de tous les grands prêtres, il daigna jeter un coup d'œil sur nous autres pauvres humains : ce dieu vivant en chair et en os était un enfant de treize à quatorze ans, au corps débile, aux traits amaigris, dont la figure rappelait plutôt le type régulier des Indous que le masque cahoté des Mongols. Son costume ressemblait d'une manière frappante à celui de nos évêques catholiques : il avait sur la tête une mitre jaune, ses épaules étaient recouvertes d'une chape en soie violette cha-



Mongols en dévotions devant un obo (voy. p. 246). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

marrée d'or et retenue sur la poitrine par une agrafe de turquoise; enfin, il portait dans la main droite un long bâton en forme de crosse; son entourage était également vêtu d'étoffes de brocart de soie lamées d'or et d'argent, et des serviteurs lamas entouraient ce groupe sacré, tenant d'une main des cravaches en cuir noir pour écarter les profanes, agitant de l'autre des sonnettes pour appeler la foule au recueillement. En effet, les milliers de curieux qui nous avaient suivis se précipitèrent le front dans la poussière, tandis que nos voitures défilaient au grand galop, et que nos cosaques, sans respect pour la majesté divine et royale, ne daignaient même pas faire le salut militaire. Une violente altercation, qui eut lieu quelques heures plus tard, me donna une idée du sans gêne avec lequel les Russes traitent les pacifiques Mongols : l'interprète de Mme de Balusek, Gomboë, qui, parlant bien le russe et ayant adopté le costume et les habitudes de ses maîtres, avait toute l'insolence d'un parvenu, se mit à rouer de coups un des postillons khalkhas de l'attelage de mon mari; ce malheureux n'avait pu contenir son cheval, et avait failli accrocher la calèche où j'étais avec Mme de Balusek. M. de Bourboulon, qui



Gorges dans les monts Bakka-Oula (voy. p. 246). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

ne pouvait assister de sang-froid à de pareilles violences, s'emporta contre Gomboë et lui ordonna de cesser ses brutalités, mais celui-ci ne pouvant comprendre ce qu'on lui disait et n'étant pas bien sûr qu'on ne lui ordonnait pas de frapper plus fort, resta la main levée, jusqu'à ce que le médecin russe s'entremit et lui fit comprendre que ses brutalités déplaisaient. Ces malheureux Mongols se laissent battre avec une placidité sans égale; on dirait qu'ils sont faits pour cela. Cependant, une autre fois, un Cosaque ayant frappé un des cavaliers de notre attelage, celui-ci, officier à globule bleu, qui s'était offert volontairement pour faire le service de postillon, se retourna avec indignation, jeta un regard de menace au Cosaque, et lâchant la barre d'attelage, ce qui fit *mouiller* subitement la calèche, piqua des deux à travers la steppe où il disparut.

« Le chemin que nous suivons est accidenté, montagneux, et semé çà et là de rochers qui rendent le passage difficile. A *Kouï* où nous déjeunâmes, l'officier de Cosaques nous quitta avec ses hommes pour retourner à Ourga; M. Schechmarof voulut absolument nous conduire à la station de Bourgaltaï, où nous devions passer la nuit. Nos tentes y étaient préparées d'avance, et nous n'eûmes plus qu'à nous coucher lorsque nous y arrivâmes à la nuit tombante.

« J'assistai, le lendemain matin, à une scène émouvante qui me fit faire de tristes retours sur ma propre position : la femme d'un pharmacien russe de *Kiâkhta*, atteinte à Ourga d'une grave maladie nerveuse, avait voulu profiter de notre passage pour retourner en Sibérie sous notre protection. Au moment de partir de *Bourgaltaï*, son état devint si inquiétant qu'il fallut la laisser dans une tente à la discrétion des Mongols, avec un Cosaque pour garde-malade; je lui ai porté quelques provisions, des briques de thé et du sucre, et n'ai voulu partir qu'après m'être assurée qu'il n'y avait pas de péril imminent et qu'elle ne courait aucun danger d'être attaquée et dévalisée dans ces solitudes. Quelle affreuse position pour une Européenne que d'être abandonnée dans ce désert aux mains de gens grossiers avec des crises nerveuses épouvantables! Il est vrai que ces femmes sibériennes, habituées à voyager avec leurs maris, sont endurcies à toutes les épreuves de la vie aventureuse, qu'elles n'ont peur de rien, et savent se faire obéir des Mongols, en leur en imposant par leur caractère viril. Cette triste aventure ne m'en a pas moins serré le cœur pendant quelques jours! »

Le 13 juin on quitta *Bourgaltaï* à huit heures du matin, et on redescendit dans la vallée de la Toula, devenue large et majestueuse par sa réunion avec les rivières Karou-Ka et Orkou, qui prennent toutes deux leur source dans les monts Koukou-Daba. Le chemin suivit pendant une partie de la journée les bords du fleuve, mais peu avant *Haragol*, qui était la station indiquée pour coucher, on rentra dans les montagnes qu'on ne devait plus quitter jusqu'à *Kiâkhta*. Dans un passage difficile, barré par une ceinture de rochers, où tout le monde dut mettre pied à terre, les Mongols s'empressèrent de faire leur dévotion devant un *obo* célèbre dans tout le pays par sa sainteté; celui-ci se composait de deux énormes blocs de pierres levées, grossièrement sculptées, afin de représenter l'image de Bouddha. On arrivait par des degrés taillés en plein rocher jusqu'au pied de l'*obo*, où se trouvait scellée une vaste urne de granit pour brûler de l'encens; un grand nombre de perches couvertes de chiffons, de papiers, de banderoles avec des prières imprimées, avaient été disposés autour, de façon à recevoir les offrandes des dévots qui y attachent quelquefois des bourses avec de l'argent et même des objets en métaux précieux. Les gens de l'escorte se contentèrent de s'y prosterner humblement, et de couper chacun un petit morceau de leurs pelisses qu'ils nouèrent aux perches en guise d'ex-voto. Les Mongols sont dévots, superstitieux et aussi attachés aux pratiques extérieures que les Chinois le sont peu : à Pékin, les lamaseries regorgent de richesses, tandis que les bonzes sont réduits à mendier. Les *obos* ne sont autre chose que des autels en plein air consacrés par des lamas célèbres; il ne se passait guère de journée dans la Terre des Herbes et le désert de Gobi que les voyageurs ne rencontrassent de ces buttes de terre sainte décorées de branches de bois mort et de loques; tout fidèle bouddhiste est tenu d'y faire en passant sa prière, aussi chaque soir à la couchée, les Mongols d'escorte se réunissaient-ils devant un *obo* provisoire pour psalmodier en chœur des hymnes ou litanies, dont le rhythme lent et grandiose ne laissait pas que de produire un effet imposant au milieu du silence du désert.

A mesure qu'on approche des monts Bakka-Oula le chemin devient plus impraticable : entre *Baingol* et *Ourmoukté*, les voyageurs s'enfoncèrent dans des gorges pittoresques et profondes, couronnées de forêts de bouleaux et arrosées par une foule de torrents qui forment des cascades de la plus grande beauté. Des blocs de rochers noirs et pourpres tachetés d'un rouge extrêmement vif provenant des infiltrations ferrugineuses barraient le passage; il fallut, en plusieurs circonstances, soulever les charrettes à force de bras, ce qui fit perdre un temps considérable. Le pays est magnifique : d'immenses forêts vierges couvrent toutes les pentes des montagnes; les arbres séculaires, déracinés par les orages ou brisés par la foudre, jonchent le sol qu'ils couvrent de leurs débris; une mousse aussi blanche que de l'argent s'enracine aux branches des vieux sapins, d'où elle pend jusqu'à terre en longs festons. Cette plante parasite, qui atteint les proportions des plus grandes lianes, fait un effet merveilleux parmi le feuillage sombre des forêts d'arbres verts; on dirait que ces arbres géants se sont tous couverts de longues barbes blanches. Le marbre noir, veiné de vert et de rose, le porphyre, les pierres d'agate, le granit incrusté de mica étincelant comme des diamants sont la parure des montagnes bigarrées de mille couleurs; on y trouve aussi une grande variété de pierres précieuses, des sardoines, des onyx, des lapis, des topazes, des calcédoines et des améthystes qui, mal taillées il est vrai, se vendent à

un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qui coupent toutes les grandes chaînes. A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul* khalkha établi dans le voisinage. Les pauvres bergers perdaient journellement des animaux dévorés par les loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval. Effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles. Ces forêts servent, en effet, de repaire aux bêtes fauves de la contrée; les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des mouflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotain porte-musc si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours chauves et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs. Soudain il fondit sur eux comme une flèche; il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée. Celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête.

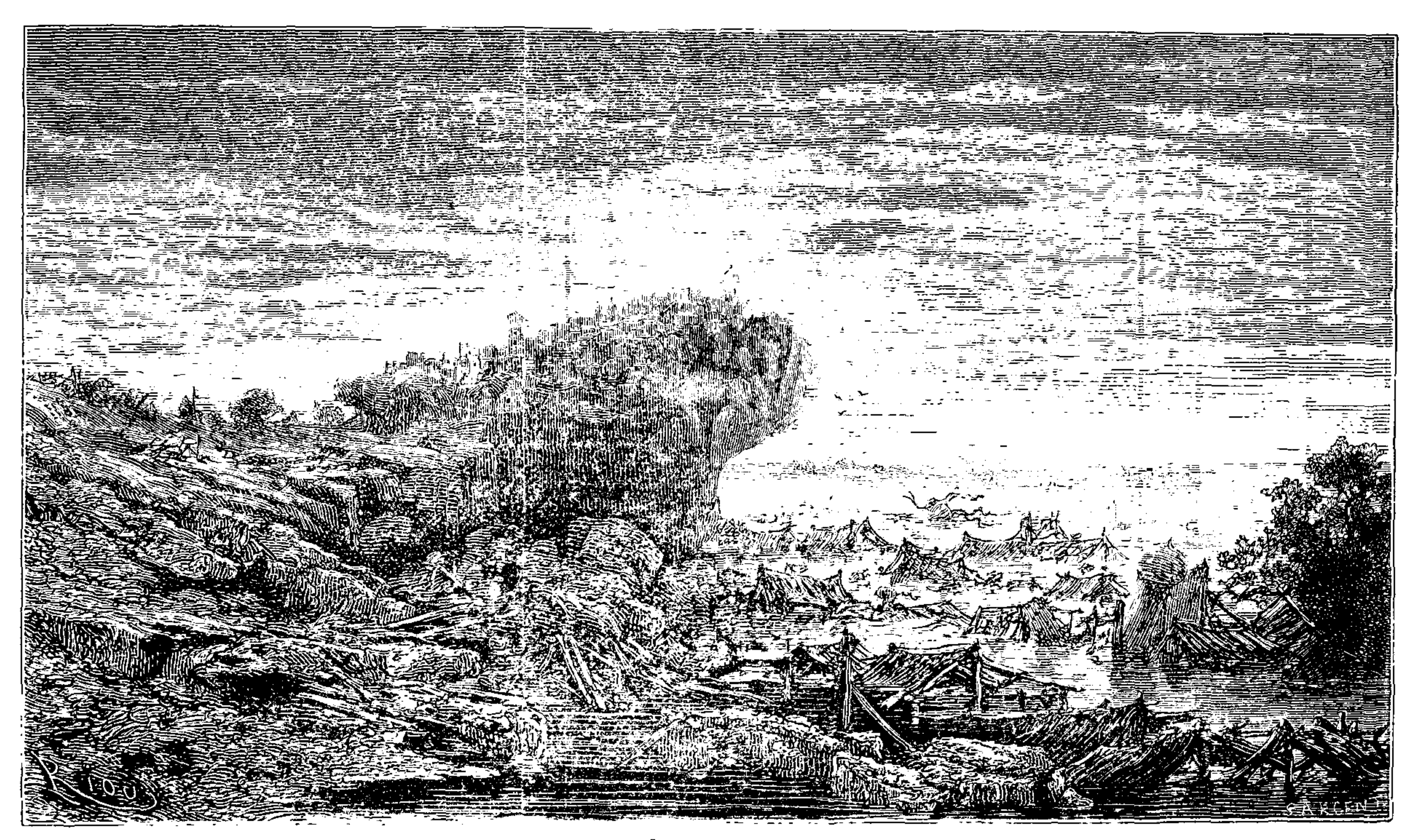
Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces dont on avait entendu parler toute la journée.

« *Iro*[1], où j'ai pu recommencer à prendre des notes, est situé dans une magnifique vallée plus large et plus riche encore que celle d'Ourga : la rivière Toula y forme mille méandres au milieu des verts pâturages; un grand nombre de *yourtes* disséminés dans la prairie composent l'*aoul*[2] ou le campement d'une tribu khalkha d'une certaine importance commandée par un *taïtsi*, qui se fait gloire de descendre de Gengis-Khan. Il était alors absent avec une partie de ses sujets, ce qui nous dispensa de la visite et de l'hospitalité qu'il nous aurait certainement offerte. Cependant, comme nous ne devions partir qu'assez tard à cause de réparations à faire aux voitures et de nouveaux arrangements pour les relais, je suis allée me promener à pied jusqu'aux yourtes des Mongols, trop bien gardées au goût des visiteurs, car d'énormes chiens s'élancèrent de toute part à mes trousses, et je suis heureuse de n'avoir pas cédé à l'envie de sortir seule, ne sachant pas comment je me serais tirée d'affaire. Leurs aboiements furieux firent accourir le maître de céans, grand vieillard de soixante-dix ans environ, et, tandis qu'il imposait silence à ses chiens avec des éclats de voix renforcés de coups de fouet, de toutes les tentes voisines je vis sortir des têtes curieuses appartenant à des femmes ou à des enfants qui me regardaient avec de grands yeux ébahis. Voulant exprimer ma gratitude à mon libérateur autrement que par signes, et personne de nous ne sachant le mongol, j'eus l'idée de le saluer en inclinant la tête du mot *mendou* que j'entendais prononcer sans cesse par mes postillons. L'effet en fut immédiat et merveilleux : le vieillard, me rendant une profonde inclination, m'invita par une pantomime animée à venir me reposer dans sa tente, et à accepter le thé hospitalier. J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol, et je suivis avec plaisir mon interlocuteur. L'hospitalité est la vertu des pasteurs: elle est sans limite chez les Kalkhas où l'étranger peut et doit aller s'asseoir dans la tente à la droite du chef de famille, non-seulement sans y être prié, mais encore sans prononcer une parole, tandis que les femmes, attentives à ses moindres gestes, s'empressent de lui offrir tout ce qu'il désire et tout ce qu'on possède. Je n'étais pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette demeure, car on m'avait donné des détails à faire frémir sur la malpropreté et sur la vermine qui y pullulait; d'un autre côté, l'aspect imposant de la *yourte*, dont les dômes en feutre gris presque neuf étaient surmontés d'une grande flamme en soie écarlate, et l'élégance relative de mon hôte me rassuraient un peu. J'ai déjà dit qu'il paraissait septuagénaire ; il était très-brun de peau, avait les yeux fort vifs, mais bridés, les cheveux gris, le nez camus; un long kalat de soie bleue foncée, boutonné sur la poitrine, une ceinture rouge à boucle d'argent, des bottes écarlates à hauts talons et un bonnet en peaux de martres composaient son costume, assez somptueux pour que je fusse en droit de croire qu'il avait fait toilette pour me recevoir, ou du moins que c'était un personnage important. Il me précédait pour me montrer la route, et, en passant la porte, je dus imiter son mouvement, c'est-à-dire lever le pied et baisser la tête, ce qui est fort incommode quand on n'en a pas l'habitude, et ce qui résulte du peu de hauteur des portes, accru encore par le seuil élevé qui les garantit des eaux pluviales. Me voilà donc chez mon vieux Khalkha, et je ne sais qui était le plus étonné de

1. Nous reprenons ici le carnet de Mme de Bourboulon qui va nous guider jusqu'à la fin du voyage.

2. On appelle yourte la réunion de tentes formant l'habitation d'une famille; un certain nombre de yourtes compose un aoul.

moi qui m'y trouvais ou de lui qui m'y recevait. La première sensation que je reçus en entrant fut celle d'une odeur pénétrante de victuailles, lait aigri et gras de mouton, qui me monta à la gorge et me fit tousser. Ces braves gens méritent bien le nom de Tartares puants que leur donnent les Chinois! L'intérieur de la tente était élégant, quoique sale : un épais tapis de feutre couvrait le sol; au milieu, sur le foyer, était un trépied en bronze supportant un chaudron de cuivre en forme de cloche, où bouillait la soupe au thé; plusieurs urnes en terre cuite, rangées dans un coin, contenaient du lait, du beurre et de l'eau; des vases en cuivre pleins de farine, des briques de thé et de millet décoraient l'autre côté; enfin à la charpente de la tente étaient clouées des cornes de boucs, de cerfs, d'antilopes auxquelles étaient suspendus, dans un pêle-mêle incroyable, des boîtes à bijoux, des tapis de feutre, des pièces d'étoffe de soie, des blagues et des bourses brodées, des quartiers de viande saignante de bœuf et de mouton, des vessies pleines de beurre, des fromages de brebis, et de vieilles armes rouillées, arcs, flèches, lances, fusils à mèche. L'ameublement était plus complet que celui des Mongols vulgaires; on y sentait la recherche du confortable et le goût de la superfluité : il y avait un canapé garni aux deux bouts d'oreillers en crin, et recouvert d'un drap rouge brodé en soie; des incrustations de nacre, des plaques de cuivre ciselé, et surtout la forme de cet étrange meuble, qui avait l'air d'un bateau, en auraient fait un objet du plus haut prix pour un amateur de bric-à-brac. On ne voit pas de ces meubles en Chine, et les Mongols étant actuellement trop peu industrieux pour en fabriquer de semblables, qui peut deviner l'origine de celui-ci, qui paraissait fort antique? Il y avait aussi une armoire avec des pieds sculptés, soigneusement fermée, mais formant étagère, sur laquelle étaient exposées les mille bagatelles de la toilette féminine, et deux petites tables carrées servant d'autel pour les dieux domestiques, c'est-à-dire supportant une statuette du Bouddha en bois doré, entourée des livres sacrés reliés en soie jaune, et de neuf calices en cuivre pour faire les offrandes. Les lits manquaient : on se contente de coucher sur le feutre épais de la tente, avec un oreiller en paille sous la tête. Mon attention, absorbée par la contemplation de cet ameublement bizarre, fut détournée alors par l'entrée de deux jeunes femmes en grande toilette, qui étaient sans doute les filles de mon hôte. Elles portaient des gilets en velours vert et rouge, par-dessus une longue robe de soie violette tombant jusqu'aux pieds, qui étaient chaussés de bottines en cuir pourpre ornées de verroteries : leur costume était, du reste, analogue à celui de leur père, sinon que leurs longs et beaux cheveux noirs étaient divisés en une multitude de petites tresses entremêlées de rubans et de grains de corail. Cependant, je commençais à être embarrassée de l'attitude qu'il me fallait garder; la tente se remplissait de monde; l'air raréfié devenait suffocant, et après avoir fait le geste de tremper mes lèvres dans la tasse de thé épais et gras qu'on me présenta, je prononçai de nouveau avec solennité le mot *mendou*, et je sortis accompagnée des salutations de tous ces braves gens. La nouvelle de ma visite s'étant répandue, la porte de la tente était encombrée de curieux, entre autres d'enfants des deux sexes fort peu vêtus, car ils n'avaient d'autres vêtements que la boue rougeâtre où ils s'étaient roulés dans la mare voisine. Je regagnai rapidement notre campement; j'y voyais les voitures

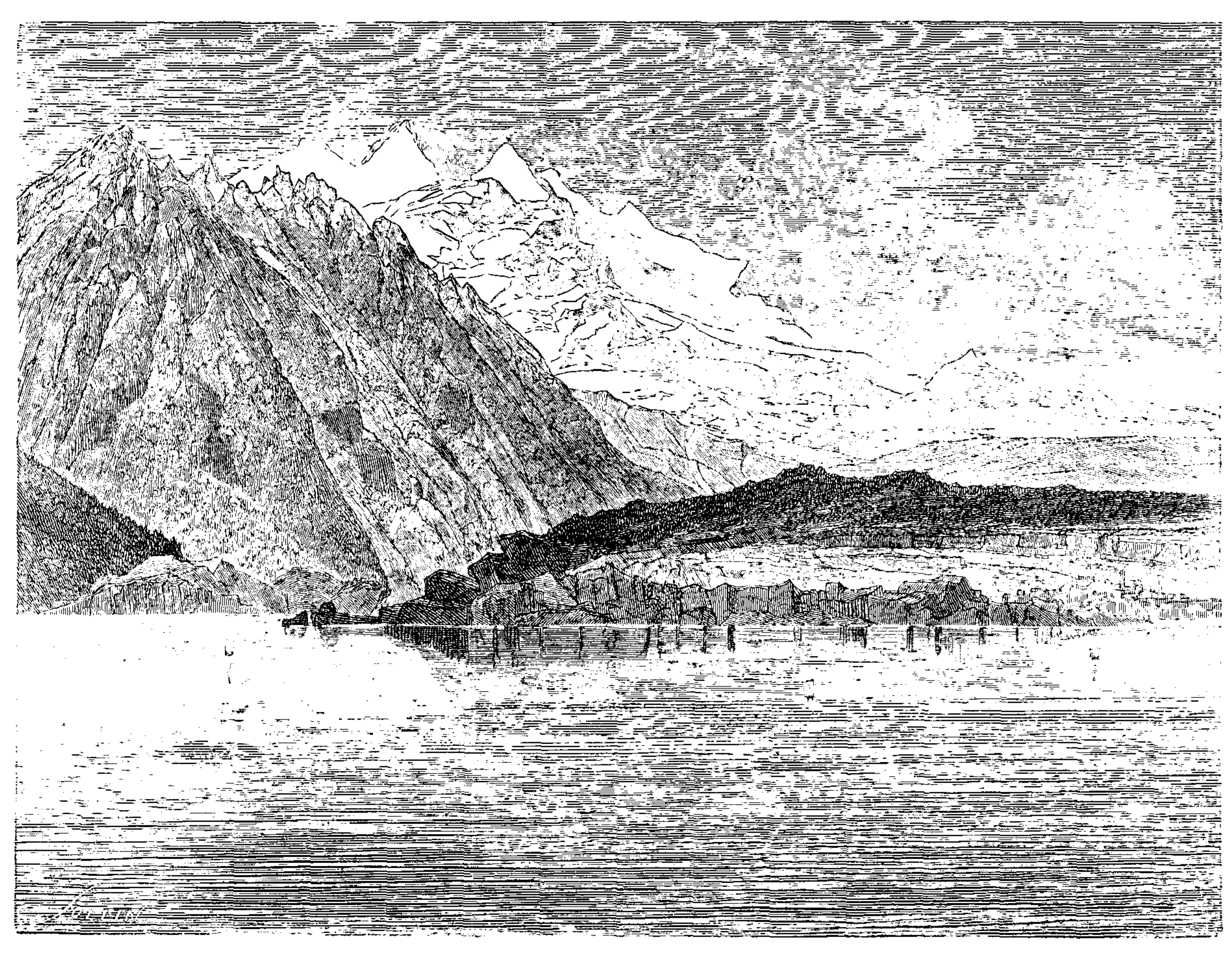


Village bouleversé par un tremblement de terre sur les rives du Baïkal (voir p. 255). — Dessin de Riou d'après l'album de Mme de Bourboulon.

déjà attelées, et je craignais qu'on ne fût inquiet de moi, nul n'étant prévenu de ma promenade matinale.

« En quittant *Iro*, on monte par des pentes douces sur un plateau élevé qui sépare le bassin de la Toula de celui de la Salenga. Une vaste forêt de pins séculaires aussi droits et aussi haut que les colonnes d'un temple y forme un ombrage impénétrable. L'aspect en est lugubre! Au milieu d'une demi-obscurité, on entend le sifflement du vent qui, arrêté par le feuillage épais, pousse des gémissements plaintifs; partout on voit la trace du feu qui a servi à abattre ces géants du règne végétal; d'immenses souches brûlées et noircies par la fumée apparaissent çà et là dans les clairières, semblables à des cadavres décomposés; les arbres abattus tournent vers le ciel leurs racines qu'on prendrait pour de grands bras décharnés qui supplient; nos voitures, forcées de faire des détours perpétuels, éprouvent à chaque instant des secousses affreuses; enfin, l'air lourd et surchargé de vapeur y dégage une odeur balsamique telle que nous avons tous mal à la tête.

« Il nous faut deux heures pour franchir cette forêt qui a vingt-sept verstes de large; mais en la quittant, nous sommes récompensés par le magnifique panorama qui vient frapper nos yeux. C'est la grande rivière Selenga qui roule ses flots verts parmi des paillettes de mica et de marbre blanc. Une multitude d'îles plantées



Vue du lac Baïkal (voy. p. 255). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

de bouleaux, de chênes et de saules, des ruisseaux torrentueux descendant en cascades parmi les rochers de la forêt où nous sommes, une autre rivière enfin qui vient mêler son cours à celui de la Selenga au milieu des monticules de sables amoncelés à leur confluent, décorent le premier plan de ce grand paysage noyé dans une brume vaporeuse, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes de la Sibérie se détachent en dentelures profondes d'un bleu sombre sur le bleu azuré du ciel. Au pied de ces montagnes, on distingue comme des aiguilles d'or qui reflètent les rayons du soleil: ce sont les clochetons, les flèches, les dômes dorés de la cathédrale de Kiakhta. Je ne saurais dépeindre la joie que j'ai éprouvée en apercevant au sortir de ces sauvages forêts ce clocher d'une ville de Sibérie; quoique nous fussions encore à trois mille lieues de l'Europe, c'était sa première étape!

« La vallée de la Selenga forme une plaine immense dans laquelle nous descendîmes, et où, après avoir passé à gué deux ou trois petits cours d'eau, nous arrivâmes enfin à *Guilanov*, dernière station du pays des Khalkhas, et village bâti par quelques Russes qui s'y sont établis pour faire le commerce. Là, nous attendaient des officiers venus de Kiakhta au-devant de nous avec des voitures et une escorte militaire. Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation, et nous avions couché pour la dernière fois sous la tente. »

Arrivée à Kiakhta. — Aspect de la ville russe. — Service solennel dans la cathédrale grecque. — Compliment adressé par l'Archimandrite. — Absence de lits dans les maisons sibériennes. — Hospitalité forcée. — Avaries survenues aux bateaux à vapeur du lac Baïkal. — Embarquement sur des bateaux à voile. — Effroyable tempête pendant la nuit. — Village détruit par un tremblement de terre. — Magnifique panorama sur le lac Baïkal.

« Tant de choses se sont passées pendant ces quatre jours que je n'ai pas eu un moment pour prendre des notes, mais je vais tâcher de réparer le temps perdu.

« Outre un officier d'artillerie expédié par le gouverneur de *Kiakhta*, nous trouvâmes encore à la station de *Guilanov* l'aide de camp du gouverneur général de la Sibérie orientale, envoyé par lui pour nous complimenter et nous accompagner jusqu'à *Irkoutsk;* M. d'Ozeroff était venu l'année précédente à Pékin où mon mari l'avait prié, en lui indiquant l'époque probable de notre arrivée, de vouloir bien acheter des voitures à notre compte, et il nous attendait à cette station avec trois tarentas, grandes chaises de poste à cinq et six chevaux, et des telegas, sorte de traîneaux à trois chevaux, affectés au service des dépêches, et qu'on avait mis généreusement à notre disposition. On me fit monter avec Madame de Balusek dans une des tarentas, puis on partit à bride abattue pour nous faire honneur : la vaste plaine de *Guilanov* fuyait devant nous avec une rapidité vertigineuse ; les roues sautaient avec un cliquetis formidable par-dessus les troncs d'arbres abattus et les rochers épars sur notre passage ; il n'y avait pas de ressorts ! Nous ne pouvions ni respirer, ni parler, et, pour donner idée de la vitesse, les Cosaques à cheval de notre escorte parvenaient à peine à nous suivre au grand galop ! J'avoue que je voyais arriver avec plaisir les bourbiers où nous enfoncions jusqu'aux moyeux, et les gués de rivière, parce que là je pouvais reprendre haleine. Ma compagne, plus habituée que moi aux cahots sibériens, mais plus effrayée de se noyer, se cramponnait alors aux accotoirs de la tarenta ; ainsi chacune de nous payait à son tour tribut à la faiblesse féminine.

« Ce fut avec cet appareil imposant d'escorte, de bruits de clochettes, de claquements de fouets que nous franchîmes en un tourbillon de voitures et de chevaux le pont de bois jeté sur une modeste rivière qui sépare les deux immenses empires chinois et russe. Je remarquai alors qu'on rendait les honneurs militaires aux femmes des employés supérieurs comme à leurs maris.

« On nous conduisit directement à l'hôtel du gouverneur de *Kiakhta*, M. Despots Zenowich qui a bien voulu nous céder ses appartements particuliers ; par une galanterie toute russe, notre hôte désirant nous laisser toutes nos aises, s'était organisé une chambre dans ses bureaux.

« Ce qui me frappe le plus ici, c'est la profusion des fleurs : dans les appartements, les escaliers, les boudoirs, de grandes caisses rangées symétriquement sont pleines de géraniums, de roses, de camellias ; d'élégants pots en porcelaine de Chine pendus aux plafonds laissent retomber au-dessus de vos têtes des gerbes, des festons de fleurs de cactus, de mamillaires aux corolles éclatantes ; les maisons sont, à vraiment parler, des serres chaudes, où on est exposé à subir des migraines acharnées, quand on n'est pas habitué à ces parfums violents.

« *Kiakhta* se compose de trois villes, la ville chinoise ou *Mai-mai-tchen*, la ville russe et la ville officielle ; *Mai-mai-tchen* (six mille habitants) est un entrepôt d'échange pour les draps, les fourrures, les soieries et le thé ; nous n'avons pas envie, on le comprendra facilement, d'aller visiter cette ville qui excite chez les Européens venant de la Sibérie une curiosité excessive. On rencontre un grand nombre de négociants chinois dans la ville marchande russe (environ cinq cents âmes) qui est séparée de *Mai-mai-tchen* seulement par des palissades en bois, gardées par des factionnaires ; fatigués de la Chine, nous réservons tout notre empressement pour *Troïtskosawsk*, la ville officielle qui contient dix mille habitants. *Troïtskosawsk*, située dans une vallée qui suit la direction du nord au sud, et arrosée par un petit ruisseau, est régulièrement bâtie et présente l'aspect d'une ville européenne ; les maisons, construites en bois de sapin, ont des fenêtres régulièrement percées ; le palais du gouverneur, en style gréco-gothique avec architraves et colonnades, est situé sur une grande place carrée, en face de la maison de police, grand édifice qui, en Sibérie, est toujours surmonté d'une tour ronde formant observatoire ; les églises sont nombreuses eu égard à la population, et parmi elles on remarque la cathédrale décorée d'un dôme principal et de quatre clochetons avec croix et boules dorées ; toutes les constructions enfin, petites ou grandioses, riches ou pauvres, sont invariablement blanchies à la chaux et badigeonnées de couleurs tendres, telles que le rose, le jaune serin et le bleu de ciel ; la cathédrale blanche et lilas a ses clochetons revêtus d'un splendide vert pomme relevé par des arabesques plus foncées. Cet étalage de couleurs qui rappelle un peu le goût chinois, donne un aspect de propreté et de fraîcheur à cette petite ville, qui a l'air d'être sortie toute d'une pièce du cerveau d'un architecte amoureux de l'idylle pastorale. En revanche, le paysage des alentours est triste, morose, sans arbres et sans verdure ; de hautes collines arides et nues forment tout autour l'horizon de la ville, placée au fond d'une vallée en entonnoir.

« Nous sommes arrivés ici à cinq heures du soir. A peine avons-nous eu le temps de nous reconnaître qu'il a fallu accepter un grand dîner donné en notre honneur par le gouverneur de la ville. Notre convoi de bagages étant en retard, j'y ai assisté en costume d'homme, jaquette, grand feutre gris, pantalons bouffants et bottes à l'écuyère ; je devais faire un singulier effet au milieu des dames russes habillées aux dernières modes de Paris, avec des crinolines qui n'en finissaient plus ! Ce dîner, fort bien servi et très-élégant, s'est terminé par la présentation des personnes distinguées de la ville. Avant-hier, dans une promenade que nous avons faite avec le gouverneur, ce fut encore la même

chose; poussés à la fois par la curiosité et par un sentiment de cordialité respectueuse, tous les riches marchands de la ville, ainsi que leurs femmes, vinrent nous présenter successivement leurs hommages. Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans la considération publique, et le plus mince fonctionnaire se voit saluer humblement par des négociants ou des industriels dix fois millionnaires. Cette promenade a été charmante : j'admirais la popularité et la bonhomie du gouverneur, qui allait partout, parlant à tout le monde, s'inquiétant des affaires et de la santé de chacun de ses administrés. Ce chef suprême, ce représentant de l'Empereur dans la province, où il n'a au-dessus de lui que le gouverneur général de la Sibérie orientale, qui réside à Irkoutsk, paraissait faire le plus noble usage de son pouvoir absolu. Au-dessous de lui et sous ses ordres directs se trouvent un officier commandant les troupes affectées au service local, un chef de police, en même temps administrateur de la ville ou préfet, et un commissaire des frontières chargé de la surveillance des rapports internationaux; un chef ou capitaine des marchands, nommé à l'élection, complète l'administration d'une ville sibérienne; ce dernier qui joue à la fois le rôle d'un maire et d'un juge de commerce, est fort écouté des autorités.

« Ce soir-là, il y eut aubade et concert d'instruments de cuivre donnés par les Cosaques à la Redoute, vaste jardin public entouré de barrières blanches comme un hippodrome, avec de beaux arbres, une vaste pelouse, et des ruisseaux d'eau vive sortant d'une fontaine en rocailles. Le concert se transforma bientôt en bal : le kiosque de la Redoute qui est le rendez-vous général de la ville pendant les longues soirées d'été, s'ébranla sous les pieds de nombreux danseurs et disparut dans un tourbillon de robes blanches, de colbachs, d'uniformes et d'habits noirs ; rien n'y manquait, pas même la polka et le grave quadrille officiel : ce n'était pas la peine d'être à *Kiakhta*, à quatre mille lieues de Paris! Presque toutes les dames parlent français; elles ont beaucoup d'aménité et d'instruction, ce qu'il faut attribuer au recrutement de la population par des familles d'exilés politiques qui ont amené de prime abord l'urbanité et la politesse de la haute société russe au milieu de ces déserts. La Sibérie est plus policée que la vieille Russie, tant il est vrai qu'il est plus facile de plaquer la civilisation sur un pays neuf, que de rajeunir un vieux pays!

« Hier matin nous avons assisté à un service solennel dans la cathédrale grecque; l'intérieur en est d'une grande richesse : le chœur est séparé de l'église par une grille à barreaux sculptés en losange avec des moulures en or et en argent ; l'autel lui-même est en argent massif ainsi que plusieurs châsses qui contiennent des reliques; le livre des Évangiles relié en or et couvert de pierres précieuses a coûté, dit-on, cent mille roubles. Cette profusion de métaux précieux s'explique par la richesse des mines sibériennes et la ferveur religieuse des classes marchandes. Deux chœurs d'hommes et d'enfants, placés aux deux côtés de la nef, se renvoyaient alternativement des hymnes en plein chant d'un effet admirable. Après la messe, l'archimandrite, en se retirant, adressa un compliment très-bien tourné au ministre de France, en lui disant que son passage par leur ville resterait dans le souvenir des habitants comme un événement historique; le compliment était très-gracieux pour nous, mais le français de l'archimandrite laissait beaucoup à désirer.... Le pauvre prêtre avait fait de son mieux.

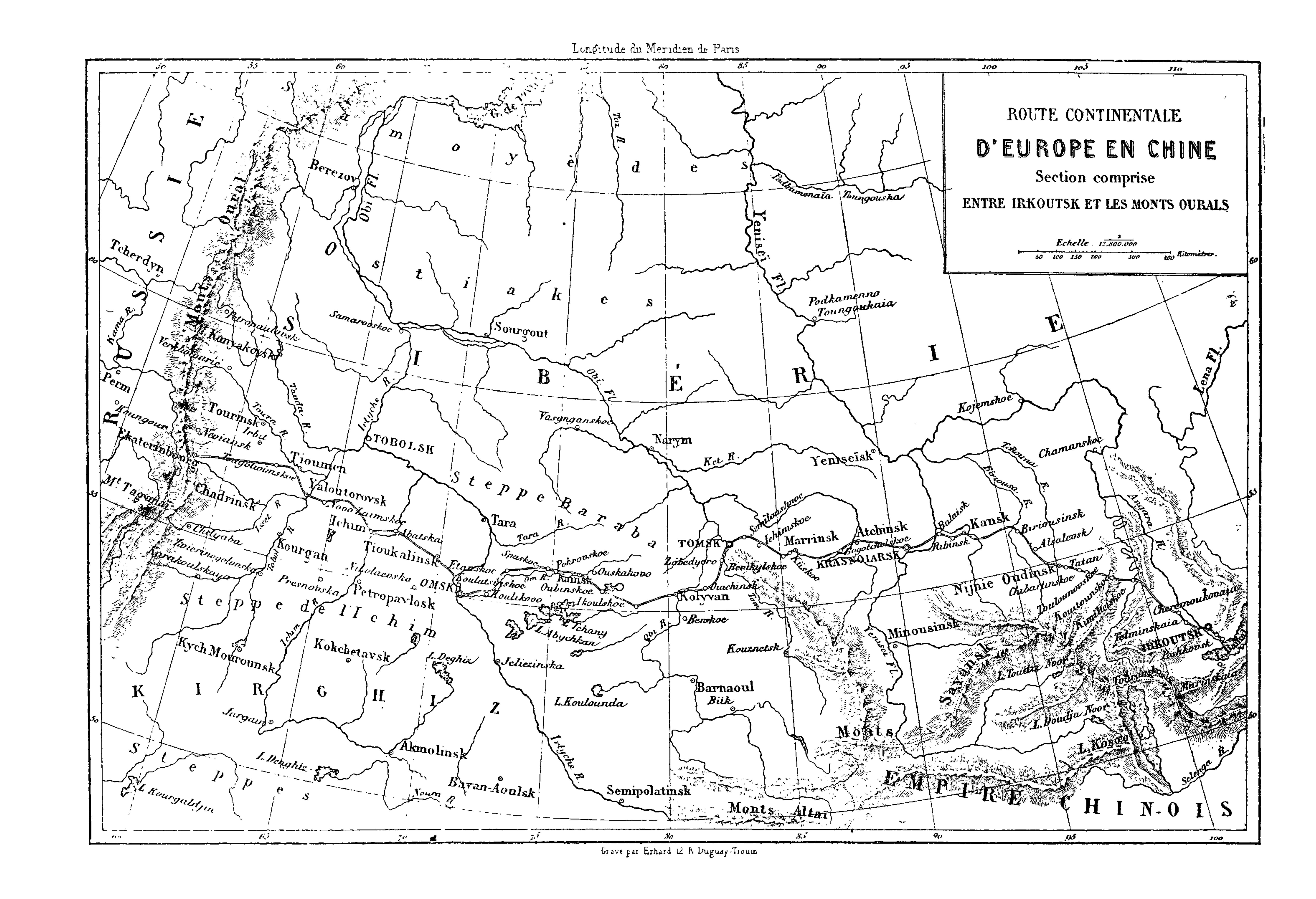
« Nous avons retrouvé ici la caravane de dix chameaux expédiés de Pékin avec des vivres, du vin et les gros bagages ; tout cela nous sera inutile, les provisions de bouche étant abondantes et assez bon marché en Sibérie. D'un autre côté, comme nous ne voulons pas traîner à notre suite une foule de ballots qui retarderaient sans nécessité la vitesse de notre voyage, nous avons fait vendre à vil prix le thé, le riz et les farines. Cette perte a été un peu compensée par la vente des liqueurs et des vins, fort chers ici comme toutes les denrées européennes. Ce remaniement et cette simplification de nos bagages ont exigé beaucoup de temps. Enfin nous les avons fait partir sous la surveillance du sergent et des deux soldats, et sous la conduite d'un agent de la poste russe, qui s'est chargé de les amener à *Irkoutsk*, où ils attendront notre arrivée.... Nous-mêmes nous partons ce soir.

« En ce moment, faisant un retour sur ce voyage tranquillement accompli au milieu de populations à moitié sauvages et presque inconnues de l'Europe, sans aucune apparence de danger, et avec la sécurité du touriste qui accomplit une promenade sur les bords du Rhin, mon âme tout entière remercie la Providence qui nous a guidés au milieu du désert, et pleine de confiance, considère comme peu de chose les huit mille kilomètres qui nous restent à parcourir par terre d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent....

« Je m'éveille : le jour naît à peine; de légers flocons de vapeur blanche montent à la surface du lac Baïkal dont les eaux tranquilles sont ridées par la brise, et dont les contours disparaissent au loin dans la brume du matin. A travers les vitres de la tarenta où j'ai passé la nuit, logée à huit pieds au-dessus du pont du bateau qui m'emporte, je ne vois rien du bâtiment, et je pourrais me croire transportée par une puissance mystérieuse entre le ciel et l'eau! L'absence de toute distraction est favorable, dit-on, aux élucubrations de l'esprit. Il est bien temps, je crois, de mettre au courant mon carnet de route que j'ai négligé depuis une semaine.

« Je suis partie de *Kiakhta*, le 18 au soir, dans ma tarenta accompagnée du gouverneur et de plusieurs habitants jusqu'à *Ost-Kiakhta*, où se trouve une belle maison de campagne appartenant à M. Despots Zenowich, qui voulut bien nous y offrir une collation d'adieu. Ce faubourg de la ville est peuplé de jolies villas où les riches marchands passent la saison d'été.

« Nous franchissons rapidement, emportés par cinq vigoureux chevaux, les stations de poste de *Kalimichnaia*


Longitude du Meridien de Paris
ROUTE CONTINENTALE
D'EUROPE EN CHINE
Section comprise
ENTRE IRKOUTSK ET LES MONTS OURALS
Echelle 1/15.800.000
Kilomètres
S I B É R I E
O s t i a k e s
S a m o y è d e s
R U S S I E
K I R G H I Z
S t e p p e s
Steppe Baraba
Steppe de l'Ichim
EMPIRE CHINOIS
Monts Ourals
Monts Saïansk
Monts Altaï
Berezov
Obi Fl.
Yeniseï Fl.
Lena Fl.
Angara R.
Tcherdyn
Perm
Samarovskoe
Sourgout
Podkamennaia Toungouska
Podkamenno Toungouskaia
Kojemskoe
Chamanskoe
Tobolsk
Tioumen
Yaloutorovsk
Ichim
Kourgan
Tioukalinsk
Omsk
Petropavlosk
Tara
Narym
Yeniseïsk
Kolyvan
Tomsk
Marrinsk
Atchinsk
Krasnoiarsk
Kansk
Nijnie Oudinsk
Irkoutsk
Ekaterinbourg
Chadrinsk
Kokchetavsk
Akmolinsk
Semipolatinsk
Barnaoul
Kouznetsk
Minousinsk
L. Tchany
L. Koulounda
Irtyche R.
Grave par Erhard 12 R. Duguay-Trouin

et de *Pavarotnaia*, et nous arrivons au point du jour en face de la petite ville de *Selenguinsk*, située de l'autre côté de la rivière *Selenga*. La rivière est fort large en cet endroit, et comme il n'y a pas de ponts en Sibérie, on en est réduit à la traverser sur un bac à rames qui sert à tous les voyageurs parcourant la grande route de *Kiakhta* à *Irkoustk*. Le passage est dangereux; il faut faire descendre aux voitures des berges à pic pour prendre place sur le bac, et M. d'Ozeroff, qui dirige notre route, fait requérir une foule de paysans pour retenir avec des cordages les roues de nos lourdes tarentas. Dès que nous sommes installés à bord, nos bateliers remontent le courant à force de rames, gagnent le milieu des eaux, puis se laissent descendre à la dérive sur l'autre bord, en se dirigeant seulement avec le gouvernail.

« *Selenguinsk*, qui compte environ trois mille habitants, est un bourg insignifiant. Nous nous y reposons jusqu'à midi. A dater d'aujourd'hui, nous voyagerons à la russe, ne nous arrêtant plus chaque nuit pour camper, prenant seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux, déjeuner et dîner, et couchant dans nos voitures qui sont installées pour cela. Ce mode de transport, favorisé par la manière admirable dont le service des postes est organisé dans tout l'empire russe, permet de franchir rapidement des distances considérables, mais il est bien fatigant. Les stations de poste,



Une famille de Mongols Khalkhas. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis d'un artiste sibérien.

distantes de vingt à trente verstes, sont déterminées par l'officier qui nous accompagne, et choisies par l'inspecteur de police en raison des ressources qu'elles présentent. Toute cette vallée de la Selenga est peuplée et passablement cultivée; sur les coteaux des champs de seigle, dans les vallées de belles prairies où paissent de nombreux troupeaux et où serpentent de petites rivières, forment le fond du paysage avec les landes couvertes de genets et d'ajoncs épineux, mais les antiques forêts qui couvraient ce sol vierge ont presque entièrement disparu.

« Le 20, nous nous détournons de la grande route pour aller nous reposer à *Verjnéoudinsk*, ville de huit mille habitants, bâtie sur les bords de la Selenga. Nous y sommes logés dans une des plus belles maisons de la ville, dont on a renvoyé les propriétaires pour nous livrer leurs appartements; cela se fait sans façon ici par corvée ou par réquisition! Il est vrai que les indigènes regardent comme un grand honneur de loger chez eux des personnages influents, et qu'on ne peut faire un plus grand plaisir à un Russe que de l'envoyer coucher avec sa famille dans les communs. La maison de *Verjnéoudinsk* appartient à un tout jeune homme instruit et bien élevé, pauvre colon polonais, exilé dans ces climats lointains pour avoir trop aimé sa patrie; ici il a été épousé par la veuve d'un des plus riches marchands de la ville.

Je dois dire, pour compensation, qu'elle a au moins dix ans de plus que lui. La maison est fort bien meublée, armoires à glace, toilettes, commodes; on y trouve tous les objets nécessaires au confortable de la vie, sauf des lits! Le lit est un meuble intime qui ne se prête pas! Les Sibériens, qui sont sans cesse en voyage dans des voitures sans ressorts, emportent avec eux une profusion de coussins qui servent de matelas, et ont l'habitude de coucher tout habillés, habitude qu'ils gardent même quand ils sont rentrés chez eux. Pour être fidèle à la vérité, je dois avouer pourtant qu'il y avait un lit fort étroit, dans la maison de notre hôte : probablement la famille y couchait par quart, car elle se composait de quatre personnes.

« *Verjnéoudinsk*, régulièrement bâtie, est le centre de vastes marchés agricoles, où on amène des bestiaux de toute la contrée. Nous nous y reposons jusqu'au soir.

« Le bourg d'*Ilinsk*, où nous sommes arrivés le lendemain, portait encore les traces d'un tremblement de terre qui avait bouleversé la contrée quelque temps auparavant. Un village situé non loin de là, près de la côte orientale du lac Baïkal, avait été complétement détruit. Mme de Balusek, accompagnée par M. d'Ozeroff, nous quitta alors pour aller visiter le lieu du sinistre. Nous devions la retrouver à *Passolsk*, port d'embarquement à cent dix verstes d'*Ilinsk*.

« Nous apprîmes une fâcheuse nouvelle en entrant dans la petite ville de *Kabansk*, située à moitié chemin : les deux bateaux à vapeur qui font la traversée du lac ayant éprouvé de graves avaries, on ne pouvait fixer l'époque à laquelle ils pourraient reprendre leur service. Nous nous décidâmes aussitôt à coucher dans la ville; mais le lendemain matin, plusieurs personnes nous ayant conseillé de nous rendre immédiatement à *Passolsk* pour y attendre un vent favorable qui nous permettrait de faire la traversée sur un bateau à voiles, nous préférâmes camper dans nos voitures sur les bords du lac que de risquer de perdre une bonne occasion.

« Si nous avions su ce qui nous attendait à *Passolsk*, nous aurions mieux aimé rester tranquillement à *Kabansk*, et y sacrifier quelques jours à notre repos; mais notre voyage s'était accompli trop heureusement jusque-là pour que le destin jaloux ne nous ménageât pas quelque désagréable surprise.

« A peine sommes-nous arrivés à *Passolsk* dans l'après-midi, que nous recevons la visite d'un agent de la Compagnie des bateaux à voiles, qui nous offre de nous faire traverser de suite, le vent étant devenu favorable depuis quelques heures. Il nous apprend aussi que nos gens s'étaient embarqués sans malencontre l'avant-veille et qu'ils devaient être arrivés à *Irkoutsk*.

« Il n'y avait pas de temps à perdre, et on procéda immédiatement à l'installation à bord de nos voitures et de nos fourgons de route.

« Rien de plus sale et de plus mal disposé au point de vue de la navigation et de la commodité des voyageurs que ces lourdes barques qui servent ordinairement au transport des cargaisons de thé. En style de marin, ce sont de vrais sabots, larges des deux bouts, ventrus, avec un seul mât, muni d'une voile carrée et d'un petit foc. Pour en rendre la construction plus massive encore, ces galiotes ont deux ponts comme un vaisseau de ligne, l'inférieur au-dessus de la cale avec un trou béant pour les marchandises, le supérieur avec une échelle de communication qui ressemble à un perchoir à poulets. C'est sur ces ponts qui s'élèvent au moins de trois mètres au-dessus de l'eau qu'il nous faut faire hisser nos voitures en mettant en œuvre les cabestans et les bras de tous les habitants de *Passolsk*. On conçoit sans peine combien ces épaisses galiotes sont difficiles à mouvoir; on ne peut leur faire serrer le vent à cause de leur voilure et de leur forme; il faut attendre vent-arrière pour opérer la traversée qui n'est que de soixante verstes, et si le vent tombe ou change pendant qu'on est au milieu du lac, comme on ne peut jeter l'ancre dans ses eaux d'une profondeur inouïe, on retourne au rivage. Tel est l'état primitif de la navigation sur cette magnifique mer d'eau douce qu'on appelle le lac Baïkal.

« Enfin, vers le soir, après des efforts inouïs, nos voitures, nos bagages et nos gens se trouvent solidement installés à bord. Il ne nous reste plus qu'à partir; mais la fraîche brise de la journée a cessé avec la nuit; il n'y a plus un souffle d'air, et nous nous couchons dans nos tarentas, espérant qu'au matin les vents voudront bien se réveiller avec nous. Hélas! ils se sont réveillés, mais avec une violence sans bornes : un terrible ouragan du nord-est s'est déchaîné sur le lac durant la journée, et redoublant encore de violence pendant la nuit suivante, nous a fait courir des dangers réels. Des vagues courtes, mais énormes, couvrent le bateau et l'ébranlent jusque sur ses ancres; toutes ses vieilles membrures craquent, et le patron, impuissant à conjurer la tempête avec ses cinq ou six matelots glacés d'effroi, redoute à chaque instant d'être arraché de son mouillage et jeté à la côte où les habitants ont allumé de grands feux pour prévenir les accidents. Nos voitures offrent une telle prise au vent et sont tellement secouées par ses rafales furieuses, que nous sommes forcés de les abandonner pour nous réfugier dans l'entre-pont, vaste carré séparé par quelques planches de l'avant où couchent les matelots, et consacré à l'amarrinage des ballots de thé. Je me souviendrai toujours de la nuit que nous y avons passée avant-hier! Assis sur des bancs de bois qui roulaient à chaque coup de tangage, inondés par les vagues qui tombaient en cascades du pont, glacés par l'eau froide, suffoqués par les odeurs méphitiques qui s'échappaient de cette cale malpropre, nous nous attendions d'un moment à l'autre à éprouver un sinistre qui pouvait avoir les conséquences les plus graves. Les vagues agitaient si fort la vieille carcasse de la galiote, que les hauteurs de la côte, dont nous étions éloignés à peine de deux cents mètres, dansaient devant nous avec leur couronne de torches enflammées qui illuminaient les vieux arbres et les rochers noirs. C'était un spectacle fantastique, et n'étaient la réalité du danger et le piteux état de notre jeune Chinois Lieur qui,

n'ayant jamais navigué, ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et prenait le mal de mer pour les approches de la mort, nous aurions admiré cet étrange bouleversement de la nature. Le vent s'étant un peu calmé sur le matin, nous en avons profité pour retourner à terre : personne de nous n'était tenté de rester à bord de ce bateau inhospitalier.

« *Passolsk* est un hameau qui ne présenterait aucune ressource, s'il n'y avait dans les environs un monastère considérable anciennement fondé (il a près de cent ans de date, ce qui est vénérable pour la Sibérie), et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée; les bons pères voulurent bien nous céder quelques provisions fraîches dont nous avions grand besoin.

« Dans la journée, Mme de Balusek et M. d'Ozeroff nous rejoignirent fortement impressionnés de ce qu'ils étaient allés voir; le village de *Stepna*, détruit par le récent tremblement de terre et situé sur les bords du lac, à vingt verstes au nord de Passolsk, avait été englouti tout entier; un abîme béant s'étant entr'ouvert, les toits des maisons dépassaient seuls les eaux qui y avaient fait irruption, et pendant que cette partie du village s'enfonçait sous terre, quelques maisons et l'église, dont le clocher s'était écroulé, avaient été exhaussées de vingt mètres par les feux souterrains. Cette plaine fertile ne présentait plus qu'un chaos affreux fidèlement représenté dans un croquis fait par M. d'Ozeroff. Nous regrettâmes, mon mari et moi, de n'avoir pas été visiter les ruines de *Stepna* (cela eût mieux valu que la nuit et la journée que nous avions passées à bord), mais il était trop tard.

« Après dîner, le temps redevint superbe, le vent favorable, et nous nous sommes tous embarqués par un beau clair de lune.

« Le panorama qui s'étale en ce moment sous mes yeux est sans pareil au monde! nous sommes à cinq cents mètres à peine de la côte de *Livenitchnaia*, où nous devons débarquer; la brise tombée n'enfle plus nos voiles et le bateau, doucement porté par le courant, dérive peu à peu vers le nord-est. A ma gauche les hauts pics des montagnes de *Chamardaban*, toujours couverts de neiges, paraissant du plus beau rose aux premiers rayons du soleil levant, tandis que leurs pieds sont encore plongés dans l'ombre de la nuit; puis la côte orientale avec toutes ses dentelures, ses rochers noirs, ses plages de sable fin et sa ceinture de collines couvertes de forets de sapins séculaires; devant moi le petit port de *Livenitchnaia*, avec ses maisons en bois peintes en lilas et en bleu, à toits carrés, à pignons en briques rouges, avec son débarcadère sur pilotis, ses chantiers de construction, un bateau à vapeur désemparé devant ses quais, et près du port une foule de petites embarcations de pêche, et des baleinières plates, pointues aux deux bouts, qui joutent de vitesse; enfin à ma droite le lac tout entier qui semble se perdre dans la vaste baie du fleuve *Angara*, qu'il alimente de ses eaux!

« O Baïkal! tes tempêtes sont affreuses, tes mariniers prétendent que tu veux être appelé *Madame la mer*, mais que si on t'appelle *Monsieur le lac*, tu soulèves aussitôt tes vagues en fureur! Sois-moi propice! Je ne t'offenserai plus par un nom indigne de toi; je te confesse ici que j'ai eu plus peur de ta colère que de celle de tous les vieux océans que j'ai parcourus. Oui, tu es une mer, car, pur comme elle, tu rejettes à la côte les cadavres qui souilleraient ton sein vierge; car tes abîmes ne se laissent pas plus mesurer que les hautes montagnes qui t'entourent, et que les glaciers immenses qui abreuvent tes eaux! Mais pourquoi es-tu si perfide, pourquoi souris-tu après l'orage, nous berçant sur tes flots d'émeraudes à quelques pas du rivage où tu ne veux pas nous laisser aborder!...

« La poétique invocation que j'adressais au lac Baïkal le décida sans doute à se montrer plus clément; car enfin, vers la tombée de la nuit, au moment où, après avoir dérivé de trois lieues vers le nord-est, impuissants à jeter l'ancre qui ne peut mordre sur les rochers de granit de cette côte, nous craignions d'être rejetés bien loin par un caprice des vents, une brise favorable vint enfler nos voiles et nous fit entrer heureusement dans le port de *Livenitchnaia*.

« D'après les renseignements qu'on vient de me donner, le lac Baïkal, qui est le plus grand réservoir d'eau douce de la haute Asie (il a deux cent vingt lieues de long sur quinze à vingt de large), reçoit le tribut de plusieurs fleuves et rivières et n'a d'autre débouché que l'Angara. Entouré partout de hautes montagnes, produites par quelque grande révolution volcanique, il contient des sources d'eau bouillante qui jaillissent à la surface de profondeurs incommensurables; malgré cela, il gèle tous les hivers, et on le passe alors en traîneau sur la neige et sur la glace. Le moment de la débâcle est dangereux; les communications sont interrompues, et les courriers de la poste doivent le contourner au sud par d'affreuses montagnes impraticables, où cependant le gouvernement russe a fait commencer une route carrossable, qui ne sera finie que dans plusieurs années, et qui reliera *Irkoutsk* à *Selenguinsk*. Le Baïkal est moins poissonneux que les fleuves qui l'alimentent : on y trouve des saumons, des lamantins, des petits souffleurs d'eau douce, ainsi qu'un grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques, dont de véritables essaims nous accompagnèrent avec des cris perçants pendant toute notre navigation.

« En descendant à *Listvenitchnaia*, un repas somptueux nous attendait dans la plus belle maison de la ville, chez l'agent de la Compagnie des bateaux à vapeur, repas auquel le maître et la maîtresse de la maison ne prirent pas part, suivant les usages de la politesse sibérienne, sinon qu'ils vinrent au dessert boire à notre santé un verre de vin de champagne. Nous avions déjeuné à bord et nous n'avions ni faim ni soif, mais nous les aurions mortellement offensés en refusant.

« Dès que cet intempestif festin fut terminé, nous remontâmes avec plaisir dans nos tarentas qu'on avait débarquées et attelées pendant ce temps-là, et nous partîmes au grand galop pour *Irkoutsk*, par une route magnifique.

« Le niveau du lac, fortement encaissé, étant plus élevé que celui de la ville, situé à cinquante verstes environ, on descend tout le temps en contournant la riche vallée du fleuve Augara, le grand déversoir du Baïkal. Le pays est très-cultivé sur la rive droite, surtout à dater de *Taltsuisk;* la rive gauche présente des gorges profondes où croissent d'interminables forêts de sapins, formant un rideau noir le long des eaux transparentes du fleuve qui coule à pleins bords et est au moins aussi large que le Rhin.

« On nous a conduits, à notre arrivée à Irkoutsk, dans la maison du préfet, alors absent, maison qu'on avait somptueusement disposée pour nous. A notre descente de voiture, se sont présentés un lieutenant colonel, maître de police, M. Vokoulski, et un officier du gouverneur, chargés de nous dire que nous pouvions nous considérer comme étant chez nous, que le chef des marchands, au nom de la ville, se faisait honneur de nous offrir une complète hospitalité, et de nous défrayer de tout ainsi que notre suite, mais que, ne parlant pas français, il avait délégué à sa place le maître de police, qui effectivement ne nous quitta pas pendant notre séjour, poussant l'obligeance jusqu'à dîner et déjeuner avec nous pour surveiller tous les détails de notre installation. Une heure après arrivait l'aide de camp de M. Joukowski, gouverneur général par intérim, chargé par son chef de demander au ministre de France s'il lui convenait de recevoir sa visite le soir même ou le lendemain matin, ce à quoi M. de Bourboulon répondit qu'il se présenterait lui-même le lendemain chez le gouverneur.



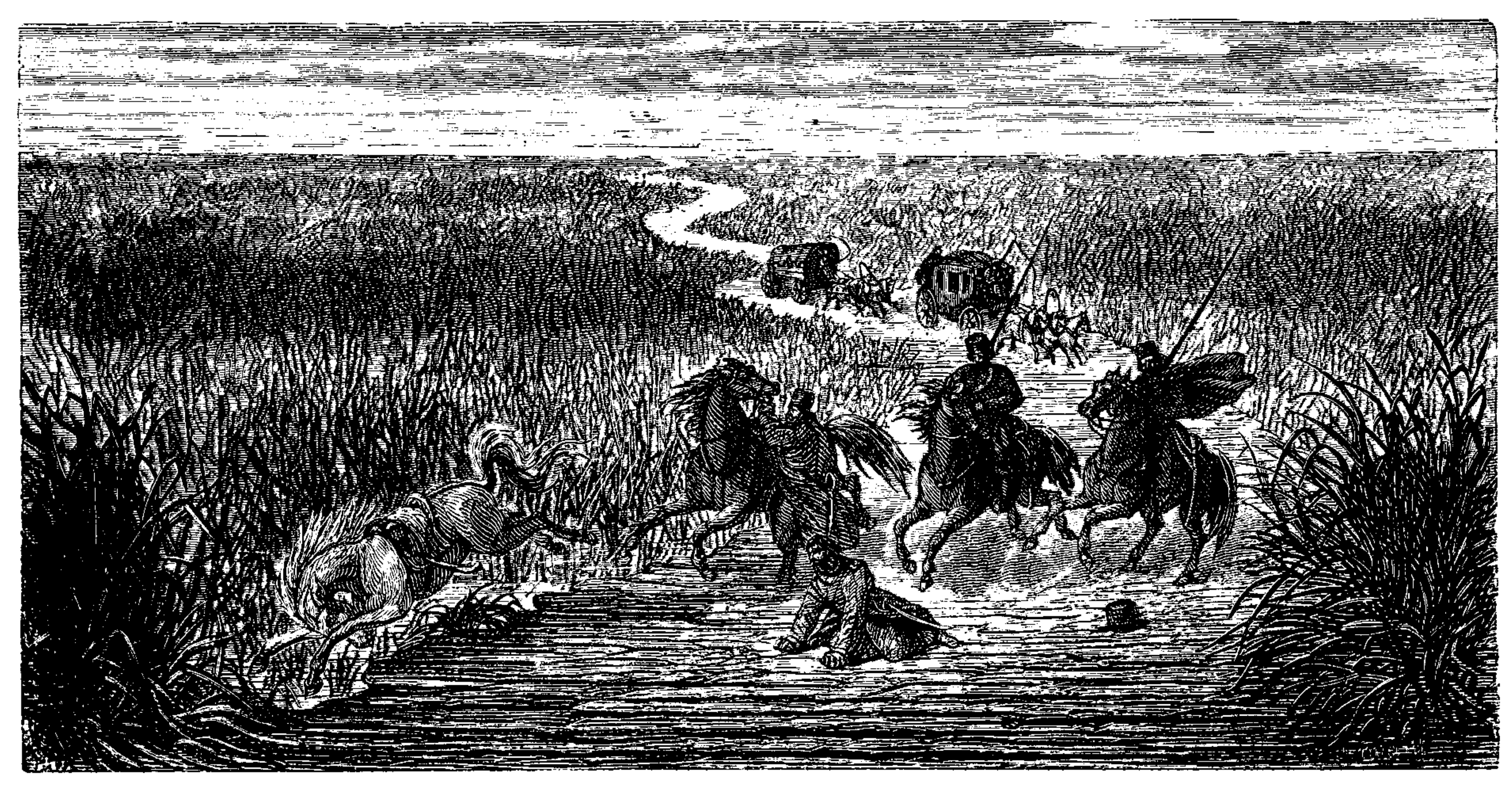
Un relai de poste en Sibérie. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

« Après cette honorable réception faite au représentant de la France dans l'extrême Orient, et que je ne pouvais me dispenser de mentionner, on nous laissa enfin à nous-mêmes, ce qui nous fit un grand plaisir, car nous tombions de fatigue. Nous avions retrouvé dans l'hôtel le sergent et nos soldats, heureusement arrivés avec nos bagages. Ce fut en ce moment aussi que nous nous séparâmes de notre compagne de voyage, Mme de Balusek, qui alla résider en ville avec sa suite chez un des amis de sa famille. »

A. Poussielgue.

(*La fin à la prochaine livraison.*)





Traversée des marais de la steppe de Baraba (voy. p. 267). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Irkourtsk. — Séjour dans cette ville. — Départ. — Les plaines de l'Angara. — Exilés polonais. — Traversée de l'Yéniséï. Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — La Sibérie occidentale.

« *Irkoutsk*, capitale du gouvernement de la Sibérie orientale, contient vingt-trois mille habitants. Cette ville est assise sur un des versants élevés de l'Angara, dans un coude que forme le fleuve. Reliée à ses faubourgs, situés de l'autre côté de l'eau par deux ponts en bois, bâtis sur pilotis jusqu'au chenal où ils se convertissent en ponts de bateaux mobiles pour ne pas entraver la navigation, *Irkoutsk*, comme toutes les villes sibériennes, est remarquable par le nombre considérable de ses églises, dont les clochers dépassent de tout côté les maisons en briques des riches marchands et les cahutes en bois qu'habitent les gens du peuple. Outre les vingt églises qu'on y compte actuellement, on est en train de bâtir une nouvelle cathédrale sur des proportions gigantesques au moyen de souscriptions faites par la communauté marchande.

« En entrant ici après quarante jours de désert, nous avons été saisis de l'animation et du mouvement qui annoncent une grande ville : il y a une grande circulation de voitures, tarentas, telegas, drosckis, et même petits coupés de maître à la parisienne; les rues en terre battue, sont bordées de trottoirs en bois; les portes des maisons communiquent avec la rue par de vrais ponts jetés sur de grands fossés pleins d'eau qui occupent les côtes des principales rues et qui sont bordés de bouleaux centenaires; beaucoup de maisons ont deux et trois étages; la grande rue contient nombre de belles boutiques dont quelques-unes à devanture en glaces avec des enseignes en russe et même en français, car j'y ai trouvé une modiste parisienne. Enfin, dernière preuve de civilisation, les rues sont éclairées, insuffisamment, il est vrai, par des lampions à l'huile; on ne connaît pas encore en Sibérie les lampes mécaniques, et on ne se sert chez les particuliers riches que de bougies, chez les pauvres que de mèches en résine.

« Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée par le général Joukowski, et sur l'ennui d'une foule de présentations. Un grand repas de cent couverts offert par la ville dans le cercle des marchands fut bien plus intéressant, parce qu'il nous donna une idée exacte des mœurs de la classe bourgeoise. Outre une vingtaine de dames, les autorités

1. Suite et fin. — Voy. t. III, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305, 321; t. XI, p. 234 et 241.

et les notabilités d'*Irkoutsk* étaient conviées à ce dîner homérique, commencé à quatre heures dans les grands jours du mois de juin, et prolongé jusqu'à la nuit close. C'était le chef des marchands qui nous en faisait les honneurs. Ce brave homme, enrichi par le commerce des thés et du transit avec l'empire chinois, dont *Irkoutsk* est le centre, venait chaque matin pour remplir scrupuleusement ses devoirs d'hôte, s'informer de notre santé et nous présenter ses hommages : habit noir, gants jaunes, chapeau de soie, il était habillé à la dernière mode, et nous servait en russe, parce qu'il ne savait pas un mot de français, un long compliment fidèlement traduit par le chef de police, M. Vokoulski. Malgré ses salamalecs et son étrangeté rehaussée de quelques ridicules, malgré son refus obstiné de s'asseoir en notre présence, ce qui était agaçant à cause de la longueur de ses visites, ce chef des marchands n'en est pas moins un citoyen fort utile, un homme distingué, faisant fonctions de maire de la ville, dont il défend les intérêts avec beaucoup d'habileté, considéré des autorités et adoré de la population, qu'il comble de ses bienfaits : c'est ainsi que, dans une visite que j'ai faite hier à l'institut des jeunes filles, magnifique établissement consacré à l'éducation et placé sous le patronage de l'impératrice et sous la surveillance des femmes des gouverneurs généraux, j'ai appris qu'il dotait vingt orphelines nobles, ce qui annonce une immense fortune et un grand sens politique chez le marchand parvenu, qui aide de ses roubles l'initiative impériale.

« Ce digne homme n'étant pas marié, ce fut une dame de la ville qui fit les honneurs du grand dîner de cent couverts. Nous prîmes place avec les autorités d'*Irkoutsk* au haut bout de la table, immense fer à cheval dont le chef des marchands occupait une face avec les notables, tandis que les dames étaient reléguées de l'autre côté : il y eut échange de discours, réponse de M. de Bourboulon, nombreux toasts officiels portés et reportés à qui de droit. Le service était fait à l'européenne : des domestiques en gants blancs et habit noir se pressaient autour de nous; on se serait cru au Grand Hôtel de Paris. On peut dire d'*Irkoutsk* que la civilisation française y a pénétré sous la forme des cuisiniers, des marchandes de modes et des maîtres de danse.

« Pendant que nous dînions en grand apparat, un banquet fraternel fut offert à nos soldats par le corps de gendarmerie et les élèves de l'école du génie militaire. On ne se comprenait pas toujours, mais on s'entendit très-bien, et le général Joukowski et le capitaine Bouvier, qui allèrent leur rendre visite, furent reçus avec des acclamations. Au banquet succéda un bal populaire où vint en foule le beau sexe de la ville, représenté par quantité de jeunes filles aux longues tresses blondes, aux grands yeux bleus, aux traits réguliers, revêtues de l'élégant costume national. Ce bal, copieusement arrosé de kwass et de liqueurs, aux sons d'une bonne musique militaire, se prolongea jusqu'au matin à la grande satisfaction de nos soldats.

« Le lendemain, nous avons visité, avec le général Joukowski, la maison de campagne du gouverneur général, située à pic sur les hauteurs boisées qui dominent l'Angara. On y jouit d'un magnifique panorama qui embrasse la ville, baignée des deux côtés par cette belle rivière, et entourée de vastes prairies, de cultures et de forêts, tandis que l'œil perçoit au loin dans le Sud les cimes neigeuses des hautes montagnes de la Mongolie.

« Je ne puis quitter Irkoutsk sans dire quelques mots des exilés politiques qu'on y envoie chaque année. Séparés, à leur arrivée, des malfaiteurs condamnés au bagne dans les mines, ils sont répartis dans les localités qui leur sont assignées pour résidences : ils y sont bien vus, et, comme le but du gouvernement russe est de les éloigner de leur pays et de peupler les déserts sibériens, on cherche à les fixer et à les marier dans le pays; mais on est impitoyable quand ils cherchent à s'échapper. En définitive, ils sont mieux traités qu'on ne le croit en Europe[1], et ils seraient relativement heureux, si rien pouvait remplacer la patrie, cette mère que n'oublient jamais les cœurs généreux!

« La police est fortement organisée à *Irkoutsk*. Le maître de police, qui a la charge des prisons, des hospices, des revenus des octrois et autres droits prélevés dans la ville, en est, à vraiment parler, le maire et l'administrateur en chef, sous la direction d'un gouverneur civil qui centralise l'administration de toute la province. Un corps de gendarmerie sédentaire y réside pour veiller à l'ordre public; l'uniforme est bleu clair, à galons d'argent; les gendarmes portent un casque qui rompt un peu, dans les fêtes et les revues, l'éternelle monotonie du bonnet à poil des Cosaques. Disons enfin que ce qui manque le plus dans la Sibérie orientale, si riche par ses mines et son commerce, ce sont les bras, et que le gouvernement cherche par tous les moyens à y attirer des ouvriers, surtout des mécaniciens et des mineurs.

« Au sortir d'*Irkoutsk*, près de *Zouevsk*, on trouve un monastère et une église placés dans un site très-pittoresque et qui sont en très-grande vénération dans toute la Sibérie. A *Biliktouisk*, on quitte les rives de l'Angara, qui s'enfonce dans les déserts du Nord, puis on passe deux de ses affluents, dont l'un arrose la station de *Maltuisk*, célèbre par les verreries et les fabriques d'étoffes de *Jabricus*. Les rivières succèdent aux rivières : il nous faut franchir, à *Toulounovsk*, dans un mauvais bac, le fleuve Oka, grossi par les orages de l'été et la fonte des neiges. Tout ce pays est accidenté et boisé en pins et en bouleaux; les vallées sont couvertes d'herbages; quelques-unes sont cultivées; la route est passable, et dans quelques endroits recouverte de sable.

« A *Ninéoudinsk*, petite ville de 3000 âmes, nous recevons la visite d'un jeune médecin polonais exilé avec sa femme : l'infortuné sait qu'au fond de tout cœur français il y a une véritable sympathie pour cette malheureuse nation; beaucoup de villages des environs

1. La direction du *Tour du Monde* laisse à l'auteur la responsabilité de cette assertion.

portent les noms de *Polovinsk*, *Polotsk*, donnés par les exilés qui ont voulu perpétuer dans ces nouveaux pays le souvenir de la patrie absente.

« *Kansk*, où nous avons quelques heures pour nous reposer, est aussi une petite ville assise sur une rivière du même nom; elle se compose d'une place carrée entourée de maisons construites en grossiers madriers de sapin, et ornée d'une cathédrale, remarquable par son haut clocher, et sa coupole ronde entourée de quatre clochetons et surmontée de l'inévitable croix dorée.

« La route entre *Kansk* et *Krasnoiarsk* est la meilleure de toute la Sibérie. Emportés avec une vitesse inouie par de vigoureux attelages qu'animaient nos postillons, tenant à honneur de nous faire franchir en dix heures les cent-sept verstes qui nous séparaient encore de *Krasnoiarsk*, bercés au lieu d'être affreusement cahotés comme à l'ordinaire, nous avons tous profondément dormi. J'étais moi-même dans une telle torpeur qu'il a fallu les fraîches brises du grand fleuve Yéniséï et ses magnifiques points de vue pour me décider à ouvrir mes paupières alourdies. Quand on est fatigué comme je le suis, ce n'est plus du sommeil qu'on éprouve, c'est de la catalepsie !

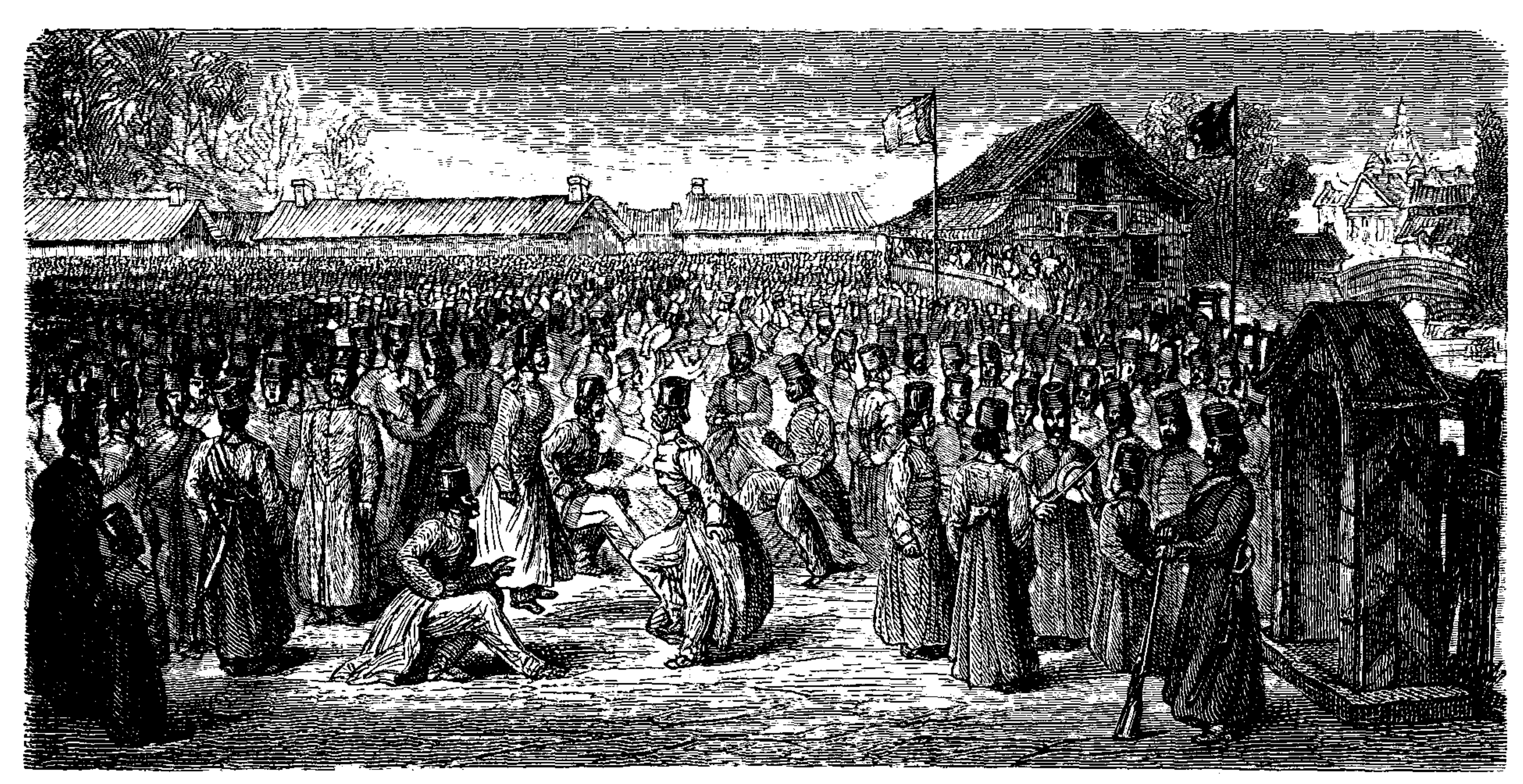
« Nous étions arrivés à huit heures du matin dans nos tarentas au bas du fleuve en face de *Krasnoiarsk ;* aussitôt on a dételé, on a forcé les chevaux à passer à gué en leur faisant enjamber le bac à grands coups de fouet, malgré leur résistance désespérée, leurs ruades et leurs coups de pieds; je n'ai pas bougé; on a soulevé ma voiture, et on l'a hissée à bord à bras d'hommes, les cinquante paysans requis pour cette corvée chantant à tue tête pour aider à leurs efforts; je n'ai rien entendu; sur le bateau on a fait grincer les poulies des cordages et les chaînes de fer des cabestans, tandis que le patron commandait la manœuvre à coups de sifflet aigus; j'ai continué à dormir; enfin, heureusement par un effet ordinaire du sommeil le plus profond, je me suis éveillée quand le silence a remplacé tout ce tapage : nous étions alors au milieu du fleuve; quel magnifique coup d'œil, et combien j'eusse regretté de ne pas en avoir joui !

« Nos grands bateaux carrés luttant de vitesse sur les eaux profondes, nos bateliers en costumes de fête, longues barbes et cheveux tombant sur les épaules, des blouses noires plissées à col rabattu, des ceintures de laine rouge et de grandes bottes de fourrure montant jusqu'au-dessus du genou, les uns ramant en cadence à l'avant, tandis qu'à l'arrière le patron dirigeait attentivement le gouvernail, aidé par deux mariniers qui sondaient de temps en temps avec de longues perches et poussaient à l'épaule quand ils trouvaient le fond; au milieu, sur une sorte de pont plus élevé que la poupe et la proue, nos calèches avec leur large capote, nos chevaux piaffant avec impatience et contenus à peine par la troupe des postillons, nos soldats enveloppés dans leur capote et fumant leur pipe pour chasser la froidure, un officier russe et des cosaques envoyés à notre rencontre de *Krasnoiarsk;* enfin, pour cadre à tout cela l'immense fleuve, sans rivages, comme une mer, parsemé de vastes îles couvertes d'une magnifique végétation de peupliers, de saules et d'aulnes, dont le soleil étincelant au sortir des brumes du matin faisait scintiller les flots écumeux des mille prismes d'une lumière chatoyante.

« La traversée du fleuve Yéniséï nous prit plus de trois heures; il fallut remonter très-haut dans le grand bras pour éviter les courants trop rapides, passer à la pointe d'une île plus rapprochée du bord oriental, puis, après avoir traversé les eaux tranquilles qui l'entourent, faire force de rames dans l'autre bras du fleuve pour éviter d'être rejeté au milieu par les rapides, et serrer la rive où se trouve le petit village qui sert de port à la ville de *Krasnoiarsk* bâtie sur les hauteurs. Là, l'escarpement du rivage était tel qu'il fallut un grand renfort de bras pour débarquer nos voitures sur le quai : l'empressement des ouvriers et des paysans est grand pour toutes ces fatigantes corvées, qui sont gratuites et qui se répètent souvent sur cette route si fréquentée et traversée par tant de cours d'eau manquant de ponts. A quelque heure et par quelque temps que cela se fasse, on n'entend jamais une plainte, pas même une expression de mauvaise humeur; il est vrai que ces corvées sont exigées par les autorités, et que les Russes ont un respect absolu, incroyable pour tout ce qui leur est ordonné au nom de l'Empereur. Nous n'entrâmes dans *Krasnoiarsk* qu'à onze heures du matin.

« A propos de notre traversée de l'Yéniséï, il faut que je parle d'une histoire qui vient de m'être racontée, et qui, en même temps qu'elle prouve qu'on peut dormir aussi profondément que moi en traversant ce fleuve, atteste la vigueur et l'énergie de ces chevaux sibériens à demi sauvages, élevés dans les steppes du pays, qui viennent de nous faire parcourir quatre cents lieues en quelques jours avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Un cultivateur des faubourgs de *Krasnoiarsk*, qui était allé assister à une noce dans un village à cinquante verstes au delà de l'Yéniséï, ayant fêté outre mesure le *Kwass* et l'eau de vie d'orge, s'était au retour endormi profondément du lourd sommeil de l'ivrogne, dans son *kibitka* attelé de deux vigoureux chevaux; ces intelligents animaux, abandonnés à eux-mêmes et connaissant bien la route qu'ils avaient parcourue plusieurs fois, l'amenèrent rapidement jusqu'aux bords du fleuve; mais là, sans doute, impatientés de ce que leur maître ne se réveillait pas, fatigués de hennir en vain pour appeler les passeurs du bac qui dormaient aussi, encouragés enfin par la pensée de la litière et de l'excellente avoine qui les attendaient à l'écurie, ils entrèrent tout simplement dans l'eau pour passer le fleuve à la nage, traînant à leur suite le *kibitka* auquel ils étaient attelés; l'ivrogne s'éveilla soudain, plongé jusqu'au ventre dans les eaux froides de l'Yéniséï ! Ce bain inattendu ayant rafraîchi ses idées, et le danger lui ayant rendu sa présence d'esprit, il jugea préférable de s'en rapporter à l'intelligence de ses chevaux qui avaient déjà gagné le milieu du fleuve, et se tint coi sur son banc plus mort

que vif, sans faire un mouvement et sans leur adresser une parole. On juge quelle dût être la stupéfaction des riverains de *Krasnoiarsk*, en voyant apparaître au petit jour ce nouveau Neptune, piteusement accroupi, le buste au-dessus de l'eau, flottant avec son char à ridelles dont les deux roues faisaient office de gouvernail, et dont les coursiers fendaient bravement les flots, rejetant comme des monstres marins l'onde par leurs naseaux fumants. Enfin ce brave homme aborda au rivage avec son attelage, ayant échappé à un terrible danger; car l'Yéniséi a dans cet endroit plus de deux mille mètres de large, et ses courants et ses tourbillons y sont d'une violence effroyable. Les chevaux sibériens infatigables et nerveux sont aussi braves qu'intelligents. Un des officiers russes, qui nous accompagnaient, me raconta que, faisant avec un de ses amis une course en traîneau pendant l'hiver précédent, et n'ayant pas emporté d'armes, ils eurent à subir une poursuite tellement acharnée d'une troupe de loups, qu'un de leurs chevaux épuisés finit par s'abattre, et qu'ils eurent à peine le temps de couper les traits de celui qui était resté debout pendant que les loups se jetaient sur l'autre, et de se glisser enroulés dans leurs manteaux sous la cage formée par les brancards du traîneau renversé, qui formaient une sorte de fortification; mais quel fut leur étonnement quand ils virent la jument devenue libre, au lieu d'en profiter pour s'enfuir, charger les loups avec tant de furie et de bonheur que les carnassiers disparurent bientôt en poussant des hurlements de honte et de douleur, et qu'ils purent ratteler tant bien que mal leur traîneau et rentrer en ville sains et saufs. Ce soir-là, beaucoup d'histoires du même genre furent racontées, dont plusieurs me parurent vraiment incroyables, entre autres l'assertion d'un de ces messieurs qui soutint avoir sauté à cheval, et d'un seul bond, un ravin de vingt mètres de large; il y aurait là de quoi donner le frisson à nos



Pyrrhique russe à Tomsk. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

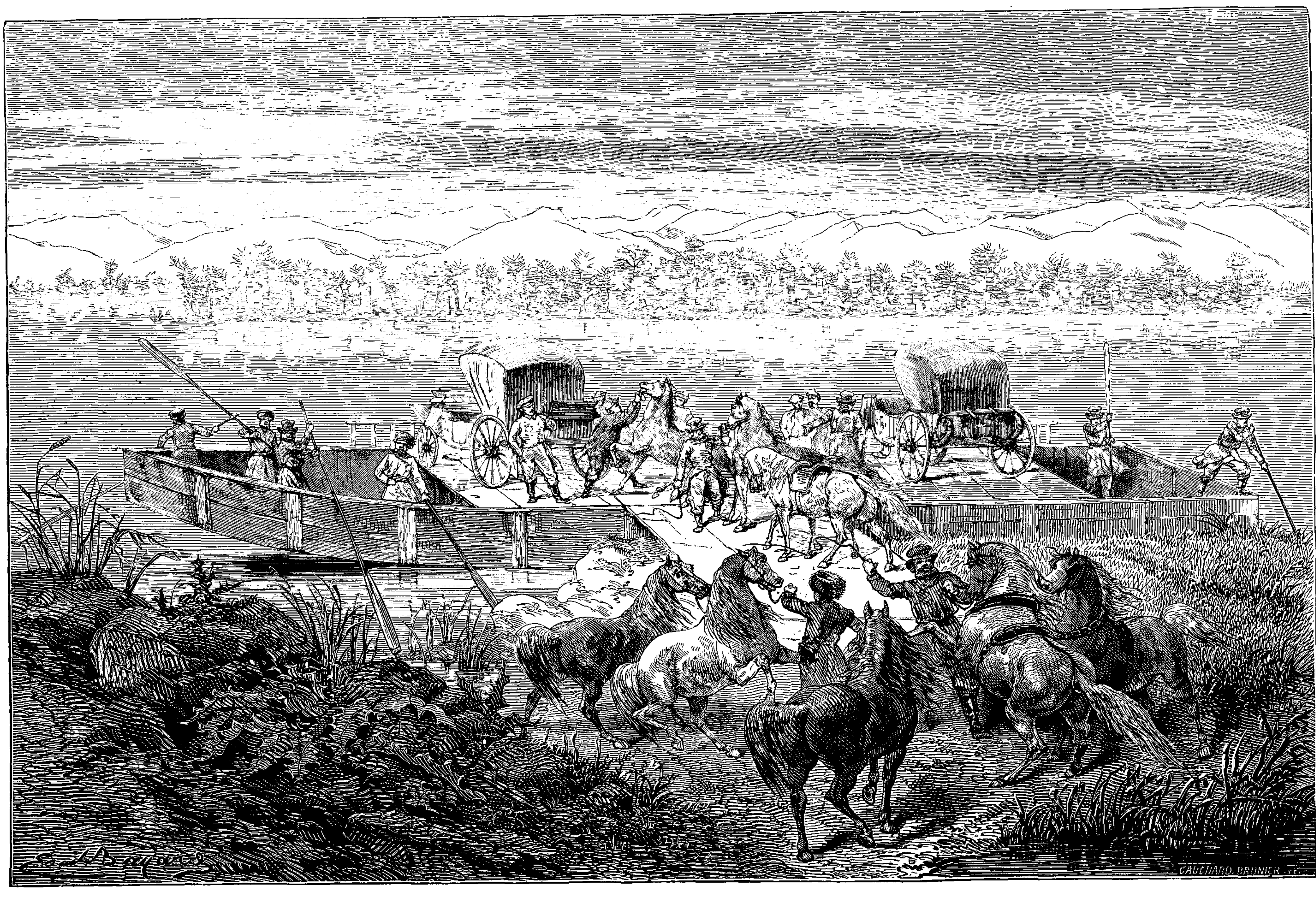
plus intrépides amateurs de *steeple-chase!* Les Russes sont les Gascons du Nord, et tandis que l'un narrait une aventure merveilleuse, son voisin avait soin de me dire : *Ne le croyez pas, c'est un fanfaron!* Je ne garantis donc la véracité que de l'histoire du paysan, dont toute la ville avait été témoin.

Krasnoiarsk. — Monuments et habitants de Tomsk. — Danses et jeux militaires. — Petite guerre aux flambeaux. — Manière de conduire des postillons. — Le fleuve Obi. — Les Bouriattes, descendants des Tatares. — Les marais de la Baraba. — Les Voyageurs assaillis par les mouches et les cousins. — Magnifique végétation. — Cheval tué par les taons. — Omsk. — Menu d'un dîner bourgeois à Tioumen. — Scène touchante avec la femme d'un capitaine de village. — Les monts Ourals. — Perm et Kasan. — Souvenir de la Grande Catherine. — Le champ de foire à Nijnei-Novgorod. — Arrivée à Moscou et retour en France.

« *Krasnoiarsk*, bâtie sur un plateau, possède un fort beau jardin public taillé et tracé dans un antique bois de bouleaux, dont les derniers arbres poussent leurs racines dans les falaises du fleuve élevées de quatre-vingts pieds à pic. Une large avenue parfaitement plane, et où plusieurs voitures peuvent passer de front, traverse ce jardin et donne en enfilade sur tout le cours de l'Yénisëi dont le panorama est splendide. C'est ce que la ville présente de plus remarquable.

« La journé d'aujourd'hui s'est passée en visites, en réceptions et en promenades au beau jardin dont j'ai parlé où la musique militaire nous a donné une aubade. Les femmes sont très-élégantes et toujours à la dernière mode de France; j'en dirai autant des voitures, des livrées et de l'aspect de la population. *Krasnoiarsk* me fait l'effet d'être l'Athènes de la Sibérie.

« Le gouverneur civil, qui nous a servi de mentor, a une femme excellente qui m'a donné les meilleurs avis d'hygiène, et des recettes contre la fatigue pour la suite de notre voyage; elle m'a prévenu que nous serions dévorés par les cousins en traversant les marais de la



Traversée de l'Yénisséi. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

Baraba, et a voulu à toute force me faire cadeau de deux filets en gaze pour me protéger la figure, m'assurant qu'elle s'était bien trouvée de cette précaution dans ses nombreux voyages. Le gouverneur a aussi une fille de seize ans, pleine d'esprit qui parle de tout avec un aplomb surprenant; à son âge elle a des opinions politiques, est fort libérale, et nous a soutenu que la liberté et l'égalité deviendraient un jour la loi universelle, et que tous les peuples y seraient irrésistiblement entraînés. Qui sait où cette toute jeune fille a pu puiser ces idées que les femmes se forgent rarement à elles toutes seules, et qui ont ordinairement pour bases une passion ou même un simple caprice? En tout cas elle est charmante, sinon que ses toilettes sont exagérées, et qu'elle porte un chapeau à plumes et à aigrette blanche si empanaché qu'il fait le plus singulier effet sur cette jeune tête blonde et espiègle.

« Partout où j'ai voyagé, j'ai remarqué que les prétendues modes parisiennes, les choses les plus excentriques et du plus mauvais goût étaient portées d'abord par les dames des contrées les plus éloignées, où elles leur arrivent toutes faites, et sans qu'il leur soit possible de contrôler si elles seront acceptées par le public. De là les toilettes hétéroclites qu'on remarque chez les étrangères qui arrivent à Paris, persuadées qu'elles sont mises à la dernière mode.

« Nous ne nous arrêtons que quelques heures à *Atchinsk*, petite ville, qui n'a d'autre importance que d'être le point de séparation des deux grands gouvernements de la Sibérie orientale et de la Sibérie occidentale. C'est la rivière Tchoula, que je vois d'ici et que nous allons traverser tout à l'heure, qui forme la frontière.

« M. d'Ozeroff qui nous avait accompagnés fidèlement depuis *Kiakhta* vient de nous faire ses adieux. C'est le lieutenant-colonel Lerche, aide de camp du général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale qui le remplace auprès de nous. Il est impossible d'être reçus avec plus d'honneurs et d'égards. Nous sommes réellement comblés par le gouvernement russe.

« Nous partons à l'instant : dans deux jours nous serons à *Tomsk*.

« Notre entrée dans la Sibérie occidentale a été signalée par le mauvais état des routes qui m'ont paru détestables entre *Atchinsk* et ici. Le paysage monotone ne présente que des landes perpétuelles entrecoupées de quelques forêts de sapins et de quelques belles vallées situées le long des cours d'eau qui sont nombreux, car il nous a encore fallu passer en bac les rivières de *Mariinsk* et d'*Ichimsk*.

« La civilisation a déjà pris racine ici : *Tomsk*, la ville la plus peuplée de la Sibérie avec *Irkoutsk* (22000 habitants), est le centre d'un grand commerce alimenté par les riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contreforts des monts Altaï. Quoique n'étant pas la capitale officielle de la Sibérie occidentale (c'est *Omsk* qui a cet honneur), *Tomsk*, a complétement détrôné *Tobolsk*, située dans un pays plus froid, moins cultivé, et où l'industrie n'a pas plus d'avenir que l'agriculture. Cette ville est peu pittoresque; cependant on y voit, sur les bords d'un bras canalisé du Tom qui la traverse d'une extrémité à l'autre, nombre d'anciennes maisons en briques et en pierres d'une architecture qui remonte aux premiers temps de l'occupation de la Sibérie. Quelques rues étroites, de vieux quartiers habités par les Tartares étonnent l'œil quand on arrive d'*Irkoutsk* et de *Krasnoiarsk* dont les rues sont si larges et si droites, les maisons si bien peintes et si bien alignées. On y trouve aussi un vaste jardin public, analogue à ceux que j'ai déjà décrits, avec des cafés, des salles de bal et des marchands ambulants de toute sorte; là on rencontre les types si divers de la population sibérienne, Bouriattes, Kalmouks, Khirghis, achetant, vendant, et surtout buvant des boissons fortes. Une grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à satisfaire cette déplorable passion.... Pourtant, malgré la quantité d'ivrognes, on n'entend point de cris, de querelles, tout se passe paisiblement et avec ordre; l'ivresse même est apathique chez les gens du Nord!

« Nous avions été attendus à *Tomsk* par le général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale, mais, comme nous étions en retard, il avait dû partir en tournée pour affaires de service. Ce fut Mme Duhamel qui nous accueillit avec la grâce la plus charmante à notre arrivée. La gouvernante générale étant logée elle-même chez M. Astatcheff, chef des marchands de la ville, plusieurs riches bourgeois se sont disputé l'honneur de nous héberger : le colonel Lerche choisit pour nous recevoir la maison d'une vieille dame veuve qui a été enchantée de la préférence et qui ne sait qu'inventer pour nous être agréable. Le service de table est d'un luxe fou; il y a une profusion inouie de fleurs rares, de bougies, de vaisselles d'or et d'argent massifs, et on pourrait nourrir un régiment avec la desserte de notre table, ce qui prouve la générosité de notre hôtesse, car par respect elle ne s'y assoit jamais avec nous. Au milieu de cette humilité bourgeoise, un grain d'orgueil perce cependant chez elle, orgueil légitime de la richesse acquise par le travail et l'intelligence : comme nous lui reprochions ces prodigalités inutiles, elle nous répondit qu'elle était assez riche pour ne rien se refuser, et qu'elle n'avait pas changé son train de maison. C'est un sujet d'étonnement pour moi que la position de la classe moyenne de ce pays : qui sait ce que l'avenir réserve, comme destinée politique, à ces mineurs intrépides, à ces marchands habiles qui ont centuplé par leur travail les richesses de ces immenses régions incultes et sur qui reposent peut-être la force réelle et les destinées futures de l'Empire russe?

« Avant-hier nous avons dîné chez le général d'Ozerski, gouverneur de la province de *Tomsk* : une promenade charmante nous attendait après le repas; nous avons été visiter le campement permanent d'un bataillon de cosaques à pied qui tient garnison à *Tomsk*. De grands bois entourent le vaste plateau où il est situé, et d'où on domine le cours du fleuve Tom qui serpente au mi-

lieu de vastes marais à cent pieds plus bas. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites barraques distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre. Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse : les Cosaques se forment en différents chœurs qui entonnent des chants mélancoliques où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant; la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... En voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset, qu'ils développent si complétement, qu'elle remplace leur basse naturelle et produit l'illusion la plus complète. Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes, placés au centre du bataillon, commencent une chanson comique accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquements de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues qui font office de piston; un tambour major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari. Soudain, à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés et immobiles sous les armes. Une surprise nous attendait : au moment ou nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes; deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette, les feux de peloton se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières semblables à des feux de bengale faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels ses troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires, qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général*, et moi, *la générale Catherine Alexandrowna;* voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre.

« C'est chez M. Astatcheff que nous avons dîné hier : ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie. Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale. Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux institutions de charité et aux maisons d'éducation dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés. Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple; aussi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas le vice de ce système administratif qui concentre tout dans la main d'un seul?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta, à ce dîner, un toast à l'empereur et à l'impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remercîments pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

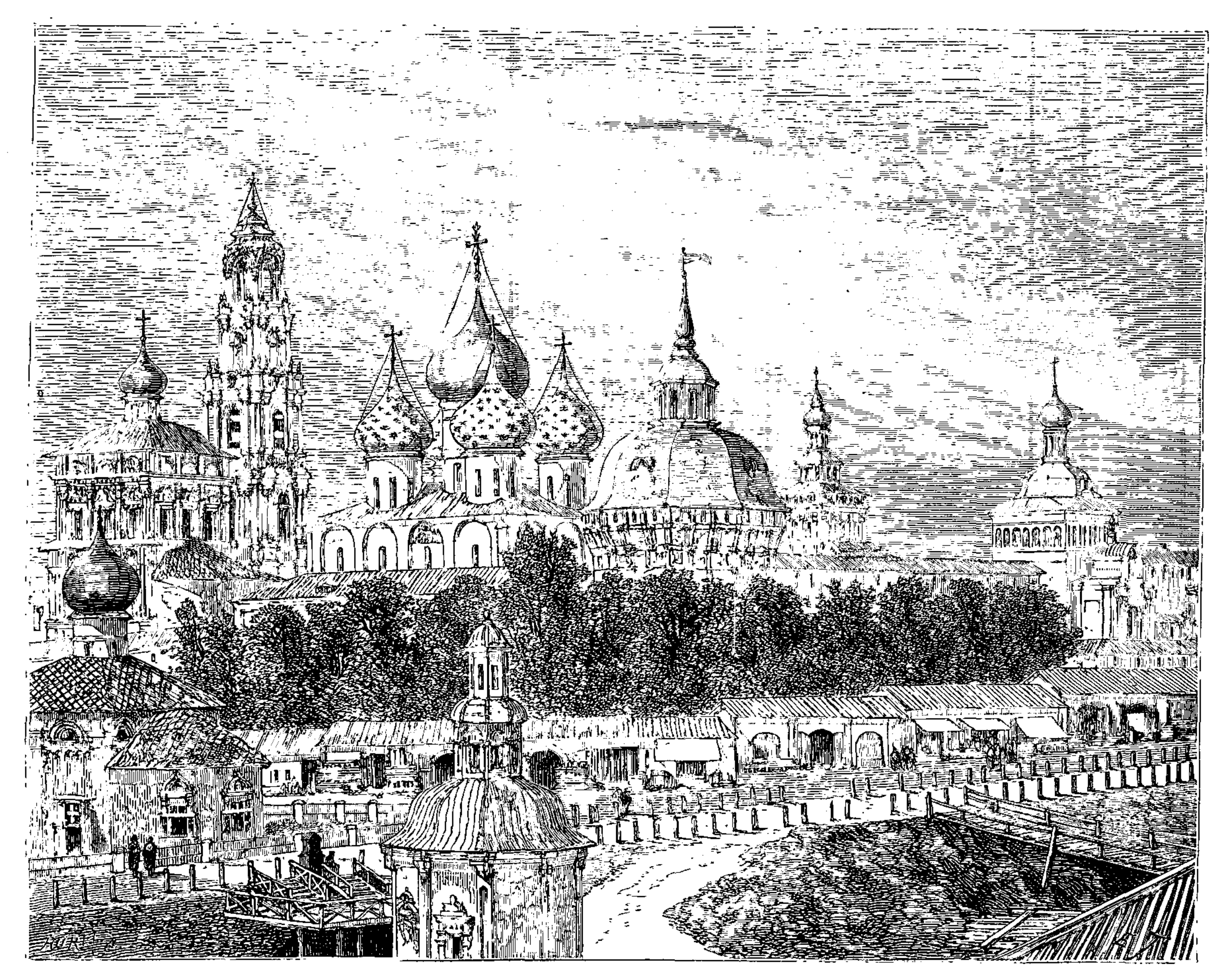
« Aussitôt après Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture, avec sa jeune nièce, pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire jusqu'au Tom où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le Tom, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux décorés d'une garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales.

« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaïsk.*

« Les deux jours suivants, nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage,

mais qu'interrompent souvent les exclamations et les jurons des postillons : *skareïé*, *tishé*, *zapriagati*, *napravo*, plus vite, doucement, à droite, à gauche. Un cocher russe parle sans cesse à ses chevaux qu'il entretient comme des camarades, et qu'il invective quelquefois de toute la kyrielle des noms de saints du calendrier grec. Des cinq chevaux de mon attelage, un seul, le plus vigoureux, est placé entre les brancards; c'est lui qui donne l'allure aux autres par un trot régulier. Les quatre autres, attelés deux à deux de chaque côté aux marchepieds de la lourde tarenta, galoppent, piaffent, bondissent; celui de l'extrême gauche surtout qu'on appelle ici le *furieux*, se démène comme un possédé, grâce aux claquements de fouet qui menacent sans cesse ses oreilles. Voilà le suprême bon ton dans l'art de conduire! Le grand cerceau, chargé de sonnettes retentissantes et formant un arc de triomphe au-dessus des deux brancards, complète cette fantasia qui fait la gloire des postillons. Ceux-ci changent à chaque station. Quoiqu'il m'en passe sept ou huit chaque jour sous les yeux, je serais bien embarrassée de les reconnaître; ils ont tous le même type, les mêmes cheveux longs tombant sur les épaules et coupés carrément au front, le même petit chapeau rond à bords relevés et à galons d'argent, la même ceinture rouge et la même capote à parements croisés avec boutons écussonnés de l'aigle impériale.

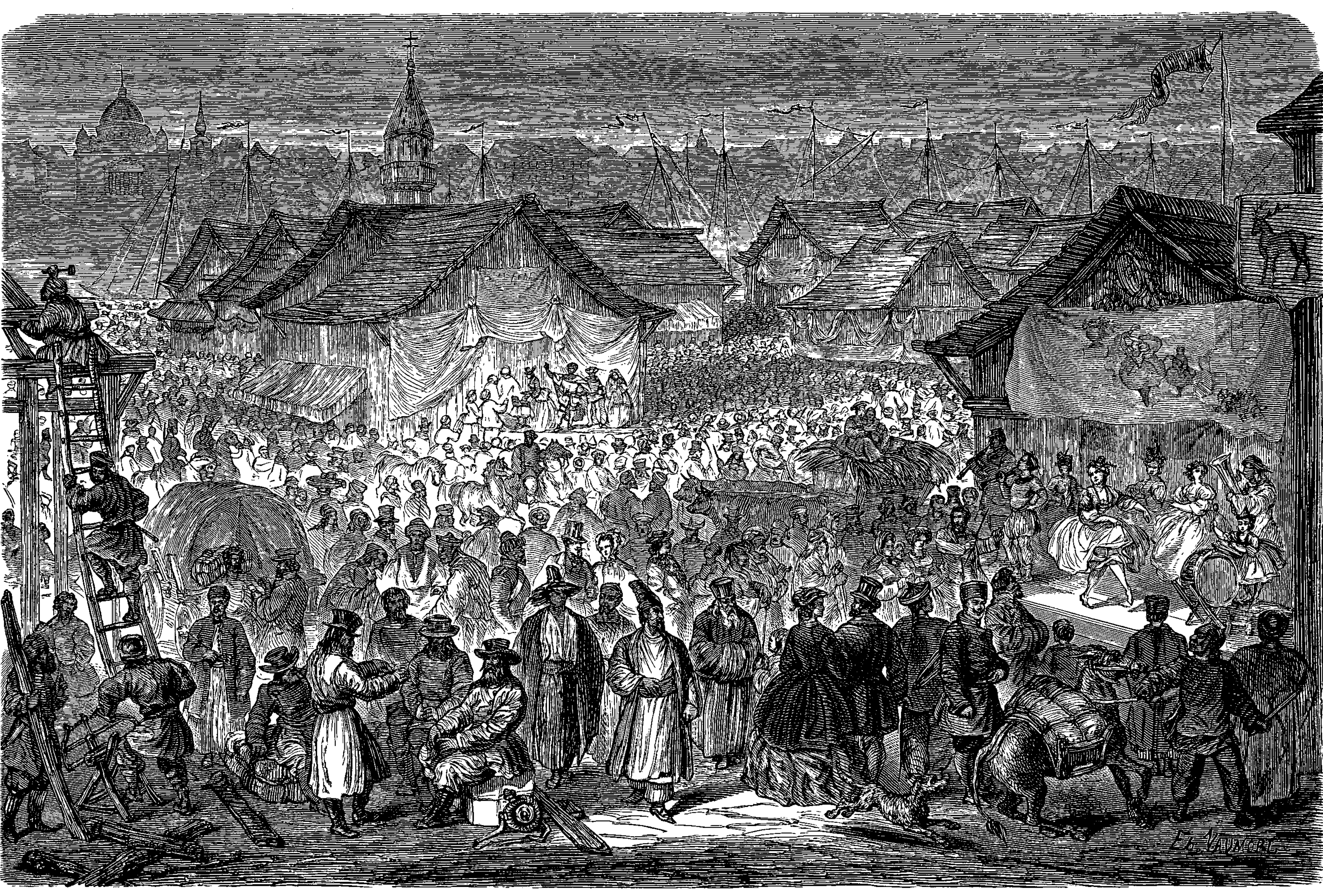


Vue du Kremlin à Moscou. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Quelque bizarre que soit cette façon d'atteler et de conduire, nous faisons régulièrement quinze verstes à l'heure, grâce à l'inspecteur de police qui nous précède d'une demi-journée, et qui nous fait préparer les relais d'avance. Si les routes étaient moins mauvaises et les caisses des tarentas suspendues sur des ressorts en fer au lieu de reposer sur de longues traverses de bois, cette façon de voyager serait comparable au meilleur service de malle-poste qui existe ou plutôt qui ait existé en Europe.

« Nous traversons le fleuve *Obi*, près de *Dombrovino :* c'est le plus considérable que nous ayions vu depuis l'*Yéniséi*. La route qui suit son cours jusqu'à Kolivan côtoie des marais; l'*Obi* lui-même coule doucement au milieu des tourbières et de gigantesques roseaux. Lorsqu'il déborde au printemps, il inonde les landes environnantes, où ses eaux croupies par les rayons brûlants du soleil font naître les fièvres intermittentes qui désolent le pays.

« Les hameaux, peuplés par les Tartares, s'élèvent çà et là dans la steppe, et j'aperçois de temps en temps des femmes et des enfants couverts de peaux de bêtes qui poussent devant eux des troupeaux de chétifs moutons d'un aspect aussi misérable que leurs maîtres. Les bonnes terres, les gras pâturages sont exploités par la race russe conquérante, et les pauvres des-



La foire de Novgorod. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

cendants des Tatarcs jadis maîtres de la contrée, en sont réduits à travailler aux mines, tandis que leurs familles cherchent leur vie dans les steppes. Quoiqu'ils aient accepté la religion et le costume russe, ces indigènes ont conservé le type fortement accentué de la race jaune. On les reconnaît invariablement à leur bonnet pointu en laine de mouton semblable à celui des Khirghis; ils sont fort sales et d'une pauvreté extrême causée par leur horreur pour tout travail régulier et leur goût pour la vie nomade qui semble un penchant naturel à leur race.

« La Sibérie occidentale est généralement mal cultivée, ce qui s'explique par l'importance de ses mines qui enrichissent le gouvernement et les spéculateurs en absorbant tous les bras. Il est vrai que le sol, tantôt désolé par la sécheresse, tantôt tourbeux et marécageux, se prêterait difficilement à la culture, et qu'il faudrait d'immenses travaux de canalisation et de drainage pour le fertiliser. Lorsqu'on revient de Chine où chaque goutte d'eau est utilisée par l'agriculture, où le travail de l'homme a rendu fécondes les terres les plus stériles, on se demande si le gouvernement russe, au lieu d'employer tous les bras à chercher les métaux précieux dans les entrailles de la terre, ne ferait pas mieux, dans son intérêt et dans celui de ses sujets, de les exciter à féconder son sein précieux qui est la vraie source de toutes les richesses. Quel est le pays que n'a pas ruiné avec le temps cet infécond travail des mines! Quel est celui que n'a pas enrichi l'agriculture!

« Après avoir dépassé la petite ville de *Kolyvan*, le paysage devient de plus en plus désolé : nous parcourons une steppe immense, parsemée de buissons nains, de bruyères et d'ajoncs d'une verdure grisâtre, parmi laquelle font tache de gros cailloux en silex blanc; puis, à minuit, à la station de *Sektinskaïa*, on nous prévient que nous allons entrer dans les fameux marais de la Baraba, que nous mettrons deux jours à traverser. D'après les indications qu'on nous avait données, nous nous empressons de mettre nos masques achetés à Tomsk. Qu'on se figure des ovales en crin adaptés à la forme de la figure et déployés sur une petite crinoline en fil de fer doublée de calicot qui nous tombe jusqu'aux épaules comme un camail; on a l'air ainsi d'avoir mis en cage la partie supérieure de son individu! Cette mascarade ne laisse pas que de nous amuser beaucoup, et, après avoir muni nos mains d'épais gants de feutre, nous montons chacun dans notre voiture, en nous souhaitant bon courage.

« Je m'assois dans un coin, enroulée dans mes couvertures, et j'ouvre le châssis vitré d'une des portières, toute prête à le refermer si l'ennemi dont on m'avait tant fait peur, c'est-à-dire les cousins et les moustiques, tentait une invasion sur ma personne : l'air est lourd et chaud, la nuit profonde; des nuages noirs chargés d'électricité roulent au-dessus de moi, dessinant çà et là à la lueur des éclairs de grandes ombres fantastiques; au loin j'entends les sourds grondements de l'orage, et le vent m'apporte ces senteurs à la fois âcres et fades qui annoncent le voisinage des marais.... Peu à peu je m'endormis : j'avais gardé mon masque à camail, mais la carreau était resté ouvert.... Une vive sensation de froid et des démangeaisons intolérables aux mains et à la figure me réveillèrent : le jour naissait, les marais m'apparurent dans leur splendide horreur, mais j'avais payé cher mon imprudence : toutes les parties de ma figure, que touchait mon masque dans la position où je m'étais endormie, avaient été percées des milliers de fois à travers le treillage de crin par des milliers de trompes et de suçoirs affamés de mon sang; les parties saillantes, le front, les joues, le menton étaient ridiculement enflés; je ne me reconnaissais plus! Mon poignet, laissé à découvert entre le gant et le commencement de la manche, était orné d'une boursoufflure régulière qui me formait un véritable bracelet autour du bras; enfin, partout où l'ennemi avait pu pénétrer, il avait causé des ravages incalculables! La voiture était inondée de maringouins et de cousins bourdonnant à mes oreilles. A mesure que le jour se faisait, d'autres essaims affamés montaient à l'assaut; l'air en était noir.... En un clin d'œil j'eus repoussé l'invasion à grands coups de mouchoir. Les plus gros maringouins, alourdis par le sang qu'ils avaient bu, tombèrent morts ou s'enfuirent; mais rien ne put me débarrasser des milliers de petits cousins presque imperceptibles bourdonnant leurs cris de vengeance et de mort dans une sarabande perpétuelle dansée à la hauteur de ma figure. Enfin le soleil se leva, et la chaleur de ses rayons fit disparaître peu à peu ces ennemis invisibles.

« J'ai eu à *Kargatsk-Kiforpost*, première station de la Baraba où nous nous arrêtons deux heures, la satisfaction de voir que mes compagnons de route n'ont pas été épargnés plus que moi par les cousins; aussi les compresses d'eau imbibées de vinaigre que nous sommes forcés de nous appliquer nous font-elles ressembler pendant le déjeuner à un hôpital ambulant. Pour en finir avec ces vilains insectes, je dirai qu'il n'y a pas ici de moustiques comme dans les pays chauds, mais qu'il y a la plus riche collection de diptères suceurs depuis la tipule grosse comme une tête d'épingle jusqu'au maringouin à ailes noires, et au taon doré qui ont plusieurs pouces de long, et sont armés de trompes, de suçoirs et de lancettes formidables. Ces animaux sont avec les fièvres intermittentes la véritable plaie des marais de la Baraba, et les rendent inhabitables pendant les trois mois d'été.

« A partir de *Karguinsk*, nous voyageons tout à fait dans l'eau. On a rendu la route praticable en y plaçant en travers des rondins de sapins jointifs et recouverts d'argile, ballastage d'un nouveau genre qui n'est guère solide : les roues des voitures, en roulant sur ce sol artificiel, font résonner le creux; tout tremble sur le passage de nos lourdes tarentas; l'eau des marais s'agite et fume; les grandes herbes trépident comme si quelque reptile hideux cherchait à escalader leurs tiges; la route ondule et gémit, et, en regardant en arrière, je la vois dérouler, au milieu des marais verdoyants, ses

longs anneaux jaunes. Là où l'argile est tombée par le frottement des roues, les troncs des arbres, dénudés ou couverts encore de leur écorce blanche, ont l'air d'un charnier de grands ossements antédiluviens.

« Tout ce paysage, noyé dans la brume vaporeuse, est empreint d'une tristesse solennelle qui aurait son charme pour moi si, entraînée sur ce terrain mouvant et perfide, balancée dans ma voiture comme dans une escarpolette, je n'éprouvais à tout instant la sensation du vide qui m'est particulièrement pénible.

« La Baraba, même après la terre des herbes, est un sujet d'étonnement pour nous tous : des lacs immenses comme l'*Ubinskoj* et le *Tchang*, dont nous avons côtoyé le premier pendant vingt verstes entre *Oubinsk* et *Kamacova*, des étangs se succédant sans interruption et se reliant les uns aux autres, mais formant, à mesure que les eaux croupissent et s'abaissent, des marais sans fin, des prairies tourbeuses couvertes d'une végétation extraordinaire et monstrueuse, des graminées de six pieds, des joncs, des butômes, des plantes de marécage aussi hautes que les bambous de la Chine, et une profusion inouïe de fleurs sauvages plus belles les unes que les autres, les lis, les iris, les achillées, les dracocéphales et mille autres espèces qui auraient jeté un botaniste dans l'extase.

« Quelles magnifiques prairies on pourrait faire dans ces marais abandonnés!

« Nous en eûmes la preuve en arrivant à *Kamsk*, petite ville fondée par le gouvernement au centre de la Baraba : le fleuve Tom, qui prend sa source à cent verstes au nord de la ville, y a été curé et canalisé de manière à assainir les terrains avoisinants; aussi les marais et les tourbières ont fait place à des pâturages luxuriants où les chevaux de la poste étaient plongés jusqu'aux épaules. *Kamsk* est tellement ravagée par les fièvres à l'automne, que les employés qui en forment presque la seule population émigrent à *Kolyvan*, et même jusqu'à *Omsk*. Il ne reste alors dans la Baraba que quelques Tatares à demi sauvages qui la parcourent avec leurs troupeaux; encore sont-ils pâles, décharnés, et toujours tremblants de la fièvre. On m'a assuré qu'il était rare qu'un de ces *Barabintses* atteignît jusqu'à cinquante ans.

« Nous sommes restés à *Kamsk*, le 17, depuis le matin jusqu'à midi. En entrant dans cette ville, j'avais remarqué que nos chevaux étant couverts de sang, les palefreniers de la poste s'étaient empressés de les frotter de graisse chaude pour cicatriser leurs plaies. Les piqûres incessantes des mouches rendent les attelages furieux, ils s'emportent et entraînent les voitures dans les tourbières. Ce n'est pas là un des moindres dangers de la traversée de la Baraba, et nous en fîmes bientôt l'expérience.

« Quelque temps avant d'arriver à *Boulatova*, un des chevaux de ma tarenta s'abattit tout à coup rendant le sang à flots par ses naseaux où avaient pénétré des taons affamés ; ce pauvre animal s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses harnais, renversa les postillons qui voulaient le retenir, et, sautant d'un bond au milieu des hautes herbes des marécages, il y disparut dans un sillon mouvant qui se referma bientôt sur lui comme les flots d'un océan végétal! On ne pouvait suivre de l'œil la direction qu'il avait prise dans sa course effrénée qu'aux essaims innombrables de mouches qui poursuivaient avec acharnement cette proie assurée. En effet, à ce que nous disent les gens du pays, un cheval abandonné dans ces conditions devait infailliblement périr, dévoré tout vivant par ces sanguinaires insectes. Les pasteurs qui y campent toute l'année ne peuvent conserver leurs troupeaux qu'en les parquant sous le vent de véritables incendies qu'ils allument avec des branches de bois vert mouillées sans cesse pour entretenir de la fumée ; eux-mêmes ont toujours la figure couverte de masques faits avec des vessies enduites de poix qui leur donnent l'air de véritables brigands.

« La Baraba, qui a trois cent vingt verstes (325 kilomètres) dans sa partie la moins large, et qui s'étend en hauteur du cinquante-deuxième au soixantième degré de latitude, est peut-être le plus vaste marais du monde : occupant le fond d'un immense plateau situé entre les fleuves Obi et Irtiche, elle sert de réservoir aux eaux pluviales ainsi qu'à celles qui proviennent de la fonte des neiges, et comme le sol argileux en est imperméable, ces eaux n'y trouvent pas d'écoulement, et y forment des lacs, des étangs et des marais fétides et croupissants. Des milliers d'oiseaux aquatiques s'y donnent rendez-vous de la haute Asie et de l'Europe orientale pour y nicher, sachant bien que c'est là leur empire où l'homme ne viendra pas les déranger. L'hiver, la neige et la glace recouvrent toute la surface de la Baraba, qui présente alors le même aspect que les autres contrées de la Sibérie, et qui est sillonnée en tous sens par les traîneaux des chasseurs de zibelines, de martes et de renards.

« Le 17 au soir, nous sortons de la Baraba après avoir dépassé la station de *Touroumoff*; mais le pays, moins inondé, conserve un aspect aussi sauvage et aussi monotone.

« Enfin nous voilà arrivés à *Omsk*, après un parcours de mille verstes et six jours de voiture forcée, sans avoir pu nous arrêter une demi-journée au même endroit : nous avons la figure et les mains enflées, et le corps rompu par les cahots. Cette traversée des marais de la Baraba est ce qui m'a paru le plus dur dans tout notre grand voyage. Il est vrai que plus on approche du but, moins on est armé de patience, et plus les obstacles sont irritants.

« Je n'ai rien à dire d'*Omsk*. C'est une grande et ancienne ville peu peuplée (on y compte à peine huit mille habitants), composée de la ville officielle où résident le gouverneur général de la Sibérie occidentale et toutes les autorités, et d'une ville marchande où il n'y a ni commerce ni industrie. Les deux sont fortifiées et entourées d'une enceinte bastionnée en terre avec chemins couverts.

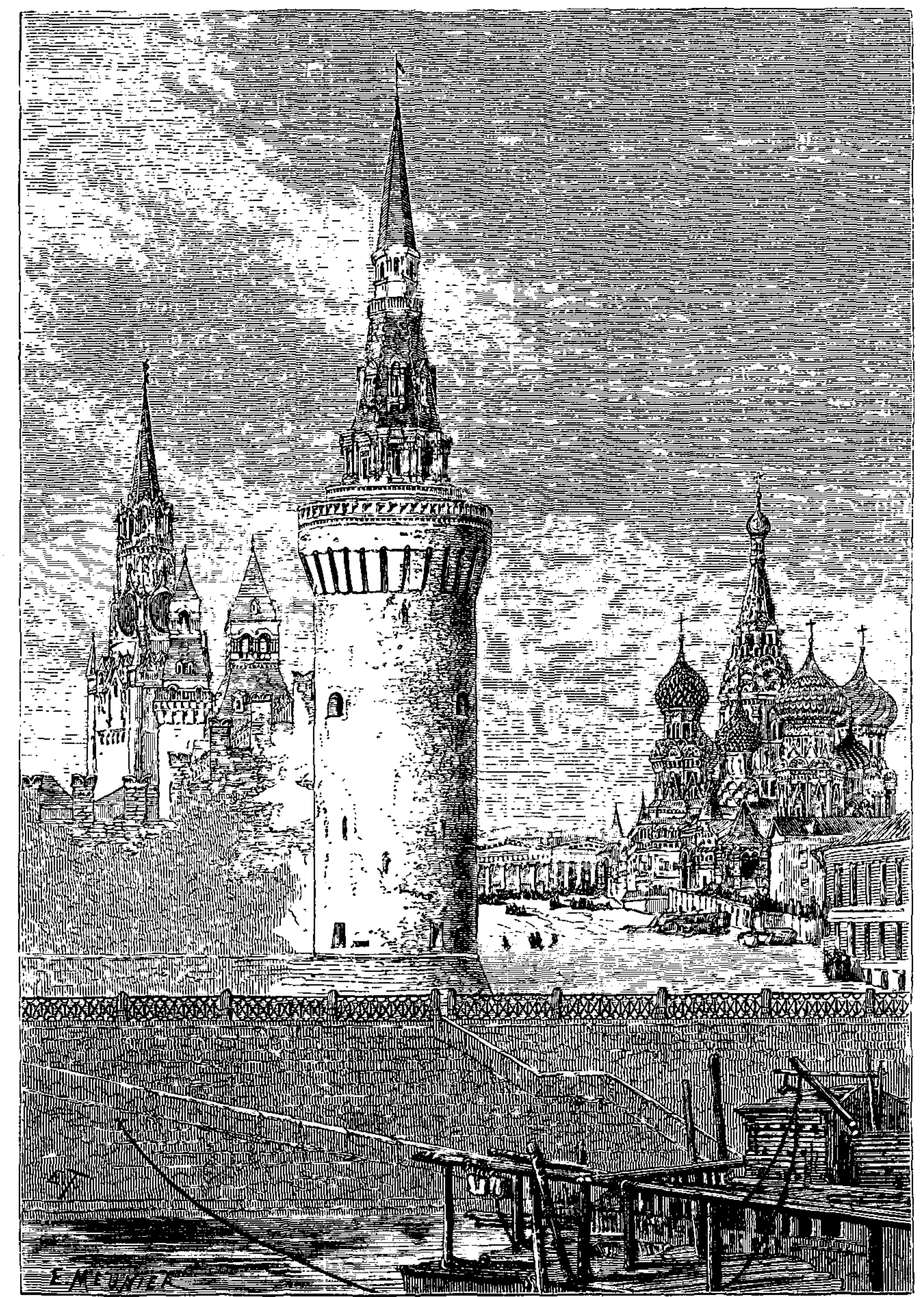
« Sur trente-six heures, nous en avons passé vingt-

quatre à dormir dans le palais du général qui commande la province d'*Omsk*, fort belle résidence meublée avec le plus grand luxe, mais où il n'y a qu'une seule petite chambre à alcôve dans laquelle la femme du gouverneur et sa fille couchent sur deux misérables lits en fer. Il ne faut pas s'attendre à mieux dans toute la Sibérie.

« *Omsk*, à l'instar de Paris, transforme un bois de son voisinage arrosé par l'*Om* en bois de Boulogne avec lacs, cascades et rocailles : c'est tout ce que j'ai vu de remarquable. La vieille forêt valait mieux.

« En quittant *Omsk*, nous traversons en bac l'*Irtyche*, un des trois grands fleuves de la Sibérie. Il m'a paru moins large que l'*Yéniséi*.

« Dans la nuit du 22, il nous faut franchir, près d'*Abatskaïa*, la rivière *Ichim*, un de ses principaux affluents. Là se termine la *chaîne d'Ichim* qui s'étend pendant près de quatre cents verstes depuis les frontières du Midi. On appelle ainsi des tours ou fortins en bois espacés régulièrement, qui jadis protégeaient le pays contre les incursions des Khirghis et des Kalmouks. Depuis que les Russes n'ont plus rien à craindre des nomades qu'ils ont soumis, ces fortifications primitives sont délaissées et tombent en ruines.

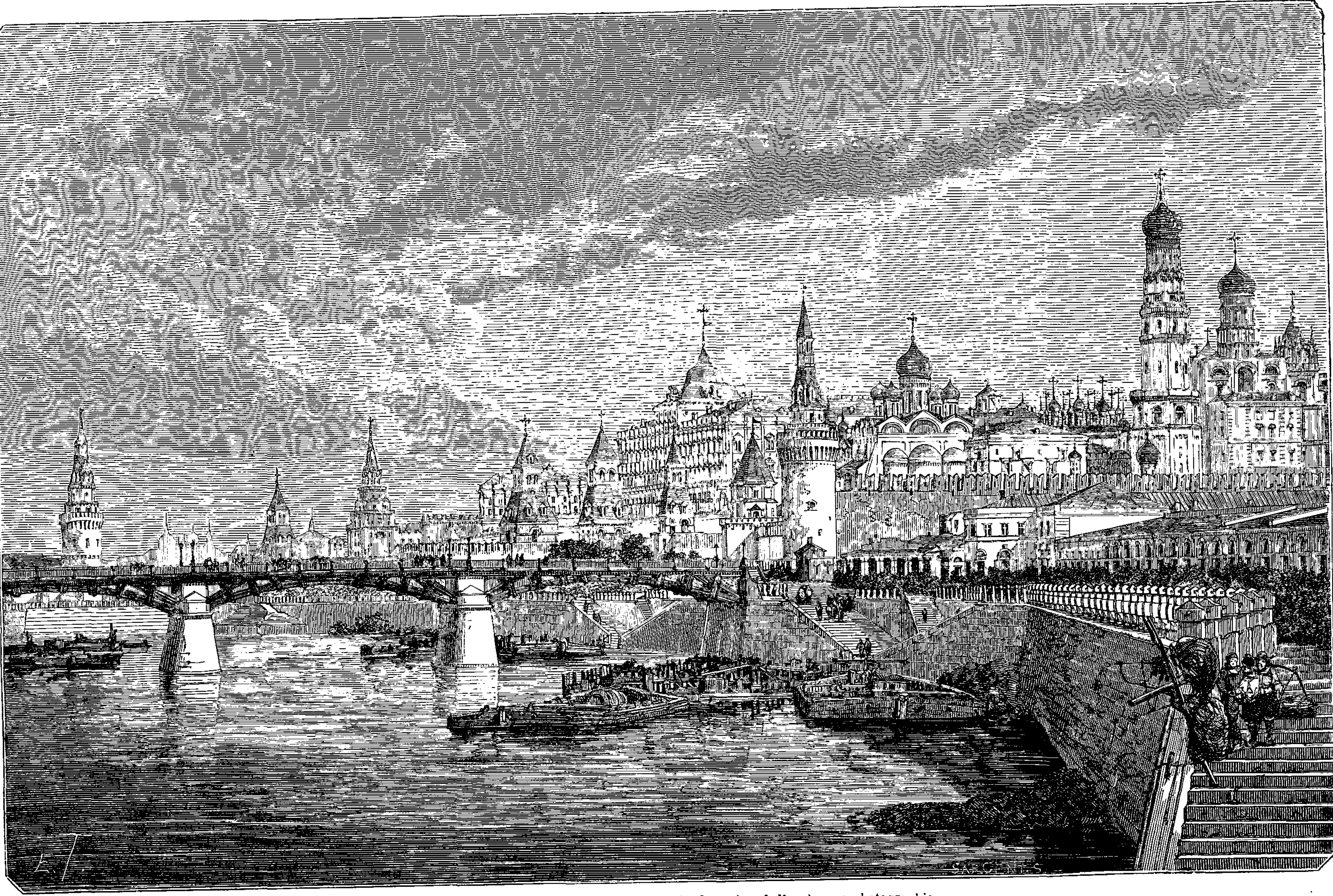


Tour de l'église, à Moscou. — Dessin de Therond d'après une photographie.

« A dater de *Novozaimsk*, nous commençons à sortir de ces steppes infinies où nous sommes entrés depuis *Krasnoiarsk;* le pays devient un peu accidenté, et les coteaux sont couverts de forêts.

« Hier et aujourd'hui nous avons eu des chaleurs excessives; le thermomètre est monté dans la journée jusqu'à trente-deux degrés centigrades. Ce n'est pas la peine de voyager dans un pays dont le nom est synonyme de froid.

« *Tioumen*, où j'écris ces mots est une ville assez



Vue de Moscou prise de la Moskowa. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

importante, de dix mille habitants, où on trouve des usines métallurgiques et une fonderie de cloches. C'est le premier centre de population fondé par les Russes en Sibérie.

« Comme nous ne devons nous y arrêter que pendant la journée, nous sommes descendus dans la maison d'un marchand qui a bien voulu nous donner l'hospitalité. Notre hôte est un Russe du vieux temps dont la civilisation n'a pas encore altéré la vieille politesse. En entrant, il me baise la main et me conduit avec force salutations à la salle où est servi le repas qui nous a été préparé. En pareil cas et entre égaux, la femme répond à cette politesse en se penchant pour effleurer de ses lèvres le front de son cavalier. On concevra facilement que je m'affranchisse de cette formalité.

« Voici le menu du dîner que j'inscris pour en donner une idée :

« *Hors-d'œuvre*, servis à part sur une petite table : saumon cru et fumé, caviar, harengs salés coupés en petits morceaux dans du vinaigre, pain, beurre, du *schnaps*, ou eau-de-vie de seigle anisée, blanche comme du cristal et très-bonne. On prend de ces hors-d'œuvre pour se mettre en appétit, et on arrose le tout de fortes libations.

« *Potage :* bouillon aromatisé au serpolet, dans lequel on rompt soi-même de petites pâtisseries farcies qui remplacent le pain.

« Poissons au court bouillon avec une sauce vinaigrée froide contenant une foule d'ingrédients.

« Ragoûts de mouton et de poulets au riz.

« Un *koulbac* ou pâté contenant des jaunes d'œufs, du riz, des viandes et du gibier pilés.

« Une oie et un coq de bruyère rôtis avec une sauce enragée au safran, au kari et à la muscade.

« *Entremets :* des choux rouges farcis au caviar, des betteraves et des concombres à la glace et à la crème, ou marinés dans l'eau salée, des gâteaux de gingembre, des tartes au lait caillé, des crèmes et des bavaroises glacées.

« A la fin du dîner, après le thé, du vin de Champagne et des liqueurs.

« Voilà le fond de la cuisine russe qui, toute barbare qu'elle est, est peut-être mieux entendue et plus savamment combinée que les cuisines allemande et anglaise. Il va sans dire que dans toutes les grandes maisons la cuisine française est la seule admise.

« Lorsque les marchands sibériens se traitent entre eux, le maître de la maison, au lieu de servir à table comme il le faisait pour nous, préside au repas assis d'un côté avec tous ses convives masculins, tandis que les dames sont reléguées ensemble à l'autre extrémité. Vers la fin du dîner, celles-ci quittent la table qui devient alors le théâtre d'une orgie complète causée par des libations trop fréquentes. L'ivrognerie est, avec la superstition, le vice dominant des Russes. Il règne exclusivement dans la classe du peuple et des marchands, et quoique mieux dissimulé, il n'est que trop fréquent dans la noblesse . . . .

« . . . . Tout à l'heure je me suis aperçue que toute la famille de mon hôte, que nous n'avions pas vue au dîner, me guettait avidement à travers les serrures pendant que j'étais à ma toilette.... Décidément, ces gens-là sont de vrais sauvages avec ameublements en bois de Boule !

« Je reprends la plume que je venais de quitter pour noter une touchante histoire. Dans la maison du maire ou capitaine de *Tougoulimsk*, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, une jeune femme, la sienne sans doute, s'est mise à fondre en larmes en m'apercevant, et s'est jetée à mes pieds en me priant d'excuser sa douleur, et en m'assurant que je ressemblais tellement à sa sœur, morte peu de jours avant, qu'elle n'avait pu contenir son émotion. Je l'ai consolée de mon mieux, et je lui ai promis, sur sa prière, de lui envoyer mon portrait de Moscou, ce que je ferai certainement. Il ne faudrait pas en conclure que les paysans sibériens soient très-démonstratifs; loin de là, ils sont calmes, dignes, galants même, mais très-contenus : à la fierté près, ils me rappellent les Castillans. Leur figure est régulière, mais extrêmement pâle et décolorée, ce qu'il faut attribuer à leur réclusion forcée pendant huit mois d'hiver, sans air, dans des pièces excessivement chauffées. En revanche, ils souffrent beaucoup de la chaleur pendant l'été, parce que, comme tous les gens des climats froids, ils ne prennent aucune précaution pour s'en défendre. On ne connaît ici ni les persiennes, ni les contrevents, ni les stores, ni les rideaux, et le soleil brûlant entre librement dans les maisons qu'il change en quelques heures en étuves.

« Nous voici donc en Europe ! Mon cœur bat en écrivant ces lignes, et j'oublie bien des noirs pressentiments qui sont venus me tourmenter depuis notre départ de Pékin, et que j'ai dû refouler en moi-même pour ne pas affliger ceux qui m'aiment.

« Derrière nous s'élèvent les cimes neigeuses des monts Ourals que nous venons de traverser avec leur couronne de forêts séculaires et leurs rochers dénudés par les avalanches ; devant nous s'étendent les immenses plaines des vallées de la *Kama* et du *Volga*.

« Nous avons passé hier à *Ekaterimbourg*, ville qui, située sur la pente orientale des Ourals, est géographiquement en Asie, quoiqu'elle dépende administrativement du gouvernement européen de *Perm;* c'est une place forte avec chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies, fonderie de canons, fabriques d'armes, de coutellerie, etc., etc. Elle est, en outre, le centre d'un commerce considérable de peaux, de suifs, de cuirs, de pierres précieuses (j'y ai acheté de superbes améthystes venant de l'Oural). La contrée environnante est très-industrielle ; on y trouve beaucoup de forges, et des lavages d'or et de platine.

« La traversée des montagnes s'est faite sans encombre ; en cette saison, les neiges sont fondues et aucun accident n'est à craindre.

« Enfin nous cessons de voyager en voitures : le bateau à vapeur nous attend.

« Quelque rapide qu'ait été notre voyage en Sibérie, les accidents de voitures et les réparations perpétuelles qu'il fallait leur faire subir nous ont fait perdre quelques jours. D'ailleurs, c'est avec joie que nous nous sentons débarrassés de cette trépidation et de ces cahots incessants auxquels il est inouï que nous ayons pu résister sans être malades depuis deux mois et demi.

« *Perm* est une affreuse ville, sale, boueuse et mal entretenue, assez commerçante, mais dont les hôtels sont détestables, et où nous sommes forcés de coucher sur des matelas par terre. Nous y avons passé deux jours à faire vendre nos voitures, tarentas et telegas, et tous les autres objets embarrassants qui nous ont servi pendant notre traversée de la Sibérie. Pour nous transformer en voyageurs européens, nous ne gardons que des caisses et des malles.

« Nous ne restons ici que jusqu'au soir, quoique nous soyions magnifiquement reçus par le gouverneur.

« Nous nous sommes embarqués à *Perm* sur les bateaux à vapeur *Caucase* et *Mercure*, appartenant à une Compagnie qui fait le service entre *Perm* et *Nijnei-Novgorod* par la *Kama* et le *Volga*. Ils sont fort bien emménagés, mais on ne vous y souffre que vingt livres de bagages par tête, ce qui n'est guère commode. Les voyageurs sont divisés en trois classes strictement séparées. Il y a un très-bon restaurant à bord, où les repas et les vins sont d'un prix fou : une bouteille de vin rouge ordinaire vaut quatre roubles, le champagne six roubles; malgré cela, il s'en boit considérablement sur notre bateau. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où on consomme autant de ce vin qu'en Russie; tous les vignobles de la Champagne n'y suffiraient pas. Heureusement qu'il y a ici des fabriques où on en fait de passable avec la séve fraîche des bouleaux : cela mousse, petille et fait sauter le bouchon, c'est tout ce qu'il faut.

« Si je n'étais pas blasée par les grands fleuves et les grands lacs de Chine et de Sibérie, je serais émerveillée du spectacle que présentait le confluent de la *Kama* et du *Volga* au coucher du soleil; mais, qu'est-ce que c'est que le *Volga*, quand on vient de quitter le *fleuve Bleu*, le *fleuve Jaune*, le lac *Baïkal*, l'*Yéniseï*, l'*Obi* et l'*Irtyche!* D'ailleurs nous sommes tous piqués de la tarentule. Plus nous approchons, plus nous avons envie d'arriver, et nous ne daignons plus accorder un coup d'œil aux beautés pittoresques de la nature.

« Le débarcadère de *Kasan* est à sept verstes de la ville; le gouverneur est venu nous y chercher en voitures de gala pour nous mener au Kremlin qui lui sert de palais, et qui est situé sur une hauteur d'où on domine toute la cité. Nos vêtements modestes, tout couverts de poussière, faisaient à déjeuner un singulier contraste avec la splendeur du service et les habits brodés, constellés de décorations dont nous étions entourés. Le dessert surtout était magnifique : il y avait tous les fruits du Midi, venus à grands frais de la Crimée et de l'Asie Mineure.

« *Kasan* est une très-ancienne et très-pittoresque ville, fondée en 1257 par Batou, grand khan des Tatares. On y compte quarante-cinq mille habitants parmi lesquels sept mille Tatares, descendants des anciens indigènes; c'est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, le centre d'une assez grande industrie et le siége d'un archevêché grec et d'une université.

« Nous ne pouvions quitter *Kasan* sans aller faire un pèlerinage au musée, où est conservée comme une relique la galère impériale qui servit jadis à la grande Catherine pour accomplir ses pérégrinations dans ses États. Rien de plus magnifique et de plus riche que les ornements dont elle est couverte, et surtout ceux de l'appartement particulier de l'impératrice situé à l'arrière.

« Ma visite à la galère impériale m'a donné envie de relire le récit de M. de Ségur, ambassadeur de France, qui accompagna la grande Catherine durant son voyage.

« En naviguant sur le *Volga*, avant-hier, je revoyais en imagination, quatre-vingts ans avant, cette fastueuse embarcation descendant le fleuve aux accords des orchestres, et au milieu des applaudissements des populations enrôlées dans tout le pays pour saluer la czarine à son passage, puis les ambassadeurs de trois grandes puissances, et le favori fameux qui gouvernait alors l'Empire, se pressant auprès de l'illustre souveraine.... Quand je revenais à la réalité, je n'avais plus sous les yeux que nos bateaux à vapeur chargés de ballots de marchandises qu'ils portaient à la foire de *Nijnei-Novogorod*, des trains de bois, des barques de pêche toutes pleines de poix et de goudron, et des bandes de canards sauvages qui s'envolaient, effrayés par le hoquet continuel de la machine.... Être ou ne pas être, voilà la question, comme a dit Shakspeare, et le temps emporte tout avec lui !

« C'est une chance pour notre curiosité que d'être arrivés à *Nijnei-Novogorod* juste au moment de la foire, qui est la plus célèbre d'Europe avec celle de *Leipsick;* elle jette une animation extraordinaire dans cette ville déjà fort peuplée, car on assure qu'il y vient plus de cent mille marchands de toutes les parties du monde.

« *Nijnei-Novogorod* est située sur des escarpements très-élevés au-dessus du fleuve; les différents quartiers de la ville sont séparés par des ravins tellement à pic, qu'il a fallu les relier par des ponts.

« La foire se tient dans une grande plaine de l'autre côté du *Volga*, où le gouverneur habite dans un palais spécial pendant tout le temps de sa durée.

« Au moment de notre arrivée, les eaux débordées ne faisaient que rentrer dans leur lit, et des milliers d'ouvriers s'empressaient d'y élever les constructions provisoires qui allaient servir au commerce. La foire n'était pas ouverte : des masses de ballots de marchandises de toute forme et de toute couleur gisaient çà et là pêle-mêle sur le bord du fleuve, sous la garde d'agents spéciaux de police. La foule des marchands et des acheteurs était déjà immense : on y voyait tous les peuples de l'Orient, Persans, Géorgiens, Turcs, Arméniens, Kalmouks, Khirghis, Indous, Turcomans, se coudoyant avec des Russes, des Juifs, des Cosaques, des Tatares

et des négociants de tous les pays de l'Europe. Une foule de spectacles, de charlatans, de jeux, emplissaient de vastes baraques, et formaient déjà un quartier destiné aux plaisirs. Ce que j'y ai vu de plus curieux, sur un théâtre ambulant, c'était un acteur nègre des Antilles qui jouait Othello en anglais, tandis que les autres personnages disaient leur rôle en russe. Cela faisait une cacophonie assez étrange. J'ai trouvé un acteur noir très-bon (en revenant de Chine, on n'est pas difficile). Il y avait aussi des danseuses bohémiennes, de vraies Zingaries, au teint cuivré, qui exécutaient voluptueusement les danses du shall et de l'abeille, puis une troupe de jeunes musiciennes viennoises, en costume national, vestes blanches et toques noires à plumes blanches, dont les plus âgées, qui avaient douze ans, jouaient des instruments à cordes et à vent, tandis que la plus jeune, enfant de six ans à peine, tapait de toute sa force sur la grosse caisse. Il y avait enfin des ménageries, des hercules, des sorciers, etc., etc. Parmi ces divertissements, une chose attira particulièrement mon attention, tant par son originalité et sa couleur locale que par la bizarrerie et l'incontestable antiquité du chant : c'était un chœur de mariniers du *Volga*, assis par terre et faisant le simulacre de ramer, sous les ordres d'un chef qui commandait la manœuvre; celui-ci déclamait une sorte de récitatif, auquel le chœur répondait par des strophes chantées en parties. Il s'agissait des exploits de Rurik et de ses pirates normands envahissant la Moscovie au neuvième siècle; le chant était sauvage, mais bien rhythmé et saisissant. Ce devait être ainsi qu'Homère et les rhapsodes allaient chantant jadis dans les villes de la Grèce les exploits des vainqueurs de la malheureuse Ilion....



Vue du château et de la pièce d'eau de Stoukine à Moscou. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

J'aurais voulu pouvoir noter le chant de victoire des compagnons de Rurik, mais j'en ai été empêchée par le bruit assourdissant qui se faisait dans toutes les langues et dans tous les cris du monde[1]. »

Il fallut remonter en voiture pour gagner *Vladimir*, située à mi-chemin entre *Nijnei-Novogorod* et Moscou. Les routes sont exécrables : le chemin de fer étant en construction depuis quelques années, on a négligé de les entretenir. L'absence de rivières navigables a empêché le développement de cette ville, qui, quoique située dans un pays riche et industriel, compte à peine quatre mille habitants.

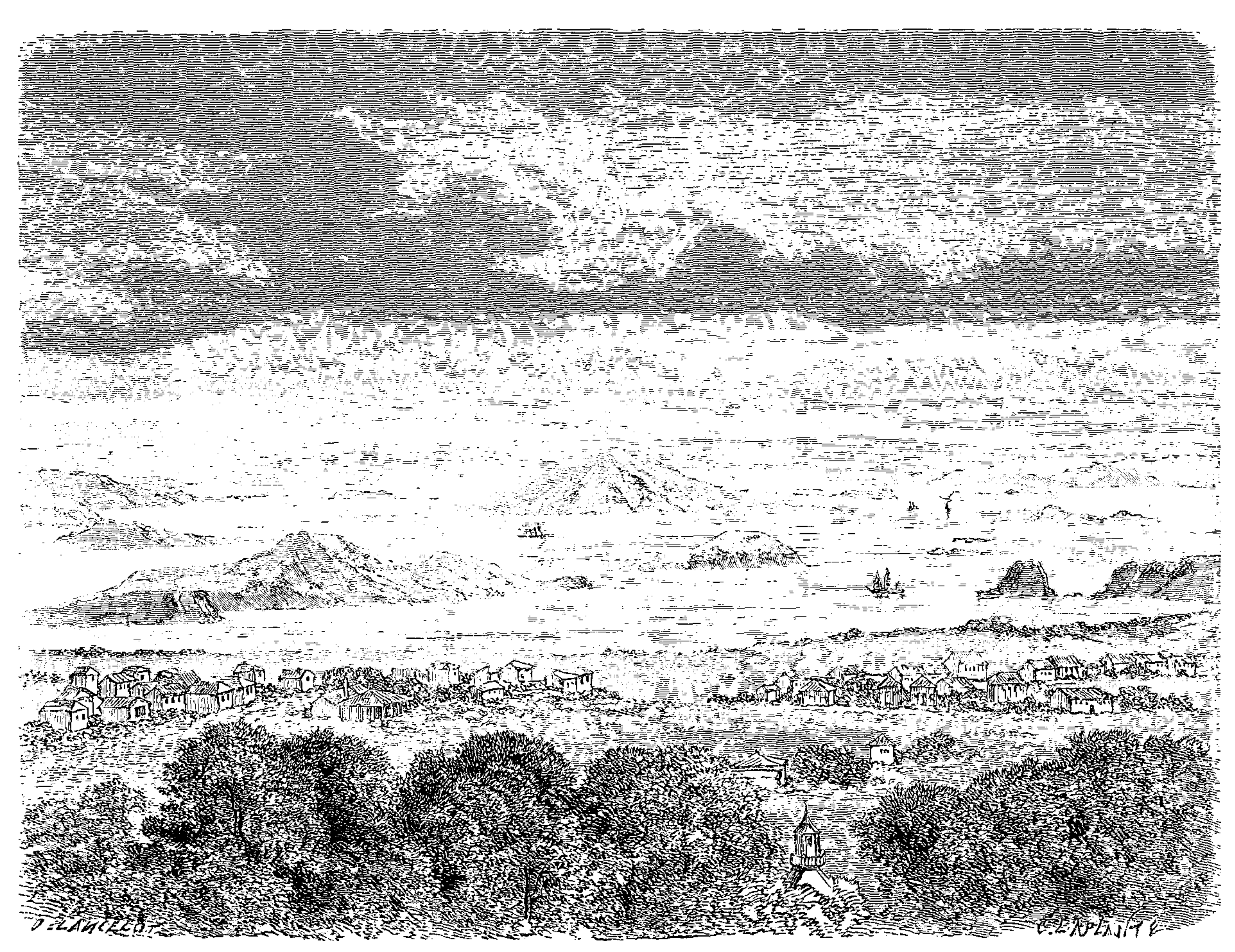
A *Vladimir*, les voyageurs prirent le chemin de fer de Moscou, qui les mena rapidement dans cette antique capitale de la Russie[2]. Après y être restés six jours pour s'y reposer, ils gagnèrent Saint-Pétersbourg, et revinrent enfin à Paris par le chemin de fer du nord de la Prusse et la Belgique.

Ils avaient accompli en quatre mois un des plus grands voyages qu'il soit donné à l'homme de faire par terre sur la surface de notre globe, ayant franchi, de *Shang-haï* à Paris, au moins douze mille kilomètres, sans éprouver aucun accident fâcheux, et sans qu'aucune menace des hommes ou des éléments vînt troubler leur sécurité.

A. Poussielgue.

1. Les notes de Mme de Bourboulon s'arrêtent à Nijnei-Novogorod.
2. Nous ne décrirons pas Moscou, cette description ayant déjà été faite bien souvent, mais nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la reproduction de quatre belles photographies rapportées par Mme de Bourboulon et représentant les monuments les plus célèbres de cette ville.





Le havre d'Auckland. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860 — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

I

La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland[1].

Lors du passage de la frégate autrichienne *la Novara*[2] à la Nouvelle-Zélande, où elle relâcha vers la fin de l'année 1858 pendant le cours de son voyage autour du monde, un membre de la commission scientifique que portait ce navire, M. Ferdinand de Hochstetter fut chargé par le gouvernement colonial d'une mission qui lui permit de séjourner neuf mois dans les îles néo-zélandaises. Avec l'autorisation du contre-amiral de Wüllerstorf, qui commandait l'expédition, il laissa la frégate poursuivre sa route vers l'Europe, et tout en s'acquittant des recherches zoologiques dont il était chargé, le savant professeur de l'Institut de Vienne se livra à une étude approfondie de la Nouvelle-Zélande sous le rapport géographique, physique, botanique, his-

1. Situé entre le trente-quatrième et le quarante-huitième parallèle sud, entre le cent soixante-quatrième et le cent soixante-seizième de longitude orientale, l'archipel de la Nouvelle-Zélande s'élève, dans l'océan Pacifique, aux antipodes mêmes d'un arc de cercle qui, surgissant du sein de l'Atlantique à une centaine de lieues droit à l'ouest de Brest, irait aboutir au Maroc dans les environs de Fez. Il consiste en deux îles principales, séparées par le détroit de Cook; au nord Ika-Na-Mawi ou *l'île du Poisson,* et au sud *Tawai-Ponamou* ou la terre du *Jade-Vert,* noms indigènes consacrés par les traditions mythiques des peuples polynésiens. Au sud de la grande île méridionale, l'île Stewart, qui n'en est qu'une annexe, compte cependant encore près de cinq cents kilomètres carrés de superficie, et reçoit en plein sur ses âpres promontoires les vents et les flots du pôle antarctique. F. de L.

2. Voyez, sur le voyage de *la Novara* autour du monde, le t. I du *Tour du Monde,* p. 34 et 66.

torique, politique, descriptif et même littéraire. Il a publié récemment le résultat de ses travaux dans un magnifique volume édité à Stuttgart. C'est de cet ouvrage que nous avons tiré la plus grande partie de la relation qu'on va lire.

« .... Après un séjour de plusieurs semaines sur les côtes de l'Australie, la frégate *la Novara* quitta le port de Sydney le 7 décembre 1858, et se dirigea vers la Nouvelle-Zélande. Le 20 du même mois, nous nous trouvions devant l'entrée du golfe Hauraki, dont une des baies, situées au sud-ouest, forme le port d'Auckland. Les îles de la grande et de la petite Barrière, qui dans la langue des indigènes se nomment Ota et Houturu, se dressaient devant nous avec leurs pics d'environ deux mille pieds. La journée était magnifique, et nous nous avançâmes lentement le long de la côte orientale de la grande île.

« Longue d'environ vingt-cinq milles anglais, cette île se compose d'une chaîne de montagnes qui forment des côtes escarpées, aux sommets tantôt arrondis, tantôt en pics aigus. Le point le plus élevé, qui se trouve dans le milieu de l'île, et qui, du premier gouverneur de la Nouvelle-Zélande, a été appelé Mont-Hobson, a, d'après les indications des cartes, une élévation de deux mille trois cent trente pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Des roches dentelées d'une hauteur remarquable, appelées *les Aiguilles*, forment l'extrémité septentrionale de la chaîne qui se termine au sud par le rocher arrondi du cap Barrière. Si la côte occidentale de l'île possède de nombreuses baies, profondément découpées, pourvues d'excellents ancrages, sur les rives desquels, indigènes et Européens se sont établis, la côte orientale n'offre que des rocs nus et inhabités, où l'on ne trouve qu'une seule grande baie protégée par l'île *Aride*, rocher d'apparence inaccessible, complétement digne de son nom qu'il porte depuis le temps du capitaine Cook. Sur la côte septentrionale de la Grande Barrière, il y a des mines de cuivre assez productives, et les forêts de l'île doivent renfermer beaucoup de bétail sauvage.

« En avançant nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe d'îles et de presqu'îles dont le sol, parsemé de collines, était bas et onduleux, sans forêts, avec des côtes escarpées qui présentaient des lits de marne et de granit régulièrement disposés, et avec de petites baies sablonneuses sur lesquelles s'élevaient çà et là quelques huttes de bois. Devant nous, à l'endroit où nous apercevions les groupes épars de maisons qui forment Auckland, on distinguait un grand nombre de petites montagnes à cônes tronqués, dont, au premier coup d'œil, la forme trahissait la nature volcanique. Parmi elles, dominant toutes les autres, pareil au conducteur d'un troupeau de monstres marins, se dresse fièrement au milieu des vagues le mont Rangitoto, dont la hauteur atteint neuf cents pieds, et qui est comme la sentinelle avancée d'Auckland.

« Avec ses noires coulées de laves, la forme singulière de son sommet, cette île volcanique m'offrait un spectacle assez intéressant; mais, je l'avoue franchement, le premier aspect de la contrée d'Auckland ne répondit nullement à l'idée que je m'étais faite de la Nouvelle-Zélande.

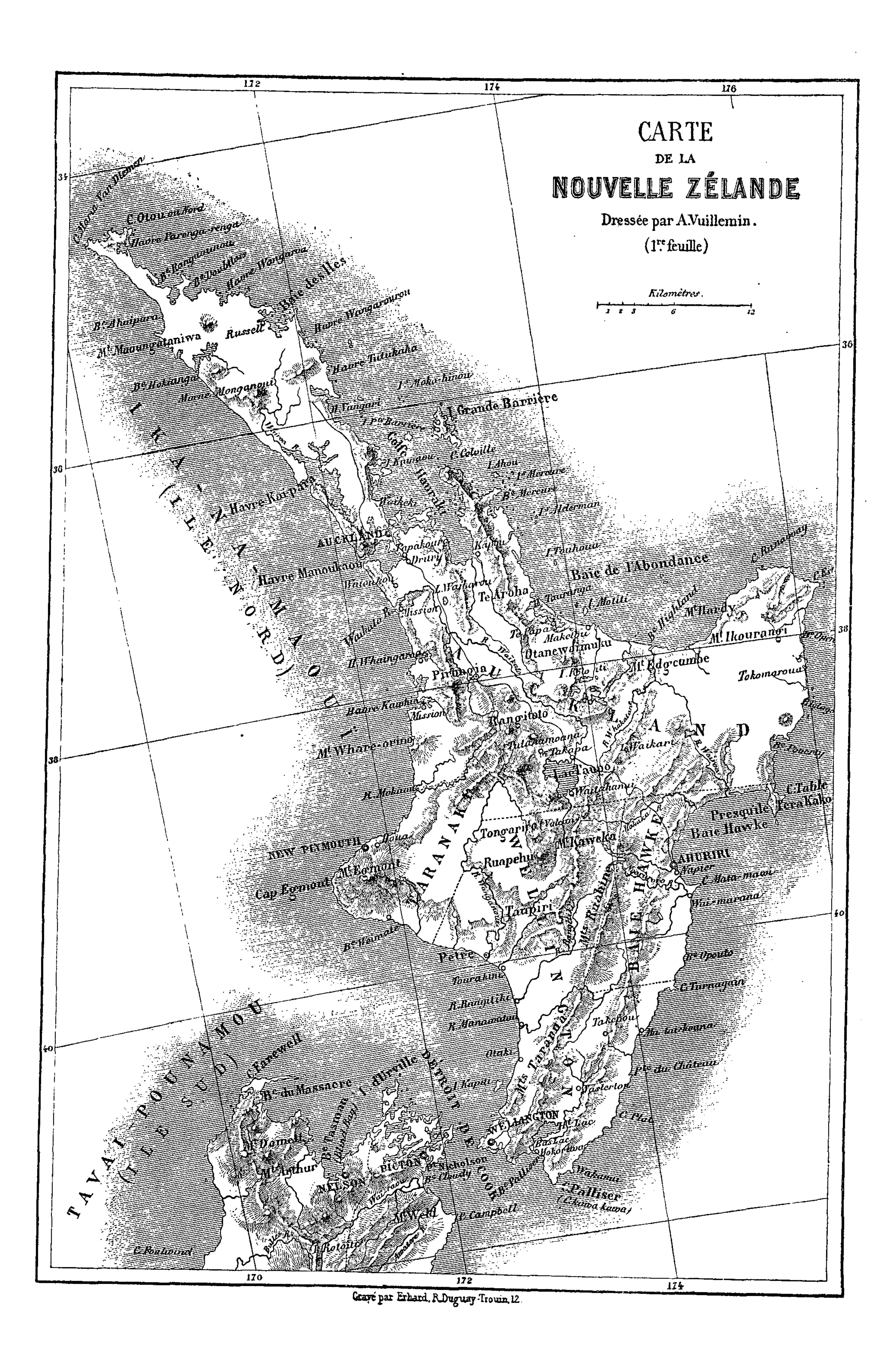
« Est-ce là Auckland, me disais-je, la capitale tant vantée de la Grande-Bretagne de la mer du Sud? Où est la *Tamise* néo-zélandaise? Où sont les Geysers et les sources de vapeur brûlante? Où sont les cônes volcaniques dont j'ai lu la description, le Tongariro toujours fumant, le Ruapahu couvert de glaces et de neiges éternelles, le Taranaki qui monte dans les nuages; où sont enfin les Alpes de la Nouvelle-Zélande? Le tableau créé par mon imagination était tout différent de celui que j'avais sous les yeux.

« Les puissantes montagnes coniques me paraissaient réellement réduites aux proportions de petits cônes sans importance de cinq ou six cents pieds. Je savais que ces volcans monstrueux et les montagnes de neige de l'île méridionale ne sont pas des fables, mais que leur distance de cette côte les place hors de la portée de tout œil humain, et cependant je les cherchais du regard, et n'en découvrant aucune trace, j'éprouvais une vive déception.

« Après avoir fait publiquement cet aveu, je puis donner à mes amis d'Auckland, l'assurance qu'actuellement la Nouvelle-Zélande reste gravée en traits brillants dans mon souvenir; tout ce que j'avais attendu et imaginé d'abord a été dépassé de beaucoup, et s'il m'était donné une seconde fois dans ma vie de jouir de ce spectacle et de saluer encore une fois le Rangitoto, mon cœur tressaillirait d'une joie profonde.

« Le départ de *la Novara* pour Tahiti fut fixé au 8 janvier. Je me rendis de très-bonne heure à bord; après beaucoup de jours orageux, c'était la première matinée paisible et sereine; la frégate avait appareillé et n'attendait que la brise et le retour du jusant. Vers huit heures, l'ordre de lever l'ancre fut donné; c'était pour moi l'heure de la séparation. Il m'était bien pénible d'abandonner un navire qui, depuis deux ans, était presque devenu ma patrie, et dont le sort avait été lié si étroitement au mien. La voix me manqua quand je voulus dire adieu au digne commodore et au brave commandant, quand je pressai la main de mes compagnons de voyage avec lesquels j'avais partagé la peine et la joie, et qui n'étaient pas moins émus que moi-même. Mais la musique se fit entendre, l'ancre remonta, les voiles se gonflèrent; je regagnai mon canot, et me dirigeai vers la terre.

« Avant que j'eusse atteint le rivage, *la Novara* avait déployé toutes ses voiles et, poussée par une légère brise, glissait lentement sur le miroir paisible des eaux. Je la regardai encore longtemps, bien longtemps, et lui souhaitai un bon voyage et un heureux retour dans la patrie. Le corps du navire avait déjà disparu derrière la côte septentrionale, et je n'apercevais plus que les mâts qui le dominaient. Pendant un moment, il reparut tout entier au-dessus de la partie basse des terres. Du rivage, plus d'un souhait fut adressé aux voyageurs par les amis qu'ils ne pouvaient plus apercevoir; mais le vent devint de plus en plus vif, et *la Novara* disparut à



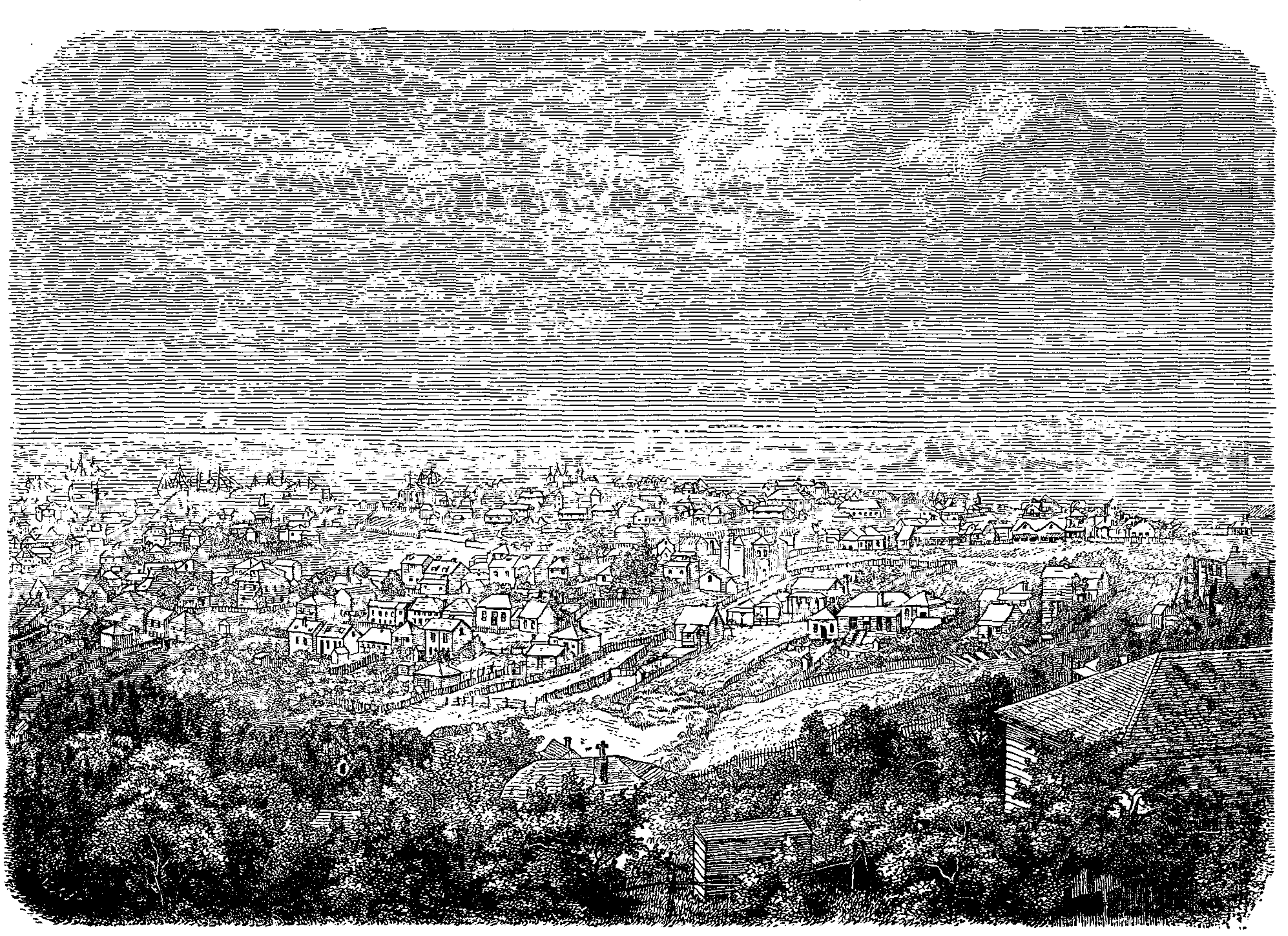
Gravé par Erhard, R. Duguay-Trouin, 12.

l'horizon. C'est alors que je sentis pleinement le changement qui s'était fait dans ma situation. *La Novara* était une parcelle de la patrie : dans les pays lointains et étrangers, elle remplaçait mon foyer. Jusqu'alors, ma vie de voyage s'était écoulée au milieu d'amis, de visages connus; rien n'était changé dans nos habitudes, la langue que nous parlions était la langue maternelle; la scène seule variait sans cesse autour de nous; parmi des hommes d'une autre couleur, sur les côtes les plus lointaines, je ne me sentais pas éloigné de la patrie, tant que *la Novara* demeurait dans le port. Maintenant il me sembla que je commençais à voyager en pays étranger, parmi des hommes étrangers dans le véritable sens du mot. J'étais seul, ne pouvant plus compter que sur moi-même.

II

La cité d'Auckland, sa banlieue. — Ce que ses habitants appellent la campagne.

Après le départ de *la Novara*, j'allai occuper dans ce qu'on appelle l'Hohl de Clermont (Prince's street) une riante et spacieuse habitation, chez un hôte parfaitement aimable et bon, M. Winchy. J'avais pour cabinet de travail une vaste pièce, et, des fenêtres, je jouissais d'une vue magnifique sur une grande partie de la ville et du port, qui s'étendaient au-dessous de moi, le long de la côte occidentale jusqu'à la chaîne boisée de Titirangi.

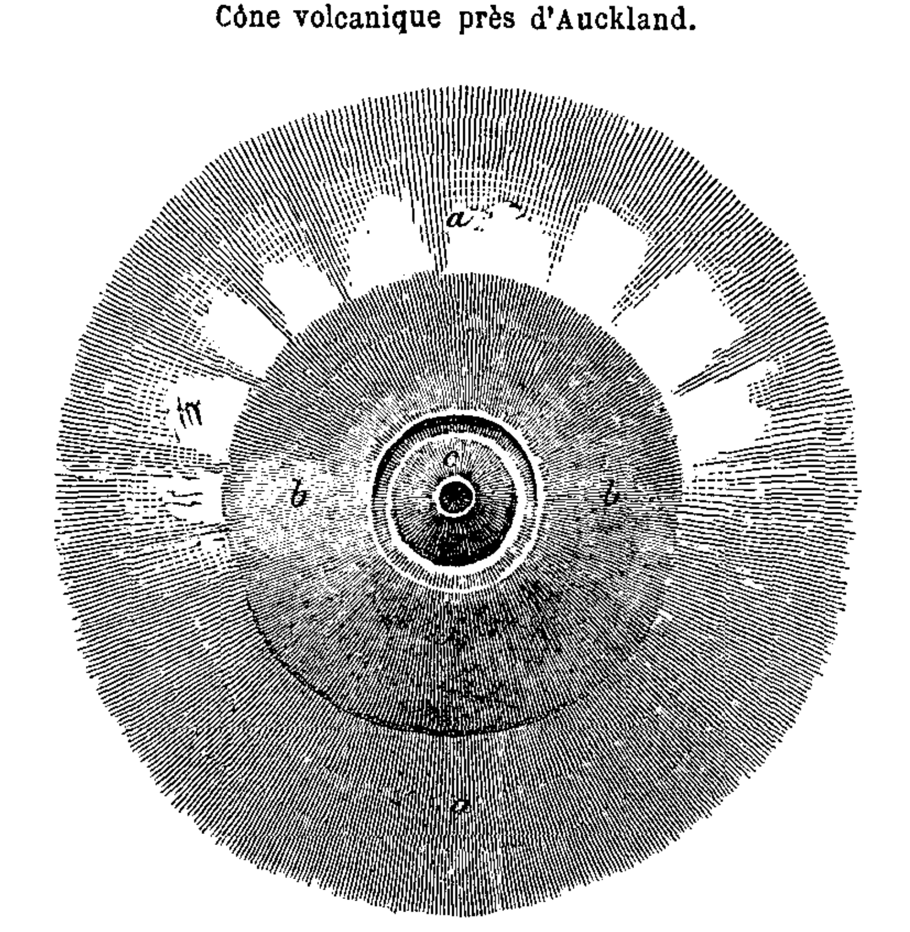


Vue de la ville d'Auckland. — D'après M. F. de Hochstetter.

Resté seul, sans mes collègues de *la Novara*, dont la spécialité avait été la géologie et la botanique, je crus devoir profiter des occasions qui s'offriraient pendant mes voyages pour ajouter à leurs collections commencées les produits de la Nouvelle-Zélande, et je pris aussitôt les dispositions convenables pour arriver à ce résultat. Je fis insérer en même temps dans les feuilles publiques un avis par lequel je sollicitais l'envoi d'objets d'histoire naturelle de toutes sortes. En cela, je me proposais un double but, j'espérais d'abord obtenir par ce moyen des indications sur la nature des contrées que la brièveté de mon séjour ne me permettrait pas de visiter; puis, j'avais l'intention de poser de cette manière la base d'un muséum pour la ville d'Auckland. Je fus si bien secondé dans mon projet par la complaisance des colons, et mes collections finirent par prendre un tel développement que mon habitation devint insuffisante à les contenir. Avec le plus gracieux empressement, le gouverneur mit à ma disposition un petit bâtiment voisin de ma demeure qui devint dès lors mon muséum, ou, comme je le disais en plaisantant, *mon établissement royal zoologique*. A l'époque où je partis pour revenir en Europe, il était ouvert en tout temps au public, et j'y recevais presque continuellement un grand nombre d'aimables visiteurs curieux de connaître mes découvertes les plus intéressantes.

L'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande se compose de deux parties de dimensions fort inégales et qui sont unies entre elles par un isthme très-étroit, situé sur le 37° de latitude méridionale. Du côté oriental de l'île, la mer pénètre par le golfe Hauraki dans des baies profondément creusées, et l'une de ces nombreuses échancrures s'avance au nord vers la rivière Waitemata. L'isthme n'a guère en moyenne que cinq à six milles anglais de large et il se rétrécit en deux endroits où des criques profondes formées par le Waitemata dans la direction du sud, ne lui laissent plus qu'un mille anglais de largeur. Ce sont ces deux points qu'à une époque reculée les indigènes utilisaient déjà pour faire franchir l'isthme à leurs canots en les transportant d'une rive à l'autre, et c'est là aussi que les colons ont conçu l'idée de creuser un canal pour mettre en communication les deux ports opposés. Si, d'un côté, la rivière Waitemata forme sur la côte orientale le meilleur port du littoral, de l'autre, le bassin du Manukau sur la côte occidentale présente incontestablement un excellent port, le seul où les grands navires puissent aborder sans danger. Le capitaine Hobson, dont le coup d'œil est si pénétrant, a droit sans aucun doute à une grande reconnaissance pour avoir, en 1840, signalé au gouvernement anglais ce point qui relie entre elles les deux moitiés de l'île septentrionale comme le lieu le plus favorable pour le siége du gouvernement et la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Cône volcanique près d'Auckland.



a Cône de tuf. — b Cône de lave. — cc Cendres et scories (voy. p. 282).

Outre les avantages d'une communication facile et sûre par mer dans toutes les directions, Auckland se relie encore à un grand nombre de points de l'île septentrionale par des fleuves fort importants, parmi lesquels nous citerons dans le nord le Wairoa, qui traverse de magnifiques forêts de Kauris, et le Waiho, ou Tamise néo-zélandaise, qui s'étend au loin dans la direction du sud-est.

Tels sont les avantages naturels, d'une valeur inappréciable, dont jouit la capitale de la Nouvelle-Zélande, à laquelle sa situation a valu le nom de Corinthe du sud, et qui, dans sa prospérité rapide, allonge chaque jour ses rangées de maisons. En 1860, cette ville comptait environ 10 000 habitants, et le nombre de ceux qui sont disséminés dans le district est à peu près égal. On reconnaît l'extrême jeunesse de la ville au grand nombre de ses constructions en bois, mais d'année en année s'élèvent de grands bâtiments en basaltes poreux, extraits des cônes volcaniques environnants, et de jolies maisons en brique qui attestent le progrès du goût architectural. La circonférence de la ville est déjà très-vaste; en comprenant le faubourg Parnell, on peut compter un mille et demi de diamètre de l'est à l'ouest, et du nord au sud, un mille. La colline comprise entre la *Mechanic's Bay* à l'est, et la *Commercial Bay* à l'ouest, et qui descend à pic vers le port, du côté de la pointe Britomart, forme le centre de la ville. Sur cette colline centrale, et tout près du port, se trouve le fort Britomart, puis l'église métropolitaine de Saint-Paul, les rangées de maisons de Prince's street, la maison du gouverneur, la caserne, et enfin le moulin à vent. A l'orient, autour de *Mechanic's Bay* s'étendent les quartiers habités par les autorités civiles et militaires, les ecclésiastiques et les missionnaires; à l'ouest de la *Commercial Bay* se trouve la ville marchande. La situation d'Auckland, avec ses collines s'avançant dans la mer, et les anses comprises entre elles, fait penser à Sydney et aux profondes découpures de sa vaste baie. Comme le port d'Auckland a très-peu de profondeur du côté de la ville, on a dû construire, sur les points de débarquement, des jetées ou *piers* s'avançant assez loin dans la mer : le *Commercial pier*, long entre autres d'un quart de mille, est véritablement l'un des ouvrages les plus remarquables des colonies océaniennes, et son utilité est incalculable pour le commerce maritime d'Auckland. Sur la même ligne que cette jetée se trouve *Queen's street*, le centre des affaires de la jeune capitale. Sous le rapport des relations, pour quiconque n'est pas habitué à la vie des grandes villes la société d'Auckland laisse peu à désirer. Auckland est déjà pourvu d'une foule d'établissements par lesquels on peut juger du développement auquel elle est appelée. Un jardin botanique et un muséum d'histoire naturelle existent déjà, et tout récemment, à côté d'un grand nombre d'associations et d'autres établissements créés dans un but d'utilité générale, a été fondée une société des sciences, la *New-Zealand royal society*. La ville possède actuellement douze églises ou lieux consacrés à la prière, dont la plupart appartiennent au culte réformé, dix écoles, une chambre de commerce,

trois banques, six feuilles publiques, une société d'acclimatation, une société d'agriculture, plusieurs hôpitaux et établissements de bienfaisance.

D'Auckland, deux voies principales se dirigent l'une vers le nord, et l'autre vers le sud : la *Great south road,* déjà praticable sur une longueur de trente milles jusqu'à *Mangatawhiri* sur le *Waikato:* et la *Great north road,* qui doit conduire par terre jusqu'à la *baie des îles.* Une troisième route macadamisée se dirige à travers l'isthme, à la petite ville d'Onehunga située à une distance de six milles sur les bords du port Manukau.

Onehunga était dans l'origine une colonie d'officiers et de fonctionnaires retraités, qui recevaient du gouvernement une petite habitation et une acre de terrain. Elle s'est déjà élevée au rang de ville ; servant de principale place de commerce aux indigènes, elle gagne de plus en plus en importance, et grâce à son heureux site ainsi qu'à la beauté de ses environs, elle est devenue le séjour favori d'un grand nombre de négociants qui ont à Auckland le siége de leurs affaires, et demeurent à Onehunga ou dans le voisinage. Le long de la route, entre les deux villes, on aperçoit un grand nombre de fermes et de métairies. Le sol n'appartient pas cependant aux fermiers seuls, il y a aussi des fonctionnaires, des marchands, des officiers qui placent leurs économies en achats de terrain. De jolies maisons de campagne, avec de charmants jardins, sont répandues sur l'isthme, tandis qu'aux carrefours des routes se trouvent des localités telles que *New-Market, Mount Sant-John village,* Epsom, Panmure, et plus loin, Otahulu et Howik. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec le temps les terrains soient devenus fort chers à Auckland.

Nous comprenons la joie qu'éprouve l'habitant de nos villes peuplées à l'excès quand, fatigué d'une fumée, d'une poussière et d'un tumulte éternels, il se voit en pleine campagne, sous le beau ciel de Dieu. Lorsqu'il a pu dérober aux affaires quelques jours, sa poitrine, longtemps comprimée dans l'étroite étude, respire alors à pleins poumons, et il parcourt la campagne seul, ou en famille, avec d'autant plus de bonheur que bientôt l'hiver revient avec son manteau de glace et de neige, et le retient prisonnier pendant de longs mois. Mais à Auckland, où l'on peut dire que la ville elle-même est dans la campagne, où la douceur du climat, sauf quelques jours de pluie, ne prive jamais l'heureux habitant de jouir d'un beau jardin attenant à sa maison, et où, libre des entraves de nos hautes et tristes murailles, l'air pur et plein de lumière pénètre dans chaque rue, quand on entend parler d'un goût passionné pour la vie de campagne, il est difficile de ne pas sourire.

Depuis longtemps je me proposais, avec Julius Haast, un compatriote fixé dans le pays [1], de visiter sur la côte nord du port de Waitemata, ou, comme on dit, le *North-Shore,* un cône volcanique, ainsi qu'un lac remarquable situé dans un ancien cratère, et dont on nous avait beaucoup parlé. Mais un de nos amis qui désirait nous accompagner, nous pria de retarder cette excursion. Comme c'était un cicerone distingué et un agréable compagnon, nous attendîmes deux jours de plus. Nous n'en fûmes pas moins étonnés quand il nous apprit que sa femme et son fils nous accompagneraient pour jouir avec nous du plaisir de la campagne. Dans ce but, il prit avec lui deux tentes pour camper en plein air et mieux savourer le bonheur d'un séjour au milieu des champs. Nous trouvâmes plaisant d'entendre parler ainsi un homme, dont nous avions souvent admiré l'habitation comme l'idéal d'une maison de campagne.

Que l'on se figure, sur l'une des nombreuses petites baies qui découpent la côte près d'Auckland, une jolie résidence tapissée de fleurs de la passion, de chèvrefeuille et de bignonias. En avant de la maison, une verandah couverte de magnifiques fuchsias, dont les ravissantes clochettes étalent leur pourpre sur le toit et les murailles; tout autour un grand jardin, à l'extrémité duquel se joue la mer d'un bleu profond. Des bateaux et des voiles de toutes sortes animent la surface des eaux, dont une partie appartient au port de Waitemata, si riche en baies pittoresques. De ce côté on aperçoit la côte nord et ses petits cônes volcaniques que domine le cône régulier du Rangitoto, avec ses pointes perçant l'azur du ciel ; c'est, en un mot, un paysage d'un tel attrait, que jamais nous ne pouvions nous lasser de l'admirer. Voilà le cadre de la demeure poétique de notre ami, et le beau jardin qui en dépend est le type le plus parfait des jardins de la Nouvelle-Zélande ; c'est un coin de terre sur lequel on doit se sentir heureux de vivre. La propriété est enclose de haies hautes de six à huit pieds, formées de roses de tous les mois, de fuchsias, de géraniums dont les feuilles et les fleurs forment un riche tissu aux couleurs variées. Le climat humide de la Nouvelle-Zélande conserve à cette plantureuse végétation, même au cœur de l'été, toute sa fraîcheur. Et dans le jardin, quelle diversité d'arbres, d'arbustes et de plantes ! Toutes les productions de la zone tempérée réussissent ici, et près d'elles on voit une foule de végétaux dont l'aspect rappelle des contrées qu'échauffe un soleil plus ardent. Le chêne allemand aux branches noueuses s'élève à côté de l'élégant pin de Norfolk (*araucaria*) ; le gommier bleu d'Australie (*eucalyptus*), à côté du saule pleureur et de l'acacia. Au milieu de groupes d'orangers et de citronniers, on distingue le

1. Un singulier jeu de la destinée l'avait amené sur les côtes de la Nouvelle-Zélande avec un navire d'émigrants, le jour même précisément où arrivait *la Novara.* Il voulait étudier le pays et ses habitants principalement dans le but de savoir à quel point la Nouvelle-Zélande serait propre à une immigration allemande. Nous ne tardâmes pas à nous rencontrer et à nous lier d'une étroite amitié. Il embrassa mes projets et mes espérances avec une ardeur juvénile. Son attachement à toute épreuve et sa bonne humeur inaltérable ne me manquèrent jamais, et son concours ne cessa de m'être des plus utiles jusqu'au moment où je partis de Nelson. Il est resté dans le pays, et à la suite de ses explorations entreprises avec une persévérance admirable dans les montagnes du sud, il a été nommé géologue du gouvernement dans la province de Canterbury.

bananier de l'Inde, le palmier-dattier de l'Afrique du Nord, le bois-trompette avec ses grandes fleurs, le grenadier, le myrte et le figuier. Des jasmins, des bignonias et des roses, des héliotropes, des coronilles, des camélias couvrent les plates-bandes d'un gracieux manteau de fleurs et de verdure, tandis que, sur le vert gazon, l'agave de l'Amérique du sud étend ses orgueilleuses fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage. On s'égare avec délices parmi ces merveilles de couleurs, d'ombres et de parfums. Mais, pour notre ami comme pour tous ses concitoyens, tout cela n'était pas la campagne, et, montant dans un canot conduit par deux *Maoris*, nous nous rendîmes à la côte nord, qui est à une heure de distance.

Nous débarquâmes sur une rive basse, parsemée de coquillages, et les Maoris eurent bientôt dressé les deux tentes sous lesquelles nous nous établîmes comme chez nous. La plus grande, destinée à notre hôte et à sa famille, servait en même temps de salle à manger commune; la seconde nous était réservée pour y passer la nuit. Les tentes étaient si près du rivage, qu'au moment du flux les vagues arrivaient presque jusqu'à elles. C'était une journée sereine, dont un vent du sud-ouest adoucissait agréablement la chaleur.

La localité sur laquelle nous nous trouvions, promet sans doute d'être un lieu de plaisance pour les habitants d'Auckland, mais jusqu'à présent elle n'a guère l'aspect d'une résidence d'été fashionable. Cependant, comme je l'appris, le gouverneur lui-même ne dédaigne pas de passer ici chaque année, avec sa famille, quelques semaines pendant le cœur de l'été, et, comme nous, il campe sous une tente. En dehors des petites huttes de bois de quelques colons et de la maison du pilote, il n'y avait aucun abri sur le North-Shore. Mais aux yeux de beaucoup d'habitants d'Auckland, c'est une diversion agréable que d'échanger, pendant un court espace de temps, le confortable d'une maison pour la vie simple et rude de la tente.

En suivant la côte, nous arrivâmes à un échafaudage long d'environ trente pieds. Nos nerfs olfactifs nous en firent connaître, à une distance considérable, la destination. Une longue file de requins et de poissons de diverses sortes était suspendue à cette construction pour sécher, à l'aide du vent qui les agitait dans tous les sens, promettant ainsi pour l'hiver, aux indigènes, des mets délicats et d'un « haut goût. » Des porcs et des chiens s'agitaient à l'entour, et à peu de distance se trouvaient quelques huttes maories.

Les vieillards, assis devant la porte, nous adressèrent leur amical *Tenakoe* (te voilà), tandis que, demi-nus, les enfants aux yeux noirs regardaient avec étonnement et ne paraissaient pas comprendre ce que voulaient ces deux hommes, un marteau à la main. Les cultures voisines des huttes se composaient de pommes de terre, de choux et autres légumes. Entretenues avec assez de soin, elles étaient entourées d'un mur de quatre pieds formé de grands blocs de lave superposés, et sur lequel de jolies plantes grimpantes entrelaçaient leur épais et frais feuillage.

Après avoir examiné le cratère de Takapuna, qui était le but de notre excursion, nous vîmes, en retournant à nos tentes, un feu clair qui brûlait derrière une hutte construite en blocs de lave. Une bouilloire à thé était suspendue au-dessus des flammes, et nos maoris étaient occupés à ramasser des huîtres qui se trouvaient en abondance sur les rocs du rivage. Dans la tente, en ménagère attentive, la femme de notre ami avait préparé un excellent dîner auquel nous apportions le meilleur appétit. C'est en vain cependant que je m'attendais à y trouver aussi des huîtres; comme j'ai un faible tout particulier pour ces mollusques, je me dirigeai vers les indigènes pour voir de quoi il s'agissait. Je les trouvai frappant avec une pierre sur les huîtres qu'ils avaient fait griller et dont ils savouraient ensuite le contenu. Trois grandes pierres, chargées des plus belles huîtres, étaient encore sur les charbons; les indigènes, me les indiquant du doigt, me dirent : *Kapai* (très-bon), et ils les poussèrent devant moi quand les coquillages eurent subi le degré de cuisson convenable. Naturellement, je ne me fis pas beaucoup prier; les huîtres ainsi rôties sur des charbons ne sont pas en effet un mets à dédaigner. Les écailles se laissaient facilement détacher, et les chairs, cuites dans leur jus, avaient un goût excellent. Quand j'eus débarrassé de la manière la plus consciencieuse la pierre qui me servait d'assiette, je dis à mon tour *kapai*, et j'allai retrouver la pâtisserie de notre aimable hôtesse qui ne put réprimer un malin sourire en apprenant mes pérégrinations gastronomiques.

Quand la table fut enlevée, nous nous mîmes en route pour gravir la *colline du Pavillon* ou *mont Victoria*. C'est le point le plus élevé du North-Shore. Dans les temps primitifs, le sommet du mont portait un *pah* de guerre, et des fortifications de ce pah s'échelonnent sur la pente des terrasses de dix à quinze pieds; sur le côté nord de la colline, se trouve un fossé de vingt pieds de large et d'une égale profondeur. La cime forme un plateau et présente un cratère demi-circulaire ouvert au sud-est, et sur lequel des courants de lave, formant une zone pierreuse, ont coulé jusqu'à la mer. La vue dont on jouit du sommet est vraiment ravissante : on aperçoit tout le port de Waitemata, et au loin le golfe Hauraki avec ses îles et ses caps, et la mer animée par des voiles de toutes formes et de toutes tailles. Derrière la montagne est paisiblement assis un grand village maori appartenant à une tribu qui a émigré de la baie des Iles, et qui depuis des années paye volontairement à l'État une livre sterling par arpent pour tirer du sol fertile le maïs, le froment, les pommes de terre et les légumes destinés au marché voisin d'Auckland. Grâce à leur activité, ces braves gens sont arrivés à un certain bien-être. Sur le rivage on voyait leurs embarcations, parmi lesquelles plusieurs canots de guerre décorés à l'avant et à l'arrière de riches sculptures; il s'y trouvait aussi plusieurs bateaux baleiniers.

La soirée nous trouva assis dans nos tentes et devisant entre nous. Le murmure de la mer nous berçait doucement, comme pour nous inviter au sommeil; mais bien que nous fussions pourvus de couvertures de laine, nous étions loin d'avoir toutes nos aises. Un vent violent s'était élevé, et notre tente vacillait à droite et à gauche; un moment elle parut sur le point de se renverser. Combien il nous eût été facile de nous rendre en une heure à Auckland, dont nous apercevions les lumières, et de revenir ici le lendemain matin pour continuer nos excursions! Mais notre ami nous avait conviés à sa villégiature et nous étions obligés d'en savourer toutes les joies.

III

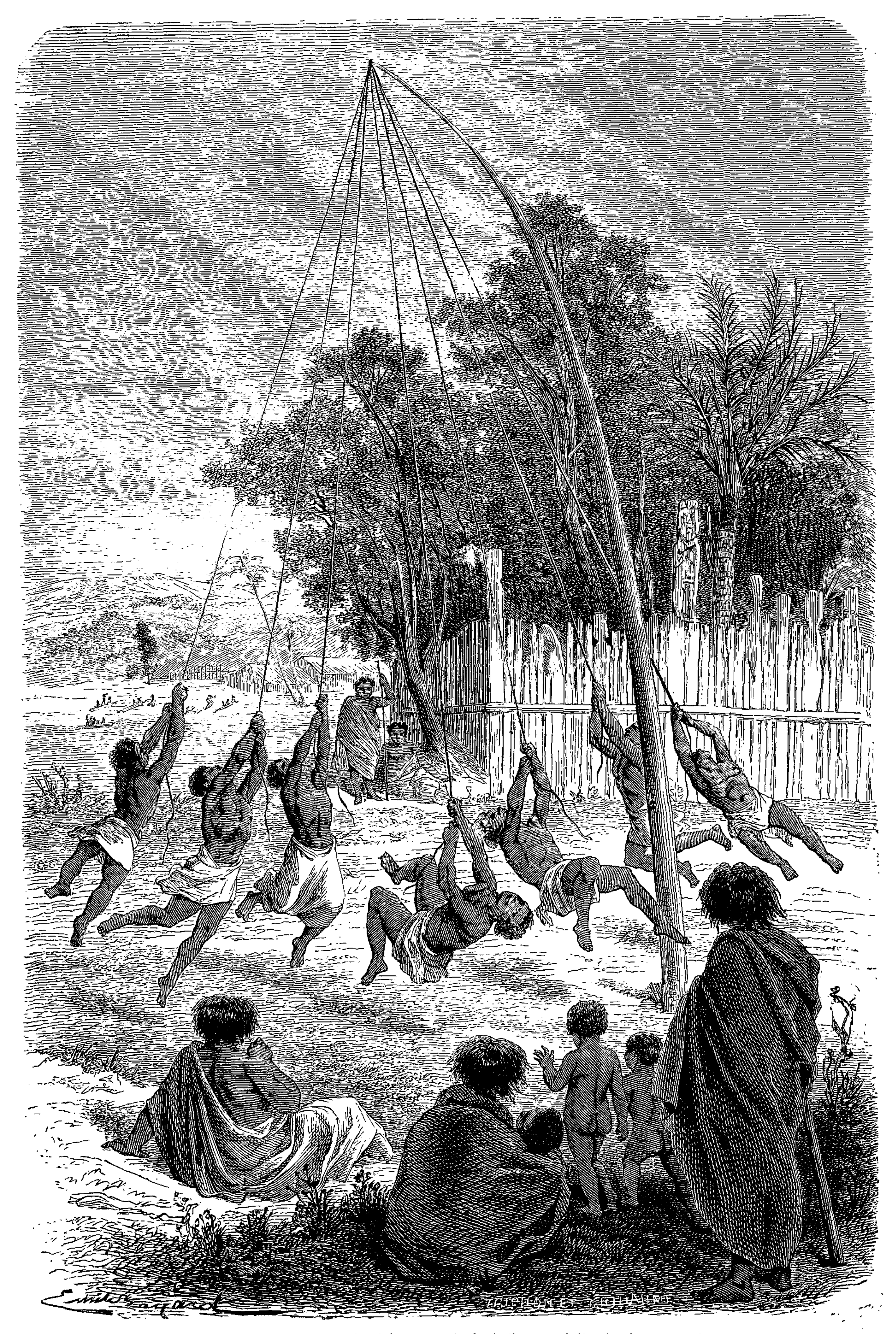
L'isthme d'Auckland. — Volcans. — Indigènes.

L'isthme d'Auckland est une des contrées les plus volcaniques de la terre. Il doit sa physionomie particulière à un grand nombre de cônes éteints, ayant des cratères plus ou moins bien conservés, des courants de lave qui forment de vastes champs pierreux étendus à leurs pieds, ou des cratères de tuf qui entourent circulairement comme un mur artificiel les cônes d'éruption formés de cendres et de scories. Ces cônes sont répandus irrégulièrement sur l'isthme et sur les rivages voisins des ports de Waitemata et de Maunukau. La puissance volcanique paraît s'être frayé un nouveau passage presque à chaque éruption; elle s'est ainsi éparpillée en un grand nombre de petites issues, tandis que si elle s'était maintenue dans le même canal, elle aurait peut-être formé un grand cône.



Ma'utaera, chef zélandais des environs d'Auckland. — Dessin de Émile Bayard d'après M. F. de Hochstetter.

Les premières éruptions ont été probablement *sous-marines*, dans une baie peu profonde, marécageuse et peu agitée par le vent. Elles se composaient de masses



Balançoire des guerriers néo-zélandais. — Dessin de Émile Bayard d'après sir Georges Grey.

ignées, de détritus de lave, de scories et de cendres volcaniques. Elles se sont produites, sans aucun doute, dans un grand nombre de secousses, se suivant rapidement l'une l'autre, car, tout ce que l'on voit clairement, c'est que ces masses éruptives se sont déposées par couches étagées l'une sur l'autre, tout autour du point d'éruption, et qu'elles ont formé de faibles collines, s'élevant avec une surface unie, et ayant toutes un cratère plus ou moins arrondi au milieu. On nomme tuf volcanique la masse hétérogène de ces premières éruptions, et l'on désigne ces collines sous le nom de cônes de tuf, tant qu'elles ne renferment pas de bassins arrondis; dans ce dernier cas, on les appelle cratères de tuf.

De nombreux spécimens de ces deux formes volcaniques existent sur l'isthme d'Auckland. Tantôt ces cratères sont très-profonds et remplis d'eau, comme le lac d'eau douce de Pupaki, qui a une profondeur de vingt-huit brasses, tantôt ils sont unis et secs, ou couverts seulement de marais et de tourbières. Quand ils en sont fort rapprochés, la mer s'est habituellement frayé un passage sur un des côtés, en brisant la ligne de circonvallation, et elle accomplit dans le cratère son mouvement de flux et de reflux. Dans le cas où plusieurs de ces cônes sont groupés ensemble, comme à Onchunga ou dans les environs d'Otahuhu, il est souvent difficile de distinguer les cratères isolés, car un espace où confluent plusieurs cônes prend facilement la forme d'un seul cratère.

Le rôle que, à raison de leur sol extrêmement fertile, ces cônes de tuf jouent dans le voisinage d'Auckland est très-remarquable. Presque sur chacun d'eux se trouve la maison ou la métairie d'un cultivateur. Le coup d'œil pratique des colons les a engagés à se fixer le long de ces cratères au sol fertile. On y voit des prairies et des champs de trèfles de la plus belle verdure, tandis que le sol stérile des roches primitives ne produit que des buissons de fougère et de manuka. Les environs d'Onchunga et d'Otahuhu doivent à ces cônes de tuf leur fertilité remarquable.

En même temps que l'action volcanique par laquelle les cônes de tuf ont été formés, une élévation lente et successive de l'isthme entier paraît avoir eu lieu, en sorte que les éruptions postérieures se sont produites au-dessus de la mer. Dans cette seconde période, l'action volcanique est parvenue jusqu'à l'éruption de masses de scories incandescentes, de laves liquéfiées par le feu, et qui, en se condensant, ont pris la forme caractéristique de poires ou de citrons, et sont retombées à terre comme des bombes volcaniques; et plus tard enfin cette action a produit des courants de lave qui se sont répandus au loin en fleuve incandescent. Alors les volcans d'Auckland étaient des montagnes vomissant du feu, dans le sens littéral du mot; alors se sont formés leurs cônes de scories s'élevant à pic, et aux endroits où des jets de lave fréquemment répétés s'épanchaient du même cratère, se sont élevés aussi des cônes de lave comme le Rangitoto.

Les cônes de scories, bien qu'ils ne soient pas propres à la culture, n'en ont pas moins d'importance au point de vue pratique; ils procurent une excellente matière pour macadamiser les routes, et c'est à ce macadam de scories que l'ithsme d'Auckland est redevable de ses belles voies.

Un système volcanique complet se compose donc de trois parties : d'un cône de tuf s'élevant en plateau et formant comme la base et le piédestal de tout l'ensemble; d'un cône de lave plus escarpé qui est la masse principale de la montagne, et enfin d'un cône de cendres et de scories qui, avec le cratère, forme le pic du volcan, comme on le voit sur la gravure de la page 277.

Aujourd'hui, grâce aux embellissements que les colons européens ont répandus sur les terres volcaniques, converties en véritables jardins, ces montagnes rappellent moins des phénomènes géologiques depuis longtemps évanouis que l'histoire d'une population digne d'intérêt à tant de titres. Les sommets de ces cônes présentent des points de vue ravissants, d'où le regard embrasse l'ithsme tout entier d'une mer à l'autre, et je ne puis me défendre de considérer un moment encore le tableau qui se présente à mon souvenir.

Presque toutes les traces de l'état inculte primitif ont disparu sur l'ithsme. L'ancienne végétation a fait place en grande partie à la culture de plantes européennes, et les mauvaises herbes qui les accompagnent toujours, se mêlent aux restes de la flore indigène. Entre les ports de Waitemata et de Manukau, de belles routes coupent le sol dans toutes les directions. Des maisons de campagne et des métairies sont répandues entre les villes d'Auckland et d'Onchunga, des murs noirs de basalte et de vertes haies d'ulex séparent entre elles les propriétés, et l'on voit se déployer des prairies, des jardins et des champs, partout où la nature du terrain l'a rendu possible. Les bestiaux paissent dans les campagnes, les omnibus circulent sur les routes; ici la famille d'un fermier s'avance dans un char à bancs, là passent au galop de rapides coursiers, des amazones et des cavaliers; tout présente l'image d'une vie heureuse et pleine d'animation comme dans les contrées bénies du ciel de notre patrie.

Les lacs de forme ronde enfermés dans les anciens cratères étincellent comme des miroirs encadrés dans le sol; la mer pénètre dans la terre par des baies et des bras innombrables, comme si le sol et l'eau n'avaient pas encore trouvé des limites déterminées. Au nord, le Rangitoto s'élève majestueusement au milieu du Waitemata, et en face de lui, le cône de scories du rivage septentrional. Des navires à voiles entrent et sortent par la passe, et des canots joutent entre eux dans le port. Du côté opposé, où derrière trois grands pics aigus, la côte occidentale s'ouvre pour donner accès à l'Océan dans le vaste bassin du port de Manukau, on voit monter la longue colonne de fumée du bateau à vapeur qui portera nos lettres et nos souhaits à nos amis d'Europe. A la vue de toutes ces choses, comment croire que l'on est dans la Nouvelle-Zélande?

C'est seulement à l'horizon, vers l'ouest et le sud, sur

de hautes chaînes de montagnes où s'étendent des ombres épaisses que l'on retrouve les forêts inaccessibles; mais la fumée qui s'élève prouve que là aussi il y a déjà des hommes ; ce sont les premiers colons qui frayent le chemin aux races à venir. Au milieu de la forêt on voit une petite maison de bois, pauvre abri d'une famille qui a franchi sur l'Océan bien des milliers de milles, pour se fonder une nouvelle patrie aux antipodes de l'ancienne. Le père est dans la forêt, un tronc après un autre tombe sous les coups de son bras vigoureux ; la la mère prépare le repas du soir au foyer qui petille joyeusement; devant la porte jouent des enfants, au milieu des chiens et des poules. C'est une rude existence que celle de ces pauvres pionniers ; ils mènent une vie pleine de fatigues et de privations ; ils n'ont près d'eux ni médecins, ni églises, ni amis avec lesquels ils puissent s'entretenir de l'ancienne patrie. Mais aussi loin que leur vue peut s'étendre, tout autour d'eux leur appartient, et d'année en année, leur sort s'améliore; la récolte succède à la récolte, et à la place de la cabane s'élève une gracieuse villa, entourée de jardins et de champs ; sur les prairies paissent de gras troupeaux; dans le voisinage s'établissent des amis, et de jolies routes conduisent de ferme en ferme au milieu des haies et des bois. Sur le chemin se dressent une église, une auberge, et bientôt s'ouvre la première boutique ; où tout à l'heure il n'y avait qu'une cabane, il y a maintenant une localité, on ne peut pas l'appeler village, ville encore moins, mais c'est un fragment de bourg. Ce sont des citadins avec les besoins, les modes de la ville, qui l'habitent; ils ont une poste et des gazettes, des chevaux et des voitures, et leur existence est aussi large que, dans leur ancienne patrie, celle des comtes et des barons. Ainsi, sur le soir de la vie, les laborieux pionniers jouissent pleinement des douceurs de l'existence; leurs enfants s'établissent dans la forêt, le père et la mère leur ont donné l'exemple, et une nouvelle race puissante prend sans relâche possession du pays où autrefois des hommes d'une autre couleur, des sauvages suivaient aussi les mœurs et les usages de leurs pères.

Combien différent est le sort de ces indigènes? Ils avaient aussi émigré d'îles lointaines pour jouir dans un nouveau pays d'une meilleure existence. Ils ont peut-être aussi trouvé dans ces lieux, pendant une longue suite de générations, ce qu'ils espéraient. Mais leur temps est passé, et leur genre de vie disparaît au souffle de la civilisation moderne.

L'ithsme d'Auckland était autrefois la résidence d'une puissante tribu de Maoris, le théâtre d'occupations pacifiques, la forteresse et l'arène d'une nation barbare, et pourtant bien douée, mais aussi le théâtre des luttes sanglantes de cannibales dans lesquelles cette race a disparu de la terre. Les Ngatitvatuas, qui habitaient ici, comptaient, il y a peu de générations, de vingt à trente mille âmes, et ces cônes éteints jouaient alors le rôle de forteresses, comme les châteaux forts du moyen âge allemand. Avec leur situation dominante, et leurs vues étendues, ces lieux étaient parfaitement appropriés à cette destination, et ils servaient de repaires à des chefs oppresseurs et violents

Les sommets portaient des *pahs* retranchés; c'est-à-dire les places d'armes, villages fortifiés des chefs, et à la base des collines s'étendaient les demeures des serfs avec les champs qu'ils devaient cultiver. On voit encore aujourd'hui les ruines de ces habitations au pied des hauteurs.

Les revers des montagnes sont, en quelque sorte, tatoués, comme les visages des anciens guerriers qui ont survécu au cannibalisme. Ils sont terrassés, c'est-à-dire qu'autour des pentes sont superposés des étages de dix à quinze pieds de haut, que l'on aperçoit à une grande distance. Sur ces terrasses, on élevait un double rang de palissades, et l'on creusait des fossés profonds, recouverts de branches de roseaux et de fougères, comme les piéges à loup, pour y faire tomber les assaillants. On s'étonne à bon droit de l'habileté avec laquelle les Maoris construisaient leurs fortifications, et les travaux gigantesques qu'ils exécutaient avec les instruments les plus élémentaires et les plus défectueux, avec des pelles de bois, des marteaux, des ciseaux et des haches de pierre, et des couteaux en coquillage. Derrière ces palissades et ces fossés, sur le sommet de la montagne, habitait le chef avec sa famille et les nobles de la tribu.

Là, pendant que les vieillards accroupis en cercle sous leurs manteaux de phormium s'entretenaient de leurs exploits ou des légendes de leurs aïeux, la jeunesse du clan se livrait à de nombreux jeux et passe-temps. Les jeunes filles répétaient en chœur des chants apportés par leurs pères de la terre d'Havaï-ki, leur première patrie; les enfants faisaient flotter dans les airs des cerfs-volants formés de légers roseaux, et pendant que des adolescents plongeaient dans les flots du haut d'un cap élevé en chantant qnelque refrain mythologique, d'autres plus vigoureux, ayant déjà *marché sur le sentier de la guerre*, se livraient à un délassement encore plus dangereux, en se balançant, soutenus par la seule force du poignet, à l'extrémité de cordages attachés au sommet d'un grand mât ordinairement planté sur quelque précipice.

Aujourd'hui chants et jeux ont cessé; les fortifications sont rasées et les huttes sont détruites, les palissades ont disparu sans retour, le donjon maori est en ruines, et de même que le cratère semble être la cicatrice du combat de la terre embrasée, les terrasses avec leurs fossés profonds, sont les cicatrices qui rappellent les combats sanglants des peuplades indigènes.

D'une race autrefois si nombreuse et si puissante, il reste à peine quelques familles qui habitent un petit village sur la baie d'Orakei, à l'est d'Auckland. Les grottes de lave des Trois-Rois, du mont Smart et du mont Wellington sont remplies des ossements des infortunés qui ont trouvé la mort dans les attaques meurtrières que le terrible Hongi, à la tête des guerriers du nord de l'île, a dirigées contre les tribus de la rivière Tamise. Sur le mont Hobson, j'ai trouvé encore dans

une pauvre hutte et à moitié sous terre, une vieille femme maori devenu folle, bannie d'après la coutume superstitieuse des siens, pour mourir solitaire en ces lieux où ont succombé tant de milliers d'êtres de sa race.

IV

Les forêts de Kauris.

Le pilote du Manukau, le capitaine Wing m'avait offert, pour parcourir le bassin du port, son excellent canot, construit à l'instar de baleinières; il voulait lui-même nous servir de guide, et plusieurs amis avaient consenti à m'accompagner. Nous nous embarquâmes à la jetée d'Onchunga, le 18 janvier. Cinq indigènes tenaient les rames, le capitaine Wing était au gouvernail, nous longeâmes la côte nord, nous descendîmes dans une petite baie, sur la presqu'île de Puponga, et nous nous étendîmes pour dîner à l'ombre d'un magnifique *polutukaua* (*metrosideros tomentosa*), dont le tronc mesurait vingt-quatre pieds de circonférence. Dans l'arrière-plan de la baie s'élevaient des massifs de rochers aigus, d'un aspect fort remarquable. Ce sont d'énormes blocs de pierres volcaniques très-variées, tantôt en trachyte, tantôt en basalte, anguleux et de toutes couleurs, rouges, verts, bruns et noirs; ils forment le commencement de ces masses puissantes de détritus volcaniques qui, dans une épaisseur de plus de mille pieds composent toute la chaîne de Titirangi, et depuis la côte nord du port de Manukau jusqu'au port de Kaipara forment l'escarpement de la côte occidentale.

Le soir nous établîmes notre tente dans la baie Huia, sur le sable sec du rivage. La nuit fut sans sommeil, car le soir, attirés par la lumière, des nuées de moustiques pénétrèrent jusqu'à nous, et nous firent cruellement souffrir. Nous saluâmes le jour avec joie, l'air frais du matin, l'eau pure d'une source, et une tasse de bon café nous rendirent des forces, et nous continuâmes notre chemin pour visiter les établissements situés dans le fond de la baie.

Je fus émerveillé du caractère romantique qu'avait en ce moment le paysage; une nature sauvage et abrupte, avec d'épaisses forêts, des pics aigus, des pans de rocs escarpés, des ravins ténébreux traversés par des ruisseaux et des rivières où coule l'eau la plus limpide. De hardis colons ont choisi cette contrée pittoresque pour y établir des scieries, exploitant les forêts qui produisent en abondance le gigantesque pin Kauri (*dammara australis*), dont le bois est excellent; les ruisseaux et les rivières portent aux usines leur force hydraulique, et servent en même temps au flottage du bois.

C'est avec raison que l'on nomme le sapin Kauri le roi des forêts de la Nouvelle-Zélande. Ce qu'était pour l'Asie Mineure le renommé cèdre du Liban qui fournissait autrefois la membrure des vaisseaux phéniciens et la charpente du temple de Salomon, ce qu'est aujourd'hui pour la Californie le gigantesque *sequoïa mammouth*, le pin Kauri l'est pour la Nouvelle-Zélande.

Depuis l'origine de la colonisation, les forêts de Kauris sont une source de richesse pour les émigrants européens. Elles fournissent les espars et les mâts les meilleurs, un excellent bois de construction; et la résine du Kauri est un article de commerce très-recherché. Parmi les produits indigènes de la Nouvelle-Zélande, il n'en est point dont l'exportation soit plus considérable.

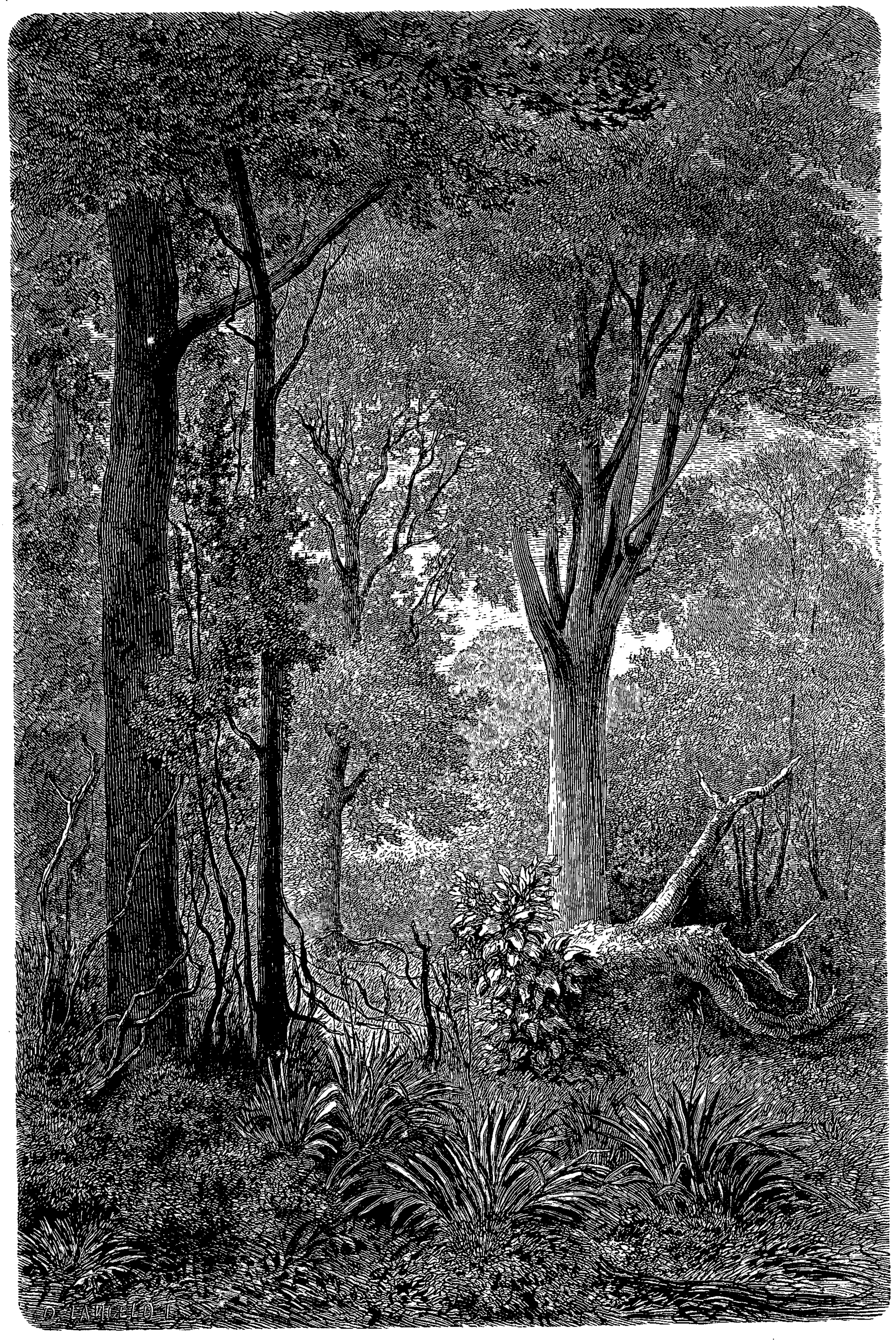
Deux conditions principales paraissent être indispensables à la vie de l'arbre : l'air humide de la mer et un terrain argileux et sec. Elles se trouvent parfaitement réunies sur la petite péninsule septentrionale.

Le Kauri ne croît pas isolé; et pousse par groupes et à des endroits protégés du vent. Ces groupes donnent à la forêt sa physionomie caractéristique. Quand d'une colline ou d'une montagne on aperçoit une forêt, on reconnaît à leur teinte d'un vert foncé, les groupes de Kauris. Leurs couronnes dominent au loin les autres arbres et forment des ombres épaisses sur les pentes des montagnes et dans les vallées. Çà et là se détachent sur ce fond le vert tendre des fougères arborescentes, qui poussent avec vigueur aux endroits où jaillissent les sources.

Ces groupes de Kauris ont une étendue très-variable; souvent ils occupent plusieurs milles carrés, souvent ils ne se composent que de trente à quarante arbres qui, se trouvant ainsi en société, et se protégeant les uns les autres, réussissent admirablement. Mais si l'on abat la forêt, et si on ne laisse debout que quelques arbres, ils ne tardent pas à mourir. Vainement les colons ont cherché dans les larges espaces qu'ils conquièrent sur la forêt pour l'agriculture et l'élève des bestiaux, à conserver quelques beaux arbres pour la décoration du paysage et l'ornement de leurs fermes, le fils de la forêt humide et ombreuse languit aussitôt qu'il est exposé au vent et au soleil, et les tentatives que l'art a faites jusqu'à présent pour le planter et le cultiver, n'ont pas réussi davantage.

Cette particularité du pin Kauri de ne croître qu'en groupes et en société fait aussi que les arbres d'un même groupe ou d'une partie de forêt sont habituellement du même âge. Il y a donc des bouquets de sapins de deux cents, quatre cents et cinq cents années, et l'impression grandiose que produit une forêt Kauri tient essentiellement à ce qu'elle est formée comme d'un seul jet, qu'une colonne végétale s'élève à côté d'une autre de même épaisseur et de même hauteur, ainsi que les portiques d'un palais. Dans ces massifs, le Kauri ne souffre à côté de lui aucun autre grand arbre; peu d'arbustes même croissent sous son ombrage.

Les jeunes sapins ont un aspect tout différent de celui des anciens; ils ressemblent davantage à nos sapins rouges; dans la vieillesse, ils rappellent le sapin blanc. Les sujets de soixante à cent ans portent une couronne en cône aigu; le tronc s'élance perpendiculairement de la racine au sommet. En avançant en âge, les branches latérales se fortifient et produisent, par des bifurcations multipliées, une couronne en forme de tente. Mais le tronc, parfaitement cylindrique, dresse sous le dôme de verdure sa majestueuse colonne, dont les belles proportions ne sont pas altérées, comme dans les autres



Forêt de Kauris. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

arbres, par les branches latérales ou les plantes parasites. L'œil peut suivre sans obstacle les lignes pures du tronc depuis le bas jusqu'en haut, à l'endroit où les branches vigoureuses forment, en s'entrelaçant, une épaisse voûte d'un vert sombre, à travers laquelle la lumière du soleil rayonne comme des étoiles d'or dans le demi-jour de la forêt. Dans les troncs de quatre pieds de diamètre l'écorce a un pouce et demi d'épaisseur, et elle se détache comme celle de nos pins. L'époque de la floraison arrive en décembre; les cônes sont relativement très-petits; leurs dimensions n'atteignent même pas celles de nos sapins, et ils se séparent facilement quand ils sont secs. A l'époque de leur maturité, à la fin de février, les forêts de Kauris sont visitées par un grand nombre d'oiseaux qui mangent les graines.

Les arbres les plus âgés et les plus gros atteignent un diamètre de cinq mètres et une circonférence de quinze; ils ont une hauteur de trente-trois mètres jusqu'aux branches les plus inférieures, et de cinquante à soixante jusqu'à la cime. Ces arbres peuvent vivre sept à huit siècles. J'ai cité leur résine comme un article de commerce déjà fort recherché. Quand elle exsude de l'arbre, elle est d'un blanc laiteux tirant sur l'opale ; avec le temps, elle se solidifie, devient plus ou moins transparente, et prend habituellement une belle teinte jaune d'ambre. Les branches et les rameaux des sapins étincellent des blanches gouttes de résine, mais c'est surtout dans la partie inférieure du tronc, au col de la racine que l'on en recueille les quantités les plus considérables. Aussi est-ce dans les couches supérieures du terrain où s'étendaient autrefois des forêts de Kauri, qu'on trouve la résine en grande abondance. Il n'est pas rare d'en rencontrer des morceaux qui pèsent plus de cent livres.

L'exploitation de ces arbres a changé, sur beaucoup de points, l'aspect du pays. Dans les baies et dans les criques écartées, qui n'étaient jadis visitées que par les canots du sauvage, circulent aujourd'hui des embarcations de toutes sortes. De grandes scieries, construites d'après les meilleurs procédés, s'élèvent sur les bords de ces baies et de ces criques. Dans les sombres forêts, dans les ravins, sur la montagne et dans la vallée où régnait jadis un silence de mort, on entend crier la scie et résonner la hache. Des hommes dont les nerfs et les muscles ont reçu une trempe vigoureuse dans les forêts de la Californie et du Canada, des Écossais et des Irlandais, et çà et là aussi un pauvre Allemand, poursuivi par les rigueurs du sort, tels sont les combattants qui se mesurent avec le géant de la forêt. Le soir, on voit s'élever joyeusement au-dessus de leur foyer des colonnes de fumée, et mainte histoire terrible se raconte, quand, à l'heure du repos, la pipe est allumée et que le verre de gin passe de main en main.

V

Voyage au Waïkato.

Mon voyage dans l'intérieur de l'île du nord n'est, si on le considère par rapport à la longueur du chemin parcouru (environ 700 milles anglais ou 140 milles allemands), qu'une courte excursion; et cependant, quand je fus heureusement revenu à Auckland, il me semblait que le voyage était incomparablement plus grand, et qu'il l'emportait même en difficultés sur celui que j'avais accompli dans les cinq parties du monde, en traversant 28 000 milles marins : la différence dépend uniquement de la manière et des conditions dans lesquelles le voyage s'exécute.

Dans les pays européens, où des chemins de fer, des bateaux à vapeur et d'excellents hôtels sont à la disposition du voyageur, où des guides l'informent de tout, où détours et sentiers conduisent partout, et où l'on se procure tout avec de l'argent, chacun peut, d'après ses ressources et le but qu'il se propose, voyager comme il lui convient; mais dans la Nouvelle-Zélande, il n'est question de rien de tout cela : les routes sur lesquelles on peut circuler conduisent, jusqu'à présent, à quelques milles seulement des villes situées près de la côte; de plus, il ne faut pas songer à se servir du cheval, au moins pour les longs voyages. Dans beaucoup de contrées, non-seulement on manquerait du fourrage nécessaire, mais les difficultés du terrain sont telles, que loin de lui être utile, l'animal serait plutôt un embarras pour le voyageur. Presque tous les jours, il faut traverser de rapides ruisseaux, des montagnes, des rivières aux bords escarpés, des fondrières et des marais. Les petits sentiers des indigènes conduisent rarement dans les vallées, et presque toujours sur les sommets des montagnes. Quand ils traversent les interminables forêts qui couvrent encore l'intérieur du pays, ils sont tellement étroits qu'un homme a de la peine à s'y frayer un passage. Un œil habitué aux chemins des forêts et des montagnes d'Europe peut à peine reconnaître ces sentiers maoris; cheval et cavalier y courraient le danger continuel de tomber dans les trous profonds que laissent entre elles les racines des arbres, et d'être étouffés dans les anneaux de la liane qui porte le nom de *supple-jacks*. Il ne reste donc d'autre moyen que de voyager à pied, et il faut une vigueur inépuisable, une santé à toute épreuve, pour résister aux fatigues inséparables de longues excursions à travers des contrées sauvages, par des chemins mal frayés, au milieu de forêts humides, de marécages et des eaux glacées des montagnes. Tout ce dont le voyageur a besoin, il doit le porter avec lui, et, par cela même, se borner au nécessaire. Il se peut bien que, çà et là, chez un colon isolé ou sous le toit hospitalier du missionnaire, il jouisse en passant du comfort et des superfluités de la vie civilisée, mais, en général, il faut qu'il y renonce et mette son plaisir à vivre à l'air libre, avec le ciel pour tente et la terre pour table, à revenir enfin aux mœurs primitives et aux simples besoins de l'homme de la nature. Mais c'est en cela même que se trouvent l'originalité et le charme indescriptible d'un voyage dans la Nouvelle-Zélande.

Les indigènes, du reste, sont les meilleurs compagnons de voyage que l'on puisse rencontrer. J'avais engagé comme porteurs, pour toute la durée de nos

excursions, douze jeunes et vigoureux Maoris, à raison de deux schellings et demi par jour et par personne.

Quant à la sécurité, je ne connais pas de pays sauvage où l'on coure moins de dangers; les voleurs et les brigands y sont aussi peu connus que les bêtes féroces et les serpents venimeux; et comme la nature, qui n'a ici produit aucune plante vénéneuse, aucun animal dangereux, se montre bienfaisante dans toutes ses créations, l'indigène est aussi toujours bienveillant, quand la guerre ni la vengeance ne déchaînent pas ses passions sauvages.

Les seuls fléaux à redouter sont les moustiques et les mouches de sable; les premiers, que les naturels nomment *Waeroa*, ne sont autre chose que nos cousins (*culex*) qui fourmillent dans les forêts, mais qui évitent les côtes de la mer et les landes arides des fougères. Dans les mois d'été, de décembre à février, on ne peut s'en préserver ni jour ni nuit, mais en mars, ils deviennent plus rares, et disparaissent complétement en hiver. Les *mouches de sable*, au contraire, *ngamu* des indigènes, se trouvent en plus grand nombre sur les côtes de la mer, mais on en voit aussi dans l'intérieur du pays, sur les rives sablonneuses des fleuves et dans les landes. Juste au moment où l'on est délivré des moustiques, vient le tour des mouches de sable, dont la piqûre est plus sensible, mais ne cause aucun gonflement. Comme ces insectes disparaissent avec les derniers rayons du soleil, la nuit au moins serait tranquille, si on n'avait pas alors à recevoir la visite de nouveaux hôtes fort peu agréables; ce sont les rats que l'on rencontre même dans les lieux complétement inhabités, et qui se rassemblent en foule autour du campement. On s'habitue bientôt à les sentir courir sur son corps et sur sa tête, mais il faut avoir grand soin de suspendre à des bâtons les provisions de bouche, pour les mettre à l'abri de leur voracité.

Si dans ces îles la nature est peu libérale pour l'alimentation, par contre elle offre pour le bien-être du voyageur deux choses que l'on apprend à apprécier à un haut degré, quand après une excursion dans la Nouvelle-Zélande, on voyage dans un autre pays qui en est dépourvu. C'est d'abord la fougère, *pteris esculenta*, qui est répandue partout, et qui sert de couche pour le repos de la nuit. Préparée convenablement, elle est aussi élastique et aussi douce que le meilleur lit de plumes. Ensuite vient le lin du pays, le *phormium tenax*, qui peut remplacer dans tous leurs usages les ficelles, les cordes et les courroies. Quand il faut lier chaque jour une douzaine de paquets, cette plante, que l'on a toujours sous la main, est d'un avantage inappréciable. Enfin, la douceur du climat et l'abondance de l'eau et du bois dans tout le pays, facilitent singulièrement le voyage. On n'a à souffrir ni du chaud ni du froid; et les fièvres de marécages y sont complétement inconnues.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ces moments où, après la fatigue et le travail du jour, nous nous reposions sur le bord d'une forêt, près d'une source au doux murmure; réunis autour d'un feu clair et petillant, les indigènes commençaient leurs chants du soir; puis tout devenait paisible jusqu'au point du jour, où les oiseaux de la forêt, le *Kokorimoko* et le *Tui*, faisaient entendre leurs chansons matinales. Quand je me retrace ces scènes, nos traversées sur les canots des indigènes, nos haltes dans les pahs, et nos excursions au milieu des sombres forêts, inconnues dans notre hémisphère, j'éprouve un profond sentiment de joie, tant les jouissances que nous donne la nature l'emportent sur toutes celles de la vie civilisée.

Nous nous mîmes en route le 7 mars en suivant la *Great south road* et nous arrivâmes le lendemain au village maori de Mangatawhiri, sur le fleuve Waikato, que nous devions remonter au moyen d'un canot. Pour atteindre ce beau cours d'eau, on monte d'abord sur un plateau boisé qui le sépare du havre Manukau du Waikato. Près de petits ruisseaux qui traversent ce plateau, on rencontre les dernières métairies, puis, on pénètre de plus en plus dans la nature sauvage. Des dernières hauteurs qui précèdent Mangatawhiri, on a un coup d'œil ravissant sur le Waikato. La route avait été tout récemment percée, et les arbres qui venaient d'être abattus étaient encore couchés en travers sur le chemin; nous sourîmes de bon cœur de la saillie d'un bûcheron qui avait charbonné sur un tronc gigantesque barrant tout le passage : « vingt-deux milles de Londres. »

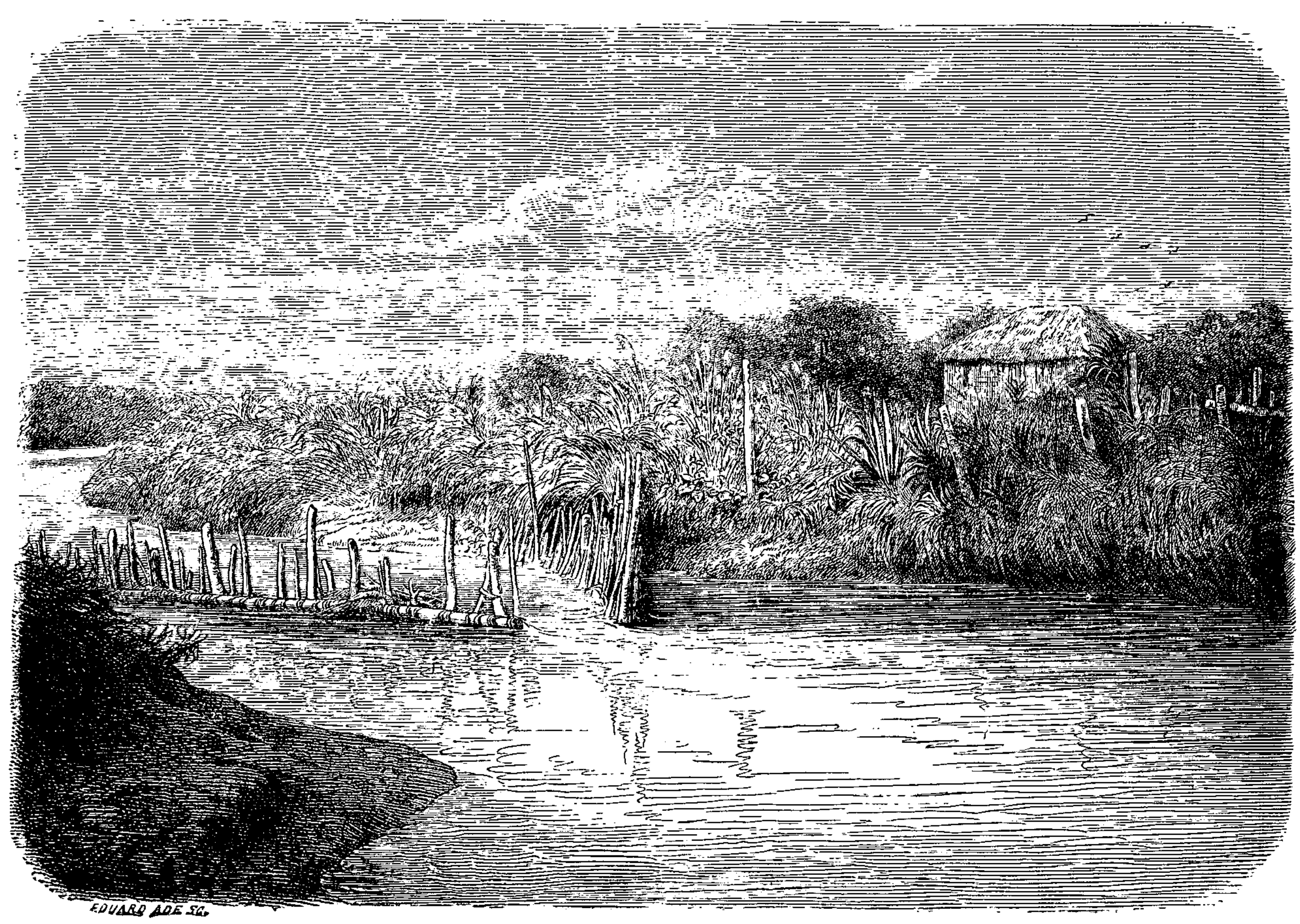
Le village de Mangatawhiri se compose d'environ vingt huttes avec une centaine d'habitants qui jouissent d'une certaine aisance. A l'aide d'un Anglais, ils ont même fait construire, sur un petit ruisseau coulant près du village, un joli moulin qui n'a pas coûté moins de quatre cents livres sterling. Le sol volcanique des environs est extrêmement fertile, et il ne manque ici ni de chevaux, ni de bestiaux, ni de porcs. Aussi ne nous attendions-nous pas à l'horrible malpropreté qui règne dans les huttes maories; plusieurs étaient vides, nous voulûmes en choisir une pour y passer la nuit, mais elles étaient pleines de vermine. Enfin nous nous résolûmes à en occuper une, après l'avoir fait nettoyer avec soin. Toutefois, ce que nous eûmes à souffrir pendant la nuit, malgré le nettoyage de l'étable d'Augias, je le passerai sous silence. Ce fut pour moi une bonne leçon pour ne jamais préférer à l'avenir une hutte maorie à ma tente.

Pour fêter notre présence, les femmes et les jeunes filles s'étaient parées de leur mieux, et avaient mis leurs plus belles toilettes. Dans le nombre, quelques-unes étaient très-jolies de taille et de visage. Mais il règne parmi cette population féminine une coutume fort singulière : les petits cochons de lait sont près d'elles en grande faveur; elles les choient et les caressent en les serrant sur leur sein avec autant de tendresse que nos dames en ont pour leurs petits chiens favoris. Je ne m'attendais guère à retrouver aux antipodes une manie de nos aïeules du quinzième siècle.

A peu de distance du village maori se trouve la petite localité européenne d'Havelock qui, jusqu'à présent, ne comprend que deux maisons. Les indigènes considè-

rent cet établissement comme la limite méridionale extrême où les Pakehas ont le droit de s'avancer : « Jusqu'ici et pas plus loin, » disent-ils. Ils mettent une obstination invincible à empêcher le prolongement de la *Great south road*, et pendant l'insurrection de Taranaki en 1861, William Thomson, le chef des tribus Waikato déclara que, si le gouvernement faisait avancer ses troupes au delà de Mangatawhiri, ou s'il continuait la construction de la route sous la protection de la force armée, ce serait là un cas de guerre qui entraînerait l'ouverture des hostilités L'importance attachée à la possession de cette place s'explique par le développement qu'elle pourra acquérir quand le Waikato sera ouvert au commerce européen.

Le 9 *mars*, au point du jour, le ruisseau de Mangatawhiri nous offrit un bain rafraîchissant, mais nous ne nous mîmes en route qu'à neuf heures. Le canot avait été creusé récemment dans le tronc d'un sapin kahikatea; long de soixante pieds anglais, large de quatre, profond de trois, il était assez grand pour recevoir toute notre troupe (vingt-quatre personnes) avec nos nombreux bagages. Quand on l'eut nettoyé et qu'on eut étendu dans



Confluent du Rangirité et du Waikato.

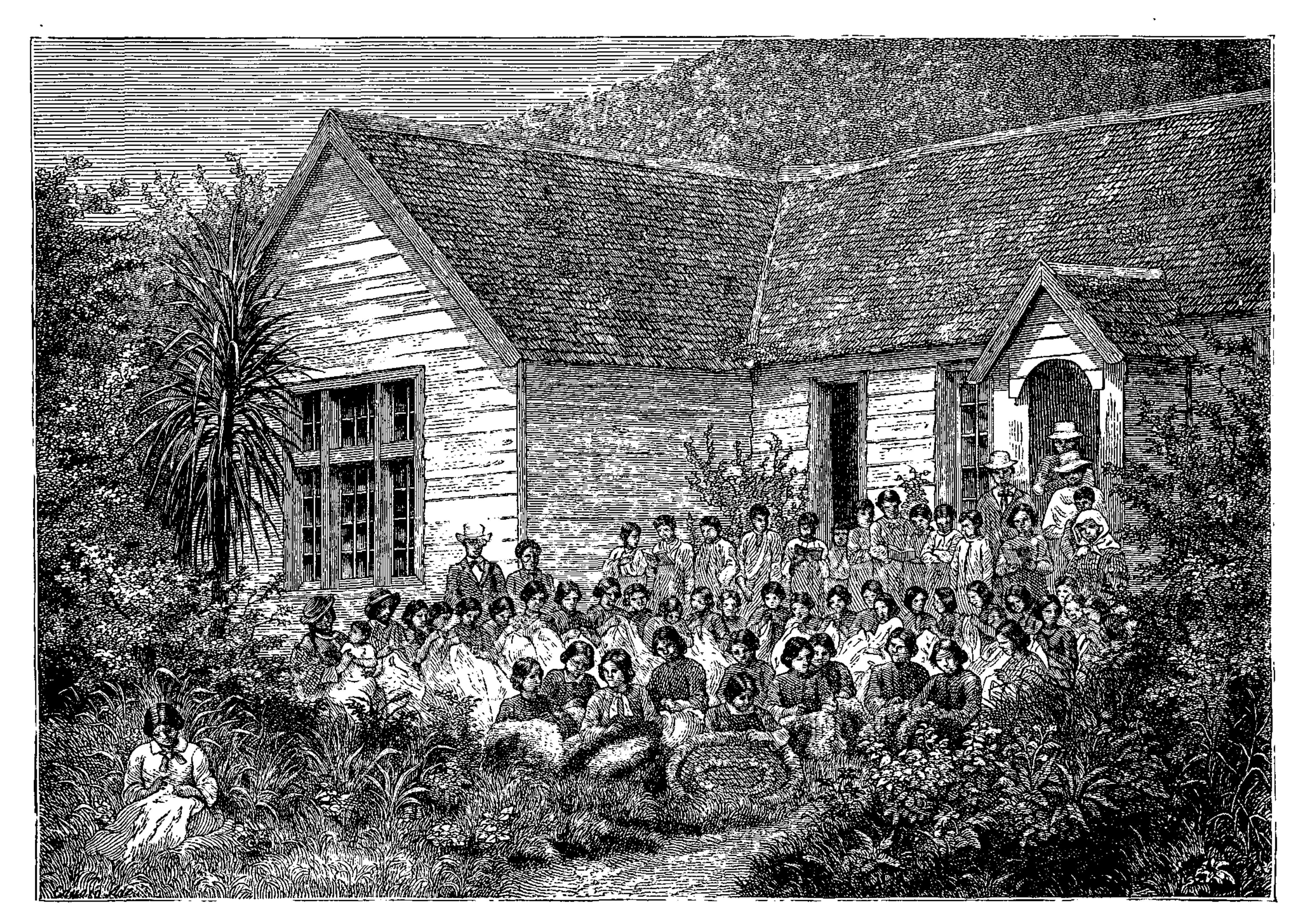
le fond une couche de fougère fraîche, les Maoris s'assirent à l'avant, chacun pourvu de sa rame, et dans le milieu les cinq Pakehas ou Européens. Quatre femmes indigènes, avec deux enfants, se pressaient derrière nous; elles allaient au-devant de leurs maris qu'elles espéraient rencontrer sur le Waikato.

L'impression que produit la vue de ce fleuve majestueux est grandiose; je ne puis le comparer qu'au Rhin et au Danube; il est incontestablement le principal fleuve de l'île septentrionale, il l'emporte sur tous les autres autant par la longueur de son cours que par le volume de ses eaux. La pierre ponce que le courant entraîne continuellement et entasse sur les rives et à l'embouchure, annonce qu'il a sa source dans le voisinage de l'important groupe volcanique du centre de l'île. Ses sources se trouvent dans le cœur du pays, ses eaux baignent les champs les plus favorisés et les plus beaux, peuplés par les tribus indigènes les plus nombreuses et les plus puissantes, auxquelles il a donné son nom. C'est bien la grande artère de l'île du nord, et il ne manque absolument à ce grand fleuve qu'une embouchure libre et accessible.

Traduit par E. Jouveau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)





Mission du Taupiri, école de Maoris. — D'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

VI

Le Waikato (suite). — La mission du Taupiri. — Rencontre d'indigènes.

Les naturels considèrent le Waikato comme leur appartenant plus exclusivement que tout autre fleuve de la Nouvelle-Zélande. Aucune embarcation européenne n'a encore, je crois, navigué sur l'orgueilleux fleuve indigène; il n'y a que les canots insulaires qui animent sa surface. Deux siéges de mission, l'un situé près de l'embouchure, l'autre au Taupiri, sont les seuls établissements européens qui se trouvent sur son cours. Les Maoris défendent leur fleuve national avec toute l'opiniâtreté d'une race qui se sent menacée dans ses droits et dans son existence par l'immigration et la colonisation européennes; ils se cramponnent de toutes leurs forces à ses rives, sachant bien que s'ils en vendaient la terre, ils verseraient le sang de leur cœur, et que s'ils laissaient la navigation du fleuve passer entre des mains européennes, leur pouls cesserait de battre.

L'aspect du Waikato parut rappeler à nos rameurs beaucoup de souvenirs; ils avaient mille choses à se raconter; chaque canot qui se montrait sur le fleuve était hélé ou nous hélait. Les Maoris sont curieux, et veulent savoir ce qu'il y a de nouveau. « Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? » Telles étaient les questions échangées. Un canot s'approcha tout près de nous; il était plein d'indigènes, de chiens et de porcs; toute cette cargaison parut saisie de surprise en voyant des Pakehas sur le Waikato. La nouvelle que nous remontions le fleuve fut rapidement transmise devant nous, comme je l'appris plus tard, sans poste ni télégraphe. Après avoir causé assez longtemps à droite et à gauche, nous nous remîmes lentement en marche. Un de nos indigènes,

1. Suite. — Voy. page 273.

Poroa, qui était chargé du rôle de Kaituki (chef des rameurs), commença à chanter strophe sur strophe, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, et le battement des rames s'accéléra avec le chant.

Rangiriri est la localité principale du bassin inférieur du Waikato, dont elle forme le point central. Nous y trouvâmes le pah, qui est entouré d'une rangée de palissades, complétement abandonné; dans les huttes il n'y avait pas une âme. Les habitants s'étaient dispersés pour aller passer l'été dans de petits établissements des environs, où ils possèdent des champs; ils ne se réunissent que le dimanche à l'église. Aussitôt après les récoltes, ils reviennent dans le pah, et s'y tiennent pendant l'hiver. Nous aperçûmes l'église à une faible distance derrière le pah; je ne fus pas médiocrement surpris à la vue de ce temple spacieux, d'une construction élégante, et proprement tenu, dans lequel, chaque dimanche, une communauté maorie se rassemble, et où un naturel fait les prédications. A quelques centaines de pas plus loin, s'élève la colline de Rangiriri, d'où l'on a une vue magnifique sur le bas Waikato.

J'avais entendu parler à Auckland d'une mine de charbon de terre d'une grande importance, peu éloignée de la chaîne du Taupiri. Nous y arrivâmes le 11 mars, et je trouvai bientôt un guide qui nous conduisit au gîte houiller. Il est aussi favorablement situé pour l'exploitation qu'on peut le désirer; il y a là un dépôt de matières combustibles qui sera d'une grande utilité lorsque des établissements européens couvriront les rives du bas Waikato et que des vapeurs sillonneront le fleuve.

Le révérend Ashwell, qui dirige la mission du Taupiri, a utilisé déjà, depuis un certain nombre d'années, cette mine de charbon pour ses besoins domestiques, et il y a trouvé de la résine fossile en abondance. Des pentes à pic et des gorges profondément déchirées caractérisent cette contrée montagneuse des deux côtés du fleuve. La chaîne de montagnes s'élève en forme de terrasses depuis le bas Waikato jusqu'à une hauteur d'environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer et elle tombe à pic au sud vers le bassin central du Waikato. Nous eûmes bientôt remonté le courant jusqu'au Taupiri, et nous débarquâmes près du siége de la mission. Le bâtiment est situé sur la rive gauche au pied des montagnes; le terrain est un sol fertile d'alluvion; un épais rideau d'arbres forme le fond du paysage. Avec quel plaisir nous retrouvâmes, pour la première fois depuis que nous avions quitté Mangatawiri, une maison européenne, et combien nous sentîmes le charme du site et du magnifique paysage qui paraissait prendre à nos yeux des dimensions grandioses !

Nous avions atteint la première station principale de notre voyage, à environ quatre-vingts milles anglais d'Auckland. Le révérend Ashwell était absent; mais mistress Ashwell nous offrit très-cordialement l'hospitalité dans sa demeure, et j'acceptai avec beaucoup de reconnaissance.

13 *mars*. Le dimanche est observé par les Européens et les indigènes de la Nouvelle-Zélande avec une rigidité puritaine plus grande encore qu'en Angleterre. Le dimanche est *ra tapou*, c'est-à-dire que c'est un jour saint, durant lequel on ne peut pas voyager, ni même se promener, et une infraction à cette règle de la part d'un gentleman aurait une gravité double en raison du mauvais exemple qu'il donnerait ainsi aux indigènes. Pour ma part, je me soumis de bien bon cœur à cette stricte loi du dimanche, car un jour de repos dans la semaine, quand on voyage à pied, est chose bien nécessaire. Je ne trouvai cette observance rigoureuse que quand, contraint par le manque de vivres, il m'arriva plus tard, par une belle matinée de dimanche, de faire quelques milles de plus pour atteindre un village maori, où j'espérais trouver des ravitaillements. Mais arrivé là, je dus, en expiation, demeurer à jeun jusqu'au lundi matin.

Cette fois, à part le jeûne, le repos du dimanche me fut non-seulement agréable, mais la belle fête du jour dans l'établissement de la mission me laissa l'impression la plus douce et la plus édifiante.

L'école comptait quatre-vingt-quatorze élèves, trente-six filles et quarante-huit garçons d'âges différents; le temple est un joli modèle d'église maorie; les murs sont formés de différentes sortes de roseaux, tressés avec art; l'encadrement des portes et le fronton sont ornés de peintures. A onze heures commença le service divin; les élèves arrivaient à l'église, deux par deux, en une longue file, tous propres et parés. Après eux venaient un grand nombre d'hommes et de femmes des villages et des établissements voisins. La cérémonie se composa de cantiques chantés en chœur, de prières et d'une prédication faite par un indigène avec beaucoup de feu et des gestes très-animés.

J'étais logé près de l'église dans l'école du dimanche, et je ne fus pas peu étonné des connaissances géographiques des enfants maoris. Sur une carte muette, appliquée au mur, ils savaient très-bien m'indiquer le cours du Danube et la situation de Vienne, et répondre avec beaucoup de justesse à mes questions sur les volcans d'Europe. A deux heures, le dîner fut servi dans le réfectoire. Le repas du dimanche se compose de viande de porc et de pommes de terre. Enfin à quatre heures, les prières anglaises furent dites dans la salle de l'école; puis on me montra différents ouvrages des jeunes Maoris, auxquelles on apprend ici plusieurs travaux utiles, tandis que les garçons sont exercés à l'agriculture et à divers métiers. Je remarquai surtout les paillassons et les tapis en lin zélandais de plusieurs couleurs. Les enfants demeurent habituellement dans l'établissement de la mission jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands. Quand bien même le résultat de l'éducation ne serait pas toujours tel qu'on pourrait le désirer, on ne peut avoir que de l'estime et de l'admiration pour le dévouement de ce missionnaire et de sa famille, dont tous les membres prennent une part égale à la civilisation d'un peuple barbare encore il y a quelques dizaines d'années.

Le 14 mars nous nous remîmes en route, et sur les rives fertiles du Waikato au-dessus du Taupiri nous vîmes se succéder établissements sur établissements, avec de belles plantations. Au confluent du Waikato et du Waipa, à cinq milles du Taupiri, sur la pointe de terre comprise entre leurs eaux se trouve la résidence du roi des Maoris. Les principes politiques du capitaine Hay ne lui permettant pas de rendre visite, dès le commencement de notre voyage, à Sa Majesté Potatau Te Wherowhero, nous passâmes outre sans visiter ce lieu remarquable sur lequel flottait le pavillon national indigène.

Ayant passé du Waikato dans le Waipa, nous en suivîmes les hautes rives jusqu'au vieux pah de Tekohai, où nous mîmes pied à terre pour voir un chef influent nommé Takerei qui, à raison de ses sentiments amicaux pour le gouvernement, avait des titres à notre visite. La réception fut très-cérémonieuse; nous rencontrâmes Takerei avec son ami Hawaïki, et nous nous assîmes sur des nattes près des deux chefs. Une longue conversation politique, à laquelle je ne compris rien, s'établit alors entre eux et le capitaine Hay. Je faisais mes observations en silence. Je n'avais jamais vu un front maori plus noble et plus beau que celui du fier Takerei; mais aussi jamais de traits plus froids et plus austères que ceux de son visage tatoué dans tous les sens. Aucun sourire, aucune expression amicale n'éclaira sa figure pendant notre entrevue qui dura plusieurs heures. Il était assis, replié sur lui-même et enveloppé dans une sale couverture de laine, fumant sa pipe et jetant des regards farouches autour de lui : il donnait d'un ton bref des ordres aux indigènes qui entraient et sortaient. Il y avait quelque chose de fort imposant, mais aussi d'extrêmement sauvage, dans l'aspect fier et sérieux de l'homme qui m'apparaissait comme fondu dans de l'acier. Et cependant les Européens doivent reconnaître dans Takerei un homme très-sensé, lui qui ne veut rien savoir des complots maoris, qui s'est dessaisi d'une grande pièce de terre dans le but de fonder une école de missionnaires et a usé de toute son influence pour empêcher que les spiritueux (wai pirau, c'est-à-dire eau infecte) ne fussent introduits dans le pays. On assure qu'il ne laisse pas remonter le fleuve aux canots chargés d'eau-de-vie. Takerei avait commandé en notre honneur un repas, et dès lors ne voulant pas commettre l'inconvenance la plus grave selon les coutumes indigènes, nous ne pûmes partir avant d'avoir mangé avec les chefs. Enfin des pommes de terre, des anguilles et du lait furent servis, et nous pûmes nous mettre en route au crépuscule. Nous nous rendîmes par un beau clair de lune à Karakariki; nous trouvâmes les habitants du village étendus autour d'un feu petillant dans une grande hutte. C'était un vrai tableau de bohémiens. Mais la nouvelle que les Pakehas arrivaient les mit tous sur leurs jambes, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nos tentes furent entourées de curieux.

Le 16 mars, nous fîmes halte à la mission wesleyenne de Kopua où je fus reçu avec mes compagnons de la manière la plus cordiale par le révérend Alexander Read. Nous passâmes la soirée à nous entretenir des mœurs des indigènes et de leur aptitude à recevoir la civilisation, et le lendemain le révérend Read fut assez aimable pour nous accompagner sur les rives du Waipa, où nous trouvâmes une société nombreuse de Maoris, environ deux cents personnes, réunies pour un repas de noces. Les tentes avaient été élevées; les convives se pressaient autour de longues rangées de tables chargées de pain, de pommes de terre, de maïs, de viande de porc, de thé et de toutes sortes de fruits. Dans ces fêtes, pour lesquelles en choisit habituellement le temps qui suit la récolte, comme le moment de la plus grande abondance, le festin se continue pendant trois jours, au milieu d'une douce joie. Mais par suite de ces bombances inconsidérées, les privations se font souvent sentir plus tard avant la nouvelle récolte.

Dès qu'ils nous virent approcher, ils nous présentèrent des corbeilles remplies de viande et de pommes de terre. Il ne fallait pas penser à continuer notre route avant d'avoir fait honneur à l'hospitalité de ces braves gens. Je dus faire contre fortune bon cœur, et, en signe de bienvenue, me frotter le nez contre celui d'une femme âgée mais aimable, épouse du chef Ngaturo; elle m'offrit un morceau de porc, des pommes de terre et des pommes, et m'engagea à prendre place à ses côtés, au milieu des convives qui s'étaient avancés sans plus de vêtements que dans la scène connue de Macbeth.

J'avais le choix entre deux routes pour me rendre du Waipa au lac Taupo; l'une d'elles conduit au pied du Maungatautari, le long de la vallée du Waikato, et aboutit à l'extrémité septentrionale du lac; c'est celle qui fut suivie en 1851 par Dieffenbach, et sur laquelle aujourd'hui, tous les quinze jours, passe la malle-poste de la baie d'Hawke à Auckland. La seconde route mène, en remontant le Waipa, à travers le pays de Mokau et de Wanganui, à l'extrémité méridionale du lac. Il est plus long et beaucoup plus difficile que le premier; mais comme il passe au milieu de contrées rarement visitées, il promet d'être bien plus intéressant. Je n'hésitai pas à me décider pour ce dernier itinéraire. Nous prîmes un cordial congé de M. Read et de sa famille, et comme, au moment de nous mettre en marche, nous adressions aux aimables dames du logis un dernier adieu à la manière allemande, l'un des Maoris dit : « Voyez, ce sont vraiment des chefs dans leur pays, ils connaissent les usages; les autres (ils désignaient nos serviteurs) ne sont que des esclaves européens. »

VII

La région des volcans, des eaux thermales et des geysers.
Le lac Taupo et le Te-Ta-Rata.

Le 7 avril, nous passâmes le Mokauiti, et nous entrâmes dans une épaisse forêt. Nous grimpions avec peine sur les racines glissantes, au milieu d'une demi-obscurité, quand soudain un coup de feu retentit à côté de nous, et, derrière le tronc monstrueux d'un kahikatea,

apparut une figure au regard farouche, à l'air sauvage, et tenant un fusil double, bref, un brigand, tel que les histoires les plus sombres n'en avaient jamais peint, et, de plus, près de là, autour d'un feu clair, était étendue toute la bande également armée. Mais nous étions dans la Nouvelle-Zélande; les voleurs n'étaient qu'une troupe pacifique de Maoris, occupés à la chasse des pigeons. Nous leur adressâmes un amical *tena kouton*, puis nous échangeâmes contre du tabac quelques jolis pigeons ramiers, destinés à nous faire un rôti pour notre dîner, et nous poursuivîmes en paix notre chemin.

Dans l'espoir de découvrir la vue des deux cônes volcaniques de Tongariro et de Ruapahou, dont nous ne devions plus être qu'à vingt-cinq milles anglais, et dans le but de faire une série d'observations destinées à l'esquisse de la carte, je montai, le 10 avril, sur la montagne Ngariha. Bien qu'elle ne s'élève qu'à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la vallée, et qu'elle ne



Jeune fille néo-zélandaise de Taupiri avec sa nièce et son neveu (sang mêlé). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

soit pas boisée, l'ascension fut cependant pénible, car il nous fallut frayer notre passage au milieu de fougères à hauteur d'homme. Nous arrivâmes baignés de sueur, mais nous nous trouvâmes bien payés de nos peines par la vue qui s'offrit à nous. Les indigènes du Waikato eux-mêmes qui nous accompagnaient et qui n'avaient jamais gravi cette montagne étaient dans le ravissement. Tous les yeux se dirigèrent du même côté. Le volcan de Tangariro se détachait complétement devant nos regards, de la base au sommet. Le cône encore actif, nommé par les indigènes *Ngauruhoe*, s'élève majestueusement avec ses formes régulières au milieu d'un cercle de montagnes qui l'entoure et ne s'ouvre que vers le sud-ouest, comme le Vésuve environné par la Somma. On pouvait nettement distinguer au sommet du cône le cratère en forme d'entonnoir; les regards y plongeaient même, car sa paroi occidentale était beaucoup plus basse que celle de l'orient. Le cratère se projetait devant

nous comme une ellipse, d'où s'élevaient continuellement de blancs et épais nuages de vapeurs, qui tantôt enveloppaient tout le sommet, tantôt poussés par le vent vers le sud, laissaient apercevoir les dentelures sombres de la paroi orientale. Les indigènes m'assurèrent que la montagne ne s'était jamais présentée sous un tel aspect avant que la paroi occidentale du cratère eût été brisée par le tremblement de terre de Wellington, en 1855. Plus loin au nord, sur la pente de la montagne, une solfatare jetait d'épaisses vapeurs. Le Tongariro était entièrement dépourvu de neige ; mais à sa droite s'élevait le Ruapahou, dont le sommet était environné de nuages au-dessous desquels on apercevait de vastes champs de neige. Devant ces montagnes gigantesques s'étendaient de sombres masses de forêts; sur le premier plan, des montagnes aux arêtes escarpées, aux



Portraits du chef Heke et de sa femme (voy. p. 295). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

pentes profondément creusées, et à nos pieds les vallées s'étendaient au loin. C'est ainsi que nous embrassions d'un regard des phénomènes de feu et d'eau, dans leurs proportions les plus grandioses, au milieu d'un paysage tel que je n'en avais jamais vu nulle part.

Le nom de Taupo est lié dans mes souvenirs à l'une des contrées les plus majestueuses et les plus caractéristiques que j'aie parcourues; mais il me rappelle avant tout la noble hospitalité du révérend Grace et de son aimable famille. Cet homme vénérable est le seul Européen du lac Taupo. Le siége de la mission est à quelques centaines de mètres du pah maori de Pukawa; il est pittoresquement adossé à la pente d'une montagne sur une terrasse élevée de deux cents pieds au-dessus de la mer. Sous le toit hospitalier de cette maison, j'ai passé avec mon ami Haast cinq jours pendant lesquels j'ai été occupé du dessin d'une carte détaillée du lac. M. Grace m'aida dans ce travail par sa connaissance

précise des lieux, et il m'accompagna dans mes excursions, tandis que les soins de l'excellente maîtresse de la maison nous faisaient entièrement oublier que nous étions dans le fond de la Nouvelle-Zélande. L'image de cette heureuse vie de famille, avec une troupe d'enfants pleins de santé, était vraiment touchante. Quel contraste entre ce tableau et l'intérieur des chefs maoris, à peine effleurés par l'influence de la civilisation, et dont on peut se faire une idée par le chef du pah voisin, le fameux *Te Heuheu*. J'avais depuis longtemps entendu parler du grand et puissant Te Heuheu, qui réside à Pukawa, sur le lac Taupo; son nom est connu aussi loin que s'étend la langue maorie, car il appartient à une des familles les plus anciennes et les plus renommées du pays, et il compte parmi les héros et les demi-dieux de son peuple. On me l'avait dépeint comme un homme d'un mérite éminent, comme *le meilleur et le plus mauvais* de sa tribu, orgueilleux, prudent, d'un grand courage, mélange indéchiffrable de la civilisation moderne et de l'ancien paganisme des cannibales. J'étais curieux de le connaître et je résolus de faire ma visite officielle, en grand cérémonial, avec mes compagnons de voyage, au potentat redouté du pays.

Le révérend Grace m'accompagna à la demeure du chef située sur une presqu'île qui s'avance dans le lac; elle est entourée d'une rangée de fortes palissades au milieu desquelles sont pratiquées deux portes à coulisses. Comme nous arrivions sur une place rectangulaire, notre attention fut attirée tout d'abord par un beau magasin (pataka) placé à la partie supérieure. Il était rayé de rouge, et appuyé sur quatre poteaux ronds pour protéger les provisions qu'il renfermait contre la voracité des rats. La façade était ornée de jolies sculptures dans le style particulier des Maoris ; des lignes gracieusement entrelacées et des sortes d'arabesques alternaient sur le fronton avec de grotesques formes humaines, à têtes monstrueuses et à gros yeux. En face de ce pataka était une hutte sans apparence et sans aucun ornement architectural, mais avec un petit porche sous un toit en saillie. C'était là le palais de Te Heuheu, et dans la verandah de ce palais était assis un homme au regard sombre, enveloppé dans une sale couverture de laine: c'était Te Heuheu lui-même.

Il me reçut d'abord d'une manière très-peu gracieuse. Ce fut seulement après que le missionnaire lui eut parlé qu'il consentit à me tendre la main et à m'inviter à prendre place près de lui sur la natte étendue par terre. Il promena ses regards brillants sur mes compagnons qui le saluaient avec un profond respect, et me demanda alors d'une manière fort peu aimable si je savais que les indigènes qui m'accompagnaient comme guides et comme porteurs n'étaient pas des esclaves, mais les fils de chefs libres et indépendants. Mais cette question fut suivie d'un cordial épanchement. Te Heuheu me dit qu'il se réjouissait de faire la connaissance d'Européens d'un rang élevé, qui sont toujours de braves gens, et viennent vers les indigènes avec des pensées bienveillantes, mais qu'il considérait comme les derniers et les plus misérables des hommes, les Européens de basse classe, tels que les matelots, déserteurs et autres gens sans aveu dont la Nouvelle-Zélande était infestée. Comme il me comptait, ajouta-t-il, parmi les premiers, il m'avait attendu depuis la veille et avait tout disposé pour me fêter de son mieux. Il m'avait attendu tout le jour dans ses plus beaux habits, mais je n'étais pas venu, et par conséquent c'était ma faute si je le trouvais dans sa tenue habituelle. Il me fallut des excuses répétées et des éclaircissements sans nombre avant que je fusse rentré en grâce auprès du chef blessé dans son orgueil. Mais je dois dire à son honneur qu'il ne me garda pas rancune, et que le même jour il fit tuer pour mes Maoris un beau porc, et qu'il ne voulut recevoir aucune indemnité pour les cinq jours pendant lesquels il nous hébergea dans son pah. Il me fit voir aussi un précieux objet, héritage de ses ancêtres, qu'il conservait comme une relique. C'était un magnifique Mère ou casse-tête en jade vert de la plus belle transparence, long de quinze pouces. Il me déclara que cette arme meurtrière avait abattu plus d'un chef ennemi; qu'elle avait été déjà cinq fois ensevelie avec ses aïeux et que la brèche de l'un de ses côtés provenait du coup mortel assené sur un crâne fort dur. Il me montra avec un orgueil presque égal une selle anglaise qu'il avait reçue en présent, de sir Georges Grey, dont il avait été le guide et le compagnon dans un voyage au lac Taupo.

Te Heuheu a cinq femmes, et il avait l'intention d'en prendre encore deux autres; il a de nombreux enfants qui font sa joie et son orgueil, mais, quoiqu'il n'ait pas de sentiments hostiles pour le christianisme, il a toujours refusé de se laisser instruire, car il craindrait par là de perdre l'influence et la considération dont il jouit comme chef, et qui provient d'une foule d'idées païennes, et particulièrement d'un prétendu pouvoir sur les mauvais esprits de l'eau, de la terre et de l'air. Il est de taille moyenne, d'une complexion plutôt délicate que robuste, et ses cheveux noirs s'enroulent en longues boucles. Son visage imberbe, incomplétement tatoué sur la joue droite, avec ses petits yeux étincelants, trahit un esprit fin et calculateur. Il n'a rien des formes imposantes de son défunt frère *Tukino Te Heuheu*, que l'on m'a dépeint comme un géant de sept pieds de haut, à la chevelure argentée, et qui paraît avoir été le héros auquel les Heuheus d'aujourd'hui sont redevables de leur renommée et de leur considération. Tukino périt en 1846, en vrai fils de Titans, par une convulsion du sol, enseveli avec toute sa famille et une partie de son *pah* sous une montagne écroulée. Te Heuheu fit retirer le corps de son frère du milieu des décombres et lui rendit les derniers devoirs avec une grande pompe. Après quelques années, ses restes furent de nouveau exhumés, suivant l'usage adopté pour les grands chefs; ils furent placés sur un lit de parade et mis dans un cercueil sculpté avec art. Les ossements conservés comme des reliques devaient être portés au sommet du Tongariro, dont le cratère profond était destiné à servir de tombeau au héros, et les pyramides de scories et de cendres

s'élevant vers le ciel auraient été son monument funèbre. Mais cette pensée grandiose ne fut exécutée qu'à demi. Comme les porteurs s'approchaient de la partie supérieure du cône qui exhale constamment des vapeurs brûlantes, une violente détonation souterraine se fit entendre et, saisis de frayeur, ils déposèrent leur pesant fardeau sur une saillie de rochers. C'est là que reposent aujourd'hui les restes mortels du guerrier maori, mais la montagne est devenue *tabou* au plus haut degré et personne ne peut la gravir.

Le Te Heuheu survivant a célébré la mémoire du défunt par un chant de deuil qui n'est pas dépourvu de sentiment poétique, et il a élevé à son frère dans le pah de Pukawa un mausolée (*Wahitabou*) qui doit avoir été un chef-d'œuvre d'architecture maorie. Nous n'en avons pu voir que les ruines sous des bouquets d'arbres pittoresques, quelques poteaux richement sculptés, dont les dessins remarquables paraissent célébrer la force invincible du héros, et la fécondité de ses nombreuses femmes.

L'intérieur du pah n'est habité que par les proches parents de Te Heuheu ; au dehors, sont disséminées une foule de huttes, dans lesquelles demeurent les sujets et les serviteurs du chef.

Celui-ci me rendit visite dans une élégante toilette noire. Durant mon séjour à Pukawa, je m'entretins encore plusieurs heures avec cet homme remarquable et j'écoutai ses réflexions et ses récits. C'est de sa bouche que j'ai appris les légendes que la tradition des Maoris a conservées sur le lac Taupo, et que je donnerai plus bas. Quant à ses opinions politiques, il se disait ami dévoué du parti national. Autant il célébrait, dans ses louanges enthousiastes, le précédent gouverneur, sir Georges Grey, autant il jugeait avec sévérité le gouvernement actuel et affirmait qu'il ne mettrait plus les pieds dans Auckland, *la ville Pakeha*, où à sa dernière visite, on l'avait traité comme un chien. A mon départ, il me fit dire par le missionnaire qu'il serait charmé de me recevoir de nouveau, mais il avertissait l'Anglais que le gouverneur avait mis près de moi comme interprète, que, lors d'une seconde visite dans son pah, il ne souffrirait sa présence que par égard pour moi qui suis un étranger, et ne comprends pas la langue maorie.

Tel était Te Heuheu, l'un des représentants, maintenant en bien petit nombre, des temps du paganisme, de ces chefs dont la tête est encore entourée d'une auréole d'héroïsme romantique, et qui rappellent, comme une tradition vague, le souvenir d'une population disparaissant rapidement au souffle de la civilisation européenne.

Il y aurait encore à esquisser plus d'une figure intéressante de la haute aristocratie de ce district; on y retrouverait des types rappelant celui de ce farouche Heke qui dirigea l'insurrection de 1845, et celui de sa douce et gracieuse compagne, fille du terrible Honghi; mais il est temps d'arriver au lac Taupo.

Ce lac est une véritable mer intérieure longue de vingt-cinq milles anglais du sud-ouest au nord-est, large de vingt milles, et d'une profondeur que jusqu'ici on n'a pas pu sonder. Il est à douze cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et entouré dans toute son étendue de formations volcaniques où dominent les laves trachytiques, riches en quartz, ainsi que des masses gigantesques de pierres ponces. Ces formations ignées composent le plateau, élevé de deux mille à deux mille deux cents pieds, au milieu duquel se trouve le lac, qui lui-même a été visiblement formé par une violente rupture de ce haut plateau, à la suite de l'écroulement de cavernes souterraines.

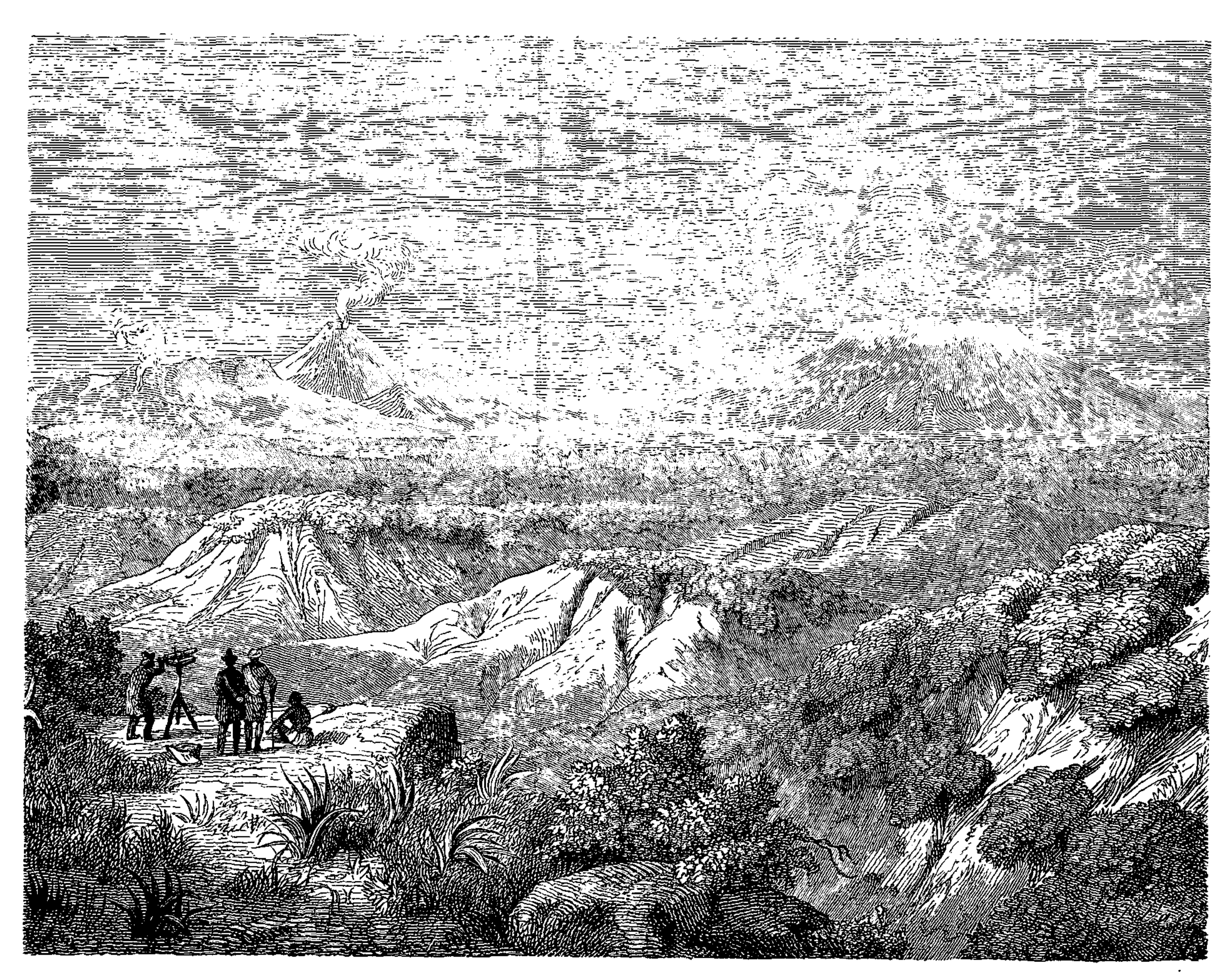
Toute la rive occidentale du lac est formée de rochers à pic qui atteignent en quelques endroits une élévation de plus de mille pieds. Les longues cimes boisées des monts Rangitoto et Tuhua, hautes de trois mille pieds, se perdent à l'horizon dans la direction du nord-ouest; il n'est qu'un seul point que sa forme particulière permette de distinguer, le mont Titiraupenga, dont le sommet en pyramide ressemble aux ruines d'un château démantelé. La rive orientale est presque partout unie, et forme une large plage le long de laquelle une route a été tracée. A une certaine distance, des rochers de pierre ponce brillant d'un vif éclat, bornent cette plage ; ils sont recouverts de gazon et de buissons, et s'élèvent jusqu'au pied d'une haute montagne boisée éloignée de dix ou quinze milles de la rive orientale, et qui, sous le nom de Kaimanawa, paraît être la prolongation de la chaîne Ruahine, dans la province de Wellington. Elle s'abaisse vers le nord-est et prend le nom de Te Whaiti ; elle s'étend depuis le détroit de Cook jusqu'au cap oriental, et l'on peut dire que c'est une terre encore complétement inconnue, et que, si quelque part on doit découvrir dans l'île du Nord des mines d'or, d'argent ou d'autres métaux, c'est dans ces chaînes de montagnes inexplorées. Derrière les forêts du premier plan s'élèvent des pyramides de rochers nus dont le caractère alpestre présente un contraste pittoresque avec les contours coniques et réguliers des formations volcaniques de la rive méridioniale du lac. Leur vue me surprit extrêmement, parce que, sur aucune carte de la Nouvelle-Zélande, je n'avais vu figurer, entre le lac Taupo et la côte orientale, une montagne aussi considérable. C'est là qu'ont leur source les nombreuses et parfois importantes rivières qui se jettent dans le lac, du côté de l'est.

Les rives méridionales du lac s'étendent très-loin; elles sont bordées par une rangée de cônes volcaniques derrière lesquels se trouvent le Tongariro et le Ruapahou. Ces deux géants ne sont cependant pas visibles du rivage du midi, mais partout, de la rive de l'est et de celle du nord, on les voit s'élever au-dessus de ces petites montagnes coniques que les indigènes désignent dans leur pittoresque langage comme leurs femmes et leurs enfants.

La base du Tongariro est à environ douze milles anglais du lac; entre ce volcan et les montagnes de Pihanga et de Kakaramea, se trouve une large vallée qui renferme le beau lac Rotoaia, long d'environ trois milles.

C'est par là qu'il faut passer pour gravir le Tongariro; mais les difficultés sont encore aujourd'hui les mêmes qu'en 1841, lorsque Dieffenbach s'efforça en vain d'obtenir la permission de faire cette ascension, ou lorsqu'en 1850, le gouverneur d'alors, sir Georges Grey, tenta la même entreprise. La montagne est tabou, et quand bien même Te Heuheu donnerait l'autorisation de gravir la montagne, bien certainement ses voisins la refuseraient. Les deux Européens que je viens de nommer sont parvenus à leurs fins à l'insu des indigènes. Quant à moi, je ne fis aucune tentative pour obtenir leur acquiescement à ce sujet, le temps était beaucoup trop mauvais pour une telle entreprise, et, pour arriver à des résultats satisfaisants, il aurait fallu une longue et complète exploration que ne me permettait pas la durée de mon séjour.

Le Tongariro n'est pas une montagne conique isolée comme le Ruapahou; il forme plutôt un système volcanique très-complexe qui se compose d'un groupe entier de puissants cônes encore en activité; le Ngauruhoe, cône d'éruption très-beau et très-régulier, avec un vaste cratère en forme d'entonnoir, en est la partie la plus importante. Ce cône de cendres et de scories dépasse les autres points les plus élevés d'environ cinq cents pieds.

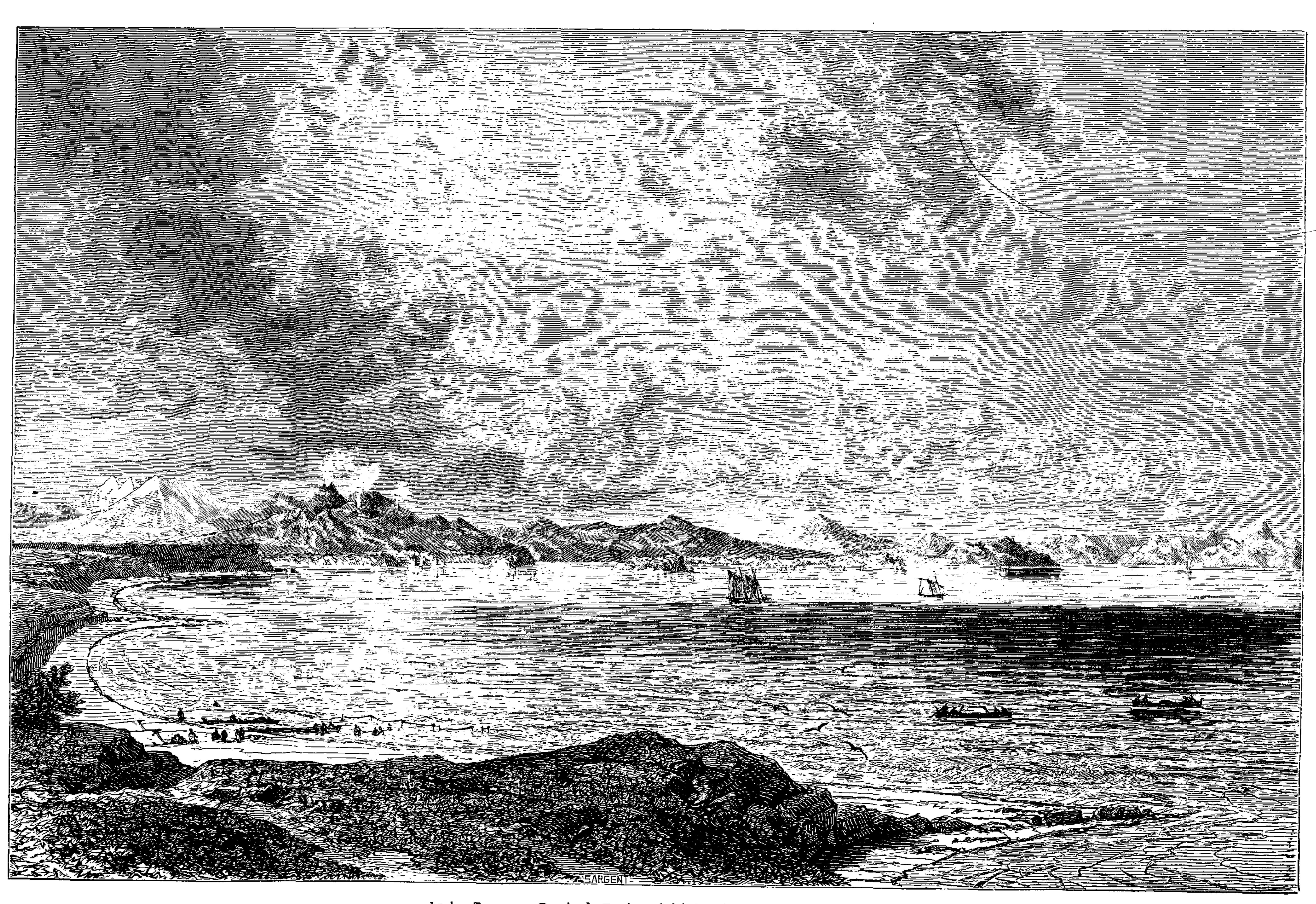


Les volcans Tongariro et Ruapahou, vus du sud-ouest. — D'après M. F. de Hochstetter.

Je n'ai pas appris non plus que jamais un indigène ait gravi cette montagne; la crainte des puissances infernales paraît les avoir détournés d'un pareil dessein.

A ma connaissance, il n'y a que deux Européens qui aient réussi à gravir le Ngauruhoe, M. Bidwill, en mars 1839, et M. Dyson, en mars 1851. Nous donnerons un extrait de la relation de ce dernier, qui a paru dans un journal d'Auckland, le *New-Zealander* :

« ... Au mois de mars 1851, un peu avant le lever du soleil, je partis du lac Rotorua; je traversai la plaine et je gravis les hauteurs au nord de la rivière Whanganni; j'arrivai alors dans une vallée couverte de grands blocs de lave qui embarrassaient beaucoup ma marche. C'est dans le fond de cette vallée que coule le Whanganni; je passai la rivière qui, en cet endroit, n'a que trois pieds de large, et j'atteignis de l'autre côté un terrain fort inégal et fort difficile à gravir. Je m'avançai aussi directement que possible vers le sommet le plus élevé. Je parvins enfin au pied du cône, autour duquel se trouvent de grands blocs de lave qui, évidemment, ont été lancés par le cratère. C'est ici le moment le plus critique de ma périlleuse entreprise. Je dus gravir le cône à pic, qui me parut former le quart de la hauteur totale de la montagne. Il me fallut ramper assez longtemps sur mes



Le lac Taupo. — Dessin de Eugène Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.

mains, et, comme la pente est couverte de scories et de cendres friables, souvent il m'arrivait de glisser de plusieurs pieds. Il n'y avait pas de neige sur la montagne, sinon dans quelque fente profonde où nul rayon de soleil ne pouvait pénétrer; aucune végétation, pas même le long et dur gazon que l'on trouve çà et là au pied du cône. Il me fallut, je crois, au moins quatre heures pour cette ascension, mais, comme je n'avais pas de montre, il est possible qu'en raison de la fatigue, le chemin m'ait paru plus long qu'il n'est réellement. Je saluai avec joie l'ouverture de la vaste cheminée près de laquelle j'avais eu tant de peine à parvenir. Il pouvait être une heure de l'après-midi, en sorte que j'avais monté environ pendant huit heures, mais je dois dire que j'avais marché d'un bon pas et sans m'arrêter.

« J'espérais avoir une vue magnifique au sommet du Tongariro, mais il était couvert de nuages, et je ne pus presque rien distinguer. Le cratère du Ngauruhoe est à peu près circulaire, et il a, d'après mon évaluation, dix-huit cents pieds de diamètre. Ses bords sont hérissés à l'extérieur d'amas de scories et de cendres friables; à l'intérieur, je remarquai de grands rochers d'un jaune pâle, évidemment composés de soufre sublimé. Le bord du volcan n'est pas d'égale hauteur dans toute sa circonférence, mais je crois qu'il aurait été possible d'en faire le tour. Il ne fallait pas penser à descendre dans le cratère; je jetai les yeux sur un gouffre effrayant qui s'ouvrait béant devant moi; les épais nuages de vapeur qui tourbillonnaient arrêtaient le regard, et je ne pouvais voir à plus de trente pieds de profondeur. Je fis tomber plusieurs grosses pierres, et je frémis en entendant comme le bruit d'un corps rebondissant de rocher en rocher. Je lançai d'autres pierres, et je n'entendis presque plus rien. Pendant tout le temps que je passai sur le sommet, je distinguai le sifflement d'une fumée mêlée de vapeur, comme aux sources thermales de Rotomahana et de Taupo; ce sifflement est analogue à celui d'une machine à vapeur en mouvement. Il n'y eut en ma présence aucune éruption de cendres ou d'eau, et je ne remarquai aucun signe qui pût faire supposer qu'il y en eût eu récemment; je ne vis aucune lave de fraîche date. Je dois avouer qu'en pensant à la possibilité d'une éruption sur le lieu où je me trouvais, mes sensations n'étaient rien moins qu'agréables. L'air n'était pas froid, mon ascension m'avait à la vérité donné de la chaleur, mais j'eus tout le temps de la perdre, car je restai une heure sur le cratère. Vers deux heures, je repris, pour redescendre, le chemin par où j'étais venu; j'étais enveloppé par le brouillard et les nuages, et pendant assez longtemps je perdis ma route. C'est alors que je vis, entre le Tongariro et le Ruapahou, un lac d'environ un mille de diamètre. Je ne parvins à découvrir aucune rivière qui sortît du lac sur la rive occidentale; un cratère éteint se trouve à peu de distance du Tongariro. Il faisait déjà sombre quand j'atteignis la rivière Whanganni, et, bien que je sois d'une constitution robuste et bon piéton, je me sentis complétement épuisé, et je tombai endormi dans un ravin. La nuit était froide, cependant mon sommeil se prolongea jusqu'au matin sans inconvénient. Aux premières lueurs de l'aube, je me mis en route, et, à dix heures du matin, j'atteignis mon habitation, avec des souliers en lambeaux qui me tombaient des pieds. »

Au sud du Tongariro s'élève le Ruapahou, les bases des deux montagnes se fondent l'une dans l'autre par une pente insensible, et forment un plateau d'environ dix milles anglais de large. Sur ce plateau doivent se trouver quatre lacs, dont deux ont environ trois milles de large, les deux autres sont plus petits. L'un de ces lacs se nomme Taranaki; la rivière à laquelle il donne naissance se jette dans le Whanganni, et une tradition particulière se rattache à ce lac. Les indigènes racontent que la montagne Taranaki (*le Mont Egmont*) se trouvait autrefois ici, comme un troisième géant, à côté du Tongariro et du Ruapahou. Ils demeurèrent bons amis jusqu'au moment où Taranaki tenta d'enlever Pihanga, femme de Tongariro. Là-dessus Tongariro chercha querelle à Taranaki; ce dernier, frappé à la tête, dut s'enfuir; il descendit le cours du Whanganni, et suivant le profond sillon de cette rivière, il alla jusqu'à la mer, où il s'élève aujourd'hui solitairement près de la côte. Pendant la route, deux fragments se détachèrent de son front, et aujourd'hui encore, pour confirmer ce récit, les indigènes montrent deux blocs de rochers, différents des formations volcaniques, voisines du Whanganni, et qui se trouvent à dix-huit milles de sa source.

Le Ruapahou, la plus haute montagne de l'île septentrionale, a la forme d'un cône largement tronqué, et s'élève dans la région des neiges éternelles. Il n'a jamais été ni gravi ni visité; cependant on ne peut garder aucun doute sur sa nature volcanique, mais il paraît entièrement éteint, et dans l'éloignement, on ne peut distinguer la moindre trace de solfatare, ni sur ses flancs, ni au sommet. Quant à la forme de ce large cône, on l'ignore; on ne sait s'il forme un plateau ou s'il porte un cratère. La montagne est rarement sans nuages; par un temps clair, on aperçoit de grands champs de neige qui recouvrent ses pentes et qui, plongeant dans les ravins qui les sillonnent, semblent se terminer en glaciers.

Voici, au sujet de ces montagnes, les traditions que j'ai recueillies moi-même de la bouche de Te Heuheu. « Parmi les premiers hommes venus d'Hawaiki[1] à la Nouvelle-Zélande, l'un des plus renommés est le chef Ngatiroirangi (littéralement *le messager* du ciel). Il débarque, dit la légende, sur la côte orientale de l'île du Nord; de là, il se met en route avec son esclave Ngauruhoe pour visiter le nouveau pays. Il traverse la contrée, fait jaillir de terre des sources d'eau dans les vallées stériles, gravit collines et montagnes et aperçoit au sud un grand mont, le Tongariro. Il veut s'y rendre pour contempler de ces hauteurs le pays tout entier. Il arrive dans les plaines voisines du lac Taupo, les buissons lui déchirent un excellent vête-

1. L'île de Sawaï, dans l'archipel de Samoa.

ment, fait de feuilles de kiekie; les lambeaux frappent les racines qui se transforment en jolis acacias à fleurs jaunes, assez abondants dans les environs du lac Taupo. Le chef monte ensuite sur le Tongariro couvert de neige, mais il y fait si froid que le maître et l'esclave sont en danger de mourir. Ngatiroirangi appelle alors ses sœurs, qui sont restées sur le Whakari, afin qu'elles lui envoient du feu, du feu sacré inextinguible, qu'elles avaient apporté d'Hawaïki; elles lui en envoient par l'entremise de deux *taniwhas* (esprits souterrains de la montagne et des eaux). Le feu arrive juste à temps pour sauver le chef, mais quand il veut engager son esclave à se réchauffer aussi, le pauvre Ngauruhoe est déjà mort. Jusqu'aujourd'hui, l'issue souterraine que le feu s'est frayée dans la montagne, c'est-à-dire, le plus puissant cratère du Tongariro, a porté le nom de l'esclave Ngauruhoe, mais comme c'était le feu sacré d'Hawaïki, il continue toujours à brûler, et il brûle sur tout l'espace compris entre le Whakari et le Tongariro, aux endroits où il a jailli quand les Taniwhas sont sortis de terre; de là aussi l'origine des sources chaudes innombrables de cette contrée.

La plupart se trouvent sur la rive méridionale du lac, auprès du village maori de Tokanu, non loin de la rivière du même nom. Elles s'étendent depuis la petite montagne conique Manganamu jusqu'à l'embouchure de la rivière Tokanu, et embrassent un espace de deux milles anglais carrés. L'épaisse colonne de vapeurs que l'on voit des bords du lac appartient à la grande source de Pirori (tourbillon). D'un trou sur la rive gauche du Tokanu, s'élève une colonne d'eau bouillante de deux pieds de diamètre, toujours soumise à l'action de la vapeur, et tournoyant dans les airs jusqu'à une hauteur de six à dix pieds. Les indigènes me dirent que l'eau est souvent lancée de cette ouverture, avec une forte détonation, en colonne de quarante pieds. A quelques pas de là se trouve un bassin de huit pieds de large et de six pieds de profondeur, dans lequel l'eau bout constamment.

Tokanu est célèbre aussi par un magnifique wharepuni, reste du bon vieux temps des Maoris. Nous donnons (Voy. la gravure de la page 302) le dessin de quelques sculptures qui se trouvent sur l'encadrement de cette espèce de portique. Une figure était tombée du toit, et gisait sur le sol, couverte de boue et de poussière; je voulus l'obtenir du chef de la localité, mais celui-ci me fit comprendre que cette statuette représentait son grand-père, et qu'il lui était impossible de la vendre à un Pakeha; selon toute apparence, la figure est encore sur le sol.

A mon retour, en passant à Otawhao, parmi les ruines d'un ancien pah, je trouvai une de ces figures grotesques, sculptées dans le bois, qui ornaient jadis les châteaux des Maoris. Elle était haute de cinq pieds, et encore bien conservée; je n'hésitai pas à me l'approprier pour la rapporter en Europe comme un échantillon de la sculpture indigène. Malgré mes précautions, le bruit courut parmi les naturels que j'avais mis avec mes bagages un de leurs ancêtres, et l'on voulait que je rendisse la statue qui était destinée à orner la résidence du roi maori. Elle est aujourd'hui en bon état dans le musée Novara à Vienne, où Potatau II peut la faire reprendre.

Les Maoris prodiguaient aussi les sculptures sur les tombeaux. On en rencontre un assez grand nombre aux environs du lac Rotorua, dont les eaux thermales attirent beaucoup de visiteurs. Ces tombeaux, élevés aux chefs que les sources n'avaient pu guérir, et qui succombaient à leurs souffrances, représentent des figures de bois sculpté de quatre pieds de haut environ, enveloppées de draperies, et dont la particularité la plus remarquable est l'imitation fidèle des tatouages du défunt. Les Maoris peuvent ainsi reconnaître celui à qui le tombeau est consacré; certaines lignes désignent la tribu, d'autres la famille, et d'autres enfin la personne elle-même. La représentation exacte des tatouages de la face équivaut pour le Maori à un portrait, et il n'a pas besoin d'inscriptions pour savoir le nom du chef auquel le monument est élevé.

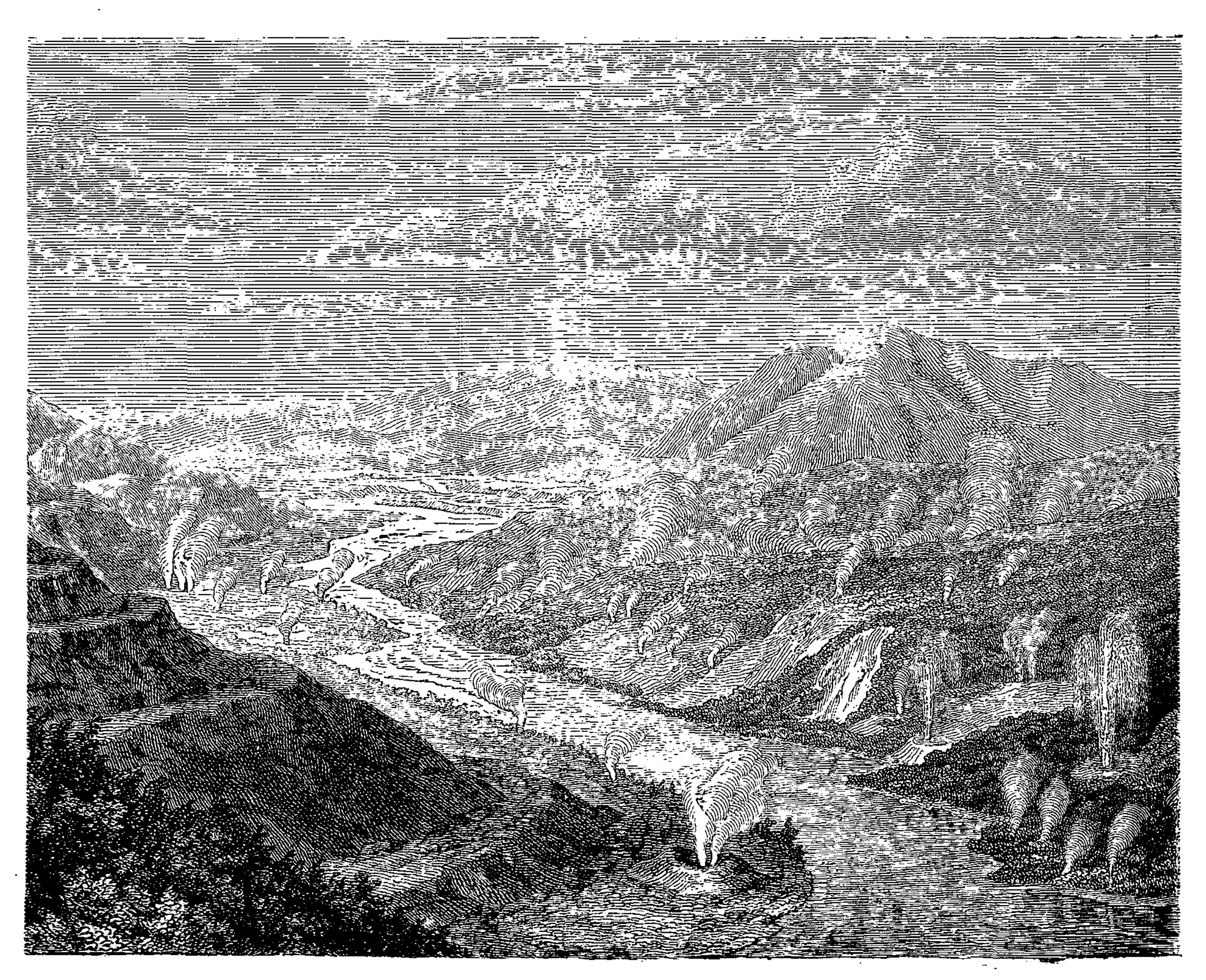
Le climat des environs du lac Taupo n'est pas aussi doux que celui des côtes. L'hiver y est particulièrement rigoureux et froid; les vents violents qui s'y font ressentir proviennent en grande partie des hautes montagnes voisines. Nous en eûmes des preuves assez sensibles; la température qui, dans la première moitié d'avril, avait été extraordinairement douce et agréable, changea complétement pendant notre séjour à Pukawa; un automne rude suivit la fin de l'été, qui avait été magnifique. Le 15 avril, correspondant au 15 novembre de notre hémisphère, une tempête du nord-ouest se déchaîna subitement, pendant une courte traversée que nous faisions près de Te Rapa, et nous mit presque en danger de mort, tant notre canot fut secoué par les vagues. Les jours suivants, il y eut une pluie violente, accompagnée de grêle; la neige couvrit les montagnes; le lac ressemblait à une mer furieuse; les vagues, blanches d'écume, tournoyaient sur le rivage et faisaient entendre un grondement retentissant, comme sur les côtes de la mer. Les vents se heurtaient sur la surface du lac, et formaient des tourbillons qui en soulevaient l'eau à de très-grandes hauteurs. Celui que la tempête surprend alors dans un léger canot, est infailliblement perdu. Le lac est beaucoup plus dangereux pour les embarcations des indigènes imprudents que la mer elle-même, car l'eau douce est bien plus rapidement agitée que la pesante eau de mer, et forme très-vite des vagues amoncelées. En outre, la rive ne présente qu'un très-petit nombre de points de débarquement; aussi les indigènes sont-ils extrêmement prévoyants, et n'entreprennent-ils de longues traversées que quand on peut compter avec certitude sur le beau temps. Malgré cela, il arrive fréquemment des malheurs, et chaque riverain du lac perfide peut citer des cas où il n'a échappé qu'avec une peine extrême au mauvais esprit (*taniwha*), affamé de victimes, Horomatangi, qui, d'après la tradition, rôde dans ces parages et produit la tempête.

Horomatangi doit être un vieillard que les indigènes

prétendent avoir vu sous des traits de feu. Il habite le lac, dans une caverne de l'île Motutaiko; c'est de là qu'il guette les canots, et quand il en aperçoit un, il s'élance tout à coup, fait jaillir l'eau à une grande hauteur; il jette aussi de grosses pierres qui tombent sur les canots et les font chavirer. Il dévore tout ce qui se trouve à sa portée, et exerce son mauvais génie, non-seulement pendant le mauvais temps, mais souvent même au milieu de la plus belle journée.

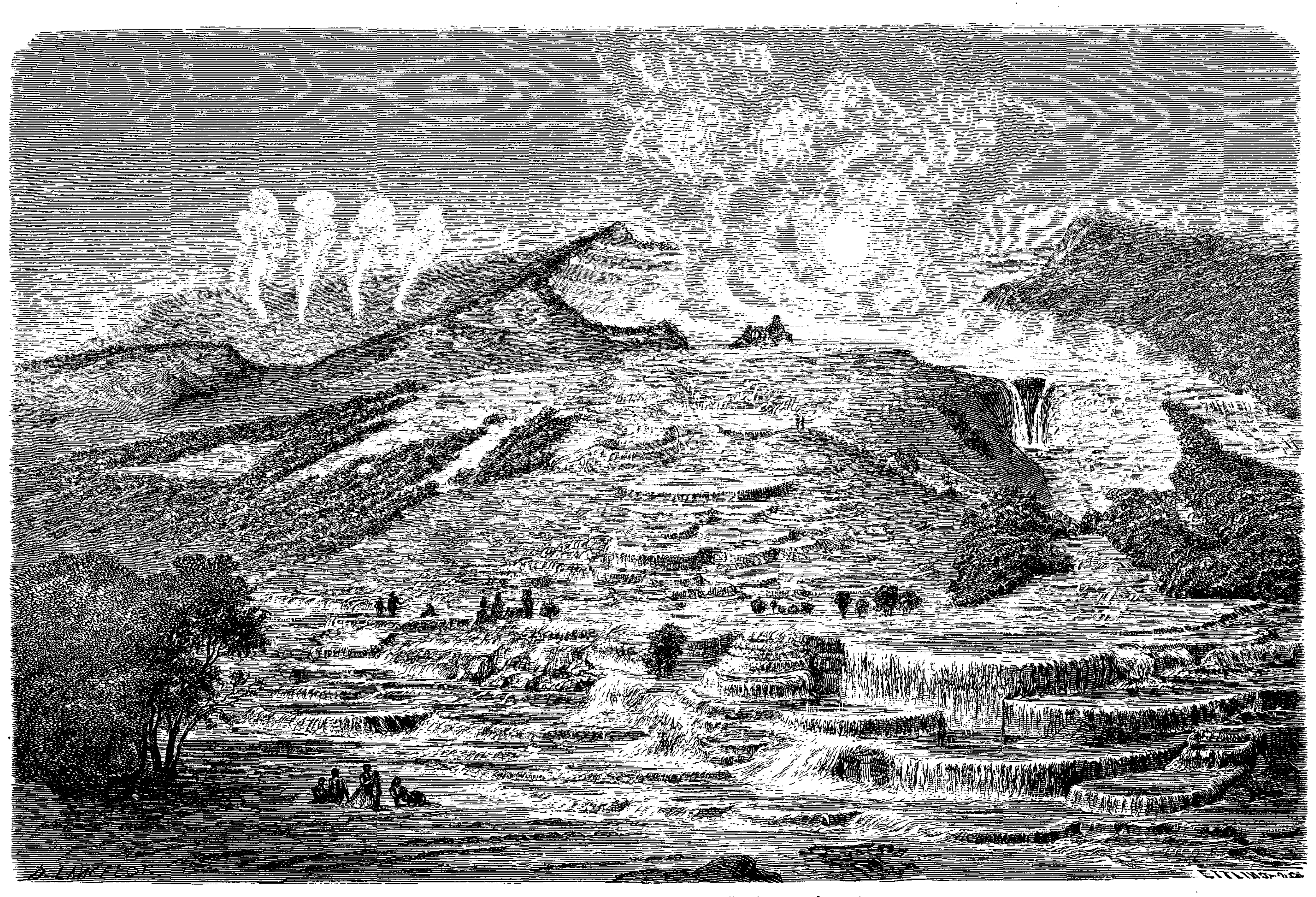
Sur la côte orientale du lac sont des sources chaudes jaillissantes, que les indigènes désignent sous le nom de *Puias*, *Ngawhas* et *Waiarikies*. Je m'y rendis par la rive gauche du Waikato. En arrivant sur les hauteurs de Tehapua, nous eûmes une vue ravissante sur la vallée du fleuve, située bien au-dessous de nous, et du fond de laquelle s'élevaient de grands nuages de vapeur, indices des sources thermales, ou *Puias* d'Orakeikorako.

Nous arrivâmes à midi au pah, qui se trouve sur une hauteur, à environ deux cents pieds au-dessus du Waikato. Comme des hostilités menaçaient d'éclater entre les indigènes du lac Taupo et quelques tribus plus septentrionales, on l'avait fortifié récemment. Les terrassements de la pente de la montagne, en face du Waikato, venaient d'être rétablis; mais, à la place des palissades en fortes solives semblables à celles des anciens temps, on n'avait mis qu'une misérable clôture de minces branchages qui, bien qu'en rangs doubles et triples, étaient si faibles qu'on pouvait les renverser avec le secours seul de la main. C'était là un bien ridicule retranchement; cependant les Maoris en faisaient beaucoup de cas dans tout le pays. Je fis dresser ma tente au milieu du pah, mais une pluie abondante inonda tout le sol et me força de chercher un asile dans la hutte du chef Hori. C'était le premier orage violent que nous eussions éprouvé depuis notre départ d'Auckland, et je dus me résigner à attendre la matinée suivante pour visiter les puias qui fument et bouillonnent à proximité du pah.



Geysers et sources thermales le long du Waikato. — D'après M. F. de Hochstetter.

24 avril. Le temps s'était calmé dans la nuit; le matin, un épais brouillard couvrait le Waikato, mais il se dissipa bientôt; le soleil éclaira joyeusement la vallée, et alors quel spectacle! Le Waikato, formant dans son cours rapides sur rapides, se précipite à travers une vallée étroite, profondément encaissée entre des montagnes escarpées. Ses eaux tournoient et écument autour de deux petites îles rocheuses placées au milieu de son lit, et pénètrent en mugissant dans la vallée. Sur ses



Le Té-Ta-Rata. (voy. p. 304). — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

rives flottent de blancs nuages de vapeur produits par les sources jaillissantes qui coulent vers le fleuve. Là monte une fontaine de vapeur qui redescend en pluie; ici une seconde s'élève et bientôt s'interrompt; deux autres commencent à jaillir au même moment : ainsi le jeu varie et se renouvelle comme si l'art avait tenté d'établir de magnifiques jets d'eaux. Lors même que toutes les sources jaillissent en même temps, il reste encore assez d'eau pour les cascades. Je me mis à compter toutes les places où l'on voyait, soit un bassin d'eau bouillante, soit un nuage de vapeur provenant de la même cause; j'en comptai soixante-seize, sans cependant pouvoir embrasser du regard tout l'ensemble, et, en outre, il s'y trouve beaucoup de sources intermittentes à longs intervalles, analogues au Geyser de l'Islande.

Le dessin ne peut donner qu'une faible idée de la grandeur et de l'originalité de ce spectacle; une description serait plus insuffisante encore.

Le bassin des sources s'étend le long du Waikato, sur environ un mille anglais, depuis le cône à pic de Whakapapataringa, au sud, jusqu'à la montagne boisée de Tutukau, au nord. La plus grande partie des sources se trouve sur la rive droite, mais elles sont peu accessibles, car on ne peut traverser le courant rapide auprès des sources mêmes; il faudrait tenter le passage en amont ou en aval, et alors ramper sur des rives escarpées couvertes d'épais buissons, où l'on serait exposé à tout moment à glisser sur un sol complétement détrempé, et à tomber dans de la vase brûlante. Je dus me borner à un examen plus minutieux des sources qui se trouvent sur la rive gauche, tout à fait au-dessous du village.

Une grande plate-forme, large de cent vingt pas et d'une longueur égale, composée de tuf siliceux blanchâtre, et qui s'étend du pied de la montagne Tutukau jusqu'au Waikato, embrasse quelques-unes des sources les plus remarquables du bassin, notamment celle d'Homaiterangi. Cette source est située tout près de la rive, sur un monticule en forme de cloche. De grandes précautions sont indispensables quand, pour la première fois, sans guide expérimenté, on s'approche de ces puias. Mes compagnons de voyage, Haast et Hay, voulurent dès le grand matin se donner le plaisir d'un bain dans le Waikato, et ils avaient déjà déposé leurs habits auprès d'un bassin d'eau thermale, quand tout à coup retentirent à côté d'eux de fortes détonations, et ils virent que l'eau s'élevait en bouillonnant dans le bassin. Ils eurent à peine le temps d'éviter une douche d'eau bouillante, car une colonne liquide mêlée de vapeur s'élevait en sifflant et en mugissant à une hauteur de vingt pieds. Encore tout émus de l'aventure, mes compagnons vinrent en grande hâte me la raconter; mais quand j'arrivai sur les lieux, le Geyser sournois était déjà rentré dans le repos, et je ne vis plus dans son bassin qu'une eau limpide comme le cristal, très-faiblement agitée. Sa température était de 94 degrés centigrades, et elle avait un léger goût de bouillon. Le premier jaillissement dont je fus témoin n'eut lieu que vers midi. Un peu auparavant, le bassin était plein jusqu'au bord; tout à coup des masses d'eau et de vapeur s'élancèrent à une hauteur de vingt à trente pieds, sous un cercle de 70°. Cela dura quelques minutes, puis la force de projection diminua, l'eau ne s'éleva plus qu'à un ou deux pieds, et bientôt le jet d'eau disparut au milieu d'un bruit sourd. Quand je revins auprès du bassin, il était vide, et mon regard put plonger à huit pieds de profondeur dans une ouverture en forme d'entonnoir, de laquelle des vapeurs s'échappaient avec des sifflements. Puis l'eau recommença à monter, et après dix minutes, le bassin se trouva de nouveau rempli; les éruptions paraissent avoir lieu à peu près de deux en deux heures. Le fond de ce puia, comme celui des sources environnantes, est du tuf siliceux. Le dépôt des eaux, quand il est récent, est d'un blanc gélatineux; il prend ensuite de la consistance et finit par former une roche solide de structure et de couleur très-variées. Tantôt c'est une masse grenue d'un brun clair, tantôt une chalcédoine dure comme l'acier, ou bien un silex gris.

Un deuxième puia, éloigné d'une trentaine de pas, porte le nom d'Orakeikorako. C'est un bassin ovale, de huit pieds de long et de six pieds de large, qui était rempli à moitié d'une eau limpide et bouillonnant légèrement.

Mais la source la plus remarquable de toutes est celle qui se trouve au pied de la colline ; c'est un jet bouillant de deux ou trois pieds de haut, dont l'eau est également limpide, et assez imprégnée d'une odeur de soufre. Le chef qui m'accompagnait dans mon excursion, me raconta qu'après le tremblement de Wellington en 1848, cette source s'était transformée pendant deux ans en un Geyser qui jaillissait à cent pieds de haut (chiffre sans doute un peu exagéré), et qui rejetait avec une force terrible les pierres que l'on y lançait. Trois bassins plus petits qui, auparavant, étaient sans doute des sources indépendantes, sont aujourd'hui remplis par l'écoulement du grand jet d'eau, et forment d'excellentes piscines naturelles. L'eau passe d'un réservoir dans un autre, en sorte que l'on a le choix entre trois températures. Le dernier, profond de trois à cinq pieds, a les dimensions d'une grande baignoire. Son fond est composé de tuf siliceux, blanc comme la neige, qui paraît avoir la pureté du marbre, et son eau limpide était si attrayante, que je ne pus me refuser au plaisir d'y prendre un bain.

On attribue à ces sources de grandes vertus curatives. Nous rencontrâmes à Orakeikorako, un Irlandais qui nous dit qu'on l'avait apporté là paralysé, et qu'un court usage des bains l'avait remis sur pied.

Des deux côtés du fleuve, les buissons des rives recouvrent des amas de vase bouillante dont on ne doit s'approcher qu'avec une extrême précaution, car le sol amolli, et que ne recouvre aucun mélange de tuf, cède sous le moindre poids. Le plus grand de ces bassins limoneux a une forme elliptique de quatorze pieds de long, huit de large, et autant de profondeur. Là bouillonnait une vase d'oxyde de fer d'un rouge vif, et des bulles visqueuses de limon éclataient en répandant une fétide odeur de soufre; c'était un spectacle vraiment infernal.

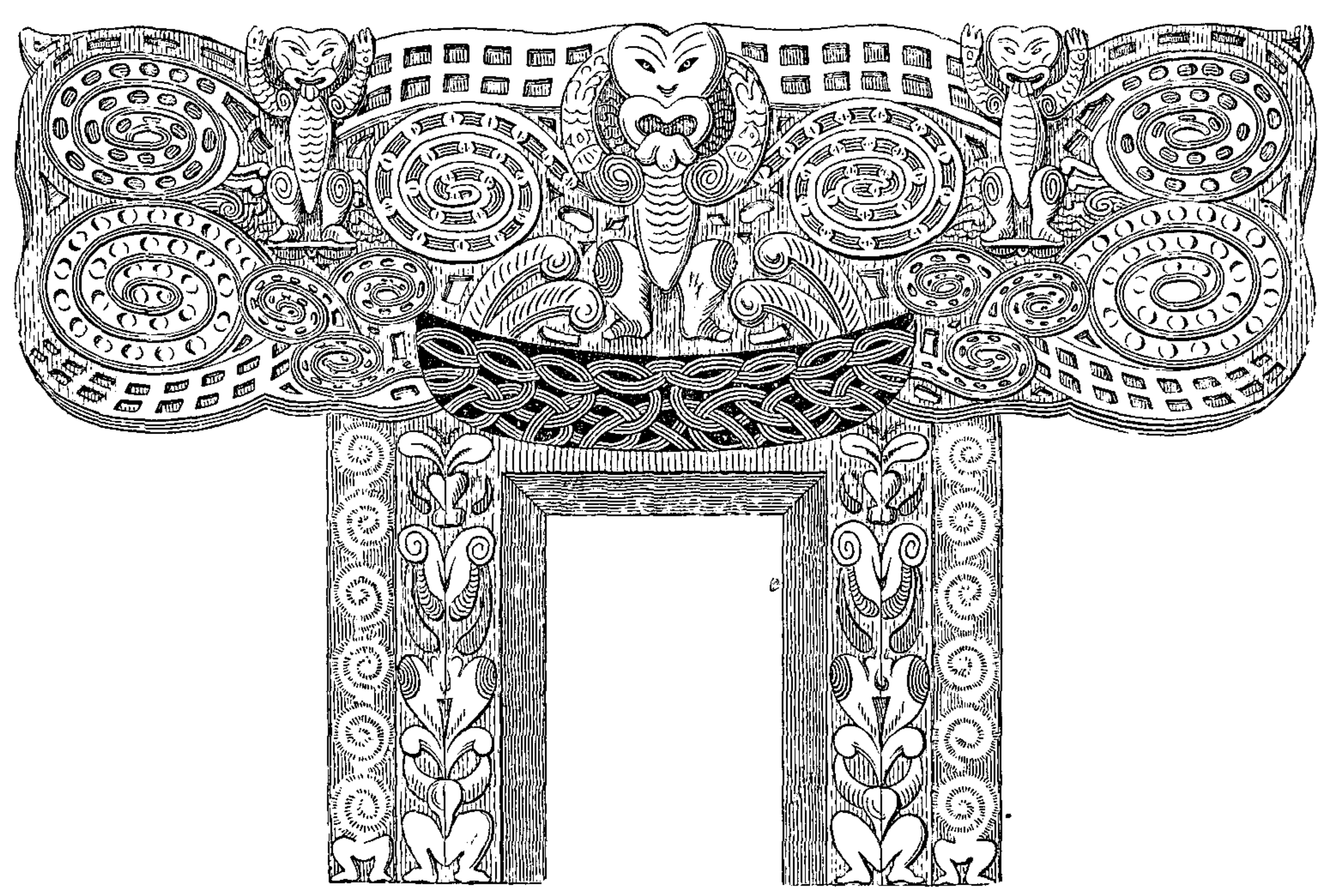
Malheur à qui le pied manquerait à cet endroit! La seule pensée m'en faisait frissonner, et cependant ces accidents terribles arrivent souvent à des enfants et à des jeunes gens.

Sur la rive opposée, se trouve le puia de Tuhi-Tarata. L'eau d'un bleu d'azur qui s'écoule d'un bassin forme une cascade entourée de vapeurs sur des gradins de tuf dont les étages descendent jusqu'au fleuve et qui brillent des couleurs les plus variées, du blanc, du rouge et du jaune. Le même spectacle se reproduit sur différents points, accompagné de jets périodiques à intervalles plus ou moins longs.

Mais il est impossible de tout voir, et encore plus de out décrire. Il y aurait là un champ d'observations pour plus d'une année.

Je me dirigeai ensuite vers le Rorotua, lac volcanique qu'alimentent des sources thermales et qu'une ancienne légende recommande aux respects de tout bon Maori. La plupart des grandes familles du nord de l'île font remonter leur origine à Hine-Moa, la *vierge du Rorotua*. L'espace me manque pour raconter ici l'histoire de cette beauté sauvage; mais je puis renvoyer mes lecteurs, curieux de la connaître, à la *Polynesian Mythology* de sir Georges Grey, gouverneur de la Nouvelle-Zélande[1]. Dans le voisinage de ce lac, un petit bassin, le Rotomahana, qui mesure à peine treize cents mètres en longueur sur cinq cents de large, est célèbre à d'autres titres. C'est un vrai cratère d'explosion, profond à son centre, bordé de marécages au nord et au midi, encadré de rochers à l'est comme à l'ouest. On lui a donné avec raison le nom de lac thermal; la quantité d'eau bouillante qui coule des sources voisines est si considérable, que le lac tout entier en est échauffé.

Au nord-ouest se trouve le Te-Ta-Rata, source bouillonnante qui, descendant de terrasse en terrasse jusque dans le lac, est la plus grande merveille de ce merveilleux pays. Sur la pente d'une colline couverte de fougères, à quatre-vingts pieds environ au-dessus du Rotomahana, se trouve le principal bassin, dont les parois d'argile rouge ont de trente à quarante pieds de haut. Il est long de quatre-vingts pieds, large de soixante et rempli jusqu'au bord d'une eau parfaitement claire et limpide qui doit à la blancheur de neige des stalactites de ses bords de paraître d'un admirable bleu de turquoise, irisé parfois de teintes d'opale. Sur le bord du bassin, je constatai une température de quatre-vingt-quatre degrés centigrades; dans le milieu, d'où l'eau s'élève à une hauteur de plusieurs pieds, elle a la chaleur de l'eau bouillante. D'immenses nuages de vapeur, qui réfléchissent la belle couleur bleue du bassin, tourbillonnent au-dessus, et arrêtent le regard; mais on peut toujours entendre le bruit sourd du bouillonnement des eaux. L'indigène qui nous servait de guide, nous dit que parfois toute la masse des eaux est lancée soudainement avec une force immense, et qu'alors on peut apercevoir, à trente ou quarante pieds de profondeur, le bassin vide qui, à la vérité, se remplit très-promptement. Si le fait est vrai, la source du Te-Ta-Rata est sans doute un Geyser à longues intermittences, comme celles du grand Geyser d'Islande; mais ici le bassin étant plus grand, la masse projetée doit être plus considérable.



Wh.repuni ou portail sculpté d'une maison maorie (voy. p. 299).

L'eau a un goût légèrement salé, mais nullement désagréable. Comme dans les sources islandaises, le dépôt est une stalactite siliceuse. En s'écoulant du bassin, cette eau thermale a formé un système de terrasses qui, blanches et comme taillées dans du marbre de Paros, forment un coup d'œil dont aucune description, aucune

1. *Polynesian Mythology*, etc. Histoire ancienne de la race néo-zélandaise d'après les traditions conservées par ses prêtres et ses chefs. Londres, 1855.

image ne peut donner l'idée. Il faut avoir gravi ces gradins d'albâtre et avoir examiné les particularités de leur structure pour savoir combien elle est merveilleuse.

Le pied de la colline s'avance très-loin dans le Rotomahana; au-dessus commencent les terrasses contenant des bassins dont la profondeur répond à la hauteur des degrés de ce gigantesque escalier : plusieurs ont deux à trois pieds, quelquefois quatre et six. Chacun de ces gradins a un petit rebord élevé d'où pendent sur le degré inférieur de délicates stalactites, et une plate-forme plus ou moins grande, qui renferme un ou plusieurs bassins d'un bleu admirable. Ce sont autant de baignoires naturelles que l'art le plus raffiné n'aurait pu rendre ni plus commodes ni plus élégantes. On peut choisir parmi elles les dimensions que l'on préfère et la température que l'on veut; car celle-ci diminue en raison de la distance où l'on est de la source mère. Quelques-unes de ces piscines sont assez grandes et assez profondes pour que l'on puisse y nager commodément.

La terrasse la plus élevée entoure une large plate-forme, dans laquelle sont creusés plusieurs jolis bassins de cinq à six pieds de profondeur, dont l'eau a une température de trente, quarante et cinquante degrés centigrades. Au milieu de cette plate-forme s'élève, tout près du bassin principal, un rocher d'environ douze pieds de haut, couvert de buissons de manuka, de lycopodes, de mousses et de fougères ; on peut y monter sans danger, et, de là, le regard plonge dans l'eau bleue et couverte de vapeurs du bassin central. Telle est la célèbre source de Te-Ta-Rata. Le blanc pur des stalactites qui fait ressortir le bleu foncé de l'eau, la verdure de la végétation environnante, le rouge vif des parois nues du cratère aquatique et enfin les nuages de vapeur qui tourbillonnent sur eux-mêmes en se renouvelant sans



Types australiens en regard d'un type de femme maorie. — D'après M. F. de Hochstetter.

cesse, tout contribue à former un tableau unique en son genre.

Le collectionneur a ici une précieuse occasion de remplir des corbeilles entières de beaux échantillons de stalactites, de branches, de feuilles et d'autres objets, incrustés en très-peu de temps, comme tout ce qui se trouve sur les gradins de la cascade. Il y aurait là un vaste champ d'exploitation pour un établissement de plastique, comme on en a fondé à Carlsbad, à Vichy et ailleurs.

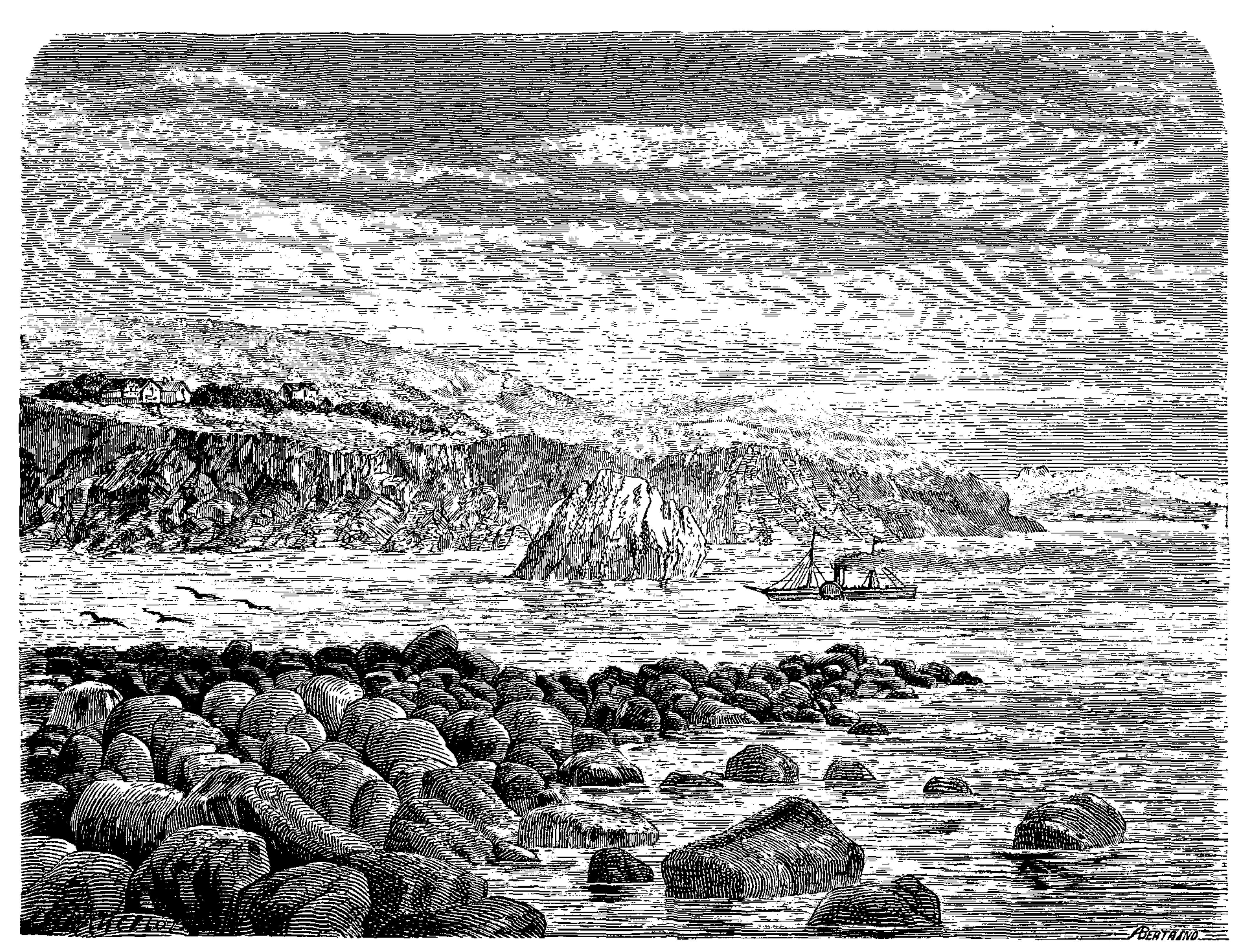
« ... Les magnificences du Te-Ta-Rata ont pour pendant, sur la rive opposée du lac, celles d'une source non moins remarquable et par sa température et par ses qualités incrustantes. Elle a reçu des indigènes le nom expressif de Otaka-Puarangi, l'*Atmosphère nuageuse.* Ses blancs dépôts siliceux descendent aussi de son orifice jusqu'au lac, et on les gravit par un escalier de marbre aux arêtes si vives, aux marches si régulières, aux rampes garnies de si jolies bordures d'arbustes toujours verts, qu'on dirait que la nature a voulu railler et défier ici le savoir et la main de l'homme.

« Peut-être les terrasses superposées de l'Otaka-Puarangi ne sont-elles pas aussi grandioses que celles du Te-Ta-Rata; mais elles sont plus gracieuses et plus fines, et une légère teinte rosée répandue dans tout le dépôt calcaire communique à l'ensemble une beauté particulière. Le bassin de la source, large de quarante à cinquante pieds, renferme une nappe d'eau paisible, d'un joli bleu d'azur et qui se vaporise, mais ne bouillonne pas. A la base septentrionale des terrasses fume une solfatare, le Whaka-Taratana, véritable étang de soufre, dont le trop-plein se jette dans le lac par un courant limoneux[1]. »

Traduit par ÉMILE JOUVEAUX.

1. F. de Lanoye, *Les Grandes scènes de la nature.*





Entrée du havre de Nelson. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER[1].

1858-1860 — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

VIII

Invitation d'un chef christianisé. — Visite au *roi de la paix*. — Coup d'œil sur le passé et l'état présent de la race maorie.

Au sud-ouest de Rotorua, est un vieux pah maori célèbre par les sources thermales qui l'avoisinent. Nous en étions encore à trois milles, la fumée d'un grand feu que mes gens avaient allumé sur une hauteur annonça, suivant la mode maorie, notre arrivée aux habitants du pah, qui m'invitèrent par écrit à les visiter.

Voici la lettre que m'adressa en cette occasion le chef Pini-te-Kore-Kore.

« A Hochstetter!

« Ami! Je te salue. J'ai reçu une lettre du gouverneur qui m'apprend que tu es un hôte distingué, et m'engage à te recevoir amicalement. Viens donc, honorable hôte, viens tout droit dans mon village.

« Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

« Ton ami qui te salue cordialement.

« PINI-TE-KORE-KORE.

« A Hochstetter, chef de l'autre côté de l'eau, visiteur du ciel. »

Pini-te-Kore-Kore, le brave chef d'Ohinemuta, accompagné de ses vassaux, vint solennellement à ma rencontre. Vêtu à l'européenne, il était enveloppé d'un manteau, coiffé d'un chapeau de paille, et tenait une bannière blanche, portant cette inscription en lettres bleues : *Sancta Maria, ora pro nobis*. Quand nous eû-

[1] Suite et fin. — Voy. pages 273 et 289.

mes fait environ vingt pas, il s'arrêta, s'inclina profondément, puis, ôtant son chapeau, il nous cria d'une voix forte le salut d'usage : *Haeremai* (viens)! Je vins, je lui serrai la main, j'échangeai quelques paroles de politesse, puis je fus conduit dans le pah. Ma tente était déjà dressée, et le repas servi, car tel est l'usage chez les Maoris. Quelqu'un vient-il en visite dans une maison européenne, on lui demande s'il a faim, et seulement alors on prépare à manger. Il n'en est pas ainsi chez les Maoris; lorsque des amis ou des étrangers arrivent de loin, les femmes du village commencent aussitôt à peler les pommes de terre, et quand la cérémonie de réception est terminée, le repas est prêt.

Dès que notre connaissance fut devenue plus intime, Pini-te-Kore-Kore fut extrêmement communicatif. Il avait entendu parler de la brillante réception faite à l'évêque catholique Pompallier, à bord de *la Novara* à Auckland, et il souhaitait vivement que je pusse dire à mes amis qu'il était venu à ma rencontre avec la bannière catholique. Élevé dans l'école des Missions, fondée et dirigée par Mgr Pompallier, il était âgé d'environ trente ans, tatoué seulement dans le bas du visage; et dans son extérieur aussi bien que dans ses manières, il avait beaucoup gardé de ses maîtres français. Il m'entretint jusqu'au soir des environs et de leurs habitants, ainsi que de maints combats meurtriers que ceux-ci s'étaient livrés.

Le 4 mai, Pini-te-Kore-Kore revint dans ma tente vers l'heure du déjeuner, et il m'invita d'un air solennel à une cérémonie singulière. Les hommes du village s'assirent en cercle; dans le milieu était un cochon gras, lié à un poteau; à côté se trouvaient six corbeilles de pommes de terre et de kumaras, et un grand sac de farine. Le chef s'avança dans le cercle, fit entendre quelques paroles amicales, et, prononçant mon nom, *te rata Hokiteta*, il toucha d'un bâton le porc, les pommes de terre et le sac de farine, qui me furent offerts en présent de sa part et de celle de sa tribu, à moi et à mes amis, d'après la coutume maorie. Le capitaine Hey remercia pour moi en langue indigène.

Après le déjeuner, je gravis la montagne Ngongotaha, et, arrivé au sommet, je pus jouir d'une vue magnifique, qui d'un côté s'étendait jusqu'aux rives de la baie *Plenty* sur l'Océan, et, de l'autre, jusqu'aux immenses nuages de vapeur blanche que vomissait l'île-volcan Whakari (*l'île Blanche* de d'Urville et le *White-Island* des Anglais). L'après-midi fut consacrée à la visite du pah de notre hôte, et à de longues digressions sur les origines et les coutumes passées de sa race.

Ayant appris de moi la visite que les chefs des environs d'Auckland avaient faite à bord de *la Novara* et les exercices guerriers dont ils nous avaient donné le spectacle, Pini-te-Kore-Kore me dit qu'à cet égard je n'avais rien vu, et que nulle mise en scène actuelle ne pouvait donner l'idée de l'horrible danse de guerre à laquelle se livraient ses ancêtres en présence de l'ennemi.

« Alors, disait-il, l'armée entière, après avoir couru pendant une vingtaine de mètres, se disposait en lignes de cinq, dix, vingt et même quarante hommes de profondeur; chaque groupe s'accroupissait, puis, soudain, à un signal donné par le chef, tous les guerriers se trouvaient debout, leurs armes à la main droite, et tous, avec la régularité d'un régiment sur le champ de manœuvre, levaient d'abord la jambe droite et tout le côté droit du corps, puis la jambe gauche et le côté gauche Ensuite, rapides comme l'éclair, ils sautaient en masse à deux pieds au-dessus du sol, brandissant leurs armes en l'air et poussant des hurlements terminés par une espèce de long et profond soupir et accompagnés de toutes sortes de grimaces : bouche béante, narines gonflées, figure tordue, langue pendante; ils remuaient leurs yeux en tous sens, et l'on peut dire qu'il n'y avait pas un de leurs muscles en repos. C'est de la sorte qu'ils se trémoussaient, marquant la mesure en frappant leur cuisse de la main gauche et en chantant diverses chansons. A ces mots de l'une d'elles : « Qu'ils fuient! » les contorsions des danseurs devenaient effrénées.

« Bientôt les guerriers des deux armées, furieux jusqu'à un véritable désespoir, avaient mis bas toute leur défroque. Les guerriers célèbres se mettaient à appeler par leur nom et à provoquer d'autres guerriers dans les rangs ennemis; les épithètes, les gestes insultants s'entre-croisaient; enfin les deux partis, enflammés de haine et fous de rage, brandissaient leurs armes et se précipitaient, hors d'eux-mêmes, en poussant d'affreux hurlements, préludes d'un combat mortel. Chaque guerrier choisissait son ennemi et la bataille se transformait en d'innombrables combats personnels. Ces duels ne duraient pas depuis une minute que déjà l'un des deux partis avait pris la fuite, poursuivi par les vainqueurs, hurlant comme des chiens en chasse. L'armée qui avait tué le premier homme, chargé avec le plus d'énergie ou poussé les cris d'attaque les plus effrayants, réussissait souvent à remporter la victoire en frappant ses adversaires de terreur panique. La reculade se changeait en défaite et la défaite quelquefois en destruction.

« Après quelques minutes de poursuite, les vainqueurs revenaient sur le champ de bataille pour jouir de leur triomphe; ils relevaient solennellement leurs morts, marquant avec une lance la place où chaque guerrier avait succombé. Les blessés étaient emportés sur des litières formées par deux brancards reliés l'un à l'autre. Les morts ennemis étaient cuits et mangés; seul, le premier tué d'entre eux était mis à part pour les dieux; les blessés ennemis étaient insultés et tués, et les chefs mourants, avant d'exhaler leur dernier soupir, étaient livrés à d'horribles tourments; on leur sciait le corps, dans les parties les plus sensibles, avec des scies faites de dents de requin ébréchées; on leur versait de la gomme de kauri sur la peau; on les faisait cuire vivants. Les jeunes gens qui venaient de combattre pour la première fois étaient appelés par les prêtres, qui leur demandaient s'ils avaient ou non tué quelque ennemi.

« Telle était la vieille manière de combattre des Néo-

Zélandais. Trente ans se sont écoulés depuis qu'on n'a plus vu de semblables *rencontres;* aujourd'hui, ils se contentent généralement de se fusiller de loin.

« Une bataille comme celle que nous venons de décrire terminait, d'habitude, une campagne. Ceux des vaincus qui avaient échappé à la mort et à la captivité fuyaient dans les solitudes des forêts ou d'inaccessibles rochers. Les vainqueurs se gorgeaient, comme des boas constrictors, de la chair de leurs ennemis, puis reprenaient la route de leur patrie, portant en triomphe les têtes sacrées de leurs chefs morts, et balançant, avec des cris insultants, celles de leurs ennemis, plantées au bout de leurs lances. Les femmes, restées à la maison, se précipitaient à la rencontre des triomphateurs, et, si elles avaient à déplorer la perte d'un mari ou d'un parent, elles tuaient, pour se venger, quelques prisonniers.... Les têtes des chefs morts étaient soigneusement conservées intactes par d'ingénieux procédés et déposées au milieu des ossements des ancêtres pour en être retirées aux occasions solennelles et servir alors à exciter les guerriers à la vengeance. Les têtes sanglantes des ennemis étaient plantées au pied des palissades faisant le tour du village et on les injuriait en ces termes : « Tu voulais fuir, mais mon *mére* t'a arrêté du coup; je t'ai cuit et mangé. — Et où est ton père? — On l'a cuit! — Et ton frère? — On l'a mangé! — Et ta femme? — Elle est chez moi, devenue ma femme, à moi! — Et tes enfants? — Ah! vois-les là-bas, chargés de fardeaux, esclaves sans retour!... »

Quand nous descendîmes le Waikato pour revenir à Auckland, le 21 mai, nous débarquâmes à Ngarnawahia afin de rendre à Potatau la visite dont nous nous étions abstenus à notre premier passage.

Dans la première hutte où nous entrâmes, nous vîmes le secrétaire privé du roi, Te Wetini Te Tekrahi, homme grand, robuste, au visage artistement tatoué, dont tout l'aspect annonçait la fierté et la résolution. Il nous reçut cordialement, fit aussitôt servir une collation aux Maoris de notre suite, et sortit pour annoncer au roi notre arrivée. Le palais de ce prince, hutte spacieuse et bien construite, dominée par le pavillon national, se trouve au sommet de la langue de terre comprise entre le Waikato et le Waipa, en sorte que la vue peut s'étendre sur ces deux fleuves. Quelques misérables huttes, éparses au milieu de buissons de fougère sauvage, forment le noyau de ce que devait être un jour, d'après le plan du parti royal, la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Potatau nous fit dire qu'il était prêt à nous recevoir. Devant la porte de sa demeure, était une sentinelle avec une capote d'uniforme bleue, aux parements rouges, et aux boutons de laiton. C'était là la garde du palais. Nous entrâmes par une porte basse. Vingt personnes environ se trouvaient réunies dans la hutte; à droite, dans un coin sombre, était assis sur une natte de paille un vieillard aveugle, à la tête courbée; nous avions devant nous Potatau te Whero Whero, le roi maori. Sa figure, surchargée de tatouages, était belle et régulière; sur le front, une cicatrice profonde révélait l'ancien guerrier qui avait pris part à plus d'une bataille sanglante. Enveloppé dans une couverture de laine d'un brun foncé, Potatau nous rendit notre salut par un léger mouvement de tête. Le capitaine Hey parla de notre voyage, mais le vieillard ne répondit pas un mot. Deux jeunes Maoris, très-avides de s'instruire des usages européens, prirent la parole à sa place. Un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, nous fut présenté comme le fils du roi, et nous apprîmes que les princesses ses filles étaient, comme la Nausicaa d'Homère, occupées à laver. On nous invita à une collation, et, par une attention délicate, on nous offrit du requin séché. J'étais émerveillé de l'appétit des Maoris, cependant je ne pus prendre sur moi de toucher à ce mets, et je fus ravi, en sortant de la hutte royale, de respirer de nouveau l'air pur du dehors.

Maintenant, quelques mots sur l'hôte de ce palais sauvage et sur les causes qui avaient fait de ce vieillard infirme et aveugle le chef suprême d'une race guerrière et indomptée.

Dans le même moment où le principe de nationalité revendiquait ses droits sur la Péninsule italienne, aux antipodes les tribus maories se soulevaient au nom du même principe pour reconquérir leur indépendance. Dans la Nouvelle-Zélande, ce mouvement est déterminé par des causes bien évidentes, et qui proviennent de l'antagonisme des races indigènes et des immigrants européens. Aussi longtemps qu'il y aura parmi les Maoris une étincelle de vie et de sentiment national, le fait seul de leur décroissance et de la multiplication des étrangers, en leur faisant pressentir leur complet asservissement et leur entière absorption par une race plus puissante, doit les pousser à la résistance.

A l'époque de mon séjour dans la Nouvelle-Zélande, les journaux publiaient un grand nombre d'articles sous les titres de *The Maori king movement* et *Land-league,* pour attirer l'attention du gouvernement sur les efforts d'un parti national indigène qui cherchait à gagner toutes les tribus et à les soumettre à un même roi. L'élection de ce chef, chargé de rendre la justice aux naturels, avait pour but de supplanter la couronne anglaise dans ses droits de souveraineté, en même temps que, par le refus de vendre des terres au gouvernement, ils espéraient mettre obstacle aux progrès des colonies européennes. L'autorité n'accorda que peu d'importance à cette affaire. On prit tout cela pour des jeux d'enfant de la part d'un peuple qui, sortant de la barbarie la plus grossière, était tenté d'imiter puérilement en tout les Européens. On crut que la politique la meilleure et la plus sage était de fermer les yeux sur la royauté maorie. En agissant ainsi, disait-on, quand l'attrait de la nouveauté aura disparu pour les indigènes, ce roi de carnaval s'évanouira de lui-même. Mais « ce jeu d'enfant » a amené une lutte sanglante.

Bien qu'une guerre ouverte avec les Européens ne fût nullement dans les vues primitives des diplomates inventeurs du royaume maori, néanmoins toute personne douée de quelque pénétration pouvait voir qu'après l'excitation générale des esprits, entretenue par le parti

national, la moindre occasion conduirait à des hostilités ouvertes.

Pendant mes voyages dans l'intérieur de l'île du Nord, j'ai eu, on l'a vu, l'occasion de faire la connaissance des chefs du mouvement et du roi lui-même. Je pus dès lors me convaincre facilement que l'agitation qui attirait à elle les indigènes était plus sérieuse et avait des racines plus profondes qu'on ne me l'avait dit à Auckland.

Un vieux chef du haut *Waganni* me développa un jour ses vues dans un long discours, sous la forme caractéristique qui suit : il prit une fougère, plante qui, à la Nouvelle-Zélande, croît partout en forme de buissons, la brisa en trois parts, l'une longue et les deux autres petites; la longue tige figurait la Divinité; il la plaça debout sur la terre; les deux autres indiquaient le Maori et le *Pakeha* (Européen).

« Avant que les Pakehas ne vinssent, ajouta-t-il, nous nous regardions comme très-voisins de la Divinité et comme presque aussi élevés que notre Dieu. »

Et il planta la tige maorie tout près de celle de la Divinité.

« Mais quand les Pakehas arrivèrent, nous pensâmes qu'ils étaient plus élevés que nous; nous croyions que le Pakeha était très-près de la Divinité. »

Et alors il plaça la tige pakeha près de la Divinité, et il éloigna la tige maorie et l'enfonça plus avant dans la terre.

« Mais aujourd'hui nous avons appris que le Maori et le Pakeha proviennent de la même source, qu'ils viennent de Dieu, qu'ils ont tous deux de bonnes et de mauvaises qualités, et qu'ils sont tous deux égaux devant Dieu. »



Chef maori. — D'après M. F. de Hochstetter.

En même temps il mit les deux petites tiges à côté l'une de l'autre, devant celle qui les dépassait de beaucoup et figurait la Divinité.

« Pakeha et Maori sont égaux entre eux, ils ont tous deux des droits égaux, et il est bien naturel que les Maoris aient aussi, comme les Pakehas un roi de leur langue et de leur sang. C'est pourquoi nous avons choisi un roi parmi les nôtres, un roi des Maoris, afin qu'il représente nos droits. »

Tels étaient les discours du vieillard, et tous les adhérents du parti royal pensaient comme lui.

Quant au vieux Potatau, il pressentait que la paix avec les Européens pouvait être troublée, et il exprimait en toute occasion le désir qu'elle fût maintenue. Il ne se laissait pas appeler roi des Maoris, mais il se donnait le titre officiel de *Te Kingi ote Marietanga-tuarna*, c'est-à-dire *deuxième roi de la paix*, faisant ainsi allusion à Melchisédech, le roi de la paix de l'Ancien Testament. Et comme on arborait en grande cérémonie, devant l'habitation royale, le nouveau pavillon national composé d'un fond blanc bordé de rouge, avec une croix rouge et trois étoiles au-dessous de l'inscription : *Nuitireni*, c'est-à-dire Nouvelle-Zélande, on désigna ces trois étoiles comme le symbole des trois principes du nouveau royaume : *Wakapono*, *aroha*, *ture*, c'est-à-dire croyance, amour et loi. Cela signifiait que le royaume n'était pas un retour à l'ancien paganisme, mais que les défenseurs du nouvel étendard, puissants et fortifiés dans la lutte avec l'aide de Dieu, apporteraient la fraternité, l'unité et l'amour à toutes les tribus maories, au lieu de la guerre et des anciennes inimitiés; que la loi et la paix régneraient non-seulement parmi les indigènes, mais encore entre eux et les Européens.

Ainsi pensait et parlait alors le roi maori : « La royauté, c'est la paix. » Mais Potatau n'avait que le prestige de son nom, c'était en réalité un faible vieillard. Les hommes d'action étaient de jeunes chefs résolus qui s'intitulaient les ministres du roi, et à leur tête, en qualité de premier ministre, se trouvait un homme très-habile et très-énergique de la tribu des Ngatihahuas, William Thompson, ou le *faiseur de rois*, comme on le surnommait généralement. Agé de quarante ans, chrétien zélé et fort versé dans la Bible, il est à la tête de l'insurrection actuelle.

L'élection du roi maori avait été déterminée, non-seulement par le sentiment national et un besoin d'indépendance qui se faisait jour chez les Zélandais, mais aussi par un mécontentement croissant contre le gouvernement anglais. Ce mécontentement s'était amèrement manifesté par des plaintes publiques qui, malheureusement, dans beaucoup de cas, n'étaient que trop fondées; et comme leurs plaintes n'avaient pas été entendues, les Maoris cherchaient les moyens de mettre eux-mêmes un terme à leurs griefs.

Le parti royal gagna rapidement du terrain, et chercha à organiser les forces des indigènes. Wiremu Tako de Taranaki, habile et prudent politique, parcourut



Danse de guerre des Maoris. Voy. p. 306. — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

le pays, et, par son éloquence, sut réunir les tribus jusque là divisées. Des contributions payées avec empressement par les Maoris assurèrent au roi une dotation annuelle, et aux ministres les ressources nécessaires. *Ngarnawahia*, position très-avantageuse au confluent du Waikato et du Waipa, fut désignée comme la future capitale des indigènes. De là, le roi, ou plutôt son conseil, aplanissait les difficultés qui s'élevaient entre les Maoris; c'est là qu'on donna l'ordre d'arborer le pavillon national dans le port voisin de *Kawhia*, sur la côte occidentale, et que l'on résolut d'établir un droit sur tous les vaisseaux européens qui jetteraient l'ancre en ce lieu; c'est de là que les enfants de pères européens et de mères maories, surtout les jeunes filles qui étaient au service de familles européennes, reçurent l'ordre de revenir sous le giron de leurs mères. Cependant, le gouvernement voyait ces choses d'un œil indifférent, et il demeurait tellement inactif en face de tout ce qui se passait sous ses yeux dans l'intérieur du pays, que les missionnaires anglais eux-mêmes, quand ils avaient des sujets de plaintes contre les indigènes, aimaient mieux demander justice au roi maori qu'au tribunal d'Auckland.

Un chef influent du Waikato avait formé une association appelée *Land league* qui poursuivait un but analogue à celui du parti royal, en cherchant à empêcher les indigènes de vendre de nouvelles terres au gouvernement anglais.

Avant le traité de Waitangi, les chefs avaient souvent donné des districts tout entiers pour une ou deux livres de tabac ou pour quelques pièces d'étoffe. Après ce traité, le gouvernement payait en moyenne un shilling par acre aux indigènes; mais leurs prétentions s'élevèrent d'année en année. On leur disait : « La terre ne vous a pas été donnée par Dieu pour que vous la laissiez en friche, car il est écrit dans la Bible que l'on doit cultiver la terre afin qu'elle rapporte cent pour un. » Les Maoris répondaient : « Oui, mais il n'est écrit nulle part que nous devons vous la vendre un shilling l'acre. »

En août 1859, ce mouvement s'était déjà étendu dans l'île depuis le nord jusqu'au sud; un grand banquet maori eut lieu près de Wellington, dans la vallée de Wairarapa; l'irritation survenue entre les indigènes et les colons avait alors atteint un tel degré, que beaucoup de ces derniers s'enfuirent à la ville, et que le *Wellington Independant*, sonnant l'alarme, demandait à quoi devaient servir les tonneaux de poudre rassemblés par les indigènes, et comment ils pouvaient acheter des cargaisons d'armes à feu.

Une vente de terres, sur la côte sud-ouest de l'île du Nord, dans le district de Taranaki, fournit le premier prétexte des hostilités, bien qu'il ne se fût pas formé encore en cet endroit un parti royal proprement dit. Un indigène de Taranaki, du nom de Te Teira, avait vendu au gouvernement une pièce de terre de six cents acres à Waitara, dans le voisinage de *New-Plymouth* capitale de la province de Taranaki. Mais Wiremu Kingi, (William-King) chef aussi brave que résolu, s'opposa à ce marché d'après le motif que Te Teira n'avait pas le droit de vendre la terre sans son consentement, et il empêcha l'arpenteur envoyé par le gouvernement de mesurer le terrain vendu. Quand l'arpentage eut eu lieu sous la protection des troupes anglaises, vers le milieu de mars 1860, Kingi aidé par ses partisans, construisit en une nuit sur le sol débattu un *pah*, c'est-à-dire un camp retranché, formé de fossés et de palissades, et reprit possession de la terre. Le 17 mars, ce pah fut enlevé par les troupes que commandait le colonel Gold; et le premier coup de feu partit du côté des Européens qui, d'après les idées des naturels, devenaient ainsi responsables de tout le sang qui serait versé par la suite. Les journaux nous ont depuis informé des alternatives de la lutte. Les indigènes ont été vaincus, sans doute, mais au prix de beaucoup de sang.

IX

Retour à Auckland. — Flore et faune de la Nouvelle-Zélande.

En quittant le vieux Potatau, je redescendis le Waikato, à travers des contrées déjà connues.

Le 22 mai, nous essuyâmes un ouragan d'une telle violence qu'il soulevait les vagues du fleuve au point que nous ne pûmes songer à continuer ce jour-là notre route dans un canot pesamment chargé. La tempête se termina dans la nuit par une averse terrible.

Le 23 au matin, le temps s'était si bien éclairci que nous pûmes continuer notre voyage, et, à une heure de l'après-midi, nous débarquâmes dans la crique Teira, un peu au-dessous du confluent du Mangatawhiri. Nous eûmes là à monter, puis à redescendre une colline glissante jusqu'à la maison d'un colon européen. Après une courte pause, nous nous mîmes en route pour Drury Le ruisseau fortement grossi du Waipapa, près de Mangatawhiri, sur lequel nous dûmes jeter un pont pour le franchir, nous retint si longtemps qu'il faisait déjà sombre quand nous parvînmes à la *Great South Road*. Nous pensions avoir touché le but; mais combien nous nous abusions! Je n'ai jamais vu une soi-disant route dans un tel état, c'était bien plutôt une rivière ou un marais dans lequel nous enfoncions jusqu'aux genoux. Joignez à cela un temps affreux, une pluie violente et des éclairs fulgurants, nos seuls guides dans la nuit sombre. Néanmoins, nous voulûmes encore atteindre le *Drury Hotel*. Dans quel état nous y parvînmes enfin à dix heures du soir, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décrire.

Cependant tout est bien qui finit bien. Nous trouvâmes dans l'excellent hôtel tout ce qu'il fallait pour nous remettre de nos fatigues, et le 24 mai, nous étions heureusement de retour à Auckland, où je mis en ordre mes notes et les collections que j'avais recueillies dans mon excursion, que pourraient m'envier bien des confrères en histoire naturelle.

La flore de la Nouvelle-Zélande l'emporte de beaucoup en intérêt sur les richesses minéralogiques et sur la faune de ce pays. Les célèbres voyages de Cook nous avaient révélé ces trésors botaniques. En 1824 et 1827,

Duperrey, sur la frégate *la Coquille*, et Dumont-d'Urville, sur la frégate *l'Astrolabe*, ajoutèrent aux connaissances déjà acquises par les observations du professeur Richard, qui décrivit environ deux cents nouvelles espèces végétales de ce pays.

Lors de l'expédition antarctique (1839-43) du capitaine James Ross, le docteur Hooker vint à la Nouvelle-Zélande. Naturaliste distingué il a attaché son nom à un ouvrage célèbre, dans lequel il a coordonné et mis en œuvre tous les matériaux connus jusqu'à l'année 1863.

Le nombre total des espèces que Hooker a réunies dans sa *Flore* se monte à près de dix-neuf cents, mais il s'en faut que l'on connaisse toutes les productions végétales de la Nouvelle-Zélande. Des contrées entières restent encore à explorer. C'est seulement dans l'île du Nord que les recherches botaniques ont pénétré jusque dans l'intérieur; mais dans l'île du Sud, les Alpes zélandaises, qui s'étendent dans toute la longueur, n'ont jamais été visitées dans l'intérêt de la science.

Parmi les plantes utiles, le lin zélandais, *phormium tenax*, occupe un des premiers rangs. Cette plante est tout à fait spéciale à la Nouvelle-Zélande et aux petites îles voisines, de Chatham et de Norfolk, et elle ne se trouve nulle part ailleurs. Les filaments, extraits des feuilles par les indigènes, et dont la valeur fut bientôt appréciée par les Européens, devinrent le premier article d'échange avec les Maoris.

Ce qu'est le bambou pour les habitants de l'Asie orientale et méridionale, le *phormium* l'est pour les naturels de la Nouvelle-Zélande. On l'utilise pour des besoins innombrables. Près de chaque hutte, de chaque village et de chaque route, s'élèvent ses buissons sauvages ou cultivés, et propres à tous les usages. La feuille, en forme d'épée, aussi bien que la plante entière, est nommée par les naturels *harakéké*, et la fleur, analogue à celle de l'agave, se nomme *korari*. Toutes les parties de la plante, les fleurs, les tiges et les feuilles, fournissent aux indigènes une matière précieuse par son utilité. Les fleurs, d'un rouge brun, contiennent une grande quantité de suc doux comme le miel que les enfants sucent avec avidité et que les naturels recueillent dans des calebasses. Entre les feuilles se trouve une substance gommeuse employée par les Maoris comme cire à cacheter et comme amidon, et les fleurs desséchées, qui s'embrasent comme des allumettes, sont très-utiles aux indigènes, surtout pendant leurs voyages. La feuille cependant est la partie de la plante qui rend le plus de services. Cueillie fraîche sur le buisson, elle sert de papier aux modernes lettrés de la Nouvelle-Zélande. Au moyen d'un coquillage, ils y écrivent leurs pensées. Découpée en bandes plus ou moins étroites, selon l'usage que l'on en veut faire, elle remplace, par la force extraordinaire de ses filaments, les liens, cordes, ficelles, câbles, etc. Cette plante est indispensable aux indigènes pour la construction de leurs huttes et de leurs canots. Avec les bandes de feuilles vertes, les femmes tressent de jolies corbeilles qui servent de plats et d'assiettes; les hommes en font de la toile, des filets et des voiles. Dans l'état naturel, la feuille sert à tous ces usages, mais les indigènes savaient aussi préparer les filaments teillés, les teindre, et en faire des couvertures, des manteaux et des paillassons. Le vêtement habituel, *weruweru*, était fait avec la feuille à moitié préparée; le vêtement de cérémonie, *kaitaku*, avec de fines bandes entrelacées de diverses couleurs. Pour teindre en noir, ils employaient l'écorce de l'arbre *hinan* (elæocarpus); pour teindre en rouge, celle du *tawaiwai* (phyllocladus).

De quelque contrée qu'il arrive et sur quelque point de la côte de la Nouvelle-Zélande qu'il pose pour la première fois le pied, le voyageur est frappé avant tout de deux particularités dans le caractère de la végétation : l'abondance des fougères et des arbrisseaux et l'absence de prairies et de fleurs, absence qui s'explique par la disette de gazon et le petit nombre de plantes annuelles.

Les champs qui, vus de loin, à côté des immenses forêts, ne paraissent que pâturages et gazons, se composent, en y regardant de plus près, de buissons à hauteur d'homme avec de petites fleurs blanches microscopiques, et surtout de fougères (*pteris esculenta*), le rarahouè des indigènes, dont la racine formait autrefois leur principal aliment. On ne se fait jour qu'avec peine à travers ces fourrés épais, où rarement on rencontre de sentier tracé, et sur les chemins même, les tiges ligneuses de cette fougère embarrassent d'une manière très-désagréable les pieds du voyageur.

Si, de la lisière de la forêt, on pénètre dans l'intérieur, ce sont toujours des fougères qui frappent d'abord les yeux, de magnifiques fougères arborescentes aux superbes couronnes, aux tiges revêtues d'écailles; ce sont des variétés infinies d'hyménophylles et de polypodies qui couvrent les troncs des arbres; en un mot, des fougères de toutes les espèces et en quantités innombrables.

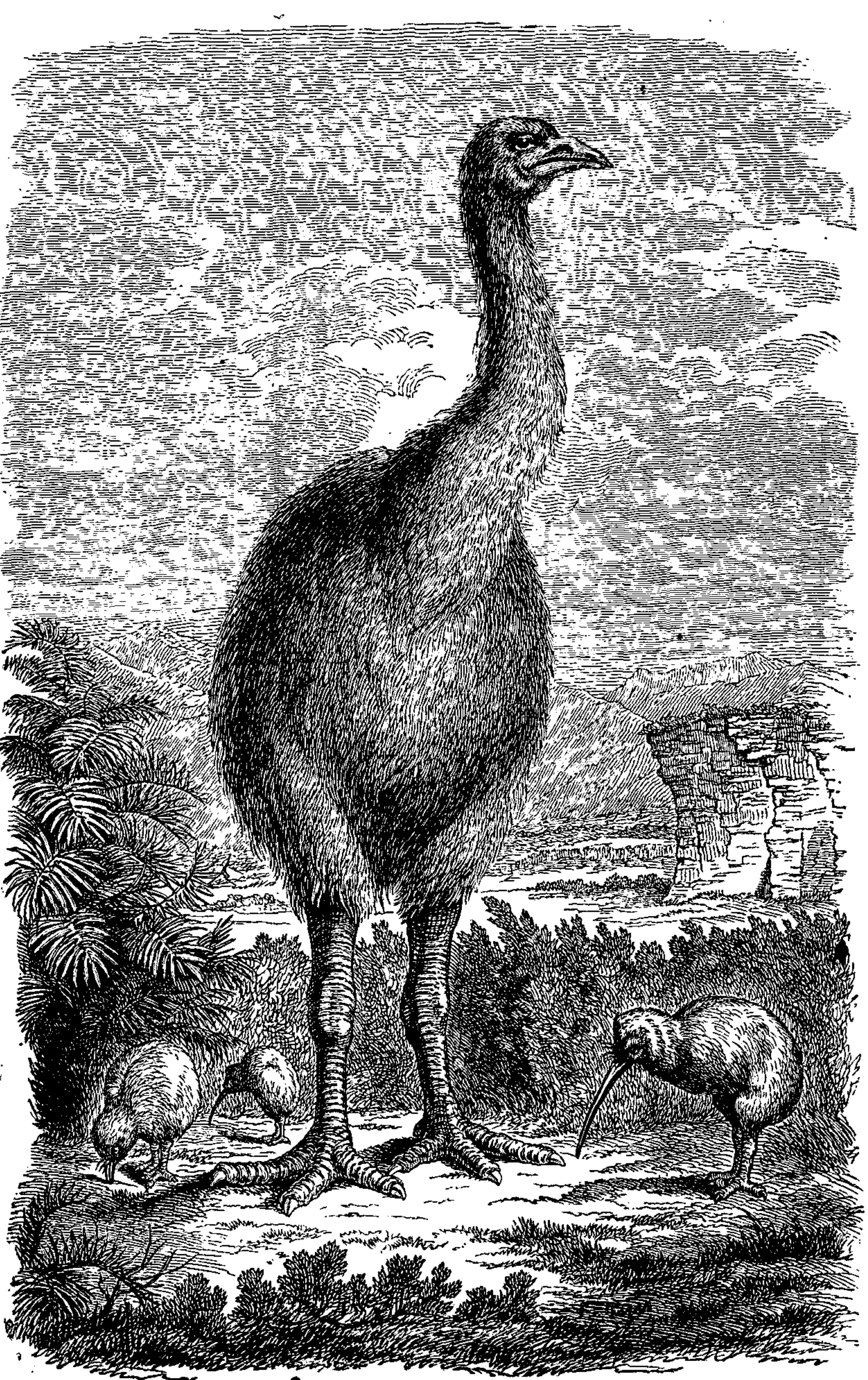
Si les forêts ne renferment presque pas de fleurs aux couleurs variées, peu d'herbe, rien que des arbrisseaux et des arbres, qui décrira pourtant le ravissement que le véritable amant de la nature éprouve devant la beauté sévère de leurs profondes solitudes? Là des générations entières de nobles végétaux dépérissent de vieillesse pendant que de nouveaux et vigoureux arbres grandissent près des troncs couverts de mousse des patriarches de la forêt renversés par les années. Il y règne un profond silence qui remplit l'âme d'une douce mélancolie, et l'ensemble de la scène offre un aspect de grandeur tranquille plus imposant que celui que produisent les plus beaux monuments de l'architecture classique. On n'y entend que la chute des arbres et les cris aigus du perroquet, car les oiseaux qui chantent au bord des forêts se taisent sous leur dôme obscur. Tout est muet autour des arbres tombés tandis que la brise et les vents font frémir les feuilles des arbres encore debout. A Noël le pohutukaua, ou *metrosideros*, se couvre de fleurs écarlates; c'est alors le plus éclatant des arbres de la forêt néo-zélandaise; le rimu (*dacrydrum cupressinum*), a un inexprimable caractère de grandeur et de mélancolique beauté. Quelques espèces de pins rappellent au colon ceux de la vieille patrie anglaise, et, chose qui

n'est pas habituelle aux conifères d'Europe, croissent mêlés à des arbres de genre différent. Le célèbre et splendide kauri (*dammara australis*), les domine tous de sa cime pyramidale.

Des voyageurs ont beaucoup parlé de la solitude des forêts, mais les arbres ne sont-ils pas une véritable société, dont on regrette l'absence quand on voyage dans les immenses plaines nues? Ce n'est qu'en traversant les prairies que le voyageur est tout à fait seul; là il sent qu'il se trouve au milieu d'un monde dont il ne fait pas partie et qu'il est vraiment isolé dans un désert sans limites.

Les espèces vivantes de ces forêts sont en petit nombre : les plus remarquables appartiennent à la classe des oiseaux, et parmi ceux-ci, des espèces tout à fait inconnues ailleurs.

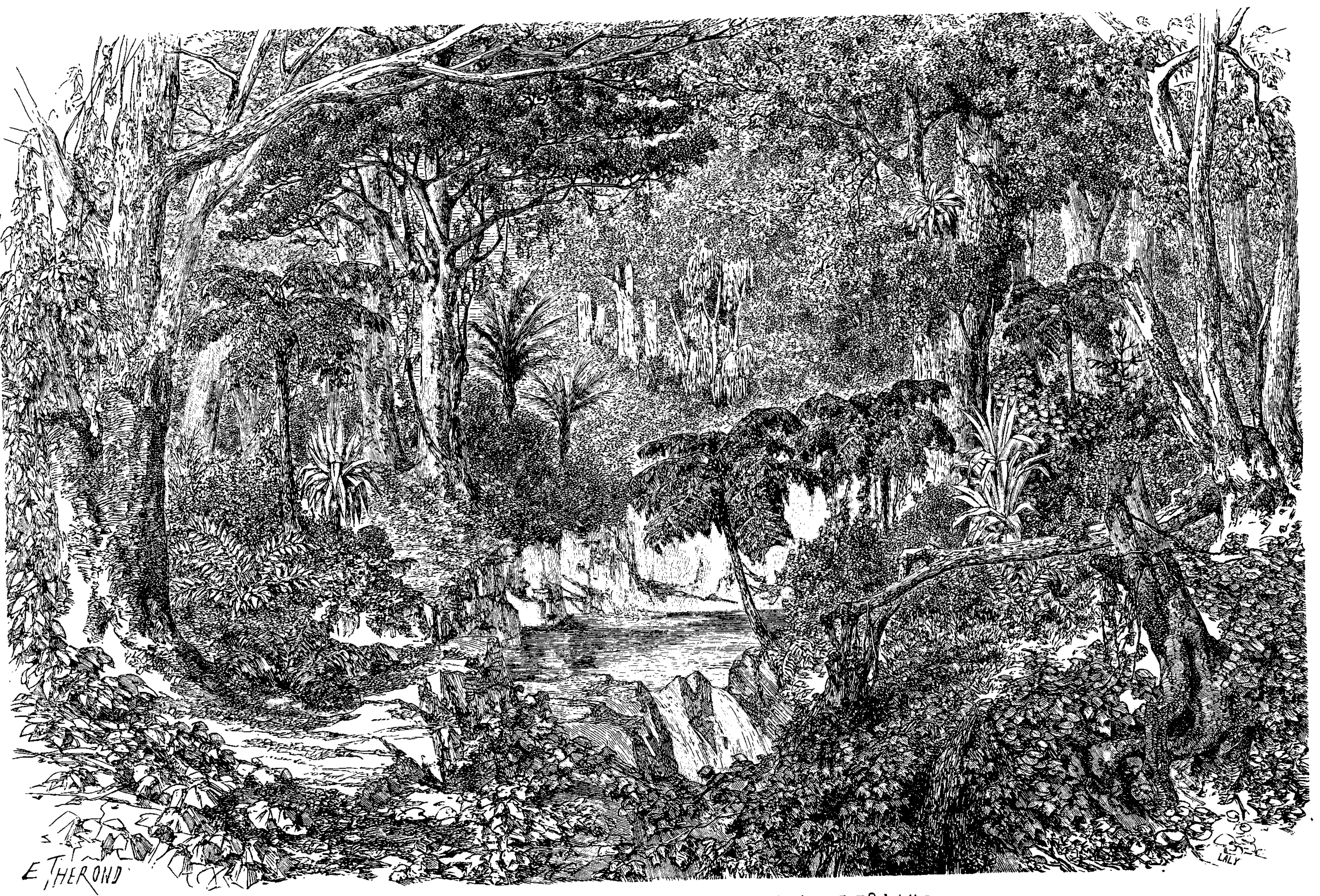
Quand, en 1812, la première dépouille d'un kiwi zélandais fut apportée en Angleterre, on ne savait comment classer cet étrange animal. Représentez-vous un oiseau; à peine plus grand qu'une poule, sans ailes et sans queue, avec quatre orteils au pied, un long bec de bécasse, et le corps couvert de longues plumes blanches fines comme des cheveux. Des exemplaires du nouvel oiseau arrivèrent successivement en Europe et furent payés de deux à trois cents francs : on supposait que l'espèce en était presque détruite. Récemment néanmoins, on a prouvé que c'est seulement dans le voisinage de la demeure des hommes qu'elle a entièrement disparu, mais qu'elle se trouve encore aujourd'hui en grand nombre dans les forêts des contrées montagneuses inaccessibles, quoiqu'elle s'éteigne rapidement devant les envahissements de l'homme. Les différentes variétés de cet oiseau, le kiwi des Maoris, *apteryx australis*, ou *apterix mantelli*, des classifications, ont complétement disparu des lieux occupés par l'homme. Dieffenbach raconte que pendant un séjour de dix-huit mois dans la Nouvelle-Zélande, il ne put se procurer qu'un seul de ces oiseaux, malgré les récompenses qu'il promettait partout aux indigènes. A ma connaissance, jusqu'à présent, on n'a réussi à introduire vivant en Europe qu'un seul apteryx; c'est une femelle qui, depuis 1852, se trouve dans les jardins zoologiques de Londres. On la nourrit de mouton et de vers.



Kiwis et Dinormis ingens ou moa. — D'après un dessin de M. F. de Hochstetter.

Ce que l'on sait du genre de vie de l'*apteryx mantelli* s'applique aussi à tous les autres kiwis. Ce sont des oiseaux nocturnes qui, le jour, se cachent dans des trous, de préférence au milieu des racines des grands arbres des forêts, et ne sortent que la nuit pour chercher leur nourriture, composée d'insectes, de larves, de vers et de différentes semences. Ils vivent par couples, la femelle ne pond qu'un œuf, qui, d'après le dire des indigènes, est alternativement couvé par le père et la mère. Le mâle est plus grand et a le bec plus long. Ces oiseaux peuvent courir avec une extrême rapidité; une femelle que j'avais eue quelques jours dans ma chambre, sautait facilement sur des objets élevés de deux à trois pieds.

Les chats et les chiens sont, après l'homme, les ennemis les plus dangereux de ces oiseaux. Les indigènes-sa-



Intérieur de forêt à la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Thérond d'après M. F. Hochstetter.

vent, en imitant son cri pendant la nuit, l'attirer vers eux, puis, lui montrant tout à coup de la lumière, ils l'éblouissent à tel point qu'ils peuvent ou le prendre avec la main, ou le frapper à l'aide d'un bâton. Les chiens sont employés à la chasse du kiwi, et l'on comprend ainsi comment cet oiseau ne se trouve plus depuis longtemps dans les contrées habitées.

Le kiwi n'est cependant que le dernier et faible représentant des apteryx qui peuplaient autrefois la Nouvelle-Zélande. Les indigènes désignent par l'appellation de *moa* une espèce d'oiseau que nous ne connaissons que par des débris de squelettes, une espèce de véritables oiseaux géants. Les missionnaires avaient recueilli depuis longtemps de la bouche des indigènes des récits et des traditions sur ces gigantesques moas contre lesquels les ancêtres des Maoris modernes ont dû combattre à leur arrivée dans l'île. Les naturels montrent encore, sur les rives du Rotorua, l'endroit où leurs pères ont tué le dernier moa, et pour confirmer la vérité de leurs récits, ils présentent, comme les restes de ces oiseaux monstrueux, de grands squelettes qu'ils ont trouvés dispersés dans les alluvions du fleuve, sur les côtes de la mer, dans les marais.

« Ces ossements appartiennent à quatre espèces rapprochées, mais différentes de taille. La plus grande a reçu des naturalistes le nom de *dinormis*, la seconde celui de *palapterix*, la troisième celui d'*aptornis* et la plus petite l'appellation de *nothornis*. Quatre mètres étaient la hauteur moyenne des plus grands moas ou dinormis. Comme tous les oiseaux du genre *autruche* ils étaient incapables de voler, et, à l'opposé de toute la gent emplumée, avaient les fémurs et les tibias remplis de moelle au lieu d'air. Un de leurs œufs, trouvé dernièrement dans un tombeau de chef, mesurait neuf pouces de diamètre, vingt-sept de circonférence et douze en longueur[1]. »

Parmi les squelettes que j'ai rapportés à Vienne et qu'a recomposés le docteur Jäger se trouve celui d'un *palapteryx ingens* d'Owen. Il appartient à un jeune individu; la hauteur entière du squelette jusqu'au sommet de la tête est de six pieds et demi de Vienne; c'est la hauteur moyenne de l'autruche; mais un individu adulte aurait certainement été d'un quart plus grand.

Il n'est pas étonnant que cette espèce soit détruite. Les faits historiques prouvent surabondamment que l'homme a fait entièrement disparaître de la surface de la terre des familles d'animaux, et que ce sont précisément les plus grands qui succombent les premiers. Si l'on excepte les animaux domestiques, qui, par leur dépendance absolue envers l'homme, sauvent leur existence, on peut même dire que tous les grands animaux sont anéantis ou détruits.

Reportons-nous par la pensée au temps où la Nouvelle-Zélande n'avait encore été foulée par aucun pied humain. Les oiseaux géants étaient alors les seuls grands habitants de cette île; car on ne connaît d'autre mammifère indigène qu'une petite souris. Les innombrables moas de la Nouvelle-Zélande offrirent aux premiers immigrants la nourriture nécessaire pour se développer et former une nation qui comptait des centaines de milliers d'hommes, ressource indispensable dans une contrée qui ne fournissait d'autre aliment végétal que des racines de fougères.

1. Tompson, *Story of New Zealand*, t. I.

Les traditions des indigènes viennent aussi confirmer cette hypothèse. Ngahue, d'après la légende, le découvreur de la Nouvelle-Zélande, décrit le pays comme habité par des oiseaux monstrueux. On conserve des poésies dans lesquelles le père apprend à son fils comment il doit combattre le moa, et le mettre à mort. On y décrit les repas qui avaient lieu après une chasse fructueuse. On a trouvé des collines tout entières pleines des squelettes de ces animaux, qui provenaient des débris de leurs festins. On mangeait la chair et les œufs, les plumes servaient à orner les armes, les crânes tenaient lieu de boîtes dans lesquelles on conservait les poudres colorantes; avec les os, on fabriquait des hameçons, et les œufs gigantesques étaient placés dans les tombeaux comme viatique pour le long voyage que les morts commençaient dans les enfers.

Ces grands oiseaux ont été ainsi dans les temps primitifs le principal gibier des indigènes, et tout porte à croire qu'ils furent complétement anéantis dans l'espace de quelques siècles. Ils ont succombé devant la même loi fatale qui fait disparaître sous nos yeux d'autres animaux de la Nouvelle-Zélande, le kiwi, le kakapo, et la souris kioré. Les cavernes dans lesquelles on trouve leurs squelettes étaient peut-être les lieux de refuge des premiers individus qui abordèrent dans ces îles.

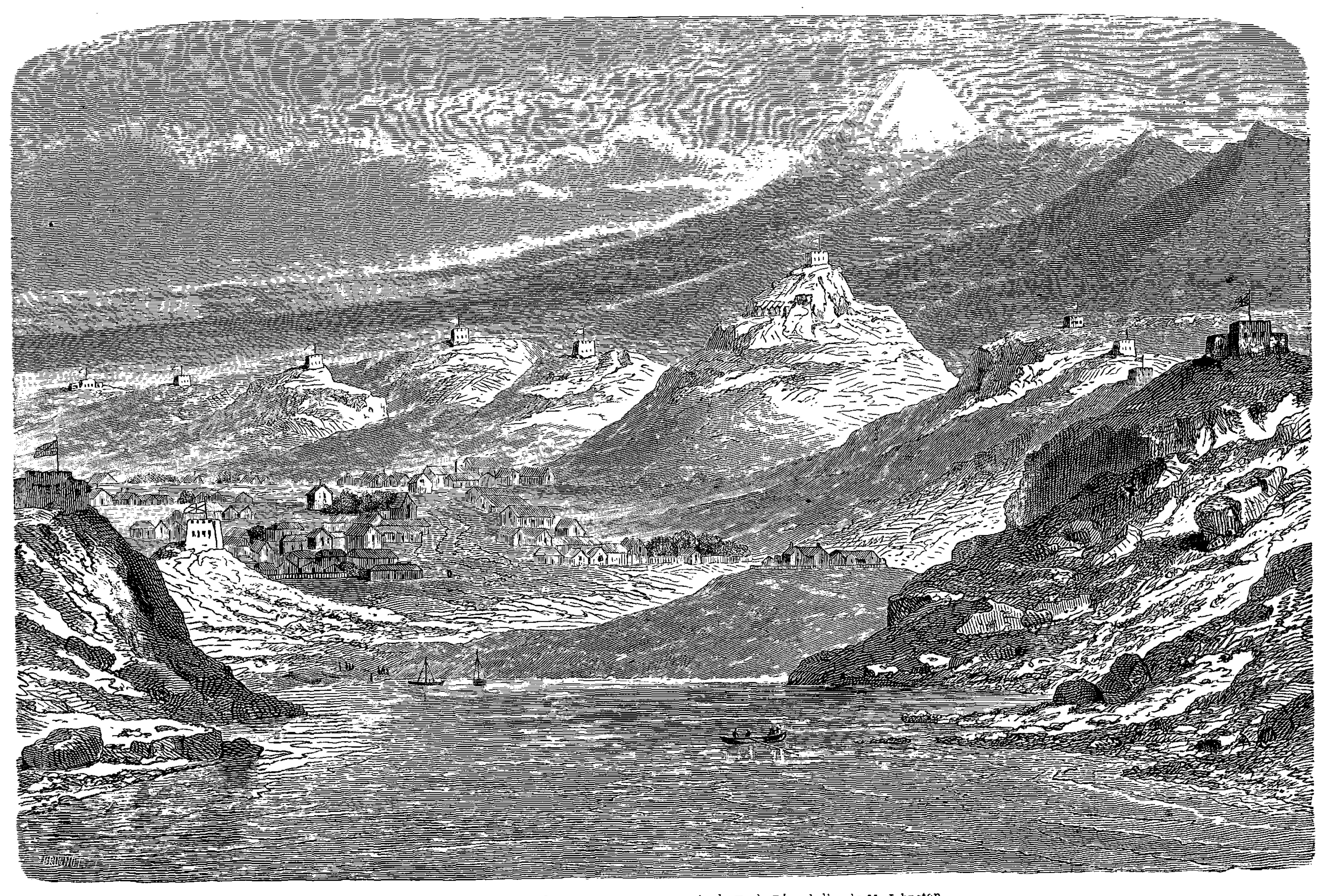
X

Excursion dans la grande île du Sud. — Le détroit de Cook. — Nelson et son territoire. — Les Alpes et les glaciers du sud. — Otago. — Ses richesses aurifères, etc.

Avant de clore ces rapides aperçus sur une terre dont la description exigerait de longs développements, je dois à mes lecteurs de les conduire sur quelques points, de la grande île méridionale[1]; je les prierai de vouloir bien m'y suivre un instant sur les pas de mon ami Julius Haast, le meilleur guide que l'on puisse prendre pour cette contrée, qu'il a parcourue pendant plusieurs années en géologue, en naturaliste et en géomètre.

Embarqués au havre de Manoukaou, nous ne pouvons doubler l'extrémité sud-ouest d'Ika-na-Mawi sans saluer le Mont-Egmont, qui porte sa couronne de neige éternelle à 2480 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, où plongent ses racines, et sans jeter un coup d'œil sur la cité de New-Plymouth, qui s'élève au pied du vieux volcan éteint, et dont la ceinture de forts et de blockhaus témoigne à l'observateur que dans ce district les luttes armées de l'homme contre l'homme ont remplacé les convulsions intestines de la nature.

1. *Tawai-Pounamou* des indigènes, *Middle Island* des anglais qui ont affecté la qualification d'île du Sud à la petite île *Stewart*.



Vue de New-Plymouth et du Mont-Egmont. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Johnston.

Dès qu'on a derrière soi la haute pyramide du Mont-Egmont, on entre dans les eaux toujours turbulentes du détroit de Cook, et en inclinant légèrement au midi on ne tarde pas à apercevoir les côtes rocheuses et boisées de l'île d'Urville, sentinelle avancée de Tawai-Pounamou, et qu'il faut laisser à gauche si l'on veut atteindre la ville de Nelson.

Placée à l'extrémité sud-est de la baie de Tasman, au pied d'une chaîne de montagnes, la ville de Nelson jouit d'un air calme et d'un ciel pur : un des climats les plus beaux et les plus agréables du pays, justifiant parfaitement son titre de jardin de la Nouvelle-Zélande.

Les avantages de la situation de la ville sont généralement connus; mais un regard jeté sur la carte fait voir que la position de Nelson, sous un autre rapport encore, est extrêmement favorable et bien choisie. Par mer, elle a des communications faciles avec les côtes occidentales et orientales de l'île du Nord et de l'île Stewart, et par terre, des routes et des chemins la relient, dans la direction du sud, avec les districts des côtes occidentales qui prennent de jour en jour plus d'importance, en raison de leur richesse charbonnière et métallique, et de leur florissante agriculture.

Nelson a été fondée peu d'années après Wellington, et elle fut le second établissement de la Compagnie de la Nouvelle-Zélande sur le détroit de Cook. C'est en février 1842 qu'arriva le premier navire avec les immigrants, et le 25 mai de la même année est inscrit dans les annales de la ville comme le jour mémorable où, pour la première fois, la charrue fonctionna sur le sol vierge de la colonie. Malgré les dures épreuves que la jeune colonie eut à supporter, elle gagna en importance d'année en année, et quand, à la suite de nouvelles explorations, on découvrit des gisements de charbon de terre, de fer, de minerai de cuivre, de graphite et d'or, Nelson fut reconnue pour la principale contrée minérale de la Nouvelle-Zélande.

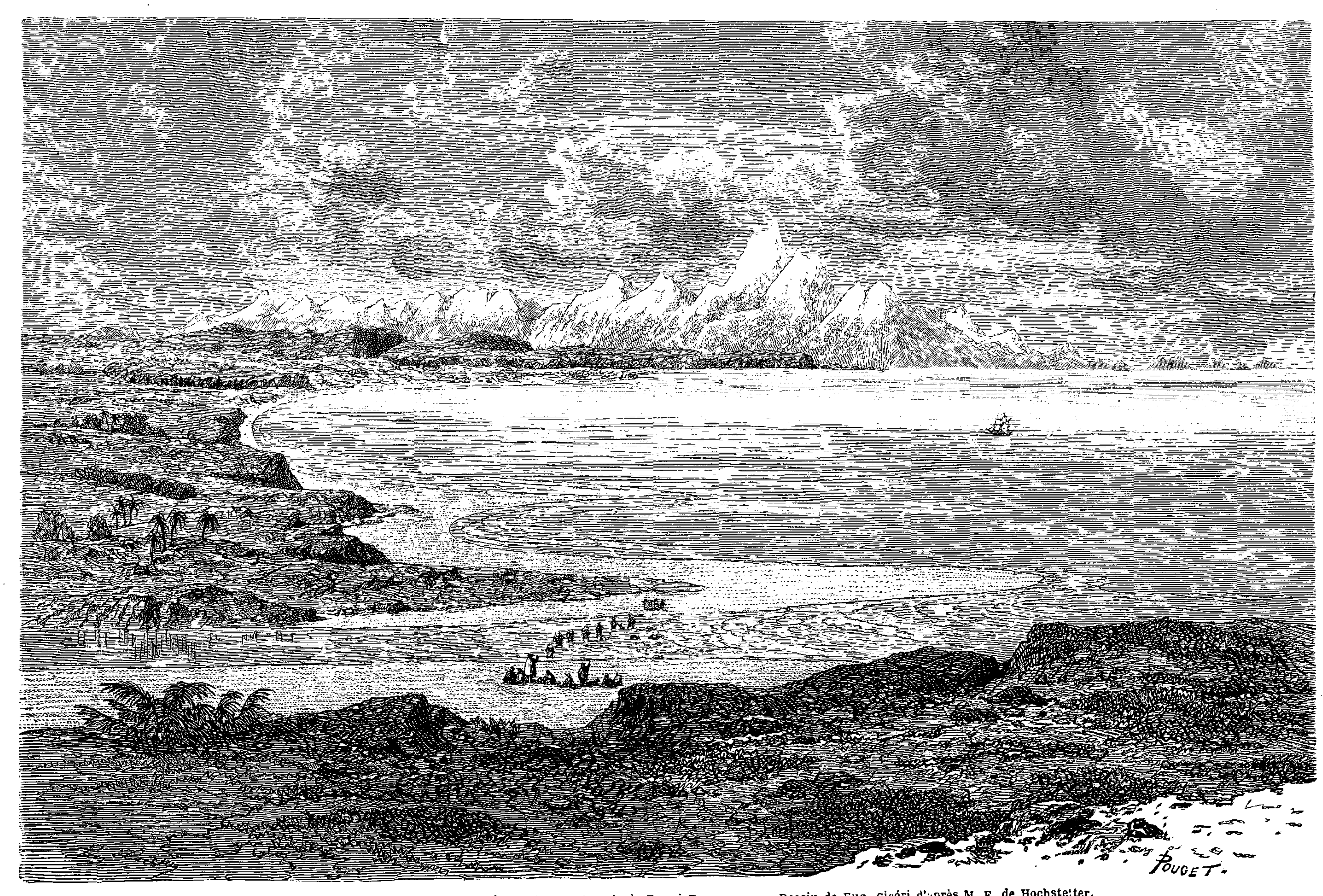
Maintenant la province compte environ dix mille habitants, dont cinq mille appartiennent à la ville et aux environs les plus proches. Nelson est située sur une sorte de delta formé par les alluvions de deux petits cours d'eau, le Maitai et le Brookstreet, qui se confondent au centre de la ville. L'impression produite par les jolies maisonnettes des colons, qu'entourent de beaux jardins, est des plus agréables; les habitations se serrent de plus en plus dans les rues principales, de grands bâtiments s'élèvent, et Nelson prend de plus en plus l'aspect d'une grande ville. Le 26 août 1859 furent solennellement entrepris de nouveaux édifices publics, et, grâce à la bienveillance des habitants, je fus admis à l'honneur de poser la première pierre d'un beau bâtiment destiné à l'art et à la science, le *Nelson Institute.*

Certainement, c'est un point remarquable dans l'histoire de ce jeune établissement que celui où des hommes entreprenants, après avoir terminé le pénible travail de la première colonisation, bâti des maisons, défriché des champs, tournent leurs pensées vers un plus noble but, la culture de l'art et de la science, ces fleurs et ces fruits de la civilisation. Un pont suspendu et un joli pont de bois traversent le Maitai, et Nelson peut s'enorgueillir du premier chemin de fer qui ait sillonné le sol zélandais.

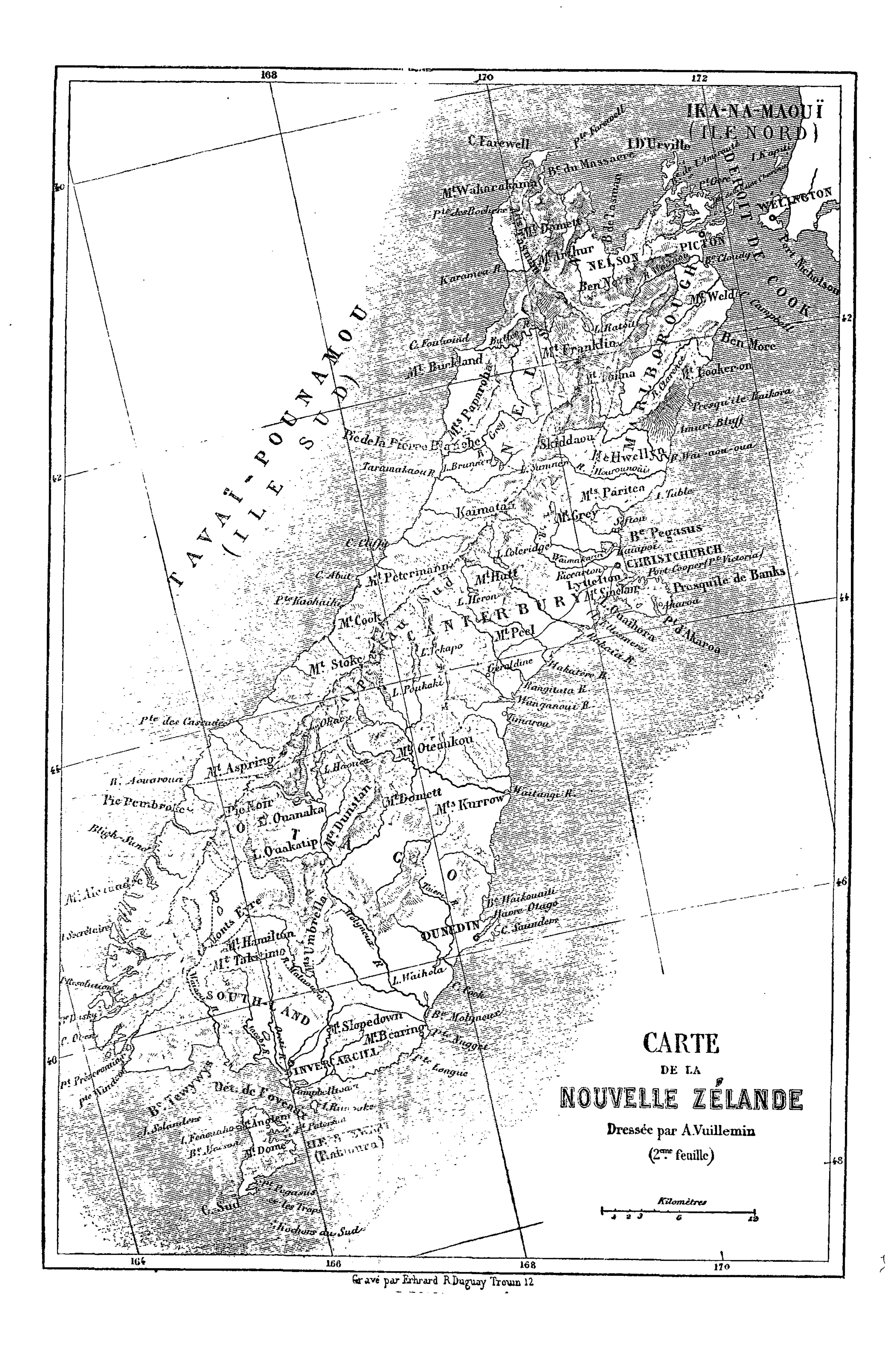
Une excellente route conduit de Nelson dans la direction du sud, à travers les districts de Waimea et de Waüti, couverts des champs et des prairies les plus fertiles. Sur ce sol d'alluvion, les fermes, et des groupes de fermes, s'élèvent rapidement, et des localités, grandes et petites, se forment de toutes parts. Là se trouve Richmond avec l'*hôtel de l'Étoile et de la Jarretière,* dont le propriétaire s'efforce de conserver aux antipodes la bonne renommée de ce nom si célèbre; plus loin, Stoke, Hope, Spring-Grove, Wakefield. Je rencontrai aussi là deux noms allemands, Ranzau, à peu de distance de Richmond, et Sarrau, près des collines Moutere. Une troupe d'enfants éveillés, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, me salua dans cette dernière localité; mais les vieillards, de simples paysans du Mecklembourg et du Hanovre, se plaignirent amèrement de la mauvaise foi des agents qui les avaient amenés ici, des déceptions cruelles et des souffrances qu'ils avaient endurées, jusqu'à ce qu'enfin, par leurs efforts et leur zèle, ils furent arrivés à une existence supportable. Plus à l'ouest encore, au pied des chaînes de montagnes, se trouvent les plaines fertiles de Riovaka et de Motueka, qui, il y a quinze ans, n'étaient qu'un désert; aujourd'hui, avec leurs prairies, où paissent de magnifiques troupeaux, avec leurs champs, leurs vergers et leurs maisons européennes, avec leurs montagnes de neige à l'arrière-plan, elles présentent le tableau le plus enchanteur et rappellent nos ravissantes vallées des Alpes.

Si l'on veut se faire une idée de la somme de travail qu'il a fallu pour transformer ces vallées en de riantes campagnes, que l'on remonte le cours de la rivière qui les traverse. Une journée de voyage suffit pour pénétrer au delà des contrées cultivées dans les districts méridionaux, où les bûcherons et les bergers forment les premiers avant-postes de l'agriculture, et où bientôt commence le désert d'un sol vierge à peine foulé par un pied humain, forêts, marécages, buissons. Les pauvres huttes de ces pionniers dans lesquelles on peut trouver l'hospitalité et des visages amis, prennent, sur ces limites de la nature sauvage, l'importance d'une oasis dans le désert ou d'une île dans le vaste Océan. On éprouve un sentiment étrange en abandonnant les dernières cabanes habitées par des hommes, pour explorer des régions inconnues où aucun sentier ne conduit plus, et dans lesquelles, aussi loin que l'œil peut s'étendre sur la montagne et dans la vallée, rien ne trahit plus la trace de l'existence humaine. On avance péniblement à travers bois et buissons, on suit les rives des fleuves, au milieu d'un gazon monotone; on traverse avec effort, et même avec péril, des torrents rapides; on rampe sur des rochers et sur des montagnes, et l'on a à combattre des difficultés de toute sorte[1]. Personne ne peut dire

1. Il n'y a pas de montagnes plus fières, mieux boisées et plus déchirées que celles de la Nouvelle-Zélande; il n'y en a probable-



Les Alpes du sud et le Mont Cook vu de la côte occidentale de Tawai Pounamou. — Dessin de Eug. Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.



Gravé par Erhrard R. Duguay Trouin 12

où l'on va, et c'est avec un ravissement joyeux que l'on regarde, du sommet des hauteurs, le paysage inconnu jusque-là. Collines, vallées et rivières n'ont pas encore de nom; on les baptise suivant l'humeur et la fantaisie du moment, d'après les souvenirs de la patrie ou des amis absents, et l'on se transporte par la pensée aux temps à venir où toutes ces plaines et ces vallées seront habitées jusqu'aux montagnes neigeuses les plus éloignées dont les sommets se dressent à l'horizon, et où des routes et des chemins commodes permettront d'atteindre en un jour le but auquel on a peine à arriver aujourd'hui après un voyage fatigant d'une semaine entière.

Tawai-Pounamou est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes qui forme comme la colonne vertébrale de l'île. Les neiges perpétuelles qui couvrent les crêtes de cette chaîne, l'élévation de ses sommets dont plusieurs dépassent 4000 mètres, l'étendue de ses glaciers et la grandeur des lacs que renferment ses hautes vallées, lui ont valu le nom d'Alpes méridionales.

La province de Nelson, surtout dans les parties méridionales qui ont été peu explorées, est encore riche en vastes domaines propres à l'agriculture et aux pâturages, mais le sein de la terre y abonde aussi en richesses minérales, dont aujourd'hui de nombreuses et importantes exploitations sont en activité.

C'est en effet à ses trésors minéralogiques que Tawai-Pounamou doit les développements rapides de sa prospérité et de sa population. La découverte des richesses aurifères de l'Australie ne pouvait manquer de produire une grande sensation dans une colonie aussi jeune et aussi voisine que la Nouvelle-Zélande; aussi un grand nombre de bras s'en retirèrent pour se porter vers le nouveau pays de l'or; mais bientôt on commença à chercher le précieux métal dans la Nouvelle-Zélande elle-même, et dès le mois d'octobre 1852, il se forma à Auckland un comité qui promit une récompense de cinq cents livres sterling à quiconque découvrirait sur l'île du Nord un gisement aurifère considérable. Les espérances ne furent pas trompées. Plusieurs tentatives, faites pour la plupart dans la province d'Auckland, ne couvrirent cependant pas les frais. Les recherches se dirigèrent alors vers l'île du Sud, dans la province de Nelson d'abord, puis dans celle d'Otago où elles eurent un succès éclatant.

C'est seulement en 1861 que la fièvre de l'or éclata. Des milliers d'hommes affluèrent, au milieu de la mauvaise saison, par des chemins affreux, à l'eldorado de la rivière Tuapeka, à quatre-vingts milles à l'ouest de Dunedin, et, dans l'intervalle de quelques mois, ils prouvèrent, par les produits de leur travail, que la Nouvelle-Zélande fait partie des contrées aurifères les plus favorisées

Les premières nouvelles de cette exploration portent la date du mois de juin. Celui qui pouvait résister au mauvais temps gagnait, disait-on, par jour, de une à deux onces d'or (trois à six livres sterling). Un tel gain fut un puissant attrait, et, dès la fin de juillet, deux mille mineurs environ étaient déjà réunis à Gabriels Gully, sur le haut Tuapeka, fouillant le sol dans tous les sens. Une ville improvisée, qui ne comptait pas moins de six cents tentes, se déroulait comme un serpent dan une contrée tout à l'heure déserte; la secousse électrique de la province d'Otago s'étendit bientôt aux autres districts, et de Canterbury et de Nelson, de Wellington, d'Hawkes et même d'Auckland, des centaines et des milliers d'individus s'élancèrent vers la province qui promettait tant de richesses. Les nouvelles du Waikato et de la guerre maorie qui, jusque-là, avaient fourni un aliment invariable à tous les journaux de la Nouvelle-Zélande, furent dépassées par celles de Dunedin et des champs aurifères d'Otago, et suivant un narrateur humoriste, les nourrices de la colonie endormaient les enfants avec ce refrain :

De l'or, de l'or, de l'or! du bel or fin!
Wangapeka, Tuapeka. — De l'or, de l'or, de l'or!

Ces susurrations métalliques éveillèrent les échos d'au delà des mers; les chercheurs d'or de Victoria abandonnèrent les champs de l'Australie où la concurrence était trop vive, et deux mois après les premières nouvelles qui s'étaient répandues avec une rapidité incroyable, les mineurs australiens s'élançaient en foule vers Otago. Ils se pressaient dans les rues et sur les quais de Melbourne, les matelots désertaient leurs bâtiments, et la spéculation s'empara du champ qui lui était ouvert dans la Nouvelle-Zélande. Vers le milieu du mois de septembre 1861, il n'y avait pas moins de vingt-trois navires, tous frétés à la destination d'Otago, et dans ce nombre figuraient les plus beaux clippers de Liverpool et de Londres. Les mineurs ne s'embarquaient pas seuls; il se joignait aussi à eux des gens entreprenants de toute sorte et de toute industrie. A la fin de septembre, on évaluait à mille le nombre des

ment pas non plus d'aussi complétement vierges, grâce d'abord aux forêts absolument impénétrables qui les recouvrent jusqu'au séjour des neiges, et ensuite à leur élévation, qui n'est pas loin de celle du Mont-Blanc, le Mont-Cook ayant quatre mille trois cents mètres. Il n'y a qu'un moyen possible de voyager dans ces montagnes : c'est de rester toujours sur les crêtes où les forêts sont moins épaisses : à peine descendez-vous de quelques pas à droite ou à gauche que vous vous trouvez dans une ombre si épaisse qu'il faut marcher à tâtons, et un peu plus loin vous êtes arrêté par des masses végétales appelées *scrub*, où un serpent pourrait à peine pénétrer. On conçoit par là combien est pénible la vie des explorateurs dans de tels parages; pour aller d'une montagne à une autre qui n'en est pas à deux kilomètres, une journée ne suffit pas toujours; on couche continuellement à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres, on est constamment à la nage, on ne trouve pas de gibier pour se nourrir, enfin très-fréquemment on se perd, et si les provisions sont épuisées on ne peut vivre que de fougères. Un hardi voyageur disparut une fois pendant dix-huit mois dans ces montagnes, et reparut un beau matin à Nelson avec la vie et la santé : on conçoit qu'il y fit autant d'effet qu'eût produit l'apparition de Cook lui-même; mais tous ne sont pas si heureux que lui.

Le comte Henri Russel-Kullough. *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, t. I, p. 398.

personnes qui arrivaient chaque jour de Melbourne à Otago, apportant sur ces rives, jusque-là si infréquentées, un tumulte et une confusion littéralement de l'autre monde.

Avec l'extension des gîtes aurifères et l'arrivée incessante des mineurs, l'exploitation prit un tel développement, qu'en janvier 1862, le produit total de l'or importé de la province d'Otago en Europe, s'élevait déjà à plus de vingt-cinq millions de francs. Trois ans à peine se sont écoulés depuis cette époque, et ils ont suffi, grâce à l'impulsion donnée par la fièvre de l'or, pour faire de Dunedin, métropole de ce district, une



Les glaciers du Mont-Cook. — Dessin de Lancelot d'après J. Haast.

cité plus peuplée, plus florissante et plus industrieuse qu'Auckland, et pour lui permettre d'ouvrir sur son sol qui, en 1839, n'offrit à Dumont d'Urville qu'une soixantaine de huttes d'indigènes ou d'aventuriers européens, une exposition universelle, où, à l'heure actuelle (1865) autour d'un obélisque colossal, représentant la masse d'or versée par l'Otago dans la circulation universelle, sont groupés les produits naturels ou manufacturés des cinq parties du monde.

C'est ainsi qu'à un âge d'or fort différent de celui des poëtes, la Nouvelle-Zélande fait succéder l'âge de bronze et de fer de la science, de l'art et de l'industrie.

Traduit par E. JONVEAU.





La gigue, au café dansant. — Dessin de Durand-Brager.

UNE EXCURSION DANS LES QUARTIERS PAUVRES DE LONDRES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Comment je me trouvais à Londres. — Projet d'une excursion dans les quartiers pauvres. — *Seven Dials.* — L'inspecteur de police, M. Price. — Un défilé de gueux.

C'était au mois de juillet 1862. Je me trouvais à Londres avec mon ami M. D. B., artiste peintre, et l'un de ses élèves. Nous revenions des mines du Cornouailles et des districts industriels si curieux du pays de Galles, pittoresque excursion dont les incidents, jusqu'à ce jour inédits, sont réservés au *Tour du Monde*.

Londres était alors peuplée de dix fois plus d'étrangers qu'elle n'en contient d'habitude; elle était tout entière à la grande exhibition qui, pour la seconde fois depuis onze ans, rassemblait dans ses murs les peuples et les produits de l'univers.

J'avais déjà visité à plusieurs reprises la nef et les transsepts, les galeries et les annexes du palais de Kensington, admiré les spécimens de l'industrie de l'un et l'autre hémisphère, réunis là en si peu de temps comme sous le coup d'une baguette de fée. Mais amis d'abord m'avaient suivi; puis, plus tôt fatigués que moi de ce spectale toujours le même, n'avaient pas tardé de demander à Londres d'autres distractions; mais la cité-reine, *the queen-city*, pour l'appeler comme les Anglais, a bien vite montré à l'étranger tout ce qu'elle peut offrir; elle est loin de lui donner tous les amusements, toutes les joies de Paris. Que faire alors? Courir vers des endroits plus gais, comme font la plupart des touristes. Toutefois, nous ne partîmes pas ainsi sur un premier accès de

spleen, et, décidés à observer encore tout ce qui pouvait autour de nous attirer la curiosité, nous résolûmes de faire une excursion dans les quartiers pauvres de Londres.

Les sombres réduits de White Chapel, de Waping et de Christ Church, sont plus inconnus, nous ne dirons pas seulement aux Français, mais encore aux *Londoners* eux-mêmes, que le harem de Constantinople. C'est dans ces tristes recoins que grouillent, entassés pêle-mêle, tous les déshérités du sort, tous les gens sans feu ni lieu, que le vice et la misère y ont conduits. Là se trouvent, mêlés à la foule des malheureux, ces voleurs, ces *pick-pockets* fameux, déjouant la police anglaise, la plus madrée de l'univers. Là croupit une jeunesse décolorée, filles et garçons sans parents, enfants du ruisseau, vieillis avant le temps par l'avilissement moral, l'abandon et la faim.

La situation de ces quartiers classiques de la misère, auxquels il faut ajouter celui de Saint-Georges East, les isole, pour ainsi dire, dans Londres même. Ils sont à l'extrême est de la grande métropole, limités d'un côté, au sud, par la Tamise, ou si l'on veut par la Tour de Londres, le port et les docks, et de l'autre côté, à l'ouest, par la Cité, ce centre turbulent des affaires.

Londres est la ville des contrastes. On a dit, avec beaucoup de raison, qu'il n'y a dans la capitale des trois royaumes que des riches et des pauvres. C'est à côté de la Cité, vers les points où affluent tous les trésors du monde, au voisinage de la Douane, de la Banque, de la Monnaie, des Docks, que sont les quartiers les plus malheureux de l'immense ville.

A l'est et au nord, les limites de ces quartiers sont indécises; elles finissent où finit la misère. Au nord même, la misère se prolonge, et l'on peut dire que Bethnal Green continue tristement White Chapel.

Nous avions donc là matière à une exploration complète, même à une sorte d'enquête s'il était nécessaire; mais nous voulûmes d'abord sonder le terrain comme des soldats en campagne.

On nous disait qu'il n'était pas prudent de se lancer ainsi à l'improviste dans ces quartiers éloignés, si peu visités des honnêtes gens, de s'aventurer à la légère, fût-ce même en plein jour, dans des labyrinthes sans issue, connus des seuls habitués, et dont nous ne sortirions qu'entièrement dévalisés. Nous nous rendîmes à ces raisons, et nous jugeâmes convenable, avant de nous engager dans White Chapel, d'étudier un autre quartier qui fût comme la miniature de celui-là. Nous allâmes ainsi à la découverte un matin, seuls, confiants en notre bonne étoile, dans le quartier de Seven Dials, qui fait tache au milieu de Londres, comme un gros pâté d'encre sur une feuille de papier satiné. Si Seven Dials n'est pas en effet englobé au milieu des quartiers aristocratiques, il n'en est pas moins à dix pas de Regent street et de Piccadilly, deux des centres du monde élégant, de la *fashion*, comme on dit de l'autre côté du détroit.

Seven Dials est proprement le nom que l'on donne à une petite place de forme presque circulaire, et sur le pourtour de laquelle viennent aboutir sept rues convergentes (*seven dials*), ce qui lui a valu son nom. Entrez dans l'une quelconque de ces rues, et vous verrez que le portrait piquant qu'un des plus grands romanciers et des plus fins observateurs du Royaume-Uni, Charles Dickens, écrivant alors sous le pseudonyme de Boz, a tracé de Seven Dials dans ses *Esquisses*, est vraiment peint d'après nature.

Quelle boue sale dans ces rues immondes, quels monceaux d'ordure! quelles misérables boutiques, où des tas de vieilleries ramassées on ne sait où, récoltées on ne sait comment, s'étalent pour une vente imaginaire : chiffons hideux et multicolores, ferrailles mangées par la rouille, os à moitié pourris, vêtements et chaussures d'une époque antédiluvienne. Une odeur nauséabonde se dégage de ces bouges ignobles ; puis viennent d'infectes tavernes d'où sortent comme des exhalaisons de *gin* et de *brandy* qui vous prennent à la gorge, et où, par une porte entre-bâillée, on entrevoit sur les murs et les bancs une couche épaisse de crasse noirâtre et luisante, laissée là par les habitués du lieu. Cette glu d'un nouveau genre s'est soudée au plâtre et au bois, et ne fait plus qu'un seul corps avec eux. A côté des tavernes sont des gargotes en plein vent où des fritures sans nom, des morceaux de viande dépareillés attendent la pratique de chaque jour; puis, çà et là, des allées longues et étroites, sombres et comme pleines d'une sorte de mystère; des escaliers s'ouvrant parfois jusque sur la rue, et dont les marches, que n'a jamais visitées le balai, sont à moitié usées, déjetées, souvent incomplètes, véritables traquenards pour qui ne connaît pas ces dangereux passages. Aux fenêtres pendent des loques de toute espèce, ou bien un peu de linge lavé se séchant à l'air sur une ficelle. La lessive produit sur ces haillons impurs le singulier effet de les faire paraître encore plus sordides, tant ils ont perdu de leurs primitives couleurs.

Où sont donc les habitants de ce quartier de gueux, de cette nouvelle Cour des Miracles? Les habitants sont endormis. A part quelques marchands debout sur le devant de leurs boutiques, quelques rares passants qui nous dévisagent, voyant bien que nous ne sommes pas du quartier, l'endroit est désert, silencieux, et cela est d'autant plus étonnant que près de là est le marché de Covent Garden, l'un des plus animés de Londres. Quelques maisons semblent barricadées, quelques boutiques même restent fermées. Je témoigne tout haut ma surprise à D. B. qui prend un croquis, et tout à coup j'entends une voix qui me répond en bon français :

« Ah! monsieur, c'est de dix heures du soir à trois heures du matin qu'il vous faut venir, et alors vous verrez que de monde! Nos gens ici travaillent la nuit et dorment le jour. »

Je me retourne sur cette repartie et j'avise une vieille femme qui, m'ayant entendu et compris, n'avait trouvé rien de mieux que de se mêler familièrement à la conversation. Son accent, la facilité avec laquelle elle s'est exprimée, dénotent une Française. Comment est-elle

venue se perdre, à son âge surtout, dans ces bouges infects? Pourrait-elle nous conduire, nous guider pour nous les montrer en détail? J'allais lui demander tout cela, j'allais l'accabler de bien d'autres questions, quand tout à coup elle m'échappe et disparaît dans les contours d'une allée, où j'essaye vainement de la retrouver. Peut-être la vieille n'avait-elle pas la conscience en repos, et, devant des compatriotes si curieux, crut-elle plus prudent de s'esquiver. Dans tous les cas, nous étions avertis; c'était la nuit qu'il fallait surtout visiter ces repaires du vol et de la misère. Il fallait aller là comme on va au concert et au théâtre, et nous projetâmes tout de suite une grande excursion pour la soirée du lendemain.

White Chapel était le point le plus curieux, le plus pittoresque à explorer, bien que Seven Dials déjà entrevu, Saint-Gilles, où croupissent plus de cinquante mille Irlandais, et Bethnal Green, le quartier des tisserands, ne fussent pas non plus à dédaigner. Nous opinâmes donc pour White Chapel et ses abords, et dès le même jour nous allâmes à la station de police de ce quartier, située Leman street, demander à l'inspecteur, M. Price, la permission de visiter les curiosités de son district. M. Price, rigide comme un Anglais, nous demanda préalablement nos noms, prénoms et qualités, et quand il connut le but de notre pérégrination :

« Venez me trouver à dix heures demain soir, venez avec vos amis, nous dit-il gracieusement, je vous montrerai tout, je vous ferai tout voir. Vous ne pouviez mieux rencontrer, car vous êtes chez l'inspecteur de police et des garnis de bas étage, *inspector of police and common lodging houses.* »

Et comme nous lui demandions si *une tenue décente était de rigueur :*

« Soyez sans crainte, reprit-il, restez vêtus comme à votre habitude; gardez vos montres, vos porte-monnaie. En ma compagnie et celle de mes gens, personne ne mettra la main sur vous, il ne vous manquera rien; et dans des endroits où vous seriez dévalisés même en plein jour, nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête. Venez; je vous montrerai en détail les réduits des voleurs et des femmes perdues, leurs tavernes, leurs théâtres, leurs lieux d'amusements, les prisons où nous entassons les gens ramassés la nuit sur la voie publique, les endroits où logent souvent pêle-mêle matelots, ouvriers, bateleurs et filous; enfin les bouges abandonnés où les vagabonds, les mendiants transis de froid, morts de faim, trouvent un repos de quelques heures, et parfois leur dernier abri. »

Ce tableau de l'inspecteur Price présageait une tournée des plus intéressantes, et nous promîmes d'être fidèles au rendez-vous. Nous étions dans White Chapel, et après avoir fait une aussi longue course, piqués par la curiosité, nous ne voulûmes pas rentrer au logis sans avoir donné un coup d'œil aux éventaires fort peu ragoûtants de la *rue des Bouchers* et à la *foire aux guenilles*, qui se tient dans Hounds ditch. Les habitants de ces beaux lieux, pour peu qu'ils soient amateurs du pittoresque, ont droit de s'enorgueillir de ces deux genres d'exhibition. Les produits en montre ne valaient pas sans doute ceux de la grande exposition; mais, dans un autre genre, ils ne manquaient pas de cachet. Nous fûmes, du reste, en cette circonstance, favorisés du sort outre mesure, et nous pûmes voir en plein jour, sous toutes ses faces, ce qui a été donné à fort peu de touristes, la population si étrange de ces quartiers. On enterrait une misérable fille, tuée de sept coups de poignard dans un accès de jalousie par un matelot qui s'était ensuite suicidé. Cet enterrement avait mis en émoi tout le public de la place, et les rues de White Chapel, de Leman, tous leurs tenants et aboutissants, regorgeaient de monde. Ce que nous vîmes passer de chapeaux noirs défoncés, d'habits crasseux, de bottes éculées et dépareillées, est chose impossible à dire; que de femmes, jeunes et vieilles, aux capelines décolorées, aux tartans marquetés de trous et de taches hideuses, que d'enfants en sordides haillons! Nulle part de bas ni de chemises, des cheveux où jamais ne s'était promené le peigne, des barbes incultes où la poussière s'était déposée à son aise, où les fétus de paille et les fils de coton avaient établi comme des nids; partout la peau se montrant à travers les déchirures des vêtements, une peau noire, terreuse, aux pores bouchés. La saleté a son prix : cette peau imperméable arrêtant la transpiration, les pertes deviennent à peu près nulles, et l'on économise ainsi sur le pain quotidien, qui ne vient pas toujours à son heure. Qui pourrait dire tout ce que nous vîmes en ce jour mémorable, qui aura fait époque pour White Chapel, défiler de misère, de dégradation, dans cette foule bigarrée se rendant, curieuse et inquiète, à l'enterrement d'une fille de mauvaise vie immolée par son amant? Qui pourrait peindre cette procession de visages hâves, décolorés, hagards, farouches? Jamais Homère, faisant le dénombrement de ses guerriers grecs, n'a donné une liste qui pourrait égaler celle-là en longueur, jamais le crayon de Callot n'a peint de gueux aussi vrais, aussi peu drapés que les nôtres.

II

Le *Prince de Danemark;* les invités payent au café dansant. — Pension de matelots. — Dortoir d'ouvriers. — La buvette des voleurs. — Un *pick-pocket* expansif. — Garnis ignobles. — Un escamoteur changeant l'argent en cuivre. — Tableaux nocturnes. — Trois pauvrettes. — Une prison bien habitée. — Coup d'œil sur la Tamise. — Haymarket au petit jour. — Londres misérable et ses visiteurs. — Remèdes contre le paupérisme.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure convenue à la station de police de Leman street, où l'inspecteur Price nous attendait. Il avait avec lui deux agents portant le costume bourgeois et un troisième vêtu de l'uniforme officiel : chapeau roide en toile cirée, habit noir à boutons d'argent, pantalon noir, et sous la manche de l'habit, le bâton sacramentel, le *staff*, qui caractérise le *policeman.* Chacun de ces messieurs était en outre muni d'une de ces lanternes sourdes que l'on cache

sous son vêtement : appareil précieux sans lequel le constable, à Londres, ne marche jamais la nuit.

Un ami nous ayant accompagnés, nous étions huit personnes, en comptant M. Price et ses trois agents. Il y avait donc deux yeux qui veillaient sur chacun de nous; nous pouvions marcher tranquilles. Nous défilâmes deux par deux, le long du trottoir, silencieusement. Bientôt, quittant la rue Leman, qui est large et bien tracée — car c'est une remarque à faire, que dans les plus pauvres quartiers de Londres, on trouve quelquefois de grandes artères qui feraient envie à des quartiers moins misérables, — nous nous engageâmes dans un dédale de rues étroites et tortueuses. Ces rues, presque désertes le jour, étaient alors fort animées.

Toutes les boutiques étaient illuminées ; les buvettes, remplies jusqu'à la porte, où souvent les buveurs faisaient queue. Nous rencontrions presque à chaque pas des groupes d'ouvriers, de matelots chantant ou se disputant, à moitié ivres. Au tournant des rues, de blondes et pâles filles, dont la beauté égalait quelquefois la jeunesse, mais fort pauvrement vêtues, pieds nus, jambes nues, la chevelure en désordre, la poitrine à peine couverte, accostaient les passants d'une voix enrouée. Il y avait cependant en tout cela un certain ordre, un certain calme; on devinait que l'heure des ignobles saturnales n'avait pas encore sonné et que l'on n'était encore qu'au début.

M. Price, pour nous faire prendre patience, nous conduisit dans *Grace's alley*, au *Prince de Danemark*, vaste établissement monté en théâtre. Au contrôle, on reconnut la police et l'on nous laissa passer sans billets. Le *Prince de Danemark* est un café chantant et dansant fort suivi; on y montre aussi des chiens et des singes savants, et des bateleurs y exécutent des tours de force sur le trapèze et la corde tendue. Tout cela nous amusa un instant. Le public du lieu prenait grand intérêt à la représentation, et nous ne remarquâmes rien dans le costume ou la figure des spectateurs qui nous parût extraordinaire. Décidément M. Price tenait à opérer par gradation. Nous ne tardâmes pas, en effet, à passer dans divers cafés chantants, où des matelots étrangers, mêlés à des femmes éhontées, composaient tout le public des exécutants et des spectateurs.

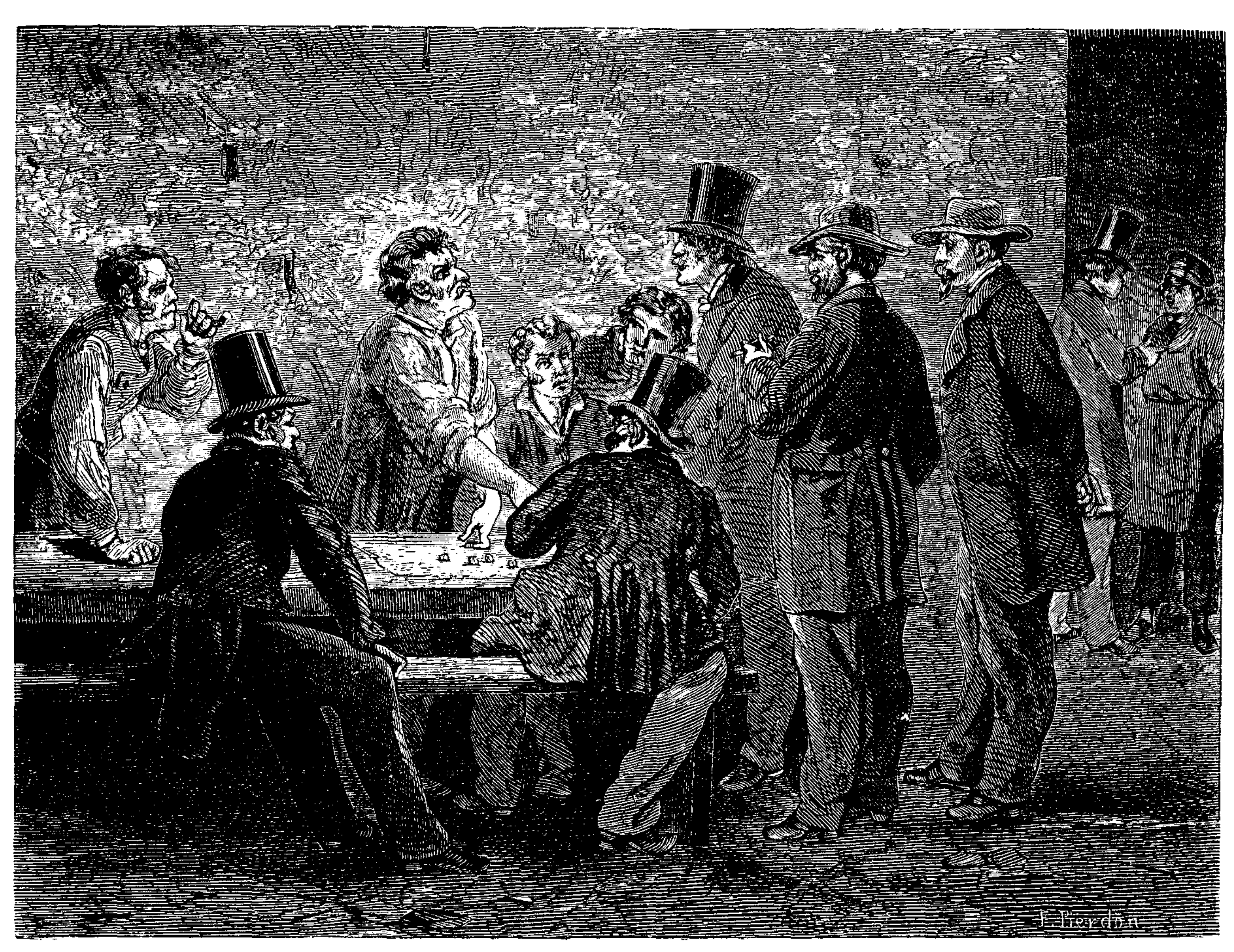
Petits vagabonds sommeillants. — Dessin de Durand-Brager.

En un de ces cafés, un danseur des plus agiles voulut nous donner un spécimen de la gigue britannique. C'était merveille de voir ce grand garçon se trémousser sur l'estrade jusqu'à en perdre haleine. Autour de lui on faisait cercle : des camarades, des jeunes filles vêtues pour la danse, des femmes plus âgées, tout ce monde ne perdait pas de vue un des entrechats de l'exécutant. Nous dûmes attendre la fin. Alors vint la série des applaudissements, des félicitations; puis l'on nous offrit de la bière, du punch, et cela de si bonne grâce, que nous dûmes accepter. « Il faut hurler, dit l'autre, avec les loups. » Nous trinquâmes donc avec ces dames, qui étaient venues un moment s'asseoir à nos côtés, sans que leurs compagnons en fussent le moins du monde offusqués. Nous ne voulûmes pas en paraître blessés davantage. Nous payâmes même, en nous retirant, la consommation qu'on nous avait offerte, ce qui nous valut, de la part de nos nouvelles connaissances, le singulier honneur d'être accompagnés jusque dans la rue et gratifiés de l'épithète de *gentlemen*. Nous ne pouvions toutefois qu'être assez peu charmés de toutes ces marques d'attention, eu égard aux personnes qui nous les adressaient; mais il fallait en passer par là et M. Price en avait vu bien d'autres. Il ne voulut du reste rien nous cacher et nous fit voir les maisons les plus hideuses de ces ignobles quartiers. Nous fûmes tout surpris d'y rencontrer un calme et une propreté généralement inconnus dans ces bas lieux. Nous trouvâmes même que les misérables créatures habitant ces tristes réduits semblaient avoir le sentiment de la honte de leur situation; elles se présentaient à leurs visiteurs inattendus la rougeur sur le front, la tête basse et répondaient avec embarras à nos questions.

La police, qui veillait toujours paternellement sur nous, nous conduisit ensuite dans les *hôtels* du quartier. Nous commençâmes d'abord par visiter, dans *Well close Square*, une pension et maison meublée pour matelots. Je n'ai pas besoin de vous dire que MM. les pensionnaires étaient en ce moment tous absents du logis,

fêtant Bacchus, malgré l'heure tardive conviant au sommeil. Le maître de la maison, John Seymour, n'en fut pas moins fier de nous montrer ses chambres en *cicerone* bien appris. « Voyez comme tout est parfaitement disposé, nous disait-il, et comme j'ai su tirer parti de la place. En mer, mes gens ne couchent que sur des hamacs ; ici, ils ont de véritables cabines. » Et il nous montrait, noyées dans les boiseries de l'appartement, des espèces de vastes commodes qui avaient perdu le devant de leurs tiroirs : c'étaient les lits des matelots. « Voyez, voyez, continua-t-il en en découvrant plusieurs, pour faire valoir sa marchandise, chacun a sa paillasse, son drap et sa couverture. Cela coûte trois pence (trente centimes) par nuit et tout locataire a un numéro. » De fait, master John avait raison : pour le prix que payaient les coucheurs, sa maison était vraiment bien tenue[1].

Puisqu'il avait commencé à nous faire visiter des appartements, M. Price, voulant introduire dans notre exploration cette régularité que les Anglais recherchent en tout, nous conduisit à *East London Chambers*. Ce vaste établissement, qui ne renferme que des chambres d'ouvriers, occupe cinq maisons de Wentworth street. Sa disposition est vraiment remarquable : dans les salles à manger sont des stalles séparées comme dans les restaurants de bon ton, où chacun peut prendre son re-



L'escamoteur de Montague street. — Dessin de Durand-Brager.

pas sans être vu de son voisin. On sait que les Anglais aiment à être parqués dans certains lieux publics comme des chevaux dans une écurie. L'Anglo-Saxon pratique volontiers l'isolement ; il est ami du *moi* par-dessus tout.

1. Elle était bien tenue, mais la nuit y était bien plus chère qu'à *la maison aux plumes de poules* de Pékin, dont nous parle le P. Huc dans son *Empire Chinois*. Là les pauvres ne payent, suivant le célèbre et spirituel missionnaire, qu'un demi-centime par nuit et sont couchés chaudement, sur le duvet. « Une salle grandiose est remplie dans toute son étendue d'une épaisse couche de plume de poule. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit dans cet immense dortoir. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend sur cet océan de plume et dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir, et un commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. Pour rendre hommage sans doute au principe d'égalité, on n'admet pas le système de demi-place, et les enfants sont obligés de payer autant que les grandes personnes.

« Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'administration de la maison des plumes de poules fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture, mais on ne tarda pas à modifier ce point du règlement. Les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures pour les vendre ou en faire un vêtement supplémentaire durant les froids rigoureux de l'hiver, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient rapidement à une ruine complète et inévitable. Supprimer entièrement la couverture eût été trop cruel et peu décent. Il fallait donc chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne

Contre les murs des chambres règnent des rangées de lits numérotés. Une sorte de cabinet de toilette existe à chaque étage. Une cuisine au rez-de-chaussée est à la disposition de ceux qui veulent préparer eux-mêmes leurs repas. Dans la salle commune est une vaste cheminée toujours en feu. Çà et là sont appendues aux murs des inscriptions recommandant la décence dans les actions et les paroles, et intimant l'ordre aux boxeurs d'aller pratiquer plus loin le pugilat. William Poole, le propriétaire de cet établissement modèle, nous le montra avec une certaine fierté. Reste à savoir si la tenue de ses hôtes correspondait à celle de la maison. C'est peu probable, car aucun de ses locataires n'était encore rentré au logis, à l'heure indue où nous le visitâmes.

Minuit avait sonné depuis longtemps; les buvettes, les rues s'emplissaient de plus en plus d'une foule fort peu rassurante. Quelques vauriens nous coudoyaient en passant, nous examinaient froidement du coin de l'œil comme pour estimer de quel profit nous pourrions être pour eux, mais bientôt, reconnaissant la police, ils affectaient des allures plus désintéressées; quelques-uns allaient même jusqu'à saluer poliment M. Price, l'appelant par son nom.

Dans une buvette où nous entrâmes, buvette pleine de voleurs, *all thieves*, me dit l'inspecteur, buvette bruyante, animée, aux groupes caractéristiques, M. Price fut de nouveau reconnu, salué, fêté. Un voleur vint à lui. Je le vois encore: c'était un homme petit, maigre, hideux, les cheveux épars, la barbe inculte, les yeux privés de cils, rouges, indécis, injectés d'alcool; la figure sillonnée de rides, le nez fendu, broyé sans doute, comme celui de Michel-Ange, par le coup de poing d'un boxeur; la peau n'ayant plus qu'une couleur de parchemin sali.

« Ah! mon cher monsieur Price, vous voilà donc, dit-il à l'inspecteur; comment allez-vous, *how do you feel?* »

Et il lui prenait la main dans les deux siennes et l'embrassait.

« Ce bon monsieur Price, notre cher inspecteur, *our dear inspector!* » s'écriait-il en le montrant à ses camarades, et il était presque tenté de l'appeler le père des voleurs, la providence des *pick-pockets*.

M. Price se laissait faire, calme, impassible, toujours digne comme il convient à un Anglais, surtout inspecteur de police; mais il semblait dire en lui-même: « Fais une nouvelle farce, mon garçon, et tu verras si je te manque. Que je te pince la main dans la poche d'autrui, et tu apprendras si la police se laisse amadouer par tes caresses hypocrites. »

Les autres voleurs, quoique moins démonstratifs, entouraient également M. Price; ils paraissaient avoir pour lui comme une sorte de déférence, de respect filial; quelques-uns, un peu troublés par la boisson, allaient même jusqu'à lui offrir au comptoir un verre de *wisky*. Et il n'y avait pas, parmi tout ce monde, un seul homme peut-être auquel M. Price ou ses agents n'eussent eu déjà affaire; tous étaient connus comme d'habiles voleurs, mais il fallait les prendre de nouveau en flagrant délit, et en attendant on les laissait boire et travailler de leur industrie, sauf à les arrêter au premier jour.

En quittant la buvette chérie des *pick-pockets*, qui laisse bien loin derrière elle le cabaret du *Lapin Blanc*, fameux naguère dans la rue aux Fèves [1], et que les *Mystères de Paris* ont si hautement célébré, nous nous rendîmes à *Flower and Dean street*, c'est-à-dire, rue de la Fleur et du Cygne. Ces noms gracieux contrastaient singulièrement avec le lieu que nous allions visiter. C'était un garni hideux, affecté principalement aux vagabonds, aux mendiants, aux femmes du plus bas étage, aux voleurs enfin, *lodging for tramps, beggars, prostitutes and thieves*, me souffla M. Price à l'oreille, en soulevant discrètement le marteau de la porte. Un vieux concierge à la démarche chancelante vint nous ouvrir, veillant à cette heure avancée, car ces quartiers font de la nuit le jour, et il n'y a sans doute d'amende dans la maison que pour ceux qui rentrent trop tôt. De rares dormeurs étaient étendus dans les chambres; ils ne se réveillèrent pas à notre approche. Au bruit haletant de leurs respirations, aux ronflements sonores de l'un d'eux, aux mouvements saccadés, convulsifs qui interrompaient le sommeil d'un troisième, on devinait que chacun cuvait une orgie récente. C'était partout un repos troublé par des rêves, agité par les fumées du *gin*, du *brandy*, de l'*ale* ou du *porter*, liqueurs incendiaires si chères à ces gosiers britanniques. La tenue de l'établissement était en rapport avec les hôtes qui le fréquentaient: la cage de l'escalier était une véritable trappe,

tenue des dormeurs. Voici de quelle manière on est parvenu à la solution de ce problème social. On a fabriqué une immense couverture en feutre, d'une dimension tellement prodigieuse qu'elle peut abriter le dortoir tout entier. Pendant le jour, elle est suspendue au plafond comme un baldaquin gigantesque. Quand tout le monde s'est couché et bien aligné dans la plume, on le fait descendre au moyen de plusieurs poulies. Il est bon de remarquer qu'on a eu soin d'y pratiquer une infinité de trous par où les dormeurs puissent passer la tête et ne pas s'asphyxier. Aussitôt que le jour paraît, on hisse la couverture phalanstérienne; mais auparavant on a la précaution de donner un signal à coups de tam-tam pour réveiller ceux qui dorment trop profondément, et les inviter à cacher leur tête dans la plume, de peur d'être pris comme au carcan et enlevés en l'air avec la couverture. On voit alors cette immense nichée de mendiants grouiller et patauger au milieu des flots de ce duvet immonde, s'affubler promptement de leurs misérables haillons, et se répandre ensuite par nombreuses bandes dans les quartiers de la ville, pour y chercher d'une manière plus ou moins licite leurs moyens d'existence. » (Huc, *L'Empire Chinois*, Gaume frères, 1862.)

Le même fait est raconté par Mme Bourboulon, dans son ***Voyage en Chine***. Voy. la ***Maison aux plumes de poules*** dans le ***Tour du Monde***, 5e année, 1865.

1. Sous le rapport des quartiers pauvres, il ne peut exister aucune comparaison entre Londres et Paris. Les sombres réduits de la Cité, aujourd'hui heureusement disparus, les plus tristes ruelles des quartiers Mouffetard, Saint-Victor, Saint-Marcel, ne soulèvent pas le dégoût et ne cachent pas autant de misères et de vices que les quartiers de Londres dont nous parlons. Il faut voir une raison de ce fait dans la différence de caractère des deux peuples, la diversité de leurs mœurs, de leurs lois, et enfin Paris est beaucoup moins peuplé que Londres et n'est pas comme elle le port métropolitain du monde entier. Quoi qu'il en soit, rendons grâce à la Providence que la palme qui reste si souvent à l'Angleterre quand il s'agit de questions économiques ou politiques, soit cette fois de notre côté, et sans dispute.

les murs ignoblement graisseux, et de plus une odeur malsaine, *sui generis*, se dégageait partout des chambres et des couloirs : odeur de vieux habits crasseux, de vieilles bottes rances, de chiffons pourris, de tout ce qu'on voudra supposer de plus nauséabond. Nous ne pûmes y tenir plus longtemps et demandâmes à quitter la place. En sortant, nous jetâmes un coup d'œil sur le réfectoire, où entassés sur des bancs et couchés par terre, groupés comme des pouilleux de Murillo, dormaient de pauvres enfants à peine vêtus.

Ces petits vagabonds, dont les parents sans doute étaient à cette heure *partis pour leurs travaux*, débutaient ainsi dans la vie par la misère, l'abandon, l'ignorance. Enfants promis au vice et aux prisons, dignes fils de leurs pères! Comment s'étonner, après cela, que le paupérisme étende toujours plus ses ravages dans Londres et que, malgré tant d'institutions charitables, le vagabondage, la mendicité, le vol, la dégradation, le meurtre aient toujours de si nombreux adeptes dans la moderne Babylone!

Si la rue de la Fleur et du Cygne présente des garnis si peu décents, que dirai-je de ceux de *Lower Keate street*, fréquentés par les voleurs les plus habiles et les plus dangereux, *thieves of the most expert class*, ainsi que les qualifiait l'inspecteur Price qui les connaissait bien. C'est là qu'habitent ces *pick-pockets* à la réputation européenne, qui exploitent en coupe réglée Londres et la Grande-Bretagne, méditant leurs coups longtemps à l'avance comme de vrais joueurs d'échecs, escrocs formés en sociétés ayant leurs chefs et leurs statuts, et qui, parfois laissant momentanément les villes du Royaume-Uni, vont inquiéter Paris ou Vienne de leurs vols audacieux.

Jetons un voile sur ces repaires de filous que la police n'autorise et ne tolère que pour y tendre plus facilement ses souricières, et conduisons de suite le lecteur à *Montague street*, où nous trouvons une série de garnis en apparence plus honnêtes. Ce sont les auberges où viennent loger les escamoteurs, les charlatans, les bateleurs, les bohémiens, les musiciens des rues, tout ce monde interlope qui suit les foires et les courses. Nous passâmes là un agréable quart d'heure, et l'un des habitués de l'endroit, qui se chauffait tranquillement dans la salle commune, au lieu de dormir dans son lit, quoiqu'il fût trois heures du matin, voulut bien nous donner un échantillon de son savoir-faire. Il exécuta devant nous quelques tours de cartes, de gobelets et de passe-passe qui n'étaient pas sans un certain mérite. Le plus curieux consistait à nouer fortement dans le coin d'un mouchoir une pièce d'un shilling (1 fr. 25 c.) qu'il demandait à l'un de nous, puis il desserrait le nœud, nous montrant à la place de notre pièce d'argent un gros penny de cuivre de dix centimes, qu'il nous présentait avec cette politesse exquise particulière aux escamoteurs. Nous acceptions de bonne grâce cette transmutation de métaux qui fut reproduite devant nous à plusieurs reprises et à notre détriment, contrairement à la méthode des alchimistes qui cherchaient au moins à changer le cuivre en argent et le plomb en or, les métaux *ignobles* en métaux *nobles*, comme on disait au bon temps des souffleurs. Toutefois nous nous retirâmes satisfaits de l'escamoteur et l'escamoteur encore plus satisfait de nous.

C'est ainsi que, mêlant le comique au sérieux, nous allions par ces quartiers étranges sous l'œil vigilant de la police qui ne nous perdait pas de vue. Avec quels soins paternels ces bons constables nous guidaient! avec quel ensemble ils nous dirigeaient à travers d'impures ruelles, des cours sombres, des passages qu'on aurait dits sans issue! On devinait que notre vie leur était confiée. Sans leur continuelle vigilance nous eussions été, en effet, non-seulement dévalisés même de notre chemise (je demande pardon aux Anglais de prononcer le mot qui est ici de circonstance), mais peut-être encore écharpés, si nous avions voulu nous défendre. Les visages que nous rencontrions s'étaient comme rembrunis. Abreuvés d'alcool, les gueux dont nous parcourions les demeures rentraient chez eux en tâtonnant. Ceux-là s'étendaient de tout leur long au pied d'un mur, pour ne plus se relever jusqu'au jour; ceux-ci se laissaient choir sur un tas d'immondices où ils disparaissaient à moitié; d'autres sembourbaient dans la fange ou glissaient dans le ruisseau dont l'eau fraîche, en leur caressant la figure et les membres, les réveillaient un moment; ils ouvraient alors un œil hagard et interpellaient le passant dans une langue inintelligible. Tous les promeneurs n'étaient pas ivres, et plus d'un de ces nocturnes *travailleurs*, au tempérament de fer, avait résisté aux effets d'une boisson plus que prolongée. Les uns défilaient par groupes bruyants, chantant des refrains ignobles de cette voix si peu musicale propre à la plupart des Anglais. Les autres, enfoncés dans l'embrasure des portes, causaient à voix basse et semblaient projeter quelque mauvais coup. Au passage de la police ils se taisaient subitement et feignaient de se promener.

C'est en nous heurtant à tout ce monde hideux que nous arrivâmes à la plus sale des ruelles jusque-là parcourues. Par une porte tout ouverte nous pénétrâmes dans une masure dont les ais disjoints donnaient un libre accès à l'air du dehors. Pas de lampe pour nous engager dans l'escalier. Nous nous prîmes par le pan de nos habits et suivîmes le premier des policemen qui, éclairé par sa lanterne, ouvrait la voie. Au premier étage, dans un bouge ignoble, à la porte entrebâillée, deux hommes étaient couchés dans le même lit, deux figures de bandits qui nous jetaient des regards féroces, grognant et maugréant d'être réveillés par les *french dogs*, et envoyant à tous les diables notre impertinente curiosité. De là nous montons à l'étage au-dessus. L'obscurité la plus complète continue à régner dans l'escalier, et quel escalier! Au bruit que nous faisons, grognement prolongé des deux dormeurs à la figure si peu rassurante. Cependant, au second, la porte de la chambre est fermée et les policemen frappent, crient, déclinent leurs noms et qualités pour se la faire ouvrir; mais des locataires épouvantés, craignant une surprise, refusent tout d'abord. Nous restons ainsi un instant suspendus les uns sur les autres, véritable grappe humaine, dans

la cage de l'escalier. Je fermais la marche, je n'y voyais goutte, et il me semblait toujours entendre un des deux dormeurs du palier sur lequel j'étais demeuré venir derrière moi, prêt à me secouer d'importance pour avoir troublé si mal à propos le sommeil des honnêtes gens. A la fin, la porte du second s'ouvre. Devant le siége en règle de la police, les personnes qui habitent cette chambre consentent à nous donner accès. Les constables sortent tous à la fois leurs lanternes et les tournent vers le lit pour mieux l'éclairer. Nous, excités par je ne sais quelle curiosité inquiète, nous faisions en même temps irruption dans cette pauvre mansarde. Quelle misère, bon Dieu! et se peut-il qu'il y ait des créatures à ce point abandonnées! Pas de carreaux aux fenêtres, où pend, en guise de rideau, un sale tartan qui a dû couvrir déjà bien des épaules et des fenêtres, châle le jour et rideau la nuit.

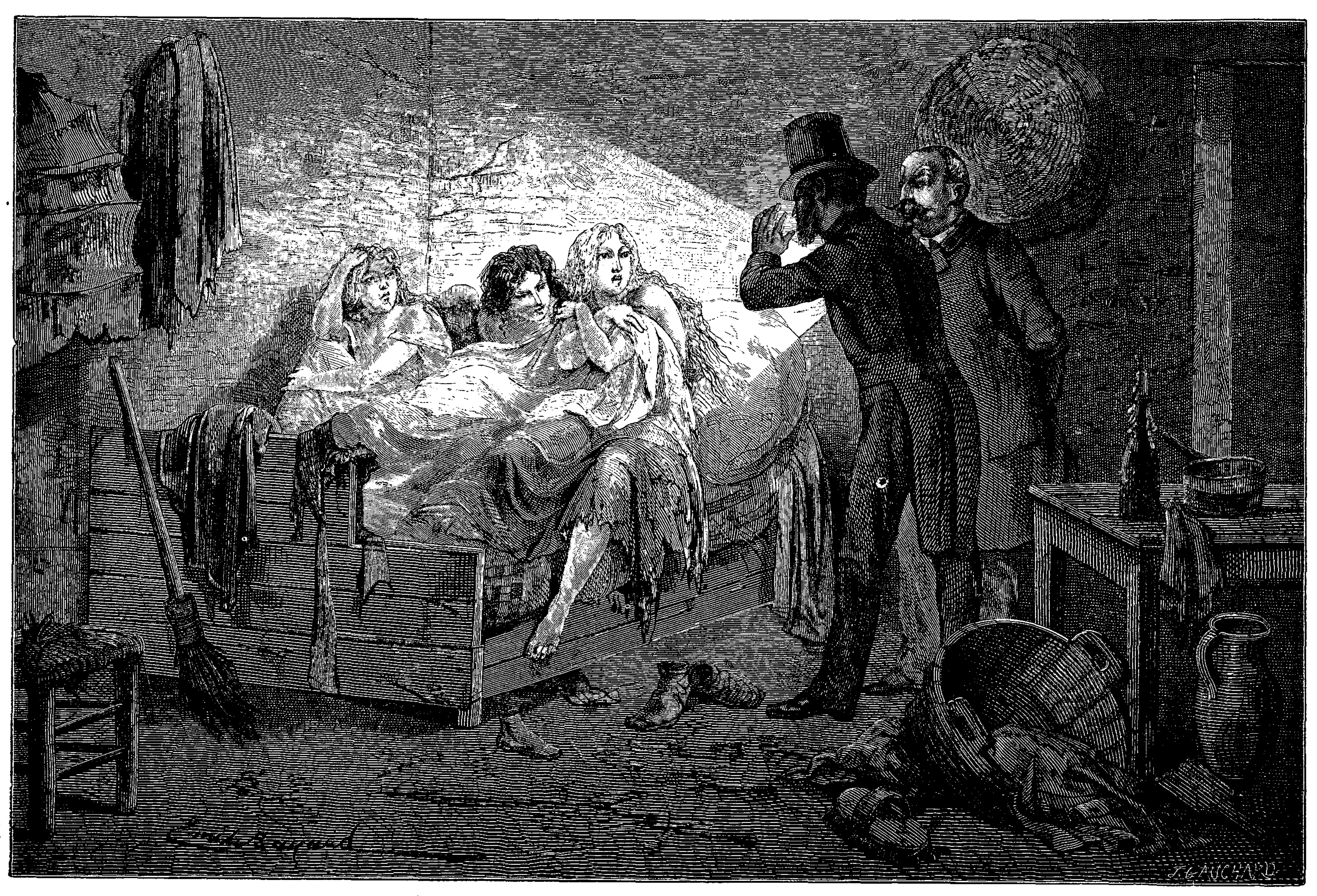


La femme ivre en prison. — Dessin de Durand-Brager.

Dans le lit, une mauvaise couverture, une pauvre paillasse, et là trois jeunes filles qui tantôt dormaient serrées l'une contre l'autre ; trois filles de seize ans, pâles, déjà usées par la misère et par la faim! Que l'hiver doit être affreux pour ces malheureuses, et comment, quand vient la saison des frimas, peuvent-elles résister au froid de la nuit et à toutes les intempéries? Pauvres filles, qui ont peut-être toujours eu faim depuis le moment où elles sont nées! J'examinai leurs jeunes têtes blondes qui avaient encore conservé un air d'innocence, et je me rappelai involontairement, devant tant de misère, ces beaux vers du poëte :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?

M. Price voulut bien interroger devant nous ces petites mendiantes. Elles montrèrent leurs têtes qu'elles



Les pauvrettes abandonnées. — Dessin de Émile Bayard d'après Durand-Brager.

avaient jusque-là essayé de cacher, non sous les draps qui n'étaient pas suffisamment longs, mais entre leurs mains. Puis, se dressant sur leur séant, elles ramenèrent pudiquement les deux bras sur leur poitrine, et enfin fixèrent sur nous un regard d'une extrême douceur. On y lisait comme une sorte d'étonnement naïf, et ces trois jeunes visages nous étaient à tous véritablement sympathiques.

« Comment vous nommez-vous, mesdemoiselles? leur demanda l'inspecteur, avec cette politesse réservée que les Anglais ont pour les femmes en toute circonstance.

— Moi, Mary; mes amies, Betzy et Jenny, répondit l'une d'elles plus rassurée que ses compagnes.

— Quel âge avez-vous?

— Seize et dix-sept ans.

— Avez-vous encore vos parents?

— Nous ne les avons jamais connus.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Nous avions de l'ouvrage le mois dernier, mais on nous l'a retiré depuis, vu la morte saison. Nous en avons vainement demandé ailleurs.

— Où donc travailliez-vous?

— Dans un atelier de couture.

— Et maintenant, que faites-vous? »

Ici un silence qui nous fit mal. Les pauvrettes demandaient l'aumône, cherchaient dans les tas d'ordures des rues quelque chose à revendre, souvent de quoi manger, et la nuit, pour la modique somme d'un penny, elles venaient toutes trois dans ce galetas immonde reposer un moment sur un affreux grabat, presque à la merci des filous, des voleurs, des vagabonds de la pire espèce. Nous nous nous retirâmes navrés, laissant quelques pièces de monnaie à ces malheureuses filles qui nous remercièrent en pleurant.

Ces masures en ruine, où les mendiants vont ainsi loger la nuit, ne sont pas sous la surveillance de la police, *not under our supervision*, me disait l'inspecteur Price, et le respect pour la liberté individuelle est tel en Angleterre que la police n'y pénètre d'ordinaire qu'avec discrétion. Il se passe, dans ces affreuses mansardes, bien des choses dignes de compassion et de pitié, et l'on raconte que, dans un de ces galetas hideux où les mendiants et les filles abandonnées vont ainsi passer la nuit, un pauvre diable, mort de faim au milieu d'un tas de chiffons où il s'était endormi sur le parquet, fut à moitié dévoré par les rats et les chiens. La comparaison est donc tout en faveur des maisons que nous avions d'abord explorées. Dans celles-ci, en effet, règne, on l'a vu, un certain ordre; la police, en les autorisant, s'en réserve l'inspection, et les règles de l'hygiène y sont à peu près observées. La ventilation y est bonne, on y allume du feu; dans les dortoirs ne peuvent coucher qu'un certain nombre de personnes : les lits sont numérotés, distincts, les sexes séparés. Mais les masures, les galetas réservés aux vagabonds, aux délaissés et aux désespérés, *destitute and desolate persons* (c'est ainsi que les désigne la police anglaise), comme ils font mal à voir et comme nous sortîmes le cœur serré de la mansarde où Mary et ses compagnes passaient de si pénibles nuits!

Il était trois heures du matin quand nous quittâmes cet endroit. A la station de police où M. Price nous conduisit alors était la prison où l'on enferme les ivrognes et les batailleurs ramassés sur la voie publique. On nous ouvrit quelques-uns des cachots. Dans l'un étaient entassés des hommes cuvant tranquillement leur vin ou pansant leurs blessures récentes. Quelques-uns essayèrent de réclamer contre leur détention en voyant l'inspecteur Price, qu'ils reconnurent à travers les fumées bachiques, mais on ferma prudemment la porte au nez de ces récalcitrants. Dans un autre cachot étaient enfermées les femmes, moins paisibles que les hommes, et se livrant à un bavardage effréné; il est vrai qu'elles avaient cette fois pour excuse la boisson. Dans un troisième réduit, le spectacle était horrible : une femme isolée là, car elle était en proie à un véritable accès de *delirium tremens*, les cheveux défaits, flottants sur ses épaules, l'œil hagard, la figure ensanglantée par ses ongles qu'elle y promenait avec fureur, présentait la véritable image d'une harpie. Dès qu'elle devina que M. Price était arrivé :

« Je veux sortir, monsieur l'inspecteur, s'écriait-elle; je veux m'en aller, je veux rentrer chez moi; mon mari et mes enfants m'attendent! »

Le cœur de la femme et de la mère se réveillait chez l'ivrognesse

« Ouvrez-moi, que je retourne à la maison! »

Puis, passant de la fureur à la mansuétude :

« Allons, mon cher monsieur Price, mon bon ami, *my good friend*, disait-elle, relâchez-moi; je vous promets d'être bien sage. »

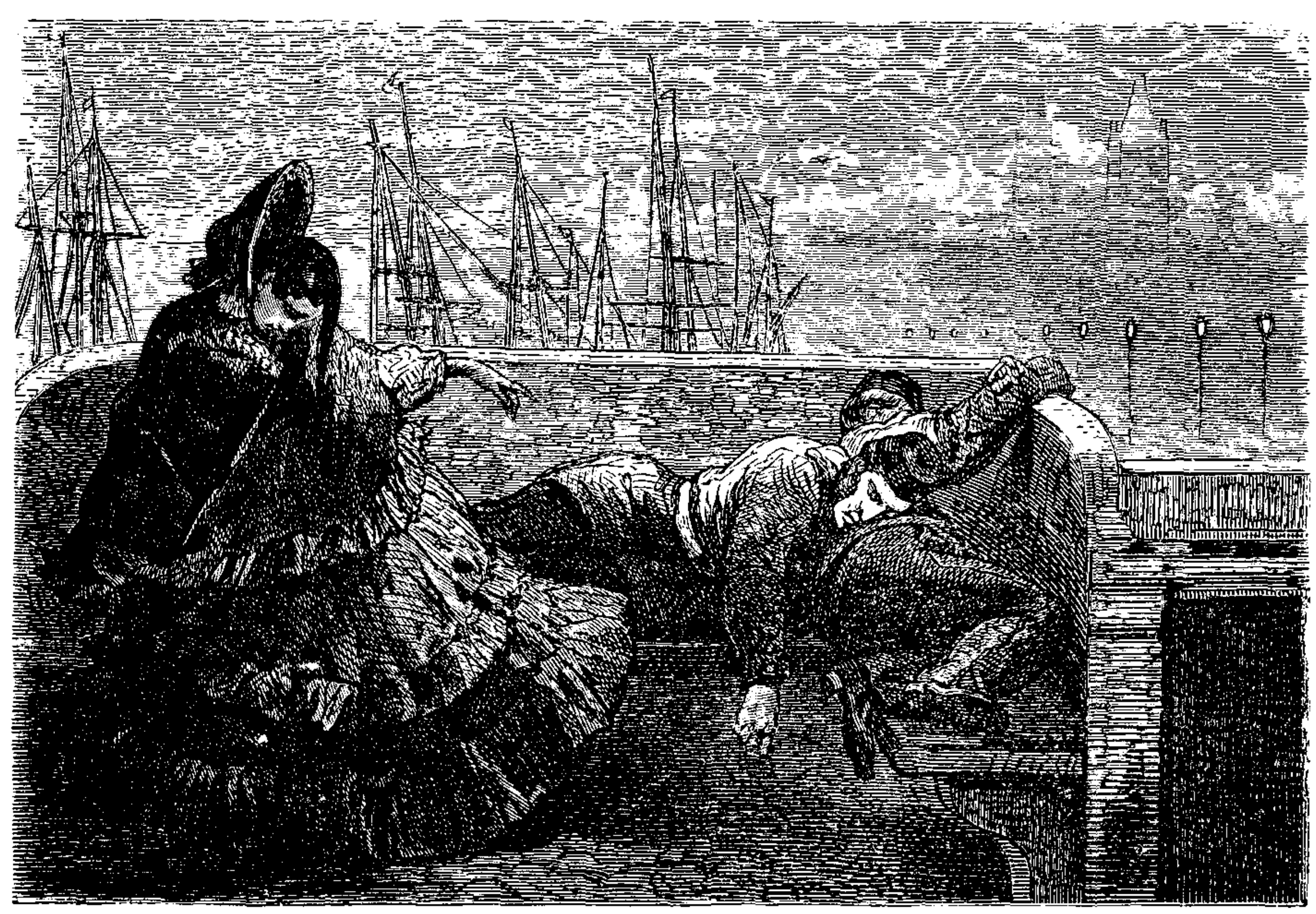
Et voyant qu'on ne l'écoutait pas : « C'est faux! exclamait-elle, je ne suis pas ivre, c'est une lâcheté des agents; demain, j'irai me plaindre aux juges. »

Et elle battait de sa tête les murs de sa prison; elle secouait la porte sur ses gonds, des paroles inintelligibles sortaient de sa bouche; elle se roulait par terre, écumante, criant toujours. Nous restâmes là près d'une demi-heure, et pendant une demi-heure cette furie ne cessa pas de crier. Tantôt elle nous interpellait nous-mêmes, tantôt elle appelait à son aide des êtres imaginaires. Deux fois j'essayai, à travers le *judas* de la porte, de fixer mes regards sur elle, deux fois je reculai presque épouvanté devant cette folle furieuse qui voulait se jeter sur moi malgré la porte qui lui barrait le passage Un constable ouvrit un instant le cachot, et alors elle redevint calme, demandant de sa voix la plus douce qu'on la remît en liberté. « Oui, en liberté demain matin, » lui disait l'agent avec bonté, et cette mégère se taisait.

Les spectacles divers dont nous avions été successivement témoins pendant cette nuit, si étrangement employée, nous avaient singulièrement émotionnés et comme ahuris. Quatre heures venaient de sonner, le jour se faisait dans Londres où, par une latitude de 52 degrés, le soleil en été se couche presque aussi tard et

se lève presque aussitôt qu'à Saint-Pétersbourg. Nous avions besoin d'air, de lumière. Remerciant le complaisant inspecteur et ses agents, nous nous empressâmes de sortir de ces quartiers fangeux où nous venions de passer six longues heures. London Bridge n'était pas loin; nous allâmes demander à ce pont de la Tamise un peu de fraîcheur et de bien-être.

Déjà les cheminées des usines qui s'étendent entre les ponts de Londres, de Southwarck et de Blackfriars, sur la rive droite du fleuve, commençaient à envoyer dans l'air une ombre de fumée. Les ateliers de machines, les brasseries, les tanneries de ce quartier industriel allaient reprendre leur travail quotidien, tandis que sur la rive gauche, en aval de la vieille tour qui domine ce point de la cité, les navires à l'ancre semblaient sortir de leur sommeil de la nuit. Quelques barques commençaient à se mouvoir, et çà et là, on entendait déjà le bruit du marteau sur l'enclume et le sifflet strident de la vapeur. Un léger brouillard, qui se dégageait de la nappe du fleuve, dont les eaux paresseuses arrivent si lentement jusqu'à la mer, montait sur l'une et l'autre rive et enveloppait une partie de la ville, sans nous cacher toutefois l'imposante façade du palais de Westminster, qui baigne ses pieds dans la Tamise, et le dôme hardi de Saint-Paul, église métropolitaine du vieux Londres. Quel peintre, quel voyageur, passant sur le pont où nous étions, n'a fixé un moment ses yeux sur cette vue unique qu'aurait enviée le Canaletto, car elle n'a d'égale qu'à Venise, et combien le charmant tableau qui se développait de mieux en mieux à nos regards avec l'éclat de plus en plus vif de l'aurore était fait pour reposer notre esprit des tristes émotions de la nuit! Mais il fallait une tache à ce tableau, et nous en eussions voulu voiler le premier plan. Sur une des banquettes de pierre de London Bridge, deux soldats couchés l'un près de l'autre, et à côté une jeune



Un trio de dormeurs. — Dessin de Durand-Brager.

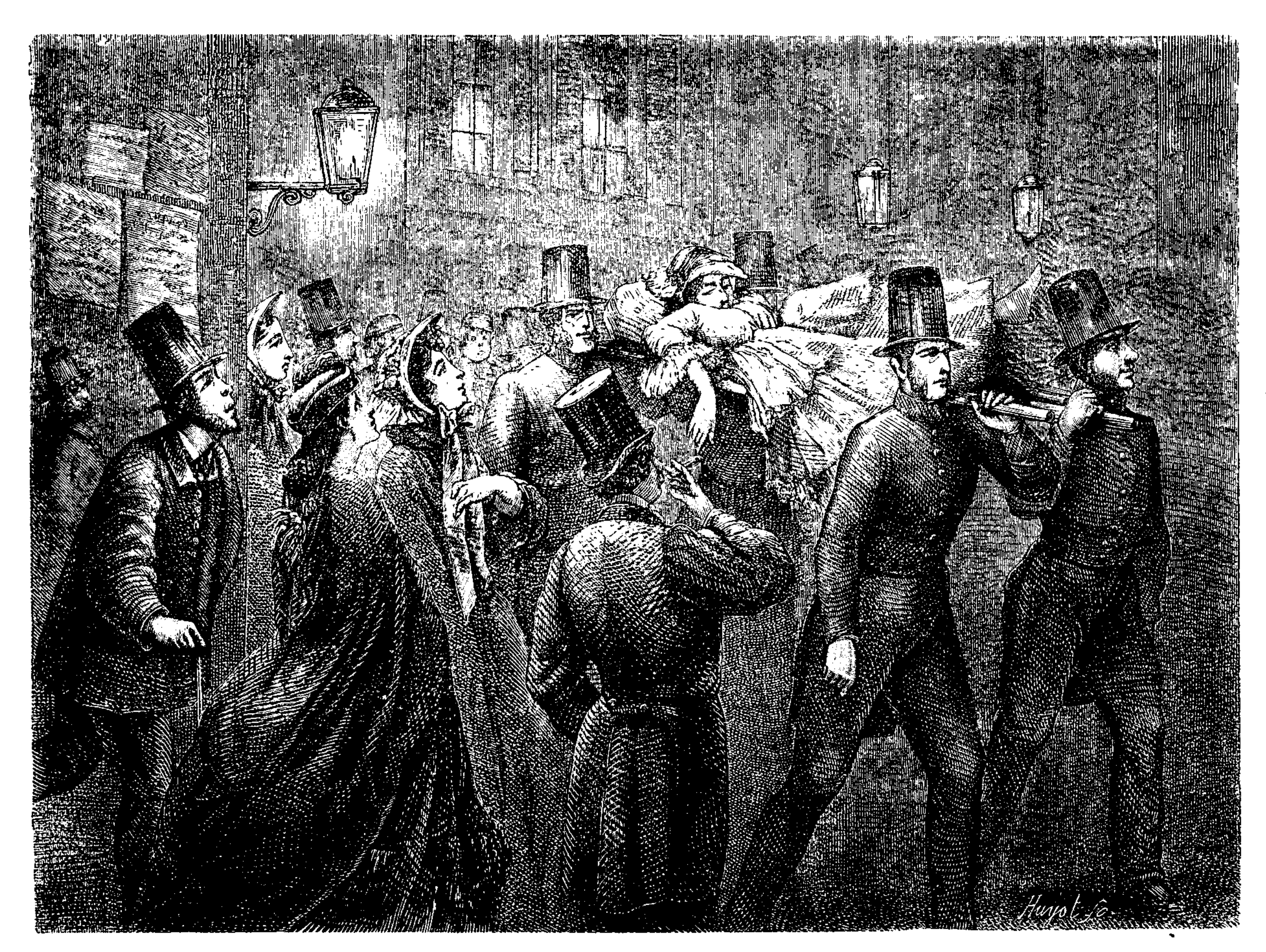
fille, le chapeau et les bandeaux défaits, dormaient profondément, en dépit de la fraîcheur matinale. Cette vue nous ramena au souvenir de la course que nous venions de faire. Malgré le changement de quartier, de pareils spectacles devaient se succéder d'ailleurs jusqu'à notre logis. Dans le Strand, l'orgie nocturne se prolongeait malgré l'aurore, et quand nous rentrâmes chez nous, les *divans* de Haymarket, encore ouverts, encore éclairés, renfermaient leurs éternels buveurs, accoudés sur les tables de marbre. Une partie des femmes qui sillonnent ce vilain quartier entre minuit et quatre heures du matin étaient restées aussi dans les cafés. Dans la rue, cachés dans l'embrasure des portes, dormaient de jeunes gamins accroupis les uns sur les autres. Sur la chaussée, quatre policemen emportaient gravement sur une civière une femme ivre-morte.

Tels sont les spectacles navrants qui se déroulent aux yeux du curieux, la nuit, dans les quartiers pauvres de Londres. Je n'ai pas chargé le tableau, je n'ai écrit que ce que j'ai vu. D'autres avant moi, témoins des mêmes misères, en ont parlé plus éloquemment. Qui n'a lu ce qu'a dit à ce sujet Léon Faucher, l'une des gloires de l'économie politique française? Qui ne connaît les articles si saisissants d'Alphonse Esquiros, qui a si noblement employé les longs loisirs de l'exil à étudier l'Angleterre et la vie anglaise? Il faut relire, il faut citer ici l'un et l'autre de ces deux maîtres, car leurs récits émouvants et si vrais viendront confirmer le mien.

« Le chemin de fer de Blackwall, dit Léon Faucher dans ses *Études sur l'Angleterre*, traverse White Chapel dans toute sa longueur. Du haut des arcades sur lesquelles la voie ferrée est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfants blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles

irlandaises, des haillons suspendus au-dessus des rues comme pour intercepter la lumière ainsi que la chaleur, çà et là des tas de briques et d'immondices dans les espaces libres, partout des mares fétides qui attestent l'absence de toute règle pour l'écoulement des eaux. Voilà le spectacle que présente White Chapel vu à vol d'oiseau. Que serait-ce si l'on pouvait, par une fantaisie qui n'aurait cette fois rien de diabolique, enlever les toits des maisons et compter les gémissements ou les imprécations qui s'exhalent de là vers le ciel! »

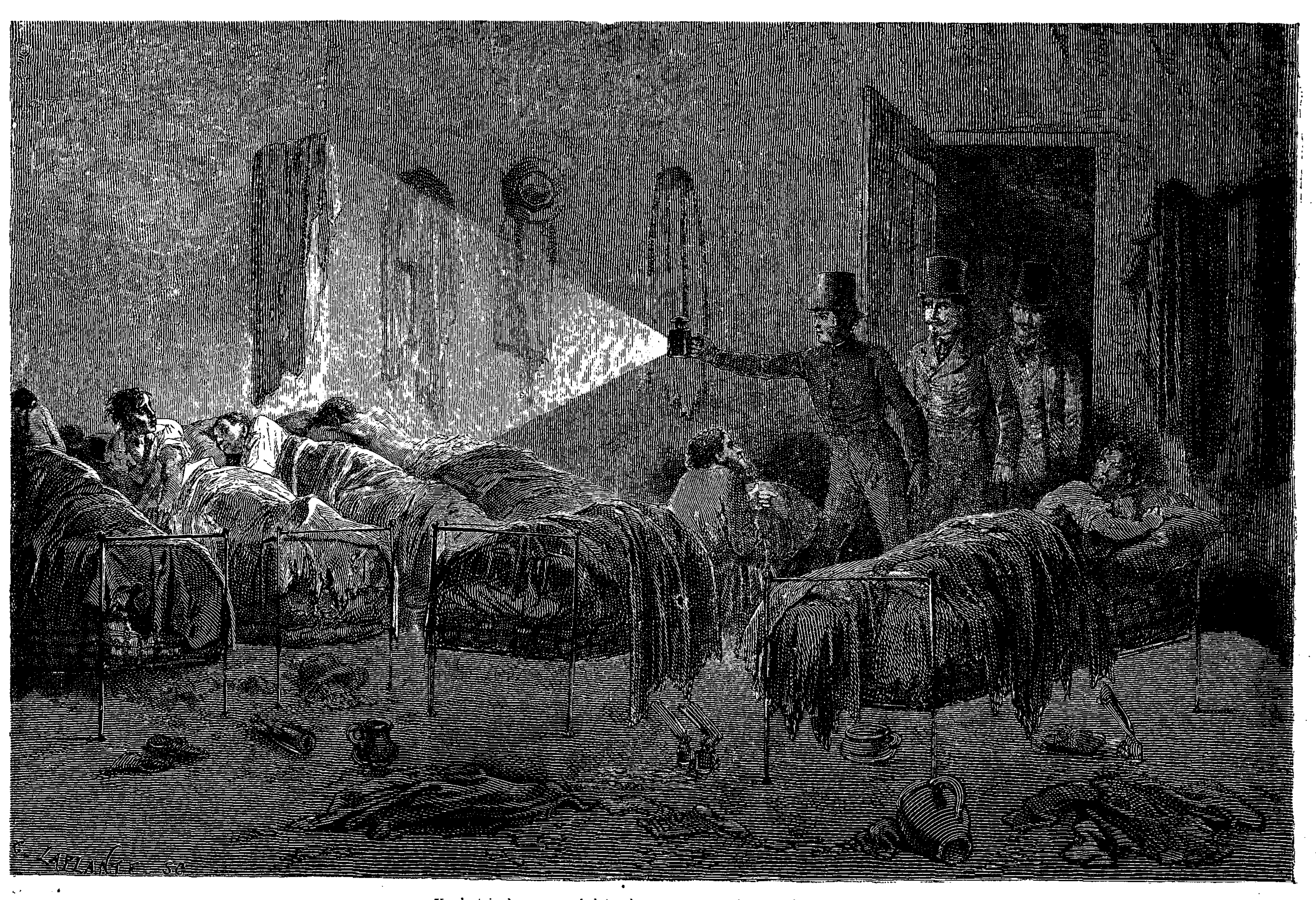
Et ailleurs, parlant de ces immondes quartiers de Spitalfield et de Bethnal Green, où grouillent plus de 150 000 tisserands, la plupart Irlandais, les maisons de ce district, nous dit le célèbre économiste, sont dans un état de délabrement dont rien ne saurait donner une idée. On les construit souvent en planches mal jointes, ce qui leur donne bientôt l'aspect des plus dégoûtantes étables. Lorsque ces masures ont été condamnées à cause du danger qu'il y aurait à les habiter, et que les locataires les ont désertées, il se trouve toujours, avant qu'on les abatte, quelque famille irlandaise qui, ne pouvant payer le prix d'un loyer, vient, comme autant d'animaux immondes, y chercher un abri. Dans un quartier où les rues en temps de pluie forment un marais la fièvre ne tarde pas à s'exhaler de ces ruines empestées. »



Quatre policemen en fonction. — Dessin de Durand-Brager.

« Transportez dans ces quartiers, dit plus loin M. Léon Faucher, une colonie de Hollandais lavant et nettoyant du matin au soir, aussi amoureux de l'ordre et de la propreté que ses étranges habitants le sont du désordre ignoble qui semble être leur élément, et vous n'aurez encore rien fait.... On dirait une de ces villes du moyen âge que les magistrats entouraient de murailles pour les protéger contre l'ennemi extérieur, mais qu'ils livraient faute d'entretien, dans leur naïve ignorance, à l'action meurtrière des épidémies. Les dernières maisons de la cité dérobent, en manière de remparts, les rues de White Chapel; on n'y pénètre qu'à travers des passages tortueux pratiqués sous des voûtes ou entre les murs humides des cours; c'est une ville entière exclusivement réservée aux piétons. Depuis que la fièvre a décimé la population on s'est décidé à construire des égouts dans les rues principales, et quelles rues! mais l'enlèvement des immondices ne s'opère encore qu'une fois par semaine; on les entasse pendant sept jours sur la voie publique, qui se couvre ainsi d'un lit permanent de fumier. »

On voit par ces lignes, choisies au hasard dans les *Études sur l'Angleterre*, que le tableau que nous avons fait de l'aspect des quartiers pauvres n'est aucunement chargé. Léon Faucher est certes un témoin digne de foi, économiste avant d'être littérateur, et n'écrivant pas



Un dortoir de *common lodging house.* — Dessin de Durand-Brager.

pour le plaisir d'émouvoir le lecteur par des situations dramatiques, ou même par des phrases sonores et des périodes cadencées.

Passons maintenant à un autre observateur non moins exact, non moins consciencieux, et qui va nous dépeindre de son pinceau toujours véridique les habitants de ces bouges affreux, de ces étranges et ténébreux repaires.

« Quiconque a visité avec soin les quartiers populeux et caractéristiques de la ville de Londres, nous dit Esquiros dans l'*Angleterre et la vie anglaise,* a dû rencontrer ces mots écrits à la main ou imprimés sur une affiche : « Bons lits, — eau chaude en abondance, — gaz toute la nuit. » La maison qui porte cet écriteau ne se distingue guère, à vrai dire, des autres maisons du voisinage si ce n'est par un caractère de tristesse et de malpropreté. Quelquefois cependant on la reconnaît à un autre signe : les fenêtres, presque de plain-pied avec le pavé de la rue, ont plus de feuilles de papier que de carreaux de verre. C'est un principe admis dans le monde de ces établissements, que les fenêtres sont faites, non pour donner passage à la lumière, mais pour intercepter l'air froid.

« . . . . Je suis entré, accompagné d'un policeman, dans plusieurs de ces établissements, et à différentes heures du jour ou de la nuit. La plus affreuse maison que j'aie visitée est dans *Fox-Court* (*Gray's-inn-Lane*); elle n'est habitée que par des prostituées et des voleurs. La première fois que je fis appel à l'obligeance du policeman qui était de service dans ce quartier, il nous fut interdit de franchir le seuil de ce logement, parce que les *pensionnaires* n'étaient pas levées. Il était onze heures du matin, et il faisait un épais brouillard. Mon guide me dit que cette dernière circonstance, si elle avait été connue des dormeurs, les aurait certainement attirés dans la rue, car c'était une belle occasion de se livrer à leur industrie.

« . . . . Il s'en faut de beaucoup que tous les logements de *voyageurs* (c'est un mot poli) présentent un caractère d'ordre et de propreté. Il y en a où règnent le bruit, la confusion, une saleté impossible à décrire; où des murs livides et chancelants abritent assez mal des visages plus livides encore que les murailles; où l'on étouffe l'été, où l'on gèle l'hiver. Un *voyageur* raconte avoir couché, il y a quelques années, non loin de *Drury Lane,* dans une chambre dont le plafond consistait en un toit d'ardoises qui, effeuillées par les coups de vent, laissaient entrevoir le ciel et compter les étoiles.

« Le personnel qui fréquente ces établissements est très-mêlé, mais il se recrute surtout parmi les industries errantes. Les hommes se groupent dans de tels établissements en vertu de cette loi chimique : « Les semblables se recherchent. » Ceux dont les mœurs et les occupations présentent pendant le jour sur la voie publique des traits d'analogie vivent ensemble sous le même toit pendant la nuit.

« L'intérieur de ces maisons, excepté dans certains cas et dans certains quartiers, ne présente pas les scènes de tumulte auxquelles on pourrait croire que donne lieu une réunion d'individus si bruyants dans les rues et les carrefours. Le caractère dominant parmi les membres de cette confrérie errante est au contraire le silence. Les uns fument, d'autres sommeillent, d'autres encore préparent leur souper. Tout le monde se presse contre la cheminée; car ce que ces hommes, exposés durant tout le jour aux intempéries de la rue, recherchent le plus, c'est la chaleur. L'expression taciturne des visages me frappa; mais je fus bien autrement étonné de trouver dans la plupart des *lodging houses* que j'ai visités au moins un journal....

« La plupart des moralistes anglais considèrent, et avec raison, le grand nombre des *low lodging houses* comme des écoles de vice et comme des antres d'immoralité. Quelques-uns d'entre eux ont même cru voir dans l'existence de ces maisons un obstacle invincible au développement et à l'amélioration des classes pauvres. L'entassement des individus dans des chambres privées d'air, la confusion des sexes, au moins dans les cuisines, les mauvais exemples et les mauvaises leçons, exercent très-certainement une influence pernicieuse sur la santé et sur le moral des *voyageurs*. On trouve pêle-mêle, dans ces repaires de cohabitation nocturne, des jeunes filles de quinze ans et des enfants séparés de leur famille. Supprimer ces maisons serait une mesure incompatible avec les notions des Anglais sur le droit de propriété et sur la liberté individuelle ; il n'y faut point penser. Tout ce qu'on pourrait faire serait de leur opposer des refuges de nuit où le pauvre trouverait des avantages notables. La charité britannique est déjà entrée dans cette voie ; mais il y a des obstacles à vaincre, et l'un de ces obstacles est la chaîne des habitudes. »

Veut-on voir maintenant comment la plume réaliste de Théophile Gautier, toujours si juste observateur, dépeint les gueux britanniques : « Le peuple de Londres, nous dit l'illustre écrivain, s'habille à la friperie, et de dégradation en dégradation, l'habit du gentleman finit par figurer sur le dos du récureur d'égouts, et le chapeau de satin de la duchesse sur la nuque d'une ignoble servante. Même dans Saint-Gilles, dans ce triste quartier des Irlandais qui surpasse en pauvreté tout ce qu'on peut imaginer d'horrible et de sale, on voit des chapeaux et des habits noirs portés le plus souvent sans chemise, et boutonnés sur la peau qui apparaît à travers les déchirures. »

« Saint-Gilles est à deux pas d'Oxford street, de Piccadilly, dit encore Th. Gautier, et ce contraste n'est ménagé par aucune nuance. Vous passez sans transition de la plus flamboyante opulence à la plus infime misère. Les voitures ne pénètrent pas dans ces ruelles défoncées, pleines de mares d'eau où grouillent des enfants déguenillés, où de grandes filles à la chevelure éparse, pieds nus, jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé sur la poitrine, vous regardent d'un œil hagard et farouche. Quelle souffrance! quelle famine se lit sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées,

vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés.... A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, ainsi que l'ont constaté les rapports des médecins. »

Une chose qui attriste quand on étudie la misère à Londres, c'est que cette misère est partout. Nous l'avons visitée dans ses quartiers classiques : ceux qui ont toujours de préférence attiré l'attention du moraliste, de l'économiste, du voyageur; mais elle existe ailleurs, et voici que le West-End, ce quartier des plus aristocratiques et des plus élégants, cantonné à l'extrémité occidentale du nouveau Londres, va nous présenter lui-même de tristes et sombres réduits. « Dans le superbe quartier de Kensington, non loin des splendides jardins de la reine, nous dit un écrivain anglais, se trouvent des rues entières formées par d'affreux bouges creusés dans un sol tout visqueux d'ordures. Une partie de la population misérable de Kensington habite ces trous infects; une autre partie a pris pour refuge des voitures de bohémiens, à demi enfouies dans la boue; d'autres n'ont pour demeures que d'anciennes caisses de fiacres démontées, pour lesquelles ils payent un loyer de six pence (soixante centimes de franc) par semaine. »

« Les plus malheureux encore, dit, en citant ces lignes, M. Reclus, dans son *Guide à Londres*, sont ceux qui n'ont pas même une caisse de fiacre, et qui, pendant les nuits de brouillard ou de neige, n'ont d'autre ressource que de se promener dans les rues ou dans les larges allées qui entourent certains parcs. Bien qu'il ne manque pas à Londres de *garnis* où l'on couche à deux pence par nuit, cependant il est parfois des milliers de personnes qui n'ont pas même assez d'argent pour se procurer ce vil abri. Sous les arcades de la place de Covent-Garden se promènent, toutes les nuits, de pauvres faméliques attendant avec anxiété le point du jour. Dans les périodes de misère, si fréquentes par suite des chômages de diverses industries, on voit, dès quatre et cinq heures du soir, des malheureux prendre place sur les bancs du Mall et du Bird-Cage-Walk, autour de Saint-James's Park; parfois on se presse, on se foule pour avoir une place : au moins vaut-il mieux être assis sur un banc de bois que de se coucher par terre, au pied d'un arbre. La nuit, le policeman, tenu de faire exécuter sa consigne, réveille les dormeurs en les avertissant qu'il est interdit de dormir sur les bancs des promenades. « Nous ne dormons pas, nous nous promenons, » répondent ces libres citoyens anglais, et le policeman continue son chemin. Pendant les nuits du samedi au dimanche, les dormeurs sont plus rares sur les bancs de Saint-James's et sous les arcades de Covent-Garden : les misérables se promènent alors autour des *gin-palaces*, dans l'espoir de trouver sur le pavé des pièces de cuivre ou d'argent perdues par les ivrognes. »

A tous les auteurs auxquels je viens d'emprunter de si nombreux extraits, il faudrait joindre Mayhew, si populaire dans la Grande-Bretagne, et dont l'intéressant et remarquable ouvrage, bien connu aussi en France, *London labour and London poor*, Londres travailleur et Londres pauvre, dénonce sans détours aux habitants de la riche métropole toutes les hontes de leurs plaies sociales.

Quels palliatifs apporter à tant de misères? Le paupérisme est-il un vice irremédiable, une plaie que les sociétés modernes doivent accepter sans espoir d'en être jamais délivrées? Les grandes villes sont-elles invariablement vouées aux tristes spectacles dont Londres venait de nous présenter le spécimen? Voilà ce que je me demandais en moi-même au retour de mon excursion nocturne dans White Chapel, et il me semble que, pour peu qu'il se préoccupe du mouvement social et de la vie morale des peuples à notre époque, chacun de nos lecteurs doit se faire la même question. Quel est donc le plus sûr moyen d'arriver à la régénération des classes pauvres? Je n'en vois qu'un qui soit sans réplique : l'instruction, l'éducation ! Les Anglais ont fait beaucoup dans ce sens, mais moins encore qu'en Suisse et en Allemagne. En Suisse même il est des cantons où il n'existe pas de pauvres. Les institutions charitables, comme les salles d'asile, les *work-houses*, les dépôts de mendicité, les sociétés de bienfaisance, ne peuvent qu'apporter un remède au mal. Elles ne l'arrêtent pas dans sa source; elles ne profitent pas du reste aux pauvres honteux qui craignent d'étaler leur misère, d'implorer ouvertement les secours d'autrui. Les sociétés de tempérance ne corrigent jamais que la minime partie des buveurs; les sociétés bibliques, les prédications en plein air dont on fait si grand usage à Londres [1], ne rendent guère plus de religion à l'homme dégradé qui en a perdu l'instinct. Certaines ordonnances municipales ne font qu'augmenter le mal. Qu'importe que vous exigiez le repos du dimanche, si après l'heure des offices les buvettes, les tavernes un moment fermées se rouvrent, et si le robinet qui verse la bière au comptoir ne s'arrête pas tout le jour? Les buveurs font queue à la porte, occupation qui en vaut bien une autre, et vos règlements de police ne tendent qu'à amener des troubles dans la rue.

Pour combattre utilement le paupérisme et tout ce cortége de vices qu'il entraîne avec lui, il faut donc à tout prix répandre l'éducation; c'est encore la façon la meilleure et la plus certaine d'élever le niveau moral en même temps qu'intellectuel des masses, et de leur donner l'habitude de l'épargne, la seule qui peut les con-

1. Les prédications en plein vent sont un des spectacles qui étonnent le plus l'étranger dès son arrivée à Londres. Tous les soirs, et souvent pendant le jour le dimanche, sur les promenades, sur les places les plus fréquentées, au voisinage des *squares*, des hommes à la figure austère, vêtus de noir, cravatés de blanc, la tête découverte, une Bible sous le bras, se mettent à lire et à prêcher. D'abord un passant les écoute, puis deux, puis la foule s'amasse, les voitures s'arrêtent, hommes et femmes, soldats et *civilians*, grands et petits entourent gravement le prêcheur. D'une voix lente, sourde, cadencée, comme celle de beaucoup de ministres protestants quand ils prêchent ou expliquent la Bible, celui-ci débite imperturbablement sa harangue; pas un mot, pas un cri moqueur ne s'échappe de l'auditoire. Ce calme qui ne se dément jamais est un des traits distinctifs de la nation anglaise. A Paris, si la police permettait au premier venu de prêcher en plein air, il ne tiendrait pas deux minutes contre les *lazzis*, les quolibets, et peut-être même les projectiles, ne fût-ce que ceux des gamins.

duire au bien-être. Sous ce rapport, un curieux essai a été tenté à Londres dans l'organisation des petits décrotteurs et ramoneurs. Des personnes charitables ont enrégimenté de pauvres enfants abandonnés, sans parents, leur ont donné l'instruction et un état, au lieu de les laisser vagabonder dans les rues, livrés à leur seul caprice. Il y a beaucoup de raisons d'espérer qu'ils feront un jour de bons citoyens; en attendant, ils travaillent, apprennent, gagnent un petit pécule, et ce sont autant de victimes arrachées à une misère certaine, peut-être au vice le plus abject. L'éducation! l'éducation! et avec l'éducation le travail, et le paupérisme disparaîtra, et l'on ne dira plus qu'il y a dans Londres, à cette heure, cent vingt mille individus sans feu ni lieu : voleurs, escrocs, pick-pockets, vagabonds ou mendiants, et que chaque année on compte dans les trois royaumes jusqu'au delà de dix mille enfants de moins de dix ans condamnés pour crimes ou délits! Quel repaire de bandits deviendrait le Royaume-Uni et quelle incessante menace ses classes déshéritées feraient à la société européenne, si les colonies, cet immense exutoire de la Grande-Bretagne, n'existaient pas! Seule l'émigration irlandaise pour les États-Unis, l'Australie et l'Inde, entraîne au delà des mers cent mille pauvres chaque année; mais les colonies ne sauraient suffire, car tout le monde, même parmi les gens sans aveu, ne consent pas à s'expatrier au delà des mers. D'autre part, nous avons vu le peu d'efficacité des autres palliatifs en usage contre le paupérisme. Les caisses d'assistance, d'épargne, de secours ne remédieraient elles-mêmes que fort incomplétement au mal. Il faut couper ce mal dans sa racine; il faut donner l'éducation au pauvre dès sa plus

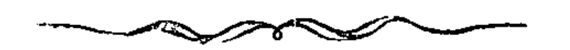


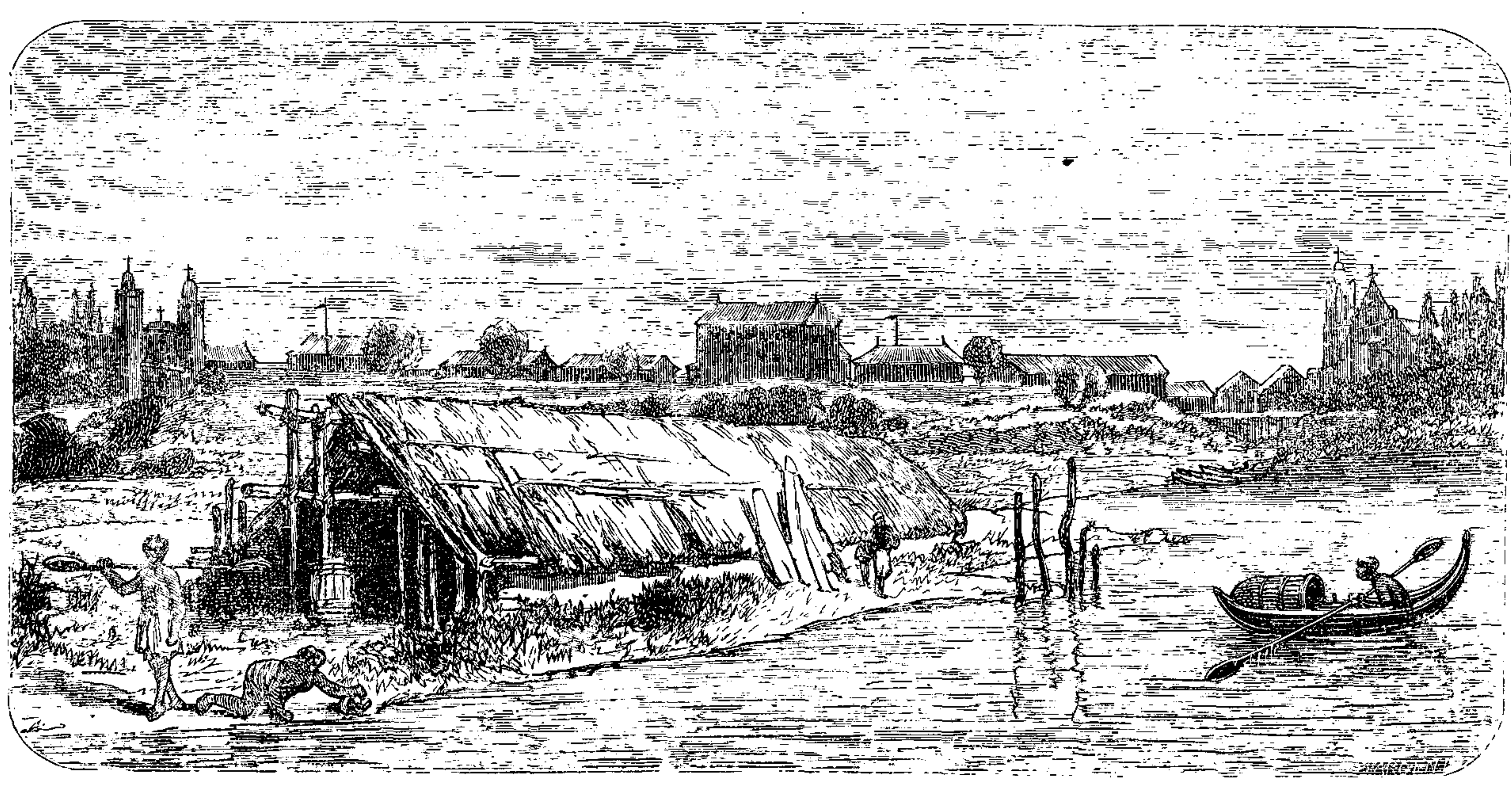
Le prêche en plein air. — Dessin de Durand-Brager.

tendre enfance. Que dans la grande ville s'élèvent des écoles, des écoles gratuites, des écoles du dimanche, des écoles déguenillées (*ragged schools*), qu'on les appelle comme on voudra, et qu'en enseignant gratuitement les enfants, on fasse aussi des cours du soir gratuits pour les adultes, hommes et femmes, et l'on ne tardera pas à ressentir les bienfaisants effets de l'instruction si libéralement, si largement répandue dans le peuple! Un grand pas sans doute a été fait, mais il en reste un plus grand à faire, et ce ne sont pas les Anglais, qui ne s'arrêtent guère une fois lancés dans le bon chemin, qui hésiteront d'aller jusqu'au bout.

Il faut ajouter qu'un bon moyen de moraliser les classes déshéritées est aussi de leur procurer des amusements innocents et moralisateurs au même prix que ceux des pernicieux établissements qu'ils fréquentent. Mayhew insiste sur ce point. Qu'on moralise donc le peuple en l'instruisant et en l'amusant, mais qu'on le moralise, sans quoi cette hideuse plaie sociale qu'on appelle le paupérisme, et qui étend toujours de plus en plus ses ravages dans les États modernes, ne disparaîtra jamais. L'Angleterre, plus qu'aucune autre nation peut-être, par cela même qu'elle est l'une des plus puissantes, est sujette à ce mal. Qu'elle donne l'exemple pour l'extirper; qu'elle combatte le monstre; qu'elle atteigne jusque dans leurs derniers repaires, la misère, l'ignorance, le vice, et tous ces maux qui sont pour elle une véritable honte nationale s'évanouiront sans retour.

L. Simonin.





La ville de l'Assomption : vue prise du Rio-Paraguay. — Hutte principale des Indiens Payaguàs (Tolderia). — Dessin de Sauvageot.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY,

PAR LE DOCTEUR ALFRED DEMERSAY [1].

1844-1847.

Les Indiens Payaguàs.

L'histoire des races américaines pourrait tenir dans quelques pages. Les unes ont accepté la demi-servitude que leur apportaient les conquérants; les autres, plus rebelles, ont voulu lutter et ont été détruites; celles qui luttent encore, périront. Les races qui ont préféré la sujétion à la mort, en mêlant dans une forte proportion leur sang au sang européen, n'ont disparu comme races que pour entrer comme partie intégrante, et quelquefois dominante, dans les nationalités américaines : la grande famille des Guaranis offre à l'observation de l'ethnologue l'exemple le plus frappant de cette fusion intime.

Mais au milieu d'elle, à côté des hordes insoumises du Grand-Chaco [2], si remarquables par leurs belles proportions, il existe encore une peuplade peu nombreuse dont les rangs chaque jour s'éclaircissent, et qui près de disparaître, a légué intactes à la génération actuelle, avec une complète indépendance, ses croyances, ses coutumes, et les glorieuses traditions de ses ancêtres.

A l'époque de la découverte, les Payaguàs, tel est le nom de cette nation vaillante, partagés en deux tribus, les *Gadigués* et les *Magachs* [1], vivaient sur les rives et les îles nombreuses du Rio-Paraguay, vers les 21 et 25° de latitude. Ces résidences n'avaient rien de fixe. Maîtres du fleuve et jaloux de son empire, ils naviguaient depuis le lac de Xarayes, et faisaient de lointaines excursions sur le Paranà jusqu'à Corrientes et Santa-Fé d'un côté, et jusqu'au *Salto chico*, de l'autre.

On a proposé comme étymologie assez rationnelle du nom de ces Indiens, les deux mots guaranis *paî* et *aguaá*, qui signifient « attaché à la rame, » ce qui est tout à fait en rapport avec leurs habitudes. Ensuite, on a voulu voir dans l'expression *Paraguay*, appliquée comme dénomination à la rivière, avant de l'être à la province, une corruption de *Payaguá*, corruption assez légère, et qui nous paraît fort admissible.

Quoi qu'il en soit de cette supposition dont nous ne

1. Suite. Voyez la 85e livraison du *Tour du Monde*, 1861, p. 97. Fragments extraits de l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8°, divisés en 4 parties; avec Atlas de dix-huit planches teintées et deux cartes, publiés en cinq livraisons. En vente : les parties I, II et III du texte et les QUATRE premières livraisons de l'Atlas. La IVe et dernière partie paraîtra prochainement avec la Ve livraison de planches. Paris, librairie Hachette et Comp.

2. Voyez les *Aventures de la senora Libarona dans le Grand-Chaco*, 73e livraison (1861).

1. Et par altération *Sarigués* et *Agaces*. Les créoles appelèrent aussi ces derniers Tacumbùs (*Tacoumbous*), du nom du district qu'ils habitaient.

discuterons pas ici la valeur, cette nation indomptable et rusée fut pendant deux siècles le plus redoutable adversaire des Espagnols. Les écrivains de la conquête, les ouvrages d'Azara, l'*Essai historique* du doyen Funes, et de nombreuses pièces conservées dans les archives de l'Assomption, contiennent le récit de leurs entreprises audacieuses. On les voit attaquer successivement les hordes du Chaco, les établissements des Espagnols situés dans le voisinage de l'Assomption qu'il fallut protéger par les forts d'Arecutacùa et de la Angostura, les Portugais qui revenaient chargés d'or de Cuyabà à Saint-Paul, et les Réductions guaranies : mais ils devaient succomber dans ces luttes inégales. La mort de Juan de Ayolas, massacré par eux (1542), allait être vengée. Vaincus à leur tour, une dernière défaite que leur fit essuyer le gouverneur don Rafael de Moneda, vers 1741, les détermina à conclure avec lui une paix qu'ils ont toujours fidèlement gardée; moins, comme on serait tenté de le croire, par suite d'un commencement de civilisation ou de l'adoucissement de leur caractère, que par le sentiment de leur impuissance. Dès cette époque, la tribu des *Tacoumbous* s'est fixée aux portes de l'Assomption, où elle a reçu dans son sein, en 1790, celle des *Sarigués*, sans renoncer tout à fait, malgré cette élection de domicile, à sa vie nomade. Les Payaguàs se dispersent souvent sur les bords du fleuve, par familles ou par groupes. Il n'est pas rare d'en rencontrer près de Villa-Real, de Neembucu, ou de San-Pedro, sur le Xejuy.

Quel était leur nombre dans la première moitié du seizième siècle? Il est impossible de le dire avec certitude; mais les anciennes relations, qui paraissent ne pas mériter sur ce point le reproche d'exagération qu'on leur a plus d'une fois et à juste titre adressé, ne l'estiment pas au delà de plusieurs milliers de combattants. Du temps d'Azara, la peuplade tout entière comptait à peine mille âmes : de nos jours, elle n'en a pas deux cents[1].

Leur taille est remarquable. Elle surpasse incontestablement celle de la plupart des nations du globe. Les mesures prises au hasard sur huit individus justifieraient l'application de cette épithète aux Payaguàs, car elles m'ont donné pour moyenne un mètre soixante-dix-huit centimètres un millimètre.

Chez les femmes, les proportions ne sont pas moins avantageuses. Ainsi, quatre femmes de plus de vingt ans m'ont offert : la première, un mètre cinquante-cinq; la seconde, un mètre cinquante-cinq; la troisième, un mètre soixante, et la quatrième, un mètre soixante-deux. Moyenne, un mètre cinquante-huit.

On peut tirer plusieurs conséquences de cette double série de mesures. En comparant la taille moyenne des Payaguàs à celle de l'homme en général, que les physiologistes s'accordent à fixer vers un mètre soixante-six, on voit que la différence, tout à l'avantage des premiers, n'est pas inférieure à douze centimètres un millimètre.

Si l'on prend ensuite pour points de comparaison les mesures observées par des voyageurs exacts sur les peuples qui passent pour les plus grands de l'univers, sur les Patagons, par exemple, on trouve comme moyenne donnée par M. d'Orbigny, un mètre soixante-treize : ainsi les Payaguàs surpassent encore de cinq centimètres un millimètre cette nation à laquelle on a, de tout temps, attribué une stature fabuleuse.

Le corps des Payaguàs, toujours élancé, ne présente jamais d'obésité, excepté chez les femmes. Les épaules sont larges; et les muscles de la poitrine, des bras et de la partie postérieure du tronc, offrent un développement dû à l'exercice fréquent de la rame; car ils vivent dans leurs pirogues. En revanche, cette prédominance de l'appareil musculaire dans les membres supérieurs fait paraître grêles et effilées les extrémités inférieures.

La peau, lisse et douce au toucher, comme celle des indigènes du Nouveau-Continent, est d'une couleur brun olivâtre, et il serait assez difficile d'en définir la nuance plus rigoureusement. Elle paraît un peu plus claire que celle des Guaranis dont elle n'offre pas les reflets jaunâtres ou mongoliques.

Les Payaguàs portent haute leur tête volumineuse, couverte de cheveux abondants, longs, plats ou légèrement bouclés. Ils les coupent sur le devant du front, ne les peignent jamais, et les laissent croître et retomber en désordre. Les jeunes guerriers seuls les rassemblent en partie sur l'occiput, où ils les retiennent attachés à l'aide d'une petite corde rouge, ou d'une lanière découpée dans la peau d'un singe. Ainsi font les Guatos de Cuyabà, qui, pour le dire en passant, se rapprochent plus de cette peuplade que des Guaranis, à côté desquels ils ont été placés dans une savante classification[1].

Les yeux petits et vifs, légèrement bridés mais non relevés à l'angle externe, expriment la finesse et l'astuce. Le nez long, un peu arrondi, rappelle par ses lignes la conformation caucasique.

Les pommettes sont à peine saillantes : la lèvre inférieure dépasse la supérieure, ce qui donne à leur physionomie sérieuse et froide, une expression de fierté dédaigneuse en rapport avec le caractère de ce peuple indompté.

Les Payaguàs s'épilent. A l'exemple des autres Indiens, ils s'arrachent les sourcils et les cils afin de mieux voir.

Dans la jeunesse, les femmes, sans être sveltes, sont bien proportionnées. Mais elles engraissent de bonne heure; leurs traits se déforment, et bientôt leur corps devient trapu et ramassé. En revanche, les pieds et les mains conservent toujours une petitesse remarquable,

1. A. d'Orbigny, sur la foi des renseignements recueillis à Corrientes, aux frontières même du Paraguay, raconte (*Voyage*, t. I, p. 314) que Francia les fit mettre tous à mort. Nous verrons, au contraire, le dictateur attacher les Payaguàs au service de sa politique. Cette erreur d'un voyageur toujours exact, prouve une fois de plus avec quelle réserve on doit accueillir, en Amérique, les informations que l'on ne peut contrôler soi-même.

1. D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. II, p. 350.

quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne. J'ai retrouvé cette conformation délicate, cette distinction si enviée des Européennes, dans les nations du Chaco, qui sont, avec les Payaguàs, les plus belles de l'Amérique.

Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et ne les attachent jamais.

Lorsqu'une jeune fille sort de l'enfance, elle subit un tatouage. A l'aide d'une épine et du fruit de genipayer[1], on lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez, jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Sa nuance varie du violet au bleu-ardoise, et ses traces sont indélébiles. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins tracés avec la teinte enflammée de l'*urucu*[2]; mais cette mode, générale il y a un demi-siècle, et qu'Azara décrit en détail, devient de plus en plus rare.



Le *paye* ou médecin payaguas (voy. p. 342). — Dessin de H. Rousseau.

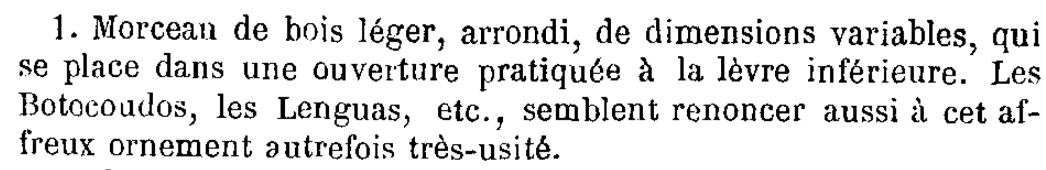
Les Payaguàs vont nus dans leurs tentes (*toldos*); mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton, qui les entoure à partir du creux de l'estomac jusqu'au-dessous du genou. Cette pièce d'étoffe, qu'ils croisent sur leur corps à la manière du *chiripa* des créoles, est un des rares produits de leur industrie. Les femmes sont chargées du soin de sa fabrication, pour laquelle elles emploient le seul secours des doigts, sans se servir de navette et de métier. D'autres se contentent d'endosser une chemisette sans col ni manche, assez semblable au *tipoy* des Guaranis. Toutefois, l'usage des vêtements semble leur devenir à tous de jour en jour plus familier, et, parmi ceux que j'ai vus vaguer dans les rues de l'Assomption, aucun ne s'était contenté, comme autrefois, de se couvrir de peinture figurant des vestes et des culottes.

Quelques anciennes coutumes ont encore disparu: telle est celle qu'avaient les hommes de porter soit le *barbote*[1], soit une petite baguette d'argent analogue au *tembeta* des Guaranis sauvages ou Cayaguàs. D'autres ne sont reprises qu'à de rares intervalles, ou à certaines époques; alors on voit reparaître, en ces jours solennels, les longues aigrettes de plumes fixées sur le sommet de la tête; les tatouages variés et de couleurs tranchantes; les dessins bizarres dont ils se couvraient le visage, les bras et la poitrine; les colliers de verroterie ou de coquillage; enfin, les bracelets d'ongles de *capivaras*, enroulés autour des poignets et des malléoles. Mais la tradition de cette *ornementation* compliquée a été religieusement conservée par le *paye* (*Pa-ye*) ou médecin de la tribu, représenté ci-contre fidèlement.

Les Payaguàs vivent sur la rive gauche du Rio-Paraguay, qu'ils ne quittent jamais pour aller s'établir du côté opposé, où les Indiens du Chaco, avec lesquels ils sont toujours en guerre, ne manqueraient pas de les attaquer. Leur hutte principale (*tolderia*), élevée sur le bord du fleuve[2], consiste en une grande case allongée, haute de trois à quatre mètres, faite de bambous placés sur des fourches et que l'on a recouverts de nattes de jonc non tressées. Des dépouilles de jaguars, de *capi-*

1. Nandipa (*genipa americana*).

2. L'*urucu* ou *rocou* est une couleur rouge, que l'on obtient des téguments de la graine de l'arbuste connu en botanique sous le nom de *bixa orellana*. Cette matière, précieuse par ces applications à l'*industrie*, figure dans les exportations de la Guyane française.


1. Morceau de bois léger, arrondi, de dimensions variables, qui se place dans une ouverture pratiquée à la lèvre inférieure. Les Botocoudos, les Lenguas, etc., semblent renoncer aussi à cet affreux ornement autrefois très-usité.

2. Cette partie du rivage est appelée *el Banco*. Elle sert de lieu de promenade le dimanche (voy. page 337).

varas, étendues sur le sol, servent de lits; des armes, des ustensiles de pêche et de ménage sont accrochés aux perches qui soutiennent la frêle toiture de l'habitation, ou gisent pêle-mêle avec des vases de terre dans quelque coin.

La poterie que fabriquent ces Indiens est mal cuite, se brise facilement, et ne doit résister que faiblement à l'action du feu. L'argile en est noirâtre et assez grossière ; mais les formes qu'ils savent lui donner et les dessins dont ils la revêtent, dénotent de l'adresse et du goût.

Ils se servent encore habituellement de calebasses (*porongos*), très-communes dans le pays, dans lesquelles ils rapportent de la ville l'eau-de-vie de canne, dont ils font abus toutes les fois qu'ils en ont les moyens; car ils ne connaissent d'autre fête, d'autre distraction, que l'ivresse; et ils dépensent de cette sorte tous les bénéfices de leur commerce avec les habitants de l'Assomption, auxquels ils fournissent le bois, le poisson, et le fourrage de leurs chevaux (*pasto*). Autrefois l'Indien ivre était accompagné, dans les rues, par sa femme ou par un ami, qui souvent parvenait à le ramener dans sa demeure, avant la perte entière de l'usage de ses jambes. Mais il est maintenant défendu, sous des peines sévères, de laisser boire les Indiens dans les cabarets (*pulperias*). La plupart des jeunes gens et des femmes s'abstiennent de boissons alcooliques; les hommes mariés ont seuls le privilége d'en user largement, et ce goût, chez eux comme partout, s'accroît et se développe avec l'âge.

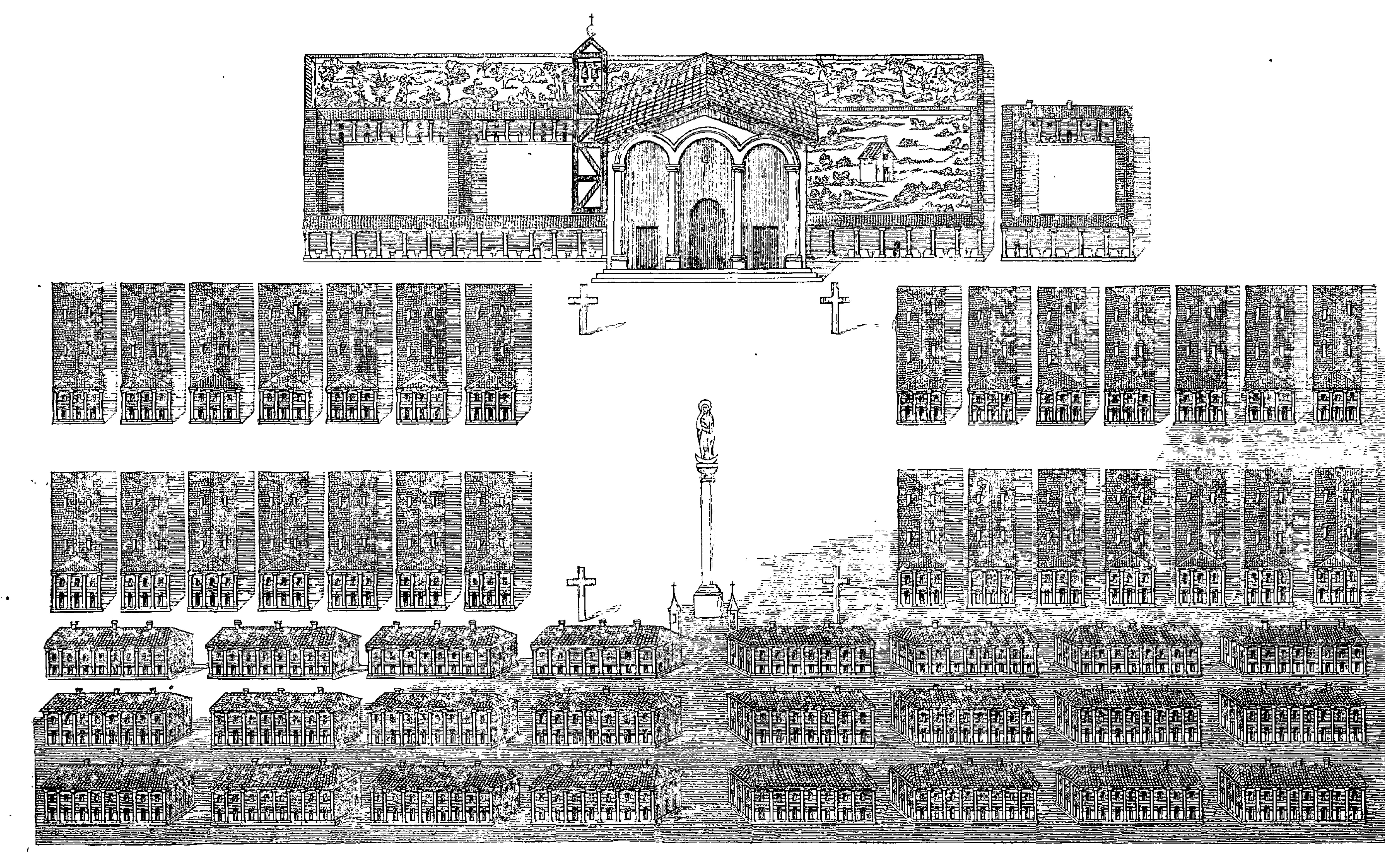


Guerrier payaguas. — Dessin de H. Rousseau.

L'industrie très-bornée des Payaguàs constitue cependant leur unique ressource; car ils ne connaissent aucune culture, et ne récoltent ni maïs, ni patates, ni tabac. Ils sont pêcheurs, passent leur vie sur l'eau, et deviennent de bonne heure de très-habiles mariniers. Tantôt on les voit à l'arrière d'une pirogue s'abandonner au courant en suivant leur ligne; tantôt, debout sur une file, ils rament en cadence, et font glisser l'embarcation avec la rapidité d'une flèche. Longues de quatre à cinq mètres, et larges de deux pieds et demi à trois pieds, leurs pirogues sont creusées dans le tronc d'un *timbo*, et se terminent aux deux extrémités en pointe allongée. Leur pagaie, acérée comme une lance, devient entre leurs mains une arme redoutable, à laquelle il faut ajouter l'arc, les flèches et la *macana*. A la guerre, ils sont cruels, et ne font de quartier qu'aux femmes et aux enfants. Leur manière de combattre n'offre rien de particulier. Ils attaquent les Indiens du Chaco, en fondant sur eux à l'improviste, et s'efforcent de les surprendre; mais ils se gardent bien de s'éloigner des rivières, car ils seraient facilement vaincus en rase campagne par ces tribus si redoutables à cheval.

Déjà on l'aura pressenti, cette nation vit dans un état de liberté absolue et de complète indépendance, vis-à-vis du gouvernement de la république paraguayenne, qui ne lui impose ni taxe ni corvée. Loin de là, il paye aux Payaguàs les services qu'il réclame d'eux, soit lorsqu'il les envoie en courriers sur le fleuve, soit lorsqu'il s'en sert comme de guides dans les expéditions dirigées contre les hordes sauvages qui errent sur la rive droite. Le docteur Francia avait su tirer parti de leur concours, pour fermer le plus hermétiquement possible son malheureux pays, en les chargeant de la surveillance de la rivière, seule voie par laquelle il fût possible de s'en échapper; et les Payaguàs ne firent jamais défaut, dit-on, à l'exécution des consignes rigoureuses qu'il leur donna.

Libres vis-à-vis du gouvernement, ils le sont aussi entre eux. Quoique réunis en communauté, ils ne reconnaissent ni chef, ni hiérarchie. Jamais ils n'ont voulu se soumettre au christianisme, et tous les efforts



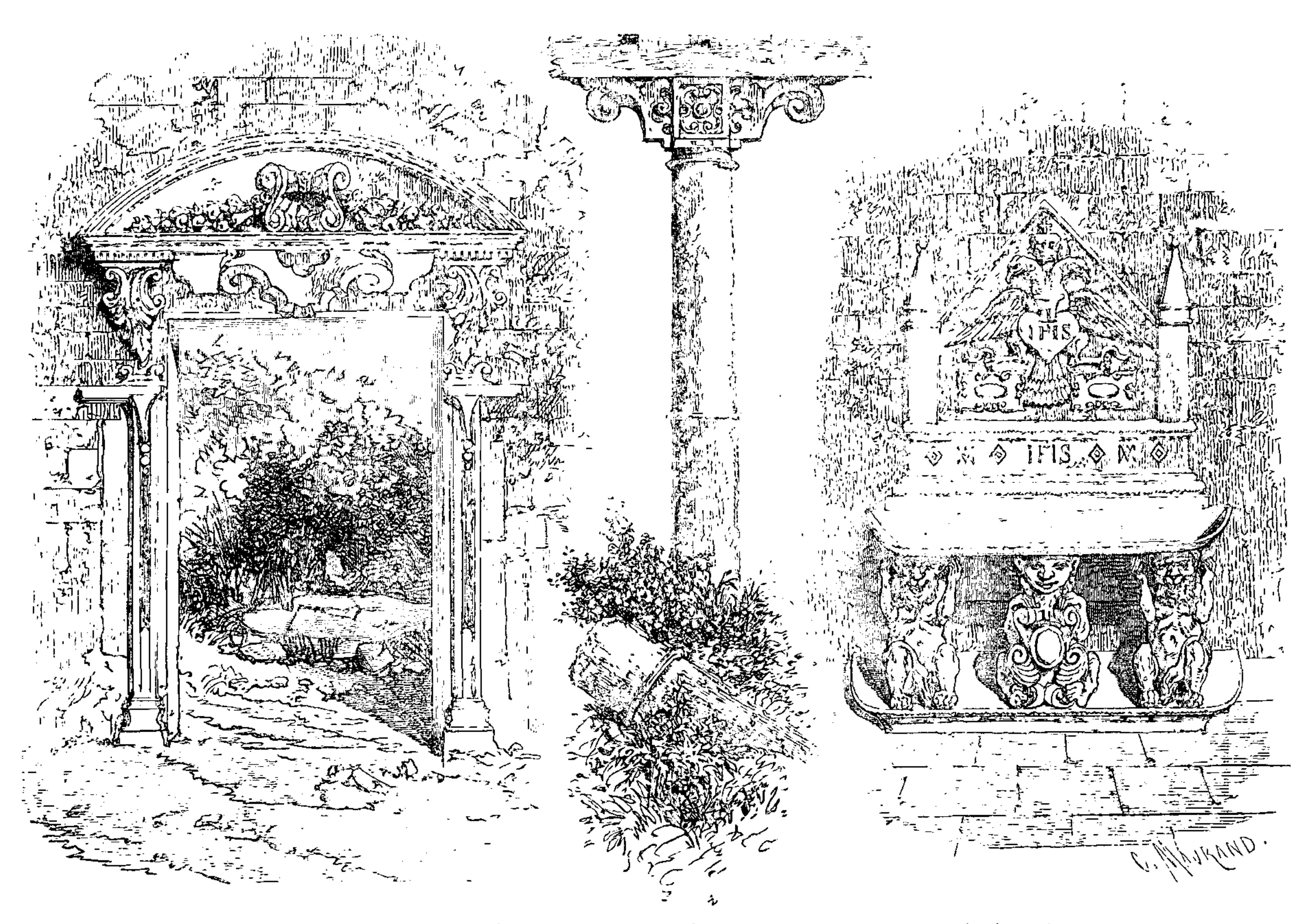
Plan de la mission de Candelaria au Paraguay (la maison isolée, à côté de l'église et du cimetière, était réservée aux veuves)

de ses apôtres ont échoué. Le seul personnage de la tribu est le médecin ou *paye*, dont les fonctions ne restent jamais vacantes, car elles ne sont pas sans profit.

Désireux de connaître et de pouvoir dessiner à mon aise, au milieu de tout le luxe sauvage de son accoutrement, celui qui était chargé de ce rôle, j'obtins qu'il se rendrait, revêtu des attributs de sa haute dignité, dans ma maison, en compagnie de quelques autres Indiens. La promesse d'une certaine quantité du précieux breuvage et la perspective d'une soirée d'ivresse avaient eu promptement raison de ses hésitations.

Au jour dit, le paye vint me trouver avec un jeune garçon et deux femmes. C'était un vieillard, un peu courbé par les années, mais dont la physionomie n'avait rien de repoussant, malgré la déformation des traits, toujours précoce et si remarquable chez les indigènes. Ses cheveux, encore noirs, étaient retenus sous une résille bordée de verroterie. Une aigrette surmontait la résille, et des plumes de nandù flottaient derrière sa tête; un collier de coquillages bivalves entourait son cou, auquel pendait, comme trophée, un sifflet taillé dans l'os du bras d'un ennemi. Entièrement nu sous sa chemisette sans col ni manches, faite de deux peaux de jaguars, il portait autour des malléoles des chapelets d'ongles de *capivaras*. Enfin, il tenait dans la main droite une courge allongée, et dans la gauche, un long tube de bois dur que j'eus quelque peine à reconnaître pour une pipe (voy. page 339).

La scène s'ouvrit. Le sorcier donna la pipe à son compagnon chargé de l'allumer, et, l'ayant reprise, il aspira plusieurs bouffées qu'il lança bruyamment dans la calebasse par l'orifice dont elle était percée; puis, sans l'éloigner de ses lèvres, il se mit à crier tantôt lentement, tantôt vite, en faisant entendre alternativement les syllabes *ta*, *ta*, et *to*, *to*, *to*, avec des redoublements et des éclats de voix extraordinaires, inexprimables. En même temps, il se livrait à de violentes contorsions, à droite, à gauche, et exécutait des sauts en cadence, tantôt sur un seul pied, tantôt sur les deux réunis.



DÉTAILS D'ARCHITECTURE DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Thérond.
Porte latérale de l'église de San-Borja. — Colonne de bois de la galerie de l'église de San-Borja. — Fontaine dans le collége de San-Lorenzo.

Ce manége ne dura pas longtemps, et sous prétexte de fatigue, il ne tarda pas à s'arrêter. Il fallut une rasade pour le remettre debout, et son chant monotone recommença aussitôt.

Enfin, mes dessins achevés, je levai la séance, à la satisfaction générale de mes hôtes, et je les congédiai, après avoir acheté au paye sa pipe et son sifflet.

Faite de bois dur et pesant, cette pipe est couverte de grecques régulières, gravées superficiellement avec une assez grande perfection. Longue de cinquante centimètres, elle est ornée de clous dorés, et percée d'un conduit évasé par un bout, et terminé par un bec à l'autre. On retrouve cet instrument chez d'autres nations voisines, chez les Tobas et les Matacos des bords du Pilcomayo. Il donne une idée de ces énormes cigares

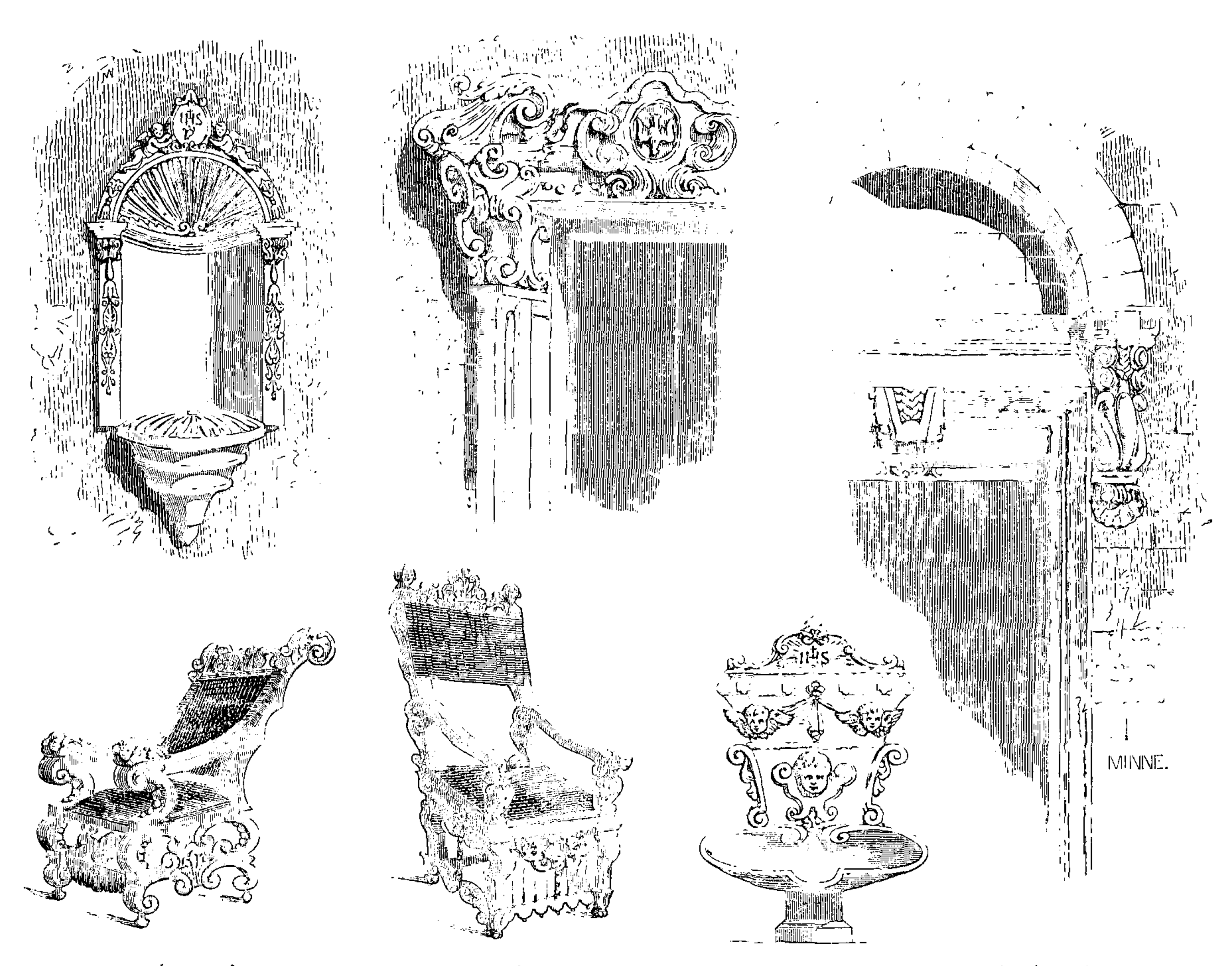
faits avec la feuille roulée du palmier et le *petun*, lesquels jouaient un grand rôle au Brésil dans les cérémonies des Tupinambas, et chez les Caraïbes des Antilles, toutes les fois qu'il fallait décider de la paix ou de la guerre, évoquer les mânes des ancêtres, etc., et que les premiers navigateurs prirent pour des torches.

Statistique. — Population. — Mœurs.

En se plaçant à un point de vue général, on peut distinguer à la fois dans la population du Paraguay:

Des hordes d'Indiens indépendants (*Indios bravos*); des Indiens soumis; des métis à tous les degrés de la race autochthone avec la race latine; quelques Nègres, en très-petit nombre; des hommes de couleur provenant de leur mélange, soit avec les blancs, soit avec les Indiens; enfin des blancs, issus pour la plupart des alliances contractées par les conquérants avec les femmes indigènes, à une époque plus ou moins reculée. Ils constituent la masse de la population, et prennent le nom de créoles ou *fils du pays*, lorsqu'ils veulent se distinguer des quelques rares Espagnols venus d'Europe, et qui ont échappé aux persécutions du docteur Francia; ils ont d'ailleurs perdu toute trace de sang guarani.

Pour quelle part, selon quelles proportions, chacune



DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET MEUBLES DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Therond.

Niche de la mission de Jésus. — Porte basse de la façade de l'église de San-Borja. — Porte latérale de l'église de San-Borja. — Fauteuil dans la mission de Trinidad. — Fauteuil de la mission de San-Luz. — Bénitier de la mission de Santa-Rosa.

de ces catégories entre-t-elle dans le chiffre de la population totale?

Sans s'écarter beaucoup de la vérité — impossible à connaître d'une manière rigoureuse, — on peut établir que les blancs entrent pour six dixièmes dans la masse de la population; les Indiens pour deux dixièmes, et les hommes de couleur et les métis à tous les degrés et de toute race, pour le reste, soit deux dixièmes.

A la fin du siècle dernier, la population totale du Paraguay s'élevait, d'après un recensement officiel, à quatre-vingt-dix-sept mille quatre cent quatre-vingts individus.

Depuis cette époque, un ensemble de circonstances très-favorables a contribué à l'accroissement de cette population, laquelle s'élève *très-probablement* aujourd'hui au chiffre, déjà fort éloigné du précédent, de six cent mille âmes.

L'Afrique n'est jamais entrée que pour une faible part dans la population du Paraguay, à laquelle elle a cependant fourni des esclaves pendant plusieurs siècles. Mais la position méditerranée de la province, l'absence de communications directes avec le littoral, l'obligation imposée aux habitants de tirer les nègres de Buenos-Ayres, en doublant leur valeur, ont de tout temps fait obstacle à leur introduction sur une large échelle. Après la chute du gouvernement colonial, le docteur Francia,

par la séquestration du pays, coupa court à l'importation des noirs; et ceux-ci, en s'alliant avec leurs métis, et de préférence avec les femmes indiennes, afin de procurer la liberté à leur descendance, n'ont pas tardé à se fondre dans la masse de la population[1].

Un des premiers soins du gouvernement qui recueillit l'héritage du docteur Francia fut de décréter l'abolition progressive de l'esclavage : en déclarant libres les enfants à naître de parents esclaves, il donnait aux adultes le droit de se racheter pour une somme modique, interdisait leur sortie, et prohibait sévèrement toute introduction nouvelle.

L'influence de cette mesure, dont l'honneur revient aux consuls Lopez et Alonzo, a amélioré encore le sort des esclaves, déjà tolérable sous des maîtres naturellement enclins à la douceur. De nos jours, leur nombre ne dépasse pas mille individus, tous de race mixte, les nègres ayant à peu près disparu : les affranchissements le réduisent sans cesse. Lorsqu'ils sont âgés, ces malheureux obtiennent la liberté en récompense de leurs longs services, et il n'est pas rare qu'un maître affranchisse de jeunes esclaves au moment de mourir et par testament. On ne fait d'ailleurs aucune distinction entre les esclaves et les serviteurs libres, mais on préfère les noirs aux mulâtres, généralement fiers et perfides, car les Paraguayos n'ont pas encore oublié le vieux proverbe espagnol : *no se fie de mula y mulata*, « il faut se défier des mules et des mulâtres. »



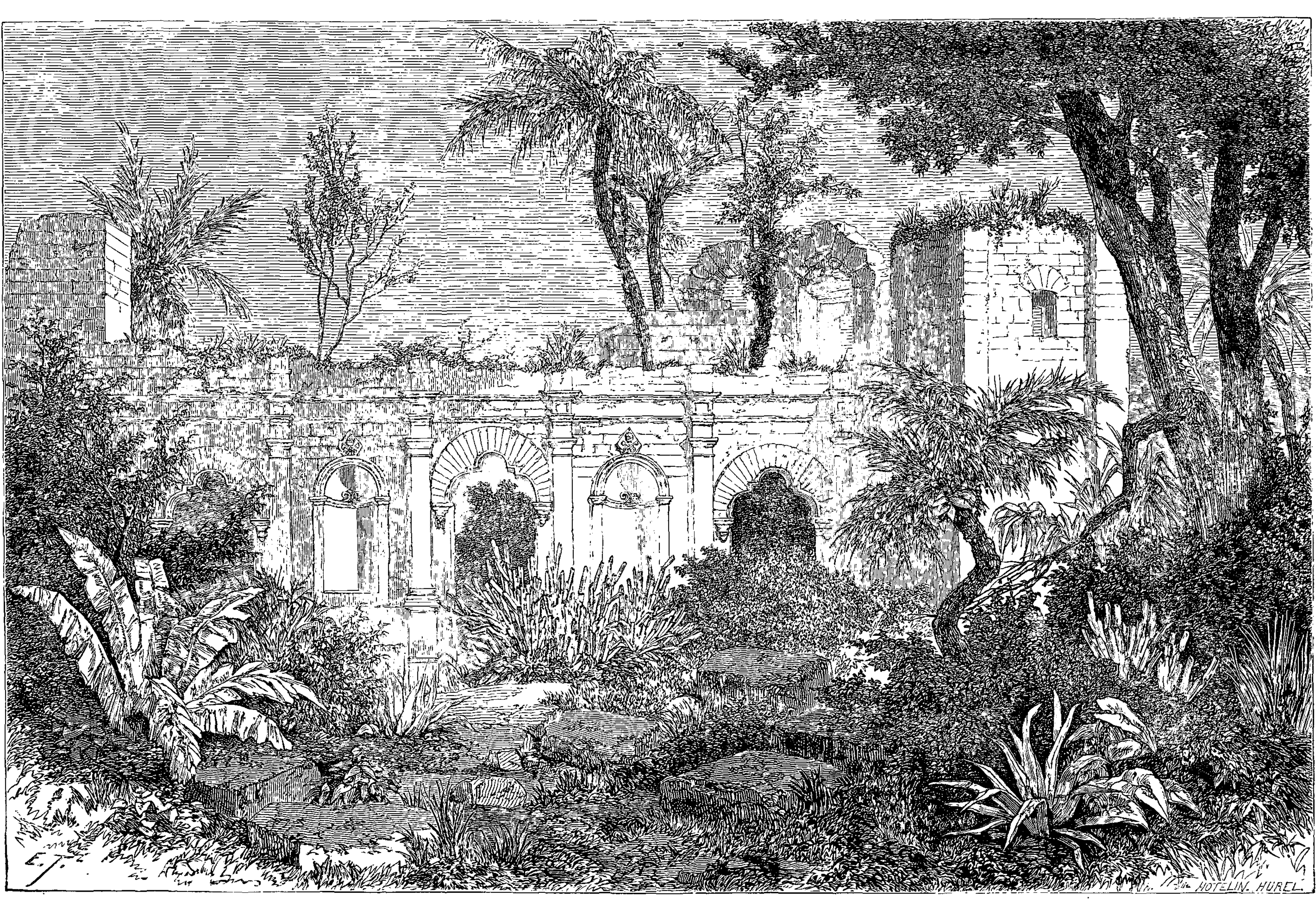
Indiens Payaguàs. — Dessin de H. Rousseau.

Les femmes de race blanche, non moins heureusement douées que les hommes, ont le pied et la main petits, des traits réguliers, la peau fine, d'un blanc mat, et une physionomie souvent fort agréable. Une jeune fille, vêtue du *tipoy*[2], avec quelques fleurs naturelles à demi cachées au milieu de sa chevelure abondante et soyeuse, est généralement une belle personne qui rappelle le type castillan, quoique son maintien n'ait pas cependant la noblesse un peu étudiée de celui des créoles de Buénos-Ayres (*Porteñas*). Mais à l'Assomption, ce vêtement national disparaît peu à peu, et fait place aux modes françaises, importées d'abord par la voie du Brésil, avant l'ouverture du Rio-Paranà au commerce.

Les femmes sont nubiles dès l'âge de dix ans. De

1. L'enfant né d'un père esclave et d'une femme libre, a suivi de tout temps la condition de la mère. On sait aussi que les Indiens n'ont jamais été considérés en droit, sinon toujours de fait, comme esclaves, bien que l'institution des *commanderies* fût, au fond, une forme de servage à peine déguisé.

2. Chemise sans manches, faite d'une étoffe de coton souvent très-claire, et retenue à la taille par une ceinture. Le *tipoy* est orné en haut et en bas de broderies de laine de couleur bleue ou noire.



Église inachevée de la mission de J ésus au Paraguay. — Dessin de Thérond.

bonne heure aussi elles perdent leurs grâces naturelles, leur corps s'alourdit, la démarche devient pesante, leurs traits se déforment, car elles ont hérité de cette disposition à l'obésité qui paraît commune aux races des régions chaudes dans les deux continents, et cette disposition est encore favorisée, au Paraguay comme au Brésil, par le régime alimentaire et le défaut d'exercice.

Affables, enjouées, passionnées pour la musique et pour la danse, elles ont, comme sur les bords de la Plata, plus de tact et de finesse que les hommes.

L'étranger qui débarque à l'Assomption est accueilli dans toutes les familles avec empressement. Que ces prévenances un peu banales ne soient pas tout à fait désintéressées, qu'il s'y mêle de la part des jeunes filles quelque espoir de rencontrer un mari qui mette fin à leur existence monotone en obtenant du Président la permission (toujours refusée) de les ramener en Europe; qu'au fond de ces témoignages de bienveillance prodigués sans trop de discernement, il y ait, là-bas comme ici, un peu de coquetterie et d'amour de soi-même, c'est ce que notre devoir d'historien impartial nous obligerait à dire, si le souvenir encore présent de l'hospitalité que nous avons reçue partout et toujours, ne devait pas nous faire regretter la franchise d'un semblable aveu.



Jeune fille de l'Assomption au Paraguay. Dessin de Sauvageot.

Position et limite du Paraguay. — Cascade. — Hydrographie.

Le territoire de la république paraguayenne représente un immense delta borné à l'ouest par le fleuve qui lui a donné son nom, à l'est et au sud par le Rio-Paranà qui reçoit les eaux du précédent sous les 27° 24′ de latitude. Il est séparé du côté du nord des possessions brésiliennes par les rios Corrientes ou Apa et Yaguarey. Ainsi, il s'étend en latitude des 22° aux 27° et quelques minutes, et offre une superficie que l'on peut évaluer à plus de dix mille lieues carrées.

Mais ces limites sont incertaines; le gouvernement s'y renferme ou en sort toutes les fois que l'intérêt de sa sécurité ou les raisons de sa politique le lui commandent; car le docteur Francia et ses successeurs ont élevé de tout temps des prétentions à la possession de vastes territoires dans les Missions de l'Entre-Rios et dans le Grand-Chaco. De loin en loin, ils font acte de souveraineté à l'aide d'expéditions militaires ou de tentatives de colonisation.

Des deux fleuves qui circonscrivent la partie principale et essentielle de la république, l'un, le Paraguay, qui paraît avoir reçu les premiers le nom mensonger de *Rio de la Plata* (rivière d'Argent), prend sa source dans la province brésilienne de Mato-Grosso, par 14° 35′ de latitude; dans son cours lent et majestueux, il se dirige du nord au sud sans s'écarter sensiblement du 60° de longitude occidentale.

L'autre cours d'eau, le Paranà, ce fleuve géant que les Indiens Guaranis, dans leur langage monosyllabique, comparent à la mer[1], formé dans les environs de Villa Boa de Goyoz par plusieurs branches qui bientôt se confondent en un tronc principal, coule au sud-ouest, puis au sud jusqu'au vingt-septième parallèle. Arrivé là, le fleuve s'infléchit brusquement à l'ouest jusqu'aux 60° 50′ de longitude, où il s'enfle des eaux du Paraguay. Puis il se dirige de nouveau vers le sud, et conserve cette direction jusqu'au moment où par sa jonction avec l'Uruguay il forme le Rio de la Plata, ou Paranà-Guazà des Aborigènes.

Ces deux grands fleuves éprouvent des crues à peu près fixes et régulières; mais si le Paranà surpasse le Rio-Paraguay par le volume beaucoup plus considérable de ses eaux, il est loin de l'égaler par la régularité de son cours, la profondeur et la largeur uniformes et constantes de son lit.

Sous les 24° 4′ 58″ de latitude, la navigation de cette grande artère est, en effet, interrompue par une cataracte qui efface les plus célèbres en ce genre, sans excepter peut être le saut fameux du Niagara. Azara, qui, s'il ne parle pas en témoin oculaire, paraît du moins s'être inspiré des relations les plus exactes, décrit ainsi ce spectacle grandiose :

« C'est une cascade effroyable et digne d'être décrite par les poëtes. Il s'agit d'une rivière qui, dans cet endroit même, a plus d'eau qu'une multitude des plus grands fleuves de l'Europe réunis, et qui, au moment où elle se précipite, a dans son état moyen beaucoup de fond et deux mille cent toises de largeur (on l'a mesurée), ce qui fait presque une lieue marine. Cette énorme largeur se réduit subitement à un canal unique qui n'a que trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau en se précipitant avec une fureur épouvantable. On dirait que cette rivière, fière du volume et de la vitesse de ses eaux, les plus considérables du monde, veut ébranler la terre jusque dans son centre, et opérer la mutation

1. *Panorama* de *Para* mer, et *ana* adverbe de comparaison. On trouve dans les historiens cette étymologie traduite par les phrases suivantes : *Parent de la mer, puissant comme la mer.*

de son axe. Les vapeurs qui s'élèvent au moment où l'eau choque les parois intérieures du roc, forment une pluie éternelle dans les environs. Le bruit se fait entendre de six lieues; on croit voir trembler les rochers du voisinage. »

Les crues périodiques des deux fleuves, qui, à des époques fixes, changent en lacs les savanes sans fin du Chaco, et les plaines méridionales du delta qu'ils circonscrivent, permettent au Paraguay de s'isoler au milieu d'un continent; mais ils peuvent devenir en même temps pour ses productions des moyens d'écoulement et de transport, et diminuer d'une manière notable les inconvénients de sa position méditerranée, en faisant disparaître en partie l'énorme distance qui le sépare de l'Océan.

On a signalé dès les premiers temps de la découverte le voisinage et l'entre-croisement des sources du Paraguay avec celles de la rivière des Amazones. Quelques esprits enthousiastes ont aussitôt proposé de réunir ces branches d'origine par un canal; de faire ainsi du Brésil une île d'une incommensurable étendue, en ouvrant la navigation entre les villes Argentines et Belem, chef-lieu de la province du Para. Ce projet fut mis à l'étude sous le ministère du comte da Barca. Sur un autre point, entre l'Iténès ou Guaporé et la branche la plus méridionale du Rio-Jaurie, existe un isthme étroit, facile à faire disparaître à l'aide d'un canal de cinq kilomètres creusé dans des marais. On ouvrirait ainsi une navigation merveilleuse à travers les contrées centrales du continent Sud-Américain. C'est le propre de la nature colossale du nouveau monde d'inspirer des projets dont la grandeur et les résultats possibles éblouissent, j'allais dire effrayent l'imagination. Tous ces rêves sont réalisables; toutes ces utopies deviendront dans quelques siècles d'admirables vérités, lorsque l'Europe aura donné à l'Amérique ce qui lui manque, des colons, en versant sur cette terre promise le trop-plein de ses populations industrielles.



Jeune esclave d'Itapua, au Paragnay. — Dessin de Sauvageot.

Climatologie. — Flore et Faune.

Le sol du Paraguay appartient, à part les alluvions, au système tertiaire de l'Amérique du sud. Composé de grès févrifères et d'argiles, avec de vastes dépressions couvertes d'alluvions modernes, il se relie au terrain tertiaire guaranien de M. d'Orbigny, qui comprend dans son immense extension le nord de la province de Corrientes, les missions de l'Entre-Rios et celles du Brésil. Il ne présente dans sa constitution géologique aucune trace de productions volcaniques, et les tremblements de terre y sont à peu près inconnus. Nulle source, soit thermale, soit minérale; et si les eaux du lac Ypacarahy sont parfois prescrites avec efficacité dans le traitement des affections chroniques, c'est que leur action, analogue à celle des bains de mer, est due à la présence d'une très-faible proportion de sel tenu en dissolution, et qui provient du terrain argileux qu'elles submergent. Cet argile salifère se rencontre sur plusieurs points, et constitue un phénomène géognostique qui joue un rôle important dans l'économie rurale et domestique du pays. Les bestiaux recherchent et mangent cette terre saline avec une rapidité qui étonne le voyageur témoin de ce spectacle étrange. Là où elle manque, ils tombent bientôt dans le marasme et ne tardent pas à périr, si l'éleveur néglige de donner à ses troupeaux une certaine quantité de sel que l'on tire à grands frais de l Assomption ou du Brésil par la voie d'Itapua. En outre, les efflorescences de cette terre, recueillies et traitées par évaporation, fournissent la majeure partie du sel destiné à la consommation des habitants.

Situé sur les limites de la zone torride, il semble que le Paraguay devait offrir à l'observation des conditions météorologiques analogues, en partie à celles des pays intertropicaux, en partie à celles des régions tempérées. Mais au milieu des continents, le passage d'un système de climat à un autre ne paraît s'effectuer ni brusquement, ni par une transition insensible, à une distance plus ou moins rapprochée de l'équateur, comme sur les côtes océaniques : il semble plutôt se manifester par l'apparition alternative mais déréglée des phénomènes qui caractérisent, tantôt les climats brûlants et humides des contrées équinoxiales; tantôt les climats encore chauds mais plus secs des latitudes plus élevées. Il résulte de ce fait une irrégularité très-grande de la distribution annuelle de la température. Ainsi, ou bien les pluies générales et les orages amènent des inondations périodiques et désastreuses, et l'on éprouve toutes les conséquences d'une extrême humidité; ou bien, et c'est le cas le plus habituel, les pluies ne tombent que rare-

ment et par places; la végétation souffre et languit, malgré l'abondance des rosées; les pâturages se dessèchent, les bestiaux se dispersent à la recherche des ruisseaux et des sources que le soleil n'a pas taris, et le pays suffit avec peine à la nourriture de ses habitants.

Quoiqu'il ne soit pas impossible, surtout dans la partie méridionale du Paraguay, de reconnaître quatre saisons dans l'année, il vaut mieux, à l'exemple des habitants eux-mêmes, n'en admettre que deux, l'hiver et l'été. Malgré cette distinction, on peut encore dire qu'il fait chaud lorsque le vent souffle du nord, et qu'il fait *frais*, lorsque le vent vient du sud. La marche du soleil et sa hauteur au-dessus de l'horizon, n'exerceraient donc ici qu'une influence secondaire sur la température.

Considéré dans son ensemble, et abstraction faite des années exceptionnelles, le climat du Paraguay est à la fois chaud et sec.

La température est très-variable et sa marche irrégulière. Cela vient de ce qu'elle dépend moins de l'influence directe du soleil, de sa distance au zénith de l'observateur, que de la direction des vents qui en sont les modificateurs les plus puissants, et comme elle irréguliers et variables.

Habitants de la campagne, au Paraguay. — Dessin de Sauvageot.

Pendant huit mois de l'année, la colonne thermométrique descend rarement, à midi, au-dessous de 25° la moyenne est de 29 à 30°; toutefois, elle peut monter exceptionnellement jusqu'à 30 et même 40°.

Durant les mois les plus froids, de juin à octobre, le mercure oscille, vers le milieu du jour, entre 15 et 20°, mais il peut s'élever à 25, 30° et plus, si le vent se fixe au nord, ce qui arrive assez fréquemment.

Le vent du sud-ouest porte le nom de *pampero*, parce qu'il traverse les steppes des *Pampas* en été, il amène toujours un orage. Il n'est pas sans exemple que le vent de sud-ouest ait produit de désastreux effets, car, comme il a parcouru depuis le détroit de Magellan des espaces immenses, sans rencontrer quelques montagnes ou des forêts pour lui faire obstacle et rompre son impétuosité, il peut arriver qu'il prenne les proportions d'un effroyable ouragan. Alors, il déracine les plus gros arbres, disperse leurs débris, abat les maisons, ravage les champs cultivés et détruit les récoltes. Les annales de la navigation abondent en récits de nombreux sinistres causés dans le Rio de la Plata par des vents furieux du sud-ouest et de sud-est. Les premiers, très-redoutés à Montevideo, font chasser les bâtiments sur leurs ancres, et souvent les jettent à la côte, en brisant les câbles et les manœuvres.

Les seconds occasionnent de fréquents naufrages sur la rive droite du fleuve, dont ils élèvent les eaux à une hauteur considérable, en les poussant à de grandes distances dans l'intérieur des terres, où parfois des navires d'un fort tonnage sont allés s'échouer. J'ai vu, au milieu des jardins de la *quinta* de Palerme, propriété du général Rosas, un gros brick de commerce qu'une tempête y avait transporté à la distance d'un mille de la côte. La fille du général avait eu l'idée très-originale de relever le vaisseau, de réparer ses agrès, et d'en distribuer l'intérieur en salons d'été où elle recevait la société de Buenos-Ayres et les étrangers.

Les conditions climatériques qui président à l'accomplissement de l'acte de la végétation, diffèrent assez notablement, au Paraguay, de celles que l'on rencontre à la même distance de l'équateur, sur les côtes océaniques. Nous savons, en effet, que c'est par la rareté et la variabilité des phénomènes hydrométéoriques, par des alternances de sécheresse et d'humidité extrêmes que le climat se distingue à la fois du climat de la zone inter-

tropicale, et de celui des latitudes tempérées. Cette inconstance et cette irrégularité, jointes à l'action prolongée d'un soleil de feu, donnent aux grands bois du Paraguay méridional l'aspect de ces forêts moins vastes et moins touffues, qui portent au Brésil le nom de *Catingas*. La végétation est moins riche et moins pressée; elle comprend quelques espèces qui se dépouillent de leurs feuilles. Ainsi, sous le rapport de sa flore et de l'étendue de ses forêts, le Paraguay sert de transition entre les grandes plaines du sud et l'immense région forestière du bassin de l'Amazone; à partir du 24e parallèle, les forêts alternent avec des savanes noyées ou couvertes de hautes herbes et de palmiers. Le cours du Paraná, de l'Uruguay et des sous-affluents de la Platà, est indiqué par des bandes étroites couvertes d'une végétation luxuriante et tracées en zigzags au milieu d'un désert de verdure.

La faune ne présente pas plus que la flore un aspect particulier, un ensemble caractérisé par certaines espèces dont l'existence permette de la reconnaître à première vue, elle marque la transition entre la faune des contrées intertropicales et celles des latitudes plus élevées.

Mais si, sous le rapport de la fertilité du sol, le Paraguay a sa place parmi les plus favorisées du globe, on peut dire aussi que la nature, vraiment prodigue, l'a peuplé d'un nombre presque infini d'êtres vivants. Toutes les grandes divisions du règne animal comptent de nombreux représentants dans la faune du Paraguay et des Missions, et plus d'un, sans nul doute, caché dans les profondeurs boisées des forêts, a su échapper jusqu'ici aux recherches des rares naturalistes qui les ont traversées. La vue de tant de richesses zoologiques rappelle le mot de l'Indien qui guidait MM. de Humboldt et Bonpland à travers les bois vierges de l'Orénoque : *Es como el Paraiso;* c'est le paradis terrestre.



Jeune esclave métis; Porteuse d'eau à l'Assomption. — Dessin de Sauvageot.

Dans la tribu des Carnivores, le genre *chat* (*felis*), comprend des animaux fortement armés, sanguinaires et redoutables. A leur tête, il convient de placer le jaguar, ce noble représentant du tigre royal de l'ancien continent, qu'il égale en taille, en courage et en férocité, quoique des naturalistes aient prétendu le contraire. Le jaguar fait de larges brèches dans les troupeaux du Paraguay ; aussi élève-t-on dans les fermes (*estancias*), un grand nombre de chiens de forte race, qui donnent l'éveil, signalent l'approche de l'ennemi et servent à le poursuivre. Ces courageux animaux, nourris exclusivement de viande crue, ne sont pas eux-mêmes tout à fait sans danger pour le voyageur, qui comprend à leur vue le rôle que jouaient les limiers de la Grande-Bretagne dans les guerres des Gaules, et le cruel usage qu'en ont fait, à une époque moins ancienne, les conquérants du nouveau monde, pour traquer jusqu'au fond des forêts les malheureux Indiens, ou pour atteindre les esclaves fugitifs. Si les chiens obligent le tigre à monter sur un arbre, alors il devient facile au plus hardi chasseur de la troupe de l'abattre. Mais malheur à lui si la terrible bête est seulement blessée. Le jaguar ne fond pas sur lui d'un seul bond; il descend de l'arbre lentement, à la manière des chats, se redresse à quelques pas, et cherche à l'aide de ses griffes à saisir sa tête et à la dévorer. C'est à ce moment de suprême danger que certains hommes de l'Amérique centrale ne craignent pas d'engager dans sa gueule leur bras gauche enveloppé d'une

peau de mouton ou de leur poncho, et de le frapper en même temps à la gorge du couteau acéré que leur main droite a lestement arraché de sa gaîne.

La classe des oiseaux est innombrable, et les plus magnifiques espèces, au plumage éclatant, aux couleurs variées et chatoyantes, se rencontrent à chaque pas dans les halliers, au milieu des plaines découvertes, sur les rives des fleuves et des savanes noyées, ou près des habitations.

Après le *roi des vautours* (*iriburubicha*), dont la tête est surmontée d'un diadème formé de caroncules d'un rouge éclatant, on ne se lasse pas d'admirer les toucans au bec difforme, dont la gorge éclatante qui servait de parure au chef des Tupinambas dans les circonstances solennelles, ne parut pas au premier empereur du Brésil indigne d'orner son manteau de pourpre, sur lequel elle remplaçait l'hermine, marque distinctive des souverains de l'Europe; les innombrables volées de perruches; les perroquets aux cris aigus et perçants, au vol élevé et rapide; les pies aux ailes bleues; des aras; l'ara rouge aux ailes d'azur; l'ara bleu à tête verte, aux ailes de la plus belle couleur d'or; l'autruche d'Amérique qui erre dans les plaines découvertes en troupes nombreuses et difficiles à surprendre; des hérons de toutes les tailles; les uns à la robe blanche sans tache, les autres marbrés de jaune et de bleu. Au milieu de cette population disparate, vivent en troupes innombrables plusieurs espèces de canards : les Indiens les appellent *ipe* (tache de l'eau).

Enfin le Paraguay est aussi la patrie de ces oiseaux dont la taille n'égale pas celle de certains insectes, et pour lesquels les vieux voyageurs épuisent toutes les formules de l'admiration, en les comparant à des fleurs animées, à des bouquets de pierreries resplendissant aux feux du soleil. Les oiseaux-mouches et les colibris, faciles à confondre malgré les monographies savantes de Lesson, bourdonnent incessamment autour des grands arbres chargés de fleurs. Les Guaranis les comparent poétiquement à des cheveux du soleil; les créoles les nomment *picaflores*, et les Brésiliens *beija-flores* (baise-fleurs).

C'est par milliers que l'on peut compter les hideux sauriens qui portent le nom de *yacarés* (caïmans), plus à redouter qu'on ne le croit généralement. Au Paraguay, dans les Missions et à Corrientes, il n'est pas pour ainsi dire de lac, de lagunes, de ruisseau et de rivière grande ou petite dont les eaux ne nourrissent un nombre considérable de ces reptiles, dont les vieux voyageurs vantent l'excellence de la chair blanche et musquée. Leur queue, dit Ulderico Schmidel, l'un d'eux, est un mets très-délicat (*delicadisimo manjar*). Je ne saurais partager l'enthousiasme de l'historien allemand.

Les hautes herbes des prairies servent de retraite aux serpents (ordre des ophidiens) que les Guaranis appellent *mboy* (d'où le nom de *boa*) qu'ils soient ou non venimeux. Personne n'ignore les effets terribles de la morsure des crotales ou *serpents à sonnettes*. Les malades succombent dans les vingt-quatre heures après la morsure de ces reptiles au bruissement léger et sinistre; plus rapidement après celle du *jararaca-mirim* (petit *jararaca*); dans les convulsions les plus horribles et avec les symptômes de l'hydrophobie, lorsqu'ils ont été mordus par le *jararaca*.

Le Paraguay, comme le Brésil, est la terre promise de l'entomologiste; mais à côté des papillons gigantesques aux ailes chatoyantes, des magnifiques coléoptères aux reflets métalliques, aux vives étincelles qui éclairent les nuits sereines des tropiques, le voyageur trouve des ennemis nombreux, acharnés, implacables, de son repos et de sa santé. On a dit avec raison que, à la veille de partir pour les solitudes américaines, il fallait se préoccuper moins des jaguars et des reptiles, que du *pulex penetrans*, des kankrelats, et surtout des moustiques.

La blatte américaine ou kankrelat[1], est un des orthoptères les plus communs et les plus malfaisants. Dans les maisons rien n'échappe à sa voracité; tout y passe, les étoffes, le cuir, les livres et les papiers, la viande et les fruits.

Productions naturelles. — Le maté.

On peut diviser en deux classes les produits de l'agriculture paraguayenne. Les uns entrent dans le commerce et sont exportés en quantités chaque jour plus considérables; les autres, destinés à la consommation intérieure, ne sortent pas du pays.

Tels sont, parmi les premiers, le maté, le tabac, les bois de construction, les cuirs; et pour des sommes presque insignifiantes, le manioc et le sucre; — parmi les seconds, les céréales, le maïs, le riz, le coton, les haricots et les patates. Enfin, certains fruits, comme les oranges et les pastèques, tiennent une large place dans l'alimentation.

Quoique le maté soit, aujourd'hui surtout, une production spontanée du sol plutôt qu'un fruit du travail de l'homme, on comprendrait difficilement une énumération des richesses agricoles du Paraguay dans laquelle la première place n'appartiendrait pas au précieux végétal qui fournit le *thé de l'Amérique du Sud*[2]. Mais si cet arbre n'existe plus qu'à l'état sylvestre, il est répandu dans les environs de Rio de Janeiro, au pied des Andes boliviennes, et le pays que nous décrivons trouve encore dans l'exportation de ses feuilles torréfiées et convenablement préparées, l'article le plus important de son commerce.

Les opérations relatives à la récolte du maté, auquel les Espagnols donnent le nom générique de *yerba* (herbe), identiques sur tous les points, sont très-simples. Les voici en quelques mots. Vers le mois de novembre, des détachements de travailleurs bien armés et pourvus de provisions vont se fixer au milieu des forêts où abonde l'arbre précieux qui présente l'aspect du laurier franc, avec les dimensions et la hauteur d'un

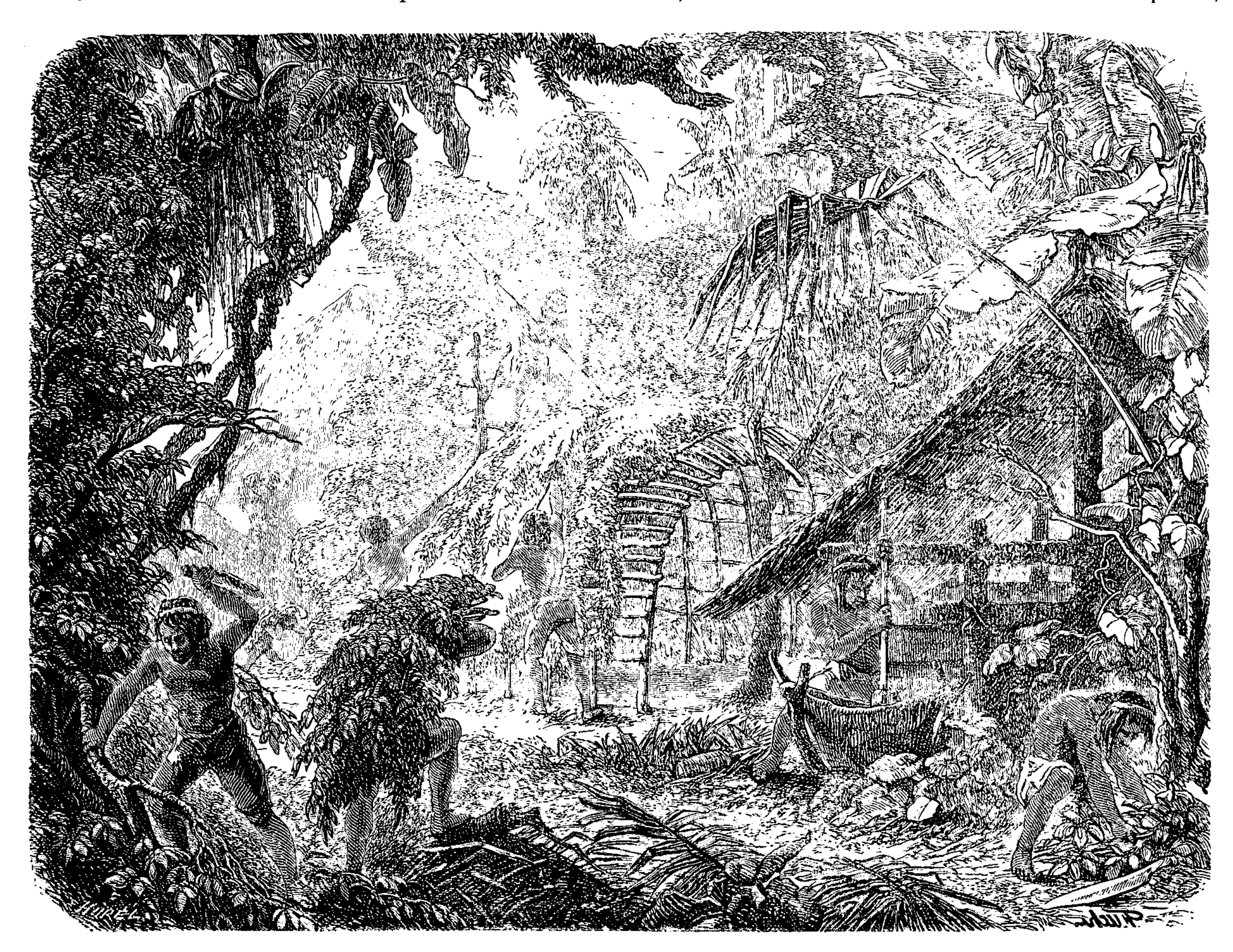
1. *Blatta americana*. Kankrelat ou kakerlat, vient de *kakkerlak*, nom hollandais de cet insecte, auquel les petits esclaves font au Brésil une chasse active.

2. *Ilex Paraguensis*, ilicinées.

petit chêne très-touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous, et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité, sont alors descendues et étalées sur des cuirs; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de soixante à cent vingt kilogrammes.

Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres encore *thé des Jésuites*, se présente dans le commerce sous la forme d'une poudre grossière, d'un vert clair, ayant une odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraîchement récoltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de préparation.

Le maté est d'un usage général en Amérique. On boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, dans les républiques Argentines, au Chili, au Pérou, et dans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de Paranà et de Saint-Paul. Sur tous ces points,



Récolte du maté sur les bords du Parana, au Paraguay. — Dessin de Fuchs

cette boisson est plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le thé en Angleterre, et le café dans l'Europe orientale ou en Afrique.

Pour préparer le breuvage américain, on met dans un vase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent[1]. On grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité variable de poudre. On verse de l'eau très-chaude, mais non bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité arrondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration du liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et tous les hommes en général, prennent le maté *cimarrou*, c'est-à-dire sans sucre; mais les femmes, les étrangers y ajoutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de citron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait.

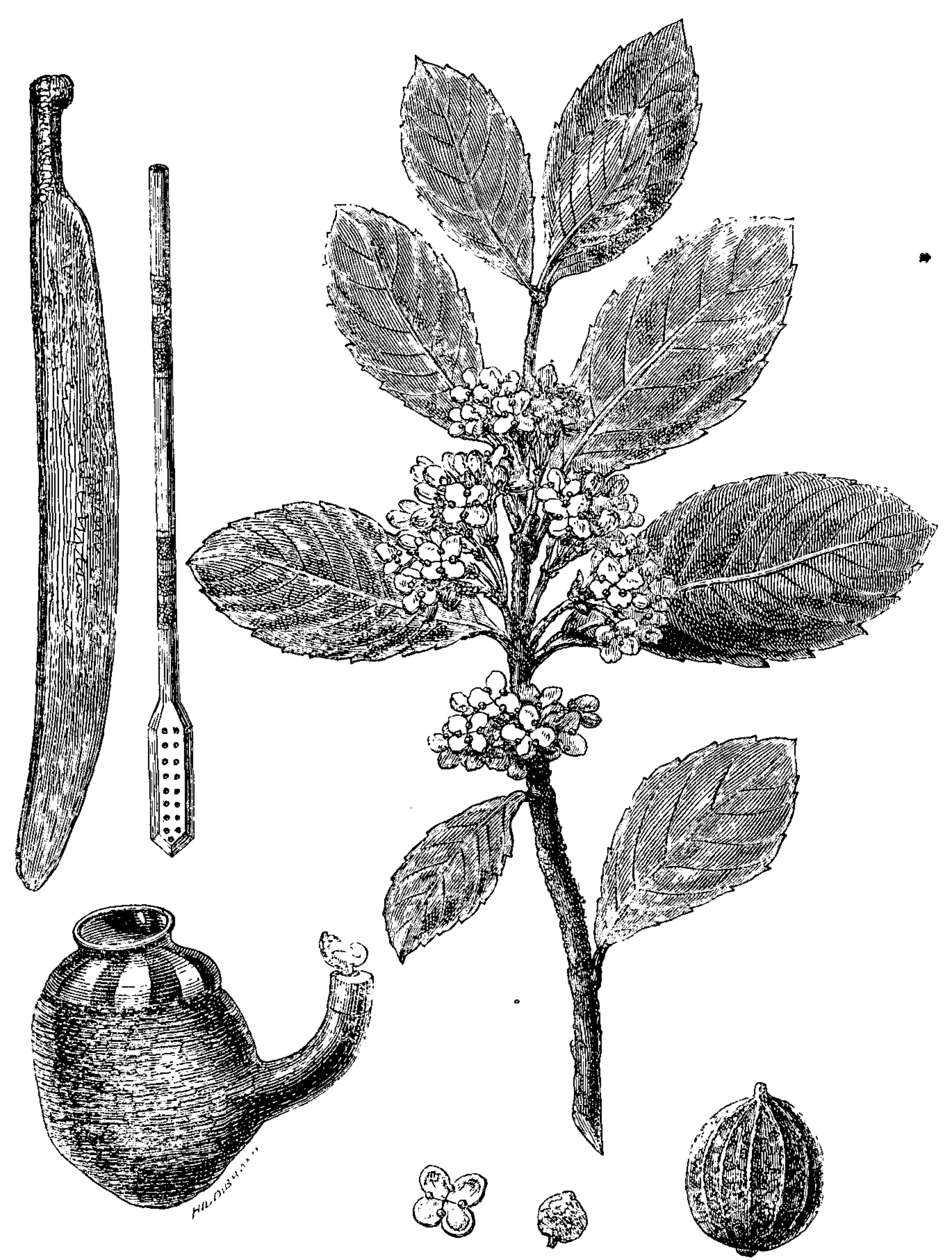
On boit le maté à toute heure de la journée; c'est la première chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

1. Les Hispano-Américains nomment ce vase *maté*, et les Brésiliens *culha*. C'est, en général, le fruit d'une cucurbitacée. Il y en a de toutes les formes, et plus ou moins richement ornés. Quelques-uns sont en argent massif et dorés : on se hâte d'en faire honneur aux visiteurs. Le chalumeau (*bombilla*, en portugais *bomba*), est en jonc ou en métal.

Ainsi concentrée, prise sans sucre et à jeun, cette infusion est irritante. Beaucoup de voyageurs ne peuvent la supporter; elle détermine des nausées et des vomissements. Le maté léger et aromatisé a des propriétés irritantes encore, mais beaucoup moins énergiques, quoiqu'il ne convienne pas à toutes les organisations : l'estomac s'en arrange assez mal, surtout au début; il agit aussi sur le cerveau, et éloigne le sommeil.

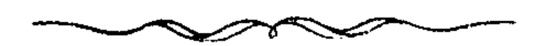
Cette boisson paraît nécessaire à l'habitant du Sud-Amérique qui en. loutit des quantités énormes de viandes mal cuites, sans pain, souvent sans farineux (manioc, maïs), et toujours sans vin; c'est pour lui un digestif obligé.

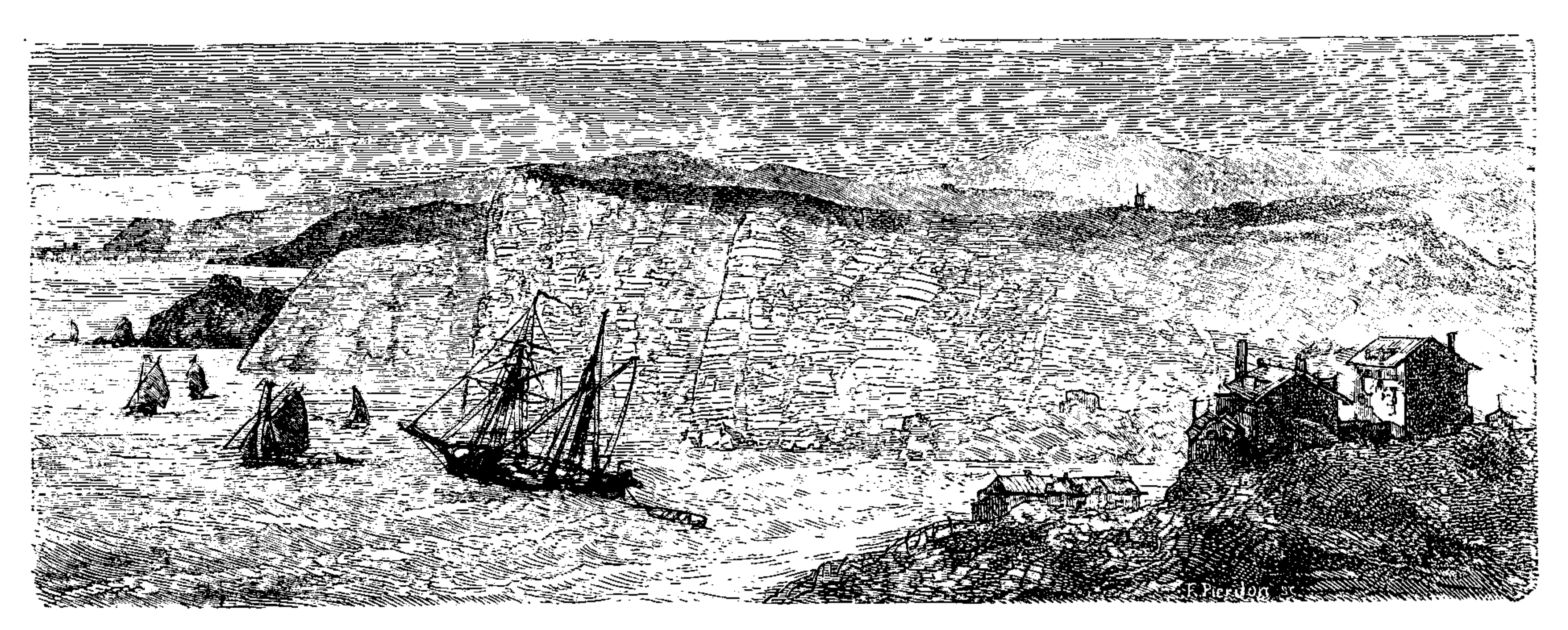
On peut encore, ainsi que je l'ai vu dans la province de Saint-Paul, prendre le maté en infusion théiforme. C'est une manière que pour ma part, je trouve préférable à l'autre. On évite l'aspiration des nombreuses particul s de la plante qui arrivent à la bouche à travers les trous de la *bombilla;* on juge mieux de la force du breuvage; et, considération à mettre en première ligne, il n'y a plus nécessité de se servir d'un tube qui a passé successivement par les lèvres d'une foule d'individus, à commencer par celles de l'esclave qui est chargé de sa préparation, sans qu'on ait pris soin de le laver une seule fois : laver une bombilla est une chose qu'un buveur de maté n'a jamais faite.



Sabre de bois. — Bombilla ou chalumeau. — Vase maté ou culha. — Rameau de l'arbuste. — Fleur. — Fruits.
Dessin de Sauvageot.

ALFRED DEMERSAY.





Falaises sur la Manche, entre Sidmouth et Exeter. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE LONDRES A PLYMOUTH.

Objet du voyage. — Précautions prises au départ. — Le guide Bradshaw. — Les assurances et les chemins de fer. — *Help yourself!* — Les falaises. — Le *break-water* de Plymouth. — Le phare d'Eddystone. — Un peu d'histoire. — Une chambre moyen âge. — Je songe au roi Jean.

Le 4 juillet 1862, je partais de Londres en compagnie de M. D. B... et M. L... Nous allions visiter le Cornouailles et le pays de Galles.

L'art de la peinture attirait mes deux compagnons vers ces contrées qui ont gardé quelque chose de leur état primitif, et où le paysage et les hommes offrent des types également curieux, dignes d'être reproduits. Un art plus modeste, mais non moins utile, l'art des mines, m'entraînait à mon tour vers les pays classiques des métaux et du charbon.

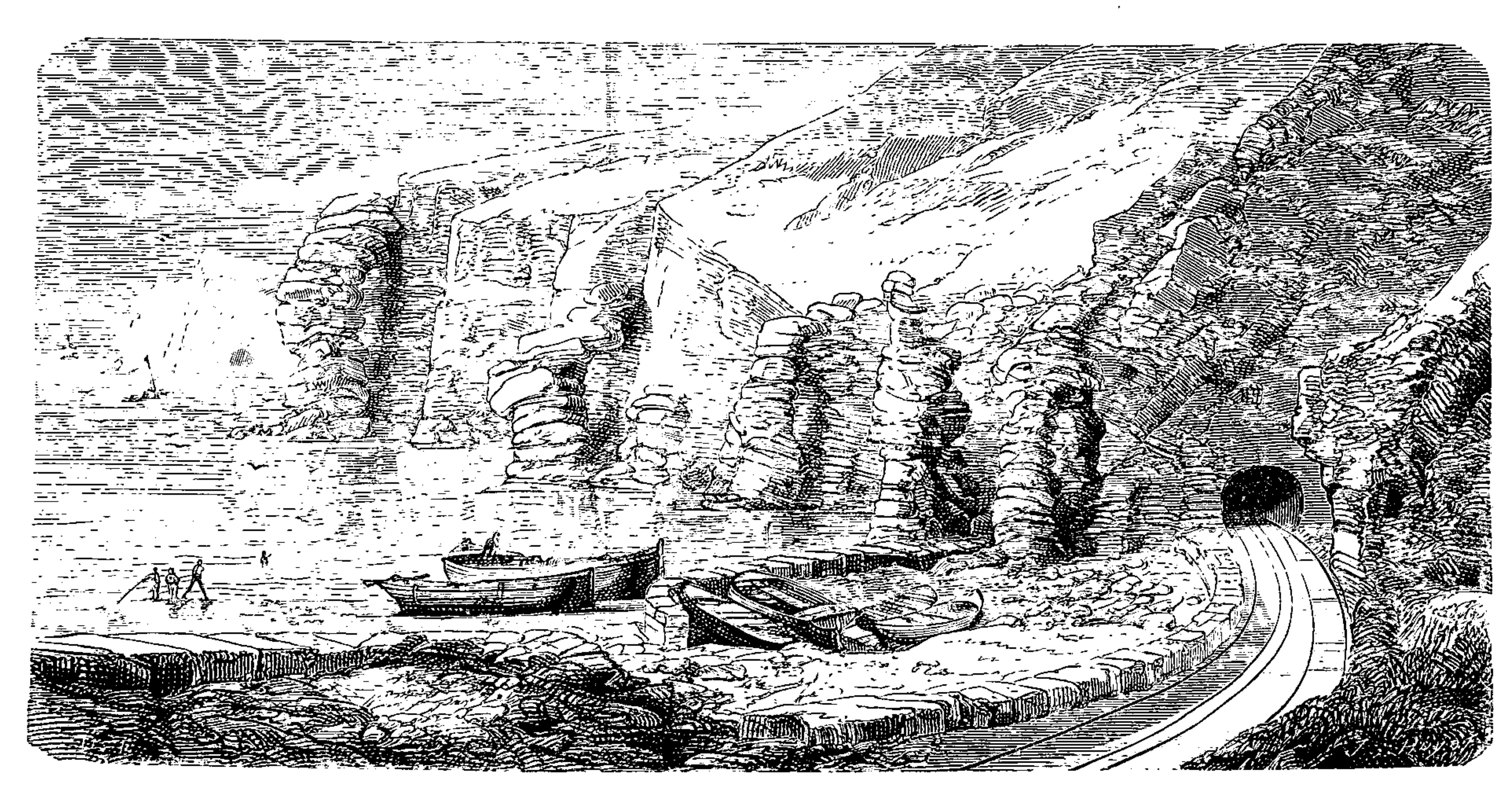
J'avais tant de fois, sur les bancs de l'école, entendu mes maîtres parler des gisements inépuisables de cuivre et d'étain du Cornouailles, exploités depuis les premiers temps de l'histoire et fouillés aujourd'hui jusque vers la mer; j'avais si souvent, dans des livres bien connus du mineur, et signés des noms illustres d'Élie de Beaumont, Perdonnet, Burat ou Le Play, fait connaissance avec les filons de Saint-Just ou Saint-Yves, et les usines et les houillères de Swansea, Merthyr Tydvil et Pontypool, que l'envie d'aller les voir me vint lorsque la grande exposition de 1862 m'amena comme tant d'autres à Londres. Ce pèlerinage scientifique en valait bien un autre, et résolu à profiter d'une occasion qui ne devait peut-être plus se renouveler pour moi, je ne voulus pas quitter l'Angleterre sans visiter au moins le Cornouailles et le pays de Galles. Vouloir et pouvoir sont deux, m'eût dit en ce cas Sancho, si j'eusse demandé son avis; mais je ne le consultai pas, je partis sans soumettre ce voyage à la question préalable, et le proverbe eut tort cette fois à la barbe du plaisant *mancego*.

Cependant l'expérience m'avait appris qu'il est bon en Angleterre de ne pas se lancer légèrement sur les grands chemins, en d'autres termes que si l'on veut y être reçu quelque part, il est presque indispensable d'être présenté, introduit, *introduced*, comme disent nos formalistes voisins. Ce fut donc autant pour me conformer à cet antique usage que pour approcher des maîtres non moins célèbres que les nôtres, que j'allai, avant de me mettre en campagne, frapper discrètement à la porte du Musée de géologie pratique de Londres, auquel est annexée l'École des mines. M. Robert Hunt, archiviste de l'établissement, me fit l'accueil le plus gracieux, et soit par lui-même, soit par ses collègues, M. Percy, professeur de métallurgie, et M. Warington Smyth, professeur de minéralogie, j'obtins une bonne dose de lettres de recommandation pour le voyage que je projetais. Grâce à eux, je fus également *introduit* auprès de sir Roderick Murchison, l'éminent géologue que toute l'Europe connaît. L'honorable baronnet me remit sa carte sur laquelle il écrivit quelques mots en ma faveur. Muni de ce passe-port d'un nouveau genre,

véritable laissez-passer, je partis en toute tranquillité, sûr que mines et usines m'allaient être également ouvertes, et que ni les chantiers souterrains d'où l'on extrait le charbon, le fer, le cuivre et l'étain, ni les fours où l'on fond ces métaux, n'auraient de secrets pour moi. Je partis en mineur, la canne et le marteau à la main, mes amis l'album sous le bras, en vrais artistes qu'ils étaient.

Porteur de l'indispensable *Bradshaw*, ce guide des chemins de fer et des bateaux à vapeur pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, et qui est à notre *Livret Chaix* ce que le volumineux dictionnaire de Bescherelle est au plus modeste dictionnaire de poche, j'avais étudié du mieux possible la route à suivre pour faire une tournée complète et ne jamais revenir sur nos pas. Il me fallut du temps pour achever ces recherches préliminaires, cette sorte d'avant-projet, comme aurait dit un architecte. Le *Bradshaw*, presque impénétrable pour des Anglais, tant sa disposition est peu claire et lucide, devient pour les Français un livre des plus ténébreux où s'étalent comme des hiéroglyphes. Je ne sais même pas si je ne me trompai point d'abord de station au départ, pour aller de Londres à Plymouth, première étape du voyage; mais je sais bien qu'en dépit d'un ciel assez triste, nous partîmes joyeux comme des oiseaux échappés de leur cage. C'est presque toujours ainsi que l'on quitte Londres, même au printemps, même à l'époque des grandes exhibitions.

Pour nous, nous étions si gais d'aller voir les vertes campagnes et les grands horizons de la mer, et les landes sévères, que nous regardions d'un air dédaigneux tous ceux de nos compagnons de route qui, en présence d'un accident possible, prenaient avec l'indispensable *ticket* un billet d'assurance. La précaution britannique est si grande, qu'elle veille et pare à tout. Que le chemin de fer déraille, qu'il y ait rencontre de trains,



Chemin de fer le long des falaises d'Exeter à Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

on vous donne tant pour un bras perdu, tant pour une jambe, tant pour une contusion, si vous vous êtes assuré au départ; un œil, une dent, chaque organe est tarifié d'avance. En cas de mort, on paye tant à vos héritiers. On peut aussi s'assurer au mois ou à l'année. Mais nous partîmes à la française, sans assurance d'aucun genre, confiants en la Providence en général, et aux dieux des mines et de la peinture en particulier: on pourrait être imprévoyant à moins.

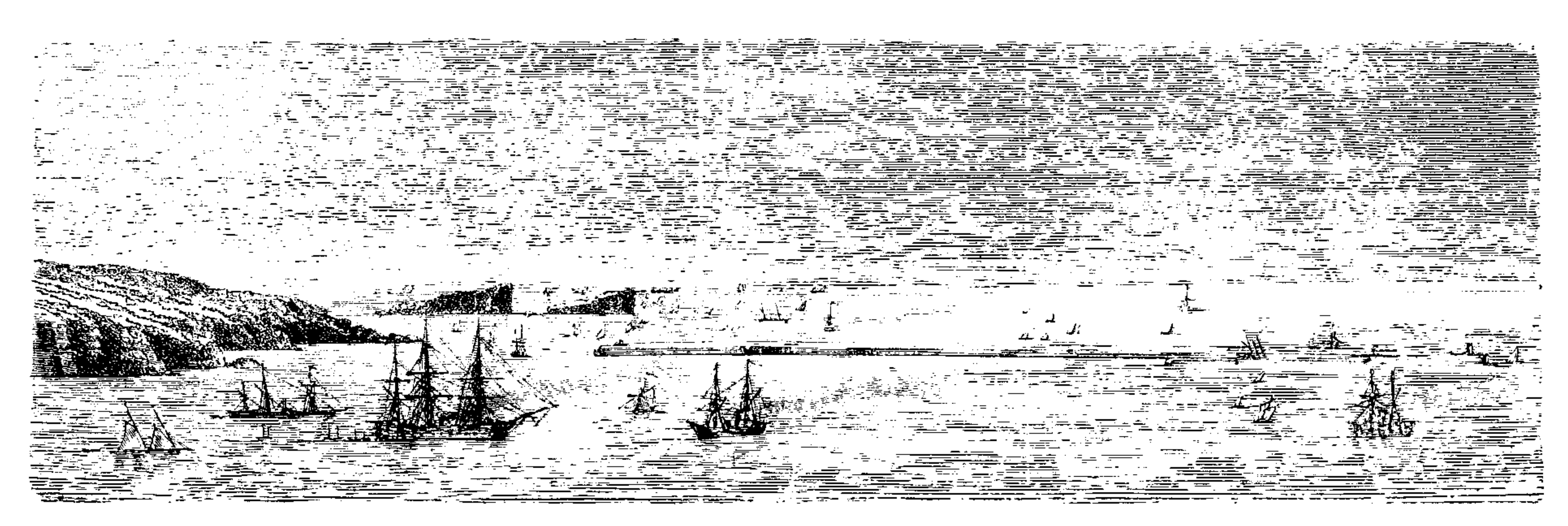
Nous voilà donc sortant de Londres par la station de Paddington sur la ligne du sud-ouest, *South Western railway*, perdant bientôt de vue le magnifique château de Windsor. Nous traversons ensuite de superbes prairies où paissent les éternels moutons de la Grande-Bretagne. Çà et là un bouquet d'arbres, quelquefois une ferme; peu de collines, point de montagnes; partout un horizon verdoyant s'étendant à perte de vue, des lignes d'eau courante aux rives indécises, noyées sous le gazon; en un mot, le paysage qu'à peu près partout on rencontre en Angleterre, et qui finit par lasser à cause même de son uniforme beauté. Nous brûlons au passage des villes de peu d'importance, dont le nom ne réveille aucun souvenir, si ce n'est Salisbury, et nous arrivons ainsi à Exeter, port à l'embouchure de la rivière Ex, et capitale du comté de Devon. On y voit les ruines d'un vieux château fort, jadis résidence des rois saxons du Wessex, au temps de l'heptarchie anglo-saxonne[1]; mais nous ne pouvons le visiter, non plus que la cathédrale d'Exeter, que l'on dit magnifique. A peine si l'on nous laisse le loisir de passer au buffet; il faut continuer la route, *le temps est de l'argent* pour

1. Les villes dont les noms en anglais se terminent en *ter* sont presque toujours situées sur l'emplacement d'un ancien château fort, d'une ancienne tour *ctower* et en breton *tor*), ex. : Exeter, Gloucester. Celles en *munster* ont été bâties sur l'emplacement d'un ancien monastère, ex. : Westminster, et celles en *cester* sur l'emplacement d'un ancien camp, *castrum*, ex. : Worcester.

l'Anglais, surtout en voyage, et c'est au touriste à se munir de provisions au départ. Nous entrons dans le *refreshment room*, le salon des rafraîchissements, nous enlevons à la hâte une bouteille d'*ale*, un sandwich tout préparé, quelques galettes sèches, et remontés en voiture nous grignotons sur nos banquettes ce déjeuner de cénobite. Nos voisins sortent de leurs paniers des viandes succulentes. Buvant à même à de larges flacons de wisky, de porto ou de sherry, dont l'odeur alcoolique parfume tout le wagon, ils rient de notre tempérance, et bien que nous ne leur ayons pas été présentés, nous offrent fraternellement de partager leurs provisions. Nous refusons en remerciant; mais la conversation s'engage. L'Anglais en voyage est volontiers bavard. Mes amis profitent de l'occasion pour épancher leur bile contre l'Angleterre. Le service des chemins de fer leur semble trop livré au *laisser faire;* c'est à chacun de chercher et de trouver sa route, et le principe du *help yourself*, « soyez à vous-même votre propre garde, » est ici trop absolument appliqué. En outre, à part les premières classes, l'absence du comfort est partout trop sensible.

Aux secondes, un banc de bois, des dossiers de bois, cinq places non numérotées, non divisées sur chaque rang, voilà ce qu'on offre aux voyageurs dont la bourse n'est pas assez garnie pour aborder « *the first class.* » C'est sur celle-ci que se sont concentrés tous les soins, toute l'attention des compagnies; dans les autres, on vous parque comme des moutons. Après tout, c'est peut-être une voie détournée pour amener peu à peu tout le monde à voyager en première classe, et à faire que tout soit pour le mieux sur le meilleur des railways possible.

D'Exeter à Plymouth, le chemin de fer côtoie longtemps le rivage; une double rangée de rails s'aligne jusque dans la mer; des falaises tombent à pic sur la voie; des grès rougeâtres, ferrugineux, marient heureusement leur couleur au vert azuré de la nappe liquide. Par moments, une blanche voile surgit à l'horizon; parfois aussi la falaise, s'avançant dans l'eau, interrompt brusquement la voie qui traverse alors le roc en tunnel : on dirait que tout le convoi va s'engloutir dans les ondes. Le long du chemin sont quelques jolis ports, comme Dawlish, Teignmouth, fréquenté l'été par les



Le Break-water ou brise-lames de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

baigneurs fashionables à cause de leur doux climat. Il est peu de routes aussi pittoresques et d'un aspect aussi saisissant. Pour mon compte, en recueillant mes souvenirs, je ne trouve que dans la fameuse route de la *Corniche*, qui conduit de Nice à Gênes, un second exemple d'une voie de terre conquise pour ainsi dire sur les falaises et sur la mer. Au reste, le chemin de fer d'Exeter à Plymouth n'offre ce merveilleux spectacle que sur une portion de son parcours. Il entre ensuite en plein dans les terres, on ne tarde pas à perdre la Manche de vue, on laisse bien loin à gauche Torquay, Darmouth, qui se baignent dans les eaux du Canal, et l'on arrive enfin, presque sans s'en douter, à Plymouth, l'un des plus beaux ports de l'Angleterre.

Plymouth, port de commerce et port militaire à la fois, méritait toute notre attention. D. B..., en peintre de marine, ne se sentait pas de joie devant les points de vue splendides de la rade. Nous allâmes visiter Devonport, où se trouvent l'arsenal, les chantiers de construction, les citernes d'eau douce, les docks. Un brise-lames (*break-water*), jeté au milieu des eaux en forme d'énorme digue d'une longueur de plus de 1500 mètres, protége les ports de Plymouth contre l'irruption de la mer soulevée par les vents du sud ou du sud-ouest, et une ligne de forts et de murailles savamment établis défend de tous côtés la ville. Plymouth est comme le Toulon des Anglais; sa baie est magnifique; elle s'appuie sur l'embouchure de deux fleuves, le Tamar et la Plym. Celle-ci a donné son nom à la ville [1].

Plymouth a quelques rues larges, bien tracées, mais ne contient dans son intérieur aucun monument digne d'être cité. La population, y compris celle de Devonport, est de plus de cent mille habitants.

En mer, à dix-sept milles du port, se dresse sur un écueil le phare d'Eddystone, qui est, avec le *Break-water*, une des merveilles du Royaume-Uni.

Le *Break-Water* a été construit en 1812, et il est l'œuvre de l'Écossais Rennie, fameux ingénieur et mécanicien, élève du grand Watt. On y a travaillé trente-

1. Toutes les villes dont les noms en anglais se terminent en *mouth* sont presque invariablement situées à l'embouchure d'un fleuve dont le nom même forme la première partie du nom de la ville; exemple : Plymouth, Falmouth, Teignmouth. *Mouth* en anglais veut dire bouche et par extension bouche ou embouchure d'un fleuve.

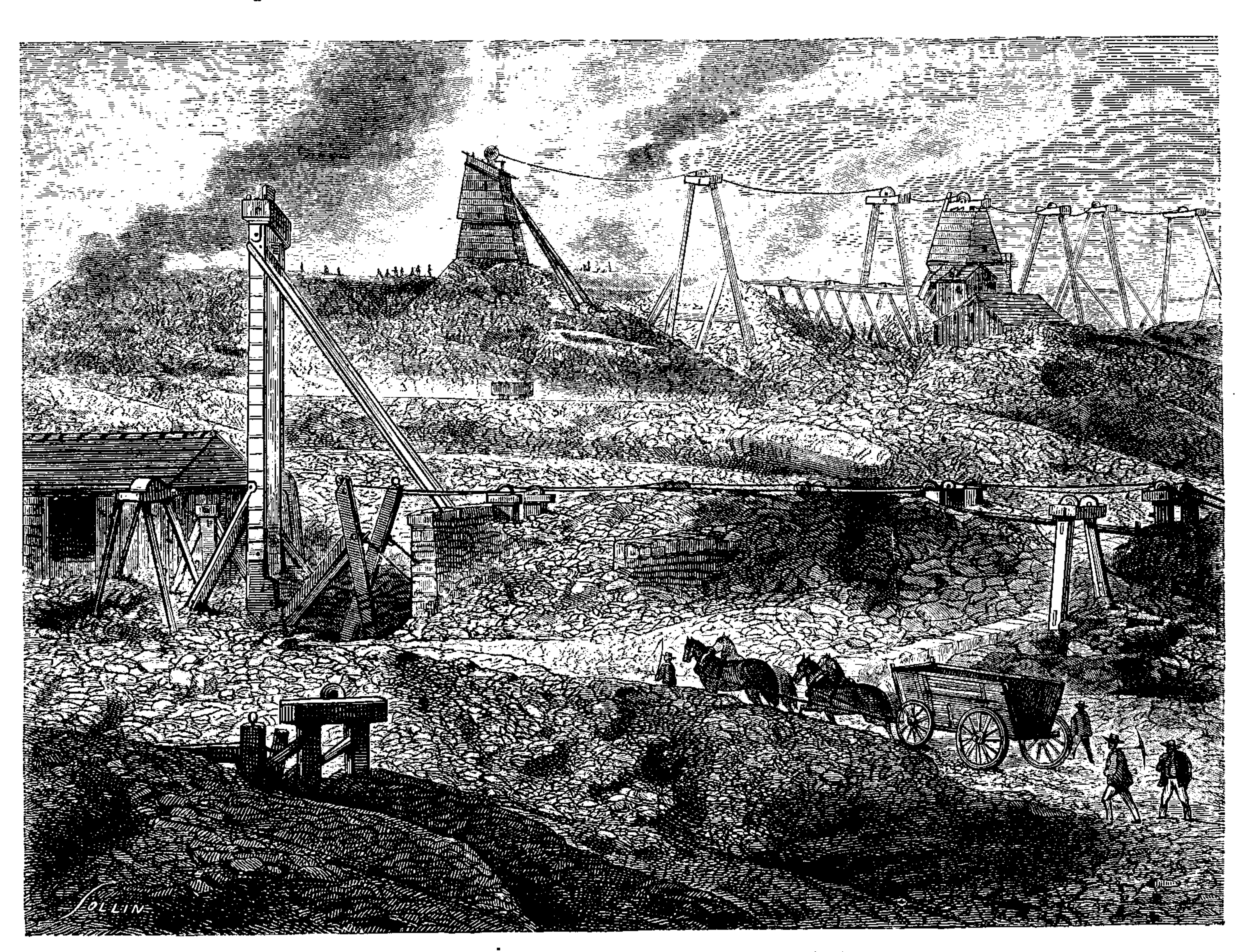
quatre ans. Le phare date de 1757. Il a été bâti par le savant et modeste Smeaton et achevé en deux ans.

Le phare d'Eddystone et le break-water ne font pas seuls la gloire de Plymouth, dont le nom a quelquefois aussi retenti dans l'histoire.

C'est à Plymouth que le Prince Noir, en 1355, après la bataille de Poitiers, débarqua, avec ses prisonniers, le roi Jean et le dauphin de France. C'est là encore qu'en 1815 vint ancrer le *Bellérophon*, porteur d'un autre prisonnier français, Napoléon.

C'est de Plymouth que sont partis la plupart des grands navigateurs anglais pour leurs découvertes à travers le monde, tels que sir Francis Drake, en 1577, et le capitaine Cook, en 1772-76. C'est à Plymouth que relâcha, en 1620, le fameux navire *Fleur-de-Mai* (*May-Flower*), porteur des pèlerins qui allaient fonder les États-Unis. Deux ans auparavant, c'était dans ce port qu'était arrêté sir Walter Raleigh à son retour de la Guyane. Ce fut là enfin que fut assassiné Buckingham au moment où il allait mettre le pied sur le navire qui devait le ramener en France.

Nous étions descendus à Plymouth à Royal Hôtel, et mes amis et moi n'avions pas été médiocrement étonnés en voyant l'ameublement de nos chambres. Que l'on se figure un lit à quatre colonnes, énorme, bas, tenant le milieu de l'appartement et munis de tentures aux des-



Vue générale de Wheal Friendship (la mine de l'amitié). — Dessin de Durand-Brager.

sins gothiques, un vrai meuble du moyen âge qu'eût envié l'hôtel de Cluny. A côté du lit un bahut non moins ciselé, également orné de colonnes torses, et sur le bahut une large potiche en porcelaine dont l'usage se laisse aisément deviner. Les chaises étaient du même style que les meubles, fouillées, lourdes, massives. Ce genre d'ameublement que nous allions rencontrer dans presque tout le Cornouailles et le pays de Galles avait de quoi nous surprendre au début. La nuit, je fis un songe de circonstance. Je rêvai au roi Jean et au Prince Noir, et ce songe était bien permis dans cette chambre aux meubles antiques rappelant ceux des vieux castels. La vacuité de *messer gaster* fut sans doute aussi pour quelque chose dans les étranges hallucinations qui me firent voir en rêve ces anciens et illustres preux, dont je ne me serais jamais attendu à faire ainsi la connaissance. Arrivés tard à l'auberge, on nous avait lancé des cuisines le proverbe si connu des écoles : *Tarde venientibus ossa.* On nous avait abreuvés de thé et bourrés de sandwichs; mais ce lest, qui suffit aux Anglo-Saxons habitués à faire par jour cinq et six repas, était léger pour des estomacs gaulois qui ne s'asseyent que deux fois par jour à table. Encore étions-nous presque à jeun ce soir-là, et ce fut peut-être à la faveur de ce jeûne et de ce thé intempestif que m'apparurent le roi Jean et son terrible vainqueur. Mes amis, moins préoccupés

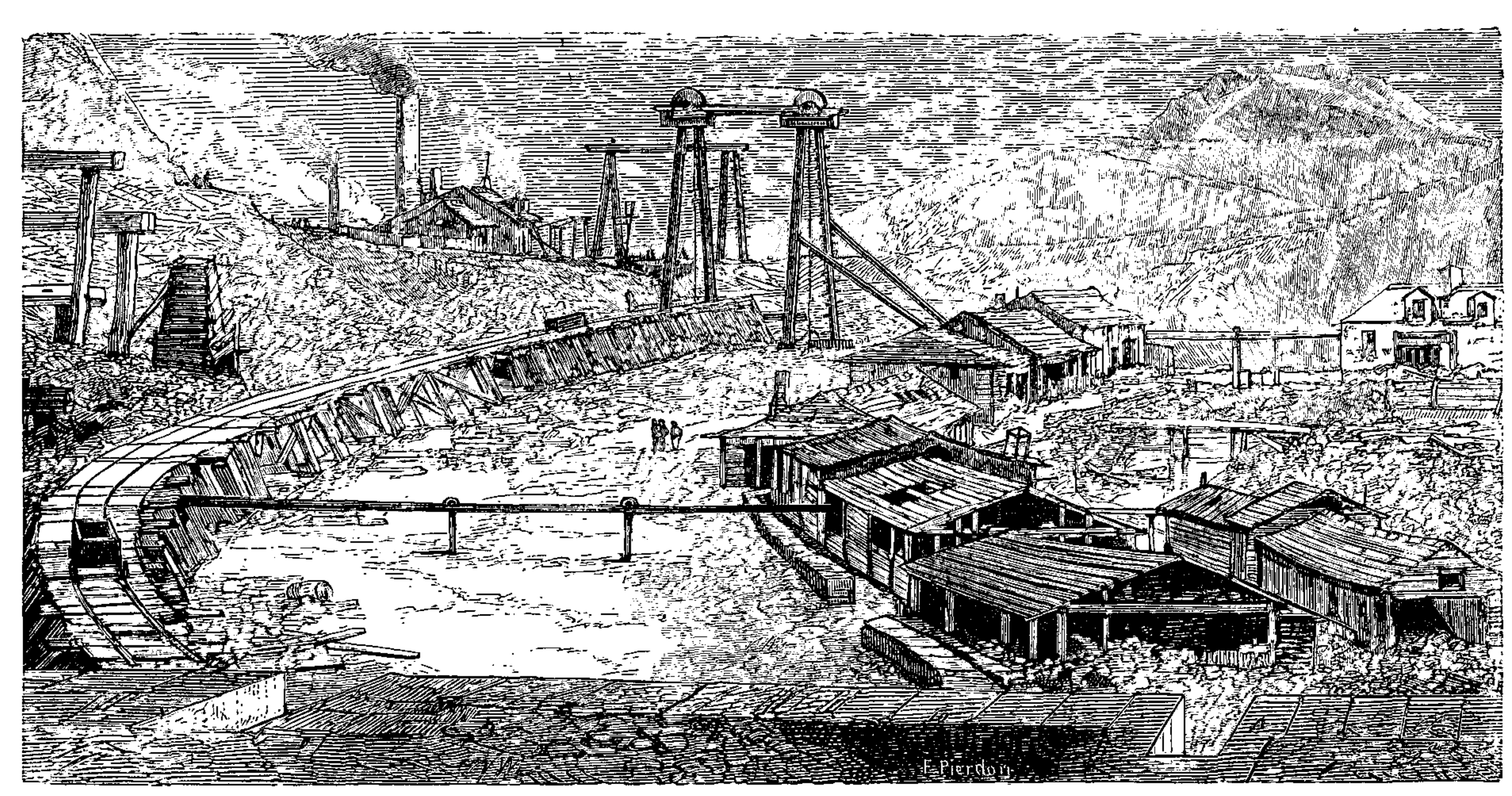
que moi d'histoire internationale, ne firent qu'un somme entre soir et matin.

II

DE PLYMOUTH A TAVISTOCK.

Route pittoresque. — Le dimanche à Tavistock. — Ruines druidiques. — Il pleut, mais on ne joue pas. — La vie d'une famille anglaise. — Visite à Wheal-Friendship.

Le lendemain de ce songe historique, nous partîmes de Plymouth pour Tavistock. Le comté de Cornouailles n'a pas seul la spécialité des filons métalliques. Le Devonshire, son frère et son voisin, est riche aussi en mines de cuivre, et nous ne pouvions traverser ce pays sans aller au moins donner un coup d'œil à Tavistock, entouré de mines célèbres. Nous prîmes place sur le railway qui relie Plymouth à Tavistock, et remonte le cours de la Plym. En une heure nous franchîmes les quatorze milles qui séparent les deux villes. La route est charmante, ouverte au milieu des prairies et des bois. On côtoie quelque temps la Plym, qu'on traverse deux fois sur de magnifiques ponts. Les stations sont nombreuses. Çà et là, aux flancs des collines sont des carrières d'ardoise. En d'autres points, les schistes deviennent verdâtres, lustrés ; on voit qu'ils ont été cuits par le feu souterrain aux époques géologiques; de plus, ils ont été fortement soulevés dans une de ces agitations convulsives qui présidèrent à la naissance et à la formation du globe. En quelques endroits on surprend des failles, des glissements, et les pans de la roche perdent leur stratification régulière; d'énormes filons quartzeux, des *dykes* traversent ces masses schisteuses. Si le géologue ne connaissait le pays, il devinerait à ces signes presque décisifs la proximité d'un district métallifère. Tout le long du chemin le paysage ne cesse d'être pittoresque, et les moines du moyen âge, ces amateurs des riants horizons, avaient su l'apprécier. Des ruines



Les ateliers de préparation mécanique, à Wheal Friendship. — Dessin de Duraud-Brager.

d'abbayes, de monastères existent çà et là dans la campagne, et le petit village au nom caractéristique de *Buckland Monachorum* témoigne encore de ce religieux passé.

Arrivés à Tavistock, nous allâmes frapper à la porte de Bedford Hôtel. L'illustre auberge est bâtie dans un style demi-gothique demi-renaissance si cher aux Anglais et qu'ils appellent le style de Tudor ou d'Élisabeth. Il fait le fond de l'architecture nationale et on l'applique à toutes choses : églises, villes, grandes fermes, hôtels sont bâtis dans ce goût, surtout depuis une trentaine d'années. C'est une seconde renaissance qui est loin d'avoir la beauté et la grandeur de la première.

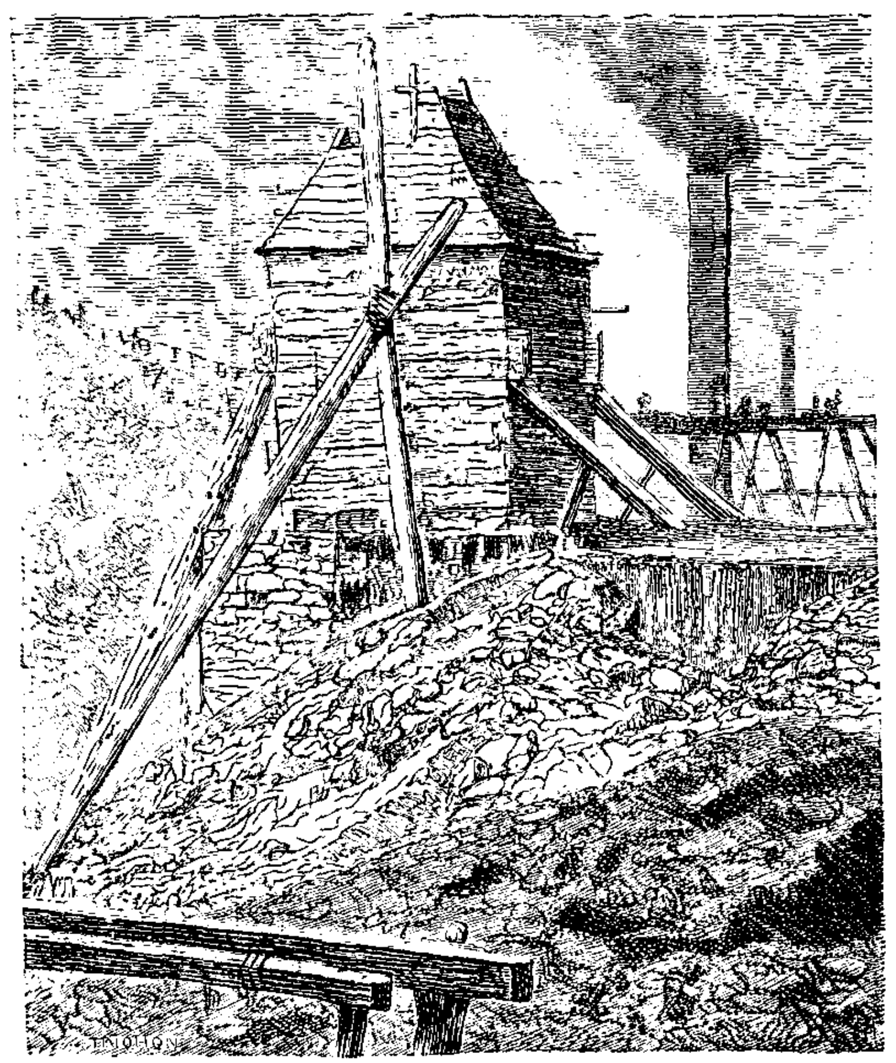
Bien que ce fût un dimanche, la maîtresse du logis, une vieille Anglaise du meilleur ton britannique, consentit à nous héberger. Nous allâmes donner un coup d'œil à la ville, coquettement assise sur la rivière Tavy, d'où elle a pris son nom[1]. De gracieux jardins entourent quelques villas disséminées dans les environs. A côté de notre hôtel se trouvent les pittoresques ruines d'une abbaye jadis fameuse, bâtie au dixième siècle, et dont les biens furent données par Henri VIII, en 1539, à lord John Russell. Ce fut là l'origine de l'immense fortune de la maison ducale de Bedford.

Les murs, les porches, quelques arceaux de la vieille abbaye ont résisté au temps. Le lierre, cet éternel ami des ruines, les embrasse et les serre de ses nœuds, et ces antiques débris, soudés à des constructions toutes modernes, y font un très-heureux effet. La vue de la ville, prise des hauteurs qui la dominent, forme aussi

1. Suivant les étymologistes de l'endroit (jusqu'où les étymologistes ne vont-ils pas se nicher?) le nom de Tavistock viendrait des trois mots saxons *Ta, vy, stock*, ce dernier correspondant à l'anglais moderne *settlement*. Tavistock voudrait dire alors : village sur la rivière Ta. Je laisse aux savants le soin de décider le fait, avouant mon entière incompétence en fait de langue saxonne.

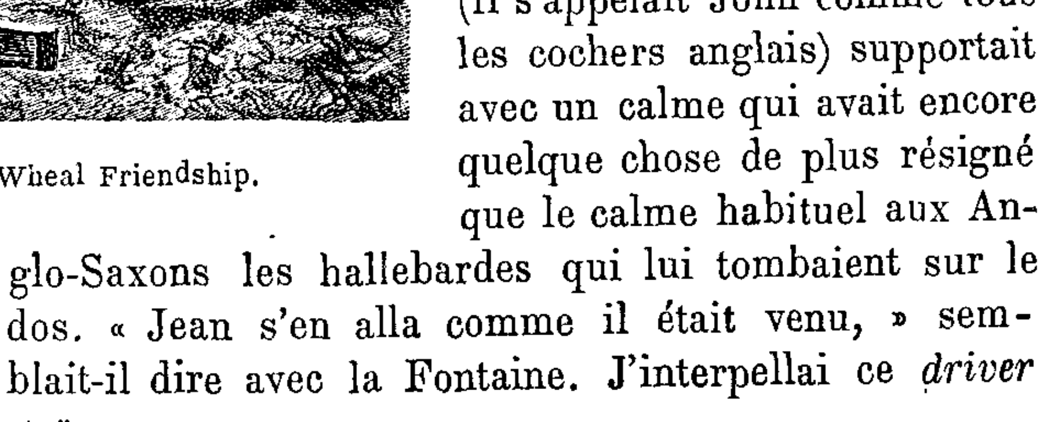
un joli paysage. Un clocher gothique élancé surmonte le pâté des maisons dans lequel le Tavy promène ses eaux claires et paisibles. De tous côtés des collines verdoyantes entourent et semblent vouloir protéger la ville. A droite, à gauche sont des cottages aux blanches façades, aux toits d'ardoise ou de tuiles ; enfin çà et là se dressent les charpentes aux formes étranges qui couronnent les puits de mines. Le cuivre et l'étain sont exploités jusqu'aux alentours de Tavistock.

M. R. Hunt m'avait donné à Londres une lettre d'introduction pour M. J. Matthews, agent général (*manager*) d'une des plus importantes mines du pays. Je n'eus garde de manquer à mes devoirs de recommandé, et ma première visite fut pour M. Matthews. Malheureusement c'était jour de dimanche. Ce jour-là les mines ne travaillent pas. Ce jour-là, paraît-il, on ne reçoit pas non plus ses hôtes, car M. Matthews, que je rencontrai en route (en bon Anglais il sortait du prêche), me donna rendez-vous pour le lendemain. Je laissai ce digne régisseur tout entier à ses devoirs religieux, et comme je n'avais pas de Bible à lire ni de temple à fréquenter, je proposai à mes compagnons une course aux environs de Tavistock, riches en ruines celtiques. Malgré la solennité du dimanche, un voiturier, en doublant le prix de la course, bien entendu, consentit à nous accompagner. *Il est avec le ciel des accommodements*, nous dit l'automédon britannique dans son langage moitié celte, moitié anglais, et par une pluie battante, donnant à ses chevaux un des plus vigoureux coups de fouet qu'ils eussent jamais reçu, il nous porta vers la forêt de Dartmoor. Nous le laissâmes sur la route et prîmes à droite à travers champs. Nous enfoncions jusqu'à mi-jambe dans un sol tourbeux détrempé par la pluie, mais le spectacle que nous avions devant les yeux valait bien la peine qu'il nous coûtait. Nous étions dans un ancien village druidique, et partout autour de nous se dressaient des dolmens, des menhirs, des cromlechs. Une avenue de plus de trois cents mètres de long, dont les côtés étaient marqués par de grosses roches fichées en terre, se terminait de part et d'autre par des cercles sacrés. Chacun d'eux avait été tracé au moyen de dix-neuf pierres, nombre fort en honneur chez les druides. D'autres avenues, des lignes de hautes pierres debout, enfin une foule de cercles qui paraissaient avoir servi de limites à autant de cabanes ou de tumulus formaient, après dix-huit siècles, les ruines toujours existantes de cet ancien village celtique. Sur ces dolmens, dont la table à présent est presque couchée à terre, les druides préludaient, dit-on, à leurs sanglants sacrifices ; au pied de ces menhirs, pyramides monolithes toujours debout, ils rendaient la justice ; le long de ces avenues allaient les guerriers, les prêtres, les chasseurs, les hommes de la tribu.



Puits d'extraction à Wheal Friendship.

Au centre de ces cercles de pierre, probablement sous un toit de chaume ou de feuillage, campait la famille. Après dix-huit siècles, les traces de cette ville bretonne, bâtie sur la tourbe, et qui a peut-être vu passer les soldats de Jules César, sont encore visibles, lorsque tant d'autres monuments fondés sur le grès et le granit ont entièrement disparu. Ici, c'est l'absence, l'éloignement de l'homme qui a préservé ces ruines. Non loin est Merrivale Bridge, un pont formé de pierre cyclopéennes, et qui doit certainement remonter à une époque presque aussi ancienne que les ruines que nous venons de visiter. Le paysage est coupé de lignes étranges. Les landes sévères de Dartmoor s'étendent à l'est. A l'horizon se dressent des montagnes nues, dont une, le Vixen Tor, par la forme des rocs amoncelés, rappelle comme une bête fauve accroupie ; on dirait un renard. C'est vers ces landes stériles, jadis hantées des Bretons et depuis désertes, que les Anglais conduisirent en 1808 les prisonniers français. On ne les rendit qu'à la paix. La prison de Dartmoor renferme aujourd'hui des *convicts*.



Nous retournâmes des ruines celtiques comme nous y étions venus, c'est-à-dire par une pluie battante. Notre cocher (il s'appelait John comme tous les cochers anglais) supportait avec un calme qui avait encore quelque chose de plus résigné que le calme habituel aux Anglo-Saxons les hallebardes qui lui tombaient sur le dos. « Jean s'en alla comme il était venu, » semblait-il dire avec la Fontaine. J'interpellai ce *driver* stoïque :

« Mon brave homme, est-ce là le temps qu'il fait ici d'habitude au mois de juillet ?

— Monsieur, nous n'en avons jamais d'autre toute l'année.

— Il pleut donc toujours chez vous ?

— *Yes, sir.*

— Et c'est là votre été ?

— *Yes, sir.*

— Et quand vous voulez voir le soleil ?

— Nous allons le chercher ailleurs.

— Fort bien, mais un pays où il pleut toujours, savez-vous que cela n'est guère amusant.

— Il faut cependant habiter quelque part. »

Sur ce, John se mit à chanter ce quatrain philoso-

phique qui célèbre si justement l'humide climat de Tavistock :

« The west wind always brings wet weather,
The east wind wet and cold together;
The south wind surely brings us rain,
The north wind blows it back again. »

Ce qui, traduit en français, veut dire littéralement :

« Le vent de l'ouest amène toujours un temps humide; le vent de l'est un temps humide et froid; le vent du sud nous apporte sûrement la pluie, et le vent du nord nous la ramène de nouveau. »

La dernière repartie de notre digne cocher, qu'il fallait bien habiter quelque part, me rappelait celle de Bridoison, qui disait avec tant d'à-propos qu'on est toujours fils de quelqu'un. Et comme la pluie continuait de tomber à cruches, pour parler comme les Espagnols, je criai à John d'exciter ses bêtes. « *All right,* » me répondit-il, « c'est bien, » et il mit ses chevaux au galop. En un quart d'heure nous arrivâmes à Bedfort.

Le soir, comme nous nous remémorions les émotions de l'après-midi, et que, le visage collé à nos vitres, nous regardions tomber la pluie, nous voulûmes finir la journée en jouant tranquillement aux cartes,

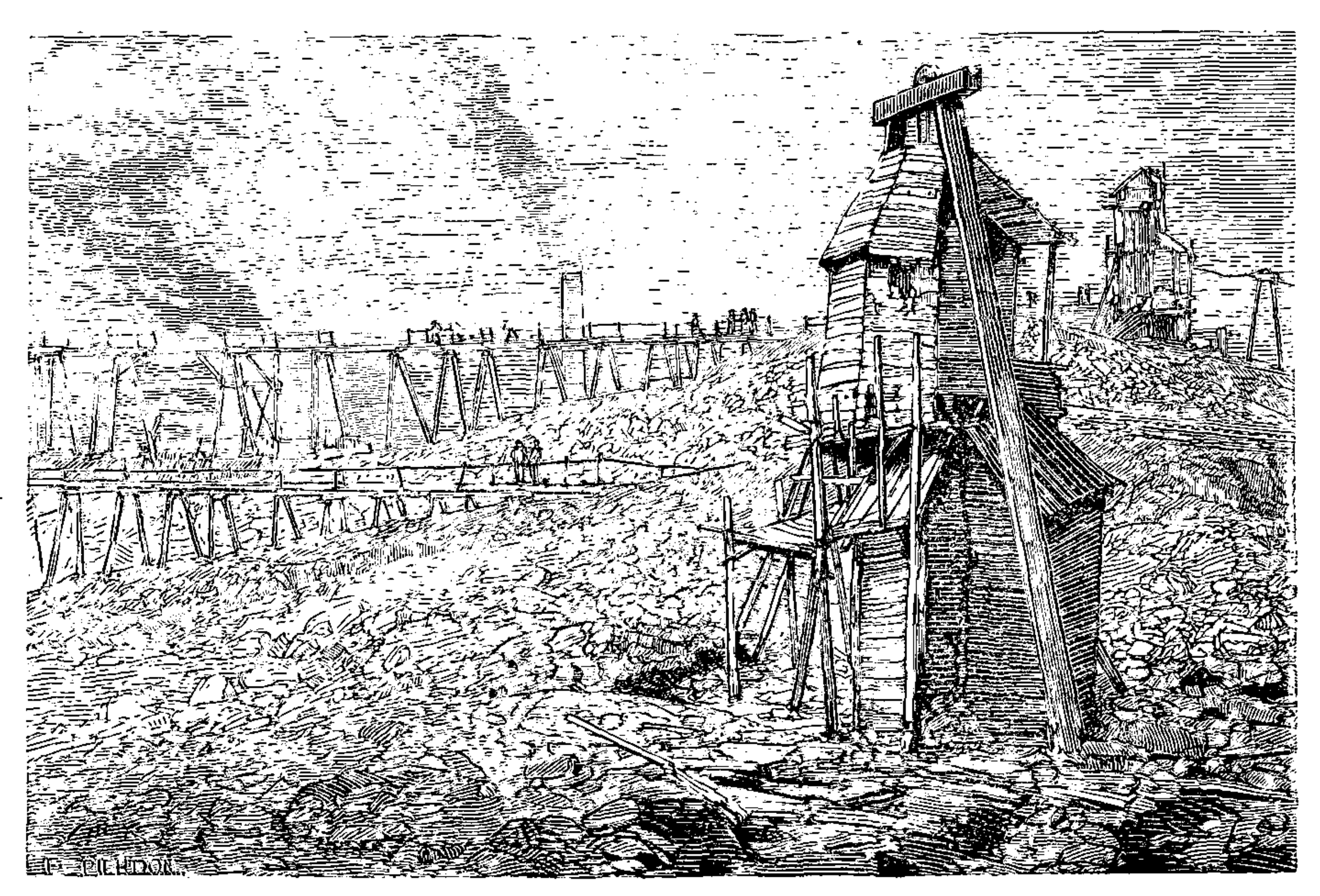
Car que faire à l'auberge à moins que l'on n'y joue?

La maîtresse du logis nous refusa net le plus petit jeu de whist ou d'écarté.

« On ne joue pas le dimanche en Angleterre, on prie Dieu.

— Et quand on'a prié Dieu?

— On boit. Voulez-vous du whisky, de l'ale, du porter, du sherry? Parlez, on vous en servira jusqu'à vous faire tomber sous la table; mais des cartes, jamais. Demain, si vous voulez.



Puits d'aérage, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

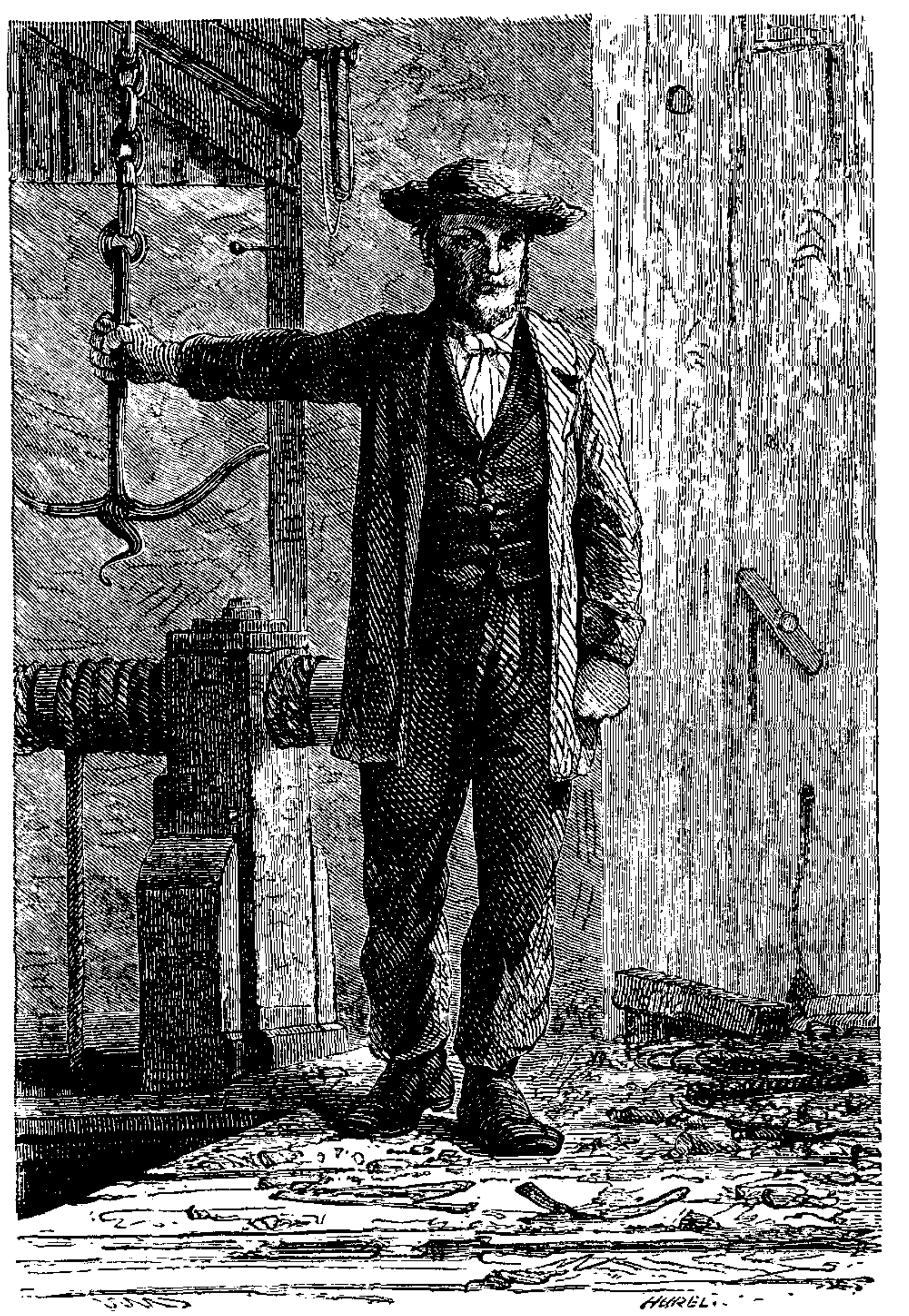
— Merci, madame l'hôtesse, demain est jour de travail, et nous irons à nos affaires »

Le lendemain, en effet, nous frappions de bonne heure à la porte hospitalière de M. Matthews, qui nous attendait pour déjeuner. Nous fûmes reçus par ce galant homme comme on est partout reçu en Angleterre quand on est muni d'une lettre d'introduction. Il nous présenta à sa femme, puis ce fut le tour de ses filles, qui successivement vinrent dans la salle à manger, en tenue du matin, donner le baiser à leurs parents. Enfin on se mit à table, non sans procéder religieusement à un *benedicite* récité par le père et suivi en commun par la famille. Le déjeuner fut modeste, frugal, comme il est d'habitude en Angleterre pour ce *breakfast* matinal : le thé, l'inévitable thé, le beurre, le lait, un œuf cuit sur un morceau de jambon, une microscopique tranche de pain dépouillée de croûte et coupée en carré, formaient tous les éléments du repas. Mes amis, qui n'avaient pas encore vu l'Angleterre et qui avaient rêvé sans doute au festin de Gargantua, me regardaient tout étonnés. Le déjeuner fut bien vite achevé, et nous partîmes légers pour les mines, non sans avoir promis aux jeunes miss, qui gracieusement nous le demandèrent, de revenir le soir leur montrer nos albums.

Le repas dont je viens d'esquisser l'ordonnance ouvre partout, dans le Royaume-Uni, la vie quotidienne de la famille. Il a lieu vers huit ou neuf heures du matin. Comme il est peu substantiel, il est suivi d'un goûter ou *lunch* vers une heure ou deux de l'après-midi. Le fromage, le traditionnel *chester,* les galettes sèches dont les Anglais sont si friands, les conserves, quelquefois les viandes froides, sont admises au lunch, et la boisson est la bière, le porter, le sherry ou vin de Xérès alcoolisé dans les docks de Londres. Le soda ou eau gazeuse jouit aussi des honneurs du lunch. Le thé en est sévèrement banni. Vers cinq ou six heures a lieu le dîner,

où l'on étale tout le service. On fait la toilette ; les dames, fraîchement peignées, sont en robes de soie ; les hommes, en habit noir. Au dessert on enlève la nappe, on met le fromage et les fruits sur la table munie d'un tapis ; puis les dames s'en vont, et alors les hommes, restés seuls. boivent à coups redoublés les liqueurs alcooliques et les vins de France. Quelques-uns tombent sous la table, et les serviteurs les emportent religieusement avec le plus grand sang-froid du monde. Autrefois cet incident se renouvelait plus souvent qu'aujourd'hui. La conversation est sérieuse, lente, elle s'arrête quelquefois. Pas de traits d'esprit comme en France, pas d'entraînantes discussions, point de ces gais récits que nous aimons tant après boire. Les Anglais ne trinquent pas Quand on veut *boire un verre de vin avec quelqu'un* (c'est l'expression consacrée), on l'invite à remplir sa coupe, on remplit la sienne, et chacun des buveurs salue l'autre en portant le verre à ses lèvres.

Tel est le dîner anglais Dans les grandes familles, surtout en présence d'invités, il se sert avec un luxe dont nous n'avons guère l'idée en France. La beauté de l'argenterie et des cristaux, la bonne tenue des domestiques, rachète la mauvaise confection des plats. Le poisson, les viandes, nagent dans des sauces sans nom ; les légumes sont servis à l'eau (il est vrai qu'on a devant soi tout un arsenal d'assaisonnements incendiaires pour en relever le goût), et des pâtisseries à moitié cuites recouvrent des produits habitués à d'autres emplois, comme la rhubarbe.



Mineur de Wheal Friendship.

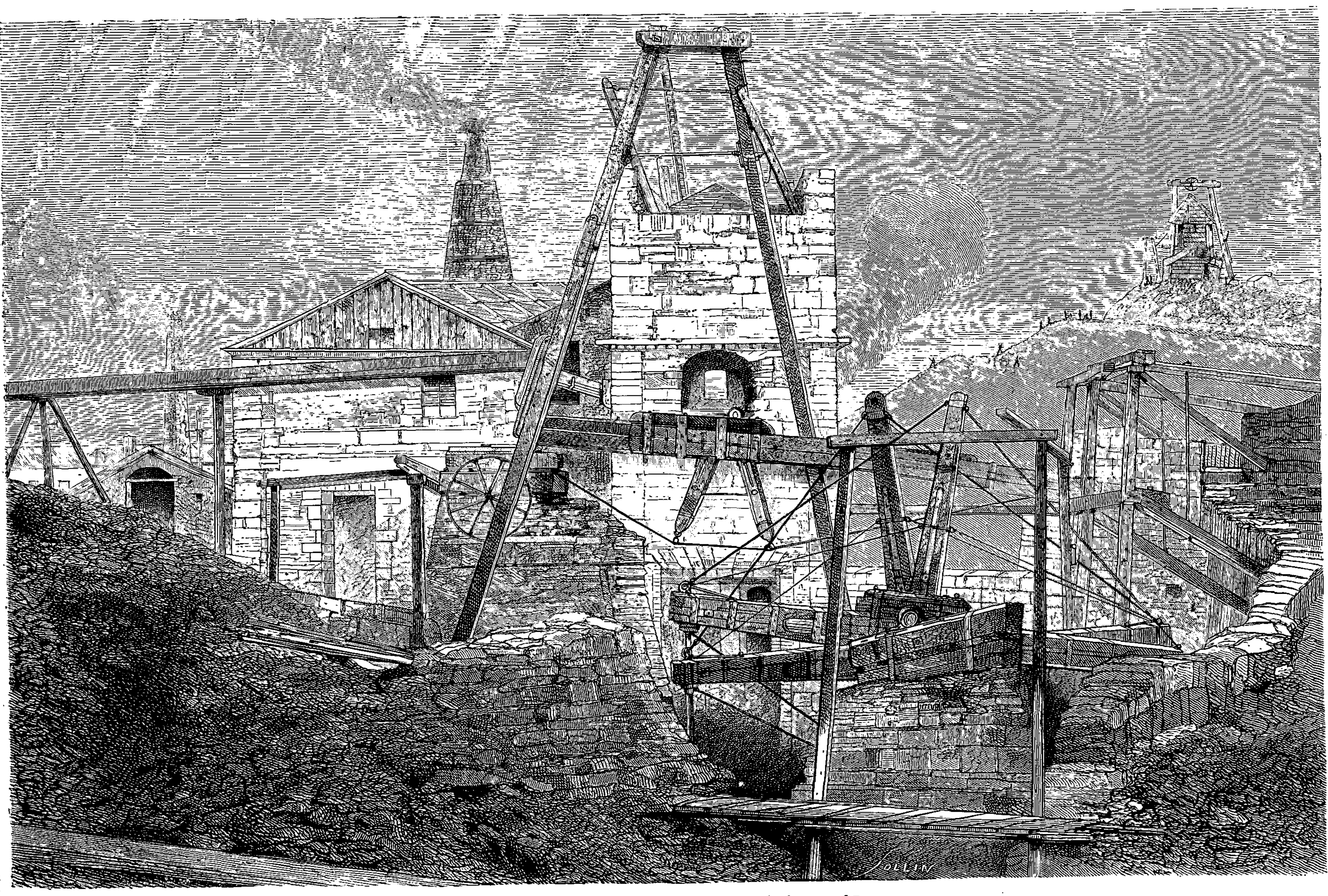
Le dîner n'est pas le dernier repas des voraces Anglo-Saxons. Ils ont encore le souper, où réapparaissent le thé et les viandes froides ; on y sert aussi les confitures. Tout cela est prévu, calculé, et malheur à l'infidèle qui voudrait intervertir cette rigoureuse discipline. D'un bout à l'autre du Royaume-Uni, il serait poursuivi, vilipendé, et on lui appliquerait le dicton national : *Honni soit qui mal y pense !*

Reconnaissons bien vite que les Anglais chez eux ont du bon. Il se dégage de leur intérieur comme un parfum de vie de famille et de franche hospitalité qui tend malheureusement à disparaître chez nous. Le *home* britannique frappe le visiteur le moins attentif, le plus prévenu. On voit qu'il y a là le véritable foyer domestique, le sanctuaire de la vie privée, presque muré pour le monde extérieur : *Every Englisman's home is his castle*, « le foyer de l'Anglais est son château fort, » dit un adage bien connu. C'est par ce côté tout moral qu'il faut prendre les descriptions qui précèdent, et non par ce qu'elles pourraient présenter de plaisant. La devise des gastronomes : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es » n'est pas d'ailleurs toujours applicable. A ce compte, les Espagnols seraient un piètre peuple ; ils ont montré cependant en 1812 tout le courage et l'énergie dont ils étaient capables.

Entraîné un moment loin du but, j'y reviens par un chemin détourné, sinon par le chemin des écoliers, au moins par le chemin des mines.

M. Matthews n'ayant pu nous accompagner lui-même sur les travaux dont il était le gérant, ceux de la fameuse mine de *Wheal friendship* [1], nous avait donné une lettre pour le capitaine de la mine, master Bennett. Celui-ci nous reçut à bras ouverts. Il était fier de montrer ses chantiers à des Français. Il avait, du reste, gagné tous ses grades dans son rude métier : d'abord mineur, puis caporal, enfin capitaine. Ce dernier titre équivaut en Anglettre à celui d'ingénieur ou directeur de mines. Ce ne sont pas les examens de l'école ni la faveur, c'est le travail et l'intelligence pratiques qui y mènent, et cette façon de parvenir en vaut bien une autre. Bennett était un homme de six pieds, haut en couleur, comme presque tous les Anglais, fort, fier, vigoureux, un vrai athlète enfin, qui à la boxe aurait tué son homme. Il nous fit voir ses plans avec orgueil : c'étaient d'immenses feuilles de vélin où se développaient en projection horizontale toutes les galeries souterraines : on eût dit les rues d'une ville aux mille détours. Sur une coupe verticale se projetaient les différents étages de

1. Mot à mot : « la mine de l'Amitié. » *Wheal* ou *Huel* est un mot de l'ancien breton de Cornouailles analogue à l'anglo-saxon *work*. Il veut dire, en général, « travail, » et en cas particulier « travail de mine. » Le gallois *hwyl* a la même signification. D'autres étymologistes prétendent que les mots *huel* ou *wheal* se retrouvent dans l'anglais *hole*, trou, et par extension, mine. *Grammatici certant.*



Le puits des pompes, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

travaux marqués chacun d'une couleur distincte, et de larges lignes noires tombant d'à-plomb sur les galeries servaient à indiquer les puits. Le capitaine était d'autant plus fier de ces dessins que c'était son fils qui les avait faits : *good man makes good maps*, nous disait-il, « un bon mineur fait toujours de bons plans. »

Voulant réserver pour le Cornouailles une visite intérieure des mines, nous nous contentâmes, au grand désespoir de Bennett, qui eût désiré nous promener partout, de parcourir les travaux du dehors. Ils sont des plus remarquables et méritent toute l'attention de l'ingénieur. Çà et là se dressent les charpentes des puits recouvertes de mauvaises planches qui protégent en même temps l'orifice de la fosse béante. De loin, on dirait comme une façon de moulin hollandais. Des câbles en fil de fer roulant sur des poulies, et mis en mouvement par des roues hydrauliques, s'étendent à de longues distances. Ils sont en relation avec des pompes qui servent à l'épuisement des eaux intérieures. C'est ainsi qu'on assèche les travaux souterrains. Les roues motrices, qui, au moyen d'une manivelle, imprimaient aux câbles leur mouvement de va-et-vient, transmis par ceux-ci aux pistons des corps de pompe, sont les plus grandes qu'on puisse voir. Une de ces roues n'a pas moins de cent cinquante pieds anglais de circonférence, environ quinze mètres de diamètre, et master Bennett l'appelait lui-même avec solennité *the largest water wheel in the Kingdom*, « la plus grande roue hydraulique de tout le Royaume. » Le puits qu'elle dessert a onze pieds de large et deux cents fathoms (environ quatre cents mètres) de profondeur. On y descend par des échelles dont celle que Jacob vit en songe peut seule donner une idée.

A la surface, tout est vie, tout est mouvement. Là on extrait le minerai des profondeurs de la mine; ici des wagons le roulent sur des chemins de fer jusqu'aux



Les casseuses de minerai, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

halles de dépôt; des charrettes le transportent aux ateliers de triage et de cassage; enfin il est amené sur des brouettes aux ateliers de lavage et de préparation mécanique.

Dans les ateliers de cassage établis en plein air, le travail est livré à de jeunes filles. Nous les trouvâmes toutes munies de la capote sacramentelle qui leur couvre la tête et leur protége le teint auquel elles paraissent tenir beaucoup, car il est frais et rose comme celui de toutes les jeunes anglaises. Armées d'un marteau, elles cassent le minerai. La gangue, la partie stérile, est du quartz dur, blanc, cristallin, faisant feu sous l'acier; le minerai est de la pyrite de cuivre, plus tendre, d'un jaune d'or, mêlée aussi de pyrite de fer à la couleur moins vive, parfois un peu blanchâtre, et de blende ou sulfure de zinc au ton poisseux. Il faut séparer la pyrite de cuivre, seule partie utile et traitable, non-seulement du quartz, mais encore de la pyrite de fer et de la blende. A cet effet, on pulvérise le minerai sous des pilons verticaux, *stamps*, dont les flèches sont en bois et les sabots en fonte. Alignés comme des tuyaux d'orgues et par dix ou douze à la fois, ces pilons se lèvent alternativement et retombent lourdement de tout leur poids sur la matière à écraser. C'est un vacarme étourdissant. Quelquefois on leur préfère des cylindres horizontaux en fonte ou en acier, et qui, prenant le minerai entre le vide laissé entre eux, l'entraînent dans leur mouvement de rotation et le broient. Il n'en sort qu'en menus morceaux; le grain de café ne passe pas avec plus d'aisance au moulin de nos ménagères.

Le minerai pulvérisé, sa séparation en parties d'égales grosseurs se fait dans des cribles *ad hoc*, puis sa division en parties d'égale densité ou de même poids dans d'autres appareils que nous ne saurions décrire ici, et qu'on nomme dans le Devonshire et le Cornouailles : *jigging machines*, *sleeping tables*, *round buddle re-*

volving tables, etc. Le résultat définitif de toute cette préparation mécanique est de séparer de la gangue les grenailles et les sables cuivreux plus ou moins riches, bons désormais à la fusion. Ces grenailles, ces sables métalliques sont mis en sac avec le minerai riche déjà séparé à la main, et tous ensemble prennent la route des grandes usines à cuivre du pays de Galles, que nous visiterons plus tard.

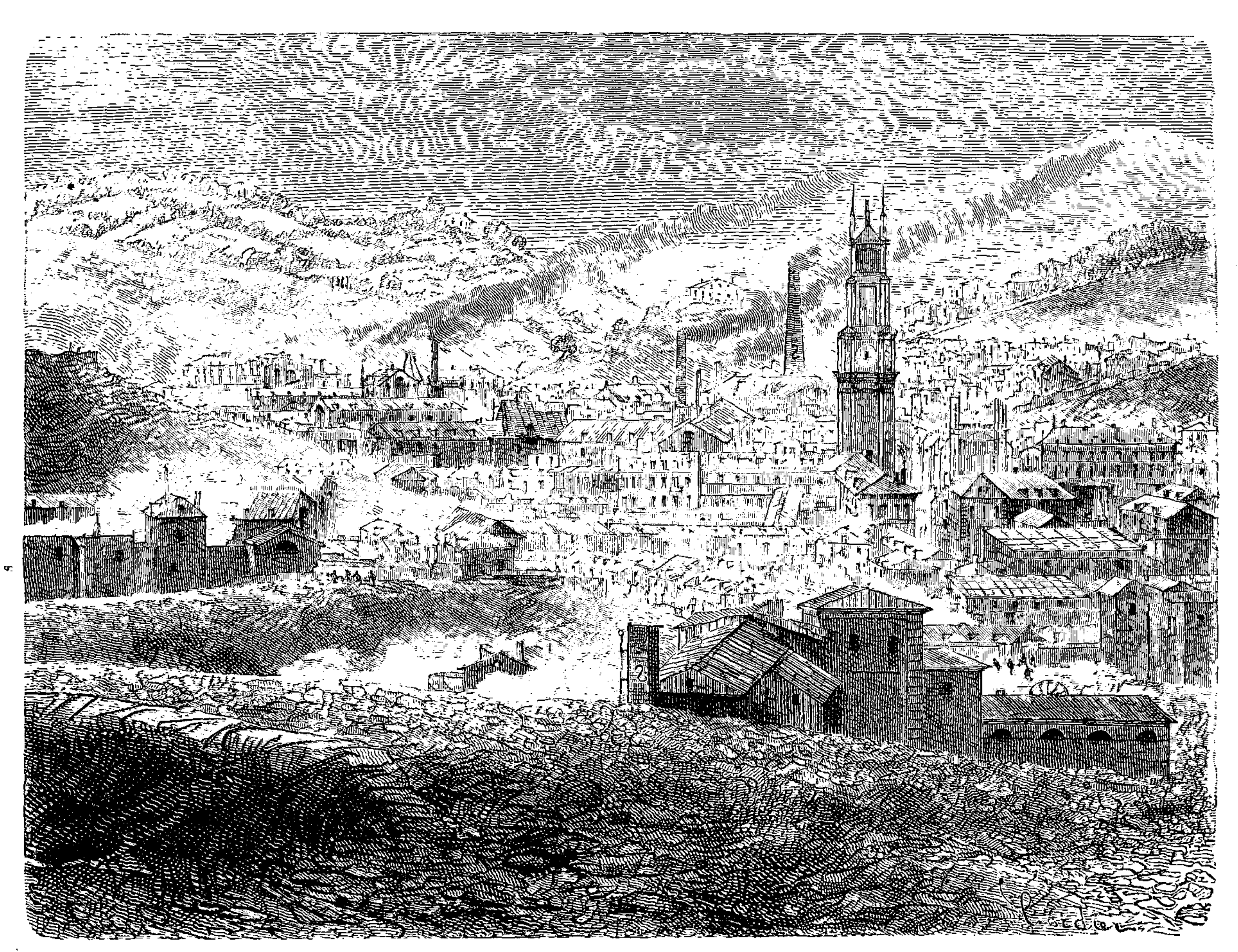
Les mines de Wheal Friendship ne sont pas les seules du comté de Devon qui méritent une visite. Il y a aussi les *Great Devon consols*, ou grandes mines consolidées du Devonshire, situées, comme Wheal Friendship, près de Tavistock. Elles sont les premières du pays par l'étendue et l'importance des travaux. Nous ne les décrirons pas, car nous allons trouver dans le Cornouailles des mines encore plus capables peut-être, par la nature toute particulière de leur situation, d'intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*.

III

DE TAVISTOCK A PENZANCE.

Le travail des mines partout répandu. — Il date des premiers Bretons. — Les Phéniciens et les Cassitérides. — Les Romains. — Les Juifs. — Le droit *royalty*. — L'âge du bronze et de l'étain. — L'âge du fer. — Penzance. — Le mont Saint-Michel. — Le *cornish language* et les *Cornishmen*. — La pêche du *pilchard*. — Mary Kalynack et Dolly Pentreath.

De Tavistock nous retournâmes à Plymouth, contents d'échapper à la pluie qui ne nous avait pas laissé un



Vue de Tavistock. — Dessin de Durand-Brager.

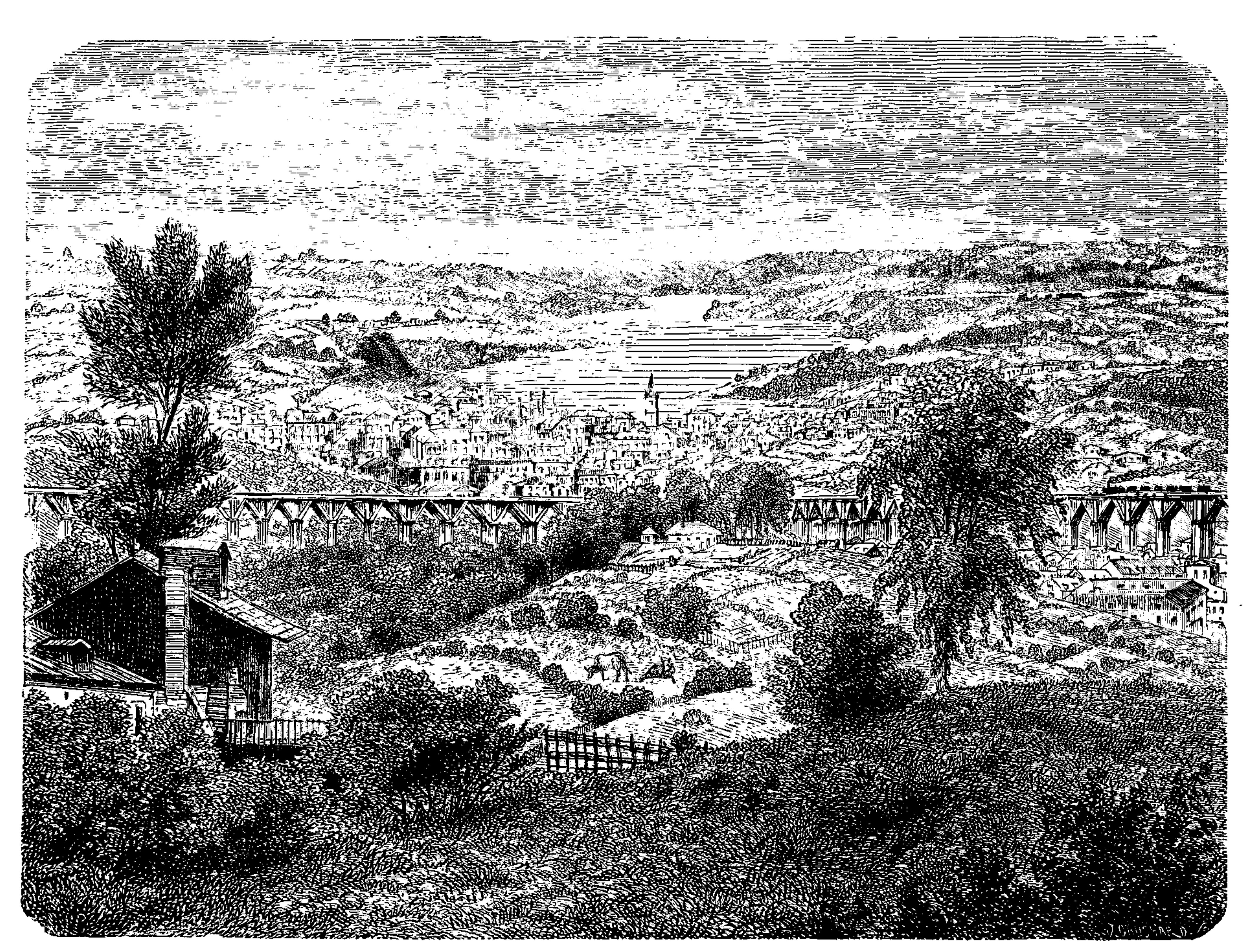
seul instant de répit. John et la chanson avaient bien raison : il pleut toute l'année à Tavistock. Quelle prison ce dut être pour les pauvres soldats nos compatriotes que celle de Dartmoor, où, pendant plusieurs années, au milieu de ces landes stériles et tourbeuses, ils ne virent jamais le soleil, mais un ciel toujours brumeux et triste avec une pluie incessante !

A Plymouth nous prîmes le chemin de fer du Cornouailles. A peine entrés dans le comté des mines, dont le beau viaduc de Saltash, jeté par Brunel sur le Tamar, forme comme la porte triomphale, les travaux se présentèrent à nous par groupes nombreux. A Saint-Austell, à Truro, à Redruth (la ville des Druides), à Camborne, à Marazion, à Penzance, le cuivre et l'étain sont surtout exploités. On extrait aussi des granits décomposés de Saint-Austell le kaolin ou terre à porcelaine que l'on envoie dans les grandes fabriques du Staffordshire.

Toutes ces exploitations réunies donnent lieu à une activité considérable, et le comté tout entier tire ses principales ressources du travail des mines, auquel il faut joindre cependant celui de la pêche et de la navigation. A côté des villes des mineurs sont celles des marins. On salue en passant, à peu de distance de la voie

ferrée, Fowey, port aujourd'hui déchu, mais qui s'est distingué autrefois dans les attaques des Anglais contre la France, et Falmouth, célèbre par ses quakers et son poisson salé, s'il faut en croire lord Byron. Enfin l'agriculture occupe aussi les bras dans le Cornouailles, et l'on a pu dire avec raison que dans ce riche comté il y a trois récoltes : celle qui mûrit à la surface du sol, la moisson; celle qui provient du sein des eaux, la pêche, et surtout la pêche du hareng ou *pilchard;* enfin celle qu'on retire des entrailles du sol par le travail des mines, et ce n'est pas la moins fructueuse des trois.

Cette pointe du Cornouailles, pays de roches granitiques, porphyriques et serpentineuses, de schistes talqueux et micacés passant quelquefois à l'ardoise et traversée par de nombreux filons métalliques, a été fouillée du mineur dès la plus haute antiquité. Les Bretons, qui paraissent autochtones sur cette partie de la Grande-Bretagne, et qui semblent avoir détaché un de leurs rameaux sur l'Armorique, notre Bretagne actuelle, tandis que d'autres prétendent que c'est de l'Armorique qu'est parti l'essaim qui a civilisé la Grande-Bretagne, les Bretons du Cornouailles ont de toute antiquité exploité les mines de cuivre et d'étain de cette inépuisable région. Au temps d'Homère, les Phéniciens venaient charger ces métaux jusqu'en ces lieux éloignés, où ils faisaient escale, tandis qu'ils

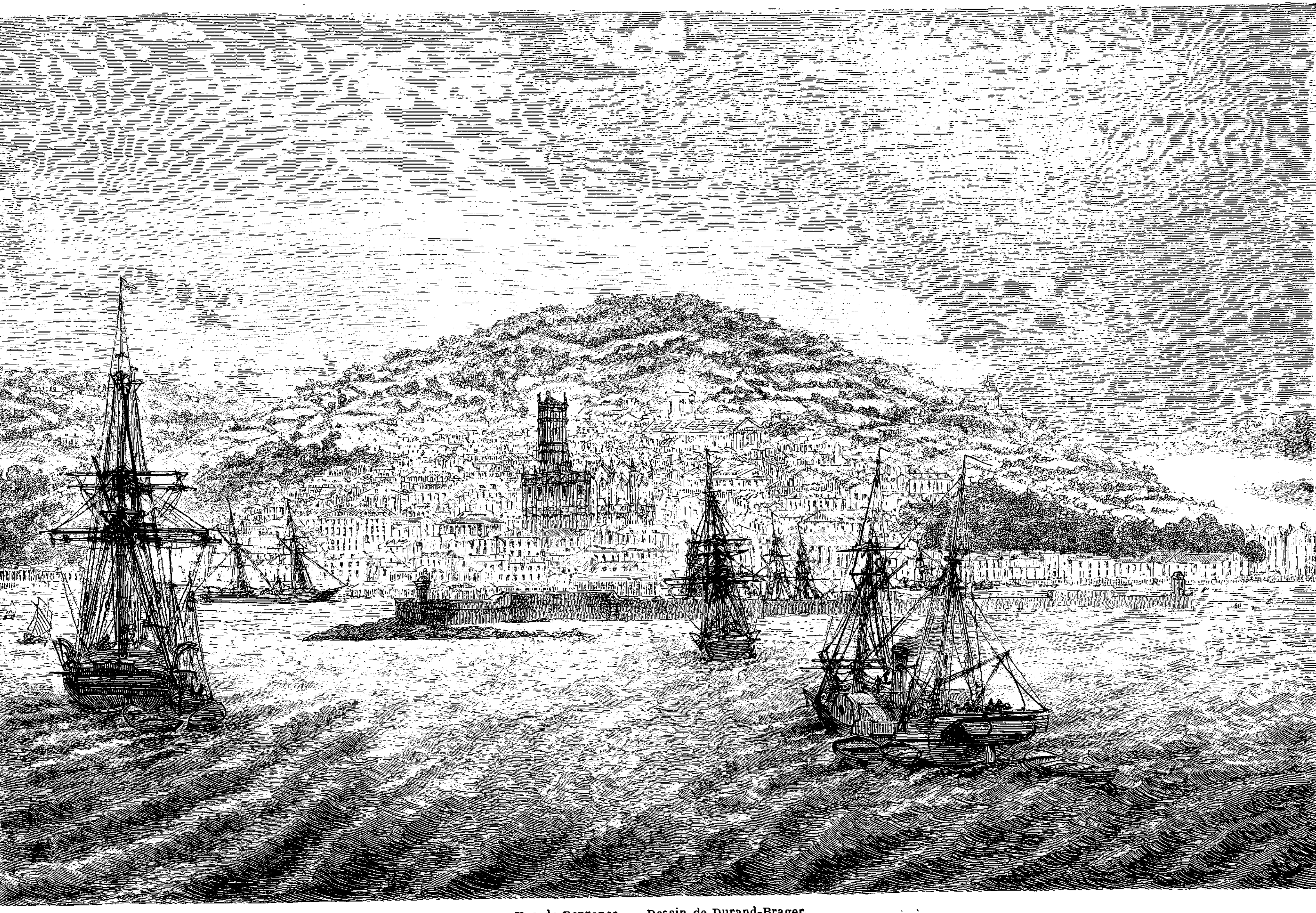


Vue de Truro. — Dessin de Durand-Brager.

allaient chercher l'ambre sur les rivages de la Baltique. Les fameuses Cassitérides, ou îles d'étain, sont, dit-on, les îles Schilly, celles que nous appelons en français, on ne sait trop pourquoi, les Sorlingues, et qui sont situées en face du cap Cornouailles ; mais d'autres prétendent que ces Cassitérides des anciens gisaient dans l'Atlantique, vis-à-vis les côtes d'Espagne, au nord, près des rivages où s'étend aujourd'hui la Galice. On dispute encore et la question est loin d'être vidée, *adhuc sub judice lis est;* aussi n'ai-je pas la prétention de la trancher.

Mais si l'on est en doute sur la véritable position des Cassitérides, on ne l'est pas sur l'ancienneté des exploitations bretonnes. Les vieux travaux existent toujours, et ils datent de l'époque celtique. Nous savons d'ailleurs par l'histoire que les Carthaginois, les Grecs, les Phocéens de Massilie suivirent les traces des Phéniciens, et se présentaient avec leurs barques dans les ports du Cornouailles pour s'y livrer au commerce des métaux. Serait-ce en souvenir de ces anciennes relations avec les Phéniciens et les Carthaginois que les habitants du Cornouailles reçoivent encore au baptême des noms comme ceux d'Annibal et de Zénobie fort peu employés ailleurs ?

Après les Bretons, les Romains, si habiles à profiter de leurs conquêtes et les plus grands administrateurs



Vue de Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

qui aient jamais existé, se gardèrent bien de laisser inactifs les travaux des mines de cuivre et d'étain. Une nouvelle époque de prospérité marqua cette exploitation qui se continua pendant toute la durée de l'Empire, jusqu'à l'invasion des Barbares.

Au moyen âge, ce furent les Juifs qui se chargèrent de ces travaux comme en tant d'autres pays de l'Europe. On prétend même qu'attirés sur ce point, comme sur tous ceux où il y a un commerce lucratif à tenter, ils y étaient venus en foule bien avant l'époque de leur dispersion, ou de la prise de Jérusalem par Titus.

L'exploitation des mines, suivant les idées de ces temps, fut déclarée de droit régalien, c'est-à-dire appartenant à la couronne, qui seule pouvait battre monnaie; mais les particuliers avaient permission d'exploiter le cuivre et l'étain en payant au souverain le droit de *royalty*.

Cette redevance existe encore aujourd'hui en Angleterre, d'où les vieilles lois et coutumes n'ont jamais tout à fait disparu, et elle est toujours payée, notamment pour l'exploitation des mines de charbon, aux propriétaires du sol, qui occupent dans la possession de la terre, surface et tréfonds, le lieu et place du souverain. Les mines de métaux du Cornouailles sont restées la propriété de la couronne, du moins sur les terrains vagues, et sont données en apanage à l'héritier présomptif, qui perçoit sur les exploitants le droit de *royalty*. Les propriétaires de la surface se réservent de même une part dans l'exploitation, quand la mine existe sous le sol qui leur appartient.

Ce fut Édouard III qui, en 1333, fit cadeau des mines et du duché de Cornouailles à son fils aîné le Prince Noir, le futur vainqueur du roi Jean, et à ses héritiers les fils aînés des rois et des reines d'Angleterre à perpétuité. C'est en vertu de cet acte que les mines et le duché de Cornouailles sont encore aujourd'hui la propriété du prince de Galles, qui en tire ses plus beaux revenus.

On vient de voir que ce furent les Juifs qui pendant tout le moyen âge donnèrent le plus grand développement aux mines d'étain du Cornouailles. Ils étaient disséminés autour de Marazion, dans lequel certains étymologistes voient les deux racines *amara Sion*. D'autres font venir Marazion de Marziou ou *market jew*, le marché des Juifs, et ce lieu aurait été alors au moyen âge le grand marché de l'étain. Enfin, des ruines de fours et des restes d'exploitations souterraines qui remontent à cette époque portent dans le pays le nom de *Jew's houses*, ou maisons des Juifs.

L'étain s'employait au moyen âge dans la confection d'une foule d'ustensiles qui depuis se sont fabriqués autrement; tandis que dans l'antiquité, allié au cuivre, il servait surtout à la confection du bronze. Le bronze ou airain, le χαλκός des Grecs, l'*æs* des Latins, a été le grand métal des anciens, qui avaient même appris à le tremper et à lui communiquer la dureté que nous donnons à l'acier. Le bronze servait alors à fabriquer tous les objets d'un usage journalier, les armes, les ustensiles de la vie domestique; en même temps il était employé, comme aujourd'hui encore, dans la fabrication de la monnaie commune, et dans la fonte des objets d'art, médailles ou statues. A notre époque, le bronze, l'étain, le cuivre, ont presque entièrement disparu des usages ordinaires; mais le fer est venu, et avec lui la fonte et l'acier. Que d'emplois divers ces trois derniers métaux ont reçus, et combien ils ont aidé, d'une manière directe ou détournée, au progrès de la civilisation! Admirons sans l'étudier davantage cette curieuse évolution des métaux, et nous, les fils de l'âge de fer, soyons fiers du temps présent, et reconnaissons que notre siècle ne sera pas le plus mal partagé dans l'histoire des âges.

Presque tous les historiens de l'antiquité, Strabon, Pline, Diodore de Sicile, Timée, ont parlé des travaux métallurgiques du Cornouailles, et ils y font souvent allusion dans leurs écrits.

Diodore de Sicile, dans un des livres qui ont été conservés de sa *Bibliothèque historique*, dit que les anciens Bretons chargeaient d'étain sur des bateaux d'osier recouverts de cuir, et le portaient vers l'île d'Ictis. Il faut avouer que les Bretons d'alors étaient plutôt mineurs et fondeurs que marins, et que rien ne faisait présager en eux les hardis navigateurs de la moderne Angleterre.

L'historien grec Timée, qui mentionne également les exploitations minérales des anciens Bretons du Cornouailles, diffère un peu de Diodore de Sicile. Il dit que c'était sur des chariots qu'on transportait l'étain à marée basse vers les îles voisines de la Grande-Bretagne.

Que ce fût sur des chariots ou dans des bateaux d'osier recouverts de cuir que les Bretons d'Albion aient conduit l'étain dans les îles limitrophes de leurs rivages, toujours est-il que c'est dans ces îles que les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et plus tard les Romains venaient charger ce métal, pour le vendre ensuite dans tous les ports de la Méditerranée. L'étain portait alors le nom de *plomb blanc*, *plumbum album*, et c'est sous ce nom qu'il est décrit dans l'*Histoire naturelle* de Pline. L'auteur latin revient à plusieurs reprises sur les bateaux d'osier, et lui, qui d'ordinaire fait si bon accueil à tant de récits mensongers ou étranges, va jusqu'à dire cette fois que c'est là une fable imaginée par les Grecs pour cacher les véritables gisements de l'étain dans les îles de l'Atlantique.

De l'époque du moyen âge, il nous reste une foule de manuscrits et de lois spéciales qui ont trait aux mines du Cornouailles; enfin l'époque contemporaine l'emporte encore sur toutes les autres par l'importance et l'immensité des exploitations.

C'est surtout autour de Penzance qu'on peut étudier ces curieux travaux; mais il importe de donner au préalable un coup d'œil sur le pays, et de parler de l'extérieur avant de pénétrer dans les profondeurs du sol.

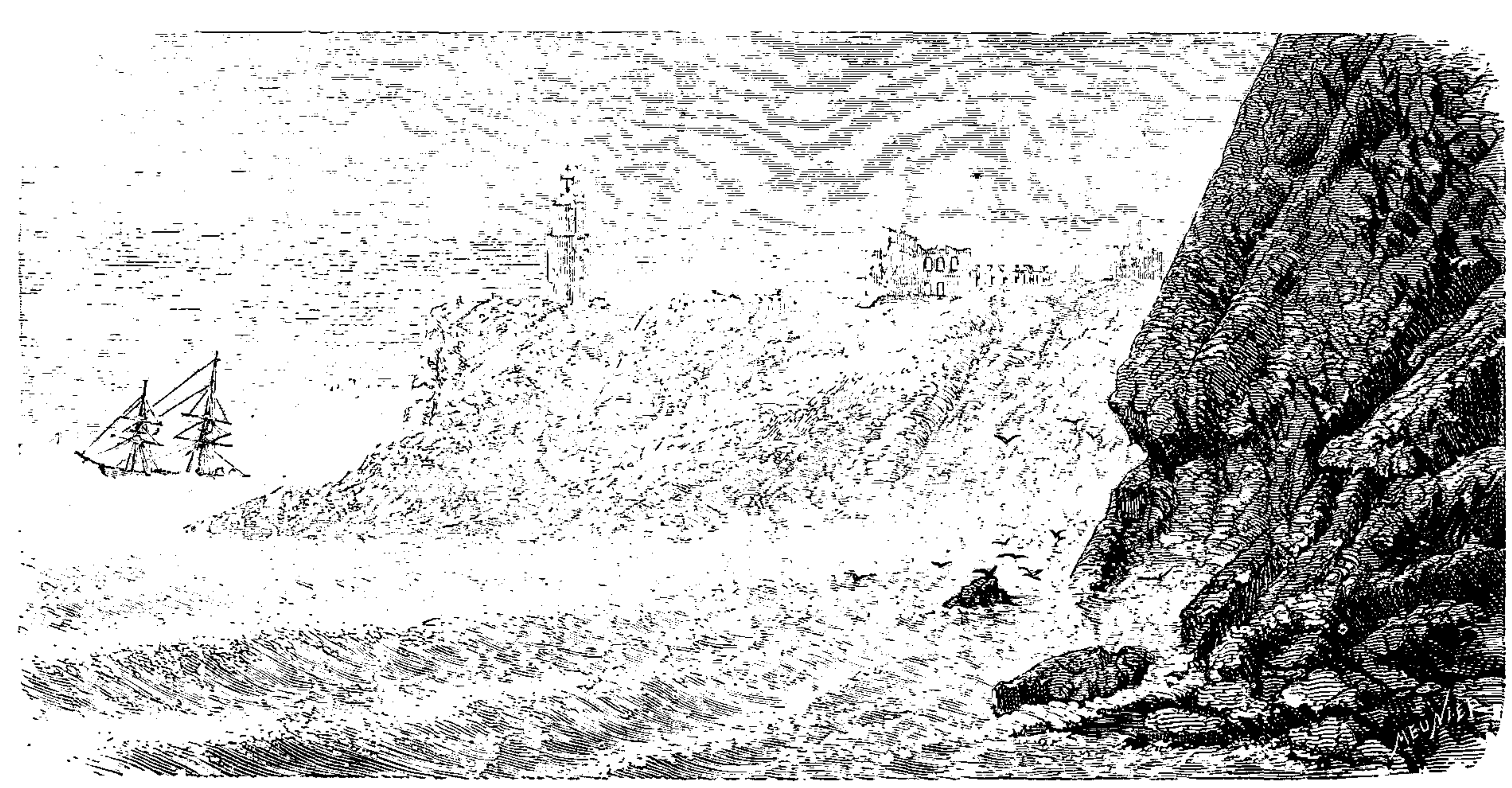
Penzance, où nous étions descendus, est la dernière

station du chemin de fer de Cornouailles, et la ville la plus occidentale de toute l'Angleterre. Bâtie sur un sol de granit, elle mire dans une vaste baie les clochers de ses églises et les blanches façades de ses maisons. Au milieu du golfe s'élève, à une grande hauteur, le mont Saint-Michel, qui fut jadis un château fort et un monastère comme le nôtre, et qui, plus heureux, n'a jamais servi de prison, surtout de prison politique.

A la marée haute, le mont Saint-Michel forme une île; à marée basse, il communique avec la terre. Quelques archéologues voient dans cette île l'Ικτις de Diodore de Sicile, où les Bretons venaient entreposer l'étain. D'autres prétendent que l'Ικτις des Grecs, la *Vectis* des Latins, est l'île de Wight actuelle. Au pied du mont Saint-Michel est un village de pêcheurs qui, vu de la terre ferme, produit le plus gracieux effet.

Penzance a donné le jour à des hommes célèbres, entre autres au chimiste Humphrey Davy, le même qui a découvert la lampe à treillis mécanique qui porte son nom, et qui protége si heureusement la vie du mineur des houillères dans les chantiers à gaz explosible ou grisou. Le souvenir du savant est resté en vénération dans cette ville de marins et de mineurs; elle a gardé le culte de la science, et pour une ville de dix mille âmes, elle offre au touriste et à l'ingénieur un muséum de géologie qui mérite d'être visité. Nous le parcourûmes avec plaisir, car nous y rencontrâmes une collection fort complète d'échantillons minéralogiques du Cornouailles, ainsi que des modèles des principaux dolmens, menhirs, cromlechs, etc., dont les ruines se retrouvent çà et là dans la contrée surtout au bord de la mer.

Ces ruines et le type des habitants sont tout ce qui reste de l'ancienne famille celtique qui peuplait jadis le pays. La langue primitive, le breton du Cornouailles, que les Anglais appellent *cornish language*, a entièrement disparu depuis environ un siècle. Elle ne revit plus que dans quelques noms de villes, de montagnes, de caps. Dans ces noms se retrouvent souvent les particules initiales *Tre* (tour, village, ville), comme dans Truro, *Pol* (étang, lac), comme dans Poljew, et *Pen* (colline, cap, capitale), comme dans Penzance. Il y a aussi le distique fameux :


Vue de Teignmouth. — Dessin de Durand-Brager.

« By Tre, Pol and Pen,
You may know the Cornishmen : »

« Par Tre, Pol et Pen, vous connaîtrez les hommes du Cornouailles. »

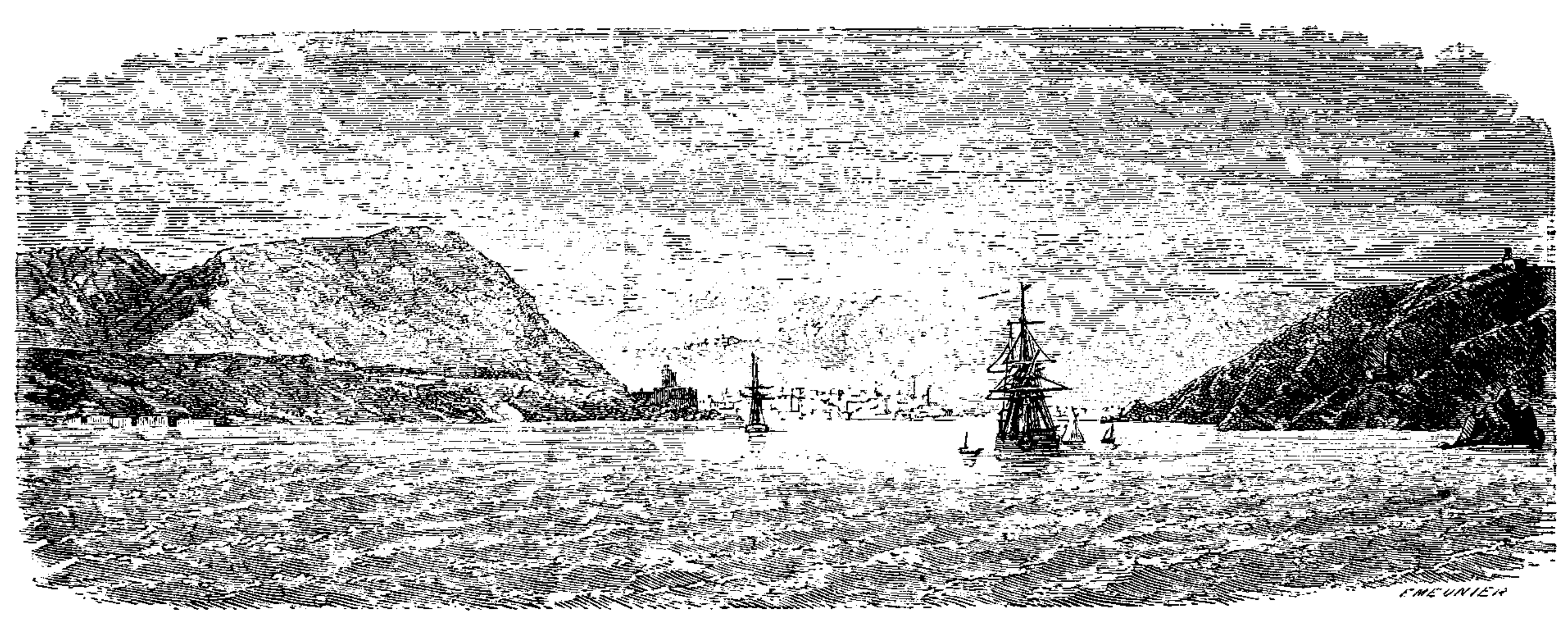
Ce n'est pas dans ces noms seuls qu'on les retrouve, et leur type les rattache directement à la race celtique ou bretonne. Ils ont les cheveux noirs, les yeux gris, la face ovale, le teint brun et mat, tandis que les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands ont les cheveux blonds ou rouges, les yeux bleus, la face ronde, le teint blanc et coloré. Néanmoins l'assimilation s'est faite, et elle s'est faite complétement. Toute trace de nationalité distincte a disparu, et alors que nous retrouverons dans le pays de Galles les mœurs, le costume, la langue des ancêtres encore vivants, alors qu'en Irlande la même chose existe aussi et y est de plus cause d'une opposition tantôt sourde, tantôt ouverte, contre les institutions anglaises, dans le Cornouailles rien de pareil n'existe. Le pays le plus tôt et le plus entièrement soumis a été celui qui a perdu le plus tôt sa langue. Ce phénomène ethnologique est d'ailleurs général.

J'ai dit que les habitants du Cornouailles n'étaient pas seulement mineurs, mais que la pêche occupait aussi une partie de la population. La pêche principale du pays est celle du *pilchard*, un poisson particulier à ces mers, et qui tient le milieu entre la sardine et le hareng. Elle a lieu de juillet à décembre, et c'est

un grand jour que celui où elle s'ouvre. La baie de Penzance et celle de Saint-Yves, que nous visiterons plus tard sont les deux principaux théâtres de cette pêche qu'on pourrait à bon droit appeler miraculeuse, à cause de la quantité de poissons qu'on y prend. Les pilchards viennent par millions de l'Atlantique, disent les uns, des mers du Nord, disent les autres. Arrivés au cap Cornouailles, ils se divisent en deux bandes, une qui passe vers Saint-Yves, l'autre vers Penzance. C'est souvent par centaines de mille à la fois qu'ils se prennent dans les filets traîtreusement tendus sur leur passage.

La pêche se fait la nuit. Le matin les bateaux rentrent au port et le poisson est livré aux femmes qui le salent. Puis on l'entasse dans des barriques et on l'expédie dans tous les ports de la Méditerranée. A Naples, par exemple, il aide à passer le carême, et fait, avec le macaroni, la joie des gens du peuple, sinon des lazzaroni, puisqu'on dit qu'il n'y a plus de lazzarone, depuis le départ de François II. La Méditerranée reconnaissante envoie à son tour à l'Angleterre ses anchois, plus appréciés des Anglais que le pilchard. La chair de ce poisson est cependant de haut goût. Les pilchards qui n'ont pu entrer dans les barriques sont employés en agriculture comme fumier, et cet engrais est d'un fort bon usage. A Maurice, à l'île Bourbon, nous avons vu employer de même avec profit sur les plantations, et concurremment avec le guano, des morues gâtées venant de Terre-Neuve. (La morue forme avec le riz la base de la nourriture du coolie ou engagé indien.)

Les poissonnières attachées à la préparation du pilchard portaient naguère encore le costume national. Ce costume a disparu il y a une dizaine d'années avec la dernière femme qui l'ait porté, Mary Kalynack (un vrai nom du Cornouailles), la doyenne des *fisherwomen*. A



Vue de Dartmouth. — Dessin de Durand-Brager.

quatre-vingt-quatre ans, en 1851, lors de la première grande exposition, cette vénérable femme entreprit à pied le voyage de Penzance à Londres et arriva heureusement. Elle fut présentée à la reine. Son buste fut sculpté par Burnard, un artiste du Cornouailles, et se trouve, dit-on, dans la cour de la Société polytechnique de Falmouth. La bonne vieille se refusa d'abord à laisser faire son portrait; mais quand elle sut que l'artiste était *Cornish :* « Allons, dit-elle, je poserai; car je n'ai rien à refuser aux enfants de mon beau pays. »

C'est aussi avec une poissonnière, Dolly Pentreath, morte centenaire, qu'a disparu, en 1788, le langage primitif du Cornouailles. Dolly fut la dernière personne qui parla le *cornish language*, et un poëte a pu dire d'elle :

« The old Doll Penthreath,
The last who jabbered Cornish : »

« La vieille Dolly Penthreath, la dernière qui baragouina le *Cornish.* »

Le bas peuple est toujours le plus attaché aux coutumes et au langage national.

La récolte du pilchard varie de vingt à quarante mille barils suivant que les années sont bonnes ou mauvaises. Le baril renferme deux mille quatre cents poissons, et vaut de cinquante à soixante schillings (le schilling représente, on le sait, un franc vingt-cinq centimes de notre monnaie). C'est un total de quinze cent mille francs à trois millions versés annuellement dans le pays par le seul fait de cette industrie. Elle méritait bien une mention à cause même de son caractère particulier, sinon de son importance, car nous allons voir que l'industrie des mines est autrement fructueuse pour le Cornouailles que celle de la pêche, et compose, on peut le dire, l'industrie vitale du pays.

L. Simonin.

(La suite à la prochaine livraison.)





Mineurs de Wheal Margery. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE PENZANCE A SAINT-YVES.

Mount's bay. — MM. Higgs. — Une usine à fondre l'étain. — Mine de Wheal Margery. — La pompe à feu. — Histoire de son invention. La machine du Cornouailles. — Saint-Yves. — Hayle et les volontaires anglais.

Nous avions pris place, à Penzance, dans le *Western-hotel.* Cette maison hospitalière abrite à la fois, entre ses murs de granit, des marins, des mineurs. des marchands, des géologues et des touristes, car il vient un peu de tout ce monde à la pointe du Cornouailles. Il n'est si petit pays qui ne reçoive ses visiteurs, et celui-ci offre assez d'intérêt pour en attirer sa bonne part.

Des fenêtres de notre chambre, nous aimions à con-

1. Suite. — Voy. page 353.

templer la rade et la baie de Penzance, *Mount's bay*, ainsi nommée parce que le mont Saint-Michel s'élève au milieu du golfe. Le vénérable pic, couronné de son monastère gothique, entouré de murs crénelés, dresse fièrement sa tête au-dessus des ondes. Le mont est découpé en pyramide; le monastère, veuf aujourd'hui de ses pieux habitants, orne la cime; à la base s'étale coquettement un village de pêcheurs aux blanches maisonnettes.

Penzance, au milieu de laquelle nous nous promenions en flâneurs une heure après notre arrivée, est une ville propre, bien bâtie, bien tracée. Les quais le long de la mer forment une ravissante promenade, et la ville est entourée de jolis jardins. Cette partie de l'Angleterre jouit au reste d'un climat très-doux, très-tempéré, dû à l'influence du courant sous-marin d'eau chaude, le *Gulf-stream*, qui, parti de la mer du Mexique, vient caresser les côtes de la Grande-Bretagne et y réchauffe l'atmosphère ambiante.

Nous n'étions pas venus à Penzance dans le seul but de nous bercer dans un doux *far-niente*, ou du moins de faire des promenades le long des quais, de contempler la mer, et de nous enivrer d'air salin.

Poursuivant l'étude que nous avions déjà commencée dans le Devonshire et qui nous amenait jusqu'à la pointe du Cornouailles, nous voulions surtout visiter les mines métalliques de cet intéressant district. Ce fut donc à cette fin que, m'arrachant au beau spectacle que nous avions sous les yeux, j'allai, mes lettres de recommandation à la main, me présenter chez M. Higgs, *purser* (régisseur) des premières mines de cuivre et d'étain du pays. Sur le vu de la lettre de M. R. Hunt, M. Higgs nous ouvrit sa porte à deux battants à mes compagnons et à moi, et, trop affairé pour nous diriger lui-même, nous confia à son fils. Celui-ci connaissait la France et y avait même exploité, près de Nantes, une mine d'étain, moins riche, il est vrai, que celles du Cornouailles. Il avait conservé de bons souvenirs de notre pays, aimait les Français, parlait volontiers leur langue. Il n'en fallait pas autant pour qu'il se décidât, avec cette obligeance que mettent les Anglais à être agréables aux personnes qui leur ont été recommandées, à nous piloter partout dans Penzance. Ce fut en sa compagnie que nous visitâmes le musée géologique; ce fut lui encore qui nous donna pour guide dans nos excursions un capitaine de mines éprouvé. Ce dernier avait nom, je crois, maître Gilles, et comme son homonyme de comédie était un passé maître.

Nous partîmes pour Saint-Yves en compagnie de ce vieux loup de mines. Le temps était beau, les chevaux fringants. La route, d'abord tracée le long de la mer, entre Penzance et Marazion, ne tarde pas de pénétrer dans les terres. A mi-chemin, nous rencontrâmes une usine où l'on traitait le minerai d'étain, et nous y entrâmes. Les ouvriers étaient occupés à griller le minerai, fondre et affiner le métal. Je suivis avec intérêt leurs opérations. Le grillage (*roasting*) consiste à séparer du minerai par le feu toutes les matières volatiles qu'il peut renfermer : l'eau, le soufre, l'arsenic. C'est dans un four à réverbère que se fait l'opération. Sur une aire plane, que l'on appelle la sole, est étendu le minerai en poudre. Le foyer est séparé de la sole par un petit mur en briques, arrêté à mi-hauteur; à l'extrémité opposée est la cheminée. Par une porte ouverte, l'ouvrier, armé d'une longue barre de fer terminée en pelle ou en râteau, agite sans cesse la masse métallique. L'eau, le soufre, reconnaissable à son odeur piquante, l'arsenic, à une odeur d'ail caractéristique, se dégagent par la cheminée. La flamme, qui arrive du foyer est rabattue, réverbérée sur la sole par la voûte du four, lèche en passant le minerai, et fait les frais de l'opération.

Après le grillage ou rôtissage vient la fusion, *smelting*. Le minerai grillé, qui a déjà perdu 6 à 8 pour cent de son poids, est étendu sur la sole d'un second four à réverbère, analogue au four de grillage. Seulement, la sole est, cette fois, de forme un peu concave, munie d'un trou de coulée. Un bassin de réception est disposé au dehors, en contre-bas de la porte de travail. Le minerai grillé est mêlé à du charbon de bois en poudre. On allume le feu et voici le phénomène qui se produit. Sous l'influence de la haute température se dégageant du foyer, les matières sur la sole s'échauffent fortement. Le minerai, qui est un oxyde d'étain (combinaison du gaz oxygène avec l'étain métallique), cède son oxygène au charbon de bois, qui se transforme en acide carbonique et en oxyde de carbone. Ces gaz se dégagent dans la cheminée avec ceux qui viennent du foyer. L'étain, resté seul, fond. On perce le trou de coulée et on reçoit le métal dans le bassin de réception extérieur; les matières étrangères solides surnagent à l'état de scories ou crasses, *slags*. On les a du reste en grande partie écumées pendant le cours de l'opération. Pour les rendre plus fusibles on jette quelquefois de la chaux sur la sole. Sans ce fondant énergique, le lit de fusion s'empâterait.

La troisième opération, dite raffinage (*refining*), consiste à reprendre le métal obtenu et à le refondre de nouveau, mais très-lentement. Il se purifie complétement dans cette *liquation*, et de cette seconde coulée sort l'étain livrable au commerce. On le moule en pains ou lingots (saumons) à la marque de l'usine. Celle que nous venions de visiter signe ses produits de l'agneau portant l'oriflamme, *lamb and flag*. C'est une espèce de sceau qui garantit à la fois la provenance et la qualité du métal. A ce titre, la marque de fabrique est doublement respectable et mérite d'être conservée.

Au sortir de la fonderie d'étain, où nous venions d'étudier sur place le travail métallurgique auquel on soumet le minerai pour produire le métal pur, nous nous dirigeâmes vers une mine du voisinage d'où le minerai était directement extrait des filons. Le nom de la mine est Wheal Margery. Tout y était vie et mouvement comme à la mine de Wheal Friendship que nous avions précédemment visitée. Deux mineurs, que nous rencontrâmes sortant des travaux, voulurent bien se laisser

croquer. Ils portaient la chandelle au chapeau, et comme ils venaient des sombres abîmes, ils nous rappelaient involontairement les classiques cyclopes. Qui sait si les anciens, voyant les mineurs s'éclairer de la sorte dans les galeries souterraines, n'avaient pas imaginé là-dessus la fable des cyclopes portant un œil au milieu du front? On croit aujourd'hui que la mythologie ancienne n'est guère qu'un tissu de fines allégories, et la fiction des cyclopes s'explique ainsi tout naturellement.

La mine de Wheal Margery occupe jusqu'à deux cents mineurs, j'allais dire deux cents cyclopes; elle produit du cuivre et de l'étain, mais surtout du cuivre. La quantité totale de minerai extrait est d'environ cent tonnes (cent mille kilogrammes) par mois.

Comme toutes les mines en Cornouailles, Wheal Margery contient beaucoup d'eau, mais ici ce ne sont pas des roues hydrauliques, comme à Wheal Friendship, ce sont d'immenses pompes à vapeur, des pompes à feu, comme nous disions encore naguère en France, qui tirent l'eau des galeries. Ces machines d'épuisement, les géantes parmi les machines à vapeur comme forme et comme force, ont jusqu'à trois mètres de diamètre au cylindre et jusqu'à huit cents et mille chevaux de force. Elles battent cinq à six coups à la minute avec une régularité d'horloge, grâce à un mécanisme particulier fort ingénieux qu'on appelle la cataracte. La maîtresse tige, énorme pièce de charpente, descend le long du puits et commande les pistons des pompes. Elle est reliée à la tige du piston à vapeur, soit par un balancier, soit directement. Le balancier est préféré en Angleterre, où il a été employé dès le principe; les machines à *traction directe* sont fort en usage en Belgique et en France depuis quelques années.



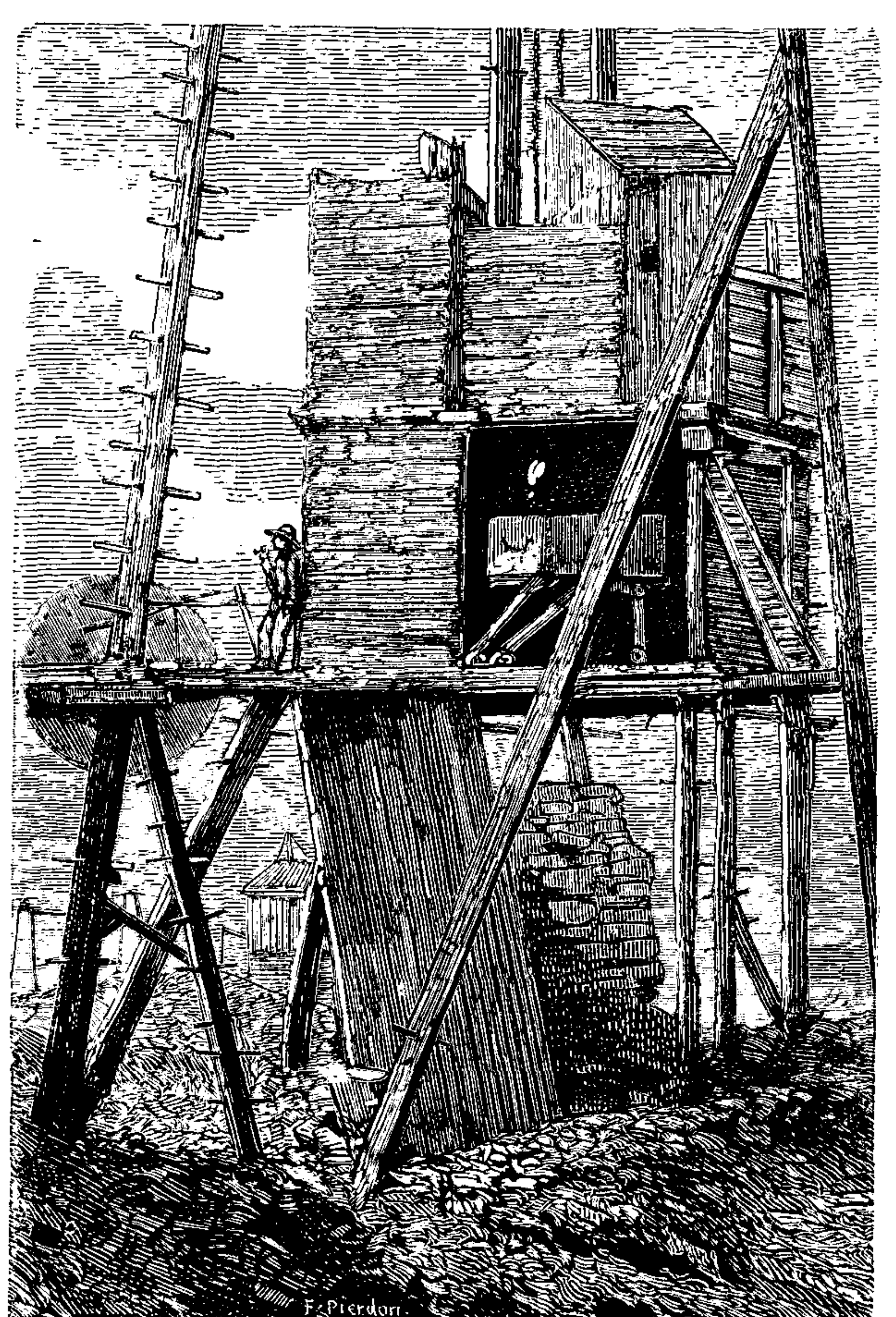
Laveur de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

A chaque coup de piston les pompes rejettent au dehors un véritable fleuve, jusqu'à mille et deux mille litres d'eau à la fois. Les machines, modèles d'ingénieuses dispositions, inscrivent d'elles-mêmes, par un mécanisme automatique, le nombre de coups de piston sur un compteur *ad hoc;* enfin un grand concours est ouvert entre toutes les machines d'un même district, concours loyal et au grand jour. On proclame solennellement chaque mois quelle est la machine qui, pour un travail donné, par force de cheval-vapeur, par exemple, a consommé le moins de charbon. Le nom du constructeur est acclamé, et on comprend quel profit il en tire dans la construction de ses appareils. C'est à la faveur de toutes ces dispositions que, dans les machines d'épuisement du Cornouailles, on est descendu à moins d'un kilogramme de charbon brûlé par heure et par force de cheval. (La force d'un cheval-vapeur est ici celle qui est capable d'élever soixante-quinze litres d'eau à un mètre par seconde). Les machines ordinaires n'ont jamais pu, dans leur consommation en houille, descendre aussi bas que les machines du Cornouailles. Disons tout de suite que le charbon n'existe pas dans le Cornouailles, qu'il en est même relativement assez éloigné, car il faut le faire venir du pays de Galles, et que c'est grâce à un système particulier de transports (on envoie le minerai au pays de Galles, qui en retour expédie du charbon), qu'on peut l'avoir à assez bas prix sur les mines. Il n'importe, il faut l'économiser, et c'est dans ce but que s'est ouvert entre tous les constructeurs secondés par toutes les mines ce grand concours dont j'ai parlé, pour savoir quelle est la machine la plus économique, celle qui consomme le moins.

C'est dans les mines du Cornouailles et du Devonshire, et c'est ici le cas de le rappeler, qu'a été inventée la machine à vapeur, appelée depuis à un si brillant avenir. Les mines du Cornouailles et du Devon, exploitées à la surface et à une faible profondeur depuis des siècles, devenaient inattaquables dans les niveaux inférieurs à cause de l'affluence des eaux qui inondaient les travaux souterrains. Cette affluence était telle, que dans la plupart des cas les pompes, même les plus puissantes parmi celles alors connues, étaient incapables de maîtriser les eaux. Par suite de ces difficultés, une grande partie des mines métalliques avait dû être abandonnée.

En 1698, un capitaine de mines du comté de Devon, Savery, d'abord simple mineur, eut l'idée d'appliquer la force élastique de la vapeur à l'ascension de l'eau. A cette époque les esprits étaient vivement préoccupés des applications mécaniques qu'on pourrait faire de la vapeur d'eau, et les essais du Français Papin, qui avait

inventé une machine à vapeur atmosphérique, et avait même essayé de l'introduire en Allemagne, étaient connus en Angleterre. La machine de Savery, qui faisait directement agir la force élastique de la vapeur sur la nappe d'eau à soulever, n'était pas industriellement applicable, non plus que celle de Papin dont le brasier touchait le fond du cylindre, lequel servait ainsi en même temps de chaudière; mais deux ouvriers du comté de Devon, Newcomen et Cowley (la postérité, toujours un peu oublieuse, n'a volontiers retenu que le nom du premier), revenant sur la machine atmosphérique de Papin, et s'associant Savery qui s'était fait breveter pour les machines à feu, fabriquèrent enfin et firent fonctionner, entre les années 1705 et 1710, la première machine à vapeur réellement pratique. L'essor était donné et la *machine de Newcomen* remplaça sur toutes les mines du Devon et du Cornouailles, l'ancienne *pompe à feu* de Savery. Elle se répandit de là sur les houillères anglaises et jusqu'en France. Enfin Watt parut, et en 1765, faisant subir à la machine de Newcomen tous les perfectionnements qui lui manquaient, y introduisant surtout le condenseur, créa cette machine si parfaite, qu'elle est restée à peu près ce qu'il la fit. Ce sont ces belles machines qui, sous le nom de machines de Watt ou à simple effet, fonctionnent encore aujourd'hui sur toutes les mines pour y faire mouvoir les pompes d'épuisement. Les mines métalliques du Cornouailles, les mines de charbon des divers comtés houillers de l'Angleterre, notamment celui de Newcastle, sont celles où l'on rencontre les plus beaux et les plus parfaits modèles; mais c'est surtout dans le Cornouailles que l'on trouve les meilleurs types, et voilà pourquoi ces machines sont connues aussi sous le nom de machines du Cornouailles.



Un puits de mine près Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.

De la mine de Wheal Margery, nous nous rendîmes à Saint-Yves. La ville est assise sur une langue de terre qui s'avance au milieu des eaux, forme une baie et se termine en un monticule qui protége les maisons. Une jetée, au bout de laquelle est un phare, défend le port. En entrant dans la ville, on passe devant d'anciens puits de mines abandonnés, ensuite devant un vieux clocher crénelé qui a dû être souvent battu de l'aquilon, à en juger par son état de complet délabrement et son aspect piteux. Les rues sont sales, et des *celliers* des habitations se dégage une odeur de poisson qui vous prend aux narines. Le *pilchard* ici règne en souverain plus encore qu'à Penzance. Quelques bateaux pêcheurs ou caboteurs se balancent dans le port; les quais sont sans intérêt, et tout le charme que semblait faire pressentir à distance la vue si agréable de la ville disparaît dès qu'on est entré. Au fond de la baie, en face de Saint-Yves, est le port de Hayle, à l'embouchure d'une petite rivière. Quelques prairies gazonnées s'étendent au delà. Sur le turf, nous apercevons des mâts fichés en terre où flottent des banderolles. On distingue la double croix rouge et blanche de Saint-Georges et de Saint-André, l'*Union-Jack*, le pavillon national du Royaume-Uni. La foule est compacte, animée; on s'exerce au tir.

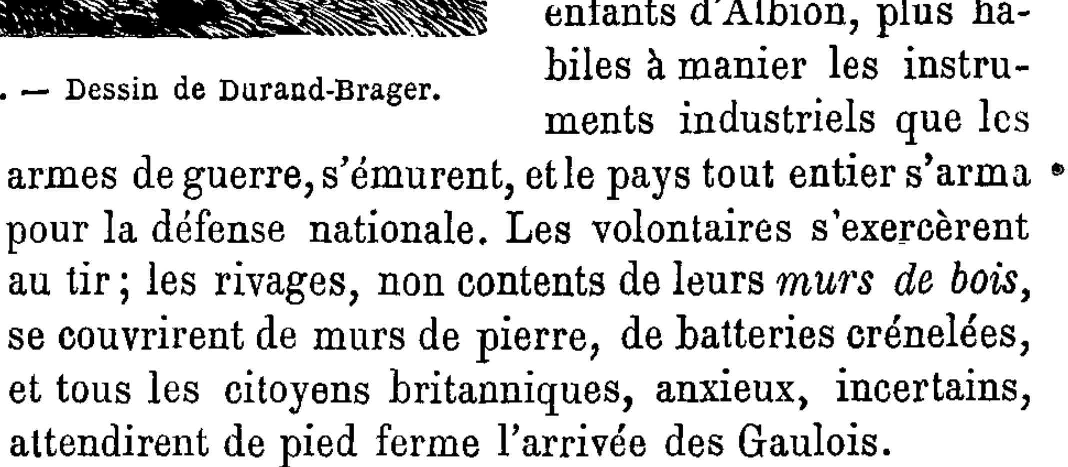
« Qu'est-ce que cela?

— Eh! pardieu, c'est la troupe des volontaires se disposant à repousser par les armes l'invasion des Français.

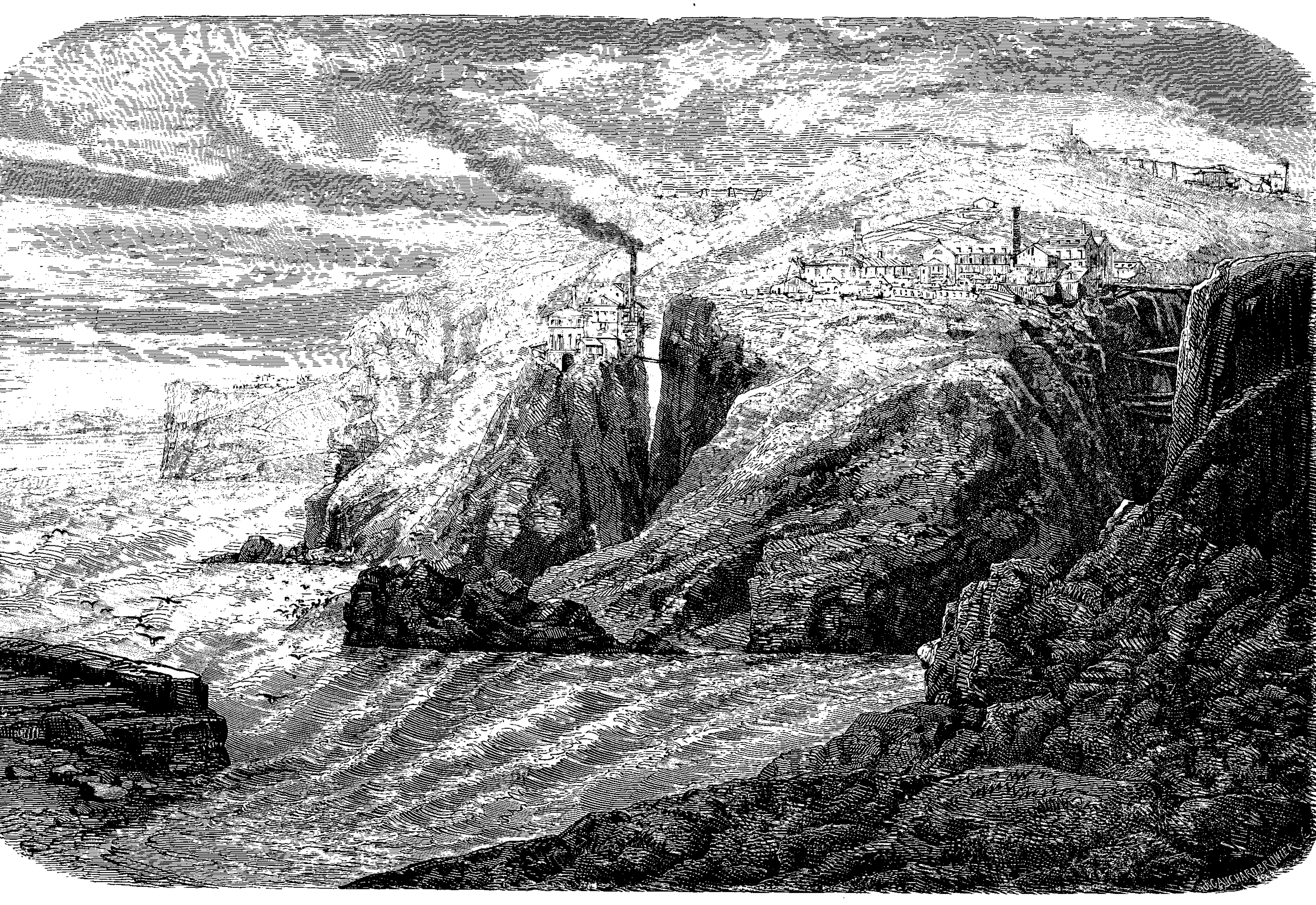
— L'invasion des Français?

— Eh! ma foi, oui; ces incorrigibles Gaulois qui menacent la vieille Angleterre. »

Ces incorrigibles Gaulois étaient en effet devenus bien menaçants il y a quelques années, en 1858 et 1859, alors qu'il n'était question de rien moins que de faire une descente de France en Angleterre. A cette époque les pacifiques enfants d'Albion, plus habiles à manier les instruments industriels que les armes de guerre, s'émurent, et le pays tout entier s'arma pour la défense nationale. Les volontaires s'exercèrent au tir; les rivages, non contents de leurs *murs de bois*, se couvrirent de murs de pierre, de batteries crénelées, et tous les citoyens britanniques, anxieux, incertains, attendirent de pied ferme l'arrivée des Gaulois.



Les Gaulois ne vinrent pas, mais ils s'agitaient beaucoup chez eux. On chantait : *Guerre aux tyrans!* dans tous les cafés-concerts de Paris et des provinces; et dans l'armée MM. les capitaines, heureux de trouver là une cause d'avancement et de se mettre eux-mêmes à l'ordre du jour, rédigeaient des proclamations belliqueuses brandissant leur sabre, et criant : *Sus à l'Anglais!*



Vue de la mine de Botanack. — Dessin de Durand-Brager.

Il y avait de quoi trembler.

Tout ce bruit s'en est allé en fumée. Par le traité de commerce signé en 1860, et qui favorise si bien l'industrie et la marine marchande anglaise, les deux nations se sont donné la main, et de voisines sont devenues amies. L'application de l'acier aux engins de la guerre a démontré l'inutilité des murs de pierre et de bois, et l'Angleterre en a été pour les millions qu'elle a dépensés en pure perte pour la défense de ses côtes.

Les volontaires, qui ont trouvé bon de jouer au soldat, ont seuls continué leurs attrayants exercices; laissons-les à cette innocente distraction qui ne peut détruire la paix entre la France et l'Angleterre.

V

LA POINTE DU CORNOUAILLES.

Départ de Penzance. — Mine de Spearn Moor. — Les trésors cachés. — Le dur métier de mineur. — Mine de la Providence. — Le costume officiel. — Le *men-engine*. — Accident fâcheux. — L'échelle de Jacob. — Travaux intérieurs. — Galeries sous-marines. — Mines du Levant et de Botallack. — Cap Cornouailles. — Cap Land's-End et cap Lizard. — Les légendes du Cornouailles.

Le lendemain de notre visite à Saint-Yves, nous repartions de Penzance, nous dirigeant vers les mines de Saint-Just. Ce sont les plus curieuses de tout le Cornouailles, et elles devaient marquer la fin de notre excursion dans le comté. Aux derniers les bons, dit le proverbe.

Nous partîmes avec un brouillard comme l'Angleterre seule en produit. On n'y voyait pas à dix pas, et il fallait s'aider de la voix pour ne pas se perdre les uns les autres. En même temps l'air était frais, plus qu'il ne convient en juillet, et une petite pluie fine, tombant sans discontinuer, vous pénétrait jusqu'aux os. Ce temps dura à peu près tout le jour; mais comme nous passâmes presque toute la journée sous terre, nous n'en fûmes incommodés qu'un moment.

La première mine où nous arrivâmes est celle de Spearn Moor. On en tire surtout de l'étain. Les ateliers de préparation mécanique autour des puits présentaient une heureuse disposition, et la division du travail, adoptée là comme partout, rendait moins coûteux le prix des opérations. Ici on cassait et triait le minerai; plus loin il était pulvérisé sous les pilons mécaniques, puis passé aux cribles oscillants, puis lavé sur des tables inclinées en bois qui, retenant les parties les plus lourdes, débarrassaient le minerai de presque toute sa gangue. Des hommes et des femmes étaient employés à ce travail. Les hommes portaient un tablier noué à la ceinture, et sur le chef un bonnet de forme particulière; les femmes étaient vêtues aussi du tablier, et étaient coiffées soit de la capeline, soit de la résille, celle-ci empruntée à la mode des villes, celle-là à celle des campagnes. Fraîches, jolies pour la plupart et assez bien faites, quelques-unes des jeunes ouvrières affectaient de se chausser de brodequins élégants, tandis que celles d'un sens plus rassis portaient une chaussure plus en harmonie avec leur travail. Tout ce monde était vif, animé, joyeux, chantait à l'ouvrage, et obéissait volontiers à la voix des contre-maîtres qui surveillaient et dirigeaient les opérations.

Nous entrâmes dans la chambre des machines d'extraction où régnaient également l'ordre et la propreté, où tous les ouvriers, chauffeurs et machinistes, attentifs à leurs postes, travaillaient avec plus de calme que les femmes des ateliers voisins. Je levai la tête, et sur un des murs de la salle je lus cette inscription : *We seak hidden treasures*, « nous cherchons des trésors cachés. » Si jamais le travail des mines a été bien défini, c'est dans ces simples paroles. Cachés en effet et profondément sont les trésors que cherche le mineur. Que de patience, de courage, d'argent, que d'ardeur et de calme à la fois ne faut-il pas aux hardis chercheurs qui vont remuer les entrailles du sol pour en arracher les métaux! Et pour quelques trouvailles heureuses, pour quelques réussites brillantes, que de déceptions, que de ruines viennent souvent terminer toute une suite de longs efforts, toute une vie de laborieuses recherches! Je passe sous silence les dangers sans fin qui environnent le mineur. On dirait que tous les éléments se sont à la fois conjurés contre lui : l'air qui souvent lui manque ou devient vicié dans le dédale inextricable où il s'enfonce et circule; l'eau qui le menace de tous côtés; la terre qui par des éboulements imprévus l'écrase et le tue; le feu qui, s'allumant à contre-temps dans le trou de mine, provoque parfois de terribles explosions qui aveuglent et défigurent le mineur. Aussi hardis que les soldats de terre et de mer sont ces obscurs soldats des souterrains, ces pionniers de l'industrie, qui ont non moins de périls à braver, non moins de morts à affronter. Trop souvent le public ignore le mérite de ces rudes travailleurs; ou si son attention est tout à coup reportée sur eux, c'est quand un accident lamentable vient frapper toute une mine et plonger des centaines de familles dans le deuil. Les périls de tous genres s'accroissent encore quand on passe des mines métalliques aux mines de charbon, où les éboulements et le mauvais air sont plus fréquents, où règnent les gaz explosibles, qui souvent, s'allumant tout à coup, tuent tous les ouvriers à la fois.

A côté de Spearn Moor est la mine de la Providence, un nom des mieux choisis, et sous l'égide duquel nous nous résolûmes à faire une visite dans l'intérieur. Il était temps de payer de notre personne; jusqu'ici nous avions plus volontiers promené nos regards à la surface et jeté au fond des puits un coup d'œil simplement curieux.

La mine de la Providence n'est pas, du reste, une des moins intéressantes du district de Saint-Just. Elle produit environ trente mille kilogrammes de minerai d'étain par mois, occupe trois cents ouvriers, et est exploitée jusqu'à deux cents mètres au-dessous du niveau de la mer.

« Sous la mer! direz-vous.

— Oui, sans doute, et vous en aurez bientôt la preuve la plus convaincante. »

Les Anglais font tout avec ordre et précision. Avant de nous conduire dans l'intérieur de sa mine, le capitaine, avec lequel nous étions partis de Saint-Just, et qui s'était fait notre complaisant *cicerone*, commença par nous faire revêtir le costume d'ordonnance : chemise, jaquette et pantalon de flanelle blanche, grosses bottes de cuir, chapeau de feutre noir, de forme basse et ronde, au tissu dur comme la pierre, avec une chandelle à la cime fichée dans un tampon d'argile. C'est le costume de rigueur, et le prince de Galles lui-même, quand il a visité les mines de son riche comté, les princes d'Orléans aussi quand ils ont parcouru les travaux souterrains autour de Saint-Just, ont revêtu comme nous la flanelle du mineur et coiffé le chapeau traditionnel.

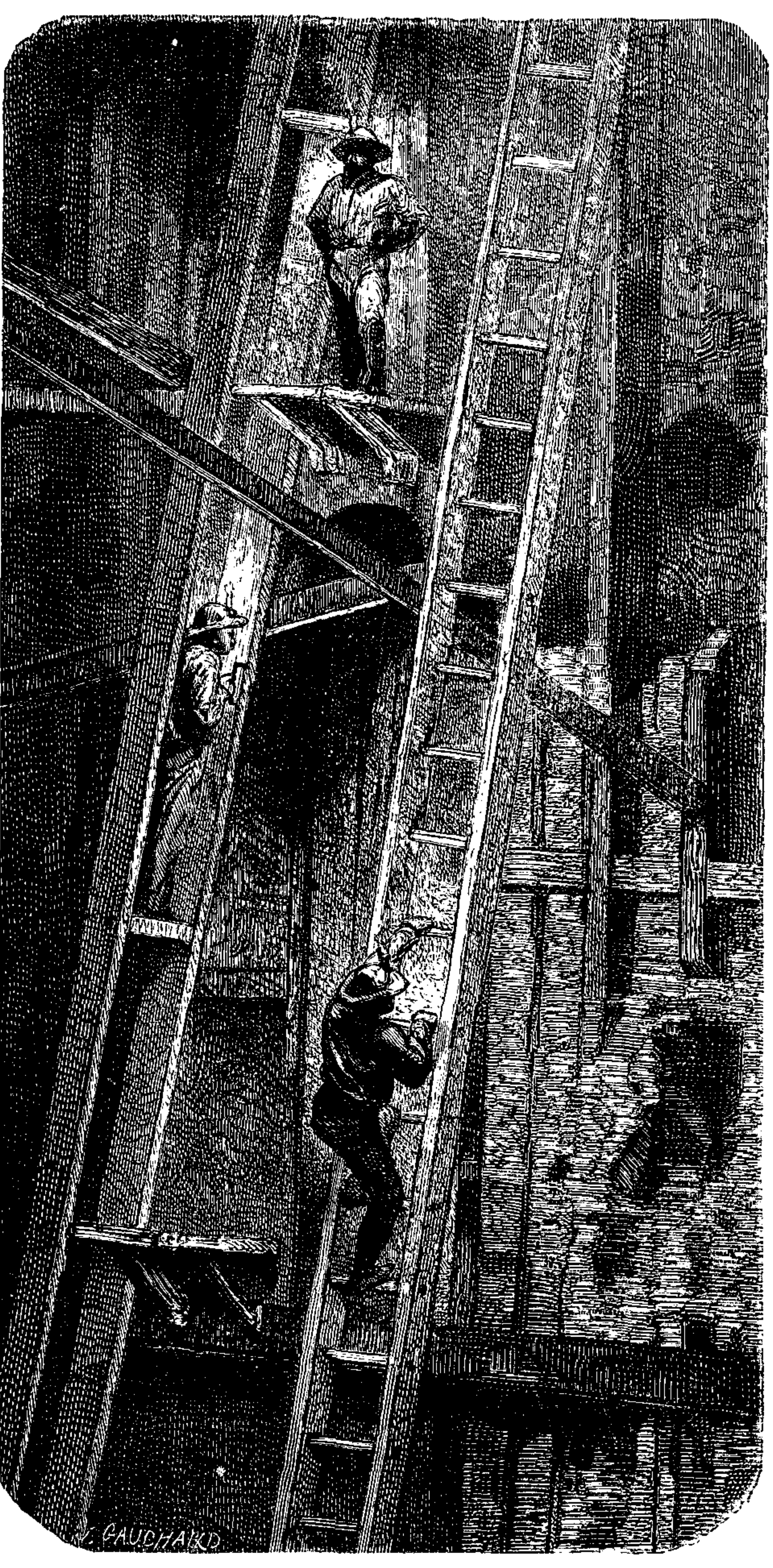
Quand nous fûmes ainsi costumés, on nous demanda si nous voulions descendre par les échelles ou par le *men engine*[1].

« Capitaine, répondis-je, quelle est la profondeur du puits?

— Deux cents fathoms (environ quatre cents mètres).

— Fort bien, nous passerons par le *men engine*. »

Cette machine, que je ne puis mieux représenter que par une énorme perche oscillante, inclinée ou verticale, suivant que l'axe du puits est lui-même incliné ou vertical, est munie de distance en distance de taquets ou petits bancs sur lesquels on se tient debout appliqué contre la perche. Celle-ci règne, du reste, sur toute la longueur du puits reliée à son extrémité extérieure au balancier de la machine qui la commande.



Mine de la Providence : Le *men engine* et les échelles. Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Les *men engines*, véritables échelles mouvantes, ont été inventés pour épargner à l'ouvrier la fatigue journalière d'une descente et d'une montée par des échelles fixes de plusieurs centaines de mètres de longueur. Cet exercice, répété deux fois par jour, outre qu'il fait perdre aux ouvriers un temps précieux, ne tarde pas à produire chez la plupart d'entre eux, du moins après quelques années, des anémies qui les rendent impropres au travail et les conduisent peu à peu au tombeau. C'est donc autant dans un but d'utilité pratique que d'humanité que ces machines ont été inventées. Beaucoup sont d'une construction plus élégante que celle que je décris. Ainsi, en Belgique, on accouple deux machines. L'ouvrier passe successivement de l'une à l'autre; les bancs larges, commodes, sont environnés d'une balustrade, et l'appareil se nomme *waroquère*, du nom de l'inventeur belge Waroqué. En Allemagne, où ces machines ont pris naissance dans les mines si profondes de la Saxe, on les appelle des *farhkunst*.

Voici maintenant comment fonctionne l'appareil. Un mouvement du balancier de la machine à vapeur fait descendre le *men engine* d'un mètre cinquante centimètres, je suppose. L'ouvrier, descendu en même temps que la perche, passe immédiatement sur un petit taquet appliqué contre la paroi du puits. Une seconde oscillation du balancier fait remonter la perche d'autant; l'ouvrier passe aussitôt de son perchoir sur celui du *men engine*, sans hésiter, sans se troubler, et immédiatement le *men engine* s'abaisse de nouveau, et avec lui l'ouvrier qui recommence le même manége. Il faut conserver, je le répète, toute sa présence d'esprit, ne pas hésiter dans la manœuvre qu'on a à faire. Si le moindre trouble survient, on doit rester sur son perchoir dans le puits ou sur l'appareil, et attendre une nouvelle pulsation pour recommencer. Il y a, du reste, des perchoirs dans le puits de l'un et de l'autre côté du *men engine;* de sorte que si l'on voit un des siéges occupé, on passe sur l'autre vis-à-vis. Enfin je ne dois pas oublier de dire que la machine, après chaque pulsation, s'arrête un temps très-court, il est vrai,

1. Mot à mot : « la machine à hommes. »

mais suffisant toutefois pour qu'on puisse passer du perchoir du puits sur celui de l'appareil, et réciproquement.

Tout ceci étant bien compris, un exemple va faire saisir l'avantage du *men engine*. Supposons qu'à chaque oscillation de la machine à vapeur qui le commande il s'abaisse d'un mètre cinquante centimètres, et que cette machine fasse vingt oscillations par minute, soit dix oscillations utiles, ce sera un abaissement total de quinze mètres par minutes ou de quatre cent cinquante mètres en une demi-heure. Il faudrait aux ouvriers le double pour descendre ou remonter par des échelles, et au prix de quelle fatigue! Il leur faudrait beaucoup moins, il est vrai (dix minutes au plus) pour circuler au bout du câble dans le panier à minerai; mais le puits a presque toujours un autre service à faire, et parfois le



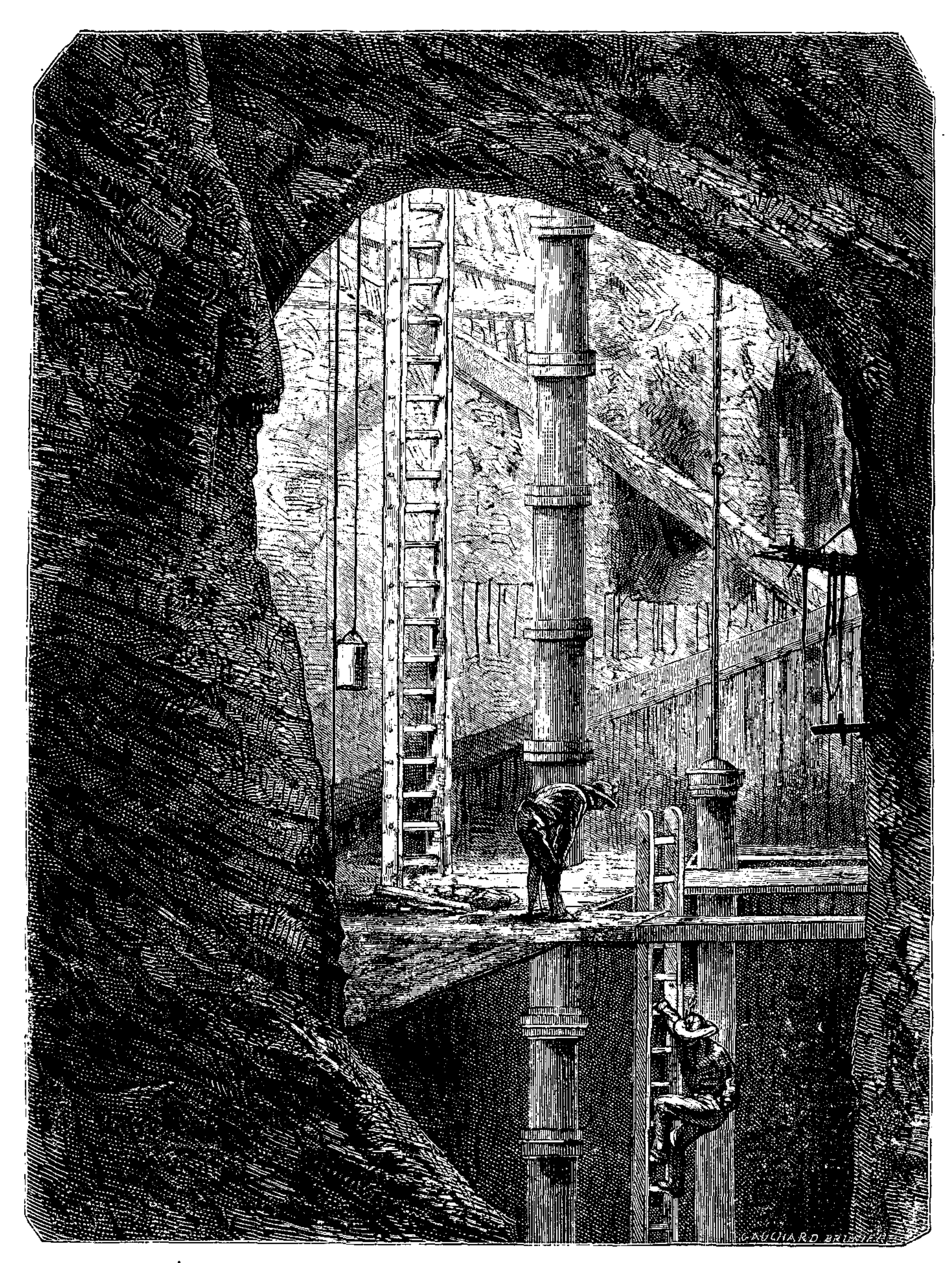
Laveuses de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

câble se casse, entraînant à une mort certaine les ouvriers au fond du puits.

Nous avions donc opiné pour le *men engine*, autant pour échapper à la fatigue des échelles fixes, longues comme celle de Jacob, que pour essayer un appareil aussi curieux pour nous. Le capitaine passa le premier, M. L.... le second, moi le troisième. D. B..., tout entier à la vue de la mer et peu soucieux d'aller salir son pinceau au fond de ces antres ténébreux, resta au dehors pour prendre des vues. Au signal habituel : *Go a head!* en avant! la machine s'ébranle, et nous voilà en mouvement.

Tout se passa d'abord assez bien. On est ému, surpris de ce balancement gigantesque dans lequel on est entraîné; la chandelle fixée au chapeau vous éclaire à peine. On hésite à passer du perchoir de l'appareil au perchoir du puits; on tient à peine sur ces bois mouvants; mais il faut aller et en mesure; car la machine n'attend pas.

Comme j'obéissais de mon mieux à ce rhythme mécanique, passant alternativement de la machine contre le puits et du puits contre la machine, évitant autant que posible les ouvriers dont une escouade remontait pendant que nous descendions, j'entendis tout à coup un grand cri. Je regarde au-dessous de moi. C'était mon compagnon qui, trouvant le taquet sur lequel il allait mettre les pieds occupé par un des ouvriers qui remontait, n'avait pas été assez prompt à passer sur le taquet vis-à-vis, et s'était troublé au lieu d'attendre avec calme une autre pulsation du *men engine*. La machine l'avait saisi en remontant; il s'était par bonheur fortement retenu au crampon de fer qui, ménagé à la hauteur des bras, permet d'y appuyer la main; mais je vis un moment son corps balancé dans l'espace. J'entendis le capitaine crier, et je crus que c'en était fait.



Mine de la Providence : le puits des pompes. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Heureusement mon ami ne perdit pas son sang-froid. L'ordre de *stopper* (arrêter) la machine fut immédiatement donné, et le capitaine, qui déjà avait appuyé la main sur M. L.... pour le retenir, le ramena sain et sauf sur le perchoir. Mon ami reprit ses sens, et nous remontâmes au jour.

Quand ce premier moment d'émotion fut passé, je persistai à continuer par le *men engine* avec le capitaine; celui-ci s'y refusa net. Il me dit qu'il n'était pas sans exemple que des ouvriers pris dans l'appareil aient perdu un bras ou une jambe, et quelquefois même aient été presque broyés sur le coup; que, du reste, il répondait de nous, que notre vie lui était confiée, et que, par conséquent, pour ne pas voir se renouveler un accident qui aurait pu avoir des suites si fâcheuses, c'était par les échelles qu'il fallait

désormais passer si nous voulions aller au fond du puits.

Je me rendis sans mot dire à ces raisons, et alors commença la descente la plus longue, la plus pénible que j'aie jamais faite de ma vie. Les marches succédaient aux marches, les échelles aux échelles, et c'est à peine si de loin en loin nous rencontrions un petit plancher pour nous asseoir et respirer à l'aise un instant. Parfois je me prenais à réfléchir que cette descente devait être suivie d'une montée aussi longue, mais plus pénible de beaucoup, et cette idée me coupait bras et jambes. Çà et là nous rencontrions des ouvertures de galeries, et comme je voulais y pénétrer :

« Plus bas, plus bas, me criait le capitaine; ici les travaux sont abandonnés, il n'y a rien à voir. »

Et nous recommencions à descendre.

Enfin nous arrivâmes, non pas au fond du puits (il aurait fallu une heure pour y atteindre), mais à mi-chemin où nous fîmes une halte définitive.

J'entendais les coups de marteau des mineurs, le bruit métallique du fleuret résonnant sur la roche, et je rendis grâce au ciel.

Le point où l'on travaillait était un puits intérieur creusé dans le filon. Nous nous y rendîmes, suspendus au bout d'un mince câble enroulé autour d'un treuil, et nous visitâmes ce chantier. Un groupe de mineurs était occupé à faire un trou de mine, battant du marteau sur la tête du fleuret. La roche (quartz ou cristal de roche compacte) était dure, scintillante, faisant feu sous le choc de l'acier.

Dans une galerie voisine que nous parcourûmes également, le travail se faisait à trois hommes : l'un, accroupi, tenant le fleuret entre les mains, les deux autres debout, frappant à tour de bras sur la tête du fleuret, comme deux forgerons sur l'enclume.

Après avoir assisté à ces divers travaux, visité d'autres galeries où le minerai abattu était amené par des wagons roulant sur un chemin de fer jusqu'au bas des puits d'extraction[1], nous remontâmes une partie des échelles, puis enfilâmes un long tunnel où se déversait l'eau des pompes, coulant comme un petit ruisseau.

« Goûtez à cette eau, » me dit le capitaine.

Je me baissai, et ramassant, comme Diogène, un peu d'eau dans le creux de ma main, je la portai à mes lèvres. Je la rejetai vivement; elle était amère comme une purge à la magnésie, comme une solution de sel d'Epsom; c'était de l'eau de mer rendue encore plus désagréable à boire par la présence des pyrites ferrugineuses de la mine. Celles-ci ajoutaient à son goût celui de l'encre, et un long dépôt d'ocre rouge marquait le parcours de l'eau. Il n'y avait pas à en douter, les chantiers que nous venions de parcourir gisaient sous les eaux de l'Océan; ils étaient doublement sous l'abîme.

Continuant notre course dans le tunnel où nous nous étions engagés, nous fûmes tout étonnés de nous retrouver à la lumière au bord même de la mer. Nous remerciâmes la Providence, protectrice de la mine que nous venions de visiter, de nous avoir permis de faire sans encombre cette intéressante excursion, et nous oubliâmes l'aventure du début qui avait failli se dénouer d'une manière si fatale.

Les mines du Levant et de Botallack, qui se trouvent dans le voisinage de celle de la Providence ne sont pas moins curieuses à explorer. A Botallack, un tunnel souterrain débouche également sur la mer. Un pont en charpente est jeté hardiment sur une crique battue par les vagues, et plus haut, à la pointe d'un rocher à pic, la maison principale de la mine avec sa cheminée couronnée d'un panache de vapeur ressemble à un phare d'un nouveau genre.

La grande voix de la tempête s'unit souvent dans ces parages au bruit strident des machines, et plus d'une fois, quand tonne l'ouragan, les mineurs ont entendu les cris de désespoir des naufragés, auxquels ils ne peuvent guère porter secours sur ces plages taillées à pic. On dit que dans ces jours d'orage, le bruit formidable des galets roulés par les vagues au fond des eaux se fait entendre dans les galeries sous-marines; alors les ouvriers épouvantés s'échappent, ne pouvant supporter de sang-froid ce roulement sinistre qui semble annoncer l'irruption prochaine de la mer jusque dans ces chantiers souterrains.

Partout le rivage est taillé à pic, rivage de granit, lentement miné par les eaux, et redouté du marin. C'est ici le cap Cornouailles qui porte le nom du comté, puis le cap *Land's end* ou Finistère, comme nous dirions en français. Ce point est la limite la plus avancée de la Grande-Bretagne sur la mer; là se trouve *la première et la dernière maison* de la vieille Angleterre, la première qu'on rencontre en arrivant de l'Atlantique, la dernière qu'on aperçoit en partant, celle à laquelle on adresse le dernier adieu.

Dans la Manche, bien au delà de la baie de Penzance et de Saint-Michel, c'est le cap Lizard ou Lézard (ainsi nommé de la couleur des roches qui le forment), autre sentinelle avancée de la Grande-Bretagne, mur de granit et de porphyre qui, non moins que les *murs de bois* dont elle était naguère encore si orgueilleuse, défendent les approches de l'invincible Albion.

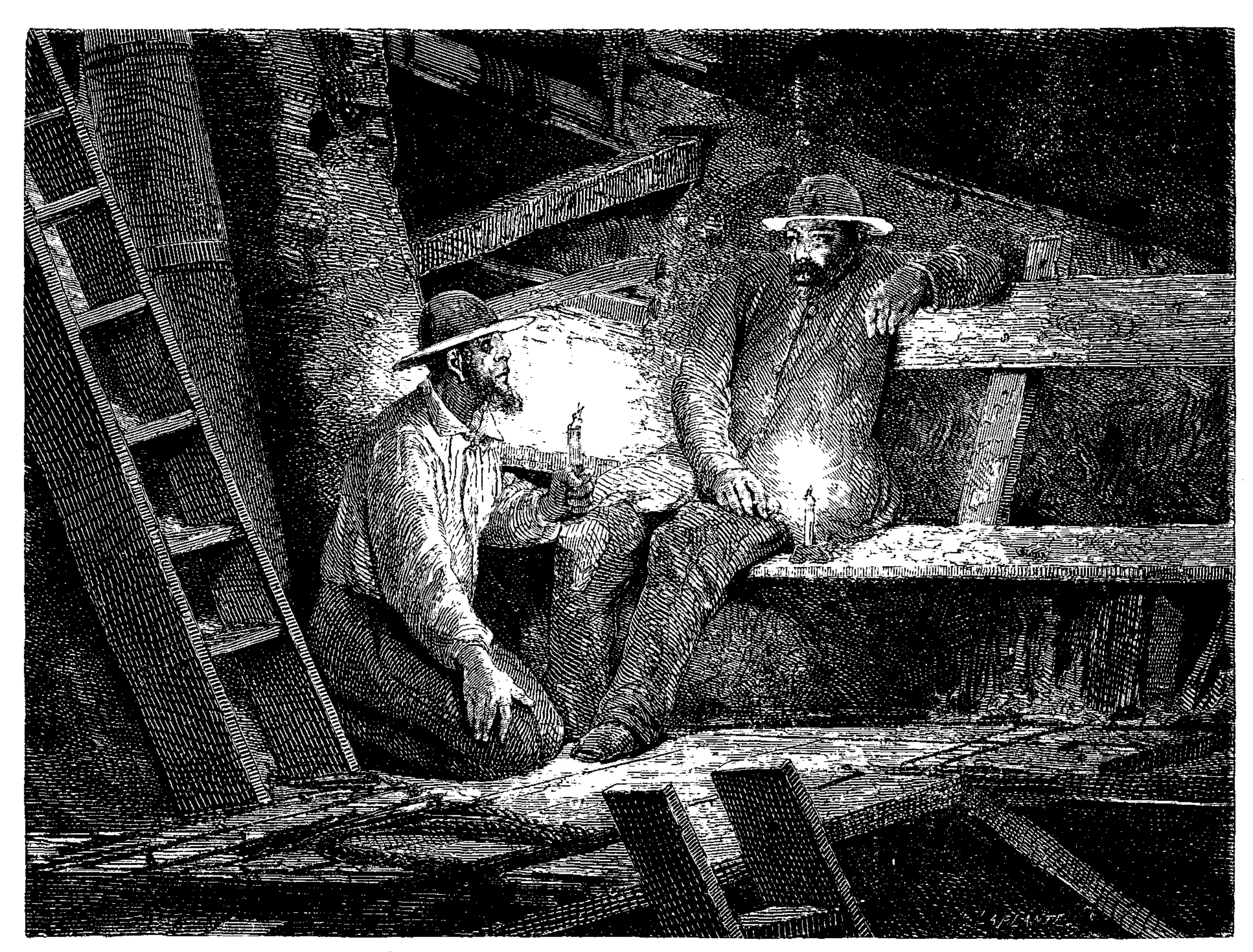
Tous ces rivages sont pleins de légendes. Le Devon, le Cornouailles, sont les pays des anciens géants et des fées, des enchanteurs, des chevaliers de la table ronde, et des héros comme les douze pairs, Lancelot et le roi Arthur. Le diable lui-même n'y perd pas ses droits.

A Helstone, par exemple, Belzébuth passait un jour. C'était dans une de ses nombreuses excursions à travers le Cornouailles. Il portait sur le dos une de ces énormes masses de granit qu'il a semées dans les pays, où elles ont produit les montagnes bosselées que l'on y voit aujour-

1. La méthode d'exploitation consiste à tracer des galeries ou niveaux, *levels*, suivant la direction du filon, et des descenderies ou galeries inclinées suivant sa pente. On découpe ainsi le gîte en massifs rectangulaires que l'on abat par un des angles en remblayant les vides produits avec la roche stérile.

d'hui. Saint Michel, qui voyageait également par là (partout où se trouve le diable, il faut que saint Michel intervienne), défia son rival en un combat singulier. Une lutte à mort s'engagea entre eux, et dans le combat le diable laissa tomber sa pierre, soit pour en assommer son ennemi, soit pour fuir plus à l'aise, car il fut vaincu comme d'habitude. C'est cette pierre qui a donné son nom à la ville sur l'emplacement de laquelle elle est tombée (*Hell's Stone*, la pierre de l'enfer) ; et comme le combat eut lieu le 8 mai, ainsi que l'ont affirmé les premiers habitants de Helstone qui en furent témoins, on célèbre à cette même époque, toutes les années, des jeux scéniques, où apparaît une danse locale, réservée pour ce jour-là, en souvenir du grand saint Michel. Quant à la fameuse pierre, on la voyait encore, il y a quelques années, au coin de l'*hôtel de l'Ange* (l'ange Michel probablement). Elle a depuis été brisée et employée à des usages vulgaires, à faire des murs de maison. *Sic transit gloria mundi!*

Dans le Devon, ce n'est pas le diable, c'est le géant Ordulph qui fait les frais de toutes les légendes, Ordulph, né à Tavistock, et dont les os, de dimensions extraordinaires, comme il convient aux os d'un géant de sa taille, ont été retrouvés sous une tombe de marbre au milieu des ruines de l'Abbaye de Tavistock. Un poëte a dit de lui, en le faisant parler :



Une halte dans le puits des Échelles, à la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

A giant I, earl Ordulf men me call,

« Je suis un géant, et les hommes me nomment le comte Ordulph. »

Et le héros ajoute :

« J'ai été le champion des Devoniens contre leurs ennemis. Dans chaque rencontre, j'ai tué six mille Turcs. J'ai coupé la tête d'un lion, et je l'ai mangée. Par un coup hardi, j'ai ouvert les portes d'Exeter, pour y faire entrer saint Édouard. Dans un âge avancé, visité en songe par les anges, j'ai fait bâtir une abbaye près de la rivière Tavy. »

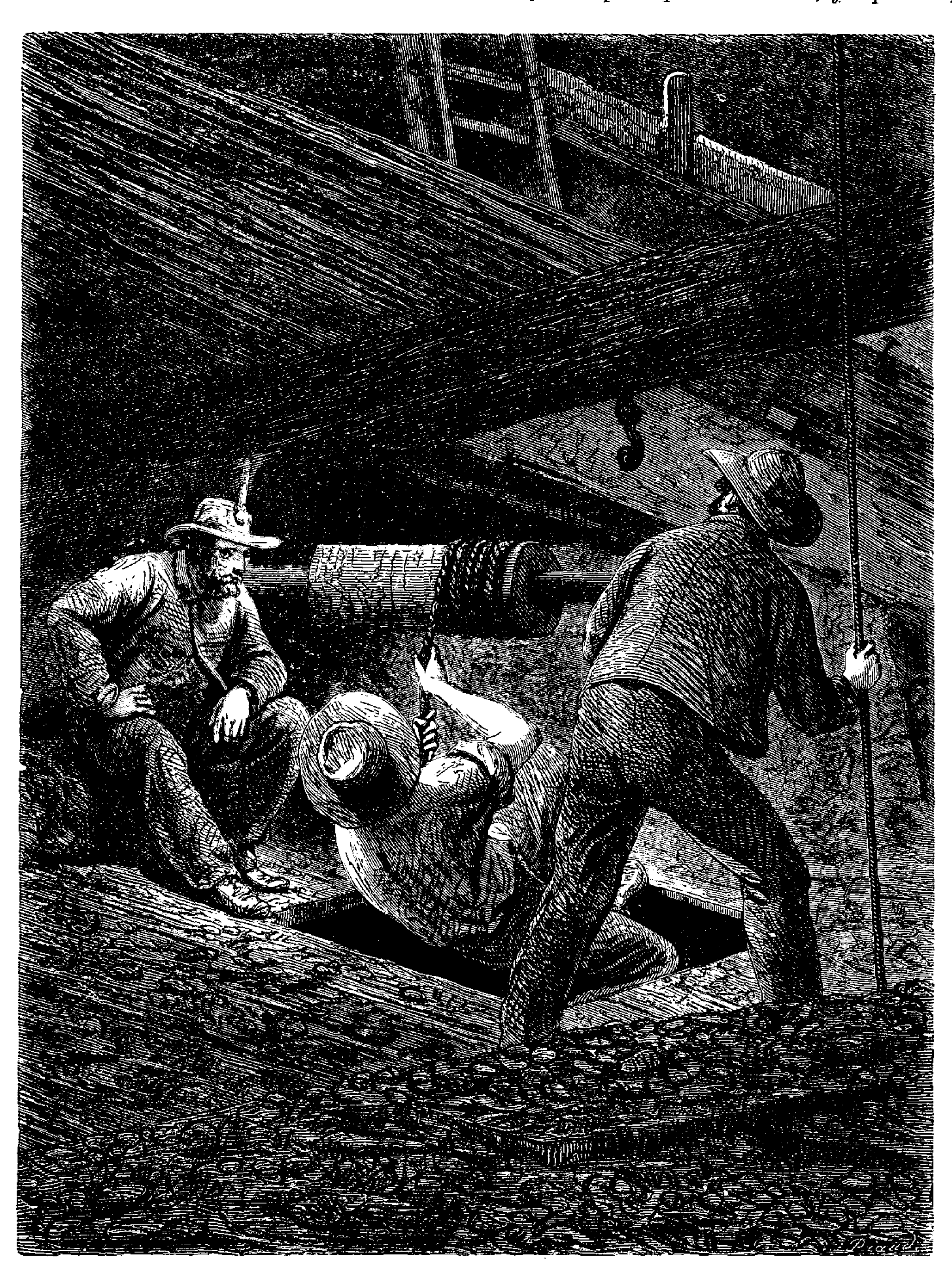
Ce même géant Ordulph, d'après l'historien William de Malmesbury, qui sans doute l'avait connu, pouvait, d'une enjambée, traverser une rivière de dix pieds de large. Chevauchant, en compagnie d'Édouard le confesseur, il arrive un jour devant Exeter, trouve les portes de la ville fermées et le gardien absent. Soudain, il descend de cheval, saisit dans ses mains les barres de fer qui serrent l'huis, les met en pièces, et, écartant les gonds du pied, fait sauter les portes en l'air pour laisser librement entrer son roi. C'est à ce fait qu'un passage des vers que je viens de traduire fait allusion, et il faut avouer que Samson, chargeant les portes de Gaza sur ses épaules, n'avait pas mieux agi qu'Ordulph.

Les druides, les enchanteurs, les fées, ont, comme

le diable et les héros, leurs légendes dans le Cornouailles. A chaque cercle sacré, à chaque dolmen, à chaque pierre branlante s'attache un souvenir traditionnel.

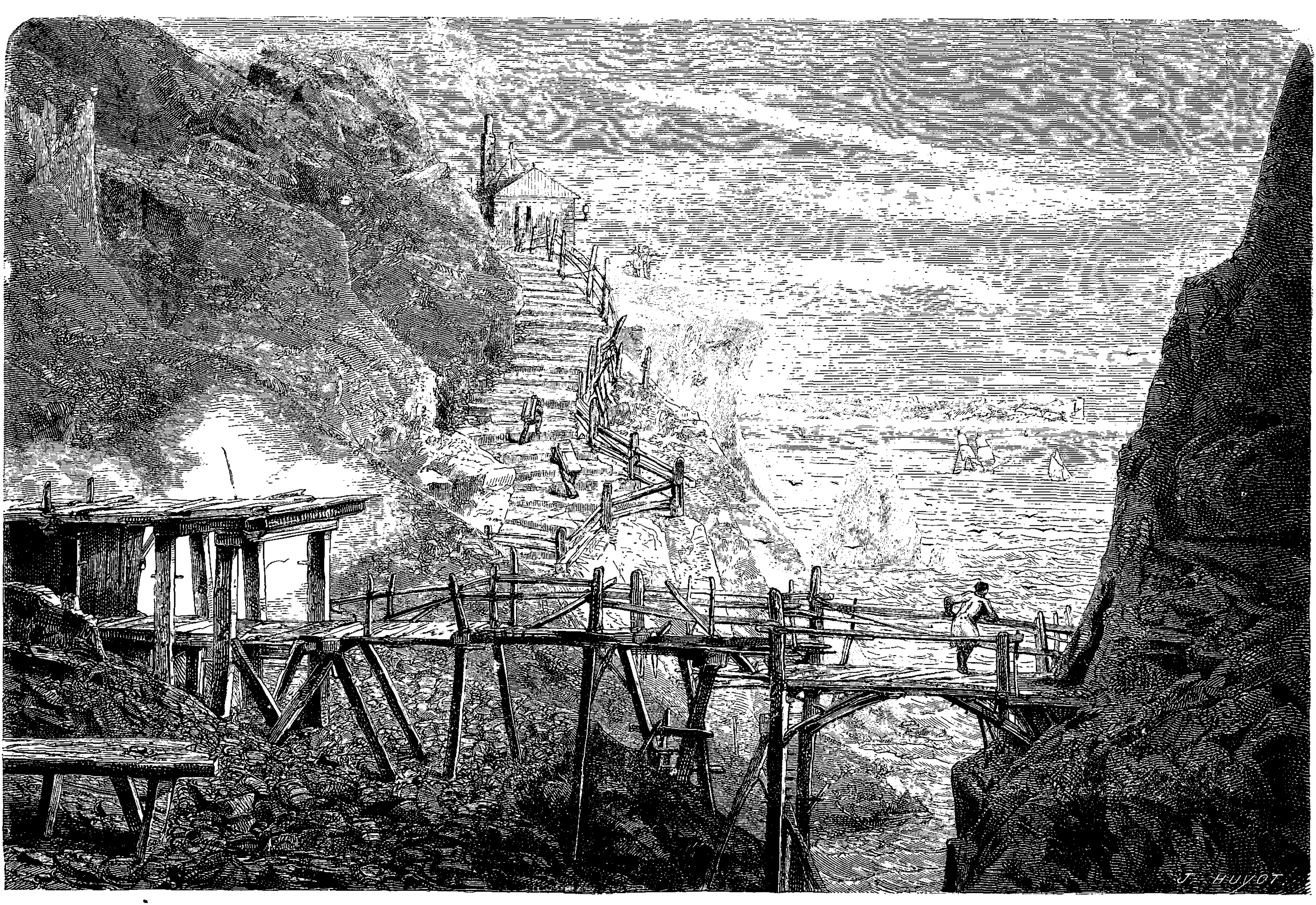
Ici, c'est le cercle des filles folles (*merry maiden*), près Saint-Just, où des jeunes filles, pour avoir dansé un rondeau un jour de dimanche, en dépit sans doute de la défense des druides, furent changées en pierres et clouées sur place, ce qui ne valait guère mieux que si elles eussent été changées en sel comme la femme de Loth.

Plus loin, c'est la pierre mouvante (*logan stone*), que la fée Carabosse ou l'enchanteur Merlin ont déposée en passant sur un pic aigu. «Ne touchez pas à la pierre!» vous diront les Cornishmen, comme ailleurs on dirait : «Ne touchez pas à la reine!» En 1824, un mauvais plaisant négligea de suivre cet avis officieux, et remua la pierre plus que de raison, jusqu'à la précipiter à la



Puits dans le filon de la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

mer, sans doute pour voir jusqu'où irait la limite d'amplitude de ses oscillations. Il fut solennellement condamné à la remettre en place. C'était un lieutenant de marine, et le pauvre diable n'avait pas plus d'argent qu'il ne fallait pour accomplir ce travail herculéen. La pierre pèse du reste soixante-dix mille kilogrammes; mais il fallut s'exécuter devant le concert d'indignation universelle auquel tout le Cornouailles prit part. Antiquaires, savants, aubergistes, guides, peuple des campagnes, touristes eux-mêmes, tout le monde cria, non pas haro sur le baudet, mais haro sur le mécréant qui avait jeté la pierre branlante à la mer. Il fallut aller l'y repêcher. Ce n'était pas chose facile. On dit qu'aidé de ses hommes d'équipage, armés de leviers, le lieutenant avait fait rouler la pierre à l'eau. Plus difficile était de la remonter, et cette fois matelots et leviers n'y pou-



Mine de la Providence, sortie sur la mer. — Dessin de Durand-Brager.

vaient rien. L'amirauté, à laquelle le pays avait adressé une plainte en règle, menaça l'officier de le casser de son grade, ou du moins de le mettre à la demi-solde, s'il ne parvenait à rétablir les choses dans leur primitif état. Elle voulut bien lui prêter des grues, des cabestans et des palans, tandis que le salaire des ouvriers employés à cette restauration demeurerait à la charge du coupable. Après des efforts surhumains, la pierre fut remontée, remise à la même place; mais jamais, disent les connaisseurs, elle n'a plus présenté le même balancement, libre, gracieux et cadencé qu'autrefois. Le pauvre lieutenant fut ruiné, et à sa mort il n'avait pas encore payé tous les frais de cette coûteuse opération.

A Lennen, vers la pointe du cap Land's end, là même où se trouve *la première et la dernière maison de l'Angleterre*, est une pierre non moins célèbre que la précédente, non plus branlante cette fois, mais couchée par terre. On dit que jadis (et il y a bien longtemps de cela) trois rois, de passage pour leurs affaires dans le pays, allant sans doute à quelque grand congrès européen, se rencontrèrent dans cet endroit, et dînèrent autour de cette table rustique. Avant de se mettre à table, ces rois devisèrent entre eux, comme ceux que Voltaire rassemble à Venise dans *Candide*. L'un était le roi des mers, l'autre le roi des forêts, le troisième le roi de la terre. Chacun défendait son royaume, et lui donnait la prééminence. Le roi des mers parlait de ses pêches, et il fit servir les plus beaux, les plus frais de ses coquillages et de ses poissons : huîtres vertes, moules rouges, soles, barbues, saumons au beurre d'anchois, bouillabaisse de poissons de roche. Le roi des forêts cita ses chasses, et il fit paraître sur la table les meilleurs de ses gibiers : râble de lièvre aux champignons, hure de sanglier aux truffes, perdrix et cailles aux marrons, biftecks d'ours à la purée de glands.

Le roi de la terre parla le dernier :

« Goûtez à ces fruits, » dit-il à ses rivaux; et il leur fit offrir par son page des oranges des Hespérides, des figues du mont Hymète, des raisins de Corinthe, des mangues de l'Inde et des let-chis de Chine, le tout arrosé des vins des meilleurs crus. C'était le dessert, chacun se lécha les doigts. On convint d'un commun accord que l'eau, la terre et les forêts avaient du bon, et que le mieux était de jouir de tous leurs produits à la fois par la voie des échanges. Ce qui fut dit fut arrêté, conclu et signé, et c'est peut-être de cette époque que date le premier traité de commerce.

VI

LES MINES DE CUIVRE ET D'ÉTAIN.

Allures des filons. — Production en étain. — Étain de mine et d'alluvion. — Production en cuivre. — Les *ticketings*. — Personnel d'une mine.— Les *adventurers*. — L'industrie des mines, fortune du Cornouailles.

Les mines de cuivre et d'étain, dont nous avons parcouru les plus connues, les plus dignes d'intérêt, forment la principale richesse du Cornouailles. Elles font, comme on l'a dit, de cette pointe de granit une véritable corne d'abondance. Exploitées de temps immémorial, elles sont aujourd'hui encore l'objet du travail le plus soutenu, et ne paraissent pas près d'être épuisées. A quatre cents, à six cents mètres, les filons sont toujours productifs. Souvent l'étain et le cuivre se trouvent également mélangés; tantôt c'est l'un, tantôt l'autre qui domine; enfin telle mine exploitée dans le principe pour le cuivre, l'est pour l'étain à une plus grande profondeur ou réciproquement.

Les filons, sortes de masses tabulaires, de composition siliceuse, remplissant des fentes antérieurement ouvertes dans le terrain, sont diversement inclinés et de directions à peu près constantes allant de l'est à l'ouest. Ils taillent les schistes (*killas*), roches feuilletées, ou suivent leur stratification. Ils pénètrent aussi dans le granit, le porphyre (*elvan*), la serpentine. A la surface, ils se distinguent par des affleurements rougeâtres, que les mineurs du Cornouailles appellent *gossan*, et dont l'aspect fait généralement préjuger de la nature et de la richesse du filon en profondeur.

Les filons sont surtout riches en étain aux environs de Penzance, en cuivre aux environs de Redruth. Sur quelques points, ils renferment aussi du plomb argentifère. Dans la même localité l'étain paraît avoir surgi le premier, puis le cuivre, puis le plomb et l'argent, tout cela aux époques géologiques qui ont suivi l'éruption des roches de granit et de porphyre.

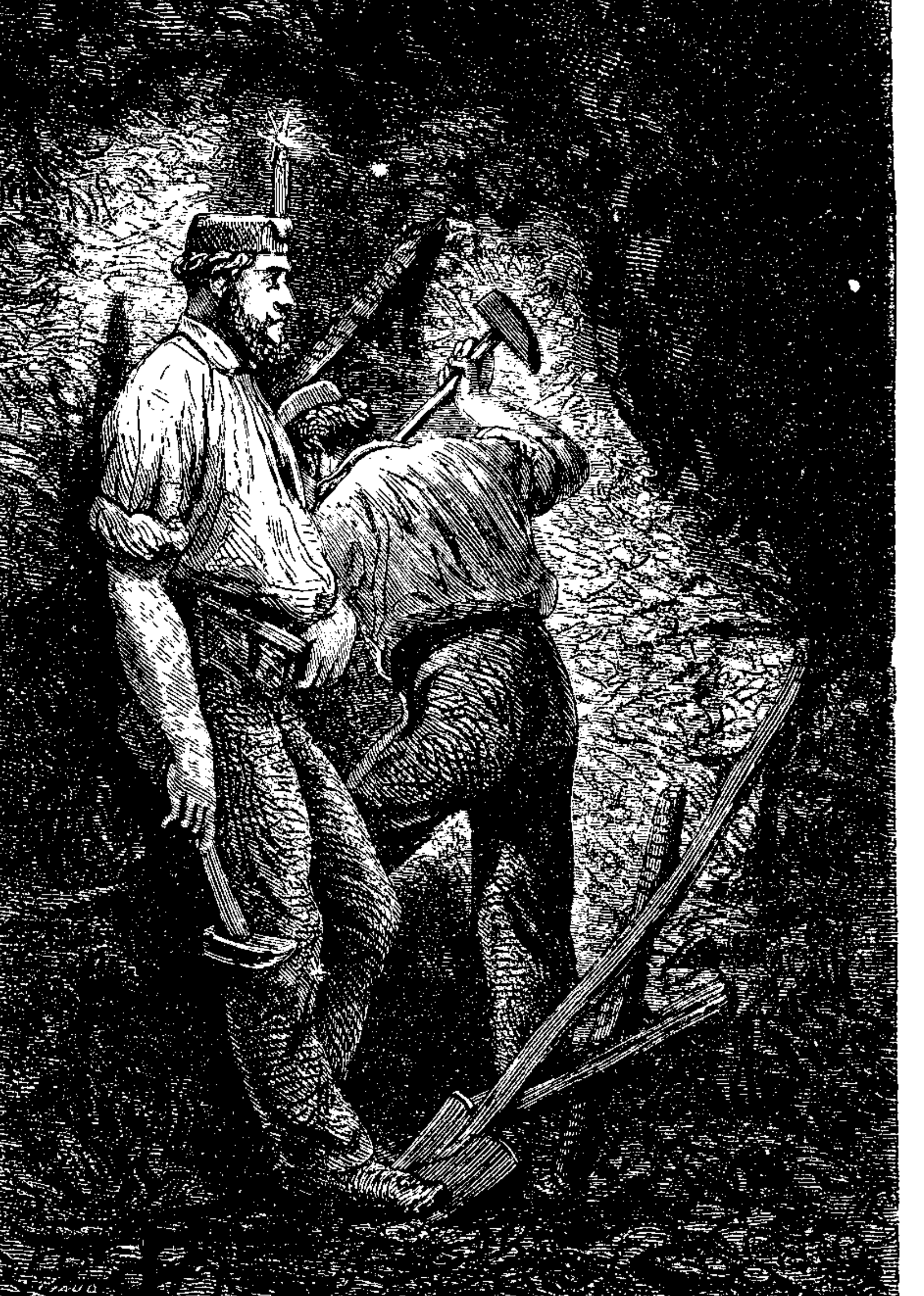
La totalité de l'étain exploité annuellement en Angleterre (environ 25 000 tonnes de minerai brut, chaque tonne étant de 1016 kilog.) vient du Cornouailles; elle représente du reste, à peu de chose près, toute la production européenne. Il n'y a guère que la Saxe et la Bohême qui, dans l'ancien continent, produisent aussi de l'étain. En Amérique la Bolivie, depuis quelques années, et dans les Indes orientales les Détroits (Banca et Malacca) font à l'étain de l'Angleterre une sérieuse concurrence.

Le minerai d'étain produit par les mines anglaises est très-pauvre au sortir des chantiers; il renferme en moyenne deux pour cent au plus; mais comme il est très-dense, et contient en même temps très-peu d'autres minerais métalliques, il est facile de l'enrichir par la préparation mécanique. Nous avons vu de même que son traitement métallurgique n'offrait aucune difficulté.

Outre l'étain de mine, il y a aussi le minerai d'étain d'alluvion, provenant de la désagrégation naturelle des granits et des filons quartzeux, et que l'on exploite aux environs de Saint-Austell. La méthode employée est le lavage à grande eau : elle rappelle celle en usage dans les alluvions aurifères. Le minerai ainsi obtenu est beaucoup plus riche et plus pur que celui provenant de l'abatage des filons. On donne le nom de *stream works* (expression qu'on pourrait traduire par travaux hydrauliques) à ce traitement des alluvions stannifères, et on appelle *streamers* les ouvriers qui s'y livrent

Plus importantes encore que les mines d'étain sont les mines de cuivre du Cornouailles. Les sept huitièmes du cuivre produit par l'Angleterre viennent de ces mines. On estime à cinq cent mille tonnes de minerai brut l'extraction annuelle. Le minerai est assez pauvre au sortir des puits d'extraction, deux et demi à trois pour cent au plus. Par la préparation mécanique on porte sa teneur en cuivre à sept ou huit pour cent. On envoie alors le minerai subir le traitement métallurgique dans les usines du pays de Galles, à Swansea, que nous allons bientôt visiter.

Le marché des minerais de cuivre a lieu à Truro et Redruth une fois par semaine. Ce jour-là les propriétaires des mines réunissent solennellement à dîner les représentants des acheteurs. Des essayeurs, agréés par les deux partis, prélèvent sur chaque tas de minerai en vente une prise d'échantillons dont ils déterminent la teneur en cuivre. Cette teneur forme le titre du tas correspondant. Chacun des acheteurs inscrit sur un morceau de papier le prix qu'il offre de chaque tas d'après son titre. Il plie et cachète son billet, *ticket*, d'où le nom de *ticketings* donné à ces marchés de minerais. On réunit et proclame toutes les offres, et chaque tas est adjugé au plus offrant des enchérisseurs. Tout cela se fait à l'anglaise, dans le plus grand calme et le plus grand silence.



Mine de la Providence : Travail dans le filon.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

La raison qui fait qu'on expédie ensuite le minerai sur le pays de Galles est que le Cornouailles ne renferme pas de charbon, et qu'il faut, par la méthode que les Anglais ont adoptée dans le traitement métallurgique du cuivre, jusqu'à seize tonnes de charbon pour obtenir une tonne de cuivre, avec du minerai à huit pour cent comme celui du Cornouailles.

Le nombre d'ouvriers employés aux mines de cuivre et d'étain est de plus de trente mille, dont les trois cinquièmes aux mines de cuivre et les deux cinquièmes aux mines d'étain. Ces ouvriers, compris sous la dénomination générale de *miners*, sont tous forts, vigoureux, bien nourris et capables des plus durs travaux. A l'époque de la découverte de l'or en Californie et en Australie, ils émigrèrent en masse vers ces lointains Eldorados. Dans les mines de quarz aurifère de Californie, ce sont eux qui, aujourd'hui encore, sont les mineurs les plus habiles, et nul ne songe à leur disputer la palme[1]. Dans tous les comtés aurifères le *Cornish miner* gagne toujours 20 et 25 francs par jour, alors que le mineur espagnol ou français se contente de la moitié. Dans le Cornouailles le salaire sans doute est loin d'être le même, mais les bons mineurs gagnent encore facilement de trois à quatre shillings (trois francs soixante-quinze centimes à cinq francs) par jour de travail.

Ceux qui entreprennent à forfait le creusement d'un puits à tant le mètre courant sont appelés, dans la langue des mines, *tutmen;* ceux qui poursuivent l'exploitation d'un filon à leurs risques et périls, moyennant un tant à recevoir (*tribute*) par tonne de minerai extrait, sont nommés *tributers;* enfin, ceux qui poursuivent le fonçage des galeries ou l'avancement des chantiers à tant le mètre courant ou le mètre cube, sont les *contractors.* Les contrats se renouvellent toutes les semaines, toutes les quinzaines ou tous les mois, à l'époque de chaque paye, à la criée, et ce sont naturellement les ouvriers qui demandent le moins pour un ouvrage donné qui obtiennent la préférence.

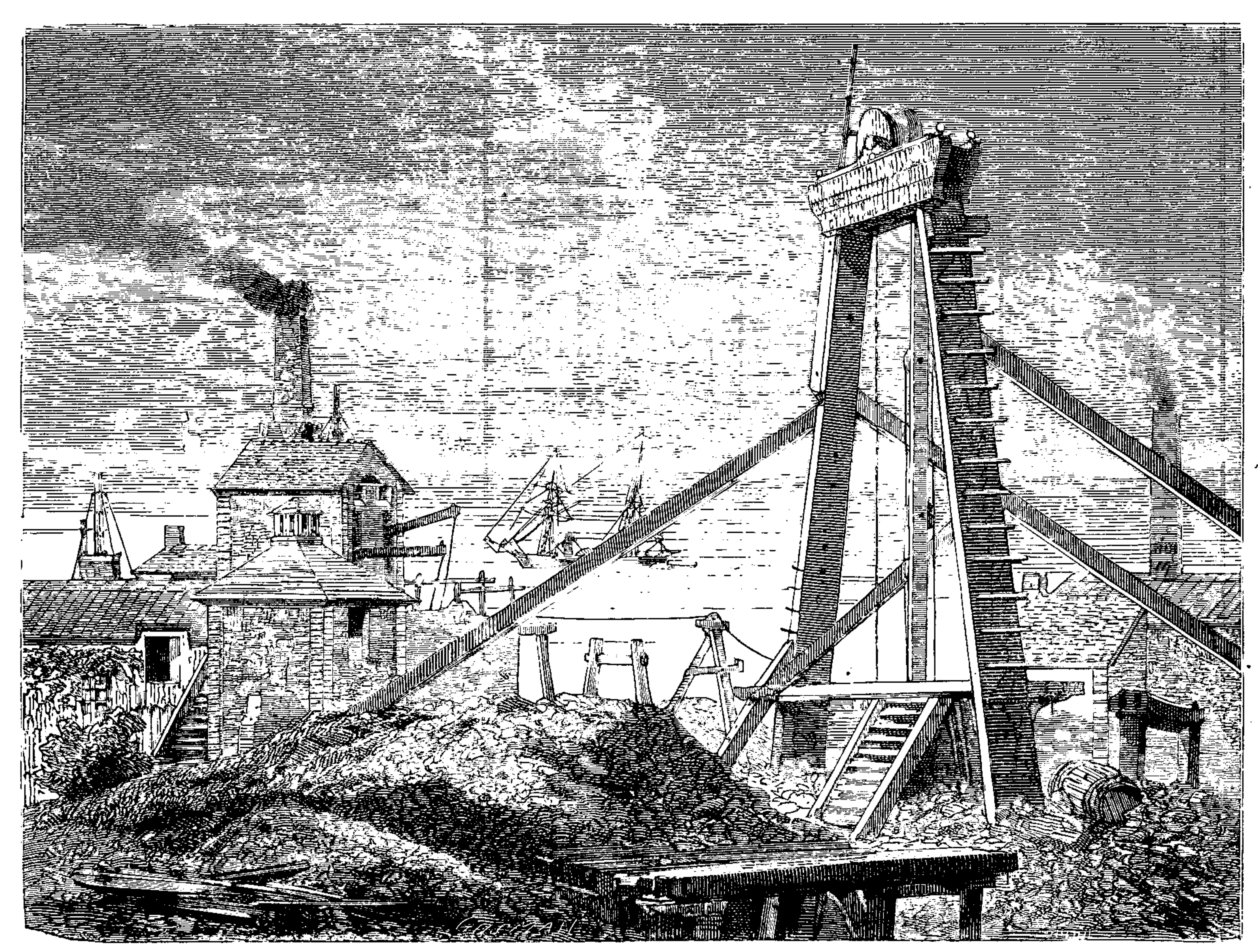
Les ouvriers d'une même mine obéissent à des caporaux ou maîtres mineurs, *leaders* (on donne le même nom aux chefs de partis dans le Parlement), et tous ensemble à un capitaine. Si la mine a deux capitaines, un pour le dedans, l'autre pour le dehors, celui-ci prend le titre de *grass* ou *ground captain,* capitaine du gazon ou de la surface, l'autre s'appelle *underground captain,* capitaine du dedans ou du sous-sol. Le *manager* est l'agent général ou régisseur de la mine; à lui incombe la partie économique, comme la partie technique au capitaine. Il a quelquefois sous ses ordres un *purser* ou agent comptable; d'ordinaire il en fait lui-même les fonctions. Il commande aussi au capitaine pour la marche générale du service, et alors s'appelle volontiers le *superintendent* ou surintendant de la mine.

Les propriétaires de la mine ou ceux au compte des-

1. Voy. notre *Voyage en Californie* (*Tour du monde,* t. V).

quels sont entrepris tous les travaux sont désignés par le titre énergique d'*adventurers,* aventuriers. N'aventurent-ils pas en effet leur fortune, n'escomptent-ils pas l'avenir, ces joueurs hardis, ces pionniers des mines, qui, quelquefois sur un simple indice, jettent sous terre des millions et percent dans le granit, le quarz, le porphyre, c'est-à-dire les roches les plus dures qu'on puisse rencontrer, des puits qui descendent jusqu'à trois et quatre cents mètres sans même rencontrer le filon. Il n'importe, *neverd mind!* Capital, patience et courage, voilà ce qu'il faut aux chercheurs. Aussi comme la fortune leur sourit quelquefois, comme elle se plaît à récompenser leurs efforts! Que de mines de cuivre et d'étain, qui paraissent stériles au début, et qui donnent aujourd'hui des millions de bénéfices annuels à leurs heureux propriétaires! Que d'actions qui ont décuplé de valeur!

En somme, l'industrie des mines métalliques apporte dans tout le Cornouailles le bien-être, l'aisance. C'est pour l'homme intelligent, un vaste champ d'opérations presque toujours fructueuses; pour l'ouvrier une source féconde de travail. Il y trouve non-seulement une occupation pour lui-même, mais il y emploie encore sa famille, ses filles, ses garçons, au travail peu fatigant et même agréable du lavage de minerai. En attendant la femme soigne le logis, prépare à la maison le repas et le thé, embellit le cottage où toute la famille se repose le dimanche.



Mine du Levant. — Dessin de Durand-Brager.

Les mines sont exploitées sans l'intervention de l'État, contrairement à ce qui a lieu en France; tout est laissé à l'initiative individuelle, et le travail n'en marche pas moins bien; il faut même reconnaître qu'il est mieux conduit que chez nous. Le Cornouailles est du reste sous ce rapport comme sous tant d'autres un pays favorisé. Nous verrons bientôt que dans le pays de Galles qu'il nous reste à parçourir, et où l'industrie règne aussi en souveraine dans les forges et les houillères, on est loin de rencontrer chez l'ouvrier la même somme de bien-être, la même aisance, la même propreté, en un mot ces apparences de vie heureuse, commode, je dirai presque confortable, qui nous ont partout frappés dans notre voyage en Cornouailles.

L. Simonin.

(La fin à la prochaine livraison.)





Vue de Fowey. — Dessin de Durand-Brager.

UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LES CÔTES DU CORNOUAILLES.

Pourquoi une visite des côtes après celle des mines. — Fowey et ses corsaires. — La maison de Dieu et celle du meunier. — Les étymologistes anglais. — Le château de Pendennis remis à neuf. — Falmouth, Monsieur Josse et lord Byron. — Les quakers et le poisson salé. — Ptolémée et sir Walter Raleigh. — La serpentine du cap Lizard. — Kynance Cove, l'île à l'Asperge, le pont du Diable. — Le mont Saint-Michel et le pied de la Reine. — *Logan Stone*. — Mill bay. — Le Chant de la mer. — Le cap Land's end. — La première et la dernière auberge. — Le premier mille anglais. — Longship. — Les îles Scilly. — Le cap Cornouailles. — Le phare de Saint-Just. — Pelion sur Ossa. — Hayle et Saint-Yves. — Le sire de Bottreaux et les cloches de Boscastle. — Deux époux modèles. — Tintagel, le valet de trèfle et le roi Arthur.

Parler du Cornouailles sans parler de ses côtes, ce serait parler de Rome sans dire un mot du pape. Aussi, après avoir si longtemps parcouru les mines de cet intéressant comté, fallait-il bien visiter les rivages. C'était sur ces points, du reste, que tenait surtout à exercer son crayon d'artiste mon compagnon de route, Durand-Brager, un de nos peintres de marine les plus experts, et je ne pouvais là-dessus que lui donner entière satisfaction. Pour être longtemps d'accord, en route comme ailleurs, il faut se faire de mutuelles concessions, et le mineur ne pouvait que céder au désir du peintre, quand ce désir était si raisonnable et si légitime à la fois.

Sur les côtes de Cornouailles, l'artiste n'a qu'à choisir. Depuis la rivière Tamar qui sépare le comté de Devon de celui de Cornouailles, laissant au premier Plymouth et Devonport, et donnant au second Saltash où passe le beau viaduc de Brunel, jusqu'au cap Land's end où viennent mourir dans l'Océan les derniers contre-forts granitiques du Cornouailles, que de beaux points de vue, que de paysages gracieux, pittoresques ou sauvages, que de ports aux souvenirs historiques!

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369.

Ici c'est Fowey qui jadis arma ses navires contre la France, et qui fournit cinquante vaisseaux et huit cents marins à Édouard III pour son expédition contre Calais. A cette époque, de hardis corsaires partis de Fowey faisaient sur nos côtes de la Manche des irruptions répétées, mettant tout à feu et à sang; les Français, à leur tour, n'épargnaient pas les côtes anglaises, et ils rendaient même aux corsaires de Fowey leurs visites avec usure. En 1457, ils firent une descente dans ce port, surprirent la ville de nuit, la brûlèrent et en massacrèrent les habitants.

Fowey était autrefois, avec Plymouth et Dartmouth, le principal port du sud de l'Angleterre. Aujourd'hui il est déchu de son antique splendeur; mais sa position à l'embouchure de la rivière Fowey est restée admirable.

L'entrée du port se signale au marin, à droite, par les ruines d'une vieille église gothique, à gauche, par celles d'un antique moulin à vent datant de 1296, et le premier peut-être qui ait été construit en Angleterre. On dit que ce fut un croisé qui le fit bâtir de retour de la Terre sainte. L'église est à deux cent quarante-trois pieds, et le moulin à deux cents au-dessus du niveau de

la mer. Il était juste que la maison de Dieu fût plus haut placée que celle du meunier.

La rivière Fowey est navigable jusqu'à une distance de huit milles dans l'intérieur, jusqu'à Lostwithiel, où sont les bureaux du duché, administré, on le sait, au nom du prince de Galles, dont il forme le plus riche fief.

Les étymologistes font venir le nom de Lostwithiel de *Lost within the hills*, «perdu au milieu des montagnes.» La position de Lostwithiel répond à cette explication; mais il n'en faut pas moins reconnaître que les étymologistes sont gens fort ingénieux, et qui ne sont jamais pris au dépourvu.

Après la rade de Fowey, viennent la baie de Saint-Austell et celle de Veryan, parages plus ou moins hospitaliers, puis la magnifique baie de Falmouth, commandée par le château de Pendennis, autrefois prison d'État et forteresse de guerre. Ce château a soutenu un siége fameux à l'époque de la guerre civile, en 1646, Le gouverneur, qui était resté fidèle à la cause de Charles I[er], attaqué à la fois par terre et par mer, réduit par la famine, fut obligé de se rendre. Le château de Pendennis fut, du reste, la dernière place qui tint pour le malheureux Charles. Cette vieille forteresse a été récemment restaurée, entièrement remise à neuf, sans doute pour le cas possible d'une descente des Français.

Falmouth, que défend Pendennis, est un des plus anciens ports de l'Angleterre. A en croire un historien anglais, il aurait même été connu avant la Grande-Bretagne elle-même.

Ou je me trompe fort, ou l'écrivain qui parle ainsi n'était qu'un enfant de Falmouth. Vous êtes orfévre, monsieur Josse; mais M. Josse me répond que l'on ne saurait trop glorifier son clocher natal. Lord Byron qui, lui, n'était pas de Falmouth, se contente de nous dire que cette ville contient beaucoup de quakers et de poissons salés. Je n'y vois pour mon compte aucun inconvénient : les quakers sont gens très-pacifiques avec lesquels les relations sont les plus commodes, et le poisson salé peut fort bien faire la fortune d'une ville, puisqu'il a fait celle de tout un pays, la Hollande.

On dit que Falmouth est citée dans Ptolémée sous le nom de *Kenia*. Je n'ai pas vérifié le fait; mais ce que l'histoire moderne nous apprend fort bien, c'est que Falmouth doit son importance actuelle à sir Walter Raleigh qui, revenant de Guyane et ayant débarqué dans ces parages, en devina d'un coup d'œil l'importance, et informa la reine Élisabeth des avantages qu'offrait cette rade.

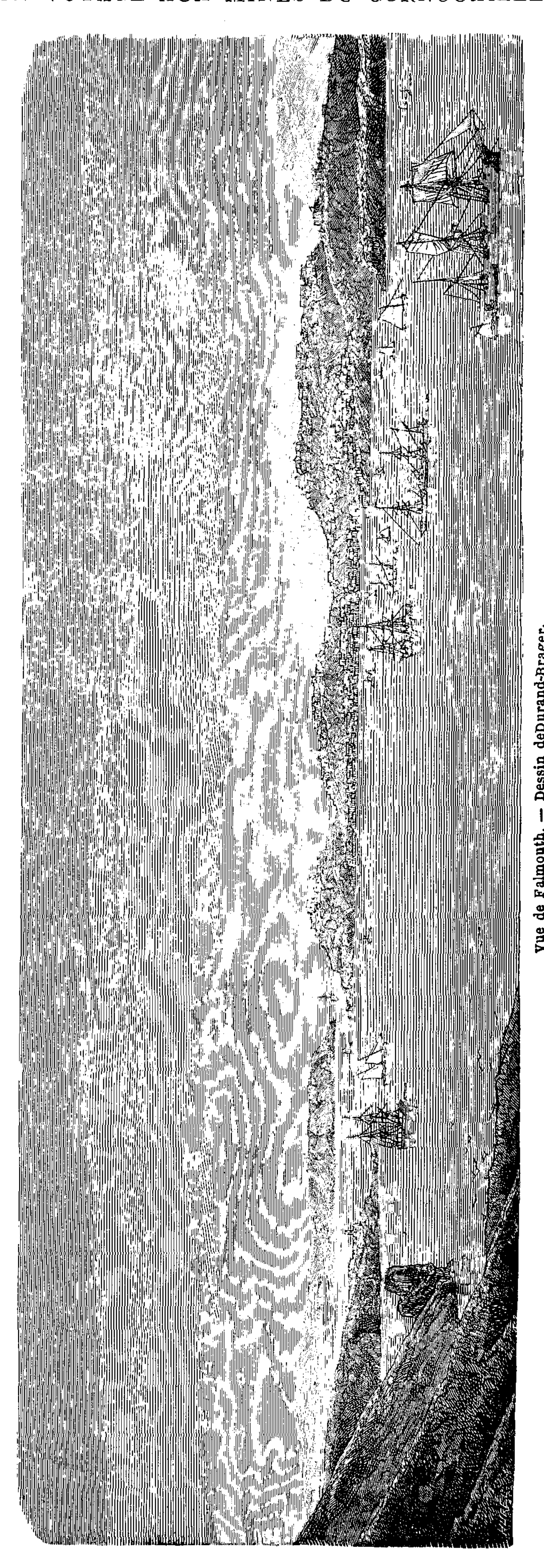
Avançons. Aussi bien la barque sur laquelle nous sommes montés ne doit pas faire naufrage en chemin, et il fait bon naviguer sur le papier à l'abri des vents, des brumes, des écueils, sans crainte du roulis, du tangage et du mal de mer, dont on peut dire comme de tant d'autres que *c'est un mal sans pitié*.

Nous voici à la pointe du cap Lizard, ce cap aux roches serpentineuses, vertes, rougeâtres, bariolées, qui ont valu à la pointe que nous allons doubler le nom caractéristique qu'elle porte. Des familles de carriers et de lapidaires habitent aujourd'hui sur ce point, et la pierre du Lizard, taillée en colonnettes, en vases, en bracelets, en broches, en presse-papier, en coupes, est vendue à bon prix, dans les hôtels de Penzance, aux nombreux touristes qui visitent le Cornouailles. La serpentine du Lizard fait concurrence à la lave du Vésuve travaillée, et elle tenait dignement sa place à l'exposition universelle de 1862, à Londres, dans la section minéralogique. On en avait même fait des tables et des chambranles de cheminée qui l'emportaient presque, au dire des connaisseurs, sur les marbres *fleuris* italiens. Honneur donc à la serpentine du cap Lizard, et aux premiers carriers et lapidaires qui ont eu l'idée de la tailler, de la polir et d'en tirer si heureusement profit.

Auprès du cap Lizard est *Kynance Cove*, amas de roches disséminées dans les plus curieuses positions : un endroit qu'on peut voir, qu'on peut peindre, qu'on peut s'imaginer, mais qu'on ne peut décrire, vous disent les Anglais, eux dont les *Guides* ont tout décrit. Heureusement que nous donnons le dessin de Kynance Cove, et que nous rentrons ainsi dans les conditions du programme en peignant l'objet. Il y a là une roche isolée qu'on nomme l'îlot de l'Asperge, *Asparagus island*, parce qu'il produit en abondance l'asperge des pharmaciens, *asparagus officinalis*. Esculape en soit loué ! On y remarque une fissure profonde, où un jet d'eau intermittent est lancé avec force et un bruit formidable par de l'air comprimé : c'est le *Soufflet du Diable*. Un autre jet plus mince s'appelle le *Bureau de poste;* les guides ne disent pas pourquoi. Enfin, trois cavernes ouvertes sur un escarpement sont respectivement appelées la *Cuisine*, la *Salle à manger* et le *Salon*, dénominations qui ne plaident guère en faveur de l'esprit inventif des Anglais.

En 1846, la reine Victoria a visité ce site curieux et sauvage. Il était digne de cette royale visite, car on dit que toutes ces énormes masses, jetées là comme au hasard, ont échappé aux mains du diable, qui voulait bâtir en ce point un pont gigantesque à travers le canal de la Manche, pour donner passage aux contrebandiers. Le diable n'en fait jamais d'autres.

En doublant le cap Lizard, nous entrons dans la baie de Penzance ou du mont Saint-Michel, *Mount's bay*, qui nous est déja connue. N'importe, visitons-la de nouveau, et saluons encore une fois ce mont vénérable au chef couronné d'un saint monastère qui fut jadis un couvent de bénédictins. On dit que ce cloître dépendait de celui du mont Saint-Michel en France, vis-à-vis Saint-Malo. On dit aussi que le mont Saint-Michel des Anglais n'a pas toujours été détaché de la terre ferme, et qu'il existait même au lieu où est aujourd'hui la mer une forêt dont on retrouve des traces sous l'eau. La géographie physique, et surtout la géologie nous dévoilent bien d'autres changements intervenus, depuis l'apparition de l'homme, dans la forme extérieure du globe. A marée basse, une chaussée de douze cents pieds unit encore aujourd'hui Saint-Michel à Marazion, le point le plus rapproché de l'île sur la côte du Cornouailles.



Vue de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

La reine Victoria, parcourant ces parages avec le prince Albert, en 1846, visita le mont Saint-Michel, au retour de son excursion à Kynance Cove. L'empreinte de son pied sur le quai où elle débarqua a été moulée en bronze et conservée sur place. Les Anglais, déjà si enthousiastes de leur reine, ne pouvaient pousser la vénération plus loin : *Long life to the queen*, Dieu garde les jours de la reine.

Descendons du mont Saint-Michel et admirons Penzance, une ville que nous connaissons aussi. Côtoyant un rivage de roches granitiques tombant d'aplomb dans la mer, nous arrivons à Saint-Buryan et à la Pierre branlante, *Logan stone*, dont j'ai ailleurs raconté l'histoire. La pierre pèse près de soixante-dix mille kilogrammes et elle a dix-sept pieds de long et trente pieds de circonférence. Ce sont là autant de motifs raisonnables pour lui conserver son caractère sacré (voy. p. 192).

De Logan stone, on passe à Mill bay, un des points les plus romantiques de cette romantique côte, comme disait notre guide, aussi chaud qu'un méridional dans sa façon d'apprécier les sites de son pays. On voit dans le roc massif une ouverture, une brèche naturelle creusée de part en part et poétiquement nommée le Chant de la mer, *the Song of the sea*, sans doute à cause du bruit qu'y font les vagues en s'y engouffrant. Ce bruit n'a rien de fort agréable à l'oreille, et le chant des sirènes devait être bien plus doux et harmonieux, pour ceux du moins qui l'ont entendu.

De Mill bay au cap Land's end, il n'y a qu'une enjambée. Là se trouve Lennen, un pauvre petit village, et plus loin une maisonnette sur laquelle est écrit, du côté de la mer : « le premier hôtel d'Angleterre » ; du côté de la terre : « le dernier hôtel. » C'est, en effet, la première et la dernière maison que l'on voit, suivant que l'on part ou que l'on arrive, de ce côté bien entendu. Là est le commencement et la fin de la Grande-Bretagne ; c'est le Finistère des Anglais, et à un mille du rivage, un vieux terme marqué I semble indiquer comme point de départ de tous les milles géographiques anglais ce point assez curieusement choisi. Au fait, les Romains partaient bien de Rome pour compter les distances sur l'étendue de leur immense empire, et nous avons bien en France pris jusqu'à ces derniers temps le parvis de Notre-Dame de Paris pour le point originaire de toutes nos bornes kilométriques. Il est vrai que depuis l'invention des chemins de fer *nous avons changé tout cela*, comme disait Molière; mais pourquoi les Anglais qui ont deux ou trois capitales, ne compteraient-ils pas leurs milles à partir du cap Land's end pour ne déplaire à aucune d'elles ? Ce point de départ en vaut bien un autre.

Près le cap Land's end est le phare de Longship, élevé sur un roc isolé de granit haut de soixante pieds; le phare lui-même

en a cinquante-deux. Il est en granit comme le roc sur lequel il repose, comme le cap Land's end lui-même.

Aimez-vous le granit? on en a mis partout.

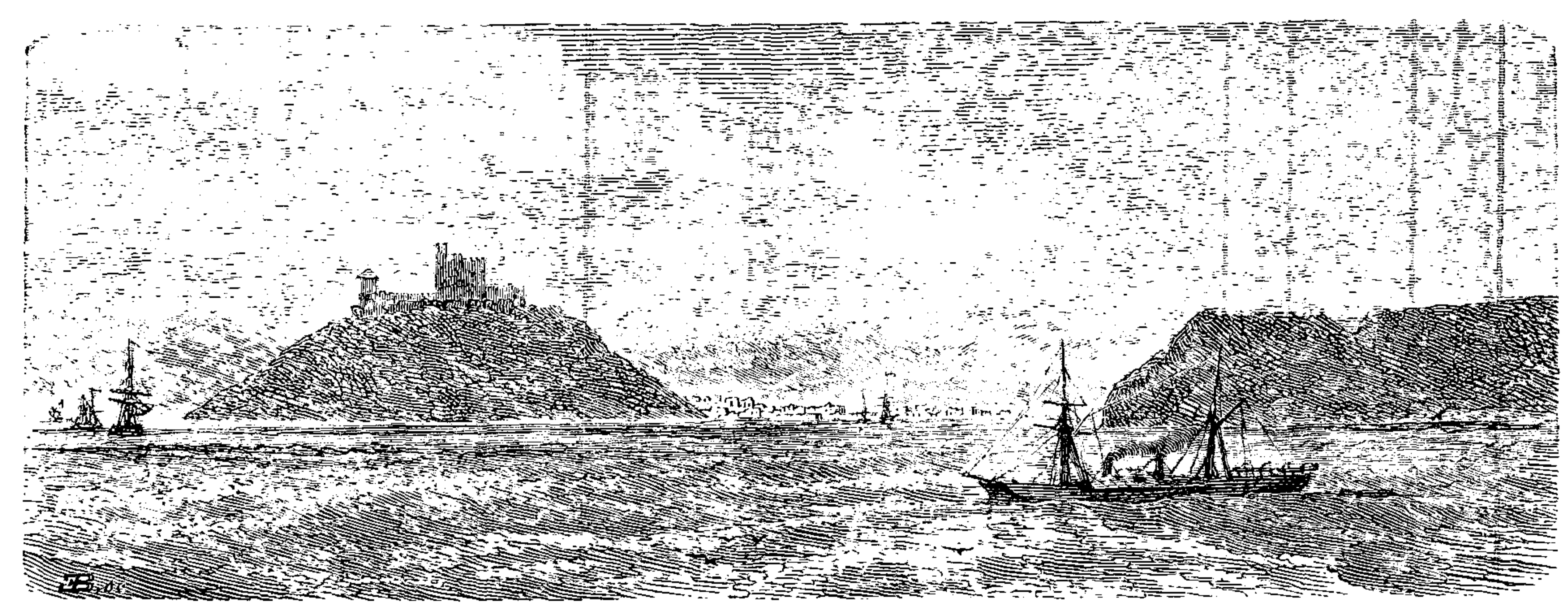
Du phare de Longship on peut, quand le temps est beau et qu'il n'y a pas trop de brume sur la mer, presque toujours brumeuse en ces parages, apercevoir à l'horizon les îles Sorlingues ou Scilly, pour les appeler de leur nom anglais. Elles semblent se bercer sur l'Océan comme des terres flottantes, et quelques géographes prétendent que ce sont les Cassitérides, ou îles d'étain des anciens.

Le cap Cornouailles, voisin du cap Land's end, paraît lui donner la main comme un frère jumeau : on dirait qu'il lui dispute l'avancement sur l'Atlantique, et cherche à mériter le nom de Finistère, non content de celui de Cornouailles ou corne de Walles, qui, au demeurant, on peut le dire, a la même signification.

Le cap Cornouailles s'élève à deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est dans son voisinage que sont les mines sous-marines de cuivre et d'étain que nous avons précédemment visitées, notamment celle de Botallach. La plus grande profondeur de cette mine est de mille cinquante pieds, et quelques-unes de ses galeries s'avancent jusqu'à douze cents pieds sous le lit de l'Océan. Les infiltrations d'eau marines sont considérables, et le bruit des galets roulés les uns sur les autres par les vagues profondes se reproduit quelquefois si terriblement jusque dans les galeries, que les mineurs, émus, épouvantés, abandonnent la place et s'enfuient en criant des chantiers.

A côté du cap Cornouailles, est la baie de Saint-Just, Saint-Just, la ville des mineurs d'étain, que nous voyons pour la seconde fois. Un phare, bâti sur le roc, s'élève au milieu de la rade, et ce feu, dans ce coin à peine fréquenté du rivage, prouve tout le soin que prennent les Anglais pour garantir aux navigateurs l'accès facile et sûr de leurs côtes.

Continuons notre périple. Longeons ces rivages déchiquetés que la mer vient battre depuis des siècles, qu'elle ronge, qu'elle mine, qu'elle fouille à la base. Le granit vaincu cède enfin. Un amas de roches éboulées, informes, s'amoncelle en débris irréguliers et, réalisant l'image du poëte de Pélion entassé sur Ossa toujours battus par les vagues. Mais bientôt la plage s'abaisse et vient mourir à la mer en lignes moins austères; elle s'arrondit même en une baie aux eaux paisibles. C'est là qu'est Saint-Yves, qui a été comparé à un village grec, puis Hayle séparée de sa voisine par des dunes de sable au ton ferrugineux, sur lesquelles s'est fixé un roseau marin, l'*arundo arenaria*, arrêtant par ses racines la marche des sables envahisseurs.



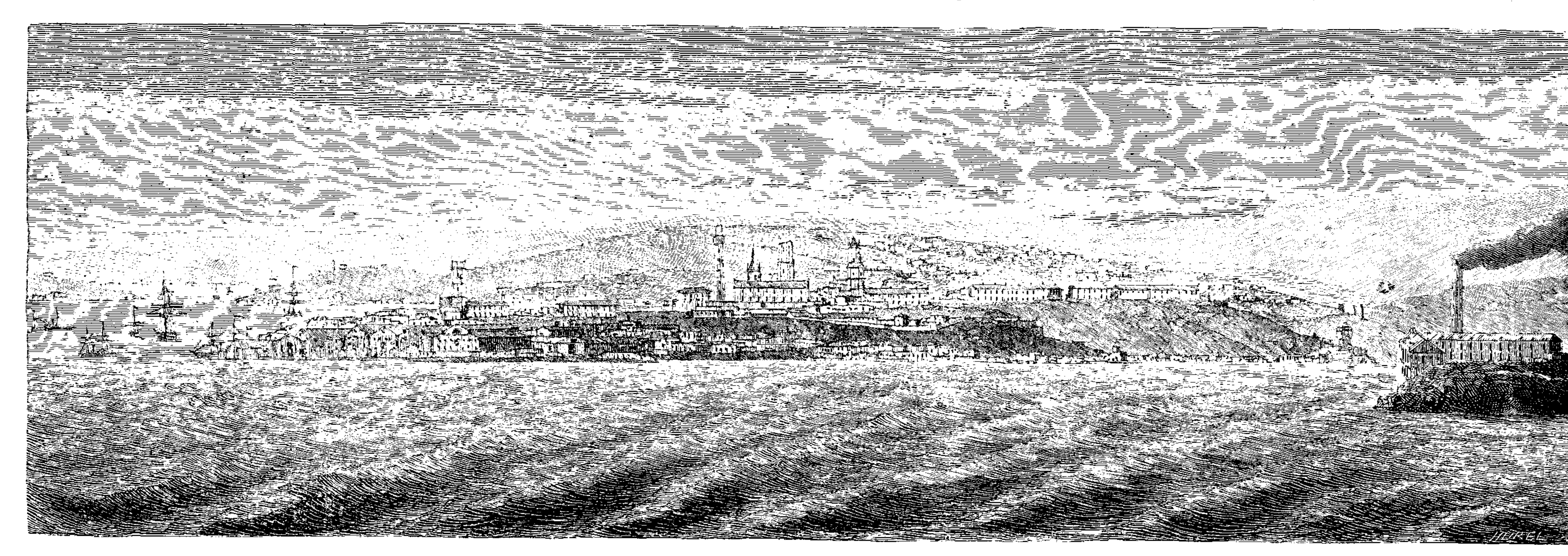
Entrée de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

Parlerai-je des autres points qui, sur cette côte du Cornouailles, s'alignent sur l'Atlantique? Citerai-je Sainte-Agnès, New-Quay, Padstow? Non, car une plus longue série de descriptions maritimes fatiguerait peut-être. Cependant je ne puis oublier Boscastle et Tintagel. Ce sont pays de pieuses et naïves légendes, et la légende est une fleur devenue trop rare pour que le voyageur ne se baisse pas pour la cueillir et en faire jouir ses amis.

A Boscastle, donc, les habitants, il y a bien longtemps de cela, avaient prié leur seigneur, le sire de Bottreaux, quelque peu cousin du sire de Framboisy, de leur faire cadeau, pour leur église, d'une paire de cloches aussi grosses que celle de l'église voisine de Tintagel. Le sire de Bottreaux, heureux de trouver cette occasion d'être agréable à ses vassaux avec lesquels il avait, du reste, toujours vécu en fort bonne intelligence, avait commandé les cloches à un fondeur de Londres. Les cloches faites, on les chargea sur un navire pour les porter à Boscastle. A cette époque, comme bien on le pense, les chemins de fer n'existaient pas. Le navire porteur de sa précieuse cargaison était presque en vue de Boscastle, quand le pilote, qui était de Tintagel, voulut faire sonner aux cloches le carillon de son pays. C'était en signe d'actions de grâces à la Providence pour le voyage heureusement accompli. Le capitaine, qui n'était pas dévot, tant s'en faut, répondit que grâces de-



Vue de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Devonport. — Dessin de Durand-Brager.

vaient être rendues à la solidité du navire, à la force des mâts, et que l'on aurait bien le temps de prier Dieu à terre. « Nous pouvons remercier Dieu, répondit le pilote, à bord aussi bien qu'à terre. — Remerciez la brise et votre habileté nautique, » repartit le capitaine. Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'une affreuse tempête s'éleva. Le vent se mit à souffler comme un tourbillon déchaîné; les vagues, s'élevant à de grandes hauteurs, battaient les flancs du navire comme d'irrésistibles béliers. Vaine fut l'habileté du pilote, vaine la force des mâts et la solidité de la carène. Le navire, jeté sur les écueils fort nombreux en cet endroit, fut brisé et englouti. Le capitaine et tout l'équipage se noyèrent; le pilote seul échappa, porté sur une planche et déposé sur le rivage par une vague amie. Depuis ce jour, dès qu'une tempête venant du large menace cette partie des côtes du Cornouailles, on entend au fond de la mer le son des cloches du sire de Brotteaux roulant l'une contre l'autre.

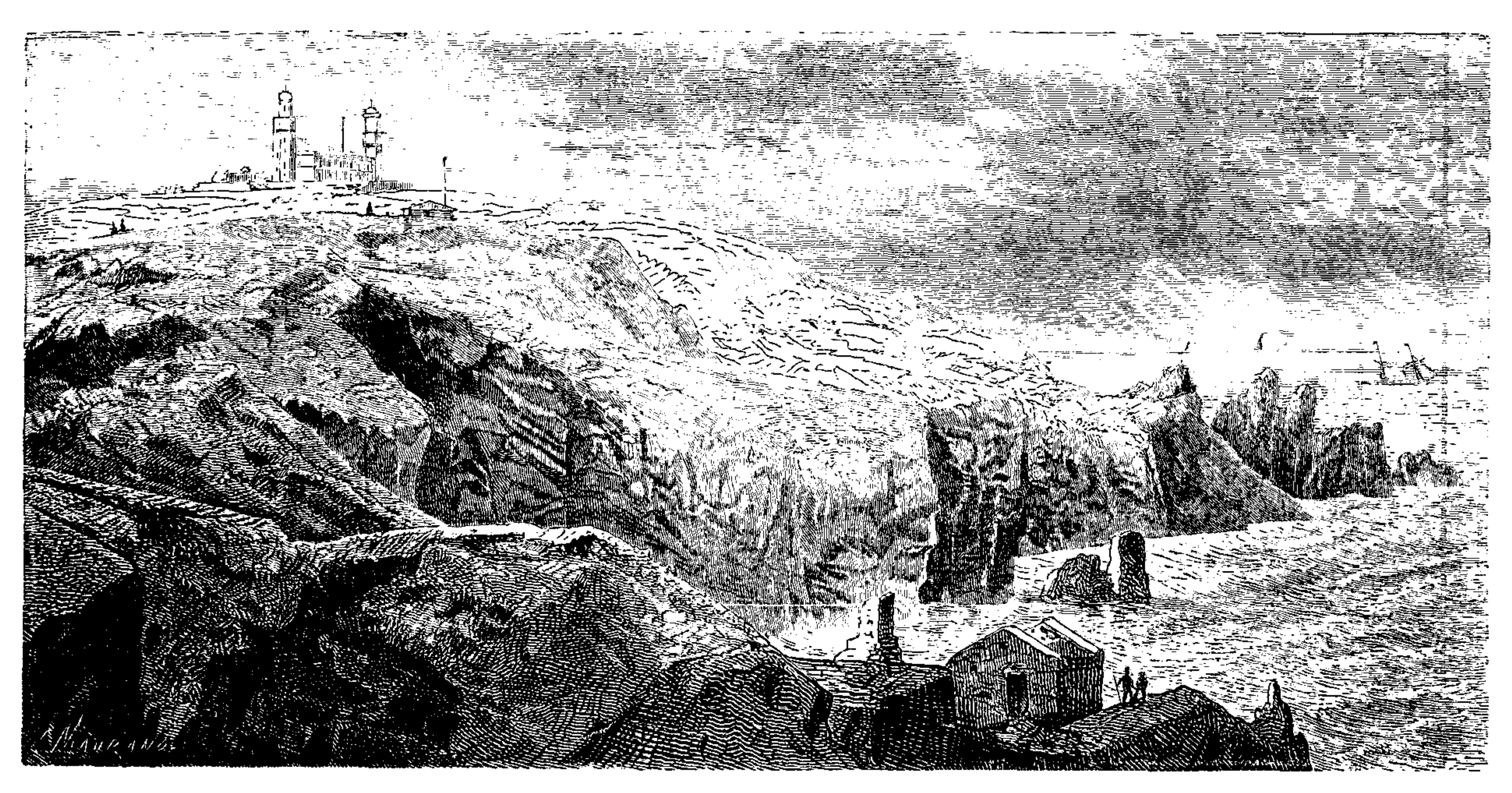
« Et voilà, me disait le guide qui me raconta cette histoire, pourquoi il faut mettre toujours sa confiance en Dieu et pourquoi l'église de Boscastle n'a jamais eu de cloche à son clocher. »

Dans la vieille église de Boscastle se trouve une tombe qui recouvre le mari et la femme et dont l'épitaphe mérite d'être rapportée.

« Ils vécurent quarante-neuf ans mariés et, ce qui est plus rare, sans le moindre désaccord. Elle partit la première. Il essaya quelques semaines de vivre sans elle, il ne le put et il mourut. »

J'ai essayé de traduire le plus fidèlement possible les quatre vers anglais : les voici dans toute leur naïve fraîcheur :

« Forty nine years they lived man and wife,
And, what's more rare, thus many without strife :
She first departing, he a few weeks tried
To live without her, could not, and so died. »



Le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

Tintagel n'est séparé de Boscastle que par une distance de trois milles. C'est aussi un pays de légendes et, dit-on, le lieu de naissance du roi Arthur. S'il faut en croire l'histoire ou la fable, comme on voudra, c'est au château de Tintagel, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines, que le célèbre roi breton, le brave des braves de son temps, aurait vu la lumière. Je sais bien que cette assertion n'est pas du goût des Gallois qui, à leur tour, réclament Arthur pour un des leurs; mais je constate un dire en passant, un dire qu'on m'a répété dans le pays de Cornouailles. Maintenant que les Gallois et les *Cornishmen* s'arrangent, que les bardes, les ovates, les druides, les archi-druides se mettent d'accord entre eux si c'est possible; comme Pilate, je m'en lave les mains.

Le roi Arthur, que les bardes se sont plu surtout à célébrer dans leurs chants héroïques, est l'Hercule de la vieille Angleterre. Personnage légendaire, je dirai même mythologique, il est resté pour les naïfs Bretons ce que le héros grec était pour les anciens Hellènes. Arthur l'invincible a remporté douze victoires contre les Saxons, comme Hercule a exécuté ses douze travaux contre les génies du mal. L'Hercule breton, avec ses douze pairs, les chevaliers de la Table-Ronde, dont le brave Lancelot (le valet de trèfle de nos cartes) faisait partie, a illustré le Cornouailles de ses exploits. Il est mort au château de Tintagel, « comme si, dit un vieux barde qui l'a chanté, aucune autre place dans la terre spacieuse de Bretagne n'était digne de voir sa fin que celle qui le vit naître. »

« As though no other place, on Britain's spacious earth,
Were worthy of his end, but where he had his birth. »

Les *Cornishmen* s'arment de ce passage pour disputer Arthur aux Gallois. Ceux-ci, à leur tour, leur en opposent un autre et le procès menace de ne jamais finir.

Un écrivain anglais, Howitt, fort humoristique comme le sont quelquefois les Anglais, quand ils n'ont pas le *spleen*, raconte d'une manière fort piquante l'opinion qu'ont les habitants du pays sur le château de Tintagel. Je traduis ce passage de son livre intitulé : *Visits to remarquable places*, « Visites aux lieux remarquables. »

« J'étais assis sur la hauteur de Tintagel, dit Howitt, tout entier à l'admiration des magnifiques sites qu'offre en ce point la côte ouest des Cornouailles, quand une troupe d'enfants gravit joyeusement le coteau. A ma vue, ils se regardèrent indécis, et il se fit un moment de silence.

« — Mes enfants, leur dis-je, comment appelez-vous cette colline ?

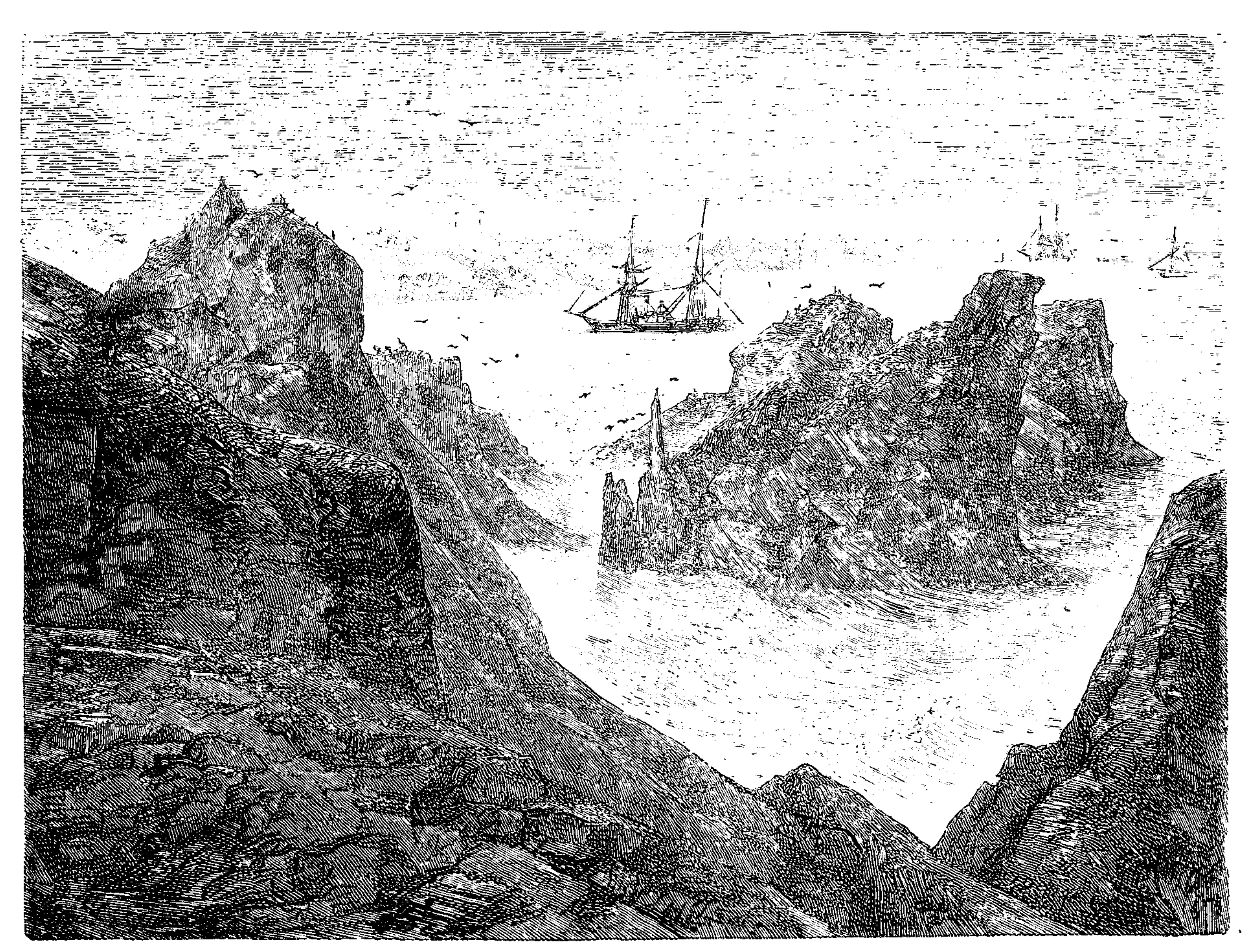
« — Ça, une colline, monsieur; c'est Tintagel, monsieur.

« — Tintagel, fort bien ; et alors quel est ce vieux château?

« — Ce château, monsieur; c'est le château du roi Arthur.

« — Le château du roi Arthur! Et quel était ce roi Arthur ? »

Les enfants se regardèrent tout étonnés; ils étaient vifs, intelligents, éveillés, mais c'était là une question que jamais personne ne leur avait posée. La renommée



Kynance Cove, près le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

du roi Arthur était si bien acceptée d'ailleurs, si bien établie dans le pays, c'était chose si naturelle, qu'il n'était jamais venu à l'idée de personne de se demander ce qu'avait été le roi Arthur. Encore plus ces enfants n'étaient-ils guère préparés à répondre.

« Le roi Arthur! dit enfin l'un d'eux, nous ne savons rien de lui, monsieur, si ce n'est que c'était un roi.

— Un roi ! quand donc cela pouvait-il être ? Cela n'était pas d'hier. Tous nos rois, dans ces derniers temps, se sont nommés Georges ou Guillaume.

— Oh ! Dieu vous bénisse, monsieur, ce château était bâti bien avant que vous fussiez né. »

Et sur cette réponse qui leur semblait la plus lumineuse solution à la difficulté pendante, les enfants s'échappèrent riants et joyeux, et descendirent en courant et se culbutant les pentes rapides du coteau. »

VIII

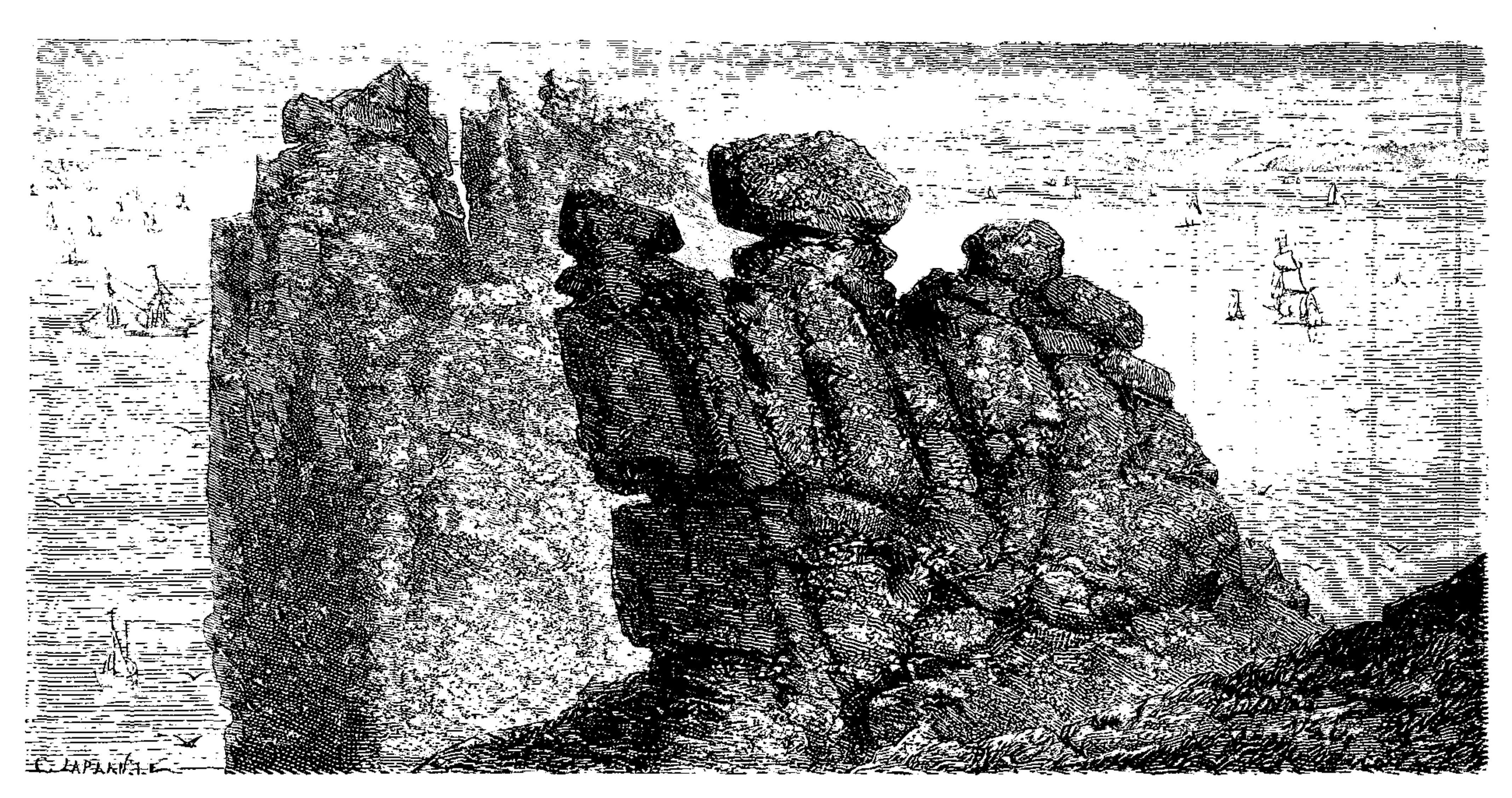
LA MER ET LES MARINS DU CORNOUAILLES.

Dangers des côtes du Cornouailles. — Les phares. — Eddystone. — Les bateaux-phares. — Les *life-boats*. — Les brumes de la Manche. — Tout est bien qui finit bien. — Une tempête au cap Land's end. — Le pêcheur et le marin du Cornouailles. — Parallèle avec le mineur. — La reine Zénobie et son page. — Trésors cachés.

Le voyage que nous venons d'accomplir sur les côtes du Cornouailles d'ordinaire si inhospitalières, si fécondes

en naufrages, n'a été marqué par aucun accident. Hannon, dans son fameux périple autour de l'Afrique, voyageant comme nous à petites journées, s'arrêtant à tous les ports, à toutes les criques, laissant tomber la voile et les rames chaque soir, ainsi que tous les marins de son temps, qui n'étaient que des petits caboteurs, Hannon eût envié un voyage aussi calme, aussi doux que le nôtre.

Mais que les côtes du Cornouailles sont loin de pouvoir être parcourues avec autant de tranquillité! C'est sur ces points que viennent s'abattre toutes les fureurs de l'Océan, toutes les tempêtes, tous les vents du large. Les rivages, toujours chargés de brumes, semés d'écueils, offrent au navigateur mille dangers. Aussi que de précautions ont prises les Anglais pour guider le marin, pour le mettre à l'abri, pour le sauver s'il est possible de tout péril! Partout on rencontre des phares, dont les lumières signalent de loin l'approche des côtes, et qui, soit par l'éclat et le mouvement des feux, soit par les oscillations de la flamme elle-même, indiquent au navigateur le point précis où il se trouve.

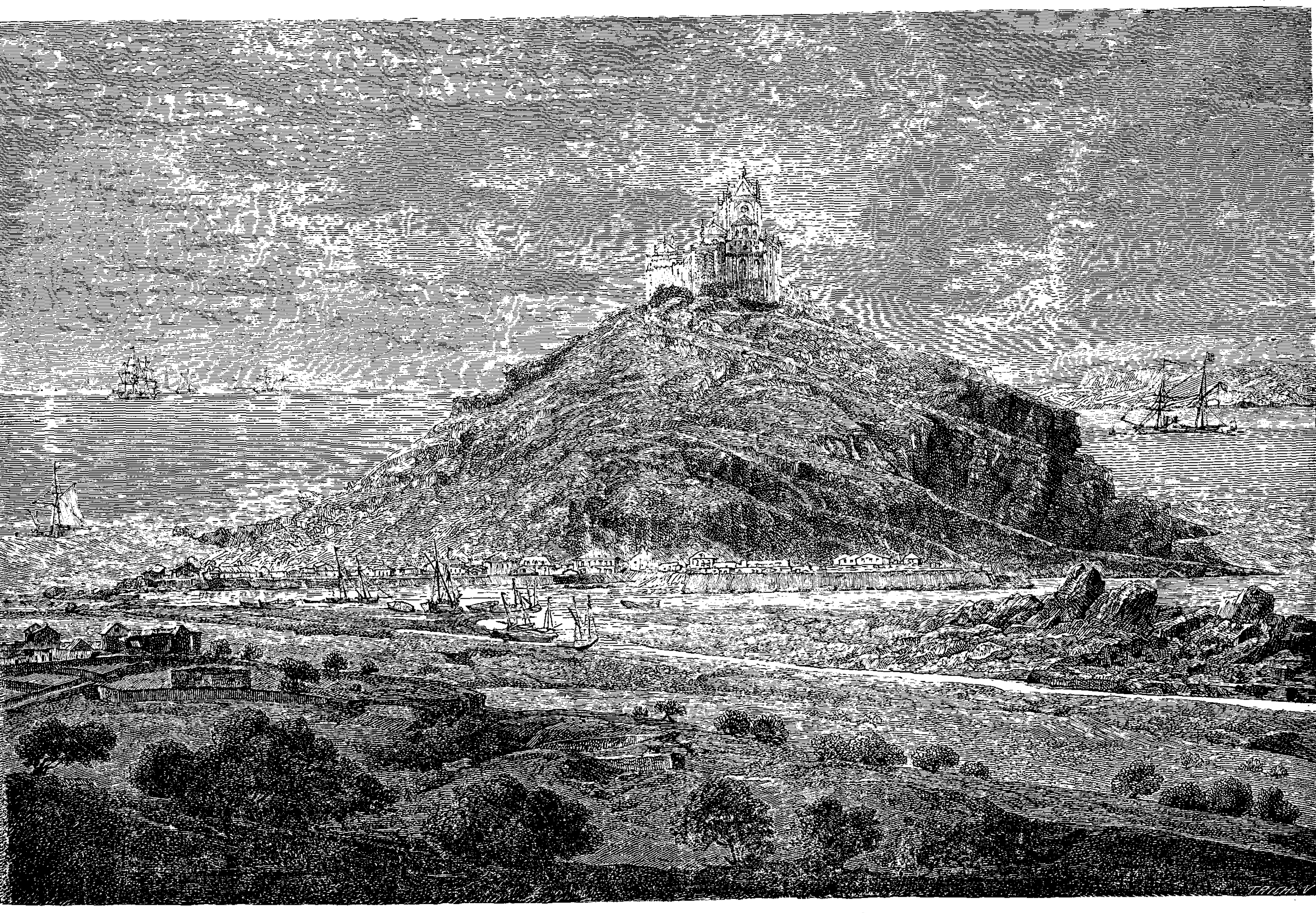


La *Logan stone* ou Pierre branlante, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.



Mill bay, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

Je ne veux pas faire ici l'historique ni la description des phares de l'Angleterre, cependant il en est un que je ne puis passer sous silence, que nous avons déjà salué en visitant Plymouth, et sur lequel il faut bien entrer enfin dans quelques détails. De même que le viaduc de



Le mont Saint-Michel en Cornouailles, près Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

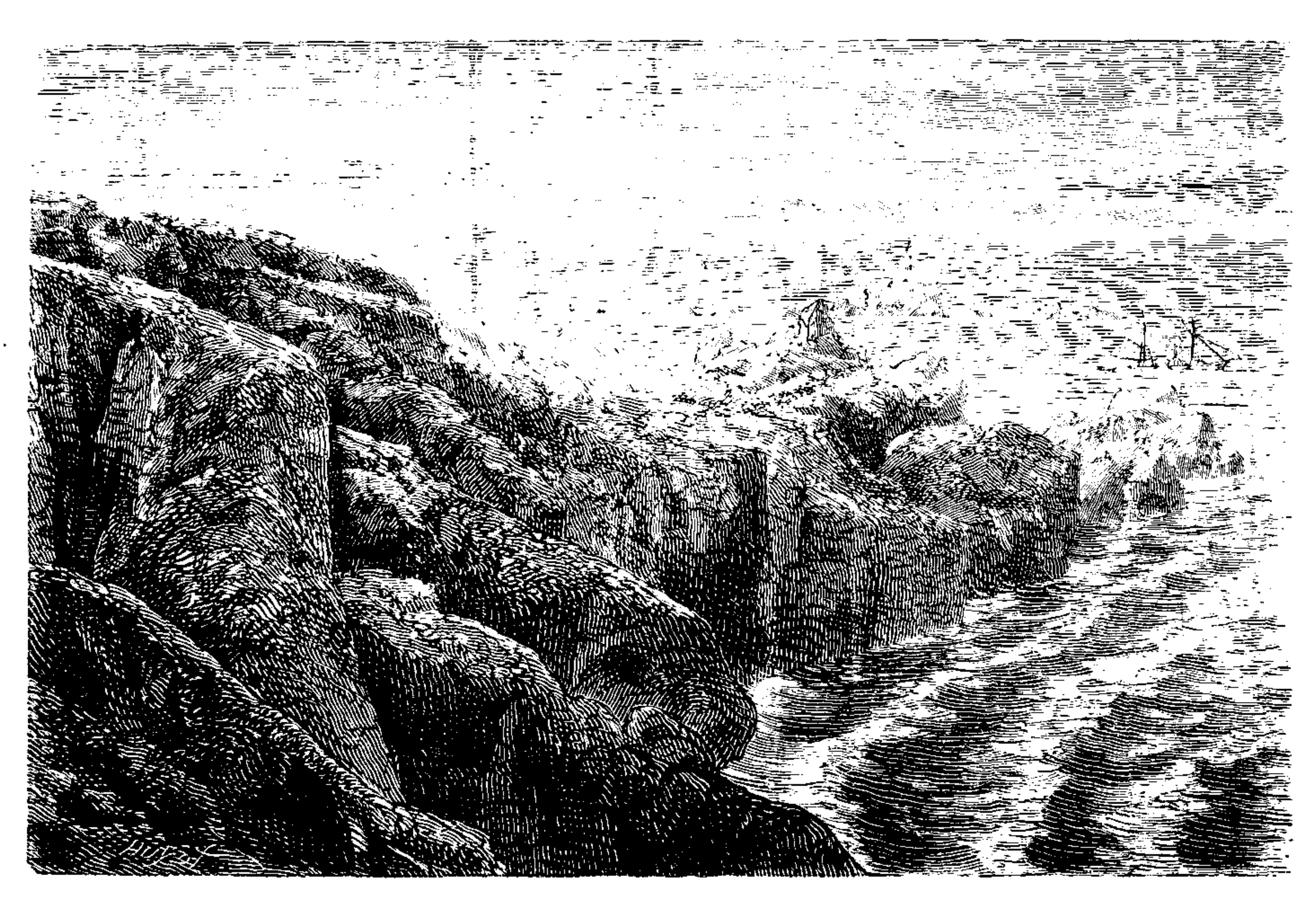
Saltash annonce au voyageur qui arrive par terre le pays de Cornouailles, ainsi le phare d'Eddystone, établi en mer presque en face de Plymouth, indique au navigateur qu'il va passer des eaux qui baignent les rivages du comté de Devon dans celles qui s'étendent le long des côtes du Cornouailles.

Une ligne de rochers à fleur d'eau existe à douze milles de la côte d'Angleterre, entre le cap Start à l'est et le cap Lizard à l'ouest. Elle se profile sur une longueur de six cents pieds par le travers de la Manche, et arrête subitement les eaux qui viennent de l'Atlantique. Celles-ci forment autour de ce vaste écueil comme une espèce de remous, de tourbillon, *eddy*, ce qui a fait donner à ces brisants le nom d'Eddystone, ou les rocs du remous, sous lequel les marins les ont désignés de tout temps.

Sur l'un de ces écueils qui, à marée basse, élève un peu la tête au-dessus des eaux, un certain Henri Winstanley, homme doué d'un véritable génie pour les constructions mécaniques, essaya en 1696 d'établir un phare de bois. Il arriva à ses fins, et le phare avait cent pieds de haut; il était muni d'un toit et d'une galerie à jour. Une tempête le détruisit de fond en comble en 1703, emportant du même coup l'édifice et le constructeur, occupé à des réparations, d'autres disent désireux d'éprouver son œuvre.

En 1706, un marchand de soie de Londres, John Rudyerd, fit construire un nouveau phare plus solide, toujours en bois, mais porté sur des fondations de granit.

C'était l'époque des guerres de Louis XIV avec l'Angleterre. Un corsaire français fit une descente à Eddystone et emmena prisonniers les ouvriers qui bâtissaient le phare. Le grand roi les fit délivrer, et fit mettre aux fers à leur place ceux qui les avaient pris, disant qu'il était en guerre avec l'Angleterre, mais non avec le genre humain. Il combla les ouvriers anglais de présents, et les renvoya dans leur patrie, ajoutant qu'ils rendaient un égal service à toutes les nations dont les navires traversaient la Manche.



Le phare de Longship, près le cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

Le phare, bâti aux frais de Rudyerd, brûla en 1755. Les gardiens épouvantés se réfugièrent dans une anfractuosité de la roche, où ils furent retrouvés cinq jours après quand l'incendie se fut éteint. Un des gardiens, du nom de Henry Hall, âgé de quatre-vingt-quartorze ans, traversant la flamme au moment du sinistre, avait senti du plomb fondu, coulant d'une gouttière embrasée, lui entrer dans la bouche. Il souffrit des douleurs atroces pendant douze jours, et les médecins, qui avaient refusé de croire à ses assertions, trouvèrent dans son estomac plus de sept onces de plomb fondu.

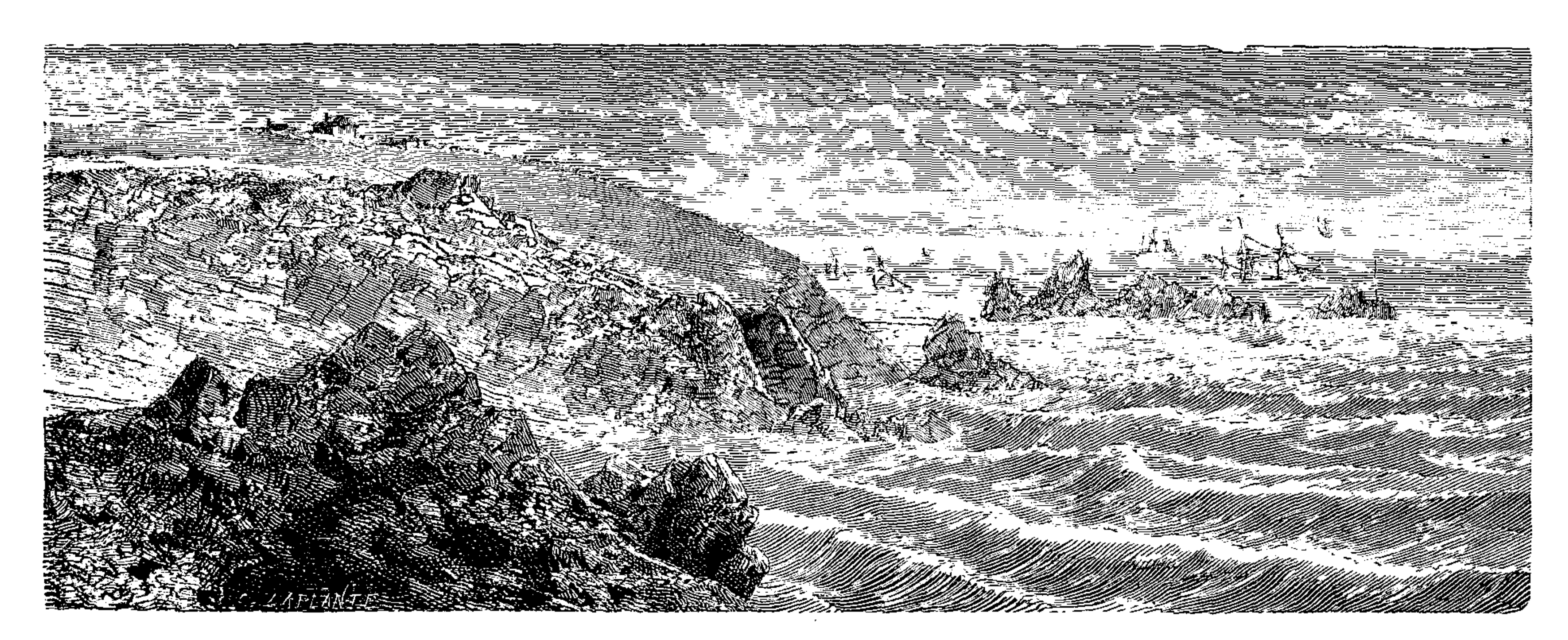
Eddystone ne pouvait rester sans phare et en 1757, le gouvernement anglais donna l'ordre au célèbre ingénieur Smeaton de rebâtir l'édifice deux fois disparu. En moins de deux ans, une tour ronde en pierre s'éleva pour durer jusqu'à aujourd'hui, et peut-être encore des siècles au-dessus des eaux courroucées. Smeaton a pris soin de nous laisser lui-même une description aussi clairement que modestement écrite de son beau travail. Le phare a quatre-vingt-six pieds de haut, vingt-sept pieds de diamètre à la base, et dix-neuf pieds au sommet. Je donne les chiffres en nombres ronds.

Les gardiens sont au nombre de trois; jadis ils n'étaient que deux, mais un jour l'un des gardiens mourut, et le survivant dut, pendant plusieurs jours, rester auprès du cadavre de son compagnon, qu'il n'osa pas jeter à la mer de crainte d'être accusé d'homicide. Le mauvais temps empêchait d'ailleurs toute communication avec le rivage.

Chaque gardien reçoit de trois à cinq livres sterling par mois, plus les vivres. Inutile de dire que l'on n'engage pour ce rude et difficile métier que les hommes du caractère le plus sûr et le plus éprouvé. A tour de

rôle ils prennent un peu de vacance, les jours de fête, et alors un suppléant remplace le gardien momentanément absent. Il paraît que lorsque la lame déferle contre les brisants, dans ces jours de violentes tempêtes si communes dans la Manche, le phare tremble sur ses fondations, un bruit formidable, sinistre, se fait entendre ; on dirait que tout va s'engloutir; mais les gardiens s'habituent peu à peu à ce terrible concert des eaux et du vent : on se fait à tout en ce monde.

Sur une des pierres servant de base à la lanterne qui surmonte le phare entourée d'une balustrade en fer, sont écrits ces seuls mots, éloquents dans leur simplicité



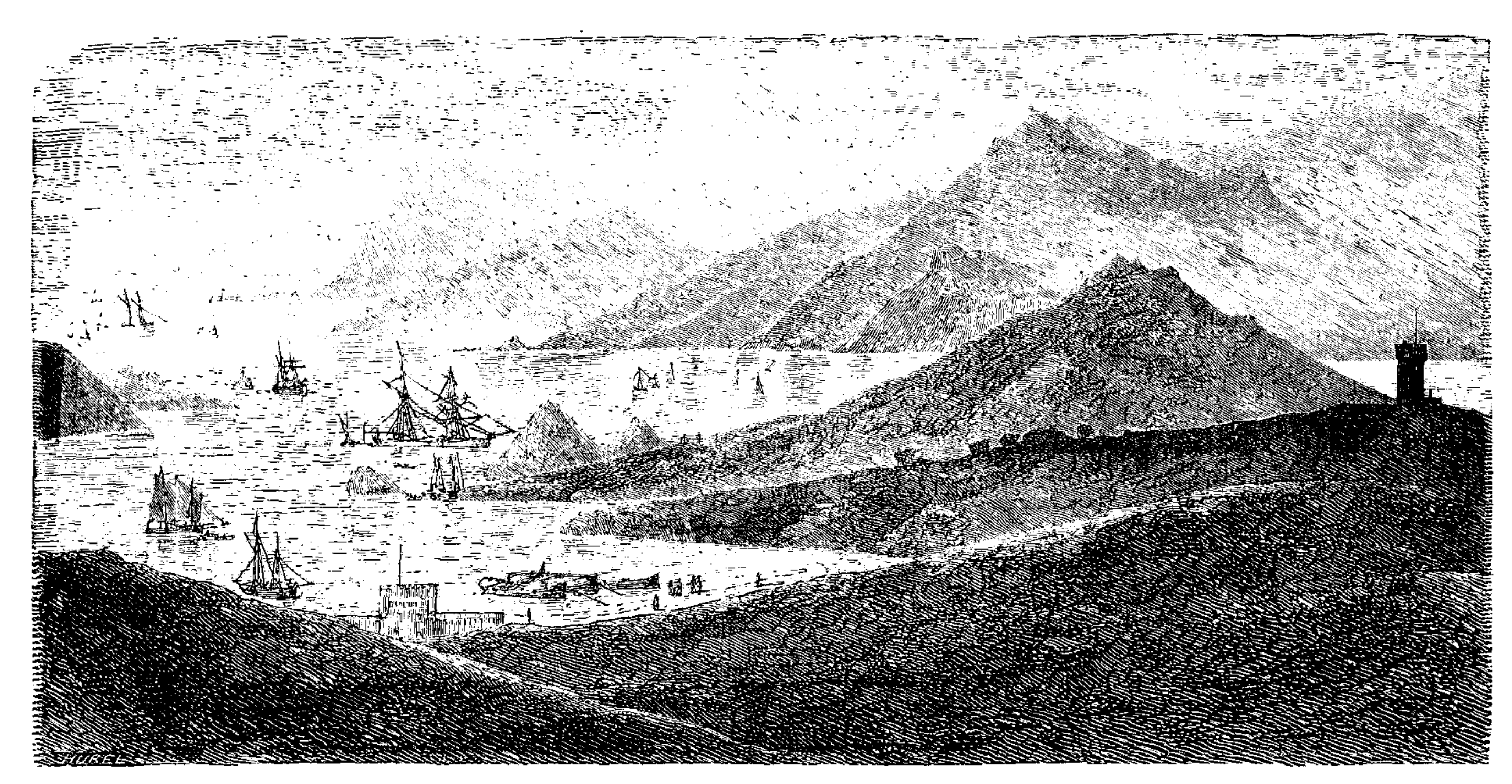
Vue du cap Land's end : la première et la dernière auberge. — Dessin de Durand-Brager.

même : 24 aug. (août) 1759, *Laus Deo* (gloire à Dieu!) Autour de la corniche supérieure se déroule en anglais ce magnifique verset du psalmiste :

« Si le Seigneur n'avait pas bâti la maison, en vain auraient travaillé ceux qui l'ont bâtie.» (Psaume CXXVII.)

Il y a sur les côtes de l'Angleterre plus d'un magnifique phare dans le genre de celui d'Eddystone, et les exemples seraient faciles à multiplier, si l'on voulait citer des noms ; mais ce n'est point ici le cas.

Tous ces phares fixes du reste ne suffisent pas aux



Vue des côtes du Cornouailles entre Tintagel et Boscastle. — Dessin de Durand-Brager.

Anglais. Ils ont aussi les phares flottants ou bateaux-phares, *light-boats*, qui dénoncent au marin certains écueils entièrement cachés. Sur ces navires ancrés en pleine mer, peints d'une couleur rouge sombre qui aide à les reconnaître, munis d'un seul mât auquel est attachée la lanterne, vivent solitaires, ignorés, et restant souvent tout un mois sans aucune communication avec la terre, de braves et fidèles gardiens. Perdus ainsi sur les eaux, loin de la vue de tout rivage, ils sont soumis à toutes les intempéries de l'atmosphère sans pouvoir même songer à y échapper.

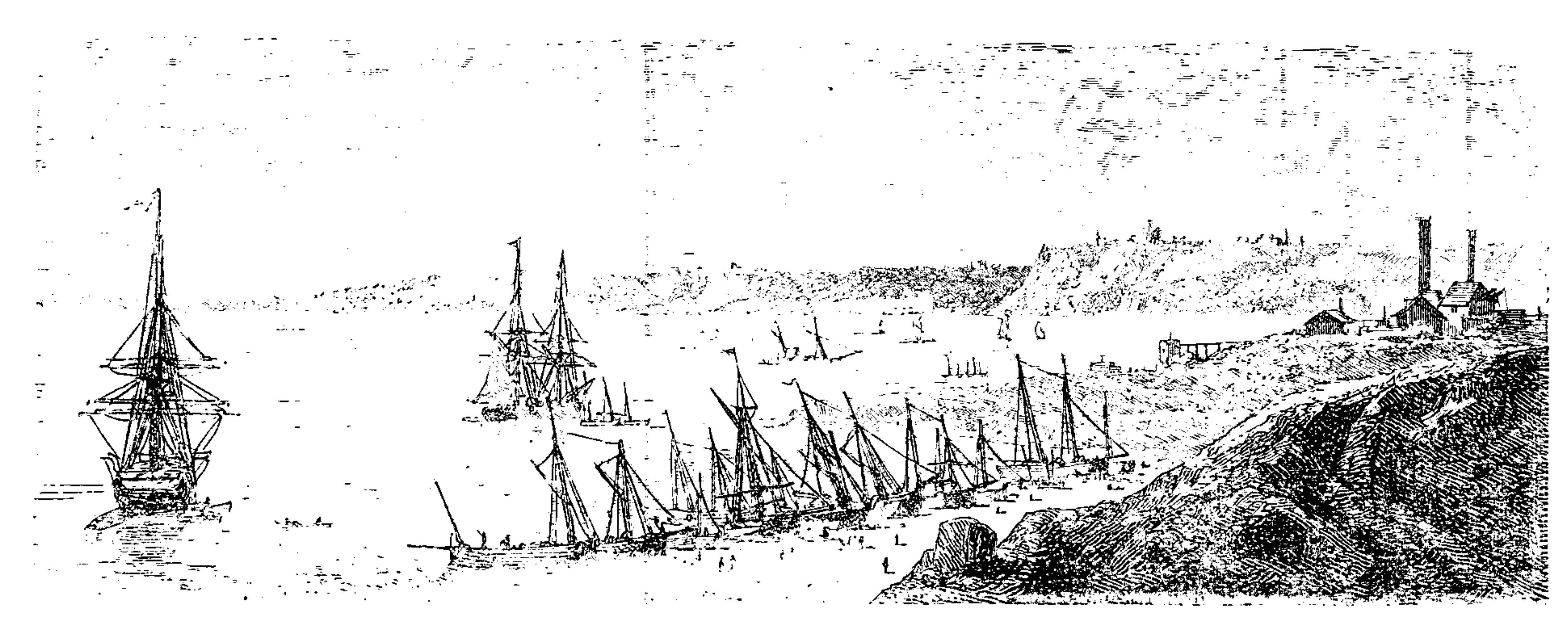
Le vent souffle, la mer mugit, le navire craque, se

soulève sur ses ancres, gardien tu ne peux fuir, allume tes feux, et l'œil au guet, l'oreille tendue, écoute si quelque bruit sinistre, si le cri d'alarme d'un navire en détresse n'arrive point jusqu'à toi.

Je me souviens d'avoir rencontré par un temps assez gros un de ces *light-boats* dans la Manche. Nous avions quitté le port de Cowes dans l'île de Wight et nous traversions le canal dans toute sa longueur pour gagner l'Océan. Le temps, beau le matin, s'était tout à coup rembruni sur le soir, comme il arrive souvent dans ces parages.

La mer venant du large déferlait avec force contre les membrures de notre navire. On aurait dit que chaque coup de piston de la machine n'avait pour effet que de laisser le *steamer* en place.

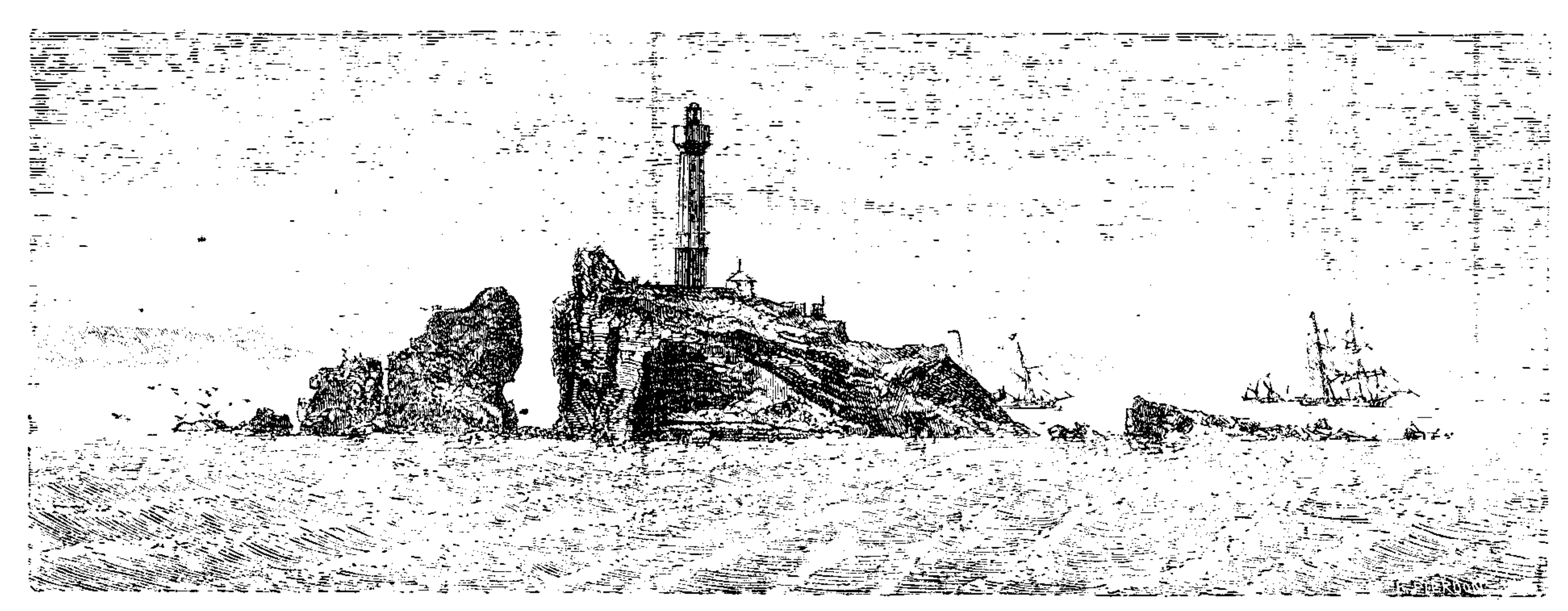
Nombre des passagers, vaincus par le tangage, étaient allés demander à leurs cabines un peu de repos et s'étendre horizontalement sur leurs couchettes.



Vue de Saint-Just. — Dessin de Durand-Brager.

J'essayai de résister et de dire un dernier adieu à cette terre d'Europe que j'allais quitter peut-être pour bien longtemps. Tout à coup j'aperçois sur les eaux un navire démâté, ballotté par la vague. Deux hommes à bord nous font des signaux. — Quest-ce donc? un navire en détresse? Point du tout, c'est le *light-boat* vigilant qui nous dit adieu au passage. Marin, tu peux aller tranquille, le bateau-phare fait son devoir.

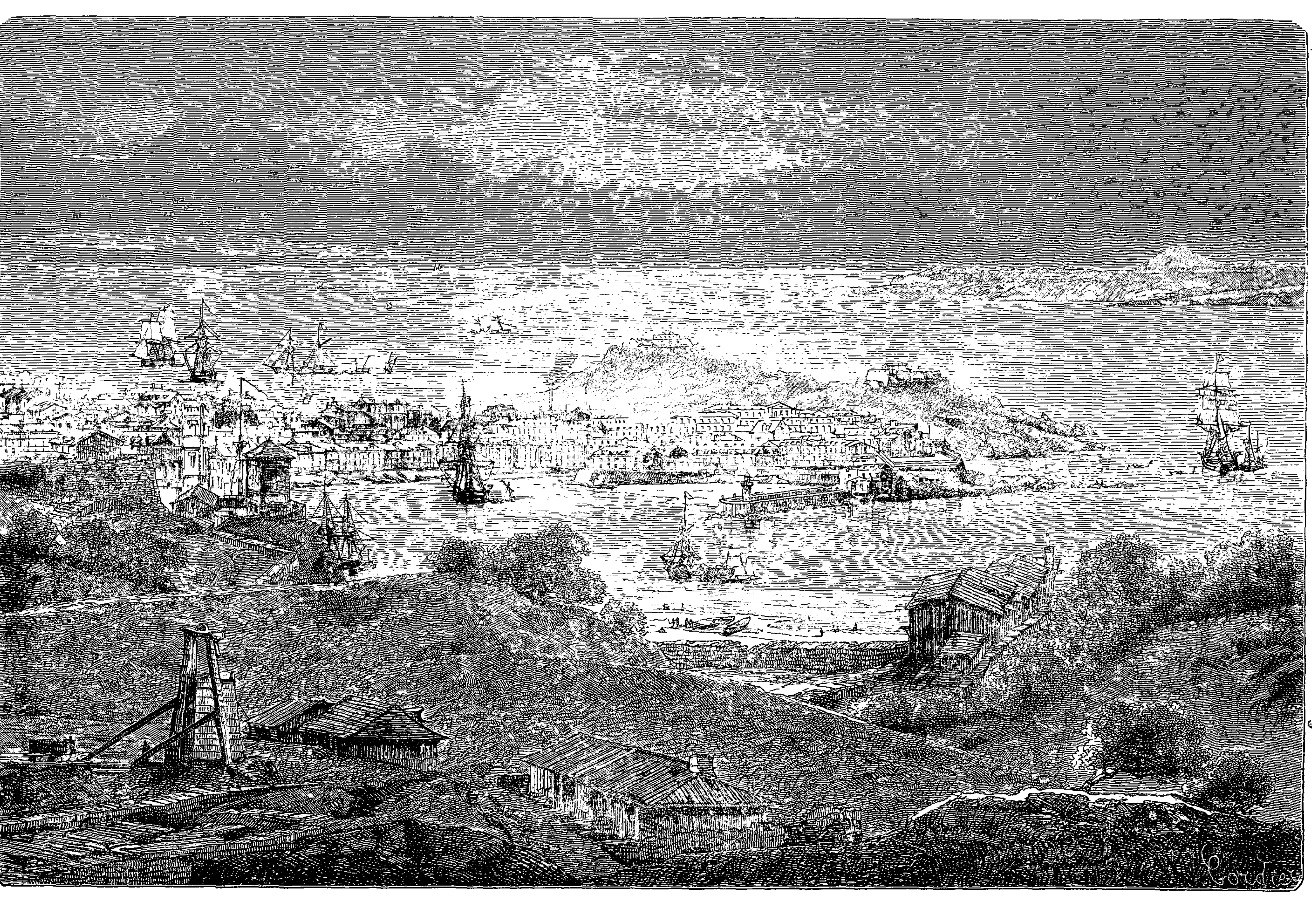
Il est peu de côtes aussi redoutées du navigateur que les côtes du Cornouailles, et avec bien plus de raison encore que celles du Pont-Euxin elles mériteraient le titre que celles-ci ont reçu des anciens, par ironie bien entendu. Chacun sait que le Pont-Euxin signifie en grec la mer hospitalière; les Grecs, ces éternels amis des figures de rhétorique, en mettaient jusque dans la géographie et baptisaient leurs mers par antiphrase.



Phare dans la baie de Saint-Just. — Dessin de Durand-Brager.

Les phares, les lumières flottantes suffisent bien pour annoncer au navigateur l'approche des côtes ou d'un écueil; mais le naufrage a lieu quand même dans les mauvais temps.

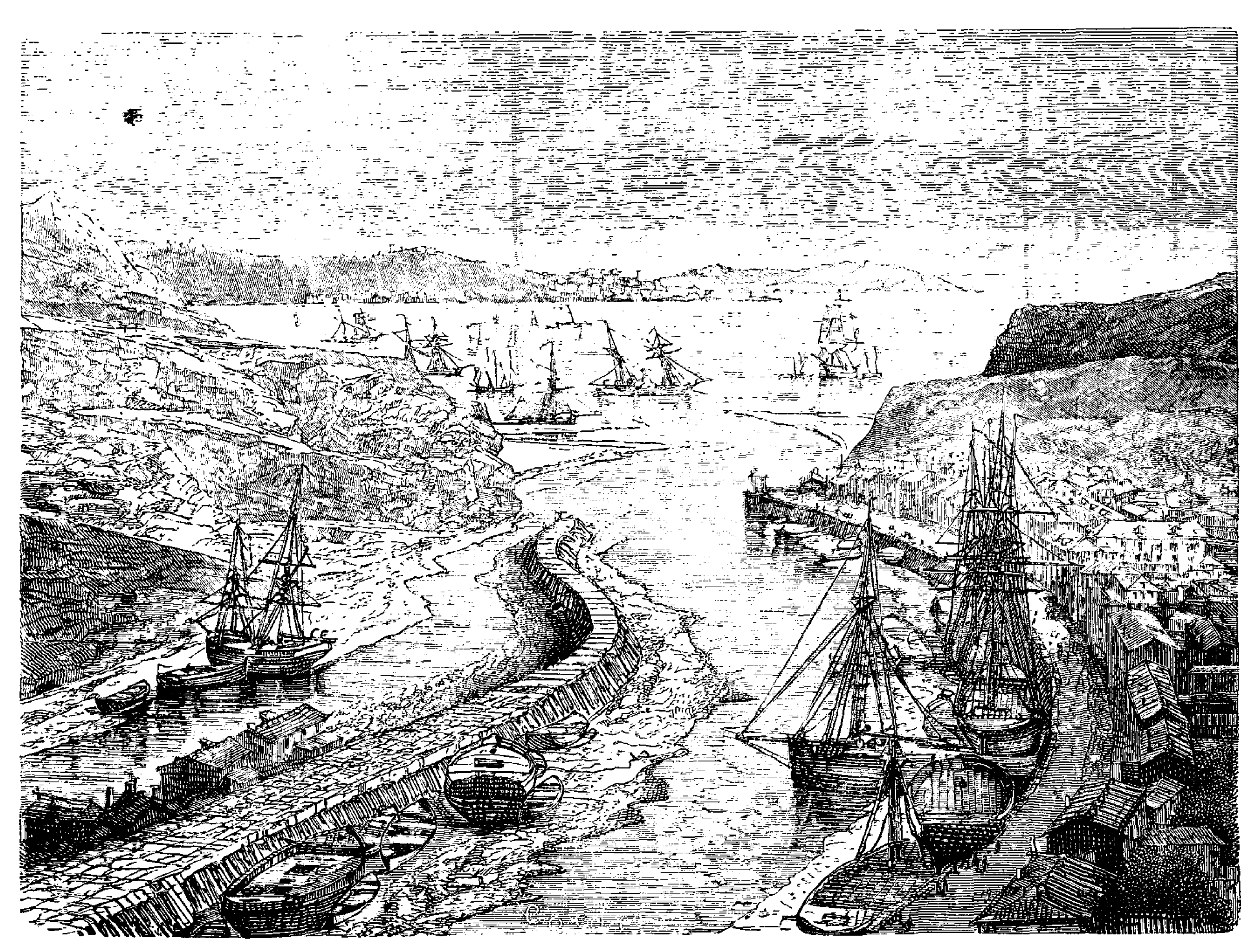
Les Anglais ont essayé de conjurer le mal à l'aide de la belle institution des *life-boats* ou bateaux de sauvetage, que nous venons d'introduire en France. Lutter contre le naufrage lui-même, essayer d'arracher le plus de victimes possible à la mer en courroux, cela est grand, cela est sublime. Quand un signal de détresse se fait entendre sur la mer, quand un navire tire le canon d'alarme, allume le tonneau de résine, ou met son pavillon en



Vue de Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.

berne, aussitôt le *life-boat* est mis à l'eau et de courageux marins, montés sur le frêle esquif, vont porter secours aux naufragés. Plus ils en sauvent et plus ils rentrent contents au port. Partout sur la côte du Cornouailles, jusque dans les plus petits ports, existent des *life-boats*, à Fowey, à Falmouth, au cap Lizard, à Penzance, au cap Lend's end, à Saint-Yves, à Hayle, à Padstow, à New-Quay. Tout le monde concourt à leur acquisition, souvent aussi c'est un cadeau du plus riche personnage du pays. Chacun se dispute l'honneur d'y monter dans les jours de péril. Les sauveteurs anglais ont pour le *life-boat* le même amour que les pompiers américains pour leurs machines hydrauliques. Ils le soignent, le caressent, le parent, lui cherchent le plus bel abri. Il n'y a que les pays de *self-government* où de pareils élans se rencontrent. Laissez le citoyen livré à lui-même, laissez-le agir librement, il saura bien se tirer d'affaire, que dis-je il fera merveille.

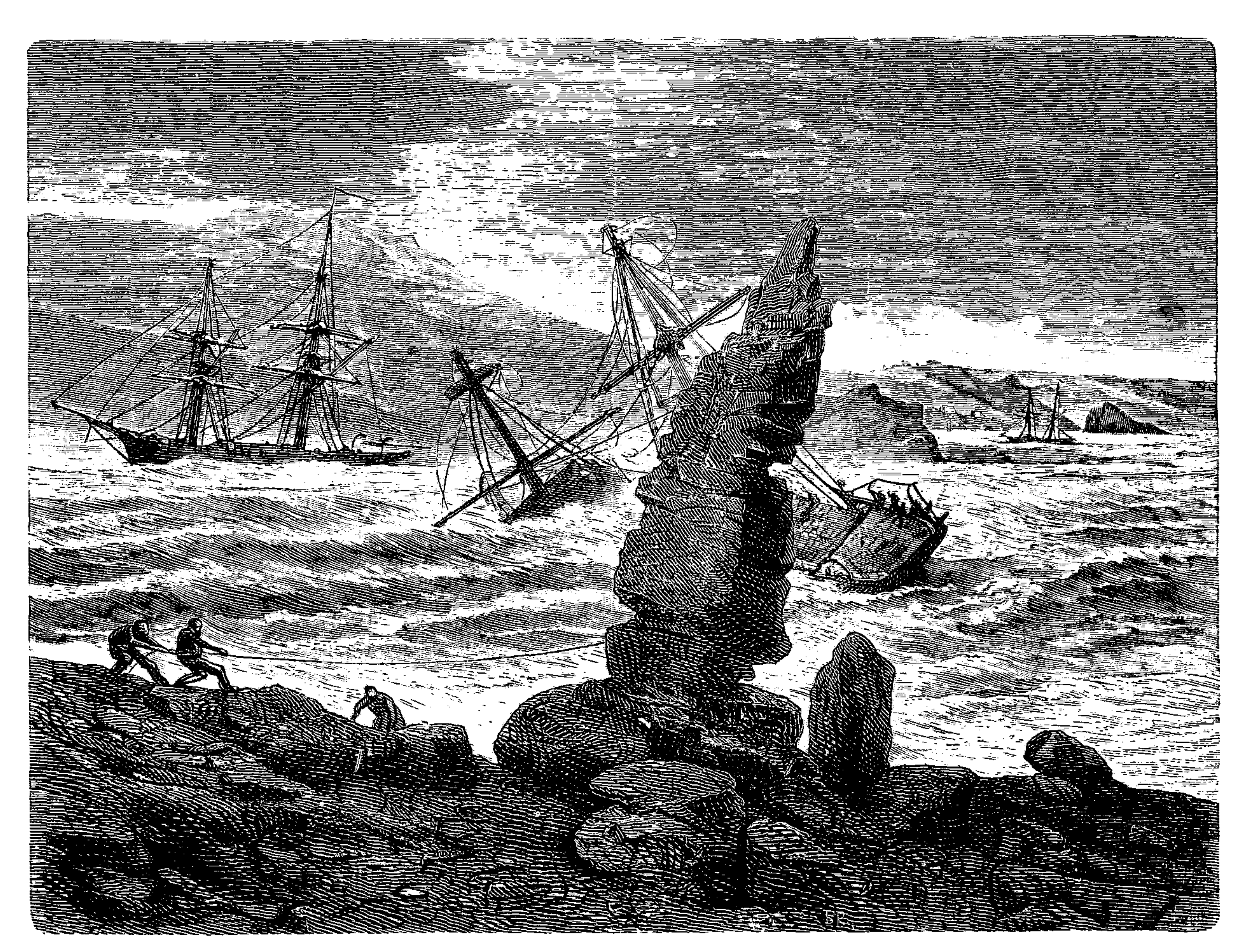
C'est surtout par les jours de brume que les côtes du Cornouailles, soit celles qui regardent la Manche, soit celles qui se tournent vers l'Atlantique, sont dangereuses pour le marin. Le péril se fait même sentir souvent bien avant sur l'Océan. En 1860, je revenais de Saint-Thomas dans les Antilles, sur le magnifique steamer anglais *Shannon*. Nous filions douze à quinze nœuds à l'heure et le navire emportait fièrement vers l'Europe une cargaison de huit cents passagers venus de tous les points des deux Amériques : les grandes et les petites Antilles, le Mexique, la Californie, le Pérou, le Chili, etc. Pendant les premiers jours de la traversée la navigation avait été des plus belles : mer calme, faible brise, ciel pur. On avait même pu reconnaître au loin, en passant, les Açores, dont un des pics volcaniques, le plus élevé, celui de Fayal, se montrait vaguement sur les eaux. En approchant des côtes de France l'atmosphère jusque-là limpide devint tout à coup si brumeuse qu'on y voyait à peine autour du navire. On sonnait la cloche à l'avant pour éviter la rencontre d'autres bateaux, et de moments en moments on jetait la sonde au fond de la mer. La composition du fond est très-régulière en ces endroits, elle varie avec la distance à la terre ferme et suivant qu'on ramène du sable, du sable et des coquilles, des coquilles et de la vase, on sait qu'on est plus ou moins rapproché des côtes. Pendant deux jours nous restâmes en cet état. Le navire, naturellement, avait fort ralenti sa marche. On entra dans la Manche comme on put, au flair pour ainsi dire. Les passagers, auxquels cette brume épaisse imposait un si long retard au moment même de l'arrivée, étaient inquiets, chagrins. On mumurait contre les éléments, contre le ciel lui-même ; quand tout à coup la nue se déchire, le voile disparaît : nous étions devant l'île de Wight, dans le chenal de Solent, à quelques



Le port de Hayle. — Dessin de Durand-Brager.

milles à peine de Southampton, terme de notre voyage. A peine eûmes-nous le temps de saluer *le Great-Eastern* tristement ancré dans ces eaux, que déjà le signal réglementaire *stop!* se faisait entendre et que notre steamer, heureusement arrivé au port, déroulait bruyamment la chaîne de ses ancres. *All is well that ends well,* « tout est bien qui finit bien », dit un passager du bord qui ne jurait que par Shaskspeare, mais que serait-il advenu de nous, si une rencontre eût eu lieu avec quelqu'un des navires toujours très-nombreux dans ces eaux, ou si, manquant le canal de la Manche, nous fussions allés butter, comme cela arrive souvent aux navires à voiles, contre les rochers à pic du cap Land's end fort mal découpés pour le marin? La brume est quelquefois plus dangereuse que le mauvais temps, au dire même des plus vieux loups de mer.

Le point le plus périlleux de toute la côte du Cornouailles est certainement le cap Lend's end qui de tout temps, à cause de sa position même, a été fertile en naufrages. A Lennen, ce pauvre village de marins et de pêcheurs, le dernier lieu habité du Cornouailles, on n'entend que de tristes récits. Il est peu d'années qui se passent sans quelque catastrophe navrante. Lamentables sont tous ces naufrages, où les navires jetés contre les anfractuosités à pic de la côte, périssent le plus souvent sans espoir de secours. Il n'y a pas longtemps,



Une tempête au cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

un bâtiment qui venait de Newcastle perdit ainsi, dans une tourmente qui l'assaillit au cap Lend's end, tous ses hommes un à un, sans qu'on pût du rivage venir en aucune façon à leur aide. Il ne restait plus à bord que le capitaine et sa femme. On finit, après les plus longs efforts, par leur faire passer une corde; mais ce fut une lutte entre eux deux à qui se la ceindrait le premier. Le capitaine consentit enfin à se lancer à l'eau et arriva au rivage tout meurtri. Sa femme, soit qu'elle eût mal noué la corde, soit crainte ou hésitation, se noya.

Au milieu de tous ces dangers de l'Océan et dans cette lutte incessante avec les éléments s'est formée, sur toute la côte du Cornouailles, une rude population de marins et de pêcheurs, braves, aguerris, rompus à toutes les fatigues, vivant de rien, contents de leur sort.

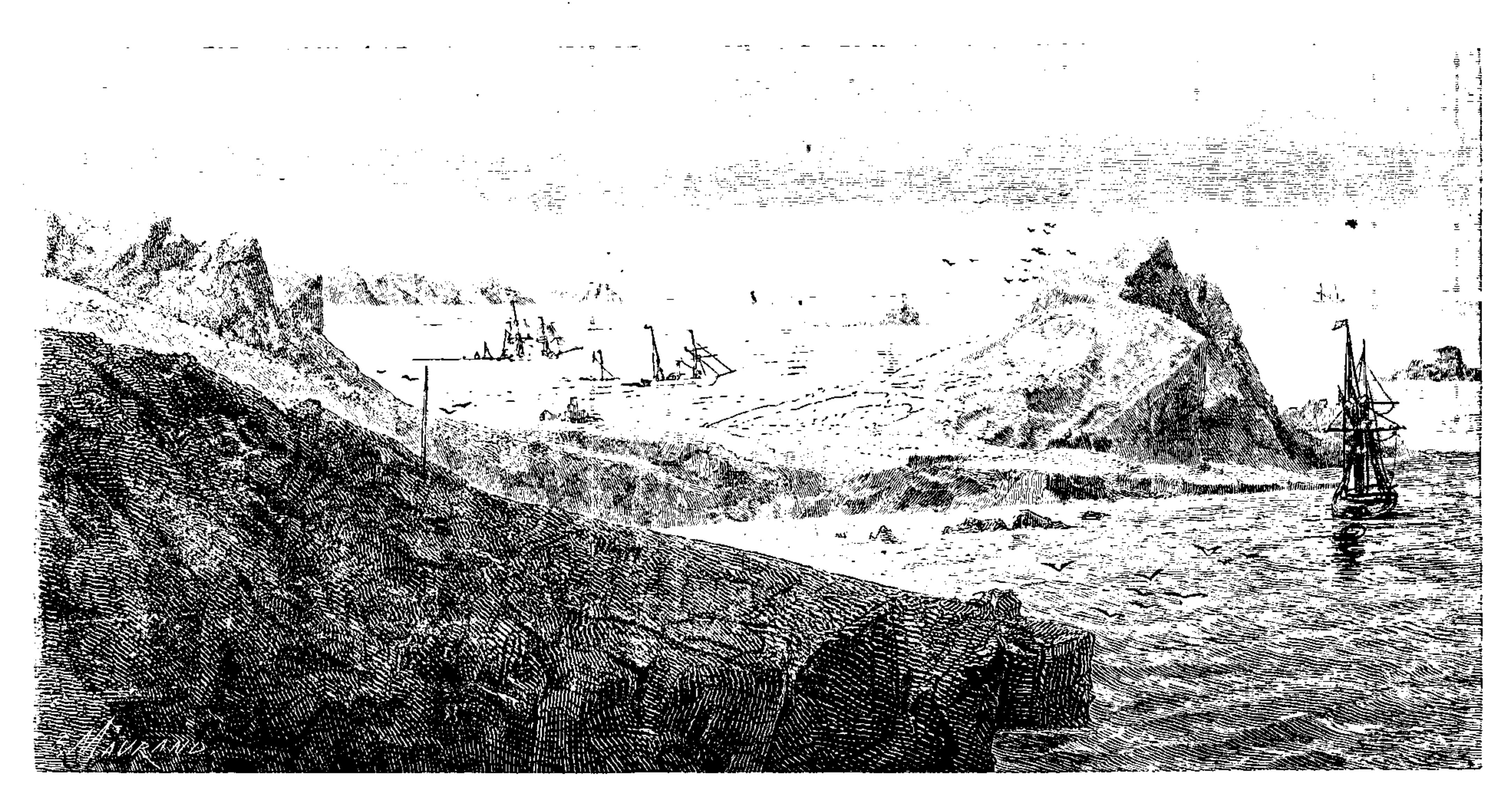
Ce type du marin, peut être opposé à celui du mineur, et il est non moins curieux à étudier. On ne sait vraiment à qui donner la préférence. Tandis que le mineur lutte sous terre contre toutes sortes de périls, les éboulements, l'irruption des eaux, l'explosion imprévue des mines, le manque d'air respirable, la fatigue des longues échelles, le marin brave sur les eaux non moins de dangers incessants : la tempête, les vents déchaînés, la mer en courroux, les écueils. L'un, le mineur travaille le plus souvent pour enrichir autrui. De toutes ces richesses qu'il arrache aux entrailles du sol, il ne

lui revient que la plus infime part, celle que forme son salaire quotidien, à peine de quoi satisfaire à ses besoins les plus pressants. L'autre, le marin, travaille aussi la plupart du temps pour enrichir ses supérieurs. De toutes ces riches cargaisons qu'il porte, de tous ces gros bénéfices réalisés sur le fret du voyage, presque rien n'est pour lui : il a sa paye, et voilà tout. Pêcheur, il n'est guère plus heureux. Le bateau ne lui appartient pas, ou il le doit presqu'en entier, ce qui souvent est pire, car il faut payer de gros intérêts qui le ruinent. Si la pêche n'est pas heureuse, il faut rentrer à la maison les mains vides et nourrir tout de même la famille, qui attend après le gain du père. Le mineur, le marin, le pêcheur, concourent tous également au bien-être des classes riches. Honorons ces courageux artisans, élevons-les jusqu'à nous. Ils travaillent, ils souffrent sans se plaindre, et, pour toute une vie de privations et de fatigues, n'attendent pas la plus petite récompense ici-bas.

Quand on entre dans les maisons de ces marins et de ces pêcheurs du Cornouailles, on est tout heureux d'y trouver comme un air de calme et je dirai presque de bien-être, qui contraste avec la vie du bord. Aussi bien, ces braves enfants du Cornouailles sont tous de souche antique, s'il faut en croire leurs récits.

Un jour que la princesse Zénobie, qui régnait sur Tyr et Sidon, était venue charger à Ictis l'étain du Cornouailles, une tempête s'éleva comme on en voit si souvent sur ces côtes. Le bateau était sur le point de sombrer; les matelots se jetèrent à l'eau, emportant la reine sur leurs épaules; les courtisans, qui ne savaient pas nager, se noyèrent misérablement.

Arrivés au rivage, les marins bâtirent une petite cahute pour la reine, et un jeune noir, qui remplissait à bord les fonctions de mousse, éventa Zénobie avec une branche de bruyère.



Le cap Cornouailles. — Dessin de Durand-Brager.

Les matelots qui étaient de braves gens, allaient tous les jours pêcher pour empêcher la reine de mourir de faim. Les plus beaux poissons étaient pour elle. Ils cueillaient même le long de la plage une mousse que la mer produisait alors en abondance et en préparaient, en la faisant bouillir dans l'eau, une gelée fort agréable.

Mais il n'est rien qui dure ici-bas. Les matelots finirent par se lasser de cette vie quelque peu monotone, et se répandirent dans le pays où chacun d'eux prit femme. Le page noir lui-même disparut. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de lui non plus que de Zénobie (l'histoire a des oublis de ce genre), mais ce que l'on sait fort bien, ce que la tradition a constaté, c'est que les pêcheurs et les marins actuels du Cournouailles descendent tous du mariage des matelots phéniciens avec les filles bretonnes du pays. Il n'y a pas à plaisanter là-dessus.

Tel est ce pittoresque comté du Cornouailles, aussi curieux à étudier sur les rivages que dans l'intérieur, sur mer comme sous terre. Après nous être promenés dans les mines de ce riche pays, il fallait bien en étudier aussi un côté de la vie maritime. On vient de voir qu'il y a plus d'un point de ressemblance entre le marin et le mineur. Les pêcheurs, du reste, qui mettent toutes leurs espérances dans le produit de leurs recherches sous-marines, ne peuvent-ils pas dire aussi comme les mineurs d'étain de Saint-Just : *We seek hidden treasures*, nous cherchons des trésors cachés?

L. SIMONIN.



REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1865

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Une recrudescence d'études bibliques. Les récentes explorations en Palestine. M. le duc de Luynes. — Récentes informations sur l'intérieur de la Péninsulearabe. Publication du Dr Wetzstein. Une grande découverte physique.— Excursion de M. Guarmani. Curieux voyage de M. Palgrave. L'Arabie et ses prestiges. — Les modernes explorateurs de l'Afrique et les *Mittheilungen* de Petermann. — Le capitaine Speke. — Plans et projets. Le baron de Decken au Kilimandjaro. Du Chaillu sous l'équateur. Le Dr Livingstone au Nyassa. MM. Mage et Quentin sur le haut Dhioliba. Gerhard Rohlf au pays des Tibbous. — Une lettre de Du Chaillu. — Projet d'une nouvelle expédition anglaise aux terres arctiques. La route du pôle. Le capitaine Osborne et le docteur Augustus Petermann.— Une séance de la Société de Géographie de Paris. — Notre position scientifique en Cochinchine.

I

On s'est beaucoup occupé de la Palestine et de la Syrie dans ces derniers temps; depuis les mémorables explorations du professeur américain Edward Robinson, qui ont ouvert, en 1838, une ère nouvelle aux études de géographie biblique, il ne s'était pas produit un pareil mouvement scientifique dans ce coin consacré de l'Asie. Un de nos archéologues les plus profondément versés dans l'étude des inscriptions, M. Henri Waddington,— bien Français malgré son nom, — a fait il y a quatre ans un magnifique voyage dans une partie de la Syrie septentrionale à peu près inexplorée, et il en a rapporté une riche moisson qui n'est pas encore livrée à la science. L'Académie des inscriptions a tout récemment appelé dans son sein l'éminent voyageur; c'est un choix qui honore l'Académie et auquel on ne peut qu'applaudir sincèrement. D'autres explorateurs ont sillonné la Terre sainte en diverses directions, et préparent aussi pour la publication les résultats de leurs recherches : il suffit de nommer M. de Saulcy, notre savant et spirituel académicien, M. Victor Guérin et M. de Vogüé, tous connus depuis longtemps par de bons et solides travaux, pour que l'on puisse juger de ce que la parfaite connaissance du pays, de ses populations et de ses antiquités, va devoir à cet ensemble d'études locales simultanément poursuivies par des hommes éminemment compétents.

Une autre expédition dont on attend la publication complète avec une vive impatience, est celle de M. le duc de Luynes. Organisée sur de larges bases avec la munificence éclairée dont l'illustre académicien a déjà donné tant de preuves; composée d'hommes habiles et rompus aux observations, ingénieurs, physiciens, géologues, astronomes, et à leur tête M. de Luynes luimême, archéologue éprouvé; ayant étendu ses investigations sur le bassin tout entier de la mer Morte, dont le côté oriental était jusqu'à présent fort imparfaitement connu, et s'étant portée sur d'autres points non moins intéressants de l'Asie occidentale, cette belle expédition sera sûrement une des plus fructueuses de notre temps. La position de M. le duc de Luynes est exceptionnelle, sans doute; mais elle le serait encore en dehors même d'une fortune princière, car ils seront toujours rares les hommes qui joindront à un grand nom et à une grande position l'amour ardent de la science, — non cet amour de dilettante que l'argent rend facile et qui se montre à ses heures, mais une passion active et durable qui se traduit par de profonds travaux et de nobles entreprises. Joseph Banks, dont le souvenir s'offre involontairement à la pensée quand on prononce le nom de M. de Luynes, a été pendant soixante ans l'orgueil de l'Angleterre; la France n'a pas moins droit d'être fière du généreux instigateur de l'expédition de la mer Morte. Un pays ajoute à sa grandeur morale lorsqu'il entoure de gratitude et de respect les hommes qui l'honorent par leur savoir et leur caractère.

Après tant de belles études qui, depuis vingt-cinq ans, ont couvert tout le sud de la Syrie et le bassin de la mer Morte d'un vaste réseau d'explorations topographiques, de recherches historiques et de déterminations d'altitudes; après l'expédition de M. de Luynes, qui a repris une partie de ces études, particulièrement au point de vue physique, et qui les a contrôlées ou vérifiées; après une expédition anglaise presque simultanée, qui, sous la direction d'un officier de la marine royale, M. Wilson, a dû exécuter de son côté un nivellement trigonométrique depuis Jaffa jusqu'à Jérusalem, et de Jérusalem au bord de la mer Morte; après tant de travaux, disons-nous, entourés de toutes les garanties d'exactitude que la science peut offrir, il ne semblait pas qu'une expédition nouvelle dirigée sur les mêmes points fût d'une nécessité bien urgente; cependant il vient de se former à Londres une association, soutenue, à ce qu'il paraît, par de hauts patronages et qui a déjà réuni de puissants moyens d'action, dans le but, entre autres recherches, de mesurer à nouveau la hauteur absolue du sol de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée et la dépression de la mer Morte au-dessous de

Jérusalem. MM. Lartet et Vignes, les deux observateurs de l'expédition de M. le duc de Luynes, ont trouvé pour la dépression de la mer Morte trois cent quatre-vingt-douze mètres (neuf mètres de moins que le chiffre du lieutenant Lynch en 1848), et pour l'altitude de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée sept cent soixante-dix-neuf mètres. Ces chiffres ont été donnés, il est vrai, par les indications du baromètre, mais au moyen d'observations simultanées prises dans les meilleures conditions. On nous apprend qu'un ingénieur allemand, quelques mois après le passage de M. de Luynes, a fait le nivellement par stations entre Jaffa et la ville sainte, et que son chiffre final a été pour Jérusalem une altitude de sept cent soixante-quatorze mètres, chiffre à peu de chose près identique, comme on voit, à celui de M. Lartet. Il ne faut pas nous plaindre, au surplus, de cette ardeur d'émulation dans l'étude d'une contrée à laquelle se rattachent de si grands souvenirs; en fait de recherches scientifiques, comme en bien d'autres choses, il faut un peu le superflu pour avoir le nécessaire.

II

Il est une contrée, qui touche à la Syrie, où de longtemps on n'aura à se plaindre d'un superflu d'explorations : c'est l'Arabie; les déserts qui l'entourent, non moins que l'immensité de son étendue et les dispositions médiocrement sympathiques de ses tribus, ne la défendent que trop contre les curiosités indiscrètes. Depuis quelques années, cependant, il s'est fait là aussi de remarquables percées. Le consul de Prusse à Damas, le docteur Wetzstein, savant déjà connu par de fructueuses explorations de cette curieuse partie de la Syrie orientale qu'on appelle le Haourân, a recueilli de nombreux renseignements sur l'Arabie centrale, des notices, des itinéraires, etc., de la bouche de différents cheïkhs et de conducteurs de caravanes, et il envoie ces documents au journal géographique de Berlin[1], en les accompagnant de commentaires tirés d'auteurs arabes en partie inédits; c'est une précieuse addition à la topographie de l'intérieur de la péninsule. Un Italien de Livourne, M. Guarmâni, qui remplit à Jérusalem les fonctions de directeur des postes au nom de la France, a fait, dans les premiers mois de 1864, un voyage au pays de Chomèr, dans la contrée des Ouâhabites, et il a envoyé son journal à la Société de géographie de Paris, qui le fait traduire pour le publier. L'objet spécial de M. Guarmani était l'acquisition de chevaux de race dans le pays où ils sont particulièrement renommés; mais sans être ce que l'on nomme un voyageur savant, un explorateur, on peut recueillir de très-bonnes notions sur une contrée peu connue, sur la physionomie du pays, sur les localités visitées, sur la nature et la direction des chemins, sur les populations et leurs habitudes, et c'est en effet par cette nature d'informations que se distinguent les notes, d'ailleurs étendues, du voyageur italien. Le célèbre Moorcroft, à qui l'Europe doit une des meilleures relations qu'elle possède sur les contrées alpestres qui confinent au nord-ouest de l'Inde, n'était aussi qu'un médecin vétérinaire, directeur des haras de la Compagnie des Indes.

Enfin, une troisième relation, plus importante encore que les deux précédentes (du moins dans le rapport des informations ethnographiques), celle de M. Gifford Palgrave, est au moment d'être mise au jour par une maison de Londres. Elle sera accompagnée d'une carte de M. Henri Kiepert, le savant géographe de Berlin. M. Palgrave est le second Européen qui aura accompli d'une mer à l'autre la traversée de l'Arabie centrale; le premier est le capitaine Sadlier, de l'armée britannique de l'Inde, qui, en 1819, a coupé la péninsule depuis el-Katif, sur le golfe Persique, jusqu'à Yambo sur la mer Rouge, mais dans des conditions d'observation et d'étude infiniment moins favorables que celles de M. Palgrave. Un séjour de plusieurs années à Damas avait donné à celui-ci un parfait usage pratique de la langue arabe, chose d'une si grande importance. Poussé par la seule curiosité scientifique, il a voyagé sous les dehors non d'un musulman, supercherie toujours hasardeuse pour un Européen, mais d'un Arabe chrétien de Syrie. Il a traversé ainsi toute la péninsule arabe du nord-ouest au sud-est, depuis Gaza, sur la Méditerranée, jusqu'à Maskât sur la mer d'Oman, étudiant le pays, observant les tribus, faisant surtout un long séjour dans le Nedjed, qui est le pays central des Ouâhabites, et recueillant sur ce peuple singulier des informations aussi neuves que curieuses. Je n'insiste pas davantage sur ce remarquable voyage que je ne connais encore que par les communications verbales de M. Palgrave, mais dont la relation complète est, je l'ai dit, au moment de voir le jour.

III

J'ai dit que par son importance la relation de M. Palgrave peut être mise au premier rang des précieux documents qui nous ouvrent en ce moment des horizons tout nouveaux sur l'intérieur de l'Arabie; à ne considérer que le côté physique, je ne sais si la prééminence ne pourrait pas être donnée aux communications du docteur Wetzstein. Nous n'en avons encore que les deux premiers fragments, et déjà il y a là des faits absolument nouveaux, qui ne vont à rien moins qu'à changer toutes les idées reçues sur la nature et la configuration de l'Arabie centrale. C'est quelque chose de tout à fait analogue à ce qui est survenu depuis quinze ans pour la géographie du Sahara. Il y a quinze ans à peine, le Sahara n'était pour nous qu'une expansion indéfinie de plaines arides, de sables mobiles soulevés et balayés par les vents, la terreur des caravanes et souvent leur tombeau. Depuis que nos voyageurs ont vu de près ces terribles solitudes; depuis que Barth, le grand explorateur, en a coupé du nord au sud la partie centrale, que des officiers intelligents ont été chargés par le colonel Fai-

1. *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde.* La 1re partie des communications du Dr Wetzstein est au n° 139 (janvier), la 2e partie au n° 142 (avril).

dherbe, l'actif gouverneur de notre colonie sénégalaise, de reconnaître les oasis maures situées entre le Sénégal et le Maroc; depuis que les parties qui avoisinent au sud nos trois provinces algériennes ont été parcourues par nos colonnes ou étudiées par nos ingénieurs, et qu'Henri Duveyrier les a sillonnées de ses belles explorations; depuis ce remarquable ensemble, disons-nous, de voyages et d'études locales, la carte du Sahara s'est transformée. Les plaines de sable en occupent toujours d'immenses étendues; c'est toujours « le pays de la soif, » selon l'énergique expression du pasteur arabe : mais ce n'est plus ce désert d'une nudité monotone que nous nous étions toujours figuré. Il y a des cantons montagneux qui sont de véritables Suisses, hérissées de montagnes neigeuses, coupées de vallées verdoyantes, remplies de sources vives et d'eaux courantes, pleines, en un mot, de fraîcheur et de vie; et en dehors même de ces oasis privilégiées, le désert proprement dit qui les entoure est lui-même sillonné d'une multitude de vallées sèches qui révèlent la présence de l'eau à certaines époques, et dont quelques-uns sont d'une immense étendue, — l'Ighargh'ar, par exemple, dont le lit, que les pluies remplissent par fois à pleins bords, se déploie sur une étendue de trois cents lieues et plus à travers le pays des Touâreg, au sud de notre province de Constantine.

Les renseignements indigènes recueillis par le docteur Wetzstein nous apportent pour la première fois des informations analogues sur le centre de l'Arabie. Ces informations n'ont pas seulement sur beaucoup de points le mérite de la nouveauté absolue; elles relient entre eux, et nous montrent souvent dans leur signification inaperçue, nombre de faits de détail dont on n'avait pas jusqu'à présent compris l'importance faute d'en avoir connu la liaison. Ainsi nous voyons apparaître pour la première fois — une véritable révélation! — un immense ouâdi, qu'on pourra nommer le fleuve de l'Arabie, dont le lit tantôt à sec, tantôt rempli d'eaux rapides et profondes, coupe la péninsule du sud au nord depuis le cœur du Yémèn jusqu'aux approches de l'Euphrate inférieur, sur une étendue de quatorze ou quinze degrés à vol d'oiseau, trois à quatre cents lieues! Tous les courants, continus ou temporaires, qui sortent de la grande chaîne côtière de l'ouest de l'Arabie, depuis les environs de la Mekke, vers la 22ᵉ parallèle, jusque vers Sana'a, capitale du Yémèn, par 16 ou 17 degrés de latitude, appartiennent à cette grande artère centrale dont ils forment la tête. Je ne puis que signaler ce nouveau fait géographique, destiné peut-être, par lui-même et par ses conséquences, à prendre rang parmi les découvertes les plus considérables de notre temps.

Si cet immense ouâdi se trouvait être le Phison, un des quatre fleuves, ou plutôt une des quatre branches du grand fleuve de l'Éden cité par la Genèse dans sa description du Paradis terrestre, ne serait-ce pas aussi une découverte considérable pour la géographie biblique? C'est là un thème que je n'ai certes pas à développer ici, mais qui pourrait dès à présent, je puis l'affirmer, s'appuyer de très-fortes raisons, — j'entends de raisons puisées seulement dans le domaine de l'histoire et de la géographie positive.

IV

L'Arabie est un de ces pays dont on ne peut parler avec indifférence; le nom seul éveille en nous je ne sais quel frémissement de curiosité et de vif intérêt. Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, cette vaste péninsule semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant elle n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Samarkand, Cordoue, Séville et Grenade, noms magiques qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. Au nom de l'Arabie, notre esprit associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé jusqu'à présent que les contours, et quelques lignes encore trop rares de ses parties intérieures; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde, et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile, et aussi plus d'une question importante de géographie biblique et d'ethnographie; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement, quand elles seront complétement déchiffrées, à jeter de grandes lu-

mières sur l'ancienne histoire et sur la géographie de l'Arabie méridionale. Et puis enfin, le peuple arabe nous touche maintenant de près; et quand nous étudions à son foyer les antiquités ou les mœurs de la race, nous apprenons à mieux connaître une nation dont près de deux millions sont aujourd'hui les sujets de la France.

V

Si des contrées centrales, où nous ont conduits MM. Wetzstein, Palgrave et Guarmani, nous nous portons au sud-ouest vers le pays des parfums que les Anciens saluèrent du nom d'Arabie Heureuse; si nous franchissons le détroit, large de quelques lieues, qui sépare ici la pointe extrême de l'Arabie de la côte d'Afrique, nous touchons à la terre que depuis quinze ans ont sillonnée tant de grandes explorations, vingt noms illustrés par ces glorieuses entreprises se pressent ici dans nos souvenirs : Barth et Vogel, Livingstone, Richard Burton, Speke, de Heuglin, Antoine d'Abbadie, explorateurs intrépides à qui la géographie africaine a dû de nos jours ses conquêtes les plus glorieuses; Krapf et Rebmann, qui ont les premiers signalé, presque sous l'équateur, l'existence des grandes montagnes neigeuses de Kénia et de Kilimandjaro; le baron de Decken, qui a confirmé leur témoignage, et confondu le scepticisme intrépide des contradicteurs de cabinet; Du Chaillu, l'aventureux pionnier du pays des Gorilles; Werne, Hartmann, Baker, Lejean, Petherick, Munzinger, qui ont tant ajouté à notre connaissance du haut bassin du Nil et de la Nubie supérieure; et l'héroïne de cette région redoutable, miss Alexandrina Tinné, qui n'a pas craint d'affronter, dans son ardeur pour la science et les choses inconnues, les mille dangers qu'y présentent à chaque pas le ciel, la terre et les hommes[1]. M. de Heuglin, un des survivants de cette expédition fatale, vient d'en donner la relation d'après ses notes personnelles; elle remplit tout un épais cahier du précieux recueil géographique qui se publie à Gotha sous le titre de *Mittheilungen*[2], recueil qui rend à la science, sous la direction savante de M. Augustus Petermann, d'inappréciables services. Les *Mittheilungen* n'ont qu'un défaut, bien grand il est vrai pour l'immense majorité des lecteurs français, c'est d'être écrites en allemand; encore peut-on dire que les excellentes cartes, toutes originales, qui les accompagnent en grand nombre, sont tout aussi bien françaises ou anglaises qu'allemandes, — une carte est de toutes les langues, — et qu'elles en font un recueil européen dans la plus réelle acception du mot. Ainsi, tous ceux que les choses géographiques intéressent verront avec un plaisir extrême la grande et belle carte jointe à la relation de M. de Heuglin, et qui agrandit ou modifie notablement les données antérieures[3]. On me pardonnera cette parenthèse; je ne puis passer à côté de telles publications, qui sont des œuvres tout à la fois de savoir et de conscience, sans les saluer du plus profond du cœur.

VI

J'ai prononcé le nom de Speke. Je n'ai pas, après six mois d'intervalle, à annoncer le triste et vulgaire accident (un accident de chasse, personne ne l'ignore sans doute), où le courageux voyageur est venu, jeune encore, trouver la mort au milieu de sa patrie, après avoir échappé à tous les dangers de son hasardeux voyage; mais nous devons un hommage à sa mémoire. Ceux de mes lecteurs qui veulent bien suivre les rapides aperçus de ces Revues semestrielles savent quelle a été l'appréciation qu'à mes risques et périls j'ai donnée, dès la première heure, sur les découvertes du capitaine Speke et leur portée réelle; je n'y insisterai pas. On me permettra seulement, sur un sujet qui en ce moment encore préoccupe vivement l'attention du monde géographique, particulièrement en Angleterre, de répéter ici quelques mots que j'ai prononcés ailleurs :

« Si l'exaltation du triomphe bien naturelle en une heure d'enthousiasme, si les ovations que l'Angleterre lui a décernées n'ont pas été tout à fait justifiées par l'étendue de ses observations et la nature de sa relation; si Speke, en un mot, n'a pas « découvert les sources du Nil, » comme ses amis et lui-même l'ont proclamé un peu trop complaisamment, il n'en a pas moins accompli, lui le premier, un des plus mémorables voyages dont se glorifiera notre époque. Ce qu'il n'a pas fait et n'a pu faire est devenu, grâce à lui, une entreprise comparativement facile. L'impartialité historique, qui donne à tout, hommes et choses, sa véritable place, ne fera de Speke ni un Humboldt ni un Burckardt; mais elle n'attachera pas moins à son nom une renommée désormais impérissable, à côté des plus grands et des plus beaux noms dont s'honore l'histoire contemporaine des découvertes géographiques. »

La traduction française de la relation de Speke, parue depuis quelques mois[1], a mis chez nous cette grande page d'histoire géographique entre les mains de quiconque tient à suivre les progrès de la science du globe. Due à une plume facile, et sobrement émondée en quelques parties où l'exubérance des détails nuit, dans l'original, à l'ensemble du récit, cette édition française contribuera puissamment à étendre la popularité déjà acquise au nom du voyageur.

Relever quelques assertions hasardées et redresser de palpables exagérations, ce n'est pas diminuer, c'est épurer et agrandir la gloire de l'explorateur, en la dégageant des assertions irréfléchies du premier enthousiasme.

1. Voir notre *Revue* précédente.
2. Ergänzungsheft, nº 15, janvier 1865.
3. Elle a été construite par M. Hassenstein d'après le journal et les observations du voyageur, et elle est accompagnée, comme toutes les cartes de M. Hassenstein, d'un très-bon et très-savant mémoire analytique.

1. Un volume grand in-8º illustré (Hachette). Voyez aussi le tome X du *Tour du Monde* (2ᵉ semestre. 1864)

VII

Il se fait en Europe, au moment où nous traçons ces lignes, un travail actif pour reprendre l'œuvre d'exploration si heureusement ouverte par le capitaine Speke. L'Angleterre elle-même, représentée en ceci par les sommités de la Société de géographie, sir Roderick Murchison en tête, le champion longtemps le plus ardent de la *découverte* effective des sources du Nil par le capitaine Speke, l'Angleterre, aujourd'hui plus calme et d'un sens plus froid, convient franchement enfin que les découvertes du voyageur sont tout à fait en dehors de la question des sources du Nil; et, sans aller jusqu'à dire, avec le capitaine Burton, que cette question, vingt-cinq fois séculaire, est plus embrouillée qu'avant le voyage de Speke, il faut pourtant reconnaître qu'en point de fait elle n'est guère plus avancée. Comme je l'ai dit, la route est ouverte; c'est beaucoup, mais c'est tout.

Cette route ouverte, il s'agit de la reprendre et d'y rattacher de nouvelles et plus complètes explorations. Les esprits s'agitent dans cette direction. M. de Decken, qui a déjà fait deux ou trois voyages de reconnaissance depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux montagnes neigeuses de Krapf et Rebmann, est parti d'Europe il y a six mois avec un bateau à vapeur de petites dimensions propre à remonter les rivières de la côte orientale d'Afrique, se proposant d'arriver encore une fois par cette voie au massif du Kilimandjaro et du Kénia, d'en compléter l'étude, et, s'il le peut, d'en contourner l'autre versant encore inexploré. A Londres, une souscription a été provoquée pour une expédition nouvelle, qui partirait de la côte opposée de l'Afrique australe, vers le Gabon ou le Zaïre, se porterait de là vers l'Est droit sur le grand lac central (le Tanganîka), reconnu par Burton et Speke dans le voyage qu'ils firent de compagnie en 1858, compléterait l'étude de cette grande nappe d'eau intérieure dont Burton n'a pu reconnaître (et encore incomplétement) que le côté oriental, et remonterait au nord vers la grande région des sources. C'était le plan favori de Speke depuis son retour en Europe, et nous le lui avons entendu développer avec amour lors de son passage à Paris. Enfin, Du Chaillu est retourné au Gabon au milieu de l'année dernière, ne projetant rien moins que de gagner le Nyassa de Speke en suivant à peu près la direction de l'équateur. Nous ne pouvons mieux faire connaître le plan de l'ardent voyageur qu'en traduisant la lettre même qu'il a écrite à sir Roderick, lettre dont l'abandon et la simplicité, joints à un sincère accent d'enthousiasme, ont quelque chose de touchant. La lettre est datée de la rivière Fernand Vaz (un peu au sud du Gabon), le 20 août 1864 :

« Mes instruments scientifiques et mes chronomètres me sont arrivés à la fin du mois dernier, dit-il au président de la Société de Londres. Je ne puis vous exprimer combien je me suis senti heureux quand j'ai eu entre les mains cette boîte depuis si longtemps attendue. Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous dire quels sont mes projets. Je crains maintenant que vous ne me regardiez comme un visionnaire, quand vous saurez que ce que je me propose c'est de gagner l'intérieur, de suivre ou à peu près la ligne de l'équateur, et d'aller ainsi aussi loin que possible jusqu'à ce que je rencontre quelques-unes des rivières qui tombent dans le Nil, et alors de descendre le grand fleuve jusqu'à la Méditerranée. Je ne veux pas déprécier le moins du monde les travaux des capitaines Speke et Grant; mais je pense que jusqu'à une grande distance à l'ouest des lacs et des rivières qu'ils ont vus il y en d'autres qui vont rejoindre le Nil. En fait, je ne crois pas qu'il y ait une rivière qu'on puisse appeler proprement la source du Nil, mais bien un certain nombre de rivières et de lacs dont l'origine est aux environs de l'équateur, et qui vont former ce que nous appelons le Nil. Avant de quitter l'Angleterre, je voulais seulement essayer d'atteindre jusqu'à sept ou huit cents milles dans l'intérieur, et m'installer pour un temps au milieu des indigènes; mais actuellement je suis décidé à pousser en avant jusqu'à ce que des obstacles se présentent qui m'empêchent d'aller plus loin, et alors de me régler sur les circonstances. C'est une grande entreprise, et je ne me dissimule pas les dangers qui doivent accompagner une pareille expédition. Je sais très-bien qu'il se peut que je n'en revienne pas, ou que les forces physiques me manquent pour achever ce à quoi j'aspire. Mon destin peut bien être de mourir à la peine, pauvre voyageur isolé; mais je ferai de mon mieux, et je ne vois pas de déshonneur à échouer. Je sais, et vous savez aussi, monsieur, que je n'ai qu'un but, agrandir notre connaissance de cette partie inconnue de l'Afrique. Je vais être obligé de prendre avec moi une centaine d'hommes, et je pars dans quelques jours.... »

VIII

Une pareille résolution mérite toutes nos sympathies; et si elle est poursuivie, comme je n'en veux pas douter, avec l'énergie que cette lettre annonce, elle peut conduire à des résultats importants. Il en faut dire autant du projet de voyage au Tanganîka par l'ouest. Il y a là, entre le Gabon et le grand lac, une vaste région et un grand système d'eaux absolument inconnus (celui de l'Ogobaï), dont l'exploration serait une acquisition bien désirable pour la carte d'Afrique. Il en faut dire autant encore du plan que s'est tracé M. de Decken pour l'étude complète du massif des montagnes neigeuses de l'est, et de l'idée d'une nouvelle expédition à l'intérieur de l'Afrique australe par le sud-est, pour la reconnaissance d'une autre lacune de deux cents lieues qui reste entre le sud du Tanganîka, relevé en 1858 par Burton, et le Nyassa du Mozambique, cet autre grand lac intérieur étudié à deux reprises par l'intelligent et courageux Livingstone.

Le docteur Livingstone a depuis vingt-cinq ans consacré sa vie aux explorations de l'Afrique méridionale, et nul n'aura fait plus que lui pour étendre les nouons

à peine ébauchées que l'on possédait naguère sur la géographie de cette grande région du continent africain, et sur ses populations. On connaissait seulement, et encore d'une manière bien imparfaite, la partie inférieure du Zambézi, le plus grand fleuve de l'Afrique après le Nil et le Dhioliba; M. Livingstone en a reconnu toute la partie moyenne sur une étendue de huit à neuf cents milles, et en même temps il a réuni de précieuses informations sur les pays que le fleuve arrose. On a, grâce à lui, des notions précises sur toutes ces parties du vaste plateau qui occupe l'intérieur de l'Afrique au sud de l'équateur. Une autre reconnaissance d'un très-grand intérêt, presque une découverte, que l'on doit au docteur Livingstone, est celle d'un grand lac — *Nyassa* ou *Nyanza*, selon le terme indigène qui s'applique dans cette région de l'Afrique à toutes les grandes nappes d'eau, — situé à quatre cents milles de la côte, un peu au nord du Zambézi inférieur, dans lequel il se déverse par une rivière pleine de rapides, le Chiré. Une première excursion était forcément restée incomplète; M. Livingstone avait à cœur d'en poursuivre les données déjà fort importantes. Il voulait notamment remonter au pourtour du lac jusqu'à son extrémité nord, afin de s'assurer si une grande rivière venait, comme on l'a dit, déboucher sur ce point. Cette fois encore, il ne lui a pas été possible d'accomplir cette exploration, à cause d'une colonie de Zoulous qui venaient de porter la désolation dans les territoires qui bordent le lac au nord et à l'ouest, et dont il y avait tout lieu de croire les dispositions peu amicales. Il fallut quitter le lac à une baie appelée Kotakota et s'avancer à l'ouest, dans l'espérance qu'arrivés à une centaine de milles des bords du lac on pourrait tourner vers le nord.

L'aperçu de cette course est intéressant sous plus d'un rapport.

On n'avait pas encore parcouru ces cent milles, que l'on vit un grand nombre de rivières coulant dans la direction du lac. Comme on était à l'époque la plus sèche de l'année, que d'ailleurs bien d'autres indices d'un climat très-humide se montraient de toutes parts, tels que les arbres couverts de lichens, on en put déjà conclure que la supposition d'une grande rivière qui viendrait du nord aboutir à l'extrémité supérieure du Nyanza n'est nullement nécessaire pour se rendre compte de la constance de son niveau.

De Kotakota, on voit à l'ouest, à la distance de douze à quinze milles, une ligne de hauteurs qui semble une rangée de hautes montagnes; arrivé à la partie la plus haute de la chaîne, on reconnaît que ce n'est que le bord d'une terrasse, pour laquelle le point d'ébullition de l'eau indiqua une altitude de trois mille quatre cent quarante pieds anglais (1048 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Continuant de se porter droit à l'ouest, on arriva à un point éloigné du lac d'environ cent milles. Là, tout d'abord, il se trouva que certaines rivières descendaient dans la direction du lac, et que le pays était sillonné d'un grand nombre de vallées peu profondes, exactement comme au pays de Lunda autrefois visité par le docteur Livingstone dans le cours de son grand voyage. Quelques-unes de ces vallées avaient des rivières dont les eaux s'écoulaient au sud-ouest, et on lui dit qu'elles vont se réunir à la Loangoua, qui se jette dans le Zambézi près de Zambo. Une autre rivière appelée Moïtala, ou Moïtava, coulait au N. N. O., et on lui assura qu'elle allait aboutir au Bemba, lac inexploré situé à dix jours de distance. On rencontra un certain nombre de tribus appelées Babisa, qui sont de grands trafiquants; elles courent le pays à la recherche de l'ivoire. Ces gens assuraient qu'une rivière appelée Loapola, ou Luapula, sort du lac Bemba et se dirige au couchant pour aller former un autre lac appelé Moréo, ou Moélo, et de là, plus loin encore, un troisième lac appelé Mofué, après lequel la rivière passe près de Cazembé, d'où elle tourne au nord pour aller tomber dans le Tanganîka. « Voilà ce que disaient ces hommes, poursuit le voyageur. J'aurais mieux aimé que cette rivière s'écoulât, selon mes premières idées, vers le Zambézi; je voulus mettre à l'épreuve quelques-uns de mes informants. « Va-t-elle bien où vous dites? Ne va-t-elle pas plutôt au Zambézi? » Ils se mirent à rire et à se parler entre eux. « Il dit que le Loapola s'en va au Zambézi! A-t-on jamais entendu pareille chose! » Il me fallut bien croire que la rivière a son cours au nord-ouest et va se terminer au Tanganîka. « Et que devient l'eau qui tombe dans le Tanganîka? leur demandai-je ensuite. Mais aucun d'eux ne put répondre à ma question, ni me dire si une rivière sortait ou non du Tanganîka. »

Ce voyage, on le voit, quoique trop tôt interrompu, ne laisse pas de jeter quelque jour sur la disposition physique de la partie du plateau comprise entre le Nyanza et le grand lac central de Burton (le Tanganîka;) c'est une première préparation à la reconnaissance complète qui sera bientôt poussée dans cette direction, il faut l'espérer.

Pour ne rien oublier des nouvelles explorations africaines commencées ou projetées, il nous aurait fallu dire quelque chose aussi de nos deux voyageurs sénégalais, MM. Mage et Quentin, et du voyageur allemand Gerhard Rohlf. On sait que le lieutenant de marine Mage et le Dr Quentin ont reçu de M. Faidherbe, l'actif gouverneur du Sénégal, la mission assez difficile et passablement dangereuse de descendre le haut Dhioliba jusqu'à Timbouktou, pour préparer les futurs rapports entre nos établissements sénégalais et le Soudan occidental. Les dernières nouvelles étaient rassurantes pour la santé et les prévisions des deux voyageurs; mais les circonstances ne leur avaient pas permis encore d'avancer beaucoup sur le grand fleuve du Soudan.

M. Rohlf est un Allemand, jeune encore, plein de feu et d'intelligence, qui veut essayer une reconnaissance du pays des Tibbous, à l'est du Fezzan. Si M. Rohlf réussit, il aura rempli une des grandes lacunes qui restent encore dans la carte et surtout dans l'ethnologie du nord de l'Afrique. Aucun Européen jusqu'à présent n'a vu le pays Tibbou, entre le Fezzan et le Ouadây, et il y a eu,

sur la nationalité même du peuple qui l'habite, des divergences d'opinions entre lesquelles de bonnes observations sur place peuvent seules prononcer. Quelques savants n'ont voulu voir dans les Tibbous que de purs nègres; d'autres y verraient plus volontiers une race mixte, mi-nègre, mi-berbère. Cette dernière vue, que pour mon compte je regarde comme la plus probable, a pour elle de puissantes raisons; mais un siècle de controverses ne vaut pas un mois d'observation. M. Rohlf y est bien préparé. Deux voyages dans le Maroc et le Sahara marocain et algérien ont fait apprécier en lui des qualités précieuses chez un voyageur dans ces contrées africaines, la résolution, le sang-froid, le vif désir, comme chez Du Chaillu, de glorifier son nom par quelque belle et fructueuse entreprise; et avec cela l'usage pratique de l'arabe au point d'avoir pu se faire passer pour musulman au milieu même des tribus si défiantes des oasis sahariennes, et un complet acclimatement sous le ciel du tropique. Ce sont de grandes chances de succès[1].

IX.

On le voit, l'avenir, un avenir prochain, est gros de promesses pour la géographie de l'Afrique. Je puis ajouter qu'un plan bien plus grand encore s'élabore et va bientôt se produire. Très-simple dans sa conception et offrant les plus grandes chances de succès que puisse avoir un voyage en Afrique, ce plan est tel que sans se confondre avec aucune des grandes explorations antérieures dans l'Afrique équatoriale ou tropicale, les explorations de Barth, de Livingstone, de Krapf et de Decken, de Burton et de Speke, de Heuglin et des dames Tinné, il aurait pour résultat de les relier toutes, et en les reliant de les compléter. Dans la pensée de celui de qui le plan émane, et qui l'a développé il y a quelques jours seulement au sein de la Société de géographie de Paris, un pareil voyage serait quelque chose de plus qu'une entreprise purement française, ou allemande, ou anglaise : ce serait une expédition vraiment européenne. Je ne puis entrer plus avant ici dans un pareil sujet; mais il est destiné sans doute à recevoir bientôt une grande publicité.

Ainsi donc, tout annonce que la science aura, d'ici à peu d'années, à enregistrer des résultats aussi grands, plus grands peut-être et plus décisifs, qu'aucun de ceux dont elle s'est enrichie dans ce quartier du globe depuis vingt-cinq ans.

Les explorations africaines tiennent une grande place dans les préoccupations du monde géographique; elles n'en sont pas cependant le seul objet. Un projet d'une nature bien différente a été mis en avant il y a quelques mois au sein de la Société de géographie de Londres, et y a été reçu avec une approbation universelle. Il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle expédition polaire. L'Angleterre a fait depuis longtemps de la région arctique son domaine à peu près exclusif; et celui-là, s'il peut éveiller l'émulation, ne soulèvera ni jalousie ni récriminations, car il est tout scientifique. C'est là surtout que depuis quarante-cinq ans, depuis la première expédition du capitaine Parry, s'est déployé le beau côté du caractère anglais, — l'ardeur passionnée dans les entreprises propres à honorer le pays, et une persévérance inébranlable qui ne tient compte ni des difficultés, ni des périls, ni des sacrifices. Habilement développée par son auteur, le capitaine Sherard Osborne, et vivement appuyée, dans une longue et solennelle discussion, par les hommes les plus autorisés de la marine britannique, la proposition a été acclamée comme une dette d'honneur national. Il ne s'agit plus cette fois d'explorer péniblement tel ou tel passage à travers les îles et les glaces qui obstruent les mers arctiques; il s'agit de pousser droit au pôle, sans se laisser détourner par les obstacles ou les craintes qui ont arrêté les précédentes expéditions, et, terre ou mer, d'y déployer le drapeau anglais.

Le but est bien défini; la route à suivre peut seule offrir quelque incertitude. Le capitaine Osborne, avec sa vieille expérience dans la navigation de ces parages, s'en tient à la baie de Baffin et au détroit de Smith (Smith Sound), qui longe la côte occidentale du Groënland jusqu'au delà du quatre-vingtième parallèle; mais un homme qui a fait depuis de longues années une étude spéciale de la question, le docteur Augustus Petermann (l'éminent directeur des *Mittheilungen* de Gotha), pense que la mer ouverte qui s'étend au-dessus du Spitzberg est une voie préférable. Il expose avec beaucoup de force ses vues à ce sujet dans deux lettres adressées à sir Roderick Murchison, président de la Société de Londres, et les appuie d'un savant mémoire sur la navigation et les courants des deux pôles[1]. Si l'on jette les yeux sur une carte de la région polaire, on voit que la route du Spitzberg s'élève tout droit au nord sans dévier du méridien de Londres. De la Tamise au pôle, l'intervalle est de 40 degrés, ou deux mille quatre cents milles marins, à peu près les deux tiers de la distance de Londres à Washington. Les deux plans contradictoires, le plan de l'officier de marine et celui du géographe, ont été débattus dans une des deux longues séances que la Société de géographie a consacrées à cette discussion scientifique. Chacun des deux plans a eu ses adhérents et ses adversaires, tous parmi les officiers les plus compétents, ce qui prouve qu'ils ont l'un et l'autre leurs avantages et leurs inconvénients. C'est à l'Amirauté à prononcer; mais l'expédition peut être maintenant regardée comme à peu près certaine, quelle que soit la route préférée.

X

La politesse, à défaut d'autres raisons, nous aurait commandé de donner le pas aux étrangers; mais avant

1. Les *Mittheilungen* publient, en ce moment même, le journal du deuxième voyage de Rohlf au Maroc, et de son retour par le Tafilelt, le Touât, Insalah et Gh'adamès. Une carte de Hassenstein, admirablement étudiée, ajoute beaucoup à la valeur du journal.

1. *Mittheilungen*, 1865, n° 4.

de clore notre revue nous prendrons langue un peu chez nous. Pour ceux d'entre vous, mes honorés lecteurs, qui aimez à entendre parler, et bien parler, des choses géographiques, je regrette que vous n'ayez pas assisté, le 29 avril dernier, à la séance publique de notre Société de géographie. Vous y auriez entendu des communications et des discours qui vous auraient vivement intéressés, j'ose l'affirmer. Vous auriez entendu M. Antoine d'Abbadie vous raconter verbalement, avec une adorable simplicité relevée fréquemment d'une pointe de finesse ou d'un trait spirituel, et trouvant aussi, sur certains sujets, l'accent ferme et digne d'une conscience qui ne sait pas capituler avec le devoir, vous auriez, dis-je, entendu M. d'Abbadie vous raconter « comment il est sorti du Kafa. » Vous vous rappellerez que le Kafa est un des pays fort peu connus qui confinent à l'Abyssinie du côté du sud. Il n'est pas aisé d'y arriver ; il est plus malaisé d'en sortir : notre savant voyageur en fit l'épreuve. Vous auriez entendu un discours d'ouverture tout à fait remarquable du président de la Société, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine. M. Chasseloup-Laubat est du trop petit nombre d'hommes (chez nous, du moins, ce qui est triste à dire) qui dans une position élevée n'en prennent pas moins au sérieux les fonctions d'honneur qu'une Société scientifique leur aura décernées. Le discours que je signale sort complétement du moule banal où sont jetées d'ordinaire ces harangues d'apparat. Riche de faits, sobre d'expression, plein de choses et de pensées, celui-ci est l'œuvre d'un homme fortement nourri des études qui tiennent à la science du globe et à son histoire. J'en pourrais citer bien des passages; je suis contraint de me borner à celui qui regarde notre récente possession de Cochinchine.

« Dans notre dernière réunion, a dit le ministre, je vous exprimais l'espérance de voir s'ouvrir la route pour des voyageurs, qui, de nos possessions de la Cochinchine, pourraient parcourir les parties encore inconnues de l'Asie. Ce projet, je l'espère, se réalisera bientôt.

« Aujourd'hui, notre domination est assurée sur les contrées qu'un traité de paix nous a cédées, et qui chaque jour comprennent mieux les bienfaits que notre civilisation chrétienne sait répandre.

« Notre influence commence à s'étendre aussi sur l'ancien royaume du Cambodge, que nous n'avons jamais eu l'intention d'envahir, mais dont nous voulons, au contraire, protéger l'indépendance.

« Déjà le souverain qui règne à Houdon est venu dans la capitale de nos provinces voir par lui-même ce que sont notre administration, nos mœurs, nos soldats, et, plein de confiance, il est retourné dans ses États sur le bâtiment à vapeur que l'Empereur lui a donné, et sur lequel il peut aujourd'hui parcourir une partie du grand fleuve.

« Vous le savez, ce fleuve du Laos, du Meicong, du Song-long, je ne sais en vérité comment l'appeler, car son nom varie, change et semble presque aussi inconnu que son cours; ce grand fleuve, enfin, dont les embouchures, aujourd'hui françaises sous les murs de Mitho, forment un magnifique delta, ce grand fleuve prend, dit-on, sa source dans les montagnes du Tibet, traverse quelques provinces de la Chine, puis un pays que, sous le nom de Laos, nous connaissons à peine.

« C'est ce fleuve qui chaque année vient comme le Nil, par ses bienfaisantes inondations, fertiliser les plaines de la basse Cochinchine; mais la nature, plus favorable encore, si c'est possible, pour ces contrées que pour l'Égypte, a voulu lui permettre, en quelque sorte, d'emménager ses eaux dans un de ces réservoirs comme la main de Dieu seul sait les créer.

« En effet, lorsque la crue du grand fleuve s'est élevée à une certaine hauteur, elle refoule le courant d'une rivière qui s'écoule du lac immense du Cambodge, remplit le lac, qui ne laisse plus échapper ses eaux que lorsque la crue a cessé complétement, et alors il vient, à son tour, augmenter le volume du fleuve pour toute la basse Cochinchine.

« Il y a là, messieurs, de grandes et magnifiques explorations à faire ; sans vous parler des ruines d'Angor que déjà nos marins ont visitées, il y a tout ce cours du fleuve que nous n'avons remonté que jusqu'aux premières cataractes. Sera-ce un jour une nouvelle route qui servira au commerce d'une partie de l'intérieur de la Chine? La Providence a-t-elle réservé ce bonheur à la civilisation, cette récompense aux efforts, aux sacrifices, que, dans son désintéressement, la France a faits en portant dans ces contrées le drapeau qui protége la croix du Christ?

« C'est ce que l'avenir dira; c'est ce que chercheront à découvrir les hardis voyageurs que nous verrons bientôt sans doute partir de Saïgon. »

Notre position nous ouvre là, en effet, un rôle auquel nous ne faillirons pas. La péninsule indo-chinoise, dans ses parties intérieures, est au nombre des contrées orientales les moins connues; c'est à nous désormais, c'est à nos voyageurs à pénétrer de proche en proche dans ces pays inexplorés. Nous avons à recommencer ici ce que nous avons fait, ce que nous faisons chaque jour en Algérie. En prenant pied sur cette terre d'Asie, nous avons contracté une dette envers la science; nous y ferons honneur.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

LES MISSIONS DU PARAGUAY.

(Voy. la livraison 283e sur le Paraguay [1]).

La province jésuitique du Paraguay, que l'on a appelée aussi du nom pompeux d'*Empire Guaranique*, comprenait trente villages (*pueblos*), répartis depuis le commencement du siècle entre trois États : Le Paraguay, la Confédération Argentine et le Brésil. Voici leur situation et leurs noms :

Huit peuplades étaient comprises dans le Paraguay proprement dit; ce sont : Hapua, Jesus, Trinidad, San-Cosme, San-Ignacio-Guazù (*le Grand*), Santa-Maria de Fé, Santa-Rosa et Santiago.

Quinze Missions ou *Réductions* étaient situées dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre les fleuves Paranà et Uruguay : Candelaria, Santa-Ana, Loreto, Corpus, San-Ignacio-Mini (*le Petit*), San-Xavier, San-Carlos, San-José, Santa-Maria la Mayor, Martyres, Apostoles, Concepcion, Yapeyu, La Cruz, Santo Tomé.

Enfin, *sept* Missions, dites *Orientales*, avaient été fondées sur la rive gauche de l'Uruguay, entre ce fleuve et les possessions portugaises : San-Angol, San-Miguel, San-Lorenzo, San-Juan, San-Luis de Gonzaga, San-Nicolas et San-Borja.

Trois villages, Bélem, San-Joaquin et San-Estanislao, élevés au N. du Paraguay, n'étaient pas considérés comme faisant partie de la province dite *des Missions*, quoique destinés à assurer ses communications avec celles de Moxos et de Chiquitos.

Chaque Mission était gouvernée par deux pères Jésuites. L'un (le supérieur ou curé) avait l'administration temporelle; l'autre (le vicaire ou compagnon) était chargé du spirituel.

Les Indiens, soumis à un tribut annuel au profit des *coffres du roi*, travaillaient pour la communauté dont ils recevaient leur nourriture, des vêtements, des secours et des soins en cas de maladie, ou dans leur vieillesse. Les produits du travail commun, conduits à Buenos-Ayres par la voie des rivières, y étaient vendus par les soins du P. Procureur. Le produit de la vente était consacré, en partie, à l'achat d'articles d'Europe nécessaires à la Mission, et de très-riches ornements destinés à son église.

La population de la province entière, souvent décimée par des épidémies de variole, n'a jamais dépassé le chiffre de cent trente mille habitants. Elle s'élevait à quatre-vingt-treize mille cent quatre-vingt-un, lorsque les jésuites l'abandonnèrent en 1768, en vertu du décret d'expulsion signé par le roi Charles III, le 2 avril de l'année précédente.

Aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, les établissements de l'Ordre ont entièrement disparu ; mais les causes de leur destruction ne sont pas les mêmes pour tous.

Les Missions du Paraguay ont été dissoutes par le président Lopez, au mois d'octobre 1848. Le gouvernement s'est emparé des biens des Indiens qu'il a rendus à la liberté, en abolissant le régime de la communauté, mais si, sur ce point, l'œuvre sociale a disparu, l'œuvre matérielle subsiste encore, et les monuments bâtis par la célèbre compagnie sont encore debout.

Dans l'Entre-Rios, il ne reste plus rien; partout la solitude, et l'abandon le plus complet. Des amas de décombres, recouverts et cachés par une végétation luxuriante, signalent seuls l'emplacement des villages ruinés par les Portugais en 1817.

Enfin, les Missions orientales de l'Uruguay, presque entièrement détruites, offrent cependant encore des traces remarquables de leurs édifices et de leur splendeur passée (voy. le *Tour du Monde* n° 283, p. p. 342-343). Mais toute la population a disparu, dispersée ou détruite par la double invasion d'Artigas et du général Rivera en 1817 et 1828, lors de la guerre entre le Brésil et l'État Oriental (Montevideo).

1. Les dessins du n° 283e sur le *Paraguay et les missions des Jésuites*, sont tirés de l'*Atlas* qui accompagne l'ouvrage de M. le docteur Demersay.

GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.

4214. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.